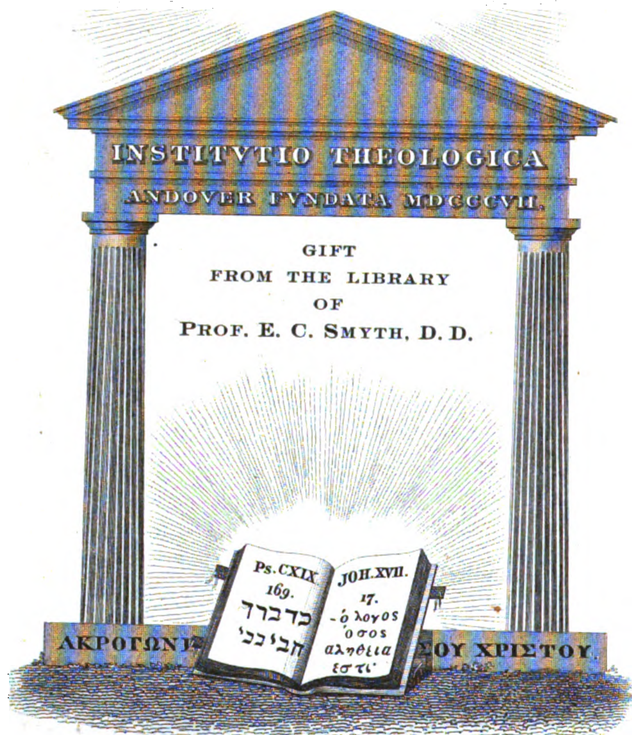



יהוה
INSTITVTIO THEOLOGICA
ANDOVER FVNDATA MDCCCVII.
GIFT
FROM THE LIBRARY
OF
PROF. E. C. SMYTH, D. D.
Ps. CXIX 169.
JOH. XVII. 17.
ὁ λογος ὁ σος αληθεια εστι·
ΑΚΡΟΓΩΝΙ
ΣΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ

LES PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

LES PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

de l'Ancien et du Nouveau Testament

des Martyrs, des Pères, des Auteurs sacrés et ecclésiastiques
DES VÉNÉRABLES ET AUTRES PERSONNES MORTES EN ODEUR DE SAINTETÉ

NOTICES SUR LES CONGRÉGATIONS ET LES ORDRES RELIGIEUX

Histoire des Reliques, des Pèlerinages, des Dévotions populaires, des Monuments dus à la piété
depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui

D'APRÈS LE PÈRE GIRY

dont le travail, pour les Vies qu'il a traitées, forme le fond de cet Ouvrage

LES GRANDS BOLLANDISTES QUI ONT ÉTÉ DE NOUVEAU INTÉGRALEMENT ANALYSÉS
SURIUS, RIBADENEIRA, GODESCARD, BAILLET, LES HAGIOLOGIES ET LES PROPRES DE CHAQUE DIOCÈSE
tant de France que de l'Etranger

ET LES TRAVAUX, SOIT ARCHÉOLOGIQUES, SOIT HAGIOGRAPHIQUES, LES PLUS RÉCENTS

Avec l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Sainte Vierge, des Discours sur les Mystères et les Fêtes
une Année chrétienne
le Martyrologe romain, le Martyrologe français et les Martyrologes de tous les Ordres religieux
une Table alphabétique de tous les Saints connus, une autre selon l'ordre chronologique
une autre de toutes les Matières répandues dans l'Ouvrage, destinée aux Catéchistes, aux Prédicateurs, etc.

Par Mgr Paul GUÉRIN
CAMÉRIER DE SA SAINTETÉ PIE IX

SEPTIÈME ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

TOME NEUVIÈME

DU 24 JUILLET AU 17 AOUT



BAR-LE-DUC — LOUIS GUÉRIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
36, RUE DE LA BANQUE, 36

1873


ANDOVER THEOL SEMINARY
AUG 3 1905
LIBRARY.

VIES DES SAINTS

XXIVe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

La vigile de saint Jacques, apôtre. — A Tur, en Toscane, sur le lac de Bolsena, sainte CHRISTINE, vierge et martyre, qui, ayant embrassé la foi chrétienne, et distribué aux pauvres les idoles d'or et d'argent de son père après les avoir brisées, fut par son ordre déchirée de coups de fouets, tourmentée horriblement par d'autres supplices, puis jetée dans le lac, liée à une grosse pierre : mais un ange la délivra. Ensuite, elle souffrit, avec une constance invincible, des tourments encore plus atroces sous un autre juge, successeur de son père ; en dernier lieu, le président Julien la jeta dans une fournaise ardente où elle demeura cinq jours sans être blessée des flammes ; enfin, après avoir été exposée aux serpents contre lesquels la vertu de Jésus-Christ la préserva, elle eut encore la langue coupée et le corps percé de flèches, et accomplit ainsi le cours de son martyre. 300. — A Rome, sur la voie Tiburtine, saint Vincent, martyr. — A Amiterne, dans l'Abruzze Ultérieure, le supplice de quatre-vingt-trois bienheureux soldats. — A Mérida, en Espagne, saint Victor, homme d'armes, qui, avec ses deux frères Stercace et Antinogène, acheva son martyre par divers supplices dans la persécution de Dioclétien. IIIe s.— En Lycie, les saintes martyres Nicète et Aquiline, qui, s'étant converties à la prédication du bienheureux Christophe ou Christophore, martyr, furent décapitées et remportèrent elles-mêmes la palme de la victoire. IIIe s. — De plus les saints martyrs Menée et Capiton. — A Sens, saint URSIN ou URSICIN, archevêque de ce siége et confesseur. IVe s. — A Lima, au Pérou, saint FRANÇOIS SOLANO, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, qui, par ses prédications, ses miracles et ses vertus, s'est rendu célèbre dans les Indes Occidentales. Il passa au repos du Seigneur, le 14 de ce mois, et fut mis au rang des Saints par le pape Benoît XIII. 1610.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Bayeux et de Séez, les saints RAVEN, prêtre, et RASIPHE, diacre, tous deux martyrs, et cités hier déjà au martyrologe de France. Vers 470. — Au diocèse de Saint-Brieuc, saint Magloire, évêque régionnaire d'origine bretonne, dont nous donnerons la vie au 24 octobre, jour sous lequel il est nommé au martyrologe romain. — Au diocèse d'Angers, saint Henri II, roi de Germanie, empereur des Romains et confesseur, dont nous avons donné la vie au 15 juillet. — Aux diocèses d'Angers, Cologne, Saint-Dié, Verdun, Sens, Marseille, Perpignan, Metz, Laval, Saint-Flour et du Mans, mémoire de la vigile de saint Jacques, apôtre, et de sainte Christine, vierge et martyre. — Au diocèse de Carcassonne, saint Cucuphas, martyr, cité au martyrologe romain du jour suivant où on peut lire quelques détails sur sa vie. — Aux diocèses de Cologne, Fréjus, Perpignan et Marseille, saint Apollinaire, évêque et martyr, dont nous avons donné la vie au jour précédent. — Aux diocèses de Rouen, Verdun et Viviers, saint Vandrille ou Vandrégisile, abbé, dont nous avons donné la vie au 22 juillet. — Au diocèse de Saint-Dié, saint Arnoul, évêque et confesseur, dont nous avons donné la vie le 18 juillet. — Aux diocèses de Laval et du Mans,

saint PAVACE, évêque de ce dernier siége et confesseur. Epoque incertaine. — Aux diocès d'Albi et de Metz, sainte Ségoulène ou Sigouleine, veuve, abbesse de Troclar *(Troclarense monasterium)*, abbaye double fondée vers l'an 770 sur le Tarn, par Chramlic, père de Sigouleine, ou par notre Sainte elle-même. Issue d'une illustre famille de l'Aquitaine, elle naquit à Albi vers la fin du VIIe siècle, et fut mariée à un seigneur du pays, nommé Gislufe, qui lui laissa la liberté de suivre son goût pour la retraite. Devenue veuve, elle rompit tout commerce avec le monde et fut ordonnée diaconesse par son évêque. Devenue abbesse de Troclar, sa vie ne fut plus qu'un tissu d'exercices de charité, de pénitences et de toutes sortes de bonnes œuvres. Enterré d'abord dans une église voisine de son monastère, son corps se garde aujourd'hui dans la cathédrale d'Albi, et elle est honorée parmi les patrons titulaires de cette ville. VIIIe s. — Au diocèse de Chambéry, la bienheureuse LOUISE DE SAVOIE, veuve, religieuse de l'Ordre de Saint-François. 1503. — A Mayence, saint Liboire, dont nous avons donné la vie au jour précédent. — A Strasbourg, le bienheureux Bernard de Bade, confesseur, dont nous avons donné la vie au 15 juillet. — A Nice (Alpes-Maritimes), saint Valère ou Valérien, évêque de ce siége et confesseur. Ve s. — Dans l'ancien monastère de Mouzon *(Mozomum)*, dans les Ardennes, translation des reliques de saint Arnoulf, martyr. 901.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Camaldules. — La Vigile de saint Jacques, apôtre. — Le même jour, saint Jérôme Emiliani dont il est fait mention le 20 juillet [1]. 1537.

Martyrologe des Cisterciens. — La Vigile de saint Jacques, apôtre. — Saint Alexis, confesseur, dont la naissance au ciel se célèbre le 27 juillet.

Martyrologe des Dominicains. — A Rome, saint Camille de Lellis, confesseur, Instituteur des Clercs Réguliers pour le service des malades, illustre par ses vertus comme par ses miracles, et mis au nombre des Saints par le souverain pontife Benoît XIV [2]. 1614.

Martyrologe des Carmes Déchaussés. — Saint Apollinaire, évêque et martyr, dont il est fait mention la veille de ce jour [3]. 79. — La Vigile de saint Jacques, apôtre.

Martyrologe des Ermites de Saint-Augustin. — La Vigile de saint Jacques, apôtre. — A Aquilée, dans l'Abruzze Ultérieure, le bienheureux Antoine Turrian, confesseur de notre Ordre, qui, après avoir porté l'Evangile dans différentes contrées du globe, fut envoyé à Aquilée pour apaiser des discordes civiles, et qui, à force de charité, de prudence et d'éloquence apostolique, accomplit heureusement cette difficile mission.

Martyrologes des trois Ordres de Saint-François, des Frères Mineurs et des Mineurs Capucins. — La Vigile de saint Jacques, apôtre. — A Lima, au royaume du Pérou, saint François Solano, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, illustre par ses prédications dans les Indes Occidentales, par ses vertus et ses miracles. Le souverain pontife Benoît XIII l'a inscrit aux fastes des Saints. Sa mort arriva le 14 juillet. 1610.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Russie, les saints Romain et David, martyrs, patrons du gouvernement de Moscou. En 1072, on transféra leurs reliques dans l'église qui avait été bâtie sous leur invocation à Vislegorod. 1010. — Dans l'ancien bourg et prieuré de Stone, dans le royaume de Mercie (Grande-Bretagne), les saints Wulfhad et Ruffin, martyrs. Ils étaient frères et fils de Wulfère, roi de Mercie. Baptisés secrètement par saint Chad, évêque de Litchfield, vers l'an 670, leur père les fit inhumainement massacrer, un jour qu'ils étaient l'un et l'autre en prières. La reine Emmelinde, mère des deux princes, les fit enterrer à Stone, lieu ainsi nommé à cause d'un grand monceau de pierres qu'on avait formé sur leur tombeau, selon la coutume des Saxons : elle se servit ensuite de ces pierres pour bâtir en cet endroit une église qui prit le nom des deux Martyrs. VIIe s. — Dans le diocèse de Cracovie, et dans plusieurs endroits de la Pologne, sainte Kinge ou Cunégonde. Elle eut pour père Béla IV, roi de Hongrie, et pour mère Marie, fille de Théodore Lascaris, empereur de Constantinople. Elle épousa en 1239 Boleslas le Chaste, souverain des palatinats de Cracovie, de Sandomir et de Lublin ; mais elle s'engagea par vœu, ainsi que son mari, à vivre dans une continence perpétuelle. Boleslas étant mort en 1279, elle prit le voile dans le monastère de Sandecz, bâti depuis peu pour des religieuses de Sainte-Claire. En 1690, son nom fut inscrit dans le catalogue des Saints par Alexandre VIII. 1292. — A Lentini ou Leontini, dans la province de Syracuse, en Sicile, les saints Cléonique et Stratonique, martyrs. Après avoir enduré, sous le juge Tertulle, les supplices du brisement des dents et de la flagellation, ils eurent la langue coupée et expirèrent dans ce cruel et dernier tourment. Jetés d'abord dans un puits, leurs corps en furent retirés par

1 Voir sa vie à ce jour. — 2. Voir sa biographie au 18 juillet. — 3. Voir sa vie au 23 juillet.

l'évêque saint Néophyte qui les ensevelit religieusement dans la basilique des Trois-Frères, à Lentini. Sous Valérien. — A Sébaste, aujourd'hui Sivas, ville de l'Asie-Mineure, près de l'Halys, les saints martyrs Théozone, Victor, Emérite et ses deux frères, Statien, Silvain, Capiton, Stercace et Cariton. — A Amiterne, aujourd'hui San-Vittorino, dans l'ancien pays des Sabins, en Italie, avec les quatre-vingt-trois bienheureux soldats que cite le martyrologe romain de ce jour, saint Victorin, martyr. — A Astorga, dans le royaume de Léon, en Espagne, saint Dictin, évêque et confesseur. ve s. — A Ardmor, en Irlande, saint Déclan, évêque, qui convertit plusieurs peuplades de ces contrées. vi^e s. — A Ferrare, ville du royaume d'Italie, le bienheureux Jean de Tossignani, évêque de ce siége. 1446. — A Tauriana, en Calabre, ville archiépiscopale d'Italie, saint Fantin, confesseur, cité dans divers martyrologes aux 31 juillet, 30 août et 6 septembre. ive s.

SAINTE CHRISTINE, VIERGE ET MARTYRE,

DANS L'ANCIENNE VILLE DE TUR, EN TOSCANE

Vers 300. — Pape : Saint Marcellin. — Empereurs romains : Dioclétien et Maximien.

> C'est une grande chose de mourir pour Jésus-Christ. Quelle gloire, lorsque des membres tendres et délicats souffrent avec courage un long et douloureux martyre !
>
> *Saint Pierre Damien.*

Comme la victoire du martyre est un des plus surprenants miracles de la toute-puissance de Dieu, elle est aussi une des plus rares merveilles de la générosité du fidèle ; et cette gloire est d'autant plus éclatante que la personne est d'une complexion plus délicate, d'un âge plus tendre, et que les tourments qu'elle endure sont plus rigoureux. Ce sont les trois circonstances qui paraissent avec pompe dans le triomphe de sainte Christine. C'était une enfant qui n'avait que dix ans, et, néanmoins, elle souffrit de la cruauté de son propre père tout ce que la rage des tyrans a jamais pu inventer de plus inhumain. Nous rapporterons ce que saint Adon en a laissé par écrit en ce peu de paroles :

« Cette illustre vierge était de Tur, ancienne ville de la Toscane, située sur les bords du lac Bolséna, mais qui, depuis, a été submergée par ses inondations. Son père, qui en était le préfet et le gouverneur au nom des empereurs, s'appelait Urbain ; il devint lui-même le bourreau de sa fille. Voici le sujet de sa colère : Christine, éclairée des célestes lumières et poussée d'un mouvement du Saint-Esprit, avait embrassé la foi de Jésus-Christ ; ne se contentant pas de cela, elle avait enlevé toutes les idoles d'or et d'argent que son père adorait dans sa maison, et les avait mises en pièces pour en faire des aumônes aux pauvres chrétiens. Cette action de Christine fit monter ce père barbare à un tel excès de fureur, qu'il la mit sur-le-champ entre les mains des bourreaux, qui, par son ordre, la souffletèrent cruellement, la fouettèrent avec outrage, et, enfin, par une cruauté inouïe, achevèrent de déchirer son précieux corps, déjà tout sanglant, avec des griffes de fer ; en sorte que les os étaient découverts dans plusieurs de ses membres ; mais une douleur si cuisante fut loin d'abattre le courage de cette invincible vierge ou de troubler la paix de son âme ; elle ramassait sans étonnement les morceaux de sa chair, et les présentait à son père qui rassasiait ses yeux de son supplice.

« Une action si surprenante, au lieu de toucher ce cœur de tigre, ne servit qu'à l'irriter davantage. Il la fit jeter dans une affreuse prison, chargée de chaînes et de fers ; puis il la fit attacher à une roue, un peu élevée de terre, qu'il fit arroser d'huile de tous côtés et sous laquelle il fit allumer un grand feu, afin que, la roue, venant à tourner, le corps de cette petite innocente souffrît en même temps un double supplice. Mais un miracle du ciel en suspendit l'effet : le feu respecta ce corps si pur, et tournant ses flammes sur une troupe d'infidèles que la curiosité et le plaisir avaient fait accourir à ce spectacle, il en consuma un grand nombre.

« Le père, à la vue d'un prodige qui le couvrait de confusion, lui et tous les idolâtres, fut en proie au plus violent dépit. Il fit ramener sa fille en prison ; mais elle n'y demeura pas sans secours : un Ange descendit dans son cachot, la consola, la guérit de ses plaies, et donna de nouvelles forces à son esprit et à son cœur. Ce père dénaturé, ayant encore appris cette merveille, sa fureur tenta un dernier effort. Il commanda aux bourreaux d'attacher à Christine une pierre au cou et de la précipiter dans le lac ; mais Dieu, qui avait su la préserver des flammes, sut bien aussi la préserver des eaux. Le même Ange qui l'avait suivie dans la fosse l'accompagna dans la mer, et, l'ayant affranchie de toute crainte et de toute peine, il l'en fit sortir et l'amena sur les bords du rivage, où on la trouva aussi saine qu'auparavant. Ce fut ce dernier coup du ciel qui acheva de foudroyer ce père inhumain ; la rage qu'il eut de voir que les miracles ne cessaient point en faveur de sa fille, le mit tellement hors de lui-même, que le lendemain on le trouva mort dans son lit.

« Dion, qui fut son successeur dans le gouvernement de la ville, fut aussi l'héritier de sa cruauté. Il se déchaîna comme lui contre Christine ; il inventa mille sortes de supplices pour tourmenter cette innocente vierge. Le plus rigoureux fut quand il la fit coucher dans un berceau de fer rempli d'huile bouillante mêlée de poix ; mais Christine, que Dieu prenait plaisir à protéger à la face et à la confusion de ses tyrans, avec un seul signe de croix sur elle-même, apaisa des ardeurs si cuisantes, et, par une sainte insulte aux bourreaux, elle leur dit qu' « ils l'avaient mise dans ce berceau comme un enfant qui venait d'être régénéré à la grâce par le baptême ». Ces détestables ministres de Satan furent au désespoir de voir une enfant de dix ans triompher de tous leurs efforts et demeurer invulnérable au milieu d'un si dévorant supplice. Aussi ces infâmes barbares, oubliant tout le respect qu'ils devaient à la pudeur et à la modestie de cette innocente vierge, lui coupèrent les cheveux, la dépouillèrent de ses habits, et, dans ce déplorable état, la traînèrent avec outrage dans le temple d'Apollon pour l'obliger à présenter de l'encens à ce faux dieu. Mais elle n'y fut pas plus tôt entrée, que, par un nouveau miracle du Tout-Puissant, l'idole se brisa en pièces, le tyran tomba raide mort, et la vue de cette merveille toucha tellement le cœur de ceux qui y étaient présents, que trois mille de ces infidèles se convertirent à la foi.

« Après la mort de ce nouveau préfet, sainte Christine passa encore entre les mains d'un troisième nommé Julien ; car ce tyran, croyant qu'il y allait de son honneur de venger la honte et même la mort de ceux qui l'avaient précédé dans sa charge, éprouva encore sur elle tout ce qu'il put de tourments. D'abord, il la fit jeter dans une fournaise ardente pour y être consumée ; mais Dieu, voulant renouveler en sa personne l'ancien miracle des trois enfants de la fournaise de Babylone, rendit ces flammes impuissantes, et permit que la Sainte y demeurât cinq jours sans en rien souffrir. Alors,

les hommes se trouvant à bout de leur malice résolurent d'avoir recours au démon. Ils s'adressèrent à un magicien, qui jeta dans la prison de notre admirable Martyre une quantité d'horribles serpents, d'aspics et de vipères, afin de la faire mourir par le venin ; mais cette invention diabolique ne servit qu'à relever davantage sa gloire et à la faire triompher des animaux, après avoir vaincu les éléments. On lui coupa la langue, mais elle ne perdit pas pour cela l'usage de la parole ; au contraire, elle faisait entendre avec plus de force que jamais les louanges du vrai Dieu qu'elle adorait. Enfin, Julien perdant toute patience, la fit attacher à un poteau où son corps fut percé de flèches, jusqu'à ce qu'elle eût rendu son âme à Dieu dans ce supplice où elle acheva son triomphe et mérita la couronne d'une des plus illustres Martyres de Jésus-Christ. Cette précieuse mort arriva le 24 juillet, comme il est marqué dans tous les Martyrologes. Quelques auteurs ont cru que saint Augustin avait parlé de cette glorieuse vierge en écrivant sur le psaume CXX^{e} ; mais ils se sont trompés par l'erreur d'un copiste, qui a mis Christine au lieu de Crispine, autre célèbre Martyre de Thébeste, en Afrique, dont l'Eglise fait mémoire au 5 décembre.

« Pour notre sainte Christine, son saint corps fut porté, depuis, à Palerme, en Sicile, où elle fut révérée avec beaucoup de dévotion par le peuple, qui l'avait prise pour une de ses avocates et de ses principales patronnes ».

Dans le cours du XIe siècle, il fut enlevé par deux pèlerins et apporté près de Béthune, sur les paroisses réunies d'Ecque (La Pugnoy) et La Beuvrière : car c'est là qu'était mort le second de ces pèlerins, après avoir avoué au prêtre du lieu les circonstances de son pieux larcin. Alors on bâtit une église et on fonda un monastère pour honorer dignement de si précieuses reliques, et on fit venir des religieux de l'abbaye de Charroux pour les garder et les vénérer. En 1587, l'abbaye de Charroux céda cet établissement à l'abbaye de Saint-Vaast, et depuis lors jusqu'à la Révolution, la prévôté de La Beuvrière a succédé au prieuré primitif.

Deux fois chaque année, le dimanche de Quasimodo et le dimanche qui suit le 24 juillet, la paroisse de Viserny (Côte-d'Or) porte en triomphe, dans une procession solennelle, les reliquaires et la châsse antique où sont conservés les ossements de sainte Christine, trésor qui enrichit l'église depuis des siècles.

On la représente de quatre façons : 1° tenant dans ses mains un couteau pour faire entendre qu'on lui coupa les seins et la langue ; 2° portant une flèche à la main ; 3° ayant près d'elle des idoles brisées ; 4° on lui met souvent un serpent à la main, parce que l'un des supplices qu'elle surmonta fut celui des reptiles venimeux auxquels on l'avait exposée.

Nous avons complété le récit de saint Adon avec les *Acta sanctorum*, des *Notes locales*, et le P. Cahier.

SAINT URSIN OU URSICIN,

NEUVIÈME ARCHEVÊQUE DE SENS ET CONFESSEUR

Fin du IVe siècle.

> Je conserverai dans ma vieillesse la foi que j'ai reçue en naissant.
>
> *Saint Jérôme.*

L'Eglise métropolitaine de Sens célèbre aujourd'hui la fête d'un de ses premiers évêques, très-célèbre par sa foi et l'intégrité de ses mœurs, et un glorieux confesseur de Jésus-Christ dans la persécution des hérétiques ariens, dans laquelle il a été enveloppé. Il gouvernait cette Eglise, l'une des principales des Gaules, lorsque l'empereur Constance, fils du grand Constantin, demeuré maître du monde, voulut faire recevoir partout cette infâme hérésie, qui ôtait la divinité à Jésus-Christ et le réduisait au rang des créatures. Plusieurs évêques des Gaules s'opposèrent généreusement à cette impiété, et, tant par leurs écrits que par leurs prédications et leurs assemblées synodales, firent ce qu'ils purent pour maintenir les peuples dans la vérité de la foi catholique. Nous avons déjà vu, au 13 janvier, avec combien de zèle saint Hilaire, évêque de Poitiers, l'une des plus grandes lumières de l'Eglise, s'appliqua à ce devoir. Notre saint Ursicin la seconda merveilleusement, et le fit avec d'autant plus de fruit, que sa sainteté était reconnue de tout le monde. Il avait déjà fait bâtir, dans sa métropole, un monastère sous les noms de Saint-Gervais et Saint-Protais (386), où il avait réuni une sainte communauté de religieux; et, bien qu'il ne fût pas de leur nombre, mais leur père et leur fondateur, on peut dire néanmoins qu'il était leur exemple, et qu'ils avaient, dans sa vie, le modèle de toutes les vertus qu'ils devaient pratiquer dans leur cloître. Aussi l'arianisme ne put pas se glisser dans son troupeau, et ses ouailles estimèrent toujours beaucoup plus la saine doctrine qu'il leur prêchait, que le mensonge et l'erreur que ces hérétiques s'efforçaient de répandre de tous côtés.

Mais, comme ces impies avaient la puissance en main, étant dans la grande faveur de l'empereur, ils arrachèrent Ursicin de sa bergerie, pour avoir plus de liberté d'y entrer et d'y faire leurs ravages. Du Saussay, dans son martyrologe, dit qu'il fut déposé, avec saint Hilaire et d'autres prélats orthodoxes, au conciliabule de Béziers (356), que Saturnin, archevêque d'Arles, infecté du poison de l'arianisme, avait assemblé pour faire une formule de foi contraire au symbole du Concile de Nicée, et qu'il fut ensuite relégué en Phrygie. Il y alla, non pas comme un banni, mais comme un apôtre qui porte partout la lumière de la vérité ; et, parce que c'était là que l'hérésie avait le plus de crédit, étant reçu dans presque toutes les villes, il eut de tous côtés occasion d'exercer son zèle et de faire paraître son érudition et sa fermeté dans les discussions qu'il fut obligé de soutenir. On ignore et le lieu particulier de son exil et les maux qu'il y endura : ils ne purent être que très-grands, puisqu'il était toujours dans des pays inconnus et au milieu de ses plus cruels ennemis ; mais il revint enfin dans son

diocèse, soit par l'ordre de Constance, qui ne voulait pas avoir un si puissant adversaire en Orient, soit après sa mort et au commencement du règne de Julien l'Apostat, qui révoqua tous les arrêts de bannissement de son prédécesseur. Il employa ensuite le reste de sa vie aux fonctions de pasteur, s'appliquant fidèlement, et de toutes ses forces, à détruire les restes de l'idolâtrie, à policer le peuple chrétien, à lui imprimer l'horreur du vice et l'amour de la vertu, et surtout à se faire lui-même la forme et le modèle de son troupeau.

La tradition de l'Eglise de Sens porte que saint Hilaire, étant aussi revenu de son bannissement, lui rendit visite, et l'on croit que l'église de Saint-Hilaire, à Sens, a été bâtie dans le lieu où logea ce bienheureux évêque. Enfin, saint Ursicin finit heureusement sa vie, pour aller recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux et de sa confession; ce qui arriva le 24 juillet, vers la fin du IVe siècle.

Le martyrologe romain en fait mention. Baronius le fait successeur de saint Polycarpe, qui ne se trouve point, néanmoins, dans l'ordre des archevêques de Sens. Du Saussay le met après saint Séverin, qui assista aux Conciles de Sardique et de Cologne. Mais MM. de Sainte-Marthe mettent encore quatre évêques entre saint Séverin et saint Ursicin : comme ils en mettent aussi trois entre saint Ursicin et saint Agrice, à qui Sidoine Apollinaire écrivit en l'année 372. Mais il se peut faire que quelques-uns de ces prélats n'aient été que chorévêques. Dans la liste des évêques de Sens que nous avons reçue de cet évêché, saint Ursicin se trouve le neuvième : 1° Saint Savinien; 2° saint Potentien; 3° Léonce; 4° Audat; 5° Héraclien; 6° Lunaire; 7° Simplice; 8° Séverin; 9° *saint Ursicin;* 10° Théodore; 11° Siclin; 12° saint Ambroise; 13° saint Agrice, etc.

Acta Sanctorum, et *Notes locales*.

LA BIENHEUREUSE LOUISE DE SAVOIE, VEUVE,

RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

1503. — Pape : Jules II. — Duc de Savoie : Philibert II, *le Beau*.

> La modestie est la compagne de la modération et de la pudeur; elle observe les règles de l'humilité, sauvegarde la tranquillité de l'âme, aime la continence et la chasteté, entretient la décence et l'honnêteté, modère les appétits par la raison, est insensible à l'outrage et n'y répond point par l'injure. S. Aug., *De Ordine vitæ*.

Louise, fille d'Amédée, duc de Savoie, donna dès l'enfance des marques de sa future sainteté. On voyait briller en elle une admirable pureté de cœur, un zèle ardent pour l'oraison, une modestie singulière et un grand mépris du monde. Il ne tint pas à elle qu'elle ne consacrât à Dieu sa virginité; cédant à la volonté de son oncle devenu son tuteur après la mort de son père, elle épousa un comte de Châlon-sur-Saône. Elle ne délaissa pas, dans le mariage, les vertus qu'elle avait pratiquées étant vierge. Son

exemple fut très-salutaire et très-efficace pour la correction des mœurs dans la ville de Châlon ; et son mari lui-même, qu'elle aimait extrêmement en Dieu, se laissa enflammer du désir de la perfection évangélique.

Devenue veuve à l'âge de vingt-sept ans, elle se donna tout entière à Dieu. On ne put jamais la décider à un second mariage. Contente d'un train de maison fort modeste, d'une nourriture frugale et d'un vêtement très-simple sous lequel elle portait la rude tunique franciscaine, s'occupant de la méditation des choses célestes et d'œuvres de pénitence et de piété, elle faisait chaque jour de nouveaux progrès dans la perfection. D'une charité et d'une libéralité sans bornes, elle donnait tous ses revenus pour la nourriture des pauvres, des religieuses et des clercs, visitait et servait les malades, ceux mêmes qui étaient affligés des maladies les plus repoussantes.

Elle finit par se dégager entièrement des embarras du monde et par embrasser la vie religieuse au monastère franciscain d'Orbe, ville de Suisse, dans le canton de Vaud. La plus humble des religieuses et la plus soumise à la règle, elle brûlait d'un amour extraordinaire pour Jésus souffrant et pour la Vierge mère de Dieu. Son âme était parfois inondée des grâces du ciel. Elle fut enlevée de ce monde par une violente maladie, à l'âge de quarante-deux ans, le 24 juillet, selon ce qu'elle avait prédit, en 1503. Sa sainteté éclata par plusieurs miracles.

Son corps fut enseveli avec de grands honneurs au monastère d'Orbe, puis transféré peu après à Nozeroy, chef-lieu de canton du Jura, dans l'arrondissement de Poligny, et déposé dans le chœur de l'église des Cordeliers. Grégoire XVI approuva son culte en 1839 dans tous les Etats du roi de Sardaigne.

Propre de Chambéry.

SAINT FRANÇOIS SOLANO, MISSIONNAIRE,

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS

1610. — Pape : Grégoire XV. — Roi d'Espagne : Philippe III.

Sanctorum prædicatio solo charitatis ardore flammescit.

C'est l'ardeur de la charité seule qui enflamme la prédication des Saints.

S. Greg. Mag., *Lib.* II *Moral.*

Saint François Solano naquit à Montilla, en Andalousie, diocèse de Cordoue, au mois de mars 1549. Son père et sa mère, distingués par leur rang et leur piété, lui inspirèrent, dès la première enfance, la crainte et l'amour de Dieu. Il fit ses études chez les Jésuites, où il s'attira l'affection de tous ceux qui le connurent, par sa modestie et sa douceur. Sa présence seule prévenait les jeux et les paroles déshonnêtes. Il aimait tant la paix, qu'il s'empressait de concilier les querelles de ses condisciples. Un jour même, voyant deux hommes se battre en duel, il alla hardiment à eux, et leur dit avec une douceur extrême : « Pour l'amour de Dieu ! ne vous battez pas

d'une manière si dangereuse; car il n'y a personne pour vous réconcilier, et certainement vous vous blesserez à mort ». Touchés de cette remontrance ingénue, les deux hommes remirent l'épée dans le fourreau et se quittèrent en paix.

Les heures qui n'étaient point données à l'étude, le jeune François les employait à cultiver le jardin de son père, et il charmait ce travail par le chant des cantiques. Pour croître en piété, non moins qu'en science, il fréquentait assidûment les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. A l'âge de vingt ans, il entra chez les Franciscains de Montilla. Les austérités du noviciat ne suffisaient point à sa ferveur. Sous ses vêtements ordinaires, il portait un rude cilice, observait un jeûne presque continuel, couchait sur des sarments, avec un bloc de bois pour oreiller, pendant l'Avent et le Carême, et se donnait fréquemment la discipline jusqu'au sang. Après sa profession, il suivit les études de philosophie et de théologie. A mesure qu'il comprenait ces sciences, il les tournait en méditations accompagnées de prières et de larmes, en sorte qu'il devint à la fois le plus savant et le plus saint. Nommé maître des novices, puis supérieur d'un couvent, il instruisait et commandait plus par ses exemples que par ses paroles. Ayant obtenu d'abdiquer ces charges, il se donna tout entier au salut des âmes, prêchant avec beaucoup de foi, de charité et de fruit le pauvre peuple de la contrée. Quand il était envoyé à la quête, il assemblait autour de lui les petits enfants, et récitait avec eux les principales vérités de la doctrine chrétienne. La peste s'étant déclarée dans le pays, François se dévoua au service des malades, tant pour l'âme que pour le corps. Il leur apprenait à sanctifier leurs peines, et tâchait d'y porter remède. Ceux qui échappaient à la mort, il les habillait à neuf, et les reconduisait chez eux au chant des cantiques. Le religieux qui le secondait étant mort, François fit tout seul l'office de deux. Il fut atteint lui-même; mais, à peine rétabli, il retourna servir ses chers malades, jusqu'à ce que le fléau eut cessé. Sa foi et sa charité obtinrent plus d'une guérison extraordinaire.

Comme les populations reconnaissantes lui témoignaient une grande estime et affection, l'humble François cherchait à s'y dérober. Il demanda la permission d'aller prêcher les barbares de l'Afrique, espérant y verser son sang pour la foi. Il obtint seulement d'aller dans l'Amérique méridionale, en 1589. Sur les côtes du Pérou, le vaisseau fut assailli d'une furieuse tempête, qui le poussa contre un banc de sable et y fit une voie d'eau. Le pilote, n'y voyant pas de remède, engagea les principaux passagers à se sauver dans la chaloupe; François Solano était du nombre. Mais, considérant que la multitude ne pouvait en profiter, il s'écria tout haut : « A Dieu ne plaise que, pour l'amour de la vie temporelle, je me sépare de mes frères que voilà et qui sont en péril et de la vie temporelle et de la vie éternelle! » Aussitôt, élevant la croix, il les exhorta à implorer la miséricorde divine. Comme, dans le nombre, il y avait des nègres encore infidèles, il les instruisit en peu de mots de la foi chrétienne, et leur conféra le Baptême. Quelques moments après, un coup de vent rompit le navire en deux. La moitié, dans laquelle se trouvaient la plupart des néophytes, disparut dans les flots. L'autre moitié, dans laquelle se trouvait saint François, se mit à surnager. La terreur était au comble parmi ses compagnons de naufrage; seul sans crainte, le saint homme les exhorte à mettre leur confiance en Dieu, à mériter son secours par la prière et la pénitence, assurant que la chaloupe reviendrait les prendre après trois jours. Dans l'intervalle, il leur prêcha la pénitence sur le débris du navire, leur donnant lui-même l'exemple en se frappant

avec des cordes sur les épaules nues. Après qu'ils eurent ainsi passé trois jours et trois nuits entre la vie et la mort, ils virent apparaître la chaloupe. François allait y monter le dernier, quand la partie du navire qui les avait sauvés pendant trois jours vint à s'engloutir. Comme les vagues avaient éloigné la chaloupe, le saint homme la joignit à la nage ; son habit fut emporté par les flots, mais il le retrouva à terre, sur le rivage.

Quand les missionnaires se furent un peu remis de leurs fatigues à Lima, François Solano fut envoyé à plus de sept cents lieues, dans la province de Tucuman, autrement Rio de la Plata, pour évangéliser les peuplades errantes dans les forêts et les déserts. Leurs langues étaient diverses et très-difficiles : il les apprit en peu de temps, moins par les efforts de l'esprit et de la mémoire, que par la grâce de Celui qui a dit : « Ceux qui croiront en moi parleront des langues nouvelles ». Car, au bout de quinze jours, il parlait une de ces langues, de manière à surpasser les indigènes. Ceux-ci, dans les commencements, attribuèrent ce prodige à la magie ; mais bientôt ils remarquèrent quelque chose de plus merveilleux. Comme à la première Pentecôte, tandis que le Saint parlait dans une seule langue, il était compris dans toutes les autres.

Mais ce à quoi le nouvel apôtre s'appliquait encore plus qu'à la parole, pour la conversion des âmes, c'était à la prière, aux jeûnes, aux austérités volontaires. Les voyages, les fatigues, les périls à travers les forêts, les déserts, les fleuves, rien ne lui coûtait pour gagner à Jésus-Christ les pauvres sauvages, les instruire, les baptiser, entendre leur confession. Avec le temps, il n'eut plus besoin de courir après eux : ils venaient le trouver d'eux-mêmes, et par grandes troupes. Et ce que n'avaient pu obtenir d'eux les magistrats par la rigueur de la justice et la crainte des peines, le Saint n'avait qu'à dire un mot, et ils l'exécutaient à l'instant avec joie. Voici entre autres une preuve de l'autorité que son humilité et sa charité lui avaient acquise.

Un jour de Jeudi saint, pendant que les fidèles étaient occupés aux divins offices, survint une armée de barbares leur apportant la guerre et la mort. L'épouvante fut extrême. François Solano marcha seul au-devant des ennemis ; et, quoiqu'ils parlassent des langues bien diverses, il leur annonça dans une seule langue la paix et la concorde. Ils le comprirent si bien, que plus de neuf mille de ces barbares demandèrent et reçurent le Baptême. Leur changement fut tel, que cette nuit-là même un grand nombre d'entre eux se mêlèrent aux fidèles catholiques pour se donner la flagellation, en l'honneur de Jésus flagellé à la colonne. Tous ces peuples, retournés chez eux, assurèrent avoir entendu toutes leurs langues dans celle du saint homme.

D'autres miracles augmentèrent encore sa renommée. Un jour qu'il prêchait dans le Tucuman, il apprit que ces peuples, à cause du manque d'eau, étaient sur le point de quitter le pays, à leur grand regret et préjudice. Eclairé d'en haut, il leur assura que tout près était une source d'eau vive. Les habitants ne pouvant y croire à cause de la longue sécheresse, il sortit avec eux dans un champ, et, désignant avec son bâton un endroit tout à fait aride, il leur ordonna d'y creuser. A peine eurent-ils enlevé un peu de terre, qu'il en coula une fontaine considérable d'eau douce. Aujourd'hui encore elle est si abondante, qu'elle fait tourner deux moulins ; et les habitants, Espagnols et Indiens, n'ont cessé de l'appeler la *fontaine de Saint-Solano*.

Nommé successivement Custode de la province de Tucuman, et supérieur du monastère de Lima, François fit tant par ses humbles supplications, qu'il fut déchargé de ses emplois, afin de pouvoir s'appliquer uniquement à la

prédication et au salut des âmes. Dieu le favorisait de grâces extraordinaires, de la connaissance surnaturelle des cœurs, du don de guérison, de l'esprit de prophétie. Comme on voyait ses prédictions s'accomplir exactement, ses menaces faisaient une impression terrible. En 1603, prêchant dans la ville de Truxillo, non loin de Lima, il annonça expressément, quinze ans d'avance, que la première de ces villes serait détruite avec l'église où il prêchait, mais non pas la chaire, qui resterait intacte au milieu des ruines. Ce qui s'accomplit à la lettre, par un tremblement de terre, le 14 février 1618.

L'année qui suivit cette prédiction, c'est-à-dire en 1604, étant à Lima, il sortit un jour du monastère vers le soir, s'avança sur la grande place, devant le peuple, qui accourut bientôt de toute part. Il se mit à parler fortement contre la corruption des mœurs, et prenant pour texte cette parole de saint Jean : « Tout ce qu'il y a dans le monde est convoitise de la chair, convoitise des yeux et orgueil de la vie », il annonça d'une manière menaçante la prochaine perdition, non pas de la ville matérielle, mais des âmes de ceux qui l'habitaient.

Cette prédication fut pour le peuple de Lima ce que la prédication de Jonas fut pour le peuple de Ninive. Quoique le Saint n'eût point parlé de la ruine de la ville, mais de celle des âmes, tous les auditeurs l'interprétèrent dans les deux sens. La ville entière se revêt de deuil ; tout le monde se frappe la poitrine et implore la divine Miséricorde ; les églises sont ouvertes, le Saint-Sacrement exposé ; on se confesse avec grande componction ; les confesseurs de la ville ne peuvent y suffire. Cette terreur salutaire se répandit jusque dans les maisons des religieux : ceux de Saint-Dominique pratiquèrent sur eux-mêmes des pénitences extraordinaires et chantèrent des litanies pour apaiser la justice du ciel. Le vice-roi du Pérou, étonné de cette commotion soudaine de toute la ville, se consulta la nuit même avec l'archevêque de Lima, saint Thuribe. Une commission fut nommée pour en rechercher les causes. Elle appela saint François qui répéta devant elle son serment. L'effet en fut le même, tous les auditeurs furent saisis de crainte et fondirent en larmes. En même temps, le Saint donna une déclaration par écrit qu'il n'avait point parlé de la destruction matérielle de la ville, mais de la ruine spirituelle des âmes par le péché. Cette déclaration fut rendue publique ; mais elle n'empêcha point que la componction et la terreur ne vinssent encore à augmenter. Alors le vice-roi dit : « Ne prenons pas de peines inutiles ; c'est ici l'œuvre de Dieu, qui a voulu, par ce moyen, amollir les cœurs jusqu'alors endurcis ».

Ce que saint François Solano avait été toute sa vie, un modèle de foi, de patience, d'humilité, de charité et de dévotion séraphique, il le fut particulièrement les deux mois qui précédèrent sa mort. Exténué par une fièvre continue, il regardait le Sauveur sur la croix et le bénissait de ce qu'il voulait bien suppléer par les douleurs de la maladie à la discipline qu'il ne pouvait plus se donner. Il s'entretenait continuellement avec Dieu, ou de Dieu avec ses frères. Souvent il était ravi en extase. A la fête de la Sainte-Trinité, il sortit de sa cellule, malgré sa faiblesse, et entonna d'une voix forte : « Bénissons le Père et le Fils, avec le Saint-Esprit ! » Son aspiration familière était : « Glorifié soit Dieu ! » A la fête du Saint-Sacrement, il eut des entretiens extatiques avec l'Agneau de Dieu, sur son lit de douleur. Il prédit qu'il mourrait le jour de saint Bonaventure, son saint de prédilection. Trois jours avant sa mort, regardant le religieux qui le servait, il fondit en larmes et dit : « Seigneur Jésus, d'où me vient ceci ? Vous êtes attaché à la croix, et moi je suis soulagé par le ministère de vos servi-

teurs; vous êtes nu, et moi couvert; vous êtes frappé de soufflets et couronné d'épines, et moi comblé de tant de biens et consolé de tant de manières! »

Le jour de saint Bonaventure, 14 juillet, la fièvre cessa tout à coup, l'haleine du malade répandit une odeur suave, ses mains perdirent leurs rides. Comme les religieux récitaient l'office divin, le malade éleva ses mains au *Gloria Patri*, et dit son aspiration accoutumée : « Glorifié soit Dieu! » On chanta ensuite le Symbole de la foi. Quand on fut à ces mots : *Et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria virgine*, la cloche de l'église tinta l'élévation de la messe solennelle; aussitôt le saint homme, regardant le crucifix et croisant ses mains, aspira pour la dernière fois sa prière : « Glorifié soit Dieu! » et il expira, le 14 juillet 1610, à l'âge de soixante et un ans. Des miracles sans nombre attestèrent aussitôt sa sainteté. Les actes en citent plus de cent pour sa béatification. Le procès de canonisation en cite encore plus de vingt. Il fut béatifié par Clément X, et canonisé par Benoît XIII, en 1726. Sa fête a été fixée au 24 juillet.

On le représente baptisant des nègres, et tenant à la main un chapelet.

Acta Sanctorum.

SAINT PAVACE, ÉVÊQUE DU MANS ET CONFESSEUR

Epoque incertaine.

> Les miracles visibles n'apparaissent que pour élever les cœurs à la foi des choses invisibles, afin que la merveille extérieure fasse connaître la merveille beaucoup plus grande de l'intérieur.
>
> *Saint Grégoire le Grand.*

Saint Pavace fut donné par saint Clément comme coadjuteur à saint Julien, à qui il rendit de grands services dans le ministère ecclésiastique et dans la prédication de l'Evangile. Sous l'épiscopat de saint Thuribe, il remplit des fonctions importantes dans l'église du Mans. La doctrine et la pureté de mœurs qu'il fit paraître dans l'exercice de ses fonctions, le rendirent agréable à tous les fidèles qui composaient l'église des Cénomans, et attirèrent sur lui leurs vœux et leurs suffrages, quand il fallut choisir un pasteur pour tenir la place de saint Thuribe. Il ne cessa dès lors de montrer sa charité envers le troupeau confié à sa garde. On vit paraître en lui le zèle infatigable de ses prédécesseurs pour la propagation de la foi, et les merveilles qui avaient répandu tant d'éclat sur leur carrière pastorale illustrèrent aussi la sienne. En effet, les guérisons miraculeuses qu'il fit aidèrent puissamment à la conversion des infidèles de son diocèse. L'église du Mans progressait aussi par ce moyen sous le rapport temporel; car beaucoup donnaient leurs biens à l'église.

Une femme chrétienne et riche, nommée Casta, accablée de plusieurs maladies à la fois, avait dépensé sa fortune à chercher du soulagement à ses maux, et elle avait enfin perdu tout espoir dans les remèdes humains. Dans cet état désespéré, elle entendit parler des guérisons miraculeuses que le saint évêque avait procurées à plusieurs malades, et elle désira éprouver

elle-même la charité du serviteur de Dieu. Elle se fit porter par ses parents et ses amis au lieu où se trouvait Pavace, et, dès qu'elle fut en sa présence, elle sentit son espérance redoubler ; elle lui exposa ce qu'elle attendait de sa piété ; il pria pour elle, lui adressa aussi quelques saintes instructions, et elle fut guérie de son mal. En reconnaissance de ce bienfait, elle donna à l'Eglise ce qui lui restait de fortune, et prit la résolution de mener désormais une vie plus chrétienne.

Cette guérison eut un grand éclat, et elle attira vers le saint évêque une multitude de malades qui venaient aussi lui demander le soulagement de leurs douleurs. De ce nombre fut un paralytique, perclus de tous ses membres, qui avait vainement essayé tous les secours que lui offrait la médecine. Il vint trouver Pavace avec une grande confiance d'obtenir sa guérison ; il resta plusieurs jours près de lui, sans toutefois ressentir encore la puissance du saint évêque ; cependant celui-ci priait toujours à cette intention ; il offrit même, pour obtenir la grâce qu'il demandait, le saint sacrifice ; enfin Dieu exauça les prières de son serviteur et la confiance du malade qui fut entièrement guéri.

Après avoir rendu la santé à ce paralytique, Pavace l'engagea à se consacrer au service de Dieu pour le reste de ses jours. Cet homme répondit à cette vocation, et Pavace le fit instruire de la doctrine chrétienne, avec plus d'étendue que le commun des fidèles ; il n'oublia rien de son côté pour le faire entrer dans la connaissance des dogmes sacrés ; car c'est ainsi que, pendant plusieurs siècles, les premiers évêques présidaient eux-mêmes à l'école catéchismale, et que la doctrine que saint Julien avait reçue des Apôtres, et enseignée le premier, s'y conservait vivante.

Toutefois, les merveilles qu'opérait Pavace furent connues non-seulement dans la contrée qui en avait été témoin, mais encore dans les pays voisins ; elles réjouirent et affermirent dans la foi les nouveaux fidèles.

Il obtint par ses prières une grâce beaucoup plus signalée encore. Une peste, causée par la corruption de l'air, décimait la population dans tout le territoire des Cénomans ; le saint évêque fut vivement ému de ce malheur, et il recourut à la prière pour fléchir le courroux de Dieu ; il joignit le jeûne à l'oraison et fut enfin exaucé. La peste cessa, et non-seulement les fidèles, mais encore toute la population du pays, lui fut redevable de son salut.

Peu de temps après cet événement, un serpent d'une grandeur et d'une férocité prodigieuse parut dans la contrée. Telle était la terreur que répandait ce terrible animal, que tous les villages voisins de son repaire voyaient leurs habitants s'enfuir, et chercher plus loin un asile moins dangereux. Ce monstre n'épargnait ni les hommes ni les animaux, l'air même était infecté de son souffle pestilentiel. La terreur chaque jour croissante arrêtait les hommes les plus courageux, et nul n'osait approcher du lieu qui lui servait de retraite. Pavace seul se montra sans crainte : il alla à la caverne du dragon, le terrassa par la force du signe de la croix, l'enlaça dans les plis de son étole, puis il fit approcher les fidèles qui l'avaient suivi, mais qui s'étaient arrêtés à distance, retenus par l'effroi. L'aspect seul du serpent, tout terrassé qu'il était, les glaçait encore d'épouvante : le Saint les força d'approcher, voulant qu'ils fussent témoins du prodige. Mais là ne se borna pas la merveille : Pavace se mit en prière, la terre s'entr'ouvrit, et le monstre disparut pour toujours.

Pavace fit encore un miracle signalé en faveur de deux jeunes gens, fils d'un homme puissant chez les Cénomans, nommé Benedictus, et de sa

femme Lopa. Ces jeunes gens étaient réduits à l'extrémité par une fièvre violente, et leurs parents étaient au désespoir : ils eurent recours au saint évêque dont ils connaissaient le pouvoir miraculeux, car ils avaient déjà embrassé la foi chrétienne, et ils le supplièrent de venir visiter leurs enfants mourants. Le Saint se rendit à leurs vœux : dès qu'il fut arrivé, il fit sur les deux jeunes malades le signe de la croix, et leur frotta la tête d'une huile bénite ; à l'instant même ils se trouvèrent guéris. Ces heureux parents ne sachant comment témoigner à Dieu et à son ministre toute leur reconnaissance, offrirent leurs enfants eux-mêmes à Pavace, pour qu'il les élevât dans la cléricature. Ils y joignirent leurs biens, qu'ils voulurent donner à l'Eglise pour subvenir aux besoins du culte, et à l'entretien de ses ministres, des frères qui se trouvaient dans la nécessité, de tous les malades et de tous les pauvres dont l'Eglise se chargea dès son origine.

Benedictus et Lopa ajoutèrent encore, à tous ces dons, un sacrifice plus grand, car ils se consacrèrent eux-mêmes au service de l'Eglise, entre les mains de l'évêque. Ce genre de dévouement qui devint si commun dans la suite, n'était pas inconnu aux premiers siècles du christianisme.

La Providence sembla prendre plaisir à répandre la réputation de Pavace bien au-delà des limites du pays des Cénomans, des Diablintes et des Arviens. Un habitant du pays des Andegaves travaillant à la moisson, au milieu de la campagne, et s'étant couché à terre pour reposer quelque temps, un reptile s'introduisit subtilement dans son corps : aussitôt ce malheureux éprouva d'effroyables douleurs, et on eut beau appeler les médecins, ils ne purent le soulager. Cet homme était chrétien ; il mit tout son espoir dans le Dieu qu'il adorait, et se fit conduire dans l'oratoire que les premiers apôtres des Andegaves avaient consacré à Dieu, en l'honneur de saint Jean-Baptiste, sous les murs de la ville. Il resta là quelque temps, espérant sa guérison. Une nuit qu'il y était en prière, le sommeil s'empara de lui, et pendant son repos, il reçut ordre du ciel d'aller trouver Pavace, l'évêque des Cénomans, qui devait lui rendre la santé. Ce malheureux se hâta de venir se jeter aux pieds du saint prélat, qui le guérit en présence de beaucoup de personnes, ayant fait sur lui le signe de la croix.

Pavace, chargé d'années et de travaux, cessa de vivre le neuvième jour avant les calendes d'août, le 24 juillet. Son corps fut enseveli par les disciples qu'il avait formés, dans la basilique des saints Apôtres, au cimetière des chrétiens, près des tombeaux de ses deux prédécesseurs, à la gauche de saint Julien. La puissance des miracles dont Dieu avait honoré tout le cours de son épiscopat ne s'éteignit point avec sa vie; après qu'il fut descendu dans la tombe, les peuples continuèrent à venir l'implorer, et ressentirent les heureux effets de son intercession.

Au IXe siècle, son corps fut transféré dans la cathédrale par saint Aldric. Quatre ans après, il enferma ses reliques, avec un bras de saint Liboire, dans une urne précieuse qui fut placée dans l'église de Saint-Sauveur, non loin de la ville, église qui est devenue paroissiale sous le nom de Saint-Pavace.

Plusieurs siècles après l'épiscopat de saint Pavace, on voyait encore une figure de ce monstre, et la représentation de tout ce que nous venons de raconter, dans le palais des évêques du Mans ; le dragon y était représenté avec des proportions gigantesques. De là est venu l'usage de peindre notre saint évêque tenant un dragon enchaîné.

Tiré du *Propre du Mans*, et de l'*Histoire de l'Eglise du Mans*, par Dom Piolin.

SAINT RAVEN, PRÊTRE, ET SAINT RASIPHE, DIACRE,

MARTYRISÉS PRÈS DE SÉEZ (vers 470).

Raven et Rasiphe, nés dans la Grande-Bretagne, furent chassés de leur patrie par le gouverneur de la province à cause du zèle qu'ils mettaient à instruire les habitants de la contrée. Ils traversèrent la mer et vinrent se réfugier dans un lieu désert nommé aujourd'hui Macé (Orne), près de la ville de Séez. Ils vécurent là couverts de peaux de bêtes et ne se nourrissant que de racines; mais, par une disposition de Dieu, leur sainteté se manifesta aux yeux des hommes, et un grand concours de peuple eut lieu à leur ermitage. A cette nouvelle, le gouverneur de Neustrie envoya des satellites pour tuer les deux Saints.

Ensevelis dans ce lieu désert par les chrétiens, leurs corps restèrent longtemps cachés ; enfin, ils furent découverts miraculeusement et une église fut bâtie sur le lieu de leur sépulture. Ces saintes reliques, après avoir longtemps reposé dans l'église de Macé, furent transportées à Saint-Védast, près de Bayeux, et mises à l'abri des dévastations sacriléges que les Normands avaient coutume d'exercer sur les églises. Plus tard, sous l'épiscopat d'Hugues II, évêque de Bayeux, une religieuse ayant su, par une révélation, l'endroit où reposaient les corps des deux Saints, en fit part à ce prélat qui les fit transférer dans la basilique qu'il construisait alors.

Il se rendit processionnellement, avec son clergé et son peuple, marchant les pieds nus, comme tout le monde, malgré son grand âge, à l'église de Saint-Védast : on trouva, à vingt pieds de profondeur en terre, un sarcophage de pierre qui, lorsqu'on l'ouvrit, laissa échapper une odeur agréable; il contenait les ossements des Martyrs enveloppés dans un sac de cuir de cerf. Ces précieuses reliques furent portées à Bayeux. Le Seigneur fit de nombreux miracles pour glorifier ses serviteurs. Eudes, successeur d'Hugues, les fit mettre dans une nouvelle châsse plus belle que celle où elles étaient; elles y restèrent jusqu'en 1562, époque à laquelle elles furent brûlées par les Calvinistes.

Propre de Bayeux.

XXVe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

Saint JACQUES, apôtre, frère de saint Jean l'Evangéliste, qui fut décapité par Hérode Agrippa, un peu avant la fête de Pâques. Ses saintes reliques, transportées en ce jour, de Jérusalem en Espagne, et déposées aux dernières extrémités de cette contrée, dans la province de Galice, sont honorées non-seulement par la piété des habitants du pays, mais encore par le continuel concours des chrétiens de toutes les nations qui y viennent par dévotion et pour accomplir leurs vœux. 44. — En Lycie, saint CHRISTOPHE, martyr, qui, sous l'empereur Dèce, fut déchiré de verges de fer; puis, ayant été préservé des flammes par la vertu de Jésus-Christ, il fut percé de flèches et décapité, et consomma ainsi son martyre. IIIe s. — A Barcelone, en Espagne, la fête de saint CUCUPHAS, martyr, qui, après avoir surmonté plusieurs tourments, sous le président Dacien, durant la persécution de Dioclétien, eut la tête tranchée et entra victorieux dans le ciel. 306. — En Palestine, saint Paul, martyr, qui, durant la persécution de Maximien-Galère et sous le président Firmilien, se voyant condamné à avoir la tête tranchée, demanda un peu de temps pour prier; l'ayant obtenu, il pria Dieu de tout son cœur, premièrement pour les chrétiens, ses frères, ensuite pour les Juifs et les Gentils, afin qu'ils reconnussent la vérité de la foi, puis pour toute la foule qui l'environnait, et enfin, pour le juge qui l'avait condamné et pour le bourreau de qui il allait recevoir le

coup de la mort ; après quoi, ayant eu la tête tranchée, il reçut la couronne du martyre. 308. — Dans la même contrée, sainte Valentine, vierge, qui, ayant renversé du pied un petit autel devant lequel on l'avait amenée pour sacrifier, fut très-cruellement torturée, et, ayant été jetée dans le feu avec une de ses compagnes, s'envola vers son céleste Epoux [1]. 308. — A Forconio, dans l'Abruzze Ultérieure, les saints martyrs Florent et Félix, natifs de Siponte. IIIe s. — A Cordoue, saint Théodemir, moine et martyr. 851. — A Trèves, saint MAIGNERIC ou MAGNÉRIC, archevêque de ce siége et confesseur. 596.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Strasbourg, saint Arbogaste, évêque et patron de tout le diocèse, dont nous avons donné la vie au 21 juillet. 678. — Au diocèse de Lyon, fête de saint Jacques, apôtre, et mémoire de saint Christophe, martyr, cités au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Beauvais, le décès de saint Evrou, dont nous donnons la vie au jour suivant qui est celui de sa fête. 600. — A Maëstricht, dans le Limbourg hollandais, saint Jean l'Agneau, évêque de ce siége. Sa douceur lui valut son surnom. Il naquit à Thyange, près de Huy, en Belgique, dans la province de Liége, et fut élevé de bonne heure, grâce à ses talents et à ses vertus, sur le siége de Maëstricht. Il donna tout son patrimoine à la basilique des saints Côme et Damien de Huy et y fut enseveli. Ses reliques furent levées de terre en 1230, et on les plaça religieusement dans l'autel de ces Martyrs. Vers 646. — Au diocèse de Troyes, saint Urse ou Ours, évêque de ce siége, et dont nous parlerons au jour suivant.— A Metz, sainte GLOSSINDE ou GLOSSINNE, vierge, abbesse du premier monastère de cette ville. 608. — A Paris, la translation de saint Germain, dont nous avons donné la vie au 28 mai. Il fut d'abord inhumé, selon son testament, dans la chapelle de Saint-Symphorien qu'il avait fait bâtir auprès du portail de la grande église de l'abbaye de Saint-Vincent. Mais en 754, près de deux cents ans après sa mort, l'abbé Lantfrède reçut un ordre du ciel de faire transporter ses ossements dans le chœur de la grande église : il en donna avis à Pépin le Bref, roi de France, qui voulut y assister avec ses deux fils, Carloman et Charles, et comme monument des miracles qui se firent à cette translation, il donna à l'abbaye de Saint-Germain (ancien monastère de Saint-Vincent) le village de Palaiseau, et confirma cette donation par un serment solennel qu'il fit sur le tombeau du Saint. 754. — Dans le Ponthieu *(Pontivus pagus)*, ancien pays de la Basse-Picardie, translation de saint Josse, roi, prêtre et solitaire, dont nous donnerons la vie au 13 décembre. Enseveli d'abord dans son ermitage, entre Etaples et Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais), son corps fut découvert au côté droit de l'autel de Saint-Martin, élevé de terre, et déposé dans la confession de cet autel. 977. — Au Mans, translations de saint Julien, premier évêque de ce siége et dont nous avons donné la vie au 27 janvier. Les plus célèbres translations furent celles de 840, de 1093, de 1136 et de 1254.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Césarée de Palestine, aujourd'hui Kaisarieh, ville de Judée, entre Dor et Apollonie, sainte Thée, vierge et martyre, compagne de sainte Valentine et de saint Paul, cités au martyrologe romain de ce jour. Le juge Firmilien l'avait menacée de la faire exposer dans un lieu de prostitution ; elle lui reprocha son injustice et la corruption de son cœur. Pour la punir de sa hardiesse, le juge ordonna qu'elle fût battue cruellement, puis étendue sur le chevalet où elle eut les côtés déchirés avec des ongles de fer. 308. — A Rome, les saints martyrs Agonce et Nonne, cités par saint Jérôme. — Les saints martyrs Stercorius, Clément et Julien, cités par le même sans plus de détails. — Chez les Grecs, sainte Jérusalem, martyre, qui périt par le glaive. — En Arabie, saint Jorio, évêque du Mont-Sinaï, mort à Béthune, au diocèse d'Arras, et nommé au martyrologe de France du 26 juillet, où l'on peut lire les quelques détails biographiques qui le concernent. 1033.

1. Il y avait dans la Thébaïde un grand nombre de chrétiens condamnés au travail des carrières de porphyre. Quatre-vingt-dix-sept de ces confesseurs furent détachés des autres et conduits en Palestine devant le juge Firmilien. De ce nombre étaient Paul, Valentine et Thée, sa compagne. Peu de temps après, cent trente confesseurs d'Egypte, ayant eu, par l'ordre de Maximin, un pied mutilé et un œil crevé, furent envoyés aux mines, les uns en Palestine, les autres en Cilicie. — Eusèbe, Tillemont, Orsi.

SAINT JACQUES LE MAJEUR, APOTRE,

SURNOMMÉ ENFANT DU TONNERRE

44. — Pape : Saint Pierre. — Empereur romain : Claude.

Les Apôtres, ces hommes qui, professant la vraie religion, enseignaient que tout est gouverné par la providence de Dieu, montrèrent qu'eux-mêmes ne songeaient pas au lendemain.
Saint Jérôme.

Nous avons déjà donné, au premier jour de mai, la vie d'un saint Jacques, apôtre, fils d'Alphée, que saint Paul appelle par honneur Frère du Seigneur, parce qu'il était son proche parent. L'Eglise nous en présente aujourd'hui un autre, que l'Evangile préfère toujours à ce premier, et que l'on appelle pour cela le *Majeur*, parce qu'en effet il fut reçu avec lui dans la compagnie du Fils de Dieu et au nombre de ses disciples. Son père se nommait Zébédée, comme tous les Evangélistes l'ont remarqué, appelant fort souvent saint Jacques et saint Jean, son frère, les enfants de Zébédée. Comme l'Ecriture dit, en parlant de Zébédée, que « ses enfants le quittèrent pour se mettre à la suite de ce divin Maître », Théophilacte en conclut qu'il ne crut point à l'Evangile. Mais Albert le Grand, et, après lui, le savant Luc de Bruges, sont d'un autre sentiment et ne doutent point qu'il n'ait été ami et même disciple du Fils de Dieu ; et de fait, il fit paraître beaucoup de vertu en ce qu'il ne s'opposa point à la vocation de ses enfants, mais les laissa aller aussitôt, bien qu'ils fussent les soutiens de sa vieillesse et qu'il en reçût un grand secours pour la conduite de sa barque et l'exercice de sa pêche. Si l'Ecriture nous dit que ses enfants le quittèrent pour suivre Notre-Seigneur, ce n'est pas qu'il demeurât lui seul incrédule et opiniâtre ; mais il se tint dans son bateau et continua le soin de ses affaires domestiques, parce que le Sauveur ne l'appela pas, mais seulement ses enfants. Pour la mère de notre saint Apôtre, saint Marc la nomme Salomé ; c'était aussi le nom de la mère des sept frères Machabées. On croit qu'elle était parente de la sainte Vierge ; mais il est certain qu'elle n'était point sa propre sœur et fille de sainte Anne, car la sainte Vierge a été fille unique. Elle pouvait donc être sa cousine germaine, fille d'un frère ou d'une sœur de saint Joachim ou de la même sainte Anne. Le martyrologe romain en fait mémoire au 22 octobre, où il l'appelle Marie Salomé.

Il est probable que saint Jacques et son frère saint Jean se donnèrent pour disciples à Notre-Seigneur dès le commencement de sa prédication, et peu de temps après la première vocation de saint Pierre et de saint André, puisque dès lors l'Evangile nous le représente toujours accompagné de ses disciples. Si saint Matthieu ne marque la vocation de ces deux frères que plus d'un an après et conjointement avec la vocation des deux premiers Apôtres, c'est que jusque-là, tout en s'attachant à Jésus-Christ, saint Jacques et saint Jean n'avaient pas entièrement quitté leur père. Ils ont aussi été appelés deux fois, comme saint Pierre et saint André. Ainsi, il se peut faire qu'ils se soient trouvés aux noces de Cana, en Galilée, où Jésus-

Christ changea l'eau en vin ; à la solennité de Pâques, dans le Temple, quand il chassa les marchands pour la première fois ; à l'entretien avec Nicodème, un des principaux d'entre les Pharisiens ; au passage par la ville de Sichar, où la Samaritaine fut convertie ; et enfin, à la guérison du fils d'un seigneur de la ville de Capharnaüm : actions que Jésus-Christ fit, en la compagnie de ses disciples, et qui sont néanmoins marquées avant la célèbre vocation de nos quatre Apôtres. Saint Jean-Baptiste avait déjà été arrêté par Hérode, et Notre-Seigneur avait quitté la Judée pour prêcher plus ordinairement dans la Galilée. Ainsi, passant sur les bords de la mer de Tibériade, après avoir appelé saint Pierre et saint André, avec la promesse de les faire pêcheurs d'hommes, il aperçut aussi notre Saint avec Jean, son frère, qui travaillaient avec leur père à raccommoder leurs filets, et il les appela. A l'heure même ils quittèrent leur père, leur bateau et leurs filets et se mirent à sa suite. Depuis ce temps-là, ils ne se séparèrent plus de lui, et ils s'occupèrent quelquefois à la pêche ; ce ne fut qu'en passant et en des temps où Notre-Seigneur s'était retiré pour faire oraison. Nous trouvons dans l'Evangile qu'un jour le Prince des Apôtres jeta ses filets dans la mer par ordre du Fils de Dieu, à qui il s'était plaint qu'il avait travaillé toute la nuit en son absence sans rien prendre ; ses filets se trouvèrent si chargés de gros poissons qu'il fut obligé d'appeler saint Jacques et saint Jean, qui étaient dans une autre barque, pour l'aider. C'était une figure de ce qui devait arriver dans la prédication de l'Evangile et la conversation des fidèles, où tous les Apôtres devaient être les ministres de Jésus-Christ et les coopérateurs du zèle et de la sollicitude de saint Pierre.

Notre glorieux Apôtre eut ensuite part à toutes les actions de la vie de son maître, et même à celles qu'il ne voulait faire qu'en présence d'un petit nombre de personnes. Ainsi, lorsqu'il voulut rendre la vie à la fille de Jaïre, un des chefs de la synagogue, il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et laissa dehors les autres disciples ; et dans le choix qu'il fit de douze d'entre eux pour être ses Apôtres, il mit saint Jacques le troisième et l'appela avec son frère, par un grand privilége, *Boanerges*, c'est-à-dire *Enfants du tonnerre* ; de sorte qu'il est encore un des trois à qui il a donné de nouveaux noms pour marquer leur prééminence et leur mérite particulier. Au reste, il les nomma Enfants du tonnerre, c'est-à-dire, selon la manière de parler des saintes Lettres, de véritables tonnerres, parce que saint Jacques devait être un tonnerre par la force, l'éclat et la promptitude de sa prédication, et saint Jean, par la vigueur et la lumière de son Evangile et de son Apocalypse, qu'il n'a composés qu'au milieu des foudres et des éclairs. De plus, quand le Fils de Dieu voulut opérer le miracle de la transfiguration, il choisit saint Jacques pour un des trois témoins de ce prodige ; et l'ayant mené, avec saint Pierre et saint Jean, sur la montagne du Thabor, il se transfigura en sa présence. Il vit donc le visage de son Maître éclatant comme le soleil et ses habits blancs comme de la neige, et il entendit la voix du Père éternel, qui disait : « C'est là mon Fils bien-aimé : écoutez-le ». Il eut encore la consolation de voir Moïse et Élie, ces deux grands Prophètes de la loi ancienne, qui s'entretenaient avec le Sauveur des peines qu'il devait endurer à Jérusalem. Cette merveille arriva à la fin de septembre de l'an 33 du salut.

Peu de temps après, notre Saint fit paraître sa foi et son zèle pour la gloire de son Maître, car, voyant que les habitants d'une ville de la province de Samarie lui avaient refusé leurs portes, il lui demanda permission, avec Jean, son frère, d'y faire descendre le feu du ciel ; et, de fait, ils n'é-

taient pas moins coupables que ces deux compagnies de soldats dont les capitaines parlèrent insolemment au prophète Élie, et sur lesquels il fit descendre un feu céleste qui les réduisit en cendres. Mais Notre-Seigneur arrêta cette impétuosité et, sans les taxer de cruauté ni d'injustice, il les avertit que cela n'était plus de saison, parce que sa loi n'était pas une loi de rigueur et de sévérité; mais une loi de grâce, d'indulgence et de miséricorde. Dans la trente-quatrième année, quelque temps avant sa Passion, comme il allait à Jérusalem pour y consommer, par sa mort, l'œuvre de notre Rédemption, Salomé, mère de nos bienheureux Apôtres, se jeta à ses pieds et le supplia en faveur de ses enfants, par leur instigation, qu'il fît asseoir l'un à sa droite et l'autre à sa gauche dans son royaume. Il y avait sans doute de l'ambition dans cette demande, et les deux frères firent voir qu'ils ne possédaient pas encore le véritable esprit de l'Evangile, qui porte à aimer le mépris et l'abjection et à fuir la gloire, la prééminence et tout ce que le monde a d'éclatant et de magnifique. Mais, en même temps, ils donnèrent un grand témoignage de leur courage et de la disposition dans laquelle ils étaient de souffrir toutes choses pour l'honneur de leur Maître; car, comme il leur dit : « Vous ne savez ce que vous demandez; pouvez-vous boire le calice qui m'est préparé? » ils répondirent sans hésiter : « Oui, Seigneur, nous le pouvons », c'est-à-dire, « nous sommes tout prêts à le boire, quand il vous plaira ». Notre-Seigneur ne les reprit pas; mais il leur dit, au contraire, qu'ils le boiraient en effet; cependant, qu'il n'était pas en sa disposition de les faire asseoir l'un à sa droite et l'autre à sa gauche, parce qu'il devait suivre en cela l'ordre éternel de la prédestination de son Père.

Saint Jacques fut encore un des quatre Apôtres qui demandèrent à Notre-Seigneur, dans la semaine même de sa Passion, quand ces grandes prédictions de la ruine de la ville de Jérusalem, de son second avénement et de la consommation des siècles s'accompliraient; de sorte que c'est à lui en partie que nous devons les lumières importantes que le Sauveur nous a données sur ces terribles jours. Enfin, quand, après la première Cène, Jésus-Christ se retira dans le jardin de Gethsémani pour y faire son oraison et se préparer au sacrifice sanglant qu'il devait offrir sur le Calvaire, il laissa les autres Apôtres dehors et ne prit avec lui que saint Pierre et les deux enfants de Zébédée. Nous ne voulons pas excuser ici les lâchetés qu'ils commirent en cette occasion et dans tout le temps de la Passion de leur divin Maître. Ils s'endormirent lorsqu'il priait le visage contre terre et qu'il suait le sang et l'eau par la violence de son agonie. Ils s'enfuirent lorsqu'on le liait et qu'on l'emmenait prisonnier pour être la victime de l'envie et de la fureur des Juifs. Ils se cachèrent lorsqu'on le traînait aux tribunaux et qu'on prononçait contre lui la sentence de mort. Mais Dieu ne permit cette pusillanimité dans ceux qui devaient être les lumières du monde et les colonnes de son Eglise, que pour faire paraître avec plus d'éclat la puissance de sa grâce et la force du sang de son Fils, puisque ceux qui ont fui dans ce temps par la crainte d'une troupe de soldats ont ensuite résisté aux magistrats, aux rois et aux empereurs, et ont enduré les supplices et la mort avec une constance invincible. Il serait inutile de dire que saint Jacques assista, après la Résurrection, à toutes les apparitions du Sauveur, à son Ascension glorieuse, à la descente du Saint-Esprit, et qu'il en reçut la plénitude par laquelle son esprit fut éclairé des plus hautes lumières du Christianisme et son cœur embrasé d'un si grand amour de Dieu, qu'il brûlait continuellement du désir de le faire connaître par tout

le monde et de répandre son sang pour la gloire de son divin Maître.

Ce qu'il faut rechercher maintenant, c'est ce qu'il a fait sur la terre pour s'acquitter des devoirs de son apostolat, jusqu'au temps où il fut décapité par le commandement d'Hérode, surnommé Agrippa, c'est-à-dire dans l'espace de neuf ou dix ans. La tradition des Eglises d'Espagne porte qu'après la mort de saint Etienne il prêcha quelque temps la foi dans la Judée, la Samarie, la Syrie et les provinces voisines ; de même que saint Pierre et les autres Apôtres, quoiqu'en ce temps-là ils ne parlassent encore qu'aux Juifs, et qu'ensuite, par la permission divine, il traversa toute la mer Méditerranée et vint en Espagne, où il annonça la venue du Messie. Dieu permit néanmoins, par une sainte conduite de sa providence, qu'il y fît peu de conversions et que la semence de la foi qu'il jeta dans les cœurs ne portât point alors de fruit, mais seulement après sa mort, par le moyen de ses Disciples. Cette tradition est rapportée et défendue par tant d'auteurs anciens et modernes, non-seulement des royaumes d'Espagne, mais aussi des autres pays, qu'on peut s'y arrêter sûrement, surtout depuis que l'Eglise romaine l'a insérée dans les leçons que l'on dit à Matines à la fête de notre Apôtre ; ce qui ne s'est fait sans doute qu'après un examen très-sérieux. Ce n'est pas ici le lieu de répondre aux objections que l'on fait pour la détruire, puisque nous ne faisons pas une critique ni une controverse, mais une histoire sainte ; nous dirons seulement qu'elle n'a rien de contraire à ce que les *Actes des Apôtres* témoignent du martyre de saint Jacques à Jérusalem avant la dispersion de ces saints prédicateurs de l'Evangile ; puisque sept ans s'étaient écoulés depuis le martyre de saint Etienne jusqu'à cette dispersion, saint Jacques a eu le temps dans cet intervalle de venir en Espagne, d'y prêcher l'Evangile et de retourner en Judée ; et d'ailleurs, si la porte de la foi n'était pas encore ouverte aux Gentils, il a pu, en Espagne même, ne prêcher qu'aux Juifs, puisque cette nation était déjà répandue dans les principales parties de l'empire romain. Au reste, la prédication de saint Jacques dans la Galice n'empêche pas que saint Pierre et saint Paul ne puissent être appelés les fondateurs des Eglises d'Espagne, comme parle saint Grégoire VII en son épître LXIVe, puisque saint Jacques, n'y ayant converti que peu de personnes, a laissé lieu à saint Paul d'y travailler par lui-même, et à saint Pierre d'y envoyer les sept missionnaires dont il est parlé dans le martyrologe du 15 mai ; d'ailleurs, ce royaume ayant une si grande étendue et étant difficile à parcourir, il se peut bien faire que saint Paul et les missionnaires envoyés par saint Pierre y aient prêché dans des provinces où saint Jacques n'avait pas prêché.

Une des choses mémorables qui lui arriva, selon une autre tradition de ce pays, fut l'apparition de la sainte Vierge : bien qu'encore vivante sur la terre, elle se fit voir à lui pour le consoler et l'animer à poursuivre le grand ouvrage de la prédication de l'Evangile. L'histoire en est rapportée par presque tous les auteurs, surtout par Diégo Murillo, de l'Ordre de Saint-François, dans un livre spécial sur ce sujet, et par Jean Tamayo Salazar, dans ses *Notes* sur son martyrologe. Ce grand Apôtre était dans cette partie de l'Espagne que l'on appelait Celtibérie, dans la ville de Saragosse, sur la rivière de l'Ebre. Comme il priait une nuit hors de la ville, sur le bord de l'eau, avec ses disciples, il entendit les anges qui disaient alternativement : *Ave, Maria, gratiâ plena;* et, en même temps, il aperçut, au milieu de cette troupe d'esprits célestes, leur glorieuse Reine, qu'il avaient apportée, montée sur un pilier de marbre blanc ; elle lui parla avec beaucoup d'amour et de bienveillance, et lui ordonna de bâtir en ce lieu un oratoire sous son

nom, l'assurant que cette partie de l'Espagne lui serait très-dévote jusqu'à la fin des siècles, et qu'elle-même la favoriserait de sa particulière protection. Saint Jacques obéit à cet ordre et fit faire un temple en l'honneur de la Mère de Dieu, où il s'est fait, dans la suite des siècles, un grand nombre de miracles. C'est cette célèbre église que l'on appelle *Notre-Dame del Pilar*, ou *du Pilier*, où l'on montre encore aujourd'hui le pilier sur lequel Notre-Dame apparut, avec une image de cette glorieuse Vierge au dessus, devant laquelle il y a près de cent lampes d'argent qui brûlent continuellement.

Lorsque notre Apôtre eut été quelque temps en Espagne, il retourna à Jérusalem pour les affaires communes de l'Eglise ; ce fut peut-être pour les difficultés qui s'étaient élevées au sujet de la conversion des Gentils, lorsque les Apôtres s'assemblèrent en concile pour décider que ces nouveaux convertis n'étaient nullement engagés à l'observance de la loi de Moïse, et que c'était assez qu'ils s'abstinssent du sang et des animaux suffoqués, ainsi que des viandes immolées aux idoles. Saint Luc, dans ses Actes, dit seulement qu'Hérode le fit mourir par le glaive, c'est-à-dire décapiter ; mais l'histoire ecclésiastique a encore remarqué d'autres particularités de son martyre. Ce grand Apôtre travaillait en Judée à l'établissement de la foi et de la religion chrétienne, avec le même zèle qu'il avait fait paraître en Espagne et dans les autres lieux qu'il avait parcourus. Les Juifs, furieux contre lui, sollicitèrent Hermogène et Philète, deux insignes magiciens, de s'opposer à sa doctrine, et, s'ils ne pouvaient pas le confondre par la force de leurs raisonnements, de le faire périr par leurs sortiléges. Philète fut le premier qui osa attaquer le saint Apôtre ; mais, voyant qu'il délivrait les démoniaques, qu'il éclairait les aveugles, qu'il guérissait les lépreux et même qu'il ressuscitait les morts, et ne pouvant d'ailleurs assez admirer la solidité de sa doctrine, confirmée par des passages évidents des saintes Ecritures, il se convertit et crut en Jésus-Christ. Etant retourné vers Hermogène, qu'il avait auparavant reconnu pour son maître, il tâcha de lui persuader d'embrasser comme lui la religion chrétienne, hors laquelle, lui dit-il, il ne pouvait espérer de salut ; mais ce magicien, bien loin de se rendre à ses remontrances, le lia tellement par ses enchantements, qu'il le rendit immobile. Philète en fit avertir saint Jacques, qui lui envoya son mouchoir par vertu duquel il fut mis en liberté. Hermogène, irrité de cette délivrance, invoqua les démons contre le Saint et contre son néophyte, et les envoya vers eux pour les enchaîner tous deux et les lui amener. Mais, par la prière du Saint, qui fut plus puissante que toutes ses imprécations, les démons l'enchaînèrent lui-même et l'amenèrent pieds et mains liés devant l'Apôtre. Ce ne fut que pour lui ouvrir les yeux à la vérité et le convertir. En effet, reconnaissant par là l'impuissance des malins esprits et l'empire que Jésus-Christ et ses serviteurs ont sur eux, principalement lorsqu'il eut été délié par Philète, il se prosterna aux pieds de saint Jacques et lui demanda le baptême, qui lui fut accordé après qu'il eut jeté une partie de ses livres de magie dans le feu et l'autre partie dans la mer, et qu'il eut travaillé à détromper ceux qu'il avait séduits par ses mauvais artifices. Nous savons que saint Paul, dans sa deuxième épître à Timothée, chap. I, se plaint que Phygelle (quelques auteurs lisent Philète) et Hermogène lui ont tourné le dos. Mais, comme dit fort bien Baronius en l'année 44 de ses *Annales*, peut-être qu'après avoir été convertis par saint Jacques, ils se sont ensuite pervertis et sont devenus auteurs d'hérésie, de même que Simon le Magicien, qui avait été baptisé par saint Pierre.

Cependant, le premier artifice des Juifs contre notre saint Apôtre leur

ayant si mal réussi, ils s'entendirent avec Lysias et Théocrite, capitaines de la garnison romaine, moyennant une somme d'argent qu'ils leur donnèrent : pendant que saint Jacques prêcherait le nom de Jésus-Christ, et qu'eux, de leur part, exciteraient une sédition parmi le peuple, les capitaines se devaient saisir de sa personne pour lui faire son procès. En effet, un jour que ce saint Apôtre prouvait efficacement, par les témoignages des saintes Ecritures, que Jésus-Christ était le vrai Messie promis par la loi, annoncé par les Prophètes et attendu par leurs pères, un tumulte ayant été excité dans l'assemblée, Josias, un des scribes des Pharisiens, se jeta sur lui et lui mit une corde au cou ; en même temps les soldats se saisirent de lui et le menèrent à Hérode Agrippa, petit-fils du premier Hérode, qui avait fait mourir les innocents, et neveu du second, qui avait fait mourir saint Jean. Son procès fut bientôt expédié ; ce mauvais prince, qui voulait s'attirer l'estime des Juifs, aux dépens de la vie des gens de bien, le condamna à avoir la tête tranchée. Comme on le conduisait au supplice, il guérit un paralytique qui se présenta devant lui, et qui implora son secours ; cela fit tant d'impression sur l'esprit de Josias, qui l'avait saisi le premier, qu'il se convertit, et, se jetant à ses pieds, le supplia avec instance de lui pardonner sa mort et de le recevoir au nombre des disciples de son Maître. L'Apôtre lui demanda s'il croyait véritablement que Jésus-Christ était le Fils de Dieu vivant : « Je le crois », dit Josias, « c'est là ma foi, et je veux mourir dans cette confession ». Sur cette parole, on le saisit lui-même et on le lia, pour recevoir le même châtiment que le saint Apôtre : on en obtint l'ordre d'Agrippa. Lorsqu'ils furent au lieu du supplice, ils demandèrent un verre d'eau, et on le leur apporta : saint Jacques baptisa le Pharisien et lui donna le baiser de paix avec sa bénédiction, faisant le signe de la croix sur son front. Ainsi, ils perdirent l'un et l'autre la vie pour la confession du nom du Sauveur, vers la fête de Pâques de l'année 44. Quelques auteurs croient que ce fut le 25 mars ; mais le Bréviaire romain dit que ce fut le 1er avril. Il faut que ç'ait été avant Pâques. Une partie de ces circonstances sont tirées de Clément d'Alexandrie, et rapportées par Eusèbe de Césarée dans son *Histoire ecclésiastique*, liv. II, chap. VIII. Les autres sont tirées de l'*Histoire de la Passion des Apôtres*, à laquelle nous croyons, après Baronius, que l'on peut déférer en ce point, surtout à cause de la liaison qu'elle a avec ce qui est rapporté par Eusèbe.

Selon saint Epiphane, rapporté par Baronius dans ses *Notes* sur le martyrologe, saint Jacques est un des Apôtres qui ont gardé la virginité ; ce qui nous le doit faire regarder avec un respect tout particulier, puisqu'il possède trois excellentes auréoles : l'une d'Apôtre et de Docteur de l'Eglise par éminence ; l'autre de Martyr et du premier martyr d'entre les Apôtres, et la troisième de Vierge.

Les Espagnols aiment à représenter saint Jacques le Majeur monté sur un cheval et chargeant à la tête d'un de leurs escadrons les armées des Maures ; ils disent qu'en plusieurs rencontres le Saint a été vu rendant ce bon office aux vieux chrétiens. Ils l'ont, à cause de cela, surnommé le tueur de Maures, et ils célèbrent une fête particulière de son apparition. Saint Jacques le Majeur a pour attribut, comme saint Paul, le glaive avec lequel il fut décapité. On le rencontre aussi, dans le cours du moyen âge, en costume de pèlerin, avec le bourdon, la panetière et la pèlerine ornée de coquilles ; quelquefois, comme à la cathédrale de Chartres, sans vêtement et couvert de coquilles. Quand il se trouve réuni aux autres Apôtres tenant des banderoles avec les différents articles du *Credo*, on lit sur la banderole

de saint Jacques le Majeur : *Qui conceptus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine.*

CULTE ET RELIQUES.

Le corps du bienheureux Apôtre fut enseveli par les chrétiens à Jérusalem, où il est demeuré jusqu'à ce que les disciples, qu'il avait amenés d'Espagne, ayant reçu ordre des Apôtres d'y retourner pour travailler à la ruine de l'idolâtrie, l'emportèrent avec eux; et, étant arrivés en Galice, à une ville appelée *Iria Flavia*, et, en espagnol, El Padron, ils le déposèrent dans un sépulcre de marbre, où il reçut longtemps les respects des nouveaux fidèles.

Depuis, à la suite des persécutions, des inondations des Barbares, et du débordement des hérésies en Espagne, ce trésor devint tout à fait inconnu; voilà pourquoi Venance Fortunat, qui vivait dans le VIe siècle, a écrit qu'il était demeuré à Jérusalem. Mais au temps du pape Léon III, c'est-à-dire au commencement du IXe siècle, il fut heureusement trouvé à Iria et transféré à la ville de Compostelle, qui n'en est qu'à deux ou trois lieues. Le pape Léon, à la prière d'Alphonse le Chaste, roi de Galice, changea aussi l'évêché d'Iria et le mit à Compostelle ; et, depuis ce temps-là, les miracles sans nombre que firent ces précieuses dépouilles rendirent le lieu si célèbre, qu'après le pèlerinage de Jérusalem et de Rome, il n'y en a point au monde de si renommé, à quoi les princes chrétiens ont extrêmement contribué, en établissant de tous côtés des hôpitaux pour loger et nourrir les pèlerins de saint Jacques.

On ne peut exprimer les grâces que les Espagnols ont reçues de la protection de ce grand Apôtre. Tamayo nous rapporte quinze apparitions différentes dont il a favorisé les rois et les princes d'Espagne, et qui ont toujours été suivies de quelque assistance particulière.

De nombreuses reliques du saint Apôtre furent apportées en France : la plus grande partie à Toulouse, dans l'église de Saint-Sernin. On y voit : 1° un verre dans lequel était renfermé un os du carpe du pied, une dent et quelques fragments d'ossements dans une étoffe de soie jaune ; 2° une partie de mâchoire en deux pièces, avec des dents et quelques fragments d'ossements ; 3° deux parties de crâne, une grande et une petite.

Un os du bras de saint Jacques le Majeur existait dans l'église abbatiale de Saint-Loup (Aube), au diocèse de Troyes. Elle était renfermée dans un bras d'argent. Cette précieuse relique avait été rapportée de Constantinople en même temps que le corps de sainte Hélène, vierge, vers l'an 1209. Elle a disparu, ainsi que son riche reliquaire, à la Révolution de 1793.

Le reliquaire de la cathédrale de Nevers renferme un os de saint Jacques le Majeur, qui a été soustrait à la profanation des impies en 1793. Un autre os du bras du même Apôtre, de cinq centimètres environ, est déposé dans le *Christ-aux-Reliques* du bourg de Nolay, au canton de Pougues (Nièvre).

Il y a des ossements du crâne à Arras, dans l'église cathédrale ; à Paris, dans l'église des Grands-Jacobins; une portion de la mâchoire à Amiens; un ossement du bras à Troyes, en Champagne. Enfin, il y a encore en France un si grand nombre d'églises dédiées sous le nom de ce grand Apôtre, et où il est invoqué et servi avec beaucoup de dévotion, qu'il ne faut point douter qu'il ne la regarde d'un œil favorable. On vit s'élever dans la seule ville de Paris quatre églises en son honneur ; savoir : l'église paroissiale de Saint-Jacques de la Boucherie ; celle de Saint-Jacques du Haut Pas, laquelle, pour être dédiée sous les noms de Saint-Jacques le Mineur et de Saint-Philippe, ne laissa pas de reconnaître le grand saint Jacques pour patron ; l'hôpital de Saint-Jacques pour les Pèlerins, et le grand couvent des religieux de Saint-Dominique, que l'on appela pour cela Jacobins par toute la France. Dans l'église des Arméniens, à Jérusalem, on montre le lieu où Hérode Agrippa Ier fit trancher la tête à saint Jacques le Majeur.

Acta Sanctorum, Notes locales dues à l'obligeance de M. l'abbé Roger, vicaire général de Toulouse. — Cf. *Les Saints Lieux*, par Mgr Mislin ; l'*Hagiologie Nivernaise*, par Mgr Crosnier ; Dom Ceillier ; Godescard.

SAINT CHRISTOPHE OU CHRISTOPHORE,

MARTYR EN LYCIE

III[e] siècle.

Te novimus, Christophore, christiferum; simul junxit ensis martyrem Christo Deo.

Nous savions, ô Christophore, que tu portais le Christ sur ton cœur; et l'épée qui a tranché tes jours n'a fait que t'unir plus étroitement à ton Dieu.

Acta Sanctorum.

C'est une chose indubitable qu'il y a eu dans l'Eglise un saint Christophe, qui, selon la signification de son nom, a porté Jésus-Christ dans son cœur par le pur amour qu'il a eu pour lui : dans sa bouche par la prédication de son Evangile, et dans ses membres par la participation de ses souffrances. Les églises et les chapelles dédiées sous son nom, les fêtes établies en son honneur, les mémoires qu'en font tous les Bréviaires et les Martyrologes, et ses images exposées publiquement dans un grand nombre de cathédrales, en sont une preuve convaincante ; mais, pour les circonstances de son histoire, elles ne sont pas tout à fait certaines : soit parce que l'antiquité n'a pas eu soin de les écrire exactement, soit parce que la malice des hérétiques, pour en obscurcir la vérité, y a inséré des choses trop extraordinaires et qui sont tout à fait hors de créance. Il est donc à propos, dans cette vie, de faire un sage discernement de la vérité d'avec le mensonge, et de dire tellement ce qui peut faire tort à la gloire de ce glorieux Martyr, qu'on n'en dise rien que de bien établi et qui soit appuyé sur de suffisants témoignages. Le cardinal Baronius, qui a examiné ses Actes, n'en trouve point de plus assurés que ceux qui sont compris dans une hymne très-ancienne du Bréviaire des Mozarabes, dressé par saint Isidore, auquel il faut ajouter ce que nous en apprenons de la préface de saint Ambroise, pour la Messe de saint Christophe, rapportée par Surius.

Suivant ces Mémoires, Christophe était Chananéen d'origine, païen de religion ; il suivit la carrière des armes et fit partie de l'expédition contre les Perses, sous les ordres du jeune empereur Gordien. Il se convertit au christianisme, sous l'empereur Philippe. Embrasé de l'amour de Jésus-Christ, il quitta son pays pour annoncer, en divers endroits, et principalement dans la province de Lycie, la doctrine de notre sainte religion. Ses travaux furent si heureux, accompagnés de tant de grâces du ciel et de tant d'œuvres miraculeuses, qu'il ne convertit pas moins de quarante-huit mille personnes. Il était de haute stature et d'un port majestueux. Il avait le visage beau et agréable, les cheveux éclatants et tant de grâce en tout ce qu'il faisait et disait, qu'il gagnait aisément l'affection de tous ceux qui le voyaient. Il marchait ordinairement appuyé sur un bâton ; et, un jour, ayant enfoncé en terre celui qu'il portait, il le fit miraculeusement reverdir et porter des fleurs et des feuilles : ce qui fut cause de la conversion de beaucoup d'infidèles.

La persécution de l'empereur Dèce était alors allumée dans le monde,

et on se saisissait de tous côtés des chrétiens pour les faire mourir; mais principalement de ceux qui, ne se contentant pas d'être fidèles, travaillaient à augmenter la religion par de nouvelles conquêtes. Comme saint Christophe était de ce nombre, l'empereur, ou quelque président de sa part, envoya des soldats pour le prendre. Il eut la bonté, dans la faim qu'ils souffraient, de multiplier surnaturellement quelque peu d'aliments qu'ils avaient, pour les sustenter. Ce prodige leur ayant ouvert les yeux de l'âme, pour connaître l'erreur où ils vivaient et la vérité d'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, ils renoncèrent au culte des idoles et entrèrent dans l'Eglise de Jésus-Christ. Cela n'empêcha pas la prise de Christophe, qui, bien loin de fuir le martyre, le désirait avec ardeur et le cherchait avec empressement. Le tyran, l'ayant fait mettre en prison, y envoya deux femmes débauchées pour corrompre sa foi en corrompant sa pureté : elles s'appelaient Nicette et Aquiline ; mais il leur parla avec tant de zèle et de vigueur, qu'au lieu d'être perverti par leurs artifices, il les convertit elles-mêmes et les rendit chastes et fidèles : peu de temps après, elles endurèrent généreusement le martyre avec les soldats qu'il avait éclairés de la lumière de la foi, et plusieurs autres personnes nobles et riches, qui le reconnaissaient pour leur père spirituel.

Le persécuteur, voyant le courage invincible de saint Christophe, le fit tourmenter par plusieurs supplices très-cruels. On lui couvrit la tête d'un casque embrasé, et on l'étendit sur un banc de fer de la longueur et de la largeur de son corps, sous lequel on mit des charbons ardents, pendant qu'on versait de l'huile bouillante sur ses membres. Ces tourments ne lui firent aucun mal ; à cette vue beaucoup de païens s'écrièrent qu'il n'y avait point d'autre Dieu que celui que Christophe adorait, ni d'autre religion que celle qu'il professait. Ensuite on l'attacha à un pieu et on tira sur lui, durant tout un jour, un très-grand nombre de flèches ; mais pas une ne perça son corps, de sorte qu'il paraissait comme invulnérable. Au contraire, il y en eut une qui frappa l'œil de l'un des bourreaux, et le lui creva : ce qui fournit au Saint une belle occasion de faire éclater sa charité héroïque; car, oubliant les mauvais offices de ce misérable, il lui rendit son œil par des gouttes de son sang qu'il lui conseilla d'y appliquer. Ce sang, échappé de quelque plaie dont son histoire ne parle point, fut si efficace, qu'il rendit à ce même bourreau la lumière de l'âme avec celle du corps, et en fit un chrétien disposé à endurer le martyre. Enfin le juge condamna notre Saint à avoir la tête tranchée. Avant de recevoir le coup mortel, le martyr pria Notre-Seigneur avec beaucoup d'instance, de se rendre propice aux pécheurs et aux malades qui imploreraient sa miséricorde par son intercession, et de préserver aussi de grêle, d'incendie, de peste et de famine le lieu où son corps serait enterré. L'hymne des Mozarabes ajoute que dix mille chrétiens, qu'il avait animés au martyre par son exemple, furent exécutés avec lui : ce qui lui donna la gloire d'enrichir l'Eglise triomphante, après avoir augmenté l'Eglise militante.

La mémoire de saint Christophe se célèbre dans toutes les églises latines le 25 juillet, à la réserce de celle de Valence, en Espagne, qui la solennise maintenant le 10 du même mois, parce que ce jour-là une synagogue de Juifs, que saint Vincent Ferrier avait convertis, et qui assurèrent que saint Christophe les avait souvent avertis, en songe, de quitter la superstition du judaïsme et de demander le Baptême, fut dédiée et consacrée, avec les cérémonies ecclésiastiques, en l'honneur de cet invincible Martyr.

Pour ce qui est de son portrait, que l'on représente d'une si prodigieuse grandeur, portant l'Enfant Jésus sur ses épaules, et passant une rivière avec un arbre verdoyant dans ses mains, Baronius témoigne qu'il n'en sait pas certainement la cause ; mais il marque assez, par les versets qu'il rapporte de l'hymne des Mozarabes, qu'il y reconnaît quelque chose d'historique et quelque chose de singulier et de symbolique. L'histoire est que saint Christophe était grand, et, qu'allant ordinairement avec un bâton, il le fit reverdir et fleurir pour la conversion des idolâtres ; mais le symbole est qu'il avait une âme grande, généreuse et invincible, que les travaux ne l'étonnaient point, et qu'il a marché à pas de géant, non-seulement dans l'exercice de la vertu, mais aussi dans celui de la prédication de l'Evangile ; qu'il a porté Jésus-Christ dans les pays infidèles dont l'abord était très-difficile à cause des tempêtes et des orages que les empereurs et les magistrats y excitaient de tous côtés ; qu'il a traversé des fleuves d'afflictions et de souffrances, sans pouvoir y être submergé, à cause de la force de son esprit et de la hauteur de son courage, qui le mettaient au-dessus de toutes les persécutions des hommes ; enfin que sa constance et sa fermeté, représentées par son bâton, ont toujours été florissantes et n'ont jamais perdu leur vigueur. On le représente aussi en des lieux relevés, pour signifier le pouvoir qu'il a sur les météores de l'air, tels que le tonnerre, la grêle, les vents impétueux et les tempêtes contre lesquels on invoque son nom. Il serait difficile de marquer l'origine de ces représentations mystérieuses. Baronius en parle au 23 avril, à propos de saint Georges. Il y a de l'apparence que celle de saint Christophe est venue d'Orient, et qu'on commença à le représenter de la manière que nous avons décrite, aussitôt que Constantin donna pouvoir de bâtir des églises en l'honneur des Martyrs.

Une grande partie des reliques de saint Christophe sont en Espagne. L'église de Tolède en possède quelques ossements, que Tamayo dit y avoir été apportés dès l'année 258, c'est-à-dire quatre ans après son décès. Celle de Valence en a davantage : mais elle les a eus de Tolède, lorsque cette ville fut ruinée en l'année 828. On en montre un bras à Compostelle et une mâchoire à Astorga. Tous ces membres sont d'une grandeur extraordinaire. Nous avons à Paris une paroisse de son nom, qui est fort ancienne et des premières de la cité. Les Bénédictins, qui ont possédé des établissements très-considérables dans l'ancien diocèse de Toul, paraissent y avoir apporté plusieurs reliques de saint Christophe, dont quelques-unes subsistent encore. L'église de Sénone, diocèse de Saint-Dié, possède un fragment considérable d'un os d'un bras de saint Christophe, provenant de l'ancienne abbaye ; celle de Moyen-Moutier, dans la même vallée, possède l'extrémité articulaire d'un grand os, probablement l'humérus ; l'église de Lay-Saint-Christophe, diocèse de Nancy, possède un fragment d'os.

LÉGENDE DE SAINT CHRISTOPHE.

Etymologie de son nom. — Christophe, avant son baptême, s'appelait Réprouvé *(Reprobus)*; mais, dans la suite, il fut appelé Christophe *(Christophorus)*, c'est-à-dire *Porte-Christ*, parce qu'il porta le Christ de quatre manières : sur ses épaules, en le passant; dans son corps, par la macération ; dans son âme, par la dévotion ; dans sa bouche, par la prédication.

Sa vie. — Christophe, Chananéen de nation, était d'une taille gigan-

tesque et d'un aspect terrible, et il avait douze coudées de haut. Se trouvant, comme on le lit dans une histoire, auprès d'un roi chananéen, il lui vint à l'esprit de chercher le plus grand prince qui fût au monde et de venir demeurer près de lui. Il se rendit donc chez un roi très-puissant que la renommée donnait partout pour le plus grand prince du monde. Dès qu'il le vit, le roi le reçut volontiers et le fit rester dans son palais. Or, une fois, un certain jongleur chantait une chanson dans laquelle il nommait souvent le diable. Or, comme le roi avait la foi de Jésus-Christ, chaque fois qu'il entendait nommer le diable, il imprimait aussitôt sur son front le signe de la croix. Ce que voyant Christophe, il s'étonna fort pourquoi le roi faisait cela, et ce que ce signe voulait dire. Comme il interrogeait le roi à ce sujet, et que ce dernier ne voulait pas le lui découvrir, Christophe lui dit : « Si vous ne me le dites, je ne resterai pas dorénavant avec vous ». C'est pourquoi le roi, forcé, lui dit : « Chaque fois que j'entends nommer le diable, je me munis de ce signe, craignant qu'il ne prenne sur moi quelque pouvoir et ne me nuise ». Sur quoi Christophe : « Vous craignez que le diable ne vous nuise ! il est clair qu'il est plus grand et plus puissant que vous, puisque vous avouez que vous le redoutez si fort, et je suis frustré dans mon espérance, moi qui pensais avoir trouvé le plus grand et le plus puissant seigneur du monde. Adieu donc ! car je veux aller chercher le diable, afin de le prendre pour mon seigneur et de devenir son serviteur ».

Il se sépara du roi, et il se hâtait de chercher le diable. Or, comme il cheminait à travers une solitude, il vit une grande foule de soldats, desquels un soldat farouche et terrible vint à lui et lui demanda où il allait. Christophe répondit : « Je vais chercher le seigneur diable, afin que je le prenne pour seigneur ». A quoi l'autre : « Je suis celui que tu cherches ».

Christophe, joyeux, s'attacha à lui pour toujours comme serviteur et le prit pour son seigneur. Comme ils cheminaient tous deux, ils rencontrèrent une croix dressée sur une route. Sitôt que le diable aperçut cette croix, il s'enfuit épouvanté, et, quittant la route, il emmena Christophe à travers une âpre solitude et le ramena ensuite sur la route. Ce que voyant Christophe, étonné, il lui demanda pourquoi il avait, si tremblant, abandonné la grande route, et, faisant un si grand détour, il avait passé par une âpre solitude. Comme le diable ne voulait pas le lui expliquer, Christophe dit : « Si tu ne me l'expliques pas, je m'éloigne de toi à l'instant ». C'est pourquoi le diable, poussé à bout, lui dit : « Un homme, Jésus-Christ, a été attaché à cette croix ; quand je vois le signe de cette croix, j'ai grande peur et je fuis tout tremblant ». Sur quoi, Christophe : « Il est donc plus grand que toi, ce Christ dont tu redoutes tant le signe : j'ai donc travaillé en vain, et je n'ai pas encore trouvé le plus grand prince du monde. Adieu donc ! car je veux te quitter et chercher le Christ ».

Or, lorsqu'il eut cherché quelqu'un qui lui fît connaître le Christ, il vint enfin vers un ermite, qui lui prêcha le Christ, et l'instruisit diligemment dans la foi ; mais l'ermite dit à Christophe : « Ce roi, que tu désires servir, demande de toi ce service, qu'il te faudra fréquemment jeûner ». — « Qu'il demande un autre service, parce que je ne peux aucunement faire cela ». — « Il te faudra lui faire beaucoup d'oraisons ». — « Je ne sais pas ce que c'est que cela ; je ne puis donc encore remplir cet office ». — « Ne connais-tu pas ce fleuve, où la plupart de ceux qui le passent courent de grands dangers et périssent ? » — « Je le connais ». — « Comme tu es d'une grande taille, robuste, si tu te fixais près de ce fleuve, et si tu passais tout le monde, cela serait fort agréable au roi Christ, que tu désires servir, et j'es-

père qu'il se manifesterait à toi lui-même ». — « Oui, je puis remplir cet office, et je m'abandonne à lui pour ce service ».

Il vint donc vers ledit fleuve, il se fabriqua une demeure lui-même ; et, portant dans sa main une perche en guise de bâton, dont il se soutenait dans l'eau, il passait tout le monde sans relâche.

Bien des jours s'étant donc écoulés, comme il était à se reposer dans sa demeure, il entendit la voix d'un enfant qui l'appelait et disait : « Christophe, viens dehors et passe-moi ». Réveillé, il sortit dehors, mais il ne trouva personne, et, revenant dans la cabane dont nous avons parlé, il entendit de nouveau une voix qui l'appelait ; il courut encore dehors, mais il ne trouva personne. Une troisième fois, appelé comme auparavant par la même personne, il sortit et trouva un enfant sur le bord du fleuve, qui pria instamment Christophe de le passer. Celui-ci, prenant donc l'enfant sur ses épaules, et, se munissant de son bâton, entra dans le fleuve pour le traverser, et voilà que l'eau du fleuve s'enflait peu à peu et l'enfant pesait comme le plomb le plus lourd. Plus il avançait, plus l'eau s'élevait, plus l'enfant écrasait les épaules de Christophe d'un poids intolérable, au point qu'il se trouvait dans un sérieux embarras et craignait de courir les plus grands dangers. Mais quand il fut sorti, et qu'il eut touché le bord, il y déposa l'enfant et lui dit : « Tu m'a mis, mon enfant, dans un grand danger, et tu as tellement pesé, que, si j'avais eu le monde entier sur mes épaules, j'eusse à peine senti un plus lourd fardeau ». L'enfant lui répondit : « Ne t'en étonne pas, Christophe, car tu as eu sur toi, non-seulement le monde entier, mais encore Celui qui a créé le monde ; car je suis le Christ, ton roi, que tu sers dans cet office ; et, afin que tu aies une preuve que je dis vrai, lorsque tu auras passé, plante ton bâton dans la terre, près de ta maison, tu verras demain qu'il aura fleuri ». Et aussitôt il s'évanouit à ses yeux.

Venant donc, Christophe enfonça dans la terre son bâton et, le matin, se levant, il le trouva comme un palmier, couvert de feuilles et chargé de dattes. Or, après cela, il vint à Samos, ville de Lycie, où, ne comprenant pas la langue du pays, il pria Dieu de lui en donner l'intelligence. Or, comme il était en prières, les juges, le croyant fou, le laissèrent.

Christophe ayant obtenu ce qu'il demandait, le visage couvert, il vint aux lieux du combat, et il fortifiait dans le Seigneur les chrétiens qui étaient tourmentés. Alors un des juges le frappa au visage. Christophe lui dit, en se couvrant la face d'un disque : « Si je n'étais pas chrétien, j'aurais bientôt vengé cette injure ».

Alors il enfonça son bâton dans la terre, et pria Dieu qu'il fleurît pour la conversion du peuple. Ce qui étant aussitôt arrivé, huit mille hommes se convertirent. Or, le roi envoya deux cents soldats pour le lui amener ; et ceux-ci, l'ayant trouvé en oraison, craignirent de lui signifier cet ordre. Le roi en envoya encore autant ; et l'ayant aussi trouvé en prières, ils prièrent avec lui. Or, Christophe se levant, leur dit : « Que cherchez-vous, mes chers enfants ? » Voyant son visage, ils lui dirent : « Le roi nous a envoyés, pour que nous t'amenions à lui garrotté ». Christophe leur dit : « Si je ne le voulais pas, vous ne pourriez m'emmener ni libre ni garrotté ». Ils lui dirent : « Si tu ne le veux pas, va-t'en en liberté où bon te semblera, et nous dirons au roi : Nous ne l'avons point trouvé ». — « Non », dit-il, « mais j'irai avec vous ».

Or, il les convertit à la foi, et il se fit lier par eux les mains derrière le dos et se fit présenter garrotté au roi. Le roi, le voyant, fut épouvanté et il tomba de dessus son trône ; ensuite, relevé par ses serviteurs, il interrogea

Christophe sur son nom et sa patrie. Christophe lui répondit : « Avant mon baptême je m'appelais *Réprouvé;* mais, maintenant, je m'appelle *Christophe ;* avant mon baptême j'étais Chananéen, mais maintenant je suis Chrétien ».

Le roi lui dit : « Tu t'es imposé un sot nom, en prenant celui du Christ, qui a été crucifié et qui n'a rien pu ni pour lui ni pour toi ; méchant Chananéen, pourquoi ne sacrifies-tu pas à nos dieux? » Christophe lui dit : « On a raison de t'appeler Dagus : car tu es la mort du monde, le compagnon du diable. Quant à tes dieux, c'est l'ouvrage de la main des hommes ». Le roi lui dit : « Tu as été nourri parmi les bêtes sauvages, tu ne sais dire que des paroles sauvages et inconnues des hommes ; maintenant donc, si tu veux sacrifier, tu obtiendras de moi les plus grands honneurs ; sinon, tu mourras dans les plus terribles supplices ».

Christophe ne voulant donc pas sacrifier, il ordonna de le mettre en prison et de décapiter les soldats qui avaient été envoyés pour l'arrêter. Ensuite il fit enfermer dans la même prison deux jeunes filles très-belles, dont l'une s'appelait *Nicea* et l'autre *Aquilina,* leur promettant de grandes récompenses si elles entraînaient Christophe à pécher avec elles. Ce que voyant Christophe, il se livra à la prière ; mais comme les jeunes filles le pressaient de caresses et de cajoleries, il se leva et dit : « Que voulez-vous et pourquoi avez-vous été introduites ici ? » Mais elles, effrayées de l'éclat de son visage, dirent : « Ayez pitié de nous, serviteur de Jésus-Christ, afin que nous puissions croire au Dieu que vous prêchez ». Ce que le roi ayant appris, il se les fit amener et leur dit : « Vous avez donc aussi, vous, été séduites ! Je jure par les dieux, si vous ne sacrifiez, vous mourrez de la mort la plus cruelle ». Elles répondirent : « Si tu veux que nous sacrifiions, ordonne qu'on nettoie les rues et que le peuple se rende au temple ».

Lorsque cela fut fait et que le peuple fut dans le temple, elles passèrent leur ceinture sacrée au cou des dieux, et, les entraînant à terre, elle les réduisirent en poussière et elles dirent aux assistants : « Allez, appelez les médecins, afin qu'ils guérissent vos dieux ! »

Alors, par l'ordre du roi, Aquilina est suspendue ; on attache à ses pieds une grosse pierre ; tous ses membres sont déchirés. Lorsqu'elle a rendu son âme au Seigneur, sa sœur Nicea est jetée dans les flammes ; mais elle en sort sans aucun mal, et aussitôt elle est décapitée. Et après cela Christophe est présenté au roi, qui ordonne de le battre de verges de fer, de mettre sur sa tête un casque de fer rougi. Il ordonne ensuite qu'on fasse un siége de fer, qu'on y lie Christophe, et qu'on jette de la poix dans le feu pour le brûler ; mais le siége fond comme de la cire et Christophe en sort sans aucun mal. Ensuite le roi ordonne qu'on le lie à un poteau et que quatre cents soldats le percent de leurs flèches. Mais les flèches restèrent toutes suspendues en l'air, et aucune ne put le percer. Or le roi, croyant qu'il était percé, se mit à le railler, et aussitôt une des flèches vint du haut des airs et, se retournant contre le roi, le perça à l'œil et il en devint aveugle. Christophe dit : « Demain je serai consumé. Alors donc, tyran, tu délayeras de la boue avec mon sang, tu en mettras sur ton œil et tu seras guéri ». Alors, par l'ordre du roi, on l'emmena pour le décapiter. Et là, s'étant répandu en oraison, il fut décapité. Or, le roi, prenant un peu de son sang et le mettant sur son œil, dit : « Au nom de Dieu et de saint Christophe ! » et aussitôt il fut guéri. Alors le roi crut, et il ordonna que ceux qui blasphémeraient le Dieu de Christophe périraient aussitôt par le glaive.

Extrait des *Légendes des Saints* de Jacques de Voragine, vulgairement appelées *Légende dorée*, édition de Cologne, 1476. Nous avons eu le plaisir de faire notre traduction presque littérale, sur ce monument si rare aujourd'hui, de l'imprimerie naissante, lequel orne la bibliothèque de M. Jeannin, ancien aumônier du lycée national de Bar-le-Duc.

SAINT MAIGNERIC OU MAGNÉRIC,

ARCHEVÊQUE DE TRÈVES ET CONFESSEUR

596. — Pape : Saint Grégoire Ier, *le Grand*. — Roi de France : Thierry II.

Pietas certissima vitæ norma est et conversationis optimæ disciplina.
La piété est le guide le plus sûr de la vie et la meilleure règle de conduite.
S. Joan. Chrys., *hom.* XII *sup. I Timoth.*

Trèves, sur la Moselle, est une des plus anciennes villes d'Allemagne. Vers l'an 500, l'évêque de ce siége était saint Nicet ou Nicaise, homme d'un caractère ferme, qui ne savait pas transiger avec le devoir. Le roi Clotaire s'étant permis toutes sortes d'injustices à l'égard de l'Eglise de Trèves, saint Nicaise, après l'avoir longtemps averti et menacé en vain, l'excommunia. Clotaire répondit à la sentence d'excommunication par une condamnation à l'exil. Ce fut alors que le jeune Magnéric, disciple dévoué de saint Nicaise, s'offrit volontairement pour partager son triste sort et le protéger au besoin. L'illustre fugitif lui dit alors : « Comment se fait-il que vous n'agissez point comme les autres qui m'ont tous abandonné ? » Magnéric repartit : « J'ai résolu de ne plus vous quitter, tant qu'il me restera un souffle de vie ». Saint Nicaise reprit : « Puisqu'il en est ainsi, je vous jure que dès demain je rentrerai dans mes fonctions ». En effet, le lendemain matin, un messager vint annoncer à saint Nicaise que le roi Clotaire était mort (561), et que son fils Sigebert avait pris les rênes du gouvernement ; qu'en même temps il était chargé de lui dire que le nouveau roi désirait vivre en union avec l'évêque de Trèves.

Magnéric, après avoir été fidèle à son évêque malheureux, s'attacha à lui d'une manière plus étroite encore quand celui-ci fut remonté sur son siége. Il s'attira en même temps l'estime de tous ceux qui le connurent, et, après la mort de saint Nicaise, il fut élu d'une voix unanime pour être son successeur. Il se montra par ses vertus digne de cet illustre siége. Les rois Sigebert et Childebert eurent pour lui beaucoup de considération et lui accordèrent un grand crédit auprès de leurs personnes. Théodore, évêque de Marseille, trouva auprès de lui, lorsqu'un décret inique le condamna à l'exil, le plus charitable accueil. Conjointement avec saint Grégoire de Tours, dont il était l'ami intime, il obtint du roi Childéric, résidant alors à Coblentz, la délivrance de ce prélat persécuté.

Issu de la famille de Tetradius, sénateur de Trèves, famille autrefois comblée de bienfaits par saint Martin, il avait, pour ce grand Saint, une admirable dévotion. Il bâtit des chapelles en divers lieux sous son invocation. L'église de Sainte-Croix ayant été détruite par un incendie qui consuma une partie de la ville, il la releva et, de plus, il bâtit à côté de cette

basilique, c'est-à-dire entre la rive de la Moselle et les murs de Trèves, un monastère qu'il dédia à saint Martin. Il le peupla de religieux Bénédictins qui y firent fleurir les mœurs, la piété et les études jusqu'à ce que, par un décret consulaire de la République française, il fut supprimé en 1802.

Son activité, dans le gouvernement de son diocèse, était surprenante. Il le parcourait sans cesse, voyait tout, prenait connaissance de tout par lui-même. Sa piété était aussi éclairée que sa charité. Ouflay, plus connu sous le nom de Valfroie, et dont nous donnerons la vie au 21 octobre, étant venu d'Italie, lui demanda, pour y vivre en solitaire, une place située sur une haute montagne, où il éleva une colonne sur laquelle il demeurait, comme Siméon le Stylite, en observant un genre de vie extrêmement austère. Dans la suite, saint Magnéric l'exhorta à vivre en communauté avec les frères. Ouflay étant donc descendu de la colonne, notre Saint la fit renverser pendant la nuit. Le Stylite résolut alors de prendre part à la communauté, où il passa saintement le reste de ses jours.

Quant au saint évêque, la vieillesse et enfin la mort le surprirent au milieu de ses travaux. Il expira le 25 juillet. Son corps fut enseveli en plein air, auprès de la basilique de Saint-Martin, selon ce qu'il avait ordonné. Plus tard, sur un avertissement qu'il donna lui-même, il fut transféré dans la crypte de la même église, où il éclata par de nombreux miracles.

Propre de Trèves complété avec les *Acta Sanctorum*.

SAINTE GLOSSINDE OU GLOSSINNE, VIERGE,

FONDATRICE ET ABBESSE DU PREMIER MONASTÈRE DE METZ

608. — Pape : Boniface III. — Roi de France : Clotaire II.

Quid eo sapientius, qui contempta mundi stultitia, Christum secutus est, Dei virtutem, et Dei sapientiam?
Qu'y a-t-il de plus sage que celui qui, méprisant la folie du monde, a suivi le Christ, la vertu de Dieu et la sagesse de Dieu?
Saint Jérôme.

Sainte Glossinde était fille du duc Wintron, l'un des principaux seigneurs de la cour d'Austrasie, sous Childebert II et Théodebert II. Elle naquit dans le pays Messin et fut élevée, avec tout le soin possible, auprès de Godile, sa mère, femme plus recommandable encore par sa piété et ses vertus que par sa haute naissance. Embrasée de l'amour de Dieu dès ses plus tendres années, Glossinde résolut de lui consacrer sa virginité et de ne s'attacher qu'à lui. Ce secret engagement fut traversé par ses parents, qui la promirent en mariage à un jeune homme d'une grande noblesse, parmi les Francs, nommé Obolenus. Mais le projet de cette alliance fut rompu par une disgrâce survenue à Obolenus, qui, sur quelques soupçons, fut arrêté par ordre de la cour, le jour même fixé pour le mariage, et après un an de prison, perdit la tête sur l'échafaud. Cette catastrophe, que Glossinde regarda comme un coup du ciel qui favorisait la résolution où elle était de se don

ner à Dieu, acheva de briser tous les liens de la jeune vierge au monde. Elle profita de ce triste incident pour persuader à ses parents que Dieu ne la destinait point au mariage; mais elle ne fut pas écoutée, ils lui présentèrent un nouvel époux qu'elle refusa constamment. Convaincue par l'inutilité des moyens qu'elle avait opposés à ce nouvel engagement, qu'il lui serait impossible de l'éluder, elle s'enfuit à Metz et se réfugia dans l'église de Saint-Etienne, qui était un des asiles les plus sacrés du pays. Elle se plaça entre l'autel et la confession du saint Martyr, qui renfermait une fiole de son sang et plusieurs autres reliques précieuses. Ses parents l'y suivirent bientôt et n'oublièrent ni les menaces, ni les caresses, pour la tirer de ce sanctuaire vénéré. Le respect pour le droit d'asile ne permettant d'user d'aucune violence, on essaya de la contraindre à sortir, par la faim et par la privation de toutes les choses de première nécessité. On fit la garde jour et nuit aux portes de l'église. Mais la jeune vierge, inébranlable dans sa résolution, demeura six jours entiers sans sortir et sans prendre aucun aliment, uniquement occupée à la prière dont elle faisait sa nourriture. Le septième jour, qui était un dimanche, on vit paraître un homme d'un visage angélique, suivi de deux jeunes hommes d'une merveilleuse beauté. A la vue des nombreux assistants qui remplissaient l'église, il s'approcha de Glossinde qui tenait l'autel embrassé, et lui couvrit la tête d'un voile sacré qu'il tenait dans ses mains. Il disparut ensuite avec ceux qui l'accompagnaient. Les parents de Glossinde, vaincus par sa persévérance et par ces signes du ciel, lui demandèrent pardon de tant d'opposition et lui permirent de suivre l'attrait céleste qui la poussait à consacrer à Dieu la pureté de son âme. Glossinde se retira à Trèves, auprès de Rothilde, sa tante paternelle, vierge d'une grande vertu, qui se trouvait, depuis de longues années, à la tête d'une communauté de filles. Les exemples de cette femme vertueuse, plus puissants encore que ses conseils, la mirent bientôt à même de servir de modèle et de guide aux autres. Elle revint à Metz, où elle commença à réunir une communauté de filles qui désiraient suivre, sous sa conduite, les conseils évangéliques qu'elles pratiquaient déjà dans leurs familles. Elle demanda à ses parents un fonds de terre qu'ils possédaient dans la ville, près de la porte Serpenoise, et qui était très-propre au dessein qu'elle avait de se retirer avec ses compagnes. Elle y fit bâtir un monastère (604), et se vit bientôt à la tête de cent religieuses. Elle les gouverna six ans avec une sagesse admirable, leur donnant l'exemple d'une humilité profonde, d'une pureté inviolable de mœurs, d'un désintéressement parfait et d'une exacte fidélité pour tous les devoirs de la vie spirituelle.

L'abbaye de Sainte-Glossinde *(S. Glodesendis)*, de l'Ordre de Saint-Benoît, s'appelait d'abord Saint-Pierre de Metz. Elle souffrit beaucoup du siége de cette ville par Charles-Quint, et il fallut en resserrer l'enceinte. En 1739, Marguerite-Eléonore de Hottmann entreprit la réparation presque totale de l'abbaye : elle posa, en 1752, la première pierre de l'église actuelle, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne et aujourd'hui chapelle de l'évêché. Ce gracieux monument a beaucoup souffert du vandalisme des Révolutions.

Dieu ne tarda pas à combler la mesure des grâces dont il avait favorisé notre Sainte; et pour la récompenser du pieux usage qu'elle en fit, il l'appela à lui à l'âge de trente ans, vers l'an 608.

On la représente recevant le voile de la main des anges, pendant qu'elle se tenait auprès de l'autel pour échapper à sa famille qui voulait la marier.

Sainte Glossinde fut d'abord enterrée dans l'église des Apôtres, connue depuis sous le nom de *Saint-Arnould*, ainsi qu'elle l'avait demandé, parce que les religieuses de son monastère n'avaient point alors d'autre sépulture. Il y avait vingt-cinq ans qu'elle y reposait, lorsqu'elle apparut en songe à une des religieuses de son monastère : la Sainte, debout sur le mur de la cité, tenait dans sa main une pierre qu'elle jeta dans la campagne ; elle ordonna à la religieuse d'observer la place où cette pierre tomberait, et d'y bâtir une église en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie. Elle indiqua en même temps l'endroit du rempart où l'on ouvrirait une porte de communication entre cette église et le monastère. Comme l'abbaye était sous la protection immédiate du roi d'Austrasie, les religieuses n'osèrent rien entreprendre sans en avoir obtenu l'autorisation de Sigebert II, qui résidait au palais de Metz. Le pieux monarque accueillit favorablement leur demande. Il leur permit d'avoir un cimetière autour de la nouvelle église, et d'y transférer le corps de sainte Glossinde. On le plaça dans un tombeau neuf, au côté droit de l'autel, et l'on vit alors avec admiration qu'il était aussi bien conservé que le jour même où il avait été inhumé. Le corps de sainte Glossinde demeura en cet état jusqu'au temps de Louis le Débonnaire. Les miracles que Dieu y opéra et qui furent mûrement examinés par le grand archidiacre, engagèrent Droyon, alors évêque de Metz, à en faire l'exhumation. Il le transféra, en 830, de l'église Notre-Dame dans celle que la Sainte avait elle-même bâtie, et l'exposa à la vénération publique dans une châsse placée derrière le maître-autel [1]. Cette église, qui portait le nom de saint Sulpice, évêque de Bourges, prit dans la suite celui de Sainte-Glossinde, et devint pour la cité un rempart plus fort que ses murailles contre les ennemis qui vinrent plusieurs fois l'attaquer. La reconnaissance des Messins attribua aux prières de l'illustre vierge d'avoir été sauvée de la fureur des Normands, qui, à la fin du même siècle, portèrent le ravage jusqu'aux portes de leur ville. Jean, abbé de Saint-Arnould, historien de la vie de sainte Glossinde, rapporte qu'à cette époque de calamité on vit, la nuit et le jour, comme une huile d'une odeur agréable couler de son tombeau et se répandre sur toute sa surface ; on put même la recueillir et s'en servir pour de pieux usages.

Les religieuses bénédictines de Sainte-Glossinde eurent le bonheur de préserver, à l'époque de la Révolution, les reliques sacrées de leur sainte fondatrice de la profanation des impies, et, au rétablissement du culte, elles les remirent à l'évêque diocésain, qui les fit exposer de nouveau à la vénération des fidèles, dans l'ancienne église de Sainte-Glossinde, qui est aujourd'hui la chapelle de l'évêché, où elles sont renfermées dans un beau reliquaire. On conserva longtemps le *voile* de sainte Glossinde, ainsi que l'usage de porter, en souvenir du *miracle du voile*, les reliques de sainte Glossinde de son monastère à l'église de Saint-Etienne, où on les plaçait avec grande solennité auprès de celles du saint diacre, martyr.

Nous avons complété le récit du P. Giry avec les *Acta Sanctorum* et des *Notes locales*.

SAINT CUCUPHAS [2] DE SCILLITE,

MARTYRISÉ A GIRONE, EN CATALOGNE (306).

Cucuphas naquit de parents nobles dans une petite ville d'Afrique appelée Scillite, et quelquefois Scilitane. Comme il faisait ses études à Césarée de Mauritanie, aujourd'hui Cherchell, sur la côte septentrionale de l'Afrique, il entendit de loin le bruit de la persécution qui s'allumait en Catalogne, suscitée par le cruel Dioclétien. Jaloux de l'honneur du martyre, il se jette sur un vaisseau et touche au port de Barcelone. Ses aumônes, ses prédications et le grand éclat de ses miracles le signalent bientôt aux persécuteurs. Soumis aux tortures les plus barbares, il décourage ses bourreaux par la protection visible que le ciel étend sur lui. Une clarté merveilleuse vient illuminer sa prison, ses plaies se ferment d'elles-mêmes, les lions refusent d'entamer sa chair innocente et se couchent à ses pieds, les flammes des bûchers s'éteignent, les bourreaux sont frappés de cécité, la terre s'entr'ouvre sous les pas du juge païen et le dévore tout vivant ; et celui qui

1. L'église Notre-Dame fut donnée en 1159, par Agnès, abbesse de Sainte-Glossinde, à quelques clercs de l'Eglise de Metz qui y fondèrent la collégiale, dite de Saint-Thiébaut. En 1195, le pape Célestin III accorda de nombreuses indulgences à ceux qui visiteraient son église ; il dispensa même du pèlerinage de Rome ceux qui voudraient donner à cette église la valeur de ce qu'ils auraient dépensé pour accomplir ce voyage. La somptueuse basilique de Notre-Dame de Saint-Thiébaut vit de bonne heure se former autour d'elle un faubourg, auquel elle donna son nom. Elle subsista près de trois siècles et fut ruinée avec les lieux réguliers et le faubourg, en 1444, lors du siége de Metz par Charles VII et René d'Anjou, et la collégiale fut transférée dans la ville.

2. On l'appelle saint Cougat à Barcelone, saint Quiquenfat à Ruel, près de Paris, et saint Guinefort ou Cucufat, dans plusieurs paroisses de France.

succède à cet homme d'iniquité est écrasé par la chute soudaine de son idole. Le jeune confesseur du Christ a enfin la tête tranchée et son âme vole dans les cieux.

Ses reliques furent apportées d'Espagne en France, et Fulrad, abbé de Saint-Denis, les déposa dans l'église du monastère de Liepvre ou Leberau *(Lebrahense)*, au diocèse de Strasbourg, dont il était le fondateur. Les reliques du saint Martyr restèrent à Liepvre jusqu'en 835, époque à laquelle Hilduin, abbé de Saint-Denis, les fit apporter, le 25 août, dans son abbaye où elles étaient encore honorées vers la fin du dernier siècle.

Les Espagnols prétendent que le corps de saint Cucuphas est à Barcelone, et qu'on ne porta en France que son chef.

Acta Sanctorum. — Cf. Godescard, le poëte Prudence, Chastelain, le *Bréviaire de Paris*, et l'*Histoire de l'Eglise de Strasbourg*, par l'abbé Grandidier

XXVIe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

Le bienheureux trépas de sainte ANNE, mère de la glorieuse vierge Marie, Mère de Dieu. Ier s. av. J.-C. — A Philippes, en Macédoine, la naissance au ciel de saint Eraste, qui, ayant été laissé dans cette ville par saint Paul, en sa qualité d'évêque, y reçut la couronne du martyre. Ier s. — A Rome, sur la voie Latine, les saints Symphrone, Olympe, Théodule et Exupérie, qui, ayant été consumés par les flammes, comme le rapportent les Actes du pape saint Etienne, parvinrent à la gloire du martyre. IIIe s. — A Porto, en Italie, saint Hyacinthe, martyr, qui fut d'abord jeté dans le feu, puis précipité dans une rivière, d'où il sortit sain et sauf; enfin, le consulaire Léonce le fit mourir par le glaive, sous l'empereur Trajan. Une dame romaine, nommée Julie, l'enterra près de Rome, dans sa maison de campagne. IIe s. — A Rome encore, saint Pasteur, prêtre, sous le nom duquel il y a un titre de cardinal sur le mont Viminal, à Sainte-Pudentienne [1]. IIe s. — A Vérone, en Vénétie, saint Valens, évêque et confesseur. 531. — Au monastère de Saint-Benoît, dans le duché de Mantoue, en Vénétie, saint Siméon, moine et ermite, qui, célèbre par ses nombreux miracles, mourut en paix dans un âge avancé [2]. 1016.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Béthune (Pas-de-Calais), au diocèse d'Arras, saint Jorio ou Jorion, évêque du Mont-Sinaï, en Arabie. Les Bollandistes supposent qu'il était venu en France pour rendre ses hommages à la sainte Vierge, dans le sanctuaire si renommé qu'elle avait à Boulogne. Après avoir satisfait sa piété, il se transporta à Béthune, auprès d'un habitant de cette ville, avec qui il avait eu des rapports, vraisemblablement dans un voyage que celui-ci fit en Palestine. Durant la nuit, une mort aussi prompte que douce enleva de ce monde l'évêque pèlerin et le transporta aux cieux. Son corps, transporté à l'église Saint-Barthélemy de Béthune, fut déposé dans une chapelle à laquelle on donna le nom du Saint. Plus tard, sa tête séparée du corps fut placée dans la sacristie, et le reste des reliques dans une châsse précieuse sous le maître-autel. 1033. — A Troyes, saint URSE ou OURS, septième évêque de ce siége et confesseur. 426. — A Moselweys, près Coblentz, saint

1. Le mont Viminal *(Viminalis mons)*, une des sept collines de Rome, dans la partie orientale, entre le Quirinal au nord et l'Esquilin au sud, était ainsi nommé de l'abondance des osiers *(vimina)* qu'on y trouvait. — *Titre* se dit en parlant de certaines églises de Rome ou des environs, dont les cardinaux prennent le nom : cardinal du titre de Saint-Pierre aux Liens, du titre de Saint-Jean de Latran, du titre de Sainte-Sabine, etc.

2. Dans ses images, on voit une biche près de lui. Un jour qu'il allait succomber à la faim dans la cellule où il s'était retiré, et cela à cause de la rigueur de l'hiver, une biche vint s'offrir à lui et le nourrit de son lait jusqu'à la saison où les herbages pouvaient l'alimenter.

Béat, prêtre de Trèves et confesseur, frère de saint Banthe ou Banton, cité au martyrologe de France du 31 juillet. Il illustra la solitude des Vosges par l'éclatante renommée de sa sainteté. Son corps, transféré à Coblentz, a donné son nom à la colline sur laquelle il a été déposé. Les personnes atteintes de la fièvre l'invoquent avec succès. En 1802, les ossements sacrés de saint Béat ont été transférés dans l'église paroissiale de Moselweys. VII[e] s. — A Dendermonde ou Termonde, en Belgique, dans la Flandre orientale, au diocèse de Gand, sainte CHRISTINE, vierge. VIII[e] s. — A Paris, translation de saint Marcel, évêque de ce siége, et dont nous donnerons la vie au 1[er] novembre. — Au diocèse de Beauvais, saint EVROU, abbé, dont le décès est marqué au jour précédent. 600.—A Agen, saint Frédebert, évêque de ce siége et confesseur.—A Maëstricht, dans le Limbourg hollandais, les saints Monulphe et Gondulphe, évêques de ce siége, déjà nommés au 16 de ce mois. 599 et 607. — A Aubusson (Creuse), au diocèse de Limoges, le bienheureux Turpin, évêque de ce siége qu'il illustra pendant plus de quarante ans. Il rebâtit à neuf le monastère de Saint-Augustin de Limoges, et reconstruisit en entier l'église de cette abbaye. Il mourut à Aubusson, sa patrie, et fut inhumé au monastère de Saint-Vaulry, à sept ou huit lieues de là. 944. — A Langoat (Côtes-du-Nord), au diocèse de Saint-Brieuc, sainte Pompée, veuve, et la bienheureuse Sève, sa fille, toutes deux religieuses. Le tombeau de la première se trouve dans l'église de Langoat, au haut de la nef, du côté de l'Evangile : élevé de trois pieds environ au-dessus du sol, il est orné d'un bas-relief représentant la Sainte dans un navire, accompagnée de plusieurs religieux. Sa statue couchée est sur le tombeau, et au dessus est une châsse de bois peint et doré, contenant ses reliques. Une statue fort ancienne, représentant la bienheureuse Sève en costume de religieuse et tenant un livre entre ses mains, se trouve dans la même église. VI[e] s. — A Celles (Ariége), canton de Foix, diocèse de Pamiers, du 26 juillet au premier dimanche de novembre, pèlerinage à Notre-Dame de Celles, qui a sa chapelle sur le penchant d'une montagne, à dix kilomètres de Foix. Chaque année compte environ vingt mille pèlerins.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — L'Octave de sainte Macrine, vierge et abbesse, sœur de saint Basile et de saint Grégoire de Nysse [1]. 379.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Au petit bourg de San-Germano, à trois lieues de Verceil, ville forte de la Haute-Italie, fête de la translation du bienheureux Antoine de la Chiesa, cité au martyrologe des Dominicains du 28 juillet. En 1813, à pareil jour, son corps fut transféré à San-Germano, et déposé sur le riche autel du Très-Saint Rosaire, dans l'église paroissiale. Ces reliques vénérables appartenaient autrefois au couvent des Dominicains de San-Giovanni di Piedemonte, non loin de Côme ; mais ce couvent ayant été supprimé et même démoli, le R. P. M. Luigi demanda et obtint de Mgr Carlo Morelli et du gouvernement français, la permission de transférer le corps du Bienheureux à San-Germano, sa patrie. — A Laodicée de Phrygie, aujourd'hui Eski-Hissar, les saints Jovien, Julien, Emile, Félix, Marcien, Maxima, Saturnine, Gloriose, et un autre Emile, martyrs, cités par saint Jérôme. — Les saints martyrs Mutien et Laudasie, cités par le même sans plus de détails. — A Constantinople, sainte Oréozèle, martyre. — Chez les Grecs, saint Ignace, confesseur, surnommé Steironite, probablement parce qu'il naquit à Steiria, ancienne ville de l'Attique, ou qu'il l'habita quelque temps. — A Bennago *(Malsesini)*, près de Vérone, saint Bénigne et son disciple saint Lazare, que les Italiens nomment San-Caro, solitaires. Ils sont cités au martyrologe des Augustins du 21 juillet. Commencement du IX[e] s. — A Brescia, ville de Lombardie, saint Glisent, ermite et confesseur. Contemporain de Charlemagne, il servit sous lui dans ses armées ; plus tard il se retira sur une montagne et y acheva ses jours dans les douceurs de la contemplation. Les animaux du voisinage lui apportaient sa nourriture. Quand il mourut, on vit une colombe apportant des bois et des feuillages près de sa cellule, où l'on bâtit plus tard une église en son honneur. IX[e] s. — Au monastère de Mœlk, en Autriche, le bienheureux Gotthalm, confesseur. Son corps fut déposé dans l'église de l'abbaye, dans un cercueil de marbre blanc, à côté de l'autel de la sainte Vierge : plusieurs miracles s'opérèrent sur son tombeau. Vers 1020. — A Vérone, ville forte de la Vénétie, les bienheureux Evangéliste et Pérégrin, confesseurs, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, cités au martyrologe de cet Ordre au 20 mars, jour sous lequel nous avons donné leur vie. XIII[e] s.

1. Voir sa vie au 19 juillet.

SAINTE ANNE ET SAINT JOACHIM,

PARENTS DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

Ier siècle avant Jésus-Christ.

O par beatum Joachim et Anna! Vobis omnis creatura obstricta est; per vos enim donum omnium donorum præstantissimum Creatori obtulit, nempe castam matrem quæ sola Creatore digna erat.

O couple trois fois heureux de saint Joachim et de sainte Anne! Vous avez à notre reconnaissance un droit imprescriptible : grâce à vous, nous avons pu offrir à notre Dieu le don le plus sensible à son cœur, une mère vierge, la seule mère digne du Créateur.

S. Joan. Dam., *Orat.* I *de nat. B. M. V.*

Il y avait en Israël un homme appelé Joachim, de la tribu de Juda. Il était pasteur de brebis et servait Dieu dans la simplicité et la bonté de son cœur. Uniquement occupé de son troupeau, il en consacrait le produit à l'entretien des pauvres craignant Dieu et fidèles à sa loi. De tout ce qu'il recueillait, soit laine, soit agneaux, il faisait trois parts : l'une était pour les veuves, les orphelins, les pauvres et les voyageurs; la seconde était pour le temple, et la dernière pour lui, ses serviteurs et l'entretien de sa maison. Cette conduite attirait la bénédiction du ciel sur son troupeau, qui se multipliait à tel point, qu'il n'avait point son pareil en Israël. A l'âge de vingt ans, Joachim avait épousé Anne, de la tribu de Juda, comme lui, et de la famille de David. Il avait vécu vingt ans avec elle sans en avoir d'enfant.

Un jour de fête, Joachim s'était mêlé à ceux qui offraient de l'encens, et apportait comme eux ses présents. Un prêtre nommé Ruben, l'ayant aperçu, s'approcha et lui dit : « Pourquoi te mêles-tu à ceux qui sacrifient au Seigneur, toi dont Dieu n'a point béni le mariage, et qui n'as point donné d'enfant à Juda ? » Humilié ainsi devant tout le peuple, Joachim sortit du temple en pleurant, mais ne retourna point à sa maison; il alla rejoindre son troupeau, et, prenant avec lui ses pasteurs, il s'enfonça au loin dans les montagnes, et Anne, son épouse, fut pendant cinq mois sans en apprendre aucune nouvelle. Cependant elle pleurait et répétait dans ses prières : « Seigneur, Dieu d'Israël, Dieu fort, pourquoi m'avez-vous privé d'enfant? pourquoi avez-vous éloigné de moi mon époux? Voilà que cinq mois se sont passés, et je ne le vois point; j'ignore s'il est mort et si on lui a donné la sépulture ».

Un certain jour qu'elle pleurait ainsi, elle se retira dans l'intérieur de sa maison, et, tombant à genoux, elle répandit avec abondance ses soupirs et ses vœux devant le Seigneur. Son oraison finie, elle avait fait effort pour dissiper sa douleur, elle avait quitté ses vêtements de deuil, orné sa tête et revêtu sa robe nuptiale. Vers la neuvième heure, elle descendit se promener dans son jardin. Là était un laurier sous lequel elle s'assit et fit à Dieu cette prière : « Dieu de mes pères, écoutez-moi et bénissez-moi comme vous avez béni Sara, à laquelle vous avez donné un fils ». Et, élevant les

yeux, elle aperçut sur le laurier un nid de passereaux et se prit à pleurer.

« Hélas ! à qui me comparer ? » disait-elle en elle-même. « De qui suis-je donc née pour être ainsi la malédiction d'Israël ? On me repousse, on me méprise, on me rejette du temple.

« A qui me comparer ? Je ne puis me comparer aux oiseaux du ciel, car les oiseaux du ciel peuvent paraître devant vous, ô mon Dieu !

« A qui me comparer ? Je ne puis me comparer aux animaux de la terre, car les animaux de la terre sont féconds devant vous, Seigneur !

« A qui me comparer ? Je ne puis me comparer aux fleuves et à la mer, car les fleuves et la mer ne sont point frappés de stérilité : ou calmes ou émues, leurs eaux, remplies de poissons, chantent votre louange.

« A qui me comparer ? Je ne puis me comparer aux plaines, car les plaines portent leurs fruits en leur temps, et leur fertilité vous bénit, ô mon Dieu ! »

Que de douleurs dans ces soupirs d'épouse privée des gloires et des joies de la maternité ! Comme ces répétitions expriment bien le désespoir d'une âme accablée de honte, et qui trouve un amer plaisir à se redire son humiliation !

Et comme elle disait ces mots, un ange apparut tout à coup devant elle et lui dit : « Ne crains point, il est dans les desseins de Dieu de te donner un enfant, et celui qui naîtra de toi fera l'admiration des siècles jusqu'à la fin des temps ». Ayant ainsi parlé, il disparut. Anne, émue et tremblante d'une telle vision, rentra dans sa demeure et se jeta sur son lit comme morte. Elle passa tout le jour et toute la nuit dans le tremblement et dans la prière. Le jour venu, elle appela auprès d'elle sa servante et lui dit : « Tu sais que je suis seule et dans la peine ; pourquoi n'es-tu pas entrée auprès de moi ? » — « Si Dieu vous a rendue stérile et a éloigné de vous votre époux », lui répondit en murmurant sa servante, « que puis-je y faire ? » En entendant ce dur reproche, Anne se prit à pleurer à chaudes larmes.

Au moment où un ange apparaissait à Anne pour lui annoncer qu'elle serait mère, un autre messager céleste, dit la légende, se montrait à Joachim dans la montagne où il faisait paître ses troupeaux, et lui donnait au nom du ciel la même assurance.

« De ton sang », lui disait-il, « naîtra une fille ; elle habitera dans le temple, et le Saint-Esprit descendra en elle, et son bonheur sera au-dessus du bonheur des autres femmes ; son fruit sera béni, elle-même sera bénie et appelée la Mère de l'éternelle bénédiction. C'est pourquoi descends de la montagne, retourne auprès de ton épouse, et ensemble rendez grâces au Seigneur ».

Joachim s'inclina devant lui et reprit : « Si j'ai trouvé grâce devant vous, asseyez-vous un peu dans ma tente, et bénissez votre serviteur ». L'ange lui répondit : « Ne te nomme point mon serviteur, nous sommes tous serviteurs du même Maître. Je ne prendrai point la nourriture que tu me présentes ; ma nourriture, à moi, est invisible, et ma boisson ne peut être connue des hommes. Ne me presse donc point de m'asseoir sous ta tente, et offre en holocauste à Dieu les mets que tu voulais me servir ».

Joachim, ayant offert le sacrifice que l'ange lui avait ordonné, retourna dans sa maison, où sa femme l'accueillit avec des transports d'allégresse. Neuf mois après, Anne accoucha d'une fille, à laquelle elle donna le nom de Marie, et qu'elle nourrit elle-même de son lait. Sainte Anne, selon Suarez et une foule de théologiens catholiques, a enfanté sans douleur et sans honte celle qu'elle conçut sans lui transmettre la tache de notre origine. Et, s'il

est permis de soupçonner que cette grande âme avait appris par les anges du ciel quelque chose des destinées réservées à Marie, où prendre des paroles capables d'exprimer les joies de son cœur maternel, quand elle donnait son lait à celle qui devait un jour donner le sien à son Dieu ?

Anne, dit la légende, présenta son enfant au temple, à ce temple d'où elle a été chassée autrefois à cause de sa stérilité. Comprend-on sa fierté maternelle et le délire de sa joie, en voyant venir à elle avec respect ces prêtres qui l'avaient précédemment expulsée ? Elle arracha son enfant des mains des prêtres qui venaient de le bénir, le porta à sa mamelle, et chanta ce cantique devant tout le peuple :

« Je chanterai les louanges du Seigneur mon Dieu, parce qu'il m'a visitée et qu'il a enlevé de dessus moi l'opprobre dont me couvraient mes ennemis.

« Le Seigneur a mis en moi le fruit abondant de sa justice.

« Qui annoncera aux fils de Ruben que Anne la stérile allaite?

« Ecoutez, écoutez, tribus d'Israël, voici que Anne allaite ! »

Certes, jamais cri de triomphe n'a éclaté avec plus de puissance, jamais cœur de femme n'a bondi avec plus d'élan. Que d'ivresse et de noble orgueil dans cet appel aux douze tribus, et comme ce chant a une forme antique et grandiose !

Ici, le fil de la tradition devient si délié, qu'il se rompt sans cesse, et le reste de la vie de sainte Anne est presque entièrement conjectural. Cette mère qui avait obtenu la Vierge d'Isaïe après tant de jeûnes et de larmes, qui avait reçu de la Reine des anges le premier baiser, le premier regard, la première caresse, qui avait entouré son enfance de tant d'amour, qui l'avait emportée dans ses bras au Seigneur et l'avait déposée en pleurant dans son sanctuaire, ne reparaît qu'un instant sur la scène, et c'est pour mourir.

Joachim, qui n'était point un artisan comme Joseph, cultivait, suivant toute apparence, le petit héritage de ses aïeux, et jouissait d'une heureuse médiocrité. L'âge et le labeur usèrent ses forces. Le père bien-aimé de Marie tomba gravement malade ; il demanda sa fille : Marie vint. Au moment où le vieillard étendait ses mains bénissantes, une révélation d'en haut lui fit voir tout à coup les glorieuses destinées où le ciel appelait sa fille. La joie des élus se répandit sur sa face vénérable ; il baissa les bras, inclina la tête et mourut. Les dernières larmes que la Vierge répandit sur ce saint patriarche, l'un des auteurs de ses jours, étaient à peine séchées, qu'elle eut à déplorer la perte de l'autre. Sainte Anne rassembla ses forces défaillantes pour bénir sa fille, la recommanda à ses proches et s'endormit du sommeil des justes.

1° On peint souvent saint Joachim offrant un petit *agneau* à l'autel. La légende raconte que, se présentant au temple un jour de fête, il fut repoussé par le prêtre qui le déclara maudit de Dieu à cause de la stérilité de sa femme et indigne de faire accepter son offrande. Humilié ainsi publiquement, l'infortuné mari se retira dans sa maison de campagne pour éviter le mépris de ceux qui l'avaient vu noter d'infamie. Ce fut alors que Dieu le consola en lui faisant connaître qu'il allait devenir père et que son enfant vaudrait, à lui seul, les plus belles familles dont d'autres pourraient s'enorgueillir ; 2° un ange lui annonce qu'il va devenir père ; 3° il est représenté pensif au milieu d'un paysage où l'on voit paître des *moutons*, parce qu'il s'était retiré à la campagne après l'insulte qu'il avait reçue à Jérusalem ; 4° il rencontre sainte Anne et l'*embrasse* devant la *Porte-Dorée*, sous les murs de

Jérusalem [1]. Quelquefois un ange les y accompagne. Saint Joachim et sainte Anne s'étaient imposé un exil séparé après l'opprobre du temple. Un ange apparut à chacun d'eux dans la retraite où ils s'étaient isolés et leur dit de retourner à Jérusalem. Pour preuve que Dieu voulait désormais bénir leur union, ils devaient se rencontrer sous la Porte-Dorée. Quelques monuments de la fin du moyen âge ajoutent même à cette scène un *lis* qui a sa racine sur les lèvres des deux époux, et parfois la fleur qui couronne la tige porte un buste de la Mère de Dieu. Est-il possible d'exprimer d'une manière plus gracieuse la Conception immaculée de Marie? 5° Rubens a dépeint saint Joachim tenant dans ses bras la VIERGE encore enfant.

Saint Joachim a été pris pour patron par les anciennes Confréries de l'Immaculée Conception, à raison sans doute de cette manière de représenter le premier instant où Notre-Dame reçut la vie. Une de ces Confréries existait à Paris, à la paroisse Saint-Séverin, en l'année 1561.

CULTE ET RELIQUES.

Le tombeau de saint Joachim se montre encore aujourd'hui aux pèlerins de la Terre Sainte, dans l'église du Saint-Sépulcre de Notre-Dame, dans la vallée de Josaphat, au côté droit du grand autel, avec celui de son épouse sainte Anne et de saint Joseph, époux de la sainte Vierge. Son corps a depuis été transféré à Jérusalem, et une partie de son chef se conserve précieusement à Cologne, dans l'église des Machabées.

Le corps de la bienheureuse Anne, mère de la Vierge Marie, transporté en France par la barque de Provence de la chapelle sépulcrale de Notre-Dame de Josaphat où il reposait près de celui de saint Joachim, fut remis, d'après une antique tradition, à l'église d'Apta Julia, par une faveur insigne de Dieu. Le très-ancien martyrologe d'Apt mentionne cette translation. Trithemius, *De laudibus sanctæ Annæ*, Joannes de Montevilla, *In itinerario,* disent que le corps de sainte Anne fut transporté d'Orient en Occident et déposé dans les Gaules. Plusieurs voyages en Orient, notamment celui du Père Nau, en parlent.

Mais le temps des persécutions s'avançant à grands pas, le bienheureux Auspice, premier évêque d'Apt, le cacha dans une sorte d'armoire pratiquée dans le mur de la crypte la plus basse, qui existe encore aujourd'hui. Il plaça devant les reliques une lampe allumée qui ne s'éteignit qu'en 792, le jour de leur découverte. Le saint évêque ayant ensuite très-diligemment muré la crypte, de manière à la rendre impénétrable, et les confidents du secret, qui avaient connaissance du lieu, étant morts, la crypte resta inconnue aux hommes pendant sept siècles, et les reliques de sainte Anne furent préservées ainsi, grâce à la prévoyance de saint Auspice, dans les irruptions des Alains, des Suèves, des Vandales et autres barbares qui ravagèrent la Provence, et les dévastations horribles des Sarrasins, après la défaite totale desquels le glorieux Charlemagne eut le bonheur de les découvrir.

Charlemagne vint séjourner à Apt aux approches de la fête pascale, après avoir pacifié la Provence par la défaite des Sarrasins, dans la plaine qui s'étend entre la montagne de Cordes et la colline de Montmajour. Le souvenir de cette bataille, où la dernière espérance de l'islamisme fut détruite, s'est conservé dans une inscription de l'église de Montmajour-lez-Arles.

Le premier soin de Charlemagne, après son arrivée à Apt, fut de faire reconsacrer par Turpin l'église cathédrale qui avait été polluée par un culte impie. Tandis qu'un concours extraordinaire de grands seigneurs et de peuple assistait à cette solennité, et pendant que la population répandue à l'entour rendait à Dieu, dans son ravissement, des louanges à l'occasion de son sanctuaire restitué, le Seigneur, enveloppant de son amour les vœux pieux de la cité et la foi ardente de Charlemagne, découvrit, par un miracle éclatant et une faveur inespérée, le trésor inconnu des reliques de sainte Anne.

Un jeune homme du nom de Jean, âgé de quatorze ans, aveugle, sourd et muet de naissance, fils du baron de Caseneuve, était présent dans le sanctuaire. Pendant quelque temps, on vit ce jeune homme paraître écouter un certain avertissement céleste. Bientôt il commença, en frappant sur une levée de degrés menant au maître-autel, à faire signe qu'on creusât profondément le sol, afin que, les degrés enlevés, on vît ce qui était peut-être caché dessous. L'office divin était troublé par là, sans qu'il fût au pouvoir des gardes ni des autres officiers de retenir ce jeune homme. Cependant, tous les assistants étant surpris par la nouveauté du fait, le prince, présageant un miracle, donna ordre de se conformer aux vœux si vivement exprimés par l'adolescent.

1. Il paraît que cette porte était à l'orient de la ville, et l'on croit qu'elle était en bronze de Corinthe.

On enlève à l'heure même les marches de la montée indiquée, et on découvre aussitôt une porte fermée de grosses pierres qui fait présager quelque chose de remarquable. Les ouvriers ayant ouvert cette porte à coups de marteau, on vit une entrée et une descente de degrés qui conduisit dans une grotte souterraine artistement travaillée. C'était la crypte où le bienheureux Auspice, apôtre des Aptésiens, avait coutume de nourrir par la parole sainte et les Sacrements le peuple qui lui était confié.

L'aveugle Jean marchait le premier, indiquant le chemin avec une telle sûreté, que Charlemagne fut obligé de le faire tenir près de lui pour qu'il ne fût pas foulé aux pieds des curieux. Le jeune homme faisait toujours comprendre du geste qu'on creusât plus avant la terre à la partie du mur qu'il signalait. On descendit enfin dans un souterrain long et étroit ; mais là une lumière extraordinaire apparaissant entoura les assistants. La crypte inférieure étant enfin ouverte, tandis que tous, pleins d'admiration, regardent une lampe ardente placée devant une sorte d'armoire murée, le roi lui-même, le clergé et les grands de la cour, accourent tout joyeux vers la mystérieuse clarté, qui s'éteignit aussitôt au contact de l'air.

Chose admirable ! voilà que Jean, ayant tout à coup les yeux ouverts, ainsi que les oreilles, et la langue déliée, s'écrie : « Dans cette ouverture est le corps de sainte Anne, mère de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu ».

Tous les spectateurs, remplis d'étonnement, poussent mille acclamations de joie. Cependant le très-pieux roi ordonne d'ouvrir la niche. Aussitôt une odeur semblable à celle du baume se répand, et le dépôt sacré, attesté par un si grand miracle, apparaît renfermé dans une caisse de cyprès, enveloppé d'un voile précieux, et certifié par cette inscription : « Ici est le corps de la bienheureuse Anne, mère de la Vierge Marie ». La caisse ouverte, une odeur suave se répandit dans l'une et l'autre crypte pour la confirmation du miracle. L'archevêque Turpin, ayant pris la caisse, la mit entre les bras de Charlemagne pour la lui faire baiser en signe de joie et de consolation.

Le pontife rendit grâces à Dieu, auteur de cette miraculeuse invention, qui avait manifesté le corps vénérable de l'aïeule du Christ pour être la protection et le secours de la ville d'Apt.

Charlemagne ordonna de faire consigner dans des écrits le récit de tous les faits, tels qu'ils s'étaient passés, et d'en référer au souverain Pontife, de qui ils furent approuvés par un diplôme qu'il délivra. L'empereur, voulant néanmoins en instruire le premier pape Adrien, lui écrivit une lettre que l'on possède encore.

Pendant la Révolution, les précieuses reliques conservées à Apt ne furent pas profanées. Une partie des dons offerts par les pèlerins échappèrent au bouleversement social et sont aujourd'hui l'ornement et la gloire de cette église.

C'est de la ville d'Apt que sont sorties toutes les reliques de sainte Anne, que l'on peut voir et vénérer maintenant ailleurs.

Le couvent de la Visitation de Chartres a le bonheur de posséder une petite partie du chef de sainte Anne.

Mais nulle part sainte Anne n'est aussi honorée qu'au pèlerinage qui porte son nom près d'Auray, chef-lieu de canton du Morbihan, arrondissement de Lorient. Ce pèlerinage, depuis longtemps oublié, se renouvela en 1624. Sainte Anne, comme il a été constaté par les enquêtes juridiques les plus multipliées et les plus minutieuses, apparut plusieurs fois, en plusieurs endroits, à diverses heures du jour et de la nuit, à Yves Nicolazic, laboureur de la paroisse de Pluneret, près d'Auray, diocèse de Vannes, et du village de Kerauna (mot qui signifie, en breton, la même chose que la ville d'Anne, en français).

Nicolazic devait une réparation à sainte Anne au nom de ses ancêtres. Car ceux-ci, en cultivant la pièce de terre du Bocennu, où il restait encore des vestiges de l'antique chapelle de la Sainte, en avaient tiré de temps à autre des pierres de taille qu'ils avaient amassées, et dont le père d'Yves avait bâti, en 1614, une grange où l'on distinguait des pierres qui avaient servi à quelque fenêtre d'église. Tantôt Yves Nicolazic entendait un grand bruit, se trouvait environné d'une grande lumière, au milieu desquels sainte Anne lui apparaissait. Tantôt il voyait cette Sainte qui, la nuit, marchait devant lui, un flambeau à la main. Quelquefois, il n'apercevait que le flambeau et la main qui le tenait. L'aïeule du Sauveur avait la forme d'une vénérable dame, éblouissante de beauté, avec des vêtements blancs comme la neige. Elle lui apprit que, dans le Bocennu, il y avait autrefois une chapelle dédiée à son nom, ruinée depuis neuf cent quatre-vingt-quatre ans et six mois (c'est-à-dire l'an 699). Elle désirait que cette chapelle fût rebâtie. Guillemette le Roux, femme de Nicolazic, se levant du lit le 6 mars, trouva sur sa table, au lieu même où son mari avait vu auparavant une main avec un cierge allumé, douze quarts d'écus, monnaie de France, dont quelques-uns étaient de l'an 1613 et d'autres de date inconnue, marqués à divers coins avec des lettres que personne ne pouvait expliquer. Plus tard, on se disputa ces pièces mystérieuses comme des objets de dévotion. Enfin sainte Anne ordonna à Nicolazic d'aller dans le champ du Bocennu, où il trouverait, à un endroit qui lui serait indiqué, une statue qui la représentait. En effet, il partit avec des témoins, conduit par une lumière que virent ceux de ses compagnons qui étaient en état de grâce, et, à l'endroit où cette lumière s'arrêta, ils trouvèrent, en creusant, une statue en bois représentant sainte Anne. Quelque temps après, la grange dont nous avons parlé, et qui n'était couverte que de paille, fut entièrement consumée par le feu, sans qu'on pût l'éteindre, quelque quantité d'eau qu'on y

jetât. L'incendie ne gâta rien de ce qui était dans la grange, ni des monceaux de gerbes de seigle qui en étaient tout proche, quoique le vent y dût naturellement porter la flamme. Ce fut donc à la fois un châtiment et un bienfait. L'image de sainte Anne attira bientôt une foule innombrable de pèlerins; avec leurs offrandes, on bâtit une chapelle : elle fut embellie par les religieux de l'Ordre du Carmel, qui s'établirent dans ce sanctuaire le 21 décembre 1627 ; le roi Louis XIII leur donna une relique de sainte Anne en 1639. Urbain, par ses bulles datées du 22 septembre 1638, accorda de grandes indulgences aux pèlerins et à la Confrérie de Sainte-Anne d'Auray. Les religieux furent chassés en 1792, leur couvent et leur église vendus, l'image fut brisée et brûlée, un seul morceau de la figure échappa à la destruction ; on le voit encore dans le piédestal de la nouvelle statue. L'église et le couvent, rachetés en 1815, furent confiés aux Pères Jésuites qui y établirent un petit séminaire. Ils en furent expulsés en 1828. Depuis cette époque, la maison de Sainte-Anne n'a pas changé de destination, elle est encore l'école ecclésiastique du diocèse de Vannes, et la dévotion attire toujours dans son église de nombreux pèlerins. Sainte Anne est aussi en grand honneur dans la Lorraine allemande. Dans le diocèse de Nancy, près d'Albestroff, chef-lieu de canton de la Meurthe, arrondissement de Château-Salins, on remarque une magnifique chapelle romane de date assez récente, mais construite sur l'emplacement d'autres monuments consacrés à sainte Anne. Ce culte envers l'aïeule de Notre-Seigneur Jésus-Christ est d'origine tellement reculée dans cette partie de la Lorraine, qu'on ne peut facilement en assigner la date. Dès le XIIe siècle, nous trouvons, à l'endroit qui nous occupe, une chapelle dédiée à sainte Anne, qui en avait, suivant la tradition, déterminé *elle-même* l'emplacement. Aujourd'hui ce lieu de pèlerinage est devenu plus important encore depuis qu'il est enrichi d'une insigne et précieuse relique de sainte Anne, provenant d'Apt, en Provence.

Nous nous sommes servi, pour compléter cette biographie, de *La vie et le culte de sainte Anne*, chez Girard, libraire à Lyon, 1869 ; *La Dévotion à sainte Anne*, par X. Mathieu ; *Notes locales* fournies par MM. Armand, curé-archiprêtre d'Apt, Barrier, vicaire-général de Chartres, et Clément, secrétaire de Mgr l'évêque de Nancy. — Cf. *Les gloires de sainte Anne d'Auray*, par l'abbé Bernard ; *Vie des Saints du diocèse de Troyes*, par l'abbé Defer ; l'*Hagiologie Nivernaise*, par Mgr Crosnier.

SAINT EVROU OU EVROULS [1], ABBÉ,

FONDATEUR DE LA VIE MONASTIQUE DANS LE BEAUVAISIS.

600. — Pape : Saint Grégoire Ier, *le Grand*. — Roi de France : Clotaire II.

Ebrulfum nemoris pangimus incolam,
Certo consilio quem Deus abdidit,
Ne contagio sæcli
Mores læderet integros.

Chantons les louanges du bienheureux Evrou que la Providence a su conduire dans le sanctuaire impénétrable des forêts pour dérober son innocence à la contagion du siècle.

Ex hymno ejus officii.

Au moment où les sanglants démêlés de Brunehaut et de Frédégonde affligeaient la France, un saint religieux du Beauvaisis, nommé Evrou, élevait de pacifiques asiles à l'humilité, à l'expiation et à la prière. En formant à la pratique des vertus chrétiennes de nombreux disciples réunis autour de lui, il travaillait d'une manière efficace à la transformation des mœurs de cette époque à demi barbare.

Des circonstances merveilleuses précédèrent la naissance d'Evrou, et montrèrent qu'il était prédestiné à l'accomplissement d'une grande mission. Comme sa mère priait Dieu, par l'intercession des Bienheureux, de mettre un terme à sa stérilité, un ange lui apprit qu'elle donnerait le jour

1. *Alias :* Evroul, Evrols, Ebrulfe, Evroux, Evroult.

à un fils, dont la vie serait illustre par la sainteté et les miracles. Cette prédiction ne tarda pas à se réaliser : Evrou naquit, et parut dès le berceau prévenu des grâces du Seigneur. On le vit grave, recueilli, porté à la piété, à un âge qui ne connaît que la légèreté et l'attachement aux choses vaines et futiles. Le désir de sa perfection l'engagea bientôt à quitter ses parents et à se mettre sous la direction d'un vertueux serviteur de Dieu. Profitant des leçons de ce maître habile, Evrou fit de rapides progrès dans les lettres et surtout dans la connaissance et l'imitation du Sauveur. Il apprit à dominer ses passions par le jeûne, la pénitence et toute sorte d'austérités. Afin que l'ennemi du salut ne pût pénétrer dans son âme, il eut soin de ne jamais rester oisif : il passait successivement de la prière à l'oraison, de l'oraison à l'étude, et de l'étude au travail des mains.

Cependant, Evrou, pour ne plus avoir aucun commerce avec le monde dont il redoutait les dangers, revêtit l'habit religieux et se retira dans un lieu solitaire, à quelque distance de Beauvais. Il se construisit, dans cette nouvelle Thébaïde, une cellule et un modeste oratoire, où il s'efforça de marcher sur les traces des plus parfaits anachorètes. Mais ce fut en vain qu'il chercha à dérober ses vertus aux regards des hommes : l'éclat en jaillit au loin, et bientôt il se vit entouré de nombreux disciples. De nouvelles cellules s'élevèrent à côté de la sienne, son oratoire fut agrandi, et le Saint, qui avait voulu vivre ignoré de tous, se trouva placé à la tête d'une fervente communauté.

A l'ascendant que les vertus d'Evrou lui donnaient sur ses frères, Radingue, évêque de Beauvais, voulut joindre celui qui est attaché à la dignité du sacerdoce. Ce prélat, ayant appelé auprès de lui le serviteur de Dieu, réussit à faire céder les refus de son humilité devant le devoir de l'obéissance, et lui conféra l'ordre de la prêtrise.

Le Saint trouva dans son élévation un nouveau motif de s'humilier, de mortifier son corps, d'être assidu au travail et à la prière. Dès ce moment, il parut appartenir plus au ciel qu'à la terre. Sa voix était empreinte d'un accent inspiré qui pénétrait les cœurs et les portait à la vertu : c'était l'effet de la grâce qui remplissait son âme et inspirait toutes ses actions. Son détachement de lui-même et de toutes les choses extérieures, et son union continuelle avec Dieu lui méritèrent le don des miracles. De toutes parts, on lui amenait des malades pour qu'il leur imposât les mains et les guérît. Les prières du saint Religieux ayant rendu la santé à quelques seigneurs de la cour de Chilpéric Ier, Evrou fut nommé, par le conseil de la reine Frédégonde, abbé du monastère de Saint-Fuscien, qui venait d'être fondé à une lieue et demie de la ville d'Amiens [1]. Il ne s'éloigna pas sans regret des religieux de l'Oratoire ; mais sa douleur fut tempérée par les fréquents rapports qu'il entretint avec eux. Tout en donnant ses soins à la nouvelle communauté, il exerçait à leur égard une paternelle surveillance, les guidait par ses conseils et se recommandait souvent à leurs prières.

Evrou avait une grande dévotion envers saint Lucien, apôtre du Beauvaisis. Jaloux de tout ce qui en pouvait relever la gloire, il pensait souvent avec douleur au triste et déplorable état de la basilique élevée sur sa tombe par la piété des fidèles. Un jour, comme il recherchait les moyens de la faire sortir de ses ruines, saint Lucien lui apparut, lui ordonnant de rechercher à Montmille (Oise, commune de Fouquenies) et de joindre à ses dé-

1. Certains historiens ont placé la fondation de cette abbaye vers la fin du XIe siècle. Mais, suivant la juste remarque du *Gallia Christiana*, beaucoup ont pris les restaurations des monastères pour leurs fondations. (Voir *Ann. Benedict.*, t. I, p. 189, n° 30.)

pouilles les reliques de Maxien, compagnon de son martyre. Sans tarder, Evrou alla faire connaître cette apparition miraculeuse à Dodon, successeur de Radingue, sur le siége épiscopal de Beauvais. Le prélat et le saint Abbé se rendirent aussitôt à Montmille, interrogèrent la tradition locale, et finirent par découvrir le lieu où reposait le corps du bienheureux Maxien. Sa translation au tombeau de saint Lucien eût lieu avec une grande solennité, et fut accompagnée de plusieurs miracles. Ces événements, marqués du doigt de Dieu, réveillèrent la confiance des Beauvaisiens envers les glorieux Martyrs. Tous, d'une voix unanime, demandèrent que l'église, où on les invoquait, fût réédifiée. Leurs vœux, présentés au roi Chilpéric I[er] par Dodon et Evrou, ne tardèrent pas à être exaucés.

Une grave maladie et la perte de deux de ses enfants venaient de rappeler à Chilpéric la fragilité de la vie et le néant des biens de la terre ; il coopéra donc volontiers à une œuvre destinée à lui mériter au ciel de puissants protecteurs et des richesses aussi solides que durables. L'ordonnance qu'il rendit à cet égard montre bien quels sentiments de foi et de piété animaient ce prince. « Comme nous demeurons peu de temps en cette vie », dit-il, « et avançons rapidement vers la mort, nous devons avoir à cœur de faire la volonté de Dieu, et construire des églises aux lieux où sont honorés les Martyrs, pour mériter de partager avec eux les joies de l'éternité..... Dodon, vénérable évêque de Beauvais, et notre bien-aimé Evrou, abbé, avec un grand nombre de fidèles, nous ayant prié de faire réédifier une basilique anciennement construite près des murs de Beauvais, nous avons résolu de faire droit à leur requête. Nous y avons été d'autant plus porté, que déjà nos ancêtres avaient affecté quelques-uns de leurs revenus au rétablissement de cet édifice..... L'apparition du bienheureux Lucien à Evrou, l'ordre qu'il lui a donné d'exhumer le corps de saint Maxien, et les miracles qui ont suivi l'exécution de cet ordre, nous y ont encore plus particulièrement déterminé..... Nous voulons donc que cette église, bâtie autrefois en l'honneur du Prince des Apôtres et de saint Lucien, soit réédifiée par notre munificence, et appropriée au service du Dieu tout-puissant..... Nous voulons en outre qu'une communauté de cénobites y soit établie pour vaquer au service divin ».

Les généreuses intentions du roi Chilpéric furent ponctuellement exécutées. Grâce à ses largesses et à la sollicitude du pontife Dodon et de saint Evrou, on vit bientôt s'élever une église et un monastère destinés à faire revivre, sous la règle de Saint-Benoît, les vertus de saint Lucien et de ses compagnons. Evrou y fixa sa résidence et en fut le premier abbé, sans quitter le gouvernement des monastères de l'Oratoire et de Saint-Fuscien. L'activité de son zèle lui permit de s'acquitter avec succès de cette tâche difficile et laborieuse. Il maintint dans ces trois établissements l'amour de la retraite, la fidélité à la règle, le travail des mains et les divers exercices de la vie religieuse.

Fidèle au conseil donné par Jésus-Christ à ses Apôtres, Evrou se regardait comme le dernier des religieux dont il était le chef. Sa charité le portait à leur rendre les plus humbles services. Et cependant, par lui, Dieu opérait de grandes choses : à sa voix, les malades recouvraient la santé, et les démons prenaient la fuite. Comme il se promenait un jour au milieu de ses frères, leur expliquant les divines Ecritures, on lui amena un homme aveugle et possédé de l'esprit malin. Ses prières lui rendirent la vue, et le ravirent au pouvoir du démon. Ce même ennemi du genre humain s'était, une autre fois, emparé d'un voleur, surpris en flagrant délit de vol, dans

un des monastères gouvernés par le saint Religieux; Evrou arracha ce malheureux au joug de Satan, lui accorda son pardon, l'embrassa tendrement et le laissa partir en paix.

Au retour d'un pèlerinage au tombeau de saint Martin, le bienheureux Evrou sentit ses forces s'affaiblir. Comprenant alors que sa dernière heure était proche, il appela ses religieux et leur adressa ses derniers adieux. A leurs prières, accompagnées de sanglots et de larmes, il mêla les siennes et mourut entre leurs bras, le 26 juillet, vers l'an 600.

CULTE ET RELIQUES.

Après la mort du Bienheureux, ses disciples portèrent son corps au monastère de l'Oratoire : Evrou avait voulu être inhumé au lieu où il avait renoncé à la servitude du siècle pour l'aimable joug du divin Maître. Une dame de haute naissance, nommée Théolène, décora magnifiquement son tombeau. Plus tard, Chrodobert, évêque de Paris, fit élever près de ce tombeau une église, et plusieurs édifices dont chacun était consacré à la mémoire de quelque Saint. Des miracles opérés sur la sépulture d'Evrou attestèrent sa sainteté et lui méritèrent la confiance et les hommages des fidèles. Ses reliques, après avoir échappé aux ruines que les Normands semaient partout sur leur passage, furent transférées à la cathédrale de Beauvais. Elles y restèrent jusqu'en 1793, et disparurent dans un des jours de destruction si communs à cette fatale époque.

Le culte de saint Evrou, interrompu durant la tempête qui a emporté ses reliques, a repris le rang qu'il occupait depuis si longtemps dans nos solennités. L'Eglise et le diocèse de Beauvais continuent à invoquer le premier abbé de Saint-Lucien, comme l'un de leurs plus puissants protecteurs.

Extrait de la *Vie des Saints du diocèse de Beauvais*, par M. l'abbé Sabatier.

SAINTE CHRISTINE, VIERGE,

PATRONNE DE TERMONDE OU DENDERMONDE, AU DIOCÈSE DE GAND.

VIII[e] siècle.

Charitas nunquam otiosa est, semper in alterum se porrigit.
La charité n'est jamais oisive : elle se porte toujours vers le prochain.
Saint Pierre de Blois.

Sainte Christine était fille d'un roi des Angles, dont les ancêtres avaient fait une invasion dans la Grande-Bretagne. Son père s'appelait Migramme et sa mère Marona. On croit qu'ils étaient encore païens et que leur fille avait été élevée dans la pratique des superstitions idolâtriques. Mais plus tard, Dieu, pour la récompenser de sa charité envers les pauvres et les malheureux, lui accorda la grâce de parvenir à la connaissance de l'Evangile. Il serait impossible de préciser les divers incidents qui durent précéder et suivre cette conversion de la jeune vierge, ainsi que les événements qui se passèrent autour d'elle. Incontestablement il y eut alors dans sa famille des choses peu ordinaires, et l'on serait presque en droit de supposer que, comme plusieurs autres jeunes vierges de ces temps reculés, sainte Christine eut le courage de quitter sa patrie et ses parents pour aller, dans des

lieux inconnus et éloignés, pratiquer une religion sainte qu'elle avait enfin le bonheur de connaître.

On la voit en effet, dans la suite, vivre avec plusieurs saintes filles qui l'avaient suivie, dans le village de Diclevenne, près de Termonde ou Dendermonde, ville de la Flandre orientale dans la Belgique, au diocèse de Gand. Le secret de ses œuvres et de ses vertus n'est connu que de Dieu.

Le corps de sainte Christine fut transporté à Termonde en même temps que celui de l'évêque missionnaire saint Hilduard. Tous deux reçoivent dans cette religieuse contrée, depuis six siècles, les hommages des fidèles.

De temps immémorial, la ville de Termonde célèbre, le 26 juillet, la fête de sainte Christine, sa patronne, ainsi que celle de la translation de ses reliques, qui eut lieu durant l'invasion des Normands. Ces reliques se trouvaient auparavant dans le village de Diclevenne, où cette Sainte mourut après y avoir passé une grande partie de sa vie. Ces deux fêtes avaient leur office propre dans l'église collégiale de Termonde. Il faut encore ajouter à ces solennités un jour de chaque semaine, pendant lequel on célébrait, le matin, le saint sacrifice de la messe, à l'autel de sainte Christine, et le soir, un salut très-solennel.

Ce culte, si ancien et si populaire dans cette contrée, nous dit assez que sainte Christine y a laissé de profonds souvenirs et de salutaires impressions. Il est regrettable que ses actes aient été perdus ou détruits : ceux qui nous restent aujourd'hui sont d'une date trop récente et n'offrent pas de garanties suffisantes pour qu'on puisse les suivre avec confiance. Le peu que nous en avons dit se trouve dans les plus anciens auteurs.

Acta Sanctorum, traduction de M. l'abbé Destombes, chanoine de Cambrai.

SAINT URSE OU SAINT OURS,

SEPTIÈME ÉVÊQUE DE TROYES ET CONFESSEUR (426).

Saint Urse, vulgairement appelé saint Ours, tient le septième rang parmi les Pontifes troyens : il succéda à Aurélien, mort en 426. Notre Saint eut à peine pris possession de son siége, qu'il entreprit la visite du diocèse confié à sa sollicitude. Comme le bon Pasteur qui veut connaître ses brebis et en être connu, il parcourait les paroisses, semant partout la parole de Dieu, distribuant les grâces des Sacrements et faisant bénir le nom du Seigneur. Mais, soit que, pliant déjà sous le poids des années et des infirmités, il ne pût supporter les fatigues prolongées de courses si laborieuses, soit que Dieu voulût récompenser son zèle avant la fin de ses travaux, saint Urse ne revit pas sa ville épiscopale. Il mourut l'année même de son élection, à Queudes *(Cubita)*, près de Sézanne, qui, maintenant du diocèse de Châlons-sur-Marne, était alors sous la juridiction des évêques de Troyes.

Son corps fut renfermé dans un sépulcre de marbre richement orné ; il y reposa jusqu'à ce qu'on le transportât à Troyes, où l'église cathédrale et la collégiale de Saint-Etienne en possédaient une partie considérable avant la Révolution française.

On faisait autrefois mention de saint Urse, dans l'office divin, le 26 juillet de chaque année.

Vie des Saints du diocèse de Troyes, par M. l'abbé Defer. — Cf. *Gallia christiana*.

XXVII° JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Nicomédie, en Bithynie, le martyre de saint PANTALÉON, médecin, qui, ayant été arrêté pour la cause de la foi par l'ordre de l'empereur Maximien, fut tourmenté sur le chevalet et brûlé avec des torches ardentes ; mais, ayant été consolé dans ses supplices par l'apparition de Notre-Seigneur, il consomma son martyre par le glaive. 303. — Dans la même ville, saint Hermolaüs, prêtre, qui avait converti saint Pantaléon par ses instructions ; et les saints Hermippe et Hermocrate, frères, qui, après plusieurs autres peines qu'on leur fit souffrir, furent enfin décapités pour la confession de Jésus-Christ par arrêt du même Maximien. IV° s. — A Nole, en Italie, les saints martyrs Félix, Julie et Juconde. — A Bisceglia, dans la Pouille, saint Maur, évêque, martyrisé sous Trajan avec saint Pantaléémon et saint Serge. II° s. — Au pays des Homérites, dans l'Arabie heureuse, la mémoire des saints Martyrs qui furent brûlés vifs pour la foi de Jésus-Christ, sous le tyran Dunaan. — A Cordoue, en Espagne, les saints martyrs Georges, diacre, Félix, Aurèle, Natalie et Liliose, qui furent mis à mort, durant la persécution des Arabes [1]. 852. — A Ephèse, dans l'Asie-Mineure, la naissance au ciel des SEPT BIENHEUREUX DORMANTS, Maximien, Malchus, Martinien, Denis, Jean, Sérapion et Constantin. 250. — A Auxerre, le décès de saint Ethère, évêque de ce siége et confesseur. Vers 570. — A Constantinople, sainte Anthuse, vierge, qui, après avoir été battue de verges, sous Constantin Copronyme, pour le culte des saintes images, fut ensuite envoyée en exil, et s'y endormit en paix. VIII° s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Cologne, Sens, Cahors et Perpignan, saint Pantaléon, martyr, cité au martyrologe romain de ce jour.—Aux diocèses de Metz, Nantes, Reims, Quimper et Lyon, mémoire du même saint Pantaléon, martyr. — Aux diocèses de Saint-Claude et de Besançon, saint DÉSIRÉ, évêque de ce dernier siége et confesseur. Vers 414. — Aux diocèses de Laval et du Mans, saint Apollinaire, évêque et martyr, dont nous avons donné la vie au 23 juillet. — Au diocèse de Metz, sainte Glossinde, vierge et abbesse, dont nous avons donné la vie au 25 de ce mois. — Aux diocèses de Nantes et de Quimper, saint Samson, évêque régionnaire et confesseur, dont nous donnons la vie au jour suivant. — Au diocèse de Reims, saint Arnoul, évêque et martyr, déjà cité au martyrologe de France du 17 et du 18 juillet, jours sous lesquels on peut lire quelques détails sur sa vie. VI° s. — Au diocèse de Lyon, saint Pérégrin, prêtre, cité au martyrologe romain du jour suivant. — Au diocèse de Metz, saint Phronime, évêque de ce siége, que, contrairement à l'opinion expresse des Bollandistes, beaucoup d'hagiographes, Baronius entre autres, dans ses *Notes* au martyrologe, confondent avec saint Firmin ou Fremin, cité au martyrologe romain du 18 août. — Au bourg de Lescar (Basses-Pyrénées), au diocèse de Bayonne, saint Galactoire ou Galactaire, évêque de l'ancien siége de Lescar et martyr, dont nous avons donné la vie au 12 février. 507. — A Limoges, la translation de saint Just, prêtre et confesseur, dont la fête est indiquée au martyrologe de France du 26 novembre. — A Aix-la-Chapelle, dans la province rhénane, translation des reliques du bienheureux Charlemagne, roi de France et empereur d'Occident, dont la fête se célèbre le 28 janvier, jour sous lequel nous avons donné sa vie. — Au diocèse de Paris, les saints Aurèle, Félix, Natalie et

1. Saint Georges était né dans le territoire de Bethléem, et avait embrassé la vie contemplative dans le monastère de Saint-Sabas, à trois lieues de Jérusalem. — Félix et Aurèle étaient parents : leurs maisons servaient d'oratoire aux chrétiens persécutés. — Natalie, appelée aussi Sabigothon, était l'épouse d'Aurèle, et Liliose celle de Félix. — Les chrétiens enlevèrent les corps des Martyrs, pendant la nuit, et les enterrèrent en différents endroits. Ils mirent le corps de saint Georges et de saint Aurèle dans le monastère de Philemellar, celui de saint Félix dans l'abbaye de Saint-Christophe, celui de sainte Natalie dans l'église des Trois-Martyrs, et celui de sainte Liliose dans celle de Saint-Genêt.— Baillet, Godescard.

Liliose, martyrs, cités au martyrologe romain de ce jour. — A Tours, saint Ours de Cahors, fondateur et abbé de plusieurs monastères de France, et dont nous parlerons demain, jour où il est honoré à Bourges. 508. — A Trèves, saint Magnéric, archevêque de ce siége et confesseur, dont nous avons donné la vie au 25 de ce mois. 596.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Franciscains. — Au monastère de Sandecs, sainte Kinge ou Cunégonde, qui, mariée à Boleslas (1239), duc de Pologne, garda sa virginité dans le mariage pendant quarante ans, et après la mort de son mari (1279) embrassa la profession monastique du second Ordre de Saint-François. Elle s'en alla vers le céleste Epoux le 24 juillet, très-célèbre par ses miracles [1]. 1292.

Martyrologe des Augustins. — A Amélia, ville du royaume d'Italie, la bienheureuse Lucie de Bufalare, prieure des religieuses de notre Ordre, dont le corps est honoré très-pieusement dans cette ville, et est invoqué spécialement pour la délivrance des possédés. 1350.

Martyrologe des Camaldules. — A Faënza, ville forte de la Romagne, le bienheureux NÉVOLON, confesseur, oblat camaldule, qui entreprit par dévotion plusieurs pèlerinages très-fatigants, et qui, brisé par les veilles et les fatigues, se reposa dans une sainte mort. 1280.

Martyrologe de la Congrégation de Saint-Sylvestre. — A Sentino, dans l'ancienne Ombrie, le bienheureux Hugues [2], confesseur et disciple de notre Père saint Sylvestre, abbé, illustre par la noblesse de son origine, et plus illustre encore par la gloire de sa charité et de ses miracles ; il mourut le 26 juillet. XIII[e] s.

Martyrologe de Vallombreuse. — Saint Vincent de Paul, confesseur, dont il est fait mention le 19 juillet [3]. 1660.

Martyrologe des Carmes Déchaussés. — L'Octave de saint Elie, prophète, notre Père [4].

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Chez les Grecs, avec saint Pantaléon de Nicomédie, cité au martyrologe romain de ce jour, mémoire du saint aveugle guéri par lui. Les menées des Grecs disent à ce sujet : « Après avoir reçu de saint Pantaléon la lumière du corps, l'épée du martyre qui trancha le fil de ses jours lui ouvrit les yeux de l'esprit, et il put contempler la gloire de Dieu ». 303. — A Barcelone, en Espagne, dans la Catalogne, les saintes Julienne et Sempronie, vierges et martyres. Converties à la foi par saint Cucuphas, dont nous avons donné la vie au 25 juillet, ces généreuses athlètes de la foi furent ensevelies aux côtés de celui qui les avait engendrées à Jésus-Christ. Vers 303. — A Milan, saint Laurent, archevêque de ce siége et confesseur. Il accompagna saint Epiphane de Pavie qui se rendait à Ravenne près du roi Théodoric : tous deux plaidèrent devant ce prince la cause des peuples opprimés et dépouillés par des lois iniques qui venaient d'être portées et dont ils obtinrent l'adoucissement. Laurent assista ensuite au Concile tenu à Rome, en 502, sous Symmaque, et dans lequel ce saint Pape fut déclaré innocent des accusations portées contre lui. On trouve plusieurs de ses homélies dans la *Bibliothèque des Pères*. 512. — A Ravenne, en Italie, saint Ecclèse, évêque de ce siége et confesseur, dont le corps repose dans l'église Saint-Vital de cette ville. 534. — A Lincoln, en Angleterre, sur la Witham, le bienheureux Hugues, enfant, martyrisé par les Juifs en haine de la religion catholique. 1255. — Au monastère de Garsten ou Steiergasten *(Cœnobium Garstense)*, dans la Haute-Autriche, le bienheureux Berthold, abbé. Ottokar, margrave de Styrie, ayant fondé cette maison religieuse, mit à sa tête Berthold, qui avait passé du couvent de Saint-Blaise, comme prieur, à celui de Gœttwein. Il consacrait une grande partie de son temps à entendre la confession des nombreux chrétiens qui recherchaient avec avidité ses sublimes et puissantes exhortations. Il se fit deux translations de ses reliques vénérables ; l'une, le 3 juin 1677 ; l'autre, le 4 juin 1686. Vers 1140. — Au diocèse de Naples, saint Pantaléon, martyr, cité au martyrologe romain de ce jour.

1. Voir son Eloge dans le martyrologe des Bollandistes, au 24 juillet.

2. Il naquit à Serra-di-San-Quirico, dans la Marche d'Ancône, et fit ses études à l'Université de Bologne ; après quoi il entra dans la Congrégation de Saint-Sylvestre, malgré les obstacles que sa famille apporta dans cette affaire. — Les habitants de Monte-Granario, en Italie, parmi lesquels notre Bienheureux avait fait un long séjour, le choisirent pour leur patron immédiatement après sa mort, érigèrent un autel en son honneur et n'ont jamais cessé de lui rendre un culte religieux, célébrant sa fête le 19 septembre. Son culte a été approuvé en 1757 (27 juillet), par le pape Benoît XIV. — Cf. Butler.

3. Voir sa vie à ce jour. — 4. Voir sa vie au 20 juillet.

LES SEPT BIENHEUREUX FRÈRES DORMANTS,

MARTYRS A ÉPHÈSE, DANS L'ASIE-MINEURE

250. — Vacance du Saint-Siége. — Empereur romain : Dèce.

La mort se relèvera en présentant sa victime, et, comme au sortir d'un long assoupissement, l'âme s'avancera pour rejoindre son corps.
Saint Ambroise.

Il n'y a point de Saints dont la mort, selon la manière de parler de la sainte Ecriture, ne puisse être appelée un sommeil, parce qu'ils ne meurent pas pour demeurer éternellement dans le sépulcre, mais pour ressusciter un jour glorieusement comme s'ils n'avaient été qu'endormis. Mais les Martyrs que l'Eglise nous propose aujourd'hui sont appelés *Dormants*, pour une cause toute particulière, et parce qu'en effet ils furent, longtemps après leur décès, dans le même état et dans la même posture que sont les hommes qui dorment, et qu'ils se levèrent enfin du lieu où ils étaient comme des personnes qui se réveillent après avoir suffisamment reposé. C'est ce qui paraîtra par leur histoire que nous allons rapporter.

Entre les empereurs romains qui ont persécuté l'Eglise, il est certain que Dèce, qui vivait en 249, a été l'un des plus cruels : aussi c'est dans le peu d'années qu'il a régné que nos principaux Martyrs d'Italie, des Gaules et d'Espagne ont souffert la mort, et que tout le monde chrétien a envoyé une infinité d'innocentes victimes dans le ciel. Ce tyran, étant passé en Asie, s'arrêta quelques jours à Ephèse, où, pour maintenir le culte de Diane et des autres fausses divinités, très-respectées en cette ville, il s'attacha particulièrement à faire tourmenter les chrétiens, afin de les forcer de les reconnaître, de les adorer et de leur offrir de l'encens. Cette conduite impie et cruelle mit le trouble dans l'assemblée des fidèles. Les uns cherchèrent leur salut dans la fuite, d'autres se cachèrent en des lieux souterrains, dans l'espérance que l'orage passerait bientôt; quelques-uns, intimidés par les menaces de ce tigre, et ne croyant pas pouvoir souffrir la rigueur des tourments, renoncèrent à leur Créateur pour obéir à un monstre. D'autres, enfin, qui avaient pour Jésus-Christ un amour constant et parfait, déplorant la lâcheté de ceux-ci, s'exposèrent avec un courage intrépide à toutes sortes de supplices, pour ne point perdre la grâce qu'ils avaient reçue dans le Baptême. De ce nombre furent les sept bienheureux Martyrs dont nous parlons, que saint Grégoire de Tours nomme frères germains, et que le martyrologe romain appelle, après lui, Maximien, Malchus, Martinien, Denis, Jean, Sérapion et Constantin. Siméon Métaphraste donne à quelques-uns d'entre eux d'autres noms; peut-être en avaient-ils deux, ou cet auteur s'est-il servi d'un exemplaire de leur vie peu correct. Ils étaient d'une naissance fort illustre et avaient pour parents les premiers de la ville. Voyant la persécution allumée, ils se mirent tous ensemble, pour s'animer davantage l'un l'autre à la défense de la foi. Ils allaient tous les jours en secret à l'église, où, par leurs prières, leurs gémissements et leurs larmes, ils demandaient à

Dieu, ou qu'il fortifiât ses serviteurs, pour ne pas succomber sous le poids d'une tentation si terrible, ou qu'il la détournât de bonne heure de dessus leur tête. Leur zèle et leur dévotion les ayant découverts, ils furent présentés à l'empereur comme des chrétiens opiniâtres et désobéissants à ses ordres. Il fit tous ses efforts, par des promesses, des menaces et des discours artificieux, pour les obliger à se rendre à ses volontés; il ne pouvait se résoudre à perdre sept jeunes hommes de belle stature, et dont il espérait tirer de grands services dans ses armées; mais voyant que ses persuasions étaient inutiles, il les cassa de sa milice et leur fit ôter la ceinture de chevaliers, après quoi il les renvoya pour un temps chez eux, leur disant qu'il n'usait de cette indulgence en leur endroit, que par compassion pour leur jeunesse, et dans l'espérance que, devenant plus sages, ils auraient, dans la suite, plus d'égard pour ses commandements, et estimeraient davantage sa bienveillance et son amitié.

Ces illustres Martyrs ne se virent pas plus tôt hors des mains de l'empereur, qu'au lieu de se relâcher de leur première ferveur, ils se promirent de nouveau de demeurer fermes et inébranlables dans la fidélité qu'ils devaient à Jésus-Christ. Ils ne laissèrent pas, néanmoins, de délibérer entre eux sur la conduite qu'ils devaient tenir, et la conclusion fut qu'ils s'absenteraient pour un temps, afin de ne pas s'exposer sans nécessité aux violences et aux cruautés de leur persécuteur. Ils tirèrent donc ce qu'ils purent d'argent de leurs parents, et, en ayant distribué la plus grande partie aux pauvres, ils gardèrent le reste pour subvenir à leurs nécessités dans le lieu où ils se tiendraient à couvert. Ensuite ils sortirent de la ville, s'allèrent cacher dans une caverne, qui était sur une montagne voisine, que l'on nommait le Mont-Ochlon, où ils demeurèrent plusieurs jours, priant continuellement la divine Majesté de les remplir de l'esprit de force pour confesser généreusement son nom jusqu'à la mort. Mais comme cette grotte ne leur fournissait pas de quoi vivre, ils envoyaient de temps en temps le plus jeune d'entre eux à la ville, pour leur apporter des aliments. Il s'acquittait de cet office avec beaucoup d'adresse; car c'était un homme d'esprit, et qui avait beaucoup de prudence. Il se déguisait ordinairement en pauvre, et, néanmoins, il ne faisait point de voyage sans donner encore l'aumône aux autres pauvres, et sans apprendre des nouvelles de l'empereur et de la persécution des chrétiens.

Cependant ce prince, qui était allé en d'autres villes d'Asie, pour y faire ressentir sa cruauté aux serviteurs du vrai Dieu, revint à Ephèse et y ordonna un grand sacrifice, pour remercier ses idoles du succès de ses affaires et du bonheur de son retour. Il appela, à cette cérémonie sacrilége, les principaux de la ville, et commanda, entre autres, qu'on y fît venir les sept Confesseurs qu'il avait interrogés et relâchés à son premier voyage. On lui dit qu'ils n'étaient plus dans la ville, mais qu'ils s'étaient retirés secrètement, sans qu'on sût ce qu'ils étaient devenus. Il entra là-dessus dans une grande colère, et jura qu'il les trouverait, en quelque lieu qu'ils fussent, et qu'il leur ferait sentir ce que c'était de le mépriser. Le pieux économe des Saints apprit tout ce qui se passait; et s'étant sauvé adroitement, il s'en alla les retrouver, leur portant des vivres, avec la nouvelle des enquêtes qu'on allait faire sur leurs personnes et des tourments qui leur étaient préparés. Ce récit, bien loin de les abattre, enflamma davantage leur courage. Ils prirent paisiblement leur réfection, et, après avoir fait leur prière avec une ferveur extraordinaire, ils se couchèrent sur la terre et s'endormirent aussi tranquillement que s'ils n'eussent eu rien à craindre. Ce sommeil fut pour

eux un sommeil de mort. Ils décédèrent tous les sept avant le jour et sans se réveiller, et, Dieu ayant mis leurs âmes dans un lieu de repos, leurs corps demeurèrent sur la place dans le même état qu'ils étaient en s'endormant.

L'empereur ayant enfin appris où ils étaient, résolut, non sans un dessein particulier de la divine Providence, de les faire enfermer dans cette grotte, afin que le désespoir et la faim les y fît mourir, et qu'ils fussent ensevelis tout vivants dans ce sépulcre qu'ils s'étaient choisi eux-mêmes. L'entrée de la caverne fut donc bouchée de grosses pierres, et, afin que personne du dehors n'eût la hardiesse de les délivrer, on y mit son sceau avec celui de la ville. Mais Théodose et Barbe, deux officiers de sa chambre, qui étaient chrétiens, prirent le soin de faire graver, sur une plaque de plomb, les noms des saints Confesseurs, avec le temps et le genre de leur martyre, et, ayant mis cette plaque dans une boîte de cuivre, qu'ils scellèrent fort diligemment, ils trouvèrent moyen de la jeter dans la caverne, avant que la porte en fût tout à fait bouchée.

Nous allons maintenant admirer les voies de Dieu et la sage conduite de sa Providence, qui n'a jamais permis le mal que pour en tirer un plus grand bien, et qui fait des prodiges inouïs pour glorifier ses serviteurs et pour appuyer la foi et la doctrine de son Eglise. L'empereur Dèce étant mort, avec beaucoup d'autres qui lui succédèrent, la monarchie de l'univers tomba enfin, vers l'année 408, entre les mains de Théodose le Jeune, fils d'Arcadius et petit-fils de Théodose le Grand. Ce prince, étant très-religieux, fit tout ce qu'il put pour soutenir la gloire de la religion chrétienne et pour réprimer la fureur des hérétiques qui en voulaient corrompre l'innocence et la pureté. Cependant, outre le Nestorianisme, qu'il fit condamner au Concile général d'Ephèse, il s'éleva, vers la fin de son règne, une autre hérésie, celle des Sadducéens, qui, en niant la résurrection des morts, ruinait l'espérance des justes et détournait les fidèles de la pratique des bonnes œuvres. Ce prince en fut extrêmement affligé; mais Dieu le consola bientôt, en se servant de nos bienheureux martyrs pour confondre cette nouvelle hérésie et établir la vérité de la résurrection.

Il y avait dans Ephèse un seigneur nommé Adolius, qui était devenu possesseur de la montagne et de l'antre où ces Saints s'étaient endormis. Comme il avait un grand nombre de troupeaux, il résolut d'y faire bâtir une bergerie où on les pût mettre à couvert. Les ouvriers qu'il y envoya, cherchant des pierres de tous côtés, prirent celles qui bouchaient la porte de la caverne : de sorte qu'elle demeura ouverte, sans néanmoins que personne entrât dedans. Alors, la puissance divine répandit l'esprit de vie dans nos sept Dormants, et les ressuscita. Ils se levèrent aussitôt, et, après avoir fait leur prière à Dieu, selon leur louable coutume, ils se saluèrent l'un l'autre, sans aucun signe d'étonnement : aussi, il n'y avait nul changement en leurs personnes, et il ne paraissait rien qui leur pût faire connaître qu'ils avaient été morts durant tant d'années. Leurs habits n'étaient pas plus usés qu'avant leur assoupissement. Leurs corps étaient sans corruption ni altération. Leurs esprits se trouvaient dans le même état qu'autrefois; et, quoiqu'il y eût près de deux cents ans qu'ils eussent perdu le sentiment avec la vie, ils paraissaient comme s'ils s'étaient endormis la veille au soir, et qu'ils se fussent réveillés au matin à leur ordinaire. Enfin, ils étaient encore dans les mêmes soucis sur l'affaire de leur religion et sur la persécution de Dèce, dont ils attendaient toujours l'issue. Maximien, qui était le plus âgé, leur fit même une exhortation pour les engager à souffrir généreusement pour Jésus-Christ tous les tourments que le tyran leur prépa-

rait, dans l'espérance de la récompense de la vie éternelle. Après quoi, il donna ordre à leur économe ordinaire de faire encore en cachette un voyage à la ville pour acheter du pain et pour apprendre ce qui se passait.

Le saint jeune homme partit de la caverne dès la pointe du jour, ne s'apercevant encore d'aucun changement; mais il fut bien surpris lorsque, le soleil étant levé, il vit à toutes les portes de la ville le signe salutaire de la sainte croix, planté avec beaucoup d'honneur et de gloire, et le monde qui la saluait, en passant, avec grand respect. Il ne savait s'il veillait ou s'il dormait, si c'était une vérité ou un fantôme. « Quoi donc ! » disait-il en lui-même, « hier ce signe était en horreur, et il n'y avait point de cave assez profonde pour le cacher, et aujourd'hui le voilà triomphant et glorieux, et personne n'appréhende de lui rendre publiquement de l'honneur. Comment le monde a-t-il pu changer si prodigieusement en une nuit, et comment a-t-on pu même travailler de si belles croix en si peu de temps ? » Tout ce qu'il rencontrait augmentait son admiration : car il voyait les édifices embellis, les places élargies, les habits et la manière de parler totalement changés, ce qu'il y avait auparavant dans Ephèse dans une disposition toute différente. Il lui vint donc en pensée qu'on l'avait peut-être transporté dans une autre ville, et il demanda effectivement comment on appelait celle où il était; on lui dit qu'elle s'appelait Ephèse, ce qui l'étonna encore davantage. Il résolut de prendre au plus tôt du pain et de s'en aller vers ses compagnons, pour leur faire part d'une nouveauté si surprenante. Mais, lorsqu'il voulut satisfaire le boulanger, la monnaie qu'il offrit en paiement parut si ancienne à ceux qui étaient présents, qu'ils se mirent dans l'esprit qu'il avait trouvé quelque trésor caché dans la terre. Cela fit qu'on le mena devant l'évêque et le magistrat, avec lesquels il fut obligé de s'expliquer.

Il était fort surpris de ne plus voir dans Ephèse ni temple profane, ni simulacre de faux dieux, ni aucun vestige de ce culte qu'on avait autrefois rendu à Diane, et d'y voir, au contraire, une église magnifique dédiée au vrai Dieu et un évêque honoré de tout le peuple; mais on ne l'était pas moins de l'entendre parler de l'empereur Dèce, de la persécution des chrétiens, du massacre des martyrs et de beaucoup d'autres événements qu'il assurait avoir vu la veille, quoiqu'il y eût près de deux cents ans que tout cela se fût passé. Dans cet étonnement mutuel, il dit au prélat et aux officiers que, pour être persuadés de ce qu'il leur disait, ils n'avaient qu'à venir avec lui, et qu'il leur montrerait ses six compagnons que la cruauté de cet empereur avait contraints de se cacher dans une grotte. Ils le suivirent volontiers, avec beaucoup de personnes, qui voulurent voir l'issue d'une rencontre si prodigieuse.

Lorsqu'ils furent sur la montagne, le saint Martyr leur montra la porte de la caverne. L'évêque y entra le premier, et rencontra d'abord entre deux pierres le petit coffre de cuivre dont nous avons déjà parlé. Il y trouva des plaques de plomb où la persécution et le martyre des sept Confesseurs étaient écrits, il les lut en présence de toute la compagnie, qui s'écria d'étonnement que Dieu était admirable en ses œuvres et qu'il lui fallait donner une infinité de louanges. Ensuite ils s'avancèrent tous plus avant dans la caverne, où ils aperçurent les six bienheureux avec un visage lumineux et tout éclatant de gloire. Il n'y eut personne de la compagnie qui ne se prosternât contre terre pour honorer des hommes si extraordinaires et si favorisés du ciel; nous ne doutons point même que chacun ne s'empressât pour leur baiser les pieds et les mains. Maximien, le plus âgé, expliqua bien au long ce qui s'était passé à leur égard sous l'empereur Dèce, et l'état

où était l'Eglise en ce temps; voyant que les choses étaient si merveilleusement changées durant leur sommeil, il en rendit mille louanges à Dieu. On donna au plus tôt avis à l'empereur de ce qui se passait; il vint lui-même à Ephèse, il entra dans la caverne d'où les serviteurs de Dieu n'avaient pas voulu sortir; il les vénéra, dit saint Grégoire de Tours, le visage collé contre terre, et les entretint avec beaucoup de consolation. Et ces bienheureux, à qui Dieu avait fait connaître son dessein sur leur résurrection, prenant la parole, lui dirent : « Auguste prince, ce n'est pas sans sujet que Dieu nous a conservés si longtemps sans corruption et qu'il nous a rendu la vie : c'est pour confondre des hérétiques qui se sont élevés dans votre empire, lesquels ont assez d'impiété pour nier la résurrection des morts, afin d'arracher du cœur des chrétiens la foi qui opère par l'espérance et la charité. Apprenez donc, par notre résurrection, qu'il n'est rien de plus vrai que ce que dit l'apôtre saint Paul, que tous, tant que nous sommes, nous paraîtrons en corps et en âme à la fin des siècles devant le tribunal de Jésus-Christ, pour y être jugés de tout le bien et de tout le mal que nous aurons fait. Et gardez-vous bien de vous laisser surprendre par les fausses raisons de ces imposteurs ». L'empereur écouta ce discours avec bien de la joie, et rendit grâces à Dieu de sa miséricorde.

Ensuite les sept Martyrs ayant pris congé de la compagnie et fait leur prière à Dieu, reprirent leur première posture et s'endormirent de nouveau en Notre-Seigneur, pour régner éternellement avec lui dans le ciel. Théodore, après leur décès, voulant leur donner des marques de sa magnificence royale, commanda qu'on leur fît à chacun un sépulcre d'or; mais, la nuit suivante, ils lui apparurent et le prièrent de ne point faire cette dépense et de les laisser dans leur caverne. Ce prince, recevant cette vision comme un ordre du ciel, révoqua celui qu'il avait donné : et les Saints demeurèrent dans le lieu qu'ils avaient si longtemps sanctifié par leur présence, couverts seulement de petits voiles de soie ou de linge. Saint Grégoire de Tours et Métaphraste disent qu'ils y étaient encore de leur temps. La caverne où leurs corps furent trouvés devint célèbre par la dévotion des fidèles. On la montre encore aux voyageurs qui vont dans le Levant.

Il y a deux manières d'expliquer ce miracle : la première est qu'ils s'endormirent d'un véritable sommeil, et sans mourir, et qu'après deux siècles ils se réveillèrent. La deuxième, qu'ils moururent, et que, leurs corps étant demeurés sans corruption, ils ressuscitèrent : ce qui fit appeler leur mort un sommeil, et qu'on leur donne le nom de *Dormants*. Baronius, dans ses *Notes* sur le martyrologe, cite pour la première, parmi les Grecs, Métaphraste, Nicéphore, Calixte et Cédrénus, et parmi les Latins saint Grégoire de Tours et Sigebert. Mais ces auteurs sont pour la seconde. Quoi qu'il en soit, il n'y a rien, dans ce que nous avons rapporté, qui ne soit au pouvoir de Dieu, et les difficultés que l'on peut proposer pour le combattre sont aisées à résoudre. Surtout, il est constant qu'il y a eu sept martyrs qui ont, de toute antiquité, été appelés *Septem dormientes;* ce n'a pas été sans motif. Ce prodige n'était pas plus difficile à constater qu'un autre : il faut récuser partout ailleurs le témoignage de Grégoire de Tours et de Métaphraste, si on ne l'admet pas ici, où ils ne sont démentis par aucun historien antérieur ou contemporain.

Les martyrologes latins font mémoire en ce jour, 27 juillet, de ces sept Martyrs; les Grecs, dans leur ménologe, au 4 août et au 22 octobre, qui sont le jour où ils furent enfermés dans la caverne, et celui où ils furent trouvés depuis.

On voit à Rome, dans le *Musæum Victorium*, une pierre qui ressemble assez à une pierre précieuse. On a gravé au dessus un groupe de figures qui représentent les sept Dormants, chacun avec son nom. Jean et Constantin ont deux massues près d'eux; il y en a une pleine de nœuds près de Maximilien. Malchus et Martinien ont deux haches à leurs côtés; Sérapion, une torche enflammée; et Denis, un grand clou. On a voulu représenter les différents genres de supplices qu'on leur fit souffrir. Les sept martyrs paraissent fort jeunes, ce qui s'accorde avec plusieurs anciens monuments où ils sont appelés *enfants*.

Tiré de saint Grégoire de Tours et de Siméon Métaphraste. — Cf. *Acta Sanctorum* et l'ouvrage imprimé à Rome en 1741, in-4°, sous le titre de *Dissertatio de sanctis septem Dormientibus*.

SAINT PANTALÉON, MÉDECIN,

MARTYR A NICOMÉDIE, EN BITHYNIE.

303. — Pape : Saint Marcellin. — Empereurs romains : Dioclétien et Maximien.

Nil omnipotentiam Verbi clariorem reddit, quam quod omnipotentes facit omnes qui in se sperant.
Ce qui donne le plus d'éclat à la toute-puissance du Verbe, c'est la puissance qu'il communique à ceux qui espèrent en lui.
S. Bernard, *serm.* LXXXIII *sup. Cant.*

Pantaléon est un des plus illustres Martyrs qui aient soutenu la gloire de la religion chrétienne dans la persécution des empereurs Dioclétien et Maximien. Il était de Nicomédie, où il eut pour père un païen fort obstiné nommé Eustorge, et pour mère une chrétienne très-sainte et très-religieuse appelée Eubule. Sa mère étant morte durant son bas âge, il ne put profiter de la semence de la véritable religion qu'elle avait jetée dans son cœur et, selon l'éducation qu'il reçut de son père, il fut engagé dans le culte et l'adoration des idoles. Après avoir étudié les humanités et la philosophie, il s'adonna à la médecine, et il y réussit si bien, sous la discipline d'Euphrosyne, premier médecin de l'empereur Maximien, que ce prince, informé de son habileté, et d'ailleurs, admirant la beauté de son esprit, sa douceur, son honnêteté et sa prudence, résolut de le prendre à sa cour et d'en faire un des médecins de sa personne.

Mais le ciel, qui le destinait à servir un autre souverain qu'un homme de la terre, permit qu'il fût rencontré par un saint prêtre nommé Hermolaüs, qui s'était retiré dans une petite maison fort secrète pour se garantir de la persécution des Gentils. Ce grand serviteur de Dieu lisant sur son visage les bonnes dispositions de son cœur, le pria d'agréer qu'ils eussent un entretien familier ensemble. Pantaléon l'ayant trouvé bon, ce prêtre s'informa de lui, qui il était et ce qu'il faisait. Il répondit « qu'il était un jeune homme de la ville, d'une naissance assez illustre et qui pouvait espérer de grands biens ; son père suivait l'ancienne religion de l'empire, mais sa mère avait été chrétienne et elle était morte dans cette profession ; pour lui, il s'occupait à étudier la médecine, parce que son père l'avait ainsi désiré ».

Ce sage vieillard se servit avantageusement de cette réponse pour réveiller en lui les premières étincelles de Christianisme que sa mère y avait allumées. Il lui dit « qu'Esculape, Hippocrate et Galien donnaient à la vérité des secrets pour guérir les maux du corps et pour maintenir, durant un peu de temps, la santé et la vie qu'il faut nécessairement perdre ; mais que Jésus-Christ était un médecin beaucoup plus excellent, puisqu'il guérissait les maladies du corps et de l'âme, qu'il donnait une vie éternelle, et que ses serviteurs, par sa vertu, avaient même le pouvoir de guérir des maux qui mettaient tous les médecins au désespoir : comme d'éclairer les aveugles, de rendre l'ouïe aux sourds et la parole aux muets, de redresser les boiteux et de ressusciter les morts ». Ces paroles ayant gagné le cœur de Pantaléon, il ne se sépara d'Hermolaüs que dans le dessein de le revenir voir. Il le fit souvent, et ses conférences lui furent si utiles qu'il se sentit enfin embrasé du même feu dont son bienheureux catéchiste était rempli. Mais ce qui le détermina entièrement à renoncer à l'idolâtrie pour embrasser la religion chrétienne, ce fut un grand miracle qu'il opéra lui-même par l'invocation du nom de Jésus-Christ.

Un jour qu'il se promenait dans la campagne en rêvant sur le changement qu'il voulait faire, il rencontra sur son chemin un enfant mort, et une vipère auprès de lui ; il jugea bien d'abord que c'était la morsure envenimée de cet animal qui l'avait empoisonné ; mais croyant que la divine Providence lui offrait cette occasion pour éprouver la puissance souveraine de Jésus-Christ, dont le saint prêtre lui disait tant de merveilles, il eut la hardiesse de dire à l'enfant : « Mort, lève-toi, au nom de Jésus-Christ » ; puis il dit à la vipère : « Et toi, mauvaise bête, reçois le mal que tu as fait ». Au même instant, l'enfant ressuscita et la vipère mourut. A ce prodige, il n'hésita plus à se faire chrétien ; il courut donc sur-le-champ vers Hermolaüs, lui raconta ce qui venait d'arriver et le supplia de lui donner le saint baptême : ce que le saint prêtre lui accorda de bon cœur.

Pantaléon demeura sept jours chez le bon vieillard, nourrissant son âme et son cœur de l'abondance de la parole de vie qu'il en recevait. Ainsi se préparait-il, en se fortifiant lui-même dans le véritable esprit du christianisme, à devenir un instrument de salut pour un grand nombre. Le huitième jour, il revint chez son père, qui lui dit : « Où étais-tu, mon fils, pendant ces derniers jours ? Ton absence m'a causé une grande inquiétude. Te serait-il arrivé quelque accident ? » Pantaléon répondit : « Nous étions allés, mon maître et moi, chez un des courtisans de l'empereur qui, étant fort gravement malade, avait besoin de soins continus. Nous y sommes donc restés sept jours entiers, sans vouloir nous retirer jusqu'à ce qu'il eût recouvré une santé parfaite ». Il dit cela, non par esprit de mensonge, mais pour exprimer mystérieusement ce qui s'était passé, agissant ainsi avec une prudence très-judicieuse, et non par aucune mauvaise intention.

Le jour suivant, lorsque Pantaléon revint chez son maître Euphrosyne, il fut aussi questionné par lui, et répondit par une semblable excuse : « Mon père », dit-il, « ayant acheté une terre, m'a ordonné d'en prendre soin. J'ai donc dû m'y rendre et ne pas en revenir avant de l'avoir suffisamment examinée, et distribué le travail à ceux qui doivent la cultiver ; car c'est un bien de si grand prix, qu'aucun autre ne lui est comparable ». Il disait cela pour désigner en termes couverts la grâce inappréciable du saint baptême. Il mettait aussi le plus grand soin à ne rien omettre de ce qui pouvait retirer son père de l'erreur funeste où il était plongé. Voulant le gagner à la vraie religion, et donner la vie de la grâce à celui de qui il avait reçu la

vie temporelle, il ne cessait de l'attaquer chaque jour habilement de quelque côté, et de lui poser des questions auxquelles il lui fût difficile de répondre, afin d'affaiblir peu à peu dans son esprit la croyance aux faux dieux. « Pourquoi », lui disait-il, « ô mon père, quelques-uns de vos dieux sont-ils toujours debout sans jamais songer à s'asseoir ? Pourquoi les autres sont-ils toujours assis sans jamais se lever ? » Son père ne savait comment répondre, et l'idée qu'il avait du pouvoir de ses dieux diminuait de jour en jour. Pantaléon remerciait le Christ dans le fond de son âme, voyant que le cœur de son père était, sinon encore entièrement gagné, du moins déjà divisé, en sorte que depuis lors il n'offrait plus d'aussi fréquents ni d'aussi magnifiques sacrifices qu'il faisait auparavant.

Pantaléon avait eu d'abord la pensée de briser et d'anéantir les idoles de son père ; car il y en avait beaucoup dans sa maison. Il ne le fit pas cependant, parce qu'il avait fort à cœur de ne rien faire d'irrespectueux envers son père, et aussi parce qu'il se disait : « Par la persuasion et la douceur, je l'amènerai plus facilement à la foi du Christ, et alors de concert nous briserons tous deux ces vains simulacres ». A cause de cela, notre Dieu, qui a commandé d'honorer les parents, voyant les pieux desseins de cet excellent jeune homme, lui donna une occasion favorable pour les exécuter. Car lorsque Pantaléon était encore occupé à rechercher dans son esprit les moyens de gagner son père, quelques hommes amenèrent à sa demeure un aveugle qu'ils conduisaient par la main. Ils frappèrent à la porte, demandant si le médecin Pantaléon était là. On leur répondit affirmativement, et ils l'attendirent. Notre Saint ayant été averti, prit avec lui son père, vint à eux, et quand il fut près de l'aveugle, il lui demanda ce qu'il voulait. Le malade répondit : « Je suis privé de la lumière, qui est pour tous les hommes le bien le plus doux. Prends pitié de mes maux ; fais que je ne vive plus ainsi seulement à demi, mais que je voie le soleil, que je voie le ciel ; dans l'infirmité qui m'afflige, je suis comme un homme plongé au fond des ombres de l'enfer. J'ai dépensé tout mon bien pour me faire traiter par les médecins ; je n'y ai gagné que de me ruiner complétement, et de perdre la faible lueur qui me restait encore ». — « Eh bien », répondit Pantaléon, « si je te fais recouvrer la vue, que me donneras-tu ? » « Le peu qui me reste », répondit le malheureux aveugle, « je le donnerai volontiers et de grand cœur, en récompense d'un tel bienfait ». Pantaléon répondit : « Le Père des lumières te rendra par mon ministère la vue que tu désires ; quant à l'argent que tu m'as promis, tu le donneras aux pauvres ».

Le sénateur, entendant ces paroles, l'interrompit en lui disant : « N'entreprends pas cela, ô mon cher fils ; car tu deviendrais, toi aussi, un sujet de risée. Pourras-tu donc faire plus que les autres médecins auxquels il s'est adressé déjà ? » Pantaléon répondit : « Personne jusqu'ici n'a su traiter cet homme comme je vais le traiter. Il y a une grande différence entre les autres médecins et le maître qui m'a donné ses leçons ». Son père, croyant qu'il entendait parler d'Euphrosyne, lui dit : « Je sais que ton maître lui-même lui a donné des soins sans pouvoir arriver à le guérir ». Pantaléon reprit : « Attends seulement un instant, ô mon père, et tu verras ce qui va se passer ». A ces mots, il toucha les yeux de l'aveugle, et invoqua par une fervente prière le saint nom du Christ. Les yeux de l'aveugle furent soudain ouverts ; et ce miracle, dissipant les ténèbres de l'impiété qui remplissaient l'âme d'Eustorge, l'obligea de confesser la vraie foi. L'aveugle aussi reçut un double bienfait ; car, comme il était adorateur des idoles, les yeux de son âme n'étaient pas moins fermés que ceux de son corps. Tous deux crurent ;

et, ayant été jugés dignes du saint baptême, furent admis au nombre des fidèles. Eustorge ne se borna pas là : en digne père du grand Pantaléon, il sentit qu'il devait détruire les idoles qui remplissaient sa maison. Il les brisa, et les fit enterrer dans une fosse, afin qu'elles fussent à jamais plongées dans l'oubli qu'elles méritaient.

On ne peut exprimer la joie qu'éprouva ce bon fils de voir son père dans les voies du salut éternel ; il en donna mille louanges à Dieu comme à l'auteur d'un si grand bien, et s'enflamma de plus en plus du désir de lui plaire et de faire quelque chose d'extraordinaire pour son service. La mort de son père, qui survint peu de temps après et que Dieu envoya à ce bon vieillard pour le mettre hors de danger de perdre la grâce reçue dans le baptême, lui en fournit une belle occasion. Se voyant héritier de tous ses biens et dans le pouvoir d'en disposer, il affranchit ses esclaves et leur donna de quoi faire un honnête établissement dans le monde ; il vendit une partie de ses fonds et en distribua l'argent aux pauvres ; il se défit, en faveur des veuves et des orphelins, de ses meubles et de ses joyaux ; en un mot, s'il se retint quelque chose, ce ne fut que pour pouvoir continuer ses aumônes et avoir de quoi soulager jusqu'à sa mort toutes sortes de misérables. Sa condition de médecin fit qu'il se consacra à la visite des prisonniers et des malades. Mais, ce qui était admirable dans sa conduite, c'est qu'il remédiait efficacement à trois sortes de maux : à la pauvreté, en donnant abondamment à ceux qui étaient dans la nécessité de quoi soulager leur misère ; à la maladie, en guérissant les maux les plus désespérés, non par les règles d'Hippocrate et de Galien, mais par la vertu de Jésus-Christ ; aux besoins de l'âme, en convertissant les pécheurs et éclairant les infidèles des pures lumières de la religion chrétienne.

Des actions si éclatantes le mirent bientôt en telle réputation qu'il n'y avait personne dans Nicomédie, pauvre ou riche, qui ne le voulût avoir pour médecin, et l'on venait de toutes parts à lui comme à un homme qui avait entre ses mains la vie et la mort, la santé et la maladie. Mais ce qui lui devait concilier la bienveillance de tout le monde excita contre lui la haine et l'envie des autres médecins. Ils craignirent que ses cures admirables ne les fissent passer pour des ignorants et diminuassent leur gain. Ainsi, apprenant que Pantaléon était en relations continuelles avec les chrétiens et que ceux qu'il guérissait étaient ou devenaient de cette religion, ils allèrent le dénoncer comme chrétien à Maximien qui était alors à Nicomédie, lui remontrant que, s'il n'y mettait ordre, il verrait bientôt le christianisme établi et le culte des dieux entièrement ruiné. Ils confirmèrent ce qu'ils disaient en faisant paraître devant le prince l'aveugle qu'ils n'avaient pu guérir par leurs remèdes, et que Pantaléon avait guéri en invoquant le nom de Jésus-Christ. Maximien lui demanda comment il avait recouvré la vue. Il répondit courageusement qu'il en était redevable à Pantaléon, et que ce n'était point par les remèdes, mais par la vertu du Tout-Puissant, qui n'était autre que Jésus-Christ, qu'elle lui avait été rendue. « Ne dites pas cela », répliqua Maximien ; « mais reconnaissez que vous tenez de nos dieux une faveur si signalée ». — « Mais comment se peut-il faire », dit l'aveugle guéri, « que ceux qui ne voient pas et qui n'ont ni sentiment ni vie donnent la vue ; cela est hors de toute apparence et même contre toute sorte de raison ». Maximien entra aussitôt en fureur contre lui et commanda qu'on lui tranchât la tête : ce qui fut exécuté. Saint Pantaléon, en étant averti, acheta son corps et le fit enterrer à côté de celui de son père, les considérant tous deux comme des enfants qu'il avait engendrés à la foi et à

la grâce et avec lesquels il avait une alliance toute sainte et toute divine, et qui surpassait à l'infini celle de la chair et du sang.

Quelque temps après, l'empereur fit appeler Pantaléon, qu'il traita d'abord avec assez de douceur, se contentant de lui représenter l'amour qu'il lui portait, les bontés qu'il avait eues pour lui, le soin qu'il avait pris de le faire instruire et l'intention qu'il avait eue de le nommer son médecin. « Il n'est pas croyable, après cela », ajouta-t-il, « que tu sois ingrat à mon endroit et que tu te révoltes contre la justice de mes ordonnances, en refusant aux dieux de l'empire le culte que je veux qu'on leur rende ». — « Il ne faut point vous le cacher, grand prince », dit Pantaléon, « je n'adore plus vos dieux, je ne les reconnais plus pour des divinités véritables : je n'adore que Jésus-Christ, mon souverain Seigneur, qui a le pouvoir de rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la marche aux boiteux, et la vie aux morts. Si vos dieux avaient cette puissance, ils mériteraient quelque honneur ; mais, pour montrer qu'ils ne l'ont pas, et que Jésus-Christ l'a véritablement, faites paraître ici un malade dont toute la médecine désespère ; que vos prêtres invoquent Jupiter, Apollon, Mars et Neptune, et moi j'invoquerai le nom redoutable de Jésus-Christ, et l'on verra par qui il sera guéri, afin que celui-là seul soit reconnu pour vrai Dieu ». L'empereur agréa cette proposition. On fit appeler un paralytique qui, depuis très-longtemps, était tellement perclus de tous ses membres, que tous les remèdes humains lui étaient devenus inutiles. Les idolâtres firent ce qu'ils purent par leurs prières, leurs cris et leurs sacrifices, pour obtenir sa guérison, mais ce fut en vain. Les vœux de Pantaléon furent bien plus efficaces. Il leva les yeux et les mains au ciel, et, après avoir fait ses prières au vrai Dieu, il prit le paralytique par la main, le leva de son lit, lui commanda de marcher au nom de Jésus-Christ, et aussitôt le malade se trouva heureusement délivré de son mal et dans le libre usage de tout son corps.

Ce miracle fit un effet merveilleux sur l'esprit de tous les spectateurs. La plupart reconnurent la vérité, et, se relevant de leur paralysie spirituelle, commencèrent à avoir des mouvements utiles pour le ciel. Quant aux prêtres idolâtres et aux médecins qui, par leur faute, étaient hors d'état d'être guéris, ils ne reçurent pas la lumière de la vérité ; mais s'approchant de Maximien, ils excitèrent sa fureur contre le Saint en lui disant : « Si tu laisses vivre cet impie, nos dieux et nos sacrifices seront bientôt anéantis : notre religion sera mise au rang des fables : les chrétiens se riront de nous, et leurs affaires prospéreront de plus en plus ». Maximien prêta facilement l'oreille à ce discours perfide ; il fit venir le Saint, et comme s'il eût voulu lui témoigner sa bienveillance en lui donnant un salutaire conseil, il lui dit : « Crois-moi, Pantaléon : sacrifie aux dieux. Ne vois-tu pas que tous ceux qui n'ont pas voulu se laisser persuader de le faire ont été punis de leur incrédulité sacrilége par les supplices et par la mort ? Tu as vu le sort d'Anthime, ce vieillard insensé qui méprisait nos dieux. Mais j'ai pitié de ta jeunesse ; sache donc que tu périras comme lui dans les supplices, si tu persistes dans la même désobéissance ».

Pantaléon prit bien garde de ne pas se laisser séduire par ces conseils dont il connaissait toute la perfidie ; quant aux menaces, il les méprisait, sachant que les peines de cette vie, comparées à l'éternité, ne sont que des ombres. Il répondit donc : « Ne crois pas, ô empereur, pouvoir me gagner par tes promesses ou m'effrayer par tes menaces. Pourrais-je être tenté par l'amour des biens de ce monde ou effrayé par des tourments passagers, moi

qui non-seulement méprise la mort, mais encore qui désire la souffrir pour l'amour du Christ? Loin de craindre les supplices, je craindrais qu'ils fussent trop peu nombreux et trop légers : de ce côté, je redoute plus la clémence que la rigueur. Quant à Anthime, j'envie son sort; car je sais qu'il n'est pas malheureux, comme tu es destiné à l'être, mais qu'il jouit de la béatitude. Je place sa mort glorieuse au-dessus de la vie la plus douce, puisqu'il a couronné sa vieillesse par une si belle fin et relevé l'éclat de ses cheveux blancs par la pourpre du martyre. Si donc, dans cet âge avancé, il a fait paraître une si grande force et une telle constance, n'est-il pas juste que moi, qui suis dans la force de la jeunesse, je supporte les mêmes peines pour arriver à la même couronne? Tu ne me persuaderas pas, tu ne me vaincras pas : j'en jure par ces signes évidents, par ces miracles sans nombre qui m'ont fait arriver à la connaissance de la vraie foi; car autrement, je déshonorerais la mémoire de mon père et de ma mère qui m'ont formé à la piété, et avec qui j'ai hâte d'aller me reposer dans les tabernacles éternels ». Ainsi parla Pantaléon, montrant assez au tyran trop fier de son empire quel homme il allait avoir à combattre. Ne sachant plus que lui dire, Maximien eut recours aux tortures, aimant mieux abuser de son pouvoir que d'agir selon la sagesse et la prudence véritables.

Pantaléon fut d'abord saisi, attaché au chevalet et déchiré avec les ongles de fer : en même temps, on lui brûlait les flancs avec des torches ardentes. Au milieu de ce supplice, il paraissait ne rien ressentir; car son âme était élevée vers celui de qui il attendait son secours. Son espérance ne fut pas trompée : le Christ lui apparut sous la figure du vieillard Hermolaüs, et lui donna les plus douces consolations. « Je suis avec toi », lui dit-il, « dans tous ces tourments que tu souffres pour mon amour avec une si grande patience ». Ce divin libérateur lui donna sans plus tarder des signes de son assistance : les bras des licteurs furent comme engourdis, les torches s'éteignirent d'elles-mêmes; et l'empereur ordonna de suspendre l'exécution pour le moment, ne sachant même s'il la ferait recommencer plus tard. Il fit donc détacher le martyr, non qu'il fût touché d'un sentiment de compassion, mais parce qu'il était indécis sur le parti qu'il devait prendre. S'approchant alors de lui : « Quel est donc », lui dit-il, « ô Pantaléon, cet art magique par lequel tu as fatigué les licteurs et fait éteindre les torches? » Pantaléon répondit : « Ma science magique, c'est le pouvoir du Christ qui vient m'assister et qui opère lui-même toutes ces merveilles ». — « Et que feras-tu », reprit l'empereur, « si je te fais subir des tourments plus grands encore? »—« Alors », répondit le Martyr, « j'aurai droit à une plus grande récompense ».

Maximien ordonna d'apporter une chaudière d'airain, d'y faire fondre du plomb, et de plonger le Martyr dans le métal brûlant. On exécuta les ordres de l'empereur; mais, au moment de subir cette terrible épreuve, Pantaléon demanda le secours de celui qui pouvait transformer en un doux rafraîchissement les ardeurs de cette chaudière, et il dit : « Seigneur, exaucez-moi lorsque je vous prie : délivrez mon âme de la crainte des ennemis. Protégez-moi contre les complots des méchants, contre la multitude de ceux qui commettent l'iniquité ». Telle fut sa prière; aussitôt le Christ, lui apparaissant une seconde fois, sous la forme du saint vieillard Hermolaüs, entra avec lui dans la chaudière : à l'instant même le feu s'éteignit, et le Martyr n'en éprouva aucun mal. Le Martyr recommença donc à prier, et choisissant cette fois un psaume d'actions de grâces, il dit : « J'ai crié vers le Seigneur, et il m'a exaucé; le matin, à midi et le soir, je raconterai ses

bienfaits et j'annoncerai ses grandeurs ; et il exaucera ma prière ».

Tous ceux qui étaient présents se sentaient remplis d'admiration ; l'empereur seul s'obstinait dans son aveuglement. Il se demandait quel nouveau tourment il devait employer contre le Martyr du Christ, pour lui faire abandonner la foi ou pour lui ôter la vie. Plusieurs des officiers de l'empereur lui conseillèrent de jeter Pantaléon au fond de la mer; car, après la mort des Martyrs, les chrétiens avaient coutume de recueillir soigneusement leurs reliques. L'empereur se rendit à cet avis ; il ordonna qu'on attachât une grosse pierre au cou du Saint et qu'on le précipitât dans la mer. Les satellites accomplirent cet ordre ; mais Dieu prit soin d'envoyer son secours à celui qui souffrait pour lui, ainsi qu'on le vit bientôt. Car, quand on fut arrivé sur le rivage et qu'on eut attaché à Pantaléon une pierre au cou, on le jeta dans la mer ; mais le Christ, apparaissant pour la troisième fois, toujours sous la forme d'Hermolaüs, fit que cette grosse pierre surnagea comme une feuille d'arbre ; et le Seigneur, prenant le Saint par la main, comme autrefois l'apôtre saint Pierre, le fit marcher sur les flots. Il était facile de reconnaître par là que le libérateur et le sauveur du Martyr était celui qui, comme dit le saint roi David, trouve dans la mer et sur l'abîme des flots des routes et des sentiers que nul ne saurait connaître. Pantaléon gagna donc le rivage, bénissant Dieu avec une effusion de reconnaissance digne de sa grandeur d'âme et des bienfaits immenses qu'il avait reçus. L'empereur, le voyant reparaître contre son attente, lui dit : « La mer est-elle donc aussi soumise à tes enchantements ? » Pantaléon répondit : « La mer obéit comme tous les autres éléments aux ordres qu'elle reçoit de Dieu ; car si tes serviteurs obéissent aux ordres que tu leur donnes, toi dont le règne ne durera que quelques jours, comment toutes les créatures pourraient-elles ne pas obéir à la voix du monarque éternel ? »

Le tyran, sans se laisser convaincre par tous ces prodiges, mais espérant toujours persuader à Pantaléon de revenir au culte des faux dieux, ordonna qu'on amenât des bêtes féroces de toute espèce. Les satellites obéirent : on amena les bêtes ; et l'empereur, les montrant à Pantaléon, voulut lui inspirer de la crainte, et d'autre part feindre d'être ému de compassion. Il lui dit donc : « Ces animaux sauvages que tu vois ont été amenés pour te faire périr. Si donc tu as quelque pitié de toi-même, car pour moi je suis touché de ta jeunesse et de ta beauté, laisse-toi persuader ; montre ta prudence en choisissant, quand tu le peux encore, la vie plutôt que la mort, le bonheur, la gloire et les délices de préférence à la honte et aux douleurs ». Le Saint répondit : « Si, avant même d'avoir éprouvé le secours de Dieu, je ne me suis pas laissé gagner par tes promesses, je t'écouterai bien moins encore, après avoir reçu des preuves si éclatantes de la protection de Dieu sur moi. Pourquoi cherches-tu, ô empereur, à m'effrayer par la vue des bêtes ? Celui qui a rendu impuissantes les mains des bourreaux, qui a éteint le feu et rétabli le plomb bouillant à sa température naturelle ; celui enfin qui a su enchaîner les flots de la mer, saura bien aussi adoucir la fureur des bêtes féroces et les rendre plus douces que des agneaux ».

Le Martyr du Christ ne voulant pas obéir aux ordres du tyran, et préférant être livré aux bêtes féroces plutôt que d'adorer les démons, toute la ville se réunit pour voir ce qui allait se passer. On amena donc le Saint ; il se présenta, brave comme un lion, ainsi que son nom l'indique. Sa démarche était ferme ; on ne voyait dans ses regards rien qui semblât implorer la pitié. Et comment aurait-il pu en être autrement, puisque le Christ, lui apparaissant encore une fois sous la figure d'Hermolaüs, lui ordonnait d'avoir bon

courage ? Quand le tyran eut donné l'ordre de lâcher les bêtes, on croyait qu'elles allaient tout aussitôt mettre en pièces notre saint Martyr ; mais telle n'était pas la volonté de celui qui a dit : « Le lieu de ton refuge est une hauteur inaccessible : les maux ne te pourront atteindre, et les fléaux ne pénétreront pas jusques à ta demeure. Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon ». L'espoir du fidèle serviteur de Dieu ne fut donc pas trompé. En effet, bien loin de faire aucun mal au Saint, les bêtes semblaient avoir perdu toute leur férocité ; car elles venaient se coucher à ses pieds, et les léchaient doucement : chacune d'elles paraissait vouloir devancer les autres ; et elles ne se retiraient qu'après que le Saint, posant la main sur leur tête, leur avait donné sa bénédiction.

Tout le peuple qui était présent fut saisi d'admiration, et s'écria : « Il est grand, le Dieu des chrétiens : c'est le seul, c'est le vrai Dieu ! » D'autres criaient : « Que l'on mette le juste en liberté ». Mais quoi ! celui qui seul en ce jour était vraiment féroce, l'empereur, s'en prit aux bêtes de ce qu'elles ne servaient pas ses désirs, et il ordonna qu'on les emmenât toutes et qu'on les tuât ; car il ne pouvait souffrir la leçon d'humanité qu'elles lui avaient donnée. Les corps de ces animaux qui avaient été ainsi égorgés, restèrent plusieurs jours sans être dévorés par les autres animaux carnassiers. Dieu le permit ainsi pour la gloire de son fidèle serviteur et pour l'instruction des hommes impies qui persécutent ses saints. L'empereur ordonna qu'on jetât dans une fosse les corps de ces animaux, et délibéra ensuite avec ses officiers sur ce qu'il devait faire à l'égard de Pantaléon. « Vous voyez », leur dit-il, « qu'il a déjà gagné un grand nombre d'hommes à la foi du Christ ; que ferai-je maintenant, pour demeurer vainqueur dans cette lutte ? » Ils lui répondirent : « Il faut faire fabriquer une roue, que l'on placera sur quelque montagne. On attachera Pantaléon sur cette roue ; ensuite on le lancera avec violence sur la pente rapide, afin que tous ses membres soient brisés ». Tels étaient les conseils des impies, toujours prompts à inventer de nouveaux crimes ; mais Dieu, qui veille sans cesse sur ceux qui l'aiment, défendit Pantaléon comme son fils bien-aimé.

Le saint Martyr fut laissé en prison pendant tout le temps qu'on mit à construire cette roue. Quand tout fut prêt, une grande multitude se rassembla pour assister à ce spectacle : l'empereur lui-même y était présent. On attacha le Martyr à la roue, et on le lança avec force sur la pente de la montagne. Pantaléon ne cessait pas de prier : toujours les divines paroles des psaumes étaient sur ses lèvres, et il implorait avec ardeur le secours du Tout-Puissant. Dieu montra bien qu'il était avec son serviteur ; car les liens se rompirent, le Martyr demeura sain et sauf ; et la roue, paraissant vouloir plutôt le défendre que lui faire du mal, tua beaucoup d'infidèles. Ainsi s'accomplit la juste punition de ces méchants ; elle fit voir que le Seigneur juge selon la justice, et que le Dieu des vengeances exerce librement sa colère sur les impies. A ce prodige, la ville fut remplie de crainte, et l'empereur lui-même demeura dans l'étonnement. Mais, comme il était toujours aveuglé par ses vices, et ne pouvait voir la lumière de la vérité, il demanda au Saint : « Que signifie tout cela ? Jusques à quand veux-tu continuer d'entraîner une partie de notre peuple dans ta fausse doctrine, en causant la perte de l'autre, en sorte que ces derniers meurent misérablement, et que les autres, en se faisant chrétiens, deviennent nos ennemis ? » Il lui demanda ensuite quel était le maître qui l'avait instruit dans le christianisme.

Pantaléon, sans hésiter, nomma Hermolaüs, ne pouvant laisser dans le

silence et l'oubli un homme qui était si digne de paraître à la lumière, et non pas de rester ignoré dans une retraite obscure. L'empereur lui ordonna de l'amener devant lui, et le Martyr ne différa pas, sachant que le saint vieillard avait assez de science et de facilité de parole, pour qu'il lui fût aisé de résister à toutes les attaques, et de procurer de grandes conversions. Il partit donc avec trois soldats sous la garde desquels on l'avait placé, et se rendit à la maison qui servait de retraite au saint vieillard Hermolaüs. Quand celui-ci le vit : « Que viens-tu faire », lui dit-il, « ô mon fils, et quel motif t'amène ? » Pantaléon répondit : « Mon père, l'empereur t'appelle à comparaître devant lui ». — « Je le sais », répondit Hermolaüs ; « c'est maintenant le temps de souffrir et de mourir pour le Christ, comme lui-même me l'a révélé la nuit dernière ». Ils furent donc amenés tous les deux devant l'empereur ; et celui-ci, interrogeant le vieillard, lui demanda : « Qui es-tu ? et quel est ton nom ? » Hermolaüs se nomma ; et l'empereur lui ayant demandé s'il n'y avait point d'autres chrétiens cachés avec lui, il nomma également Hermippus et Hermocrate ; car il n'aurait jamais voulu déguiser la vérité. On les amena pareillement devant l'empereur, et quand ils furent réunis à Hermolaüs, l'empereur leur dit : « C'est vous qui avez séduit Pantaléon pour lui faire abandonner le culte des dieux ? » Ils répondirent : « Le Christ lui-même sait bien appeler à la lumière ceux qui en sont dignes ». L'empereur reprit : « Laissons là ces vaines rêveries. Si vous voulez obtenir le pardon du crime que vous avez commis, persuadez à Pantaléon de sacrifier aux dieux ; si vous y réussissez, je vous compterai parmi mes amis, et je vous donnerai les premières dignités de l'empire ». — « Hé ! comment le ferions-nous », répondirent-ils, « puisque nous sommes bien décidés nous-mêmes à n'abandonner jamais le Christ, et à ne sacrifier jamais à vos divinités impuissantes ? » Ils dirent, et levèrent les yeux au ciel. Pendant qu'ils faisaient leur prière, le Sauveur leur apparut plein de gloire et de majesté, et dans tous les alentours un violent tremblement de terre se fit sentir.

L'empereur, tout effrayé, dit : « Voilà que nos dieux indignés font trembler la terre ». Les Martyrs lui firent cette réponse, qui témoignait de leur sagesse et de leur courage : « Que diras-tu donc, ô empereur, si tes dieux eux-mêmes sont renversés ? » Ils n'avaient pas achevé cette parole, qu'un des officiers du palais accourut en criant : « O empereur, les dieux, quel malheur épouvantable ! les dieux sont tombés et se sont brisés sur le pavé du temple ». Tout homme doué d'un peu de jugement eût reconnu la main du Seigneur tout-puissant opérant ces prodiges ; mais Maximien n'était pas susceptible d'ouvrir les yeux à la lumière. Il fit voir à l'instant quel fruit il avait tiré de ces avertissements du ciel, et combien il en était devenu meilleur ; car, après avoir fait subir aux trois généreux confesseurs les plus cruels supplices, il leur fit trancher la tête. Quant à Pantaléon, il le fit reconduire en prison pendant ce temps-là. Les chrétiens prirent soin de recueillir les corps des saints Martyrs, et de leur donner une honorable sépulture.

Maximien fit ensuite tirer Pantaléon de son cachot, et il lui dit : « Penses-tu donc sortir vivant de mes mains, sans avoir consenti à sacrifier aux dieux ? Ne veux-tu pas imiter l'exemple de tes maîtres Hermolaüs, Hermippus et Hermocrate, qui ont pris le bon parti ? Aussi, pour prix de leur obéissance, je leur ai donné de hautes dignités dans mon palais. Si donc tu fais comme eux, si tu imites leur heureux changement, alors tu verras, ô Pantaléon, que, si je suis sévère quand il s'agit de punir les méchants et les obstinés,

je suis libéral et magnifique quand il faut récompenser ceux qui savent obéir ». C'est ainsi que, pour gagner le saint Martyr, il mentait avec impudence, essayant de lui faire croire que ses compagnons avaient abandonné la foi. Mais Pantaléon, éclairé d'une lumière divine, le confondit en lui disant : « Pourquoi donc est-ce que je ne les vois pas près de toi parmi les officiers qui t'entourent ? » Maximien continuant ses mensonges, répondit : « Ils sont absents, parce qu'une affaire urgente m'a obligé de les envoyer dans une autre ville ». Le Martyr répondit : « Tu es contraint malgré toi de dire la vérité : car ils sont au ciel, et ils habitent véritablement dans la sainte cité de Dieu ».

Après avoir essayé tous les moyens pour gagner Pantaléon, le tyran impie, voyant qu'il ne pouvait abattre son courage par ses menaces, ni le gagner par ses promesses, le fit flageller cruellement, non plus pour faire impression sur l'esprit du Martyr, mais pour satisfaire sa propre cruauté. Ensuite il prononça la sentence qui portait que Pantaléon aurait *la tête* tranchée, et qu'ensuite son corps serait brûlé. L'athlète du Christ fut donc saisi par les bourreaux, et entraîné au lieu où devait se terminer son *supplice*. Il y arriva plein de joie, sachant par quelles ineffables consolations devaient être récompensées ses douleurs. Il chantait sur la route ce psaume de David : « Mes ennemis m'ont livré de violents assauts dès le temps de ma jeunesse ; mais ils n'ont pu me vaincre. Ils m'ont accablé de mauvais traitements : ils ont mis le comble à leur iniquité ; le Seigneur, dans sa justice, brisera la tête des méchants ». Dieu fit dans cette circonstance un miracle non moins grand que ceux qui avaient précédé ; car, lorsque les bourreaux eurent lié le Martyr au tronc d'un olivier, l'un d'eux voulut lui trancher la tête ; aussitôt le tranchant de l'épée s'amollit comme de la cire, et le cou du saint Martyr ne laissait voir aucune trace de blessure.

A cette vue, la frayeur saisit les meurtriers : ils s'approchèrent de Pantaléon, demandant grâce et embrassant les pieds de celui que, tout à l'heure, ils ne jugeaient pas digne de vivre, et confessant hautement qu'ils croyaient au Christ. Le Saint non-seulement leur pardonna la malice qu'ils avaient montrée envers lui, mais leur obtint aussi le pardon de Dieu. Car, après qu'il l'eut demandé dans la prière, une voix se fit entendre, qui lui disait : « Tes demandes sont exaucées. Aussi désormais tu ne t'appelleras plus Pantaléon, mais Pantaléémon, c'est-à-dire miséricordieux : nom qui ne sera pas vain ; car beaucoup obtiendront miséricorde par ton entremise ». Quand le Saint eut entendu cette voix, il se retourna vers les licteurs, leur disant de faire ce qui leur avait été commandé. Ils refusaient, disant qu'ils ne pouvaient se prêter à un tel attentat ; le Martyr, de son côté, insistait : *ils* se trouvaient donc partagés, ne sachant s'ils devaient obéir à leur juste compassion ou aux sollicitations pressantes du saint Martyr. Enfin, après l'avoir embrassé et lui avoir donné toutes les marques possibles de vénération, ils lui tranchèrent la tête, le vingt-septième jour de juillet.

Après son trépas, il fut encore glorifié par de nouveaux miracles, Dieu voulant rendre illustre devant les hommes le nom de celui qui avait donné sa vie pour son amour. Au lieu de sang, du lait coula de ses blessures ; et l'olivier auquel il avait été lié par les bourreaux parut tout à coup chargé de fruits. Ce fait étant venu à la connaissance de l'empereur, il ordonna de faire servir ce tronc d'arbre à brûler le corps du Martyr, comme il l'avait auparavant ordonné. Mais les soldats qui avaient assisté à ce spectacle eurent en horreur la cruauté du tyran ; et ils se conduisirent à son égard comme les Mages à l'égard d'Hérode : ils ne retournèrent pas vers

lui ; mais ils s'en allèrent en publiant la gloire de Dieu et de son Martyr. Les fidèles recueillirent le saint corps, et l'emportèrent dans la maison de campagne d'un homme de lettres nommé Adamance, et là ils lui donnèrent une honorable sépulture.

On le peint lié à un arbre, et les Allemands le représentent les mains clouées sur la tête. On le voit aussi tenant à la main l'épée avec une palme, et à ses pieds un lion qui le caresse.

CULTE ET RELIQUES.

Les reliques de ce glorieux Martyr furent transportées à Constantinople, et elles y étaient déjà, dans le lieu appelé Concorde, au temps du second Concile général qui fut célébré en cette ville en 380. On y bâtit, en son honneur, une église qui fut rétablie par Justinien, comme le rapporte l'historien Procope. L'empereur Charlemagne, ayant obtenu ces mêmes reliques, les fit apporter en France. Le chef fut mis à Lyon et le reste des ossements dans la célèbre abbaye de Saint-Denis, à deux lieues de Paris. La ville de Lavello, au royaume de Naples, conserve encore maintenant, dans son église cathédrale, une fiole pleine du sang de ce Martyr, que l'on expose tous les ans au jour de son triomphe, et qui, à ce que l'on raconte, devient liquide en ce temps-là, quoique tout le reste de l'année il soit froid et figé. Les médecins honorent saint Pantaléon comme leur principal patron, après saint Luc.

Le martyrologe des Grecs et les martyrologes des Latins marquent tous la mémoire de saint Pantaléon et de ses compagnons, en ce jour, 27 juillet. Baronius en parle aussi dans ses *Annales*.

Acta Sanctorum; les *Actes des Martyrs,* par les RR. PP. Bénédictins de la Congrégation de France.

SAINT DÉSIRÉ, ÉVÊQUE DE BESANÇON

Vers 414. — Pape : Saint Innocent Ier. — Empereur d'Occident : Honorius.

> *Seminantes non deficiamus, tempore enim proprio metemus.*
> Ne perdons pas courage quand nous semons, car nous moissonnerons au temps voulu.
> *Saint Augustin.*

Saint Désiré naquit à Lons-le-Saulnier (Jura), sur la fin du IVe siècle. Il était d'une famille gallo-romaine, distinguée par sa noblesse et par sa piété. Ainsi que l'indique son nom, cet enfant fut accordé par le ciel aux prières de ses parents. Avant qu'il vînt au monde, ils eurent des révélations de sa sainteté future, et il leur fut prédit qu'un jour il deviendrait évêque. Les heureuses dispositions que Désiré montra dès sa plus tendre enfance confirmèrent ces prédictions. Il n'avait de goût que pour les choses de Dieu ; il ne disait rien, il ne faisait rien qui n'engageât tout le monde à l'admirer et à l'aimer. Il avait surtout un grand amour de la chasteté, et cette vertu répandit sur toute sa vie cet éclat pur qui rend l'homme semblable aux anges. Ses parents, voulant répondre aux desseins que Dieu paraissait avoir sur cet enfant de bénédiction, prirent le plus grand soin de le faire instruire. Nous ignorons à quels maîtres il fut confié. Alors la Séquanie n'avait pas encore d'écoles monastiques pour former les jeunes gens destinés au sacerdoce, comme elle en eut plus tard à Condat et à Luxeuil. Peut-être Désiré fut-il envoyé à Lyon, dans la célèbre école d'Aisnay, dirigée par

l'abbé Sabin, et où furent formés, quelque temps après (vers 400), saint Romain et saint Véran. Peut-être encore (et ceci paraît plus probable), fut-il confié à la communauté des clercs de Besançon, établie par l'évêque saint Just vers 365. Quoi qu'il en soit, les soins dont on entoura la jeunesse de saint Désiré ne furent pas inutiles. Il se distingua dans les écoles, parmi tous ceux de son âge, par beaucoup de sagesse et par une grande facilité pour l'éloquence. Admis aux ordres sacrés, il en remplit les charges avec tant de zèle et tant de succès, que la réputation de ses vertus se répandit bientôt dans toute la province. Il fut témoin des ravages que les Vandales commirent dans la Séquanie, sous la conduite de Crocus. Saint Antide venait d'être immolé par la fureur de ces barbares (407). Quand la tempête fut passée, le clergé et le peuple de Besançon choisirent unanimement Désiré pour remplacer le saint évêque martyr. Ce choix fut heureux pour le diocèse. Car saint Désiré ne sembla avoir été élevé en dignité que pour montrer ses vertus dans tout leur éclat. Uniquement préoccupé de la gloire de Dieu et du salut de son troupeau, il était assidu à instruire les fidèles de la parole divine; il visitait lui-même les malades et en guérit un grand nombre; il allait dans les prisons voir les captifs, les consoler et même les racheter toutes les fois qu'il le pouvait; les pauvres, les veuves et les orphelins étaient comme sa famille; enfin, il eut soin de former de saints prêtres, qui furent les témoins de son zèle, les imitateurs de ses vertus, et qui continuèrent ses bonnes œuvres. C'est ainsi qu'il embrassait toutes les parties de la charge que Dieu lui avait confiée.

Telle est la vie de ce saint prélat, d'après les traditions qui ont été conservées dans les légendaires et les martyrologes. Du reste, nous ne connaissons aucune de ses actions en particulier. Le zèle des évêques pour le salut des âmes et l'instruction des fidèles les portaient à visiter souvent les différentes parties de leur diocèse, pour y annoncer la doctrine chrétienne. Car alors ils remplissaient ordinairement seuls le ministère de la prédication. Accompagnés d'une partie de leur clergé, ils allaient, dit Dunod, pendant le cours de l'année, dans les lieux considérables de leurs diocèses, prêcher la parole de Dieu, célébrer les offices divins et administrer les sacrements, comme ils le font aujourd'hui dans leurs visites pastorales. C'est ce qui s'appelait des *stations*. Conformément à l'usage de son temps, saint Désiré visita les églises, peu nombreuses encore, qui existaient hors de Besançon. Si l'on en croit la tradition, Lons-le-Saulnier, sa ville natale, possédait une église en l'honneur de la résurrection de Jésus-Christ et sous l'invocation de saint Nicolas. Notre saint prélat passe pour en être le fondateur ou au moins le restaurateur, et naturellement elle dut être pour lui un but de *station*. Une autre église non moins ancienne existait aussi dans le voisinage de Lons-le-Saulnier. C'est celle de Coldres bâtie au sommet d'une des montagnes qui dominent la vallée de Conliège, et dédiée à saint Etienne. Cette église, qui subsiste encore, est aperçue à une grande distance, et l'on pense qu'à cette époque elle servait de paroisse à tous les villages environnants.

Ce fut probablement dans le cours d'une de ces visites que saint Désiré mourut, en 413 ou 414. Il rendit son âme à Dieu avec une grande joie, disent les anciennes chroniques, ayant toujours souhaité la mort comme l'entrée de la vie bienheureuse. Ainsi, il n'aurait tenu le siége de son église que pendant cinq ou six ans. Son corps, placé dans un sarcophage de pierre, fut enterré dans l'église qu'il avait fait bâtir à Lons-le-Saulnier, et qui porte encore son nom.

CULTE ET RELIQUES.

Les peuples, pleins de reconnaissance envers ce prélat, vinrent en foule honorer son sépulcre et implorer sa protection.

Dès le IXe siècle, l'église de Saint-Désiré fut placée sous le patronage de l'abbaye de Baume. Dans le cours du XIIe siècle, on ajouta un cloître à l'église, et les religieux qu'on y plaça furent chargés du service divin. Ils avaient le titre de curés et de recteurs, et réglaient tout ce qui regardait la tenue des écoles, le service de la paroisse et la garde des reliques. Depuis la mort de saint Désiré jusqu'à nos jours, le nom de ce prélat s'est conservé dans la mémoire des peuples comme un souvenir de bénédiction. Déjà, à une époque très-reculée, sa fête se célébrait tous les ans à Lons-le-Saulnier, le 27 juillet. Elle y attirait, ce jour-là, un grand nombre de fidèles qui accouraient, comme les anciens pèlerins, pour honorer le tombeau de l'illustre évêque. Au XIe siècle, ses ossements avaient été tirés du sarcophage de pierre et placés dans une châsse de bois, pour être exposés à la dévotion des peuples. Son chef vénérable fut donné à l'église de Baume-les-Moines, où cette sainte relique est encore aujourd'hui conservée.

En 1465, sous l'épiscopat de Charles de Neuchâtel, archevêque de Besançon, les nobles et honorables échevins, bourgeois et habitants de Lons-le-Saulnier, voulant élever un monument en l'honneur de leur glorieux patron, firent faire à Salins une châsse magnifique. Les reliques de saint Désiré furent transférées de leur ancienne châsse en bois dans cette nouvelle châsse d'argent, le 27 juillet, jour de la fête de saint Désiré, en présence de tous les magistrats de la ville et d'un grand concours de peuple. Ses reliques étaient exposées aux fêtes solennelles, dans l'octave de la fête patronale et dans les calamités publiques. Mais cette exposition ne pouvait se faire qu'avec le concours des autorités municipales. Les vignerons de Lons-le-Saulnier étaient spécialement chargés de garder la sainte châsse pendant la durée de l'exposition. Ils l'accompagnaient toujours, armés de hallebardes, dans les processions qui se faisaient à la fête patronale. Cet antique usage a subsisté jusqu'en 1792. On vit alors, au respect pour la mémoire et les reliques des saints, succéder l'outrage et la dévastation. La Convention nationale avait ordonné la destruction de tous les signes extérieurs du culte catholique. Les reliques du saint évêque furent apportées à l'hôtel national et jetées au feu après une joyeuse orgie, et la châsse envoyée à la Monnaie. Cependant toutes les reliques du Saint n'avaient pas été consumées par la flamme, et une personne pieuse fut assez heureuse pour recueillir secrètement, parmi les cendres, les ossements qui avaient échappé à la destruction. Le peu de reliques que l'on conserva ainsi fut partagé entre les deux églises de Lons-le-Saulnier. En 1801, lorsque la liberté eut été rendue au culte catholique par le Concordat, le clergé de la ville fit faire une châsse nouvelle, en bois doré, et l'on y enferma ce qui restait de ces saintes dépouilles. En 1834, la fabrique de l'église de Saint-Désiré consacra une somme de quatre mille francs à l'achat d'une châsse en cuivre doré, d'un travail précieux. Déposée solennellement dans une chapelle latérale de l'église paroissiale, cette châsse ne renferme d'autres reliques de saint Désiré qu'une portion du bras et du doigt. La translation en fut faite au mois d'août, par M. de Montgaillard, vicaire général du diocèse de Saint-Claude.

Le sarcophage de pierre de grès, où avait reposé le corps de notre saint évêque, est encore aujourd'hui dans la crypte même construite dans l'église de Saint-Désiré. Les profanations auxquelles ce glorieux sépulcre a été livré dans les jours mauvais n'ont fait que le rendre plus vénérable encore. Car tout ce qui se rattache au souvenir de saint Désiré est cher aux fidèles de Lons-le-Saulnier. Rien de plus populaire parmi eux que le culte de leur glorieux patron, et sa mémoire se perpétue dans les familles chrétiennes, comme un héritage de la piété. Il y a, dans le diocèse de Besançon, trois paroisses qui ont choisi saint Désiré pour patron : c'est Byans et Soye dans le Doubs, et, dans la Haute-Saône, Choye, dont l'ancienne église remontait au IXe siècle.

Saint Désiré est inscrit dans tous les martyrologes modernes. Les plus anciens catalogues et les laudes ou litanies de l'Eglise de Besançon lui donnent le titre de saint, et son office se célèbre sous le rite double de neuf leçons.

Tiré du *Propre de Saint-Claude*, et de la *Vie des Saints de Franche-Comté*.

LE BIENHEUREUX NÉVOLON, CONFESSEUR,

DE L'ORDRE DES CAMALDULES (1280).

Névolon naquit à Faënza, ville forte de la Romagne, et embrassa l'état de cordonnier. Sa jeunesse fut orageuse, et il fallut, pour le ramener dans la voie du bien, dont il s'était détourné depuis

longtemps, que le ciel lui envoyât une maladie fort grave. Revenu à la santé, il distribua ses biens aux pauvres et se consacra au soulagement des veuves, des orphelins et des indigents. A ces œuvres de miséricorde il joignit les austérités de la vie du cloître qu'il devait bientôt embrasser.

Les pèlerinages étaient fort en usage dans son pays : notre Bienheureux entreprit ceux du tombeau des Apôtres, à Rome, et de saint Jacques de Compostelle, dans la Galice. Revenu à Faënza, il eut beaucoup à souffrir de la mauvaise humeur de son épouse qui voyait d'un œil jaloux ses grandes libéralités et sa dévotion qu'elle appelait excessive. Un jour, un mendiant vint frapper à la porte de notre Bienheureux, et celui-ci dit à sa femme de lui donner un pain ; elle s'y refusa, protestant qu'il n'y en avait plus dans l'armoire. « Pour l'amour de Jésus-Christ », repartit Névolon, « faites l'aumône à ce pauvre ». Sa femme, pour se débarrasser de ses importunités, ouvrit l'armoire de dépit. Quelle ne fut pas sa surprise quand elle y trouva une grande quantité de pains ! Ce miracle la convertit ; elle accompagna dès lors son vertueux mari dans ses saintes pérégrinations et se prépara chrétiennement à la mort.

Devenu veuf, Névolon distribua les biens que lui avait légués son épouse aux pauvres, aux infirmes, aux veuves et aux orphelins de Faënza et des pays d'alentour, puis il alla s'enfermer dans un couvent de l'Ordre des Camaldules. Longtemps il y édifia les frères par la pratique des plus sublimes vertus. Enfin, accablé de vieillesse et ployant sous le poids des bonnes œuvres dont sa vie n'avait été qu'un riche tissu, il mourut saintement à Faënza le 27 juillet 1280. On rapporte que les cloches de l'église dans laquelle il allait habituellement prier sonnèrent d'elles-mêmes pour annoncer son trépas.

Son saint corps fut déposé dans la cathédrale de Faënza, où on lui a élevé un monument en marbre. Le 31 mai 1817, le pape Pie VII approuva son culte.

Acta Sanctorum. — *Cf.* les continuateurs de Godescard.

XXVIII° JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, saint VICTOR, pape et martyr. 197. — Au même lieu, saint INNOCENT, pape et confesseur. 417. — A Milan, le triomphe des saints martyrs NAZAIRE, et CELSE, jeune enfant; durant la sanglante persécution suscitée contre l'Eglise par Néron, ils furent tenus longtemps dans une rigoureuse prison par le juge Anolin, et enfin décapités par son ordre. Ier s. — Dans la Thébaïde, en Egypte, la mémoire de plusieurs saints Martyrs qui souffrirent durant les persécutions de Dèce et de Valérien : les chrétiens souhaitaient de donner leur vie pour Jésus-Christ, mais l'ennemi malicieux qui en voulait aux âmes et non aux corps, imaginait chaque jour des supplices plus lents. Un de ces généreux athlètes, après avoir surmonté la rigueur des chevalets, des lames et des chaudières ardentes, fut frotté de miel et exposé, les mains liées derrière le dos, par la plus grande ardeur du soleil, *aux piqûres des mouches et des guêpes* [1] : un autre, mollement

1. L'idée de ce supplice paraît empruntée d'Apulée (*Lucius Apuleius,* écrivain latin et philosophe platonicien, né à Madaure vers 114 de Jésus-Christ, mort en 190). Voici en effet ce qu'on lit au livre VIII de l'ouvrage intitulé : *La Métamorphose* ou *l'Ane d'or :* « Il fit saisir l'esclave, et après l'avoir dépouillé de ses vêtements et enduit de miel, il le fit attacher fortement à un figuier, dans l'écorce carieuse duquel pullulaient des fourmilières innombrables. A peine ces insectes, qui toujours vont et viennent, circulent dans tous les sens, ont-ils senti l'odeur du miel dont le corps est imprégné, qu'ils s'y attachent et le tourmentent par de petites mais nombreuses et incessantes piqûres, tant qu'à la fin, et après un long supplice, il ne reste de ce corps vivant qu'un squelette dont les os dénudés et vides de moelle sont d'une remarquable blancheur ». Dans l'antiquité, ce supplice se nommait *Cyphonismus,* de *cyphon,* sorte de carcan de bois ou de fer, au moyen duquel on attachait le patient pour l'exposer aux mouches après l'avoir frotté de miel. Les lois reconnaissaient ce supplice, car on lit dans quelques auteurs : « Si quelqu'un se moque des lois et les tourne en dérision, qu'il soit attaché pendant vingt jours au *cyphon,* enduit de miel

couché sur un lit de fleurs et lié étroitement, fut abandonné à l'impudicité d'une courtisane; mais lorsqu'il la vit venir à lui pour le solliciter au péché, il se coupa la langue avec les dents et la cracha au visage de cette infâme. Vers 250. — A Ancyre, en Galatie, saint Eustathe, martyr, qui, après avoir été éprouvé par de rigoureuses tortures, fut jeté dans une rivière, d'où un ange le retira en parfaite santé; enfin il fut appelé à la récompense du salut éternel par une colombe qui descendit du ciel. — A Milet, ville de l'Asie-Mineure, saint Acace, martyr, qui, après divers tourments, fut jeté dans une fournaise ardente; mais, n'ayant reçu aucun dommage, par suite du secours de Dieu qu'il y reçut, il acheva son martyre en donnant sa tête pour le soutien de la foi de Jésus-Christ. IVe s. — En Bretagne, saint SAMSON, évêque et confesseur. 565. — A Lyon, saint Pérégrin, prêtre, dont l'éclat des miracles atteste la sainteté. Commencement du IIIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Paris, Rennes, Coutances et Saint-Brieuc, saint Samson, évêque de l'ancien siége de Dol, cité au martyrologe romain de ce jour. — Aux diocèses de Cologne, Gap, Coutances et Carcassonne, les saints martyrs Nazaire et Celse, cités au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Cologne, les saints Victor et Innocent, papes, cités aujourd'hui au même martyrologe. — Au diocèse de Mayence, saint Christophe ou Christophore, dont nous avons donné la vie au 25 juillet. — Au diocèse de Meaux, mémoire de sainte Colombe, vierge et martyre à Sens, dont nous donnerons la vie au 31 décembre. — Au diocèse d'Auxerre, saint Géran, quarante et unième évêque de ce siége. Il naquit à Soissons : son père se nommait Othard et sa mère Give. Son oncle Rodoin, évêque de Soissons, se chargea de son éducation. D'abord simple clerc agrégé au clergé de Soissons, sa science et ses rares vertus l'élevèrent bientôt aux dignités de chanoine de la cathédrale, de prévôt du Chapitre, d'archidiacre, et enfin d'évêque d'Auxerre (21 décembre 909). Consacré dans l'église de Sens le 14 janvier 910, il rehaussa sa dignité épiscopale par l'éclat de la charité la plus sublime pour les pauvres de son diocèse. Il mourut à Soissons, et fut enterré auprès de Rodoin, son oncle. 914. — A Troyes, saint CAMÉLIEN, surnommé HIMÉRIUS, évêque de ce siége et confesseur. 536. — A Vannes, saint Gonéry ou Goneri, prêtre, cité au martyrologe de France du 4 avril, et au même martyrologe du 18 juillet, où nous avons donné quelques détails sur sa vie. VIe s. — A Sens, sainte Colombe, vierge et martyre, dont nous donnerons la vie au 31 décembre. — A Bourges et à Tours, saint OURS, abbé, cité au martyrologe de France du jour précédent, et saint LÉOBAT, confesseur et abbé. Vers 508. — A Toul, au diocèse de Nancy, saint Auspice, évêque et confesseur, dont nous avons donné la vie au 8 juillet. Vers 487.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — A Rome, saint Innocent Ier, pape et confesseur, de l'Ordre de Saint-Basile, célèbre par son érudition et sa sainteté. 417.

Martyrologe des Dominicains. — Au petit bourg de San-Germano, diocèse de Verceil, le bienheureux Antoine, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, personnage illustre par sa sainteté, ses mœurs, sa religion et sa science [1]. 1459.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Laodicée de Phrygie, aujourd'hui Eski-Hissar, sur le Lycus, les saints Théophile, Auxence, Prudence, Philippe, Alexandre, Zotique, Macaire, et les saintes Bessie et Seconde, tous martyrs, cités par saint Jérôme. — Les saintes Septimia et Augusta, vierges, citées par le même, sans plus

et de lait, pour être la proie des abeilles et des mouches; après les vingt jours, qu'il soit couvert d'un vêtement de femme et précipité ». (*Cæl. Rhodig. antiq. lectio,* lib. x, cap. 5.)

On frottait aussi de miel ceux qui étaient condamnés au supplice du *scaphisme*. Cet horrible supplice consistait à enfermer un homme, la tête exceptée, soit dans un tonneau, soit dans le cuir d'un animal. En cet état, on lui donnait à manger, et le malheureux attendait la mort, le corps plongé dans l'ordure et rongé par la vermine. Eunape de Sardes traite de ce supplice assez au long dans les *Vies des Philosophes*. Virgile décrit (Enéide, liv. XIII) un supplice à peu près semblable. Caligula et Maximin l'employaient, témoins Suétone et Julius Capitolinus, leurs historiens. — Baronius.

1. Le bienheureux Antoine naquit en 1394, à San-Germano, en Piémont, de l'illustre famille des marquis de la Chiesa, entra, malgré ses parents, chez les Dominicains, fut nommé (1422) prieur du couvent de Côme, réforma les monastères dominicains de Savone, de Bologne et de Florence, partagea les travaux apostoliques de saint Bernardin de Sienne, et s'illustra par ses prédications et ses austérités. Il mourut à soixante-quatre ans, le 22 janvier 1459, et fut inhumé dans l'église de Saint-Jean, près de Côme. Son culte fut approuvé par le pape Pie VII, en 1819.— Nous avons parlé de la translation de ses reliques aux additions des Bollandistes du 26 juillet.

de détails. — A Constantinople, au monastère de Chrysobalante, sainte Irène, abbesse. A la mort de Théophile, empereur d'Orient (842), Irène fut promise en mariage par la reine Théodora à son fils Michel ; mais, jalouse de n'avoir d'autre époux que le Christ, elle s'enferma dans un couvent. Ses rares vertus lui firent en peu de temps une haute réputation et elle devint abbesse. Sa continuelle occupation était d'édifier par ses exemples les religieuses qui lui avaient été confiées. Dieu lui accorda le don des larmes et celui de prophétie. Après avoir prédit le jour de sa mort, elle s'endormit doucement dans le Seigneur. IXe ou Xe s. — En Suède, saint Botuide ou Botwin, martyr. Ses parents étaient païens et habitaient la province de Südermanland. S'étant lié d'amitié avec un pieux ecclésiastique qui lui découvrit les merveilles de la religion chrétienne, il résolut de ne s'occuper désormais que de gagner à Jésus-Christ les pauvres habitants de sa patrie. Un homme du pays des Slaves qu'il avait racheté de l'esclavage et qu'il s'occupait à instruire de la foi, le surprit traîtreusement pendant son sommeil et lui asséna sur la tête un coup de hache qui lui porta la mort. Son corps fut porté dans le Südermanland, et on éleva sur son tombeau une église qui prit le nom de Botuidskirche ou Botkirk. XIIe s. — A Plaisance, en Italie, saint Raymond Palmier, confesseur. A la mort de son père, il fit avec sa mère le pèlerinage de la Terre-Sainte, puis revint dans sa patrie où il perdit sa mère. Il épousa alors une femme vertueuse et en eut cinq enfants qu'il éleva dans la piété. Le ciel les lui ravit tout jeunes encore : Raymond distribua alors tous ses biens aux pauvres et entreprit de saints pèlerinages, faisant le bien partout où il passait. Il mourut au milieu des fatigues de ses fréquents voyages. De nombreux miracles ont illustré son tombeau. 1200.

SAINT NAZAIRE ET SAINT CELSE,

MARTYRS A MILAN

Ier siècle. — Pape : Saint Pierre. — Empereur romain : Néron.

Non cessat hostis persequi; et si non aperte sævit, insidiis agit.

L'ennemi ne cesse jamais ses persécutions ; quand il n'attaque pas au grand jour, il trame dans l'ombre.

Saint Augustin.

Au premier siècle de l'ère chrétienne, Nazaire naquit à Rome ; son père, nommé Africain, était infidèle et occupait un rang élevé dans les armées de l'empire. Sa mère, pieuse femme que l'Eglise honore sous le nom de sainte Perpétue, avait reçu le baptême des mains de saint Pierre ; cette généreuse chrétienne veilla avec une tendre sollicitude sur l'âme de son fils, qui avait un naturel fort doux, un cœur droit. Il répondit aux soins maternels par ces vertus précoces et ces habitudes d'innocence, qui font le charme et la beauté du jeune âge.

Parvenu à sa neuvième année, Nazaire s'aperçut que ses parents n'adoraient pas le même Dieu, ne suivaient pas le même culte ; chacun d'eux, en effet, s'efforçait d'attirer à sa croyance le jeune enfant : lutte difficile dans laquelle beaucoup succombent et qui prive bien des âmes de la gloire éternelle ! mais la grâce répondant sans doute aux ardentes prières de sainte Perpétue, le tira de cette cruelle incertitude et l'attacha irrévocablement au Dieu qu'adorait sa mère. Il fut baptisé par saint Lin, devenu pape plus tard, et la foi, fructifiant au centuple dans ce jeune cœur, fit bientôt de Nazaire un des plus fervents chrétiens de l'Italie.

Africain avait vu par là s'évanouir les espérances d'honneurs et de fortune qu'il avait conçues et fondées sur l'avenir de son fils. Aussi employa-t-il les promesses d'abord, puis les menaces, puis les mauvais traitements,

pour le détacher de sa foi et le porter au culte des idoles. Nazaire fut inébranlable, et le père, vaincu par cette fermeté et touché par la grâce, cessa ses violentes et importunes poursuites ; il lui rendit même toute son affection, et, secondant le projet hardi qu'il avait conçu d'aller prêcher l'Evangile, il l'engagea à quitter Rome, accéléra son départ et lui remit des sommes considérables pour le voyage.

Notre jeune chrétien fit bientôt le premier pas qui mène à la vie parfaite ; nouvel athlète, il se dépouilla pour mieux combattre. Tous les trésors qu'il avait reçus de son père furent distribués aux pauvres ; et, libre enfin de n'écouter que les saintes inspirations de son zèle, il parcourut l'Italie, semant la foi parmi ces peuples idolâtres, les instruisant par sa parole, les édifiant par ses vertus. Malheureusement les détails nous manquent sur ses courses apostoliques.

Nous le retrouvons, dix ans après, à Milan. Le préfet de cette ville, informé qu'il détruisait le culte des dieux, le cite à son tribunal, et après l'avoir fait cruellement frapper, il le chasse de la ville avec ignominie. Heureux et plein de joie d'avoir été jugé digne de souffrir, lui aussi, pour la gloire de son divin Maître, Nazaire sortit de Milan, quitta l'Italie et se rendit d'abord à Cimiès, petite ville située près de Nice, dans la Gaule cisalpine. Ce fut là, d'après nos traditions, et non à Genève, qu'une dame lui amena son fils Celse, le priant de l'instruire, de le baptiser, et, s'il le voulait bien, de se l'attacher comme son disciple. La docilité du fils répondant à la foi de la mère, Nazaire prit Celse avec lui ; il ne devait plus s'en séparer.

Les conversions s'étant multipliées, le gouverneur de Cimiès s'en effraya ; l'apôtre fut en conséquence arrêté de nouveau, puis battu de verges et soumis à de cruelles tortures ; il aurait payé de la vie son zèle et ses succès si la femme du gouverneur n'eût fait comprendre à son mari tout l'odieux d'une pareille persécution contre de jeunes hommes faibles et innocents. A la prière de l'épouse de ce nouveau Pilate, la liberté fut rendue aux martyrs, mais à l'expresse condition de ne plus prêcher à Cimiès.

Profitant de leur délivrance et se confiant dans celui qui donne aux plus petits des oiseaux leur pâture, Nazaire et Celse quittent les riches pays des bords de la Méditerranée et gravissent les rudes sentiers qui conduisent au sommet des Alpes. Toutes ces montagnes étaient, à l'époque dont nous parlons, couvertes d'immenses et solitaires forêts ; l'œil n'y rencontrait guère que des glaciers presque éternels, des rochers inaccessibles et des vallées profondes au milieu desquelles vivaient, dans quelques rares et pauvres villages, des hommes grossiers et idolâtres. Ce triste aspect ne rebute point Nazaire et Celse ; ils franchissent tous ces obstacles et pénètrent jusqu'à Embrun.

Bientôt leur ardente parole, et plus encore leur sainte vie, enfantent à la foi de nombreux disciples ; ils élèvent dans cette ville une chapelle au vrai Dieu, et, laissant à d'autres le soin d'arroser cette divine semence répandue sur une terre préparée à la sueur de leur front et au péril de leur vie, ils s'en vont, insatiables de nouvelles conquêtes, évangéliser le pays viennois. C'est après avoir parcouru en apôtres toute cette province, qu'ils apportèrent à Genève, idolâtre encore, la vraie doctrine de Jésus-Christ.

De Genève, les deux héros de la vérité se rendirent à Trèves : ils prirent leur chemin par Autun, où une respectable tradition veut qu'ils aient

annoncé l'Evangile cent ans avant saint Bénigne et saint Andoche. Pourquoi, en effet, Nectaire, évêque d'Autun, aurait-il mis plus tard sa cathédrale sous le vocable de saint Nazaire ? Pourquoi ce même Nectaire fit-il aussi le voyage de Milan, où les missionnaires avaient été couronnés par le martyre ? Ne serait-ce point parce qu'il tenait à vénérer les reliques de celui qu'une tradition alors encore peu éloignée de sa source désignait comme un des apôtres des Celses ? On croit même qu'avant d'occuper le siége de Rome, saint Lin, celui-là même qui baptisa saint Nazaire, l'avait précédé en Gaule et y avait répandu la divine semence de l'Evangile [1]. Mais suivons Nazaire et Celse à Trèves : cette ville était alors le siége du préfet du prétoire de la Gaule-Belgique. Les succès de leur prédication, leurs miracles éclatants, la construction d'une chapelle, soulevèrent contre eux les passions idolâtres de la foule. Cornélius, gouverneur de la ville, à qui on les dénonce, en prévient le préfet.

Celui-ci envoie aussitôt cent hommes armés se saisir de Nazaire. On lui lie les mains derrière le dos et la troupe l'emmène en lui disant : « Le préfet te commande de venir à lui ». Il fut ainsi conduit, garrotté, dans les prisons de cette ville. Celse, qui le suivait en pleurant, partagea sa captivité.

Au bout de quelques jours, le préfet, se reprochant de n'avoir pas livré de suite ces chrétiens au supplice, ordonne qu'on les lui amène. Ses satellites descendent donc dans les cachots qui renfermaient les deux confesseurs, et, croyant se rendre plus agréables à leur maître en exerçant leur cruauté envers les prisonniers, ils les frappent brutalement, les renversent, les foulent sous leurs pieds et les amènent ensuite, meurtris et sanglants, devant le préfet du prétoire. Mais, ô merveille ! ils apparaissent à ses yeux, le visage éblouissant et rayonnant de gloire.

Alors, semblable à ce roi d'Egypte qui attribuait à la magie les prodiges de la puissance du Dieu du ciel, le païen obstiné endurcit son âme et fait conduire les martyrs dans un temple, avec ordre exprès de sacrifier aux dieux de l'empire s'ils ne préféraient la mort.

A peine introduits, Nazaire et Celse se prosternent ; ils prient celui qui fortifie le chrétien fidèle contre toutes les puissances de la terre et de l'enfer, et soudain les idoles se renversent et se brisent.

Le préfet, à cette nouvelle, est transporté de fureur ; pour assouvir sa rage, Nazaire et Celse devront périr sous les eaux, et si, par quelque nouveau sortilége, ils abordent au rivage, un immense bûcher est prêt ; brûlés vifs, leurs cendres impies seront jetées au vent.

Un bateau était là ; les deux confesseurs y montent ; on s'éloigne du rivage ; on pousse vers le confluent de la Sarre et de la Moselle, formant en cet endroit comme un lac fort étendu ou une petite mer, et on les précipite dans les profondeurs du fleuve. Au même instant une tempête furieuse s'élève, elle bat la nacelle et menace de l'engloutir. Cependant les glorieux Martyrs se promenaient calmes et sereins sur les flots affermis.

Epouvantés de ce nouveau prodige et sur le point de périr, les matelots poussent des cris de détresse, tendent leurs bras vers les saints Confesseurs, les appellent à leur secours. Alors, touchés de leur foi et de leur repentir, Nazaire et Celse commandent à l'élément courroucé qui s'apaise, puis ils rentrent dans la barque. On les conduit à terre et on les conjure, en tremblant, de s'éloigner pour toujours.

1. Voir le remarquable ouvrage de M. Dinet : *Saint Symphorien d'Autun*, introduction.

Après cet éclatant miracle qui venait de leur enlever, pour quelque temps encore, la palme du martyre, Nazaire et Celse reprirent la route de Milan. Arrivés dans cette ville, ils furent bientôt arrêtés par le juge Anollin, qui avait reçu les ordres les plus sévères contre les chrétiens. Il devait les exterminer jusqu'au dernier et surtout prendre garde à ce qu'ils ne profitassent pas, pour prêcher l'Evangile, de la parole qui leur était donnée dans les interrogatoires qu'on leur faisait subir.

Nazaire et Celse parurent devant le proconsul fermes et inébranlables. Ni les caresses, ni les menaces, ni les tortures, ni la vue du dernier supplice ne purent un seul instant faire chanceler leur foi.

A la lecture du jugement qui les condamnait à avoir la tête tranchée, les deux saints Martyrs firent éclater des transports de joie ; ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. « Quel bonheur pour nous », s'écria Nazaire, « que le Sauveur ait daigné nous permettre de boire à son calice et de recevoir aujourd'hui la palme du martyre ! » — « Je vous rends grâces, ô mon Dieu », s'écria Celse à son tour, « je vous rends grâces de ce que, dans un âge peu avancé, vous voulez bien me recevoir dans votre gloire ». Puis s'adressant à Nazaire, qu'il appelait toujours son père, il lui dit : « Allons, mon bon père, donnons notre sang pour celui à qui nous devons notre vie, notre salut et la conversion de tant d'âmes ».

Ils furent ensuite conduits sur une place publique, près de la porte de Rome, et ils y eurent la tête tranchée vers l'an 56 de l'ère chrétienne et sous l'empire de Néron.

La mort de ces généreux Martyrs fut un triomphe pour l'Eglise, et leur sang précieux une semence de chrétiens dont le nombre devait un jour lasser la fureur des persécuteurs, déconcerter la politique du sénat et finir par subjuguer l'univers entier.

Les corps des bienheureux Nazaire et Celse furent enlevés pendant la nuit par les chrétiens et profondément enterrés dans un jardin situé hors la porte de Rome, dans un lieu qu'on appelait les Trois-Murs. Ils y restèrent longtemps ignorés ; on avait fini par en perdre le souvenir. Tout ce qu'on en savait, c'est que les possesseurs de ce jardin défendaient à leurs descendants de vendre jamais cet héritage dans lequel était enfoui, disaient-ils, un riche trésor.

CULTE ET RELIQUES.

Saint Ambroise, archevêque de Milan, instruit par une révélation divine du lieu où reposaient ces précieuses reliques, s'y transporta avec tout son clergé et les fit lever de terre en 395. On trouva d'abord le corps de saint Nazaire intact et parfaitement conservé ; le sang qui, suivant l'usage des premiers chrétiens, remplissait une fiole placée dans son tombeau, était rouge et vermeil comme s'il eût été versé ce même jour. Les fidèles en mirent quelques gouttes sur des mouchoirs et firent du reste une espèce de pâte dont saint Ambroise envoya une partie à saint Gaudence de Brescia. La tête fut séparée du tronc ; on eût dit qu'elle venait d'être lavée et mise en terre. Il s'exhala du tombeau une odeur si suave et si pénétrante que celle des plus doux parfums ne pouvait lui être comparée. On plaça le corps du Saint sur une litière ornée et disposée à cet effet et on le transporta dans la ville.

Dans une autre partie du même jardin, on avait aussi fait des fouilles et découvert le corps de saint Celse ; réuni à celui de saint Nazaire, ils furent tous deux déposés dans la basilique des saints Apôtres, que saint Ambroise avait fait construire. Depuis lors, on célébra la fête de l'invention de ces glorieuses reliques ; le martyrologe romain la place au 10 mai. L'Eglise de Milan, enrichie de ce nouveau trésor, en distribua une partie aux autres églises. Saint Paulin fit de ces reliques un des ornements de son Eglise de Nole. Ennode de Pavie en envoya par ses diacres à quelques évêques d'Afrique. La ville d'Embrun reçut un semblable présent avant aucune autre ville des Gaules. Artémius, successeur immédiat de saint Marcellin, en avait lui-même fait la demande à saint

Ambroise. Le précieux dépôt fut placé dans une église dédiée à Notre-Dame et bâtie, à ce que l'on croit, sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui l'ancienne métropole.

La vénération du peuple d'Embrun pour saint Nazaire et saint Celse fut dès lors si profonde e sa confiance dans les saints Martyrs telle que quelques auteurs crurent que deux autres saints de même nom avaient été martyrisés dans cette ville.

Durant les persécutions qui s'élevèrent et les invasions qui les suivirent, on cacha, pour les soustraire à la profanation, les reliques des deux Martyrs, et, sur le même lieu, crût un poirier dont les fruits avaient, assure-t-on, le singulier privilège de guérir les personnes atteintes de quelque maladie. Plus tard, le saint trésor fut relevé de terre et une église fut construite, en l'honneur des illustres confesseurs, dans l'endroit même où avait vieilli l'arbre miraculeux.

Leur fête est inscrite aux dyptiques sacrés, le 28 juillet ; c'est aussi ce même jour qu'on en fait l'office dans le diocèse de Gap.

Jusqu'en 1770, ces deux Saints furent titulaires de la cathédrale d'Autun. Du temps du Père Giry, on conservait encore dans cette ville une ancienne monnaie qui portait d'un côté cette inscription : *Moneta sancti Nazarii,* et de l'autre ces mots : *Civitas ædua.*

Tiré de l'*Histoire hagiologique du diocèse de Gap,* par Mgr Depéry.

SAINT VICTOR, PAPE ET MARTYR

197. — Empereur romain : Septime-Sévère.

Regnum cœlorum, o homo, aliud non quærit pretium, nisi teipsum ; tantum enim valet, quantum es : te da, et habebis illud.

Le royaume du ciel, ô homme, ne demande d'autre prix que toi-même ; il vaut bien ce que tu es : donne-toi, et tu l'auras.

Saint Augustin.

Saint Victor, Africain de naissance, fut élu pape après la mort de saint Eleuthère, arrivée l'an 185 de Jésus-Christ, après celle de l'empereur Commode, dans le temps où, suivant Eusèbe, Pertinax jouissait de l'empire. Il se montra digne successeur des Apôtres, en s'opposant avec vigueur aux hérésies qui s'élevèrent de son temps.

Théodote de Byzance, corroyeur de profession, ayant apostasié pour sauver sa vie dans la dernière persécution, osa dire, pour diminuer l'énormité de sa faute, que Jésus-Christ qu'il avait renié n'était point Dieu, que ce n'était qu'un pur homme ; en quoi il enchérissait sur les Ariens qui regardaient aussi Jésus-Christ comme une créature, mais qui avait été avant le monde. Etant venu à Rome, il y publia son erreur et s'y fit plusieurs disciples ; mais saint Victor arrêta les progrès de son hérésie en l'excommuniant avec Ebion, Artémon et un autre Théodote qui enseignait le même blasphème. Ce Théodote, appelé *Trapézite* ou *le Banquier*, forma la secte des Melchisédéciens, qui prétendaient que Melchisédec était plus grand que Jésus-Christ.

Vers le même temps on vit un nouveau converti attaquer l'Eglise, après avoir inutilement essayé d'en obtenir les premières places. Il était né dans la Mysie, sur les confins de la Phrygie, et se nommait Montan. L'ambition et l'orgueil le conduisirent insensiblement à l'enthousiasme ; il contrefit l'illuminé. Perdant quelquefois l'usage de ses sens, il se servait d'expressions tout à fait extraordinaires. Prisque ou Priscille et Maximille, toutes deux femmes de qualité, mais de mauvaise vie, abandonnèrent leurs maris pour

suivre ce nouveau prophète ; elles imitèrent ses extravagances, prétendant avoir succédé à ceux d'entre les disciples des Apôtres qui avaient le don de prophétie. Montan se mit même au-dessus des Apôtres, en ce qu'il avait, disait-il, reçu le Saint-Esprit promis par le Sauveur pour donner à la loi évangélique sa dernière perfection. Il ôtait à l'Eglise le pouvoir de remettre les péchés d'idolâtrie, d'homicide et d'impureté ; il enseignait, contre la doctrine de saint Paul, que les secondes noces étaient illicites et contraires à la chasteté ; il ne voulait point que les chrétiens prissent la fuite dans les temps de persécution. Un extérieur austère et un prétendu zèle pour la pureté de la morale lui attirèrent beaucoup de disciples, auxquels on donna le nom de leur maître. Ils sont aussi connus sous celui de Cataphryges, à cause de leur pays, et sous celui de Pépuzéniens, à cause de la petite ville de Pépuzium, dont ils avaient fait leur chef-lieu, et qu'ils appelaient Jérusalem. Ils se vantaient de leurs martyrs, quoiqu'il y en eût peu parmi eux qui eussent souffert pour la religion. Mais qu'est-ce que le martyre sans l'humilité ? On remarquait dans la nouvelle secte un grand fonds d'hypocrisie et des mœurs très-corrompues : aussi Apollonius, cité par Eusèbe, reprocha-t-il publiquement ces vices aux deux prophétesses de Montan. « Eh quoi », disait-il, « vit-on jamais un prophète se peindre les cheveux et les sourcils, jouer aux dés et prêter son argent à usure ? Je suis cependant en état de démontrer qu'elles sont coupables de ces crimes ». Le savant prêtre Astérius Urbanus confondit ces hérétiques dans une conférence qui se tint à Ancyre en 188. Il convainquit leurs prophéties de fausseté, en ce qu'elles n'avaient point été vérifiées par l'événement, en ce qu'elles étaient proscrites par l'Eglise, en ce que les vrais prophètes n'avaient point été hors d'eux-mêmes en parlant comme les nouveaux enthousiastes. Enfin le Montanisme fut condamné comme impie, et l'Eglise retrancha de son sein ceux qui le professaient. Eusèbe, qui rapporte ce qu'on vient de dire, ajoute que Montan et Maximille tombèrent dans le désespoir, et qu'ils se pendirent.

Tertullien, qui devint montaniste vers la fin de la vie de saint Victor, dit que ce Pape envoya des lettres de communion aux prétendus prophètes. Il est facile de concevoir comment Victor put être trompé. Il s'agissait d'un point de fait ; il était éloigné des lieux où vivaient les personnes : les Montanistes, d'ailleurs, cachaient leurs vices et leurs dogmes sous le masque de l'hypocrisie ; mais Praxéas, qui venait de l'Orient, ne l'eut pas plus tôt informé du véritable état des choses, qu'il révoqua ses lettres et condamna les novateurs. La foi de ce Praxéas n'était cependant rien moins qu'orthodoxe. Enflé de l'honneur qu'il avait eu d'être emprisonné pour Jésus-Christ, il devint hérésiarque à Rome même. Il enseignait qu'il n'y avait qu'une personne en Dieu, et que le Père avait été crucifié aussi bien que le Fils, ce qui fit donner à ses sectateurs le nom de *Patripassiens*. Ses erreurs n'eurent pas plus tôt été connues, qu'on le retrancha du nombre des fidèles.

Tatien fit aussi naufrage dans la foi, sous le pontificat de Victor. C'était un philosophe platonicien né en Syrie ; il avait enseigné quelque temps à Rome, après la mort de saint Justin, martyr, son maître. Etant retourné en Syrie, l'an 171, il y publia ses erreurs, qu'il n'avait osé débiter à Rome. Marcion, Valentin et Saturnin furent ses principaux guides. Il enseigna, comme eux, qu'il y avait deux principes, l'un bon et l'autre mauvais, et que le Créateur du monde était le mauvais. Il ajouta qu'Adam était damné, et que le mariage n'était pas moins criminel que l'adultère. C'est pour cela

que ses disciples furent nommés *Encracites* ou *Continents*. On les appela aussi *Hydroparastates* ou *Aquariens*, parce qu'ils n'employaient que de l'eau dans la consécration de l'Eucharistie, conséquemment à l'horreur qu'ils avaient pour le vin. Ils condamnaient encore l'usage de la viande. Tatien, selon la remarque des Pères, ne s'écarta des principes de la foi que par une suite de ce prétendu esprit philosophique qui n'est que trop commun. Lorsqu'on s'imagine avoir des lumières supérieures à celles des autres, on dédaigne les routes frayées, on se fait de nouveaux systèmes que l'amour-propre empêche ensuite d'abandonner.

Saint Victor combattit tous ces hérésiarques, et tâcha d'étouffer les scandales dès leur naissance ; il montra aussi beaucoup de zèle dans la dispute qui s'était élevée touchant la célébration de la Pâque. Les Asiatiques célébraient cette fête avec les Juifs, le quatorzième jour de la lune après l'équinoxe du printemps, en quelque jour de la semaine qu'il arrivât ; au contraire, l'Eglise romaine et les autres églises du monde chrétien la célébraient toujours le dimanche qui suivait immédiatement le quatorzième jour. Le pape Anicet permit aux Asiatiques de suivre leur usage, même à Rome ; mais Soter, son successeur, les obligea de se conformer à ce qui se pratiquerait dans les lieux où ils se trouveraient. Divers Conciles tenus en Orient et en Occident ordonnèrent que la discipline sur ce point serait désormais uniforme et que l'on adopterait l'usage de l'Eglise romaine. Cependant Polycrate, évêque d'Ephèse, prit fortement la défense des Asiatiques. Il prétendit qu'on ne pouvait les inquiéter, et qu'ils avaient pour eux l'autorité de saint Philippe, mort à Hiéraple, de saint Jean l'Evangéliste, de saint Polycarpe, évêque et martyr, de Sagaris, aussi évêque et martyr, mort à Laodicée, et de plusieurs autres personnages dont la mémoire était en bénédiction parmi les fidèles. Le pape Victor, voyant qu'on ne pouvait réduire les Asiatiques, les menaça de les excommunier. Quelques modernes[1] ont conclu des expressions d'Eusèbe, que saint Victor excommunia effectivement les Asiatiques, mais qu'il révoqua aussitôt la sentence ; d'autres[2], au contraire, pensent qu'il s'en tint à une simple menace, et cette opinion paraît la plus probable. Le schisme que le prêtre Blastus avait formé à Rome à l'occasion de cette dispute, et pour lequel il avait été dégradé par le pape Eleuthère, fut sans doute ce qui détermina saint Victor à faire paraître de la vigueur, afin de prévenir les maux qui pouvaient naître de la diversité dont il s'agissait ; mais, par un motif de charité et de prudence, il évita de porter trop loin la sévérité, et il suivit en cela les avis que lui avait donnés saint Irénée dans une lettre qu'il lui écrivit à ce sujet en son nom et au nom des fidèles des Gaules. Il mourut le 28 juillet de l'an 197 de Jésus-Christ, après avoir tenu le siége douze ans, deux mois et dix jours. Quelques écrivains du v[e] siècle l'appellent *martyr*, et son nom se trouve avec ce titre dans un ancien pontifical écrit en 530. En deux ordinations faites au mois de décembre, il créa quatre prêtres, sept diacres et douze évêques pour divers lieux. On lui attribue quelques épîtres, et particulièrement deux, à Desiderius et à Paracode, évêques de Vienne. Il fut enseveli au Vatican.

Acta Sanctorum ; Godescard. — Cf. *Histoire de l'Eglise,* par l'abbé Darras.

1. Baronius, Constant et de Marca. — 2. Thomassin, le Père Alexandre et Graveson.

SAINT INNOCENT Ier, PAPE ET CONFESSEUR,

DE L'ORDRE DE SAINT-BASILE.

417. — Empereur d'Occident : Honorius.

Ecclesia omnium credentium mater est, quæ natos a morte regenerat ad salutem.

L'Eglise est la mère de tous les croyants ; elle arrache ses enfants à la mort pour les mettre dans la voie du salut. *Saint Augustin.*

Saint Innocent Ier, pape, n'a pas, à la vérité, fini sa vie par une mort violente ; mais les calamités de l'Eglise romaine, arrivées de son temps, l'ont fait vivre dans un long et continuel martyre. Il était d'Albana, auprès de Rome, et fils d'Innocent. Ses grandes et éminentes vertus le firent monter par degrés sur la chaire pontificale, d'où il répandit sa lumière dans tout le monde chrétien. Il se fit d'abord le protecteur de saint Jean Chrysostome, injustement persécuté par l'impératrice Eudoxie et par la faction de Théophile, patriarche d'Alexandrie, car il ne se contenta pas de casser tout ce qui s'était fait contre lui dans un conciliabule tenu au faubourg de Chalcédoine, et d'ordonner qu'il serait rétabli dans son siége ; mais il frappa aussi d'anathème ceux qui avaient trempé dans sa persécution, surtout après qu'il eut appris qu'il était mort en exil par la cruauté des traitements qu'on lui avait fait subir dans tout son voyage [1]. Il travailla aussi avec vigueur à l'extinction du schisme de l'église d'Antioche, laquelle depuis la mort de saint Eustache, en 440, avait toujours eu deux évêques, et il eut la consolation de la voir réunie dans une seule communion, sous le patriarche Alexandre.

Mais cette joie fut bientôt traversée par une grande affliction. Alaric, roi des Goths, ravageait toute l'Italie ; il mit le siége devant Rome, qui ne savait pas encore ce que c'était que d'être assiégée, depuis sa prise par les Gaulois, l'an 364 de sa fondation. Lorsque, après la levée de ce premier siége, notre Saint, étant allé à Ravenne, auprès de l'empereur Honorius, pour travailler à la paix publique, apprit que ce roi barbare et arien, non-seulement avait recommencé le siége, mais était aussi triomphant dans la ville, et qu'il l'avait pillée et remplie de meurtres et de sang ; ce bon Pasteur eut sans doute beaucoup de douleur d'avoir été en ce temps séparé de ses chères ouailles ; mais Dieu ne voulut pas que l'innocent fût puni avec les coupables, et, comme dit fort bien l'historien Orose, il le retira de cette ville, qu'il avait résolu de châtier, comme autrefois le juste Loth de Sodome, afin qu'il ne fût pas enveloppé dans ses ruines.

Après le départ des barbares, le saint Pape revint à Rome, et par sa présence seule il consola son peuple affligé. Il apprit aux fidèles à profiter, pour leur salut, des calamités qui venaient de fondre sur eux. La patience avec laquelle ils souffrirent la perte de leurs biens et de tout ce qu'ils avaient

1. Voir l'*Histoire de saint Jean Chrysostome,* par M. l'abbé Martin d'Agde, t. Ier des Œuvres complètes de saint Jean Chrysostome. (Louis Guérin, imprimeur-éditeur, à Bar-le-Duc.)

de plus cher, édifia singulièrement les païens. Ceux-ci ne s'en tinrent point à une stérile admiration des vertus dont ils étaient témoins, ils se présentèrent en foule pour se faire instruire et pour demander le baptême. Le Pape les confirma dans leurs saintes dispositions, et forma d'eux un peuple nouveau qui ne s'occupa plus que de la pratique des bonnes œuvres.

Innocent ne se bornait pas au soin de l'Eglise romaine ; il écrivit plusieurs lettres qui seront des monuments éternels de son savoir et de son zèle. Celle surtout qu'il adressa à saint Exupère, évêque de Toulouse, et à Décentius, évêque de Gubio, en réponse à plusieurs questions qu'ils lui avaient faites, contiennent des règles utiles et des décisions fort sages. Il dit dans la première qu'on ne doit jamais refuser l'absolution aux pénitents qui sont au lit de la mort, pour ne pas imiter la dureté des Novatiens; et dans la seconde qu'il n'appartient qu'aux évêques de conférer le Saint-Esprit dans la confirmation, en oignant d'huile le front des personnes baptisées, parce qu'ils sont les seuls qui aient la plénitude du sacerdoce, et il ajoute qu'il ne peut réciter les paroles dont on se sert en conférant ce sacrement, de peur de dévoiler les mystères aux infidèles. Il use de la même réserve en parlant du saint sacrifice, tant était inviolable le secret avec lequel les premiers chrétiens traitaient tout ce qui avait rapport aux sacrements. Dans cette même lettre, Innocent parle aussi de l'Extrême-Onction donnée aux malades, ce qui ne doit se faire, dit-il, qu'à l'égard des pénitents qui ont été réconciliés, parce que l'Extrême-Onction est un sacrement, et que les sacrements ne peuvent être administrés à ceux qui sont encore en pénitence. Cet endroit remarquable prouve que, dans les premiers siècles, l'Extrême-Onction était aussi bien regardée comme un sacrement que l'Eucharistie. Innocent ne condamne point les laïques qui, par une dévotion usitée en ce temps-là, se servaient des saintes huiles, mais sans employer les paroles sacramentelles. A la demande qu'on lui fit, savoir si les évêques pouvaient donner l'Extrême-Onction, qui était communément administrée par les simples prêtres, il répond qu'ils le peuvent sans doute, puisque les prêtres le font. Il suppose donc comme une chose indubitable que c'est aux prêtres et non aux laïques à administrer ce sacrement.

Les Conciles de Carthage et de Milève ayant condamné, en 416, les erreurs des Pélagiens, écrivirent au saint Pape pour l'informer de ce qui avait été fait. Les deux lettres synodales furent rédigées par saint Augustin. Innocent, dans sa réponse aux Pères de Milève, dit « que toutes les matières ecclésiastiques du monde chrétien doivent être portées de droit divin au Siége apostolique, c'est-à-dire à saint Pierre, l'auteur de ce nom et de cet honneur ». Il recommande aux mêmes évêques d'en agir ainsi. « Par là », dit-il, « vous suivrez l'ancienne coutume que vous savez aussi bien que moi avoir toujours été observée par tout le monde ». Lorsque l'acte de confirmation donnée par le Pape aux Conciles de Carthage et de Milève fut arrivé en Afrique, saint Augustin dit dans un de ses discours : « Les décisions des deux Conciles ont été envoyées au Siége apostolique ; les rescrits de ce Siége sont venus, la cause est présentement finie : fasse le ciel que l'erreur puisse aussi finir ! »

Il tint le siége quinze ans, deux mois et vingt jours ; il fit les Ordres quatre fois au mois de décembre, où il consacra trente prêtres, douze diacres et cinquante-quatre évêques. Il dédia à Rome la basilique des saints Gervais et Protais, qu'il enrichit lui-même par ses offrandes personnelles. Il mourut plein d'années et de mérites, le 28 juillet de l'an 417, et fut inhumé au cimetière de Priscille. Saint Jérôme en parle avec beaucoup d'honneur

dans sa lettre à Démétrius, lui disant : « Tenez constamment la foi de saint Innocent, qui est fils spirituel et successeur d'Anastase, d'heureuse mémoire, dans la chaire apostolique, et, quelque confiance que vous ayez en vos propres lumières, gardez-vous d'embrasser une autre doctrine que la sienne ».

Acta Sanctorum. — Cf. *Histoire de l'Eglise,* par l'abbé Darras ; Godescard.

S. OURS DE CAHORS, FONDATEUR DE MONASTÈRES,

ET SAINT LÉOBAT [1], ABBÉ DE SENNEVIÈRES, AU DIOCÈSE DE TOURS

508. — Pape : Symmaque. — Roi de France : Clovis Ier.

Quid aliud monasteria quam robustorum virorum adversus seipsos dimicantium nuncupaverim castra?
Que puis-je voir dans un monastère si ce n'est un camp de robustes guerriers combattant contre eux-mêmes ?
S. Laur. Just., *de Discipl. monast.*

Bien que le Bréviaire de Bourges ne l'ait pas adopté, saint Ours, originaire de Cahors (Lot), appartient au Berry, suivant saint Grégoire de Tours, par une notable portion de sa vie passée dans cette province, et d'une façon plus directe encore que ses illustres compatriotes saint Genou et saint Ambroise. Entraîné par l'amour de la solitude et de la contemplation, il quitta de bonne heure son pays et se retira dans les déserts du Berry, où il fonda trois monastères, ceux de Toiselay (*Tausiriacum*), de Heugnes (*Onia*), et de Pontivy ou Pontigny (*Pontiniacum*).

Après avoir placé des personnes recommandables à la tête de ces pieuses maisons, il passa en Touraine, où il fonda deux autres abbayes : la première à Sennevières (Indre-et Loire), qu'il laissa avec ses instructions à la garde de son fidèle compagnon Léobat, la seconde en un lieu nommé Loches (Indre-et-Loire), sur la rivière d'Indre, au revers d'une montagne dominée par un solide château. Renonçant à pousser plus loin son pèlerinage, il se fixa lui-même en cet endroit, avec une Congrégation de moines qui s'étaient rangés sous sa loi pour glorifier le Seigneur et gagner leur vie à la sueur de leur front, suivant ces belles paroles de l'apôtre saint Paul : « Travaillez de vos mains, afin de pouvoir soulager les nécessiteux et les affligés. Celui qui ne travaille pas ne mangera pas ».

Comme il avait reçu du ciel le don de miracle, il guérissait les malades, délivrait les possédés du souffle seul de sa bouche, et faisait, au nom du Seigneur, beaucoup d'autres œuvres excellentes. Il vivait dans une grande abstinence, et recommandait à ses disciples de ne point porter leurs regards ou leurs pensées sur des choses impures. Cependant, tout en imposant aux moines ces sages et rigoureuses doctrines, il veillait avec soin à ce que leurs forces ne fussent point dépensées en fatigues inutiles, et, pour leur éviter la peine de tourner eux-mêmes la meule qui broyait leur blé, il eut

1. *Alias :* Loubace, Libesse, Leubace.

l'ingénieuse idée de substituer aux bras des hommes un moulin à roues, mis en mouvement par le courant de l'Indre. Ayant donc planté en travers de la rivière des pieux unis par de gros blocs de pierres, de manière à former une écluse, il rassembla dans un canal toute la masse d'eau, qui fit marcher la roue avec une prodigieuse rapidité et pourvut aux besoins de la communauté, sous la surveillance d'un seul frère, ce qui diminua sensiblement la besogne des moines.

Cependant Sichlaire, favori d'Alaric, roi des Visigoths, ayant entendu parler de cette curieuse machine, se rendit à Loches pour la voir, et s'en montra si émerveillé qu'il dit à notre Saint : « Abandonnez-moi votre moulin pour qu'il fasse partie de mon domaine, et je le paierai ce que vous voudrez ».

Mais le Saint répondit : « Je ne puis vous abandonner ce que nous avons eu tant de peine à construire avec nos pauvres moyens, car nos frères mourraient de faim ». — « Si vous voulez le céder de bonne volonté », ajouta Sichlaire, « je vous en remercierai. Dans le cas contraire, je l'enlèverai de force, ou j'en bâtirai un autre dont les écluses empêcheront votre roue de marcher ». — « Vous ne pouvez aller contre la volonté de Dieu », reprit le Saint, « et vous n'aurez pas ce moulin de notre consentement ».

Furieux de ce refus, mais n'osant employer la violence, Sichlaire construisit dessous une machine semblable qui, faisant refluer l'eau, empêcha de marcher et rendit inutile le moulin du monastère. Ce que voyant, le frère meunier vint trouver l'abbé vers minuit, comme il priait dans son oratoire, et lui dit : « Père abbé, levez-vous et recommandez-nous à Dieu; car la roue est arrêtée par le gonflement de la rivière et les barrages de Sichlaire ». A cette nouvelle, l'abbé dépêcha des messagers aux religieux de tous ses monastères, pour leur enjoindre de se mettre aussitôt en prières et de suspendre leurs autres occupations jusqu'à nouvel ordre. Puis il retomba lui-même à genoux, et resta deux jours et deux nuits dans son oratoire, ne cessant d'implorer le Seigneur.

Le troisième jour commençait à poindre, quand le moine préposé à la garde du moulin accourut tout joyeux, en annonçant que la roue tournait avec autant de vitesse et de facilité que par le passé. Désireux de connaître la cause de cet heureux changement, notre Saint sortit avec les frères et se dirigea vers le moulin de Sichlaire. En arrivant à l'endroit où il s'élevait la veille, quelle ne fut pas sa surprise de n'apercevoir ni bâtiment, ni canal, ni écluse. Vainement il regarda au fond de l'eau, fit sonder la rivière, il ne put découvrir la moindre trace du moulin, et depuis, personne n'en retrouva ni pierre, ni bois, ni fer, pas plus que s'il n'eût jamais existé. Il fallut donc croire que, par une volonté supérieure, la terre s'était ouverte pour engloutir et faire disparaître aux yeux des hommes une machine construite en dépit et au détriment des serviteurs de Dieu. Alors le saint Abbé envoya dire aux religieux de ses monastères : « Cessez vos prières et reprenez vos travaux ; car le Seigneur a vengé notre injure ».

Après cet événement, le saint homme vécut encore longtemps aux mêmes lieux, entouré du respect et de l'amour de tous, et, quand son heure fut venue, il fit une bonne fin digne de sa vie et partit pour sa céleste patrie. Ses dépouilles mortelles, confiées à la terre, appelèrent la bénédiction du ciel sur la contrée. Des énergumènes furent guéris et des aveugles éclairés en visitant son tombeau. Les frères auxquels il avait remis la direction de ses maisons furent confirmés dans leurs postes par la bienveillance des évêques de Touraine et de Berry, et Léobat continua de diriger l'abbaye

de Sennevières, où il termina doucement ses jours et trouva sa sépulture.

La paroisse de Loches est dédiée à saint Ours et celle de Sennevières à saint Léobat.

Acta Sanctorum, traduction de M. Veillat, dans ses *Pieuses Légendes du Berry*. — Cf. Baillet, Godescard.

SAINT CAMÉLIEN, ÉVÊQUE DE TROYES

536. — Pape : Saint Agapit Ier. — Roi de France : Childebert Ier.

Puritas cordis in duobus consistit, in quærenda gloria Dei, et utilitate proximi.

La pureté du cœur consiste à chercher deux choses : la gloire de Dieu et le bien du prochain.

Saint Bernard.

L'école ecclésiastique dirigée par saint Loup était comme une pépinière d'évêques ; elle devait donner à l'illustre pontife un successeur digne de lui. Camélien, que quelques-uns croient être celui qui échappa au massacre des compagnons de saint Mesmin, était, de tous les disciples du prélat troyen, celui qui reproduisait le plus fidèlement les vertus de son maître. « Il alliait admirablement dans ses actions la douceur et la gravité, dans ses conseils la prudence et l'habileté. Profondément versé dans les lettres profanes, il faisait surtout des saintes Ecritures ses plus chères délices, et tout en goûtant la beauté du style, il se pénétrait du sens mystérieux caché sous les mots. Il n'y avait pas un instant dans sa vie qui connût l'oisiveté ou de frivoles occupations : la pensée de Jésus-Christ réglait toutes ses démarches et leur donnait une valeur inestimable. Mais ce en quoi il excellait, c'était dans la pratique de la mortification. Il s'affectionnait au jeûne, tant il avait contracté l'habitude de la croix, et la charité seule ou le désir de cacher le secret de ses abstinences le déterminait à prendre quelquefois une nourriture plus abondante. Toujours prêt à obliger les autres, il ne demandait à personne un service dans son intérêt particulier. Son humilité allait jusqu'à céder le pas non-seulement à ses égaux, mais à ses inférieurs mêmes. Sa conversation était tellement modérée par la charité, que jamais aucun étranger ne fut humilié, jamais un ami ne fut contristé : la critique la plus soupçonneuse n'y pouvait surprendre de malice, et ses lèvres ignoraient la médisance. Simple comme la colombe dans ses fonctions pastorales, il avait au dehors la prudence du serpent ; aussi, ni bons ni méchants ne lui refusaient leur estime et leur vénération ».

Tant de vertus lui méritèrent le nom d'homme vraiment apostolique, et nous font comprendre la préférence de saint Loup, quand, pressé de désigner lui-même son successeur, il porta son choix sur Camélien. Les Troyens acceptèrent avec joie le nouveau pontife, et se félicitèrent de retrouver en lui l'image fidèle de celui qu'ils avaient perdu.

Camélien, élevé à la dignité d'évêque, ne voulut rien omettre de ses pieuses pratiques, et pour vaquer plus librement à l'oraison, il se déchar-

gea du temporel sur un économe digne de sa confiance. Ce fut saint Aventin, son condisciple autrefois, et dont il avait apprécié le mérite et la vertu. Contentons-nous de dire ici que, fidèle interprète des sentiments généreux de son maître, Aventin distribuait en bonnes œuvres la plus grande partie des revenus de Camélien. Les veuves, les orphelins comme les indigents, associaient leurs noms dans leurs actions de grâces et leurs prières, et bien des fois Dieu, récompensant par des miracles la sainte prodigalité de l'économe et de l'évêque, permettait que les provisions, malgré ces largesses, ne subissent aucune diminution.

Sous l'épiscopat de saint Camélien, la ville de Troyes tomba sous la puissance de Clovis Ier, et fit partie de la monarchie française ; mais bien que le prince fût encore idolâtre, les Tricasses n'en restèrent pas moins fidèlement attachés à leur foi, grâce sans doute au zèle infatigable du pontife qui ne négligeait rien pour écarter de sa famille spirituelle tout ce qui était capable d'altérer les croyances religieuses ou même de les ébranler.

En 493, il accueillit au passage le roi franc Clovis Ier, quand ce prince alla jusqu'à Villery, au-devant de son épouse Clotilde. Saint Camélien assista, en 511, au premier concile, convoqué par Clovis, à Orléans, contre l'Arianisme ; il y est nommé le sixième, et signa ainsi : *Camelianus episcopus ecclesiæ Tricassinæ.*

Depuis ce concile, il n'est plus parlé de notre saint Evêque que pour indiquer l'année de sa mort. Elle arriva l'an 536 de Jésus-Christ, le 28 juillet, après un épiscopat de cinquante-sept ans.

Il fut mis au nombre des Saints, quelques années après, par son successeur, saint Vincent, et ses reliques précieuses reposèrent dans l'abbaye de Saint-Loup. Visitées en 1180, par les religieux de ce couvent, elles furent placées par l'abbé Nicolas Forjot dans une châsse neuve qui fut ouverte en 1606, et laissa voir le corps du saint Pontife dans le meilleur état de conservation. Les fureurs de la Révolution nous en ont privés comme de beaucoup d'autres. Il y en a cependant un fragment considérable à l'église paroissiale de Saint-Mards-en-Othe.

La fête de saint Camélien s'est célébrée jusqu'à ces derniers temps le 28 juillet de chaque année.

Extrait de la *Vie des Saints de Troyes*, par M. l'abbé Defer.

S. SAMSON, ÉVÊQUE DE L'ANCIEN SIÉGE DE DOL, EN BRETAGNE

565. — Pape : Jean III. — Roi de France : Sigebert Ier.

Apostolos magnos præcipue effecit verus ac non simulatus gloriæ atque pecuniæ contemptus.
Ce qui a fait la grandeur des Apôtres, c'est principalement leur mépris véritable et sincère de la gloire et de la richesse.
Saint Jean Chrysostome.

Ammon et Anne, deux époux également illustres par leur naissance et par leurs vertus, dans la Grande-Bretagne, vivaient depuis plusieurs années

sans avoir d'enfant, malgré leurs prières, leurs aumônes et leurs bonnes œuvres ; Dieu leur fit enfin connaître que leur vœu allait s'accomplir. L'an 480, il leur naquit un fils, qui fut nommé Samson aux fonts sacrés du baptême[1]. Ses parents n'oublièrent rien pour l'élever dans la crainte de Dieu et dans l'observance fidèle de ses commandements.

A l'âge de cinq ans, ayant déjà l'esprit ouvert, il leur fit paraître une inclination toute particulière pour les sciences, et demanda d'étudier. Son père y répugna d'abord, dans la crainte que son fils, devenu savant, ne se fît clerc ou religieux. Mais Dieu, qui avait inspiré de si bonnes inclinations à ce jeune homme, avertit Ammon, par un ange, de le seconder. Cet excellent père obéit, et, quelque tendresse qu'il eût pour un fils si cher, il résolut d'en faire le sacrifice. Il le mena à saint Iltut, abbé d'un célèbre monastère de ce pays, qui, ayant connu d'abord les belles qualités de l'âme de cet enfant, le reçut avec joie.

Samson fut dix ans sous la discipline d'un si bon maître, et bien qu'au bout de ce terme il n'eût encore que quinze ans, il avait fait des progrès si extraordinaires dans les sciences, qu'il égalait en doctrine les plus habiles de son temps. Il ne faut pas s'en étonner, puisque l'exercice de l'oraison était inséparable de ses études, et qu'il apprenait plus au pied du crucifix que dans tous les livres de philosophie. Un jour, qu'il était tombé sur une grande difficulté sans en pouvoir tirer la vraie solution, ni de son maître ni de ses livres, il eut recours à son refuge ordinaire, joignant à ses prières un jeûne rigoureux et d'autres autérités humiliantes. La troisième nuit, comme il était en oraison, toute sa chambre fut remplie d'une lumière extraordinaire, et, en même temps, il entendit une voix qui lui disait que « Dieu avait exaucé ses vœux, que, non-seulement il avait obtenu l'éclaircissement qu'il souhaitait, mais que, dans la suite, quelque grâce qu'il demandât du ciel, elle lui serait accordée ». Cette promesse fut réalisée par de nombreux miracles.

Un jour, saint Samson, encore écolier, alla avec ses compagnons par l'ordre de saint Iltut, pour arracher les mauvaises herbes d'une pièce de blé ; comme ils étaient occupés à ce travail, une couleuvre se glissa sous la robe d'un de ces jeunes écoliers, le mordit à la jambe, et l'infecta de son venin : la mort de cet enfant était imminente. Samson, se ressouvenant de la promesse qu'il avait reçue du ciel, se mit en prières, puis, faisant couler de l'huile sainte et de l'eau bénite sur la plaie, il en fit sortir le venin goutte à goutte et rendit la santé au malade. Une autre fois, il chassa par sa parole, d'un champ nouvellement ensemencé, une nuée de corneilles qui s'y étaient arrêtées et qui mangeaient le grain qu'on y avait jeté, bien que saint Gildas, depuis abbé de Saint-Ruyer, et saint Paul, depuis évêque de Léon, avec tous leurs efforts, n'eussent pu les disperser. Et lorsqu'il fut évêque, il purgea encore les marais voisins de Dol d'une infinité d'oies sauvages qui, par leurs cris, troublaient extrêmement les religieux des monastères d'alentour, quand ils étaient en oraison, ou chantaient les divins offices.

Lorsque le jeune Samson eut achevé ses études, son père voulut le faire revenir, pour l'élever auprès de lui et en faire son appui dans le monde ; mais le saint jeune homme lui demanda avec tant d'instance la permission

1. Samson naquit dans cette partie du South-Wales, aujourd'hui connue sous le nom de Glamorganshire. Cette contrée faisait partie du pays des Demètes, et était sur les frontières des Wenètes, qui habitaient la province appelée Guent par les Bretons, et présentement connue sous le nom de Monmouthshire.

de se faire religieux, qu'Ammon, se souvenant des anciennes remontrances de l'ange, n'osa lui refuser sa demande, dans la crainte de s'opposer aux desseins de Dieu. Samson vit donc l'accomplissement de son désir : il demanda l'habit monastique au saint abbé Iltut, qui le lui donna avec une joie incroyable, à la grande satisfaction de tous les religieux du monastère. Il ne fut pas plus tôt revêtu de ces précieuses livrées de Jésus-Christ, que, se dépouillant tout à fait du vieil Adam, il renonça à toutes les inclinations de la chair, pour ne plus suivre que celles de l'esprit. Comme il redoubla sa première ferveur, il se rendit presque inimitable à ses frères dans la pratique des plus rares vertus. Sa vie était une oraison continuelle : il y passait les nuits entières, et, s'il s'en dérobait quelques moments dans la journée, c'était pour s'appliquer à l'étude des saintes Ecritures ou à quelque autre chose pour l'utilité du monastère. Son abstinence était surprenante. Depuis sa profession religieuse, il ne mangea jamais de chair ni de poisson, ni quoi que ce fût qui eût la vie sensitive : son jeûne était si extraordinaire, qu'il passait quelquefois une semaine entière sans rien manger, et, dans tout le Carême, il ne faisait ordinairement que trois ou quatre repas, plutôt pour s'empêcher de mourir que pour tâcher de vivre. Il n'avait point d'autre lit que la terre : encore le plus souvent il dormait debout, appuyé seulement contre la muraille. Il faisait tant de cas de la chasteté, que cette rare vertu fut toute sa vie le plus bel ornement de son esprit et de son corps ; et, pour éviter ce qui aurait pu donner la moindre atteinte à sa pudeur, il fuyait toute sorte de relations avec les femmes, et si la nécessité ou la charité l'obligeait de leur parler, il voulait qu'il y eût toujours quelqu'un qui l'accompagnât.

Dieu rehaussa les vertus de son serviteur par des signes miraculeux. Saint Dubrice, évêque de Caërlon, étant venu conférer les ordres dans le monastère, Samson reçut l'ordre du diaconat. Pendant cette cérémonie, on vit sur sa tête une blanche colombe qui fit connaître visiblement à tout le monde les profusions de grâce que le Saint-Esprit répandait dans son cœur au moment où le saint prélat imposait les mains sur son front. Ce prodige se renouvela plus tard, lorsqu'il reçut la prêtrise.

Des vertus si éminentes servaient beaucoup à augmenter le zèle de ses frères, qui avaient de bonnes inclinations et qui recherchaient leur perfection : elles ne furent, au contraire, qu'un sujet d'envie et de haine pour les deux neveux de l'abbé Iltut, dont l'âme était pervertie et les mœurs corrompues. Ils donnaient au Saint, dans toutes les rencontres, des marques de leur aversion, et l'excès de leur passion ne leur permettait pas de pouvoir la dissimuler. Le Saint, qui s'en aperçut aisément, en fut extrêmement affligé, non qu'il craignît le mal qu'ils lui pouvaient faire, mais il était inconsolable du danger où il les voyait de se perdre. Il se regardait comme coupable de leur péché, parce qu'il en était l'objet et l'occasion, et cette vue pénétrait son cœur d'une douleur continuelle, qui le portait à faire des pénitences incroyables et des prières continuelles, pour obtenir la conversion de ces deux malheureux. Mais plus il se sanctifiait à leur occasion, plus aussi croissaient leur rage et leur jalousie.

Celui des deux qui n'était pas prêtre avait la charge d'apothicaire de la maison. Cet emploi leur fit naître la pensée d'empoisonner le Saint, et ils s'imaginèrent qu'ils en viendraient à bout en lui présentant quelque breuvage. On avait la pratique, dans cette maison, de donner aux religieux, à certains temps, du jus de quelques herbes médicinales, pour la conservation de leur santé, et il n'était permis à personne de s'en abstenir. Ces

deux malheureux firent une potion empoisonnée, composée du suc de quelques plantes mortelles, dont ils essayèrent la force sur un animal à qui ils en donnèrent quelques gouttes dans du lait, et l'animal en mourut sur-le-champ. Lorsque Samson se présenta pour boire, ils lui donnèrent une tasse pleine de cette boisson pernicieuse. Le Saint s'aperçut bien que le breuvage qu'on lui présentait était très-différent des autres; mais pour ne point donner sujet à ses ennemis de se plaindre qu'il les eût soupçonnés légèrement, et plein de confiance en celui qui a dit dans l'Evangile que ceux qui auraient une foi vive boiraient les breuvages les plus mortels sans qu'ils leur puissent nuire, il avala tout ce qu'on lui avait donné, sans en ressentir aucun mal, au grand étonnement de ceux qui lui avaient préparé cette coupe empoisonnée. Samson, sachant bien que c'était à Dieu seul qu'il était redevable de la conservation de sa vie, en consacra de nouveau tous les moments à son service pour lui témoigner sa reconnaissance, et il remercia l'apothicaire d'une manière si douce et si honnête, qu'il gagna ce religieux, beaucoup moins méchant que le prêtre son frère, et le toucha tellement qu'il se repentit de son crime, et fit tous ses efforts pour réduire son frère à la raison, à quoi néanmoins il ne put réussir, tant l'envie possédait celui-ci.

Le dimanche suivant, Samson, faisant l'office de diacre au saint autel, présenta, selon la coutume, le calice à ce méchant prêtre. Mais ce sacrilége n'eut pas plus tôt communié, que le démon s'empara de lui dans le moment, et le tourmenta d'une manière horrible et honteuse; ce qui causa tant de frayeur à son frère, qu'il confessa publiquement leur crime commun. Il promit d'en faire pénitence le reste de ses jours, et offrit même de les employer entièrement au service du Saint, pour réparer le mal qu'il avait voulu lui faire. Toute la communauté, extrêmement surprise et affligée, et Iltut à leur tête, supplièrent Samson de ne pas leur imputer le crime des deux frères. Mais Samson, bien loin d'avoir le moindre mouvement d'indignation contre personne, était le plus désolé de tous, et se plaignait affectueusement à Dieu de ce qu'à son occasion il avait puni si sévèrement son confrère, et lui demandait pardon avec une contrition incroyable, comme s'il avait été coupable de tout le mal qu'on avait fait. Une si grande bonté donna la hardiesse aux religieux de le supplier de s'employer auprès de Dieu pour la délivrance du possédé, et d'avoir la charité de l'aller voir. Il le fit avec toute la tendresse possible, et le démon, ne pouvant souffrir les soins charitables d'un homme qui rendait si héroïquement le bien pour le mal, quitta le religieux, et le laissa sain et sauf à Samson, comme un trophée de l'amour des ennemis, d'autant plus glorieux que, pénitent de sa faute, ce religieux ne voulut plus depuis abandonner le Saint.

Après que Samson eut exercé deux ans son office de diacre, le même saint Dubrice lui conféra l'ordre de prêtrise, et il y eut encore dans cette circonstance une apparition de colombe pareille à la première. Cette sainte dignité fut pour Samson un nouveau motif d'augmenter les rigueurs de sa vie pénitente; et ce fut alors qu'il lui sembla que la règle commune du monastère n'était pas assez austère pour lui.

Cependant, dans le désir de mener une vie plus cachée, car l'éclat de ses vertus et de ses miracles l'avait déjà rendu trop célèbre dans le pays où il était, notre saint religieux demanda à saint Iltut la permission de se retirer dans un autre monastère, gouverné par l'abbé Pyron, situé dans une le assez écartée dans la mer. Celui-ci la lui accorda; mais il n'y demeura pas longtemps, car, peu de jours après son arrivée, il lui vint un courrier de la

part de son père pour lui annoncer qu'il était à l'extrémité et qu'il désirait, qu'il avait même besoin de voir ce cher fils avant de mourir.

L'abbé Pyron commanda à notre Bienheureux d'aller rendre ses derniers devoirs à ce bon vieillard. Il obéit, et, recevant cet ordre comme venu du ciel, il partit aussitôt avec un autre religieux du même monastère qui lui fut donné pour compagnon. Comme ils passaient par une forêt qui se rencontra sur leur chemin, le démon leur apparut sous la figure d'une femme qui n'oublia rien pour ébranler leur chasteté. Mais voyant que tous ses efforts étaient inutiles, il déchargea sa colère sur le compagnon de notre Saint ; il le jeta contre terre, le traîna dans le bois parmi les ronces et les épines et enfin l'accabla de mille coups. Samson, ne pouvant voir sans horreur cette insulte de Satan, fit d'une seule action un double miracle ; car, ayant recours à ses armes ordinaires, l'oraison et le signe de la croix, il mit en fuite le démon et guérit son compagnon de ses plaies ; et même, en lui rendant ses premières forces, il lui redonna aussi le courage de poursuivre leur route.

Ils arrivèrent donc enfin au logis d'Ammon. Dès que cet illustre vieillard aperçut son fils, il en eut une si grande joie et prit tant de confiance en sa vertu et en ses mérites qu'il mit toute sa conscience entre ses mains et lui fit sa confession comme pour mourir. Samson n'eut pas une moindre consolation, de son côté, de voir les bons sentiments de son père ; et par les ferventes prières qu'il fit à Dieu en sa faveur, il lui obtint la rémission de tous ses péchés et la guérison parfaite de sa maladie. Le vieillard fut si reconnaissant de ce double bienfait que, voulant consacrer au service de Dieu cette vie qu'il ne tenait plus que par un miracle du ciel, il résolut de se faire religieux avec cinq de ses fils, frères de Samson, qui s'estimèrent heureux de prendre le parti de leur père. Son épouse, qui avait consenti à cette pieuse vocation, suivit la même route ; elle se fit aussi religieuse dans un monastère de filles, où elle passa saintement le reste de ses jours. Ainsi, toute cette noble famille se sépara généreusement du monde pour aller chercher avec plus d'assurance, dans la solitude, l'unique objet de leur amour et de leurs désirs. Ils avaient encore une fille ; elle trouva cet état trop rigoureux pour elle et refusa de l'embrasser. Notre Saint, ne pouvant faire autre chose, se contenta de la recommander à ses proches pour en prendre soin et la conserver dans la pudeur et l'innocence. Il convertit de même Umbrafel, son oncle, et sa tante Asfrelle, qui suivirent en tout l'exemple d'Ammon et d'Anne.

Saint Samson, après avoir rendu grâces à Dieu d'une si belle conquête, s'en retourna dans son île avec une satisfaction qui ne peut s'exprimer. Mais sa joie fut bientôt changée en tristesse par la mort de l'abbé Pyron, qui arriva peu de temps après son retour. Cette douleur devint encore plus sensible lorsqu'il apprit que tous les religieux avaient jeté les yeux sur lui pour le faire leur abbé à la place de celui qu'ils venaient de perdre. Il fit tout ce qu'il put pour s'en défendre ; mais, enfin, il fut contraint de baisser la tête et de soumettre ses épaules à ce joug. Il se comporta, dans cette charge, avec tout le zèle, toute la prudence et toute la charité qu'on peut désirer dans un digne supérieur. Il eut aussi toujours un amour admirable pour les pauvres ; il défendit expressément d'en jamais rebuter aucun. Un jour, il avait ordonné qu'on donnât tout le miel des ruches, n'y ayant rien autre chose dans la maison ; le lendemain elles se trouvèrent plus pleines qu'auparavant, tant cette charité était agréable à Dieu. Cependant, comme son cœur aspirait toujours à la solitude, après avoir gouverné son abbaye

environ dix-huit mois, il songea aux moyens de l'abandonner. La Providence divine conduisit en ce temps-là dans sa maison quelques religieux Scots qui retournaient de Rome en leur pays. Samson, s'entretenant avec eux, reconnut de grands trésors de science et de vertu dans ses hôtes, et remarqua qu'ils étaient incomparablement plus versés dans l'Ecriture sainte et dans la théologie que tous ceux qu'il avait connus jusque-là; de sorte qu'espérant profiter beaucoup à leur école, il obtint permission de saint Dubrice de les suivre en Irlande. Il y demeura quelque temps avec eux en qualité de disciple, moins savant, à la vérité, mais beaucoup plus saint que ses maîtres; et le don des miracles, que Dieu lui donna pour lors avec plus de plénitude qu'auparavant, le rendit fameux dans toute l'Hibernie.

Les honneurs qu'il y reçut furent cause que sa demeure dans ce pays devint insupportable à son humilité; et ses maîtres ne lui pouvant plus rien apprendre, lui permirent de retourner à son monastère. Un navire tout prêt à faire voile lui en donnait l'occasion, et l'on n'attendait que lui pour se mettre en mer. On le pressait, et on le menaçait même de partir sans lui, s'il différait encore d'un moment. « Allez », leur dit alors le Saint, « partez quand vous voudrez; j'ai encore affaire ici pour tout un jour; mais demain sans faute nous ferons voyage ensemble ». Ils le laissèrent à terre, et mirent à la voile. A peine furent-ils partis, que des religieux vinrent trouver Samson, et le prier de vouloir bien délivrer leur abbé, qui était possédé du démon. Le Saint, qui avait prédit qu'il avait encore cette affaire à terminer dans l'île, se transporta tout aussitôt au monastère de ces religieux qui n'était pas éloigné du port. Il fit sa prière et délivra l'énergumène, qui fut si reconnaissant, qu'il donna son abbaye à Samson, la lui soumit, et prit la résolution de n'abandonner jamais son libérateur. Le Saint, après avoir exhorté les religieux de cette maison à vivre conformément à leurs règles et à tendre toujours à la plus grande perfection, leur promit de leur envoyer bientôt un supérieur à la place de celui qu'il venait de guérir et auquel il avait permis de le suivre. Revenant ensuite au lieu d'où le navire était parti le jour précédent, il l'y trouva encore, parce qu'un coup de vent l'avait contraint de relâcher. Il s'y embarqua comme il l'avait prédit; dès qu'il fut à bord, on eut un vent favorable, et Samson arriva heureusement à son monastère au bout de trois jours.

Ce lui fut un grand sujet de joie d'apprendre que son père et son oncle étaient les deux plus réguliers et plus parfaits religieux de sa communauté, et plus particulièrement encore Umbrafel, son oncle; ce qui l'obligea de l'envoyer comme abbé au monastère d'Irlande, qui lui avait été donné, et où il avait promis de choisir un de ses religieux pour le gouverner. Ammon y accompagna son frère par le commandement de son fils, quelque désir qu'il témoignât de suivre celui-ci partout. Mais Samson, sans avoir aucun égard aux sentiments naturels, fit partir son oncle et son père en sa présence, pour aller où il jugeait qu'ils étaient appelés de Dieu. Il prit ensuite la résolution de se retirer dans quelque désert, avec quatre des plus fervents et des plus parfaits de ses religieux, et passa pour cet effet en terre ferme, quelques efforts que sa communauté pût faire pour le retenir.

S'étant beaucoup avancé, en remontant le long des bords de la Saverne, il découvrit enfin un lieu tel qu'il le souhaitait. C'était une grotte cachée au fond d'une forêt très-épaisse, écartée du commerce du monde, et néanmoins peu éloignée des ruines d'un vieux château. Il établit dans ces masures ses quatre religieux. Il n'y avait aucun sentier qui conduisît du château à la caverne où il se retira, et où il défendit à ses disciples de le venir

trouver. Se persuadant alors qu'il n'avait rien fait jusque-là, il disait avec le Prophète : « C'est à présent que je vais commencer tout de bon ». Ce qu'on dit de son abstinence n'est presque pas croyable, car on assure qu'il jeûnait régulièrement les semaines entières sans prendre aucun aliment, et que le dimanche il mangeait la quatrième partie d'un pain qu'on lui donnait tous les mois. La prière, la contemplation et la lecture de l'Ecriture sainte étaient tous ses exercices ; il ne sortait de sa caverne que le dimanche, pour aller célébrer la messe dans l'oratoire que ses religieux avaient bâti dans le lieu de leur demeure, où il les communiait, les exhortait à la perfection ; après quoi il se retirait à travers les bois dans sa caverne, sans que le peuple qui venait à sa messe pût savoir ce qu'il était devenu.

Ce genre de vie plaisait infiniment à Samson ; mais plus il se cachait, plus sa renommée devenait grande aux environs, et plus on eut envie de connaître un homme si extraordinaire. Quelqu'un s'attacha si bien à l'observer et à le suivre, qu'il découvrit enfin la grotte où il se retirait. L'évêque du diocèse, tenant un synode à quelques lieues de l'endroit où vivaient les saints anachorètes, entendit parler de leur vie admirable, et surtout de la conduite surprenante de leur supérieur. Le récit qu'on en fit à l'assemblée donna à tous l'envie de le voir et de le connaître ; et l'homme qui avait découvert le lieu de sa retraite s'offrit à servir de guide à ceux qu'on voudrait envoyer vers lui. Quelques ecclésiastiques furent députés, qui l'amenèrent au synode, où tout le monde lui fit beaucoup d'honneur, et où il ne parut qu'avec bien de la confusion de sa part. On lui commanda de quitter cette vie sauvage, où il n'était bon qu'à lui seul, pour reprendre la vie cénobitique, où il serait utile à plusieurs ; et, pour lui ôter tout prétexte d'excuse, on le fit abbé d'un célèbre monastère que saint Germain d'Auxerre avait autrefois bâti dans cette contrée, et qui pour lors était sans supérieur. L'assemblée voulut l'entendre prêcher avant qu'il partît, et il le fit par obéissance, avec beaucoup de simplicité apparente, mais au fond avec tant de force, tant de zèle, une si vive pénétration et un emploi si judicieux des paroles de l'Ecriture sainte, que les moins sensibles en furent touchés, et que tous jugèrent qu'une si grande lumière devait être tirée de l'obscurité du cloître pour être placée dans un lieu plus éminent.

Peu de temps après la tenue de ce synode, trois évêques de la province s'assemblèrent au monastère de Samson pour ordonner un évêque dont le siége n'est point marqué. L'écrivain de la vie du Saint dit à ce propos que l'usage des églises de Cambrie était que l'on ne sacrait jamais un évêque seul ; et, comme il fallait, selon les canons, trois évêques pour en ordonner un nouveau, que ces évêques de Cambrie ordonnaient toujours aussi deux évêques assistants, avec celui qui devait remplir le siége vacant, de manière qu'il y avait toujours autant d'évêques ordonnés qu'il y en avait à les ordonner. On avait déjà choisi deux sujets qui devaient recevoir l'imposition des mains, et l'on ignorait encore qui serait le troisième, parce que les prélats avaient remis sa nomination au temps de leur assemblée, après qu'ils en auraient conféré. La veille du jour qu'ils devaient faire leur choix, Samson, passant selon sa coutume la nuit en prières, eut une admirable vision. Il lui sembla qu'au milieu d'une assemblée de personnes toutes vêtues de blanc et brillantes comme des astres, trois prélats d'une majesté éclatante, revêtus d'ornements épiscopaux, le pressaient d'entrer dans l'église avec eux ; qu'il avait pris la liberté de leur demander respectueusement qui ils étaient, et qu'on lui avait répondu que l'un d'eux était Pierre, prince des Apôtres ; l'autre, Jacques, frère du Seigneur, et le troisième, Jean, son

bien-aimé disciple, envoyés de Dieu pour le sacrer évêque ; ce qu'ils firent ensuite avec les cérémonies ordinaires ; après quoi tout disparut. Saint Dubrice, dans cette même nuit, fut averti par un ange que Dieu avait choisi Samson pour être le troisième de ceux qu'on devait sacrer. Samson fut donc élu pour être le troisième et reçut l'imposition des mains avec les deux autres ; mais une colombe blanche, lumineuse et visible à tous les assistants, parut encore sur sa tête lorsqu'on le fit asseoir sur le trône, et, se reposant tranquillement sur lui, elle ne s'envola point, quelque bruit et quelque mouvement que l'on fît jusqu'à la fin de la cérémonie. Pendant qu'il célébra le saint sacrifice de la messe, tous les assistants virent des flammes de feu sortir de sa bouche, de ses oreilles et de ses narines, et sa tête environnée de rayons comme le soleil ; et ce lui fut depuis une faveur assez ordinaire de voir des anges à ses côtés, qui le servaient à l'autel.

L'emploi d'évêque auxiliaire ne suffisait pas au zèle immense de Samson, quoique ce fût déjà trop pour son humilité : Dieu le destinait à un ministère plus considérable. Quelques années après son sacre, une nuit de Pâques, un ange l'avertit qu'il devait traverser la mer et aller en France, dans l'Armorique, gouverner le troupeau que Dieu lui avait destiné. Avant de partir, Samson alla visiter sa mère, sa tante et ses autres parents ; de là, il alla d'abord évangéliser un pays au-delà de la Saverne, où régnait encore l'idolâtrie.

Un jour que Samson voyageait avec ses frères, il se trouva dans la nécessité de passer près d'un village dont les habitants célébraient, en présence du comte du pays, une fête païenne en l'honneur d'une ancienne idole qu'ils avaient conservée, et dont le culte consistait en jeux, en danses, en festins et en toutes sortes de dissolutions. C'est en ces occasions que la superstition est opiniâtre, parce que la sensualité la soutient ; et les fêtes où les sens trouvent leur satisfaction sont toujours les mieux gardées. Un jeune homme qui conduisait un char s'étant laissé tomber, mourut sur-le-champ de sa chute. Saint Samson s'étant fait apporter le corps, resta deux heures en prières, et lui rendit la vie. La résurrection de ce jeune homme toucha tellement tous les assistants, qu'ils aidèrent eux-mêmes à renverser leur idole, et qu'ils renoncèrent pour jamais à leurs fêtes sensuelles [1].

Saint Samson délivra d'autres villageois du voisinage d'un serpent très-venimeux, dans la caverne duquel il voulut habiter, et bâtit un monastère auprès. Par le moyen de ce miracle et de plusieurs autres qui servirent de confirmation à ses discours, il sanctifia toutes ces contrées. Ses compagnons l'assistaient dans les fonctions apostoliques, chacun de son côté. Il employa quelques années à cette mission, où le fruit qu'il faisait le retint plus qu'il ne l'avait résolu. Mais enfin voulant passer dans l'Armorique, où il lui était commandé d'aller, il fit venir d'Hibernie son père Ammon, et l'établit abbé du monastère qu'il avait bâti auprès du lieu d'où il avait chassé le serpent, et où l'écrivain de sa vie dit avoir vu le signe de la croix sculpté sur une pierre très-dure par le Saint lui-même. Il voulut ainsi faire triompher le Sauveur du monde, et le faire révérer dans le lieu qui avait servi de base à une idole que la superstition de ces peuples y avait adorée.

1. Le lecteur trouvera bon que nous l'avertissions, en passant, de ne pas se révolter contre un récit qui lui fait voir des idoles encore conservées et honorées parmi les chrétiens dans le VI[e] siècle de l'Église ; attendu que, dans notre Bretagne et du temps de nos pères, on en a vu subsister jusqu'au XVII[e] siècle avec une espèce de culte ; témoin la statue de Vénus, ou de quelque autre fausse divinité, qu'on voit auprès d'Auray dans les jardins du château de Quinipili, appelée *Groueg-Houarn*, c'est-à-dire *Femme de fer*, à cause de la couleur de la pierre dont est faite cette figure, à laquelle les paysans ont rendu jusqu'au siècle de Louis XIV un culte scandaleux.

Sa dernière résolution étant prise, il exhorta son père à consommer saintement le peu qui lui restait de vie, ses religieux à se souvenir des avis salutaires qu'il leur avait donnés, et les peuples à persévérer dans la pureté de la foi qu'il leur avait enseignée, sans retourner jamais à leurs superstitions. Après quoi, suivi d'un grand nombre de saints religieux qui ne voulurent point le quitter, de saint Magloire et de saint Malo, il s'embarqua et vint heureusement aborder à la partie la plus orientale de la côte septentrionale de la Bretagne armoricaine, à un petit port nommé alors Winiau, que forme l'embouchure d'une rivière appelée le Petit-Gouyon.

A son débarquement, il rencontra un seigneur de l'endroit, nommé Privatus, qui paraissait très-affligé ; il lui demanda le sujet de sa tristesse. Privatus lui répondit que sa femme était couverte de lèpre et que sa fille était possédée du démon ; que c'était là ce qui causait sa douleur. Saint Samson le suivit dans sa maison, et ayant vu ces pauvres désolés, il les guérit miraculeusement l'une et l'autre. Privatus, voulant reconnaître une grâce si extraordinaire, offrit au saint évêque un lieu sur ses terres pour y établir sa demeure. Saint Samson accepta son offre et fit bâtir un monastère qui fut appelé Dol, qui veut dire douleur, à cause du pitoyable état où était cette famille à l'arrivée du Saint. D'autres prétendent que le pays portait le nom de Dol avant l'arrivée du Saint : ce mot Dol, en breton cambrien, signifie *terre basse et fertile*, ce qui convient très-bien, dit-on, à cette contrée. On y a édifié une ville entière qui porte le même nom et qui a été quelque temps un siége épiscopal, comme nous le dirons dans la suite. Peu de temps après, saint Samson fit encore bâtir, à Landtmeur (Lanmeur), un couvent dont il fit son neveu, saint Magloire, le premier abbé.

Cependant, de furieux troubles s'élevèrent dans la Bretagne par l'ambition et la tyrannie de Canao, qui tua lui-même le roi Jonas, par surprise, un jour qu'il était à la chasse. Saint Samson, extrêmement irrité d'un meurtre si horrible, n'eut pas de peine à se laisser aller aux prières des principaux du pays, qui le conjurèrent de faire un voyage à Paris pour y demander du secours à Childebert, roi de France, en faveur de Judual, fils du défunt et légitime héritier de sa couronne. Le succès répondit à leur désir. Le saint évêque fit son voyage avec toute sorte de bonheur, vers l'an 554. Un grand nombre de miracles que fit le Saint durant le chemin et à la cour, entre autres la mort d'un serpent très-venimeux, et surtout la guérison d'un seigneur possédé du démon, lui valut un accueil très-empressé auprès du roi Childebert. Ce prince ne crut pas devoir rétablir si vite le jeune Judual dans les Etats de son père, à cause peut-être des difficultés de l'entreprise, et aussi parce que la reine Ultrogothe s'y opposait pour des motifs qu'il n'est pas opportun de décrire ici. Mais, plein de vénération pour Samson dont il voyait les vertus et les miracles, il lui donna des terres sur la rivière de Risle, entre Brionne et Pont-Audemer, en Normandie. Notre Saint y bâtit le monastère de Pentalle [1], qu'il soumit, avec la permission de Childebert, à celui de Dol. Une fois, en allant à ce monastère, Samson passa par une maison de campagne de saint Germain, évêque de Paris, qui y était au temps des vendanges. Là il obtint une fontaine d'eau vive que saint Germain n'avait pas eu la pensée de demander à Dieu. Les deux Saints firent alors, dit-on, l'association de leurs monastères, à la condition qu'un des deux fournirait du vin à l'autre, qui n'en avait point, et que celui-ci, qui abondait en abeilles, donnerait à l'autre communauté du miel et de la cire.

1. Ce monastère n'existe plus depuis longtemps.

Notre Saint obtint enfin que Judual rentrât en possession de ses Etats; ce prince, en reconnaissance, fit des présents considérables au monastère de Dol; à sa prière et à celle de Childebert, le pape Pélage Ier érigea ce monastère en évêché, tous les évêques de la Bretagne en ayant aussi témoigné le désir, et disant qu'ils recevraient volontiers ce saint prélat dans leur corps. Le souverain Pontife envoya le Pallium à saint Samson, qui le reçut, pieds nus et prosterné devant l'autel. Depuis ce temps-là, les prélats qui lui ont succédé dans ce siége ont longtemps prétendu, contre les archevêques de Tours, au droit de métropolitain et à l'usage du Pallium; mais enfin Innocent III les fit déchoir de leurs prétentions, en déclarant expressément que saint Samson avait été simplement évêque de Dol, bien qu'il eût reçu la permission de se servir des ornements de cette dignité. Et c'est pour cela que ses successeurs conservaient encore la croix avant la suppression de ce siége, qu'ils la faisaient porter devant eux dans leur diocèse et qu'ils en timbraient leurs armes [1].

Mais revenons à notre illustre Saint : se voyant encore une fois engagé dans l'office de pasteur, il employa tous ses soins pour veiller sur le troupeau de Jésus-Christ qui lui était confié. Il visitait lui-même, une fois l'année, tout son diocèse, et, tous les ans, au premier jour de novembre, il assemblait son Synode provincial, où il travaillait avec un zèle incroyable au bon règlement de son évêché, à la réformation des mœurs du clergé et du peuple, au rétablissement et à l'ornement des églises et des hôpitaux, et mettait ses soins à remplir les cures d'ecclésiastiques qui fussent savants et vertueux.

Ce fut ce même zèle pour la maison de Dieu qui le fit transporter de nouveau à Paris, pour y assister au troisième Concile qui fut convoqué dans cette fameuse ville en 557; il y fit paraître sa profonde humilité : car il ne voulut point souscrire entre les archevêques, comme il eût pu le prétendre; mais il signa seulement l'avant-dernier de tous les évêques, en ces termes : « Samson, pécheur, j'ai signé ». Cette même humilité lui fit refuser d'aller loger dans un appartement que le roi lui avait fait préparer dans son palais, ayant mieux aimé se retirer dans le monastère bâti par saint Germain, sous le nom de Saint-Vincent, et dont nous avons parlé ci-dessus. Notre Saint était, à cette époque, tout cassé par l'âge : il voyageait dans un chariot; une des roues s'étant brisée, dans la Beauce, en un endroit où il n'y avait ni charron, ni aucun ouvrier, ni aucun bois, ceux qui l'accompagnaient furent consternés; mais Samson fit le signe de la croix sur la roue qui fut aussitôt rétablie. Childebert, informé du miracle, voulut qu'on bâtit un monastère en ce lieu : notre Saint l'appela Rotmou et le mit sous la dépendance de l'abbaye de Dol. En s'en retournant à son évêché, il fit dans tout le chemin des miracles continuels; entre autres il fit sortir du corps d'un homme une couleuvre qui y était entrée pendant son sommeil. Etant arrivé à la ville de Dol, il retira deux agonisants des portes de la mort; il délivra huit démoniaques et obtint la fécondité à plusieurs femmes stériles; enfin, il rendit la vue à une dame de qualité qui l'avait perdue en punition de ce que, au mépris de sa défense, elle était entrée dans son monastère. Tels furent les miracles de ce grand Saint, qui passa, depuis, le reste de ses jours, ou plutôt toute sa vieillesse, dans la même ferveur, les mêmes oraisons, les mêmes jeûnes, les mêmes veilles et les mêmes austérités qu'il

1. Cette histoire du *Pallium* de saint Samson est racontée très-diversement, très-embrouillée, très-contestée. N'ayant pu découvrir la vérité, nous avons laissé, à titre de document, ce passage du Père Giry tel qu'il était.

avait pratiquées dans la plus grande vigueur de son âge, et avant qu'il fût élevé à la prélature.

Mais enfin, Dieu, voulant récompenser ses mérites d'une couronne éternelle, lui envoya une maladie qui lui fit connaître que l'heure de son triomphe approchait. Alors, il fit appeler ses chanoines et ses religieux; il les avertit de son trépas, leur présenta saint Magloire comme un autre Elisée, qu'il leur laissait avec l'esprit d'Elie, afin qu'ils en fissent l'élection pour son successeur, et, après avoir fait un discours des plus touchants et reçu de leurs mains les derniers Sacrements avec une dévotion qui tirait les larmes des yeux de tous les assistants, il leur donna sa bénédiction puis il rendit son esprit à son Dieu, le 28 juillet, l'an de Notre-Seigneur 565.

Trois saints prélats honorèrent ses pompes funèbres : saint Brieuc, qui a donné son nom à sa ville et à son évêché; saint Gurval, évêque de Saint-Malo, et saint Ruélin, évêque de Tréguier. Les anges voulurent aussi assister à ses obsèques : car, pendant qu'on faisait la cérémonie de son enterrement, il parut une lumière extraordinaire sur son tombeau, et l'on entendit un concert dont l'harmonie était si charmante, que chacun jugea bien qu'elle venait du ciel.

Les principaux disciples de Samson furent saint Magloire, son diacre et son successeur à Dol; saint Budoc, successeur de saint Magloire; saint Similien, abbé du monastère de Taurac; saint Ethbin et saint Guénolé le Jeune, tous deux religieux du même monastère de Taurac; le fameux saint Méen, fondateur de celui de Gaël; outre le père, l'oncle, la mère, la tante, les frères, les cousins du Saint et plusieurs grands hommes en France, dans l'une et dans l'autre Bretagne, qui ont porté partout le nom et la gloire de Samson.

On le représente, tantôt avec une colombe planant sur sa tête, et quelquefois chassant devant lui un dragon.

CULTE ET RELIQUES.

Le nom de Samson est le premier dans les litanies anglaises du VIIe siècle, entre les saints confesseurs de la nation. Sa fête est marquée à neuf leçons dans les anciens bréviaires de Dol, de Léon et de Saint-Brieuc, au 28 de juillet, et à douze dans celui de l'abbaye de Saint-Méen. Sa mémoire est aussi célébrée dans les bréviaires de Nantes, de Quimper, de Rennes, de Tréguier, d'Orléans, et dans les martyrologes romains d'Usuard et autres. L'église cathédrale, aujourd'hui paroisse de Dol, porte le nom de Saint-Samson, aussi bien que plusieurs églises paroissiales dans les autres diocèses. Son corps fut enlevé de celle de Dol, du temps des Normands, et porté à Paris, sous le roi Lothaire, par Salvator, évêque de l'ancien siége d'Aleth, avec plusieurs autres corps saints, et depuis une partie fut rapportée en Bretagne. L'Eglise de Dol possédait un fémur, un tibia, quelques fragments d'autres ossements et quelques vertèbres de son saint patron. Ces saintes reliques furent visitées et transférées dans une châsse neuve, le 24 décembre 1579, par l'évêque diocésain nommé Charles d'Epinal. A l'époque de la Révolution, elles étaient placées à côté du maître-autel de la cathédrale, dans un très-beau et très-grand reliquaire ; mais elles sont maintenant détruites. Quant au reste du corps de saint Samson, laissé à Paris, il fut partagé entre l'église de Saint-Barthélemi et la ville d'Orléans. Dans cette dernière, on bâtit, en l'honneur du saint évêque, une église qui a été occupée par les Jésuites jusqu'à leur destruction. Ils ne possédaient pas les reliques de saint Samson ; elles avaient été si bien cachées, du temps des ravages des protestants, dans le XVIe siècle, qu'on n'a jamais pu les retrouver. Peut-être furent-elles l'objet de la fureur de ces impies. Les ossements, conservés à Paris, étaient, en dernier lieu, dans l'église de Saint-Magloire ; ils se trouvent maintenant dans celle de Saint-Jacques du Haut-Pas. La châsse qui contenait ces reliques ayant été ouverte en 1647, le 19 janvier, on y trouva la quantité d'ossements exprimée dans le procès-verbal, avec cette inscription : « C'est ici la plus grande partie du corps de saint Samson ».

Nous avons corrigé et complété le Père Giry, pour cette biographie, avec les *Vies des Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau.

XXIXe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Tarascon, en Provence, sainte MARTHE, vierge, hôtesse de notre Sauveur, et sœur de sainte Marie-Madeleine et de saint Lazare [1]. 84. — A Rome, sur la voie Aurélienne, saint Félix [2], deuxième du nom, pape et martyr, qui, ayant été chassé de son siége par l'empereur arien Constance, en haine de la foi catholique, perdit glorieusement la vie à Sora, dans la Terre de Labour. Son corps, enlevé de là par ses clercs, fut enterré sur la même voie ; et, depuis, il fut transféré à Rome dans l'église de Saint-Côme et Saint-Damien, où il fut trouvé sous l'autel au temps du pontificat de Grégoire XIII, avec les reliques des saints martyrs Marc, Marcellien et Tranquillin : on déposa toutes ces reliques au même lieu, le dernier jour de juillet. On trouva encore sous cet autel les corps des saints martyrs Abonde, prêtre, et Abondance, diacre, qui, peu de temps après, furent solennellement transportés, la veille de leur fête, dans l'église de la Compagnie de Jésus. 359. — Encore à Rome, sur le chemin de Porto, les saints martyrs SIMPLICE, FAUSTIN et BÉATRIX, exécutés au temps de l'empereur Dioclétien. Les deux premiers, après avoir enduré de nombreux supplices, furent condamnés à avoir la tête tranchée ; quant à Béatrix, leur sœur, elle fut étouffée en prison pour avoir persévéré dans la confession de Jésus-Christ. 303. — A Rome encore, les saintes martyres Lucille et Flore, vierges ; Eugène, Antonin, Théodore, et dix-huit de leurs compagnons, qui endurèrent un glorieux martyre sous l'empire de Gallien. 262. — A Gangres, dans la Paphlagonie, saint Callinique, martyr, qui fut battu avec des verges de fer et tourmenté par d'autres supplices ; jeté enfin dans une fournaise ardente, il y rendit son esprit à Dieu. — En Norwége, saint OLAUS II ou OLAF, roi et martyr. 1030. — A Troyes, en Champagne, saint LOUP, dit ordinairement saint LEU, évêque et confesseur, qui passa dans la Grande-Bretagne avec saint Germain d'Auxerre, pour en extirper l'hérésie pélagienne, et préserva, par ses prières, la ville de Troyes de la fureur d'Attila, qui ravageait les Gaules ; enfin, après avoir dignement rempli les devoirs de l'épiscopat pendant cinquante-deux ans, il se reposa en paix. 479. — A Saint-Brieuc, saint GUILLAUME [3], évêque et confesseur. 1237. — Le même jour, le décès de saint PROSPER, évêque d'Orléans. 463. — A Todi, saint Faustin, confesseur. IIIe s. — A Mamia, dans la Galice, sainte Séraphine, vierge. Vers 462.

1. Quelques martyrologes indiquent au même jour les fêtes de sainte Marthe, de sainte Marie-Madeleine et de saint Lazare. Nous avons donné la vie de sainte Marie-Madeleine au 22 juillet, et nous donnerons celle de saint Lazare au 17 décembre.

2. On agita, sous le pontificat de Grégoire XIII (1572-1585), entre les cardinaux Baronius et Santorio, la question de savoir si l'on devait retenir le nom de Félix II dans le martyrologe romain, comme Pontife et comme martyr. Santorio voulait qu'il fût conservé à ces deux titres, lorsque le 22 juillet 1582, veille de sa fête, on retrouva son corps dans l'église des Saints-Côme-et-Damien, avec une inscription qui déclarait que Félix avait été Pontife et martyr. Baronius dit à ce sujet (*Annal. eccles.*, ann. 357, n° 42) : « Ce fut pour moi une véritable joie de céder la palme au cardinal Santorio qui s'était constitué dans notre commission le défenseur de Félix. Il me parut que je triomphais de mon éminent adversaire et ami, puisque la vérité était victorieuse entre nous deux ».

Toutefois, quelques critiques modernes effacent Félix II de la liste des Pontifes, croyant que cette inscription n'est pas authentique. Quelques écrivains soutiennent que le corps est conservé à Padoue, dans l'église des Cordeliers et que le cercueil porte une inscription avec le titre de Saint, placée en 1503. On raisonne encore aujourd'hui sur la légitimité de Félix II. Divers auteurs le croient Pape légitime. Bellarmin a composé en sa faveur une dissertation apologétique. Il y en a qui ne le regardent ni comme Saint, ni comme Pape, ni comme Martyr, mais qui veulent qu'il ait été antipape et même blâmable dans ses doctrines. De ce nombre sont Noël Alexandre, Sangallo, Fleury. — En attendant que la lumière se fasse, respectons la lettre du martyrologe romain, acceptons comme un bienfait précieux la découverte dont Baronius fut le contemporain, et saluons le nom de saint Félix II comme celui d'un Pape légitime et d'un Martyr de la foi. — Cf. *Histoire des souverains Pontifes romains*, par Artaud de Montor, t. 1er, et *Histoire générale de l'Eglise*, par l'abbé Darras, t. IX, p. 518.

3. Il est patron secondaire du diocèse de Saint-Brieuc, et sa fête ne se célèbre dans cette église que le dimanche après le 29 juillet.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Rennes, saint Guillaume, évêque et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Meaux, saint Loup, évêque et confesseur, cité à ce jour au même martyrologe. — Aux diocèses de Cologne et de Rennes, mémoire des saints Félix, pape, Simplice, Faustin et Béatrix, martyrs, cités au même endroit. — Au diocèse de Cologne, mémoire de saint Loup, cité à la même source. — Dans l'ancien diocèse de Léon, diocèse actuel de Quimper et Léon, saint Suliau, Suliac ou Sulia, abbé, cité aussi aux martyrologes de France du 1er octobre et du 8 novembre. Fils de Bromail, roi de Galles, il fit dans sa jeunesse la rencontre du saint abbé Gurmarch qui l'entraîna dans son monastère de Meibot, dont il devint abbé. Obligé de se dérober aux sollicitations criminelles d'une femme de mauvaise vie, il quitta sa patrie et son monastère et aborda dans la Bretagne armoricaine, à l'embouchure de la Rance. Il gagna à Jésus-Christ les infidèles de cette contrée et se vit bientôt à la tête d'une quinzaine de religieux jaloux de vivre sous la direction d'un maître d'une si haute réputation. La petite ville de Saint-Suliac (Ille-et-Vilaine, arrondissement de Saint-Malo, canton de Châteauneuf-en-Bretagne) rappelle encore de nos jours la retraite de notre Saint. Son corps fut déposé dans l'église paroissiale de Plouer (Côtes-du-Nord, arrondissement et canton de Dinan), et l'on montre encore au bas de cette église son tombeau de pierre sur lequel se dessine une grande croix. VIe s. — A Aix, en Provence, sainte Marcelle, vierge, servante de sainte Marthe. Elle devint disciple de Jésus-Christ, et, ayant suivi sa maîtresse dans les Gaules, eut part à la gloire de ses travaux, aussi bien qu'à l'honneur de la persécution qu'elle eut à endurer de la part des Juifs. Ier s. — A Dol (Ille-et-Vilaine), au diocèse de Rennes, saint Génevé, supérieur du monastère de Dol, et évêque régionnaire. 639. — A Troyes, les saintes Flore et Lucille, vierges et martyres, citées au martyrologe romain de ce jour. Saint Pierre Damien prononça leur panégyrique. Selon l'ancien bréviaire de Troyes, on conservait leurs chefs dans le monastère de Sainte-Marie-aux-Oies. — Au monastère de Saint-Bertin (*S. Bertinus, Sithiu*, Ordre de Saint-Benoît), au diocèse d'Arras, le vénérable Héribert, abbé, célèbre par son amour de la pureté, son zèle pour la maison de Dieu et sa piété envers les fidèles trépassés. Fin du XIe s.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Rome, sur la voie de Porto, les saints martyrs Abséode, Rufe, Abde, Pontien et Nicet, cités par saint Jérôme. — En Afrique, les saints martyrs Félix, Nicétas ou Niticas, Postinienne ou Postunienne et Philippe, cités par le même. — Les saints Philippe, Saturnien et Céleste, martyrs, et les saintes Anastasie, Patrunie et Pélagie, martyres, cités par saint Jérôme sans plus de détails. — Chez les Grecs, le martyre de deux enfants, de leur père et de leur mère, qui périrent par le feu. — Chez les Grecs encore, les saints Benjamin, Bérée ou Vérée, Binée et Bénée, dont les noms seuls sont parvenus jusqu'à nous. — A Constantinople, saint Constantin Ier, patriarche de ce siége et confesseur. Le troisième Concile de Constantinople (680) fit son éloge ; dans le sixième, son orthodoxie et la sincérité de sa foi, qui avaient été mises en doute, furent parfaitement démontrées. 676. — En Suède, saint Olaüs, roi de cette contrée, et différent de son homonyme du martyrologe romain. Il fut converti à la foi par saint Anschaire, archevêque de Hambourg et de Brême, pendant la seconde mission que celui-ci entreprit en Suède pour y prêcher la foi. Tous deux s'aidèrent mutuellement dans l'œuvre difficile de l'établissement et de la propagation de la foi dans les pays scandinaves. Ce zèle pour la maison de Dieu lui créa des ennemis : Olaüs ayant refusé de sacrifier aux idoles, dans un temps de famine, il leur fut lui-même sacrifié en expiation, à Birka, par les mains des révoltés. IXe s.

SAINTE MARTHE, VIERGE,

HOTESSE DE JÉSUS-CHRIST, SŒUR DE SAINTE MARIE-MADELEINE ET DE SAINT LAZARE

84. — Pape : Saint Clet. — Empereur romain : Domitien.

Duæ sunt vitæ, activa scilicet Marthæ et contemplativa Mariæ; sed activa prior est tempore quam contemplativa, quia ex bono opere tenditur ad contemplationem.

La vie revêt deux formes : Marthe est le symbole de la vie active, et Marie celui de la vie contemplative. L'une conduit à l'autre; la première est la base de l'édifice, la seconde sa perfection.

Saint Grégoire le Grand.

Nous avons dans cette excellente vierge une disciple, une hôtesse et une épouse de Jésus-Christ : une disciple, parce qu'elle était une de ces saintes femmes qui, charmées de la douceur et de la sainteté de ses paroles, le suivaient ordinairement pour profiter de ses admirables instructions; une hôtesse, parce qu'elle avait souvent eu l'honneur de le recevoir dans sa maison de Béthanie et de lui présenter à manger; enfin une épouse, parce qu'ayant conservé durant toute sa vie la fleur de sa virginité, elle est sans doute du nombre de celles qu'il honore particulièrement de la qualité de ses épouses. Sainte Marthe était fille de Théophile, Syrien de nation, et riche seigneur de Syrie, et d'Eucharis, noble juive, du sang royal d'Israël; elle avait pour sœur utérine sainte Marie-Madeleine, et pour frère utérin saint Lazare, dont le père n'est pas connu; dans le partage de leurs biens, Marthe eut en particulier pour elle la maison de Béthanie; et n'ayant nulle part au libertinage de sa sœur, qui s'oublia dans les commencements, elle se conserva dans l'innocence, dans la modestie et dans la pudeur, qui doivent être si chères aux personnes de son sexe. Elle se fût sans doute engagée dans les liens du mariage, si elle n'eût entendu de la bouche de Notre-Seigneur les excellents éloges qu'il donnait souvent à la virginité.

La première fois qu'il en est parlé dans l'Evangile, c'est à l'occasion d'un voyage que Notre-Seigneur fit à Béthanie. « Une femme », dit saint Luc, « nommée Marthe, et qui avait pour sœur Marie, le reçut en sa maison ». Il fallait néanmoins qu'elle eût déjà mérité les bonnes grâces de ce divin Maître, et qu'elle fût du nombre de ses disciples : autrement il ne se serait pas retiré chez elle. Ce fut alors qu'elle s'acquitta envers lui de tous les devoirs d'une hospitalité parfaite. Car, premièrement, elle le reçut, comme dit Simon de Cassia, avec un esprit plein de révérence et avec un cœur plein de joie, d'affection et de tendresse; et c'est ce que désigne saint Luc par ces paroles : *Excepit illum in domum suam;* « elle l'accueillit et le logea dans sa maison ». Secondement, elle prit un soin extraordinaire de le bien traiter; et, comme elle savait qu'elle était une esclave qui avait reçu son Créateur, selon la manière de parler de saint Augustin, elle n'épargna rien pour lui donner toutes les marques de son respect et de sa reconnaissance : ce qui obligea même Jésus-Christ de lui dire qu'elle s'embarrassait de trop de choses et que sa sollicitude était trop grande : *Sollicita es et turbaris erga*

plurima. Enfin, quoiqu'elle ne manquât pas de serviteurs et de servantes pour les services ordinaires de sa maison, néanmoins, quand il fut question de traiter ce Roi du ciel, elle ne s'en reposa sur personne, mais elle mit elle-même la main à l'œuvre; suivant ces autres paroles de l'Evangile : *Satagebat circa frequens ministerium.* Et, certes, si depuis l'on a vu des reines et des impératrices se tenir extrêmement honorées de servir à table les serviteurs de Dieu, comme la femme de l'empereur Maxime y servit le glorieux saint Martin, il ne faut pas s'étonner si Marthe, recevant le Fils de Dieu, ne voulut point que d'autres mains que les siennes préparassent son souper et lui présentassent à manger. Il n'y avait que sa sœur Madeleine qu'elle voulait bien faire participante de son bonheur, ne croyant pas qu'elle pût avoir un emploi plus honorable que celui que les Anges mêmes avaient eu dans le désert : *Angeli ministrabant ei;* mais, comme Notre-Seigneur était plutôt entré dans cette maison pour y nourrir ces saintes sœurs du pain de sa parole, que pour en recevoir une nourriture corporelle, il préféra le repos de Madeleine, qui s'était mise à ses pieds pour recevoir ses instructions, aux empressements de Marthe, qui préparait les mets, mettait la nappe et disposait toutes choses pour le repas.

Cependant il ne faut point douter que, lorsque le temps de la réfection fut venu, Madeleine ne se soit jointe à sa sœur pour une fonction si honorable, comme il est aussi fort probable qu'après le repas, et tout le reste de la journée, Marthe jouit à son tour de l'ineffable douceur de la conversation de ce grand Maître : ce qui arriva même très-souvent, puisqu'il a eu plusieurs fois la bonté de prendre son logement chez une si pieuse hôtesse. C'est ici que le lecteur peut faire une sérieuse réflexion sur les grands accroissements de grâce qui se faisaient continuellement dans son âme, lorsque, l'Auteur de tous les biens passant les nuits entières dans sa maison, elle avait la commodité de lui représenter ses besoins et d'ouvrir en même temps son cœur pour recevoir la rosée céleste qu'il voulait y répandre ; Notre-Seigneur, infiniment généreux et magnifique, dut lui payer libéralement la bonne réception qu'elle lui faisait, et lui donner une abondance extraordinaire de bénédictions spirituelles.

Après cette première rencontre, saint Jean, dans son Evangile, nous en rapporte une seconde où, d'un côté, l'amour de Jésus-Christ pour sainte Marthe, et de l'autre, l'éminente vertu de cette sainte femme, parurent avec beaucoup d'éclat. Ce fut à l'occasion de la maladie et de la mort de son frère Lazare, qui arriva dans sa maison de Béthanie. Marthe fit voir sa confiance en Jésus-Christ, sa résignation aux volontés de Dieu, et sa patience invincible lorsque, voyant ce cher frère malade, elle se contenta de mander à Notre-Seigneur ce qui en était, sans le prier ni de le guérir, ni de le venir voir, ni de lui donner à elle-même aucune consolation. Elle fit voir son respect et sa dévotion pour ce divin Maître, lorsqu'apprenant qu'il approchait de Béthanie, elle quitta aussitôt les plus notables d'entre les Juifs, qui étaient venus la consoler, pour aller au-devant de lui, et sortit même hors des portes du bourg, pour lui rendre plus d'honneur. Elle fit voir la grandeur de sa foi, lorsqu'elle protesta qu'elle croyait : premièrement, que, si Notre-Seigneur eût été présent, son frère ne fût pas mort ; secondement, qu'il ressusciterait au dernier jour, c'est-à-dire au temps de la consommation des siècles ; troisièmement, que Notre-Seigneur était le Fils du Dieu vivant, que son Père l'avait envoyé au monde pour en être le Sauveur et le Rédempteur ; et que, comme il était la résurrection et la vie, il avait le pouvoir de ressusciter dès lors son frère, quoiqu'il fût mort depuis quatre jours.

Confession qui ne paraît pas moins relevée ni moins généreuse que celle que le Père éternel inspira à saint Pierre, et qui mérita à cet Apôtre les clefs du royaume des cieux. Aussi, Notre-Seigneur, « qui aimait Marthe », comme dit saint Jean, *diligebat Martham*, eut égard à ses désirs ; et, s'étant transporté au sépulcre de Lazare, il le fit sortir tout vivant du sein de la mort. Les larmes de Madeleine contribuèrent sans doute à ce grand miracle ; mais la foi de Marthe n'y contribua pas moins, d'autant plus que ce fut Marthe qui avertit Madeleine de la venue de leur Maître, et qui l'amena vers lui, afin qu'elles obtinssent plus facilement ensemble ce qu'une seule ne se jugeait pas digne d'obtenir.

Nous n'avons plus, après cela, qu'un seul mot sur notre Sainte dans l'Evangile : Notre-Seigneur ayant un jour été invité à souper, dans Béthanie, Marthe fut celle qui servit à table : *Martha ministrabat :* ce qui montre que cette excellente fille avait une inclination particulière pour ces emplois, qui paraissent humiliants aux yeux des hommes, et se plaisait régulièrement à servir les autres. Baronius, en l'année 34 de ses *Annales*, écrit qu'elle était de ces pieuses femmes qui suivirent Jésus-Christ sur le Calvaire, le jour de sa Passion, et qui, étant allées le troisième jour à son tombeau, eurent le bonheur de le voir dans l'état de sa Résurrection glorieuse. Il nous paraît aussi fort probable que ce bon Maître la visita quelquefois à Béthanie, durant les quarante jours qu'il demeura sur la terre avant son Ascension. Mais surtout nous avons remarqué, d'après saint Luc, qu'il s'y transporta et y mena même ses Disciples, le jour qu'il voulut monter au ciel. De là, il est aisé de conclure que Marthe fut présente à cette dernière action de son grand voyage sur la terre, et qu'elle reçut alors sa dernière bénédiction extérieure et sensible, avec tous les Disciples. On peut croire encore fort raisonnablement qu'elle accompagnait la Sainte Vierge dans le cénacle lorsque le Saint-Esprit, au jour de la Pentecôte, y descendit en forme de feu, et qu'il remplit tous les assistants, non-seulement de l'abondance de ses grâces, mais aussi de sa divine personne, et qu'ainsi elle eut part à cette inestimable faveur; ou, si elle n'y était pas, elle reçut assurément le même don par l'imposition des mains des Apôtres, qui l'étendirent ensuite sur tous les Disciples.

Il n'est point nécessaire de répéter ici ce qui lui arriva en Judée, après l'accomplissement de ces grands mystères. On peut voir, dans la vie de sainte Madeleine, comment elle fut persécutée par les Juifs, et comment, après avoir souffert une infinité de traverses et d'embûches, elle fut enfin mise dans un vaisseau sans voiles, sans rames, sans pilote, sans provisions, pour périr misérablement au milieu de la mer. Mais Dieu, qui l'avait destinée à apporter les premiers rayons de la foi dans les Gaules, la préserva de ce naufrage, qui paraissait inévitable, et la fit heureusement aborder au port de Marseille ; là, ayant été reçue des habitants avec bienveillance, elle travailla quelque temps à leur conversion. Ensuite elle alla à Aix, à Avignon et aux autres lieux d'alentour, où elle s'employa de tout son pouvoir à éclairer des lumières de l'Evangile ces pays idolâtres et corrompus par les vices du paganisme.

Il parut en ce temps, sur les bords du Rhône, aux environs de la ville d'Arles, un horrible dragon qui, étant moitié animal terrestre et moitié poisson, causait de grands maux sur la terre et dans la rivière ; car, se cachant dans l'eau, il renversait les vaisseaux qui passaient, pour engloutir les passagers ; et, d'ailleurs, il faisait des courses dans la forêt voisine, où il égorgeait et dévorait tous les hommes qu'il rencontrait. Les habitants con-

naissant la vertu incomparable de sainte Marthe, et le grand don des miracles qu'elle avait reçu du ciel, la supplièrent, avec larmes, de les délivrer de ce monstre, lui promettant que, si elle leur faisait cette grâce, ils croiraient tous en Jésus-Christ et embrasseraient la religion chrétienne. Marthe avait trop de compassion pour leur misère et trop de zèle pour la gloire de son maître, pour leur refuser un secours qui, en les soulageant, pouvait contribuer si avantageusement à l'établissement du Christianisme. Elle se transporta donc dans le bois voisin, où elle trouva le dragon qui achevait de dévorer un homme. Elle fit aussitôt le signe de la croix vers lui et lui jeta de l'eau bénite ; et, par la vertu de ces deux actions, elle l'affaiblit tellement, qu'il n'eut plus le pouvoir de nuire à personne. Elle le lia comme un agneau avec sa ceinture, et l'amena au peuple, qui le tua à coups de pierres et de lances. On dit que le nom de Tarascon, que porte la ville qui est en cet endroit, lui a été donné à cause de ce dragon et en mémoire de ce prodige, parce que Tarasque, en provençal, signifie *une chose horrible*. Cette étymologie n'est guère vraisemblable, puisque Strabon, qui est plus ancien que la prédication de l'Evangile, fait mention de cette ville sous le nom de Tarascon, dans les livres de sa *Géographie*.

Ce qui est plus certain, c'est que sainte Marthe choisit cette ville pour le lieu de sa retraite, et qu'elle y assembla une illustre compagnie de personnes de son sexe, avec lesquelles elle vécut dans une très-grande austérité de vie et une sainteté admirable. Comme elle enseignait à Avignon la doctrine de la foi, un jeune homme, qui était au-delà du Rhône, ayant une extrême passion de l'entendre et n'ayant point de bateau pour passer, se hasarda de passer à la nage ; mais ses forces le trahissent, et il disparaît sous les eaux. Le lendemain, seulement, vers la neuvième heure du jour, des pêcheurs le retirent avec leurs filets ; on porte ce corps inanimé dans la ville ; le peuple s'écrie qu'il faut l'amener à la sainte et lui demande ce nouveau miracle. « Si vous voyez ce jeune homme vivant et rendant témoignage à Jésus-Christ, croirez-vous vous-mêmes ? » dit Marthe. La foule s'écrie : « Nous croirons que votre Sauveur est vraiment le Fils de Dieu, et Dieu lui-même qui vous a choisie pour être le ministre de sa parole ». Pleine de joie et de confiance dans les promesses de Jésus-Christ, sainte Marthe se met à genoux et implore le Sauveur qui avait ressuscité son frère Lazare. La foule émue se prosterne contre terre, et toute cette ville crie vers le Seigneur ; alors Marthe se lève, s'avance vers le cadavre, et commandant à la mort : « Jeune homme », dit-elle, « au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, levez-vous et rendez témoignage des grandes choses que la bonté du Rédempteur a faites en votre faveur » ; et le mort se redresse plein de force ; son âme vivante éclate dans ses yeux ; ses lèvres s'ouvrent pour remercier le Seigneur ; il proclame sa foi en Jésus-Christ, et demande le baptême. « Jésus-Christ est vraiment Dieu », dit la foule transportée d'émotion et de joie, « et il n'y a pas d'autre Dieu ».

Marthe se soumettait à une vie de pénitence, dont l'histoire nous a conservé les détails. Elle marchait toujours nu-pieds, usage adopté par les chrétiens et même par les païens dans les cérémonies d'expiation, mais que Marthe conserva pendant tout le reste de sa vie. Elle était vêtue de la laine la plus grossière, et portait, pour coiffure, une tiare blanche en poil de chameau ; la tiare faisait partie du costume oriental, et paraît être cette espèce de turban avec lequel on a coutume de représenter les rois Mages.

Elle fit, dans le voisinage de Tarascon, une retraite de sept années,

vivant dans la pénitence la plus austère. Son lit était un faisceau de sarments de vigne ; son corps portait une ceinture de crins de cheval, remplie de nœuds, et un cilice qui lui déchirait les chairs. Les herbes et les fruits sauvages étaient sa seule nourriture ; néanmoins, nous voyons que, dans son ermitage, elle trouvait encore le moyen d'exercer l'hospitalité avec les dons qui lui étaient offerts. Beaucoup de chrétiens s'étaient bientôt formés à la suite de ses prédications, et les fidèles venaient porter à sa retraite de nombreux dons qui étaient employés à exercer l'hospitalité envers les étrangers. Les historiens font entendre que le renouvellement des provisions de la petite communauté se faisait aussi par des moyens miraculeux, et que jamais elle n'éprouva d'embarras à nourrir les fidèles qui accouraient dans sa solitude ; elle fut assurément un des premiers chrétiens qui aient commencé cette vie de mendicité que le christianisme a toujours glorifiée, et que de nombreux fidèles ont pratiquée depuis et pratiquent encore. Du reste, elle ne vivait pas seule dans cette solitude ; ses autres compagnes la partageaient ; toutes priaient ensemble et s'en allaient dans tous les lieux voisins prêcher Jésus-Christ ; aussi toutes les villes qui environnent Tarascon revendiquent-elles aujourd'hui sainte Marthe pour leur apôtre. C'est pendant cette retraite, dans ce que les historiens du temps appellent le désert de Tarascon, qu'elle fit périr miraculeusement le monstre si célèbre dans l'histoire, sous le nom de Tarasque.

La douceur de la solitude où vivait sainte Marthe, aussi bien que l'ardeur de la foi, devait pousser vers cette retraite les nouvelles chrétiennes qui naissaient tous les jours aux rayons de cet apostolat ; on tient pour certain que Marthe en réunit un grand nombre autour d'elle, les faisant vivre sous la règle d'une communauté qu'elle dirigeait ; ces compagnes de Marthe, dont les filles, sous tant d'habits différents, remplissent aujourd'hui la chrétienté, ont donc inauguré parmi les chrétiens la vie cénobitique, appuyée sur les vœux qui en sont la base ; les religieuses et les religieux hospitaliers du Saint-Esprit ont même la prétention de remonter à l'institution de sainte Marthe, et la réclament comme leur fondateur direct ; bien que cette prétention ne soit pas suffisamment justifiée, il convient cependant de s'y arrêter ; l'établissement, par sainte Marthe, du premier exemple de vie cénobitique, est un fait assez important pour être suffisamment discuté ; les Chevaliers Hospitaliers ont un bréviaire dont on possède une édition de 1553 ; on y lit, dans une leçon de l'office de sainte Marthe, le curieux passage suivant : *Dum autem Magdalena devotioni et contemplationi se totam exponeret, Lazarus quoque plus militia vacaret, Martha prudens et sororis et fratris partes strenue gubernabat, et militibus ac famulis sedule ministrabat.* « Pendant que Madeleine était entièrement vouée à la prière et à la contemplation, et que Lazare s'occupait plus spécialement des choses militaires, la prudente Marthe dirigeait activement les affaires de son frère et de sa sœur, et donnait tous ses soins aux soldats et aux serviteurs ».

Les chevaliers commentaient ce passage par la tradition suivante, que leur Ordre aurait conservée : « Lazare », disaient-ils, « avait fondé à Jérusalem une milice dont il était le chef, qui avait pour mission de protéger les pèlerins dans leurs visites aux saints lieux ». Ils prétendent qu'arrivé en France, Lazare reconstitua cet Ordre, et que Marthe, s'en occupant activement, pourvoyait aux besoins des soldats.

Quoi qu'il en soit, les religieuses et les religieux hospitaliers ont toujours porté la croix de sainte Marthe à deux branches, et donnent même,

sur l'origine de cette croix qui a toujours été un des attributs de la figure de sainte Marthe, l'explication suivante : D'après eux, la branche verticale de cette croix représentait le frère, les deux bras figuraient les deux sœurs ; l'ensemble de la croix étant ainsi le symbole de leur association ; il est certain, du reste, que cette sainte la portait elle-même. Les plus anciens bas-reliefs la représentent ainsi, et jusqu'à la Révolution, on a toujours conservé, dans l'église de Tarascon, une croix en cuivre à deux bras horizontaux, qu'on affirmait avoir servi à sainte Marthe elle-même ; tous les inventaires du trésor de l'église la mentionnent, et celui de 1487 en ces termes : « Une croix de loton, qu'on assure que sainte Marthe avait quand elle prit la tarasque ». Cette institution par sainte Marthe de la première communauté de vierges qu'ait vue la chrétienté est consignée dans le bréviaire romain. Les Bollandistes en donnent plusieurs témoignages affirmatifs.

Saint Maximin, qui était l'intermédiaire entre Madeleine et Marthe, instruisait, dit-on, celle-ci des merveilles accomplies par sa sœur, et la remplissait de joie. Un jour il quitta Aix, poussé par une inspiration divine, pour visiter Marthe et s'entretenir avec elle ; il n'avait d'autre dessein que de se sanctifier par sa vue, et de rapporter dans la grotte de Madeleine sa joie et son édification. Mais Dieu le conduisit. Au même moment, Trophime, évêque d'Arles, et Eutrope, évêque d'Orange, partaient également pour Tarascon, animés du simple désir de voir la sainte ; ces trois évêques se trouvèrent ainsi réunis, par la main de Dieu, dans la maison de sainte Marthe. Alors, d'une commune inspiration et accomplissant la mission pour laquelle Dieu les avait réunis à leur insu, ils consacrèrent comme église, et dédièrent au Sauveur la maison de la Sainte. C'est ainsi que nous avons vu les Apôtres consacrer, comme église, les maisons de Marthe, Marie et Lazare, à Béthanie.

C'était la seconde fois que Marthe voyait son habitation, sanctifiée par sa présence, devenir la maison de Dieu. Ce souvenir des anciens temps et la solennité de cette journée remplirent de joie son cœur et celui de ses compagnes ; elle retint avec instances les vénérables pontifes et les servit comme elle avait fait toute sa vie, comme elle avait tant de fois servi le Sauveur lui-même. Et cette mémorable journée ne s'acheva pas sans qu'un miracle signalé eût manifesté la présence de Jésus-Christ au milieu de ses amis.

Les approvisionnements de la communauté n'étaient jamais bien abondants. Sainte Marthe ne se nourrissait que des herbes des champs, et n'avait à offrir à ses hôtes que les dons offerts par les fidèles. Il paraît que Dieu avait inspiré à d'autres la même pensée de la visiter, car l'historien nous dit « que beaucoup d'autres personnes se trouvaient parmi les convives, et que le vin vint à manquer ». La Sainte, connaissant la présence de Jésus, ordonne de puiser de l'eau au nom de Jésus-Christ, et le miracle de Cana fut renouvelé. « Les évêques en ayant goûté », dit naïvement Raban Maur, « s'aperçurent qu'elle avait été changée en un excellent vin ». Alors ils résolurent de consacrer, par une fête, le souvenir de ce miracle et de cette solennelle dédicace ; ils instituèrent donc cette fête du 17 décembre, que l'église a célébrée jusqu'en 1187. Depuis, la fête de sainte Marthe a été placée au 29 juillet. On peut regretter l'abandon de la solennité du 17 décembre, commémorative d'un éclatant miracle, et qui avait été célébrée pendant onze siècles ; mais quand on découvrit les reliques de sainte Marthe, cachées pendant les ravages des Sarrasins, on rappela une tradition,

un peu incertaine depuis, mais vivante au XIIe siècle, qui fixait à cette date la mort de la sainte. Un grand émoi avait été jeté dans tout le pays, par la découverte de ce corps saint dont plusieurs parties étaient encore revêtues de leurs chairs. L'enthousiasme provoqua l'institution d'une nouvelle fête, que les églises adoptèrent successivement; néanmoins, l'église de Tarascon, fidèle à tous les souvenirs de l'apostolat de sa patronne, a continué à célébrer l'une et l'autre fête, et n'a pas oublié l'institution première, faite par trois Apôtres réunis sous l'inspiration de Dieu même, pour être témoins d'un miracle qui rappelait un des premiers accomplis par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Une autre église, à qui cette mémoire devait être encore plus chère, a conservé cette fête du 17 décembre jusqu'à sa destruction. L'église de Béthanie, en célébrant la fête du 17 décembre, avait joint, dans cette même solennité, la mémoire du frère et des deux sœurs, et honorait, le même jour, Lazare, Marthe et Marie-Madeleine.

Quand Marthe vit les évêques se séparer et reprendre le chemin de leurs diocèses, elle s'adressa à Maximin, et, pleine de la pensée de sa chère Madeleine, perdue pour elle depuis tant d'années, lui demanda d'être encore le messager de ses souvenirs auprès de sa sœur; Marthe, au milieu des fatigues de son apostolat, n'avait oublié ni Béthanie ni Magdalum; et son respect pour la retraite de Madeleine était toujours le grand sacrifice de sa vie; aussi sentant, par une lumière divine, la fin de sa carrière approcher, elle pria Maximin d'obtenir de Madeleine une seule visite avant sa mort; elle demandait à la voir une fois encore sur cette terre, à serrer encore une fois dans ses bras cette sœur, qui avait toujours été sa fille, et à lui dire un dernier adieu; Marie envoya à sa sœur les plus touchants témoignages de son affection et lui promit de satisfaire son désir.

Les évêques d'Aix, d'Arles et d'Orange ne furent pas les seuls à visiter sainte Marthe; le nom et les œuvres de cette sainte étaient connus au loin, et les compagnons de son voyage, après l'avoir quittée sur les rivages de la Méditerranée, recueillaient avidement tout ce qu'on en racontait.

Saint Georges et saint Front se réunirent donc à Tarascon, pour revoir leur ancienne compagne, s'entretenir avec elle des jours passés, et s'édifier au spectacle d'une si grande sainteté.

Sainte Marthe reçut avec joie ses anciens compagnons. Ils restèrent auprès d'elle jusqu'à ce qu'il fut possible de retourner dans leurs diocèses, où une violente persécution s'était élevée. Ce fut alors qu'elle fit à saint Front un adieu solennel et lui dit ces mémorables paroles : « Évêque de Périgueux, sachez que l'an prochain je quitterai ce corps mortel et abandonnerai cette terre; je supplie votre sainteté de venir m'ensevelir ». Le saint évêque le lui promit, comme Madeleine avait promis de visiter sa sœur : « Ma fille », lui dit-il, « j'assisterai moi-même à vos obsèques, si Dieu le veut et que je vive ».

Les évêques étant partis, la Sainte réunit autour d'elle les compagnes de sa retraite, et, leur annonçant solennellement la fin de son apostolat, les avertit que son trépas arriverait au bout d'un an. Notre-Seigneur, pour la purifier davantage et lui donner le moyen de mériter une couronne plus glorieuse, lui envoya une fièvre qui lui dura toute l'année. Elle se prépara durant ce temps à bien recevoir son divin Epoux et à paraître devant ses yeux ornée de toutes les vertus.

Pendant ce temps, Madeleine, délivrée de sa prison mortelle, était montée au ciel. Les historiens racontent que Jésus-Christ vint lui-même, accompagné des anges, enlever sa bien-aimée dans la demeure céleste. On

dit qu'au même moment, il fut donné à Marthe de voir, de son lit de douleurs, les chœurs des anges conduisant au ciel l'âme de sa sœur, et que, pleine de foi et d'émotion à cette vue, elle s'écria : « Ma chère sœur, pourquoi ne m'avez-vous pas visitée avant votre mort, comme vous m'en aviez fait la promesse ? N'oubliez pas celle à qui votre mémoire est si chère ». Cette apparition est également rapportée par Vincent de Beauvais, Pierre de Natalibus, et autres. Les compagnes de son apostolat, pleines d'émotion à la vue de ce grand miracle, se réunirent autour d'elle pour ne plus la quitter, et les fidèles accoururent de toute part autour du lit de la Sainte, dans l'attente des prodiges qui devaient signaler l'arrivée au ciel de l'hôtesse de Jésus-Christ. Des multitudes se réunissaient autour de sa demeure ; des tentes étaient dressées dans la campagne, des feux allumés de tous côtés, et la foule anxieuse regardait le ciel, attendant les légions d'anges qui devaient descendre pour recevoir l'âme bienheureuse de leur grande sainte.

La tradition des miracles qui accompagnèrent la mort de sainte Marthe reçoit une grande autorité, de cette circonstance, de la réunion de tout un peuple autour de son lit de mort ; les prodiges que les historiens des premiers siècles nous racontent, ont donc eu pour témoins non pas trois ou quatre fidèles privilégiés, mais tout un peuple.

Les détails qui nous sont donnés sont tellement précis, qu'on n'en doit omettre aucun ; les fidèles campés autour de cette couche funèbre se remplaçaient auprès de la Sainte ; et ce n'était pas seulement les vierges ses compagnes qui avaient la charge de la veiller ; mais plusieurs y étaient admis, car l'histoire raconte que le soir du septième jour qui suivit l'apparition de l'âme de Madeleine, tous ceux qui la veillaient se trouvant pris par le sommeil, s'endormirent un instant ; ce soir-là, Marthe avait fait allumer sept flambeaux de cire et trois lampes ; ce nombre, que la tradition nous a conservé, avait-il quelque chose de symbolique ? et s'il n'était que l'effet du hasard, pourquoi la mémoire des populations nous l'aurait-elle si soigneusement transmis ? Alors un grand tourbillon de vent s'éleva sur la maison, comme au jour de la Pentecôte ; mais ce n'était pas Dieu qui arrivait, c'était le démon qui éteignait toutes les lumières ; la sainte, éclairée par l'intelligence divine, le comprit, et s'armant du signe de la croix, combattit l'ennemi par la prière, après quoi, réveillant ses gardiens endormis, elle les pria de rallumer les cierges et les lampes ; comme ils étaient sortis pour chercher des lumières, une clarté surnaturelle descendit du ciel, la chambre fut illuminée subitement, et Madeleine, Marie-Madeleine elle-même, apparaissant auprès de sa sœur et rallumant miraculeusement ce que le démon avait éteint, s'approcha de Marthe et lui dit : « Chère sœur, je vous visite avant votre mort, comme vous me l'avez fait demander par le saint pontife Maximin ; mais voici le Sauveur lui-même qui vient vous rappeler de cette vallée de misère ; venez donc et ne tardez pas ».

Nous n'avons voulu rien changer à ces naïfs discours consacrés par la mémoire populaire de tant de siècles ; l'historien qui les rapporte ajoute que le Sauveur lui-même s'approcha du lit de son hôtesse, et la regardant d'un air très-doux, lui dit : « Me voici, moi, que vous avez autrefois assisté de vos biens avec tant de dévouement, moi, à qui vous avez donné tant de fois l'hospitalité avec tant de soin, et à qui, depuis ma passion, vous avez fait tant de bien dans la personne de mes membres ; c'est moi-même, aux pieds de qui, prosternée autrefois, vous avez dit : Je crois que vous êtes le Messie, Fils du Dieu vivant ; venez donc, sainte hôtesse de

mon pèlerinage, venez de l'exil, venez recevoir la couronne »; et comme Marthe s'efforçait de se lever pour suivre le Sauveur : « Attendez », lui dit-il, « je vais vous préparer une place ; je reviendrai de nouveau, et je vous recevrai auprès de moi afin que, là où je suis, vous soyez vous-même avec moi ». Alors le Sauveur disparut ; Marie, « souriant doucement à sa sœur », disparut également.

Les compagnes de Marthe trouvèrent, à leur retour, la chambre miraculeusement illuminée, et apprirent quel signalé prodige venait de s'opérer dans ce lieu sacré. Sainte Marthe ordonna qu'on la transportât dehors, en plein air, pour satisfaire le peuple assemblé et continuer son apostolat jusqu'à son dernier soupir. Le temps, si rapide qu'il fût, n'avançait pas à son gré. On choisit, au milieu des tentes, un arbre touffu sous lequel on étendit de la paille ; sur cette paille on plaça un cilice, et on y traça une croix avec de la cendre. Au lever du soleil, la servante de Jésus-Christ y est transportée ; ensuite, à sa demande, on élève devant elle une image du Sauveur crucifié. Là, après un peu de repos, portant ses regards sur la multitude des fidèles, elle leur demanda d'accélérer par leurs prières le moment de sa délivrance ; et tandis que la foule fondait en larmes, Marthe élevant les yeux au ciel : « O mon hôte », dit-elle, « pourquoi, ô Seigneur, mon Sauveur, pourquoi tardez-vous tant à venir ? Quand viendrai-je et paraîtrai-je devant votre face ? Depuis que vous m'avez parlé ce matin, mon âme s'est comme fondue en moi ; depuis ce moment, dans le désir de vous posséder, tous mes membres se sont raidis, mes nerfs sont comme paralysés, mes os arides et desséchés jusqu'à la moelle et toutes mes entrailles sont consumées. Seigneur, ne me privez pas de mon attente ! Mon Dieu, ne tardez pas ! Hâtez-vous, Seigneur ! »

Pendant qu'elle méditait ainsi, il lui vint à la pensée qu'elle avait vu le Sauveur expirer sur la croix, à la neuvième heure, et qu'elle avait apporté de Jérusalem l'histoire de la passion de Jésus-Christ en langue hébraïque. Elle appela donc saint Parménas, et le pria de prendre cet écrit et de le lire devant elle, afin d'adoucir au moins l'ennui de son attente. Il arriva ce qu'elle avait espéré. Tandis qu'elle entendait lire dans sa propre langue la suite des supplices de son Bien-Aimé, la compassion amenant des larmes dans ses yeux, elle se mit à pleurer, et, oubliant un moment son exil, elle fixa toute son attention sur le récit de la passion, jusqu'au moment où, entendant la parole du Christ qui remet son esprit entre les mains de son Père et meurt, elle poussa elle-même un grand soupir et expira.

Ce fut le quatre des calendes d'août qu'elle s'endormit ainsi dans le Seigneur, le huitième jour après la mort de sa sœur, sainte Madeleine, le sixième jour de la semaine, à la neuvième heure, la soixante-cinquième année de son âge.

Ses compagnons qui étaient venus avec elle d'Orient, et lui étaient demeurés constamment attachés jusqu'à ce jour, après avoir embaumé son corps et l'avoir enveloppé avec honneur, le déposèrent dans sa propre église. C'étaient saint Parménas, Germain, Sosthène et Epaphras, qui avaient été les compagnons de saint Trophime, évêque d'Arles ; et encore Marcelle, sa servante, Evodie et Syntique. Ces sept personnes consacrèrent trois jours entiers à ses funérailles avec une multitude de peuples venus de toutes parts, et qui chantaient nuit et jour les louanges de Dieu autour de ce saint corps, allumant des cierges dans l'église, des lampes dans les maisons, et des feux dans les bois.

Le jour du Sabbat on lui prépara une sépulture honorable dans sa

propre église que les pontifes avaient dédiée ; et le jour que nous appelons jour du Seigneur, à la troisième heure, tout le monde était réuni pour inhumer dignement ce saint corps, la veille des calendes d'août. Et voici qu'à cette même heure, tandis que le pontife saint Front, à Périgueux, ville d'Aquitaine, allait célébrer le saint sacrifice, et qu'en attendant le peuple, il sommeillait dans sa chaire, Jésus-Christ lui apparut et lui dit : « Mon fils, venez et accomplissez la promesse que vous avez faite d'assister aux obsèques de Marthe, mon hôtesse ». Il dit, et sur-le-champ, tous deux en un clin d'œil apparurent à Tarascon dans l'église, tenant des livres dans leurs mains, Jésus-Christ à la tête et l'évêque aux pieds de ce saint corps; eux seuls le placèrent dans le tombeau, au grand étonnement de ceux qui étaient là présents. Les funérailles accomplies, ils sortent de l'église ; l'un des clercs les suit et demande au Seigneur qui il est, et d'où il est venu. Le Seigneur ne lui répond rien, mais lui remet le livre qu'il tenait. Le clerc retourne au sépulcre, montre le livre à tous, et lit ainsi à chaque page : « La mémoire de Marthe, hôtesse de Jésus-Christ, sera éternelle, elle n'aura rien à craindre des langues mauvaises ». Le livre ne contenait pas autre chose.

Cependant, à Périgueux, le diacre réveille le pontife, lui disant tout bas que l'heure du sacrifice se passe, et que le peuple est fatigué d'attendre. Ne vous troublez pas, dit le prélat en s'adressant aux fidèles, et ne soyez pas fâché de ce retard. Je viens d'être ravi en esprit, soit avec mon corps, soit sans mon corps, je l'ignore ; Dieu le sait. J'ai été transporté à Tarascon avec le Seigneur Sauveur, pour ensevelir Marthe la très-sainte, sa servante défunte, selon la promesse que je lui en avais faite pendant sa vie. C'est pourquoi, envoyez quelqu'un qui rapporte mon anneau et mes gants que j'ai remis entre les mains du gardien de l'église, lorsque j'ai placé ce saint corps dans le tombeau. Le peuple s'étonne en entendant ces paroles. On envoie des députés à Tarascon. Les habitants de ce lieu indiquent dans une lettre, à ceux de Périgueux, le jour et l'heure de la sépulture qui étaient inconnus à ces derniers, leur marquant qu'avec leur pontife, qu'ils connaissaient fort bien, on avait vu aux funérailles une autre personne vénérable ; ils rapportent aussi la circonstance du livre et de son contenu, afin de savoir si l'évêque n'en aurait point connaissance. Du reste, ils renvoient l'anneau que le gardien avait reçu, ainsi que l'un des gants ; mais ils retiennent l'autre comme un témoignage d'un si grand miracle [1].

Comme nous l'avons dit d'après Raban-Maur, qui, au IXe siècle, a fidèlement résumé les anciennes vies de sainte Marie-Madeleine et de sainte Marthe, dans un ouvrage récemment publié par E. Faillon, sainte Marthe, ayant converti à la foi le peuple de Tarascon, se fixa dans ce lieu et s'y fit construire une maison de prière, c'est-à-dire un oratoire, où elle vécut jusqu'à sa mort, et dans laquelle elle fut inhumée. C'est la crypte actuelle de l'église de Sainte-Marthe. Raban-Maur ajoute que depuis le jour de la mort de sainte Marthe, des miracles sans nombre se sont opérés dans sa basilique : des aveugles, des sourds, des muets, des boiteux, des paralytiques, des estropiés, des lépreux, des démoniaques, et d'autres qui souffraient de divers maux, y ont obtenu leur guérison.

Sainte Marthe, malgré l'affaiblissement de la foi, ne laisse pas d'obtenir encore, de nos jours, des guérisons miraculeuses en faveur de ceux qui viennent l'invoquer à son tombeau. Un enfant de Beaucaire, âgé de dix ans,

1. Le gant retenu par les habitants de Tarascon a été conservé dans leur église comme une précieuse relique, jusqu'en 1793.

Alphonse Bernavon, étant perclus des jambes depuis six mois, la paralysie étant complète, demanda avec instance d'être porté au tombeau de sainte Marthe. Ses parents l'y conduisirent le 9 mai 1820 ; on le descendit dans l'église inférieure. D'abord on le soutint à genoux, et dans cet état il fit sa prière à sainte Marthe, afin qu'elle lui obtînt sa guérison auprès de Dieu ; on le releva ensuite pour baiser les pieds et les mains de la Sainte, sculptée sur le couvercle de son tombeau : il réitéra plusieurs fois ses ardents baisers. Aussitôt, se sentant assez de force pour se soutenir, il demande qu'on le mette droit ; le mouvement est revenu dans ses jambes ; il marche depuis la tête du tombeau jusqu'au pied ; encouragé par ce premier succès, il réclame la protection de sainte Marthe et il parvient graduellement à une guérison complète, au point qu'il monte lui-même, soutenu, par pure précaution, de la main, par sa mère et un domestique, les vingt-cinq degrés qu'il y a de l'église inférieure à la supérieure. Les quatre témoins de cette scène attendrissante versent des larmes de joie. Depuis, l'enfant fit des marches très-longues. Cet événement est appuyé d'attestations authentiques.

Le tombeau de sainte Marthe existe encore aujourd'hui ; il contient toujours les reliques de la Sainte ; mais il n'est plus visible aux pèlerins, étant caché, depuis près de deux siècles, sous un grand lit de parade en marbre blanc, qui représente sainte Marthe sur son lit de mort. Toutefois, pour ne pas priver entièrement les fidèles et les curieux de la vue de ce sarcophage, le conseil municipal de Tarascon, à la prière de M. Boudon, curé de Sainte-Marthe, en a fait mouler récemment les bas-reliefs, et en a fait tirer un *fac-simile* en fonte de fer, que l'on voit dans l'église supérieure, et qui reproduit assez exactement l'original. Ce tombeau est un sarcophage chrétien en marbre blanc, qui offre sur l'une de ses faces les mêmes sujets que présentent un grand nombre de tombeaux de même style, trouvés dans les catacombes de Rome. Malheureusement les têtes des figures qui existaient sur le premier plan furent toutes abattues, lorsque, en 1653, on voulut renfermer dans le lit de parade, mentionné plus haut, ce tombeau antique, il ne put y entrer qu'aux dépens des têtes qui furent rasées, à l'exception de quelques-unes du second plan, moins saillantes que les autres. Néanmoins, on distingue encore très-bien tous les sujets que représente ce tombeau : ils sont à peu près les mêmes qu'on voit sur plusieurs sarcophages antiques, trouvés à Rome et gravés dans les recueils qu'on en a donnés au public.

Malgré les ténèbres que les Sarrasins, en ruinant la plupart des églises et des monastères de Provence, ont répandu sur l'histoire de sainte Marthe, l'inspection de ce tombeau montre qu'il remonte aux premiers siècles du Christianisme, et le culte de la Sainte est donc très-antique. De plus, Raban-Maur appelle son église une *basilique :* ce mot désignait alors une église desservie par des religieux. Cet historien ajoute qu'on forçait les accusés de se purger par serment sur le tombeau de sainte Marthe, et que ceux qui se parjuraient recevaient aussitôt du ciel une punition terrible.

Après avoir dit que beaucoup de malades en général étaient guéris à Tarascon, au tombeau de sainte Marthe, Raban-Maur ajoute : « Clovis, roi des Francs et des Teutons, qui, le premier des princes de cette nation, fit profession de la foi chrétienne, frappé de la multitude et de la grandeur de ces miracles, vint lui-même à Tarascon, et, à peine eut-il touché la tombe de cette Sainte, qu'il fut délivré d'un mal de reins très-grave, qui l'avait vivement tourmenté. En témoignage d'un si grand miracle, il donna

à Dieu, par un acte scellé de son sceau, la terre située dans le rayon de trois lieues autour de l'église de Sainte-Marthe, de l'un et de l'autre côté du Rhône, avec les bourgs, les châteaux et les bois, domaine que cette Sainte possède encore jusqu'à ce jour, par un privilége perpétuel ». Les priviléges accordés par Clovis à l'église de Sainte-Marthe ont été reconnus, rappelés, renouvelés par plusieurs de ses successeurs, entre autres par Louis XI, par Charles VIII, par Henri II, par Charles IX. Par suite, la ville de Tarascon a joui jusqu'au dernier siècle d'un régime municipal très-indépendant, avec des priviléges respectés ou confirmés dans les temps modernes par Louis XIII et Louis XIV.

On la représente un goupillon à la main, quelquefois avec un bénitier. Le goupillon pourrait bien n'avoir été d'abord, dans la main de sainte Marthe, qu'un balai, emblème de la vie active, par opposition aux tendances contemplatives de Madeleine. Dans quelques monuments, Marthe foule aux pieds un monstre d'une grande laideur, dont elle délivra le pays des Provençaux : c'est peut-être là une façon de peindre le paganisme entamé dans les Gaules.

Lesueur l'a représentée se plaignant au Seigneur de n'être pas aidée par Marie dans les préparatifs du repas ; toutes les têtes ont leur caractère propre rendu avec sublimité. Jouvenet a peint aussi ce sujet, et, de plus, Marthe au tombeau de Lazare. Ce dernier tableau, d'une ordonnance magnifique et d'une très-belle couleur, plein de grandiose et d'esprit religieux, fut fait pour l'église de l'abbaye de Sainte-Marthe ; il est maintenant au Musée du Louvre.

CULTE ET RELIQUES.

A l'époque de l'invasion des Sarrasins, les Provençaux, pour sauver les saintes reliques des profanations de ces barbares, les enfouirent dans la terre. Ainsi le corps de sainte Marthe fut caché dans l'église inférieure où elles ont toujours reposé et où elles sont encore aujourd'hui. On y joignit une tablette de marbre blanc, sur laquelle étaient gravés ces mots : *Hic Martha jacet.* Cette tablette, trouvée avec le corps en 1187, fut depuis conservée dans le trésor de l'église de Sainte-Marthe ; elle a disparu dans la révolution française.

Le corps de sainte Marthe fut trouvé sans corruption, merveille qui est encore aujourd'hui palpable dans la relique insigne de sainte Marthe que possède l'église de Roujan, aujourd'hui diocèse de Montpellier, et qui provient du monastère des Chanoines réguliers de Notre-Dame de Cassan, situé dans le voisinage. C'est le bras et la main gauche de ce saint corps. Cette main, qui est mince et petite, et ce bras sont encore revêtus de leur peau, excepté une partie du bras, d'où quelqu'un, par une dévotion peu réglée, a détaché, dit-on, la peau qui manque ; mais, dans cette partie même où l'os est ainsi décharné, on aperçoit encore divers cartilages; et de plus, les doigts de la main sont encore accompagnés de leurs ongles, tous parfaitement entiers, à l'exception de celui du pouce, qui a été pareillement enlevé par un excès de dévotion. Cette insigne relique est renfermée dans son ancien reliquaire d'argent doré, en forme d'église gothique, où sont représentées la figure de sainte Marthe, qui tient la tarasque attachée avec sa ceinture, celle de sainte Marie-Madeleine, sa sœur, et celle de saint Lazare, son frère. Cette relique fut offerte aux religieux de Cassan par un archevêque d'Arles. On en doit la conservation à un habitant de Roujan, M. Ygounen, ancien chirurgien de cette commune et du couvent de Cassan. Il cacha cette précieuse relique, et la donna en 1819 à l'église de Roujan. Ce fut à l'occasion de l'invention des reliques de sainte Marthe que fut bâtie l'église haute de Sainte-Marthe de Tarascon, qui fut terminée en 1197. C'est la naissance du style gothique. On admire surtout dans cette église la nef principale, pour l'élégance de sa coupe et la hardiesse de ses piliers.

En 1458, on tira du tombeau de la Sainte son chef sacré, pour le mettre dans une châsse d'argent doré, représentant le buste de sainte Marthe. La cérémonie de cette translation se fit le 10 août, avec la plus grande solennité. Une odeur suave et toute céleste se répandit dans l'église et embauma l'air. Le roi Louis XI remplaça cette châsse d'argent par une autre en or; cette châsse passait pour la plus riche du royaume. Il fit à Sainte-Marthe d'autres présents considérables et fonda dans cette église un Chapitre royal, portant le même costume que celui de la Sainte-Chapelle de Paris. On peut voir, dans M. Faillon, une multitude de témoignages que d'autres grands personnages ont donnés de leur dévotion à sainte Marthe.

Au XVIII[e] siècle, l'église de Sainte-Marthe s'enrichit de dix-sept tableaux de Vien et de deux de Vanloo. Elle possédait déjà des œuvres de Mignard et de Parrocel. Ces toiles furent respectées pendant la révolution française. Ces tableaux furent épargnés, mais le conseil municipal dut envoyer à la Monnaie la châsse de sainte Marthe. Personne, tant l'alarme était grande, chacun cherchant à sauver sa vie, ne pensa à retirer de la châsse le chef de la Sainte, ni un autre ossement considérable, renfermé dans un reliquaire en forme de bras : ces insignes reliques furent perdues. Le reste des dépouilles sacrées de sainte Marthe reposait dans son tombeau. Les ennemis de la religion, après avoir mutilé horriblement le portail de l'église, brisé toutes les images des Saints et même les tombeaux, résolurent de mettre aussi en pièces celui de sainte Marthe et d'anéantir ses reliques. Trois fois ils descendirent dans la crypte ; trois fois une puissance secrète arrêta leur main sacrilége. Un ancien magistrat, M. Fabre, fit alors murer l'entrée de la crypte et sauva ainsi le corps et le tombeau de sainte Marthe. En 1805, ce tombeau fut ouvert, et on en retira quelques ossements que l'on mit dans une nouvelle châsse ; on en plaça un dans un reliquaire de bois doré, fait en forme de bras ; ce sont ces saintes reliques que les fidèles peuvent vénérer depuis cette époque.

Dans les environs de Béthanie, les pèlerins visitent, sur une hauteur voisine, la citerne de Sainte-Marthe. On croit que la maison de cette sainte femme était au même lieu.

Nous avons corrigé et complété le Père Giry, pour cette vie, avec l'ouvrage si connu de M. Faillon : *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine*, 2 vol. in-4°, Paris, 1858, et une brochure intitulée : *Sainte Marthe, hôtesse de Jésus-Christ*, etc., chez Douniol, Paris, 1868.

SAINT SIMPLICE, SAINT FAUSTIN

ET SAINTE BÉATRIX, LEUR SŒUR, MARTYRS A ROME.

303. — Pape : Saint Marcellin. — Empereurs romains : Dioclétien et Maximien.

Contemne vivens, quæ post mortem habere non potes.
Méprisez pendant la vie ce que vous ne pourrez plus posséder après la mort.
S. Isidorius Hispal.

Les saints martyrs Simplice, Faustin, et sainte Béatrix, leur sœur, moururent tous trois à Rome pour la profession de la religion chrétienne, dans la cruelle persécution de Dioclétien et de Maximien. Simplice et Faustin furent pris ; et, comme ils témoignèrent une constance invincible, le juge, après beaucoup de tourments, leur fit trancher la tête. On jeta leurs corps dans le Tibre, pour être entraînés dans la mer ; mais sainte Béatrix, leur sœur, eut soin de les faire tirer de l'eau et de leur donner la sépulture. Ensuite, cette sainte fille se retira chez la célèbre sainte Lucine, qui passait le jour et une grande partie de la nuit en prières et dans des œuvres de charité. Elle demeura sept mois en paix dans une si heureuse compagnie, avec un grand désir de répandre son sang pour Jésus-Christ, de même que ses frères avaient répandu le leur. Elle obtint enfin le bonheur qu'elle désirait ; car Lucrèce, vicaire de l'empereur, homme cruel et avare, voulant avoir un héritage qui était à elle, pour le joindre aux grandes terres qui lui appartenaient, la fit arrêter comme chrétienne. Il lui proposa, de deux choses l'une, ou de sacrifier aux dieux de l'empire, ou de perdre tous ses biens, et même d'être mise à mort. La Sainte répondit qu'elle n'avait rien de plus précieux que sa foi et son salut, et que, pour toutes les choses du monde, elle ne sacrifierait pas aux démons ni à des

dieux de bois et de pierre. Sur cette confession, elle fut menée en prison; et, la nuit suivante, cet infâme avare la fit étrangler. Sainte Lucine, sa chère maîtresse, enterra son corps auprès de ceux de ses deux frères, du côté du grand chemin de Porto, dans le cimetière appelé *ad Ursum Pileatum*. Ceci arriva vers l'année 303. Depuis, le pape Léon II fit bâtir en l'honneur de ces Martyrs une église à Rome, où il fit apporter leurs corps; ils sont aujourd'hui dans celle de Sainte-Marie-Majeure.

La justice divine fit bientôt paraître qu'elle est une verge qui a des yeux, et qui veille pour la vengeance des justes et pour la punition des méchants, comme il est dit dans Jérémie. Lucrèce, après la mort de Béatrix, se mit en possession de son héritage qu'il fit confisquer, et, le jour même de cette invasion criminelle, il donna un grand festin à ses amis, où il témoigna une joie extraordinaire et se railla même souvent de la Sainte qu'il avait fait mourir et dont il ne craignait point les poursuites. Mais, tandis qu'il faisait des railleries et qu'il blasphémait contre la religion chrétienne, un enfant au maillot, qui était entre les bras de sa mère, s'écria dans la compagnie d'une voix claire et intelligente : « Tu as tué, Lucrèce, et volé ses biens, mais tu vas être puni ». En effet, ce misérable étant demeuré tout interdit sous cette menace, le démon se saisit à l'heure même de son corps, et, après lui avoir fait souffrir d'horribles tourments pendant trois heures, il l'étrangla pour emporter son âme dans l'enfer. Ce terrible châtiment nous doit servir d'exemple pour nous faire voir qu'il y a une récompense pour la vertu et un châtiment pour le crime; que Dieu découvre enfin les fourberies des méchants, et que, s'il semble quelquefois laisser les impies sans punition, ce n'est qu'un délai temporel qui ne sert qu'à leur plus grande condamnation, s'ils n'en profitent pas pour faire pénitence.

Tous les martyrologes font mémoire de nos saints Martyrs. Pierre de Natalibus rapporte leurs Actes en ce jour, et Surius en a fait un abrégé dans ceux de saint Anthime, le 11 mai.

On représente sainte Béatrix retrouvant les deux cadavres de ses frères, et prenant soin de leur sépulture; quelquefois avec une corde, pour marquer qu'elle fut étranglée dans la prison.

Cf. Acta Sanctorum.

S. PROSPER, ÉVÊQUE D'ORLÉANS ET CONFESSEUR,

463. — Pape : Saint Hilaire. — Roi de France : Childéric Ier.

> *Nihil est quod alios magis ad pietatem et Dei cultum assidue instruat, quam eorum vita et exemplum qui se divino ministerio dedicarunt.*
>
> Il n'est rien qui dispose davantage les autres à la piété et au culte assidu de Dieu, comme la vie et l'exemple de ceux qui se consacrent au ministère divin. *Ex Concilio Tridentino.*

Prosper, évêque d'Orléans, était parent d'un autre Prosper, docteur de l'Eglise, surnommé d'Aquitaine, le célèbre défenseur de la foi orthodoxe contre les Semi-Pélagiens, et dont nous avons donné la vie au 25 juin. Il

succéda à saint Aignan, qui rendit son âme à Dieu le 17 novembre 453, et engagea l'illustre saint Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, le plus habile écrivain de ce temps, à composer l'histoire de la défaite d'Attila, roi des Huns, dans les plaines de Châlons-sur-Marne, le siége d'Orléans, l'assaut donné à la ville qui fut prise, mais que les barbares n'eurent pas le temps de piller, et la prédication de saint Aignan, sur la délivrance d'Orléans. Il voulait non-seulement augmenter la célébrité de son prédécesseur, mais encore profondément graver dans le cœur des fidèles le souvenir de ses mœurs pures, de ses mérites et de ses vertus. Sidoine se mit en devoir de le satisfaire sur ce point, mais quelques obstacles survenus à cette entreprise le portèrent à s'en excuser ensuite par une lettre qu'il écrivit à saint Prosper, et où il le loue de la piété qu'il avait pour la mémoire d'un si grand Saint.

Lui-même fit revivre ce souvenir, sinon par le secours des lettres, du moins par celui de ses exemples. Il fut l'imitateur de ce grand homme, et Sidoine n'a pas craint de dire que pour saint Aignan lui-même, ce pontife si grand, si consommé en sainteté et l'égal de saint Loup de Troyes et de saint Germain d'Auxerre, c'était un honneur d'avoir à sa mort rencontré un successeur comme Prosper. Alors florissaient de grands évêques, en qui la science servait à rehausser encore l'éclat de la vertu : Mamert de Vienne, Eucher de Lyon, Hilaire d'Arles, Salvien de Marseille, Sidoine Apollinaire de Clermont, précédemment nommé, tous coopérateurs et amis de saint Prosper, et dont le grand mérite peut faire apprécier celui du saint évêque d'Orléans.

Dans le même temps, la vierge sainte Geneviève, l'illustre patronne de Paris, étant venue à Orléans prier au tombeau de saint Aignan, rendit, par un miracle éclatant, la santé à une femme qui se mourait. Prosper exerça l'épiscopat l'espace de dix ans. Il mourut environ l'an de Notre-Seigneur 463, le 29 juillet.

On ne doit pas le confondre avec un autre Prosper qui assista et souscrivit aux conciles de Carpentras (527) et de Vaison (529)[1].

Plusieurs hagiographes néanmoins ont soutenu qu'il s'agissait réellement ici du saint Prosper d'Orléans qui nous occupe, mais on ne peut guère soutenir de bonne foi ce sentiment, à moins de donner à notre Saint plus de soixante-dix ans d'épiscopat, et de supprimer sept ou huit évêques qui lui ont succédé. On sait, d'ailleurs, qu'à l'époque de ces deux Conciles où l'on trouve la souscription d'un Prosper, c'était Eusèbe ou Léonce qui tenait le siége d'Orléans.

Le martyrologe romain et les plus anciens de saint Jérôme font mention de saint Prosper au 29 juillet ; toutefois on ne fait sa fête que le lendemain dans le diocèse d'Orléans.

Nous ne voyons nulle part mention de ses reliques. L'opinion de ceux qui lui attribuent le livre de la *Vocation des Gentils* ne paraît pas appuyée sur des preuves solides.

Propre d'Orléans, complété avec Baillet. — *Cf. Acta Sanctorum.*

1. Voir, pour l'historique de ces assemblées, nos *Conciles généraux et particuliers*, t. Ier, p. 401 et 403.

SAINT LOUP, DIT ORDINAIREMENT SAINT LEU,

ÉVÊQUE ET LIBÉRATEUR DE TROYES.

479. — Pape : Saint Simplicius. — Roi des Francs : Childéric Ier.

Venit contra civitatem rex magnus et vallavit eam : inventusque est in ea vir pauper et sapiens, et liberavit urbem per sapientiam suam.

Il vint un roi puissant pour assiéger la ville, et il se trouva dans cette même ville un homme pauvre, mais sage, qui la délivra par sa sagesse.

Eccles., IX, 14, 15.

Saint Loup naquit à Toul, au diocèse actuel de Nancy, de parents nobles et vertueux. Son père, qui se nommait Epiroque, le laissa bientôt orphelin sous la tutelle d'Alistique, son oncle, qui fut pour lui un second père. Ce seigneur prit un très-grand soin de son éducation et le fit former dans toutes les études convenables à sa condition. Bientôt il s'acquit un nom illustre parmi ses concitoyens, et l'éloquence qu'il déploya dans les luttes du barreau, la beauté de sa figure, la douceur de son caractère, la sûreté de son jugement, le firent rechercher des sociétés les plus brillantes. Il ne put résister aux instances de Germain, gouverneur d'Auxerre, et plus tard évêque de la même ville, qui l'attira à sa cour; mais jamais les grandeurs et les dissipations du siècle ne furent capables de détourner son cœur de la vertu qui lui était si chère. Malgré ses répugnances pour le mariage, il se rendit aux sollicitations de saint Germain, qui lui fit épouser, en 417, à l'âge de trente ans, une de ses parentes, Piméniole, sœur de saint Hilaire, évêque d'Arles, laquelle était extrêmement recommandable par sa pudeur, sa modestie et la beauté de son esprit. Comme ils avaient tous deux beaucoup de piété, de crainte de Dieu et de fidélité à son service, leur vie dans le mariage fut véritablement une école de sagesse et un exemple de religion et des plus belles vertus du Christianisme.

Cependant, sachant ce que dit Notre-Seigneur : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres et venez à ma suite », ils résolurent d'un commun consentement de se défaire de leurs biens, de les mettre entre les mains des pauvres, afin qu'ils les portassent dans le ciel, et de se retirer du monde. Saint Loup s'en alla au monastère de Lérins, alors gouverné par le grand saint Honorat, qui fut, depuis, élevé pour ses mérites sur le siége d'Arles, et il prit l'habit religieux sous son obéissance (424). L'année de sa probation ne fut qu'une pénitence et une oraison continuelles. Il ne se contenta pas des abstinences et des veilles de la communauté, qui, néanmoins, étaient très-rigoureuses; mais, avec la permission de son saint abbé, il y ajouta de nouvelles austérités. Après cette épreuve, il fut obligé de faire un voyage à Mâcon pour achever de vendre ses biens et de les donner aux pauvres. Ce fut alors que saint Ours, évêque de Troyes, étant mort, saint Loup fut enlevé tout d'un coup pour remplir ce siége, sans qu'il lui fût possible de résister aux désirs du clergé et du peuple qui l'avaient élu (426). Il fut sans doute bien heureux de succéder à de si saints évêques qui avaient travaillé avec un grand

zèle à sanctifier leur troupeau et à établir un bon ordre dans leur diocèse ; mais les mœurs étaient en ce temps-là si corrompues, qu'il eut encore beaucoup à travailler pour corriger les déréglements des clercs et des laïques. Il s'y appliqua d'abord avec une prudence et une vigueur vraiment apostoliques, employant pour cela la force de la parole de Dieu, des remontrances publiques et particulières, et même, lorsqu'il était nécessaire, la sévérité des réprimandes et des punitions.

Il travaillait à cette œuvre de Dieu depuis deux ans, quand on apprit en France que l'hérésie de Pélage et de Célestius faisait beaucoup de progrès dans la Grande-Bretagne. Les catholiques de ce royaume, ne croyant pas avoir assez de lumière ni d'adresse pour réfuter cette hérésie, supplièrent les prélats des Gaules de les secourir et de leur envoyer quelqu'un de leur corps pour combattre une doctrine si pernicieuse. Par ordre du pape Célestin Ier, les évêques des Gaules se rassemblèrent en Concile, probablement à Troyes, y condamnèrent le pélagianisme, et chargèrent d'aller le combattre en Grande-Bretagne saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes. Les deux Saints acceptèrent avec joie cette commission, malgré les difficultés qu'ils y prévoyaient, et, sachant que le secours que l'on donne promptement est comme une double assistance, ils partirent au plus tôt pour se rendre sur le lieu du combat, avec l'autorisation du pape Célestin Ier (429). Ils passèrent par Nanterre et donnèrent le voile à une jeune bergère : c'était Geneviève qui, plusieurs années après, devait venir à Troyes d'abord, puis à Arcis, faire provision de blé pour Paris décimé par la famine, et récompenser le service rendu à sa patrie par de nombreux et éclatants miracles.

Le voyage de nos deux prélats à travers la Gaule ne fut qu'une suite d'honneurs rendus à leur dignité et à leurs vertus. Mais la traversée ne fut pas aussi heureuse. Le vénérable Bède, qui rapporte les circonstances de leur voyage, dans son premier livre de l'*Histoire des Anglais*, dit que les démons firent ce qu'ils purent pour le traverser : sur mer, ils excitèrent une si horrible tempête, que les marins ne doutaient plus de la perte du navire ; les vents étaient si impétueux et la mer si orageuse, qu'il n'y avait point d'apparence qu'un vaisseau passager en pût soutenir la violence. Les rames se brisaient ; les mâts s'abattaient sous les coups redoublés des vents en fureur ; encore quelques instants, et matelots et passagers allaient disparaître sous les ondes écumantes. Mais les prières des saints prélats furent plus fortes que toute la malice de l'enfer : ils bénirent quelques gouttes d'huile, les jetèrent sur les ondes en invoquant la très-sainte Trinité, et aussitôt la fureur de cet élément s'apaisa, et l'esquif arriva doucement au port. On savait déjà qu'ils devaient venir, car les possédés l'avaient publié, et on en avait d'ailleurs reçu la nouvelle des Gaules. Ainsi, grand nombre de catholiques vinrent au-devant d'eux pour les recevoir, et les conduisirent, avec beaucoup de joie et d'applaudissements, dans les lieux où l'erreur commençait à jeter de plus profondes racines. Le royaume sentit bientôt le bonheur de leur présence, car, par le moyen de leurs prédications, où l'érudition et l'éloquence chrétienne paraissaient dans tout leur éclat, et qui, d'ailleurs, étaient pleines de l'esprit de Jésus-Christ, ils convertirent la plupart de ceux qui s'étaient laissé tromper. Les miracles qu'ils firent ne contribuèrent pas peu à cet heureux succès : car, par l'imposition de leurs mains, le signe de la croix et l'application des saintes reliques, ils guérirent beaucoup de malades et chassèrent les esprits malins des corps de plusieurs possédés.

Les principaux ministres de l'hérésie, bien qu'étonnés de ces merveilles, auxquelles ils ne pouvaient rien opposer de semblable, ne se tinrent pas, néanmoins, pour vaincus. Ils eurent encore la témérité de demander une discussion publique contre les saints prélats, se flattant que, s'ils ne pouvaient pas établir et persuader leurs dogmes, ils embrouilleraient les questions et ébranleraient les esprits par la subtilité de leurs raisonnements. Saint Germain et saint Loup acceptèrent volontiers la conférence, mais ce fut à la confusion des hérétiques : car ils réfutèrent si doctement toutes leurs raisons, et firent voir si nettement la fausseté de leurs opinions et la vérité de la doctrine de l'Eglise, que ces impies demeurèrent sans réponse et n'osèrent plus paraître. Le vénérable Bède, qui décrit excellemment ce combat, dit qu'il se fit en présence d'une foule immense; que la foi divine, la véritable piété, et Jésus-Christ parlant par ses serviteurs, étaient d'un côté; et de l'autre, l'orgueil, la présomption humaine, et Pélage, rempli de la bonne opinion de lui-même; et que l'éloquence des saints prélats y ayant paru comme un grand torrent qui, par les témoignages évidents de l'Ancien et du Nouveau Testament, entraînait tous les esprits, il se fit, en leur faveur, un cri et un applaudissement général de toute l'assemblée. Ils servirent encore extrêmement, dans l'île, à exterminer les restes de l'idolâtrie et à y établir partout la religion chrétienne. Nous rapporterons, dans la vie de saint Germain, toutes ces merveilles.

Les affaires de la religion étant heureusement terminées, les saints prélats revinrent dans leurs diocèses. On ne peut assez dignement représenter la sainteté de vie, dont le bienheureux Loup donna partout des exemples. Les grandes occupations de sa charge pastorale ne lui firent rien diminuer des austérités dont il avait fait profession dans le cloître. Durant vingt ans, il ne se coucha point sur un lit, mais seulement sur une planche. Il portait continuellement le cilice, et n'avait par dessus, en hiver et en été, qu'une simple robe fort pauvre. De deux nuits, il n'en dormait qu'une, ou plutôt, que la moindre partie d'une, et passait le reste en prières accompagnées de larmes, de soupirs et de fréquents regards vers le ciel. Il ne mangeait aussi ordinairement que de deux jours l'un : et les samedis, il se contentait d'un peu de pain d'orge. Ses revenus étaient plus aux pauvres qu'à lui, et il les leur distribuait avec une si grande profusion, qu'il ne lui en demeurait presque rien pour la subsistance de sa maison.

C'est ainsi qu'il passait sa vie dans son diocèse, lorsqu'Attila, roi des Huns et cruel persécuteur des chrétiens, entra comme un torrent de feu dans les Gaules, pour en dépeupler les provinces. On ne voyait sur toute sa marche que pillages, violences, massacres, incendies, ruines entières des villes et des villages. Enfin, après s'être assouvi de tous côtés du sang des Gaulois et des Francs, qui commençaient à être mêlés ensemble, il vint à Troyes pour l'assiéger, la piller et en faire un grand sépulcre. Il devait être d'autant plus avide de vengeance qu'il venait d'être battu par Aétius, dans les *plaines catalauniques*, aux environs de Méry-sur-Seine. Les habitants en furent si épouvantés, qu'ils n'eurent pas le courage de se mettre en défense; et de fait, la ville était alors sans armes, sans garnison, sans fortifications et nullement en état de résister à un si puissant ennemi. Saint Loup demeura seul sans appréhension; il assembla son peuple, l'exhorta à la pénitence et à la prière, et lui donna une ferme espérance dans le secours de Dieu, s'il persévérait à lever les mains au ciel dans un esprit contrit et humilié. Pour lui, il sollicita ce secours par des austérités extraordinaires et par des larmes continuelles qu'il versait au pied des autels, revêtu d'un

sac et couvert de cendres. Enfin, ayant eu révélation que sa ville serait préservée, il se revêtit de ses habits pontificaux, et, se faisant accompagner par ses clercs, dont l'un était saint Némorius, diacre, qui portait sur sa poitrine le livre des Evangiles, couvert de lames d'or, il marcha en procession au-devant de ce roi barbare.

Quand Attila aperçut cette sainte compagnie, il commanda à ses soldats de faire main basse dessus : et, de fait, Némorius et quelques autres clercs furent massacrés ; mais saint Loup, s'étant avancé pour lui parler, le barbare fut saisi d'un si profond respect, qu'il arrêta le carnage et se présenta pour lui donner audience. Le Saint lui demanda qui il était, et en vertu de quoi il avait entrepris de faire de si grands ravages par toute la terre : « Je suis », répondit le prince, « Attila, roi des Huns, et le fléau de Dieu ». — « Si vous êtes le fléau de Dieu », répliqua le bienheureux évêque, « soyez le bienvenu, et châtiez-nous autant que la main qui vous conduit vous le voudra permettre ». Ces paroles amollirent tellement le cœur du barbare, qu'il protesta qu'il ne ferait aucun mal à la ville de Troyes. Le Saint l'en remercia ; mais le voulant éloigner au plus tôt de son diocèse, il lui fit traverser toute la ville avec son armée, sans que lui, ni aucun de ses soldats pussent reconnaître où ils étaient, frappés d'un aveuglement semblable à celui des Syriens que le prophète Elisée fit entrer dans Samarie, sans qu'ils vissent où ils entraient, comme il est rapporté dans le 4e livre des *Rois*. Ce conquérant, qui avait jeté la terreur dans tout l'Orient et tout l'Occident, fut si étonné de ce prodige lorsqu'il s'en aperçut, qu'il avait peine à le croire, et il avouait qu'un évêque seul lui avait fait plus de confusion que toutes les armées de l'empire ensemble. Comme la même chose lui arriva encore en Italie, lorsque saint Léon, pape, triompha de son courage et de sa fureur, et l'empêcha d'assiéger Rome, les Latins, faisant allusion aux noms de *Leo* et de *Lupus*, Lion et Loup, disaient qu'il n'y avait qu'un Lion et un Loup capables de vaincre un ennemi si terrible. Il y a beaucoup de ces circonstances qui ne sont pas dans la vie de saint Loup transcrite par Surius ; mais elles sont tirées de quelques autres auteurs cités par Baronius, en l'année 451 de ses *Annales*, lesquels ont traité plus au long de l'irruption d'Attila dans les Gaules.

Ce que nous trouvons dans cette vie, c'est que ce prince, admirant la vertu de notre Saint, et reconnaissant la force invincible de ses prières, voulut qu'il le conduisît jusqu'au Rhin, espérant que sa présence serait d'un grand secours à son armée, pour sortir sûrement des Gaules, où on lui avait déjà taillé en pièces deux cent mille hommes dans les plaines de Méry-sur-Seine. Lorsqu'il fut arrivé au Rhin, il le renvoya, le suppliant instamment de ne le pas oublier dans ses prières. Le Saint, à son retour, trouva le peuple dans une terrible émotion : comme il fallait, après de si grands miracles, que la tentation l'éprouvât et le maintînt dans l'humilité, il y eut des esprits malfaisants qui commencèrent à prendre ombrage de lui, et à le soupçonner d'intelligence avec Attila, à cause des faveurs extraordinaires que son insigne piété lui avait fait mériter de ce prince. Cette calomnie, se répandant de plus en plus, saint Loup jugea à propos de se retirer pour un temps de Troyes, en attendant que Dieu eût fait connaître son innocence. Il se retira sur le mont Lansuine[1], éloigné de cette ville de quinze lieues, et

1. Son histoire dit *Latisco*. Mais quel est ce Latisco ? Les uns veulent que ce soit Lan-sur-Laigne, par corruption *Lansuine* ou Lansuëme, les autres Lantage, entre Chaource et Bar-sur-Seine. L'abbé Lebœuf prétend que c'est Lincon, à une lieue et demie de Troyes ; enfin Trasse soutient que c'est Châtillon-sur-Seine.

y vécut deux ans dans de grandes privations ; mais voyant que ses diocésains demeuraient toujours dans leurs sentiments, il se retira à Mâcon, où il avait autrefois possédé de grands biens. Ce fut là que la divine bonté fit paraître son innocence et sa sainteté par de nouveaux prodiges. En y allant, il guérit une femme paralytique qui était couchée sur le grand chemin. Depuis, il rendit l'usage de la parole à une fille que le démon avait rendue muette. Il rétablit en santé Claude, fils d'un grand seigneur, nommé Germanien, qui était à deux doigts de la mort. Il remit dans une parfaite convalescence une mère de famille, sœur du saint prêtre Rustique, qui, depuis dix mois, était si percluse de tout son corps, qu'elle ne remuait ni les pieds ni les mains. Enfin, ces merveilles le rendirent si célèbre dans l'Europe, que tous les princes se faisaient un plaisir de lui accorder ce qu'il demandait, au point même que Gébavulte, roi des Allemands, renvoya, sans rançon, à sa prière, plusieurs prisonniers de guerre du pays des Brions ou comté de Brienne.

Le retour de saint Loup à Troyes fut salué avec enthousiasme par ses diocésains reconnaissants. Mais si la ville n'avait point eu à souffrir de l'invasion, grâce à la puissante influence de son illustre pontife, il n'en était pas de même des campagnes, théâtre du stationnement et de la *défaite* de l'armée d'Attila ; elles n'avaient que trop expérimenté que l'herbe ne poussait plus où le cheval du barbare avait passé. Aussi saint Loup, touché des désastres de ces malheureuses populations, s'empressa-t-il de les réparer, autant qu'il dépendait de lui, et d'être le père de son peuple après en avoir été le défenseur. Le pays des Lassois, près de Châtillon-sur-Seine *(pagus Latiscensis, Latisco)* venait d'être ruiné par les Vandales que conduisait le féroce Chrocus ; saint Loup installa sur ces terres abandonnées les victimes de la nouvelle invasion. Bientôt après, il conduisit d'autres colons au village de Mâcon, près de Nogent-sur-Seine, et leur donna ce qui lui restait de ses biens patrimoniaux. C'est sans doute en souvenir de ce bienfait que le village voisin a pris le nom de Saint-Loup (de Buffigny).

Ces préoccupations matérielles, commandées par les circonstances, n'empêchaient point le saint prélat de se livrer à des œuvres de zèle. Il avait fait bâtir hors de la ville une église en l'honneur de Notre-Dame, qui fut plus tard celle de l'abbaye de Saint-Martin-ès-Aires, et il se plaisait à y rassembler son clergé et ses disciples, pour y converser avec eux des choses du ciel et leur donner les règles de la piété la plus tendre et de la vertu la plus sublime. C'est de cette école illustre que sortirent saint Aventin, saint Camélien et saint Mesmin. L'histoire met encore au nombre de ses disciples saint Pulchrone, qui fut évêque de Verdun, saint Sévère de Trèves, et saint Alpin de Châlons-sur-Marne.

L'âge avancé de saint Loup, en rendant sa vertu plus vénérable, n'avait rien diminué de la vivacité de son zèle ni de la beauté de son esprit. La seule lettre qu'il écrivit à Sidoine Apollinaire, dès qu'il eut appris son élection au siége de Clermont, en est la preuve péremptoire. Le nouveau pontife avait demandé à notre Saint des règles de conduite ; on ne sera pas fâché de trouver ici l'admirable réponse de saint Loup. Il y parle avec la tendresse et l'autorité d'un père aimable, et avec l'éloquence d'un habile orateur :

« Je rends grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ », lui dit-il, « de ce que, pour soutenir et consoler l'Eglise, sa chère épouse, au milieu des tribulations qui l'affligent de toutes parts, il vous a appelé à l'épiscopat, afin que vous soyez une lumière en Israël, et que vous remplissiez les ministères

humbles et pénibles de l'Eglise avec autant de soins et de gloire que vous avez rempli les dignités les plus honorables de l'Empire. Etant dans le siècle, vous vous efforciez d'ajouter au lustre de votre naissance des honneurs encore plus éclatants. Vous croyiez qu'un homme ne devait pas se contenter d'égaler les autres, qu'il devait les surpasser. Mais aujourd'hui, vous voilà dans un état où, quoique supérieur à tous, vous ne devez croire l'être à personne. Il faut à présent que vous travailliez à devenir le serviteur de tous ceux dont vous paraissiez le maître.... Employez donc aux affaires de Dieu cet esprit qui a brillé avec tant de gloire dans les affaires du siècle. Que vos peuples recueillent de votre bouche les épines de Jésus-Christ crucifié, comme ils ramassaient auparavant de vos discours les roses d'une éloquence mondaine.... Pour moi, je suis près de ma fin ; mais je ne croirai pas mourir entièrement, parce que je vivrai en vous, et que je vous laisserai à l'Eglise.... Oh ! si Dieu voulait que j'eusse la consolation de vous embrasser ! Mais je fais en esprit ce que je ne puis faire autrement. J'honore et j'embrasse en présence de Jésus-Christ, non plus un préfet de la république, mais un évêque de l'Eglise, qui est mon fils par son âge, mon frère par sa dignité, et mon père par ses mérites ».

Une lettre d'un style si noble nous fait regretter de n'avoir pas d'autres ouvrages de saint Loup. On s'étonne moins qu'un homme si éloquent ait pu calmer les fureurs du féroce Attila.

Sidoine fit réponse à saint Loup en termes qui montrent bien le respect dont il était pénétré pour sa sainteté et son mérite. « Béni soit », dit-il, « l'Esprit-Saint et le Père du Christ, Dieu tout-puissant, de ce que vous, qui êtes le *Père des Pères*, *l'Evêque des évêques*, *le saint Jacques de votre siècle*, daignez jeter les yeux sur tous les membres de l'Eglise, dont votre charité vous rend comme la sentinelle vigilante. Vous êtes capable de consoler tous les infirmes et vous méritez que tout le monde vous consulte ». Sidoine ajoute que saint Loup « est sans contredit le premier de tous les évêques du monde, qu'il est la règle des mœurs et la colonne des vertus ; que tous ses collègues dans l'épiscopat respectent et craignent sa censure ; que les plus âgés ne sont que des enfants en comparaison de lui, qui avait déjà passé neuf lustres », c'est-à-dire quarante-cinq ans, « dans l'épiscopat ».

Ainsi la sainteté et l'âge avancé de saint Loup le faisaient regarder, avec raison, comme le père et le maître de ceux qui lui étaient égaux par le rang. Dans cette même lettre, Sidoine, en faisant un humble portrait de lui-même, relève admirablement la vertu de saint Loup : « Je suis », dit-il, « le plus indigne des mortels ; car je me vois obligé de prêcher aux autres ce que je n'ai pas le courage de pratiquer. Je me condamne par mes propres paroles ; et en ne faisant pas ce que je commande, je dicte tous les jours ma propre sentence. Mais intercédez pour moi auprès de Jésus-Christ, comme un autre Moïse ; *moins âgé que lui, vous n'êtes pas moins grand.* Priez le Seigneur qu'il éteigne en mon cœur l'ardeur de mes passions, afin que je ne porte plus à l'autel un feu étranger et profane ».

Ce commerce de lettres dura plusieurs années, et Sidoine ne tarissait point sur les louanges de saint Loup. Il répète encore une fois dans une autre lettre *qu'il est le plus grand évêque des Gaules.*

Cependant saint Loup sentait les années s'accumuler sur sa tête et l'avertir du terme prochain de son pèlerinage ici-bas. Il se prépara à la mort par une plus grande ferveur dans ses exercices religieux, par un plus grand amour de la solitude et du silence, et attendit en paix que le Seigneur l'appelât au repos qu'il avait si bien mérité par un laborieux épiscopat

de cinquante-deux ans. Enfin l'heure de la délivrance sonna le 29 juillet 478 ou 479.

Saint Loup fut inhumé dans l'église qu'il avait fait bâtir hors de la ville, dans l'emplacement actuel de Saint-Martin-ès-Aires.

On conservait à l'abbaye de Saint-Loup, un sceau à double face. Sur l'une d'elles, saint Loup était représenté en habits pontificaux, avec une épée, la pointe en terre; on y lisait cette inscription : *Sigillum capituli S. Lupi Trecensis.* L'autre face montrait saint Loup, en habit guerrier et brandissant un glaive, monté sur un cheval lancé à toutes brides. L'exergue portait : *S. Lupus, comes Trecensis.* — Sur un des panneaux de bois qui tapissent la chapelle des Fonts à la cathédrale, on voit saint Loup, quittant sa femme Piméniole. Celle-ci, la tête parée d'un riche diadème de perles, en robe rose, avec des joyaux sur sa poitrine et une longue chaîne d'or pendant à sa ceinture, marche entre deux graves personnages : l'un d'eux, en riche pourpoint et couvert d'un manteau de riche étoffe brochée d'or, lui tient la main. L'autre, dans un costume analogue, coiffée d'une toque noire ornée d'or et d'une plume blanche, est à sa droite; devant elle, un jeune chien blanc; et derrière, plusieurs femmes, ses suivantes. — Son voyage en Angleterre est historié sur un panneau de la chapelle des Fonts à la cathédrale. Saint Loup, en habits pontificaux, la mitre en tête et la croix à la main, met en fuite les diables d'Angleterre, logés dans la mâture d'un navire, dont ils s'efforcent d'arrêter la marche; le Saint, placé sur le rivage, d'un signe épouvante les démons. L'un de ces derniers, plongé dans l'eau jusqu'à mi-corps, s'accroche à l'ancre du vaisseau, à l'avant duquel est un saint abbé, en robe noire, avec une crosse d'or à la main. — Dans un des vitraux de la cathédrale, on voit près du chœur, saint Loup, en chape rouge, tenant sa crosse d'une main, et de l'autre une épée, dont il perce un dragon, symbole de l'hérésie. — Au dessus de la porte occidentale de la chapelle de l'Hôtel-Dieu-le-Comte, une verrière formant rosace représente Attila arrêté par saint Loup, aux portes de Troyes, ainsi que la procession annuelle commémorative de l'événement. — A Chappes, dont saint Loup est patron, un vitrail représente aussi cette entrevue : c'est à la chapelle latérale du côté du midi. Attila, suivi de son armée, se présente à la porte de Troyes, du haut de laquelle il est reçu par saint Loup. Le roi des Huns monte un cheval bai richement caparaçonné; il est couvert d'une cuirasse d'or et porte en tête une couronne impériale du même métal. Ses guerriers sont aussi couverts de riches armures. Dans l'angle, à gauche du tableau, on voit un soldat d'Attila décapiter un Saint qui, agenouillé, reçoit le coup mortel.

CULTE ET RELIQUES.

La confiance du peuple dans le saint évêque devint bientôt de plus en plus vive. Les mères lui offraient leurs enfants après le baptême; elles les portaient à son tombeau quand ils étaient malades et souvent leur foi recevait sa récompense. Le nom de saint Loup se répandit rapidement de toutes parts, et l'on vit se multiplier les temples en son honneur, non-seulement dans son diocèse, mais dans plusieurs provinces de la Gaule et jusque dans la Belgique.

Longtemps les disciples de saint Loup se servirent des ornements du pontife et les exposèrent à la vénération des fidèles. Quant à son corps précieux, il reposa au lieu de sa sépulture jusqu'au IXe siècle, et c'est sur son tombeau qu'en 570, les rois Gontran et Chilpéric vinrent se *jurer une* paix réciproque. Mais, vers l'an 890, sous l'épiscopat de Bodon, trente-septième évêque de Troyes, les clercs de saint Loup le firent transporter dans l'enceinte de la ville, et le placèrent ensuite dans l'église de Notre-Dame-de-la-Cité, qu'ils bâtirent, et qui devint depuis l'abbaye de Saint-Loup, aujourd'hui Bibliothèque publique.

Le tombeau du saint évêque fut ouvert en 1147, sous Everard, deuxième abbé de Saint-Loup.

On portait sa châsse en procession dans les villages, pour recueillir quelques offrandes; mais elle fut brisée dans un de ces voyages. Jean de Chailley, 18e abbé, en fit faire une autre, en 1359, qui eut le même sort, et fut remplacée, en 1505, par un reliquaire, « très-bien fabriqué et l'un des plus beaux et riches joyaux de France, dressé par un ingénieux orfévre de Troyes, appelé Jean Papillon ».

Cette châsse fut faite par les soins de Nicolas Forjot, 24e abbé de Saint-Loup, fils d'un maréchal de Plancy. C'était un grand buste tout d'argent et orné de diamants, soutenu par des anges, sur l'un desquels (celui qui soutenait la main droite de l'évêque) brillait une escarboucle taillée en carré long, de la longueur de trois centimètres environ, et qui était estimée plus de trois mille pièces d'or. Le saint évêque était, ainsi que les anges, élevé sur un piédestal d'un ouvrage pareil, tout doré et revêtu d'émaux d'un travail délicat. Ce reliquaire était d'une valeur d'au moins deux cent mille francs.

Le 21 décembre 1640, la reine Anne d'Autriche demanda au couvent de Saint-Loup « le plus qu'il lui serait possible des reliques du saint évêque ». Les religieux se firent un devoir d'acquiescer à ce pieux et royal désir. Ils distribuèrent en même temps des parcelles d'ossements à quelques paroisses, telles que Saint-Nicolas de Vérosse (diocèse de Genève), Saint-Eloi de Noyon, Lévi (diocèse d'Auxerre), etc.

Les ossements vénérables du libérateur de la cité troyenne ne purent trouver grâce aux yeux des révolutionnaires : dans la nuit du 9 au 10 janvier 1794, ces audacieux profanateurs ouvrirent la châsse et jetèrent les ossements dans un feu allumé à la sacristie appelée *Chambre du Prédicateur*. Seule une portion du crâne put être détournée par deux employés de l'Eglise; c'est ce précieux débris que l'on conserve dans une châsse enrichie d'émaux, provenant de l'ancien reliquaire.

Ces émaux sont d'une finesse d'exécution admirable et d'un goût de dessin qui rappelle les premières écoles d'Italie. Il y a des parties rehaussées d'or, et les pierreries qui ornent les chapes ou autres costumes, sont simulées en relief. Ils sont disposés autour de la châsse dans une suite d'arcades demi-circulaires; mais on voit, aux traces qui restent, qu'ils avaient occupé des cadres en arc trilobé. Il y a cinq émaux sur chaque grande face de la châsse, et trois seulement aux extrémités : en tout, seize. Dans le soubassement, au-dessous de chacun des sujets, on lit une légende en gothique angulaire; mais il n'y en a que quatorze de conservées. Les lettres sont bleues sur un fond blanc. On y voit :

Commant Saint-Loup luy
estant chevalier espousa
la seur de monseigneur
S.-Hylaire.

—

Commant S.-Loup prynt
congie de sa femme
pour entrer en relygyon.

—

Commant S.-Loup entra
en religion et print
labbit à Lesniause.

—

Commant S.-Loup luy
estant religieux fut
esleu pour estre evesque.

—

Commant S.-Loup fut
sacre evesque de la
cytey de Troyes.

—

Commant S.-Loup Z S.-Germain
baillèrent labbit de religion à
saincte Geneviesve.

—

Commant les diables
voulurent ampescher S.-
Loup en passant p. Bretaigne.

Commant S.-Loup repulsa
lerreur pelagyenne au
pays d'Angleterre.

—

Commant S.-Loup envoya
S.-Memor au devant d'Atille
avec ses deux enfants de cueur.

—

Commant S.-Loup alla
ensevelir S.-Memor et ses enfans
qui furent occis.

—

Commant S.-Loup préserva
la cytey de Troyes du roy
Athille et des Vandres.

—

Commant S.-Loup délivra
de prison grand no.bre
de bourguinons.

—

Commant S.-Loup guerit
une femme qui
estoit paralatique.

—

Commant S.-Loup gara.tit
une fille qui estoit infectée
du serpent venymeux.

A l'arcade du milieu, extrémité de la châsse, l'émail qui est sans inscription présente pour sujet un martyre : un jeune homme à genoux, les mains jointes, et incliné vers un tombeau ou

cercueil, probablement celui de saint Loup, va avoir la tête tranchée d'un coup d'épée, par un homme dont le costume assez riche paraît indiquer que ce n'est pas un bourreau. Le bras de ce dernier est retenu par la Mort, figurée par un homme nu, avec une tête de squelette, et des bras décharnés.

A l'extrémité opposée, entre le mariage de saint Loup et le miracle de la jeune fille délivrée du diable, on voit saint Loup sur un trône, tenant sa crosse d'une main, et de l'autre une épée dont il renverse un monstre ailé, symbole de l'hérésie. Autour du Saint sont des assistants de tout âge et de tout sexe ; plusieurs d'entre eux sont agenouillés.

Selon l'usage immémorial, chaque année, le dimanche qui suit le 29 juillet, on porte en procession la relique de saint Loup, et l'on fait une station près de l'Hôtel-Dieu. C'est là que, suivant une antique tradition, saint Loup rencontra le roi des Huns, et apaisa son humeur farouche.

Il s'est formé, sous le patronage de saint Loup, une pieuse association qui jouit de faveurs particulières. Pendant neuf semaines, à partir du 29 juillet, une neuvaine de messes est faite à l'intention des associés vivants et morts. Le 30 juillet, le saint sacrifice est offert, en outre, pour les associés défunts, et le 10 mai, pour les vivants et les morts. Il suffit, pour faire partie de cette Association, de se faire inscrire à la chapelle du Sacré-Cœur, à la cathédrale, durant l'octave de saint Loup.

Chronique de Lérins, par Vincent Barali ; *Vie des Saints du diocèse de Troyes*, par l'abbé Defer; *Histoire du diocèse de Toul*, par l'abbé Guillaume ; *Les Moines d'Occident*, par le comte de Montalembert; l'*Hagiologie nivernaise*, par Mgr Crosnier.

SAINT GUILLAUME, ÉVÊQUE DE SAINT-BRIEUC

ET CONFESSEUR.

1234. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

> La pureté est le chemin royal par lequel on arrive à l'embrassement de l'Epoux et à la céleste patrie.
> *Saint Bonaventure.*

Saint Guillaume était d'une famille noble du diocèse de Saint-Brieuc. On lui donne pour père Olivier Pinchon, de la paroisse de Saint-Alban, près de Lamballe, et pour mère Jeanne Fortin, de la paroisse de Plénée-Jugon, dans le même diocèse, ou de celle de Pleurtuit, diocèse de Saint-Malo.

La chasteté admirable, et toutes les autres vertus qui brillèrent dans saint Guillaume, nous font assez juger que ses parents lui donnèrent une excellente éducation. Il était bien fait, d'une belle figure ; il avait la persuasion sur les lèvres, et une douceur de mœurs qui lui gagnait l'affection de tout le monde, avantages qui pouvaient être dangereux pour lui et propres à l'exposer de bonne heure à la perte de son innocence, s'il n'avait été soutenu d'une grâce puissante. Il en éprouva le secours, et y répondit fidèlement, dans la maison d'un homme riche, où une fille, profitant des ombres de la nuit, ne rougit pas d'aller le provoquer au crime. Le saint jeune homme, persuadé que la fuite est le remède le plus efficace dans cette sorte de guerre, où les domestiques sont d'intelligence avec l'ennemi, s'éloigna sans balancer de la malheureuse personne, avec la même vivacité qu'on se retire du milieu des flammes dans un incendie, et qu'on prend la fuite devant un serpent. Guillaume eut toujours depuis le même attachement pour cette aimable vertu.

La piété de ce vertueux jeune homme lui inspirait de l'attrait pour l'état ecclésiastique, et son mérite le rendait digne d'être admis dans le sanctuaire. Josselin, évêque de Saint-Brieuc, lui conféra la tonsure ecclésiastique, les ordres mineurs et le sous-diaconat; et voyant le grand bien qu'on pouvait se promettre d'un jeune clerc si prudent et si sage, il le prit dans sa maison, le retint auprès de lui et lui conféra les ordres du diaconat et de la prêtrise. Les deux successeurs de Josselin, Pierre V et Silvestre, fixèrent également Guillaume auprès d'eux; mais on ignore quels emplois ils lui donnèrent. Il fut pendant ce temps nommé à un canonicat de l'église métropolitaine de Tours, sans qu'on sache s'il put aller résider dans cette ville. Silvestre mourut en 1220, après un an et demi d'épiscopat, selon le P. Albert le Grand, ou plutôt après avoir tenu le siége huit ans, si on s'en rapporte aux anciennes chroniques, et Guillaume fut élu pour succéder à Silvestre, dans un temps où l'Eglise de Bretagne, inquiétée par le duc Pierre de Dreux, avait besoin de pasteurs qui eussent le courage de la défendre. Alors ce saint prélat ne se contenta pas d'avoir les reins ceints par la chasteté, il crut qu'il était de son devoir de prendre à la main la lampe ardente par laquelle nous sont désignées les œuvres de charité. Il se regardait comme le père des pauvres, et en cette qualité, chargé de l'obligation de les nourrir et de soulager les misérables dans leurs nécessités. Il ne se croyait pas quitte envers eux par les libéralités de son aumônier; il portait lui-même une bourse pour ne pas s'exposer à la douleur de rencontrer quelque indigent auquel il ne pût faire du bien. Sa sollicitude pour eux était si grande, que quand on leur distribuait les restes de sa table, il se tenait à une fenêtre, attentif à ceux qui donnaient et à ceux qui recevaient, et veillant à ce que cette distribution se fît de manière à contenter tout le monde. Si le nombre des pauvres se trouvait trop grand, par rapport à ce que l'on avait à leur distribuer, il y faisait suppléer sur-le-champ. Dans une année de cherté, saint Guillaume voyant les pauvres languir de faim, leur ouvrit ses greniers et leur fit distribuer tous ses grains; et comme il n'y en eut pas encore assez pour fournir à leurs besoins, il emprunta le blé de ses chanoines pour en faire l'aumône. Enfin il poussa la libéralité envers les misérables jusqu'au point qu'il ne lui resta pas de quoi faire un testament. Heureux en cela d'avoir mieux aimé se faire un trésor qui l'a suivi dans le ciel, que d'amasser sur la terre des richesses qui l'auraient abandonné à la mort.

Ses occupations extérieures n'excluaient pas en lui l'attention intérieure à écouter Dieu et à lui parler dans la prière. Guillaume, appliqué à entendre la voix divine dans le secret du recueillement, employait aussi la sienne sans cesse à célébrer ses louanges; car outre les heures canoniales et les autres prières ordinaires, il ne se passait pas de jour qu'il ne récitât tout le Psautier, qu'il savait par cœur. C'est ainsi que le feu céleste de la lampe dont il se servait pour éclairer les autres pénétrait jusqu'à son âme.

Sa dignité n'était pas une raison qui le dispensât des services les plus bas, quand il s'agissait de se rendre utile aux pauvres; on l'a vu prosterné par terre, pour souffler de sa propre bouche le feu destiné à faire cuire la nourriture qu'il leur destinait. Il vint un jour chez lui un homme emprunter une cuve pour donner un bain à une pauvre femme. Il était seul alors à la maison avec son chapelain. Il ne différa pas pour cela de s'occuper de cette bonne œuvre, il alla lui-même ôter le blé dont cette cuve était remplie, et avec l'aide de son chapelain, il la chargea sur les épaules de celui qui était venu la chercher. Allant se coucher un soir, il aperçut qu'on avait dressé par terre le lit d'un religieux qui était logé dans la maison épisco-

pale, pendant que le sien était dressé dans un lieu plus élevé et plus commode. Cette différence choqua son humilité ; il fit venir aussitôt du monde, et ne se coucha point qu'on n'eût mis les deux lits égaux. Mais quand il était sans témoins, il couchait souvent sur la dure, pendant que ses serviteurs croyaient qu'il reposait mollement. Il traitait son corps comme un ennemi dangereux, et employait les rigueurs de la pénitence à diminuer ses forces et sa vigueur, qui ne sont que trop souvent préjudiciables à celles de l'âme. Son rang et sa dignité l'engageaient, en beaucoup d'occasions, à donner des repas où régnait une honnête, quoique modeste abondance ; mais il goûtait peu des viandes que l'on servait aux autres, et les pauvres en profitaient plus que lui. Sa boisson habituelle était de l'eau pure, ou s'il y mêlait du vin, c'était en bien petite quantité.

Ses entrailles étaient toujours émues quand il voyait les peines et les misères des autres. Une femme hydropique lui demandait un jour l'aumône. Le Saint, la voyant dans un état si digne de compassion, ne se contenta pas de soulager sa pauvreté ; il voulut aussi apporter quelque soulagement à son mal. L'évêque, à son repas, se ressouvint d'elle, et lui envoya le meilleur plat de sa table, auquel il avait à peine goûté. Celui qui faisait la commission, chercha longtemps cette pauvre femme dans les rues, et la trouva enfin chez elle, couchée et souffrant des douleurs qui la mettaient à l'extrémité. A cette nouvelle affligeante, le saint prélat s'en alla à l'église offrir à Dieu le sacrifice de ses larmes et de ses prières, et il y demeura jusqu'à ce qu'on vînt lui dire que la femme était levée et parfaitement guérie. Il en eut une joie extrême et se fit amener cette femme. Quand il la vit, il avait peine à s'en rapporter au témoignage de ses yeux, tant il était hors d'apparence qu'une personne qu'il avait vue le même jour dans un état si déplorable eût en si peu de temps recouvré une santé si parfaite. Mais on ne douta point que ce changement si surprenant ne fût l'effet des prières du Saint, et de l'égard que Dieu avait eu pour ses larmes et pour sa charité.

Pendant la guerre que la mauvaise conduite du duc Pierre de Dreux attira à la Bretagne, la ville de Saint-Brieuc, n'étant pas fermée, était au pouvoir, tantôt des Bretons et tantôt des Français, et exposée à mille ravages. C'était dans ces occasions qu'éclatait tout le zèle et toute la tendresse du pasteur, occupé sans cesse à rassembler ses ouailles dispersées et à les consoler. Combien de fois s'est-il présenté au milieu des brigands ! Combien de fois a-t-il exposé sa vie pour conserver la vie et les biens de ceux dont la Providence lui avait confié le soin ! Combien de fois enfin des hommes de sang ont-ils mis sur lui des mains sacriléges, levé l'épée sur lui, accablé d'injures et tâché d'épouvanter le saint et vénérable pasteur, qui ne leur opposait qu'une fermeté inébranlable et un courage invincible ! Il ne pouvait quelquefois refuser aux instantes prières de son clergé d'user du glaive spirituel, en retranchant du sein de l'Eglise ces ennemis sanguinaires et ces cruels brigands ; mais ce n'était que l'âme pénétrée de douleur, et les yeux baignés de larmes, qu'il exerçait dans ces extrémités fâcheuses la puissance des clefs.

Le duc, pendant ce temps-là, persécutait l'Eglise et s'en déclarait l'ennemi, sous prétexte de retrancher les usurpations, et de la réduire au terme de modestie qu'il s'imaginait lui convenir mieux que l'extérieur trop brillant et le faste auquel il prétendait qu'elle s'était insensiblement livrée. Les exécuteurs de ses ordres trouvèrent dans l'évêque de Saint-Brieuc un mur d'airain, qui arrêta leurs progrès et déconcerta leurs entreprises. Il essuya leurs injures et leurs menaces avec une fermeté qui les irrita. Il eût volon-

tiers donné sa vie pour cette cause; mais on se contenta de le chasser de la province. Le Saint, persuadé que tous les pays sont également la patrie de l'homme solidement vertueux, et que le chrétien qui possède Dieu possède tout, endura sans peine l'exil, la honte, la perte des biens, dans l'espérance d'avoir part à la béatitude promise à ceux qui souffrent persécution pour la justice. Il se retira dans le diocèse de Poitiers, où l'évêque, accablé par la maladie et hors d'état d'agir, le pria de prendre soin de son troupeau. Saint Guillaume y passa quelques années, pendant lesquelles il édifia merveilleusement ces étrangers par la sainteté de sa vie; il fit les ordinations, dédia des églises, consacra des autels, administra le sacrement de confirmation, remplit tous les autres devoirs du pasteur en chef, et se rendit agréable aux hommes comme il l'était à Dieu.

Enfin, quand il eut plu au Seigneur d'adoucir la férocité du prince et de rendre la paix à l'Eglise de Bretagne, Guillaume revint en 1230 prendre soin de son propre troupeau. Non content de l'édifier par sa sainte vie, de le nourrir spirituellement et corporellement, de le défendre et de le protéger, il voulut aussi embellir sa ville d'un temple matériel, et commença à bâtir l'église cathédrale que l'on y voit aujourd'hui, qui n'est pas des moins belles de la province. Soit impression de l'esprit de Dieu, qui met la parole dans la bouche des Prophètes, soit mouvement du courage et de la résolution du saint homme, on rapporte que, pensant sérieusement à la difficulté de l'entreprise, aux frais de l'exécution, à la longueur du travail, il dit avec assurance : « J'achèverai pourtant mon église, vif ou mort ».

Le Seigneur voulut récompenser une vie si pure et si pleine de bonnes œuvres, en appelant à lui son serviteur pour le faire jouir des récompenses éternelles. Saint Guillaume, après avoir rempli tous les devoirs d'un bon pasteur, mourut le 29 juillet, qui est le jour auquel l'Eglise célèbre sa fête. Son corps fut inhumé dans son église cathédrale, sous une tombe plate, au côté droit du haut de la nef. Il demeura caché là, comme une pierre précieuse, jusqu'à ce que, deux ans après sa mort, Philippe, son successeur, ayant dessein de continuer le bâtiment de l'église, fut obligé, pour en suivre les alignements, de faire creuser dans l'endroit où le Saint avait été enterré. Il rassembla pour cet effet le clergé et le peuple, et quand on eut découvert le saint corps, on le trouva aussi entier que le jour de son décès, et il en sortait une odeur aussi agréable que si on eût eu soin d'employer à l'embaumer les aromates les plus précieux.

Depuis ce moment il se fit un si grand nombre de miracles par l'intercession de saint Guillaume, que la réputation de sa sainteté fut portée, non-seulement dans toute la province, mais encore dans les pays les plus éloignés; et le concours des peuples fut si grand à son tombeau, que les offrandes qu'ils y firent et leurs libéralités donnèrent à l'évêque Philippe le moyen de finir l'ouvrage que son prédécesseur avait commencé. Ainsi fut accompli ce que le Saint avait dit, qu'il bâtirait cette église, vif ou mort.

L'évêque Philippe eut soin de dresser un recueil authentique des miracles qui se firent au tombeau du Saint, et le porta à Lyon au pape Innocent IV. Ce pontife eut une joie sensible d'apprendre des merveilles si touchantes, et envoya en Bretagne un cardinal qu'il chargea du soin de dresser une enquête juridique. Le jour même que le cardinal avait marqué pour l'ouverture de l'enquête, il y eut une affluence étonnante d'étrangers, de pays fort éloignés, qui vinrent, outre les témoins qui avaient été assignés, rendre eux-mêmes témoignage de l'épreuve qu'ils avaient faite, en leur particulier, du pouvoir qu'avaient auprès de Dieu les suffrages du saint évêque.

Le Pape, après avoir vu l'enquête, entendu le rapport du cardinal et pris l'avis de tous les cardinaux, ainsi que de tous les prélats qui étaient présents, inscrivit Guillaume au Catalogue des saints, et lui décerna un culte public par sa bulle du 15 avril 1247.

Le Pape commanda à tous les évêques du royaume de France d'en célébrer la fête le 29 juillet, jour de son décès, et d'ordonner qu'elle soit célébrée par tous les fidèles. A cette disposition, il ajoute des indulgences d'un an et de quarante jours pour ceux qui visiteront son tombeau le jour de sa fête et pendant l'octave.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps du Saint fut levé solennellement de terre en 1248. L'autorité ecclésiastique de Saint-Brieuc lui érigea un tombeau sur le lieu de sa sépulture, et établit au 15 avril une fête particulière de sa canonisation, qui se célèbre encore aujourd'hui, outre la fête du 29 juillet. Ce tombeau se voit encore dans l'église cathédrale ; il se trouve entre deux piliers devant la chapelle dite du Saint-Sacrement. Sur le monument est la statue du Saint en habits pontificaux, couchée et tenant sa crosse. Quant aux reliques de saint Guillaume, son crâne était autrefois dans un buste en argent qui a été enlevé lors de la spoliation des églises en 1793. Le reste du corps se trouvait dans une châsse, placée au-dessus de l'autel de la chapelle dont nous venons de parler. Ce précieux trésor fut préservé de la profanation dans le temps de la révolution par un prêtre constitutionnel, nommé Pincemin, qui en a laissé un certificat ; mais il parait qu'on n'a pas trouvé son seul témoignage assez imposant, et l'on conserve maintenant ces reliques dans la sacristie, sans oser les exposer à la vénération des fidèles. Le crâne du Saint est à présent joint aux reliques de Saint-Brieuc dans le beau reliquaire de bronze doré donné en 1820 par Mgr de Quelen. On voit aussi dans la même église huit dents du saint Evêque. On lui dédia, après sa canonisation, l'ancienne église de Notre-Dame de la Porte, qui est à l'entrée de la ville de Saint-Brieuc, du côté de la route de Lamballe. Cette église, qui était collégiale, a porté jusqu'à la révolution le nom de Saint-Guillaume ; mais elle est profanée depuis cette déplorable époque. On peut dire que le culte de ce Saint a été universel dans toute la Bretagne, puisque sa fête se trouve marquée dans tous les anciens calendriers au 29 juillet, à l'exception de celui de l'Eglise de Vannes, où elle est avancée au 19, et de celui de l'Eglise de Léon, où elle est différée au 30. Le diocèse de Rennes a depuis longtemps supprimé la fête de saint Guillaume, sans qu'on en connaisse la raison ; mais on la célèbre encore dans ceux de Nantes, de Vannes et de Quimper. Elle est à Saint-Brieuc du rite solennel majeur avec octave.

Extrait des *Vies des Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau.

SAINT OLAUS II OU OLAF, SURNOMMÉ LE SAINT,

PREMIER ROI CHRÉTIEN DE NORWÉGE ET MARTYR (1030).

Olaüs II ou Olaüs le Saint, ainsi nommé pour le distinguer d'Olaüs Ier, roi de Norwége, qui perdit le trône et la vie, l'an 1000, dans une guerre qu'il fit contre Suénon Ier, roi de Danemark, était fils de Harald Grenska, prince de Westfold, en Norwége. Ce pays gémissait depuis longtemps sous la tyrannie des Suédois, gouvernés alors par le roi Olaüs-Scot-Konung. Notre Saint, n'étant alors que simple capitaine de troupes entreprit de délivrer sa patrie de ce joug odieux qu'elle ne supportait qu'avec la plus grande répugnance : les grands du pays prisèrent si haut ce projet, qu'ils proclamèrent Olaüs roi de Norwége.

Notre Saint représenta alors au roi Olaüs-Scot-Konung qu'il lui serait désormais impossible de retenir sous sa juridiction les populations de la Norwége et l'engagea, pour le bien de la paix, de renoncer à tout jamais à ses prétentions. Il sut si bien lui faire apprécier les avantages réciproques qui seraient la conséquence nécessaire de l'abdication de ses droits sur la Norwége, que le roi de Suède goûta l'avis de son compétiteur et lui accorda même, pour cimenter la paix qui se levait si belle en ce jour pour les deux royaumes, la main de sa fille.

Durant seize ans qu'il gouverna la Norwége, notre Saint s'appliqua à y faire fleurir le Christia-

nisme. Jaloux de ses Etats, le roi d'Angleterre, Canut le Grand, lui déclara la guerre. Olaüs, trahi, périt dans une bataille qui se livra le 29 juillet 1030, à Stichstadt, dans la province de Drontheim, où il fut enterré.

Le corps de saint Olaüs fut trouvé sans aucune marque de corruption, en 1098, dans la cathédrale de Drontheim. Autrefois, dans l'abbaye de Saint-Victor de Paris, on montrait une chemise de notre Saint.

Bosch, *Acta Sanctorum*, et Baillet. — Cf. Continuateurs de Godescard.

XXXe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, la fête des saints martyrs ABDON et SENNEN, persans, qui, sous l'empereur Dèce, furent amenés à Rome, chargés de chaînes, meurtris avec des fouets garnis de plomb, et décapités pour la foi de Jésus-Christ. 254. — A Tuburbe, en Afrique, les saintes vierges et martyres Maxime, Donatille et Seconde ; les deux premières, durant la persécution de Valérien et de Gallien, furent premièrement abreuvées de fiel et de vinaigre, puis cruellement déchirées à coups de fouet, torturées sur le chevalet, rôties sur un gril, et frottées avec de la chaux vive. Enfin, ayant été exposées aux bêtes féroces avec Seconde, jeune fille de douze ans, et n'en ayant reçu aucun mal, elles passèrent toutes trois par le fil de l'épée. 304. — A Assise, dans l'Ombrie, saint Rufin, martyr. — A Césarée de Cappadoce, sainte JULITTE ou JULIE, martyre, qui, réclamant en justice ses biens qu'un homme puissant avait usurpés, fut, par celui-ci, dénoncée comme chrétienne. Aussitôt elle reçut ordre du juge d'offrir de l'encens aux idoles, afin de pouvoir être entendue ; sur son refus constant, on la jeta dans le feu, où elle rendit son esprit à Dieu ; mais les flammes respectèrent son corps. Saint Basile le Grand a fait un beau panégyrique à sa louange. 303. — A Auxerre, saint Ours ou Urse, évêque et confesseur [1]. Vers 508.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Bayeux, saint Samson de Dol, évêque régionnaire, dont nous avons donné la vie au 28 juillet. 565. — Aux diocèses de Verdun et de Fréjus, saint Loup, évêque de Troyes, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 479. — Aux mêmes diocèses et dans ceux de Quimper et de Nantes, mémoire des saints Abdon et Sennen, martyrs à Rome, cités au martyrologe romain de ce jour. 254. — Encore aux diocèses de Quimper et de Nantes, saint Guillaume, évêque de Saint-Brieuc, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 1237. — A Anvers et dans l'ancienne abbaye de Feldwirth, en Frise, près de Groningue (*Olde Klooster*, Ordre de Saint-Benoît), saint Hatebrand, abbé, célèbre par son esprit de pénitence, son amour de la perfection, son zèle inexorable pour la discipline monastique, sa sainteté et ses miracles. Ses reliques furent transférées en 1619 à Anvers et déposées dans l'église de l'ancienne abbaye de Saint-Sauveur. 1198. — A Metz, saint Explèce, évêque de ce siége et confesseur. Le catalogue des évêques de Metz fait ainsi son éloge : « Au temps où le bienheureux Ambroise fut promu à l'archevêché de Milan, et l'année même où le glorieux saint Martin prit en mains les rênes de l'Eglise de Tours (375), celle de Metz vit avec joie se placer à sa tête saint Explèce, qui la régit saintement pendant seize années

1. Clovis étant devenu maître d'Auxerre et sachant que le siége épiscopal de cette ville était vacant par suite de la mort de saint Censure ou Censoir (502), demanda à Gondebaud, roi de Bourgogne, de permettre à un saint prêtre nommé Eptade de quitter son royaume pour venir s'asseoir sur le siége épiscopal d'Auxerre ; mais Eptade s'enfuit dans les bois du Morvan (petit pays de l'ancienne France, dans la Bourgogne et le Nivernais, dont la ville principale était Château-Chinon). A Auxerre, on n'avait pas oublié qu'un incendie, arrivé depuis peu dans la ville, avait été apaisé par les prières d'un anachorète nommé Urse, dont la cellule était auprès de l'église de Saint-Amateur : il fut proclamé évêque et gouverna l'Eglise d'Auxerre six ans et quatre mois. On l'inhuma à Saint-Germain et son culte commença aussitôt après sa mort. — *Gallia christ. nova.*

entières, et mourut, emportant avec lui les regrets de tous ses enfants, sous le pontificat de Sirice et le règne de Valentinien II et de Théodose Ier. 390. — Au diocèse de Saint-Claude, saint HYMETIÈRE ou IMETIER, moine de Condat. Epoque incertaine. — Au diocèse de Cologne, sainte Marguerite ou Marine, dont nous avons donné la vie au 20 juillet. 275. — Dans le Maine, saint Sylvain, anachorète. Il était un de ces nombreux Aquitains que la célébrité du monastère de Micy ou Saint-Mesmin (*Miciacum*, Ordre de Saint-Benoît, diocèse d'Orléans, fondé vers 498 sous l'invocation de saint Etienne) avait attirés dans la solitude au commencement du VIe siècle. Plus tard, le désir de la vie érémitique le conduisit dans le diocèse du Mans. Il se choisit une retraite en un lieu fort désert, sur le territoire de Saint-Pierre-sur-Erve (Mayenne, arrondissement de Laval, canton de Sainte-Suzanne). On voit encore aujourd'hui dans un petit bois couronnant un rocher qui surplombe le cours de l'Erve une petite chapelle dédiée à ce saint ermite et destinée à rappeler le lieu où il a vécu. Les détails de la vie du saint anachorète sont ignorés de l'histoire, mais sa mémoire est restée en vénération dans la contrée : bon nombre de pèlerins vont visiter la chapelle pour être guéris ou préservés de la fièvre. VIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Dominicains. — En Espagne, le bienheureux Manné ou Mannès de Gusman, frère de saint Dominique, remarquable par sa simplicité et sa sincérité, et adonné à la contemplation. Comblé de mérites, il se reposa dans une sainte mort au monastère de Saint-Pierre de Gumiel, où était la sépulture de sa famille. Son tombeau devint bientôt célèbre par les miracles éclatants que Notre-Seigneur y opéra par son intercession. XIIIe s.

Martyrologe des Franciscains. — Saint Camille de Lellis, fondateur des Chanoines réguliers pour le service des malades [1]. 1614.

Martyrologe des Carmélites. — Saint Alexis de Rome, confesseur [2]. 404.

Martyrologe des Carmes déchaussés. — Saint Anaclet, pape et martyr, dont le décès est marqué au 13 juillet [3]. 96.

Martyrologe de Vallombreuse. — Saint Alexis de Rome, confesseur [4]. 404.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François.— Saint Vincent de Paul, confesseur, qui s'endormit dans le Seigneur le 28 août, mais dont la fête se célèbre dans toute l'Eglise le 19 juillet [5]. 1660.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Saint ABEL, le premier des justes, le premier des martyrs, et la première figure de Jésus-Christ. 3876 av. J.-C. — A Tuburbe, en Afrique, avec les saintes Maxime, Donatille et Seconde, vierges et martyres, citées au martyrologe romain de ce jour, les saints Rufe, Prisque, Option, Ammonius, Juste, Abde, Acénée, Silvain, Magnile, martyrs ; et les saintes Paternique, Septimie, Julie, Potamie, Hospis, également martyres, indiqués au martyrologe de saint Jérôme. 304. — Chez les Grecs, et principalement à Constantinople, le bienheureux Jean, soldat. Ayant reçu de Julien l'Apostat la mission impie de persécuter les chrétiens, il partit, comme pour exécuter les ordres de l'empereur; mais, au lieu d'inquiéter les fidèles, il les avertissait en secret du danger qu'ils couraient et leur procurait les moyens de se soustraire aux exactions de Julien l'Apostat. Après avoir mené quelque temps cette vie dévouée, mais périlleuse, il s'endormit doucement dans le Seigneur et fut enseveli par des femmes chrétiennes à Constantinople, dans le cimetière des étrangers. IVe s. — Encore chez les Grecs, les saints Mamas et Basilisque, martyrs. Le premier fut précipité dans la mer, le second fut décapité. — A Faenza, ville forte de la Romagne, saint Térence, confesseur. Il naquit à Imola *(Forum Cornelii)*, dans la province de Ravenne, on ne sait plus à quelle époque. L'histoire ne nous a pas conservé non plus le nom de ses parents. Dès ses plus tendres années, il montra de grandes dispositions pour le service de Dieu. Assidu à la prière et à l'étude des sciences ecclésiastiques, il mérita de recevoir successivement la tonsure cléricale, les Ordres mineurs, le sous-diaconat et le diaconat. Son humilité lui fit refuser la prêtrise dont il se croyait indigne. Ayant quitté sa patrie, il se retira à Faenza et entra comme infirmier dans l'hôpital de Sainte-Croix de cette ville, où il rendit miraculeusement à la santé un grand nombre de malades, entre autres un hydropique, un aveugle et un paralytique. Dieu lui ayant révélé le jour de sa mort, il s'y prépara avec foi et s'endormit joyeusement dans le Seigneur. Il fut enseveli dans l'église Sainte-Croix de Faenza. Epoque incertaine. — A Cantorbéry, dans le comté de Kent, en Angleterre, saint Tatwin, évêque et confesseur. Il reçut le pallium des mains du pape Grégoire III, et obtint de lui une bulle confirmant la suprématie de son siége sur tous les évêchés d'Angleterre. 734.

1. Nous avons donné sa vie au 28 juillet. — 2. Voir sa vie au 17 juillet. — 3. Voir ce jour. — 4. Voir le 17 juillet. — 5. Voir ce jour.

SAINT ABEL,

LE PREMIER DES MARTYRS ET LA PREMIÈRE FIGURE DE JÉSUS-CHRIST

An du monde 128. — 3876 ans avant Jésus-Christ.

> Abel a exprimé la figure de Jésus-Christ par trois cara 'è e principaux : la virginité, le sacerdoce et le martyre. *Saint Augustin.*

Lorsque, au lendemain de la chute originelle, Eve donna le jour à Caïn, son premier-né, elle s'écria : *Possedi virum Dominum*, « Je possède l'Homme-Dieu ». Dans l'illusion d un bonheur prématuré, elle croyait que le Sauveur qui devait sortir de sa race pour écraser la tête du serpent, serait le premier fils qu'elle enfanterait sur la terre de l'exil. Plus tard, à la naissance du frère de Caïn, les magnifiques espérances d'Eve s'étaient évanouïes ; l'enfant sur la tête duquel el es reposaient ne les avait pas justifiées, et la mère désolée consacra le souvenir de cette douleur par le nom d'*Abel* qui signifie *vanité*.

Les deux frères, d'inclinations différentes, choisirent aussi différents genres de vie. L'aîné s'adonna à l'agriculture, et le moins âgé se livra à la vie pastorale. Il est certain que nos premiers parents observaient religieusement le jour du sabbat, présentaient à Dieu les prémices de leurs fruits et de leurs troupeaux, et offraient des sacrifices. Ils instruisaient également leurs enfants de la morale la plus pure et des principes de la religion. A l'exemple des auteurs de leurs jours, les deux frères ne manquaient pas de rendre leurs hommages au souverain Maître ; ils l'adoraient, le priaient, lui offraient régulièrement une partie des biens qu'ils recevaient de sa main libérale. Le Seigneur, de son côté, les comblait de bénédictions, leur accordait des grâces pour surmonter leurs passions et obéir à ses lois ; mais ils n'y apportèrent pas la même correspondance. Une occasion se présenta qui fit connaître l'un et l'autre et décida de leur sort.

Déjà ils étaient avancés en âge. Caïn n'avait pas perdu l'habitude d'offrir à Dieu les prémices de ses récoltes, et Abel les premiers-nés de ses troupeaux et la graisse de ses victimes ; mais la piété de Caïn était aussi avare que celle d'Abel était sincère et généreuse. Le Seigneur, qui voit le fond des cœurs, témoigna sensiblement la différence qu'il faisait des deux offrandes. Il consuma par le feu du ciel celles d'Abel, et, en récompense de la religion du jeune pasteur, il répandit la fécondité sur ses troupeaux, tandis qu'il dédaigna celles de Caïn, et la stérilité désola ses campagnes.

La jalousie foule aux pieds toute justice. Au lieu de reconnaître la cause de cette disgrâce, de s'humilier, de s'avouer coupable, Caïn résolut de se venger sur son frère innocent. Le crime, une fois conçu dans son cœur, se traduisit par les traits décomposés de son visage. Le Seigneur, qui voulait le ramener à de meilleurs sentiments et le sauver, lui fit entendre sa voix : « D'où vient », lui dit-il, « que vous êtes irrité ? D'où vient cette pâleur ? pourquoi votre visage est-il sombre et mélancolique ? Si vous faites le bien, n'en recevrez-vous pas la récompense ? Si, au contraire, vous faites le mal,

votre péché ne vous sera-t-il pas toujours présent comme un monstre prêt à vous dévorer, et ne provoquera-t-il pas ma vengeance? Il est encore temps, quelque violente que soit la passion qui vous agite, vous pouvez y résister ».

Non-seulement la jalousie ne connaît point de justice, mais elle est encore inflexible : elle n'écoute ni Dieu ni les hommes. Aussi les divines remontrances ne firent-elles aucune impression sur l'esprit envenimé de Caïn. Alors, méprisant le Seigneur, qui voulait prévenir sa faute, foulant aux pieds les cris de sa conscience, il feignit de vouloir faire une promenade avec son frère : « Sortons ensemble à la campagne », lui dit-il. Abel, charmé de cette invitation, le suivit avec un esprit de paix : il était trop doux, trop innocent pour soupçonner dans son frère de mauvais desseins; peut-être même était-il heureux de pouvoir dissiper les chagrins dont il le voyait tourmenté. Hélas ! à peine Caïn est-il un peu éloigné du toit paternel, qu'il se jette sur son frère et l'immole à sa fureur. On ne sait pas de quel instrument il se servit pour consommer son fratricide. Les peintres nous le représentent ordinairement armé d'une mâchoire ; mais les peintres, comme on sait, usent largement de la liberté de feindre. D'autres prétendent qu'il le frappa d'un coup de pierre sur le front. Les Rabbins disent qu'il le mit en pièces et qu'il déchira littéralement tous les membres de son corps innocent.

Figure de Jésus-Christ, Abel mourut vierge ; le premier des sacrificateurs, il offrit à Dieu une victime agréable et pure ; il fut frappé par son frère comme Jésus-Christ par ses frères ; pasteur de brebis, son sang rejaillit sur son troupeau, comme le sang du divin Pasteur sur le troupeau spirituel des âmes. Le meurtrier d'Abel sera errant et fugitif sur toutes les plages de la terre, portant au front le sceau de la malédiction divine ; nul ne pourra tuer Caïn, réservé à la seule vengeance de Dieu ; de même le peuple déicide, meurtrier de Jésus-Christ, sera errant et fugitif dans tout l'univers : il portera au milieu des peuples, sur tous les champs de l'histoire, le sceau de la malédiction qu'il a appelée sur lui-même. Réservé comme le témoin de la vengeance divine, il attendra l'heure inconnue de la miséricorde, sans mourir jamais comme race et sans mêler son sang au flot des générations qu'il traverse.

Les bas-reliefs de quelques sarcophages représentent Abel et Caïn offrant à Dieu leurs sacrifices. Caïn présente une gerbe, et quelquefois une grappe de raisin qu'il tient sur la main, et des épis qui sont à ses pieds ; Abel offre un agneau. — En sa qualité de pasteur, Abel est revêtu de la tunique et de la *penula* ; Caïn, au contraire, comme agriculteur, est à demi nu : on sait que, dans l'antiquité, celui qui conduisait la charrue était toujours sans vêtement. — Une mosaïque du VI[e] siècle, à Saint-Vital de Ravenne, montre une représentation fort singulière : c'est Melchisédech offrant à Dieu son sacrifice de pain et de vin, et, de l'autre côté de l'autel, Abel, élevant, lui aussi, les mains aux cieux. L'agneau offert à Dieu par Abel est la figure de l'Agneau de Dieu qui devait un jour s'immoler pour le salut des hommes ; le sacrifice de Melchisédech, composé de pain et de vin, est la figure du sacrifice Eucharistique qui est le même que celui de l'Agneau divin. Nul doute que l'on n'ait voulu rapprocher ici ces deux figures du même mystère, qui se sont produites dans l'histoire à plus de deux mille ans de distance. On semble autorisé à le penser par ces paroles du canon de la messe, où ce même rapprochement est exprimé : « Daignez, Seigneur, regarder d'un visage propice et serein, et avoir pour agréables ces oblations, comme

vous daignâtes agréer les présents de votre enfant, le juste Abel, et le sacrifice de votre patriarche Abraham, et celui que vous offrit votre grand prêtre Melchisédech.

CULTE ET RELIQUES.

Jésus-Christ lui-même, d'après saint Paul, s'est chargé de placer Abel à la tête des Justes, des Prophètes et des Sages, dont le sang innocent doit retomber sur les méchants qui l'ont répandu, et sur leurs enfants imitateurs de leurs crimes. Il est donc surprenant qu'Abel, si authentiquement canonisé dans l'Ancien et le Nouveau Testament, n'ait point reçu de culte dans l'Eglise grecque où l'on en a décerné publiquement aux Patriarches et aux Prophètes, et que son nom ne paraisse dans aucun des martyrologes des Latins avant le xe siècle, ni même dans le Romain moderne. Cependant il y a longtemps que l'on invoque saint Abel dans les litanies dressées pour la recommandation de l'âme des mourants. Quelques autres martyrologes ont marqué sa mémoire au 25 mars, comme ayant été la première figure de Jésus-Christ mourant, dont les anciens avaient fixé la mort en ce jour. Les Bollandistes ont adopté cette date. Il est mis au 2 janvier dans un calendrier julien. C'est Pierre de Natalibus qui l'a marqué au 30 juillet.

Aux environs de Damas, à deux lieues d'un pont situé sur le Sycus, on commence à découvrir la *Montagne d'Abel*. Si l'on en croit la tradition, ce fut en cet endroit que Caïn et Abel offrirent à Dieu leurs sacrifices, et que, un peu plus loin, Caïn sacrifia son frère à sa jalousie.

Sainte Hélène fit bâtir une église dans l'endroit où se trouva son tombeau. Il n'en reste que trois colonnes ; mais le temps les a respectées et laissées entières. Le tombeau de Caïn est à trois lieues de Damas, sur le chemin de Seyde.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie : de la *Vie des Saints de l'Ancien Testament*, par Baillet ; de l'*Histoire de l'Eglise*, par l'abbé Darras ; des *Commentaires sur l'Ecriture sainte*, par Dom Calmet ; de la *Bible sans la Bible* par l'abbé Gainet ; des *Saints-Lieux*, par Mgr Mislin ; du *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, par l'abbé Martigny · et d'un livre anonyme intitulé : *Merveilles de l'histoire du peuple de Dieu*, Paris, Régis Ruffet, 1866

SAINT ABDON ET SAINT SENNEN,

SEIGNEURS PERSANS, MARTYRS A ROME.

234. — Pape : Saint Fabien. — Empereur romain : Dèce.

Pour les serviteurs de Dieu le cœur des hommes est féroce, et celui des bêtes se montre humain.
Saint Grégoire le Grand.

Nous avons déjà parlé de ces généreux Persans dans la vie de saint Polychrone, évêque de Babylone et martyr, au 17 février ; il est de notre devoir d'en parler plus amplement en ce jour, où l'Eglise fait mémoire de leur martyre, dans son office. Ils étaient illustres par leur naissance et possédaient, avec beaucoup de richesses, les premières dignités de l'Etat ; mais leur piété et leur zèle pour la foi catholique surpassaient encore la noblesse de leur sang, l'abondance de leurs biens et les charges dont les rois de Perse les avaient honorés. L'empereur Dèce, grand ennemi du christianisme, ayant remporté une signalée victoire contre ce roi et s'étant rendu maître de plusieurs pays qui lui appartenaient, Abdon et Sennen tombèrent sous sa domination. Ce qui leur fit le plus de peine fut de voir les cruautés que cet empereur exerça aussitôt contre les fidèles. Ils crurent que c'était en cette occasion qu'ils devaient faire paraître leur amour sincère et véritable

pour Jésus-Christ; ainsi, sans crainte d'encourir l'indignation de leur nouveau souverain, ils s'appliquèrent de tout leur pouvoir à fortifier les fidèles, à encourager les confesseurs et à ensevelir les martyrs. Ils donnèrent la sépulture à saint Polychrone et à plusieurs de ses prêtres, de ses diacres et de ses clercs, qui perdirent la vie dans cette persécution.

Dèce, informé de ces actions de charité, en fut fort irrité. Il envoya saisir les deux frères et les fit comparaître devant son tribunal. Il les traita d'abord avec beaucoup de douceur et leur dit que la victoire, qu'il avait remportée, leur devait apprendre que les dieux de l'empire romain étaient tout-puissants, et qu'ils avaient la fortune des peuples et des royaumes entre leurs mains; qu'ainsi ils ne devaient faire aucune difficulté de les adorer et de leur offrir de l'encens et des sacrifices. Les Saints lui répondirent sagement que sa victoire n'était nullement une preuve de la puissance de ses dieux; que ceux mêmes qu'il adorait étaient adorés par les Perses qui avaient été vaincus; que c'était le seul vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, et son Fils, Jésus-Christ, qui donnait la victoire aux uns et permettait que les autres fussent vaincus pour des desseins cachés de sa providence; qu'ils ne reconnaissaient et n'adoraient que lui, et qu'ils n'en adoreraient jamais d'autres. Dèce commanda qu'on les chargeât de fers et qu'on les mît dans une obscure prison en attendant qu'il partît d'Orient pour aller à Rome recevoir l'honneur du triomphe.

Peu de temps après, l'empereur apprit la mort de Galba, qu'il avait laissé vicaire à Rome. Cette nouvelle lui fit presser son retour, et il amena avec lui ses deux prisonniers pour en faire un des plus beaux ornements de son entrée triomphale. Lorsqu'il leur eut fait souffrir cette confusion en présence d'une foule immense, il les fit appeler devant le sénat dans l'état où ils étaient, c'est-à-dire enchaînés, mais d'ailleurs tout couverts d'or et de pierres précieuses; et, après avoir fait connaître aux sénateurs leur noblesse et leurs rares qualités, se tournant vers eux, il leur dit qu'il ne tenait qu'à eux de rentrer dans leurs biens et dans les charges dont ils avaient été dépouillés, et même d'en recevoir de plus grandes de la libéralité de l'empire romain; qu'en sacrifiant aux dieux ils obtiendraient toutes ses grâces et qu'il les considérerait plutôt comme ses amis que comme ses sujets. Abdon et Sennen répondirent qu'ils s'étaient eux-mêmes consacrés et immolés au service de Jésus-Christ; qu'ils ne reconnaissaient point d'autre Dieu que lui et qu'ils n'adoreraient jamais des divinités imaginaires qui n'étaient que des démons ou des idoles. Ainsi ils refusèrent absolument d'offrir de l'encens sur un trépied que Claude, prêtre du Capitole, avait apporté. A ce refus, on les conduisit en prison, et le lendemain, Dèce, ayant abandonné leur affaire au préfet Valérien, on les traîna dans l'amphithéâtre pour leur faire fléchir les genoux par force devant la statue du Soleil. Mais les Martyrs ayant craché dessus au lieu de l'adorer, on les fouetta cruellement avec des cordes plombées; et, quand ils furent meurtris et couverts de plaies et de sang, on lâcha contre eux deux lions et quatre ours pour les dévorer.

Ces animaux, au lieu de leur faire du mal, se couchèrent à leurs pieds et se firent leurs gardiens. Le préfet attribua cette merveille à quelque prestige de magie; mais il ne savait comment il tirerait de là les Martyrs pour leur faire éprouver d'autres supplices, car personne n'en osait approcher, redoutant ces bêtes féroces. Il y envoya des gladiateurs qui, par la permission de Dieu, les égorgèrent et leur ôtèrent la vie; ainsi leurs belles âmes s'envolèrent dans le ciel pour y recevoir la récompense de leur foi,

de leur détachement de toutes les choses de la terre et de leur illustre martyre.

Leurs corps, par le commandement de Valérien, furent tirés du lieu de leur exécution et traînés aux pieds de l'idole du Soleil, où ils demeurèrent trois jours sans sépulture, pour donner de la crainte aux chrétiens ; mais, au bout de ce temps, Quirin, sous-diacre, que l'on dit avoir écrit leur histoire, les enleva et les enterra dans sa maison, où, sous l'empire de Constantin le Grand, ils furent découverts par révélation divine et transportés avec beaucoup d'honneur dans le cimetière de Pontien, qui prit ensuite le nom des deux saints Martyrs. On y voit encore, sur un ancien morceau de sculpture, les noms et les figures de nos Saints, ayant sur leurs têtes une couronne et un bonnet persans. On célèbre leur fête le jour de leur martyre, qui fut le 30 juillet de l'année 254.

On les représente en groupe, à cause de leur communauté de foi, de patrie et de supplice ; exposés aux animaux farouches dans l'amphithéâtre. D'après une peinture des catacombes, on les voit couronnés par Notre-Seigneur lui-même.

CULTE ET RELIQUES.

L'historien Aymar de Piganiol de la Force écrivait au XVIIIe siècle, dans sa *Description historique et géographique de la France :* « On croit que les corps des saints martyrs Abdon et Sennen reposent dans l'église abbatiale d'Arles (Pyrénées-Orientales) depuis la fin du XIe siècle. Cette église est vénérable par son antiquité. On y voit, hors la porte, un tombeau de structure très-ancienne, qui a quelque chose de si singulier qu'il mérite qu'on en parle. Il est de marbre gris brut, long d'environ six pieds sur deux de large et autant de haut, sans compter la couverture qui est en dos d'âne, comme celle des anciens tombeaux, et qui est jointe par des crampons de fer bien scellés. Ce tombeau est isolé, soutenu seulement par deux pierres carrées d'un demi-pied de haut ; il y a toujours de l'eau dedans ; on la tire avec un linge qu'on y plonge au moyen d'une ouverture qui est à un des bouts du tombeau, entre la pierre qui le ferme et celle qui le couvre, et qui est si petite qu'on n'y peut passer que trois doigts de la main, au plus. Il y a des temps de l'année, comme le jour de la fête des saints Abdon et Sennen, que l'on tire de ce tombeau plus d'eau qu'il n'en peut contenir. La tradition de ce pays veut que ce soit dans ce tombeau que les reliques de ces Martyrs aient été déposées lorsqu'on les apporta de Rome. Ce tombeau n'a jamais manqué d'eau. Il y a des temps où elle est plus ou moins haute : les pèlerins s'en servent dans leurs maladies, et leur foi soulage souvent leurs infirmités ».

Le monastère de la Visitation d'Autun possède aussi des reliques des saints Abdon et Sennen ; elles proviennent de l'abbaye de Saint-Jean le Grand. Ces reliques étaient dans cette dernière abbaye de temps immémorial, en 1666. Elles venaient de Rome ; le prieur d'Anzy (Saône-et-Loire), en 1669, sous le pontificat de Clément IX, obtint aussi des reliques de nos Saints, qui furent envoyées de Rome. On les sauva de la fureur impie des révolutionnaires en 1793. En 1856, on les porta de l'église d'Anzy à Autun, pour les rapprocher de celles de la Visitation. Il fut reconnu que les ossements se faisaient suite et se complétaient, grande preuve d'authenticité. Les reliques des saints Abdon et Sennen, que possède aujourd'hui l'église d'Anzy, sont : 1° Un fragment de la partie moyenne d'un tibia de saint Abdon ; 2° la partie moyenne d'un péroné de saint Sennen ; 3° un fragment du radius gauche, un fragment d'une vertèbre lombaire et un fragment du calcaneum gauche de saint Abdon, pris dans la châsse de la Visitation d'Autun, du consentement de la communauté, et réunis à la relique vénérée à Anzy, pour augmenter le trésor sacré de cette paroisse.

Nous avons complété le récit du Père Giry, principalement pour ce qui est des reliques, avec l'abbé Cucherat, *Vie du bienheureux Hugues de Poitiers ;* et l'abbé Cirot de la Ville, *Origines chrétiennes de Bordeaux.*

SAINTE JULITTE OU JULIE,

MARTYRE A CÉSARÉE DE CAPPADOCE.

303. — Pape : Saint Marcellin. — Empereur romain : Dioclétien.

Une âme est grande dans les richesses quand elle se met au-dessus d'elles, non en les désirant, mais en les méprisant.

Saint Augustin.

Julitte, ou Julie, naquit à Césarée de Cappadoce, aujourd'hui Kaïsarieh, sur l'Halys, près du mont Argée, et patrie de saint Basile. Elle était distinguée par sa vertu, son esprit et son courage, et fort riche en terres, en biens meubles et en esclaves. L'empereur Dioclétien, par un raffinement d'injustice et de cruauté, avait déclaré tous les chrétiens sans exception, quelle que fût leur innocence, déchus de la protection des lois de l'empire et de tous les priviléges de citoyen. En armant ainsi tout le monde contre eux, et en les privant de tout appui pour se défendre, il pensait arriver à exterminer leur nom même. Appuyé sur ces édits abominables, un homme puissant et violent de Césarée s'empara des biens de Julitte et s'en appropria la plus grande et la meilleure partie, et quand elle voulut revendiquer ses droits devant le tribunal du préteur, ce misérable l'accusa d'être chrétienne : par cette infamie il s'assurait la possession des biens usurpés, et il se délivrait de la personne même par lui dépouillée de ses possessions.

Le juge, bien aise d'avoir un prétexte légal pour ne pas accueillir la plainte de Julitte, dit que, si elle voulait qu'il examinât son affaire, il fallait auparavant qu'elle renonçât publiquement à la religion chrétienne. Il fit apporter aussitôt un autel et de l'encens ; il lui ordonna de sacrifier aux dieux et de reconnaître leur puissance. Julitte, pour qui la foi était le plus grand bien, répondit : « Je suis chrétienne, et je n'offre pas d'encens aux démons ».

Le juge lui insinuant qu'elle perdrait ainsi sa cause, et qu'elle serait dépouillée de tous ses biens, la généreuse chrétienne répliqua : « On peut me ravir mes biens, on peut en enrichir des scélérats ; mais obtenir de moi ce qu'on demande, jamais ! » — « Sacrifiez, ou vous perdrez non-seulement vos biens, mais la vie ». — « On peut aussi m'ôter la vie ; je n'offenserai pas mon Dieu pour la sauver ». — « Pourquoi perdre ainsi vos richesses et vous avec elles ? » — « En perdant tout sur la terre, je trouverai tout au ciel ».

Le préteur, irrité d'une telle résistance, à laquelle il ne s'attendait pas, prononça la déchéance de Julitte à la possession de ses biens, et en confirma la propriété à l'usurpateur. Puis, la voyant inébranlable dans sa foi, il la condamna au supplice du feu.

Julitte entendit prononcer la sentence avec joie, et en rendit grâces à Dieu. En même temps, elle exhorta ses frères de la manière la plus touchante à rester inébranlables dans la foi et à servir le vrai Dieu avec ferveur. Les païens, étonnés, ne pouvaient comprendre comment une personne de son sexe, de son âge et de son rang, faisait avec autant de constance le

sacrifice de tous les avantages qu'elle avait lieu d'espérer dans le monde; ils admiraient surtout cette intrépidité avec laquelle elle envisageait la mort.

Tout étant préparé pour le supplice, elle se mit elle-même sur le bûcher où elle expira. Il paraît qu'elle fut étouffée par la fumée; du moins les flammes s'étant élevées autour d'elle en forme d'arcade ne touchèrent point à son corps, et les chrétiens le retirèrent tout entier. On l'enterra dans le vestibule de la grande église de Césarée. Saint Basile, parlant de ce précieux trésor vers l'an 375, s'exprimait ainsi : « Il enrichit de bénédictions le lieu où il est, et ceux qui y viennent. On a vu », ajoute-t-il, « près de l'endroit où il a été déposé, sortir une source d'eau très-agréable, tandis que toutes celles du voisinage sont salées et malsaines, de manière que cette martyre, semblable à une mère attentive, soulage tous les habitants de la ville. Cette eau donne la santé et guérit les maladies. C'est ce même bienfait qu'Elisée accorda jadis aux habitants de Jéricho, en changeant en une boisson douce et agréable l'eau du lieu, qui était salée de sa nature. Hommes », ajoute le Saint, « ne le cédez pas aux femmes dans la défense de la foi ! Que l'exemple de sainte Julitte vous apprenne que la faiblesse de notre nature ne nous empêche pas de célébrer la générosité chrétienne ». Sainte Julitte est honorée en ce jour par les Grecs et les Latins.

Acta Sanctorum; Godescard.

SAINT HYMETIÈRE OU IMETIER, MOINE DE CONDAT.

Saint Hymetière vivait dans le VIe siècle. Il se sanctifia d'abord à l'abbaye de Condat par la pratique des vertus monastiques. Puis, le désir de gagner à Jésus-Christ des âmes encore esclaves de la superstition l'excita à porter l'Evangile dans quelque région encore inexplorée du Jura. Les moines étaient alors les missionnaires de la civilisation chrétienne. Quand ils avaient accompli dans un pays le premier travail du défrichement, et que leur établissement avait pris une existence assurée, ils envoyaient quelques-uns des leurs accomplir dans d'autres lieux le même travail, en cultivant les terres et en instruisant les âmes. Hymetière alla donc, à quelques lieues de Condat, fonder un ermitage sur les bords de la Valouse. Ce pays, assez agréable, renfermait cependant un sol mauvais et stérile. C'était un mérite de plus pour Hymetière d'y faire germer la vie et la fertilité. Il avait probablement avec lui quelques compagnons dont il était le chef, et peu à peu des habitations se formèrent autour de sa cellule, et donnèrent naissance au village qui porte aujourd'hui son nom.

Saint Hymetière mourut dans ce lieu même, et les vertus éminentes qu'il avait pratiquées le firent bientôt honorer comme un Saint. On déposa ses restes précieux dans une chapelle qui fut placée sous son invocation, et transformée en une église plus vaste dès le siècle suivant. Les lieux qu'il avait habités sont encore pleins de son souvenir. On montre, sous l'emplacement de l'ancien prieuré, la fontaine où il allait se désaltérer, et la foi naïve des fidèles prétend voir, sur les bords de cette source, l'empreinte des doigts du pieux ermite.

La cellule de saint Hymetière est nommée, au IXe siècle, dans un diplôme de Charles le Chauve. A cette époque, un prieuré de l'Ordre de Saint-Augustin occupait la place de l'humble ermitage du Saint. Ce prieuré dépendait de l'église de Saint-Vincent de Mâcon, à laquelle il payait une redevance annuelle depuis longtemps. Renaud, vassal de Guerrin Ier, comte de Mâcon, en ayant réclamé la propriété sur de faux titres, l'empereur confirma, par un diplôme, les droits de l'église de Saint-Vincent. Ce bénéfice fut réuni, dans le XIIIe siècle, au chapitre de Saint-Pierre de Mâcon. On y conservait précieusement les reliques de saint Hymetière, qui était en grande vénération dans le pays. Des miracles attestèrent sa puissante protection auprès de Dieu, et ils devinrent si nombreux que l'autorité ecclésiastique ordonna de faire, selon les formes du droit, une enquête à ce sujet.

Le culte de saint Hymetière s'est perpétué jusqu'à nos jours dans la Franche-Comté. Sa fête s'y célèbre encore le 28 juillet dans le diocèse de Besançon, et le 30 juillet, sous le rite double, dans le propre du diocèse de Saint-Claude.

La paroisse de Saint-Hymetière est appelée la *Grande Paroisse*, parce qu'elle comprenait au XVIIe siècle plusieurs villages dont le saint religieux était le patron. Ses reliques, conservées auparavant dans deux châsses symétriques, reposent aujourd'hui dans une châsse neuve en chêne sculpté, qu'on a placée sur l'autel érigé en l'honneur du Saint.

Le prieuré de Saint-Hymetière a été détruit dans les guerres du XVe siècle ; mais les habitants ont toujours fidèlement conservé le souvenir de leur patron, qu'ils honorent encore avec une confiance filiale, et chaque année ses reliques sont portées solennellement en procession le lundi de la Pentecôte, et restent plusieurs jours exposées à la vénération des fidèles. La dévotion aux reliques du saint protecteur attire encore, ces jours-là, une grande affluence d'étrangers à Saint-Hymetière, et, d'après un ancien usage, on lui recommande spécialement les enfants de faible constitution. Plusieurs *ex-voto*, qu'on voyait autrefois exposés dans l'église, attestaient les faveurs signalées que les fidèles avaient obtenues par la protection du Saint.

Extrait de la *Vie des Saints de Franche-Comté*.

XXXIe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, la naissance au ciel de saint IGNACE DE LOYOLA, confesseur, fondateur de la Compagnie de Jésus, illustre pour sa sainteté et ses miracles, et très-zélé à étendre par tout le monde la religion catholique. 1556. — A Césarée de Mauritanie (aujourd'hui Cherchell, sur la côte nord de l'Afrique), le martyre de saint Fabius, qui, refusant de porter les enseignes du gouverneur de la province, fut d'abord enfermé quelque temps dans un cachot ; ensuite, après deux interrogatoires, où il persévéra constamment dans la confession de Jésus-Christ, il fut condamné par le juge à perdre la tête. — A Milan, dans la Lombardie, saint Calimer, évêque et martyr, qui, ayant été saisi durant la persécution d'Antonin, fut couvert de blessures, transpercé d'un coup d'épée, et jeté dans un puits où il consomma son martyre [1]. IIe s. — A Synnade, dans la Phrygie Pacatiane [2], les saints martyrs Démocrite, Second et Denis. — En Syrie, région de la Turquie d'Asie, trois cent cinquante bienheureux moines, martyrs, qui furent tués par les hérétiques pour la défense du saint Concile de Chalcédoine. 514. — A Ravenne, en Italie, le décès de saint GERMAIN, évêque d'Auxerre, illustre par sa noblesse, sa foi, sa science et l'éclat de ses miracles : ce fut lui qui délivra entièrement la Grande-Bretagne de l'hérésie de Pélage. 450. — A Tagaste, en Afrique (aujourd'hui Tagilt, ville ruinée de Numidie), saint FIRME, évêque et martyr, qu'une généreuse confession de Jésus-Christ a rendu très-glorieux. IVe s. — A Sienne, dans la Toscane, la naissance au ciel de saint JEAN COLOMBINI, Instituteur de l'Ordre des Jésuates, célèbre pour sa sainteté et pour ses miracles. 1367.

1. Grec de naissance et d'une famille illustre, il fut élevé à Rome, puis se rendit à Milan (Lombardie) où il fut admis, par le bienheureux Castritien, archevêque de ce siége, dans le clergé de la basilique Faustinienne. Ses vertus lui acquirent bientôt une telle réputation qu'à la mort de Castritien, il fut élu, d'une voix unanime, pour lui succéder. Non content de prêcher Jésus-Christ dans son diocèse, il entreprit d'évangéliser toute la Ligurie. Son zèle lui coûta la vie. Son corps, déposé dans une basilique dédiée sous son invocation, fut découvert au XVe siècle, et transféré dans la basilique de Milan. — *Bréviaire Ambrosien* de 1635.

2. Ou plutôt dans la Phrygie Salutaire. — Au IVe siècle de Jésus-Christ, la Phrygie fut partagée en Phrygie *Salutaire*, au nord, cap. Synnade ; Phrygie *Pacatiane*, au sud, cap. Laodicée ; *Isaurie*, au sud de celle-ci ; *Lycaonie*, au sud-est de la Pacatiane.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Mayence, saint Germain, évêque d'Auxerre, cité au martyrologe romain de ce jour. 450. — Au diocèse de Trèves, saint Banthe ou Banton, confesseur, frère de saint Béat, cité au martyrologe de France du 26 juillet, où nous avons dit quelques mots de sa vie. Après avoir été longtemps, avec son frère, le plus éclatant flambeau de la ville de Trèves, il se rendit dans les montagnes des Vosges pour y mener la vie érémitique. Il parcourut d'un pied ferme et d'une course égale le chemin ardu de la perfection, durant plusieurs années, et sortit de cette vie, non sans miracles. Ses saintes reliques, déposées dans une chapelle de l'église métropolitaine, ont procuré le soulagement et la santé à nombre de malades. — A Metz, saint Gosselin ou Ansolin, évêque de ce siége et confesseur. D'après Du Saussay, il succéda à saint Agatimbre dont il sut imiter les vertus, et tint glorieusement, pendant dix-huit ans, le siége épiscopal de Metz, n'ayant nul souci de ses intérêts personnels, mais plein d'un zèle pieux pour ceux de son Eglise. 460. — En Bourgogne, saint Hymetière, moine de Condat et confesseur, dont nous avons donné la vie au jour précédent. — Au monastère de Moyen-Moutier *(Medianum monasterium,* Ordre de Saint-Benoît, sous l'invocation de la sainte Vierge et de saint Grégoire, et fondé au diocèse de Saint-Dié par saint Hidulphe, archevêque de Trèves, qui en fut le premier abbé), les saints Jean, prêtre, et Bénigne, diacre, frères jumeaux et moines sous saint Hidulphe lui-même. Ils ont été mentionnés déjà au martyrologe de France du 21 juillet. Vers 720.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — A Tauriana, en Calabre, saint Fantin, abbé, de l'Ordre de Saint-Basile [1]. IVe s.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Tauriana, en Calabre, ou à Syracuse, en Sicile, les saints Fance et Déodate ou Dieudonnée, époux et martyrs, parents de saint Fantin, confesseur, nommé aux martyrologes du 24 et du 31 juillet, du 30 août et du 6 septembre. Ayant été convertis à la foi par leur fils, ils encoururent la haine des persécuteurs Dioclétien et Maximien, et furent décapités. IIIe s. — A Pouzzoles, ville d'Italie, dans la province de Naples, saint Onésime et ses compagnons, martyrs. Il fut arrêté dans la Gascogne, où il semait la parole de Dieu avec ses disciples Alphius, Philadelphe, Cyrin, Erasme et treize autres. Amenés devant le président Nigellion, ils confessèrent généreusement le Christ et furent décapités. IIIe s. — A Rome, la naissance au ciel de douze bienheureux Martyrs qui périrent par le glaive. — A Ravenne, en Italie, saint Pierre, surnommé le *Jeune,* évêque de ce siége et confesseur. Syrien d'origine, il succéda à saint Jean II sur le siége épiscopal de Ravenne à l'époque où le roi Thierry assiégeait cette ville : il eut beaucoup à souffrir des exactions de ce prince. Il assista et souscrivit aux Conciles tenus à Rome sous le pape Symmaque, et s'y montra grand zélateur de la foi orthodoxe et ennemi déclaré du parti schismatique. Il bâtit dans sa ville épiscopale, en l'honneur de saint Pierre, son patron, une église qui a été longtemps considérée comme une des merveilles de l'Italie. C'est au milieu de ces travaux que la mort vint le surprendre. Il fut enseveli dans cette même basilique. 425. — A Constantinople, saint Eudocime, surnommé le *Juste* ou le *Jeune.* Cappadocien d'origine, il naquit de parents nobles ; son père s'appelait Basile et sa mère Eudoxie. Dès l'enfance, ses vertus naissantes firent prévoir ce qu'il serait un jour. Ses deux vertus favorites étaient la chasteté et l'amour des pauvres. Il mourut à trente-deux ans, Dieu ne voulant pas laisser plus longtemps sur la terre une âme déjà mûre pour le ciel. De nombreux miracles vinrent illustrer son tombeau. IXe s. — En Angleterre, saint Néot, appelé vulgairement saint Needs, moine de Glastonbury, dans le Somerset, et confesseur. De race royale, il quitta de bonne heure les richesses de la maison paternelle, et, se faisant pauvre pour l'amour de Jésus-Christ, il s'enferma dans un monastère qu'il édifia par l'exemple de toutes les vertus. Il construisit lui-même une abbaye, et ses vertus y attirèrent un grand nombre de religieux. Vers 877. — En Suède, sainte Hélène de Skofde, martyre. Elle était d'une famille illustre de la Westrogothie, pays qui, depuis peu, avait été converti à la foi par saint Sigefrid. La dévotion lui fit faire un pèleri-

1. *Cf.* martyrologe des Bollandistes, au 24 juillet ; martyrologe romain, au 30 août ; et martyrologe des Basiliens, au 6 septembre. Saint Fantin de Thessalonique (30 août, 6 septembre) paraît être le même que saint Fantin de Tauriano (24 et 31 juillet). L'ancienne Tauriana s'appelle aujourd'hui Seminara ; c'est une petite ville de 6,000 habitants, dans la Calabre Ultérieure Ire.

nage à Rome. De retour dans sa patrie, elle fut mise à mort par ses propres parents, dans son château de Skofde ou Scœude, en Westrogothie. A huit milles de Copenhague, près de la mer, est une église de son nom où l'on gardait anciennement son corps renfermé dans une belle châsse. Sainte Hélène fut canonisée, en 1164, par le pape Alexandre III. 1160.

S. GERMAIN, ÉVÊQUE D'AUXERRE ET CONFESSEUR

DESTRUCTEUR DU PÉLAGIANISME DANS LA GRANDE-BRETAGNE

450. — Pape : Saint Léon le Grand. — Empereur romain : Valentinien III.

Il mêle ses larmes à l'eau qu'il boit ; il assaisonne de cendres le pain qu'il mange ; il porte sur sa chair un rude cilice.

Eloge de saint Germain.

La vie de saint Germain d'Auxerre se résume dans ses travaux apostoliques : 1° à l'égard des peuple qu'il édifie par l'exemple de ses vertus ; 2° à l'égard des Semi-Pélagiens de la Grande-Bretagne qu'il va visiter et retirer de l'erreur ; 3° à l'égard des puissants de la terre auxquels il inspire la modération et la justice.

Mgr Freppel, *Sermons.*

La naissance de saint Germain ne fut pas moins illustre par la piété que par la noblesse de ses parents. Son père se nommait Rustique et sa mère Germanille : ils étaient seigneurs de la ville et du comté d'Auxerre. Les parents de Germain eurent grand soin de son éducation ; après avoir fait avec succès ses premières études dans les Gaules, il alla étudier à Rome l'éloquence et le droit civil. Ses progrès le mirent bientôt en état de plaider avec distinction devant le préfet du prétoire. Il épousa une femme de très-haute noblesse, nommée Eustachie. Son mérite l'ayant fait connaître de l'empereur Honorius, il fut élevé par ce prince à des places fort honorables, et il eut enfin celle de duc ou général des troupes de sa province ; ce qui l'obligea de retourner à Auxerre.

A la vérité, on ne remarquait point en lui de vices grossiers ; mais toute sa religion se bornait à observer ce que dictent les principes de la probité naturelle, et ses vertus étaient purement humaines. Il ne connaissait point cet esprit d'humilité, de mortification et de prière qui est la base du christianisme. Il aimait passionnément la chasse ; et quand il avait tué quelque bête, il en suspendait la tête aux branches d'un grand arbre qui était au milieu de la ville. Cette coutume venait tout au plus d'un fond de vanité ; mais comme les païens faisaient par superstition quelque chose de semblable, Germain était pour les fidèles un sujet de scandale. C'est pourquoi saint Amateur, qui occupait alors le siége d'Auxerre, l'en avertit plusieurs fois ; mais le saint évêque ne fut point écouté. Enfin, un jour que le jeune duc était absent, il fit couper l'arbre. Germain en ayant été instruit, entra dans une grande colère, et menaça le Saint de tirer vengeance de la conduite qu'il avait tenue.

Cependant Dieu fit connaître à saint Amateur qu'il mourrait bientôt, et qu'il destinait Germain lui-même à être son successeur. Le Saint alla sur-le-

champ trouver Jules, préfet des Gaules, qui résidait à Autun, pour lui demander la permission de mettre Germain au nombre des clercs ; sans cette permission, aucun officier ne pouvait changer d'état. Jules l'ayant accordée, saint Amateur revint à Auxerre. Il assembla chez lui les principaux des fidèles, qui le suivirent avec le peuple ; Germain y vint aussi. Aussitôt les portes du temple furent fermées par l'ordre de l'évêque, qui se saisit de Germain, lui confère la tonsure cléricale, le revêt de l'habit ecclésiastique, et lui apprend qu'il doit être son successeur. Cet exemple prouve qu'immédiatement après les persécutions générales, les clercs étaient distingués des laïques par la tonsure. Germain n'osa faire de résistance, de peur de s'opposer à la volonté de Dieu.

Saint Amateur étant mort peu de temps après, le premier mai 418, les vœux du clergé et du peuple se réunirent en faveur de Germain, qui fut sacré le 7 juillet par les évêques de la province. Après le sacre, il ne fut plus le même homme. Il renonça aux pompes et aux vanités du monde, vécut avec sa femme comme si elle eût été sa propre sœur, distribua ses biens aux pauvres et à l'Eglise, et embrassa les austérités de la pénitence. Pendant les trente années que dura son épiscopat, il s'interdit l'usage du pain de froment, des légumes, du sel, du vin et du vinaigre. Toute sa nourriture consistait dans du pain fait avec de l'orge qu'il avait battue et moulue lui-même ; jamais il ne prenait son repas que le soir ; souvent il ne mangeait qu'une fois ou tout au plus deux fois par semaine. Son vêtement était le même en hiver et en été. Il portait continuellement le cilice, et avait toujours sur lui quelques reliques. Il exerçait l'hospitalité envers tout le monde, lavait les pieds des pauvres, et les servait à table de ses propres mains, lui-même étant à jeun.

Son premier sommeil commençait par les larmes et était interrompu par les soupirs, profitant de l'exemple du prophète-roi, qui lavait sa couche toutes les nuits avec ces eaux salutaires. Mais l'oraison presque continuelle qu'il faisait durant ce temps-là ne permettait pas à sa pauvre nature de prendre beaucoup de repos ; et l'assiduité d'une mortification si cruelle, qui a duré toute sa vie sans aucun relâche depuis qu'il eut renoncé aux vanités du monde, nous oblige de dire qu'il a été dans un continuel martyre, et d'autant plus rigoureux que les supplices qu'il fit souffrir à sa chair innocente ne se terminèrent pas en peu de temps, comme ceux de la plupart des martyrs, mais durèrent aussi longtemps que sa vie.

Ces exercices de pénitence dont nous venons de parler étant si continuels en saint Germain et ses austérités si prodigieuses, il ne faut pas s'étonner s'il monta bientôt au faîte de la perfection chrétienne, si son âme fut remplie de toutes les vertus et si une vie si sainte et si admirable fut promptement honorée du don des miracles.

Un des effets les plus remarquables de son humilité fut de cacher avec autant de soin qu'il le fit le don des miracles que Dieu lui avait communiqué fort libéralement. Mais il se présenta une occasion où il fut contraint de faire voir au monde cette grâce céleste.

Un trésorier ou receveur général de l'empereur, nommé Janvier, portant aux coffres de l'épargne les deniers qu'il avait recueillis par la province se détourna de son chemin pour avoir la consolation de voir en passant le saint évêque, qui recevait indifféremment tous les hôtes et pèlerins qui se présentaient au logis épiscopal. Comme il entrait dans Auxerre, sa valise tomba sans qu'il s'en aperçût et fut ramassée par un possédé, lequel, s'étant échappé des mains de ceux qui en avaient la garde, courait les

rues. Janvier, ne voyant point son sac, retourne sur ses pas, fait des enquêtes partout, et n'en ayant aucune nouvelle, presse saint Germain de lui faire restitution de son argent, comme s'il l'eût consigné dans ses mains. « Eh bien ! mon fils, je vous le rendrai », répond le Saint ; « donnez-moi un peu de temps, et cependant ne laissez pas de faire des enquêtes de votre part ». Trois jours se passèrent sans qu'on pût avoir aucun indice du larcin, et la tristesse croissait dans l'âme du trésorier, qui se jeta aux pieds de l'évêque, disant qu'il ne pouvait survivre à cette perte qui ruinait sa maison et le mettait en danger du supplice, s'il ne pouvait satisfaire à l'empereur, conjurant le Saint d'avoir pitié de lui, et de remédier à sa disgrâce.

Saint Germain le consola derechef et lui fit espérer que tôt ou tard il lui rendrait ce qu'il avait perdu. Voyant que tous les moyens dont il s'était servi n'avaient point réussi, il fit amener un des possédés qui étaient dans la ville, dans le dessein de contraindre le diable, qui, étant auteur des larcins, ne pouvait ignorer celui-ci, de lui découvrir où était l'argent dont on faisait la recherche. Dieu voulut que celui-là même fût amené qui avait ramassé la valise du trésorier. Il le pressa par des exorcismes secrets ; et le démon ne voulant rien déclarer, il le fait mener à l'église, jugeant que les prières publiques seraient plus efficaces que les siennes propres. Il célébra la sainte messe avec la ferveur ordinaire de sa dévotion ; puis, ayant exhorté le peuple de joindre ses prières aux siennes, il se prosterna devant l'autel. En même temps, le démon élève en l'air ce malheureux possédé dont la voix effroyable retentit par toute l'église, criant comme un criminel appliqué à la torture : « Tu me brûles, Germain ; ta prière me tourmente ; c'est moi qui ai pris l'argent, je suis prêt d'en faire restitution ». Son oraison étant achevée, il se lève avec les ministres de l'autel et va droit au lieu appelé Podium, où l'on mettait les énergumènes. Y étant arrivé, il fait déclarer au possédé le lieu où il avait caché l'argent, et aussitôt le démon sortit du corps de ce misérable.

Depuis ce miracle, qui se fit publiquement, on amenait à saint Germain un grand nombre de possédés ; toutes les avenues de sa maison étaient ordinairement occupées par une foule de malades atteints de toutes sortes d'infirmités, qui ne reconnaissaient point de meilleur médecin que la charité du saint évêque ; laquelle, bien qu'elle fût extrême envers ces pauvres affligés et qu'elle le portât à donner du soulagement à chacun selon son besoin, il le faisait néanmoins avec tant d'adresse, qu'il attribuait toutes les guérisons qu'il opérait ou aux reliques des Saints qu'il portait à son cou, ou au signe de la croix, ou à l'eau bénite dont il se servait quelquefois, ou bien à de l'huile qu'il bénissait et avec laquelle il oignait les parties malades, et parfois à des herbes qui n'avaient d'autre vertu que de servir à son humilité, ou même à sa propre industrie, comme s'il eût été un médecin très-expérimenté ; couvrant ainsi par une modestie vraiment chrétienne la grâce que Dieu lui avait donnée d'opérer des miracles.

Il en faisait bien plus souvent, et avec moins de répugnance, en faveur des pauvres gens et des paysans, dans les villages, où il n'y avait pas tant de sujet de craindre l'ostentation et le vain applaudissement des hommes. Il récompensait aussi quelquefois par ces grâces extraordinaires la charité et la libéralité de ses hôtes, qui étaient souvent de pauvres villageois, chez lesquels il descendait plus volontiers que chez les riches.

Il semble que les adversités et les tentations sont les plus fidèles compagnes de l'innocence, et que la vertu ne se trouve que dans les contradictions et les combats, de même que la rose ne paraît que parmi les épines.

Les démons usèrent de tous les artifices imaginables et apportèrent toutes les violences possibles pour triompher de sa vertu et de son courage ou pour corrompre son innocence, qui était le plus fort bouclier qu'il eût en main. Ils pensaient le prendre par son faible en renouvelant dans son imagination les idées des choses qui avaient eu autrefois le plus de pouvoir sur son cœur et qui avaient enlevé de son âme les riches trésors de la grâce et des vertus qu'il avait reçus au baptême. Ils lui représentaient les mets friands et les vins délicieux de sa table ; le plaisir innocent de la chasse, dont il avait été si passionnément amoureux ; les honneurs et les applaudissements que Rome et toutes les Gaules avaient autrefois rendus à son mérite et à son éloquence ; les belles charges qu'il avait exercées ; les richesses qu'il possédait pour lors, et tous les autres avantages de sa naissance et de sa fortune, qui le mettaient bien au-dessus de tout ce qu'il pouvait espérer par le genre de vie qu'il menait à présent. Mais comme l'amour est le plus grand démon de la nature, c'est aussi de lui qu'ils se servaient pour ébranler sa constance et donner de plus rudes atteintes à son courage.

Ces attaques invisibles n'ayant pas réussi, ils lui apparaissaient sous la forme de bêtes horribles et épouvantables, pour le divertir dans ses oraisons, ou pour troubler son esprit par des appréhensions et des craintes subites ; criant et hurlant auprès de lui, chacun selon la propriété des animaux dont ils avaient emprunté la figure ; ajoutant à ce concert infernal des menaces épouvantables, comme s'ils eussent voulu le dévorer. Mais Germain demeurait immobile et paisible au milieu de toutes ces furies, armant son cœur du bouclier impénétrable de la foi, et se tenant fortement attaché à l'espérance qu'il avait dans la croix de son bon maître, de laquelle il se servait comme d'un bâton pour chasser tous ces esprits de ténèbres. Il leur disait quelquefois : « Est-ce là tout ce que vous savez faire, que de vous travestir et transformer en bêtes, vous qui avez été les plus fidèles expressions de la première beauté, et qui étiez des créatures de lumière plus brillantes que les astres du firmament ; vous vouliez placer vos siéges sur la montagne du Testament, et affectiez la ressemblance du Très-Haut en pouvoir et en gloire ; et maintenant vous êtes des lions, des chiens, des loups et des bêtes si difformes ? Allez, maudits ! Le Seigneur est le protecteur de ma vie, et il n'y a point de monstres qui me puissent faire peur. Si c'est ma pénitence qui allume votre colère, et qui provoque votre rage, je la rendrai plus rigoureuse pour augmenter votre dépit ».

A ces paroles, ces monstres infernaux s'enfuirent, pleins de honte et de désespoir, sans quitter pourtant l'obstination de leur malice, qui les porta à décharger une partie de leur rage sur le troupeau, voyant qu'ils n'avaient rien pu faire contre le pasteur.

Il courut une maladie dans la ville d'Auxerre, qui s'attaqua premièrement aux enfants et puis indifféremment à toutes sortes de personnes. C'était une espèce d'esquinancie, qui leur faisait enfler la gorge, et, leur ôtant la respiration, les emportait en trois jours, sans que l'industrie des médecins y pût apporter aucun remède efficace. On eut enfin recours à saint Germain, pour le prier d'avoir compassion de la nécessité publique et de détourner ce fléau qui dépeuplait toute la ville. Il bénit de l'huile et en fit distribuer par toutes les maisons ; les parties malades en étant frottées, l'enflure cessait aussitôt, et faisait passage à la respiration et à la nourriture. Un remède si présent et si infaillible fit bien connaître qu'il y avait du miracle, et le démon, qui sortit peu de temps après du corps d'un possédé, fut contraint d'avouer que lui et ses compagnons avaient répandu cette peste

pour se venger de la victoire signalée que l'évêque avait remportée sur eux.

A ces vertus, pour ainsi dire domestiques, Germain joignait un zèle ardent pour le culte du Seigneur. Il fonda, vis-à-vis d'Auxerre, de l'autre côté de la rivière d'Yonne, un monastère sous l'invocation de saint Côme et de saint Damien, qui a porté, depuis, le nom de saint Marien, l'un de ses premiers abbés. Notre Saint visitait souvent ce monastère, qui fut le théâtre d'un grand nombre de ses miracles. C'est là qu'il délivra un homme possédé du démon : lorsqu'il vit ce que la grâce opérait dans le cœur d'un païen, nommé Marcellin, il l'instruisit, le baptisa, lui rendit l'usage d'une main et d'un œil, dont il était privé ; enfin le fit religieux du monastère où il devint plus tard abbé. Il découvrit les tombeaux de plusieurs martyrs. On lui dut surtout la découverte des reliques d'un grand nombre de saints qui, sous la persécution d'Aurélien, avaient été mis à mort avec saint Prisque, autrement saint Bry, dans un lieu appelé Coucy. Les corps de ces généreux soldats de Jésus-Christ ayant été jetés dans une citerne, Saint Germain les en retira, et fit bâtir en leur honneur une église avec un monastère qui a porté plus tard le nom de Saints-en-Puisaye. Il se dépouilla de toutes ses possessions pour enrichir les indigents et la maison du Seigneur : ainsi devenu pauvre, il perpétua les monuments de sa charité et de son zèle pour la dotation des temples et des monastères. Ses riches donations, et celles de plusieurs autres prélats, prouvent que les grands biens des Eglises sont venus souvent des évêques qui les ont gouvernées. A cette époque l'hérésie pélagienne infectait la Grande-Bretagne.

Outre cette hérésie, il y en avait encore une autre d'un certain Timothée, originaire du pays, qui soutenait que, dans l'incarnation du Fils de Dieu, la divinité avait été changée en la nature humaine.

Ajoutez à tous ces désordres la corruption des mœurs et le libertinage, l'impureté, la magie, l'envie, et surtout la haine et la vengeance, qui régnaient si universellement, qu'à peine pouvait-on trouver une personne qui fût d'accord avec son prochain. C'est ce qu'en rapporte avec beaucoup de larmes le sage Gildas.

Le diacre Pallade, qui avait été envoyé sur les lieux par le pape Célestin, et qui fut depuis sacré évêque avec ordre de passer en Ecosse, ne put apporter au mal de remède efficace ; il en écrivit au souverain Pontife, et le pria d'avoir pitié de tant d'âmes que le poison de l'erreur mettait en danger de périr. En même temps, les catholiques de la Grande-Bretagne envoyèrent une députation aux évêques des Gaules pour leur demander des missionnaires capables de défendre la foi et de s'opposer aux progrès de l'hérésie. Le Pape nomma saint Germain d'Auxerre pour aller au secours des Bretons, et lui donna le titre de vicaire apostolique. Cette nomination se fit en 420, selon saint Prosper. Les évêques des Gaules, s'étant assemblés pour le même sujet, prièrent saint Loup de Troyes de se joindre à saint Germain pour l'aider dans l'importante mission dont il était chargé.

Les deux saints prélats ne pensèrent plus qu'à partir pour la Grande-Bretagne. Ils passèrent par le village de Nanterre, situé près de Paris. Saint Germain y vit sainte Geneviève, lui donna sa bénédiction, et prédit le haut degré de sainteté auquel elle parviendrait. Geneviève, âgée d'environ quinze ans, marqua un grand désir de consacrer à Dieu sa virginité. L'évêque d'Auxerre la conduisit dans l'église où il reçut son vœu après plusieurs prières solennelles, et il le confirma en lui imposant la main droite sur la tête.

Saint Germain et saint Loup continuèrent leur route et s'embarquèrent

pour la Grande-Bretagne. On était alors en hiver. Les deux évêques furent assaillis d'une furieuse tempête. Saint Germain l'apaisa en invoquant le nom de la sainte Trinité et en jetant dans la mer quelques gouttes d'huile, selon Constance, ou d'eau bénite, suivant Bède. Lorsqu'ils arrivèrent dans la Grande-Bretagne, ils virent venir au-devant d'eux une troupe innombrable de peuple. Le bruit de leur sainteté, de leur doctrine et de leurs miracles se fut bientôt répandu par tout le pays. Ils confirmaient les catholiques dans la foi et convertissaient ceux qui étaient engagés dans l'hérésie. Les églises ne pouvaient contenir toutes les personnes qui accouraient à leurs discours ; ils prêchaient souvent au milieu de la campagne.

Les chefs des Pélagiens n'osaient paraître devant eux, et fuyaient même, de peur d'être forcés d'en venir à une dispute réglée. Ils rougirent à la fin d'une conduite qui faisait leur condamnation et acceptèrent une conférence qui se tint à Vérulam. Une grande multitude de peuple y assista. Les hérétiques, qui firent d'abord bonne contenance, parurent avec beaucoup d'appareil et parlèrent les premiers. On leur laissa la liberté de discourir longtemps. Lorsqu'ils eurent fini, les deux saints évêques répondirent avec tant de force, que leurs adversaires furent bientôt réduits au silence. Les fidèles poussèrent alors un cri d'acclamation, pour témoigner la joie qu'ils ressentaient de ce que la vérité venait de remporter la victoire sur l'erreur.

L'assemblée n'était point encore séparée qu'un tribun et sa femme présentèrent à saint Germain et à saint Loup leur fille, âgée de dix ans et privée de l'usage de la vue. Les saints évêques leur dirent de la présenter aux Pélagiens ; mais ceux-ci se joignirent aux parents afin d'obtenir des serviteurs de Dieu qu'ils priassent pour cette jeune fille. Alors saint Germain, invoquant la sainte Trinité, appliqua le reliquaire qu'il portait au cou sur les yeux de la petite aveugle, qui recouvra aussitôt la vue. Ce miracle remplit de joie les parents et toute l'assemblée. A compter de ce jour, la doctrine des deux saints évêques ne connut plus d'obstacles.

Pour rendre à Dieu de solennelles actions de grâces, ils allèrent au tombeau de saint Alban, le plus illustre martyr de la Grande-Bretagne. Saint Germain le fit ouvrir et y déposa une boîte qui contenait des reliques des Apôtres et de plusieurs martyrs ; il prit ensuite de la terre qui paraissait encore teinte du sang de saint Alban, l'emporta avec lui à Auxerre et la mit dans une église qu'il fit bâtir sous l'invocation de ce Saint.

Quoique tous ces succès dont nous venons de parler fussent extrêmement heureux et favorables pour la mission de nos deux évêques, il y avait à craindre que l'hérésie vînt à renaître plus puissante et plus pernicieuse qu'elle n'était auparavant.

Le tyran Vortiger demeurait toujours dans les pratiques infâmes et dans le scandale de son mariage incestueux ; ce qui ôtait l'espérance de voir une parfaite santé dans un corps dont le chef gâté ne pouvait répandre que de mauvaises influences.

Saint Germain, qui ne voulait rien épargner pour le bien de sa légation et pour le salut de ce royaume, résolut de lui en parler avec un zèle de saint Jean-Baptiste ; mais voyant que ses remontrances ne profitaient de rien, il le cita devant un concile d'évêques qu'il fit assembler à dessein. Vortiger s'y trouva, non pas pour avouer sa faute ni se mettre dans la posture d'un vrai pénitent ; mais pour éviter la correction par une calomnie étudiée, qui était la plus noire qu'il pût inventer. Il persuada à sa femme, qui était sa propre fille, de se plaindre en pleine assemblée contre saint Germain, soutenant qu'il avait eu avec elle des pratiques secrètes, et qu'il

lui avait procréé un enfant après l'avoir abusée assez longtemps sous prétexte de religion et de piété. Mais le saint Evêque se disculpa aussitôt de cette infâme calomnie et le roi, furieux de voir son accusation anéantie, se retira promptement de l'assemblée. Les évêques, qui étaient présents, voyant que Dieu avait pris en main la cause de l'innocence, procédèrent selon les formes contre ce contumace, et fulminèrent contre lui les censures ecclésiastiques.

D'un autre côté, le peuple, qui était excessivement fatigué de ses violences et qui ne pouvait plus supporter le scandale de ses débauches et de ses crimes, voyant aussi qu'il n'avait pu le dissuader de faire alliance avec les païens et les barbares, se retira de son obéissance et reconnut pour vrai roi son fils aîné Vortuner, issu de sa première femme dans un mariage légitime, lequel était un prince généreux, libéral, zélé pour la justice, et qui portait en tout les intérêts et l'honneur de l'Eglise. Il eut aussi une affection particulière pour saint Germain, qu'il honorait comme son père, et dont il lui donna des preuves en beaucoup d'occasions. Pour réparer la calomnie dont son père avait voulu noircir sa réputation, il lui donna à perpétuité la terre où il avait reçu un tel opprobre, laquelle fut depuis appelée Guartenian, qui veut dire, en langue bretonne, calomnie justement rétorquée; ainsi que M. du Chesne l'a remarqué après Nennius, dans son histoire d'Angleterre.

Le malheureux Vortiger, se voyant excommunié par les évêques et chassé de son trône par ses sujets, au lieu de s'humilier et de reconnaître que ce châtiment lui venait de la main de Dieu, qui dispose des sceptres et des couronnes selon son bon plaisir, appela à son secours les Pictes et les Saxons infidèles, dont il composa une grosse armée pour se rétablir dans ses Etats.

Saint Germain et saint Loup n'étaient point encore revenus en France, lorsque les Saxons et les Pictes envahirent la Grande-Bretagne. Ces barbares ravageaient déjà le pays: les Bretons, ayant rassemblé une armée à la hâte, invitèrent les deux Saints à se rendre dans leur camp, espérant trouver une puissante protection dans leur présence et dans leurs prières. Les serviteurs de Dieu firent ce que les Bretons leur demandaient. Ils commencèrent par travailler à la conversion des idolâtres et à la réformation des mœurs des chrétiens. Il y en eut plusieurs des premiers qui renoncèrent à leurs superstitions. On les disposa à recevoir le baptême, comme ils le désiraient, pour la fête de Pâques qui devait arriver bientôt. On forma dans le camp une espèce d'église avec des branches d'arbres entrelacées, et les catéchumènes y furent baptisés. Toute l'armée célébra ensuite la fête avec beaucoup de dévotion.

Après Pâques, saint Germain s'occupa des moyens de délivrer les Bretons du danger dont ils étaient menacés. Comme il ne voulait point qu'il y eût de sang répandu, il eut recours à un stratagème: il se mit lui-même à la tête des chrétiens et fit voir dans cette circonstance qu'il n'avait point oublié son ancienne profession. Il conduisit sa petite armée dans une vallée qui était entre deux montagnes. En même temps il ordonna à ses soldats, quand ils verraient l'ennemi, de répéter tous à la fois, et de toutes leurs forces, le cri qu'ils lui entendraient pousser. Les Saxons et les Pictes n'eurent pas plus tôt paru, que le Saint cria trois fois *alleluia*. Les Bretons poussèrent le même cri, que les échos des montagnes renvoyèrent avec un bruit effroyable. Les barbares, épouvantés, s'enfuirent en désordre, jetant leurs armes et laissant leurs bagages; plusieurs se noyèrent en passant une ri-

vière. Cet événement arriva, selon Ussérius, dans le comté de Flint, près d'un bourg appelé en breton *Guid-Cruc*, et *Mould* en anglais. L'endroit se nomme encore aujourd'hui *Maes Garmon* ou *le champ de Germain*. Les deux Saints ayant ainsi rempli leur mission, retournèrent en France, emportant avec eux les bénédictions et les regrets de toute la Grande-Bretagne.

Saint Germain, de retour à Auxerre, vit avec peine que son peuple était surchargé d'impôts. Auxiliaris était alors préfet des Gaules et faisait sa résidence à Arles. Le saint Évêque se mit en chemin pour aller le trouver. Partout où il passa, le peuple accourut en foule pour recevoir sa bénédiction. Quand il fut près d'Arles, le préfet vint au-devant de lui, quoique ce ne fût point l'usage, et le conduisit dans la ville. Auxiliaris ne fut point longtemps à s'apercevoir que la renommée ne le lui avait point fait connaître tel qu'il était. Il ne pouvait assez admirer l'air majestueux de son visage, l'étendue de sa charité, la noblesse de ses discours et la force de ses paroles. Il lui fit de riches présents et le pria de rendre la santé à sa femme, attaquée depuis longtemps d'une fièvre quarte. Il obtint ce qu'il demandait, et accorda au Saint la diminution des impôts.

Chaque pas de saint Germain était signalé par des miracles. A Tonnerre, il ressuscita un de ses disciples qui avait fait avec lui le voyage d'Angleterre, et qui était mort en son absence; mais ce saint défunt lui ayant témoigné qu'il était trop bien pour vouloir retourner au monde, il lui permit de se rendormir et de mourir sur-le-champ une seconde fois. A Angoulême, pendant qu'il consacrait un autel, les croix qu'il faisait dessus, avec l'huile sacrée, se gravèrent dans la pierre aussi parfaitement que si son doigt avait été un ciseau ou un burin qui les eût entaillées. A Brioude, il apprit, par révélation, quel était le jour du décès du célèbre martyr saint Julien, que les habitants de ce lieu ignoraient.

Cependant les partisans de Pélage recommencèrent à semer leurs erreurs dans la Grande-Bretagne. Saint Germain y fut rappelé en 448. Il prit, pour compagnon de son voyage, Sévère, qui avait été disciple de saint Loup de Troyes et qui venait d'être nommé à l'archevêché de Trèves. Leur mission eut le plus heureux succès. Ils convertirent ceux qui avaient été séduits par les hérétiques. Les Pélagiens ne trouvant plus de retraite dans l'île, la quittèrent pour toujours. Un des principaux du pays, nommé Elaphius, présenta au saint évêque d'Auxerre, son fils, qui était à la fleur de l'âge, mais qui ne pouvait se servir d'une de ses jambes. Le Saint toucha la partie malade, et guérit le jeune homme en présence d'un grand nombre de personnes.

Saint Germain, prévoyant qu'on ne pouvait bannir l'ignorance ni maintenir la réformation qu'en facilitant, surtout au clergé, les moyens de s'instruire, établit des écoles publiques dans la Grande-Bretagne. Aussi « les Églises », comme Bède le fait observer, « conservèrent-elles depuis la pureté de la foi et ne tombèrent plus dans l'hérésie ». Germain ayant ordonné saint Iltut, prêtre, et saint Dubrice, archevêque de Landaff, dans le South-Wales, les chargea du soin de plusieurs écoles, devenues bientôt célèbres par le nombre, le savoir et la sainteté de ceux qui les fréquentaient. On comptait jusqu'à mille étudiants dans deux de ces écoles, auxquelles présidait saint Dubrice, et qui étaient sur la Wye, l'une à Hentlan et l'autre à Mochros. On trouve le nom de ceux qui s'y distinguèrent le plus dans la vie du saint archevêque, qui avait été écrite sur les anciens registres de Landaff, par saint Théliau lui-même. C'est du moins le sentiment de plusieurs savants. Les écoles à la tête desquelles était saint Iltut, et dont

les principales étaient Llan-Iltut (aujourd'hui Lanwit), près de Boverton, et à Llan-Elty, près de Néath, dans le comté de Glamorgan, jouissaient de la même réputation. On y envoyait de toutes parts les enfants de la noblesse de l'île. Parmi les disciples de saint Iltut, on trouve saint Gildas, saint Léonore, évêque, saint Samson, saint Magloire, saint Malo, saint Paul, évêque de Léon, Daniel, qui fut fait évêque de Bangor par saint Dubrice, et qui établit dans sa ville épiscopale un séminaire pour les Bretons. Paulin, formé aussi par le saint évêque d'Auxerre, fit un établissement semblable à Whiteland, au comté de Caermarthen. Ce fut là qu'étudièrent saint David et saint Théliau. On fut encore redevable au zèle de saint Germain du séminaire de Llan-Carvan, près de Cowbridge, et de la célèbre école de Benchor, dans le comté de Flint.

Le Saint était en chemin pour retourner dans son diocèse, lorsqu'il reçut une députation des habitants de l'Armorique, qui imploraient sa protection. Ces peuples s'étaient attiré par une révolte le courroux d'Aétius, général des Romains, et ils étaient sur le point de subir la peine qu'ils avaient méritée. Aétius avait confié le soin de les châtier à un homme bien capable de le servir: c'était Eocaric, roi des Allemands, prince féroce et idolâtre. Saint Germain alla le trouver promptement et mit tout en usage pour l'apaiser ; mais le barbare refusa d'abord de l'écouter. Le saint Évêque, sans se déconcerter, prend la bride de son cheval et l'arrête à la tête de son armée. Eocaric, étonné de ce coup de hardiesse inspiré par le zèle, s'adoucit peu à peu et se prête enfin à des propositions de paix ; il consent même à épargner le pays et à faire retirer ses troupes, pourvu que les rebelles obtiennent grâce d'Aétius ou de l'empereur.

Saint Germain se chargea de la demander. Il partit donc pour Ravenne, où l'empereur Valentinien III faisait sa résidence. Les merveilles qu'il fit en chemin sont sans nombre. A Alise, ayant logé chez un saint prêtre nommé Sénateur, il rendit la parole à une jeune fille qui était muette depuis vingt ans. C'était en cet endroit que, quelques années auparavant, la paille sur laquelle il avait couché avait eu la force de délivrer Agrestin du démon qui le possédait. A Autun, étant au sépulcre de saint Cassien, martyr, il s'entretint familièrement avec lui, comme s'il eût été vivant. Ensuite il le supplia d'intercéder pour lui et pour tout le peuple qui l'accompagnait. Au même lieu, il guérit une jeune fille dont les doigts étaient tellement attachés aux paumes de ses mains, qu'on ne les en pouvait séparer ; et ses ongles, qu'il était impossible de couper, lui entraient dans la chair et y faisaient d'horribles plaies. Un autre prodige signala son passage à travers les Alpes. La voie romaine des Alpes graies avait été rompue par un éboulement considérable, que l'on peut reconnaître encore aujourd'hui dans la paroisse de Séez. Le saint Évêque d'Auxerre trouva un groupe de passagers arrêtés par l'accident, entre autres un pauvre homme vieux, boiteux et extrêmement chargé ; notre Saint prit son fardeau, le mit sur ses épaules et le porta de l'autre côté du torrent, puis il revint et se chargea du vieillard comme il s'était chargé de son paquet, et le transporta de même à l'autre bord. Le passage suivi par le saint Évêque à travers l'éboulement s'appelle encore le chemin de Saint-Germain ; et une chapelle y a été élevée en son honneur. C'est le but d'un pèlerinage pour le mal de jambes et l'entreprise d'un voyage. Cette même dévotion s'est étendue dans plusieurs autres paroisses du diocèse. Etant arrivé à Milan, le jour d'une grande solennité qui y avait appelé plusieurs évêques, il entra dans l'église durant la célébration de la messe, et aussitôt un possédé s'écria : « Pour-

quoi, Germain, après nous avoir chassé des Gaules et de la Grande-Bretagne, nous poursuis-tu encore en Italie? Veux-tu nous bannir de tous les lieux de la terre? » Ces paroles remplirent tous les assistants d'étonnement et d'admiration. On regarda de tous côtés pour découvrir ce Germain, et il ne fut pas difficile de le reconnaître, parce que, bien qu'il fût pauvrement vêtu, l'éclat de sa sainteté, qui paraissait même sur son visage, le faisait assez remarquer. Les évêques, s'approchant de lui, lui demandèrent son nom et sa qualité, et il ne refusa pas de les satisfaire. Il dit qu'il s'appelait Germain, et que, malgré son peu de mérite, il était évêque d'Auxerre. C'était assez pour lui attirer le respect de tout le monde : son nom et les merveilles que Dieu avait opérées par lui étaient si connues, qu'il n'y avait personne qui n'en eût entendu parler avec éloge. Les évêques lui rendirent toutes sortes d'honneurs, et le prièrent en même temps d'avoir pitié du possédé, par la bouche duquel ils avaient appris qui il était : ce qu'ils obtinrent.

Au sortir de Milan, les pauvres demandèrent l'aumône à notre Saint, qui interrogea son diacre sur ce qui lui restait d'argent pour sa dépense. « Il me reste trois pièces d'or », répondit-il. « Donnez-les à ces pauvres », lui dit le Saint. « Et de quoi vivrons-nous aujourd'hui? » repartit le diacre. « Dieu », lui dit Germain, « nourrira ceux qui se sont rendus pauvres pour l'amour de lui. Pour vous, obéissez, et donnez aux pauvres les trois pièces que vous avez ». Le diacre n'obéit qu'en partie ; car, par une fausse prudence, il n'en donna que deux. Quelque temps après, des gens à cheval vinrent à eux à toute bride, et ayant mis pied à terre, se jetèrent à genoux devant le Saint et lui dirent : « Le seigneur Léporius, notre maître, dont la maison n'est pas loin d'ici, est malade, et plusieurs de sa maison le sont aussi ; il vous conjure de le venir voir, ou, si vous n'en avez pas la commodité, de lui donner au moins votre bénédiction et de le secourir de vos prières ». Le Saint, qui n'avait rien de plus cher que la charité, alla trouver le malade qui le reçut avec joie et avec un honneur incroyable. Il demeura trois jours avec lui et lui obtint de Dieu la santé avec celle de toute sa famille. Lorsqu'il voulut sortir, le seigneur le pria d'accepter deux cents écus pour achever le reste de son voyage. Le Saint les prit, et, les mettant entre les mains de son diacre, il lui dit : « Si vous aviez donné aux pauvres les trois pièces que vous aviez, ce gentilhomme nous en aurait donné trois cents ; mais, parce que vous en avez retenu une au préjudice des pauvres, Dieu a permis qu'il n'en donnât que deux cents ». Ainsi, ce chapelain reconnut que rien n'était caché à son prélat, et qu'il n'était nullement dangereux, en sa compagnie, de se dépouiller de tout, en s'abandonnant au secours de la divine Providence.

Lorsque le bienheureux Germain fut près de Ravenne, il attendit la nuit pour y entrer, afin d'éviter les grands honneurs qu'on lui préparait. Mais toute son industrie fut inutile. Valentinien le Jeune, comme nous l'avons dit, était alors empereur, et gouvernait le monde avec l'impératrice Placidie, sa mère. Saint Pierre Chrysologue, si célèbre par son éloquence et par sa sainteté, était évêque de Ravenne. La ville, à cause du séjour de la cour, était pleine de prélats, de princes, de seigneurs et de toutes sortes de personnes de grand mérite. Ils firent tous un merveilleux accueil à notre Saint, qu'ils savaient être un homme extraordinaire et d'une vertu incomparable. L'impératrice lui envoya un grand bassin d'argent rempli de mets délicieux, mais sans viande, parce qu'elle savait que le Saint s'en était interdit l'usage. Il le reçut avec actions de grâces, donna le bassin d'argent

pour les pauvres, distribua ce qui était dedans à ceux qui étaient venus avec lui, et envoya à l'impératrice, par reconnaissance, un pain d'orge sur une assiette de bois. Cette princesse reçut ce présent avec joie et, depuis, elle fit enchâsser l'assiette dans de l'or et garda le pain, avec lequel elle guérit plusieurs malades.

Un jour, comme le Saint allait dans la ville, environné de beaucoup de peuple, il passa devant les prisons. Les criminels qui y étaient ayant été avertis de son passage, se mirent à jeter de grands cris. Le Saint pria pour eux, et aussitôt les serrures, les gonds, les verroux et les barres de fer qui fermaient cette prison se brisèrent et donnèrent à tous les prisonniers la liberté de sortir. Ce miracle ne causa aucun préjudice au bien public : car il convertit les criminels en même temps qu'il les délivrait.

Ce miracle et beaucoup d'autres augmentèrent si fort la réputation de saint Germain, qu'il était continuellement environné d'une foule de malades qui demandaient leur guérison. Il y avait aussi six évêques qui ne le quittaient point et qui n'admiraient pas moins l'austérité de sa vie que ses miracles. Ce fut à leur instance qu'il ressuscita le fils de Volusien, secrétaire du patrice Sigisvulte. Il guérit du mal caduc le fils adoptif d'Acholius, grand chambellan de l'empereur, et le délivra d'un démon qui le tourmentait. L'affaire pour laquelle saint Germain était allé à Ravenne eut tout le succès qu'il se promettait ; il obtint de l'empereur et de l'impératrice, sa mère, le pardon que les Bretons révoltés avaient demandé. Mais leur insolence les ayant portés à une nouvelle sédition, ils rendirent inutiles ses soins et sa bonté pour eux.

Ce grand serviteur de Dieu, peu de temps après, fut averti que l'heure de sa délivrance était proche : Notre-Seigneur, lui apparaissant en songe, lui présenta le saint Viatique, et lui dit de se disposer à un grand voyage. Germain lui demanda quel était ce voyage. « C'est », répondit Jésus-Christ, « celui de votre véritable patrie ». Germain avertit donc les évêques qui l'accompagnaient de ce qu'il avait vu et entendu, et les supplia de prier pour lui ; peu de jours après, il tomba malade. Toute la ville en fut alarmée ; l'impératrice l'alla voir ; ce ne fut pas sans peine qu'elle lui promit de faire reporter son corps à Auxerre, comme il le demandait. Il mourut en paix, le 31 juillet 450, après trente années et vingt-cinq jours d'épiscopat.

On se disputa comme la plus riche des successions, les moindres objets qui avaient appartenu au Saint. L'impératrice voulut avoir son reliquaire. Les six évêques dont nous avons parlé partagèrent ses vêtements entre eux. Acholius, qui, comme nous l'avons dit, lui devait la guérison d'un fils adoptif, fit embaumer son corps. L'impératrice le revêtit d'habits précieux et donna un coffre de bois de cyprès pour le renfermer. L'empereur fournit les voitures, avec les frais de voyage de ceux qui devaient l'accompagner. Le convoi fut des plus magnifiques ; le nombre des flambeaux était si grand, que leur lumière se faisait remarquer en plein jour. Le peuple accourait en foule dans tous les lieux où passait la pompe funèbre, et témoignait sa vénération pour le serviteur de Dieu. Les uns aplanissaient les chemins et réparaient les ponts ; les autres portaient le corps, ou du moins chantaient des psaumes. Lorsqu'on fut au passage des Alpes, on y trouva le clergé d'Auxerre, qui venait prendre la dépouille mortelle de son pasteur. Enfin, le corps arriva à Auxerre cinquante jours après la mort du Saint. On l'exposa pendant dix jours à la vénération publique, et il fut enterré le

1er octobre dans l'oratoire de Saint-Maurice, que le saint évêque avait fondé lui-même. Cet oratoire fut depuis changé en une église qui devint une célèbre abbaye de Bénédictins, et qui portait le nom de Saint-Germain. Sa principale fête se célèbre le 31 juillet.

Voilà ce que le prêtre Constance a laissé par écrit sur le grand Germain, évêque d'Auxerre, par le commandement de saint Patient, archevêque de Lyon. Il a dédié ce livre à saint Censurius, troisième successeur de notre Saint ; mais, comme il avoue lui-même qu'il a omis en cette vie beaucoup de choses, un religieux de l'abbaye de son nom, appelé Eric, y ajouta, sous le règne de Charles le Chauve, deux autres livres où il rapporte un grand nombre de merveilles que ce saint prélat a faites durant sa vie et après sa mort. Nous y lisons que, dans un voyage de saint Germain à Orléans, les cloches de la cathédrale sonnèrent seules, pour avertir tous les habitants de sa venue : saint Aignan, qui en était évêque, alla au-devant de lui avec un nombreux cortége de clergé et de peuple. Le lieu où ces deux grands hommes s'embrassèrent mutuellement et se donnèrent le baiser de paix fut si célèbre, qu'on y bâtit depuis une église en l'honneur de saint Germain. De plus, comme saint Aignan le reconduisait hors de la ville, une veuve affligée apporta devant ces bienheureux évêques le corps de son fils unique qui venait d'expirer, les suppliant avec beaucoup de larmes d'avoir pitié d'elle et de lui rendre cet enfant, l'unique soutien de sa vieillesse. Il y eut alors un saint débat entre ces deux hommes de Dieu, chacun priant l'autre de faire ce miracle ; mais enfin, saint Germain, en sa qualité d'étranger et d'hôte, fut obligé de se rendre aux instances de saint Aignan. Il pria donc et pleura pour l'enfant, et ses larmes furent si efficaces auprès de Dieu, qu'à l'heure même il revint en vie. On bâtit aussi, à l'endroit de ce miracle, un temple sous le nom de Saint-Germain. Lorsque le ressuscité mourut une seconde fois, il se fit enterrer en ce saint lieu : du temps d'Eric, on y voyait encore son tombeau, ainsi que le gazon sur lequel le Saint s'était prosterné pour faire sa prière, et qui fut environné d'une balustrade. Dans le même diocèse, saint Germain, passant par un village où un homme riche et illustre faisait bâtir une grande église, il soutint par sa parole le mur de cette église qui, ayant de mauvaises fondations, s'ébranla tout à coup, et allait, en tombant, écraser les ouvriers : lorsqu'on le dédia, le fondateur voulut qu'on lui donnât le nom de saint Germain qui était déjà décédé.

Deux bâtons secs qu'il ficha en terre, l'un au diocèse de Tulle et l'autre au Gatinois, reverdirent sur-le-champ et se changèrent en de grands arbres que l'on a longtemps appelés le *coudrier et le hêtre de saint Germain*.

Saint Aubin, évêque de Verceil, lorsque saint Germain passa par cette ville en allant à Ravenne, le pria de consacrer l'église commencée par saint Eusèbe, premier évêque de ce siége, et achevée par lui. Notre Saint promit qu'il le ferait à son retour ; mais, comme il mourut à Ravenne, saint Aubin, ne comptant plus sur sa promesse, se disposa à faire lui-même cette cérémonie. Cependant, il fut impossible d'en jamais allumer les flambeaux ni les cierges, quelque effort qu'on fît pour cela à diverses fois et à divers jours. Enfin, le convoi du saint défunt arriva, et, pour lors, tous ces cierges et ces flambeaux s'allumèrent d'eux-mêmes par une vertu divine et remplirent l'église d'une clarté surnaturelle qui lui pouvait servir de dédicace ; alors saint Aubin s'écria : « Véritablement, saint Germain est fidèle en ses promesses ; il avait promis de dédier mon église, il ne l'a pas fait durant

sa vie, mais il le fait après sa mort ». Ainsi, il monta à l'autel, où il entonna le *Gloria in excelsis* et célébra les divins Mystères.

Dans les images de saint Germain, on voit près de lui un âne abattu et relevant la tête en le regardant. Voici le fait auquel cela fait allusion. Saint Germain, voulant intercéder pour les Bretons insurgés, était venu, monté sur un âne, à Ravenne pour demander leur grâce à l'impératrice Placidie. Placidie, apprenant que la monture du Saint venait de mourir, avait voulu lui faire cadeau d'un cheval pour la remplacer. « Que l'on me montre mon âne », avait répondu saint Germain, car la bête qui m'a conduit ici me ramènera. Voyant le cadavre de l'animal, il lui dit : lève-toi et reporte-moi au logis. Obéissant à cet ordre, la bête s'était relevée et avait reçu l'évêque sur son dos pour le reconduire à sa demeure. Il y a là une nouvelle preuve de l'humilité du saint évêque, car il avait été un grand chef gaulois, et il savait parfaitement manier un cheval. On voit, dans l'église actuelle de Saint-Germain, près Troyes, une verrière qui rappelle la vie du glorieux saint Germain. Le premier tableau le représente s'avançant sur Troyes avec une suite nombreuse. Au loin, on voit le sommet des principaux édifices d'une ville et un groupe de personnages sortant des murs. Plus près du Saint, un individu gît, couché sur le dos, simulant la mort, et aux pieds du Saint, un mendiant implore sa charité. — Le deuxième tableau représente le même cortége avec le Saint, mais revenant tous sur leurs pas. Le mendiant fourbe est à genoux ; d'une main, il rend la bourse si méchamment extorquée, de l'autre, il se cache la figure. Son camarade se relève devant le Saint en prières. — Le troisième tableau représente le convoi de saint Germain. Renfermé dans une bière recouverte du manteau impérial, son corps est porté solennellement par les hommes illustres de Ravenne ; ils se dirigent vers la route qui doit le ramener à Auxerre. — Le quatrième tableau représente la suite du convoi. En tête, le Pape accompagné d'évêques et d'abbés ; puis l'empereur et l'impératrice, environnés d'éminents fonctionnaires. — Le cinquième tableau représente, dans le trilobe qui occupe le milieu de la verrière, deux anges enlevant, sous la figure d'un enfant, l'âme de saint Germain.

CULTE ET RELIQUES.

La reine Clotilde, femme de Clovis le Grand, fit bâtir, sur le tombeau de saint Germain, le célèbre monastère dont nous avons déjà parlé, un des plus glorieux sanctuaires qui aient jamais existé, pour le grand nombre des corps saints dont il est enrichi. Clotaire Ier, fils de Clotilde, et Ingonde, son épouse, suivant les pieuses intentions de leur mère, firent élever sur le tombeau du Saint un ouvrage d'or et d'argent, où leurs noms étaient gravés. Quelques siècles après, le roi Charles le Chauve, fils de Louis le Débonnaire, fit ouvrir le monument où on honorait les dépouilles du bienheureux Germain et y trouva ses membres encore aussi entiers que lorsqu'on les y avait déposés pour la première fois. Il les fit embaumer de nouveau et envelopper de très-riches étoffes; après quoi il les fit placer dans leur châsse, en un endroit encore plus élevé et plus honorable, où ils ont toujours continué à faire des œuvres miraculeuses pour ceux qui ont imploré leur vertu.

Il n'y a plus dans le tombeau de saint Germain à Auxerre que quelques morceaux de bois de cèdre et de la poussière. L'église Saint-Eusèbe d'Auxerre possède son suaire en drap de soie jaune et violet, avec des aigles romaines brodées; l'église Saint-Etienne conserve quelques parties de ses vêtements sacerdotaux et ses gants. Quant à ses ossements, les Huguenots, à la prise d'Auxerre en 1567, les jetèrent sur la place. Ils furent, dit-on, ramassés par quelques personnes pieuses, conservés dans l'abbaye de Saint-Marien, sur la rive gauche de l'Yonne, et découverts dans cette abbaye en 1717, par l'abbé Lebœuf, auteur de l'*Histoire d'Auxerre*, qui parait ne pas douter de l'authenticité de ces reliques. Cependant le procès de vérification commencé, laissé, repris, laissé encore, est toujours pendant devant la cour épiscopale et ne sera probablement jamais terminé. C'est l'église de Saint-Eusèbe qui possède actuellement ces reliques douteuses.

Saint Germain était autrefois patron titulaire de plusieurs églises d'Angleterre. On éleva une chapelle à Vérulam, où le Saint avait prêché, et où la dévotion attirait un grand nombre d'Anglais, lorsqu'ils étaient catholiques. Un bourg de Cornouailles porte le nom de *Saint-Germain*. Dans le diocèse de Troyes, le bienheureux Evêque d'Auxerre est le patron des paroisses de Saint-Germain, de Gyé-sur-Seine, de Prunay et autres. Il est le patron d'Auxerre, l'invincible protecteur de cette ville, et, s'il a souffert durant quelque temps que les Calvinistes en aient été les maîtres, il les en a depuis chassés entièrement.

La vie, les vertus et les miracles de saint Germain, par Dom Viole ; Godescard ; l'*Hagiologie nivernaise*, par Mgr Crosnier ; *Vie des Saints du diocèse de Troyes*, par l'abbé Defer ; *Histoire de l'Eglise*, par l'abbé Darras ; dom Ceillier.

SAINT JEAN COLOMBINI DE SIENNE, CONFESSEUR,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES JÉSUATES, EN ITALIE

1367. — Pape : Urbain V. — Empereur d'Allemagne : Charles IV de Luxembourg.

> *Nullum præmium charitate pensatur; charitas enim virtutum omnium obtinet principatum.*
> On ne peut rien comparer à la charité, car la charité est la reine de toutes les vertus.
> S. Isidor. Hispal., *lib.* II *de summ. Bono.*

Nous allons voir dans cette biographie une nouvelle preuve de l'utilité de la lecture de la *Vie des Saints*, puisque saint Jean Colombini, aussi bien que saint Ignace de Loyola, doit à cette lecture son entière conversion, et les commencements de sa vie intérieure et parfaite. Il était de la ville de Sienne (*Sena Julia*), chef-lieu de province, dans la Toscane, qui a donné tant de grands prélats et de saints personnages à l'Eglise, et tirait son origine de l'illustre maison des Colombini, qui était une des principales familles de cette cité. Lorsqu'il fut en âge de se marier, il épousa une jeune personne de qualité, nommée Blaise Bandinelli, dont il eut un fils et une fille, Pierre et Angèle. Grâce à sa naissance, à son esprit et à sa conduite, il passa facilement par les premières charges de la République, dont il devint même gonfalonier. Dans cet emploi, il était encombré de beaucoup d'affaires qui l'occupaient sans relâche depuis le matin jusqu'au soir, et il n'avait presque pas le temps de prendre ses repas; étant un jour retourné chez lui et ne trouvant pas le dîner prêt, il entra dans une grande colère et apostropha durement sa femme. Blaise Bandinelli, qui avait beaucoup de piété, s'excusa doucement, le pria d'avoir un moment de patience, et lui mit la *Vie des Saints* entre les mains, pour en lire quelque chose en attendant que le dîner fût servi. Le seigneur Colombini, que la faim, et peut-être quelque fâcheuse affaire avait rendu des plus maussades, la rebuta et jeta brusquement le livre à terre. Mais, se repentant aussitôt de cette action, il le ramassa, et, l'ayant ouvert à l'endroit de sainte Marie l'Egyptienne qui, après avoir été une pécheresse célèbre, était devenue une pénitente héroïque, il lut sa vie, non-seulement avec admiration, mais aussi avec plaisir et satisfaction.

La grâce lui toucha en même temps le cœur. Il fut tout à coup changé en un autre homme, et, sa ferveur croissant de jour en jour, il commença à faire de grandes aumônes, à fréquenter les églises et à s'appliquer aux exer-

cices de la lecture, de l'oraison et du jeûne. Ensuite, comme il désirait toujours davantage de plaire à Dieu, il proposa à son épouse de garder la chasteté et de vivre ensemble comme frère et sœur. Sa femme, qui faisait continuellement des prières très-ferventes pour la sanctification de son mari, n'eut pas de peine à consentir à cette proposition. Dès lors Jean mena une vie très-austère. Son lit n'était qu'une planche sur laquelle il ne se couchait qu'une très-petite partie de la nuit, employant le reste à la prière. D'ailleurs il portait le cilice et mortifiait son corps jusqu'à l'ensanglanter par de très-rudes disciplines. Son habit répondait à cet état de pénitence : il quitta l'or, l'argent, la soie et tout ce qui le pouvait distinguer parmi les habitants de Sienne, n'usant plus que d'étoffe vile et pauvre, pour se rendre plus conforme à l'esprit de pauvreté de Jésus-Christ.

Il joignit à toutes ces vertus celle de l'hospitalité. Recevant dans sa maison les pauvres, les pèlerins et les malades, il leur lavait les pieds, les traitait délicatement, les couchait fort à leur aise, et leur donnait tous les soulagements qu'une charité industrieuse lui pouvait inspirer. Un jour, ayant aperçu, à l'entrée de la grande église, un lépreux tout couvert de plaies, il le chargea sur ses épaules et ne fit point difficulté de le porter publiquement lui-même par les plus grandes rues jusqu'à son hôtel. Sa femme en eut horreur ; elle ne pouvait le souffrir à cause de la puanteur, de la saleté de ses plaies et du pus qui en coulait ; mais notre Saint, assisté de dom François-Vincent Mini, noble siennois, qui s'était lié avec lui pour toutes ses actions de charité, le lava, le pansa, baisa tendrement ses ulcères et le coucha sur un bon lit, en attendant qu'il fût l'heure de lui donner à dîner. Dans cet intervalle, il s'en alla à l'église, recommandant à sa femme de le visiter, pour voir s'il n'avait point besoin de quelque chose. Cette femme y avait de la répugnance ; cependant, comme elle était très-vertueuse, elle la surmonta généreusement, et vint à la chambre où était ce malade. Mais, ayant senti à la porte une odeur souverainement douce et agréable, elle fut saisie d'un si grand respect, qu'elle n'osa jamais passer outre. Elle s'accusa d'indévotion et de lâcheté, et se reprocha à elle-même, avec beaucoup de larmes, le dégoût qu'elle avait eu de ce membre souffrant de Jésus-Christ, lorsque son mari le lui avait apporté. Peu de temps après, Jean et François revinrent du service divin avec quelques douceurs qu'on leur avait données pour leur malade. Blaise leur dit ce qu'elle avait senti, et ils respirèrent eux-mêmes cette odeur qui était au-dessus de tous les parfums de la terre. Etant entrés dans la chambre pour en connaître la cause, ils n'y trouvèrent plus personne, parce que le lépreux avait disparu.

Le bienheureux Jean vit bien que c'était là une vision du ciel : quelque temps après, Notre-Seigneur, dans une extase de notre Saint, lui déclara que ce n'était ni un ange ni une autre créature, mais lui-même qui avait pris la forme de ce lépreux, afin de lui témoigner combien sa charité lui était agréable. Cette faveur lui fit concevoir de plus hauts desseins de perfection. C'est pourquoi, son fils étant mort et sa fille s'étant consacrée dans le monastère de Saint-Abonde, il distribua, du consentement de sa femme, tous ses biens aux pauvres. Ensuite, se sentant enflammé d'un zèle extraordinaire pour le salut des âmes, et désirant ardemment étendre le règne de Jésus-Christ, il s'appliqua avec ferveur à la prédication de l'Évangile, parcourant les bourgs et les villages, pour porter les pécheurs à la pénitence. Plusieurs hommes vertueux se joignirent à lui dans le même dessein, et firent des fruits merveilleux par la sainteté de leurs exemples et

par la force invincible de leurs paroles. De si heureux succès portèrent saint Jean Colombini à instituer une nouvelle famille de religieux. Lorsqu'en 1367 le pape Urbain V se rendit d'Avignon à Rome, Colombini alla au-devant de lui avec ses disciples, jusqu'à Cornéto, pour en obtenir l'approbation de sa société. En route, à Viterbe, les voyageurs reçurent le nom de Jésuates, parce que, conformément à leur habitude, ils disaient continuellement : Vive Jésus ! Louange à Jésus-Christ ! Ce furent, dit-on, les enfants à la mamelle qui les premiers s'écrièrent : Voici les Jésuates ! Ils n'obtinrent l'approbation pontificale que quelques mois plus tard, après s'être pleinement justifiés du soupçon d'être en relation avec la secte fanatique des Fraticelles. Le pape Urbain fixa leur costume consistant en une soutane blanche et un manteau brun ; il les engagea à ne plus parcourir les contrées en grandes masses, mais à fonder des résidences fixes dans les villes ou les campagnes.

La règle de Saint-Benoît, modifiée, devint la base de leurs statuts. Plus tard ils adoptèrent la règle de Saint-Augustin. Cependant, ils ne constituaient pas un Ordre proprement dit ; ils ne formaient qu'une congrégation pieuse, et par ce motif ne faisaient pas des vœux solennels. L'année même de leur reconnaissance par le Saint-Siége, Colombini mourut dans un voyage à Aquapendente, le 31 juillet 1367, après avoir institué, pour lui succéder, son ami François Mini. Les Jésuates, grâce à leur vie édifiante, se répandirent rapidement à travers toute l'Italie, et au-delà de ses frontières, jusqu'à Toulouse. Ils étaient d'abord tous laïques ; en 1606, le Pape leur permit de recevoir des prêtres dans leurs rangs. Outre la prière et les pratiques de mortification, les Jésuates s'occupaient surtout du soin des malades, de la préparation de remèdes et de liqueurs bienfaisantes, ce qui leur fit donner le nom de Pères de l'eau-de-vie. Peu à peu la congrégation s'affaiblit, dégénéra, et en 1668, le pape Clément IX l'abrogea, parce qu'elle n'était plus d'une grande utilité à l'Eglise.

Les religieuses jésuates se maintinrent plus longtemps ; elles avaient été fondées par Catherine, cousine de Colombini, dans un but tout à fait ascétique.

On pourrait représenter saint Jean Colombini soignant les malades dans son propre palais, et foulant à ses pieds les richesses de la terre, qu'il a méprisées pour l'amour de Jésus-Christ.

Sa vie se trouve écrite parmi celle des Saints de Toscane. Paul Morise l'a aussi composée, et le Père Louis Beurrier, Célestin, nous en a donné une dans son recueil des *Fondateurs de Congrégations*. Nous avons complété le récit du Père Giry avec le *Dictionnaire encyclopédique de la Théologie catholique*, par Goschler. — Cf. *Acta Sanctorum*, t. VII julii, Hélyot, *Hist. des Ordres relig.*, t. III ; Vie de *saint Jean Colombini de Sienne, fondateur des Jésuates*, écrite, d'après les Bollandistes, par le D. Frédéric Pœsl, prêtre de la Société du Très-Saint-Sauveur, Ratisbonne, 1846.

SAINT IGNACE DE LOYOLA, CONFESSEUR

FONDATEUR DE L'ORDRE DES CLERCS RÉGULIERS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

1491-1556. — Papes : Innocent VIII; Paul IV. — Rois d'Espagne : Ferdinand; Philippe II.

Tout pour la plus grande gloire de Dieu.
Quand nous sacrifions nos intérêts au service de Dieu, il avance plus nos affaires que nous n'aurions fait nous-mêmes si nous avions préféré nos intérêts à son service.

Maximes de saint Ignace.

Notre-Seigneur ayant établi dans son Evangile cette maxime : « Qu'on apprécie la valeur des hommes d'après leurs œuvres, de même que l'on connaît la bonté des arbres par leurs fruits », que penser du mérite de saint Ignace, si l'on considère les biens inestimables que lui-même et sa Compagnie ont produits dans l'Eglise ? Combien de milliers de personnes sont redevables à son zèle : les unes, d'avoir été élevées dès leur jeunesse dans la crainte de Dieu et dans la piété ; les autres, d'avoir été conduites dans les voies de la justice et de la perfection jusqu'à l'heure de la mort ; d'autres, d'avoir été tirées de l'abîme du péché où les passions de la nature corrompue les avaient engagées ; celles-ci, d'être sorties des ténèbres de l'hérésie pour rentrer dans le sein de l'Eglise ; celles-là, d'avoir reconnu la superstition du paganisme et de l'idolâtrie et d'avoir embrassé la foi de Jésus-Christ ; et toutes, enfin, d'avoir évité les piéges de Satan et d'être arrivées au port du salut ? Quels secours ces saints religieux n'ont-ils pas procurés aux évêques, aux souverains Pontifes et à l'Eglise universelle, soit pour réformer les mœurs des fidèles, soit pour combattre et terrasser les hérésies anciennes et nouvelles, soit pour éclaircir les vérités chrétiennes, soit pour étendre le royaume du Fils de Dieu en des lieux où il n'avait pas encore été reçu ? Notre Saint ne compte-t-il point parmi ses enfants et ses disciples un nombre presque infini d'Apôtres, de Martyrs, de Docteurs et de Confesseurs qui, animés par sa parole, ou par son exemple, ou par les règles qu'il leur a laissées, ont porté l'Evangile dans tous les lieux de la terre ; ont versé leur sang et souffert les plus rigoureux supplices pour la défense de la religion ; ont enseigné la doctrine de la foi et ont passé leur vie dans la pratique des plus éminentes vertus de la discipline régulière. Il est donc juste que nous fassions ici son histoire avec une exactitude particulière, afin que les chrétiens connaissent les mérites de ce grand homme que Dieu a choisi pour instrument de tant d'œuvres extraordinaires.

Ignace naquit en 1491, dans l'une des provinces basques de l'Espagne, que l'on appelle le Guipuscoa [1]. Son père fut Dom Beltramo, seigneur d'Ognez ou Ognate et de Loyola, et chef d'une maison très-ancienne, et sa

1. Le Guipuscoa faisait partie du pays des *Cantabres*. Soumis avec peine par les Romains sous Auguste, il passa successivement sous la domination des Goths, des Maures, des rois de Navarre et des rois de Castille (depuis 1200).

mère, dona Maria Saez de Licona y Balda, qui n'était pas d'une naissance moins illustre. Lorsqu'il fut sorti de l'enfance, qu'il avait passée fort sagement dans le château de Loyola où il était né, son père, le jugeant propre pour la cour, le fit page du roi catholique Ferdinand V. Ce prince l'affectionna et lui donna, dans les rencontres, des marques de sa bienfaisance ; mais Ignace n'était pas d'humeur à rester oisif et ayant devant les yeux l'exemple de ses frères qui se signalaient dans l'armée de Naples, s'adonna avec passion et empressement aux exercices militaires.

Il fit bientôt partie de l'armée et ne le céda en courage à aucun officier. Il se fit beaucoup d'honneur par la conduite qu'il tint à la prise de Najera, ville située à la frontière de Biscaye. Quoiqu'il eût eu le plus de part à la victoire, il ne voulut point en avoir le butin. Il haïssait le jeu ; il avait de l'habileté dans les affaires, et, quoique jeune, il excellait à apaiser les disputes qui s'élevaient parmi les soldats ; il se montrait fort généreux envers ses ennemis ; il aimait la poésie, et, sans avoir aucune teinture des lettres, il faisait d'assez bons vers espagnols, et l'on dit qu'il composa un petit poëme à la louange de saint Pierre. Le reste de sa conduite n'était guère édifiant : il ne pensait qu'à la galanterie et au plaisir ; il ne suivait dans toutes ses actions que les maximes du monde ; il vécut de la sorte jusqu'à vingt-neuf ans. Alors Dieu lui ouvrit les yeux, comme nous allons le rapporter.

Il se trouva dans la ville de Pampelune lorsque l'armée de François Ier, conduite par André de Foix, seigneur de Lespare, la vint investir. Il fit d'abord ce qu'il put pour empêcher les habitants de se rendre ; mais n'ayant pu guérir leur peur par ses remontrances, il se retira dans la citadelle. Le gouverneur de ce fort prit lui-même l'alarme et voulut capituler ; mais Ignace rompit la capitulation et anima les officiers et les soldats à tenir bon et à se défendre. L'attaque et la résistance furent furieuses : on combattit de part et d'autre avec beaucoup de courage et d'opiniâtreté. Ignace était celui qui encourageait les assiégés et qui montrait le plus de valeur. Mais au plus fort de l'action, une balle lui effleure la jambe gauche et lui brise l'os de la jambe droite ; ce qui le mit hors de combat. Les Navarrois, le voyant blessé, perdirent courage et se rendirent à discrétion ; mais les Français, usant bien de la victoire, emportèrent Ignace au quartier de leur général, prirent soin de le faire panser, et, quand sa jambe eut été remise et que l'état de sa plaie lui permit de changer de lieu, ils le firent porter en litière au château de Loyola, qui était peu éloigné de Pampelune.

Lorsque notre Saint fut arrivé, on reconnut qu'il n'avait pas été bien pansé et que les os de sa jambe n'avaient pas été remis dans leur situation naturelle. Cela l'obligea de souffrir une seconde opération des chirurgiens, ce qui lui causa des douleurs extrêmes ; la fièvre le prit avec des symptômes si violents qu'on désespéra de sa vie ; de sorte qu'il reçut les sacrements, la veille de saint Pierre et saint Paul, pour se disposer à mourir ; mais la nuit suivante, le prince des Apôtres lui apparut en songe, le toucha de ses mains sacrées et le guérit de sa fièvre. Sa vanité le porta ensuite à se faire faire une troisième opération, parce que, quoique dans la seconde on eût rejoint les deux parties de l'os cassé, il y en avait néanmoins une qui avançait plus que l'autre, ce qui faisait une petite bosse sur la jambe et empêchait que le bas et la botte fussent bien tirés. Durant cette longue cure, Ignace, obligé de garder le lit ou la chambre, chercha à dissiper l'ennui par la lecture. Il eût préféré quelques histoires profanes ou quelques romans ; mais on lui apporta la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et celle des Saints,

en langue espagnole, la seule qu'il savait alors. Par cette lecture, que sa longue oisiveté l'obligea de reprendre plusieurs fois, la grâce s'insinua dans son âme. Il commença à voir la corruption et le danger de sa vie mondaine et sensuelle, la folie de son ambition et de sa vanité, et les mensonges du siècle qui promet le vrai bonheur sans le pouvoir jamais donner. Il résolut de s'en châtier avec une rigueur impitoyable et de commencer une nouvelle vie. La pénitence qu'il projeta fut d'aller pieds nus à la Terre-Sainte, de se revêtir d'un sac, de jeûner au pain et à l'eau, de ne plus coucher que sur la dure et de se renfermer enfin dans quelque solitude affreuse où il pût gémir le reste de ses jours pour ceux qu'il avait employés à contenter les désirs de la nature corrompue.

Mais, comme la blessure de sa jambe l'empêcha d'exécuter si tôt ses grands desseins, il y suppléait par toutes les mortifications dont il était capable dans l'état de sa maladie. Il se levait secrètement toutes les nuits, et, prosterné contre terre, il pleurait ses péchés avec des larmes très-amères. Une nuit, il se consacra à Jésus-Christ par sa sainte Mère avec une ferveur extraordinaire, et leur jura une fidélité inviolable ; alors il entendit un grand bruit, la maison trembla, les vitres de sa chambre se cassèrent, et il se fit dans la muraille une assez large ouverture, qui y a, depuis, existé fort longtemps. Peut-être que Dieu voulut montrer, par ce signe, qu'il agréait le sacrifice de son nouveau serviteur. D'ailleurs, la lecture qu'il continuait toujours de faire, non plus par curiosité, comme auparavant, mais par un ardent désir de se former sur les exemples de Jésus-Christ et des Saints, augmentait à tous moments sa ferveur : et il s'étonnait lui-même de n'être plus ce qu'il était et de se voir transformé en un autre homme. Pour le fortifier davantage dans ses bonnes résolutions, la Vierge lui apparut une nuit tenant le petit Jésus entre ses bras et tout environnée de lumière. Cette apparition produisit de merveilleux effets dans son âme : elle le remplit d'une onction céleste qui lui rendit insipides les plaisirs des sens ; elle lui purifia le cœur et en arracha les désirs et les affections terrestres ; elle lui dégagea même l'esprit et en effaça toutes les images des voluptés sensuelles. Depuis ce moment, Ignace se vit heureusement affranchi des révoltes de la chair et de ces pensées importunes qui tourmentent même quelquefois les personnes les plus chastes.

Dom Garcia, son frère aîné, qui, par la mort de Dom Beltramo, était devenu seigneur de Loyola, soupçonnant le dessein de notre Saint, tâcha de le retenir dans le monde ; mais Ignace avait pris définitivement son parti. Lorsqu'il fut guéri, il monta à cheval, sans autre dessein en apparence que de visiter le duc de Najera, qui avait souvent envoyé savoir de ses nouvelles durant sa maladie et qui était alors à Navarette, petite ville voisine ; le véritable but de son voyage était le pèlerinage de Mont-Serrat, situé à une journée environ de Barcelone, et où l'on venait de toutes parts honorer une image miraculeuse de la très-sainte Vierge et se placer sous sa puissante protection. Il renvoya en chemin deux valets qui l'avaient suivi, et fit au même temps le vœu de chasteté perpétuelle, qu'il a gardée depuis inviolablement jusqu'à la mort. Il résolut aussi de prendre la discipline toutes les nuits : ce qu'il a toujours pratiqué très-fidèlement, tant que sa santé le lui a pu permettre ; enfin, il se proposa dès lors de faire toutes choses pour la plus grande gloire de Dieu, et de n'avoir jamais d'autre fin de ses pensées, de ses désirs, de ses paroles ni de ses actions. C'est ce sentiment qui lui a fait prendre pour la devise de son Ordre ces beaux mots : *Ad majorem Dei gloriam* : « Pour la plus grande gloire de Dieu ». Etant ar-

rivé à une bourgade qui est au pied de la montagne, il acheta (car son dessein était de faire ensuite le pèlerinage de Jérusalem) un habit long de grosse toile, une ceinture et des sandales de corde avec un bourdon et une calebasse, et mit cet équipage à l'arçon de la selle de son cheval. La première chose qu'il fit, étant dans l'église de ce saint monastère, fut de demander un confesseur éclairé qui pût l'instruire de tous les devoirs d'un pénitent, et le mettre dans le chemin du salut. Dieu l'ayant adressé à Dom Jean Chanones, français de nation, religieux fort célèbre pour son expérience dans la conduite des âmes et pour sa sainteté, il lui fit, pendant trois jours, sa confession générale avec beaucoup d'exactitude et une extrême douleur de ses péchés. Ensuite, il lui découvrit tous ses desseins comme à son directeur, et lui fit le plan de la vie retirée et austère qu'il voulait mener. Ce saint homme, qui vivait lui-même très-austèrement, confirma Ignace dans sa résolution, en lui prescrivant néanmoins des règles de prudence pour sa conduite, et lui découvrant les piéges que le malin esprit pourrait lui tendre dans ses premières ferveurs.

Notre pénitent, étant donc résolu à ne point retourner au monde, fit présent de son cheval au monastère, et suspendit son épée et son poignard devant l'autel de la sainte Vierge. Le soir, il alla secrètement trouver un pauvre, et lui donna ses habits; après quoi, s'étant revêtu du sac et ceint de la corde qu'il avait achetés en chemin, il retourna à l'église, où il passa la nuit en prières et en larmes. C'était la nuit de l'Annonciation (1522). Le lendemain, il entendit la messe et communia de grand matin; et, après son action de grâces, il partit aussitôt pour n'être point découvert par les pèlerins de son pays. On ne peut exprimer la joie et la vigueur avec laquelle il marchait, quoiqu'il eût déjà affaibli son corps par deux jours de veille et par un jeûne très-rigoureux. Il avait le bourdon à la main, la calebasse au côté, la tête découverte et un pied nu; car, pour l'autre, qui se sentait encore de sa blessure et s'enflait toutes les nuits, il jugea à propos de le chausser. Son occupation était de louer Dieu de l'avoir délivré de la captivité du monde, et de chanter des cantiques en son honneur; mais à peine eut-il fait une lieue, que sa joie fut un peu troublée : on vint lui demander s'il était vrai qu'il eût donné, le soir d'auparavant, des habits précieux à un mendiant; car on soupçonnait ce pauvre de les avoir dérobés, et on l'avait mis pour cela en prison. Pour délivrer cet innocent, il avoua la vérité, refusant seulement de dire son nom, sa qualité et son pays, dont la connaissance n'était point nécessaire pour justifier le mendiant.

Le premier lieu où il s'arrêta fut la petite ville de Manrèze, à trois lieues de Mont-Serrat, laquelle n'avait alors rien de considérable qu'un monastère de Saint-Dominique et un hôpital appelé de Sainte-Luce, situé hors les portes et destiné aux pèlerins et aux malades. Il se logea dans cet hôpital; là, outre le service qu'il rendait assidûment aux pauvres, il entreprit une austérité qui n'a presque point d'exemple dans la vie des célèbres anachorètes. En effet, il jeûnait toute la semaine au pain et à l'eau, excepté le dimanche, où il mangeait un peu d'herbes cuites, après y avoir jeté de la cendre; il dormait peu, et n'avait point d'autre lit que la terre; il portait continuellement le cilice sous son bel habit de pèlerin, avec une ceinture de fer. Il prenait la discipline très-rudement, trois fois le jour; enfin, il retranchait à son corps tout ce qui pouvait lui donner du plaisir, et lui faisait au contraire souffrir tout ce qui était capable de le gêner. L'esprit de pénitence le porta encore plus loin; car, pour punir le trop grand soin qu'il avait eu de la propreté et le temps qu'il avait perdu à se rendre poli

et agréable, il négligea entièrement sa personne et se laissa devenir comme un sauvage : de sorte que, lorsqu'il paraissait dans Manrèze pour mendier son pain, les enfants le montraient au doigt et lui faisaient divers outrages. Cependant, il était extrêmement assidu à la prière, et, outre qu'il ne manquait point à la Messe, à Vêpres et à Complies, il faisait tous les jours régulièrement sept heures d'oraison à genoux, durant lesquelles il était si recueilli, qu'il paraissait comme immobile. Il visitait souvent l'église de Notre-Dame-de-Viladordis, qui n'est qu'à une demi-lieue de Manrèze, et, dans ces petits pèlerinages, il ajoutait d'ordinaire, au cilice et à la chaîne de fer qu'il portait, une ceinture d'orties ou d'autres herbes piquantes.

Le démon, ne pouvant supporter une ferveur si extraordinaire, employa tous ses efforts pour l'en détourner, et surtout il fit naître dans son cœur un grand dégoût des ordures de l'hôpital et une honte extrême de se voir dans la compagnie des gueux; mais Ignace reconnut aisément la tentation, et, pour la surmonter avec avantage, il se familiarisa plus que jamais avec les pauvres et s'attacha même au service des malades les plus dégoûtants. Cependant, le bruit courut dans Manrèze que le pèlerin mendiant, que l'on ne connaissait point, était un homme de noble condition qui faisait pénitence, et qui, s'étant dépouillé dans Mont-Serrat, avait pris un habit de pauvre pour se déguiser. La modestie, la patience et la dévotion d'Ignace rendirent cette conjecture fort probable : de sorte que les habitants de ce lieu commencèrent à le regarder d'un autre œil. On le venait voir par curiosité, et on l'admirait d'autant plus, qu'on l'avait traité plus indignement. Ignace s'en aperçut; et, pour fuir ce nouveau piége, qu'il crut que le démon lui tendait, il se retira à six cents pas de la ville, dans une caverne obscure et profonde, qu'il trouva toute couverte de broussailles et sans autre jour que celui qui venait de la fente du rocher. L'horreur de cette solitude lui inspira un nouvel esprit de pénitence. Il y maltraitait tous les jours son corps quatre ou cinq fois avec une chaîne. Il demeurait trois ou quatre jours sans prendre nulle nourriture, et, quand les forces lui manquaient, il avait recours à quelques racines qu'il trouvait dans la vallée, ou à un peu de pain qu'il avait apporté de l'hôpital. Il ne faisait autre chose que prier et pleurer, et ses péchés lui revenant souvent devant les yeux, il méditait toujours de nouvelles rigueurs contre lui-même. Ces austérités si excessives le faisaient souvent tomber en faiblesse : et un jour des gens qui découvrirent sa retraite à force de le chercher, le trouvèrent évanoui à l'entrée de la caverne. On le força de revenir à l'hôpital. Il y tomba malade, et sa fièvre devint si violente, qu'on désespéra bientôt de sa vie. Le démon le tenta alors de vanité, et la tentation fut si forte, qu'Ignace avait de la peine à s'en défaire; mais, par le secours de Dieu, il se représenta si vivement les péchés de sa vie passée et le peu de proportion qu'il y avait entre sa pénitence et les peines de l'enfer qu'il avait méritées, qu'il la réprima et la vainquit entièrement.

Il revint ensuite en convalescence; mais, au lieu de pensées de vanité, il fut tourmenté de si violents scrupules, nonobstant les confessions générales et particulières qu'il avait faites, qu'il n'avait pas un moment de paix dans sa conscience. Les douceurs et les consolations spirituelles, dont Dieu l'avait favorisé jusqu'alors, se changèrent aussi en amertume, et toutes ses lumières s'évanouirent, ne lui laissant que des doutes, des inquiétudes et des ténèbres.

Dans ces grands flots, qui semblaient le devoir submerger, il se jetait souvent par terre, et y demeurait plusieurs heures les larmes aux yeux et

les gémissements dans le cœur. Il redoublait aussi ses jeûnes et ses austérités, espérant, par ce moyen, faire revenir le calme qu'il avait perdu. Comme la confession et la communion sont de grands remèdes pour ces sortes de tentations, il y avait fréquemment recours, et il ne manquait pas de découvrir ses peines, soit à un religieux de Mont-Serrat, qui avait été le premier dépositaire de ses desseins, soit à un Père de l'Ordre de Saint-Dominique, du couvent de Manrèze, qui était son confesseur; mais, ne se sentant point soulagé par tous ces moyens, il résolut enfin de ne prendre aucune nourriture avant d'avoir recouvré la paix de son âme, à moins qu'il ne se vît en danger de mort. En effet, il jeûna sept jours entiers, sans boire ni manger, et sans néanmoins rien relâcher de ses exercices accoutumés; et comme, par un miracle sans doute, il ne se trouvait pas encore beaucoup abattu, il eût prolongé, si son confesseur ne lui eût ordonné absolument de le rompre. Il trouva, dans l'obéissance à cet ordre, le soulagement qu'il n'avait point trouvé dans tant d'autres remèdes. Sa tranquillité lui fut rendue, et ses croix extérieures se changèrent en des délices extraordinaires. Il reçut ainsi pour récompense de sa ferveur la grâce du discernement des esprits et un don excellent de guérir les scrupules; il ne rencontra point depuis d'âme peinée qu'il ne soulageât dans ses croix, et à qui il ne rendît le calme et la sérénité de la conscience.

Outre ces faveurs, il eut aussi des visions et des visites du ciel tout à fait admirables. Etant un jour sur les degrés de l'église de l'Ordre de Saint-Dominique, où il récitait les Heures de Notre-Dame, il fut élevé en esprit et il vit comme une figure qui lui représentait clairement le mystère de la très-sainte Trinité. Peu de temps après, une autre lumière lui manifesta les desseins de la divine sagesse, dans la création du monde, et l'ordre qu'elle a tenu dans l'exécution de ce grand ouvrage. Une autre fois, il aperçut sans nuages la vérité du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie; et encore, dans une autre occasion, tous les mystères de notre foi lui furent si parfaitement découverts, qu'il disait depuis que, quand ils ne seraient pas écrits dans l'Evangile, la connaissance qu'il en avait reçue à Manrèze lui suffirait pour les prêcher par tout le monde et pour les défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Mais de toutes les grâces qu'il reçut alors, la plus remarquable fut un ravissement qui dura huit jours, ayant commencé un samedi au soir, et n'ayant fini que le samedi suivant, à la même heure : il n'eut aucun usage de ses sens tout ce temps-là. On le crut mort, et on l'aurait enterré, si l'on n'eût aperçu que le cœur lui battait un peu. Son humilité a caché au monde les lumières qui lui furent données dans cette extase, et il n'en voulut jamais rien dire, quelques instances que ses amis lui en fissent. Tant de marques de sainteté augmentèrent sa réputation de plus en plus : on ne douta plus qu'il ne fût un homme illustre, caché sous un habit de pénitence. Aussi, comme il tomba encore malade, on le força de loger chez un riche habitant de Manrèze, qui prit un soin particulier de le faire revenir en parfaite santé. Ce fut alors qu'il eut inspiration de s'appliquer à la conversion et à la sanctification des âmes, et qu'il commença à proposer aux hommes les voies du ciel, tant en public qu'en particulier. Il réussit admirablement dans ce dessein, et il y avait tous les jours des personnes si touchées de ses exhortations, qu'elles renonçaient généreusement aux plaisirs et aux honneurs du siècle, pour embrasser la vie pénitente et crucifiée de Jésus-Christ.

Pour leur secours, quoiqu'il ne fût ni lettré, ni savant, ne sachant que

lire et écrire, il composa néanmoins, sans le secours de personne, le livre admirable des *Exercices spirituels*, que le pape Paul III a approuvé depuis avec tant d'éloges : cet ouvrage contient, en effet, des moyens si pressants et si efficaces pour retirer les âmes du désordre et pour les conduire à la perfection du Christianisme, que nous n'avons point, pour cela, de méthode plus sûre ni plus utile. Après ce travail, se voyant assez fort pour entreprendre le voyage de la Palestine, dont il avait d'abord formé le projet, et apprenant que le commerce de la mer, interrompu par la peste de Barcelone, commençait à se rétablir, il reprit sa première résolution, ajouta à ses anciennes vues le dessein de travailler au salut des schismatiques et des infidèles de la Terre-Sainte. Il ne sortit pas de Manrèze, comme il avait fait de Loyola et de Mont-Serrat. Il déclara son voyage à ses amis; mais, quelques offres qu'on lui fît, il ne voulut ni compagnon, ni argent, afin de n'avoir de consolation qu'avec Dieu seul, et que tout son appui et sa ressource fussent en son aimable providence.

Le temps qu'il demeura à Manrèze fut d'environ un an. Lorsqu'il arriva à Barcelone, il trouva au port un brigantin et un grand navire, qui se préparaient à partir pour l'Italie. Dieu ne permit pas qu'il s'embarquât sur le brigantin, qui, à peine sorti du port, périt, sans qu'aucun passager fût sauvé. Voici de quelle manière la Providence le servit. Une vertueuse dame, Isabelle Roset, ayant aperçu son visage tout lumineux, pendant qu'il entendait le sermon dans la grande église, assis au pied de l'autel, parmi les enfants, eut inspiration de le faire appeler et de le mener dîner chez elle avec son mari. Elle reconnut, dans l'entretien, que c'était un homme de Dieu et rempli des vérités éternelles; et, ne pouvant le retenir, elle gagna au moins sur lui qu'il ne s'embarquerait point sur le brigantin, qu'elle ne croyait pas assez fort pour supporter la mer, mais dans le grand navire. Il y fut reçu par charité, mais à condition qu'il apporterait ce qui lui était nécessaire pour vivre. On lui offrit de l'argent de beaucoup d'endroits; mais, ou il le refusa, ou il le laissa, après l'avoir reçu par importunité, et il se contenta de se fournir de pain, qu'il avait quêté de porte en porte. La navigation fut périlleuse, mais elle ne fut pas longue, puisqu'il arriva en cinq jours au port de Gaëte, qui est entre Rome et Naples. De là, il prit le chemin de Rome, seul, à pied, jeûnant et mendiant, selon sa coutume. Il y arriva le dimanche des Rameaux de l'année 1523, et en partit quinze jours après pour Venise, ayant visité les stations et reçu la bénédiction du pape Adrien VI. Quelques Espagnols, avant son départ, tâchèrent de le détourner de son voyage du Levant, lui représentant les grandes difficultés qui s'y rencontraient cette année-là, à cause de la guerre, de la famine et de la peste qu'il trouverait presque partout; mais n'ayant rien pu gagner sur lui, ils le forcèrent de recevoir au moins sept ou huit écus pour payer son passage, n'étant pas possible, disaient-ils, que, sans ce secours, il pût jamais arriver à la Terre-Sainte. Ignace, ne les ayant pris qu'à regret, ne les garda pas longtemps; il eut scrupule de ne s'être pas abandonné, autant qu'il le devait, aux soins de la divine miséricorde, et d'avoir relâché quelque chose de la perfection de la pauvreté dont il voulait faire profession; ainsi, il distribua aussitôt tout cet argent aux pauvres, et ne se réserva que le fonds de la providence de son Dieu.

Il reçut, pour récompense de cette confiance, des secours et des consolations extraordinaires du ciel. Un jour qu'il s'était mis en prières dans une campagne déserte, Notre-Seigneur lui apparut, l'anima, le fortifia et lui promit de le faire entrer librement dans Padoue et dans Venise, quoi-

qu'on fît grande difficulté d'y recevoir les étrangers, à cause de la contagion. L'événement fit voir la vérité de cette prédiction et la solidité de cette promesse. Il entra dans ces deux villes sans billet de santé, et presque sans que les gardes s'aperçussent qu'il passait. Lorsqu'il fut à Venise, il continua de mendier son pain de porte en porte, et n'avait point d'autre maison que l'église, ni d'autre retraite durant la nuit que la place de Saint-Marc, où il couchait sur le pavé. Une nuit qu'il souffrait beaucoup pour une si grande misère, Marc-Antoine Trévisant, un des plus sages et des plus vertueux sénateurs de cette république, et qui depuis fut doge et mourut en odeur de sainteté, entendit une voix qui lui disait : « Tu es couché mollement dans une chambre dorée et dans un lit délicat, et mon serviteur est sur la place, sans lit, sans vêtement, sans nourriture, et abandonné de tout le monde ». A cette voix, ce noble vénitien se leva aussitôt, et, étant sorti lui-même pour chercher le pèlerin que la voix du ciel lui recommandait, il trouva Ignace dans l'état que nous venons de décrire : il l'emmena avec lui, le traita bien, le coucha le mieux qu'il put, c'est-à-dire aussi bien que l'humilité du Saint le lui put permettre, et lui offrit sa maison, sa table et sa bourse pour tout le temps qu'il demeurerait en cette ville. Le Saint le remercia de sa charité; mais, ne pouvant se voir si bien reçu, il sortit de sa maison pour aller demeurer avec un marchand de Biscaye, qu'il reconnut. On fit encore tout ce que l'on put pour le dissuader de son grand voyage, parce que, Soliman ayant pris Rhodes l'année précédente, les Turcs couraient librement les mers et faisaient beaucoup d'esclaves; mais cette considération ne put amortir sa ferveur.

Ayant obtenu du doge, qui était alors André Gritti, l'un des plus sages politiques et des plus grands hommes de son siècle, une place dans la *Capitane* de la république, qui allait dans l'île de Chypre, il s'y embarqua le 14 juillet, nonobstant une fièvre violente dont il était tourmenté depuis quelques jours. Il fit ce qu'il put en chemin pour réprimer l'insolence et le libertinage des passagers, usant pour cela de remontrances, de réprimandes, et même de menaces très-sévères de la rigueur des jugements de Dieu ; mais ce fut assez inutilement, et ces endurcis projetaient même de le mettre en quelque île déserte, si le vent n'eût porté en peu d'heures le vaisseau au port de Chypre. De là, Ignace, s'étant mis dans le navire ordinaire des pèlerins, vogua vers la Palestine, et arriva enfin, après quarante-huit jours de navigation depuis son départ de Venise, au port de Jaffa, d'où il se rendit en cinq jours, et le 4 septembre, à Jérusalem.

En voyant la ville, il pleura de joie et fut saisi d'une certaine horreur religieuse qui n'a rien que de doux et de consolant. Il visita plusieurs fois ces saints lieux, et le fit toujours avec une profonde révérence et une sensible piété. Son dessein ensuite était de demeurer en ce pays, pour travailler à la conversion des peuples d'Orient. Mais le provincial des religieux de Saint-François, qui avait un pouvoir apostolique pour renvoyer les pèlerins en Europe, selon qu'il le jugerait à propos, ne voulut pas qu'il y restât et lui commanda même de s'en retourner. Le Saint se crut obligé de lui obéir, et se prépara pour son départ, après être retourné deux fois sur le mont des Oliviers : l'une pour contempler et baiser de nouveau les vestiges de Notre-Seigneur, qui y sont imprimés sur la pierre ; l'autre, pour s'assurer de quel côté ces vestiges étaient tournés : ce qu'il n'avait pas distingué les autres fois. Lorsqu'il descendit de cette sainte montagne, Jésus-Christ, à qui sa patience, sa ferveur et ses dévotions, étaient extrêmement agréables, lui apparut en l'air et voulut bien lui servir de guide. Il

partit de Jérusalem en hiver, les jambes et les pieds nus, et fort mal vêtu.

Son premier navire ne l'ayant mené qu'en Chypre, il en trouva trois autres en cette île, qui étaient prêts à faire voile du côté de l'Italie. L'un était un galion turc, l'autre un grand navire de Venise, et le troisième une barque très-faible et mal équipée. Le capitaine vénitien ne voulut pas le recevoir par charité à son bord, quelques prières que lui en fissent les autres passagers, qui assuraient que c'était un Saint; mais le patron de la petite barque, qui était plus honnête, le reçut dans le sien gratuitement et pour l'amour de Dieu, et lui témoigna beaucoup de bienveillance. Dieu fit paraître alors que sa providence veille à la conversation des Saints; car, de ces trois vaisseaux qui partirent ensemble avec un vent favorable, il n'y eut que celui qui portait Ignace qui arriva à Venise à bon port; le galion turc ayant péri dans la mer, et le navire vénitien ayant échoué sur des rochers.

Ignace ne s'arrêta point à Venise, et il en sortit aussitôt pour retourner en Espagne, où il voulait étudier afin de se rendre plus capable de travailler à la conversion des pécheurs et à la conduite des âmes. Ayant pris le chemin de Gênes, il tomba successivement entre les mains des Espagnols et des Français; mais il en fut traité fort différemment : car, les Espagnols, le prenant d'abord pour un espion, et puis pour un fou, le chargèrent de beaucoup de coups; les Français, au contraire, ne lui firent que des honnêtetés. Enfin, Dieu lui donnant partout des marques de sa protection, il arriva à Gênes et de là, par mer, à Barcelone, terminant ainsi son pèlerinage au lieu où il l'avait commencé.

Ce grand Saint était alors âgé de trente-trois ans. Cependant, le désir d'assister le prochain lui fit prendre définitivement la résolution de s'appliquer aux études profanes et sacrées, afin qu'il pût joindre la science de la philosophie, de la théologie et des saintes Ecritures à l'onction du Saint-Esprit dont son âme était pénétrée. Il étudia d'abord la grammaire sous un vertueux personnage nommé Jérôme Ardebale qui l'enseignait à Barcelone; mais, en même temps, il reprit ses anciennes austérités que ses voyages et ses longues maladies lui avaient fait un peu diminuer. Il travailla aussi en secret au salut des âmes; car, ayant reconnu que de jeunes libertins fréquentaient trop librement les religieuses du monastère des Anges, il fit de si sages remontrances à ces bonnes filles, qu'elles fermèrent leurs grilles et leur parloir, et firent cesser le scandale que ces entretiens causaient dans la ville. Cette action lui attira la haine et la persécution de ces débauchés : un jour, ils le firent assommer de coups par deux esclaves maures; mais Ignace mettait toute sa joie à souffrir quelque chose pour la gloire de son Maître, et il était toujours disposé à donner sa vie pour le salut des âmes et même de chaque personne en particulier. Il sauva un homme qui s'était pendu; aussitôt qu'il eut prié pour lui, il revint à la vie, demanda un confesseur, donna de grands signes de contrition et de pénitence, et mourut ensuite dans la paix de l'Église.

Après deux ans d'humanités, le Saint, par le conseil de son Maître, s'en alla à l'université d'Alcala pour s'adonner à de plus hautes sciences. Il mena avec lui trois compagnons qui voulurent l'assister dans la pratique de ses bonnes œuvres, et il en conquit à Alcala un quatrième, français de nation, que Dieu remplit d'un même zèle. Ses amis lui ayant persuadé de prendre en même temps des leçons de logique, de physique et de théologie, cela mit une telle confusion dans ses études, qu'il y fit peu de progrès. Sa principale occupation fut d'enseigner la doctrine chrétienne aux enfants et

aux ignorants. Il logeait à l'hôpital, mendiait son pain, était vêtu, aussi bien que ses compagnons, d'une longue robe de laine grise, allait toujours nu-pieds et faisait profession d'assister les pauvres et de leur quêter des aumônes. Il travaillait aussi à la conversion des personnes les plus débauchées; et ses remontrances furent si efficaces, qu'il réforma en peu de temps toute la jeunesse d'Alcala, et gagna même à Dieu des ecclésiastiques qui étaient entièrement dans le désordre. Cependant il se vit bientôt persécuté pour Jésus-Christ: on le taxa de nouveauté, on l'accusa d'erreur et d'hérésie, on le mit en prison et on l'y retint quarante-deux jours sans qu'il voulût que des personnes de grand mérite, qui admiraient sa sainteté et l'onction de ses discours, s'employassent pour le délivrer; mais enfin, son innocence fut reconnue, on le renvoya absous et avec un témoignage public de sa vertu, de l'intégrité de ses mœurs et de sa doctrine; ce témoignage fut confirmé par l'archevêque de Tolède, qu'il alla trouver à Valladolid, pour lui rendre compte de sa conduite et pour implorer sa protection.

L'archevêque de Tolède lui ayant conseillé d'aller achever ses études à Salamanque, dont l'université était une des plus célèbres du monde, il suivit ce conseil, et s'y transporta avec ses compagnons. Il y fit les mêmes fruits qu'à Alcala, gagnant en peu de temps beaucoup de personnes à Dieu; mais il souffrit aussi les mêmes persécutions, nous voulons dire les calomnies, les outrages et les fers. Cependant Notre-Seigneur l'en tira toujours glorieusement, et ses juges, tout passionnés qu'ils étaient, furent obligés d'approuver sa doctrine et d'admirer son humilité, sa patience et ses autres vertus tout à fait héroïques. Le peu de progrès qu'il faisait en ces lieux pour les études, et surtout le peu de liberté qu'on lui donnait de travailler au salut du prochain, le firent résoudre, par inspiration de Dieu, à quitter l'Espagne et à venir à Paris, où un grand nombre d'étrangers de toutes sortes étaient venus pour étudier. Il y arriva au commencement de février de l'année 1528, et se logea dans le collége de Montaigu, où il reprit quelque temps les humanités, et d'où il alla ensuite suivre les leçons de philosophie au collége Sainte-Barbe. Sa grande pauvreté le fit beaucoup souffrir et l'obligea tantôt à demander l'aumône, tantôt à prendre ses repas à l'hôpital Saint-Jacques avec les pauvres, tantôt à faire des voyages en Flandre et en Angleterre, pour y recevoir les assistances des marchands espagnols qui y étaient; mais il souffrit beaucoup par diverses persécutions qui lui furent suscitées, à cause de quelques écoliers qu'il retira du libertinage et qu'il amena à fréquenter la prière et les sacrements et à s'adonner aux bonnes œuvres. La divine Providence l'ayant ainsi délivré d'une manière très-glorieuse de toutes ces tribulations, il fut reçu maître ès-arts avec applaudissements et après un examen très-rigoureux. Il fit ensuite sa théologie dans l'école de Saint-Thomas, aux Jacobins, où il puisa les lumières qu'il a depuis répandues dans ses sermons et ses exhortations pleines de doctrine et de force.

Cependant, le temps arriva auquel Dieu voulut donner à son Église, par le moyen d'Ignace, le secours de la Compagnie de Jésus. Il inspira donc premièrement à six excellents jeunes hommes de se joindre à lui pour travailler sans relâche au salut du prochain. Le premier de cette troupe fut Pierre Lefèvre, du village de Villaret, en Savoie. Le second, François-Xavier, gentilhomme du royaume de Navarre. Le troisième, Jacques Laynez, du village d'Almazan, au diocèse de Siguenza. Le quatrième, Alphonse Salmeron, des environs de Tolède, en Castille. Le cinquième, Nicolas Al-

phonse, de Robadilla, qui est un petit lieu auprès de Valence. Le sixième, Simon Rodriguez, d'Azévédo, en Portugal : tous sont, depuis, devenus très-éclatants par leur doctrine, leur sainteté et les grands services qu'ils ont rendus à l'Église. Le jour de l'Assomption de Notre-Dame, de l'année 1534, ils s'assemblèrent tous sept dans l'église du monastère de Montmartre, de l'Ordre de Saint-Benoît, auprès de Paris, où, après s'être confessés et avoir communié, ils firent vœu d'une voix haute et distincte d'entreprendre, dans un temps qu'ils prescrivirent, le voyage de Jérusalem pour la conversion des fidèles du Levant ; de quitter tout ce qu'ils possédaient, hors ce qui leur serait nécessaire pour la navigation ; et, au cas que ce voyage leur devînt impossible, ou qu'on ne leur permît pas de demeurer dans l'Orient, d'aller se jeter aux pieds du vicaire de Jésus-Christ, afin que Sa Sainteté disposât entièrement d'eux pour le service de l'Eglise et pour le salut des âmes.

Depuis ce temps-là, Ignace mit tous ses soins à entretenir la ferveur de ses compagnons et leur union mutuelle, jusqu'à ce qu'ils eussent achevé leur cours de théologie et que le terme qu'il leur avait donné pour se rendre à Venise, afin de passer dans la Terre-Sainte, fût arrivé. C'était le 25 janvier de l'année 1537. Il travailla aussi à fortifier les fidèles de Paris contre les hérésies de Luther et de Zwingle, que quelques docteurs allemands répandaient secrètement de tous côtés. Ce qui ne l'empêcha pas d'être, ainsi que ses compagnons, soupçonnés de nouveauté à cause de la vie austère et réformée qu'ils menaient et de l'étroite liaison qu'ils avaient ensemble. Mais il se justifia admirablement de ce soupçon devant un inquisiteur apostolique qui était à Paris et qui, ayant lu son livre des *Exercices*, ne put assez donner de louanges à sa doctrine et à cette excellente méthode dont il se servait pour porter les âmes à Dieu.

Avant de partir pour l'Italie, il se vit obligé de faire un voyage en Espagne, tant pour rétablir sa santé qu'il avait ruinée par de nouvelles austérités presque excessives, que pour terminer les affaires domestiques de trois de ses disciples espagnols qui auraient pu se laisser ébranler dans leur vocation, s'ils avaient été chez eux pour les terminer eux-mêmes. Lorsqu'il approcha du château de Loyola, tout le clergé de la ville d'Aspetia, qui en est fort proche, vint en procession au-devant de lui. Il se défit le mieux qu'il put d'un si grand honneur, et se retira à l'hôpital de la Madeleine. Son frère et ses neveux y accoururent et le conjurèrent de venir loger au château, lui disant que c'était sa maison et qu'il en serait le maître ; mais il s'en excusa et les pria de le laisser avec les pauvres. On lui apporta un beau lit, et son frère lui envoya tous les jours des mets délicieux ; mais il donnait ces mets aux malades, ne mangeait que du pain qu'il quêtait de porte en porte et ne couchait que sur la terre nue. En trois mois qu'il demeura si près de Loyola, il n'y alla qu'une seule fois, et encore ce ne fut qu'après que sa belle-sœur l'en eut prié avec de grandes instances et par la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il enseignait la doctrine chrétienne aux pauvres et aux enfants ; il prêchait pour toutes sortes de personnes, et on l'écoutait avec tant de satisfaction que, les églises étant trop petites pour contenir tout le monde qui y accourait, il était obligé de prêcher en pleine campagne. On ne peut exprimer le bien qu'il fit par ses excellentes instructions. Il disait qu'il était venu en ce lieu pour réparer les scandales qu'il avait jadis causés ; il les répara d'une manière admirable. Il donna deux métairies qui lui appartenaient de la succession de ses parents à un pauvre homme qui avait autrefois été mis en prison et condamné à une

amende pour un larcin de fruits qu'Ignace, étant jeune, avait fait dans un jardin avec d'autres fous de son âge. On vit disparaître le luxe et l'immodestie des femmes, dès qu'il eut prêché sur ce sujet. Le jour qu'il parla contre le jeu, tous les joueurs jetèrent les cartes et les dés dans la rivière, et personne dans la ville n'en mania pendant plus de trois ans. Il extermina les blasphèmes et les parjures, convertit plusieurs courtisanes et fit changer de conduite à quelques ecclésiastiques qui vivaient dans le libertinage. Il fit aussi avec ses biens plusieurs fondations fort utiles ; ainsi, entre autres, il charga ses héritiers de donner, tous les dimanches, dans l'église d'Aspetia, douze pains à autant de pauvres en faveur des douze Apôtres. Il fonda pour les secours des pauvres honteux une confrérie de charité, à laquelle il donna le nom de Saint-Sacrement. Il établit ou renouvela la coutume de dire l'*Angelus*, de prier à midi pour ceux qui sont en état de péché mortel, et le soir pour les morts. Enfin, durant les trois mois qu'il resta dans son pays, il y fit plus de bien que tout autre prédicateur n'en aurait fait en trois ans. Sa réputation devint si grande, qu'il y avait presse à le voir et à toucher le bord de sa robe. Il fit plusieurs miracles : il délivra un possédé par la force du signe de la croix, et il guérit un homme qui, depuis plusieurs années, tombait souvent du haut mal.

Ignace ayant fait dans la Biscaye ce que son zèle lui avait inspiré d'y faire, se transporta dans les pays de ses disciples et y termina en peu de temps toutes leurs affaires. Alors il s'embarqua promptement pour l'Italie et se rendit aussitôt à Venise, où il travailla comme ailleurs à gagner des âmes à Dieu, et surmonta aussi une terrible persécution. Cependant le collége de ses disciples s'était augmenté à Paris de trois autres excellents ouvriers, que Pierre Lefèvre, qui gouvernait les premiers en l'absence d'Ignace, avait reçus pour achever le nombre de dix. Le premier était Claude Le Jay, d'Annecy, en Savoie ; le second, Jean Codure, du diocèse d'Embrun, en Provence ; le troisième, Pasquier Brouet, de celui d'Amiens, en Picardie. Ces trois hommes firent le même vœu que les autres, dans l'église même de Montmartre, et tous ensemble partirent de Paris le 15 novembre 1536, pour aller trouver leur saint instituteur. Lorsqu'ils furent arrivés, le temps n'étant pas propre pour la navigation, ils se distribuèrent dans les hôpitaux de la ville, où ils rendirent de grandes assistances aux malades. De là Ignace envoya ses compagnons à Rome, pour recevoir la bénédiction pontificale, et, à leur retour, il reçut avec eux, excepté trois qui étaient déjà prêtres, les saints Ordres jusqu'au sacerdoce. On ne peut croire avec combien de ferveur il se prépara à célébrer son premier sacrifice. Il prit pour cela beaucoup plus d'un an, ne croyant pas que ce fût trop de temps pour se mettre dans l'état de pureté et de dévotion que demande un si redoutable mystère. Il se retira même pendant quarante jours dans une vieille masure exposée à tous les vents ; là, jeûnant, veillant et priant continuellement, il demandait à Dieu qu'il le rendît digne d'approcher de ses autels, et suppliait aussi la sainte Vierge de le donner à son Fils pour serviteur perpétuel.

La guerre, qui survint entre les Vénitiens et les Turcs, ayant rendu le voyage de la Palestine tout à fait impossible, Ignace ne laissa pas de demeurer le reste de l'année avec ses compagnons dans les Etats de Venise, suivant le vœu qu'ils avaient fait d'attendre, pendant un an, un temps propice à la navigation. Alors ce sage capitaine distribua ses hommes dans les plus fameuses universités d'Italie, pour combattre les erreurs qui commençaient à s'y insinuer, pour inspirer la piété aux jeunes gens qui y étudiaient,

et pour s'en associer quelques-uns. Quant à lui, se sentant pressé de demander au Pape l'établissement de sa Compagnie, il prit le chemin de Rome avec le Père Lefèvre et le Père Laynez. Ce fut dans ce voyage que, s'étant mis en prière dans une chapelle ruinée qu'il rencontra sur le chemin de Sienne à Rome, il vit le Père éternel qui le présentait à son Fils, et ce Fils adorable chargé d'une pesante croix, qui, après l'avoir reçu des mains de son Père, lui dit ces paroles : « Je vous serai propice à Rome ». La vue de la croix l'étonna, mais la promesse de Notre-Seigneur le consola et le remplit de confiance et de force. Il fut fort bien reçu du pape Paul III, qui voulut que ses compagnons enseignassent, l'un la scolastique, et l'autre l'Ecriture sainte dans le collége de la Sapience, et qui lui permit, à lui-même, de travailler dans toute la ville à la réformation des mœurs par la voie des exercices spirituels et des instructions chrétiennes. Plusieurs personnes de grand mérite se mirent sous sa conduite et voulurent l'avoir pour guide et directeur de leur conscience. Quelques personnes savantes et zélées s'associèrent un jour avec lui pour continuer à travailler à combattre le vice et à établir le royaume de Jésus-Christ. Ces heureux progrès lui firent concevoir le dessein d'ériger sa Société en Congrégation, pour la rendre plus ferme, plus vénérable, et ensuite de plus grande utilité dans le monde. Il manda, pour cela, tous ses compagnons qui étaient dispersés, et qui avaient déjà rempli une grande partie de l'Italie de la haute réputation de leur sainteté et de leur doctrine.

Ils n'arrivèrent qu'après que le Pape fut parti pour aller à Nice ; ce qui retarda l'exécution de ce dessein ; mais ce retard ne lui nuisit point. En attendant le retour de Sa Sainteté, tous ces grands hommes se mirent à prêcher dans les plus célèbres églises de Rome ; et le fruit qu'ils firent par leurs sermons fut si merveilleux, qu'on vit bientôt un notable changement dans les mœurs des fidèles ; le luxe et les débauches diminuèrent, et la fréquentation des Sacrements, qui n'était plus en usage, fut rétablie sur le modèle des premiers siècles de l'Eglise. D'ailleurs Ignace se servit avantageusement de ce délai, pour tracer, avec ses compagnons, les règles de son nouvel Institut ; il fut secouru par une lumière extraordinaire du Saint-Esprit qui lui fit connaître ce qui était le plus expédient pour une compagnie dévouée au salut des âmes et au service du prochain. Cependant cette sainte troupe essuya une terrible tempête excitée contre elle par la malice d'un prêtre hérétique, à qui ces généreux Pères s'opposèrent ; mais elle fut promptement apaisée, parce que, par une providence du ciel, ceux qui avaient été les juges d'Ignace, lorsque sa vertu avait été attaquée en Espagne, à Paris et à Venise, se trouvèrent heureusement à Rome, et tous, unanimement, rendirent témoignage de sa sainteté et de son innocence. Ses accusateurs furent obligés de se dédire et d'avouer leur imposture : le gouvernement de Rome, par ordre du Pape, dressa une sentence dans les formes, qui contenait l'éloge des prêtres accusés et les justifiait entièrement.

Dès qu'ils eurent ainsi recouvré leur honneur, ils recommencèrent avec un nouveau zèle à travailler au soulagement et au salut du prochain. Ils en trouvèrent surtout l'occasion dans la cherté des vivres qui désola Rome en l'année 1539. Les rues étaient pleines de pauvres qui mouraient de faim et qui n'avaient pas même la force de se traîner de porte en porte pour demander du pain. Nos saints prêtres entreprirent de les assister. Ils les prirent entre leurs bras ou sur leurs épaules, les portèrent eux-mêmes dans leur maison, et sans avoir d'autre secours que celui de la divine Providence qui leur fournit abondamment des vivres, des habits et de l'argent

pour une œuvre si charitable, ils les nourrirent, les vêtirent et les couchèrent longtemps jusqu'au nombre de quatre cents. Cet exemple réveilla aussi la charité des riches de la ville, de sorte qu'on amassa un fonds suffisant pour la subsistance de trois ou quatre mille hommes que la famine réduisait à une extrême misère. Les secours spirituels furent joints aux corporels, et ces pauvres trouvèrent qu'ils avaient beaucoup gagné par cette famine, parce que nos saints prêtres les instruisirent des principes des bonnes mœurs et leur apprirent à prier Dieu, à se confesser et à vivre en gens de bien.

Cependant le pape Paul III, voulant procéder à la confirmation de la Compagnie, ordonna à trois cardinaux d'en examiner l'institut et les règles. Ceux-ci parurent d'abord y être fort contraires, particulièrement le cardinal Barthélemy Guidiccioni, l'un des plus sages et des plus vertueux du sacré collége; il croyait qu'il valait mieux réformer les anciennes congrégations que d'en faire de nouvelles, suivant le décret d'Innocent III, au Concile de Latran, et de Grégoire X, dans celui de Lyon. Mais Jésus-Christ, qui avait promis à saint Ignace qu'il lui serait favorable à Rome, accomplit fidèlement sa promesse et changea tellement l'esprit et le cœur de ce cardinal, qu'il fut le premier à approuver l'institut de sa Société; et le Pape même, après en avoir lu les constitutions, s'écria : « Le doigt de Dieu est en cette affaire »; *Digitus Dei est hic.*

Avant qu'elle pût être terminée, on demanda de tous côtés, avec tant d'instance, des compagnons du Saint, qu'il fut obligé de les répandre dans le monde. La principale mission fut celle de saint François-Xavier, dans les Indes, que nous raconterons dans la vie de cet Apôtre du Nouveau-Monde. Enfin, la société d'Ignace fut approuvée par Paul III, le 27 septembre 1540, et prit le nom de *Compagnie de Jésus,* parce que c'était sous ses étendards et sous son assistance spéciale qu'elle devait travailler à réprimer les hérésies et à rétablir la pureté de la foi et les bonnes mœurs de la chrétienté. La première chose qu'on fit ensuite fut de procéder à l'élection d'un général qui devait être perpétuel et avait une autorité absolue, selon les Constitutions de l'Ordre. Les Pères de la Compagnie, qui étaient en Italie, s'assemblèrent pour cela à Rome, et ceux qui étaient hors d'Italie donnèrent leurs suffrages par écrit. Ils nommèrent saint Ignace. Mais ils ne purent jamais le contraindre à se soumettre à cette élection ; il leur remontra qu'il y avait dans la Compagnie des personnes qui le surpassaient en doctrine, en prudence et en vertu ; ils ne devaient donc pas s'arrêter à lui ; au reste, il se sentait entièrement incapable du poids de cette charge et ne croyait pas pouvoir en conscience s'en charger. Les Pères qui étaient présents étaient bien convaincus du contraire ; néanmoins, pour ne point affliger le Saint, ils convinrent de procéder à une nouvelle élection, après quatre jours de prières. Mais cette seconde élection fut entièrement semblable à la première et aux suffrages par écrit. Ignace, cependant, résista encore, jusqu'à ce qu'un savant théologien de l'Ordre de Saint-François, qui était son confesseur avant la confirmation de son Ordre, et à qui il déclara toutes ses faiblesses dans le tribunal secret de la pénitence, lui eût dit qu'il ne pouvait résister à son élection sans résister à la volonté de Dieu.

Ayant donc cédé aux désirs empressés de ses enfants, il fit publiquement sa profession, s'obligeant aux vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et de dépendance du Saint-Siége, pour toutes sortes de missions ; puis il reçut celle des autres religieux avec les mêmes vœux. Il y eut seulement cette différence, qu'il adressa sa promesse immédiatement au Vicaire de

Jésus-Christ, comme à son supérieur, et que ses compagnons lui adressèrent la leur lui-même, comme à leur général et à leur chef. La première action de son généralat fut de faire quarante jours le catéchisme aux enfants, dans Sainte-Marie della Strada, qu'on lui avait donnée pour église. Il y fit des fruits incroyables, et c'est à son exemple que les supérieurs de la Compagnie font aussi le catéchisme quand ils entrent en charge. Il dressa ensuite, pour le bon gouvernement de l'Ordre qu'il venait de fonder, des règlements dans lesquels l'Esprit de Dieu, qui est un Esprit de sagesse et de sainteté, paraît admirablement.

On ne peut rien ajouter à la prudence et à la sainteté avec lesquelles il gouvernait tout ce grand corps ; car si Dieu lui avait donné singulièrement la grâce du discernement des esprits pour connaître de quelle manière chaque membre de ce corps devait être conduit, il lui avait aussi donné une heureuse alliance de la fermeté avec la douceur pour corriger sans irriter, et pour reprendre sans causer de plaie mortelle. Il ne sortit que deux fois de Rome : l'une pour réconcilier les habitants de San-Angelo avec les habitants de Tivoli, contre lesquels ils avaient pris les armes ; l'autre pour raccommoder le duc Ascagne Colonne avec Jeanne d'Aragon, sa femme, qui étaient extrêmement brouillés ensemble : il réussit parfaitement dans l'une et l'autre entreprise. Il fit encore, par le secours du ciel, d'autres réconciliations très-importantes ; surtout celle de Don Jean *III*, *roi* de Portugal, avec le pape Paul III et avec le cardinal de Silva, évêque de Visieu. Le bien qu'il fit dans Rome en secourant toutes sortes de misères est si nombreux qu'il faudrait un volume entier pour le décrire. Il y fit bâtir une maison pour les Juifs qui se convertiraient, et il en convertit lui-même plusieurs qui embrassèrent avec ardeur la foi catholique. Il en fonda une autre pour les femmes et les filles libertines qui quitteraient le désordre sans vouloir être religieuses ; car, pour celles dont la conversion était si parfaite qu'elles voulaient bien embrasser la vie régulière, elles avaient déjà le monastère des filles repenties, sous le titre de Sainte-Marie-Madeleine. Cette nouvelle maison fut appelée de Sainte-Marthe. Le Saint y menait lui-même ces pécheresses publiques ; et, comme on lui disait quelquefois qu'il perdait son temps et que ces malheureuses ne se convertissaient jamais de bon cœur : « Quand je ne les empêcherais que d'offenser Dieu une seule fois », répondit-il, « je croirais ma peine bien employée ». Sa charité s'étendit encore à quatre ou cinq autres établissements. Le premier fut pour les filles que leur grande pauvreté et l'abandon de leurs parents ou leur mauvaise éducation exposaient au péril de perdre le trésor de leur chasteté ; il leur construisit un monastère sous le nom de Sainte-Catherine. Le second et le troisième furent en faveur des orphelins des deux sexes, qui avaient été jusqu'alors extrêmement abandonnés et privés des assistances spirituelles et corporelles qui leur étaient nécessaires. Le quatrième fut celui du Collége germanique, pour lequel il témoigna un zèle incroyable, étant persuadé qu'il était impossible de rétablir la religion catholique dans l'Allemagne, si l'on ne prenait soin d'élever dans Rome des enfants de ce pays pour y aller ensuite gouverner les paroisses et les évêchés et défendre la religion contre les ennemis de l'Eglise. C'est à lui qu'on est redevable de la sainte industrie des prières des Quarante-Heures, aux jours de carnaval, pour retirer les fidèles des débauches qui se font ordinairement en ce temps.

Enfin, le bienheureux Ignace, après tant de travaux pour l'honneur de Jésus-Christ et pour le salut de ses membres, ne souhaitant plus que d'être

avec lui, commença à le prier, avec des soupirs et des gémissements continuels, qu'il lui fît la grâce de le retirer de son exil pour aller chanter éternellement ses louanges et jouir en repos et sans aucun trouble de sa divine présence. Notre-Seigneur écouta ses prières et lui fit même connaître, par avance et dans une révélation particulière, qu'il l'avait exaucé. Dans une lettre qu'il écrivit alors à Eléonore Mascaregnas, qui avait été gouvernante du roi d'Espagne Philippe II, il prit congé d'elle pour toujours et lui manda qu'il ne lui écrirait plus ; mais, qu'étant au ciel par la miséricorde de Dieu, il ne manquerait pas de la recommander à Notre-Seigneur. Etant donc tombé malade sur la fin de juillet de l'année 1556, et voyant que ce bienheureux moment était proche, il se confessa et communia, comme il avait coutume de le faire lorsqu'il ne pouvait pas dire la messe. Le 30 du même mois, sur le soir, quoique les médecins qui le traitaient fussent tous d'avis que sa maladie n'était nullement dangereuse, il appela le Père Polanque, qui était son secrétaire, et, ayant fait sortir de sa chambre ceux qui y étaient : « Mon heure », lui dit-il, « est venue ; allez trouver le Pape et demandez-lui pour moi sa bénédiction, afin que mon âme ait plus d'assurance en ce terrible passage. Dites aussi à Sa Sainteté que si je vais en un lieu où mes prières puissent quelque chose, comme je l'espère de la miséricorde divine, je ne manquerai pas de prier pour Elle, ainsi que je l'ai fait, lorsque j'avais le plus à prier pour moi-même ». Le secrétaire, ne pouvant croire, après l'assurance des médecins, que la chose pressât si fort, pria le Saint de trouver bon qu'il attendît au lendemain pour exécuter son ordre ; le Saint, ne voulant pas faire paraître, par trop d'empressement, qu'il avait eu une révélation particulière du temps et de l'heure de son décès, le lui permit. Cependant il se disposa de plus en plus à la mort et passa toute la nuit dans des élévations continuelles de son esprit vers Dieu.

Le lendemain, le secrétaire n'eut que le temps d'aller parler au Pape. Sa Sainteté témoigna beaucoup de douleur de la perte que l'Eglise allait faire d'un sujet si utile et qui lui rendait encore un si grand service, et lui envoya sa bénédiction avec une indulgence plénière. Ainsi, le glorieux fondateur de la Compagnie de Jésus, étant âgé de soixante-cinq ans, dont il avait passé trente dans le monde, dix-neuf dans ses pèlerinages et ses études, et seize depuis la fondation de sa Société, rendit son bienheureux esprit entre les mains de son Créateur pour en recevoir la couronne immortelle que tant de saintes actions lui avaient méritée. Son Ordre était alors divisé en douze provinces et avait au moins cent colléges. Plusieurs de ses disciples avaient déjà répandu leur sang pour Jésus-Christ, et d'autres étaient morts dans les fatigues de la prédication de l'Evangile, du baptême des infidèles, de la discussion contre les hérétiques et des voyages pour l'établissement du royaume de Dieu. Il a laissé une heureuse postérité qui continue par toute la terre à ruiner l'idolâtrie et les hérésies, à réformer les mœurs des chrétiens, à élever les enfants, à instruire les ignorants, à visiter les prisons et les hôpitaux, à soulager les pauvres et à procurer une infinité d'autres biens au monde chrétien. Jamais l'empire romain n'a étendu si loin ses conquêtes, qu'Ignace, par ses enfants, a étendu les siennes pour la gloire de leur souverain Maître.

Il faudrait encore un nouvel ouvrage pour faire les réflexions nécessaires sur ses vertus. Il avait le don des larmes et le don d'oraison à un degré très-éminent, et il passait une grande partie du jour et de la nuit à ces exercices. Dieu lui parlait continuellement au fond du cœur, et il l'écoutait avec un repos et un goût merveilleux. La moindre chose l'élevait à Dieu et

le faisait entrer dans une contemplation merveilleuse de ses grandeurs et de ses perfections. Il avait souvent des ravissements et des extases, et il était toujours, en priant, si recueilli et si attentif, qu'il paraissait comme immobile. Toutes ses entreprises et toutes ses actions sont autant de marques de son grand amour envers Dieu, et il en était si embrasé, qu'il ne désirait autre chose que servir un si bon Maître, sans avoir égard à lui-même et à ses intérêts propres, ce qui lui fit prendre ces paroles pour devise : *Ad majorem Dei gloriam :* « A la plus grande gloire de Dieu ». Pour sa charité envers le prochain, elle paraît par le désir inexplicable qu'il avait du salut de tout le monde, par la tendresse et la bienveillance qu'il avait pour ses ennemis et pour ceux même qui entreprenaient de le perdre et de ruiner sa Compagnie, par son zèle à conserver la paix aux dépens même de ses intérêts et de ceux de ses maisons, par sa douceur envers ses disciples et par sa facilité à excuser les actions ou les tentations les plus coupables. Il avait de si bas sentiments de lui-même, qu'il y a peu de saints qui aient porté l'humilité si loin. Il ne se regardait que comme la dernière des créatures, et, si le bien de l'Eglise et du prochain l'eût pu permettre, il aurait souhaité d'être foulé aux pieds de tout le monde, ou d'être chassé honteusement de la compagnie des hommes. C'est dans ce sentiment qu'il fit ce qu'il put pour n'être point général, et qu'il employa encore ensuite toute son industrie pour se faire décharger de ce fardeau, dont il fuyait plus l'honneur et l'éclat que la pesanteur.

L'état de mendicité où il s'est souvent réduit montre assez l'amour qu'il avait pour la pauvreté. Nous avons déjà remarqué qu'il reçut, dès le temps de sa conversion, un grand don de chasteté et qu'il l'a gardée inviolablement et sans mouvements contraires, tout le reste de sa vie. La lettre admirable qu'il a composée sur l'obéissance fait voir l'estime qu'il faisait de cette vertu, et combien elle lui était à cœur, et, outre qu'il désirait la pratiquer continuellement et en se dépouillant du supériorat, il l'a pratiquée, en effet, en mille occasions où il a soumis son jugement à celui de ses inférieurs. Rien n'était capable d'ébranler sa confiance en Dieu ; il semblait, au contraire, qu'elle s'augmentât par la difficulté des affaires, par l'abandon des hommes, par la privation de tout secours et par les plus malheureux événements. Enfin, comme non-seulement ces religieux, mais aussi ceux du dehors, et, entre autres, le grand Philippe de Néri, fondateur de l'Oratoire de Rome, le regardaient comme un saint, aussi il était véritablement un saint, qui possédait éminemment le concert de toutes les vertus.

Son corps fut d'abord enterré dans l'église de la maison professe, au pied du grand autel, du côté de l'Evangile, et, ce jour-là même, il guérit des écrouelles la fille du seigneur André Nerucci, laquelle en était affligée depuis cinq ans. Il fut ensuite transporté, en 1587, dans la nouvelle église appelée du Grand-Jésus, *il Giesu*, et placé dans la chapelle principale, au côté droit de l'autel, avec cette inscription sur la pierre qui le recouvre : « A Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus » ; *Ignatio Societatis Jesu fundatori*.

Les insignes miracles qui se sont faits depuis, tant à son tombeau qu'à Barcelone, par la vertu de son cilice, et en d'autres lieux, et qui se trouvent au nombre de deux cents, avec des témoignages authentiques, dans le procès de sa béatification, obligèrent enfin le Saint-Siége de le mettre au nombre des saints : ce qui fut fait le 12 mars de l'année 1622, par le pape Grégoire XV. Le martyrologe romain en parle avec un fort bel éloge, composé par Urbain VIII. Il a cette glorieuse prérogative attribuée à saint Augustin

par saint Jérôme, dans son Epître LXXX, que tous les hérétiques l'ont haï et persécuté, et qu'ils ont tâché de remplir le monde d'invectives et de calomnies contre lui. Mais, comme il a été le fidèle serviteur de Dieu et l'enfant obéissant de l'Eglise, il a ce bonheur que tous les gens de bien le révèrent et le louent, et qu'ils donnent mille bénédictions à Dieu de l'avoir envoyé en ces derniers temps pour le soutien et la propagation de la religion chrétienne.

Dans les images qui représentent saint Ignace de Loyola, on voit Jésus-Christ qui lui apparaît chargé d'une croix. Au moment où le Saint se rendait à Rome, avec deux compagnons, pour faire approuver son Ordre par le souverain Pontife, il entra seul dans un petit sanctuaire ruiné qui, aujourd'hui réparé, porte le nom de Santa-Maria della Strada, il voulait y recommander à Dieu l'œuvre qui lui touchait le plus au cœur. Il y vit Jésus-Christ qui le présentait à son Père, et il entendit distinctement ces paroles : « Je vous serai propice à Rome ».

D'autres fois, on trouve dans son image le nom de Jésus entouré de rayons ou de flammes. Ce nom est en l'air ou sur un livre. On y peut voir une allusion au zèle de saint Ignace pour la gloire de Dieu ou une allusion à ces paroles de Notre-Seigneur lui-même : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que veux-je, sinon qu'il brûle ».

Ayant raconté plus haut la fondation de la Société de Jésus, nous allons brièvement parler : 1° de son extension dans les divers pays de la chrétienté ; 2° de sa constitution ; 3° de l'abolition et du rétablissement de l'Ordre.

1° *Extension de l'Ordre*, à dater de sa création jusqu'à son abolition.

Du vivant même de saint Ignace, Henri VIII, roi d'Angleterre, avait arraché son pays et son peuple à l'Eglise. Ignace n'avait pu y opposer que la prière. Cependant Brouet et Salmeron furent plus heureux en Irlande, qu'ils n'abandonnèrent qu'à la dernière extrémité et lorsque l'île leur fut absolument interdite. Mais, malgré ces persécutions, les Jésuites continuèrent à se hasarder à aborder cette île inhospitalière. Pendant ce temps d'autres Jésuites travaillaient avec une ardeur infatigable, en Italie, à l'amélioration des mœurs et à la réforme du clergé. En 1606, la république de Venise, alors en lutte avec le Saint-Siége, s'étant élevée contre les immunités ecclésiastiques et ayant empiété sur la juridiction de l'Eglise, ordonna aux Jésuites, si connus par leur attachement au Saint-Siége, d'obéir aux décrets du sénat ou de quitter la république. Ceux-ci, fidèles à leurs principes, durent quitter la ville. Leur maison fut immédiatement envahie, et la justice prétendit y avoir découvert les choses les plus étranges.

A cette même époque, le roi de France Henri IV, s'occupant sérieusement de faire rentrer les Jésuites dans son royaume, voulut savoir s'ils étaient coupables ou non. Ses ambassadeurs ne purent obtenir du sénat aucune explication. Après de longues négociations, la réconciliation eut lieu, sans toutefois amener la réintégration des Jésuites. En 1656, le pape Alexandre VI soumit de nouveau l'affaire au Sénat qui finit par voter l'admission des Jésuites, qui rentrèrent en effet, le 19 janvier 1657. Depuis lors la Société de Jésus demeura paisible, nombreuse et active en Italie.

En France, la nationalité des premiers Jésuites et le monopole de l'Université furent dès l'origine deux obstacles aux progrès de l'Ordre. Pendant dix ans ils vécurent à Paris sans avoir en propre ni maison ni église. Au bout de ce temps, Guillaume Duprat, évêque de Clermont, leur donna

une maison dans laquelle, sous le nom de *Pères du collége de Clermont* (aujourd'hui le collége Louis le Grand), ils remplirent, en silence et sans aucun éclat extérieur, leur laborieux ministère. L'opposition de la Sorbonne leur fut très-préjudiciable. Ils devinrent l'objet des discussions journalières; on prêcha contre eux, on les insulta dans les rues, et finalement l'évêque de Paris, Eustache de Belley, leur interdit toutes fonctions ecclésiastiques dans son diocèse. Ils se retirèrent, sans réplique, à Saint-Germain, et obtinrent de la munificence de l'évêque de Clermont un collége dans la petite ville de Billom, chef-lieu de canton dans le Puy-de-Dôme, où dès l'origine ils comptèrent plus de sept cents élèves (1557). L'évêque de Pamiers leur donna également un collége en Guyenne, et le cardinal de Tournon un troisième collége dans la ville de Tournon. Leur affaire ayant été portée à l'assemblée des Etats de Poissy, ils furent enfin admis légalement par toute la France, en 1561. Dès lors ils vécurent conformément à l'esprit de leur Ordre, sans être inquiétés. En 1564, ils ouvrirent au collége de Clermont leurs cours de philosophie et de littérature ; ils obtinrent un rare succès. Mais un nouveau recteur de l'Université, en entrant en fonctions, ordonna aux Jésuites de fermer leur école. Ils obéirent. Leurs élèves furent moins dociles, et leurs murmures décidèrent le ministère à autoriser de nouveau l'ouverture des cours. Les docteurs de l'Université songèrent alors aux moyens d'accuser publiquement les Jésuites, et, en attendant l'occasion, répandirent en secret les plus insignes calomnies contre la Société. Mais les Jésuites gagnèrent leur cause, et la majorité du parlement vota en leur faveur. Rétablis dès lors dans leurs droits, ils continuèrent à prouver leur zèle par leurs prédications et leurs écrits. Ils traversèrent ainsi des temps de troubles et de guerres civiles.

Henri III étant mort sous le poignard de Jacques Clément, les Huguenots trouvèrent l'occasion excellente pour renouveler leurs calomnieuses imputations et faire passer les Jésuites pour régicides. Ils publièrent des lettres, des fragments de sermons, attribués à tel ou tel jésuite, ou, ce qui était plus commode, aux Jésuites en général. Mais leur innocence éclata spécialement dans le procès de Jacques Clément. Pas un écrivain contemporain ne les accusa d'une participation quelconque, directe ou indirecte, à cet attentat. Quant à la part qu'ils prirent à la Ligue, il est avéré qu'ils ne s'y associèrent jamais, mais qu'ils travaillèrent avec un zèle incomparable à la reconnaissance du roi Henri IV auprès du peuple et de la cour romaine. Ils se faisaient remarquer par la réserve, l'ordre, la dignité et la modération de leurs sermons. Malgré cette conduite sage et prudente, le parlement et l'Université résolurent de précipiter la chute des Jésuites avant que Henri IV eût pris lui-même la direction des affaires de l'Etat. L'Université renouvela leur procès, mais Sully en arrêta toute la procédure. Malheureusement l'attentat de Chatel, qui avait étudié chez les Jésuites, suffit pour les rendre responsables de son crime. Le Père Guéret fut accusé, mais les tribunaux les plus hostiles aux Jésuites ne trouvant pas le moindre indice de culpabilité, durent prononcer son acquittement. Quoi qu'il en soit, le Père Guignard mourut le 7 janvier 1595, entre les mains du bourreau, non comme un criminel, mais comme une victime innocente de la vengeance du parlement ; les biens des Jésuites furent confisqués ; on leur interdit leur costume, l'éducation des enfants, l'enseignement public ; on lança à profusion contre eux des libelles payés de leur argent, et qui les proclamaient factieux et séducteurs de la jeunesse. Henri IV eut de la peine à approuver cette sentence inique, bien loin de l'avoir, comme on l'a dit, rendue va-

lable pour toute la France par un édit spécial. Le roi protégea au contraire les Jésuites tant qu'il put. Ils continuèrent leurs travaux évangéliques dans diverses provinces, telles que le Languedoc et la Guyenne, où les parlements ne leur étaient pas hostiles. Ainsi ce fut par un arrêt du parlement de Paris, du 29 décembre 1594, et non par un édit royal, qu'ils furent bannis d'une portion de la France.

En 1603, Henri IV publia un édit en vertu duquel ils étaient rétablis dans tous leurs biens et rappelés dans tout le royaume, sous la condition qu'ils jureraient obéissance et fidélité au roi et aux autorités du royaume ; qu'ils se soumettraient aux lois de l'Etat ; qu'ils ne fonderaient de nouveaux colléges, n'hériteraient de biens immeubles et n'accepteraient de successions qu'avec l'agrément du roi. Ils reçurent alors, dans beaucoup de villes qui n'avaient pas encore eu de Jésuites, des maisons et des colléges. Mais il fallut une volonté ferme et persévérante du roi pour faire enregistrer cet édit de rappel par le parlement, qui résista longtemps. Le roi les honora de sa confiance, leur bâtit à La Flèche un magnifique collége et releva celui de Dijon. Toutefois les Jésuites ne demeurèrent pas longtemps en repos. Le 14 mai 1610, Henri IV fut assassiné par Ravaillac, et cet abominable attentat leur fut de nouveau imputé, avec autant d'iniquité que d'acharnement ; mais personne, à la cour, ne croyait à leur complicité, et la reine-mère leur laissa toute sa confiance. Leur innocence fut établie par les actes de la procédure, qu'ils présentèrent en 1611 à la reine, avec un mémoire justificatif, sans que personne s'élevât contre l'authenticité de ces actes. Malgré les incessantes intrigues, les sourdes menées, les violentes diatribes des protestants, Louis XIII leur fut extrêmement favorable, et le cardinal de Richelieu prit énergiquement leur défense. Louis XIV eut le même penchant pour eux, ainsi que Mazarin et Louvois. Mais cette haute faveur ne réduisit jamais leurs adversaires au silence. Les Pères furent principalement attaqués par Pascal dans les *Lettres provinciales*, que Voltaire, tout Voltaire qu'il était, blâma et accusa de mensonge. Malgré l'influence et l'autorité dont ils jouissaient, on crut pouvoir les rendre responsables de la persécution dont les Jansénistes furent l'objet, des dragonnades, de la révocation de l'édit de Nantes, etc., etc. Enfin, sous le règne de Louis XV, les Jésuites succombèrent aux attaques des Encyclopédistes et des Jansénistes, comme nous le montrerons dans l'aperçu sur l'abolition de l'Ordre.

L'Allemagne reçut les Jésuites en 1551; ce fut Ferdinand d'Autriche qui, le premier, les appela dans ses Etats. Ils obtinrent du duc de Bavière une chaire de théologie à l'université d'Ingolstadt. Ils prêchèrent à la cour et dans la ville de Vienne, à Mayence et à Cologne. Bientôt après, le cardinal Farnèse, légat du Pape, détermina les évêques allemands à fonder des séminaires pour l'éducation de leur clergé et à les confier à la direction des Jésuites. Dès 1559, ils s'établirent dans la capitale de la Bavière, où on leur construisit un magnifique collége. Il en fut de même à Cologne, en 1556, à Trèves, en 1561, à Augsbourg, en 1563, à Ellvangen, à Dillingen, Wurtzbourg, Aschaffenbourg, Mayence et dans beaucoup d'autres villes allemandes. La Société de Jésus se répandit très-rapidement dans toute l'Allemagne, et du vivant même de saint Ignace, elle y avait déjà vingt-six colléges et dix résidences. Ce nombre s'augmenta d'année en année, et il n'y eut bientôt plus de ville d'Allemagne de quelque importance qui ne possédât un collége de Jésuites. Le zèle qu'ils déployèrent partout les rendit bientôt si odieux à toutes les sectes que, dès 1588, leurs ennemis arrachèrent au prince Christophe Bathori un décret d'expulsion de la principauté de Transylvanie. Au bout

de sept ans, toutefois, on les rappela. En 1630, une nouvelle persécution s'éleva, leur collége de Clausenbourg fut pillé ; quelques Pères furent blessés, et un d'entre eux tué. Durant l'espace de vingt ans, ils furent contraints de fuir trois ou quatre fois. Enfin, en 1687, l'empereur Léopold se servit heureusement des Jésuites pour relever le catholicisme en Transylvanie. En Hongrie, ils furent rudement persécutés ; mais l'empereur ayant mis un terme aux désordres politiques, les évêques fondèrent de nouveaux colléges et les confièrent aux Jésuites, qui devinrent bientôt aussi nombreux en Hongrie qu'en Autriche. Le même sort fut réservé aux Jésuites en Bohême. Etant devenus l'objet de la haine spéciale des Protestants et la victime de leurs fureurs, ils durent abandonner le pays ; mais ils y rentrèrent, sous la protection de l'empereur, à la suite des événements de 1620. Ils eurent beaucoup à souffrir en Moravie et dans la haute Autriche jusqu'au jour où le catholicisme y fut rétabli et consolidé.

Dès que la guerre éclata entre Charles-Quint et François Ier, tous les Espagnols furent contraints de quitter la France. Les Jésuites espagnols se rendirent à Bruxelles et se répandirent rapidement dans les Pays-Bas. Ils créèrent un collége à Louvain, qui devint plus tard un des plus grands établissements de l'Ordre. Ils obtinrent un autre collége à Anvers, et peu à peu ils purent s'établir dans plusieurs autres villes des Pays-Bas. Ils ne furent pas heureux en Russie. En Portugal et en Espagne, leur histoire ne prend d'importance qu'au moment de leur véritable ruine.

2° *Constitution de la Société de Jésus.* Sa constitution, quant à son essence et à sa base, lui fut donnée par saint Ignace. Laynez, et les autres généraux déterminèrent d'une manière plus spéciale l'organisation dans son détail et l'adaptèrent aux circonstances. Cette organisation est mixte. L'autorité suprême réside entre les mains des *profès*, qui forment le corps de la Société. La *Congrégation générale*, c'est-à-dire les représentants de l'Ordre élus par les profès, élit le *Général*, qui doit résider à Rome et n'est soumis qu'au Pape. L'autorité du général est illimitée, en ce sens que le conseil d'assistants qui lui est donné n'a qu'une voix consultative. Cependant cette autorité est restreinte sous d'autres rapports, car il est obligé de suivre les lois fondamentales de la constitution. Il peut, il est vrai, en dispenser dans des cas particuliers, mais il n'a en aucune façon le droit d'abolir ou de modifier les constitutions de l'Ordre.

Après le général viennent les *Provinciaux*, qui ne sont dépendants de personne dans l'exercice de leur pouvoir, et ne sont tenus de rendre compte qu'au général. A la suite des provinciaux viennent les *Supérieurs* des maisons professes, les *Recteurs* des colléges, les *Supérieurs* des résidences ou des colléges affiliés. Toutes ces charges sont renouvelées tous les trois ans, tandis que la dignité du général est à vie.

L'autorité du général, des provinciaux et des supérieurs, est restreinte encore en ce qu'ils ont à leurs côtés un certain nombre de consulteurs ou d'*Assistants* et un *Admoniteur*.

Celui qui est admis dans la Société n'appartient plus à sa famille ; il est uniquement soumis à la direction de ses supérieurs et aux règles de l'Ordre. Le *Postulant* est admis après quelques épreuves sérieuses et des éclaircissements suffisants donnés sur les difficultés de sa vocation. Le *Novice* vit pendant deux ans dans la plus profonde retraite, complétement livré à ses réflexions et à la prière. Il est encore libre au bout de ce temps et n'est lié par aucun vœu. Ce terme écoulé, on le met à l'étude, et il passe deux ans à l'étude de la rhétorique et des belles-lettres, trois ans et souvent

plus à celle de la philosophie, des sciences physiques et mathématiques. Ces études terminées, il faut qu'il professe lui-même dans une basse classe, et que, dans l'espace de cinq à six ans, il parcoure toutes les classes jusqu'à la plus élevée. Ce n'est qu'à l'âge de vingt-huit à trente ans que le jésuite commence à étudier la théologie, pendant quatre à six ans, et à la fin de cette étude, rarement avant l'âge de trente-deux ans, il est ordonné prêtre. Au terme de chaque année a lieu un sévère examen, et personne ne peut monter dans une classe supérieure s'il ne s'en est montré capable. A la fin de tout ce long cours d'études il y a un nouvel examen, très-sérieux, sur toutes les parties des connaissances philosophiques et théologiques, et le résultat décide en partie de l'admission future du sujet à la profession de l'Ordre. Ainsi préparé par une longue pratique de la vie et des études variées et solides, le jésuite est soumis à un nouveau temps d'épreuves. Il est, à la vérité, ordonné prêtre, mais il ne peut encore remplir de fonctions ; il est obligé de rentrer au noviciat, de renoncer pendant toute une année à toute espèce d'étude, à toute relation extérieure. Ce temps s'appelle l'école du cœur. Sa solitude n'est interrompue que par quelques catéchismes faits aux petits enfants, par quelques missions données au peuple de la campagne. Alors seulement le jésuite est admis au grade, c'est-à-dire au dernier vœu comme profès, ou coadjuteur spirituel.

La différence essentielle de ces deux classes consiste en ce que les profès seuls constituent le corps de la Société proprement dite. Il y a donc quatre classes dans la hiérarchie : 1° des *Profès* qui font, outre les trois vœux ordinaires, le quatrième vœu de l'obéissance absolue au Pape : c'est dans leurs rangs seulement que sont choisis le général et les supérieurs ; 2° des *Coadjuteurs spirituels,* qui sont les coopérateurs des profès pour l'enseignement et la prédication, et des *Coadjuteurs temporels*, c'est-à-dire des frères lais qui font les travaux manuels et remplissent les plus basses fonctions ; 3° des *Scolastiques*, c'est-à-dire tous ceux qui poursuivent leurs études et n'ont pas encore reçu de grade ; 4° des *Novices.*

Tous ces membres vivent, suivant la classe à laquelle ils appartiennent, dans des *maisons professes*, des *colléges* ou des *noviciats.*

3° *Abolition et restauration de la Société.* L'Ordre des Jésuites avait déployé depuis plus de deux cents ans une activité féconde et éclatante dans toutes les contrées de l'Europe, et fondé une foule de missions parmi les païens de toute la terre, lorsqu'il fut atteint par une formidable et double catastrophe dans la péninsule Ibérique et en France, catastrophe à la suite de laquelle l'Ordre fut aboli par l'autorité de l'Eglise. En France, les Encyclopédistes, en vue d'anéantir le christianisme, résolurent la perte des Jésuites et trouvèrent des auxiliaires puissants à la cour. Les armes dont ils se servirent furent le mensonge, la calomnie et les pamphlets. Le 5 janvier 1757, une tentative d'assassinat ayant eu lieu contre le roi Louis XV, aussitôt on accusa les Jésuites de complicité ; mais on ne put découvrir la plus légère trace de complicité de leur part. Sur ces entrefaites arriva la nouvelle de l'abolition de l'Ordre des Jésuites en Portugal. Le fameux Sébastien-José de Carvalho, plus connu sous le titre de *marquis de Pombal*, avait fait mettre en circulation toute espèce de pamphlets dirigés contre eux ; on leur attribuait d'immenses richesses dans l'Uruguay et le Paraguay, et on répandait partout qu'ils menaçaient le monde de la domination universelle. Pombal exploita merveilleusement ces bruits calomnieux. Les Jésuites furent chassés violemment des missions portugaises en Amérique ; et pour donner une apparence de légalité à des mesures iniques, on insista

auprès du pape Benoît XIV pour qu'il donnât ordre de visiter et de réformer l'Ordre, qui était complétement déchu, disait-on, de ses pieux et saints statuts. Quelque temps après on prétendit que, dans la nuit du 3 au 4 septembre 1758, une tentative d'assassinat avait été dirigée contre le roi, et les Jésuites furent désignés comme les auteurs de ce crime ; de là leur bannissement du Portugal et l'abolition de leur Ordre en ce royaume, en 1759.

A peine la nouvelle de cette abolition eut-elle parvenu en France, qu'aussitôt le royaume fut inondé d'une multitude de pamphlets payés par le ministère. On les représenta comme des hommes dangereux pour l'Etat, n'excitant partout que trouble et sédition. Telle était la situation des esprits en France, lorsqu'on apprit que le Père Lavalette, procureur de la maison des Jésuites à la Martinique, avait fait de malheureuses opérations, avait été déclaré en faillite et exclu de l'Ordre. Cette désobéissance aux prescriptions formelles du Saint-Siége, et spécialement de Benoît XIV, eut les plus désastreuses conséquences. Les ennemis des Jésuites surent l'exploiter de toutes façons et firent intenter un procès à toute la Compagnie devant le Parlement. Le général de l'Ordre, et l'Ordre dans sa personne furent condamnés. La perte de ce procès fut des plus désastreuses pour l'Ordre. Elle eut pour conséquence immédiate que les confréries, les pieuses associations et les retraites des Jésuites furent abolies comme dangereuses pour l'Etat. Le 6 août 1761, le parlement se hâta de publier un arrêt qui interdit aux Français l'entrée de la Compagnie, ordonna la fermeture de ses colléges et déclara incapable du service de l'Etat quiconque à l'avenir suivrait leur enseignement. Louis XV annula, au commencement de 1762, l'arrêt du parlement ; mais celui-ci refusa l'enregistrement de l'arrêt royal, et le roi se vit obligé de le retirer. Le 6 août 1762, le parlement rendit un nouvel arrêt en vertu duquel l'Ordre des Jésuites était aboli comme impie et sacrilége dans sa doctrine, dangereux pour l'Etat dans sa pratique ; les vœux étaient proclamés nuls, et commandement était donné aux membres de la Société abolie d'abandonner leurs maisons et de déposer leur costume. La plupart des parlements suivirent l'exemple de celui de Paris, à l'exception de ceux de Franche-Comté, d'Alsace, de Flandre et d'Artois. Le Pape et l'épiscopat se prononçaient pour le maintien de leurs droits, et la justice semblait cette fois devoir se faire jour, lorsque les Jansénistes et les philosophes reprirent leurs vieilles menées et les poussèrent plus loin que jamais. L'archevêque de Paris, Mgr de Beaumont, les ayant pris sous sa protection et ayant publié une lettre pastorale en leur faveur, fut exilé à la Trappe. A Brest on pendit un jésuite ; à Paris on pendit un prêtre séculier qui avait osé prendre leur défense.

En 1764, voyant que les évêques les employaient au ministère pastoral, on exigea d'eux qu'ils déclarassent par serment qu'ils considéraient leur Ordre comme nuisible et coupable, exigence à laquelle, sauf quelques rares exceptions, ils résistèrent courageusement. Un édit subrepticement arraché au roi, en novembre 1764, confirma toutes les iniquités parlementaires, déclara définitivement l'Ordre aboli, en accordant à ses membres l'autorisation de vivre comme personnes privées dans le royaume. Cet édit décida le pape Clément XIII à parler à son tour, et, le 7 janvier 1765, il promulgua la bulle *Apostolicum*, qui approuvait de nouveau la Société de Jésus.

Mais la tempête déchaînée contre les Jésuites ne se borna pas à la France et au Portugal ; elle eut du retentissement en Espagne, à Naples et en Sicile. Une sédition ayant eu lieu en Espagne, on l'imputa à l'Ordre des Jésuites, et dans la nuit du 31 mars 1767 on les expulsa du royaume. Plus

de six mille Jésuites furent entassés dans des navires et déportés dans les Etats de l'Eglise; le sol espagnol leur fut interdit sous peine de mort. Ainsi, sans accusation, sans enquête, sans jugement, l'Ordre fut exilé, dépouillé de ses biens, et toutes ces mesures iniques furent approuvées par la soi-disant pragmatique sanction de Charles III, du 3 avril 1767. En vain le cardinal Braschi, devenu plus tard le pape Pie VI, démontra la fausseté des lettres qui avaient servi de texte d'accusation; en vain Clément XIII se plaignit, dans une lettre adressée à Charles III, du traitement inique dont était frappé un Ordre innocent : l'iniquité consommée fut maintenue. Le même sort atteignit les Jésuites en Sicile et à Naples, où, le 6 novembre, par ordre du premier ministre, le marquis de Tanucci, ils furent saisis, embarqués et déportés dans les Etats de l'Eglise, de même qu'à Parme, d'où ils furent renvoyés, le 7 février 1768, malgré les réclamations paternelles et énergiques de Clément XIII.

L'Ordre demeurait innocent aux yeux du monde catholique, couvert qu'il était par la protection et la confiance du Saint-Père. Cependant le pape Clément XIV, obsédé de tous côtés par les cours, ordonna, au mois d'octobre 1772, la fermeture du collége romain, interdit l'enseignement, la prédication, la confession aux Jésuites et fit mettre les archives de leurs maisons sous le scellé. Les mêmes mesures furent prises dans d'autres villes des Etats de l'Eglise. Ainsi fut peu à peu préparé le bref de suppression *Dominus ac Redemptor noster*. Clément XIV ne condamna l'Ordre, suivant ses propres paroles, que « par amour pour la paix, et pour rétablir la bonne intelligence entre le Saint-Siége et les divers cabinets de l'Europe ». Frédéric, roi de Prusse, défendit qu'on communiquât officiellement le bref aux autorités de Silésie, et fit savoir au Saint-Siége, par son chargé d'affaires, qu'il était résolu de maintenir les Jésuites, parce que c'étaient les meilleurs prêtres de son royaume. Catherine, impératrice de Russie, en agit de même à l'égard des Jésuites de ses Etats, et quand le pape Pie VI monta sur le trône, elle lui demanda la réintégration de l'Ordre, ce que le Pape, malgré son bon vouloir, ne put encore accorder. Cependant les Jésuites s'efforcèrent de conserver l'esprit de leur Ordre sous le nom de Clercs du Sacré-Cœur et de Missionnaires de la Foi.

Le pape Pie VII rétablit, à la demande expresse de Paul Ier, pour toute la Russie, la Société dans tous ses droits et priviléges antérieurs, et l'autorisa à élire un général, en place du vicaire général qu'elle avait eu jusqu'alors. Ferdinand IV, roi de Naples, demanda leur rétablissement et offrit de leur rendre tous les biens qui leur avaient été enlevés. Le Pape lui octroya sa demande par son bref du 31 juillet 1804, et un noviciat fut érigé à Naples. Le 7 août 1814, la Bulle *Sollicitudo omnium Ecclesiarum* révoqua solennellement le bref de Clément XIV, et rétablit la Société dans tous les pays catholiques. La Belgique et l'Irlande les tolérèrent; Naples, la Sardaigne et Modène leur confièrent l'enseignement de la jeunesse; Ferdinand VI les rétablit en Espagne dans la possession de leurs biens : la révolution de 1820 les chassa; la restauration de 1823 les ramena. La révolution de 1830 restreignit leurs priviléges; en 1835, ils furent définitivement renvoyés du royaume.

En France, on les toléra tacitement d'abord, et on les rétablit légalement en 1822; mais le gouvernement des Bourbons fut contraint, en 1828, par les Chambres, à restreindre l'influence de la Compagnie, à soumettre leurs maisons d'éducation à l'Université et à les surveiller de près. Après la révolution de juillet, l'Université leur fit interdire l'enseignement de la

jeunesse, et en 1845, Grégoire XVI consentit à ce que les Jésuites fussent à l'amiable renvoyés de France. Ils y furent toutefois tolérés comme individus ; on leur laissa même un certain nombre de maisons, et le gouvernement feignit de ne pas s'apercevoir qu'ils continuaient à y recevoir des novices et à exercer le ministère pastoral dans tous les diocèses où l'on s'empressait de les appeler. La République de 1848 les replaça dans le droit commun et les laissa jouir de la même liberté que tous les autres citoyens. Depuis lors ils ont ouvert beaucoup de colléges en France ; ils y ont en outre un grand nombre de résidences pour le ministère, plusieurs noviciats, des maisons d'études et de retraite ; ils dirigent aussi quelques séminaires.

Le Portugal les renvoya en 1833, et le Brésil refusa de les admettre. Ils furent rétablis en Suisse, puis expulsés de ce pays. Ils rencontrèrent peu d'opposition en Angleterre ; toutefois les Jésuites anglais d'origine sont seuls tolérés. Ils se sont établis à Malte en 1845, et répandus activement dans les Etats d'Amérique comme dans les Indes orientales. En revanche leur situation a été bouleversée en Russie. En 1813 ils furent expulsés de Saint-Pétersbourg et de Moscou ; en 1820, de toute la Russie et de la Pologne, parce qu'ils furent considérés comme le plus grand obstacle à l'union projetée des Russes et des Polonais dans l'église schismatique gréco-russe. Ils ne sont généralement pas inquiétés dans les Etats de la monarchie autrichienne. M. de Bismark vient de les expulser violemment de tous les Etats de l'Allemagne soumis au joug prussien. Après avoir persécuté les Jésuites, il persécute les catholiques allemands : ainsi la Providence les punit d'avoir collaboré à la fondation d'un empire hérétique et tyrannique.

ÉCRITS DE SAINT IGNACE DE LOYOLA.

Saint Ignace composa le livre des *Exercices spirituels*, que Louis de Ponte considère pour ainsi dire comme une révélation immédiate de Dieu, et qui, au témoignage de saint François de Sales, a converti plus de pécheurs qu'il ne renferme de lettres, a le caractère de tout ce que fit saint Ignace, et est surtout un acte religieux. Il est comme le guide et la lumière des âmes chrétiennes, qui veulent sérieusement assurer leur salut : il leur apprend en effet à se connaître, à chercher le vrai but de la vie, à fuir le péché, à s'attacher à la croix de Jésus-Christ, à accepter courageusement les douleurs et les sacrifices, et ainsi aguerries et éclairées par la méditation des grandes vérités de la foi, à se pénétrer de l'amour divin et à s'abandonner pleinement à ce Père qui est aux cieux et nous y veut auprès de lui. En un mot, « le livre des *Exercices spirituels* », dit le Père de Ravignan, « est un manuel de retraite, une méthode de méditation, et en même temps un recueil de pensées et de préceptes propres à diriger l'âme dans le travail de la sanctification intérieure et dans le choix d'un état de vie ».

Outre les *Exercices*, nous avons quelques *Lettres*, quelques *Maximes* et *Sentences*, et enfin ses *Constitutions*. Partout le style est nerveux, vif, pressant et imagé.

Nous avons tiré sa vie du R. P. Pierre Ribadeneira, qui a été témoin de beaucoup de choses qu'il a écrites, et qui a appris le reste de plusieurs personnes très-dignes de foi. Nous nous sommes aussi servi de l'excellente *Vie de saint Ignace*, par le R. P. Bouhours, et du *Dictionnaire encyclopédique de la Théologie catholique*, traduit par Goschler.

SAINT FIRME,

ÉVÊQUE DE TAGASTE, EN AFRIQUE, ET MARTYR (IVe siècle).

Baronius, dans ses *Annales*, a fait l'éloge de notre généreux évêque. Avant lui, saint Augustin, dans son livre du *Mensonge*, adressé à Consentius, en avait parlé en ces termes :

« Un homme s'est rencontré que ses vertus et sa science élevèrent sur le siége épiscopal de Tagaste (aujourd'hui Tagilt ou Soukarras, ville ruinée de Numidie et patrie de saint Augustin). Firme était son nom : il le portait bien et ses Actes y répondaient toujours. On avait l'habitude de répéter à sa louange : « Notre évêque est *ferme* de nom, mais plus *ferme* encore de volonté : *Firmus nomine, firmius voluntate* ».

« Une occasion se présenta où l'on put voir cette fermeté proverbiale du pieux et savant évêque briller dans tout son jour. Un homme, poursuivi par la haine des empereurs idolâtres qui furent les prédécesseurs du grand Constantin, d'heureuse mémoire, vint se réfugier dans la maison de Firme : celui-ci le couvrit de son égide et se déclara son protecteur. Cet homme s'appelait Octavien. Un ordre de l'empereur arriva bientôt, qui enjoignit au pieux et compatissant évêque de livrer son protégé. Firme répondit aux agents impériaux : « Je ne puis ni mentir ni livrer un homme : or, j'ai promis à cet homme de le soustraire à la cruauté de votre maître ». Les envoyés de l'empereur rapportèrent à leur chef les paroles du Saint. La charité de Firme lui coûta la vie : il n'y eut pas de supplices qu'il n'endurât de la part de l'empereur idolâtre ; mais sa généreuse confession l'a couvert de gloire, et sa mémoire vivra dans tous les siècles. Conduit devant l'empereur, il inspira au prince une telle admiration qu'il obtint sans difficulté le pardon de son protégé ».

Acta Sanctorum, 31 juillet.

FIN DU MOIS DE JUILLET.

MOIS D'AOUT

PREMIER JOUR D'AOUT

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sur le mont Esquilin [1], la Dédicace de SAINT-PIERRE-ÈS-LIENS. 439. — A Antioche de Syrie (aujourd'hui Antakieh), dans la Turquie d'Asie, le martyre des SEPT FRÈRES MACHABÉES, qui furent mis à mort avec leur mère, sous le roi Antiochus Epiphane. Leurs reliques ont été transportées à Rome, et mises dans l'église de Saint-Pierre-ès-Liens. 164 av. J.-C. — A Rome, les saintes vierges Foi, Espérance et Charité, qui obtinrent la couronne du martyre sous l'empereur Adrien [2]. 137. — Encore à Rome, sur la voie Latine, les saints martyrs Bon, prêtre, Fauste, Maur et neuf autres dont il est parlé dans les Actes de saint Etienne, pape. — A Philadelphie, en Arabie, les saints martyrs Cyrille, Aquilas, Pierre, Domitien, Ruf et Ménandre, qui furent couronnés en un même jour. — A Perge, en Pamphylie, les saints martyrs Léonce, Atte, Alexandre et six autres, laboureurs, qui furent décapités durant la persécution de Dioclétien, sous le président Flavien. IVe s. — A Girone, en Catalogne, la naissance au ciel de saint Félix, martyr, qui, après diverses sortes de tourments, fut déchiré à coups de fouet par l'ordre du président Dacien, jusqu'à ce qu'il eût rendu à Jésus-Christ son âme invincible. 304. — A Verceil, saint Eusèbe, évêque et martyr, qui, pour avoir confessé la foi catholique, fut relégué par l'empereur Constance, à Scythopolis, et de là en Cappadoce ; depuis, étant retourné à son église, il y fut martyrisé par les Ariens ses persécuteurs. Sa mémoire est particulièrement honorée le 15 décembre, jour où il fut consacré évêque. 370.—Au diocèse de Paris, saint Justin, martyr [3]. 300.—A Vienne, en Dauphiné, saint Vère, évêque [4]. 136. — A Winchester, en Angleterre, saint ETHELWOLD, évêque de ce siége et confesseur. 984. — Au territoire du Lieuven (*Lisvinus* ou *Lexuinus pagus*, partie de la Haute-Normandie), saint Némèse, confesseur.

1. Le mont Esquilin, appelé aujourd'hui le mont de *Sainte-Marie-Majeure*, est une des sept collines de Rome, au sud du Quirinal, au nord du mont Cœlius. Il fut renfermé dans la ville par Tullus Hostilius, troisième roi de Rome (671-639 av. J.-C.). C'est là qu'on exécutait les criminels. Il donnait son nom à la *Porte Esquiline*, une des portes occidentales de Rome, appelée aujourd'hui *Porte Saint-Laurent*.

2. Ces trois Vierges étaient sœurs. Sainte Sophie, leur mère, qui est nommée sous le 30 septembre par le martyrologe romain, leur donna probablement les noms sous lesquels elles sont connues par dévotion et par amour des vertus théologales. Les ménologes grecs donnent aux trois sœurs les noms de *Pistis, Elpis* et *Agapé* : ce sont trois mots grecs qui répondent aux mots français : il en est de même de *Sophie* qui signifie *Sagesse*. Aussi, croyons-nous volontiers que ces noms sont moins des noms propres que des noms appellatifs. Le Bréviaire de Strasbourg (1478) place la fête de sainte Sophie et de ses trois filles au 10 mai qui fut le jour de la translation de leurs reliques en Alsace. Le pape Adrien accorda ces reliques à Remy, évêque de Strasbourg, qui les transporta dans son diocèse et les déposa (777) dans l'église abbatiale d'Eschau, qu'il venait de fonder. On voit encore aujourd'hui, dans l'église paroissiale du même endroit, derrière le maître-autel, un tombeau de pierre, en forme de châsse, élevé sur des piliers, et qu'on prétend renfermer les corps de sainte Sophie et de ses trois filles. — Cf. *Acta Sanctorum* et Godescard.

3. Quelques hagiographes, les continuateurs de Godescard entre autres, pensent que ce saint Justin n'est autre que saint Just ou Juste de Beauvais, martyr, honoré au 18 octobre. Nous donnerons sa vie à ce jour.

4. Le martyrologe de Vienne lui donne le titre de *martyr*, dit qu'il fut disciple des Apôtres et le cinquième évêque de l'Eglise de Vienne où il fut envoyé par le pape Alexandre et qu'il gouverna pendant vingt-deux ans. — *Acta Sanctorum*.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Vienne, en Dauphiné, saint Nectaire, treizième évêque de ce siége et confesseur, déjà cité au martyrologe de France du 5 mai. 375.— A Soissons, saint Bandry *(Bandaridus)*, appelé aussi Bandared et Banderik, évêque de ce siége et martyr, dont nous donnerons la vie au 9 août. 566. — A Corbeil (Seine-et-Oise), ancien diocèse de Paris, diocèse actuel de Versailles, saint EXUPÈRE ou SPIRE, premier évêque de Bayeux et confesseur. 140. — A Bourges, saint Arcade, archevêque de ce siége et confesseur. Il succéda à saint Honorat et hérita des vertus de son illustre prédécesseur. Très-instruit dans la science de la perfection chrétienne, il dirigea dans cette voie plusieurs grands personnages, entre autres le saint abbé Patrocle qu'il éleva, à cause de ses vertus, à la dignité de diacre. Arcade fut une des lumières du Concile d'Orléans. Il fut enseveli dans l'église de Saint-Ursin, et Dieu a glorifié son tombeau par plusieurs miracles. Vers 545. — Au diocèse de Nantes, saint FRIARD, reclus et patron des laboureurs, et saint SECONDEL ou SECOND, diacre et solitaire. 577.— A Marchiennes (Nord), au diocèse de Lille, saint Jonat, disciple de saint Amand, et abbé de l'ancien monastère de Marchiennes (*Marchianæ*, Ordre de Saint-Benoît). 691 ou 695. — Au diocèse de Tarbes, saint Sever, curé d'une paroisse du Bigorre. Il se fit surtout admirer par sa charité envers les pauvres ; saint Grégoire de Tours le loue pour ses aumônes. Ses reliques, transférées dans l'abbaye de Rustan, la firent appeler désormais Saint-Sever de Rustan (*S. Severus de Rustango* ou *de Russitano,* Ordre de Saint-Benoît). La ville qui s'est formée alentour porte le même nom. Epoque incertaine. — Dans l'ancienne abbaye de Saint-Sauveur d'Anchin (*Acquicinctum*, *Aquicignus,* Ordre de Saint-Benoît), au diocèse de Lille, le vénérable Alard, premier abbé de ce monastère. Il fut appelé de l'abbaye d'Hasnon (*Hasnoniense,* Ordre de Saint-Benoît), au même diocèse, pour gouverner celle d'Anchin, par Gérard II, évêque de Cambrai et d'Arras (1079). La douceur de son caractère, sa profonde humilité, le soin avec lequel il suivait tous les exercices, la sollicitude même qu'il apportait dans la gestion des affaires temporelles, tout contribua à développer dans cette maison l'esprit chrétien. Il fut enseveli sous le premier marbre de la basilique de Sainte-Marie d'Anchin. 1087. — Au diocèse de Valence, le bienheureux BERTRAND DE GARRIGUE, missionnaire. 1230. — A Gand, en Belgique, fête de l'élévation du corps de saint Bavon ou Allowin, anachorète et patron de cette ville. Il est nommé au martyrologe romain du 1er octobre, jour sous lequel nous donnerons quelques détails sur sa vie. — Encore à Gand, translation des reliques de saint Guénolé *(Winwaloëus)*, abbé et fondateur du monastère de Landevenec, en Bretagne. On l'appelle aussi Guingalois, Wennolé, Guignolé, Waloy. Nous avons donné sa vie au 3 mars. — Dans la Haute-Savoie, au diocèse d'Annecy, le bienheureux PIERRE LEFÈVRE DE VILLARET, premier prêtre de la Compagnie de Jésus. 1546.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Lucques et à Modène, en Italie, saint Pérégrin, appelé aussi Pélégrin et Pellegrini, ermite. C'était un prince issu du sang royal d'Irlande : il renonça dès sa jeunesse à la possession de ses Etats et abandonna même son pays pour vivre dans un parfait détachement des choses visibles. Après avoir visité les Lieux-Saints dans la Palestine, il se retira dans un endroit des monts Apennins, au voisinage de Modène, et y mena pendant quarante ans une vie très-austère. C'est de lui que la chaîne des Apennins a pris le nom de *Monti di Santi Pellegrini.* 643. — En Hollande, le bienheureux Josse de Schoonhoven, chartreux, martyrisé par les persécuteurs du XVIe siècle.— A Antioche, en Syrie, saint ELÉAZAR, martyr. An du monde 3834. — A Rome, avec les saints martyrs Bon, Fauste et Maure, cités au martyrologe romain de ce jour, les saints Calomniose, Jean, Exupère, Cyrille, Basile, Théodore, Cartule et Honorat, martyrs. IIIe s. — A Perge, en Pamphylie, avec les saints Léonce, Atte et Alexandre, du martyrologe romain d'aujourd'hui, les saints Mnésithée, Cyriaque, Ciudée, Menée, Catune et Euclée, martyrs. Sous Dioclétien. — A Girone, en Catalogne, saint Romain, martyr, compagnon de saint Félix de Girone, cité au martyrologe romain de ce jour. 304. — A Rome, les saintes martyres Seconde ou Secondine, Donatule, Secondole, Maxime, Juste ; et les saints Manandre, Profune, Silvain et Donat, également martyrs, cités au martyrologe de saint Jérôme. — A Aquila, ville du royaume d'Italie, dans l'Abruzze ultérieure, sainte Juste, vierge et martyre. Après qu'elle eut enduré pendant longtemps les horreurs d'une prison infecte, elle fut exposée pendant trois jours sur un bûcher ; mais les flammes la respectèrent et ses bourreaux furent obligés de lui arracher la vie à coups de flèches. Sous Dioclétien probablement. — Au diocèse de Ferrare *(Forum Allieni)*, dans le royaume d'Italie, saint Lion ou Léon, évêque de ce siége et confesseur, dont le corps fut transféré à Voghenzo *(Viguentiæ)*. IVe s. — A Glower ou Gower, dans la principauté de Galles, à l'ouest de la Grande-Bretagne, saint Kined ou Kineth, confesseur et ermite. De naissance illustre, il quitta ses richesses, revêtit un habit de moine et passa sa vie dans les solitudes du pays de Galles. Son corps reposait autre-

fois et était en grande vénération à Glower. VIe s. — Dans la même principauté de Galles, sainte Almède, vierge et martyre ; une église a été dédiée sous son invocation dans cette contrée. VIe s. — A Vérone, sur l'Adige, dans la Vénétie, sainte Marie, vierge, surnommée *Consolatrice,* sœur de saint Annon, évêque de ce siége. Son corps repose dans une église dédiée sous son invocation à Vérone. C'est un monument que la reconnaissance des habitants de cette ville lui éleva pour les avoir délivrés du fléau de la famine. VIIIe s. — Dans l'ancienne et célèbre abbaye bénédictine de Vallombreuse *(Vallis Ombrosa),* fondée en 1060, dans le grand-duché de Toscane, par saint Jean Gualbert, fête de la translation des reliques des bienheureux Rodulphe, Rustique, Erice, Albert, Jérôme, Mélior, Bénigne, Orland, Thésaure et Michel. 1604.

FÊTES MOBILES D'AOUT.

Le dimanche après la fête de l'Assomption, saint JOACHIM, PÈRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE [1].

Le dimanche après l'Octave de l'Assomption, FÊTE DU CŒUR TRÈS-PUR DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Le premier dimanche d'août, au diocèse de Bayeux, saint Spire ou Exupère, dont nous donnons la vie en ce jour. — Le deuxième dimanche d'août, au même diocèse, octave de saint Spire ou Exupère. — Le dimanche dans l'octave de l'Assomption, au diocèse d'Autun, fête de saint Symphorien, martyr, patron du diocèse, et dont nous donnerons la vie au 22 de ce mois. — Le premier dimanche d'août, au diocèse de Séez, fête de tous les saints évêques de cette Eglise.

LES SEPT FRÈRES MACHABÉES, LEUR MÈRE

ET LE SAINT VIEILLARD ÉLÉAZAR,

MARTYRISÉS A ANTIOCHE DE SYRIE, DANS LA TURQUIE D'ASIE

161 et 164 avant Jésus-Christ. — Roi de Syrie : Antiochus IV, *Epiphane.*

Quand on songe au but avec grand amour, on entr dans la carrière avec grand courage.
Saint Augustin, *Sermons.*

Quoique ces illustres frères, dit saint Augustin, aient souffert le martyre plusieurs siècles avant la naissance de Jésus-Christ, ils l'ont néanmoins enduré pour la foi de Jésus-Christ. Il faut que le mérite de ces martyrs soit grand, en effet, pour que l'Église ait inséré leur mémoire dans son office ecclésiastique, honneur qu'elle n'a fait ni à Jérémie, ni à Isaïe, ni à aucun autre martyr de la loi écrite ; non pas même à Abraham, ni à Moïse ni à David, quoique le premier ait été la tige du peuple de Dieu ; celui-là, le grand législateur de l'Ancien Testament ; et ce dernier, le chef de la famille royale dont Notre-Seigneur a voulu tirer son origine temporelle. Il est donc de notre devoir d'instruire aujourd'hui les fidèles de la qualité des souffrances de ces glorieux martyrs, et de la générosité avec laquelle ils ont, avec leur sainte Mère, enduré la mort pour l'observance de la loi de Dieu et des traditions de leurs pères.

Antiochus IV, surnommé *Epiphane* ou l'*Illustre*, et par ironie *Epimane* ou l'*Insensé*, roi d'Asie, s'étant rendu maître de la Palestine, et ayant pris

1. Voir sa vie au 26 juillet, avec celle de sainte Anne.

Jérusalem, dont il enleva toutes les richesses sacrées et profanes, et fait égorger plus de cent mille des habitants, forma le détestable dessein de détruire entièrement la religion des Juifs en les forçant partout d'adorer les idoles et de fouler aux pieds la loi de Moïse. Etant donc retourné à Antioche, il envoya en Judée le plus barbare de ses officiers, avec un ordre de profaner le temple de Salomon qui était à Jérusalem, et celui que les Samaritains avaient bâti sur la montagne de Garizim (Palestine), en dédiant le premier à Jupiter Olympien, et l'autre à Jupiter Hospitalier; et, de plus, de contraindre, par toutes sortes de supplices, ce qui restait de fidèles parmi les Juifs, de renoncer au judaïsme et d'embrasser la religion des Gentils. Cet officier impie n'oublia rien pour l'exécution de cet ordre : il établit de tous côtés des juges et des lieutenants idolâtres qui forçaient les plus faibles à immoler des victimes sur les autels des idoles, et faisaient une horrible boucherie de tous les fidèles qui résistaient à leur tyrannie. Parmi ces martyrs se trouvèrent deux saintes femmes : pour avoir méprisé la défense de circoncire leurs enfants, elles furent traînées publiquement par la ville, avec ces enfants pendus à leurs mamelles, et ensuite précipitées du haut des murs. Ces quatre innocentes victimes répandirent ainsi glorieusement leur sang pour l'honneur du vrai Dieu. L'Écriture sainte ni Josèphe ne disent pas si cette ville était Jérusalem ou une autre ville de Judée. Quoi qu'il en soit, plusieurs fidèles s'étant retirés dans des grottes et dans des cavernes pour y célébrer la solennité du Sabbat, ils furent déférés à Philippe, gouverneur de Jérusalem, qui les fit brûler tout vifs, sans qu'ils osassent se défendre, à cause du respect qu'ils portaient à ce saint jour, dans lequel ils se persuadaient qu'il n'était pas permis de prendre les armes.

Mais ceux qui firent paraître le plus de générosité et dont le Saint-Esprit nous a décrit le plus amplement les combats et les victoires, furent Eléazar, vieillard âgé de quatre-vingt-dix ans, et sept frères encore fort jeunes, avec leur mère, nommée Salomona, ou Salomé, qui les avait élevés et fortifiés dans la crainte de Dieu et dans l'amour de ses commandements. Eléazar était un prêtre de la race d'Aaron et de la famille de Jarib, la plus considérable des familles sacerdotales; homme qui avait vieilli dans le culte de Dieu et dans l'étude de la loi et des saintes Ecritures, dans lesquelles il s'était rendu très-savant; et c'est même pour cela qu'il est dit, dans le second livre des *Machabées*, qu'il était *de primoribus scribarum*, l'un des premiers parmi les scribes. Sa vertu, sa science, sa dignité, et l'autorité que lui donnaient, d'un côté ses cheveux blancs, et de l'autre la majesté de son port et la grâce de son visage, firent que, par respect, on le mena à Antioche; on espérait qu'étant dans la ville royale, on l'amènerait plus facilement à condescendre aux volontés du prince. On lui fit pour cela de grandes instances, et ses amis, qui étaient des principaux de la cour, employèrent toute leur autorité pour le gagner et pour vaincre sa constance et sa résolution. Éléazar leur résista courageusement et protesta que ni la perte des biens, ni les supplices, ni la mort ne le porteraient jamais à renoncer à son devoir et à abandonner la loi de son souverain Seigneur. On essaya par violence de lui faire avaler de la chair de porc, dont l'usage était défendu aux Juifs comme d'une viande immonde, mais il ne fut pas possible de vaincre sa constance. Enfin, il fut condamné à mort, et on le mena au lieu des exécutions publiques. Alors ses amis, touchés d'une fausse compassion pour lui, lui dirent qu'il leur était très-facile de lui sauver la vie, pourvu qu'il voulût seulement faire semblant de manger des viandes im-

molées aux dieux. Mais ce grand homme, qui n'ignorait pas l'infamie et l'impiété de cette dissimulation, répondit sur-le-champ qu'il aimait mieux mourir que de se rendre coupable d'un sacrilége si honteux et si scandaleux ; « car », dit-il, « quel exemple donnerai-je par là aux jeunes gens et combien y en aurait-il qui, croyant qu'Éléazar, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, aurait embrassé la superstition des Gentils, craignant d'ailleurs de perdre quelques moments de cette vie passagère, s'engageraient eux-mêmes dans cette impiété, et attireraient, par ce moyen, sur ma vieillesse, un opprobre et une malédiction éternels. Mais, quand mon exemple ne serait contagieux à personne, est-ce que Dieu ignorerait ma dissimulation, et pourrais-je jamais, ou mort ou vif, éviter la rigueur de ses justes châtiments? Je mourrai donc avec constance et avec joie pour la loi de Dieu, et je laisserai en mourant, aux jeunes gens, un exemple de fidélité, afin que nul tourment ne soit capable de leur faire quitter la religion de leurs pères ». Cette réponse aigrit tellement ses faux amis, qu'ils l'abandonnèrent aux bourreaux, qui le firent mourir par plusieurs supplices très-cruels.

Pour les sept jeunes frères dont l'Eglise fait aujourd'hui la mémoire, l'historien Josèphe dit qu'ils étaient du bourg de Susandre, et que l'aîné s'appelait Machabée, le second Abel ou Aber, le troisième Machir, le quatrième Judas, le cinquième Achaz, le sixième Areth ou Arath, et le septième Jacob. Ils furent néanmoins tous nommés Machabées : soit à cause de l'aîné, soit parce que ce nom, qui signifie, selon l'hébreu, une *personne qui combat généreusement*, leur était très-convenable. Saint Grégoire de Nazianze appelle Eléazar, dont nous venons de parler, leur père ; mais cela se doit plutôt entendre selon l'esprit que selon la chair, c'est-à-dire qu'il était leur maître, et que ces jeunes enfants étaient ses disciples : puisque l'Ecriture sainte, qui parle d'eux immédiatement après avoir décrit le martyr d'Éléazar, ne marque nullement qu'ils fussent ses enfants. Ils furent aussi conduits à Antioche, et le roi entreprit lui-même de les gagner, et de les forcer à quitter la loi de Dieu. Il usa d'abord de promesses et de menaces, les assurant, que s'ils voulaient seulement manger du porc, il les comblerait de grâces, et les rendrait très-puissants dans ce royaume ; mais qu'au contraire, s'ils refusaient de lui obéir, il les ferait passer par des supplices inouïs, et dont ils ne pourraient jamais supporter la rigueur. Tous ses discours ne les pouvant ébranler, il commanda qu'ils fussent fouettés avec des verges et des lanières de cuir de bœuf. L'aîné prit la parole et dit : « Qu'est-il nécessaire de nous donner la question ? Nous vous dirons hautement que nous sommes serviteurs du vrai Dieu, et que nous mourrons plutôt que de trangresser sa loi ». Cette fermeté aigrit tellement le roi, qu'ayant fait chauffer des poêles et de grandes marmites de cuivre, il commanda d'abord qu'on coupât la langue et les extrémités des pieds et des mains à ce généreux confesseur qui avait parlé le premier, et qu'on lui arrachât aussi toute la peau de la tête en présence de sa mère et de tous ses frères. Après quoi le voyant encore respirer, bien que mutilé de ses principaux membres, il le fit jeter dans une de ces poêles ou chaudières embrasées, où il souffrit longtemps d'une manière très-cruelle.

Son supplice, bien loin d'étonner ses plus jeunes frères, enflammait au contraire leur courage, et on les voyait dans une sainte impatience d'imiter sa générosité et de donner comme lui leur vie pour l'espérance d'une récompense éternelle. Ils s'exhortaient même les uns les autres en présence du tyran et se fortifiaient par ces paroles du cantique de Moïse : « Le Seigneur aura pitié de ses serviteurs, et les consolera ».

Le premier étant mort, les bourreaux prirent le second, et, après lui avoir enlevé la peau de la tête avec les cheveux, ils lui demandèrent s'il attendait pour obéir qu'on l'eût tourmenté dans tout son corps et dans chacun de ses membres. « Vos tourments », répondit-il, « ne gagneront rien sur moi, et ne me porteront pas à une obéissance impie et sacrilége ».

Ils le traitèrent donc comme ils avaient traité son aîné : et, lorsqu'il fut près de mourir, adressant la parole à Antiochus, il lui dit : « O scélérat et le plus impie de tous les hommes ! tu nous ôtes présentement la vie par le pouvoir que Dieu t'a donné ; mais ce souverain Juge des vivants et des morts nous la rendra un jour avec avantage, puisque ce sera pour vivre éternellement et ne plus mourir, parce que nous ne la perdons que pour le soutien de ses saintes lois ».

Le troisième fut ensuite saisi, et on lui demanda sa langue et ses mains pour les couper. « C'est du ciel », répondit ce généreux enfant, « que j'ai reçu ces membres, et j'en suis redevable à Dieu, qui me les a donnés : ainsi, je les livre et les perds de bon cœur pour l'observance de ses commandements, étant d'ailleurs assuré qu'il me les rendra heureusement changés et devenus incorruptibles ». Ainsi, il les présenta sans différer, et avec tant de constance et de fermeté, que le roi même et ses officiers en étaient tout surpris.

Après son exécution, où il fit paraître un mépris admirable de la mort, on appliqua le quatrième à la torture. Comme on ne lui avait pas coupé la langue, étant près de rendre l'âme, il apostropha le prince, et lui dit : « Il nous est bien plus avantageux de mourir par tes mains pour ressusciter un jour d'une résurrection glorieuse, que de souffrir ce que tu endureras alors pour tes crimes ; car tu ne ressusciteras pas pour la vie, mais pour la mort, et tu n'auras point d'autre partage que les supplices de l'enfer qui ne finiront jamais ».

Les bourreaux saisirent aussitôt le cinquième et le firent passer par les mêmes tortures ; jetant les yeux sur Antiochus, il lui dit : « Ne pense pas, en nous voyant livrés à ta cruauté et exposés à tes supplices, que Dieu ait abandonné notre nation : attends un moment et tu verras comment par sa puissance infinie il relèvera notre bassesse, et te châtiera toi-même avec ta postérité pour la grandeur de tes crimes ».

Le sixième passa par les mêmes rigueurs, et, lorsqu'il fut près d'expirer, étant rempli comme ses frères de l'esprit de prophétie, il parla au tyran et lui dit : « Ne te trompe pas, misérable, et ne crois pas qu'il n'y ait point de justice dans le ciel pour venger notre mort et pour punir tes cruautés ; nos péchés ont attiré ce fléau ; mais Dieu qui nous a soutenus d'une manière admirable au milieu de tant de tourments, saura bien te châtier à ton tour ; non pas en père, comme il nous a châtiés, mais en juge sévère qui te fera sentir ce que c'est que de combattre contre lui ».

Au milieu de ces sanglants spectacles, il n'y avait rien de plus merveilleux que de voir la patience et la générosité de leur mère : bien loin de perdre courage en voyant enlever et massacrer en un même jour ses sept enfants, elle se consolait, au contraire, dans l'espérance de la vie immortelle dont elle savait qu'ils seraient récompensés de la main de Dieu. Elle les exhortait même l'un après l'autre dans sa langue naturelle, et remplie de sagesse et d'un courage plus que viril, elle leur disait : « Ce n'est pas moi, mes chers enfants, qui vous ai donné l'esprit, l'âme et la vie dont vous jouissez, ni qui ai formé vos membres et les parties dont votre corps est composé. Je ne savais même pas ce qui se passait dans mon sein lorsque

vous avez été conçus ; mais vous êtes redevables de ces bienfaits au Créateur du monde qui sait donner à toutes choses les origines qui leur sont convenables ; et c'est aussi lui qui, par sa miséricorde, vous rendra l'esprit et la vie que vous méprisez maintenant pour la sainteté de ses lois ».

Cependant Antiochus, tout couvert de honte et rongé de dépit de se voir vaincu par ces six généreux enfants, crut qu'il était de son honneur de gagner au moins le septième, que la faiblesse de son âge semblait rendre incapable de résistance : il lui fit donc mille belles promesses, et l'assura même avec serment qu'il le rendrait riche et bienheureux, s'il voulait se rendre à ses volontés. Mais l'enfant, ne dégénérant en rien de la constance de ses frères, protesta qu'il n'en ferait rien, et qu'il mourrait fidèle à son Dieu, selon l'exemple que ses frères lui en avaient donné. Le tyran ne pouvant rien gagner sur lui, fit approcher sa mère ; et comme apparemment il n'avait pas entendu ce qu'elle avait dit à ses enfants, parce qu'il ne savait pas sa langue, il l'exhorta bien au long à inspirer un bon conseil à ce dernier fils qui lui restait, afin qu'il pût vivre avec elle dans une heureuse tranquillité et dans la jouissance de beaucoup de biens qu'il leur voulait donner. La mère répondit qu'elle lui allait conseiller ce qui lui était le plus avantageux : et, en même temps, s'étant baissée vers lui, et se moquant du cruel tyran, elle lui dit : « Sois courageux, mon cher fils, et ne me rends pas, par inconstance et par pusillanimité, la mère d'un infidèle et d'un sacrilége. Souviens-toi que je t'ai porté neuf mois dans mon sein, et que je t'ai nourri trois ans du lait de mes mamelles : j'ai pris un soin particulier de ton éducation, et je t'ai élevé ensuite avec beaucoup de peine jusqu'à l'âge où tu es maintenant. Toute la reconnaissance que je te demande, c'est que tu regardes le ciel et la terre et toutes les créatures qui y sont renfermées, et que, reconnaissant par là la puissance infinie de Dieu, qui a tiré l'homme et toutes ces choses du néant, tu demeures inviolablement attaché à son service. Par ce moyen, tu seras digne de tes frères, qui t'ont précédé dans le martyre ; et, si je te perds pour la vie présente, je te recouvrerai avec eux au jour de la miséricorde et de la justice où Dieu rendra à chacun selon ses œuvres ».

A peine eut-elle achevé ces paroles que l'enfant s'écria : « Qu'attendez-vous, bourreaux, pourquoi différez-vous à me faire souffrir ? Je n'obéis point aux commandements du roi, mais aux ordonnances de la loi qui nous a été donnée par Moïse. Pour toi, prince inique et impie, qui as inventé tant de cruautés contre les Hébreux, tu n'échapperas pas aux rigueurs de la main vengeresse de Dieu. Si nous souffrons quelques maux passagers en punition de nos offenses, ce n'est là qu'une correction et un châtiment de père ; celui qui nous châtie nous sera bientôt propice, et, nous ayant réconciliés avec lui par sa bonté, il nous remplira de ses bénédictions et nous relèvera de notre humiliation. Mais toi, tyran cruel et barbare, qui surpasses par ta malice l'iniquité de tous les autres hommes, ne te flatte pas de vaines espérances. Dieu voit tes crimes et il a le pouvoir de te châtier, et ne doute point qu'il ne le fasse dans toute l'étendue de sa fureur et de son indignation. Il est vrai que mes frères ont enduré quelques tourments ; mais enfin ils en sont quittes et ils jouissent maintenant d'un parfait repos dans l'attente de la vie éternelle. Il n'en est pas de même de toi, puisque la justice de Dieu te prépare pour ton orgueil de justes peines dont toute ta puissance ne te pourra exempter. Sache donc, qu'à l'imitation de mes frères, je livre volontiers mon corps à la mort pour le soutien des lois de notre sainte religion, et apprends de moi, en même temps, que la juste

colère que Dieu a conçue contre notre nation va s'éteindre par mon supplice, aussi bien que par celui de mes frères, qui m'ont devancé ».

Le roi fut étrangement irrité de voir que cette sainte mère eût agi contre ses ordres et que ce généreux enfant fût devenu encore plus fort et plus résolu par ses remontrances qu'il ne l'était auparavant. Il le fit donc traiter encore plus cruellement que les autres, mais il mourut dans ces saintes dispositions et sans qu'on eût pu rien gagner sur sa constance.

Après ces sept enfants, leur mère fut aussi mise à mort; mais elle était déjà morte sept fois par la mort de ces précieux gages qu'elle aimait plus qu'elle-même; ou plutôt elle avait déjà gagné sept couronnes et sept vies en fortifiant ses enfants pour préférer la vie éternelle et incorruptible aux moments fragiles et incertains d'une vie temporelle. Saint Augustin relève admirablement le mérite de cette sainte femme lorsqu'il dit en parlant d'elle et de ses enfants : « Si ces âmes généreuses ont enduré si constamment la mort avant la passion du Fils de Dieu, sans être animées de la vue de sa croix et de l'exemple de ses souffrances, que n'eussent-elles pas fait si Jésus-Christ eût souffert avant elles et qu'elles se fussent senties obligées de lui donner corps pour corps, sang pour sang et vie pour vie! » L'historien Josèphe nous apprend quelques circonstances de l'exécution de cette glorieuse mère qui ne sont point dans l'Ecriture sainte; et, après avoir dit qu'elle s'appelait Salomona, qui est le même nom que Salomé, il ajoute :« On la dépouilla, on l'attacha par les mains au haut d'un poteau, on lui coupa les deux mamelles, et, après l'avoir cruellement déchirée à coups de fouet par tout le corps, on la jeta dans une chaudière d'huile bouillante, où, en faisant sa prière pour les femmes qui seraient enceintes, elle rendit son esprit pur à Dieu pour être porté dans les limbes et déposé dans le sein d'Abraham ».

Ces illustres Martyrs de l'Ancien Testament ont été loués par les plus grands docteurs de l'Eglise. Saint Grégoire de Nazianze a fait une oraison pleine de force et d'éloquence en leur honneur. Saint Ambroise en a aussi traité très-élégamment dans son *Livre de Jacob et de la vie bienheureuse*. Nous avons des sermons de saint Jean Chrysostome, de saint Augustin, de saint Gaudence, évêque de Brescia, de saint Léon le Grand et de saint Maxime à leur sujet. Saint Jérôme en parle dans son *Traité des Ecrivains ecclésiastiques;* Théophile d'Alexandrie, dans une de ses *Lettres pastorales*, et saint Bernard dans son épître XCVIII. Enfin, l'Eglise chrétienne les a insérés dans son martyrologe et dans son « office ecclésiastique » par un privilége qui leur est tout singulier. Saint Isidore, dans son *Livre des allégories*, en apporte pour raison que les sept Machabées, avec leur mère, ont plus particulièrement représenté les persécutions et les tourments de l'Eglise et de ses enfants, remplis des sept dons du Saint-Esprit; et saint Bernard dit de même dans l'épître que nous avons citée, savoir, que le martyre des Machabées a eu plus de rapport aux martyres du Nouveau Testament, par toutes ses circonstances, que celui des Prophètes qui ont été mis à mort par la malice des Juifs.

Leurs précieux restes, déposés d'abord à Antioche, allèrent enrichir Constantinople au temps de l'impératrice Hélène; un peu plus tard, Eudoxie, femme de Valentinien III, les fit transférer à Rome dans l'église qu'elle y érigeait sous le vocable de sa patronne, et qui porte aujourd'hui le titre de Saint-Pierre-ès-Liens. Mais si cette ville, capitale de la chrétienté, possède une partie de leurs reliques, il est certain que la ville de Cologne, en Basse-Allemagne, en possède d'autres parties très-considérables, surtout leurs

chefs sacrés, qui y furent transférés sous l'empereur Frédéric Barberousse, par Regnault, son chancelier et archevêque de cette métropole. On les voit dans une église dédiée sous leur nom, au-dessus du grand autel. D'autres oratoires ont été bâtis en leur honneur ; il y en a un à Vienne, en Dauphiné, au milieu du cloître de la cathédrale, que l'on dit avoir été bâti dès la naissance de l'Eglise, par le commandement de l'apôtre saint Paul, lorsqu'il passa par les Gaules pour aller en Espagne, ou à son retour.

Le martyre des Machabées est représenté sur un verre peint des Catacombes. Cette page de l'Histoire sainte a inspiré à Raphaël quelques dessins où le caractère des têtes s'unit à la suavité des lignes, et qui furent merveilleusement reproduites par Marc-Antoine. Le sujet de la mère des Machabées exhortant ses enfants au martyre, a été traité par Antoine Dieu, peintre français du XVII[e] siècle. On doit rappeler aussi les divers artistes des XV[e] et XVI[e] siècles, dont les compositions furent gravées pour les premières éditions de la Bible, dite de Royaumont.

L'histoire des Machabées ne se trouve pas seulement dans les Ecritures canoniques ; l'historien Josèphe, au témoignage de saint Jérôme *(De Script. eccles.)*, en avait aussi adressé le récit à Polybe de Mégalopolis. — Cf. *Les Femmes de la Bible*, par Mgr Darboy ; Baillet ; Godescard.

SAINT EXUPÈRE OU SAINT SPIRE,

PREMIER ÉVÊQUE DE BAYEUX ET CONFESSEUR

140. — Pape : Saint Hygin. — Empereur romain : Antonin, *le Pieux*.

> C'est surtout le propre des Saints de ne rien préférer au salut des âmes, ni l'honneur, ni la gloire, ni quoi que ce puisse être.
>
> *Saint Jean Chrysostome.*

Les Mémoires de l'Eglise de Bayeux nous apprennent que saint Exupère, que l'on appelle communément saint Spire, et qu'elle reconnaît pour son premier évêque, fut un de ces heureux missionnaires que saint Clément, pape, disciple de saint Pierre, envoya dans les Gaules avec saint Denis l'Aréopagite, pour y annoncer la venue du Fils de Dieu. Il était romain et d'une très-noble famille, et avait été formé à toutes les sciences qui peuvent cultiver un bel esprit. Le pays qui lui échut dans la distribution des provinces des Gaules, pour la prédication de l'Evangile, fut cette partie de l'ancienne Neustrie que l'on nomme actuellement Basse-Normandie. Il s'y rendit avec joie ; et, étant entré dans Bayeux, qui dès lors en était la capitale, il y travailla avec tant de zèle, qu'il vit bientôt le succès de ses travaux, c'est-à-dire un assez grand nombre de fidèles pour composer une Eglise florissante. Il y fit donc bâtir un oratoire, où les nouveaux chrétiens s'assemblaient, et où lui-même célébrait tous les jours les saints Mystères, et distribuait le pain de vie, qui est Jésus-Christ dans son sacrement, et le pain de la parole de Dieu. Cet oratoire était dédié en l'honneur de la sainte Vierge, et l'on croit qu'il était au lieu même où est aujourd'hui la cathédrale, qui la reconnaît toujours pour sa patronne et sa titulaire.

Trois choses contribuèrent beaucoup à cet heureux succès de la prédication du nouvel apôtre. La première était la pureté de ses mœurs et la sainteté de sa vie ; car on voyait en lui un homme qui vivait dans un corps comme s'il n'en eût point eu ; qui ne faisait pas plus d'état des richesses et de toutes les grandeurs du monde que de la poussière qu'il foulait aux pieds ; qui fuyait les honneurs avec plus de soin que les superbes n'ont d'empressement pour s'en procurer ; qui supportait les injures et les persécutions avec une douceur et une patience invincibles, et dont la vie était une prière et un jeûne continuels. La seconde chose était son zèle et la force merveilleuse de sa parole ; car, outre qu'il était naturellement éloquent et qu'il avait encore perfectionné ce don par l'étude et par l'exercice, Dieu lui donnait tant d'ardeur et de feu dans la prédication, qu'il fallait être extrêmement endurci pour ne pas se rendre à la solidité de ses raisons et à la véhémence de ses exhortations. La troisième, enfin, était la puissance de faire des miracles qu'il avait reçue de Dieu ; car il n'y avait point de maladie qui résistât à son commandement ni de nécessité corporelle ou spirituelle à laquelle il ne remédiât par la force du nom de Jésus et du signe de notre salut et de notre rédemption. Un jour, sept possédés lui ayant été amenés, après une longue prière qu'il fit à Dieu, les larmes aux yeux et prosterné contre terre, il les délivra par la vertu de ce signe salutaire : ce qui fut cause de leur conversion et de celle de cinq cents personnes qui avaient été témoins d'un miracle si éclatant. De ce nombre fut le comte de Noroy, appelé Régnobert, qui profita si bien des excellentes leçons de son maître, qu'il devint bientôt lui-même un excellent prédicateur de l'Evangile, et qu'ayant été élevé au sacerdoce par saint Spire, il fut depuis son successeur et second évêque de Bayeux. On raconte qu'un jour un païen aveugle, entendant un sermon de Régnobert, se convertit et se fit mener à lui pour être instruit plus parfaitement et recevoir le baptême. Régnobert se contenta de le catéchiser ; mais, pour le baptême, il voulut qu'il le reçût des mains de saint Spire. Il le prit donc par la main pour le conduire au saint prélat ; mais, pendant qu'il le tenait, la vue lui fut rendue miraculeusement, et il n'eut plus besoin de guide pour marcher. Ce miracle effraya Régnobert, lui faisant craindre qu'on ne lui en attribuât l'honneur, mais consola merveilleusement saint Spire, qui était ravi de voir son double esprit rejaillir sur ses disciples.

Ce grand évêque délivra encore sept autres démoniaques par les mêmes armes dont il s'était servi à l'égard des premiers. Mais les démons se retirèrent avec des cris si terribles, que tous les spectateurs en furent épouvantés et tombèrent à terre à demi morts. Cette chute leur fut salutaire. Ils apprirent par là à craindre Dieu et à se préserver de la damnation, où l'on est pour toute une éternité entre les mains de ces monstres, dont la rage contre les hommes est si épouvantable. Ainsi, ceux qui n'étaient pas encore du troupeau de Jésus-Christ détestèrent les erreurs du paganisme, et demandèrent instamment le saint baptême. Le principal de ces nouveaux convertis fut Zénon, seigneur du pays, qui marcha depuis à si grands pas dans les voies de la perfection, qu'il fut bientôt jugé digne du sacerdoce et de la dignité d'archidiacre, dont il s'acquitta saintement : l'Eglise l'a mis au catalogue des Saints.

Au reste, il ne faut pas croire que saint Spire soit toujours demeuré dans Bayeux : ayant tout le pays maritime de la Neustrie pour son ressort, il ne manqua pas d'y porter de tous côtés la lumière de la foi. C'est dans ces travaux évangéliques qu'il employa sa vie jusqu'à une heureuse vieil-

lesse. Lorsqu'il se vit près de mourir, il appela ses enfants autour de lui, et, à l'imitation de Notre-Seigneur, il les exhorta à l'union entre eux, à la charité pour le prochain, au zèle du salut des âmes, au véritable amour de Dieu, et les recommanda d'une manière pleine de tendresse au Père céleste, dont ils étaient plus les enfants que les siens, puisqu'il ne les avait engendrés en Jésus-Christ qu'afin qu'ils eussent Dieu pour père. Ensuite, ayant reçu les Sacrements avec une révérence et une dévotion extraordinaires, et voyant les Anges descendre du ciel pour conduire son âme dans la gloire, il adressa ces belles paroles au souverain Seigneur qui les envoyait : « O mon Dieu ! Lumière éternelle, Fontaine de toute piété et Roi de tout cet univers, en qui j'ai cru, que j'ai aimé, et dont j'ai annoncé la sainte doctrine, je vous prie de regarder d'un œil favorable la prière de tous ceux qui auront recours à vous par mon intercession, afin que toutes vos créatures vous bénissent dans tous les siècles des siècles ». Les clercs qui étaient présents répondirent : *Amen*. Et, au même instant, l'esprit du bienheureux Spire se sépara de son corps, pour aller jouir éternellement de la possession de son Dieu.

Saint Régnobert, son disciple, prenant soin de son corps, le fit enterrer sur une colline hors de la ville, où les fidèles firent bâtir une petite chapelle en son honneur ; elle a été changée dans la suite des temps en une paroisse ; on n'y a jamais enterré : lorsqu'on l'a essayé, cette terre, par honneur pour saint Exupère, a rejeté les dépôts qu'on voulait lui confier.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps de saint Spire fut levé par un de ses successeurs, qui le mit dans une châsse et le transporta dans l'église cathédrale de Bayeux, où il demeura jusqu'en 863. A cette époque, les fidèles neustriens, craignant que les Normands, qui désolaient toutes leurs côtes, ne missent leurs mains sacriléges sur de si précieuses reliques, les apportèrent eux-mêmes dans un château du Gâtinois appelé Palluau, avec celles de saint Leu ou Loup, évêque de Bayeux.

Quatre-vingts ans après, un comte de Corbeil, nommé Haymon, avec Elisabeth, son épouse, les firent apporter avec beaucoup de magnificence dans leur ville de Corbeil, où ils firent bâtir une église en leur honneur, et y fixèrent un abbé séculier et douze chanoines pour la célébration perpétuelle des divins offices. Haymon voulut être enterré dans cette église, et l'on y montre aussi son tombeau avec sa représentation en marbre blanc et divers monuments et témoignages de piété. Les comtes, ses successeurs, et nos rois très-chrétiens ont accordé de grands priviléges à ce chapitre ; ce qu'ont fait aussi les souverains Pontifes et les évêques de Paris pour ce qui touche le spirituel. Au commencement du XVIIe siècle, le nombre de ces chapitres fut augmenté par l'annexe qui se fit du chapitre de l'église royale et collégiale de Notre-Dame de Corbeil à celui de Saint-Spire, afin de laisser aux habitants l'église de Notre-Dame pour paroisse. Le roi Henri IV en fit expédier des lettres patentes en 1602, mais elles ne furent enregistrées au parlement qu'en 1611, un an après sa mort.

Les prodiges ont rendu le pèlerinage de Saint-Spire si célèbre, qu'on voit ordinairement dans son église une grande affluence de monde qui vient implorer son secours. Il y eut encore d'autres translations de ses reliques et de celles de saint Leu, pour les mettre dans des châsses neuves et plus magnifiques : l'une en 1317, sous le règne de Philippe le Long ; l'autre en 1454, sous le règne de Charles VII, et une troisième très-solennelle en 1619, sous le règne de Louis XIII ; et, comme elles ont toutes été faites le cinquième dimanche d'après Pâques, qui précède la fête de l'Ascension de Notre-Seigneur, la principale fête de saint Spire et de saint Leu se fait tous les ans en ce dimanche. On descend les châsses dès la veille pour dix jours, on dit Matines à dix heures du soir, et la messe à minuit, et l'on fait la procession, le jour, à neuf heures du matin ; alors ces châsses sont portées par des hommes sages et vertueux qui composent une Confrérie de porteurs à qui le pape Grégoire XIII a accordé de très-belles indulgences.

On descend encore la châsse de saint Spire, pour les sécheresses, les inondations et les incendies. En l'année 1648, le feu ayant pris aux moulins à poudre d'Essonne, et menacé Corbeil, qui en est proche, cette ville fut préservée de ce malheur par la châsse de saint Spire, qu'on opposa à la fureur des flammes.

De l'an 950 à l'an 1791, Corbeil possédait le corps entier de cet illustre pontife, qu'il n'invoqua jamais en vain : il en reçut de grands secours et de précieuses consolations. Aussi la consternation a-t-elle été générale en 1793, quand ses restes précieux furent profanés et livrés aux flammes sur une place publique de la ville.

On put soustraire à la profanation et à la destruction deux insignes reliques : la *mâchoire inférieure* et un *os de l'avant-bras*. La première est déposée à Corbeil, et la deuxième est dans l'église de Bayeux, où on a rétabli l'usage de la porter, avec les autres reliques de la cathédrale, à la procession solennelle de l'Assomption.

L'église de Saint-Exupère est encore vénérée comme le lieu de sa sépulture et de celle des saints évêques, ses successeurs, et elle renferme encore les sarcophages dans lesquels leurs corps furent déposés. Plusieurs d'entre eux, et en particulier celui de saint Exupère, ont été profanés et brisés à l'époque de la Révolution. Maintenant ils sont protégés et renfermés dans l'enceinte d'une chapelle souterraine où ils sont demeurés en leur place.

Nous avons complété cette biographie au moyen de *Notes locales* fournies par M. Girard, curé de Corbeil, et par M. Le Conte, chanoine honoraire de la cathédrale et curé de Saint-Exupère, à Bayeux.

LA DÉDICACE DE SAINT-PIERRE-ÈS-LIENS,

OU LA FÊTE DES CHAINES DU PRINCE DES APOTRES

439. — Pape : Saint Sixte III. — Empereur d'Occident : Valentinien III.

Dirupisti, Domine, vincula mea.
Seigneur, vous avez brisé mes liens.
Psalmus CXV, 17.

Felices illi nexus, qui de manicis et compedibus in coronam mutandi apostolum contingentes martyrem reddiderunt!
Heureux liens qui tenaient captifs les mains et les pieds de saint Pierre ; ils lui ont valu une couronne immortelle, et d'un Apôtre ils ont fait un Martyr!
S. Aug., *in serm.* XXIX *de Sanctis.*

L'Eglise a institué cette fête, non-seulement pour rendre grâces à Dieu de l'insigne faveur qu'il fit à l'assemblée des fidèles de Jérusalem, lorsqu'il leur rendit ce Prince des Apôtres, que le roi Hérode, surnommé Agrippa, avait fait lier de deux chaînes, en attendant que la fête de Pâques fût passée pour le faire mourir; mais aussi afin d'honorer ces chaînes, avec lesquelles les membres précieux de ce grand Apôtre avaient été attachés. Elle sait bien que lui-même les estimait plus que tous les trésors du monde, et qu'il préférait la qualité de *captif* et d'*enchaîné* pour Jésus-Christ à celle de *Prince* de son peuple et de *Chef* de tous ses disciples.

Saint Luc rapporte, dans les *Actes des Apôtres*, que cet Hérode, neveu du second par son père, et petit-fils du premier, voulant gagner l'affection des Juifs, après avoir fait trancher la tête à saint Jacques le Majeur, frère de saint Jean l'Evangéliste, fit arrêter saint Pierre et l'envoya en prison, dans le dessein de le faire exécuter publiquement et devant une foule nombreuse assemblée à Jérusalem, aussitôt que la fête de Pâques serait passée. Craignant qu'il n'échappât à sa cruauté, il ne se contenta pas de le faire enfermer; il le fit lier avec deux chaînes aux murs de la prison où il était, et le donna en garde à des soldats qui en répondaient. Cependant les chré-

tiens de la ville et des environs sentirent vivement ce coup, et, sachant combien cet Apôtre était nécessaire à l'Eglise, qui, à peine naissante, se voyait exposée à de si terribles persécutions, ils envoyaient continuellement leurs vœux et leurs soupirs vers le ciel, suppliant leur souverain pasteur de ne pas permettre que son troupeau fût si tôt privé de celui qu'il lui avait donné pour son vicaire. Cette prière fut exaucée : la nuit même où Pierre devait être exécuté, comme il dormait paisiblement dans ses chaînes, au milieu de deux soldats, outre les autres gardes qui étaient en faction devant la porte, l'ange du Seigneur descendit du ciel et remplit toute la prison d'une grande lumière; et, l'ayant trouvé endormi, il lui donna un coup sur le côté, et lui dit : « Levez-vous promptement ». En même temps, les chaînes lui tombèrent des mains, et il se leva. L'ange ajouta : « Prenez votre ceinture et chaussez-vous ». Il le fit. L'ange lui dit encore : « Mettez votre manteau et suivez-moi ». Il obéit et se mit à sa suite. Cependant il croyait que ce n'était qu'un songe, et ne pensait pas qu'on le délivrât effectivement. Mais lorsqu'ils eurent passé l'un et l'autre le premier et le second corps-de-garde, où l'on ne s'aperçut nullement qu'ils passaient, ils arrivèrent enfin à la porte qui conduisait à la ville et qui était une porte de fer, et, en même temps, cette porte s'ouvrit sans que personne y mît la main. L'ange s'avança jusqu'au bout de la rue, et puis s'évanouit et ne parut plus. Alors Pierre, étant revenu à lui, s'écria : « Je reconnais maintenant que Dieu a envoyé véritablement son ange et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode et de toute l'attente du peuple juif ».

Tous les fidèles reçurent une joie incroyable de cette délivrance ; ils en rendirent beaucoup d'actions de grâces à Dieu, et s'étant procuré les chaînes dont l'Apôtre avait été lié, ils les gardaient religieusement dans le trésor de l'église de Jérusalem, comme une très-précieuse relique. C'est pour ce grand bienfait que la fête d'aujourd'hui a été instituée. On y doit honorer les peines et les souffrances de saint Pierre, le calme et la tranquillité qu'il avait dans sa prison et sous ses liens, la constance et la joie avec lesquelles il attendait le coup de la mort, et l'égalité d'esprit qui parut en lui, tant dans l'humiliation de son emprisonnement que dans la gloire de sa délivrance. On doit aussi remercier Notre-Seigneur de la faveur qu'il a faite à son troupeau en lui rendant un si bon pasteur, des miracles qu'il a opérés pour le délivrer, et des grands fruits qu'il lui a fait produire depuis, tant parmi les Juifs que parmi les Gentils, pour le parfait établissement du Christianisme.

Saint Pierre eut encore d'autres liens que ceux dont il fut enchaîné à Jérusalem; car, étant venu à Rome pour y prêcher l'Evangile, et ayant gagné à Jésus-Christ un grand nombre de personnes des trois ordres qui composaient cette ville, nous voulons dire des sénateurs, des chevaliers et des simples habitants, l'empereur Néron le fit saisir et commanda qu'il fût mis en prison et enchaîné. C'est de ces dernières chaînes que parlait saint Alexandre, pape et martyr, lorsque, voyant sainte Balbine porter un respect singulier aux chaînes dont il avait été lié, il l'exhorta à chercher plutôt les chaînes de l'apôtre saint Pierre : ce qu'elle fit aussi avec beaucoup de succès et de consolations. Mais c'est à la fois de celles que l'Apôtre porta dans les prisons de Jérusalem, et de celles qu'il porta dans les prisons de Rome, que parle saint Augustin, lorsqu'il dit que « toutes les Eglises de Jésus-Christ en font beaucoup plus d'état que de l'or le plus pur et le plus précieux ». C'est encore sur ces chaînes que saint Jean Chrysostome, ou plutôt saint Procle, un de ses successeurs dans la chaire de Constantinople,

a fait un beau discours, qui est rapporté par Siméon Métaphraste et par Surius au premier jour d'août, où il dit, entre autres choses, que « Pierre les regardait comme un ornement royal; qu'il s'en trouvait beaucoup mieux paré que des colliers de perles et des vêtements de pourpre et de soie, et qu'il avait une joie extraordinaire de s'en voir lié, parce qu'il savait que ces chaînes lui procureraient une couronne immortelle dans le ciel ».

Ce qui a donné occasion à cette fête, ce fut la dédicace d'une église sous le nom de *Saint-Pierre-ès-Liens*, et les grands miracles qui se sont faits par leur moyen. Voici ce que nous en apprend l'*Histoire ecclésiastique :*

L'impératrice Eudoxie, femme de l'empereur Théodose le Jeune, était allée en Palestine visiter les saints lieux consacrés par les mystères de notre rédemption; Juvénal, patriarche de Jérusalem, lui fit présent des deux chaînes dont le Prince des Apôtres avait été lié dans la prison d'Hérode. Cette princesse les reçut avec un respect et une joie extraordinaire (439), puis, les considérant comme des reliques précieuses, elle en réserva une pour la ville de Constantinople, et elle envoya l'autre à sa fille Eudoxie, qui avait épousé, depuis deux ans, l'empereur Valentinien III. Eudoxie reçut avec une grande estime le présent de sa mère. Comme elle était à Rome, elle le porta au souverain Pontife, afin de lui faire part de sa joie. Le Pape, reconnaissant, voulut lui montrer, de son côté, les chaînes dont saint Pierre avait été lié à Rome. Il arriva alors un grand miracle : ces deux chaînes, ayant été approchées l'une de l'autre, s'unirent d'elles-mêmes si parfaitement ensemble qu'elles ne parurent plus qu'une même chaîne forgée par un seul ouvrier. Eudoxie, admirant ce prodige, n'eut garde de redemander sa relique; mais, laissant toute cette longue chaîne à l'Eglise, elle fit bâtir un beau temple pour la placer et l'exposer à la vénération des fidèles. Ce temple fut d'abord appelé Eudoxie, du nom de sa fondatrice; mais depuis il a été appelé Saint-Pierre-ès-Liens, et c'est un titre de cardinal.

La chaîne qu'Eudoxie porta à Constantinople, fut aussi reçue avec toute sorte de vénération, et on y bâtit pareillement une église pour lui servir de sanctuaire. Ainsi, la dédicace de ces deux maisons de Dieu se fit presque en même temps; mais celle de l'église de Constantinople fut marquée au 16 janvier, tandis que celle de l'église de Rome fut mise au 1er août. Par ce moyen, on abolit à Rome une fête du paganisme qui se faisait en ce même jour pour la dédicace du temple de Mars et pour la naissance de l'empereur Claude. Dieu a fait voir par des miracles insignes qu'il approuvait le culte de ces liens sacrés, et qu'ils étaient dignes de beaucoup de vénération; car, en les touchant ou en se les faisant mettre sur la tête, on recevait la guérison de plusieurs maladies et du soulagement en de très-grands maux. Les Papes, lorsqu'ils voulaient faire un présent considérable, envoyaient un peu de la limure de ce précieux fer, comme nous l'apprennent plusieurs Epîtres de saint Grégoire le Grand. Quelquefois, ils envoyaient cette limure enchâssée dans une clef d'or ou d'argent : ceux qui la recevaient avaient coutume de se la pendre au cou, pour se préserver, par la protection de saint Pierre, des accidents funestes de cette vie. C'est ainsi que le même saint Pontife en usa envers Childebert, roi de France, pour qui il avait beaucoup de respect et une affection singulière, comme on le voit dans l'Epître VI du livre V qu'il lui écrivit sur ce sujet. Dans l'Epître XXIII du livre suivant, qu'il adresse à Théotiste, très-noble patricienne, sœur de Maurice, empereur d'Orient, avec un semblable présent, il rapporte qu'un seigneur lombard s'étant moqué d'une de ces clefs, et ayant voulu la rompre pour en avoir l'or, il fut à l'heure même saisi du démon,

qui le traita avec tant de fureur qu'il s'égorgea avec le couteau dont il voulait couper la clef, et mourut sur-le-champ. Saint Grégoire en envoya aussi à Anastase, patriarche d'Antioche, à Recarède, roi des Visigoths d'Espagne, et à d'autres personnages ecclésiastiques et laïques. Nous lisons aussi dans l'*Histoire ecclésiastique* que plusieurs personnes de distinction ont demandé de ces limures au Pape, et que Justin Ier, empereur d'Orient, envoya des ambassadeurs au pape Hormisdas, pour obtenir de lui une parcelle des chaînes de saint Pierre comme la chose la plus précieuse qu'il pût demander, tant la vénération de ces reliques était alors répandue en tous lieux.

Le pape Vitalien, vers l'an 657, envoya une parcelle des saintes chaînes à la reine de l'Angleterre du Nord, épouse d'Oswin. Evald, archevêque de Vienne, reçut une parcelle de *Vinculis Apostolorum* du pape Constantin; saint Grégoire III envoya une clef avec la même relique à Charles Martel; saint Léon III fit le même don à Charlemagne; saint Grégoire VII à Acon, roi de Danemark, et ensuite à Alphonse, roi de Castille.

Cependant, afin que les saintes chaînes ne fussent pas trop endommagées, les Papes cessèrent insensiblement d'en détacher des parcelles, et alors on se contenta de les laisser baiser, d'y faire toucher des objets de dévotion, et tout au plus de donner quelques morceaux des bandes de linge dont elles sont constamment enveloppées, lorsqu'elles ne sont pas exposées à la vénération des fidèles. C'est ce qui se fait encore de nos jours.

Toutefois Benoît XIV, vers la moitié du siècle dernier, voulut renouveler l'ancien usage à l'égard de la cathédrale de Bologne, sa patrie, à laquelle il donna une clef d'or qui renfermait de la sainte limaille.

D'après tout ce que nous venons de dire, on voit que les saintes chaînes ne sont plus entières. L'une d'elles se compose de vingt-huit anneaux, dont le dernier, en forme de *S*, soutient l'entrave qui serrait le cou de l'Apôtre. L'autre chaîne, réunie à la première par le prodige que nous avons raconté, est formée de cinq anneaux; quatre plus petits que les autres et le cinquième, en forme de *S*, auquel sont attachés un plus grand anneau rond et une barre de fer qui réunissent les deux chaînes. Il est probable que, dans la prison, cette barre de fer était soudée dans le mur d'un côté, et soutenait de l'autre la chaîne à laquelle se trouvait attaché le captif apostolique.

Quelques-uns des anneaux, détachés à diverses époques des saints liens, ont été perdus dans les vicissitudes des temps. Il nous reste cependant une notice certaine de la plupart d'entre eux, puisque même de nos jours ils sont en vénération dans différents pays du monde, et à Rome même. En effet, l'insigne église de Sainte-Cécile, dans le Transtevère, possède sept anneaux, lesquels, d'après la tradition, furent envoyés par Adrien Ier, en 772, à Didier, roi des Lombards, lorsque le saint Pape cherchait à apaiser et à adoucir en faveur de l'Italie ce monarque déloyal et cruel. Le cardinal Sfondrati obtint du pape Clément VIII, vers l'an 1592, d'ôter ces anneaux de l'église dédiée au Prince des Apôtres sur le lac de Côme, où on les conservait, et il les transporta à Rome dans cette église de Sainte-Cécile. La ville d'Avignon, qui eut le bonheur de posséder pendant soixante-dix ans le Siége apostolique, eut cinq anneaux des saintes chaînes.

En l'année 949, un comte que l'empereur Othon le Grand chérissait fut possédé du démon d'une manière si violente qu'il se déchirait lui-même avec ses dents. L'empereur, ayant compassion de sa misère, le fit conduire au pape Jean XIII, pour lui faire faire les exorcismes; mais à peine lui eut-on mis au cou la chaîne de saint Pierre, que l'esprit malin, n'en pou-

vant souffrir la vertu, fut contraint de sortir de son corps en jetant des cris épouvantables. Théodoric, évêque de Metz, cousin germain de l'empereur, qui était présent à cette merveille, en fut si touché qu'il jeta aussitôt la main sur la chaîne, et protesta qu'il ne la lâcherait jamais que l'on ne lui en eût donné un anneau pour son église. L'empereur supplia le Pape de contenter la dévotion de Théodoric, qui apporta l'anneau qu'il avait obtenu dans sa ville de Metz, où il le plaça dans l'abbaye de Saint-Vincent, qu'il avait fait bâtir. Il y mit aussi des cheveux de saint Pierre, et beaucoup d'autres reliques qui lui furent données. On peut en voir le dénombrement dans Sigebert, religieux et maître des novices de ce monastère. Ces précieuses reliques ont disparu en 1793.

Il y avait encore à Rome une chaire de saint Paul. Selon le témoignage du même saint Grégoire, au livre III de son *Registre*, épître XXX, adressée à l'impératrice Constance, elle faisait beaucoup de guérisons surnaturelles. Mais l'Eglise a jugé à propos de ne faire la fête que des liens de saint Pierre, pour marquer sa prééminence au-dessus des autres Apôtres, et pour rappeler que c'est à lui principalement que la clef du royaume des cieux, avec le pouvoir de lier et de délier, a été donnée. Plusieurs saints docteurs ont parlé honorablement de ces liens sacrés. Parmi les sermons de saint Jean Chrysostome, on en trouve un sur ce sujet, que le cardinal Baronius estime être plutôt de saint Procle ou de saint Germain, ses successeurs. L'auteur y traite fort au long de l'emprisonnement de saint Pierre, des peines qu'il endura dans la prison par l'inhumanité des soldats qui le gardaient, de la gloire de sa délivrance et de l'utilité incomparable que toute l'Eglise en reçut. Il lui donna aussi d'excellentes épithètes, qui font voir l'éminence de sa dignité et les prérogatives de son siége. Il l'appelle la Bouche de Jésus-Christ et de ses confrères; l'Interprète des secrets de Dieu; le Maître des cieux et des fidèles, dont la doctrine est si sûre qu'on ne peut errer en la suivant; la Colonne d'Israël spirituel, la Solidité des Apôtres, l'Affermissement de ceux qui doutent, la Gloire de l'Eglise, l'Honneur des Disciples, l'Ornement et l'appui de ceux qui ont de véritables sentiments, la Réconciliation des pécheurs, le grand Miracle du monde, la Splendeur des théologiens, l'Esprit céleste et la très-pure Demeure de la très-sainte Trinité. Ce même Docteur compare ensuite les chaînes de notre saint Apôtre avec son ombre, et dit que, si elle avait tant de force que tous ceux sur qui elle passait étaient guéris, de quelque maladie qu'ils fussent affligés, ses chaînes, qui sont quelque chose de solide, et qui ont reçu une vertu particulière de la sainteté de ses membres et de la puissance de ses mains, ouvrières de tant de miracles, doivent être beaucoup plus salutaires. Saint Augustin, dans le Sermon XXVIII des Saints, se sert aussi de la même comparaison. « Si l'ombre de Pierre », dit-il, « a été si salutaire, combien plus le sera la chaîne dont son corps a été environné ? Si la vaine apparence de son image a pu avoir la force de rendre la santé aux malades, quelle force n'auront donc pas des liens qui ont été imprimés sur ses membres sacrés ? Si saint Pierre a été si puissant avant son martyre, combien le doit-il être maintenant qu'il a triomphé de l'attaque des démons ? » Puis il s'écrie : « O chaînes fortunées, qui de menottes et de ceps ont été changées en couronnes et en diadèmes, en faisant l'Apôtre martyr ! O bienheureux liens, dont le captif a été traîné au supplice de la croix, non pas tant pour y être exécuté que pour y être consacré ! »

Pendant les grandes calamités de Rome et de l'Église, les Papes font exposer les saintes Chaînes et on les transporte processionnellement dans

d'autres basiliques, ainsi que cela a eu lieu à la fin du dernier siècle.

Le pape Pie VI, de vénérable mémoire, en butte aux perfidies de la République française, ordonna que les saintes Chaînes avec l'image achéropite du Sauveur, et celle de la sainte Vierge qui est à Sainte-Marie *in Porticu*, fussent transportées, le 17 janvier 1798, à la basilique Vaticane et de là à Sainte-Marie-Majeure et à Saint-Jean de Latran, d'où elles furent reportées le 5 février à la basilique Eudoxienne, dans laquelle elles restèrent exposées pendant cinq jours à la vénération des fidèles.

Une autre exposition solennelle des saintes Chaînes eut lieu dans le mois d'août de l'an 1814. En 1837, lorsque Rome, pour la première fois, fut envahie par le choléra, Grégoire XVI ordonna que les saintes Chaînes fussent exposées, ainsi que les autres reliques insignes, dans le but de préserver son peuple du fléau, et, si le choléra entra à Rome, il y fut de plus courte durée et moins meurtrier que dans les autres capitales de l'Europe.

Notre saint pape Pie IX, qui est enchaîné aussi dans les liens de la persécution, porte une grande dévotion aux Chaînes de saint Pierre. Il les a fait mettre dans un magnifique reliquaire en métal doré, don de sa munificence apostolique. Ces vénérables reliques sont enfermées pendant l'année dans la sacristie Eudoxienne, au fond d'une armoire formée dans le mur. Cette armoire est fermée d'abord par un rideau de soie rouge, puis par une grille de métal doré, et enfin par une porte de bronze richement sculptée par le célèbre Pallajoli. Trois clefs ferment la porte de l'armoire, ainsi que de la grille, et ces clefs sont gardées par trois autorités différentes ; une par le souverain Pontife, l'autre par le cardinal titulaire de la Basilique, et la troisième par le Révérend Père Abbé des Chanoines Réguliers de Saint-Jean de Latran, qui desservent la Basilique.

On célèbre la fête des Chaînes de saint Pierre, ainsi que nous l'avons dit, le 1er août, jour anniversaire du prodige de la conjonction des deux Chaînes, comme de la dédicace de la basilique Eudoxienne. Les Papes, en établissant cette solennité, ont eu pour but accessoire de sanctifier par le culte du Prince des Apôtres les premières journées d'août, consacrées jadis par les païens à la mémoire d'Auguste et aux fêtes de la déesse Espérance.

On expose les saintes Chaînes à la vénération des fidèles plusieurs fois pendant l'année : le 1er août, jour de la fête, et pendant toute l'octave, ensuite le cinquième jour après la fête de saint Pierre et de saint Paul, et le premier lundi de Carême.

Ces jours-là un des Chanoines Réguliers, revêtu du surplis et de l'étole, présente les Chaînes à baiser aux fidèles, et, faisant toucher à leur cou le collier par lequel saint Pierre a été enchaîné, il prononce les paroles suivantes : *Per intercessionem beati Petri Apostoli liberet te Deus ab omni malo. Amen.*

« Que par l'intercession du bienheureux Pierre, apôtre, Dieu te délivre de tout mal. Ainsi soit-il ».

Après avoir parlé des Chaînes de saint Pierre, il nous reste à dire un mot de la confrérie récemment établie en leur honneur.

En 1864, on vit arriver de France à Rome une quantité de chaînes de montre d'un nouveau genre, de jolie forme et qui se vendaient à vil prix. Elles portaient à l'une des extrémités un petit globe qui figurait un boulet de canon.

Beaucoup de personnes, les jeunes gens surtout, en firent emplette et les portèrent sans scrupule, comme on porte tant d'autres objets de ce

genre qui nous viennent de la mode ; ils étaient loin de se douter de ce qu'elles signifiaient.

C'était un piége perfide que tendaient les révolutionnaires aux personnes honnêtes et aux gens de bien.

Lorsque les émissaires du mal virent leurs chaînes suffisamment répandues, ils divulguèrent qu'elles étaient des symboles du prétendu « esclavage où gémissait Rome sous le joug de la papauté », et que le petit globe mystérieux représentait les bombes de l'assassin Orsini, le même qui conspira contre Napoléon III pour le forcer à faire l'unité italienne.

Une semblable révélation, bien que faite à mi-voix, suffit pour que toute personne honnête jetât avec horreur ce signe séditieux, et on ne l'a plus vu porter, depuis, que par un petit nombre d'individus ouvertement attachés à la révolution.

Néanmoins, le but de la secte était atteint ; on pouvait croire que les Romains partageaient ses aspirations perfides en acceptant ces fameuses chaînes, auxquelles, pour la première fois, on donna le nom de *chaînes Orsini.*

C'était là un impudent mensonge qui n'obtint aucun crédit ; et comme souvent le mal produit un bien, il fut la cause d'une belle pensée, qui peut-être, avec l'aide de Dieu, produira quelques bons résultats. L'indignation suggéra à des jeunes Romains de prendre occasion de ce fait pour accroître la dévotion des fidèles envers l'un des plus vénérables monuments de la Rome Papale, c'est-à-dire de propager et de raviver plus que jamais le culte des Chaînes de saint Pierre en en faisant des *fac-simile* pour servir de chaînes de montre. Ainsi les anciens chrétiens et les saintes femmes des premiers siècles aimaient à témoigner leur amour pour Notre-Seigneur, pour la sainte Vierge et les Saints en portant leurs images et leurs emblêmes sculptés sur des bagues, des pierres précieuses et d'autres ornements.

Le souverain Pontife bénit cette pensée et daigna accorder aussitôt les plus amples facilités pour examiner les saintes Chaînes et en prendre le dessin.

On mit la main à l'œuvre, et après avoir surmonté quelques obstacles, on parvint à obtenir un *fac-simile* exact et propre à former une chaîne de montre.

Tandis que l'entreprise semblait avoir réussi, elle eut à subir, comme toutes les bonnes choses dans leur début, des luttes aussi inattendues qu'obstinées ; un instant elle fut sur le point d'être abandonnée. Toutefois, les Chaînes de saint Pierre ont modestement, mais fermement résisté à l'orage : elles commencent à se répandre, elles sont recherchées par les personnes les plus distinguées, et les dames les plus nobles et les plus élégantes n'hésitent pas à témoigner de leur dévouement à saint Pierre et au Saint-Siége, en portant sur leurs riches vêtements la Chaîne de fer du premier Vicaire de Jésus-Christ.

La confrérie est placée sous le patronage de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge Marie, et de saint Pierre, prince des Apôtres.

Le but de la Confrérie est de propager autant qu'il est possible, et dans tous les lieux, le culte des Chaînes sacrées du Prince des Apôtres et le dévouement au Saint-Siége ; de prier, selon l'intention du souverain Pontife, pour les nécessités de la sainte Église romaine, la conversion des fidèles et des pécheurs et l'extirpation des hérésies et des blasphèmes.

Chacun des membres devra se procurer un fac-simile en fer des Chaînes de saint Pierre : ce fac-simile sera orné d'une petite croix semblable à celle qui servit au crucifiement du Prince des Apôtres.

Ce fac-simile devra avoir touché aux Chaînes sacrées de saint Pierre ; on y joindra une attestation imprimée, signée par le Très-Révérend Père Abbé de la Basilique Eudoxienne, et munie du timbre sec de ladite abbaye ; cet imprimé servira de certificat d'inscription.

Chaque membre devra porter ce fac-simile sur ses habits, de la manière qu'il jugera la plus convenable. Pour éviter les contrefaçons et les abus, les fac-simile ne seront distribués que par les personnes dûment autorisées à cet effet.

Voici quelles sont les prières et pratiques pieuses à faire par les membres :

1° Réciter chaque jour, en quelque langue que ce soit et à l'intention indiquée à l'article 1, § 2, un *Pater*, un *Ave* et un *Gloria*, avec l'invocation : *Saint Pierre, priez pour nous ;*

2° S'approcher, partout où l'on pourra, des saints sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, les jours suivants : Le 18 janvier, fête de la Chaire de saint Pierre à Rome ; le 29 juin, fête du martyre de saint Pierre ; le 1er août, fête de saint Pierre-ès-Liens, jour choisi pour fête principale de la Confrérie ;

3° Visiter, ces jours-là ou l'un des jours de l'Octave de saint Pierre, l'église dite Basilique Eudoxienne, élevée en l'honneur des Chaînes du Prince des Apôtres ;

4° Pour les membres hors de Rome, visiter, comme ci-dessus, une église ou chapelle publique, dédiée à saint Pierre, s'il y en a une dans la localité qu'ils habitent ; sans cela, visiter chacun son église paroissiale ;

5° A l'annonce du décès d'un membre, réciter pour le repos de son âme, le psaume *De Profundis ;* ceux qui ignorent cette prière peuvent la remplacer par une autre.

De nombreuses indulgences ont été accordées par Sa Sainteté Pie IX aux membres de la Confrérie.

La confrérie des *Chaînes de Saint-Pierre* a été inaugurée à Toulouse le 1er août 1870, dans l'église de Saint-Pierre. Monsieur le curé de cette paroisse est nommé directeur de cette affiliation, par lettre de Monseigneur l'archevêque, datée de Rome (pendant le concile) le 20 juin de la même année. Cette nomination a été confirmée le 14 juillet, par le Révérend Père Abbé de la basilique de Saint-Pierre-ès-Liens à Rome, président général de cette archiconfrérie. Un dépôt de petites Chaînes de Saint-Pierre venues de Rome et accompagnées chacune de son authentique, est établi dans la sacristie de la paroisse Saint-Pierre à Toulouse.

Pour appartenir à la confrérie et jouir de ses priviléges, on doit porter sur soi une de ces petites chaînes et se faire inscrire au registre qui est ouvert dans la même église.

Les fidèles peuvent apprendre, par tout ce que nous venons de dire, combien il est honorable de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ : car, bien qu'il n'y ait que les liens de saint Pierre qui soient honorés sur la terre d'une fête particulière, cette fête, néanmoins, nous fait connaître que toutes les peines que nous endurons patiemment en cette vie seront récompensées dans le ciel d'une gloire incomparable et qui ne finira jamais.

Nous nous sommes servi, pour compléter cette biographie, de l'*Histoire de saint Pierre,* par l'abbé Maistre ; de l'*Histoire des saintes Chaînes* et d'un ouvrage publié à Rome sur la *Confrérie* établie en leur honneur.

SAINT FRIARD, RECLUS AU DIOCÈSE DE NANTES,

PATRON DES LABOUREURS

ET SAINT SECONDEL OU SECOND, DIACRE ET SOLITAIRE

557. — Pape : Benoît Ier. — Roi de France : Chilpéric Ier.

Attachez-vous à la solitude, elle est comme la mère de la prière et de la pureté ; et là exercez-vous chaque jour à la lecture des livres saints, à l'examen de votre propre cœur.

Saint Bonaventure.

Friard vint au monde vers l'an 511. Ses parents étaient de pauvres laboureurs de la paroisse de Besne (Loire-Inférieure), au diocèse de Nantes, en Bretagne, mais qui avaient la crainte de Dieu et observaient fidèlement ses commandements. Suivant leur exemple, notre Saint s'adonna de bonne heure à la piété, et y fit en peu de temps des progrès considérables. Il jeûnait et priait avec ferveur, fréquentait dévotement les sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie, assistait avec joie aux divins offices, et on ne voyait en lui que des exemples de chasteté, de modestie et d'humilité. Son occupation ordinaire était de labourer la terre et de travailler à la campagne pour gagner sa vie. Aux heures du repas, qu'il achevait en peu de temps, se contentant souvent d'un peu de pain et d'eau, il se retirait à l'écart, et se mettait à genoux pour répandre son âme devant son Dieu. Dans le plus fort de son travail, il ne perdait point le souvenir de sa présence : il avait toujours l'esprit élevé vers lui et quelques versets des psaumes dans la bouche. Il ne parlait guère avec les hommes, mais son entretien ordinaire était avec son souverain Seigneur. La pureté admirable dont il était doué faisait qu'il ne pouvait souffrir dans ses compagnons aucune action ni aucune parole lascive et déshonnête. Lorsqu'ils y tombaient, il les en reprenait avec force, et, s'ils ne s'en corrigeaient pas, il se retirait de leur compagnie, de peur d'avoir la vue ou l'ouïe souillée de quelque chose d'indécent. Il faisait souvent le signe de la croix sur lui et sur toutes les choses qu'il maniait, et avait presque toujours sur la langue ces paroles du Roi-Prophète : *Adjutorium nostrum in nomine Domini, qui fecit cœlum et terram ;* « Notre secours est dans le nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre ».

Cependant ses compagnons de travail, qui n'avaient guère de piété, se moquaient de sa dévotion et en faisaient entre eux des railleries. Un jour qu'un essaim de guêpes, s'étant levé dans le champ, les contraignit de s'enfuir sans pouvoir continuer la moisson, à cause des piqûres et des plaies sanglantes qu'ils en recevaient, ils lui dirent en se moquant : « Eh bien ! Friard, toi qui fais tant de signes de croix sur tes yeux, tes oreilles et ta bouche, et qui l'imprimes même sur les chemins par où tu dois passer, que ne chasses-tu par ce signe ces insectes importuns qui nous empêchent de moissonner ? » Friard, jugeant qu'il y allait de la gloire de Dieu et de l'hon-

neur de la Croix qu'il voyait méprisés, de faire quelque chose d'extraordinaire en cette occasion, se mit à genoux et pria instamment Notre-Seigneur de faire que ces mouches ne les incommodassent plus. Il sentit aussitôt que sa prière était exaucée, et dit à ses compagnons : « Allons, retournons au travail ; ces insectes ne nous feront plus de mal ». Ils le suivirent, et à peine eut-il fait le signe de la croix et dit : *Adjutorium nostrum in nomine Domini*, que les guêpes se retirèrent dans un trou de la terre, d'où elles ne sortirent plus. Ce miracle commença à le faire estimer, et fit une telle impression sur ses compagnons, qu'ils n'osaient plus se moquer de lui, mais admiraient au contraire sa vertu et en disaient du bien à tout le monde.

Un autre jour, il tomba du haut d'un grand arbre ; cette chute, pendant laquelle il répéta sa prière habituelle : *Adjutorium nostrum in nomine Domini*, ne lui fit aucun mal. Plein de reconnaissance envers Dieu, qui le protégeait si visiblement, il résolut de le servir dans la solitude. Il communiqua ce dessein à saint Félix, évêque de Nantes, qui l'approuva et lui associa deux compagnons : l'abbé Sabaudus, qui avait autrefois eu des emplois à la cour de Clotaire, roi de France, et un diacre nommé Secondel. Friard se retira avec eux dans une île de la Loire nommée Vindunet [1], où il commença les exercices pénibles d'un véritable ermite. Sabaudus ne persévéra pas avec lui ; car, s'ennuyant de n'être plus abbé, et de n'avoir plus les satisfactions que sa prélature lui donnait auparavant, il s'en retourna dans son cloître ; mais peu de temps après il fut assassiné : saint Grégoire de Tours dit que l'on n'a pu en savoir la cause. Secondel eut plus de constance, et Friard mena avec lui une vie si pure et si parfaite, qu'ils paraissaient plutôt des anges que des hommes. Leurs cellules, néanmoins, étaient peu séparées, et ils ne se parlaient que rarement, de peur que l'entretien mutuel ne diminuât leur application à Dieu, et la ferveur avec laquelle ils s'élevaient continuellement dans le ciel.

Cependant le démon trouva moyen de tromper Secondel ; car, lui étant apparu sous la figure de Jésus-Christ, il sut lui persuader qu'il était déjà arrivé à l'état de perfection, et qu'il devait sortir de son ermitage pour aller travailler au salut des âmes, l'assurant qu'il autoriserait sa parole par de grands miracles : Secondel sortit sans en rien communiquer à saint Friard, et s'en alla prêcher la parole de Dieu dans tout le voisinage. Il fit en même temps plusieurs guérisons qui paraissaient miraculeuses et qui lui attirèrent l'estime et l'admiration de tout le monde : de sorte qu'on le publiait partout comme un grand Saint. Ce succès lui enflant le cœur de plus en plus, il repassa dans l'île pour faire part à notre Saint de ces bonnes nouvelles. Mais Friard, qui était éclairé d'en-haut, et qui, d'ailleurs, aperçut en lui des manières toutes séculières qu'il avait déjà contractées par ses relations avec les hommes, reconnut aussitôt l'artifice du démon. Il lui dit donc en soupirant et en pleurant : « Malheur à vous, mon frère ; car assurément le tentateur vous a trompé. Allez, retournez dans votre cellule, humiliez-vous devant Dieu et faites pénitence de cette faute ». Ces paroles dissipèrent tout le nuage dont l'esprit de Secondel avait été couvert ; il s'aperçut lui-même de l'illusion à laquelle il avait déféré, et, sentant en lui que ses travaux évangéliques n'avaient eu pour effet que des mouvements de vaine gloire, il en gémit du plus profond de son cœur, se jeta aux pieds de Friard, et le pria d'intercéder auprès de Notre-Seigneur, afin que cette

1. Il est difficile de dire quelle est cette île, qui n'est plus connue sous ce nom.

légèreté lui fût pardonnée. « Prions ensemble », lui dit Friard, « et Dieu, qui est infiniment miséricordieux, ne manquera pas de vous être propice ». Ils se mirent donc en oraison ; le démon, ayant encore pris l'apparence de Notre-Seigneur, apparut de nouveau à Secondel et lui fit une sévère réprimande de ce que, contre son ordre, il avait quitté l'assistance de tant d'âmes qui se perdaient, pour revenir dans son ermitage. Mais ce saint diacre ne se laissa pas séduire une seconde fois. « Je sais », dit-il au démon, « que tu n'es point Jésus-Christ, mon Sauveur, mais un séducteur qui veut me faire perdre la couronne de la persévérance ; si tu veux que je change de sentiment, imprime sur ton front le signe salutaire de la croix, que Jésus-Christ a toujours aimée, et tu me donneras sujet de te croire ». Le démon n'en fit rien, et Secondel ayant fait le signe de la croix sur lui-même, il s'évanouit. Mais il ne tarda pas à revenir : car s'étant fait accompagner d'une troupe de malins esprits aussi méchants que lui, il le vint retrouver et le battit si cruellement qu'il le laissa demi-mort. Ce fut là le dernier effort de cet ennemi des hommes contre le bienheureux diacre : car, depuis ce temps-là, il ne l'inquiéta plus et le laissa en paix. Secondel persévéra donc plusieurs années dans sa profession, et après avoir longtemps pleuré sa légèreté, il mourut saintement, plein d'années et de bonnes œuvres. Son corps fut inhumé dans l'église de Besné, où il a fait plusieurs miracles. Il en est le second patron.

Pour saint Friard, qui lui survécut, après qu'il lui eut rendu les devoirs de la sépulture, il revint à son ermitage et s'y enferma. Un jour, se promenant dans l'île, il trouva une branche d'arbre que le vent avait abattue. Il la ramassa, et elle lui servit de bâton plusieurs années. Mais lorsqu'elle fut entièrement sèche, il la replanta et l'arrosa avec soin. Enfin elle prit racine, porta des fleurs et des fruits, et devint un si bel arbre qu'on le venait voir par curiosité. Il s'en aperçut, et, craignant la vaine gloire, il le fit arracher : en cela il ne fut pas moins admirable que par le miracle qu'il avait fait de lui rendre la vie, tout sec qu'il était. Une autre fois, ayant rencontré un autre arbre chargé de fleurs que le vent avait déraciné, il en eut pitié et pria Dieu que tant de belles fleurs ne fussent point perdues. Ensuite il en coupa toutes les racines avec sa serpe et l'ayant fait pointu par le pied, il le ficha en terre. Sa confiance en Dieu ne fut pas inutile : à l'heure même l'arbre jeta de nouvelles racines, et, tirant le suc de la terre, il conserva ses fleurs tant qu'il fallut, et porta la même année de fort beaux fruits. Ces prodiges et beaucoup d'autres attiraient grand nombre de personnes à sa cellule, pour se recommander à ses prières, et il ne manquait pas de leur donner des instructions salutaires pour les mettre dans la voie du bonheur éternel.

Enfin, le temps de sa récompense arriva ; il fut attaqué d'une fièvre violente, et sut qu'il allait mourir. Il en avertit ceux qui l'assistaient, et, leur marquant le jour où ce bonheur devait lui arriver, il les pria de l'annoncer à saint Félix, son évêque, afin qu'il voulût bien l'assister à cette heure dernière. Saint Félix se trouva alors si occupé que, ne pouvant y aller, il manda au Saint qu'il le suppliait d'attendre un peu, et qu'aussitôt que ses affaires seraient expédiées il ne manquerait pas de se rendre à sa cellule. C'est ainsi que ces amis de Dieu disposaient du temps de la vie et de la mort, comme s'ils en eussent été les maîtres absolus. Les messagers étant revenus auprès de saint Friard, qui semblait être près d'expirer, lui rapportèrent la réponse de saint Félix. « Levons-nous donc », dit-il, « et attendons notre frère » ; et en même temps la fièvre le quitta, et il se leva

comme s'il n'eût plus eu mal. Lorsque saint Félix fut dégagé, il le vint trouver, suivant sa promesse. Alors cet homme céleste, qui gémissait en lui-même du retardement de son bonheur, lui en fit une plainte amoureuse, et lui dit : « O saint Prêtre, vous me faites longtemps attendre, et vous retardez extrêmement le voyage que je dois faire à l'éternité ». La fièvre le reprit aussitôt, il se coucha, reçut du bienheureux évêque le baiser de paix et tous les secours que l'Eglise donne aux moribonds, et, le matin suivant, étant muni des Sacrements, de la bénédiction épiscopale et de la prière, il rendit son âme entre les mains de son Créateur. Ce fut le 1er août 577. A l'instant même sa cellule trembla, et elle fut remplie d'une odeur très-agréable. Saint Félix et ses clercs célébrèrent ses obsèques, et firent porter son corps dans l'église de Besne, lieu de sa naissance, où Dieu l'a honoré de plusieurs miracles.

Saint Friard est le patron des laboureurs, aussi bien que saint Isidore, dont nous avons donné la vie au 10 mai.

On le représente arrosant un arbrisseau. Cet arbrisseau était, comme nous l'avons vu, un bâton à l'usage du Saint. Ce bâton planté par lui et arrosé produisit des fruits. Cette merveille ayant attiré un grand concours, le Saint craignit la considération qui lui en reviendrait et abattit l'arbrisseau.

CULTE ET RELIQUES.

Ses reliques, ayant depuis été levées de terre, ont été portées en partie dans la cathédrale de Nantes ; le reste est demeuré dans cette église de Besne, dont il est le principal patron.

On conserve encore aujourd'hui, dans l'église de Besne, diocèse de Nantes, une partie des reliques de saint Friard et de saint Secondel, son ami et le compagnon de sa solitude. Ces reliques, qui ne sont pas très-considérables, sont renfermées dans deux reliquaires en bois doré.

On y voit aussi les tombeaux des deux Saints, qui sont en forme de cercueils, d'une seule pierre. A un kilomètre environ de l'église paroissiale existe un petit oratoire, que l'on assure avoir été bâti sur l'emplacement qu'occupait la cellule de saint Secondel. Tout près de cet oratoire, la tradition du pays indiquait une portion de landes qui aurait formé le petit jardin que le pieux compagnon de saint Friard cultivait de ses mains. Monseigneur l'évêque de Nantes, dans sa dernière visite pastorale, a acheté ce terrain, dont il a fait don à la fabrique, et aujourd'hui, une statue en pierre de saint Secondel s'élève au milieu du jardin, à quelques pas de l'oratoire dont nous venons de parler.

Dans le Propre du diocèse, approuvé à Rome en 1857, on a obtenu l'autorisation de faire la mémoire de saint Secondel au 29 avril, et la fête de saint Friard, du rit double-mineur, au 2 août. Ce sont les deux jours assignés à la fête des saints Confesseurs par la tradition immémoriale de la paroisse de Besne, où leur culte est demeuré très-populaire.

Les reliques de saint Friard, que l'on possédait à la cathédrale de Nantes, avant la Révolution, ont été perdues.

Nous avons tiré cette vie de saint Grégoire de Tours et de ce que le Père Alexandre, de Morlaix, a écrit dans son *Histoire des Saints de Bretagne*, sur les vieux manuscrits de la même église de Besne. Nous l'avons complétée avec des *Notes locales* dues à l'obligeance de M. l'abbé F. Richard, vicaire général de Nantes. — Cf. *Vies des Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau.

SAINT ETHELWOLD, MOINE DE GLASTONBURY,

ÉVÊQUE DE WINCHESTER, EN ANGLETERRE, ET CONFESSEUR.

984. — Pape : Jean XIV. — Roi d'Angleterre : Ethelred II.

Divina sapientia vera est scientia.
La sagesse divine est la vraie science.
Sextus le philosophe, *Sent.* CCCXCII.

Saint Ethelwold, qui sortait d'une famille honnête, eut pour patrie la ville de Winchester. Animé dès son enfance d'un désir ardent de ne vivre que pour Dieu, il pria le Père des lumières de lui faire connaître un guide expérimenté qui pût le conduire dans les voies du salut. Il le trouva dans la personne de saint Dunstan, abbé de Glastonbury. S'étant adressé à lui, il reçut de ses mains l'habit monastique. Il ne chercha plus que la vraie sagesse, qu'il savait préférable à tous les trésors, et pour l'acquisition de laquelle on doit tout sacrifier. La prière, les larmes et le travail firent toutes ses délices, et il dirigeait tous ses efforts vers ce bien estimable que Dieu lui-même nous invite à nous procurer. On reconnaissait au zèle avec lequel il travaillait à se perfectionner, que le Saint-Esprit régnait déjà dans son cœur. Il montrait aussi beaucoup d'ardeur pour l'étude des sciences qui se rapportent à la religion, parce que cette étude faisait une partie essentielle de ses devoirs. Saint Dunstan, qui connut bientôt son mérite, le fit doyen de sa communauté.

En 947, le roi Edred rebâtit et dota richement l'abbaye d'Abingdon, qui avait été fondée par le roi Clissa en 675, et depuis considérablement agrandie par Ina. Ethelwold fut choisi pour gouverner cette abbaye, qui était dans le Berkshire. Il y établit une parfaite régularité, qui servit depuis de modèle à plusieurs établissements semblables. Il fit venir de Corbie un maître de chant, et adopta les observances du monastère de Fleury, alors célèbre par la sainteté de ceux qui l'habitaient. Osgar, un de ses disciples, avait passé quelque temps dans ce monastère pour rapporter en Angleterre ce qu'il aurait vu se pratiquer en France.

La fureur des Danois avait causé les plus grands ravages dans la Grande-Bretagne ; on n'y voyait presque plus de maisons religieuses, et il n'y avait plus de moines qu'à Glastonbury et à Abingdon. La jeunesse y était mal élevée ; l'ignorance avait pris la place du savoir, et l'on était dépourvu de tous les moyens propres à éclairer les esprits et à rendre les cœurs vertueux. Ces circonstances déplorables excitèrent le zèle de ceux qui s'intéressaient à la gloire de Dieu, et surtout de saint Dunstan, de saint Ethelwold et de saint Oswald. Ces trois grands hommes s'appliquèrent de toutes leurs forces à rétablir le goût de l'étude et à faire refleurir les lettres.

Saint Ethelwold fut sacré évêque de Winchester par saint Dunstan, qui avait été placé sur le siége de Cantorbéry. Il eut bien des abus à réformer. Il commença par faire rentrer dans le devoir les ecclésiastiques, auxquels l'ignorance, encore plus que la corruption, faisait violer les règles les plus sacrées. Les efforts de son zèle furent cependant inutiles à l'égard de plu-

sieurs. Les chanoines séculiers de sa cathédrale se montrèrent incorrigibles; il les chassa après leur avoir assigné de quoi subsister, et mit en leur place les moines d'Abingdon, dont il fut tout à la fois l'évêque et l'abbé. Il y en eut trois qui prirent l'habit et restèrent attachés au service de cette église. L'année suivante, le saint évêque ôta de nouveau le monastère de Winchester aux chanoines séculiers qui l'occupaient, et leur substitua des moines qui furent gouvernés par un abbé. Il fit réparer dans la même ville le monastère des religieuses, dédié sous l'invocation de la Sainte Vierge. Ayant acheté du roi les terres et les ruines de celui de Saint-Audry, dans l'île d'Ely, lequel avait été brûlé par les Danois cent ans auparavant, il bâtit à la même place une célèbre abbaye d'hommes qui éprouva les effets de la libéralité du roi Edgard, et qui, depuis, fut connue sous le nom de l'île dans laquelle elle était située. Il fit aussi reconstruire, en 970, celle de Thorney, dans le Cambridgeshire, dont il avait également acheté les ruines.

Ce fut par son secours, et sous sa direction, qu'Adolphe, chancelier du roi Edgard, fit l'acquisition du terrain de l'abbaye de Péterborough, pour le rebâtir avec la plus grande magnificence. Cette maison avait été fondée en 646, par Péada, premier roi chrétien de Mercie. Elle n'avait toutefois été achevée que par Wulphère et Ethelred, frères de ce prince, et par Kinéburge et Kinewith leurs sœurs, qui voulurent y être enterrées. Elle avait subsisté avec une grande réputation de sainteté jusqu'à l'an 870, époque à laquelle les Danois la détruisirent. Adolphe, que l'on en regardait avec raison comme le second fondateur, y fit enterrer son fils unique, mort en bas âge, dans l'année 960. Il donna ensuite tous ses biens au monastère, y prit l'habit et en fut élu abbé.

Quoique saint Ethelwold s'occupât fortement de la sanctification des autres, il ne négligeait pas pour cela son propre salut. Il s'exerçait à la pratique de toutes les vertus, et rapportait tout à la gloire de Dieu. L'humilité et la charité animaient toutes ses actions extérieures. Il savait que sans ces vertus il ne lui servirait de rien de distribuer son bien aux pauvres, et même de livrer son corps aux flammes. Il savait encore que la ferveur de la dévotion doit être nourrie et augmentée dans le cœur, parce qu'autrement elle se relâche et perd son activité, à peu près comme une flèche, lancée par un arc, dont la force diminue peu à peu, et qui tombe à la fin par terre. Il joignit donc les exercices intérieurs aux fonctions extérieures, afin que les unes et les autres se soutinssent et se fortifiassent mutuellement.

Sa bienheureuse mort arriva le 1er août 984. On l'enterra dans sa cathédrale, à côté du grand autel. Plusieurs miracles ayant été opérés par son intercession, on leva son corps de terre et on le déposa solennellement sous l'autel. Cette cérémonie fut faite par saint Elphège, successeur immédiat de saint Ethelwold.

Godescard et *Acta Sanctorum*.

LE BIENHEUREUX BERTRAND DE GARRIGUE,

MISSIONNAIRE DANS LE LANGUEDOC

1230. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

Fidèle disciple de saint Dominique, et imitateur de ses vertus, il a travaillé toute sa vie pour l'édification ou l'instruction du prochain, pour le service de l'Eglise et la gloire de Dieu.

Touron, *Eloge du B. Bertrand.*

Le bienheureux Bertrand de Garrigue, dont le souvenir est en bénédiction parmi les habitants de Bouschet, naquit au XIIe siècle, dans le comtat Venaissin. S'étant consacré au service des autels et voulant travailler au salut des âmes, il se rendit en Languedoc, à l'époque où les Albigeois y causaient les plus grands ravages. Saint Dominique, qui venait d'être élu chef des missionnaires dans ce pays, trouva dans Bertrand un courage à toute épreuve et une charité que le travail ne pouvait rebuter, ni le scandale affaiblir. La mission avait besoin de tels ouvriers ; elle reçut autant de secours que de consolations de la ferveur toujours persévérante de ce digne ministre de Jésus-Christ.

Un motif de zèle l'avait fait travailler sans discontinuation jusqu'à l'année 1215 ; le même motif le porta à faire le sacrifice de sa liberté, en recevant l'habit de religieux des mains de saint Dominique, et en se dévouant pour le reste de ses jours aux fonctions du saint ministère.. Comme s'il eût commencé dès lors à vivre pour le prochain, pour le service de l'Eglise et pour la gloire de Dieu, il augmenta ses austérités, ses jeûnes, ses prières, et redoubla de vigilance sur lui-même, afin d'arriver à une parfaite sainteté, par la mortification des sens et les saintes rigueurs de la pénitence. C'est pourquoi les historiens l'appellent un homme d'une sainteté éminente et d'une rigueur inflexible pour lui-même. L'idée que le Père Bertrand avait de la sainteté souveraine du Maître qu'il avait l'honneur de servir, lui faisait regarder comme de très-grandes infidélités les fautes les plus légères ; il pleurait continuellement ses péchés avec une si vive douleur et une telle abondance de larmes que saint Dominique, craignant peut-être qu'il n'y eût en cela quelque excès, et voulant éprouver son disciple, lui ordonna de modérer ces marques extérieures de repentir et de ne pleurer désormais que pour la conversion des pécheurs. L'obéissance du Père Bertrand fut prompte, parce que son humilité était sincère. Compagnon ordinaire de saint Dominique, il mérita plus d'une fois d'être le témoin de ses miracles. Comme lui, il parla, dans une occasion, une langue qu'il n'avait point apprise ; et dans quelque autre rencontre, voyageant avec ce grand Saint, il vit une pluie abondante tomber à leurs côtés, et inonder tous les chemins sans qu'ils eussent eux-mêmes leurs vêtements mouillés par une seule goutte d'eau. Pendant la vie de saint Dominique, Bertrand garda sur tous ces faits le silence qui lui était commandé ; et lorsqu'il crut devoir en parler pour rendre gloire à Dieu, il ne s'attribua rien, il ne fit pas même connaître la part qu'il avait eue à cette dernière faveur.

Après avoir gouverné quelque temps la communauté de Saint-Romain, et avoir, depuis, contribué à la fondation du célèbre couvent de Saint-Jacques, à Paris, il fut élu, en 1221, premier provincial de la province de Provence, alors unie à celle de Toulouse. Sans jamais interrompre l'exercice de la prédication, il remplissait les devoirs de sa charge avec toute l'attention, le zèle, et cet amour de la régularité qu'on pouvait attendre d'un homme tout rempli de l'esprit de Dieu. Dans le cours de ses missions, il passa à Bouschet, et voulut faire entendre la parole de Dieu aux Religieuses de Cîteaux, qui avaient dans ce bourg un monastère très-florissant. C'était là que le Seigneur l'attendait pour récompenser ses vertus apostoliques. Il y fut atteint d'une maladie mortelle, et y termina sa sainte vie par une mort précieuse, l'an 1230.

Son corps fut inhumé dans l'église de l'abbaye avec toute la pompe que méritaient sa grande réputation et les regrets dus à sa mémoire. Guidenois, cité par Malvenda, dit qu'il fut trouvé entier et sans aucune corruption vingt-trois ans après sa mort ; il assure que de son temps il se faisait divers miracles à son tombeau, et que les habitants de la contrée l'honoraient sous le nom de saint Bertrand. Ce culte s'est perpétué jusqu'à nos jours. On conserve même précieusement aujourd'hui dans l'église de Bouschet une ancienne statue qu'on dit être celle de ce grand serviteur de Dieu.

Vies des Saints et des Bienheureux du diocèse de Valence, par M. l'abbé Nadal.

LE BIENHEUREUX PIERRE LEFÈVRE [1] DU VILLARET

PREMIER PRÊTRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

1546. — Pape : Paul III. — Roi de France : François Ier.

> Pour prouver que le génie n'est que de race divine, il détourne parfois son regard des palais des rois, semble oublier les grandes cités, et décide que l'homme de sa droite, qu'il a conçu dans sa pensée, verra le jour dans un village ignoré, et commandera au troupeau de son père avant de commander aux hommes.
>
> *Eloge du bienheureux Pierre Lefèvre.*

Le bienheureux Lefèvre vit le jour, le 13 avril 1506, dans une chétive chaumière du Villaret, petit village placé entre deux églises de Notre-Dame, celle d'Entremont et celle du Grand-Bernard, au diocèse d'Annecy (Haute-Savoie). On lui donna au baptême le nom de Pierre.

Jeune berger, il vint souvent se mettre sous la protection de Notre-Dame de tous les saints d'Entremont [2]. Sa piété fut si tendre, et ses mœurs

1. Ou mieux Pierre Favre : le premier compagnon de saint Ignace s'appelait bien Favre et non Lefèvre. Il n'y a pas de Lefèvre, ni de Favre en Savoie. Lefèvre n'est que la traduction du latin *Faber* faite par des gens qui n'avaient pas vu l'acte de naissance du second des Jésuites.

2. *Notre-Dame de tous les Saints d'Entremont*. — Entremont, comme son nom l'indique, est une gorge étroite entre les gorges du Faucigny *(Fauces)* : les Chanoines augustins de Notre-Dame d'Abondance (v. la vie du bienheureux Ponce de Faucigny) en prirent possession au nom de Dieu et de la Vierge Marie, dans la première moitié du XIIe siècle. Le prieuré qu'ils y établirent d'abord fut érigé en

si pures, que l'ange du Seigneur le prit par la main, dans les champs du Villaret, pour le mettre sur la route du sanctuaire. Il fit ses premières études au collége de la Roche, et il alla les continuer à l'université de Paris [1].

Pierre Lefèvre se rencontra à Paris avec Ignace de Loyola, François Xavier, et les premiers compagnons du fondateur de la société de Jésus. Ce fut lui qui reçut leurs vœux à Montmartre, le jour de la fête de l'Assomption, 1534.

Ignace eut Rome en partage avec le gouvernement général de la nouvelle compagnie; Xavier fut envoyé aux Indes et au Japon; Lefèvre soutint la foi en Allemagne et fonda plusieurs colléges.

Quand s'ouvrit le concile de Trente, il fut nommé théologien du Pape, pour la grande assemblée; mais il mourut à Rome le 1er jour d'août 1546. Il laissa une telle réputation de sainteté, que saint Ignace et saint François Xavier, ses amis intimes, se mirent à l'invoquer et lui donnèrent de concert le titre de Bienheureux.

La chaumière du Villaret, dans laquelle était né le Père Lefèvre était tellement usée par le temps qu'elle tomba de vétusté; mais quatorze ans après la mort de notre grand homme, deux membres de sa famille élevèrent une chapelle sur les ruines qui restaient encore, et ce fut saint François de Sales qui en consacra l'autel, en 1607.

Voici ce qu'il dit à propos de notre Bienheureux, dans *son introduction à la vie dévote :* « Le célèbre Pierre Lefèvre, premier prêtre, premier prédicateur, premier professeur de théologie de la sainte Compagnie de Jésus, et premier compagnon du bienheureux Ignace, qui fut fondateur de cette Société, revenant un jour d'Allemagne, où il avait beaucoup travaillé pour la gloire de Dieu, et passant par ce diocèse, où il était né, racontait, qu'ayant traversé plusieurs pays hérétiques, il s'était toujours très-bien trouvé de saluer, en arrivant dans une paroisse, les anges qui la protégeaient et qu'il devait visiblement à cette pratique d'avoir échappé aux embûches des hérétiques, et d'avoir trouvé les âmes si douces et si dociles à recevoir la doctrine du salut : ce qu'il disait d'un air si pénétré, qu'une demoiselle alors fort jeune, l'ayant entendu lui-même raconter ce fait, le répétait il n'y a que quatre ans, c'est-à-dire plus de soixante ans après, avec un extrême sentiment de piété : pour moi, je fus bien consolé l'année passée, de consacrer un autel au lieu même où Dieu fit naître ce saint homme, dans le petit village du Villaret, au milieu de nos montagnes les plus inaccessibles [2] ».

La chapelle du Villaret a été réparée à neuf dans ces dernières années. Le curé de Saint-Jean de Sixte, qui en est le recteur, doit s'y rendre au

abbaye l'an 1154. A une époque qu'on n'a pu préciser, l'abbaye d'Entremont fut assez heureuse pour se procurer tout un trésor de reliques des Apôtres et d'un grand nombre de Saints. Les chroniques populaires du pays disent que le coursier qui portait le précieux fardeau de ces reliques, devançant le conducteur, se dirigea droit à l'église abbatiale. Comme les portes étaient fermées, il frappa du pied et aussitôt elles s'ouvrirent d'elles-mêmes. On eut la pieuse pensée de faire incruster quelques-unes de ces reliques dans une statue de Marie qui dès lors devint l'objet d'une dévotion toute particulière sous le nom de *Notre-Dame de tous les Saints d'Entremont.*

La statue de Notre-Dame d'Entremont et ses reliques ont échappé heureusement à l'orage révolutionnaire du dernier siècle et la dévotion des anciens jours a survécu aux années. Les pèlerins accourent aux pieds de la statue bénie particulièrement de l'Assomption à la Nativité de Notre-Dame, période pendant laquelle une indulgence plénière est accordée aux dévots visiteurs.

1. Le Père Le Jay, qui fut, comme le Père Lefèvre, l'un des premiers membres de la Compagnie de Jésus, et l'un des principaux théologiens du concile de Trente, était né à Ayse, en Faucigny, et avait fait aussi ses premières études au collége de la Roche (arrondissement de Bonneville, Haute-Savoie).

2. *Introduction à la vie dévote,* 2e partie, ch. 16.

moins quarante-cinq fois chaque année, pour y célébrer le saint sacrifice.

M. l'abbé Ducis, le savant et laborieux archiviste de la Haute-Savoie, a trouvé, dans les premiers jours de 1872, la preuve authentique d'une autre chapelle qui avait été dédiée au bienheureux Pierre Lefèvre, en compagnie du bienheureux Amédée IX de Savoie, à Annecy, en 1660, dans l'Hôpital général de la Provence, tout près d'une autre chapelle où saint François de Sales avait reçu les vœux de sainte Françoise de Chantal et de ses deux premières compagnes, en 1610. Cet ecclésiastique, zélé pour la gloire des saints de Dieu, s'est empressé d'en expédier un acte approuvé au révérend Père Boerio, postulateur de la cause du bienheureux Pierre, à Rome

Nous avons emprunté ce qui précède aux diverses notes qu'a bien voulu nous adresser M. l'abbé Ducis et à l'ouvrage de M. l'abbé Grobel, intitulé : *Notre-Dame de Savoie*.

SAINT JONAT,

ABBÉ DE MARCHIENNES, AU DIOCÈSE DE LILLE (691 ou 695).

Lorsque saint Amand eut fondé (vers 643) le monastère de Marchiennes (*Marchianæ*, Ordre de Saint-Benoît) sur les terres que lui avait accordées saint Adalbaud, époux de sainte Rictrude, il y plaça, pour diriger les nouveaux religieux, l'un de ses disciples appelé Jonat, qui répondit parfaitement à sa confiance. On ne trouve rien dans les auteurs qui fasse connaître ses premières années : sa patrie, sa famille, son entrée en religion, tout est resté ignoré. Cette circonstance, qu'on rencontre dans la vie de presque tous les disciples de saint Amand, vient sans doute de ce que la plupart d'entre eux étaient des enfants étrangers et captifs, que le charitable missionnaire avait rachetés de l'esclavage, et fait élever dans quelque tranquille solitude.

Tous les auteurs se bornent à faire l'éloge de la sagesse et de la vertu de Jonat. Comme religieux, il était le modèle de ses frères ; comme abbé, il les dirigea avec une prudence qui fait son éloge comme celui de saint Amand qui l'avait formé. Quelques mots, qu'on rencontre dans des actes très-anciens, sembleraient supposer qu'il accompagna quelquefois le missionnaire dans ses courses apostoliques. « Ces deux hommes saints », y est-il dit, « brillant dans la maison du Seigneur comme des astres éclatants, chassaient devant eux les ténèbres profondes de l'idolâtrie et du péché. Par leurs exemples et leurs prières, ils eurent le bonheur d'introduire beaucoup d'âmes dans les cieux ».

Lorsque sainte Rictrude, après la mort de son époux, se retira au monastère de Marchiennes avec ses deux plus jeunes filles, saint Jonat fut encore chargé de leur direction et de celle des personnes qui vinrent auprès de la sainte veuve embrasser la vie religieuse. Les conseils de son expérience, la gravité de ses mœurs et la sainteté de sa conduite, exercèrent une très-heureuse influence dans le monastère, et dans toute la contrée, où son nom resta longtemps en vénération. Pour achever l'éloge de ce vénérable abbé, et suppléer, autant qu'il est possible, au silence des auteurs, rappelons encore ces paroles d'un ancien hagiographe : « Jonat était chaste de corps, humble d'esprit, d'un extérieur doux et pacifique, affable et aimable envers tous. Une grâce particulière brillait sur son front comme un reflet de ses vertus, et attirait invinciblement les cœurs à lui ».

Il mourut au monastère de Marchiennes le 1er août 691, ou, selon d'autres, 695. Son corps reposait dans l'église de l'abbaye.

Acta Sanctorum Belgii, **traduction de M. l'abbé Destombes.**

IIe JOUR D'AOUT

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Nocera degli Pagani *(Nuceria Alfaterna)*, ville d'Italie, dans la Principauté Citérieure. le bienheureux décès de saint ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI, évêque de Sainte-Agathe des Goths, fondateur de la Congrégation du Très-Saint Rédempteur, illustre par son zèle pour le salut des âmes, par ses discours, ses écrits et ses exemples; il fut, cinquante-deux ans après sa mort (1839), canonisé par le pape Grégoire XVI. 1787. — A Rome, au cimetière de Calliste, la naissance au ciel de saint ETIENNE Ier, pape et martyr, qui, durant la persécution de Valérien, bien que des soldats fussent entrés dans l'église pour le faire mourir, demeura ferme et intrépide devant l'autel où il disait la messe, et acheva les saints Mystères qu'il avait commencés; après quoi il fut décapité sur son trône. 257. — A Nicée, aujourd'hui Isnik, en Bithynie, le martyre de sainte Théodote et de ses trois fils. L'aîné, nommé Evode, confessant hardiment le nom de Jésus-Christ, fut d'abord meurtri de coups de bâton par l'ordre du consulaire Nicétius; ensuite Théodote et les trois frères furent brulés tout vifs par sentence du même juge [1]. IVe siècle. — En Afrique, saint Rutile, martyr, qui, après avoir souvent échappé à la rigueur de la persécution en passant d'un lieu à l'autre et s'être même quelquefois racheté du danger à prix d'argent, fut un jour arrêté à l'improviste, et présenté devant le tribunal du juge, où il souffrit plusieurs tourments : enfin, on le jeta dans le feu, et il fut couronné d'un glorieux martyre. 211. — A Padoue, ville forte du royaume d'Italie, saint Maxime, évêque de ce siége, et confesseur, qui termina heureusement sa carrière illustre par beaucoup de miracles [2]. IIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Beauvais, anniversaire de l'inauguration de la chapelle de NOTRE-DAME DE BON SECOURS. 1637. — Au diocèse de Tarbes, pèlerinage à NOTRE-DAME DE MÉDOUS. — Aux diocèses de Blois et de Chartres, saint BOHAIRE ou BÉTHAIRE *(Betharius)*, évêque de ce dernier siége et confesseur, célèbre par son amour pour ses diocésains. Vers 623. — Au diocèse de Nantes, saint Friard, reclus, patron des laboureurs, dont nous avons donné la vie au jour précédent. — Au même diocèse, mémoire de saint Etienne, pape et martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. — Près de Morlaix, au diocèse de Quimper et Léon, anniversaire de la fondation de la chapelle de Saint-Jean du Doigt, en l'honneur de quelques parcelles de reliques du Précurseur, apportées en Bretagne au XVe siècle. Dans le voyage que la reine Anne de Bretagne fit à Morlaix en 1505 et 1506, elle alla visiter l'église et la relique de saint Jean. On montre encore, auprès de Morlaix, une croix de pierre, appelée la *Croix de la Reine*, qui a été plantée au lieu où la reine descendit de sa litière, pour achever le reste du voyage à pied. L'église de Saint-Jean du Doigt (Finistère, arrondissement de Morlaix, canton de Lanmeur) possède encore la relique de saint Jean, et c'est toujours un pèlerinage très-fréquenté. Vers 1437. — En Bretagne, fête de tous les saints confesseurs de la foi, qui périrent dans la contrée pendant les troubles du Calvinisme. 1562 et 159?. — Au diocèse d'Autun, anniversaire de l'érection des *Confréries* pour la construction des églises. Au XIIe siècle, la construction des basiliques élevées à la gloire de Dieu et dédiées à la sainte

1. Les Grecs font leur fête le 29 juillet. Les martyrologes de saint Jérôme marquent au 2 août une autre sainte Théodote, martyrisée à Césarée de Mauritanie *(Julia Cæsarea)*, aujourd'hui Cherchell, sur la côte septentrionale de l'Afrique, avec ses enfants qu'on met au nombre de sept. Il est très-probable qu'il s'agit de la même. Sainte Théodote de Bithynie avait, sous son nom et celui de ses enfants, une célèbre église près de Constantinople, bâtie du temps de l'empereur Justin Ier, *le Vieux* (450-527), par le comte Justinien, son neveu et son successeur. — Baillet.

2. On peut rapporter l'invention de son corps et sa canonisation à l'année 1053; et les deux plus célèbres translations de ses reliques aux années 1502 et 1562. Son corps reposait, quand on le découvrit, dans l'église du couvent de Sainte-Justine, avec ceux de saint Julien, de sainte Félicité et des saints Innocents. — *Acta Sanctorum*.

Vierge était le plus grand objet de la dévotion populaire. De vastes confréries, qui mettaient en commun leurs efforts et leurs trésors, s'étaient formées en divers lieux pour payer à l'Eglise la dette de leur reconnaissance. Les Confréries des *Logeurs du Bon Dieu* et des *Francs-Maçons* [1] étaient de ce nombre. Hommes et femmes, riches et pauvres, aspiraient à l'honneur d'en faire partie, et nul n'y était admis s'il ne s'était, par une humble confession, réconcilié avec Dieu, et si, en même temps, il ne faisait vœu d'obéir au supérieur de la Congrégation et d'assister, selon les règles de la charité, les frères malades. XIIe s. — A Templeuve (Nord), au diocèse de Lille, Natalie-Joseph Doignies, en religion sœur Natalie de Jésus, née le 2 août 1778 à Monchaux (arrondissement et canton de Valenciennes), fondatrice de la Congrégation des Filles de l'Enfant-Jésus, ordre spécialement dévoué à l'œuvre de l'instruction des pauvres et approuvé par Mgr l'évêque de Cambrai. Elle mourut âgée de près de quatre-vingts ans, à Templeuve. Son corps, ramené à Lille, fut enseveli à Loos (Nord). La Congrégation des Filles de l'Enfant-Jésus comprenait à cette époque soixante-dix-sept établissements. 1858. — A Apt *(Apta Julia)*, au diocèse de Vaucluse, saint Auspice, premier évêque de cet ancien siége, dont on ne fait la fête à Avignon que le 9 août, jour sous lequel nous donnerons sa vie. — A Soissons, saint Bandry, évêque et confesseur, déjà nommé au jour précédent et dont nous donnerons la vie au 9 août. 566. — A Toul, au diocèse actuel de Nancy, invention des corps des saints Alchas, Celsin, Auspice (450-487) et Ours (après 487), troisième, quatrième, cinquième et sixième évêques de cet ancien siége. — Dans tout l'Ordre de Saint-François, dédicace de NOTRE-DAME DES ANGES OU DE LA PORTIONCULE. 1222.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Dominicains. — A Pénafield, ville d'Espagne, dans l'intendance de Valladolid, la bienheureuse Jeanne d'Aza, mère de saint Dominique, femme d'une éminente vertu, qui s'endormit dans le baiser du Seigneur à Calahorra *(Calagurris)*, dans l'intendance de Lagrono (Vieille-Castille). XIIe s.

Martyrologe des Franciscains. — A Assise, dans l'Ombrie, la dédicace de l'église de Sainte-Marie des Anges, nommée aussi de la Portioncule, église grandement vénérée de saint François, qui en fit le chef de son Ordre, et qui y obtint de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par l'intercession de la Vierge, Mère de Dieu, une indulgence plénière pour tous les fidèles. Le vicaire de Jésus-Christ, Honorius III, par l'ordre de Notre-Seigneur, et Grégoire XV, l'étendirent aux autres églises de l'Ordre Séraphique. Innocent XI décréta qu'elle serait applicable aux défunts. 1222.

Martyrologe des Augustins. — A Rieti, ville du royaume d'Italie, le bienheureux Jean de Rieti, de la noble famille d'Améria, choriste de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, qui brilla par une rare simplicité de cœur et s'endormit dans le Seigneur le 1er août [2]. 1347.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Osma *(Uxama)*, ville d'Espagne, dans l'intendance de Soria (Vieille-Castille), saint Pierre d'Osma, natif du Berry, et qui fut successivement moine de Cluny (*Cluniacum*, Ordre de Saint-Benoit), au diocèse d'Autun, archidiacre de Tolède, en Espagne, et évêque d'Osma. Vers le milieu du XIIe s. — A Biandra, près de Novare, ville forte d'Italie, dans les anciens Etats sardes, saint Sérénus ou Sérène, évêque de Marseille et confesseur, dont nous donnerons la vie au 9 août. Il y a à Biandra une chapelle de son nom. — A Croyland ou Crowland, ville d'Angleterre, dans le comté de Lincoln, sainte Etheldrite ou Alfrède, vierge et recluse. Fille d'Offa, roi des Merciens, et de la reine Quindrède, elle refusa d'épouser Ethelbert, roi des Est-Angles, pour vivre dans la solitude. Ses reliques furent perdues pendant les ravages des Danois. Vers 834. — A Eichstædt, ville de la Bavière, dans le cercle de la Regen, saint Gundechar ou Gunzo, appelé aussi Gundekar, Guedakar, Gundekard et Guntaker, évêque de ce siége et confesseur, grand zélateur de la religion et du salut des âmes. On rapporte de lui une foule de miracles qui prouvèrent sa sainteté d'une manière éclatante. 1075. — A Kilmore, en Irlande, dans le comté de Cavan, saint Fredlemid ou Félimi, évêque de ce siége et confesseur. VIe s. — A Vérone, dans la Vénétie, les saints Félix et Nicet, martyrs, cités au martyrologe de saint Jérôme. — A Nicomédie, aujourd'hui Isnikmid, ville de Bithynie, sur la Propontide, sept Martyrs anonymes, cités au même martyrologe. — A Guimaraens, en Portugal, dans la province du Minho, le bienheureux Gautier *(Gualterus)*, confesseur,

1. Les *Francs-Maçons*, si éloignés aujourd'hui des principes de leur origine, formèrent une confrérie célèbre, dont les statuts furent approuvés par plusieurs évêques et par les souverains Pontifes, qui leur concédèrent des priviléges importants. Née sur les rives du Rhin, à l'époque de la construction de la cathédrale de Strasbourg, la confrérie des *Francs-Maçons* se répandit principalement en Allemagne, où ses membres édifièrent une grande quantité de monuments chrétiens (*Archéol. chrét.*, par M. l'abbé Bourassé).

2. Son culte fut approuvé par Grégoire XVI en 1832.

disciple de saint François d'Assise. Sous le pontificat d'Honorius III et le règne d'Alphonse II, vers l'an 1218, il fut envoyé dans cette ville, avec plusieurs compagnons, par l'illustre fondateur des Frères Mineurs. Le roi et la reine de Portugal, personnages d'une grande piété, permirent aux nouveaux venus de construire des chapelles pour y donner leurs missions. Gautier fit élever, avec les ressources des fidèles, non loin de Guimaraens, un oratoire célèbre où ses prédications et ses miracles gagnèrent à Jésus-Christ un grand nombre des habitants du pays. On raconte qu'après sa mort, il s'échappa de son tombeau, pendant de longues années (1236-1280), une liqueur précieuse qui guérissait toute sorte d'infirmité. Son corps fut levé de terre en 1280 ; en 1573, une confrérie fut érigée en son honneur ; on construisit une chapelle sous son invocation, et son corps y fut transféré en 1577. Vers 1236.

SAINT ÉTIENNE Ier, PAPE ET MARTYR

257. — Empereurs romains : Valérien et Gallien.

L'ennemi peut bien, par ses persécutions, affliger les justes ; les réduire, jamais.
Hugues de Saint-Victor.

Il semble que Dieu n'ait donné ce grand pontife à son Eglise que pour la pacifier dans ses troubles, pour la soutenir dans ses persécutions, et pour l'affermir par l'exemple de son martyre. Il était fils de Julius, citoyen de Rome. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se distingua tellement parmi les clercs de l'Eglise romaine, que les saints papes Corneille et Lucius, ses prédécesseurs, se voyant exposés successivement au martyre, lui confièrent, comme à leur archidiacre, tous les trésors de l'Eglise. Il fut mis après eux sur la chaire de saint Pierre, en l'année 254, sous l'empire de Valérien et de son fils Gallien. C'était un temps de grande tribulation : l'Eglise était d'un côté agitée d'une tempête très-redoutable au sujet du baptême des hérétiques; et, de l'autre, elle se voyait persécutée plus que jamais par la malice et la cruauté des princes et des magistrats idolâtres.

Voici ce qui donna occasion à cette discussion sur la validité du baptême des hérétiques : les Cataphryges et les Novatiens rebaptisant tous les catholiques qui se pervertissaient et entraient dans leur secte, quelques évêques d'Orient se mirent dans l'esprit qu'ils devaient, en échange, rebaptiser tous ceux qui venaient dans le sein de l'Eglise après avoir été baptisés par les hérétiques. Ils tinrent pour cela un concile à Iconium, en Phrygie, où des prélats de la Cilicie, de la Cappadoce, de la Galatie et des provinces voisines s'étant assemblés, entrèrent dans le même sentiment, et déclarèrent que nul des sacrements conférés par les hérétiques ne devait être tenu pour valide : c'est-à-dire ni le baptême, ni l'imposition des mains ou la confirmation, ni l'ordination, et, qu'ainsi il les fallait nécessairement réitérer lorsqu'on se faisait catholique. C'était une nouveauté jusqu'alors inconnue dans l'Eglise : depuis le temps des Apôtres on avait toujours reconnu que la foi du ministre n'est point nécessaire pour la validité des Sacrements, mais qu'il suffit qu'on observe les choses essentielles, et que le ministre ait l'intention de l'Eglise, et, pour les sacrements de la Confirmation et de l'Ordre, qu'il ait aussi la puissance épiscopale, sans laquelle il ne peut en être le ministre légitime. Saint Etienne, ayant appris les décisions de ces évêques ignorants ou trop zélés, en conçut une douleur extrême, et, pour ne point

participer à leurs sacriléges, il les retrancha de sa communion, comme des personnes qui abandonnaient les traditions apostoliques et la saine doctrine qui avait été inviolablement tenue dans l'Eglise. On dit même que, pour leur faire sentir davantage la perversité de leur dogme, qui allait à faire douter de la validité de tout baptême et de tout autre sacrement, il ne voulut point voir les députés qu'ils lui envoyèrent, ni souffrir que les fidèles eussent aucune communication avec eux.

Cependant, il se tint encore d'autres conciles sur ce sujet, tant en Orient qu'en Afrique, et plusieurs autres évêques, que leur science et leur piété rendaient très-recommandables, définirent la même chose que le concile d'Iconium, entre autres, le grand saint Cyprien, qui était comme l'âme de tous les synodes d'Afrique. Ils écrivirent leur sentiment à saint Etienne et tâchèrent de le persuader, par beaucoup de raisons, que le baptême conféré par les hérétiques ne pouvait être bon. Mais ce grand Pape, que Dieu avait mis dans son Eglise comme un rocher inébranlable contre lequel tous les flots de ces fausses opinions devaient se briser, demeura ferme dans la défense de l'ancienne doctrine, et, par un seul mot qu'il répondit à ces prélats, il renversa tous leurs raisonnements, cassa toutes leurs définitions, anéantit tous leurs projets et les obligea enfin de revenir aux véritables sentiments qu'ils avaient quittés, comme nous l'apprennent saint Denis d'Alexandrie, saint Jérôme et saint Augustin. « Qu'on n'innove rien », dit ce saint Pontife, « mais qu'on en demeure à la tradition, tenant pour bon le baptême conféré par les hérétiques, et se contentant de réconcilier par l'imposition des mains, c'est-à-dire par la pénitence, ceux qui reviennent au sein de l'Eglise catholique. Il suppose, néanmoins, que les hérétiques aient observé les choses nécessaires au baptême, c'est-à-dire qu'ils y aient employé de l'eau naturelle, et qu'ils l'aient donné avec l'invocation du nom de la très-sainte Trinité. C'est pourquoi il fut ordonné, au premier concile d'Arles, que les hérétiques qui se convertiraient seraient interrogés sur le symbole, et que, si l'on reconnaissait qu'ils eussent été baptisés au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, on ne les rebaptiserait point, mais qu'on les baptiserait si l'on trouvait que l'on eût manqué à cette forme.

Durant cette contestation, saint Etienne s'appliquait encore, avec un zèle incroyable, à soutenir la foi des fidèles dans Rome et à en augmenter le nombre par la conversion des païens. Les empereurs firent alors un édit par lequel ils accordèrent la confiscation des biens des chrétiens à tous ceux qui les dénonceraient, afin que nul d'entre eux ne pût échapper, et que l'avarice même en portât quelques-uns à trahir leurs frères et à les déceler aux juges, pour avoir leurs biens. Le Pape étant informé de cet édit, assembla les prêtres, les clercs et les laïques, et les exhorta à se préparer, par la prière et par le mépris des biens temporels, à soutenir cette furieuse tempête qui les menaçait. Un prêtre, nommé Bon, prit la parole et lui dit qu'ils étaient tous disposés, non-seulement à perdre leurs biens, mais aussi à répandre leur sang pour la cause de Jésus-Christ. Chacun applaudit à cette réponse, qui donna une joie incroyable à saint Etienne ; ensuite, il se cacha dans une des catacombes qui servaient de retraite aux chrétiens dans ces occasions ; en un jour, il baptisa cent huit catéchumènes, les confirma par le signe du saint Mystère, disent les Actes de son martyre, et offrit pour eux le Sacrifice, auquel ils participèrent. En même temps, sachant que le temps de sa mort approchait, il mit ordre aux affaires de son troupeau, et en chargea trois prêtres, sept diacres et seize clercs inférieurs, qui étaient comme les cardinaux de son Eglise.

Alors Némésius, qui était tribun, le vint trouver et le conjura de rendre la vue à sa fille, aveugle de naissance. Etienne lui promit de faire ce qu'il désirait, s'il voulait croire en Jésus-Christ. Le père crut, il fut catéchisé et baptisé, et sa fille, qui le fut aussi, en sortant des fonts baptismaux, où on lui donna le nom de Lucille, reçut la lumière du corps. Au même jour, soixante-trois païens se convertirent, et demandèrent avec tant d'instance le Sacrement de la régénération, que le saint Pape ne put pas le leur refuser. Ce nombre s'accrut encore de jour en jour : de sorte qu'Etienne, qui allait de cave en cave, pour y célébrer la messe et y tenir les assemblées des fidèles, se voyait continuellement obligé de conférer le baptême. Cependant Némésius ayant été arrêté avec sa fille Lucille, ainsi que Sempronius, intendant de sa maison, et cité devant Olympius, pour déclarer en quoi consistait tout son bien, ce fidèle officier déclara qu'il n'en avait plus et qu'il avait tout distribué aux pauvres. Olympius le pressa d'adorer une statue de Mars, le menaçant des plus grands supplices s'il n'obéissait ; mais Sempronius, regardant l'idole avec indignation, lui dit : « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu vivant, te brise et te disperse ! » Et, à l'heure même, elle se fondit comme du plomb dans un creuset, ou comme la cire exposée à un grand feu. Olympius fut extrêmement surpris de ce miracle, et, passant de l'étonnement à la réflexion, il commença à douter de la vérité de ses dieux et à concevoir de l'inclination pour la religion chrétienne. Il en parla à Exupérie, sa femme ; elle fut d'avis, comme lui, de se convertir. Ce qu'ils firent avec leur fils, Théodule, et toute leur famille ; et ils brisèrent en même temps leurs idoles, dont ils avaient une chambre toute remplie. Saint Etienne en étant averti, les vint trouver, les instruisit plus parfaitement dans la foi, les anima à la persévérance et leur conféra le Sacrement de la régénération. Ils reçurent ensuite tous la couronne du martyre avec une joie qui ne se peut exprimer, et ce saint Pape, qui les avait engendrés en Jésus-Christ, leur donna aussi la sépulture. Douze clercs de son Eglise furent pareillement martyrisés avant lui dans cette persécution : le premier fut le prêtre Bon, qui avait si courageusement protesté à saint Etienne qu'il était prêt, avec tous ses confrères, à endurer la mort pour Jésus-Christ. Les autres furent les saints Fauste, Maure, Primitif, Calomniose, Exupérance, Jean, Cyrille, Théodore, Basile, Castule et Honorat.

Après l'exécution de ces généreux ecclésiastiques, saint Etienne fut pris et mené devant l'empereur Valérien. Ce prince, que des magiciens avaient extrêmement aigri contre la religion chrétienne, lui demanda s'il n'était pas ce séditieux qui troublait l'Etat et détournait le peuple du culte des dieux immortels : « Je ne trouble point l'Etat », répondit le Saint, « mais j'exhorte le peuple à laisser le service des démons pour adorer le vrai Dieu ». — « Tu blasphèmes », dit Valérien, « mais tu paieras par ta mort l'injure que tu fais à nos dieux ». En même temps il le fit conduire au temple de Mars, pour être décapité, s'il ne voulait pas y offrir un sacrifice. Le saint Pontife y étant arrivé, se mit en prières, et son oraison fut si efficace, qu'il attira du ciel des tonnerres et des éclairs qui renversèrent une partie du temple. Ce fracas épouvanta tellement les soldats et les bourreaux destinés à l'exécution, qu'ils s'enfuirent tous et laissèrent le bienheureux Pontife seul, avec les chrétiens qui l'avaient suivi. Se voyant en liberté, il mena ses chères ouailles au cimetière de Lucine, où il les exhorta de nouveau à ne pas craindre les tourments qui finissent avec la vie. Et, pour fortifier davantage leur courage, il monta à l'autel, pour y offrir le sacrifice auguste de notre Rédemption. Valérien, apprenant où il était, y envoya des satellites

pour lui ôter la vie. Leur entrée tumultueuse dans l'église ne l'étonna point; il ne laissa pas d'achever paisiblement les saints Mystères, espérant être sacrifié lui-même après avoir sacrifié son Sauveur. La messe étant achevée, il se mit dans sa chaire épiscopale, comme pour y exhorter le peuple, et alors ces soldats, sans respect ni pour le saint lieu, ni pour la dignité de sa personne, lui tranchèrent la tête dans son propre trône, le 2 août de l'année de Notre-Seigneur 257. Il avait tenu le siége quatre ans, deux mois et dix jours : en deux ordinations, au mois de décembre, il avait fait sept prêtres, cinq diacres et trois évêques, pour gouverner diverses Eglises. Saint Vincent de Lérins, dans ses *Commentaires*, a fait un excellent éloge de sa générosité ; elle fut d'autant plus grande, que son zèle, pour conserver inviolablement l'ancienne doctrine, eut des adversaires très-considérables pour leur piété ; mais il était juste, dit ce savant Père, qu'il surpassât autant ses frères par la fermeté et le zèle de sa foi, qu'il les surpassait par l'autorité de son siége. Sa réputation de sainteté était partout si grande, que les Grecs le mirent dans leur Ménologe et leur calendrier, pour en faire tous les ans la fête, et que les Donatistes hérétiques, dont il avait condamné par avance les baptêmes réitérés, n'osèrent jamais attaquer sa réputation.

Son corps, avec le siége sur lequel on l'avait décapité, et qui était tout empourpré de sang, fut mis par les chrétiens dans une cave, au cimetière de Calliste, sur la voie Appienne, le 12 août 257 ; mais il fut transporté, le 17 août 762, sous saint Paul Ier, dans l'église des saints Etienne et Sylvestre, que ce Pape fit construire, et qui est nommée aujourd'hui Saint-Sylvestre *in capite*, parce qu'on y conserve le chef de saint Jean-Baptiste. Ses reliques furent transférées à Pise en 1682, et déposées dans l'église qui porte son nom. Depuis, son chef a été transporté à Cologne, en Allemagne. Sa mémoire est fort célèbre dans la ville de Saint-Mihiel (Meuse), où une église est consacrée en son honneur. Les notaires de l'Eglise Romaine eurent soin de recueillir ses Actes, que Surius nous a donnés en deux manières, les ayant tirés de Siméon Métaphraste, qui les avait traduits en grec, et du cardinal Baronius. On voit, dans les *Notes* de ce dernier, les autres auteurs qui en ont parlé. Tous nos martyrologes en font mention.

On le représente avec une épée plongée dans la poitrine.

Cf. *Les Actes des Martyrs*, par les RR. PP. Bénédictins de la Congrégation de France; l'*Histoire de l'Eglise*, par l'abbé Darras; Dom Ceillier.

DÉDICACE DE NOTRE-DAME DES ANGES,

OU DE LA PORTIONCULE, A ASSISE, DANS LES ÉTATS DE L'ÉGLISE

1122. — Pape : Honorius III. — Empereur d'Allemagne : Frédéric II.

> La concession de l'indulgence de la Portioncule est un témoignage : 1° de la bonté de Dieu envers saint François d'Assise; 2° des faveurs de Marie envers ce même Saint; 3° de la charité du Saint envers les pécheurs.
>
> Masson, *Orat. sacrés* (collect. Migne).

Les Ordres de Saint-François célèbrent partout cette fête avec beaucoup de solennité : premièrement, en mémoire de la dédicace de l'église de

Notre-Dame des Anges, située aux portes de la ville d'Assise, dans l'Ombrie, la première église qui leur ait été donnée, et le premier héritage qu'ils aient possédé dans le monde ; secondement, en actions de grâces de leur propre établissement : parce que c'est dans ce même temple qu'ils ont pris naissance et qu'ils ont été fondés par le glorieux patriarche saint François ; troisièmement, en reconnaissance de la célèbre indulgence plénière que Jésus-Christ, notre Sauveur, et, après lui, le souverain pontife Honorius III, son vicaire sur la terre, ont accordée à tous ceux qui visiteraient en ce jour ce lieu de dévotion. Mais les fidèles y honorent aussi la sainte Vierge sous l'auguste qualité de Reine des anges, qui lui est attribuée, non-seulement par saint Bernard, saint Bonaventure, saint Bernardin de Sienne, et plusieurs autres saints Docteurs, mais aussi par l'Eglise universelle, qui la salue si souvent de cette manière : *Ave, Regina cœlorum ; Ave, Domina Angelorum :* « Je vous salue, Reine des cieux ; je vous révère, Maîtresse et Souveraine des Anges ».

Pour une plus grande intelligence de ces raisons, il faut savoir que Notre-Seigneur ayant touché d'une grâce extraordinaire le cœur de saint François d'Assise et lui ayant dit trois fois par la bouche du crucifix : « Allez, François, et réparez ma maison qui tombe entièrement en ruine, ce grand Saint, qui ne conçut pas tout à fait le mystère de cette voix, s'appliqua d'abord à réparer trois églises matérielles qu'il trouva presque ruinées et démolies dans le pays de sa naissance. La première fut celle de Saint-Damien, dans Assise même, pour la réparation de laquelle il n'eut point de honte de demander l'aumône dans une ville où il passait auparavant pour un des plus riches, et de porter des pierres et du ciment au lieu des riches étoffes qu'il avait coutume de manier dans son emploi de marchand. La seconde fut celle de Saint-Pierre, à quelque distance de la même ville, qu'il rétablit avec d'autant plus d'affection qu'il avait plus de dévotion pour le grand apôtre saint Pierre. La troisième, enfin, fut celle de Notre-Dame, au faubourg, que sa vénération pour la sainte Vierge lui faisait respecter singulièrement. Saint Bonaventure nous apprend que celle-ci s'appelait dès lors Notre-Dame des Anges et Notre-Dame de la Portioncule, parce qu'elle était située dans un petit champ que les religieux Bénédictins du Mont-Sabace regardaient comme le moindre héritage de leur monastère. Quelques auteurs ont cru que ces noms lui avaient été donnés depuis l'établissement de l'Ordre des Minimes, parce que saint François y fut souvent visité par les anges, dans la compagnie de Notre-Dame, leur souveraine et leur maîtresse, et qu'elle était au commencement l'unique possession que ses enfants eussent sur la terre ; mais il est plus à propos de s'en rapporter au témoignage de saint Bonaventure, qui croit ces noms plus anciens, quoiqu'il soit fort vraisemblable que ces mêmes noms furent dans la suite confirmés à cette église pour les raisons que ces auteurs apportent.

Après que le Saint eut rétabli cette troisième église, il la chérit et l'aima plus que tous les autres lieux du monde. Ce fut là, dit le même saint docteur, qu'il commença avec humilité la vie évangélique qu'il a inspirée à tout son Ordre ; ce fut là qu'il fit ce grand progrès dans la vertu qui l'a fait considérer comme la merveille de son siècle ; ce fut là qu'il consomma heureusement le grand ouvrage de sa perfection et qu'il trouva la fin de ses travaux. Dieu fit voir à un saint personnage, dans une révélation, l'abondance des bénédictions qui sortiraient de cette église pour la consolation du peuple chrétien. Il aperçut devant ses portes et autour de ses murs un nombre infini de personnes aveugles qui, à genoux et ayant les mains

levées vers le ciel, imploraient avec de grands cris et avec beaucoup de larmes les effets de la divine miséricorde ; et, au même instant, une lumière descendit d'en haut, qui leur rendit la vue et les remplit de consolation et de joie.

Nous expliquerons plus en détail, dans la vie du même saint François, les choses qui se sont passées dans cette église et dans la petite maison qu'il fit bâtir auprès pour loger ses frères. Etant la première de l'Ordre et la plus considérée du saint patriarche, elle devint un sanctuaire de merveilles et un lieu tout céleste, où cet homme séraphique reçut des consolations et des grâces inexprimables. Aussi, on ne peut croire combien elle était fréquentée par la dévotion des peuples. On s'y rendait de tous côtés, et le séjour ordinaire qu'y faisait le bienheureux patriarche y attirait non-seulement ses enfants, qui ne croyaient pas suffisamment participer à son esprit s'ils n'avaient été à Notre-Dame des Anges, mais aussi beaucoup de personnes séculières de toute sorte d'états et de conditions. On ne pouvait rien voir de plus pauvre, soit par sa structure, soit par la qualité de ses ornements, qui n'étaient ni d'or, ni d'argent, ni de soie, ni d'aucun autre métal ou étoffe précieuse ; mais la vertu de Dieu la remplissait et on y respirait un air de dévotion qui ravissait le cœur de ceux qui y entraient et les enrichissait de l'esprit de pénitence et d'un désir ardent de servir Dieu.

Notre Saint, faisant un jour oraison dans sa cellule, un ange lui ordonna, de la part de Dieu, de se transporter au plus tôt dans ce sanctuaire, parce que Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère, avec une multitude innombrable d'esprits bienheureux, l'y attendaient. Il s'y transporta au plus tôt, et y trouva effectivement cette adorable compagnie, qui lui donna mille témoignages d'amitié et de bienveillance. Notre-Seigneur lui dit qu'il agréait son zèle pour le salut des âmes, et les larmes qu'il versait pour leur conversion et leur sanctification ; et que, pour lui faire voir combien ses vœux et ses prières lui avaient charmé le cœur, il lui donnait permission de demander pour les pécheurs ce qu'il lui plairait. Saint François, sous l'impression d'une telle majesté et d'une douceur si admirable, fut ravi hors de lui-même; mais étant revenu à lui, il dit au Sauveur : « Puisque vous voulez bien, mon aimable Père, exaucer mes désirs pour les pécheurs pénitents, je vous supplie que tous ceux qui viendront en cette église après avoir suffisamment confessé leurs péchés aux prêtres, en obtiennent à perpétuité l'indulgence plénière, sans qu'il leur reste rien à payer au sévère tribunal de votre justice ; et je prie en même temps la sainte Vierge, votre Mère et l'avocate du genre humain, de me servir de médiatrice pour obtenir de vous cette faveur ». Notre-Seigneur lui dit : « Ce que vous demandez, François, est quelque chose de bien grand ; mais je vous l'accorde, et je vous promets même de vous accorder des choses encore plus considérables. Cependant je désire que vous alliez trouver le Pape, mon vicaire, à qui j'ai donné le pouvoir de lier et de délier, et que vous lui demandiez par mon ordre cette faveur ». Les religieux, qui étaient dans leurs cellules autour de l'église, entendirent tout ce colloque, et virent même la splendeur qui remplissait ce sanctuaire, et les anges sous forme humaine ; mais nul n'osa sortir de sa chambre, ni entrer dans l'église, où ces grandes merveilles se passaient.

Dès le lendemain, le Saint ayant pris le frère Massé de Marignan pour compagnon, partit pour Rome, et alla trouver le Pape pour lui demander la grâce de cette même indulgence. Le Pape refusa d'abord une indulgence si ample et si facile à gagner ; mais lorsque saint François eut déclaré qu'il

était venu de la part de Dieu, et que l'indulgence était accordée par Notre-Seigneur, qui est infini dans ses miséricordes, le souverain Pontife se rendit à sa prière. Le Saint, bien joyeux, s'en retourna à Assise, mais sans emporter la bulle, ni se faire marquer le jour où on pourrait gagner cette indulgence si considérable, s'en rapportant pour cela à la Providence, et voulant lui laisser achever ce qu'elle avait commencé.

Deux ans après, ce grand Saint se sentant une nuit tenté de relâchement par le démon, sous prétexte de conserver sa vie et de n'être pas homicide de lui-même, se roula si longtemps, le corps nu jusqu'à la ceinture, au milieu des ronces et des épines, qu'il se fit une infinité de plaies et se mit le corps tout en sang. A l'heure même, il se vit environné d'une grande lumière ; et quoique ce fût au mois de janvier et qu'il fît un froid très-aigu, les gouttes de son sang qui étaient tombées sur les ronces se changèrent en de très-belles roses blanches et vermeilles ; une compagnie d'anges vint en même temps le féliciter de sa victoire, et lui ordonna d'aller promptement à l'église, parce que Jésus-Christ et sa sainte Mère l'y attendaient. Il cueillit douze roses blanches et douze roses vermeilles, et, se sentant miraculeusement revêtu d'un habit céleste d'une blancheur admirable, il entra dans l'église de Notre-Dame des Anges, où il trouva son souverain Seigneur avec son aimable Maîtresse, qui lui firent de grandes caresses. Le Saint, après avoir adoré Jésus-Christ et l'avoir remercié des grâces inestimables dont il avait la bonté de le combler, le pria humblement de lui déclarer le jour de l'indulgence qu'il lui avait accordée, et la manière dont il voulait qu'elle fût publiée. Notre-Seigneur lui répondit que, pour le jour, il voulait que ce fût celui auquel son Apôtre saint Pierre avait été délivré de la prison d'Hérode et dégagé de ses liens ; que, pour la manière de la publication, il devait retourner vers le Pape et lui porter quelques-unes des roses qu'il avait cueillies au milieu de la forêt, et qu'indubitablement il ferait publier l'indulgence qu'il lui donnait.

Saint François, sur cette assurance, retourna à Rome, accompagné de trois de ses disciples, et ayant exposé au Pape les volontés du Fils de Dieu, et lui ayant montré, en témoignage de la vérité de ce qu'il disait, les roses qu'il avait apportées, dont la beauté et l'odeur étaient admirables et au-dessus des plus douces roses du printemps, il en obtint ce qu'il demandait, à savoir : qu'il y aurait à perpétuité indulgence plénière dans son église de la Portioncule, depuis les premières Vêpres du jour de saint Pierre-ès-Liens jusqu'au lendemain au soir, pour tous ceux qui, étant contrits et ayant confessé leurs péchés au prêtre, y entreraient dévotement et y feraient leurs prières. Le Pape écrivit à sept évêques de l'Ombrie et des environs de s'assembler tous à Assise le premier jour d'août suivant et de publier cette indulgence. Ils s'assemblèrent effectivement, et, malgré le mandement de Sa Sainteté, ils voulurent limiter l'indulgence à dix ans ; mais ils ne purent jamais prononcer que ce que Notre-Seigneur avait ordonné, ce qu'ils prirent eux-mêmes pour un grand miracle. Ainsi l'indulgence de la Portioncule fut publiée.

Depuis ce temps-là, les souverains pontifes Sixte IV, Léon X, Paul V et Grégoire XV, non-seulement l'ont approuvée et confirmée, mais aussi l'ont étendue à toutes les églises du Premier et du Tiers Ordre de Saint-François, et ont accordé aux religieuses du même institut, de la pouvoir gagner dans leurs maisons. Le pape Urbain VIII, par une bulle du 31 juillet de l'année 1624, a déclaré que l'indulgence de Notre-Dame des Anges ou de la Portioncule n'était point suspendue dans l'année du jubilé. Sainte Brigitte

y étant allée pour la gagner, Notre-Seigneur lui apparut et l'assura de la vérité de cette indulgence, comme elle le rapporte dans ses révélations ; le concours des Pèlerins, depuis la concession de cette indulgence, est immense ; on dit qu'il y va quelquefois jusqu'à cent mille personnes.

Cette indulgence plénière de la Portioncule est une des plus précieuses faveurs qui soient sorties de la miséricorde divine. Lorsqu'on s'est *confessé*, et qu'on a *communié*, on peut gagner cette indulgence *autant de fois* qu'on visite les églises auxquelles elle est attachée, en priant aux intentions des souverains Pontifes, depuis l'heure des premières Vêpres jusqu'au soir du 2 août (décret du 22 février 1847) ; cette indulgence est applicable aux âmes du purgatoire (bref du 22 janvier 1687). Sauf un indult particulier, elle n'existe que pour les églises franciscaines *publiques*, non pour les chapelles internes des couvents (décret du 16 juin 1819). Quand une église a été abandonnée par les Franciscains, elle perd ce privilége (1856). Mais il y a exception pour la France, où Pie VII a confirmé ou concédé de nouveau ce privilége à toutes les églises ayant appartenu aux Franciscains ou aux Franciscaines (20 juin 1817). En France, cette indulgence se gagne le dimanche qui suit le 1er août (4 mai 1819).

Les hérétiques, et, entre autres, l'impie Chemnitz, se sont étrangement emportés contre cette grâce, et ont tâché de la faire passer pour une fable ; mais il ne faut pas s'en étonner. C'est que, par l'histoire de cette même grâce, trois vérités de notre foi sont confirmées : la première est celle des indulgences ; la seconde, celle de la confession des péchés que l'on doit faire au prêtre ; la troisième celle du souverain Pontife, à qui Jésus-Christ a donné le pouvoir de lier et de délier. Car ces trois vérités sont comprises dans la révélation que Notre-Seigneur fit à saint François. Aussi, le cardinal Bellarmin, qui a si savamment réfuté les mensonges de ces imposteurs, a fait voir contre eux que cette indulgence de la Portioncule était très-solidement établie. On peut le voir au deuxième livre des *Indulgences*, chapitre dernier. Baluze en rapporte aussi deux témoignages authentiques au livre IV de ses *Mélanges*.

Cf. Ribadeneira et *Notre-Dame de France ;* parmi les panégyristes : La Selve, *de Sanctis ;* Lejeune ; Masson ; Fromentières ; Damascène ; Bourdaloue ; Houdry ; Baillet ; La Tour ; M. l'abbé Villy ; M. l'abbé C. Martin, *Mois de Marie des prédicateurs.*

SAINT ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE, ÉVÊQUE DE SAINTE-AGATHE DES GOTHS, FONDATEUR DE L'ORDRE DES RÉDEMPTORISTES

1787. — Pape : Pie VI. — Roi de Naples : Ferdinand IV de Bourbon.

> Dieu veut que nous nous sauvions, mais en vainqueurs. La vie est une guerre continuelle ; tant que nous y sommes, il faut combattre, et pour vaincre il faut prier.
>
> *Maxime de saint Alphonse de Liguori.*

Voici un des Saints dont la vie demande une place considérable dans ce Recueil : il a vécu presque à notre époque ; il unit le zèle d'un apôtre à l'austérité d'un trappiste, et la science d'un docteur de l'Eglise à l'humilité

d'un publicain ; sa *Théologie morale* examinée et approuvée par le Saint-Siége, a rendu son nom célèbre dans tout l'univers, mais surtout en France, où elle a pour ainsi dire débarrassé le chemin du ciel de bien des ronces, de bien des épines semées par l'humeur farouche de l'hérésie janséniste. Il semble que partout la piété ne parle plus à Notre-Seigneur, dans le sacrement de son amour, et à la sainte Vierge, sa divine Mère, que par les livres de saint Liguori ; toutes les vertus qu'il recommande éclatent dans sa vie ; son histoire et ses ouvrages ne font qu'un et s'expliquent mutuellement ; enfin, son esprit lui a survécu, il anime encore la Congrégation du Rédempteur, et le Saint, dans la personne de ses enfants, évangélise encore en quelque façon nos campagnes.

Notre Saint naquit le jour de la fête de saint Côme et de saint Damien, en 1696, à Marianella, près de Naples, et reçut à son baptême les noms de Alphonse-Marie, le jour de Saint-Michel suivant. Peu de jours après, le vénérable saint François de Girolamo, dont nous avons parlé au 11 mai, étant venu chez son père, bénit l'enfant ; puis, se tournant vers la mère, il dit : « Cet enfant vivra jusqu'à un âge fort avancé ; il ne mourra pas avant sa quatre-vingt-dixième année ; il sera évêque et fera de grandes choses pour Jésus-Christ ». Nous verrons bientôt comment l'événement justifia cette prédictiou. Il fut instruit par son excellente mère dans la pratique de la vertu et la connaissauce de la loi divine ; et, par son obéissance, sa docilité et sa piété, il répondit parfaitement à ses plus ardents désirs. Parmi ses compagnons, il était affectueux et modeste, et plein de respect et de soumission pour ses aînés.

Un trait, entre une foule d'autres, leur révéla surtout le secret de sa vertu. Dans la vue de procurer à leurs jeunes gens quelques honnêtes divertissements, les Pères de l'Oratoire les avaient conduits à une campagne. On y invite Alphonse à jouer aux boules ; il s'en défend quelque temps, sous prétexte qu'il ne connaît pas ce jeu, n'en jouant jamais aucun ; enfin il cède aux instances de ses compagnons, et, malgré son inexpérience, il gagne la partie. Alors, soit dépit d'avoir perdu, soit indignation en se croyant trompé par le refus qu'avait d'abord fait Alphonse, un de ces jeunes gens se permet des paroles grossières ; à ce langage, le saint enfant ne peut se contenir et répond d'une voix émue : « Quoi donc ! c'est ainsi que, pour la plus misérable somme, vous osez offenser Dieu ! tenez, voilà votre argent (et il le jeta à ses pieds) ; Dieu me préserve d'en gagner à ce prix ! » Aussitôt il disparaît, s'enfuyant dans les allées les plus sombres du jardin. Cette fuite, ces paroles, ce ton sévère et fort au-dessus de son âge frappèrent d'une sorte de stupeur tous ces jeunes gens et le coupable surtout. Cependant ils avaient repris leurs jeux, la nuit approchait et Alphonse ne paraissait plus ; ils en sont inquiets, et, se mettant tous ensemble à le rechercher, ils le trouvent dans un lieu écarté, seul et prosterné devant une petite image de la sainte Vierge, qu'il avait attachée à un laurier : il paraissait tout absorbé dans sa prière et déjà ils l'entouraient depuis un moment sans qu'il les aperçût, lorsque celui qui l'avait offensé, n'étant pas maître de lui-même, s'écrie avec force : « Ah ! qu'ai-je fait ? j'ai maltraité un Saint ! » Ce cri tire Alphonse de son extase, et aussitôt, plein de confusion d'avoir été ainsi découvert, il prend son image et se réunit à ses compagnons vivement touchés d'une piété si belle. Cet événement les frappa au dernier point : non-seulement ils en firent le récit à leurs parents, mais ils s'empressèrent de le publier partout avec toute la vivacité de leur jeune admiration.

La tendresse que ses parents avaient pour Alphonse ne leur permit pas de s'en séparer pour le placer dans un collége public. Ce fut dans la maison paternelle que, sous des maîtres habiles, il reçut toute son éducation. Joignant une grande pénétration d'esprit à une mémoire heureuse, il se livra avec succès à l'étude du latin, du grec et de la philosophie.

Il s'appliqua avec tant d'ardeur à l'étude de la loi canonique et civile, à la profession de laquelle son père le destinait, et il fit des progrès si étonnants, qu'il eut besoin d'une dispense de trois ans et quelques mois pour pouvoir passer son examen pour le grade de docteur dans ces deux facultés, n'étant encore que dans sa seizième année (1713). L'étude de ces sciences ne diminua en rien sa dévotion, surtout envers Notre-Seigneur présent dans l'Eucharistie, et la Vierge sa mère ; chaque jour il visitait l'église où se faisait l'office des Quarante-Heures, durant lequel le Saint-Sacrement est exposé avec une grande pompe à la vénération des fidèles. Dans ces occasions, il se faisait remarquer par sa régulière assiduité, par son recueillement et sa ferveur, et tenait ses yeux constamment fixés sur l'objet de son amour. Trois ecclésiastiques, qui avaient coutume de fréquenter les mêmes églises, se sentirent épris d'une sainte envie d'imiter la piété rare du jeune chevalier, dont ils cherchèrent longtemps en vain à découvrir le nom. Il contracta également l'habitude de visiter l'hôpital des incurables, envers lesquels il remplissait tous les devoirs de charité que réclamaient leurs besoins, avec tant d'affection et de bonté, qu'il était aisé de voir qu'en leurs personnes il honorait Jésus-Christ lui-même comme présent. Il évitait soigneusement la compagnie des personnes de sexe différent, et fuyait tout ce qui aurait pu porter atteinte à l'innocence virginale de son âme ; jamais, à moins que son père ne l'y forçât, il ne visitait le théâtre ou les autres lieux d'amusement, quoiqu'il prît beaucoup de plaisir à passer la soirée dans la société de quelques hommes de science qui se réunissaient chez un de ses amis. Son exemple eut une si puissante influence sur un esclave qu'il avait pour domestique, qu'il résolut à tout prix de se faire chrétien, et mourut quelque temps après dans les sentiments d'une piété extraordinaire.

Alphonse embrassa la profession des lois, et s'éleva en peu de temps à un si haut degré de réputation, qu'on lui confiait, de toutes les parties du royaume, les causes les plus difficiles et les plus compliquées ; mais il ne souffrit jamais que son zèle pour ses clients, ou sa diligence dans la poursuite des affaires, le fissent dévier de la plus stricte justice ou de la pratique de la vertu la plus exemplaire. Il entendait la messe tous les matins avant de se rendre au barreau et observait ponctuellement tous les jeûnes et autres préceptes de l'Eglise ; il approchait des sacrements tous les huit jours, et ne manquait pas, chaque année, par une retraite spirituelle, de réparer les fautes des douze mois passés et de renouveler la ferveur de ses bonnes résolutions.

La faveur avec laquelle l'empereur Charles VI, qui gouvernait Naples à cette époque, regardait sa famille et le haut rang auquel il était visible qu'il s'élèverait dans la magistrature, firent concevoir aux premières familles le désir de s'allier avec lui par le mariage. Un sermon qu'il entendit vers ce temps-là, et dans lequel on avait dépeint un chevalier condamné à l'enfer, qui était depuis apparu à une dame de sa connaissance, produisit une forte impression sur tout l'auditoire, et principalement sur Alphonse, qui, dès lors, se donna plus entièrement à Dieu, visita l'hôpital plus fréquemment, et forma la résolution de ne plus aller désormais au théâtre, et

d'assister chaque jour à l'office des Quarante-Heures : ce qu'il mit ponctuellement en pratique. Mais voici la circonstance qui fixa sa détermination de renoncer à toutes les affaires du monde.

Dans un procès féodal entre deux puissants princes, il avait été chargé de la défense. Il consacra tout un mois à préparer ses preuves et à étudier la cause ; et au jour de l'audience, il gagna les applaudissements et suffrages de l'immense auditoire que l'importance de la cause et sa réputation avaient attiré. Le président était sur le point de prononcer un jugement en sa faveur, lorsque le conseil de la partie adverse, au lieu de tenter une réplique, le pria en souriant d'examiner de nouveau le procès. Il y consentit sans la moindre hésitation, comptant sur la force et la clarté des raisons qu'il avait alléguées à l'appui de sa cause ; mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il découvrit dans le procès une simple négative, qu'il n'avait pas remarqué d'abord, et qui renversait de fond en comble les bases même de son raisonnement ! Accoutumé comme il l'était à ne traiter les causes qu'il entreprenait qu'avec la plus scrupuleuse bonne foi, il fut honteux et confus, dans l'appréhension qu'on ne lui en attribuât la faute ; mais tout l'auditoire le justifia d'un concert unanime, et le président essaya de le rassurer et de l'encourager, en lui faisant observer que, dans l'ardeur de la défense et le désir du succès, de pareilles méprises arrivent souvent aux hommes même les plus droits. Tout à coup, cependant, la honte et la confusion se peignirent sur son visage, et, après avoir généreusement avoué qu'il s'était trompé et en avoir demandé pardon aux juges, il prit modestement congé ; et au moment où il sortait, on lui entendit proférer ces mots : « Monde trompeur, je te connais ; tu ne me tromperas plus ». De retour chez lui, il s'enferma pendant trois jours dans sa chambre, et versa beaucoup de larmes devant son crucifix. Pendant ce temps-là, il résolut de quitter la profession des lois et de se consacrer à l'état ecclésiastique ; il prit l'avis de ses directeurs, et ils approuvèrent sa résolution. Mais quand il s'adressa à son père, pour le faire consentir à son désir, il n'en obtint que de la dureté, des reproches et un refus.

Alphonse allait chercher quelque soulagement à sa douleur dans l'exercice de sa charité ordinaire envers d'autres malheureux. Un jour qu'il était dans l'hôpital des incurables, la maison lui parut tout à coup comme bouleversée de fond en comble ; il crut entendre une voix qui lui disait avec force : « Qu'as-tu à faire dans le monde ? » Il regarda d'abord cela comme une imagination, mais, à mesure qu'il sortit, ses yeux furent frappés d'une lumière éblouissante, et, au milieu du bruit de l'hôpital, qui lui semblait crouler, la même voix se faisait encore entendre, lui répétant sans cesse : « Qu'as-tu à faire dans le monde ? » Alors ne doutant plus que Dieu ne lui demandât par là de se hâter dans son sacrifice, il se sentit animé d'un courage surnaturel, et, s'offrant en holocauste à la volonté divine, il s'écria comme saint Paul : « Seigneur ! me voici, faites de moi ce qu'il vous plaira ». Et, en parlant ainsi, il entre dans une église voisine : c'était celle de la Rédemption des captifs, où avait lieu, ce jour-là même, l'adoration des Quarante-Heures. Là, se prosternant devant la Victime adorable, il la supplie d'accepter l'offrande de lui-même ; puis, tout à coup, il détache son épée et va la suspendre à l'autel de Notre-Dame de la Merci, comme un gage authentique de son inviolable engagement à la volonté divine. Le Père Pagano, son directeur spirituel, donna alors, après un mûr examen, son approbation définitive, et la résolution d'Alphonse de se vouer au service des autels fut irrévocablement fixée. Le difficile était d'obtenir le con-

sentement de son père. Celui-ci employa ses parents et ses amis, même un abbé des Bénédictins, pour détourner son fils de sa résolution. Leurs efforts ayant été inutiles, le père eut recours à l'évêque de Troja, Mgr Cavalieri, son beau-frère ; mais ce digne prélat prit la défense de son neveu. « Et moi aussi », dit-il au père, « j'ai quitté le monde, j'ai renoncé à mon droit de primogéniture, et vous voulez après cela que je conseille le contraire ? Ah ! je serais trop coupable ». Ces remontrances finirent par arracher au père une sorte de consentement qui permettait à Alphonse d'embrasser l'état ecclésiastique, pourvu qu'il vécût toujours à la maison paternelle, sans entrer jamais dans la Congrégation de l'Oratoire. Encore, quand il fallut en venir à l'exécution, remettait-il d'un temps à l'autre. Il n'y eut pas jusqu'au prétexte de défaut d'argent qu'on n'employât pour ne pas acheter les objets nécessaires au trousseau d'un ecclésiastique. Mais Alphonse pourvut de lui-même à tout, et un jour il parut à l'improviste devant son père avec l'habit clérical. A cet aspect le père jette un grand cri, et, comme hors de lui-même, il se précipite sur son lit, dans un accablement impossible à décrire. Il demeura une année entière sans adresser à son fils seulement la parole.

Ainsi, à l'âge de vingt-sept ans, notre Saint renonça à tous les attraits et à toutes les distinctions du monde ; et la personne qui lui était destinée pour épouse, imitant son exemple, se fit religieuse au couvent du Très-Saint-Sacrement, à Naples, où elle donna, pendant sa vie et à sa mort, tant de preuves de vertu que sa vie, dans la suite, fut écrite par le Saint lui-même.

De même que les Israélites firent servir les vases des Egyptiens au culte de Dieu, ainsi Alphonse tourna au service de l'Eglise toute sa science et tous les talents dont s'honore le monde, et spécialement le talent qu'il avait pour la musique et la poésie ; il composa plusieurs beaux airs, dans le but d'inspirer l'amour et l'admiration des chants pieux et dévots, au lieu des chants profanes et inconvenants qui étaient à la mode, et dont on faisait ordinairement ses délices.

Le matin, il se livrait avec ardeur à l'étude de la théologie et de la religion, assistait à tous les exercices de piété qui se pratiquaient dans la maison des missionnaires de Saint-Vincent de Paul, se confessait, entendait la messe et communiait, et fréquentait régulièrement les sacrements. Toutes les après-dînées, il visitait et soulageait les malades à l'hôpital, entendait un sermon dans l'église des Oratoriens, et allait ensuite rendre ses dévotions au Saint-Sacrement, dans l'église où il était exposé ; il y restait plusieurs heures, jusqu'à ce qu'il eût été remis dans le tabernacle, puis il revenait chez lui. Sur le soir, il fréquentait la maison d'un pieux ecclésiatique où se tenaient des conférences sur des sujets de piété ; de plus, il faisait partie d'une pieuse association dont les membres, comme ceux de la confrérie de Saint-Jean, à Rome, de nos jours, faisaient profession de consoler les criminels avant leur exécution, de les préparer à la mort, et de les assister sur l'échafaud. Le cardinal-archevêque de Naples l'admit à la tonsure le 23 septembre 1724, et aux quatre ordres mineurs le 23 décembre de la même année. Ce fut un sujet d'étonnement et d'édification pour toute la ville de voir un homme placé dans un rang si élevé, et devant lequel s'ouvrait une carrière si brillante, remplir les devoirs les plus humiliants de son nouvel office, parcourant les rues pour ramasser les enfants et les conduire à l'église, où il savait se faire comme un d'entre eux, et s'appliquant à leur inculquer les mystères et les vérités de la religion ; pendant le Carême

surtout, il ne négligeait rien pour les préparer à s'approcher du saint tribunal de la Pénitence avec les dispositions convenables, au temps de la Pâque prochaine.

Si cette sainte conduite faisait l'admiration du ciel et de ceux qui, sur la terre, jugent tout à la lumière du ciel, le monde, qu'il venait de quitter, se plut à le couvrir de mépris et de ridicule : Alphonse devint la fable du public, et sa vocation fut condamnée comme la démarche insensée d'un esprit léger et inconsidéré. Dans la magistrature comme dans le barreau, l'improbation fut d'autant plus forte qu'on lui avait précédemment accordé plus d'estime et de considération ; on avait l'air de le repousser, comme s'il eût déshonoré l'ordre auquel il avait appartenu, jusque-là que le premier président, qui l'aimait tendrement quand il était avocat, lui fit fermer sa porte quand il fut ecclésiastique. Cependant ce magistrat revint, avant de mourir, à de meilleurs sentiments. Dans sa dernière maladie, il reçut avec beaucoup de consolation la visite d'Alphonse. « Ah ! » s'écria-t-il un jour en le voyant entrer, « que vous êtes heureux, mon excellent ami, dans le choix que vous avez fait ! qu'il serait doux pour moi, en ce dernier moment, de pouvoir me rendre témoignage d'un semblable sacrifice fait en dépit du monde dans mes jeunes années, pour le bien de ma pauvre âme ! Priez pour moi, Alphonse ; je me recommande à votre charité ; sauvez un infortuné qui va paraître devant Dieu et pour qui le monde a déjà passé ».

Notre Saint reçut l'ordre de sous-diacre dans l'église de Sainte-Restitute, le 22 septembre 1725 ; et, immédiatement après, afin de se mieux préparer à travailler à la vigne du Seigneur, il entra dans une Congrégation formée dans le but de donner des missions ou des suites de sermons, dans le royaume de Naples, pour instruire le peuple et le faire avancer dans la vertu. Sa fonction était d'enseigner le catéchisme aux enfants ; et, en peu de temps, sa bonté et sa douceur lui gagnèrent si bien tous les cœurs qu'ils coururent après lui, lorsqu'il s'en alla, et le prièrent de rester avec eux. Le 6 avril de l'année suivante, il fut ordonné diacre, et obtint en même temps le pouvoir d'annoncer la parole de Dieu. Il prêcha son premier sermon, dans l'église de sa propre paroisse, durant l'exposition des Quarante-Heures, en l'honneur de Jésus présent dans l'auguste Sacrement : la ferveur et l'onction avec lesquelles il parla furent une source de profit et d'édification pour les fidèles ; puis il fut invité à prêcher tantôt dans une église, tantôt dans une autre, particulièrement pendant les prières des Quarante-Heures. Mais ses travaux continuels ne tardèrent pas à lui causer une maladie dangereuse, dont il n'échappa que par l'intercession de Notre-Dame de la Merci, dont on apporta une statue auprès de son lit, et qui lui sauva la vie au moment même où il était près de rendre l'âme. Dès qu'il fut rétabli, le cardinal Pignatelli le fit ordonner prêtre le 22 décembre 1726. A partir de ce moment, sa vie ne fut plus qu'une prédication et une exhortation continuelles à la vertu ; de l'autel où il recevait le pain des anges, source de toute force, il allait prêcher la loi et l'amour de Dieu au peuple de la ville et du royaume de Naples, produisant partout des conversions miraculeuses parmi les pécheurs abandonnés et les plus notoires des deux sexes, dont le changement s'annonçait par la pratique de la vertu la plus exemplaire.

Des gens de toutes les classes y venaient pour l'entendre. Un grand littérateur, fameux satirique, n'y manquait jamais. Alphonse lui dit un jour plaisamment : « Votre assiduité à mes sermons m'annonce quelque intention hostile ; prépareriez-vous, par hasard, quelque chose contre moi ? » — « Non, certes », répond l'autre ; « vous êtes sans prétention, et on n'attend

pas de vous de belles phrases ; on ne saurait vous attaquer quand on vous voit ainsi vous oublier vous-même, et rejeter tous les ornements de l'homme pour ne prêcher que la parole de Dieu ; cela désarmerait la critique elle-même ».

Cependant son père ne lui disait jamais un mot et évitait d'aller l'entendre. Un jour, toutefois, il se laisse entraîner par la foule dans une église : il est surpris et presque fâché d'y trouver Alphonse en chaire ; il reste pourtant, et voilà que ce père terrible est désarmé : une douce onction et une lumière ineffable sont entrées dans son âme, à la voix de ce fils qu'il a si durement traité. Il ne peut s'empêcher de s'écrier en sortant : « Mon fils m'a fait connaître Dieu ». Il sent toute l'injustice de sa conduite, en témoigne son regret à Alphonse et lui en demande pardon.

Ce prêtre, à qui Dieu accordait une telle grâce pour la conversion des âmes, n'osait encore, quoiqu'il fût ordonné depuis un an, s'asseoir sur le tribunal de la Pénitence, tant il avait une haute idée de ce ministère. Il fallut que le cardinal Pignatelli lui enjoignît, en vertu de la sainte obéissance, d'user des pouvoirs qu'il avait de confesser, Alphonse obéit humblement, et fit dès lors des fruits incalculables au confessionnal, non moins que dans la chaire. Il ne se bornait point à la conduite d'un petit troupeau qu'il se fût choisi, mais il recevait indistinctement tous ceux qui se présentaient, au point que le jour ne pouvait lui suffire et qu'il passait à les entendre une partie de la nuit. Il ne cessait dans sa vieillesse de recommander ce ministère comme le plus profitable pour tout le monde : « Par là », disait-il souvent, « les pécheurs font immédiatement leur paix avec Dieu, et l'ouvrier évangélique n'a rien à perdre de son mérite par les séductions de la vanité ». Il ne pouvait souffrir ces confesseurs qui reçoivent leurs pénitents avec un air sourcilleux et rebutant, et ceux encore qui, après les avoir entendus, les renvoient avec dédain comme indignes ou incapables des divines miséricordes. Quelque sévère qu'il fût pour lui-même, il avait, surtout pour les pécheurs, une mansuétude indicible : c'était quelque chose d'infiniment attirant que la manière dont il usait à leur égard : sans transiger quant au péché, il était tout cœur et tout charité pour le pécheur. Aussi, dans ses sermons, ne séparait-il jamais la justice de Dieu de sa miséricorde, persuadé que c'était là le moyen de porter les âmes à la pénitence ; le même principe, ou plutôt le même sentiment le dirigeait au confessionnal : il se souvenait que, s'il était juge de son pénitent, il en était aussi le père, et que c'était un ministère de réconciliation, et non de rigueur, qui lui avait été confié.

Il condamnait expressément le rigorisme de certains esprits chagrins et grondeurs, dont la dure morale est diamétralement opposée à la charité évangélique. « Plus une âme », disait-il, « est enfoncée dans le vice et engagée dans les liens du péché, plus il faut tâcher, à force de bonté, de l'arracher des bras du démon pour la jeter dans les bras de Dieu ; il n'est pas bien difficile de dire à quelqu'un : Allez-vous-en, vous êtes damné, je ne puis vous absoudre ; mais si l'on considère que cette âme est le prix du sang de Jésus-Christ, on aura horreur de cette conduite ». Il disait de plus, dans sa vieillesse, qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais renvoyé un seul pécheur sans l'absoudre, bien moins encore de l'avoir traité avec dureté et aigreur. Ce n'est pas qu'il donnât indifféremment l'absolution et à ceux qui étaient bien disposés et à ceux qui l'étaient mal ; mais, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, il donnait aux pécheurs le moyen de sortir de leur état, et, tandis qu'il leur témoignait la plus grande charité et les remplissait de con-

fiance dans les mérites du Sauveur, il lui arrivait toujours de leur inspirer un sincère repentir. Il avait coutume de dire : « Si vous ne montrez un charitable intérêt pour l'âme de votre pénitent, il ne quittera point son péché ».

Le Saint savait allier la douceur à une juste sévérité dans l'imposition de la pénitence : son principe était de n'obliger à rien qui ne dût certainement s'accomplir, et de ne point charger les âmes d'obligations qu'elles n'acceptent qu'avec répugnance, et que par là même elles abandonneront volontiers. Les pénitences qu'il donnait ordinairement étaient de revenir se confesser au bout d'un certain temps, de fréquenter la confession et la communion, d'assister à la messe tous les jours en méditant sur la Passion de Notre-Seigneur, comme aussi de visiter le Saint-Sacrement et la sainte Vierge, de réciter le chapelet et autres choses semblables, qui étaient autant de moyens qu'il donnait pour sortir du péché. Quant aux macérations, il les conseillait, mais ne les prescrivait pas. « Si le pénitent », disait-il, « est vraiment contrit, il embrassera lui-même la mortification ; mais si on lui en fait une obligation, il laissera la pénitence et gardera le péché ». Par cette douce conduite, il affectionnait les pécheurs au sacrement de Pénitence, et parvenait à les arracher à l'iniquité. C'est ainsi qu'une multitude de gens de toutes les classes, parmi ceux surtout dont la vie avait été la plus criminelle, revinrent à Dieu sous la direction de notre Saint, et édifièrent dans la suite encore plus qu'ils n'avaient scandalisé, bien que quelques-uns d'entre eux eussent, avant leur conversion, affiché l'immoralité la plus révoltante. Il en venait à ce résultat si consolant en leur recommandant la mortification des passions et de la chair et la méditation des vérités éternelles. « Par la méditation », disait-il, « vous verrez vos défauts comme dans un miroir ; par la mortification, vous les corrigerez : il n'y a point de vraie oraison sans mortification, et point de mortification sans esprit d'oraison. De tous ceux que j'ai connus qui étaient de vrais pénitents, il n'y en a point qui n'aient été fort zélés pour ces deux exercices ». Il employait encore, comme un grand moyen de revenir à Dieu, la fréquente communion et la visite journalière au Saint-Sacrement.. Rien ne peut égaler l'idée qu'il avait de cette dévotion. « Quelles délices », avait-il coutume de dire lorsqu'il était encore laïque, « quelles délices que d'être prosterné devant le saint autel, d'y parler familièrement à Jésus renfermé pour l'amour de nous dans l'auguste Sacrement ; de lui demander pardon des déplaisirs qu'on lui a donnés, de lui exposer ses besoins comme un ami fait à son ami, et de lui demander son amour et l'abondance de ses grâces ! »

Tel fut l'invariable système de la conduite d'Alphonse à l'égard de ses pénitents, qu'il les recherchait surtout dans la classe du pauvre peuple. Il ne rejetait pas les personnes d'un rang élevé, il croyait même important de les recevoir à cause de leur autorité et de leur exemple ; mais il ne leur accordait jamais aucune espèce de distinction, et l'attrait de sa charité le portait spécialement vers les âmes trop souvent abandonnées des gens de la dernière condition ; aussi le voyait-on quelquefois sur les places publiques et autres lieux les plus fréquentés, comme à la poursuite des plus pauvres, tels que lazzaroni et autres de ce genre : il cherchait à s'en faire entourer, et les portait ensuite à venir recevoir la grâce du Seigneur dans le sacrement de Pénitence.

Ce n'était pas encore assez pour son ardente charité : il imagina de réunir, durant les soirées d'été, une partie de ses pénitents dans quelque endroit solitaire et écarté de la ville ; il choisit successivement différentes

places publiques au voisinage des églises, et là, au milieu d'une foule de gens de la dernière classe, on le voyait se faire un plaisir de leur apprendre les premiers principes de la religion. Quelques saints prêtres et de pieux laïques voulurent s'associer à cette bonne œuvre, qui prit bientôt un grand accroissement; mais le démon la traversa : et bientôt l'autorité civile s'effraya de ce rassemblement, et il fallut y renoncer. Les ecclésiastiques qui en faisaient partie ne se séparèrent pas pour cela, et le désir de s'édifier mutuellement les porta à se réunir avec Alphonse, plusieurs fois le mois, dans la maison de l'un d'entre eux. Ils passaient ordinairement au moins une journée entière, s'y livrant à tous les exercices de la vie religieuse, tels que la récitation de l'office, l'adoration du Saint-Sacrement, les pénitences corporelles.

Cependant notre Saint n'avait pas perdu de vue l'instruction du bas peuple. A cet effet, il partagea un grand nombre de ces pauvres gens entre plusieurs de ses pénitents les plus zélés et les plus instruits, dont il fit autant de catéchistes. Ces petites réunions se multiplièrent toujours davantage, et bientôt elles n'eurent plus lieu dans des maisons particulières, mais avec l'approbation du cardinal Pignatelli, dans des chapelles et oratoires. C'est de là qu'est venue ensuite ce qu'on appelle à Naples *l'instruction des chapelles*, bonne œuvre qui se soutient encore aujourd'hui, tant l'utilité en a paru grande. On compte actuellement dans la ville de Naples près de quatre-vingts de ces réunions, de cent trente à cent cinquante personnes chacune. Ce sont toujours des prêtres qui y président. Ils n'y bornent pas leur zèle à l'enseignement des premiers éléments de la religion, mais ils y administrent les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, dirigent les exercices de piété, qui sont très-multipliés les jours de fête et de dimanche, et ne négligent rien de ce qui peut porter à la vertu : ils y réussissent. Cette œuvre est depuis longtemps un sujet de consolation pour les archevêques de Naples, et produit parmi ces pauvres gens du peuple des hommes très-éminents en sainteté. Elle s'est répandue en Europe, et principalement en Belgique, d'où elle est passée en France sous le nom de la Sainte-Famille.

Un homme apostolique, missionnaire de la Chine, le Père Matthieu Ripa, vint à Naples, emmenant avec lui de ses missions quatre jeunes Indiens; son but était de les former à l'exercice du saint ministère, et de renforcer par là les missionnaires européens qui étaient dans leur pays : il obtint même de l'empereur et du pape Benoît XIII l'autorisation d'établir pour cette fin à Naples un collége où il devait recevoir de nouveaux élèves qui lui viendraient des Indes.

Un établissement de ce genre intéressa vivement Alphonse par l'espoir du bien qui devait en résulter; il y vit en outre une retraite convenable au ministère qu'il exerçait et qui lui paraissait peu compatible avec sa résidence dans la maison paternelle : il demanda donc d'être reçu dans le nouveau collége comme pensionnaire. Il eut même la pensée de se vouer aux missions de l'Inde et de la Chine ; mais son directeur fut d'avis que Dieu l'appelait aux missions de sa terre natale. En attendant, Alphonse prêchait et confessait tous les jours, principalement dans l'église du collége des Chinois, et toujours avec un succès admirable. A la parole extérieure il joignait les prières les plus ferventes, des jeûnes, des mortifications extraordinaires, pour attirer aux pécheurs la grâce de la conversion.

Tous les évêques du royaume de Naples auraient voulu avoir dans leur diocèse un apôtre qui excitait dans tous les cœurs le repentir et la componction ; ils le pressaient vivement de donner la mission à leurs peuples. De

nombreuses conversions de pécheurs ensevelis depuis longtemps dans l'iniquité, aussi bien qu'un renouvellement général de l'esprit de foi et de piété, marquèrent partout ses travaux.

Sa tendre patronne, la sainte Vierge, récompensa son zèle en lui apparaissant à la vue d'une foule immense de peuple, rassemblée dans l'église de Foggia, pour entendre un discours sur son sujet favori : l'intercession et la protection de Marie. De son visage, un rayon de lumière, semblable à ceux du soleil, se réfléchissait sur celui de son dévot et pieux serviteur; tout le peuple en fut témoin et s'écria : « Miracle! miracle! » Tous se recommandèrent avec une grande ferveur, et en versant des larmes abondantes, à la Mère de Dieu; plusieurs femmes même de mauvaise vie furent saisies d'un si profond repentir, qu'elles montèrent sur une plate-forme qui est dans l'église, et commencèrent à se donner la discipline, en criant de toutes leurs forces : « Miséricorde ! » puis, au sortir de l'église, elles se retirèrent dans la maison des Pénitentes de cette ville. Alphonse, dans son attestation juridique, déposa que, durant le sermon, toute la foule dont se composait son auditoire, et lui, avaient vu la sainte Vierge, sous la forme d'une jeune personne de quatorze à quinze ans, qui tournait de côté et d'autre, à la vue de tous ceux qui étaient présents.

Tandis qu'il prêchait la mission dans la ville de Scala, il fut invité, par les religieuses du Saint-Sauveur, à prêcher pendant la neuvaine qui précédait la fête qu'on y célébrait en l'honneur du crucifiement de Notre-Seigneur. Parmi ces religieuses, il y en avait une de sainte vie, favorisée de plusieurs grâces surnaturelles, nommée sœur Marie-Céleste Costarosa, qui avait fondé ou réformé plusieurs couvents. Un jour qu'elle était au confessionnal et s'entretenait avec le Saint sur des sujets spirituels, elle lui dit : « Dieu ne veut pas que vous restiez à Naples ; il vous appelle pour la fondation d'une Congrégation de missionnaires, qui procureront des secours spirituels aux âmes de ceux qui sont maintenant dépourvus de tout moyen d'instruction ». Ces paroles jetèrent Alphonse dans une grande affliction et un grand trouble d'esprit : car il ne savait pas encore si telle était la volonté de Dieu, et se voyait environné de difficultés, sans compagnons qui pussent l'aider dans son entreprise ; il pria avec ferveur le Père des lumières d'éclairer son entendement et de lui faire connaître sa divine volonté ; et, après avoir consulté plusieurs personnages célèbres pour leur discernement des esprits, et d'une vertu éprouvée, il fut convaincu que Dieu voulait qu'il mît à exécution le dessein de fonder une nouvelle Congrégation de missionnaires. Aussitôt que son intention fut connue à Naples, il s'en trouva plusieurs qui, dans la crainte de perdre un missionnaire si zélé, ou à la vue des difficultés qui semblaient s'opposer à son entreprise, désapprouvèrent fortement ce dessein. Il rencontra une vive résistance de la part du cardinal-archevêque et de plusieurs ecclésiastiques, qui, considérant tout le bien opéré par son moyen à Naples, ne pouvaient se résoudre à croire que Dieu attendît encore davantage de lui. Son père l'assaillit par ses larmes et ses représentations, le conjurant de ne point l'abandonner ; et Alphonse a avoué depuis que ce fut la plus violente tentation qu'il eût éprouvée dans toute sa vie, et que Dieu seul l'avait rendu capable de la surmonter et d'y résister. Pour éviter de nouveaux assauts, il quitta secrètement Naples, au commencement de novembre 1732, et se rendit, avec quelques compagnons seulement, à Scala, où l'évêque l'avait déjà invité à ouvrir la première maison et à commencer la fondation de l'Ordre. Il alla habiter avec ses compagnons une misérable maison, avec un petit jardin qui en dépendait :

il obtint la permission de convertir une des chambres en un oratoire, où, le 9 novembre de la même année, après avoir chanté une messe votive du Saint-Esprit suivie du *Te Deum*, en actions de grâces des faveurs qu'il avait déjà reçues de Dieu, il posa les fondements de la nouvelle Congrégation dite alors *de notre divin Sauveur*, dont les membres devaient s'employer à prêcher et à porter les secours de la religion aux pauvres paysans, qui, vivant dans des chaumières disséminées dans la campagne, ou dans les petits villages et les hameaux, sont souvent privés de tous les bienfaits de l'instruction et de la fréquentation des sacrements. Ses premiers compagnons étaient au nombre de douze : dix prêtres et deux avocats non encore admis aux ordres ; et de plus, un frère convers qui les servait : il s'appelait Vitus Cursio, et était un riche habitant d'Acquaviva, qui, ayant renoncé à tous ses biens terrestres, par suite d'une vision qu'il avait eue à Naples, avait choisi cet humble emploi dans le nouvel Ordre. On a eu raison de comparer la vie de ces premiers Pères à celles des saints pénitents dont parle saint Jean Climaque dans son *Echelle mystique*. Leur maison était petite et incommode, leurs lits, une simple paillasse étendue sur le plancher ; ils avaient pour tous mets, en général, un plat de soupe insipide et désagréable, avec une petite portion de fruits ; leur pain était noir, sans être même levé, par suite de l'inexpérience du frère convers qui le faisait, et si dur qu'il fallait le broyer dans un mortier avant de pouvoir en manger. Cette misérable nourriture, qu'ils prenaient à genoux ou étendus sur le pavé, ils la rendaient encore plus nauséabonde en l'arrosant de quelque drogue amère ; plusieurs d'entre eux même, avant de manger, léchaient le pavé avec leur langue. Ils se donnaient la discipline trois fois par semaine. A la mortification, ils joignaient un véritable esprit de ferveur dans la prière. Outre l'office qu'ils récitaient en chœur, ils s'assemblaient trois fois le jour pour prier pendant une demi-heure et lire la vie des Saints. Il était assigné un quart d'heure pour une visite à Jésus dans le Saint-Sacrement, et à Notre-Dame ; mais ils restaient une grande partie du jour et de la nuit en prières devant la divine Eucharistie. Ils assistaient à la messe avec la piété et le recueillement les plus édifiants. Leur seul temps de relâche était une heure après-dîner, qu'ils employaient à des entretiens spirituels, ou à parler des actions des Saints. Mais Alphonse, qui était l'âme et le moteur de tous ces pieux exercices, surpassait tous ses frères dans ses mortifications, sa ferveur et sa pratique exacte du recueillement et du silence ; et, pour cacher la rigueur avec laquelle il se donnait la discipline, il se retirait souvent dans un cellier ou cave, où, comme on le croit généralement, Notre-Dame lui est apparue plusieurs fois. Cependant ils n'oubliaient pas l'objet principal de leur institut : par l'effet de leurs prédications et de leurs travaux apostoliques à Scala et dans les lieux circonvoisins, tout le diocèse prit une face nouvelle, et il s'opéra un grand nombre de conversions extraordinaires.

Le nombre de ses collègues s'étant considérablement accru, Alphonse résolut de donner de la stabilité et de la régularité à sa congrégation, en formant une règle pour la diriger ; mais ici s'éleva une difficulté à laquelle il ne s'attendait pas, et qui résultait de la manière différente dont plusieurs points de leur nouvelle règle étaient envisagés par ses compagnons. Quelques-uns étaient d'avis que, outre les missions, ils devaient ouvrir des écoles pour l'instruction des pauvres dans la science ; d'autres s'opposaient à la stricte et rigoureuse pauvreté qu'ils avaient jusque-là observée ; tandis que quelques autres, au contraire, pensaient qu'il fallait exiger de tous ceux qui entraient dans l'Ordre une renonciation plus complète encore à toute

propriété temporelle. Alphonse mit tout en œuvre pour les convaincre que la vraie pauvreté était un point essentiel de leur règle, et qu'ouvrir des écoles pour les pauvres, quoique ce fût une œuvre de charité, ne servirait qu'à les distraire de l'unique objet de leur fondation, l'instruction spirituelle des pauvres. Ses raisons restèrent sans effet ; il fut abandonné de tous ses compagnons, à l'exception de deux, dont un n'était pas dans les Ordres sacrés, et l'autre était le frère convers dont il a déjà été parlé. Ses ennemis commencèrent alors à triompher et à représenter son entreprise comme présomptueuse et téméraire ; pour lui, il continua, malgré leurs railleries et leurs invectives, à espérer que Dieu lui fournirait bientôt des compagnons, tout en bénissant sa main miséricordieuse de lui avoir envoyé cette humiliation. De nouveaux compagnons lui arrivèrent en foule de tous côtés ; de sorte qu'en 1735, trois ans après la fondation de son Ordre, il fut en état d'ouvrir trois maisons, y compris la première de Scala.

Tout lui paraissant établi sur un pied ferme, il résolut d'implorer la lumière divine pour l'assister dans la rédaction des règles qui devaient être observées et des vœux qui devaient être faits par les membres de son Ordre. Il adressa de ferventes prières à l'Esprit-Saint, les accompagnant d'un jeûne austère et d'une rigoureuse mortification, et prit les avis des personnages les plus éminents par leur science et leur piété. Sous leur direction, aidé de la grâce de Dieu, il composa les règles et constitutions de son Ordre, auquel il donna le nom *de notre divin Sauveur*. Il fit ensuite un discours touchant à ses compagnons, dans lequel il les priait, en qualité de disciples de Jésus-Christ, d'imiter son parfait holocauste à son Père naturel, et de s'offrir eux-mêmes à lui en sacrifice pour le salut des âmes, en promettant une observance exacte des règles qu'il leur proposait. Il prescrivit beaucoup de prières et le pieux exercice d'une sainte retraite pour implorer l'assistance divine ; et, enfin, le 21 juillet de l'an 1742, dans une pauvre chapelle près de Ciorani, dans le diocèse de Salerno, après avoir chanté les Vêpres de sainte Marie-Madeleine, patronne de la Congrégation, ils firent leur profession, qui, outre les trois vœux ordinaires de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, en renfermait deux autres : le premier, de ne jamais accepter aucune dignité, office ou bénéfice, en dehors de la Congrégation, à moins d'un commandement exprès du Pape ou du supérieur général ; le second, de demeurer dans l'Ordre jusqu'à la mort, et de n'en demander dispense qu'au Pape ou au supérieur général. Les frères procédèrent ensuite à l'élection d'un supérieur pour tout l'Ordre, et Alphonse fut élu à l'unanimité, avec le titre de supérieur recteur.

La réputation de la vertu et de la sainteté admirables d'Alphonse se répandait chaque jour davantage dans le pays et dans les contrées voisines ; et plusieurs maisons de l'Ordre furent fondées en différentes villes du royaume. C'est ce qui le détermina à obtenir la confirmation de son institut par le Saint-Siége : dans ce but, il députa un de ses compagnons pour aller déposer les constitutions qu'il avait rédigées aux pieds de l'immortel pontife Benoît XIV, qui occupait alors la chaire de saint Pierre. Après un mûr examen, il donna le bref qui les approuvait, le 25 février 1749. Il confirma Alphonse dans la charge de supérieur, et accorda à l'Ordre grand nombre de faveurs et de priviléges ; mais il voulut que son nom fût changé de celui *de notre divin Sauveur* en celui *de notre divin Rédempteur*, pour le distinguer de la Congrégation des Chanoines réguliers de notre divin Sauveur. A partir de ce moment, l'Ordre prit de rapides accroissements, et des maisons furent fondées dans les États de l'Église, aussi bien que dans le royaume de

Naples. Alphonse eut à lutter contre beaucoup d'obstacles dans les efforts qu'il fit pour l'établir en divers lieux ; et il avait coutume de dire que Dieu opérait un continuel miracle en sa faveur, en lui fournissant les moyens de fonder de nouvelles maisons et de soutenir celles qui existaient déjà ; car, se trouvant sans argent pour en venir à bout, il plaçait tout son espoir en Dieu, et ne fut jamais trompé.

Il surpassait tous ses compagnons dans l'exactitude à observer toutes les règles et obligations de l'Ordre ; et quand on sait la rigueur des disciplines qu'il se donnait, et l'austérité de ses jeûnes et de ses mortifications, on ne peut s'empêcher de demander comment il pouvait vivre. Il se contentait d'une petite portion de soupe et de pain avec quelques fruits, dont il n'usait jamais le samedi et les vigiles des fêtes de Notre-Dame. Il portait continuellement de rudes cilices, avec de petites chaînes de fer et une ceinture de poil de chameau. Outre le temps assigné pour la prière par la règle, il se levait de grand matin pour méditer sur les vérités et les mystères de la religion, et tenait son esprit si étroitement uni à Dieu que sa prière n'éprouvait aucune interruption et ne cessait jamais. Il consacrait toutes ses actions à la gloire de Dieu, vers lequel il tournait souvent son cœur par de fervents élancements et de brûlantes aspirations d'amour ; lorsqu'il célébrait la messe ou récitait l'office de l'Église, il respirait dans toute sa personne un air de piété et d'édification. Il réglait les affaires de l'Ordre, et pourvoyait à tous ses besoins avec la diligence et le zèle les plus infatigables. Il travaillait à inspirer à ses frères l'amour des humiliations, des mépris et des souffrances, à l'imitation de notre divin Rédempteur, dont ils portaient le nom, et il leur représentait fortement, de vive voix et par écrit, la nécessité de vivre conformément aux vœux qu'ils avaient faits, et à l'esprit de l'institut dont ils faisaient profession. Les supérieurs s'engageaient par serment à ne pas permettre aux membres de l'Ordre de posséder quelque chose en propre ; de ne leur rien permettre, en un mot, qui pût le moins du monde faire brèche à leur vœu de pauvreté. Il interrompait la composition de ses ouvrages et toute autre occupation pour s'occuper de ce qui concernait ses frères : « Quand il arrive », leur écrivait-il, « que quelqu'un vient pour me parler, ou m'écrit pour ses affaires ou pour celles de l'Ordre, je quitte tout... Je désire qu'on sache bien que celui qui me traite avec cette sorte de confiance m'attache plus fortement à lui, et que tous tiennent pour certain que je quitte tout lorsque j'ai à rendre service à quelqu'un de mes frères et de mes enfants. Je me sens plus empressé à assister quelqu'un d'entre eux qu'à faire toute autre chose. C'est là le bien que le Très-Haut demande de moi préférablement à tout autre, tant que j'occupe cette charge ». Quand quelqu'un tombait malade, son affection et sa sollicitude pour le consoler redoublaient alors ; il allait le visiter et prenait soin que sa nourriture fût bien préparée et convenablement assaisonnée. Il ne voulut pas renvoyer à sa famille un malade attaqué de pulmonie, disant que les frères malades étaient utiles à la Congrégation par leurs prières, et en fournissant aux autres les moyens de pratiquer les œuvres de miséricorde. « Nous sommes leur père », disait-il en parlant des malades, « et l'Ordre est leur mère. Depuis qu'ils ont quitté père et mère pour se consacrer à Dieu, nous devons remplir à leur égard tous les devoirs de la charité ».

Comme la fonction de prêcher, d'instruire et d'entendre les confessions des pauvres était la fin principale de la Congrégation, il avait soin de préparer ses novices, par une longue pratique et une longue expérience, au ministère apostolique. Il avait en aversion les discours improvisés, les fleurs

de rhétorique, les périodes arrondies, l'éclat et la pompe des expressions. « Si le plus pauvre peuple ne me comprend pas », avait-il coutume de dire, « à quoi bon l'appeler à l'église ? Les volontés ne s'émeuvent pas, et notre prédication reste sans fruit. Je pourrai avoir à rendre compte de toute autre chose, mais non de mes sermons ; j'ai toujours prêché de manière à me faire comprendre de la bonne femme la plus ignorante ». Gardons-nous cependant de penser qu'il fut opposé à l'étude et à l'usage de l'art oratoire dans la prédication. « Moins on sait de rhétorique », observait-il avec raison, « moins on est à portée de savoir s'accommoder à la simplicité du style apostolique. Les Pères grecs et latins étaient des maîtres dans cet art ; c'est pourquoi ils savaient si bien se mettre à la portée de tous, et, quand la circonstance le commandait, s'en servir avec avantage. Si l'art manque, le sermon sera insipide et sans règle ; et, au lieu de pénétrer dans l'esprit ou dans le cœur de l'auditoire, il ne lui inspirera que du dégoût et de l'éloignement pour le prédicateur ». Pour encourager à l'étude de l'art oratoire, il publia deux lettres sur l'éloquence populaire, qu'il envoya à beaucoup d'évêques, de prêtres et de chefs d'Ordres religieux. Il ne mettait pas moins de zèle à pressér ses frères de se livrer à l'étude de la théologie morale. « Si vous ne la savez pas », leur disait-il, « vous vous perdez, et vous envoyez vos pénitents en enfer : cette étude ne finit qu'avec la vie elle-même ». Il condamnait le trop de facilité et le trop de sévérité comme également funestes pour les âmes ; s'il apprenait que quelqu'un de ses prêtres fût tombé dans un de ces excès, il n'avait plus de repos ni de consolation. Il inculquait la nécessité d'user de grandes précautions et d'une grande prudence avec les pécheurs d'habitude et de rechute. « Faites bien attention », disait-il, « comment vous absolvez cette classe de pécheurs. Leurs larmes, s'ils en répandent, sont trompeuses ; ils ne pleurent pas par haine pour le péché, mais pour vous forcer à leur donner l'absolution afin de recommencer de nouveau ». Il recommandait de ne pas les renvoyer brusquement du confessionnal, mais de leur montrer de la tendresse et de la sympathie, de leur faire comprendre le malheur de leur état, de leur persuader que l'amendement n'est pas impossible, s'ils veulent avoir recours à la grâce de Dieu et à la protection de la sainte Vierge.

Mais, comme le point capital de son Ordre était d'instruire le pauvre peuple des paroisses de campagne, disséminé dans les endroits les moins fréquentés de la contrée, il fit son occupation constante, pendant trente ans, de visiter toutes les provinces, toutes les villes et villages du royaume, faisant le catéchisme aux enfants, entendant les confessions, et prêchant le peuple. Quand il était arrivé en vue du lieu où devait se donner la Mission, il récitait les litanies de la Sainte Vierge et d'autres prières, pour attirer les bénédictions du ciel. Il se rendait ensuite à l'église principale ; et, après avoir adoré le Saint-Sacrement, il montait en chaire et invitait de la manière la plus pressante le peuple à profiter de la grâce de Dieu dans les exercices spirituels des jours qui allaient suivre.

Tous les jours, matin et soir, les missionnaires prêchaient pour les adultes et faisaient le catéchisme aux enfants. Les trois premiers soirs ils parcouraient les rues les plus populeuses, un crucifix à la main, invitant les habitants à se rappeler leurs fins dernières et à venir entendre la parole de Dieu. Alphonse, qui donnait le principal sermon, le soir, avait coutume de prendre la discipline avec une grosse corde, trois fois durant la mission : une fois pendant le sermon sur le péché ; la seconde fois, pendant le sermon sur l'enfer ; et la troisième, pendant le sermon sur le scandale ; et

quand les femmes étaient sorties de l'église, après le sermon du soir, et qu'il ne restait plus que des hommes, il leur était adressé un sermon sur la componction, pour les exciter à se donner eux-mêmes la discipline. Après ces sermons, on employait trois ou quatre jours de plus dans *la voie de la dévotion*, comme l'appelait Alphonse ; et, pendant ce temps-là les prédicateurs insistaient sur la nécessité de la prière et sur la passion de Notre-Seigneur, qu'il dépeignait en termes si touchants, que tous les assistants versaient des larmes d'amour et d'attendrissement.

Il y avait encore d'autres sermons pour l'instruction des enfants, des jeunes gens, des femmes non mariées et des veuves, et pour les femmes mariées aussi ; ces sermons étaient appropriés aux besoins et au genre de vie de chacun. La retraite se terminait par une communion générale ; et, après un sermon sur la persévérance, la bénédiction était solennellement donnée à tout le peuple. Le dernier jour de *la voie de la dévotion*, afin de laisser dans les esprits un souvenir ineffaçable de la Passion, Alphonse érigeait un Calvaire, ainsi qu'il l'appelait, à l'entrée du village ou de la ville. Avec quatre compagnons, portant, comme lui, chacun une pesante croix sur les épaules, il s'avançait vers le lieu où elles devaient être érigées, et, après les avoir plantées en terre, il proposait une pieuse méditation sur les mystères de la Passion, qui produisait une profonde impression dans le cœur de tous les assistants. Durant la Mission, il obligeait ses prêtres à rester sept heures, y compris le temps de la messe, au confessionnal, tous les matins ; et ils ne le pouvaient quitter sans la permission du supérieur. Il leur était défendu de recevoir aucun présent ou récompense quelconque, et leur table était restreinte à la nourriture la plus frugale, qui était fournie par la charité de l'évêque ou de quelqu'un des habitants. C'était assez qu'il parût en chaire pour exciter des sentiments de piété ; et il s'opérait plusieurs conversions pour avoir vu son attitude et ses gestes, même de loin. Au confessionnal, il recevait le pauvre et le riche avec les mêmes sentiments affectueux de compassion, et savait leur suggérer des motifs si puissants, qu'ils n'hésitaient jamais à confesser librement leurs péchés, sans qu'une fausse honte les empêchât de subir volontiers une confusion d'un moment, pour se procurer un pardon et une paix plus durables.

Pour assurer le fruit des missions, il les prolongeait jusqu'à quinze et même trente jours, jusqu'à ce qu'il eût produit une complète réforme parmi le peuple ; et, durant la station il prenait soin de former de pieuses confréries entre les membres des divers rangs de la société, de sorte que, par de mutuels bons exemples et des pratiques de dévotion, les effets de la Mission pussent être solides et durables. Dieu récompensa son zèle par plusieurs prodiges. Un jour, durant une Mission qui se donnait à Amalfi, quelqu'un, allant à confesse à la maison où demeurait Alphonse, l'y trouva au moment même où devait commencer le sermon dans l'église ; après avoir fini sa confession, cet homme se rendit droit à l'église, et, à son grand étonnement, trouva Alphonse déjà un peu avancé dans son sermon. Cette circonstance l'étonna fort ; car, à son départ, il avait laissé Alphonse occupé à entendre la confession d'autres personnes dans sa maison, et ne l'avait point vu sortir par la seule porte où il fût possible de passer pour se rendre à l'église. Aussi le bruit se répandit-il dans la ville qu'Alphonse entendait des confessions chez lui en même temps qu'il prêchait dans l'église. Lorsqu'il prêchait sur la protection de la Sainte Vierge, et qu'il exhortait ses auditeurs à recourir à elle avec confiance dans tous leurs besoins, il s'écria tout à coup : « Oh ! vous êtes trop froids dans vos prières à notre

sainte Dame ! Je vais la prier pour vous ». Il se jette alors à genoux dans l'attitude de la prière, les yeux élevés vers le ciel ; et tous ceux qui étaient présents le virent élevé de plus d'un pied en l'air, et tourné vers une statue de la Sainte Vierge qui se trouvait auprès de la chaire. Le visage de Notre-Dame jetait des rayons de lumière, qui se reflétaient sur le visage d'Alphonse, qui était alors en extase. Ce spectacle dura environ cinq ou six minutes, pendant lesquelles le peuple criait : « Miséricorde, miséricorde ! Miracle, miracle ! » Et chacun de fondre en larmes. Mais le Saint se relevant, s'écria d'une voix forte : « Réjouissez-vous, la Sainte Vierge a exaucé votre prière ». Avant que les missionnaires quittassent la ville, Alphonse prédit qu'il y aurait un tremblement de terre le lendemain, et l'événement confirma la vérité de ses paroles.

Ces travaux apostoliques et ces actions miraculeuses remplirent tout le royaume du bruit de la sainteté et de la science du Saint ; le roi et le haut clergé résolurent de l'élever à la dignité épiscopale. Il fut d'abord nommé à l'archevêché de Palerme ; mais, par ses ferventes prières et ses mortifications, il réussit à obtenir de Dieu qu'on ne le forçât point d'accepter cette dignité. Peu de temps après, l'évêché de Sainte-Agathe des Goths étant devenu vacant, le pape Clément XIII l'y nomma, d'après la connaissance personnelle qu'il avait de ses mérites, et sans qu'il lui fût venu de recommandations d'ailleurs. Alphonse écrivit les lettres les plus pressantes à plusieurs de ses amis et au Pape lui-même, dans lesquelles il leur représentait son incapacité, son âge avancé, le faible état de sa santé et son vœu de n'accepter aucun bénéfice, et suppliait qu'on le déchargeât d'un fardeau si pesant. Le soir qu'il avait reçu sa lettre, le Pape penchait à le rassurer en accédant à sa demande ; mais le lendemain matin il ordonna à son secrétaire, le cardinal Négroni, d'informer Alphonse que c'était sa volonté positive qu'il acceptât l'évêché. Le cardinal demanda si Sa Sainteté ne lui avait pas dit, le soir précédent, qu'elle penchait à se rendre à ses vives instances : « C'est vrai », reprit le Pape, « mais le Saint-Esprit m'a inspiré depuis de faire le contraire ». Aussitôt que le cardinal Spinelli, à qui Alphonse avait écrit sur ce sujet, eut appris ce que le Pape avait dit, il s'écria immédiatement : « C'est la volonté de Dieu, la voix du Pape est la voix de Dieu ». Quand Alphonse reçut la lettre du cardinal Négroni, il inclina la tête et dit : *Obmutui, quoniam tu fecisti ; gloria Patri*, etc. : « Je me suis tu, puisque vous l'avez voulu ainsi ; gloire au Père », etc. ; puis, plaçant la lettre sur sa tête, il répéta plusieurs fois ces paroles : « Dieu veut que je sois évêque ; eh bien ! je serai évêque. Le Pape l'a ordonné, je dois obéir ». Les craintes que lui inspirèrent la responsabilité et les devoirs de sa nouvelle dignité le jetèrent dans une fièvre si violente qu'on désespéra de sa vie. Le Pape fut profondément affligé en apprenant le danger dans lequel il se trouvait, sans changer cependant de résolution à son égard. « S'il en meurt, nous lui envoyons notre bénédiction apostolique ; s'il en revient, nous désirons le voir à Rome ». Alphonse se rétablit et partit aussitôt pour Rome. Ses frères, affligés de la perte d'un tel père, s'adressèrent au Pape par l'entremise de la Congrégation des cardinaux chargés des affaires des évêques et des Ordres religieux, et obtinrent qu'il fût confirmé dans son office de supérieur de l'Ordre, le 25 mai de cette année 1762.

A son arrivée à Rome, le Pape étant parti pour Castel-Gondolfo, le Saint résolut de visiter la sainte maison de Notre-Dame de Lorette. Il célébrait la messe tous les matins dans ce sanctuaire vénérable, et passait plusieurs heures dans la contemplation de la bonté et de l'amour du Fils éternel de

Dieu, qui, pour nous, a daigné habiter dans cette humble et pauvre demeure. Son visage rayonnait d'amour lorsqu'il baisait tous les objets qui avaient appartenu à la sainte Famille ; c'était une source d'édification et de piété pour ses compagnons d'être témoins de sa ferveur et de la vénération avec laquelle il honorait ce sanctuaire, consacré par la présence d'un Dieu fait homme.

De retour à Rome, il fut reçu par le Pape et les cardinaux avec toutes sortes de marques d'estime et de vénération. Il fut sacré évêque dans l'église de Sainte-Marie, *sopra Minerva*, le 20 juin 1762, dans la soixante-sixième année de son âge. Il fit ses préparatifs de départ, et quitta Rome immédiatement pour se rendre dans son diocèse. Il s'arrêta quelques jours à Naples pour arranger les affaires de son Ordre, et prit le chemin de Sainte-Agathe, malgré les représentations de ses amis, qui lui disaient qu'il était extrêmement dangereux d'y aller à cette époque de l'année. Il fut reçu avec de grands témoignages de joie par le peuple, qui déjà avait conçu de lui une haute opinion et une haute estime, d'après la réputation de vertu et de sainteté qui l'y avait précédé.

Il avait déclaré son opinion et tracé des règles de conduite pour les évêques dans l'accomplissement des devoirs de leur charge, dans un petit volume publié par lui sur cette matière : le reste de sa vie ne fut que la copie trait pour trait de ce qui est écrit dans ce livre. Il continua de pratiquer, dans ses habits, dans l'ameublement de son palais et sa manière de vivre, la même pauvreté rigoureuse qui l'avait distingué dans la Congrégation. Les vases sacrés dont il se servit étant évêque étaient des plus pauvres; on y voyait peu d'argent; et ce peu d'argent fut consacré au soulagement des pauvres aussi bien qu'une voiture et deux mules qui lui avaient été données par son frère, et qu'il vendit plus tard pour la même destination. Il couchait, comme auparavant, sur une paillasse, et ses appartements étaient si complétement dépourvus de meubles, que, quand par hasard un étranger venait le visiter, il était obligé d'emprunter des lits, du linge et de la vaisselle pour son usage; et, en plusieurs occasions, sa charité le mit hors d'état de faire face aux dépenses mêmes les plus médiocres. Sa nourriture était des plus communes, et il y mêlait encore de l'absinthe et d'autres herbes amères : au point que les pauvres qui affluaient vers lui, refusaient de manger ce qu'il leur en laissait. Il n'avait que peu de domestiques, qu'il traitait, en toute occasion, avec la plus grande bonté et la plus grande douceur. Ses mortifications semblaient augmenter en rigueur et en nombre; et, un jour, son secrétaire fut obligé de forcer la porte de sa chambre et de lui arracher la discipline des mains, de crainte que la violence des coups qu'il se portait ne lui donnât la mort. Il passait une grande partie de la nuit en prières, après avoir été occupé tout le jour des affaires de son diocèse. Un des chanoines de la cathédrale le priait un jour de prendre un instant de repos, jusqu'à ce que son mal de tête fût passé; il répliqua que, s'il attendait cela, il ne serait jamais en état de se remettre à l'œuvre, parce que son mal de tête ne le quittait jamais.

Dans le soin avec lequel il remplissait les devoirs de sa charge, il se montra un parfait imitateur du zélé et infatigable saint Charles Borromée. Durant les treize années de son épiscopat, il ne fut jamais absent de son diocèse, pendant l'espace même de trois mois, ainsi que le permet le concile de Trente; il ne s'en absenta que pour un temps très-court, dans trois occasions d'urgente nécessité : deux fois pour les affaires de son Ordre; et l'autre, d'après un commandement exprès de ses directeurs, à cause de sa

santé. Il travailla à réformer les mœurs et à exciter un véritable esprit de piété dans tout son diocèse, par ses discours privés non moins que par ses sermons et ses missions. Chaque année, il visitait une moitié de son diocèse, et, avant de commencer sa visite, il faisait une neuvaine avec son peuple pour faire descendre les bénédictions du Seigneur sur ses travaux. Durant la visite, il refusait toute espèce de présent, de quelque mince valeur qu'il fût, disant que c'était contraire aux canons. Il entendait la confession de ceux qui lui en manifestaient le désir et adressait des instructions au peuple. S'il y avait des malades qui n'eussent pas reçu le sacrement de Confirmation, il s'empressait d'aller le leur administrer chez eux, malgré l'intempérie de l'air, le mauvais état des routes et toutes les autres difficultés qui pouvaient se rencontrer; et tant que sa santé le lui permit, il eut soin de visiter tous les malades à domicile. Il n'entreprenait jamais rien qui eût rapport à son diocèse sans avoir auparavant imploré la lumière divine par de ferventes prières; dans les affaires d'importance majeure, il se défiait de son propre jugement et réclamait les conseils des autres évêques, sur lesquels il fondait sa confiance. Mais ce qu'il désirait par-dessus tout, c'était d'inspirer à son clergé un esprit de piété, de science, de moralité et de zèle pour l'honneur de la religion; dans ce but, il remit en vigueur les règlements des canons des synodes ou de ses prédécesseurs relativement aux habits et à la conduite des ecclésiastiques. Il s'appliquait à les rendre le modèle de leur troupeau et chargeait des prêtres d'une vie irréprochable de l'informer des défauts qu'ils commettaient dans l'observation de leurs devoirs, afin qu'ils en fussent sur-le-champ corrigés. Il examinait avec soin tous ceux qui se présentaient pour la réception des saints Ordres et pour obtenir des bénéfices; non content de faire subir un sévère et rigoureux examen à ceux qui venaient demander des pouvoirs pour entendre les confessions, il les instruisait lui-même pendant plusieurs jours dans la partie pratique de cet important devoir; ces pouvoirs accordés, celui qui les avait obtenus était obligé de revenir après un certain temps pour subir un second examen et en obtenir la confirmation. Il établit des conférences une fois par semaine dans toutes les parties de son diocèse, sur des questions de théologie morale et commanda à tous les ecclésiastiques d'y assister, sous des peines sévères; il y assistait lui-même régulièrement, et quand sa santé le forçait de garder le lit, il voulait que la conférence se tînt dans sa chambre. Il composa son *Dominicale*, ou cours abrégé de discours pour les dimanches, pour l'usage de ses prêtres dans leurs sermons et explications de l'Evangile de chaque dimanche; et son *Selva*, ou matériaux pour sermons et instructions à l'usage des prêtres dans leurs retraites spirituelles et leurs lectures particulières, accompagnés d'instructions pratiques sur les exercices des missions.

Il ne veillait pas avec moins de diligence sur les étudiants qui se destinaient à l'état ecclésiastique; il visitait son séminaire deux fois la semaine et ne négligeait rien pour affermir dans leurs cœurs encore tendres l'amour de la piété et le désir de se consacrer entièrement au Seigneur. Il composa des airs pieux qu'ils devaient chanter pendant le temps de leurs récréations. Il ne voulait pas qu'ils quittassent le séminaire pendant les vacances, de crainte qu'ils ne perdissent leurs habitudes de diligence et de régularité et ne prissent l'esprit du monde.

On concevra aisément avec quel zèle il travaillait à extirper les scandales de son diocèse et à propager la moralité et la piété parmi son peuple. Il en expulsa une troupe de comédiens, de peur que leur manière de vivre ne corrompît son troupeau, et procéda avec la même fermeté contre tous

ceux qui menaient une vie scandaleuse, sans égard pour leur rang ou l'influence qu'ils avaient à la cour. Il convertit plusieurs pécheurs publics par sa douce et persuasive éloquence et leur procura une retraite et des moyens de subsistance, de crainte que la pauvreté ne les fît retourner à leurs voies corrompues; mais il chassa de son diocèse ceux qu'il trouva incorrigibles. Ayant appris qu'une de ces femmes perdues avait profité de son absence pour y rentrer, il en fut profondément affligé, et comme on lui demandait la cause de sa douleur, il répondit : « C'est parce que je suis évêque »; et à l'instant même, sans envisager le danger auquel l'exposait son retour, car c'était pour cause de santé qu'il avait quitté son diocèse, il revint à Arienzo, fit venir cette femme en sa présence et lui parla avec tant de force et d'énergie qu'elle tomba à ses pieds, renonça dès lors à ses mauvaises habitudes et se retira dans une maison de refuge, où elle devint un modèle de sincère conversion et de vie exemplaire.

Le zèle et la charité du saint évêque étaient constamment dirigés vers l'instruction et l'avancement spirituel de son troupeau. Il bâtit et répara les églises, forma de nouvelles paroisses et fournit des fonds pour l'entretien et la subsistance des prêtres au soin desquels il les confiait; il introduisit la louable pratique de proposer une méditation sur la passion de Notre-Seigneur et autres sujets appropriés aux besoins du peuple, le matin à la première messe; il ordonna qu'on fît tous les soirs l'exposition du Saint-Sacrement et qu'on récitât de pieuses prières en l'honneur de Notre-Seigneur, qui y est présent; et les samedis, il ne manquait jamais de proclamer la gloire et les louanges de Notre-Dame, afin que tous les cœurs brûlassent d'amour et de dévotion pour elle. Il établit des confréries parmi son troupeau comme moyens propres à porter les fidèles à fréquenter les Sacrements et à venir entendre la parole de Dieu; il entretenait l'esprit de leur fondation en prêchant souvent. Un soir qu'il prêchait, pendant une retraite, la confrérie des hommes d'Arienzo, sur la protection de la sainte Vierge, il fut tout à coup ravi en extase; son visage brilla d'un tel éclat que toute l'église fut éclairée d'une clarté inaccoutumée, et il s'écria : « Voyez comme la sainte Vierge vient répandre des grâces parmi nous ! prions-la, et nous obtiendrons tout ce que nous demanderons ».

Quand Alphonse prit possession de son siége, il résolut d'en administrer le temporel, de manière qu'à l'exception d'une somme modique, nécessaire pour sa subsistance et autres dépenses indispensables, tout le revenu en serait pour les pauvres. A cet effet, il ne se réserva pour lui-même que le revenu que lui avait laissé son père, et donna tout le reste aux pauvres, qui, tous les soirs, encombraient les portes de son palais; il ne pouvait souffrir que personne se retirât mécontent de lui, et, lorsqu'il sortait, il était environné de troupes de mendiants, auxquels, nul excepté, il donnait quelques secours soit de ses propres mains, soit par l'entremise des autres; bien plus, il ordonna à son intendant de distribuer du pain et de l'argent, tous les samedis, à la porte de son palais, à tous ceux qui se présenteraient. Mais, non content de ces charités publiques, il obligeait ses prêtres à lui donner des listes exactes de toutes les personnes qui se trouvaient dans le besoin et que la honte empêchait de demander. Il leur donnait des pensions mensuelles, ou leur envoyait des secours en argent, linge ou autres nécessités. Il fit la recherche des prêtres qui étaient incapables de dire la messe, ou qui se trouvaient dans une extrême pauvreté, ainsi que des pauvres malades et âgés, incapables de travailler; des veuves chargées de nombreuses familles, et des orphelins privés de leurs parents, afin de les assis-

ter; en un mot, les nécessiteux de toute classe étaient soûtenus par sa charité. Il prenait un soin particulier des jeunes filles pauvres; il pourvoyait à toutes les nécessités, et, si elles venaient à se marier, il leur payait une dot et meublait leur maison. Il envoyait de l'argent aux pauvres prisonniers dans leur prison, secourait leurs familles ou les délivrait de prison en s'arrangeant avec leurs créanciers. On trouva, calcul fait, que les sommes qu'il dépensait en œuvres de charité surpassaient de beaucoup toutes les dépenses de sa maison et celles exigées par son rang, aussi bien que le salaire de tous ses serviteurs. Il rendait la justice gratuitement et entretenait à ses frais un prêtre pour défendre les pauvres prêtres et autres personnes dans les cours ordinaires de la justice. Ces charités le réduisaient à une telle pauvreté, qu'il fut souvent obligé d'emprunter de quoi payer les dépenses de sa table. Un jour, qu'une personne était venue lui demander sept ducats pour satisfaire un créancier qui la menaçait de la prison, il n'avait pas même à sa disposition une somme si modique, et s'engagea à la payer par termes de mois en mois; et comme il en restait à peu près deux termes à payer lorsqu'il résigna son évêché, il paya tout avant de quitter le diocèse.

Mais ce n'était rien en comparaison de ses charités dans la grande disette qui affligea toute l'Italie en 1764. Il vendit la voiture et les mules qui lui avaient été données par son frère, et n'épargna même pas son anneau pastoral et sa crosse en or. Il réduisit sa table à une portion de pain et de soupe, à laquelle il ajoutait parfois quelques fruits, et engagea sa famille à faire de même pour le bien des pauvres. N'ayant plus autre chose dont il pût disposer, il fut sur le point de vendre son rochet et sa montre; mais ses serviteurs lui représentèrent qu'il en avait besoin pour régler son temps. Il obtint de son frère et d'un des membres de son clergé des secours en grains et des fèves, qu'il distribua, sans perdre de temps, aux pauvres. Il recommanda instamment la charité aux autorités civiles, aux ecclésiastiques et aux communautés religieuses, et réprimanda sévèrement le supérieur d'un couvent qui avait montré de la parcimonie dans ses aumônes. Un jour il trouva sa chambre pleine de pauvres gens qui réclamaient son secours: « Mes enfants », leur dit-il les larmes aux yeux, « je n'ai plus rien à vous donner; j'ai vendu ma voiture, mes mules et tout ce que j'avais; je n'ai plus d'argent, et je ne peux plus trouver personne qui veuille m'en prêter ». A ces mots, ils se mirent à verser des pleurs, et après avoir mêlé ses larmes aux leurs, il passa dans une autre chambre, et laissa ses serviteurs leur distribuer des aumônes.

Durant tout le temps qu'il fût évêque de Sainte-Agathe, il eut beaucoup à souffrir du côté de la santé du corps; dans trois occasions, son mal le réduisit à l'état de faiblesse le plus extrême; et cependant il continua de remplir tous les devoirs de sa charge et de pourvoir à tous les besoins de son diocèse. Le zèle infatigable avec lequel il travailla à procurer le bien de son troupeau le porta à prêcher tous les jours pendant une neuvaine qui se fit pendant le mois d'août, pour obtenir de la pluie dans un temps de sécheresse. Cet exercice, après une longue maladie, la chaleur de la saison et sa faiblesse naturelle occasionnèrent un rhumatisme général qui paralysa le mouvement de tous ses membres et lui courba tellement la tête, qu'il ne lui fut plus possible de dire la messe ou même de se coucher sans incommodité. On découvrit, après sa mort, que les six vertèbres du cou ne faisaient plus qu'un même os solide avec les cartilages qui s'y trouvent. Mais, après plusieurs mois de douleurs et de souffrances cruelles, la fièvre qui accompagnait le rhumatisme le quitta, et la plaie qui avait été occasionnée par la

courbure de la tête, et qui, comme il paraissait vraisemblable, venant à se gangrener, devait dans peu lui causer la mort, se guérit ; mais sa tête resta tellement inclinée sur sa poitrine les dix-sept dernières années de sa vie, qu'il ne pouvait plus boire que quelques gouttes à la fois, et fut par conséquent dans l'impossibilité de dire la messe. Il continua encore à prêcher et à assister aux examens de ceux qui se présentaient pour recevoir les saints Ordres ou obtenir des pouvoirs pour entendre les confessions, et aux conférences ecclésiastiques de son clergé. Quelque temps après, cependant, il suivit l'avis de quelques savants théologiens, qui lui déclarèrent qu'il pouvait très-bien dire la messe et recevoir le calice, assis et assisté par un prêtre en étole et en surplis ; mais il refusa d'adhérer aux conseils de certains autres qui voulaient lui persuader de recourir au Pape, pour en obtenir la permission de se servir pour cela d'un tube, disant qu'il aimait mieux ne pas dire la messe du tout que de solliciter un privilége qui était réservé au souverain Pontife.

Depuis longtemps il avait le désir de renoncer à la charge épiscopale, que l'obéissance seule l'avait contraint d'accepter. Il consulta plusieurs hommes de science et de prudence ; et, de leur consentement, il écrivit au pape Clément VII, et lui exposa les raisons qui l'avaient déterminé à faire cette démarche ; mais le Pape lui répondit que son nom seul suffisait pour le bon gouvernement de son diocèse. Il s'adressa de même au Pape suivant, Clément XIV, qui lui écrivit, pour toute réponse, qu'une seule prière faite par lui sur son lit, pour le bien de son diocèse, était d'un plus grand poids aux yeux de Dieu que mille visites et que mille coups de discipline donnés jusqu'au sang. Il continua donc d'administrer son diocèse, attendant, comme il disait, l'avénement d'un nouveau Pape pour en être déchargé. Le 21 septembre 1774, il tomba dans un sommeil paisible qui dura jusqu'au lendemain, lorsque tout à coup il agita sa sonnette. Ses serviteurs coururent à lui en alarme, et lui demandèrent ce qu'il avait ; car il était depuis deux jours sans manger ni parler : « Cela peut être », répliqua-t-il, « mais ne savez-vous pas que j'étais à assister le Pape qui vient de mourir ? » Quelque jours après, on sut en effet que Clément XIV était mort précisément au jour et à l'heure même où Alphonse avait appelé les gens de sa maison pour leur annoncer sa mort. Aussitôt qu'il eut appris l'élection de Pie VI, il lui écrivit une lettre pleine d'humilité ; et, après quelques jours de délai, il en reçut une réponse favorable, dans laquelle le Pape déplorait les circonstances qui obligeaient le Saint à se démettre, ajoutant qu'il acceptait sa démission en faisant droit aux fortes et justes raisons qu'il avait alléguées. Aussitôt que le Saint reçut la lettre du Pape, il s'écria : « Dieu soit loué, car il m'a ôté une montagne de dessus les épaules ! » Dans sa supplique, il n'avait point réclamé de pension ; mais le Pape lui assigna une pension annuelle de huit cents ducats sur les revenus de son évêché. Il mit en ordre les affaires de son diocèse, et, vers la fin de juillet 1775, il se retira au milieu des lamentations de son troupeau dans la maison de son Ordre de Saint-Michel *degli Pagani*, disant, au moment où il montait sur les degrés : *Gloria Patri* : « Cette croix que je porte sur ma poitrine, et qui était si pesante lorsque je montais les degrés du palais, est devenue maintenant légère, très-légère ».

Les Pères de la maison avaient meublé une chambre pour lui ; mais il pria qu'on le laissât vivre comme le reste des frères ; et en tout, autant que sa santé lui pouvait permettre, il se conformait à la règle de l'Ordre, comme s'il n'eût été qu'un simple religieux. Il observait la même pauvreté

rigide, pour avoir les moyens d'assister les pauvres, à l'égard desquels il déployait toujours la même tendresse et la même compassion qui l'avaient rendu le père des pauvres de son diocèse. Malgré ses infirmités, il prêchait tous les samedis et tous les dimanches dans l'église de Saint-Michel et en d'autres lieux du voisinage, pour l'édification de tous ceux qui l'entendaient. Toujours animé du même zèle pour le salut de son prochain, il continua de composer et de publier des ouvrages spirituels pour leur instruction. Un de ces livres, intitulé : *La conduite merveilleuse de la divine Providence dans la sanctification des âmes par Jésus-Christ*, fut dédié par lui au pape Pie VI, qui lui écrivit une lettre dans laquelle il le remerciait, disait-il, plus que s'il lui avait offert quelqu'un de ces objets auxquels le monde attache le plus de valeur. Il encourageait les missionnaires de sa Congrégation dans leurs travaux, et se joignait à eux par ses prières ; jamais il n'était plus heureux que lorsqu'il apprenait que la mission avait bien réussi.

A partir du 9 novembre 1779, il fut incapable de dire la messe, et dut se contenter de recevoir la sainte communion tous les matins, jusqu'à sa mort. Il continua d'observer sous tout autre rapport la même rigueur de mortification, quant à la quantité et à la qualité de la nourriture : faisant enlever de sa table tout ce qui n'était pas, comme il le disait, de la nourriture ordinaire des pauvres, c'est-à-dire ce qui n'était pas de la nature la plus insipide. Son confesseur, auquel il obéissait en tout, lui interdit l'usage de la discipline et ses autres pratiques habituelles de mortification du corps ; ce qui fit qu'il remit secrètement à son serviteur la boîte qui contenait ses instruments de pénitence, pour les détruire. Il plut à Dieu que sa vertu fût mise aux plus rudes épreuves. Il fut assailli de si fortes tentations contre la foi qu'on l'entendait par toute la maison, poussant des cris, frappant du pied la terre et appelant Jésus et Marie à son secours : car il était un vrai fils de l'Église catholique. Ses doutes le troublaient même pendant son sommeil. Il n'avait pas moins à souffrir des tourments que lui causaient ses doutes et ses scrupules de conscience ; d'où il arrivait que souvent il envoyait chercher un de ses directeurs à une heure avancée de la nuit ; ou qu'après avoir fait écrire ses doutes sur un morceau de papier par le frère convers qui restait à ses côtés, il les envoyait à son directeur. Mais du moment qu'il avait reçu de leur part l'ordre de tenir son esprit en paix, il était parfaitement calme et tranquille, parce qu'il avait déjà mis en principe, dans un de ses livres qui a pour titre : *La Paix des âmes scrupuleuses*, qu'en pareil cas, la seule règle à suivre était une obéissance parfaite à un confesseur prudent et éclairé : et c'est en effet ce qu'il enseigna toujours en précepte comme en pratique. Il se soumettait en tout, même dans les points les moins importants, à son confesseur et aux supérieurs de la maison où il vivait ; de sorte que toute sa vie fut un modèle parfait d'obéissance.

Dans les dernières années de sa vie, il fut affligé de surdité, d'une perte presque totale de la vue, et d'une hernie qui lui causait de continuelles douleurs et les souffrances les plus aiguës. Il ne pouvait rester couché ; et il fallait le soutenir avec des oreillers pour qu'il pût avoir un peu de repos. Lorsque ses maladies s'aggravaient, il répondait à ceux qui s'informaient de l'état de sa santé : « La mort me serre de près, mais je n'ai point d'autre désir que Dieu seul : Dieu seul ! Dieu seul ! » Dans les souffrances corporelles, comme dans ses peines intérieures, il fut la parfaite copie du modèle qu'il avait déjà tracé pour l'instruction des autres. Dans son livre de *la Conformité à la volonté de Dieu*, il avait représenté la patience avec laquelle il endurait ses propres afflictions, comme le plus haut degré de vertu.

De même, il cherchait à exciter dans son âme les sentiments de la foi la plus vive aux doctrines et aux mystères de notre sainte Église, ainsi qu'il y avait encouragé et exhorté les autres dans ses ouvrages. Tels étaient ses *Vérités de foi* et le *Triomphe de l'Eglise* ou *Histoire des hérésies*, écrits contre les faux principes politiques et religieux des Déistes et des Matérialistes du dernier siècle ; son *Essai dogmatique contre les prétendus réformateurs*, qui est une défense des décisions doctrinales du saint concile de Trente ; et ses *Victoires des martyrs*, dont il proclama les exemples, pour encourager les fidèles à rester fermes et prêts à mourir pour la foi. Il ne travailla pas avec moins d'énergie, par ses écrits et ses sermons, et plus encore par son exemple, à allumer dans tous les cœurs une foi et une piété ferventes envers Notre-Seigneur dans le saint Sacrement. Quelquefois, comme si, dans ses transports d'amour, il eût vu Jésus des yeux du corps, il s'écriait : « Jetez les yeux sur lui, voyez comme il est beau, aimez-le ! » Pour répandre cet amour par tout l'univers, il publia ses *Visites au saint Sacrement pour tous les jours du mois*. Un jour de vendredi saint, ne se trouvant pas en état, à cause de sa santé, de recevoir ce gage précieux du divin amour, il en fut tellement affligé, qu'il lui survint un violent accès de fièvre qui, malgré une saignée qu'on lui fit subir, ne cessa pas qu'il n'eût reçu la communion le jour suivant. Il a déployé sa tendre affection pour la Passion de Jésus, dans ses sermons et dans les trois livres dont voici les titres : *Réflexions sur la Passion*, *l'Amour des âmes*, et *Traits de feu*. Il recommandait à ses missionnaires la pratique de prêcher au peuple sur la Passion de Jésus, comme étant un moyen plus efficace de produire des conversions durables parmi les pécheurs, que les plus terribles méditations sur les jugements de Dieu : « Parce que », disait-il, « ce que l'amour ne peut faire, la crainte ne le pourra pas non plus ; et quand une âme est attachée à Jésus crucifié, elle n'a plus lieu de craindre ».

Pour propager l'amour de Jésus dans sa sainte enfance, qui était une de ses dévotions favorites, il composa sa *Neuvaine pour Noël*. Il prêcha aussi avec une ferveur extraordinaire sur la dévotion au *Sacré Cœur de Jésus*, dont il introduisit l'office dans son diocèse. Nous avons déjà parlé de sa tendre affection envers la sainte Vierge. Un jour qu'il arriva à son directeur de lui exprimer la confiance qu'il avait qu'elle lui apparaîtrait au moins à l'heure de sa mort, comme souvent elle avait daigné apparaître à plusieurs de ses serviteurs : « Sachez », dit Alphonse, « que dans mon enfance, j'ai souvent conversé avec Notre-Dame, et qu'elle m'a dirigé dans toutes les affaires de l'Ordre ». Son directeur lui demanda à plusieurs reprises ce qu'elle lui avait dit, mais il n'en obtint jamais que cette réponse : « Elle m'a dit tant de belles choses ! elle m'a dit tant de belles choses ! » Il déclara la sainte Vierge la protectrice de son Ordre, et chercha à encourager la dévotion envers elle, comme un moyen puissant d'obtenir la grâce divine. « Des réformateurs », disait-il, « représentent la dévotion à Marie comme injurieuse à Dieu, ils lui dénient le pouvoir dont elle jouit, et attaquent sa puissante intercession ; il est donc de notre devoir de montrer, pour l'intérêt de nos auditeurs, combien elle est puissante auprès de Dieu, et combien il se plaît à la voir honorée ». Ces sentiments de dévotion envers la sainte Vierge se trouvent exprimés dans ses *Gloires de Marie*. Après Marie, c'était pour son chaste époux saint Joseph qu'il ressentait une dévotion particulière, et aussi pour sainte Thérèse, dont il plaçait les noms avec ceux de Jésus et de Marie au commencement de tout ce qu'il écrivait.

Comme preuve de sa vénération profonde pour le Pape, le chef visible

de l'Eglise, le représentant de Jésus-Christ sur la terre, nous n'avons besoin que de citer son *Vindictæ pro suprema Pontificis potestate adversus Justinum Febronium*, composé pour réfuter les opinions jansénistes avancées par cet auteur. Dans le même but, il écrivit trois autres traités en latin : le premier, pour prouver et défendre l'infaillibilité du Pape dans ses décisions sur la foi et la morale ; le second, pour établir sa suprématie sur les Conciles œcuméniques comme sur les autres ; dans le troisième, qui a pour titre : *De justâ prohibitione et abolitione librorum nocuæ lectionis*, il soutient le droit qu'a le Pape de prohiber la lecture des livres dangereux pour la foi et les mœurs, et réfute l'opinion de ceux qui prétendaient que ces sortes de lectures étaient légitimes. « Je suis prêt », écrit-il dans une de ses lettres, « à verser mon sang pour la défense de la suprématie du Pape ; car, ôtez-lui cette prérogative, et l'autorité de l'Eglise est réduite au néant ! » « Sans ce juge suprême », dit-il dans une autre occasion, « sans ce juge suprême pour trancher les controverses, la foi est perdue. Ce juge n'existe pas chez les hérétiques, et c'est ce qui cause parmi eux la confusion et les diversités d'opinions ; car chacun est son propre juge ».

Avec quelle ferme confiance ne s'écriait-il pas : « Mon Jésus, vous êtes mort pour moi ; votre sang est mon espérance et tout mon salut ! » Sur cette confiance dans les miséricordes du Seigneur, il se reposait comme sur une ancre de salut, dans ses tentations et ses troubles intérieurs, non moins que dans toutes les difficultés contre lesquelles il eut à lutter pour s'arracher du monde et pour fonder et établir son Ordre, malgré sa pauvreté et la malice de ses ennemis. Nous n'osons parler de son tendre amour pour Dieu. Dans son ouvrage intitulé : *Pratique de l'amour de Jésus*, il a mis en évidence ce divin amour, qui fut le principal ressort de toute son existence ; et, quant à sa charité pour le prochain, il suffira de dire, en outre des preuves déjà données, qu'il assigna à chacun des jours de la semaine une classe particulière de ses semblables, pour lesquels il ordonna aux membres de son Ordre d'offrir à Dieu leurs prières. Tous les soirs la cloche devait sonner dans toutes leurs maisons pour inviter ceux qui les habitaient à réciter le psaume *De profundis* pour les âmes du purgatoire, que le Saint, dans tout le cours de sa vie, s'efforça de délivrer par des prières, des indulgences, des mortifications, et spécialement en offrant pour elles le saint sacrifice de la messe. Une autre preuve de l'esprit de paix et de charité dont il était rempli pour ses semblables, c'est que, quoiqu'il fût d'un caractère naturellement vif et colérique, il savait si bien se réprimer que les reproches et les affronts ne lui arrachèrent jamais uue seule réponse dure. Son humilité égalait ses autres vertus. Quand ses amis lui parlaient des conversions qu'il avait opérées et du bon ordre qu'il avait établi dans son diocèse, il les interrompait et rapportait tout à Dieu. Un jour aussi, un religieux de ses amis, entrant dans sa chambre, le vit élevé en l'air, les bras étendus vers les images de Jésus et de Marie ; mais le Saint ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il fut couvert de confusion et lui dit : « Quoi ! vous voilà ? Je vous enjoins de ne parler de cela à personne ». Il chercha de même à cacher un miracle qu'il avait opéré, en donnant l'usage de la parole à un jeune homme qui n'avait jamais pu proférer un seul mot. Le Saint lui fit un signe de croix sur le front, et lui donna une image de la sainte Vierge à baiser, en lui ordonnant de dire ce que représentait cette image ; le jeune homme répondit sur-le-champ même : « La sainte Vierge ».

Ce fut en pratiquant ces vertus et en opérant tous ces merveilleux

effets, que le saint homme atteignit le terme de sa carrière terrestre. Le 13 septembre 1786, il dit à un père Carmélite qui avait coutume de venir le visiter chaque année en ce mois-là : « Père Joseph, l'année prochaine vous me trouverez mort, et nous ne nous reverrons plus sur cette terre ; priez pour moi le Seigneur et Notre-Dame des Sept-Douleurs. Le 18 juillet de l'année suivante, il fut attaqué, indépendamment de ses maux habituels, d'une violente dyssenterie et d'une fièvre aiguë, de sorte qu'il vit clairement que sa fin était proche. Il plut à Dieu de le délivrer de ses scrupules et anxiétés ordinaires de conscience, pour qu'il pût sortir en paix de ce monde. Il se confessa fréquemment pendant sa maladie et reçut la sainte Eucharistie tous les matins. Ses religieux se relevaient tour à tour à ses côtés, et lui suggéraient des pensées pieuses et des actes de vertu. Le 23 de ce mois, on jugea nécessaire de lui administrer le saint sacrement d'Extrême-Onction, et deux jours après il communia en Viatique avec une telle ferveur et un si ardent désir de recevoir Notre-Seigneur qu'il répétait à tout instant : « Donnez-moi le corps de Jésus-Christ ; quand Jésus va-t-il venir ? Donnez-moi Jésus-Christ ». Au moment où le prêtre lui apporta le Saint-Sacrement, il s'écria dans la plénitude de sa joie : « Venez, mon Jésus ! » Après l'avoir reçu, il demeura longtemps plongé dans une méditation profonde et produisant des actes de remerciement. Ses religieux le prièrent de leur donner sa bénédiction et de prier Dieu pour eux ; il leva sa main, et les bénit en disant : « Que la bénédiction du Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, descende sur vous et y demeure à jamais ! » Ensuite il bénit toutes les maisons et tous les Pères de sa Congrégation, la capitale et son ancien diocèse, et ajouta avec un redoublement de ferveur : « Je bénis les Pères de ce royaume et les Etats du Pape, le roi et tous les généraux, les ministres et les juges qui invoqueront les Saints et agiront selon la justice ! »

Quatre jours avant sa mort, il fut saisi de si violentes convulsions, et la gangrène, dont il a déjà été parlé, avait pris un tel degré d'accroissement qu'il perdit l'usage de la parole ; mais il continua d'accompagner ses religieux dans les prières qu'ils récitaient pour lui, et ouvrait sa bouche avec beaucoup de joie et de satisfaction pour recevoir le Saint-Sacrement. Quand on prononçait les saints noms de Jésus et de Marie, il semblait reprendre de nouvelles forces ; et comme la veille même de sa mort on lui présentait une image de la sainte Vierge, il ouvrit les yeux et les fixa sur cette digne Mère du Fils de Dieu, qu'il avait toujours révérée et aimée comme sa mère ; son visage parut tout rayonnant de joie et d'amour. Peu après il tomba en agonie ; mais il resta si calme et si paisible, que les Pères qui étaient autour de lui ne s'aperçurent pas qu'il était près de rendre le dernier soupir. Tandis que ses religieux récitaient pour lui de ferventes prières et versaient des larmes en abondance, il pressa fortement contre sa poitrine le crucifix et l'image de la sainte Vierge, et passa ainsi à la gloire de Jésus et à la paix des Saints, le mercredi 1er août 1787, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, dix mois et cinq jours.

Le lendemain, son corps fut enterré avec une pompe extraordinaire dans l'église de Saint-Michel *degli Pagani*, au milieu des larmes et des gémissements de la ville de Nocera *degli Pagani* et de tout le royaume de Naples. Il plut à Dieu de manifester la gloire à laquelle il avait élevé son serviteur, par une vision dont il favorisa une religieuse carmélite, dans le diocèse de Melfi. Elle priait dans la chapelle de son couvent lorsqu'elle entendit une voix claire et distincte qui lui commandait de dire à son confesseur

qu'elle avait vu le vénérable Alphonse de Liguori environné de splendeur et de gloire. « Je ne vois personne ! » répondit-elle ; mais aussitôt après elle vit, comme elle l'a attesté elle-même deux fois avec serment : « Le Serviteur de Dieu dans un globe de lumière et de splendeur, à laquelle », dit-elle, « je ne vois point de lumière en ce monde que je puisse comparer ; tout ce que j'en peux dire, c'est que c'était comme un soleil brillant réfléchi dans le plus pur cristal : le saint prélat était si joyeux et si beau que sa chair ressemblait au blanc du plus bel ivoire ; mon âme en était, pour ainsi dire, étouffée de joie ». Le Saint lui donna plusieurs avis pour sa conduite spirituelle et conclut en ces termes : « Ma fille, conservez-vous toujours dans la pureté de cœur, et que votre cœur soit toujours à Dieu seul ; soyez-lui toujours résignée, résignée à souffrir pour lui autant qu'il lui plaira, et à demeurer toujours sur la terre comme si vous n'y étiez plus ».

Il fut déclaré vénérable par Pie VI, en 1796, neuf ans après sa mort; béatifié par Pie VII, le 6 septembre 1816, et enfin Pie VIII signa, en 1830, le décret de sa canonisation, qui fut accomplie par Grégoire XVI, le 26 mai 1839. Enfin, par un décret du 23 mars 1871, Sa Sainteté le pape Pie IX, approuvant et confirmant l'avis favorable émis à l'unanimité par les cardinaux de la sacrée Congrégation des Rites, sous la date du 11 mars, l'a élevé au rang des docteurs de l'Eglise universelle.

On le peint quelquefois avec un ostensoir à la main, et devant lequel il prie, pour marquer sa dévotion au Saint-Sacrement. Dans quelques-unes de ses images on le voit élevé de terre et le visage divinement illuminé de rayons éclatants qui partent d'une image de la sainte Vierge. Cela rappelle qu'un jour, prêchant au peuple d'Amalfi sur la dévotion à la sainte Vierge, sa figure fut tout à coup éclairée de rayons sortis d'une image de la Mère de Dieu, qui se trouvait non loin de là.

CULTE ET RELIQUES. — ÉCRITS.

Le corps du Saint repose actuellement dans une châsse magnifique sous le maître-autel de l'église des Pères Rédemptoristes de Saint-Michel *degli Pagani*. Le souverain pontife Pie VII, par un sentiment de vénération pour ce grand Saint, donna l'ordre qu'on envoyât à Rome les trois doigts de la main droite de cet illustre docteur, le pouce, l'index et l'annulaire ; voici les termes du Pontife : « Qu'ils viennent à Rome ces saints doigts qui ont si bien écrit pour la gloire de Dieu, de la Vierge Marie et de la religion ».

Notre très-saint Père Pie IX, dans un voyage aux environs de Naples, alla vénérer les précieux restes de saint Liguori, et détacha du corps une côte qu'il partagea avec le supérieur général des Rédemptoristes de Rome ; ce qui permit à quelques églises d'acquérir en partie la possession d'un si riche trésor. Nous en avons vu une parcelle considérable dans la chapelle de Sainte-Geneviève, à côté de celle du corps de cette Sainte, de l'église Saint-Eustache, à Paris.

L'église paroissiale de Chevrières, près Pont-Sainte-Maxence et Compiègne (Oise) possède aussi plusieurs portions de cette côte de saint Liguori ; elles sont enfermées dans une belle châsse qui est contiguë à celle de saint Georges, patron principal, et exposées toutes deux dans le sanctuaire.

Les ouvrages de saint Alphonse de Liguori sont, sur la morale :

1° *Theologia moralis ;* 2° On a fait plusieurs extraits ou abrégés de la Théologie morale à l'usage des pasteurs ; le plus connu est *Homo apostolicus*, 3 vol.; 3° *Le Guide des confesseurs;* 4° *Traité* sur l'opinion probable.

Sur le dogme et la polémique : 1° *Traité de la foi contre les hérétiques,* dédié à Benoît XIV; 2° *Histoire de toutes les hérésies, avec leurs réfutations*, ou *Triomphe de l'Eglise ;* 3° *Vérité de la foi*, ou *Réfutation des Matérialistes, des Déistes et des Sectaires, qui nient que l'Eglise catholique soit la seule vraie*. Il y a ajouté une dissertation sur le pouvoir du Pape et la réfutation du livre *de l'Esprit* par Helvétius ; 4° *Victoires des Martyrs*, avec des suppléments sur le sacrifice de Jésus, les prières de la messe, des exhortations adressées à un religieux, des instruc-

tions pour les étudiants, le choix d'un état, etc.; 5° *Réflexions sur la vérité de la révélation et sur la Passion de Jésus-Christ;* 6° *Les Voies admirables de la Providence à l'égard des pécheurs*, avec quelques suppléments sur l'amour de Dieu, la dévotion envers Marie, des conseils de confiance; 7° *Traité de la juste interdiction des* (mauvais) *livres;* 8° *De l'Immaculée-Conception de Marie.* Ces deux traités se trouvent aussi dans son grand ouvrage de *Théologie morale;* 9° *Réfutation de quelques ouvrages dirigés contre le culte que l'on rend à Marie* (se trouve aussi dans les *Gloires de Marie*), et une autre réfutation contre ceux qui dissuadent du fréquent usage de la communion (ajouté au *Guide des confesseurs*); 10° Diverses *Dissertations* théologiques sur le jugement dernier, le purgatoire, l'Antechrist, les signes qui précéderont la fin du monde, la résurrection, la situation des justes et des réprouvés, etc.; 11° *La Fidélité des vassaux envers Dieu est un signe certain de leur soumission envers leurs princes;* 12° *Vindiciæ contra Febronium,* où il prouve l'attachement qu'il vouait à l'Eglise catholique et au Saint-Siége; 13° *Sermons pour les dimanches et les jours de fête,* avec un supplément sur la prédication, les missions et la vocation; 14° *Recueil de prédications et d'instructions.*

Ses ouvrages de piété sont : 1° *Selva,* ou Recueil de matériaux, de discours et d'instructions pour les retraites ecclésiastiques; 2° *De la négligence à assister à la sainte messe et au service divin;* 3° *Cérémonies de la messe;* 4° *Traduction des Psaumes,* très-estimée; 5° *Instruction au peuple sur les préceptes du Décalogue;* 6° *La véritable Epouse de Jésus-Christ,* ou *la sainte Religieuse;* 7° *Préparation à la mort;* 8° *Le chemin du salut;* 9° *Méditations sur les vérités éternelles;* 10° *Exercices spirituels pour huit jours;* 11° *Pratique de l'amour envers Jésus-Christ;* 12° *Visites au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge;* 13° *Opuscules* sur la communion, les cas de conscience, l'entretien avec Dieu, la volonté de Dieu, la prière, la Passion de Jésus-Christ, etc.; 14° *Les gloires de Marie;* 15° *Neuvaine de Noël,* avec des sermons et des méditations; 16° *Neuvaine du Sacré-Cœur et pour saint Joseph;* 17° *Neuvaine* pour les trépassés; 18° *Des avertissements de la Providence dans les calamités publiques;* 19° *Recueil de lettres.*

La plupart de ces ouvrages ont été traduits et réimprimés en France. La pratique de l'amour envers Jésus-Christ a surtout été goûtée par les âmes pieuses, et les éditions de cet excellent ouvrage sont très-multipliées. Les Visites au Saint-Sacrement, qui jouissent d'une réputation si justement acquise, y ont été répandues depuis longtemps. Ce fut le Père Doré, jésuite lorrain, qui en a publié le premier une traduction. Les œuvres complètes de saint Alphonse de Liguori ont été imprimées à Paris (1834), en 30 vol. in-8° et 30 vol. in-12, avec traduction française des écrits composés en italien. Une nouvelle édition paraît en ce moment avec une traduction du R. P. Dujardin, à Tournai, chez Casterman (1858).

Cf. *Esprit des Saints,* par l'abbé Grimes; Ribadeneira; Godescard.

N.-D. DE BON-SECOURS, AU DIOCÈSE DE BEAUVAIS.

INAUGURATION DE LA CHAPELLE ET PÈLERINAGES

1637. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII, *le juste.*

> *Citius cœlum cum terra peribit, quam Maria aliquem serio se implorantem sua ope destituat.*
>
> On verra plutôt périr et le ciel et la terre que Marie refuser son secours à celui qui l'implore sincèrement.
>
> Louis de Blois, *in Speculo spirit.*, c. 12.

La célèbre chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, une des plus remarquables du diocèse de Beauvais, fut bâtie dans l'enclos du monastère des Capucins, situé en dehors des fortifications de la ville de Compiègne, par le Père Boniface, religieux de ce monastère, à l'occasion d'un vœu qu'il fit à la sainte Vierge, si elle préservait la ville des horreurs d'un assaut et le couvent du pillage, à l'époque de l'invasion du sol français par les Espagnols. L'édifice ayant été terminé le 1er août 1637, le lendemain toute la

ville fut convoquée à son inauguration. On la consacra au milieu de l'allégresse générale, et on y porta en procession le tableau de la Vierge, devant lequel le Père Boniface avait obtenu la délivrance de la ville ; il fut placé au milieu de l'autel de la chapelle, où il est toujours demeuré depuis.

Les habitants de Compiègne vinrent prier avec bonheur dans ce nouveau sanctuaire. Dès l'année suivante, 1638, l'évêque de Soissons autorisa à y dire la messe ; et, en 1639, le Saint-Siége accorda, pour sept ans, une indulgence plénière à y gagner le 25 mars. Cette double faveur donna un nouveau lustre au sanctuaire de Marie ; les pèlerins y vinrent plus nombreux ; des miracles s'y obtinrent, et la voix publique proclama la Vierge du Père Boniface Notre-Dame de Bon-Secours. A ce nom si doux, tous les cœurs volèrent vers son autel. On y accourut de toutes parts, aussi bien de la cour que de la ville et de la campagne.

Le nonce du Pape y vint lui-même plusieurs fois célébrer les saints mystères, et, sur des traces si augustes, la foule se pressait chaque jour. La sainte Vierge répondit à cette confiance et se montra vraiment Notre-Dame de Bon-Secours. Des guérisons merveilleuses s'opérèrent à son sanctuaire, et toutes les bouches les célébrèrent.

Comme cette sainte chapelle avait été bâtie avec précipitation seize ans auparavant, et qu'elle menaçait déjà ruine, les Capucins résolurent de la remplacer par une autre plus vaste, plus commode. Dès que le dessein des religieux fut connu, la reine, le jeune roi, le maire, les échevins, tous les habitants y promirent leur concours ; et, le 8 juin 1653, les autorités de la ville, invitées par les Capucins, vinrent en poser la première pierre ; on poussa vivement les travaux, et en septembre 1654, tout était achevé. L'évêque de Soissons vint la bénir, accompagné de son coadjuteur, et y attacha quarante jours d'indulgences.

Marie récompensa, par des faveurs signalées, le zèle que tous avaient témoigné pour l'érection de son sanctuaire. Un enfant de trois ans, Elie Lebel, boiteux de naissance, ne pouvait pas même se tenir debout. Sa mère va prier Notre-Dame de Bon-Secours, et aussitôt il est complétement guéri. Une jeune fille de cinq ans et demi, Marie Béjot, avait, à la cheville du pied, un ulcère, provenant de la petite vérole, qui ne cessait ni jour ni nuit de la faire souffrir. Tous les médecins avaient prononcé que le mal était incurable. La mère fait dire une neuvaine de messes à Notre-Dame de Bon-Secours. Dès le premier jour, l'enfant se trouve mieux ; le jour suivant, le mieux s'accroît ; et la neuvaine était à peine terminée, que l'enfant marchait et que l'ulcère avait disparu. La mort du Père Boniface, fondateur de la sainte chapelle, qui arriva vers ce temps-là, fut regardée elle-même comme un miracle de la bonté de Marie ; il avait toujours demandé de mourir un samedi ; et en effet, se trouvant plus mal un samedi matin, il fit dire une messe à Bon-Secours, pour obtenir de mourir ce jour-là. Vers trois heures de l'après-midi, il se fait réciter les litanies de la sainte Vierge ; et avant la fin de ces litanies, il expire en répondant : *Ora pro me*. En 1737, la dévotion à cette sainte chapelle, quoique toujours soutenue depuis un siècle, reçut encore un nouvel élan de la belle cérémonie qui eut lieu alors pour le renouvellement du vœu qu'avait fait, en 1637, la ville de Compiègne, à l'occasion de la peste. Cette cérémonie dura trois jours. Le premier, tous les magistrats, sous la conduite des Capucins qui étaient venus les trouver à l'hôtel de ville, se rendirent en procession à l'abbaye Saint-Corneille ; et de là, avec tous les corps séculiers et réguliers, à Notre-Dame de Bon-Secours. Là, à genoux sur les marches de l'autel, ils prononcèrent le vœu

au nom de la cité entière ; on chanta ensuite le *Te Deum*, après quoi ils retournèrent processionnellement à Saint-Corneille. Les deux autres jours, il y eut grand'messe, vêpres, sermon, salut, plus de quinze cents communions, et des pèlerins innombrables de tous les environs. Une maladie contagieuse régnait alors dans la ville ; elle finit au moment où se prononça le vœu.

Deux ans après, en 1739, la pieuse reine Marie Leczinska vint à Bon-Secours faire sa prière ; et en 1763, y étant retournée, elle y demeura en oraison pendant une demi-heure, après laquelle elle recommanda aux religieux, en sortant, de prier pour son âme, et non pour son corps.

A l'exemple de la reine, on vit prosternées, dans ce vénéré sanctuaire, toutes les grandeurs du siècle. Toutes les classes de la société, gens de la ville comme de la campagne, se pressaient chaque jour devant la sainte image. Outre leurs visites individuelles, les magistrats et les principaux habitants de Compiègne y faisaient trois fois par an une visite solennelle, tous réunis ensemble ; c'était ordinairement le 20 janvier, le 25 mars et le 16 août.

Ainsi florissait sans interruption la dévotion à Notre-Dame de Bon-Secours, lorsqu'au mois d'avril 1791, en vertu de la loi de l'Assemblée nationale qui supprimait tous les couvents, la sainte chapelle fut vendue. L'acquéreur allait l'abattre ; mais, jaloux de conserver à la ville le sanctuaire de sa patronne, un homme honorable se trouva qui eut le courage de l'acheter et de la faire desservir par un prêtre fidèle.

En 1815, on la répara et on l'embellit, par reconnaissance pour la protection dont Marie avait couvert la ville, en 1814, contre les Prussiens qui voulaient s'en rendre maîtres ; et, le 1er avril 1816, on renouvela, dans une procession magnifique, le vœu que la présence des armées alliées n'avait pas permis d'accomplir l'année précédente. En 1817, à l'occasion d'une mission qui eut lieu dans la ville, on promena par les rues la sainte image, au milieu des chants saintement joyeux de tous les habitants. Peu d'années après la révolution de 1830, la chapelle conserva la confiance des fidèles, qui y affluèrent plus que jamais, surtout à l'époque de la neuvaine du 25 mars. En 1846, Pie IX lui accorda la faveur d'un autel privilégié ; et en 1861, il y ajouta une indulgence plénière, non-seulement pour un jour par mois, au choix de chacun, mais encore pour les fêtes de l'Immaculée Conception, de la Nativité, de l'Annonciation, de la Purification et de l'Assomption, avec une indulgence de 300 jours pour chaque visite qu'on ferait à ce béni sanctuaire.

Encouragées par ce témoignage d'intérêt, des âmes chrétiennes donnèrent à Notre-Dame de Bon-Secours, en 1864, de magnifiques lustres avec de belles verrières, où sont symbolisées les litanies de la Vierge ; et les fidèles semblèrent redoubler de zèle pour y venir offrir leurs hommages à Marie, spécialement pendant la neuvaine du 25 mars et tout le mois de mai.

Extrait de *Notre-Dame de France*, par M. le curé de Saint-Sulpice.

NOTRE-DAME DE MÉDOUS,

PRÈS DE BAGNÈRES-DE-BIGORRE, AU DIOCÈSE DE TARBES

Advocatam habere vis ad Christum? ad Mariam recurre : exaudiet utique Matrem Filius.

Voulez-vous avoir une avocate auprès du Christ? ayez recours à Marie; très-certainement le Fils exaucera sa Mère.

S. Bernard, *Serm. de Nat. B. M. V.*

A l'entrée de la vallée de Campan, près de Bagnères-de-Bigorre *(Aquæ Convenarum*, Hautes-Pyrénées, sur l'Adour), s'élevait jadis un monastère renommé par une sainte image de la Vierge, Notre-Dame de Médous, *sancta Maria de melle duci*. Le couvent, jadis habité par des Capucins, a été détruit; la statue vénérée existe encore ; sauvée pendant la Révolution par la piété populaire, elle orne aujourd'hui le maître-autel de l'église d'Asté.

Cette statue, apportée, dit-on, d'Italie, possède des qualités du premier ordre et présente le cachet des maîtres italiens du XVIIe siècle. La divine pureté de la tête de la Vierge, la majesté de sa pose, l'ampleur harmonieuse des draperies indiquent un ciseau qui savait s'inspirer des dessins de Raphaël. Au milieu du profond dénûment de nos provinces pyrénéennes à l'endroit des œuvres artistiques de la Renaissance, on est heureux de retrouver, dans l'église d'un village, un marbre qui ne serait pas indigne de figurer dans une des belles basiliques de Rome.

Médous avait des protecteurs puissants dans les nobles vicomtes d'Asté, plus tard ducs de Gramont, qui offrirent cette statue à la chapelle du monastère voisin. Ces opulents seigneurs aimaient à orner les églises d'objets d'art.

Nous ne recueillerons pas toutes les traditions orales qui se rattachent au culte de la Vierge de Médous. Mais voici un fait merveilleux, authentiquement constaté, et dont les preuves existent encore aux archives de Bagnères.

L'année qui précéda la contagion dont la ville de Bagnères fut affligée, c'est-à-dire en l'année 1588, l'hiver fut si rude que la rivière de l'Adour se glaça. On pouvait marcher sur la glace : il fallait la rompre avec effort autour des moulins pour pouvoir moudre le blé. Le pain durcissait et résistait au couteau ; on était obligé de le remettre au four pour le faire dégeler; et jamais, auparavant ni depuis, on n'avait vu une telle glace.

La même année, la pluie tomba en telle abondance que l'eau entrait dans toutes les maisons de la ville et dépassait le pont de l'Adour. La veille de Pâques, la neige tomba en si grande quantité qu'on ne pouvait entrer dans la ville ni en sortir, qu'on ne pouvait marcher dans les rues et que les animaux qu'on portait au marché mouraient en route. La veille de Saint-Jean, il grêla si étrangement que la grêle tuait les oiseaux, mutilait les arbres et brisait les toitures. Toutes les eaux, ordinairement si limpides, des rivières et des fontaines de Bagnères, furent infectées d'une sorte d'animacules étranges, et les hommes ni les animaux ne pouvaient en boire avant qu'elles eussent été clarifiées.

Peu de temps avant la contagion, des truites d'une longueur extraordinaires, abandonnant le lit de l'Adour, circulèrent dans les ruisseaux des rues, et jamais on n'avait vu ces poissons aussi énormes ni en aussi grande quantité. Les chiens et les chats ne faisaient que pousser des cris plaintifs et lamentables, la nuit et le jour, dans l'intérieur des maisons et au dehors.

Or, en ce temps-là, vivait à Bagnères une pauvre femme douée d'une grande vertu, et nommée Domenge Liloye. Elle était née à Beaudéan. Devenue veuve, elle habitait la ville, au quartier du pied du Pouey, avec sa fille Andrelle, âgée de treize à quatorze ans.

La sainte veuve ne paraissait guère en public que pour aller à la messe ou aux processions. Elle avait une dévotion toute particulière pour Notre-Dame de Médous; elle se rendait à la chapelle en faisant le trajet pieds nus, et quelquefois même en se traînant sur les genoux. Souvent Andrelle la suivait. Et tout le monde admirait la dévotion et les mortifications de la mère et de la fille.

Un jour la Vierge lui apparut dans la chapelle de Médous, et lui ordonna de prévenir les prêtres et les consuls de Bagnères de faire pénitence et de se mettre en prières pour désarmer la colère du ciel. Un grand malheur les menaçait ; ils devaient tâcher de le détourner par des supplications publiques, par des processions à l'église de Médous.

Liloye parla aux habitants de Bagnères de ce que Notre-Dame lui avait annoncé ; mais ceux-ci ne tinrent aucun compte de ces avertissements.

Peu de temps après, la peste éclata dans la ville. Les cinq sixièmes du peuple furent enlevés. Il ne survécut que ceux qui avaient cherché au loin leur salut dans la fuite. Tout le reste périt. Une année entière s'était écoulée depuis la cessation du fléau, lorsque les habitants rentrèrent dans leurs maisons purifiées et reblanchies.

Une des principales dames de la ville, Simone de Souville, surnommée Mourelle, se permit de railler Liloye des frayeurs qu'elle avait causées avec ses visions, et elle lui répétait que la peste n'avait atteint que ceux qui étaient trop pauvres pour se faire soigner. La sainte veuve répondit qu'elle n'avait dit que ce que la Vierge elle-même lui avait commandé de dire.

Liloye n'avait pas cessé de fréquenter l'église de Médous. Elle frappait sa poitrine avec une pierre pour demander à Dieu, par l'intercession de sa mère, miséricorde pour les Bagnerais. Lorsqu'elle allait à Médous, si la porte se trouvait fermée, elle se mettait à genoux et priait : aussitôt, elle voyait la porte s'ouvrir, et elle pouvait achever sa prière au pied de l'autel. Peu de jours après les propos railleurs de Simone de Souville, Notre-Dame de Médous lui apparut de nouveau et lui dit : « Va prévenir Simone de Souville que le fléau ne tardera pas à reparaître ; cette fois-ci il épargnera les pauvres et ne frappera que les riches. Elle-même sera la première victime ; qu'elle songe donc à se préparer à bien mourir ».

Liloye lui fit part des paroles de la Vierge, et bientôt après, la peste reparut à Bagnères, et Simone de Souville fut la première qui succomba, et elle fut enterrée à la Montjoie, sur la route de Campan, que, depuis lors, les gens de Gerde appellent la *Montjoie de Mourelle*.

Comme un grand nombre de personnes périssait de la contagion, le peuple de Bagnères fit vœu d'aller en procession générale à Notre-Dame de Médous, et la peste aussitôt cessa. Dans cette procession, tous les habitants de la ville accoururent, grands et petits. A leur tête marchaient Liloye et sa fille vêtues de blanc, pieds nus, un cierge à la main. Les Dominicains renouvelèrent la procession pendant neuf jours ; la ville de Bagnères la continua

tous les ans, le 2 du mois d'août, et les paroisses voisines se rendaient aussi processionnellement à Médous, pour demander à la Vierge de fléchir la colère de Dieu et d'attirer sur le pays les bénédictions du ciel.

Extrait des *Pèlerinages des Pyrénées*, par Gustave Bascle de Lagrèze.

SAINT BOHAIRE OU BÉTHAIRE,

ÉVÊQUE DE CHARTRES ET CONFESSEUR (vers 623).

Bohaire vit le jour à Rome. Dès sa jeunesse, il quitta sa patrie, et vint à Chartres, où sa vertu et sa science ne tardèrent pas à briller d'un vif éclat; mais l'estime des hommes effraya son humilité; et la solitude lui offrit un asile contre les tentations d'une vaine gloire. L'évêque Pappole, cédant à ses austères désirs, lui permit de se choisir une retraite dans un lieu quelconque du diocèse de Chartres et d'y planter librement sa cellule. Bohaire vint donc s'installer sur les bords de la Cisse, à peu de distance de Blois, et y construisit une petite chapelle que Pappole dédia sous le titre de Saint-Georges, martyr. Clotaire II le tira, malgré lui, de cette retraite, pour en faire son chapelain. Après la mort de Pappole (594), le clergé et le peuple l'élurent évêque de Chartres; mais il fallut un nouvel ordre du roi pour l'obliger à subir cette dignité qui, loin de le flatter, lui paraissait un fardeau redoutable. Bohaire ne s'était pas trompé dans son appréciation chrétienne des difficultés et des périls de l'épiscopat. Des persécutions cruelles éprouvèrent sa vertu. De son temps, Thierry, roi de Bourgogne, ravagea la ville de Chartres et réduisit en captivité les principaux habitants. Le pontife partagea le sort de son peuple; il donna tout ce qu'il possédait pour payer la rançon des prisonniers les plus notables, et sacrifia jusqu'au trésor de son église, pour arrêter le meurtre, le pillage et l'incendie. Chargé de fers, conduit devant le roi barbare, ce bon pasteur le supplie de prendre encore sa vie, s'il le faut, mais d'épargner son cher troupeau. Thierry, touché de cet acte de dévouement, se sent porté à la clémence, tombe aux pieds du digne évêque, et lui promet de ne plus l'affliger; les personnes de sa suite accueillent de même l'homme de Dieu, embrassent ses genoux, et implorent le secours de ses prières. Ce changement subit, ou plutôt cette impression surnaturelle de la grâce divine, sauva une cité menacée des plus affreux malheurs. Thierry tint parole, fit cesser les violences, rendit la sécurité aux Chartrains alarmés, répara le mal qu'il avait fait, et restitua le bien de l'église.

Bohaire vécut encore un certain nombre d'années, au milieu du peuple qui lui devait sa délivrance. Il mourut vers l'année 623, et fut, suivant la tradition, enterré à son ermitage des bords de la Cisse. L'oratoire de Saint-Georges, qu'il avait érigé dans ce vallon, devint une église paroissiale, sous l'invocation du fondateur. Ses reliques y demeurèrent l'objet de la vénération publique; et aujourd'hui encore, on les expose dans une châsse du XVe siècle en bois sculpté. Ce travail délicat porte le cachet religieux de l'époque; l'artiste, s'inspirant des souvenirs du passé, a reproduit les principales circonstances d'une légende significative, entre autres, la scène où l'humble anachorète, quittant à regret sa retraite, se dirige vers la cour trompeuse de Clotaire et semble prévoir ses prochaines tribulations.

Saints de Blois, par A. Dupré.

IIIe JOUR D'AOUT

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Jérusalem, l'INVENTION DU CORPS DE SAINT ETIENNE, premier martyr, et des saints GAMALIEL, NICODÈME et ABIBAS ou ABIBON [1], suivant la révélation que Dieu en fit à un prêtre nommé Lucien, du temps de l'empereur Honorius [2]. 415. — A Constantinople, la naissance au ciel de saint Hermel, martyr. — Dans une contrée de l'Inde limitrophe de la Perse, le martyre des saints moines et des autres fidèles que le roi Abenner, persécuteur de l'Eglise de Dieu, fit mourir par divers supplices. — A Naples, saint Aspren, qui, ayant été guéri d'une maladie dangereuse, puis baptisé par saint Pierre, fut ordonné évêque de cette ville. 97. — A Autun, le décès de saint EUPHRONE, évêque de ce siége et confesseur. 485. — A Anagni, saint Pierre, évêque, qui, s'étant rendu illustre, premièrement par sa régularité à garder toutes les observances de la vie monastique, et ensuite par sa vigilance pastorale, s'endormit paisiblement dans Notre-Seigneur. 1105. — A Philippes, dans la Macédoine, sainte Lydie, marchande de pourpre, qui reçut, la première, l'Evangile que l'apôtre saint Paul y prêchait [3]. 60. — A Bérée, en Syrie, les saintes femmes MARANE et CYRE, recluses. Vers 445.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Aux diocèses de Strasbourg et de Metz, le bienheureux BENNON, chanoine de Strasbourg, évêque de Metz et solitaire en Suisse. 940. — Aux diocèses de Cahors, Toulouse, et Saint-Brieuc (si toutefois le 3 août est un dimanche, sinon la fête est remise au dimanche suivant), invention du corps de saint Etienne, premier martyr, patron titulaire de ces Eglises et de tout le diocèse. 415. — En Auvergne, dans un lieu nommé autrefois Davajac, translation de sainte Flamine, vierge et martyre, exécutée à Nicomédie sous les empereurs Dioclétien et Maximien. Elle était honorée à Clermont, dans l'église de Saint-Allyre. On l'invoque pour le mal des yeux. Elle est mentionnée au martyrologe de France du 2 mai. ve s. — A Arles, saint Eone, évêque de ce siége et confesseur, prédécesseur de l'illustre saint Césaire d'Arles. Nous donnerons la vie de saint Eone au 30 août, qui est celui qu'a choisi le diocèse pour la célébration de la fête de son ancien pasteur. 502. — Au Mans, le bienheureux GEOFFROY II DE LOUDON, évêque de ce siége et confesseur 1255 — A Béverlet ou Béverlit, dans les Pays-Bas, le vénérable Georges, surnommé le *Juste,* marchand drapier. — Au mont Valérien, près de Paris, le vénérable Jean du Houssey, reclus. 1609. — A Vaison (Vaucluse), au diocèse d'Avignon, le vénérable Pierre Demaison ou Desmaisons *(Petrus de Casa)*, général de l'Ordre des Carmes et évêque de l'ancien siége de Vaison. Il naquit à Limoges sur la fin du XIIIe siècle, prit l'habit de carme au couvent de cette ville, et y fut successivement professeur de philosophie, professeur de théologie, et prédicateur. En 1304, il fut élu, au chapitre général de son Ordre, tenu à Barcelone, provincial de la province d'Aquitaine ; six ans après, il fut élevé au généralat dans le chapitre général assemblé à Valenciennes. En 1333, il tint à Nîmes un chapitre général, dans lequel il érigea deux provinces de son Ordre, celle de Rome et celle de Toscane. Il en tint

1. Voir, dans la vie de saint Paul, au 29 juin, quelques détails sur saint Gamaliel. — Nicodème était de la secte des Pharisiens et passait pour docteur en Israël. Il crut en Jésus-Christ (*Joan.*, III). De temps en temps il allait visiter le Sauveur, prenait ouvertement sa défense contre les Pharisiens (*Id.*, VII, 50) ; embauma son corps avec de riches parfums et se chargea du soin de ses funérailles (*Id.*, XIX, 39). Ayant été chassé de la synagogue pour avoir cru en Jésus-Christ, il se retira chez Gamaliel, à la campagne, où il mourut, comme saint Augustin l'assure *(Hom.* CXX, *in Joan.)*. — Abibas ou Abibon était le puîné des fils de Gamaliel : il fut baptisé en même temps que son père, à l'âge de vingt ans. — Godescard et Baillet.

2. A Agen, dont saint Etienne est le principal patron, cette fête est double de première classe avec octave.

3. On peut voir, dans la vie de saint Paul (29 juin), quelques détails sur sainte Lydie.

un autre à Bruxelles en 1336 ; un autre à Limoges en 1339, et un troisième à Lyon en 1342. La même année, le pape Clément VI le nomma patriarche titulaire de Jérusalem, et ensuite administrateur de l'évêché de Vaison. Il mourut après avoir rempli les fonctions épiscopales avec autant de zèle que de sagesse, et avoir été reconnu, dès avant son épiscopat, pour un des plus beaux ornements de l'Université de Paris. Son tombeau se trouve dans l'ancienne cathédrale de Vaison. Joseph-Marie Suarez, un de ses successeurs, fit placer sur ce tombeau une inscription où il lui attribue des miracles. Pierre Demaison a laissé quelques ouvrages dont voici les titres : *Super Sententias; Sermones de tempore, de B. Virgine, de Sanctis; Super politica Aristotelis*. 1348. — En Belgique, Martin Beccaert, jeune théologien, qui se sentit attiré à la Compagnie de Jésus par la piété dont il la voyait animée pour la Mère de Dieu. Il se distingua par sa tendre dévotion envers Marie et mourut pieusement. 1621. — A Anvers, établissement des Dominicains. 1243.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Anagni, ville des Etats ecclésiastiques, le bienheureux Geoffroy, évêque du Mans et confesseur, cité au martyrologe de France de ce jour. 1255. — A Melrose, village d'Ecosse, sur la Twed, dans le comté de Roxburgh, saint Walthen ou Waltheof, vulgairement saint Walène, abbé du célèbre monastère de Melrose, fondé, en 1136, par David Ier pour des moines de Cîteaux, reconstruit entre les règnes de Robert Bruce et de Jacques IV, et pillé lors de la Réforme. Second fils de Simon, comte de Huntingdon, et de Mathilde, parente de Guillaume le Conquérant, Walthen fut, dès son enfance, singulièrement porté aux exercices de la religion. De bonne heure, il quitta la cour et l'Ecosse et passa dans le comté d'York, où il fit profession parmi les Chanoines réguliers de Saint-Augustin, à Nostel, près de Pontefract, dans le monastère de Saint-Oswald. Bientôt on l'obligea d'accepter le priorat de Kirkham, dans le comté d'York. Séduit par la réputation de sainteté dont jouissait l'Ordre de Cîteaux, il prit l'habit de cet Ordre dans le monastère de Wardon, au comté de Bedfort. Quatre ans après sa profession à Wardon, il fut élu abbé de Melrose. En 1154, on l'élut archevêque de Saint-André, mais, par humilité, il refusa d'accepter cette dignité. Après une vie toute céleste, il s'endormit paisiblement dans Notre-Seigneur. 1160. — A Constantinople, saint DALMACE ou DALMAT, archimandrite de Constantinople, et saint FAUSTE, son fils, moine. 440. — A Rome, les saints martyrs Diogène, Etienne et Albin, cités par saint Jérôme. — Au monastère bénédictin de Saint-Sylvestre de Nonantule, fondé vers l'an 752, par Anselme, duc de Frioul, au diocèse et duché de Modène, en Italie, le bienheureux Grégoire, abbé. 933. — A Lucera, dans l'ancien royaume de Naples, et dans la Capitanate actuelle, le bienheureux Augustin de Gazothe, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, et évêque de Zagrab. Les Bollandistes racontent que sa santé se trouvant fort délabrée, son prieur voulut lui faire manger de la volaille ; mais notre Saint ayant fait le signe de la croix sur le plat qui lui était présenté, l'oiseau, recouvrant en même temps la vie et les plumes, s'envola comme congédié. Les mêmes hagiographes disent à la louange de notre Bienheureux que, ayant un jour baisé la main du souverain Pontife devant qui il se présentait, celui-ci remarqua qu'une douleur aiguë qui l'affligeait depuis longtemps avait cessé au même instant. Augustin fut, sur la fin de sa vie, transféré au siége de Lucera où il termina sa carrière. 1323.

INVENTION DU CORPS DE SAINT ÉTIENNE,

PREMIER MARTYR

ET DES SAINTS NICODÈME, GAMALIEL ET ABIBAS OU ABIBON

415. — Pape : Saint Innocent Ier. — Empereur : Théodose, *le Jeune*.

Ultor nempe Deus non meritæ necis
Sacris opprobrium pensat honoribus.
Claros prodigiis ac venerabiles
Ipsos vel tumulos facit. Santeuil.

La manière dont le Seigneur a glorifié le corps de son martyr, nous rappelle le respect que nous devons à notre propre corps.
L'abbé C. Martin, *Panégyr.*

Cette seconde fête en l'honneur de saint Etienne fut instituée à l'occasion de la découverte des reliques de ce premier martyr de l'Eglise. Son corps avait toujours été caché, lorsqu'il plut à Dieu de faire éclater sa sainteté de la manière la plus sensible, tant au ciel que sur la terre. On ne se souvenait pas même du lieu où il avait été enterré, et l'on ne savait point qu'il était sous les ruines d'un ancien tombeau, à vingt milles de Jérusalem. C'était à Caphargamala, où il y avait une église que desservait un prêtre vénérable nommé Lucien. Voici comment se fit la découverte des reliques de saint Etienne :

Un vendredi 3 décembre de l'année 415, sous le sixième consulat d'Honorius et le sixième de Théodose le Jeune, vers les neuf heures du soir, le prêtre Lucien dormait dans le baptistère, où il avait coutume de coucher pour garder les vases sacrés de l'église. Étant à demi éveillé, il vit un vénérable vieillard, d'une taille et d'une beauté merveilleuses. Ce vieillard avait une longue barbe blanche, avec un vêtement de même couleur garni sur les bords de plaques d'or et parsemé de croix ; il avait aussi à la main une baguette d'or. S'étant approché de Lucien, il l'appela trois fois par son nom, lui ordonna d'aller à Jérusalem dire à l'évêque Jean de venir ouvrir les tombeaux où étaient ses reliques et celles de quelques autres serviteurs de Jésus-Christ, afin que plusieurs pussent par là obtenir miséricorde du Seigneur. Lucien lui demanda son nom. « Je suis », lui dit-il, « le Gamaliel qui instruisit saint Paul dans la Loi. A l'orient de ce tombeau est saint Etienne, que les Juifs lapidèrent hors de la porte occidentale de leur ville. Son corps resta là exposé un jour et une nuit, sans que les oiseaux et les bêtes osassent le toucher. Les fidèles l'enlevèrent pendant la nuit, par mon ordre, et le portèrent à ma maison de campagne, où je le mis dans mon propre tombeau, du côté de l'orient, après avoir célébré ses funérailles quarante jours. Nicodème, qui venait voir Jésus de nuit, est là aussi dans un autre cercueil. Lorsque son attachement pour le Sauveur l'eut fait excommunier et chasser de Jérusalem par les Juifs, je le reçus dans ma maison de campagne, et l'y gardai jusqu'à la fin de sa vie. Je l'enterrai honorablement

auprès d'Etienne. J'enterrai encore au même endroit mon fils Abibas, qui mourut avant moi, à l'âge de vingt ans. Son corps est dans le troisième cercueil, qui est le plus élevé, et dans lequel on me mit moi-même après ma mort. Ethna, ma femme, et Sémilias, mon fils aîné, qui ne voulurent point croire en Jésus-Christ, furent enterrés dans un autre endroit, qui se nomme Capharsemalia ».

Lucien craignit qu'un excès de crédulité ne le fît passer pour un imposteur. Pour s'assurer si cette vision avait Dieu pour auteur, il en demanda une seconde et une troisième ; et afin de mériter cette grâce, il persista dans le jeûne et dans la prière. Le vendredi suivant, Gamaliel lui apparut sous la même forme et lui dit d'obéir. Il lui fit connaître les mérites des Saints dont il lui découvrait les reliques, sous l'emblème de quatre corbeilles qu'il lui montra : trois étaient d'or, et l'autre était d'argent. Des corbeilles d'or, deux étaient remplies de roses blanches, et l'autre de rouges. Celle d'argent était pleine de safran qui répandait une odeur très-suave. Lucien ayant demandé ce que signifiaient ces corbeilles, Gamaliel lui répondit : « Ce sont nos reliques. Les roses rouges représentent Etienne, qui est à l'entrée du tombeau. La seconde corbeille désigne Nicodème, qui est près de la porte ; celle d'argent représente mon fils Abibas, qui sortit de cette vie sans avoir souillé son innocence : elle touche à la mienne ». Il disparut après avoir parlé de la sorte. Alors Lucien s'éveilla et rendit grâces à Dieu. Il continua toujours ses jeûnes. Au même jour et à la même heure de la troisième semaine, Gamaliel lui apparut de nouveau, et lui reprocha sa négligence à exécuter les ordres qu'il lui avait donnés. Il ajouta que la découverte de ses reliques et de celles des autres serviteurs de Dieu ferait cesser la sécheresse qui affligeait alors le monde. Lucien, saisi de crainte, promit qu'il ne différerait plus d'obéir.

Il se rendit donc à Jérusalem après cette troisième vision. L'évêque Jean, à qui il raconta ce qui lui était arrivé, pleura de joie, lui dit d'aller chercher les reliques des Saints, ajoutant qu'il les trouverait sous un monceau de grosses pierres qui étaient auprès de son église. Lucien répondit qu'il pensait de même. De retour chez lui, il fit assembler le lendemain matin les habitants du bourg pour chercher sous le monceau de pierres. Tandis qu'il allait voir le lieu où l'on avait creusé, il rencontra Migèce, moine de sainte vie, qui lui dit que Gamaliel lui était apparu, et qu'il l'avait chargé de l'avertir qu'on creusait inutilement en cet endroit. Il ajouta que Gamaliel lui avait parlé de la sorte : « On nous mit là lors de nos funérailles, et, conformément à l'ancienne coutume, ce monceau de pierres fut destiné à servir de monument à la douleur de nos amis. Cherchez ailleurs, dans un lieu appelé *Debatalia*. « En effet, » dit Mégèce, en continuant de raconter la vision qu'il avait eue, « je me trouvai tout à coup dans l'endroit indiqué, et j'y aperçus un vieux tombeau où étaient trois lits ornés d'or. L'un, plus élevé, contenait un jeune homme et une personne d'âge ; les deux autres contenaient chacun un homme ».

Lucien ayant une nouvelle preuve de la vérité de la vision qu'il avait eue, laissa le monceau de pierres, et alla dans l'endroit qui venait de lui être indiqué. Lorsqu'il eut fait creuser la terre, il trouva les trois coffres, avec une pierre sur laquelle étaient gravés, en gros caractères, les noms suivants : *Cheliel*, *Nasuam*, *Gamaliel*, *Abibas*. Les deux premiers sont syriaques ; ils reviennent à ceux d'*Étienne* ou de *Couronné*, et de *Nicodème* ou de *Victoire du peuple*. Lucien informa aussitôt l'évêque Jean de ce qui venait d'arriver. Le prélat, qui était alors au concile de Diospolis, vint sur-le-

champ avec Eutonius et Eleuthère, évêques, l'un de Sébaste, et l'autre de Jéricho.

A peine eut-on fait l'ouverture du coffre ou cercueil d'Etienne, que la terre trembla : il s'exhala aussi une odeur très-agréable. Il y avait là un grand nombre de personnes, dont plusieurs étaient affligées de diverses maladies. Soixante-treize malades recouvrèrent la santé sur-le-champ. L'évêque Jean décida qu'on porterait à Jérusalem les reliques de saint Etienne, qui avait été diacre de l'église de cette ville. Celles des autres Saints restèrent à Caphargalama. Le corps de saint Étienne était réduit en cendres, excepté les os qui se trouvèrent tout entiers et dans leur situation naturelle. On y trouva aussi de son sang. On laissa une petite partie des reliques du Saint à Caphargalama. On enferma le reste dans le cercueil, et on le transporta dans l'église de Sion à Jérusalem, en chantant des psaumes et des hymnes ; il tomba alors une pluie abondante, qni rendit à la terre la fertilité dont elle avait été privée par une longue sécheresse. La cérémonie de cette translation se fit le 26 décembre, jour auquel l'Église a toujours célébré depuis la fête de saint Étienne : mais on fait, le 3 août, mémoire de la découverte de ses reliques ; c'est sans doute parce que quelque église, peut-être celle d'Ancône, aura été dédiée en ce jour sous l'invocation de saint Etienne.

Le corps de saint Etienne resta quelque temps dans l'église de Sion. L'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le Jeune, ayant fait, en 444, un second voyage à Jérusalem, bâtit sous l'invocation du Saint une église magnifique, environ à une stade de la ville, près du lieu où il avait été lapidé, et demanda que ses reliques y fussent transférées. Elle fut elle-même enterrée dans cette église après sa mort, arrivée en 463.

Plusieurs églises demandèrent aussitôt une portion des reliques de saint Etienne, et il s'opéra par leur vertu un grand nombre de miracles. Saint Augustin rapporte qu'une personne, qui avait assisté au martyre de saint Etienne, prit un de ses os, et le porta depuis à Ancône, en Italie, où il y eut dès lors un oratoire de ce Saint. Lorsque les chrétiens eurent la liberté de bâtir des églises, on en érigea une célèbre en l'honneur de saint Etienne près d'Ancône. Saint Grégoire le Grand en fait mention dans ses dialogues.

Après la découverte dont nous venons de parler, un grand nombre d'églises d'Europe et d'Afrique voulurent être enrichies de quelque portion des reliques du saint Martyr. Avit, prêtre espagnol, qui vivait alors en Palestine, obtint de Lucien un peu de cendres du corps du Saint, et quelques petits fragments d'os, qu'il envoya à Palconius, évêque de Braga, lieu de sa naissance, afin de consoler par là l'église de cette ville, qui gémissait à la vue des ravages causés par les incursions des Goths et des Vandales. Il les fit porter par Orose, qui partait pour retourner en Espagne.

Paul Orose, savant prêtre espagnol, était de Tarragone. Il passa d'abord en Afrique, puis en Palestine, pour consulter saint Augustin et saint Jérôme sur quelques endroits difficiles de l'Ecriture. Son nom est célèbre dans les écrits de ces deux Pères de l'Eglise. Il partit de Palestine en 416, avec le précieux trésor dont il était chargé. Il prit terre en Afrique, pour rendre visite à saint Augustin ; après quoi il fit voile vers Minorque. Les dévastations des Goths l'empêchant de passer en Espagne, il retourna en Afrique, où, par l'avis de saint Augustin, il écrivit l'histoire du monde depuis la création. Cette histoire est divisée en sept livres ; le style en est clair et coulant. Il y est démontré, contre les païens, que les malheurs qui

affligeaient alors le monde ne venaient point de ce qu'on méprisait les anciennes superstitions de l'idolâtrie, et que les hommes, dans les différents siècles, avaient souvent éprouvé de semblables calamités. Orose, avant de repasser en Afrique, laissa les reliques de saint Etienne à Magone (aujourd'hui Mahon), une des deux villes de l'île, en attendant qu'il fût possible de les faire parvenir à l'évêque de Braga, avec la lettre que lui écrivit Avit, et que nous avons encore. Sévère, évêque de Minorque, vint de Jammona (aujourd'hui Citadella) à Mahon, dans le dessein de recevoir les reliques, et d'avoir des conférences avec les Juifs, qui étaient en fort grand nombre dans cette ville. La vue de ces reliques, jointe au zèle des chrétiens, opéra un prodige étonnant. Dans l'espace de huit jours, cinq cent quarante Juifs, y compris Théodore, leur patriarche, se convertirent et demandèrent le baptême. Il n'y eut que quelques femmes qui montrèrent un peu plus d'opiniâtreté ; mais à la fin, elles se rendirent aussi. Ces Juifs convertis bâtirent une église à leurs frais et de leurs propres mains. Nous avons encore la lettre circulaire où l'évêque Sévère a consigné l'histoire de ce merveilleux événement.

Le jour même qu'Evode, évêque d'Uzale, lisait à son troupeau la lettre de Sévère, arrivèrent à la chapelle des saints martyrs Félix et Gennade, située près de la ville, quelques esquilles d'ossements de saint Etienne, et une fiole où il y avait de son sang. Des moines de Palestine avaient procuré ces reliques. Evode alla les recevoir avec beaucoup de joie. Un jeune homme qui s'était brisé le pied en faisant une chute, et qui gardait le lit depuis plusieurs jours, fut guéri après avoir imploré l'intercession de saint Etienne, et se rendit à la chapelle des martyrs pour y remercier Dieu. La célébration des saints Mystères finie, on alla en procession à la ville. Le peuple, divisé en plusieurs troupes qui tenaient à la main des cierges et des flambeaux, chantait des psaumes et des hymnes. Lorsqu'on fut arrivé à la principale église, on y déposa les reliques, et on les mit sur le trône de l'évêque, que l'on couvrit d'un voile. Une femme aveugle recouvra la vue en appliquant ce voile sur ses yeux. Ensuite, on plaça les reliques sur un lit que l'on renferma dans une espèce d'armoire, où il y avait une ouverture par laquelle on faisait toucher des linges qui par là recevaient la vertu de guérir les malades. Les fidèles venaient les visiter de fort loin, et il s'opéra un grand nombre de miracles. Evode en fit écrire la liste par un de ses clercs. On la lisait publiquement à la fête de saint Etienne, et, après la lecture de chaque miracle, on appelait les personnes guéries, que l'on faisait passer successivement au milieu de l'église. Le peuple, en les voyant, pleurait de joie et redoublait ses acclamations. Parmi ceux qu'on fit ainsi passer, étaient trois aveugles qui avaient recouvré la vue, et un homme d'Hippone, nommé Restitude, qui avait été guéri d'une paralysie. Les assistants paraissaient plutôt voir les miracles qu'en entendre le récit.

L'évêque Evode, dont nous parlons, était intime de saint Augustin. Il approuva et publia deux livres *des Miracles de saint Etienne*, qui avaient été écrits par son ordre et qui sont ordinairement cités sous son nom. Il y est dit que, devant l'oratoire où étaient les reliques de saint Etienne à Uzale, était un voile sur lequel on avait représenté le Saint portant une croix sur ses épaules. Dans cette histoire des miracles d'Uzale, il est fait mention de quelques morts ressuscités. Saint Augustin parle de l'un d'eux presque dans les mêmes termes. Un enfant, dit-il, encore à la mamelle, mourut sans avoir reçu le baptême. Sa mère, le voyant perdu pour toujours, court à l'oratoire de saint Etienne, et fait la prière suivante : « Saint Martyr, vous

voyez que j'ai perdu mon unique consolation. Rendez-moi mon enfant, afin que je puisse le retrouver devant Celui qui vous a couronné ». Après sa prière qui fut longue, l'enfant ressuscita, et on l'entendit crier. On le porta sur-le-champ aux prêtres, qui le baptisèrent. Il reçut ensuite l'onction, l'imposition des mains et l'Eucharistie ; car c'était l'usage de donner alors la confirmation et la communion immédiatement après le baptême, quand ce dernier sacrement était administré solennellement. Dieu appela bientôt cet enfant à lui. Sa mère le porta au tombeau, avec autant de confiance que si elle eût été le déposer dans le sein de saint Etienne. Ce sont les propres paroles de saint Augustin.

Il ne s'opéra pas de moindres prodiges à Calame, ville de Numidie, qui était à quinze milles romains d'Hippone, dont le siége était occupé par saint Augustin. Possidius, disciple de ce saint docteur, était alors évêque de Calame. Il y avait dans cette ville une chapelle de saint Etienne, que l'on enrichit d'une portion des reliques du saint Martyr, dont on était redevable à saint Possien. Euchaire, prêtre espagnol, qui demeurait à Calame, était depuis longtemps tourmenté de la pierre ; mais il n'eut pas plus tôt appliqué sur lui les reliques de saint Etienne, qu'il se trouva guéri. Quelque temps après, il mourut d'une autre maladie : et déjà on allait le porter au tombeau ; mais ceux qui étaient autour de lui, ayant mis sur son corps une tunique qu'on avait apportée de la chapelle du Saint, il ressuscita. Plusieurs malades, affligés de diverses maladies, recouvrèrent aussi la santé. Saint Augustin, qui écrivait dans ce temps-là, dit qu'il se fit plus de ces sortes de guérisons à Calame qu'à Hippone, où cependant il en avait compté soixante-dix. Entre autres prodiges qui arrivèrent à Calame, il insiste principalement sur la conversion d'un païen nommé Martial. C'était un homme de qualité, et l'un des principaux habitants de la ville. Il ne diminuait rien de son attachement opiniâtre à l'idolâtrie, même dans sa dernière maladie. Inutilement on employa les plus fortes raisons pour le convaincre. Son gendre, qui était chrétien, avait prié longtemps pour lui devant la châsse qui renfermait les reliques de saint Etienne, apporta chez lui quelques-unes des fleurs qui ornaient cette châsse, et plein de confiance en l'intercession du Saint, il les mit auprès du chevet du malade. Il était soir alors. Le jour ne paraissait point encore, que Martial demandait à parler à l'évêque Possidius, qui se trouvait absent, parce qu'il était allé à Hippone rendre visite à saint Augustin. Les prêtres avertis vinrent voir le malade, l'instruisirent et le baptisèrent. Martial, depuis le moment de son baptême jusqu'à son dernier soupir, ne cessa de répéter ces paroles par lesquelles saint Etienne termina sa vie : « Seigneur, Jésus, recevez mon âme ».

L'évêque Projecte porta quelques reliques du même Saint à Tibilis, autrement appelé *Aquæ Tibilitanæ*, ville épiscopale qui était à quinze milles d'Hippone. Lorsqu'il passait à Cirte, une femme aveugle, s'étant fait conduire auprès de ces reliques, recouvra la vue.

Lucilius, évêque de Sinique ou Sinite, près d'Hippone, portant en procession les reliques du même Saint, fut tout à coup guéri d'une fistule qui ne revint plus, quoiqu'elle le tourmentât depuis longtemps, et qu'il attendît le chirurgien pour se faire faire l'opération.

Dans un village, appelé Audura, un enfant qui jouait fut écrasé sous la roue d'un char tiré par des bœufs, et mourut dans des convulsions violentes. Sa mère l'ayant porté devant les reliques de saint Etienne, il recouvra la vie, sans qu'il lui restât aucune marque de l'accident qui lui était

arrivé. Une religieuse d'un village voisin, appelée Gaspaliana, fut aussi ressuscitée pour avoir été couverte d'une tunique qu'on avait fait toucher aux mêmes reliques. Tous ces miracles sont rapportés par saint Augustin.

L'Eglise d'Hippone reçut en 425 une portion des reliques de saint Etienne. On voit avec quel respect saint Augustin les reçut par la lettre qu'il écrivit à l'évêque Quintien qui était sur le point d'en recevoir une petite portion. « Votre Sainteté », lui disait-il, « sait combien elle est obligée d'honorer ces reliques, comme nous l'avons fait ». Il paraît qu'il prononça son CCCXVII[e] sermon le jour même où il les reçut. Il y dit que les reliques dont il parle consistaient en un peu de poussière du corps du Saint, renfermée dans une boîte. Il apprend au peuple qu'on a élevé un autel, non à saint Etienne, mais à Dieu sur les reliques de saint Etienne. Dans la crainte que les ignorants ne tombassent dans la superstition, en ne distinguant point assez le maître du serviteur, il répétait, lorsque l'occasion s'en présentait, que c'est Dieu qui opère les miracles par les Saints, et que c'est à lui que nous devons les rapporter, ainsi que les grâces que nous recevons par l'intercession des Bienheureux qui règnent dans le ciel. Il n'y avait point encore deux ans que les faits rapportés plus haut étaient arrivés, quand il écrivit son dernier livre *de la Cité de Dieu*, où il dit qu'il avait reçu la relation de près de soixante-dix miracles opérés à Hippone par les reliques de saint Etienne, outre plusieurs autres dont il savait qu'on n'avait point fait mention. Entre ces derniers, il parle de la résurrection de trois morts. L'un était le fils d'un collecteur nommé Irénée. Déjà tout était prêt pour ses funérailles, et on allait l'enterrer. Mais il ressuscita, lorsqu'on l'eut oint avec l'huile du Martyr, ce qui doit s'entendre, sans doute, de l'huile de la lampe qui brûlait devant les reliques de saint Etienne. L'autre était la fille d'un Syrien nommé Bassus. Elle recouvra la vie, pour avoir été couverte d'un vêtement que son père avait fait toucher à la châsse du Saint. Saint Augustin fut témoin oculaire de la plupart de ces miracles, entre autres du suivant.

Il y avait dans une famille considérable de Césarée dix enfants, sept garçons et trois filles. Ayant été maudits de leur mère à cause de leur mauvaise conduite, ils furent saisis successivement, depuis le plus âgé jusqu'au plus jeune, d'un tremblement dans tous les membres, lequel défigurait tout leur corps. Dans ce triste état, ils erraient çà et là en différents lieux. Le second de ces enfants fut guéri en priant dans une chapelle de Saint-Laurent à Ravenne. Le sixième et le septième arrivèrent à Hippone en 425. Ils se nommaient l'un Paul et l'autre Palladie. Ils attirèrent sur eux les regards de tout le monde. Le matin du jour de Pâques, Paul priant devant les reliques de saint Étienne, se trouva parfaitement guéri. On entendit aussitôt crier de toutes parts dans l'église : Grâces à Dieu, béni soit le Seigneur. Le jeune homme se jeta aux pieds de saint Augustin, auquel on le présenta. Le Saint le fit relever et l'embrassa. Lorsqu'il eut monté en chaire pour prêcher, il le montrait au peuple en disant : « Nous avons coutume de lire les relations des miracles que Dieu a opérés par les prières du bienheureux martyr Etienne. Mais aujourd'hui la présence de ce jeune homme nous tient lieu de livre ; il ne nous faut point d'autre écriture que son visage que vous connaissez tous, etc. » Il ajoute que, sans les prières de saint Etienne, il n'aurait point eu la force de supporter la fatigue du jour précédent (le samedi saint), où il avait passé la plus grande partie du jour et de la nuit, sans prendre de nourriture, ce qui ne l'empê-

chait point encore de prêcher le jour de Pâques. Le mardi de Pâques, il fit placer Paul et Palladie sur les degrés de la chaire, afin que le peuple pût les voir. L'un n'avait plus aucune marque de son mal, tandis que l'autre tremblait de tous ses membres. Les ayant ensuite fait retirer, il prêcha sur le respect que les enfants doivent à leurs parents et sur la modération avec laquelle les parents doivent traiter leurs enfants. Son sermon fut interrompu par les acclamations du peuple qui ne cessait de répéter ces paroles: « Grâces à Dieu ». C'est que Palladie venait d'être guérie en priant devant les reliques de saint Etienne. Le sermon, qui fut interrompu par ce miracle, est parvenu jusqu'à nous, ainsi que tous ceux que saint Augustin prêcha en cette occasion. Environ un an après, le saint docteur inséra la relation de la guérison de Paul et de Palladie, avec celle de plusieurs autres miracles, dans son dernier livre *de la Cité de Dieu.*

Jean le Clerc attaque le jugement et la véracité de saint Augustin, par rapport aux miracles qu'il rapporte comme ayant été opérés par l'intercession de saint Etienne. Il est bien singulier qu'une telle découverte ait été réservée à ce nouveau maître dans l'art de la critique. Mais les chrétiens souffriront-ils que l'on traduise les plus savants et les plus saints docteurs de l'Eglise comme des fourbes et des imposteurs ? et consentiront-ils que l'on range le reste des fidèles dans la classe des imbéciles ? Les miracles en question sont attestés non-seulement par saint Augustin, mais encore par Possidius, par Evode et par plusieurs auteurs. Il faut encore observer qu'il y avait alors en Afrique un grand nombre d'hommes recommandables par leurs lumières et leur pénétration, qui sans doute examinèrent les faits et ne les admirent qu'après en avoir reconnu la vérité. Mais supposons que les catholiques fussent assez simples pour s'en laisser imposer par leurs évêques, pouvait-on également tromper leurs ennemis qui épiaient leurs actions avec tant de malignité ? Les miracles dont il s'agit s'opérèrent dans un temps où il y avait en Afrique beaucoup de Manichéens, de Donatistes et d'Ariens. Trouve-t-on cependant la moindre trace de réclamation de la part de ces hérétiques et des païens ?

Ce n'est point tout encore : il faudrait dire que les Pères de ce siècle se sont tous entendus pour tromper grossièrement les fidèles. Mais à qui persuadera-t-on la réalité d'une pareille conspiration ? Tous les âges suivants ont admiré dans ces célèbres docteurs, et surtout dans saint Augustin, un heureux assemblage de gravité, de sagesse, de sainteté, de jugement et de savoir. Le saint évêque d'Hippone s'est principalement distingué par son zèle à combattre le mensonge en toutes sortes de matières. Qu'on lise les ouvrages qu'il a laissés sur ce vice. Il prouve, contre les Priscillianistes, qu'il ne peut jamais être permis de faire le moindre mensonge de propos délibéré, fût-il question de sauver la vie à un homme, d'empêcher le mal, de procurer même le baptême à un enfant qui sans cela ne peut le recevoir, parce qu'il n'est point de circonstance où ce qui est essentiellement mal puisse devenir légitime. On voit que le mensonge est surtout criminel en matière de religion ; et s'il pouvait jamais devenir légitime, on ne devrait plus compter sur la sincérité de personne.

Le Clerc et ses partisans disent que les Pères avaient recours à la fraude pour faciliter la propagation de leur doctrine favorite touchant l'invocation des Saints et le culte des reliques. Mais cette invocation et ce culte étaient établis depuis longtemps, et avaient souvent opéré des miracles dans les autres parties du monde chrétien. Voir, pour l'Occident, les ouvrages de saint Paulin, de saint Prudence, de saint Sulpice-Sévère, de saint Gaudence,

etc. ; et pour l'Orient, ceux de saint Chrysostome, de saint Basile, des deux saints Grégoire, de Théodoret, de saint Ephrem, etc. Le Clerc le reconnaît lui-même dans la vie de plusieurs de ces Pères.

A la vérité, saint Augustin fait observer avec d'autres Pères que le don des miracles était diminué peu à peu, et qu'ils avaient en général cessé dans l'Eglise, parce que l'Evangile était suffisamment établi. Mais il s'explique sur ce don de la même manière que les Apôtres, et il ajoute que Dieu opère encore quelquefois des miracles pour la gloire de son nom, et pour réveiller la ferveur des fidèles, en les faisant penser à lui. C'est pour cela que dans son livre *de la Cité de Dieu*, il confond les païens par les miracles qui s'opéraient de son temps, surtout pour ceux des reliques de saint Etienne. En parlant de ces derniers, il fait mention de cinq personnes ressuscitées. Il rapporte leurs noms avec celui de leurs familles, et marque toutes les circonstances. Deux recouvrèrent la vie par des vêtements que l'on avait fait toucher aux reliques de saint Etienne. On lit quelque chose de semblable dans les *Actes des Apôtres*, et l'on y voit que certaines choses qui avaient touché le corps de saint Paul furent les instruments de divers prodiges. Il ne manque plus à ces critiques si difficiles que d'attaquer l'histoire du mort ressuscité par l'attouchement des os d'Elisée, et la guérison des malades qui avaient dévotement appliqué sur eux les tabliers et les mouchoirs qu'on avait ôtés de dessus le corps de saint Paul. Dieu peut sans doute se servir d'instruments sensibles pour manifester sa puissance et sa miséricorde, comme Jésus-Christ le fit souvent durant sa vie mortelle.

On voit à Longpont, près Paris, dans une châsse de bois doré, un tube en cristal, garni de fermetures d'argent, renfermant un ossement insigne du saint Diacre, premier martyr, obtenu par l'influence du cardinal de Richelieu, dont le secrétaire était grand-prieur commendataire de Longpont.

L'histoire du culte et des reliques de saint Etienne à Besançon demanderait une histoire spéciale ; nous ne pouvons en dire que quelques mots. Sainte Hélène, mère de Constantin, dans un voyage à Besançon où saint Etienne avait déjà une chapelle élevée par l'évêque saint Lin, au pied du mont Cœlius, s'entretint avec Hilan, alors évêque de ce siége, et le conjura de prier saint Etienne d'intercéder auprès de Dieu pour son fils qui luttait pour l'empire contre Maxence. Elle promit, en récompense, de procurer des reliques de ce Saint à l'église de Besançon. En effet, plus tard, lorsqu'elle alla à Jérusalem, elle demanda des reliques de saint Etienne à Macau, évêque de la ville sainte. Celui-ci lui remit avec la dalmatique du Saint, une pierre ceinte de son sceau. Ces reliques furent envoyées et reçues à Besançon vers l'an 327. Le tombeau de saint Etienne fut, comme nous l'avons dit, découvert en 415. Dès lors, plusieurs églises obtinrent quelques ossements du saint diacre. L'empereur Théodose, en 446, fit don de l'os du bras de saint Etienne, à Célidoine, archevêque de Besançon ; il fut reçu avec la plus grande solennité. Lorsqu'on voulut détacher quelques parcelles de cette sainte relique pour satisfaire les pieux désirs des dix évêques présents à cette cérémonie, le sang coula en abondance de l'ossement aride, et les prélats le recueillirent respectueusement pour l'emporter dans leurs diocèses. Les miracles se multiplièrent, et, à mesure, accrurent la piété des fidèles et le concours des pèlerins.

Besançon devint comme le centre du culte de saint Etienne en Occident, et le jour où eut lieu le miracle dont nous venons de parler (3 août),

fut celui où l'on célébra l'invention des reliques de saint Etienne dans tout l'Occident.

Ces reliques de saint Etienne, les plus authentiques qu'on pût voir, furent détruites en 1793. Mais en 1832, le cardinal de Rohan, archevêque de Besançon, rapporta de Rome, où repose la plus grande partie du corps de saint Etienne, un os du bras de ce saint martyr, ce qui réveilla la dévotion des Bisontins à leur saint protecteur. En 1848, la relique fut richement enchâssée dans un reliquaire en vermeil, que son Em. Mgr le cardinal Mathieu offrit à l'insigne chapitre de son église métropolitaine. La même année, Mgr Mathieu obtint qu'on rendît au culte, l'église de la citadelle bâtie du temps de Louis XIV, lorsque Vauban, pour fortifier la ville, fut obligé de renverser l'ancienne église de Saint-Etienne. L'ordonnance est du 20 décembre, et signée *Lamoricière*. Chaque année, l'entrée de la citadelle est ouverte au public pour la fête du 26 décembre.

Enfin, par un bref daté de Rome, le 9 avril 1853, notre Saint-Père le Pape Pie IX a accordé une indulgence plénière à tous ceux qui, ayant reçu les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, visiteront l'église de la citadelle, le 26 décembre, et y prieront selon les intentions du souverain Pontife. L'église de Besançon célèbre le souvenir de saint Etienne le 13 et le 20 juillet, le 3 et le 23 août et le 26 décembre.

L'histoire de saint Etienne, (son martyre, *l'invention de ses reliques*, ses divers miracles), se trouve retracée sur un intéressant diptyque du Vatican, mais d'une époque un peu basse. Ce qu'il y a surtout de curieux dans ce monument, c'est la vision du prêtre Lucien, où les corps de saint Etienne, de Gamaliel, de Nicodème et d'Abibas sont symbolisés par quatre vases déposés près du lit où il repose.

L'histoire de cette découverte miraculeuse et de cette translation fut écrite par le prêtre Lucien lui-même. Avit, prêtre espagnol, intime ami de saint Jérôme, lequel demeurait alors à Jérusalem, la traduisit en latin ; et les Bénédictins l'ont publiée dans leur appendice au septième tome des œuvres de saint Augustin. Ce qu'elle contient est attesté par Chrysippe, un des principaux prêtres de l'Eglise de Jérusalem, dont l'auteur de la vie de saint Euthyme loue singulièrement la vertu ; par Idace et Marcellin dans leurs chroniques ; par Basile, évêque de Séleucie ; par saint Augustin, Bède, etc. Le récit des mêmes faits se trouve dans la plupart des historiens et dans les sermons des principaux Pères de ce siècle. — Voir, pour plus de détails : *Vie des Saints de Franche-Comté*, un des meilleurs travaux d'hagiologie qu'on ait faits de notre temps.

SAINT DALMACE OU DALMAT,

ARCHIMANDRITE DE CONSTANTINOPLE

ET SAINT FAUSTE, SON FILS, MOINE

440. — Pape : Saint Sixte III. — Empereur d'Orient : Théodose *le Jeune*.

Inimici jaculis invulnerabilis est, qui solitudinem diligit.

Celui qui aime la solitude est invulnérable aux traits de l'ennemi du salut. *Saint Nil.*

Saint Dalmace, que les Grecs, dans leur *Ménologe*, appellent Dalmat, était d'une famille distinguée dans l'empire d'Orient. Il suivit dans sa jeu-

nesse la profession des armes, et servit sous le grand Théodose en qualité d'officier, dans la seconde compagnie des gardes du palais. La contagion du monde, dans cet emploi tout séculier, ne gâta point son cœur. Il se soutint dans la vertu qu'on lui avait inspirée dès l'enfance, et vécut dans son état d'une manière très-édifiante. Il était marié dès le temps de l'empereur Valens, et il parut par la suite que la piété régnait aussi dans sa famille qui était nombreuse. Saint Isaac étant venu d'Orient à Constantinople, il fit sa connaissance ; et, dans une occasion, il demeura sept jours dans son monastère pour profiter à loisir de ses instructions. Le Saint lui fit connaître, après cette espèce de retraite, que Dieu le voulait auprès de lui ; en quoi Dalmace, qui y était déjà porté par sa piété, n'apporta d'autre délai que celui dont il avait besoin pour y disposer sa femme, et pour mettre ordre à ses affaires domestiques. Comme sa maison était une maison de vertus, il n'eut pas de peine à obtenir de son épouse le sacrifice que Dieu voulait de lui, et il trouva la même soumission dans ses enfants.

Il se rendit donc auprès de saint Isaac, amenant avec lui un de ses fils nommé Fauste, qui voulut l'imiter dans sa retraite. Il devint bientôt le principal disciple de son père spirituel, par l'ardeur qu'il témoigna pour la pénitence, par sa charité envers les pauvres, par son amour pour la retraite, et par les progrès qu'il fit dans la perfection. Ses jeûnes étaient rigoureux et fréquents, et on assure qu'il passa tout un carême sans rien prendre. Sa vie, rapportée par les Bollandistes, ajoute qu'il fut ensuite jusqu'à l'Ascension dans une espèce d'extase, durant laquelle il fut transporté en esprit dans l'église des Saints-Machabées, tandis que le patriarche Attique y célébrait la messe ; et qu'en le déclarant à son saint abbé Isaac, il lui assura qu'il y avait vu trois religieux de son monastère qui y avaient assisté, dont l'un était auprès du sanctuaire, l'autre dans l'ambon, et le troisième à la grande porte, ce qu'Isaac trouva véritable, quand il s'en informa de ces religieux à leur retour.

Ce Saint étant allé recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux et de son zèle, et ayant laissé Dalmace pour son successeur dans le gouvernement du monastère, il s'appliqua avec une attention incroyable à y faire fleurir les vertus religieuses. On le peut juger par la retraite qu'il garda constamment ; car il ne sortit point de son cloître durant l'espace de quarante-huit ans. Pendant ce temps la ville de Constantinople fut secouée par des tremblements de terre ; et comme on faisait des processions pour apaiser la colère de Dieu, l'empereur fit des instances au Saint pour l'engager à y venir ; mais il le supplia de trouver bon qu'il priât dans sa cellule. Le prince, qui l'avait en grande vénération, ne le pressa pas davantage.

La manière dont Dieu punit sous ses yeux un méchant homme, augmenta encore la haute estime qu'on avait de lui à la cour. Deux plaideurs avaient porté leur affaire par-devant l'empereur ; et le demandeur, qui le faisait très-injustement, avait donné par ses chicanes et ses paroles artificieuses, une tournure si favorable à sa cause, que l'autre se vit sur le point de succomber. Dans cette extrémité il se jeta aux pieds de l'empereur et lui dit : « Prince ayez pitié de moi, renvoyez-nous l'un et l'autre à l'abbé Dalmace afin qu'il en décide : vous ne pourriez nous donner un juge plus équitable, et j'espère que Dieu manifestera la vérité par son organe ». L'empereur répondit qu'il le voulait bien, et ils se rendirent auprès du Saint. « Expliquez-moi donc », leur dit-il, « le sujet qui vous amène ». Alors le demandeur inique voulant faire valoir son prétendu droit, sa langue se trouva liée et il tomba mort aux pieds de Dalmace. Le Saint en envoya le

rapport à l'empereur en ces termes : « Dieu a jugé lui-même cette cause en faveur de celui qui était lésé ». Ce qui remplit d'admiration ce prince et tous les grands de sa cour.

Mais la vertu et le zèle de saint Dalmace n'éclatèrent jamais mieux que dans le service qu'il rendit à l'Eglise contre Nestorius, qui était venu d'Antioche pour occuper la chaire de Constantinople après Attique. Dieu lui fit connaître les sentiments que cet hérésiarque avait dans l'âme avant qu'il les manifestât. Quand il voulut le visiter dans sa cellule, il lui dit avec fermeté : « Vous pouvez vous en aller ; car je ne vous recevrai point que vous n'ayez renoncé à vos erreurs ». Nestorius se vit forcé de se retirer ; et le Saint dit à ses religieux : « Prenez garde à vous, mes frères ; il est venu dans cette ville une méchante bête, qui va blesser bien du monde par sa doctrine ».

Le scandale éclata bientôt. Nestorius mit enfin au jour ses dogmes impies, et l'on assembla, en 431, le concile d'Ephèse, où il se trouva plus de deux cents évêques, et auquel saint Cyrille d'Alexandrie présida comme légat du pape Célestin. Cette sainte assemblée condamna Nestorius et le déposa de sa dignité. Mais on ne peut exprimer ce que cet hérésiarque et ses partisans firent par leurs intrigues pour en empêcher l'exécution. Jean, patriarche d'Antioche, ami de Nestorius, qui avait été tiré de son clergé, arriva au concile quatre jours après que la sentence eut été donnée. Il était accompagné des évêques d'Orient, c'est-à-dire de la Syrie, dont on soupçonne que plusieurs avaient des sentiments qui approchaient de ceux de Nestorius. Ils se plaignirent qu'on s'était trop précipité dans ce jugement, et leur passion les porta jusqu'à assembler un faux synode, où ils osèrent déposer saint Cyrille, et Mennon, évêque d'Ephèse.

Le comte Candidien, que Théodose le Jeune, alors empereur, avait envoyé au concile pour y maintenir la paix, se rangea du côté de Jean d'Antioche et de ses adhérents, et par de faux rapports qu'il fit au prince, qui estimait Nestorius, le croyant catholique, il le porta à casser ce qui s'était fait contre lui. Mais trois nouveaux légats qui arrivèrent alors de la part du Pape, confirmèrent la sentence du concile par leurs souscriptions. Cependant les amis des Orientaux continuèrent d'agir pour eux et pour la cause de Nestorius. La cour se trouva partagée, et Théodose, qui agissait sur les rapports qu'on lui faisait, confondit les innocents avec les coupables, envoya à Ephèse le comte Jean pour arrêter en même temps saint Cyrille, Mennon et Nestorius. Les deux premiers furent mis entre les mains de Candidien, et il ne fut point permis aux prélats du concile de sortir de la ville. Ils y étaient brûlés par les chaleurs ardentes de l'été, et plusieurs en moururent. On publia contre eux des calomnies, on les chargea d'injures et de malédictions ; et tandis que les partisans de Nestorius avaient la liberté d'envoyer à la cour tout ce qu'ils voulaient, les Pères du concile n'avaient pas la liberté d'écrire, ou on interceptait par mer et par terre tout ce qui venait de leur part. Enfin, pour faire tenir leurs lettres, ils furent obligés de se servir d'un homme fidèle déguisé en mendiant, qui les cacha dans une grosse canne qui lui servait de bâton.

Les affaires de la religion étaient dans ce triste état à Ephèse, et saint Dalmace, à qui les Pères du concile en firent part, ainsi qu'au clergé et aux abbés de Constantinople ; saint Dalmace, disons-nous, leur répondit en les assurant des efforts qu'il allait faire pour y remédier. Il prit pour cela un moyen d'éclat qui lui réussit, et on dit qu'il y fut porté par une voix du ciel.

Théodose ne rendait point la justice qu'il devait au concile, parce qu'il était trompé par les fausses relations que lui en faisaient les amis de Nestorius, et que les bonnes ne parvenaient point jusqu'à lui. Alors saint Dalmace, qui, depuis quarante-huit ans, se tenait renfermé dans son monastère, et que l'empereur allait visiter dans sa cellule quand il voulait le voir, en sortit pour la gloire de Dieu, accompagné d'une partie de ses religieux, auxquels se joignirent plusieurs autres avec leurs abbés, et tous ensemble, suivis d'une foule de peuple, allèrent en procession jusqu'au palais de l'empereur, ayant des cierges allumés à la main et chantant des psaumes.

L'empereur, entendant chanter, demanda ce que c'était : on lui répondit que c'était l'abbé Dalmace qui venait au palais avec ses religieux. Il en fut étonné et alla au-devant de lui. Ses religieux s'arrêtèrent hors du palais, et Dalmace y entra seul avec le prince. Il lui présenta alors les lettres du concile, dont il fut extrêmement surpris et même troublé, voyant que ce qu'elles contenaient était tout différent de ce qu'on lui avait rapporté. Il lui dit de les faire lire devant tout le monde, afin que chacun fût instruit de la vérité, et lui fit entendre qu'il donnait toute liberté au concile de lui envoyer des députés, et qu'il emploierait son autorité pour soutenir ce qu'on y avait fait.

Saint Dalmace dit, au sortir de l'audience, à tous ceux qui en attendaient le résultat hors du palais, qu'on se rendît au monastère de saint Mocie, martyr ; et là, étant monté à la tribune, il lut devant tout le monde la lettre du concile qui contenait la véritable relation de ce qui s'était passé dans le jugement rendu contre Nestorius, et déclara tout ce que l'empereur lui avait dit là-dessus pour le soutien de la foi orthodoxe. Il finit son rapport en assurant le peuple, autant par prudence que par humilité, que si les choses avaient si bien réussi, il ne fallait point l'attribuer à ses persuasions ni à ses prières, mais à la piété du prince, qui faisait profession de suivre la foi de ses ancêtres, et recommanda de prier pour lui. Alors le peuple, qui avait déjà prononcé anathème contre Nestorius, l'anathématisa de nouveau.

Saint Dalmace, Samson, Maximien et d'autres du clergé de Constantinople, se hâtèrent de marquer au concile tout ce qui s'était passé, et le prièrent de donner à leur église un pasteur à la place de Nestorius. Saint Dalmace se qualifie dans cette lettre, prêtre, archimandrite et père des monastères, et se recommande humblement aux prières du concile. Ce titre lui est donné aussi dans la réponse que les évêques de cette assemblée lui envoyèrent, et qui est très-glorieuse à la mémoire de ce Saint. « Nous avons rendu grâces à Dieu », lui disent-ils, « qui vous a suscité pour soutenir la foi orthodoxe, et pour faire connaître aux très-pieux empereurs Théodose et Valentinien, ainsi qu'aux saints archimandrites, à tout l'aimable clergé et au peuple, ce que nous avons enduré de peines et de travaux pour la conserver : car vous êtes le seul qui nous ayez secourus ; aussi nous levons de bon cœur les mains au ciel, et nous prions le Père céleste pour la conservation de nos très-pieux empereurs, et pour Votre Sainteté.

« Nous vous exhortons de vous unir toujours plus à nous, et d'agir en notre nom dans tout ce qui concerne la foi ; mais vous n'avez pas besoin que nous vous le recommandions ; car nous n'ignorons point que Dieu vous avait fait connaître le poison que Nestorius avait dans son âme, avant qu'il arrivât à Constantinople ».

Les Grecs donnent au Saint dans leur office le titre glorieux d'*Avocat du Concile d'Ephèse*, en mémoire de ce que nous venons de rapporter. Ils disent que le concile établit son monastère le chef de tous ceux de Constantinople.

Le pape saint Célestin lui donne la même prérogative en écrivant au concile, et confirme que le Saint avait connu par une lumière céleste, que quand Nestorius vint à Constantinople il avait l'âme infectée de l'erreur.

Saint Dalmace était déjà fort vieux à cette époque ; on croit qu'il avait environ quatre-vingts ans. Maximien, religieux et ensuite prêtre du clergé de Constantinople, fut mis à la place de Nestorius, le 25 octobre de l'an 431 ; mais il ne tint sur ce siége que deux ans, cinq mois et dix-neuf jours ; car il mourut le 12 avril de l'an 434, et saint Procle lui succéda. Ce fut sous l'épiscopat de celui-ci que saint Dalmace, après avoir gouverné saintement ses disciples et tous les monastères de la ville impériale, alla recueillir dans le ciel les fruits de ses saintes œuvres, vers 440. Son corps fut d'abord porté solennellement à la grande église, précédé de l'évêque Procle, de tout son clergé et du peuple, chacun portant des cierges allumés et chantant des hymnes et des cantiques spirituels. On le reporta ensuite dans son monastère, où il fut enseveli. L'histoire de sa vie assure qu'il coulait de temps en temps de son tombeau une liqueur qui servait à guérir les malades qui s'en faisaient oindre avec foi.

Extrait des *Vies des Pères des déserts d'Orient*, par le R. P. Michel-Ange Marin.

SAINT EUPHRONE, ÉVÊQUE D'AUTUN

490. — Pape : Saint Félix III. — Roi de France : Clovis Ier.

> Nul n'arrivera au royaume du ciel, s'il ne marche dans le sentier du droit et de la justice.
> *Saint Cyprien.*

Saint Euphrone nous apparaît dans l'histoire comme une des plus imposantes autorités, une des plus brillantes lumières de l'Eglise des Gaules, un des plus beaux ornements de l'épiscopat au cinquième siècle. Dès sa jeunesse, l'étude des divines Ecritures et des saints Pères fit sa plus sérieuse occupation et ses plus chères délices : il ne pouvait s'en détacher. Formé de bonne heure par la lecture et la méditation assidue de ces livres qui, nourrissant à la fois l'esprit et le cœur, sont une source inépuisable de vertus et de lumières, il se distingua également par la sainteté de sa vie, par sa science, par son zèle pour la maison de Dieu et la beauté du culte, pour l'honneur et la vertu du clergé, pour la régularité de la discipline. On remarquait surtout en lui une prudence admirable, une sagesse consommée : aussi le consultait-on comme un des orateurs de cette époque.

N'étant encore que simple prêtre et jeune encore, il se montra digne de l'épiscopat auquel la Providence le destinait, non-seulement par l'étendue de sa science ecclésiastique et l'éminence de toutes les vertus sacerdotales, mais encore par une de ces œuvres qui aussitôt révèlent la valeur d'un homme. Saint Symphorien reposait dans une simple et petite chapelle, seul monument érigé jusqu'alors à une si grande et si sainte renommée. Euphrone, dont les idées étaient élevées et le cœur large autant que pieux, crut que ce n'était point assez pour le héros chrétien, la plus brillante illustration de sa patrie et même de l'Eglise des Gaules. Toutes les fois qu'il

allait prier dans ce cher et vénéré, mais trop humble sanctuaire, il se disait à lui-même : L'honneur de la religion pour laquelle a combattu ce jeune et vaillant athlète, l'honneur aussi de la cité qui lui donna le jour, le bien des âmes, l'édification des nombreux pèlerins, tout ne demande-t-il pas que nous rendions à notre glorieux compatriote et martyr un culte plus digne de lui, plus digne surtout du Dieu qui se plaît à le glorifier ? Honorons-le sur la terre en proportion, s'il est possible, des honneurs qu'il reçoit au ciel, en ornant d'une sainte magnificence le tombeau où repose le corps sacré de cette victime sans tache immolée au Seigneur. Symphorien jouit d'un crédit tout-puissant auprès du divin rémunérateur dont il est l'ami : élevons sous son vocable un temple à celui pour lequel il a combattu ; déployons-y la majesté du culte ; établissons près de ces reliques une maison de prière où des religieux imploreront sans cesse sa fraternelle protection et feront descendre sur nous les grâces dont Jésus-Christ l'a fait le dispensateur spécial auprès de ses concitoyens. Honorer les saints, les martyrs, n'est-ce donc pas aussi semer sur la terre des germes de sainteté, provoquer à la vertu par l'influence entraînante de l'exemple, réveiller la foi, inspirer au courage chrétien de généreux élans, raviver au cœur des fidèles le feu de la divine charité ? Enfin la gloire des saints sur la terre n'est-elle pas la gloire de l'Eglise, la gloire de Dieu même ?

Tel était l'objet de ses pensées ou plutôt sa préoccupation constante et son vœu le plus ardent. Au reste, son parti fut bientôt pris. Riche, mais vraiment maître et non esclave de ses richesses, il savait en user noblement et saintement ; prêtre, il ne se regardait que comme l'administrateur de sa fortune, persuadé que la Providence la lui avait donnée pour qu'elle fût entre ses mains un instrument de bonnes œuvres. Plein de ces hautes idées, pénétré de ces sentiments si beaux et si chrétiens, il n'écouta que l'inspiration de son zèle sacerdotal ; et bientôt, grâce à sa pieuse munificence, s'éleva en honneur et sous le vocable de Saint-Symphorien une superbe basilique où fut déposé en grande pompe le corps du glorieux martyr avec ceux de saint Fauste, son vénérable père, et de sainte Augusta, son héroïque mère, dignes tous deux de partager ici-bas les honneurs du culte religieux rendu à leur fils, comme ils partagent au ciel sa récompense. Ainsi les précieux restes de ceux qui ont été nos aïeux selon la foi et la plus radieuse pierrerie de la couronne d'Autun chrétien, reçurent un éclatant, un solennel témoignage de la vénération qu'ils méritaient. Les fidèles, voyant entouré d'une sainte magnificence et de toutes les splendeurs, de toutes les pompes de la liturgie sacrée, un tombeau qu'ils vénéraient, qu'ils aimaient comme un tombeau de famille, comme un titre de gloire et de protection, comme une source de célestes faveurs, bénissaient le digne prêtre Euphrone et remerciaient Dieu de vouloir bien toujours donner à son Eglise des exemples de hautes vertus. — L'architecture de cette antique basilique de Saint-Symphorien devait avoir un style et un caractère analogues à ceux des monuments romains qui alors décoraient la cité, c'est-à-dire l'élégance dans la grandeur. Nous voudrions pouvoir en faire la description ; mais l'histoire se contente de vanter en termes généraux la majestueuse élévation du saint édifice qui frappait de loin les regards. L'entrée était précédée d'un superbe nartex ou portique. C'est là que fut d'abord placé le tombeau de saint Symphorien ; là que s'abritaient les nombreux pèlerins venant de toutes parts vénérer les reliques du célèbre martyr, les malades demandant leur guérison.

Euphrone ne se contenta pas d'édifier cette grande église ; il mit le com-

plément à son œuvre en établissant, pour desservir la basilique, une nombreuse communauté de clercs réguliers. Cette sainte maison devint comme un foyer de lumières pour tout le pays et une sorte de séminaire diocésain où se forma le clergé. Autun eut une abbaye proprement dite. Ce grand établissement religieux, un des plus anciens des Gaules, doit donc marquer dans l'histoire de l'Ordre monastique comme dans l'histoire du culte et de la gloire posthume de saint Symphorien. Ainsi Euphrone eut le double mérite d'élever sur le tombeau de notre illustre Saint un temple magnifique au Dieu des martyrs et en même temps d'y entretenir la sainte psalmodie ; d'y favoriser, d'y développer la discipline régulière, les vocations ecclésiastiques, la vie cléricale ; d'y faire fleurir la perfection évangélique, à l'ombre du vaste et beau cloître qu'il venait de faire édifier pour recueillir. pour abriter les âmes choisies qui, trouvant le monde trop bas pour elles et s'y sentant mal à l'aise, aspirent à monter plus haut, à vivre dans une atmosphère plus pure. Ce remarquable monument du zèle et de la piété du saint prêtre fut comme le confluent où vinrent se mêler les deux grandes sources de la vie monastique à cette époque, la règle de saint Basile arrivant de Cappadoce et celle de saint Antoine de l'Egypte. Ces deux règles précédèrent en ces lieux toutes les autres et formèrent le code primitif du grand monastère de Saint-Symphorien où l'on vit se réunir et se fondre dans une harmonieuse unité la vie cénobitique et la vie solitaire : l'activité dans le recueillement pour les uns; la prière, la méditation dans le secret d'une cellule pour les autres; la pratique des conseils évangéliques pour tous.

Cette grande œuvre, si féconde dans le présent et destinée à l'être plus encore dans l'avenir, est enfin accomplie. Elle a mis plus que jamais en évidence le saint prêtre qui déjà s'était attiré l'estime et la vénération générales par sa science, par sa sagesse, par ses vertus sacerdotales et par le bon usage qu'il faisait de ses richesses. Aussi tout le monde le désignait-il d'avance pour l'épiscopat ; et quand, bien des années après, le siége d'Autun devint vacant par la mort de Léonce (vers l'an 460), il fut proclamé d'une voix unanime successeur de ce saint prélat. Son élection ne fit que ratifier un choix arrêté depuis longtemps par l'opinion publique. Il passa donc du gouvernement du monastère de Saint-Symphorien, dont il fut sans doute le premier abbé, au gouvernement d'un grand diocèse. Nul n'était autant que lui à la hauteur d'une si éminente position. Dès lors son mérite, placé sur un théâtre plus élevé et trouvant pour se développer une sphère plus étendue, jeta encore un plus vif éclat, rayonna plus loin et put exercer une vaste influence, qui même ne s'arrêta point aux limites de l'église d'Autun. Comme Rhétice, un de ses plus illustres prédécesseurs, le nouvel évêque devint une des lumières et un des plus beaux ornements de l'Eglise des Gaules. Consulté de toutes parts, aimé et apprécié partout, jouissant d'une immense considération, souvent en rapport avec les plus illustres personnages de son temps et avec tous les grands prélats qui étaient alors la gloire de l'épiscopat, il fut mêlé à plusieurs affaires importantes et montra en toute occasion cette science ecclésiastique, cette sagesse, ce zèle pour le culte divin et pour la sainte discipline qu'il possédait à un degré si remarquable.

Après avoir été le conseil de Talasius d'Angers relativement au culte et à la discipline, et de Sidoine de Clermont dans le choix de l'évêque de Bourges saint Simplice, l'âme avec saint Patient d'une réunion d'évêques qui donna aux Châlonnais un digne pasteur dans la personne de saint Jean, Euphrone fut encore la lumière du concile d'Arles (475), où vingt-neuf

évêques condamnèrent les erreurs des Prédestinatiens qui avaient jeté le trouble dans les églises de la Provence. L'auguste assemblée eut la consolation de voir le prêtre Lucide, fauteur de cette hérésie, se rétracter en ces termes : « Conformément au décret que vient de rendre le vénérable concile, je condamme avec lui cette proposition : *L'action de la grâce divine est indépendante de la volonté humaine ou de la coopération*. Le dogme catholique fut exposé dans une lettre rédigée par Fauste de Riez. La signature d'Euphrone est une de celles qu'on lit à la suite de ce beau monument de la foi de l'épiscopat des Gaules. Il était allé protester au nom de son Eglise contre les fausses interprétations données par quelques téméraires à la doctrine de saint Augustin sur la grâce. C'est ainsi que ce grand évêque se trouve partout où il s'agit d'un grave intérêt pour la discipline ou la foi.

Non content d'avoir montré, comme on l'a vu précédemment, tant de zèle et de magnificence pour honorer les reliques et la mémoire de saint Symphorien, il contribua encore par une pieuse libéralité à orner le tombeau de saint Martin, à Tours : admirable pensée que de témoigner aussi hautement que l'église d'Autun aimait à se souvenir que ce grand Saint avait honoré ces lieux de sa présence, signalé son passage par des prodiges, évangélisé les peuples et contribué puissamment à détruire les restes de l'idolâtrie.

Saint Euphrone mourut vers l'an 490, plein de jours, mais surtout de mérites et de gloire devant Dieu comme devant les hommes, c'est-à-dire qu'il alla recevoir au ciel le prix de ses vertus et de ses longs travaux. Il fut inhumé dans la basilique et près du tombeau de saint Symphorien. Lui-même y avait choisi sa dernière demeure ; c'est là qu'il voulait attendre en paix, dans la compagnie et sous la protection du jeune Saint, l'objet de son culte et de son amour, le jour de la résurrection glorieuse. Il reposa dans cette basilique jusqu'en 1803, époque à laquelle il fut transféré dans la cathédrale d'Autun.

Plusieurs églises furent mises sous le patronage de saint Euphrone ou même portèrent son nom, une entre autres située près de Semur-en-Auxoix, qui était à la nomination du Chapitre de la cathédrale d'Autun.

Extrait de *Saint Symphorien et son culte*, par l'abbé Dinet.

LE BIENHEUREUX BENNON,

CHANOINE DE STRASBOURG, ÉVÊQUE DE METZ, SOLITAIRE EN SUISSE.

940. — Pape : Etienne VIII. — Roi de France : Louis IV.

Saluti contraria est prosperitas mundi, sed adversitas ei proxima est.

La prospérité du monde est contraire au salut, mais l'adversité lui est favorable.

Hugo card.

Bennon était originaire de Souabe et, à ce que l'on prétend, parent de Raoul, roi de Bourgogne. Il avait été nommé chanoine de la cathédrale ;

mais, dégoûté du monde, il renonça à son bénéfice, quitta Strasbourg pour aller chercher, vers l'an 906, un asile dans quelque solitude et y servir Dieu. Il arriva en Suisse, à quelques lieues de Zurich, dans un affreux désert, où saint Meinrad avait jeté, quarante-trois ans auparavant, les fondements d'un monastère qui fut abandonné depuis sa mort.

Cette solitude était alors couverte par une forêt et ne produisait pas même de quoi subvenir à l'entretien du pieux ermite ; mais de quoi n'est pas capable un homme qui veut vivre pour Dieu, et quels obstacles pourraient arrêter une âme détachée du monde et soupirant après les biens de l'éternité ? Bennon arrachait à la terre quelques herbes, dont il faisait sa nourriture, et lorsque, plus tard, des disciples étaient venus s'adjoindre à lui pour partager ses austérités, ils défrichèrent ensemble ces déserts et pourvurent ainsi à leur existence. Mort au monde et à lui-même, et intimement pénétré de la bassesse de son néant et de la grandeur de la bonté divine, il s'élançait vers Dieu par une ferveur continuelle ; il regardait comme un instant cinq à six heures de prières, qu'il faisait chaque matin, et, en sortant de cet exercice, on remarquait sur son visage quelque chose d'extraordinaire. Sa foi était si vive, qu'on eût dit qu'il pénétrait la réalité des mystères qu'elle nous enseigne ; il aurait mieux aimé se voir dépouillé de toute chose dans ce monde et souffrir même la mort la plus cruelle, que de perdre le précieux trésor de la foi. Cette foi est sans doute le premier don que Dieu puisse nous faire ; elle est une lumière surnaturelle qu'il daigne nous communiquer pour nous éclairer et nous conduire à notre dernière fin : semblable à cette colonne de feu, dont nous parlent les divines Ecritures, et qui conduisait les Israélites dans le désert, la foi dissipe les ténèbres qui nous dérobent la vue de la route que nous devons prendre pour parvenir à la félicité éternelle ; elle est la racine de la vie spirituelle, la base de toute véritable vertu et le principe de toute action méritoire devant Dieu. « O foi », disait autrefois saint Ambroise, « tu es plus riche que tous les trésors, plus estimable que tous les biens, plus efficace et plus souveraine que tous les remèdes ». Mais il en est de ce don de Dieu comme de tous les autres : plusieurs se persuadent le posséder, qui n'en ont peut-être que les apparences.

Notre foi doit porter des fruits de vie, pour mériter un jour la vie éternelle. Telle était la foi de Bennon dans son humble solitude. Ses disciples imitèrent les beaux exemples qu'il leur donnait, et marchèrent à grands pas dans la voie de la perfection. Le seigneur de la contrée leur abandonna un terrain inculte ; ils en tirèrent le parti le plus avantageux, rebâtirent la chapelle détruite et construisirent quelques cellules : c'est là l'origine de la célèbre abbaye de Notre-Dame-des-Ermites.

Bennon consacra une partie de sa fortune à procurer à sa communauté les choses les plus nécessaires, et il fut aidé dans ses louables desseins par Adalbéron, évêque de Bâle, son parent, qui lui donna sa terre de Sierentz, dans la haute Alsace, que l'abbaye d'Einsiedlen conserva jusqu'à la fin du XIVe siècle, époque à laquelle elle la rendit à Burkard Münch de Landscron. Ainsi se forma autour du saint homme une nombreuse communauté, qui ne suivit pour règle que la vie exemplaire de Bennon, jusqu'à ce que, plus tard, on y introduisît la règle de Saint-Benoît. L'abbaye de Seckingen donna l'île d'Uffnau, dans le lac de Zurich, en fief à Einsiedlen.

Bennon avait quitté le monde dans le dessein de n'y jamais rentrer ; il avait trouvé dans son désert un ample dédommagement de tous les sacrifices qu'il avait faits, lorsque l'empereur Henri l'Oiseleur vint l'en arracher

pour l'élever sur le siége épiscopal de Metz. Ce prince, qui avait entendu parler de la sainteté de Bennon et des grandes qualités que chacun admirait en lui, s'était emparé de la Lorraine. Sans avoir égard au droit d'élection, dont jouissait le clergé et le peuple de Metz, il nomma Bennon pour gouverner l'Eglise de cette ville. Le serviteur de Dieu ne se rendit qu'avec peine à la proposition de l'empereur; l'idée de procurer la gloire de Dieu dans cette charge éminente, pouvait seule l'y faire consentir, et il quitta son monastère en 925. Ses disciples furent inconsolables de cette perte; mais Bennon calma leur douleur en leur faisánt entendre qu'il les reverrait un jour.

Le clergé et le peuple de Metz avaient vu avec un singulier mécontentement l'infraction commise par leur empereur contre les règles établies par les canons de l'Eglise pour l'élection des pasteurs, et quelques historiens prétendent y trouver l'origine des mésintelligences qui éclatèrent presque aussitôt. Quant à Bennon, il s'appliqua avec le zèle d'un apôtre à guérir les plaies de son Eglise; mais un peuple ingrat et indocile n'est pas facile à conduire; les préventions qu'il nourrissait contre lui ne purent être vaincues par l'aspect des vertus du saint pontife. Bennon n'opposa aux rigueurs qu'on lui témoignait que la douceur et la sainteté de sa vie; nuit et jour il poussait vers le Seigneur des soupirs et des vœux enflammés et lui demandait la patience, pour triompher des cœurs rebelles de ses diocésains. Malgré l'aversion que lui marquait son troupeau, le vertueux prélat s'éleva avec force contre les vices qui dominaient dans son Eglise; cela n'empêcha pas quelques scélérats, que son zèle avait révoltés, de se saisir de lui en 927 et de lui crever les yeux, le mutilant ensuite d'une manière honteuse.

Bennon supporta cet acte de cruauté avec le courage d'un martyr; quoiqu'il connût ses ennemis, il ne voulut jamais, pour en tirer une vengeance, les dénoncer à la justice de l'empereur; il demanda au contraire leur grâce et s'intéressa pour eux. Le concile de Duisbourg lança une sentence d'excommunication contre les auteurs de cet attentat, et les fit punir selon les lois qui étaient en usage à cette époque. Le bienheureux prélat ne se regardant plus comme propre à gouverner son diocèse, et quoique la partie saine de son troupeau tâchât de réparer le crime de quelques malfaiteurs, renonça à son évêché et reprit le chemin de sa solitude. Ses anciens disciples le reçurent avec une espèce de vénération et virent en lui un martyr de son zèle; ils s'empressèrent de lui prodiguer toutes les consolations possibles, afin de lui faire oublier sa disgrâce. Bennon regarda cette épreuve du ciel comme une faveur que lui faisait le Seigneur, puisque, en lui ôtant la vue corporelle, on lui procurait les moyens de s'avancer encore davantage dans le chemin de la vertu. Sa vie fut plus que jamais consacrée aux actes de piété et aux œuvres de mortification : pendant plus de dix ans il ne cessa de donner à ses religieux l'exemple d'une entière soumission à la volonté de Dieu. Il pouvait dire dans le même esprit qu'autrefois le grand Apôtre : « Qui me séparera jamais de l'amour de Jésus-Christ? Couronnes, richesses, plaisirs, j'ai foulé aux pieds vos charmes; et vous, tribulations, tentations de toute espèce, afflictions de corps et d'esprit, vous ne sauriez ébranler ma constance; et toi, mort, qui parais si redoutable, je méprise tes coups, ils ne m'effraient pas, parce que j'espère en un plus fort que toi, en celui qui a détruit ton empire et qui t'a enlevé ta proie ». Jamais Bennon ne se plaignit du triste état auquel il était réduit. Ses occupations continuelles étaient la prière et la méditation; les religieux s'assemblaient souvent autour de lui pour le consulter sur leur avancement dans la perfection.

Le pieux prélat fut affligé, sur la fin de ses jours, de diverses infirmités qui ajoutèrent encore à ses souffrances ; mais au milieu des douleurs les plus aiguës, on l'entendit souvent prononcer ces paroles remarquables : « Seigneur, augmentez mes souffrances, mais accordez-moi la patience ». Enfin, après avoir été pendant de longues années le modèle de toutes les vertus, le Seigneur l'appela à une vie plus heureuse, le 3 août 940. Bennon s'était préparé à la mort comme les saints s'y disposent : les derniers jours de son existence n'étaient plus qu'un entretien continuel avec Dieu. Il rendit l'âme au milieu de ses disciples, dans les bras de son ami Eberhard, et fut enterré près de l'oratoire de la sainte Vierge.

Extrait des *Saints d'Alsace*, par l'abbé Hunckler.

LE BIENHEUREUX GEOFFROY II DE LOUDON,

ÉVÊQUE DU MANS ET CONFESSEUR.

1255. — Pape : Alexandre IV. — Roi de France : Saint Louis.

> *Sic est voluntas Dei ut benefacientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam.*
> La volonté de Dieu est que par vos bienfaits vous fermiez la bouche aux hommes ignorants et insensés. *I Petr.*, II, 15.

Vingt-six jours après la mort de Geoffroy de Laval, le chapitre du Mans fit choix de Geoffroy de Loudon pour occuper la chaire de saint Julien, le 16 septembre 1234. La famille de notre Bienheureux était originaire du Maine, et tenait son nom d'une terre seigneuriale de la paroisse de Parigné-l'Evêque (Sarthe), arrondissement et canton du Mans. Puissante dans le Maine dès l'an 1180, une branche de cette famille établit son séjour à Trèves, petite ville de l'Anjou, assise sur la Loire et remarquable par son site enchanteur et sa belle tour crénelée, reste d'un ancien château. Le père de notre prélat, nommé aussi Geoffroy, possédait la baronnie de Trèves; et ce fut en ce lieu, au sein d'une famille pieuse, que naquit celui qui était destiné à gouverner l'Eglise du Mans. Sa mère se nommait Béatrix, son frère aîné Foulques, et son puîné était le chevalier Emery. Il eut une sœur nommée Marguerite, qui épousa le baron de Montsoreau, puissant en Anjou. Une sœur de son père, Hersende de Loudon, fut mariée à Guillaume Morin, seigneur de Vaux et du Tronchet, au Maine. Ces noms et ces alliances prouvent le rang que cette famille tenait dans le baronnage du Maine et de l'Anjou. Elle n'est pas entièrement éteinte dans ce pays.

Le berceau de notre prélat fut environné des plus heureuses influences. Dès son enfance on prit soin de fortifier son intelligence par l'étude. A quatorze ans, ayant déjà acquis une connaissance étendue de l'antiquité profane, il renonça aux fictions des poëtes et aux ouvrages des païens, pour étudier uniquement les saintes Ecritures et les monuments de la tradition chrétienne, d'où il tirait des fruits plus utiles et plus abondants. A une science approfondie, Geoffroy unissait les vertus propres à le rendre agréable

à Dieu et aux hommes : pureté angélique, vigilance continuelle sur tous ses sens, austérité rigoureuse envers lui-même, humilité profonde et probité entière, tels étaient les caractères qui le distinguaient. Sa jeunesse, tout adonnée à la science et aux œuvres de piété, ne tarda pas à jeter de l'éclat; et l'évêque Maurice s'empressa de le fixer dans l'église du Mans, en lui conférant la première dignité après celle de doyen, celle de chantre, et une prébende. Il commença dès lors à jouir de revenus considérables, dont il n'usait que pour le soulagement des pauvres et la splendeur du culte. Outre ses bénéfices, il possédait la baronnie de Trèves, qu'il administra avec une sagesse remarquée par les historiens.

Elu pour gouverner l'Eglise du Mans, Geoffroy de Loudon parut plus humble encore qu'auparavant; et toutes ses vertus commencèrent à briller d'un nouvel éclat. L'année de son élection et la suivante furent marquées par une famine terrible dans le diocèse du Mans. Pour secourir la misère des indigents, le clergé fit des efforts héroïques, et vendit une partie des ornements du sanctuaire. Le chapitre distribua aux pauvres le prix d'un magnifique baldaquin en argent que l'archidiacre Payen avait légué au tombeau de saint Julien. Comme ces sommes ne suffisaient pas encore aux besoins, plusieurs chanoines proposèrent de vendre une partie des ornements du chef de saint Julien; et leur avis allait l'emporter; mais l'évêque donna cent cinquante livres tournois de son patrimoine, et les chanoines soixante livres tournois de la fabrique de l'église; ainsi le précieux reliquaire fut conservé à la cité.

Geoffroy de Loudon s'appliqua de tout son pouvoir au maintien ou au rétablissement de la discipline, non-seulement dans son diocèse, mais encore dans tout le royaume. Au milieu de ces incessantes occupations, il trouvait encore le temps de se livrer aux œuvres de charité. Jamais on ne le trouvait oisif; il chérissait la contemplation comme la nourriture de l'âme, et il était attiré par un puissant attrait vers l'étude des livres saints. C'est sans doute cette lecture assidue qui l'avait rendu l'un des prédicateurs les plus éloquents de son temps. Avec cette activité et ce zèle, Geoffroy fit un grand nombre de règlements disciplinaires pour l'administration du diocèse; il affermit la division du territoire en archidiaconés, et il obtint une bulle de Grégoire IX pour l'approuver. On cite plusieurs églises consacrées par Geoffroy de Loudon, entre autres celle de Ségrie et celle de Vivoin. En 1247, l'église du prieuré de Sainte-Catherine de Laval fut consacrée par Michel de Villoiseau, évêque d'Angers, en présence et du consentement de l'évêque du Mans, qui dédia lui-même l'autel de la crypte.

Au mois de juin 1236, Marguerite, noble dame de la famille de Beaumont-le-Vicomte, veuve d'un prince de la maison de Stuart, comte de Fif en Ecosse, jeta les fondements d'un monastère de Chartreux dans la paroisse de Saint-Denis-d'Orques. Le lieu avait été donné l'année précédente à la pieuse veuve par Raoul III de Beaumont, son oncle, pour cette fondation, et il se nommait le Parc-d'Orques; d'où la chartreuse fut nommée Notre-Dame du Parc-d'Orques. Sur la demande de Raoul, le roi saint Louis autorisa la fondation, en 1236, et au mois de février de l'année suivante, Grégoire IX donna (4 février 1237) une bulle dans le même but. Dès les premiers moments, Geoffroy de Loudon avait encouragé cet établissement; aussi apprit-il avec une vive douleur que les Chartreux songeaient à l'abandonner, rebutés de la stérilité du lieu et de l'insuffisance de leurs premiers revenus. Il employa tous ses moyens pour retenir ces religieux, et poussa si loin ses sacrifices pour eux, qu'il a toujours été regardé comme le prin-

cipal fondateur. Il fit construire à ses frais une église plus spacieuse que la première, et dans une situation plus commode ; il éleva des cloîtres, des cellules pour les religieux, diverses officines et un vaste mur de clôture. Il fit pratiquer des conduites d'eau, et pour donner plus de salubrité au pays et plus de fertilité à la terre, il fit faire plusieurs étangs, qui viennent d'être desséchés. Afin de subvenir à des dépenses aussi considérables sans rien retrancher de ses bonnes œuvres accoutumées, il se vit obligé de vendre une partie de son patrimoine. En outre, il assura vingt livres de rente sur la cure de Marolles, des dîmes sur les paroisses de Meslay et de Montabon, et plusieurs autres bienfaits spirituels et temporels. Entre autres preuves de la sollicitude de ce prélat pour les moines, nous remarquerons le soin avec lequel il garantit leurs priviléges contre les entreprises du clergé séculier. Plusieurs seigneurs du voisinage réclamèrent contre l'établissement du nouveau monastère, sous le prétexte ordinaire de leurs droits lésés ; ils troublèrent les religieux par les chasses qu'ils dirigèrent près de leur cloître, et les vexèrent en différentes manières : Geoffroy obtint une bulle d'Innocent IV, pour garantir les personnes et les biens des disciples de saint Bruno contre toute violence et usurpation. Hervé de Chaources était l'un des seigneurs dont les meutes bruyantes jetaient le plus souvent le trouble dans la solitude des Chartreux ; sur les représentations de Geoffroy de Loudon, il renonça à ses prétentions. Raoul de Thorigné-en-Charnie imita cet exemple. N'épargnant aucun sacrifice pour établir solidement cette pieuse communauté, notre prélat acheta de ses deniers les terres adjacentes, qui avaient fourni prétexte à ces vexations. Ayant été appelé en 1252 par les moines d'Evron pour faire la dédicace de l'église qu'ils venaient de bâtir, le jour même de la solennité, il déclara aux religieux réunis en chapitre, que les Chartreux du Parc allaient être contraints d'abandonner leur maison, faute de revenus suffisants pour subsister. Les moines d'Evron s'empressèrent de venir à leur secours ; ils leur donnèrent à perpétuité le prieuré de Saint-Denis-d'Orques, avec moyenne et basse justice, se réservant seulement les droits de suzeraineté et de patronage et une rente de dix-huit livres. Par ces soins incessants, notre pieux évêque put faire la dédicace de l'église des Chartreux, le jour de saint Denys de l'an 1244, en présence d'une foule de clercs, de nobles et de gens du peuple. Il la consacra en l'honneur du Sauveur, de Notre-Dame et de saint Jean-Baptiste, et il bénit le cimetière au mois de septembre de l'année suivante.

Vers la fin de l'année 1239, l'évêque du Mans fit le voyage de Rome. Il assista le souverain Pontife dans la séance solennelle où celui-ci excommunia l'empereur Frédéric II, le 28 mars. En 1245, Geoffroy se rendit au concile de Lyon, auquel Innocent IV l'avait appelé. Il assista à toutes les sessions, entre autres à la troisième, dans laquelle le concile tout entier déposa l'empereur Frédéric II, et déclara ses sujets relevés de leur serment de fidélité. Il s'arrêta quelque temps dans l'abbaye de Tournus, où il assista l'abbé Bérard dans ses derniers moments. Une fresque de cette église le représente encore présidant aux obsèques accompagné d'un autre évêque.

Les moines d'Evron appliquaient tous leurs efforts à l'achèvement de la splendide église qu'ils élevaient à la gloire de la Mère de Dieu. Cet édifice sacré, l'un des plus beaux du diocèse du Mans après la cathédrale, porte vivement empreintes les traces de la foi qui inspira ses auteurs. L'unité parfaite du plan, l'harmonie complète des détails et la hardiesse de l'exé-

cution ont donné au chœur de l'église d'Evron une grandeur et une beauté que beaucoup d'églises cathédrales lui envieraient. La dédicace de ce nouveau sanctuaire se fit en l'an 1252, par Geoffroy de Loudon, au milieu d'un nombreux concours, et avec la réunion de tous les prieurs qui relevaient de l'abbaye.

Après trente-sept ans de travaux continuels, le chœur de l'église cathédrale du Mans était enfin terminé (1254). A voir encore aujourd'hui cette œuvre sublime, il est facile de comprendre l'enthousiasme qui transporta nos pères, et que les historiens ont dépeint avec des couleurs si naïves. Le chœur de Saint-Julien du Mans est le produit le plus pur, le plus harmonieux, le plus suave du système d'architecture qui a l'ogive pour générateur. Tout le diocèse aspirait à voir l'inauguration de ce temple magnifique, et Geoffroy de Loudon le fixa au lundi de *Quasimodo*, jour déjà marqué dans les fastes de l'Eglise du Mans par deux solennités semblables, sous Hildebert en 1120, et sous Guillaume de Passavant. Comme l'édifice était encore encombré de débris et de matériaux inutiles, à l'appel de l'évêque, tous les habitants de la cité s'empressèrent de le disposer pour la fête. Les évêques voisins furent invités à se réunir pour la solennité. La multitude du peuple accourue non-seulement de tout le diocèse, mais même de tout le royaume, pour être témoin de la translation des reliques de saint Julien, qui devaient être déposées dans la partie neuve de l'église, engagea le clergé à accomplir cette cérémonie pendant la nuit pour prévenir le tumulte. Tous les évêques étaient présents ; mais Geoffroy se réserva le bonheur de porter lui-même les sacrés ossements du lieu où ils avaient reposé auparavant, jusque sur l'autel où ils devaient rester exposés à la vénération des fidèles. Durant quinze jours que les reliques furent exposées, la piété des chanoines ne se fatigua pas de veiller jour et nuit à leur garde ; les habitants de la ville sollicitèrent la faveur de partager ces veilles ; le vicomte de Beaumont, le seigneur de Montfort-le-Rotrou, les barons et le reste de la chevalerie du diocèse se disputaient l'honneur de faire la garde toutes les nuits. Les abbayes et les couvents de la ville et des faubourgs chantaient solennellement les vigiles tour à tour, en commençant avec la nuit ; puis les chanoines célébraient leurs offices ; en sorte que les louanges de Dieu ne cessaient presque pas un instant de retentir dans le lieu saint. Geoffroy de Loudon ne mit pas le pied hors de la ville durant tout ce temps ; chaque jour il se rendait à l'église pour assister aux offices, y faire ses prières et y apporter ses offrandes.

Geoffroy de Loudon s'occupait avec bonheur du soin d'orner l'église de Saint-Julien ; il fit exécuter à ses frais plusieurs verrières où se voient ses armoiries, et légua des ornements d'un grand prix et des livres précieux. Il fonda cinq anniversaires, pour sa mère, sa sœur et ses deux frères, Foulques et le chevalier Eméry, et enfin pour lui-même. Dans le but de donner au culte plus de splendeur, il accorda au chapitre l'église de Saint-Vincent des Prés. Il assura à ce corps des droits sur l'église d'Ancinnes, et lui unit celle de Sargé qui se trouvait vacante. Enfin, il unit aussi au chapitre l'église de Charné, que son prédécesseur avait déjà voulu donner aux chanoines ; et ces dispositions furent respectées après lui. Geoffroy de Loudon légua aussi à la cathédrale une grande quantité d'ornements précieux par la matière et le travail. Dans le nombre, on en remarque beaucoup en soie, et plusieurs enrichis de pierres précieuses ou de perles orientales. Il donna cinq ornements pontificaux complets, cinq mitres, une crosse, deux bassins d'argent pesant huit marcs, plusieurs tentures en tapisserie et en soie

aux armes du roi de France, et d'autres objets de même nature. Pour orner la châsse de saint Julien, il donna dix-sept anneaux d'or, ornés de pierres d'un très-grand prix ; on parle même d'un saphir qui avait la grosseur de l'œil d'un bœuf. Enfin, il laissa à la cathédrale plusieurs livres remarquables par la beauté et la richesse de leurs ornements et de leurs vignettes : un antiphonaire, trois graduels, un tropaire, un épistolier, un évangéliaire, un missel et deux ordinaires.

Portant sa sollicitude sur tous les intérêts qui lui étaient confiés, Geoffroy de Loudon mit l'ordre le plus régulier dans les affaires de l'évêché. Il fit de grandes dépenses pour réparer, agrandir et reconstruire les châteaux de Touvoye, d'Yvré-l'Evêque et d'autres. Il acheta à Paris, de ses propres deniers, un hôtel vaste et magnifique, situé sur la montagne Sainte-Geneviève, et il le laissa à l'évêché du Mans. A sa mort on trouva les différentes résidences épiscopales fournies de tout l'ameublement convenable, approchant même de la somptuosité.

De tous les bienfaits de Geoffroy de Loudon envers son Eglise, le plus signalé peut-être fut l'établissement de la confrérie de Saint-Julien et les pardons et indulgences qu'il obtint du Saint-Siége. Dans le but d'exciter la piété des fidèles, et pour les porter à contribuer à la construction et à la décoration de l'église cathédrale, Geoffroy forma une association de prières et de bonnes œuvres, qui a subsisté jusqu'en 1791, sous le nom de Confrérie de Saint-Julien. Elle était très-nombreuse, et se divisait en trois sections, les ecclésiastiques, les laïques et les femmes, comprenant chacune plusieurs subdivisions. Elles assistaient dans leur ordre aux processions générales et aux solennités particulières de la confrérie. Il y avait une amende au profit de la caisse, pour celui à qui il arrivait d'enfreindre volontairement certains points des statuts. Les indulgences dont les souverains Pontifes l'enrichirent étaient très-abondantes. Le premier dont on possède un titre certain est Innocent IV, qui, en 1254, accorda cent jours de pardon et indulgence à ceux qui visiteraient l'église de Saint-Julien et y feraient quelque aumône. En 1460, Pie II ; en 1483, Sixte IV, et surtout Jules II, au temps du cardinal Philippe de Luxembourg, accordèrent des faveurs plus considérables à cette association. En même temps que Geoffroy de Loudon poursuivait l'établissement de cette œuvre, il avait à soutenir des luttes pénibles avec le comte Charles Ier. La douceur, qui était le trait saillant du caractère de notre prélat, ne put fléchir ce seigneur, qui lui suscita plusieurs embarras ; le plus grave de tous regardait le serment de fidélité que l'on voulait exiger de l'évêque. Geoffroy résista courageusement et se montra inflexible. Il partit pour Rome après le mois de juin 1255, dans l'espoir de trouver près du successeur de saint Pierre la lumière et l'appui dont il avait besoin. Il se rendit à Anagni, où se trouvait la cour romaine, et reçut un accueil très-favorable d'Alexandre IV et des cardinaux ; mais il ne put terminer l'affaire qui le conduisait à la chaire apostolique ; car il fut atteint d'une maladie si dangereuse, qu'il succomba en peu de temps, et fut enterré le septième jour qui suivit son arrivée, à Anagni, le 3 août de l'an 1255. Il avait gouverné le diocèse du Mans vingt et un ans, dix mois et quelques jours.

CULTE ET RELIQUES.

On lui fit de magnifiques obsèques dans l'église des Frères Mineurs d'Anagni, où ses dépouilles restèrent pendant assez longtemps. Plus tard, elles furent apportées en France et ensevelies dans l'église de la chartreuse du Parc de Saint-Denys, ainsi qu'il l'avait ordonné. Ce sanctuaire devint

aussitôt le théâtre du pouvoir miraculeux de notre saint évêque : le peuple s'y rendait en foule pour obtenir la guérison de ses maladies ; et on a observé que les personnes attaquées de la fièvre surtout y recevaient du soulagement. Lorsqu'elles ne pouvaient se rendre à la Chartreuse, elles y envoyaient un vêtement intérieur que les religieux faisaient toucher, soit au tombeau, soit à un calice dont le Bienheureux s'était servi et qu'il leur avait donné ; presque toujours leurs vœux étaient accomplis lorsqu'elles se servaient de ce vêtement. Les exemples de ces prodiges ont été innombrables ; on peut même dire qu'ils n'ont pas cessé de notre temps, puisque les informations faites par Mgr J.-B. Bouvier ont constaté des faits récents. Le monument du bienheureux évêque était placé dans le mur du côté gauche du chœur. Il fut refait au XVe siècle, comme le démontre la pierre tombale qui sert aujourd'hui de rétable à un autel dans l'église de Saint-Denis d'Orques.

Quatre figures d'anges, un livre à la main, occupaient les quatre coins du monument. Deux autres anges au dessus soutenaient l'écusson, qui se trouvait répété en plusieurs endroits. La pierre tombale, le monument arqué sous lequel elle reposait, le tympan et tout l'ensemble étaient ornés de peintures. Des deux côtés on avait posé des tablettes renfermant des oraisons à l'usage des pèlerins. Dès le XVIe siècle, dom Pierre Cousturier, à qui la science et la vertu assurèrent un rang distingué dans son Ordre, affirma que, pendant qu'il gouvernait la Chartreuse du Parc en qualité de prieur, le concours des pèlerins était si grand, que, plusieurs fois, les religieux mirent en délibération s'ils ne transporteraient pas les saintes reliques hors de leur église pour assurer le calme de leur solitude.

Le culte de notre Bienheureux a cessé, en 1790, avec la destruction des Ordres religieux : quelques-unes de ses reliques sont encore vénérées de nos jours à Saint-Denis-du-Parc et à Loudun (Vienne).

Extrait de l'*Histoire de l'Eglise du Mans*, par D. Piolin. — Cf. *Acta Sanctorum*, ad diem III Augusti.

SAINTE MARANE ET SAINTE CYRE, VIERGES,

RECLUSES A BÉRÉE, EN SYRIE (vers 445).

Marane et Cyre étaient nées toutes deux à Bérée, en Syrie ; elles appartenaient à de nobles parents, et elles avaient été fort bien élevées. Le monde offrait à leurs yeux un séduisant avenir : mais elles méprisèrent ses agréments et ses plaisirs pour se vouer tout entières à l'amour de Jésus-Christ. Elles se lièrent d'une amitié intime qui ne cessa qu'à la mort. Résolues de se sauver des dangers du monde, unies entre elles par la même pensée et le même désir, elles se retirèrent en un lieu solitaire, un peu en dehors de la ville où elles étaient nées. Elles emmenèrent chacune leurs suivantes, qui ne voulurent point quitter leurs saintes maîtresses ni vivre séparées d'elles.

Les deux saintes filles, avec l'aide de leurs compagnes, fermèrent avec des pierres et du sable, les avenues du lieu où elles voulaient vivre loin de toute distraction, et elles y demeurèrent, sans maison ni abri d'aucune sorte, exposées aux rigueurs du soleil, des pluies, des hivers, et à toutes les variations du temps et des saisons. Elles avaient pratiqué dans leur mur d'enceinte une espèce de fenêtre, par où elles recevaient leurs vivres et les choses d'absolue nécessité, et par où Marane parlait aux femmes qui venaient les consulter et s'édifier de leur sainte conversation.

Les deux austères recluses étaient revêtues d'un long voile ou manteau, qui leur couvrait non-seulement tout le corps, mais la face, les pieds et les mains. Elles s'étaient chargées de fers qui les écrasaient : un collier, une ceinture, des bracelets et des ceps. Cyre, qui était la plus faible, en était accablée au point de ne pouvoir presque redresser son pauvre corps accablé sous le faix. Il y avait quarante-deux ans qu'elles menaient cette vie austère, quand le pieux Théodoret, évêque de Cyr, vint les visiter dans ses pérégrinations ascétiques ; il les pria de se décharger un instant de leur fardeau de fer, pendant la conversation qu'il eut avec elles : ce qu'elles firent par déférence ; mais, à son départ, elles en reprirent aussitôt la charge, douce à l'amour qui les brûlait pour leur Epoux céleste.

Une gaîté charmante, une allégresse toute divine, animaient ces pauvres filles, ainsi recluses, exposées à toutes les injures de l'air, vivant de quelques mauvais et rares aliments et d'un peu d'eau claire. Par trois fois, elles passèrent un carême entier sans rien manger, à l'imitation du Sauveur, qui les nourrissait de sa brûlante charité. Elles sortirent une seule fois de leur asile ; ce fut pour aller au pèlerinage de la Terre Sainte ; elles firent à pied, sans prendre aucune nourriture, le chemin de Bérée à Jérusalem ; elles s'en retournèrent de même, après avoir contenté leur dévotion, et se renfermèrent, pour n'en plus sortir, dans l'enceinte de leur muraille. Elles moururent saintement le 3 août, vers l'an 445.

Extrait de *La Vie d'une Sainte pour chaque jour de l'année*, par M. le curé de Vitel.

IVe JOUR D'AOUT

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Bologne, dans la Romagne, saint DOMINIQUE, confesseur, fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, personnage très-illustre pour sa sainteté et pour sa doctrine, qui garda sa virginité sans tache jusqu'à son décès, et mérita, par ses grandes vertus, de ressusciter trois morts. Il étouffa les hérésies de son temps par la force de sa prédication, forma beaucoup de personnes aux vertus religieuses et aux exercices de la piété chrétienne, et s'endormit enfin paisiblement dans Notre-Seigneur le 6 de ce mois ; mais sa fête se fait en ce jour par l'ordre du pape Paul IV. 1221. — A Thessalonique, aujourd'hui Saloniki, ville de Macédoine, saint Aristarque, disciple et compagnon inséparable de l'apôtre saint Paul, qui en parle en ces termes dans son Epître aux Colossiens : « Aristarque, compagnon de ma prison et de mes fers, vous salue ». Cet Apôtre l'ayant ordonné évêque des Thessaloniciens, il soutint de grands combats et souffrit, sous l'empire de Néron, de cruels tourments, après lesquels, couronné de la main de Jésus-Christ, il trouva la véritable paix. Ier s. — A Rome, sur la voie Latine, saint Tertullin, prêtre et martyr, qui, après avoir été cruellement meurtri de coups de bâton, brûlé aux côtés, frappé sur la bouche avec des pierres, étendu sur le chevalet, et déchiré à coups de nerfs de bœuf, fut condamné, sous l'empereur Valérien, à avoir la tête tranchée, et acheva ainsi le cours de son martyre. 257. — A Constantinople, saint Eleuthère, martyr, du rang des Sénateurs, qui fut décapité pour Jésus-Christ durant la persécution de Maximien. IVe s. — En Perse, les saintes martyres Ie et ses compagnes, qui furent mises à mort par divers supplices, avec neuf mille chrétiens que le roi Sapor tenait en captivité. 346. — A Cologne, saint Protais, martyr. — A Tours, saint EUPHRONE, évêque. 573. — A Rome, sainte Perpétue, qui, ayant été baptisée par saint Pierre, amena à la foi de Jésus-Christ Nazaire, son fils, et Africain, son mari, et ensevelit les corps de beaucoup de saints Martyrs. Enfin, chargée des mérites de ses bonnes œuvres, elle passa de ce monde à une vie plus heureuse. — A Vérone, saint Agabe ou Agasse, évêque et confesseur.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Lyon, mémoire de la translation du corps de saint Just, évêque de ce siége et confesseur, dont nous parlerons plus amplement au 2 septembre qui est le jour de sa fête. Vers 390. — Dans le pays d'Autun, sainte Sigrade, veuve, mère de saint Léger, honorée en ce même jour au pays de Soissons, et dont nous donnerons la vie au 8 août. Vers 680. — Dans le Nord de la France, saint Abel, archevêque de Reims, abbé du monastère de Lobbes, et dont nous donnerons la vie au jour suivant. Il a été cité déjà au martyrologe de France du 5 juillet. 751. — A Besançon, les saints martyrs Epiphane et Isidore, patrons de l'église métropolitaine de cette ville. On ne connaît absolument aucune circonstance de leur vie ni de leur mort, mais leur culte est fort ancien. Leurs reliques insignes, envoyées par Théodose le Jeune, furent reçues, avec le bras de saint Etienne, vers 446. L'archevêque Célidoine les fit enfermer dans l'autel de la chapelle construite sous le chœur de Saint-Jean ; elles en furent tirées en 1319 et déposées provisoirement dans un lieu décent, en attendant la châsse qu'on leur préparait. L'année suivante (1320), l'archevêque Vital en fit la translation solennelle et elles furent renfermées dans une châsse d'argent, offerte par la libéralité de Jeanne, reine de France, fille d'Othon, comte de Bourgogne. Elle fut visitée en 1640, en 1674 et en 1723. Ces reliques ont disparu pendant la Révolution de 1793 [1]. — Au diocèse du Mans, sous l'épiscopat de saint Principe (497-511), les saints martyrs Pérégrin, Machorat et Viventien, massacrés pour avoir défendu la virginité de sainte Flaminia, leur sœur, jeune Espagnole d'une grande beauté que les Francs firent prisonnière après la bataille de Vouglé contre Alaric, roi des Visigoths. Pérégrin fut égorgé ; après avoir blessé grièvement Machorat, on lui fit grâce de la vie. Viventien fut tué au fond d'un bois fort épais où il travaillait, et on jeta

1. *Vie des Saints de Franche-Comté*, tome IV.

son cadavre dans une fontaine voisine où il demeura deux mois sans corruption, après quoi il fut honorablement enseveli dans une terre peu éloignée de la fontaine, et l'on bâtit un oratoire sur son tombeau ; cet oratoire fut bientôt remplacé par une église plus spacieuse. Au IXe siècle, ses reliques furent transférées au monastère de Saint-Laumer de Blois. La fontaine de Saint-Viventien n'existe plus : elle se trouvait dans la paroisse appelée aujourd'hui Saint-Vincent des Prés, autrefois Saint-Viventien, paroisse dont l'église est encore sous le vocable de ce saint Martyr. La chapelle dédiée sous son invocation, et qui n'avait pas cessé d'être fréquentée jusqu'à la Révolution, a été convertie en grange. La fête de ces Saints a été retranchée du Bréviaire manceau dans l'édition de 1823 [1]. ve s. — A Tulle, saint Baumade, appelé aussi Baumard, Baumez et Bommer, abbé dans le Maine. Pendant les incursions des Normands, ses reliques furent transportées à Tulle où il a été honoré comme patron. Vers 540. — A Auxerre, saint Morin, appelé aussi Marin et Maurin, évêque de ce siége et confesseur, dont le culte est fort douteux. IXe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Bologne, ville forte d'Italie, dans la Romagne saint Dominique, confesseur, d'abord Chanoine régulier à Osma *(Uxama)*, ville d'Espagne, dans l'intendance de Soria (Vieille-Castille), puis Instituteur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, personnage illustre, etc. 1221.

Martyrologe des Camaldules. — A Spalatro, ville et port des Etats autrichiens (Dalmatie), saint Reinier, archevêque de ce siége et martyr, moine de notre monastère de la Sainte-Croix de Font-Avellane, d'abord évêque de Cagli, puis transféré à l'église métropolitaine de Spalatro ; il fut écrasé sous les pierres par les Slaves pour avoir défendu les biens de son église [2]. 1180.

Martyrologe des Frères Prêcheurs. — A Bologne, saint Dominique, confesseur, fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, personnage illustre, etc. 1221.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Bologne, la déposition de saint Dominique, confesseur, fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, très-illustre par sa sainteté et sa doctrine, que la divine Providence associa par un lien d'une perpétuelle parenté à notre Père saint François pour la gloire de l'Eglise catholique. Il mourut le 6 août et fut inscrit aux fastes des Saints par le souverain pontife Grégoire IX. 1221.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Au diocèse de Naples, saint Dominique de Gusman, confesseur et fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé au martyrologe romain de ce jour, et patron de tout le royaume. 1221. — Au même diocèse, le bienheureux Réginald de Saint-Gilles, confesseur, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, et dont nous avons rapporté les actes dans la vie de saint Dominique, en ce jour. XIIIe s. — En Irlande, saint Lugil, appelé aussi Luan, Lua, Lugaidth et Molua, abbé. Il fut élevé à Benchor sous saint Comgall. Saint Bernard dit qu'il fonda cent monastères en Irlande. Le plus célèbre de tous était celui qu'on appelait Cluain-Fearta-Molua (en irlandais, *Cluain* signifie *caverne*, et *Fearta*, *miracles*) et qui était dans le comté de Leinster, sur les frontières de ceux d'Ossory et de Quéen. Le Saint ordonnait à ses religieux de garder le silence et de vivre dans un recueillement perpétuel. Sa règle fut longtemps suivie en Irlande. 622. — A Pésaro *(Pisaurum)*, ville forte d'Italie, chef-lieu de l'ancienne délégation romaine d'Urbin-et-Pésaro, le bienheureux François ou Cicco de Pésaro, confesseur, du Tiers Ordre de Saint-François. Les chanoines de la

1. Dom Piolin, *Histoire de l'Eglise du Mans*, t. Ier ; *Acta Sanctorum*, ad diem IV aug. ; Pesche, *Dictionnaire de la Sarthe*, t. V ; Guillois, *Evangile en action*, t. II.

2. Le bienheureux Reinier, né à Ravenne, avait fait profession au monastère de Font-Avellane. Il en fut tiré pour occuper le siége de Cagli, évêché suffragant d'Urbain, dans les Etats romains. Les difficultés qu'il éprouvait pour conserver les biens de son Eglise et les procès qu'il se trouvait obligé de soutenir pour cette cause l'avaient déterminé à aller offrir au pape Alexandre IV sa démission, lorsque des députés de Spalatro, en Dalmatie, vinrent à Rome le demander pour archevêque. Le Pape le leur accorda volontiers. Il gouverna son église avec beaucoup de prudence, réforma son clergé et instruisit son peuple avec zèle ; mais les embarras qui l'avaient obligé de quitter Cagli le suivirent dans son nouveau siége ; il trouva encore les propriétés de cette église usurpées ; et comme la Dalmatie dépendait alors de l'empire grec, il alla trouver l'empereur Manuel Commène pour obtenir sa protection afin de recouvrer ces biens. L'empereur l'accueillit favorablement et l'autorisa à revendiquer toutes les propriétés pour lesquelles son église aurait des titres. De retour à Spalatro, Reinier parcourut le pays, afin de s'assurer par lui-même des usurpations dont il se plaignait. Arrivé près du mont Massaron, qu'habitaient des Esclavons, il fut poursuivi par la multitude, qui l'accusa de venir la dépouiller de ses possessions et qui le lapida le 4 août 1180. Ses diocésains vinrent enlever sou corps et l'inhumèrent dans l'église de Saint-Benoît, hors des murs de Spalatro. On l'honore comme martyr le jour de sa mort en Dalmatie et dans l'Ordre des Camaldules.

cathédrale de Pesaro ont sollicité auprès de la sacrée Congrégation des Rites la confirmation du culte que reçoit depuis longtemps leur illustre concitoyen. Le décret a été rendu à Rome le 31 mars 1859 [1]. XIVe s. — A Rome, les saints martyrs Crescentien, Juste, et Sachinte ou Jachinte, cités par saint Jérôme sans plus de détails. — A Nicomédie, aujourd'hui Isnikmid, ville de Bithynie, sur la Propontide, les saints martyrs Serge et Barthélemy, cités par le même. — A Tarse, aujourd'hui Tarsous, ville de l'Asie-Mineure, capitale de la Cilicie, saint Eleuthère, martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. IVe s. — En Perse, sainte Eudocie, martyre. Romaine de naissance, elle fut amenée en Perse par les soldats de Sapor II, fils posthume d'Hormisdas II (310-380) après la guerre que le roi de Perse fit à Julien et à Jovien, empereurs romains. Les actes de sainte Eudocie ressemblent tellement à ceux de sainte Ie, nommée au martyrologe romain de ce jour, que beaucoup d'hagiographes et de martyrologes les ont confondus; toutefois les Bollandistes pensent qu'il faut les distinguer. IVe s.

SAINT DOMINIQUE DE GUSMAN, CONFESSEUR,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

1170-1221. — Papes : Alexandre III; Honoré III. — Souverains de Castille : Sanche III et Ferdinand II; Ferdinand III.

Quis putas puer iste erit?
Luc., I, 66.

Dominicus et Franciscus, ceu gemina Ecclesiæ sidera. Dominici labia visa sunt ad instar alvearis et favi mellis.

Dominique et François d'Assise, voilà les deux astres les plus brillants de l'Eglise. Les lèvres si pures de Dominique ont distillé pour elle un miel précieux. Lobbetius, *de S. Dominico.*

Voici un homme admirable que Dieu a fait naître après le milieu du XIIe siècle pour être par lui-même et par ses religieux la lumière du monde, la colonne de l'Eglise, le soutien de la religion chrétienne, le réformateur des mœurs, le fléau des hérétiques, la ruine de l'idolâtrie et de toutes les sectes des infidèles, et le mur d'airain que le Saint-Siége apostolique a toujours opposé à tous ses ennemis. Nous sommes d'autant plus obligé de donner exactement sa vie, qu'il y a peu de personnes parmi les fidèles qui n'aient une étroite liaison avec lui, soit pour avoir embrassé un des trois Ordres dont il est le père et le chef, soit pour être de la confrérie du saint Rosaire, qui le reconnaît pour son auteur.

Il parut sur la terre au temps du pontificat d'Alexandre III et de l'empire de Frédéric Ier, surnommé Barberousse, l'an 1170, époque à laquelle saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, fut massacré en Angleterre pour le soutien des droits et des immunités ecclésiastiques; comme si Dieu, en appelant à lui ce puissant défenseur de son Epouse, eût voulu la récompenser au centuple d'une si grande perte en lui donnant ce saint patriarche qui devait lui composer des armées entières de prédicateurs et de martyrs. Le lieu de sa naissance fut Calahorra, ville de la vieille Castille. Il eut pour père Dom Félix de Gusman, de l'illustre famille des Gusman, qui tirait son origine des ducs de Bretagne et qui, dans la suite des siècles, s'est alliée

1. Cf. *Analecta juris pontificii*, 35e livraison (novembre et décembre 1859).

par des filles aux rois d'Espagne et de Portugal. Les auteurs espagnols disent que sa mère s'appelait Jeanne d'Aza, et qu'elle était de la famille des chevaliers d'Aza, que leurs belles actions ont rendus recommandables dans l'histoire de leur pays. Mais le Père Jean de Sainte-Marie, après le bienheureux Alain de la Roche, nous apprend qu'elle s'appelait Jeanne de Bretagne et qu'elle était fille d'un comte de Bretagne avec qui Félix de Gusman voulut faire alliance comme étant descendant, par ses ancêtres, d'une même tige. Il peut se faire, néanmoins, qu'elle eût acquis de sa dot la seigneurie d'Aza, qui n'est pas loin de Gusman et de Calahorra et qu'elle en eût pris le surnom d'Aza. C'était une dame d'une singulière vertu et qui, sur le tombeau magnifique qu'on lui a bâti au couvent des Frères Prêcheurs de Pennafiel, où son corps a été transporté en l'année 1318, est appelée sainte Jeanne, femme de Dom Félix de Gusman et mère de saint Dominique.

Ce saint enfant ne fut pas le seul fruit du chaste mariage de ces illustres personnes : ils eurent encore deux fils plus âgés que lui. Le premier fut Dom Antoine de Gusman, qui se fit prêtre, et, ayant distribué tous ses biens aux pauvres, se retira dans un hôpital pour y servir Jésus-Christ dans ses membres souffrants ; il parvint à une éminente sainteté. On dit même qu'il a fait après sa mort plusieurs miracles qui le font vivre encore dans la mémoire des hommes et qui sont des marques éclatantes de la gloire qu'il possède dans le ciel. Le second fut Mannès de Gusman, qui, après l'établissement de l'Ordre des Frères Prêcheurs, y voulut être reçu et y a passé sa vie avec beaucoup de louanges dans les exercices d'un saint prédicateur et d'un parfait religieux. Pour notre Saint, qui ne fut que le troisième, Dieu fit connaître avant sa naissance qu'il serait un homme extraordinaire et dont tout le Christianisme tirerait de signalés services. Sa mère, le portant encore dans son sein, voulut faire une neuvaine dans l'église de Saint-Dominique de Silos pour son heureux accouchement. Au septième jour de sa dévotion, ce bienheureux abbé lui apparut avec son habit religieux, mais dans une splendeur toute céleste, et l'assura qu'elle portait dans son sein un enfant qui, par sa sainteté et sa doctrine, serait la lumière du monde et la consolation de toute l'Eglise. Une autre fois, il lui sembla qu'elle avait dans ses flancs un petit chien tenant un flambeau dans sa gueule, et qu'après être né il mettait le feu par toute la terre. C'était un symbole qui marquait que son fils crierait et, pour ainsi dire, aboierait continuellement contre le vice ; qu'il éclairerait tous les royaumes par la pureté de ses lumières et qu'il allumerait le feu de la charité dans une infinité de cœurs.

Il fut appelé Dominique au baptême, en l'honneur de ce glorieux Confesseur qui avait fait à sa mère de si heureuses prédictions. Les fonts baptismaux dans lesquels il fut régénéré subsistent encore, et Philippe III, roi d'Espagne, en l'année 1601, les fit transporter de Calahorra à Valladolid pour y faire conférer ce même sacrement à son fils, l'infant d'Espagne, qu'il fit nommer Philippe-Dominique-Victor, et qui lui a succédé, et à sa fille, Anne d'Autriche, depuis femme de Louis XIII et mère de Louis XIV, dit le Grand. Il eut encore, après la naissance de cet admirable enfant, de nouveaux présages de ce qu'il devait être un jour, car sa marraine, qui était une dame de qualité et fort vertueuse, eut un songe mystérieux dans lequel elle lui voyait sur le front une étoile si éclatante qu'elle surpassait en lumière tous les astres qui sont dans le ciel et répandait ses rayons par toute la terre; et, comme il était encore au berceau, on vit un essaim d'abeilles qui volti-

geaient autour de son visage et qui semblaient vouloir faire une ruche de sa bouche, de même que les païens le racontent de Pindare, de Platon et de Hiéron, roi de Sicile, et comme l'*Histoire ecclésiastique* nous l'apprend bien plus sûrement du grand docteur saint Ambroise, dont l'éloquence a aussi été plus douce et plus agréable que le miel. On dit encore qu'un jour, sa mère l'ayant mené à la messe au monastère de Saint-Dominique de Silos, le prêtre, qui célébrait le sacrifice, au lieu de dire *Dominus vobiscum*, répéta par trois fois en se tournant vers l'enfant : *Ecce Reformator Ecclesiæ;* « voilà celui qui réformera les mœurs des fidèles ». Ce qu'il fit sans y penser et par une impulsion surnaturelle qui changea les paroles qu'il voulait dire en cet oracle du ciel.

L'événement vérifia bientôt des présages si merveilleux. Dominique n'eut presque rien de l'enfance que la petitesse et l'impuissance corporelles. Son esprit s'ouvrit en peu de temps, et ce fut avec tant de bonheur qu'on voyait dès lors en lui la présence et la maturité d'un vieillard. Il fut toujours modeste, retenu, humble, dévot, tempérant et obéissant. Il n'était pas encore hors de la conduite d'une nourrice qu'il commença à faire des mortifications que les personnes les plus ferventes auraient de la peine à entreprendre dans un âge avancé, car il se levait la nuit à l'insu de tout le monde pour faire sa prière et ne se couchait plus ensuite que sur le plancher, sans paillasse ni couverture. Lorsqu'il fut en âge d'apprendre les lettres, ses parents le donnèrent à un de ses oncles qui était archiprêtre de l'église de Gumiel d'Yzan et qui eut soin de l'instruire et de le faire instruire très-parfaitement. Les exercices du saint enfant, hors le temps de son étude, étaient les mêmes que ceux de son maître, car il se rendait assidûment aux divins offices, où il chantait avec une ferveur et une dévotion admirables ; il s'adonnait aussi à l'oraison mentale, où il recevait des lumières et des consolations très-particulières. Nous lisons même dans le bienheureux Alain que, dès ce temps-là, la sainte Vierge le visita et lui enseigna l'excellente dévotion du Rosaire, qu'il a depuis répandue dans tout le monde et qui a été une source de grâces et de bénédictions spirituelles et temporelles pour tous les fidèles. D'autres auteurs, néanmoins, mettent plus tard cette apparition, et quelques-uns la reculent jusqu'au temps où notre Saint combattait pour la foi contre les Albigeois ; mais il se peut faire que Notre-Dame lui soit apparue plusieurs fois pour l'instruire sur cette dévotion et que, ne lui en ayant marqué que quelques points dans son enfance, elle lui en ait, dans la suite, découvert plus clairement les secrets et les mystères, comme nous l'expliquerons exactement au 1er octobre, où nous donnerons un article entier sur l'institution du saint Rosaire.

A l'âge de quatorze ans, ses parents l'envoyèrent à l'Université de Palencia. Il y fit de rapides progrès dans la rhétorique, la philosophie et la théologie ; il acquit aussi une parfaite connaissance de l'Ecriture et des Pères. Il employa environ six ans à ces études, mais sans rien relâcher de ses exercices de piété. Il avait chaque jour ses heures marquées pour la prière ; il y manquait beaucoup moins qu'à prendre le sommeil et le repas qui lui étaient nécessaires pour faire subsister son corps, et saint Antonin nous assure qu'il ne s'approchait jamais de Dieu, qui est un abîme de miséricorde et de bonté, sans être aussitôt ravi hors de lui-même ni sans recevoir quelque grâce extraordinaire. Il jeûnait presque toujours, ne buvait jamais de vin, dormait fort peu et n'avait d'autre lit que le plancher de sa chambre. Il gardait aussi une solitude continuelle, ne sachant presque point d'autre chemin dans Palencia que celui de l'église et celui des écoles publiques. Il évitait les

mauvaises compagnies, les visites, en un mot tout ce qui peut nuire à la vertu de chasteté ; et, comme sa tendresse pour la sainte Vierge s'augmentait de plus en plus dans son cœur, il était merveilleusement exact à réciter tous les jours plusieurs Rosaires en son honneur, et y mettait un tel recueillement que cette prière vocale valait bien les méditations et les oraisons mentales de plusieurs âmes contemplatives.

Il avait, dès ce temps-là, tant de compassion pour les personnes affligées que, s'il ne pouvait pas les soulager, il pleurait amèrement leur misère. Pendant une furieuse famine qui dépeuplait presque toute l'Europe, en l'année 1191, il ne se contenta pas de donner tout ce qu'il avait d'argent, mais il vendit aussi tous ses meubles et même tous ses livres, c'est-à-dire ce qu'il avait de plus précieux, pour assister les pauvres ; son exemple porta les plus riches de Palencia à ouvrir leurs cœurs, leurs greniers, leurs coffres, et leurs mains à une infinité de malheureux que la pauvreté mettait en danger de mourir de faim. Il fit encore,depuis,la même chose dans une autre occasion. Cette charité attirait chez lui toutes sortes de nécessiteux pour lui demander du secours : une pauvre femme le pria, les larmes aux yeux, de lui faire quelque aumône pour racheter son frère des mains des Maures qui l'avaient fait esclave. Dominique avait alors tout donné et il ne lui restait rien dont il pût la secourir dans cette extrémité ; mais la charité est à la fois ingénieuse et héroïque, il dit à cette femme : « Je n'ai ni or ni argent, ne vous affligez cependant pas, je sais travailler. Offrez-moi aux Maures en échange pour votre frère ; je veux être esclave à sa place ». Celle-ci, étonnée d'une pareille proposition, n'osa l'accepter ; mais Dominique n'en eut pas moins devant Dieu le mérite de la charité.

Dominique n'avait pas une moindre compassion pour les maux spirituels de son prochain. Dès sa jeunesse, il faisait de très-rudes pénitences et se dévouait aux rigueurs de la justice divine pour la conversion des pécheurs. Son corps ne pouvant porter le poids de tant d'austérités, il tomba dangereusement malade, et il était en péril évident de mort, si saint Jacques le Majeur, qui lui apparut en cette extrémité, ne lui eût rendu une santé qu'il employa avec un courage tout nouveau au salut des âmes. Il ne se contenta pas d'y travailler en secret par ses mortifications et ses prières ; mais, comme Dieu lui avait donné une éloquence puissante, il l'employa à ramener les esprits à la piété et à la perfection chrétienne. Parmi ceux qu'il convertit alors, on remarque un jeune prince qui avait étudié avec lui ; persuadé par les exhortations de Dominique de la vanité du monde et du bonheur qui se trouve dans le service de Dieu, il renonça à tous les plaisirs et aux honneurs que sa naissance lui promettait pour entrer dans l'Ordre de Cîteaux, où il fut depuis élu abbé, et de là fut élevé à l'éminente dignité de cardinal. On dit que ce fut Conrad Eginon, fait cardinal et évêque de Port. On était déjà avide de l'entendre. On le consultait de tous côtés sur les affaires les plus épineuses, tant on avait de confiance dans son érudition et dans sa probité. Ceux qui avaient à choisir un état de vie demandaient son avis sur ce choix d'où dépendent souvent l'avenir terrestre et la destinée temporelle. Ceux qui gémissaient sous le poids de leurs vices s'adressaient à lui comme à un excellent médecin et le priaient de leur en marquer les remèdes. Enfin, ceux qui avaient des difficultés sur la théologie, les cas de conscience ou l'intelligence des saintes lettres, avaient recours à ses lumières et s'en rapportaient à ses décisions comme s'il eût été l'oracle de l'Université de Palencia, où il donnait des leçons publiques d'Ecriture sainte.

L'évêque d'Osma, Martin de Bazan, ayant converti les Chanoines de sa

cathédrale en Chanoines réguliers, résolut d'y attacher le jeune Dominique, qui appartenait à ce diocèse. Il chargea de cette affaire dom Diégo de Azévédo, prieur du chapitre réformé. Notre Saint reçut cette proposition comme un ordre du ciel ; il se rendit à Osma, auprès de son prélat, où il prit l'habit religieux, à l'âge de vingt-cinq ans.

Il regarda comme rien tout ce qu'il avait fait jusqu'alors ; et, fixant les yeux, comme saint Paul, sur ce qui lui restait à faire, il entreprit, avec un courage nouveau, de se combattre lui-même et d'acquérir les vertus chrétiennes et religieuses. Il prolongea ses veilles et ses prières, augmenta ses jeûnes et ses autres mortifications corporelles, et se prescrivit dès lors pour règle de prendre chaque nuit trois fois la discipline avec des chaînes de fer. Il renouvelait en sa personne la vie austère et pénitente des anciens Pères de l'Egypte et de la Thébaïde, dont il méditait les exemples et les maximes dans les conférences de l'abbé Cassien. Cependant ses austérités ne l'empêchaient pas de travailler à la conversion des pécheurs et au grand ouvrage du salut des âmes. Les fruits de ses prédications furent très-abondants. Il confirma les catholiques, confondit les infidèles, et convertit même beaucoup de Maures hérétiques. Enfin, il s'acquit une telle réputation d'homme apostolique, que les Eglises vacantes le voulaient avoir pour évêque, et qu'en effet on lui présenta un évêché suffragant de Compostelle. Mais il répondit dès lors ce qu'il a souvent répondu : « Dieu ne l'avait pas envoyé pour être évêque, mais pour prêcher » ; *non me misit Dominus episcopare, sed prædicare*. Au reste, il faisait toutes ces merveilles, principalement par la prédication du saint Rosaire, dont il expliquait les mystères, et qu'il conseillait à tout le monde de réciter avec attention et avec ferveur.

Lorsqu'il fut revenu de cette grande mission, son prélat l'ordonna prêtre et le fit sous-prieur de sa nouvelle Congrégation. C'était en réalité la première charge, puisque l'évêque était prieur. Mais, comme ce bon pasteur reconnut que Dominique était appelé de Dieu aux travaux évangéliques, il ne voulut pas renfermer une telle lumière dans un cloître. Il l'envoya premièrement à Palencia, où il avait étudié, pour y enseigner la théologie. C'était alors une Université considérable, et où il y avait beaucoup d'écoliers, soit du pays, soit de l'étranger ; mais depuis elle a été transférée à Salamanque. Dominique s'y fit admirer par la profondeur de sa doctrine et la pénétration de son esprit. Ses discours de piété n'avaient pas moins de succès. On dit que ce fut en ce temps que, par la vertu du Rosaire qu'il prêchait, une fille, nommée Alexandre, qui le récitait assidûment, et qui fut cruellement massacrée sans avoir moyen de se confesser, ressuscita cinq mois après pour recevoir de lui ce sacrement. L'évêque d'Osma lui permit de faire ensuite une seconde mission. Il parcourut donc les côtes de la Galice avec un autre religieux de sa Congrégation, nommé frère Bernard, excitant tout le monde à la dévotion envers Notre-Dame, pour mériter la grâce et la miséricorde de son Fils. Un jour qu'il prêchait sur le bord de la mer, des pirates turcs s'emparèrent de lui et le firent prisonnier. Mais à peine fut-il sur leur vaisseau, qu'une tempête furieuse éclata : les corsaires ont peur ; ils invoquent le vrai Dieu, abjurent le mahométisme, et saint Dominique apaise aussitôt la mer irritée. Le vaisseau vint aborder à un port de Bretagne, où, après le baptême, il établit pour eux la Confrérie du Rosaire, qu'il porta ensuite à Vannes, où il alla visiter le duc de Bretagne, qui était son proche parent. Les fruits qu'il fit en ce pays par ses prédications furent si grands, qu'il ne pouvait pas suffire à entendre les confessions générales. Une infinité de personnes voulurent communier de sa main, et l'évêché de

Dol étant vacant, on lui fit de grandes instances pour l'accepter. Il le refusa généreusement, disant, comme autrefois, « qu'il n'était pas envoyé pour être évêque, mais pour prêcher ». Le duc le voulut au moins retenir dans ses Etats, et fit même défense à tous ses sujets de le laisser sortir ; mais la sainte Vierge l'enleva de là et le conduisit heureusement dans la ville d'Osma, auprès de son évêque, pour y continuer ses exercices de prédicateur apostolique.

Ce fut alors que ce grand homme prêcha plus ouvertement, dans la Castille et l'Aragon, la dévotion que cette Reine des anges lui avait apprise, et qu'il en établit de tous côtés la Confrérie. On rapporte des prodiges presque incroyables et des conversions tout à fait surprenantes qu'il fit par ce moyen : ainsi se convertirent Alphonse, huitième ou neuvième roi de Castille, qui, par l'assiduité à dire saintement son Rosaire, changea entièrement de vie et de conduite, devint un très-bon prince, remporta une victoire signalée sur le Miramolin, qui s'était emparé de ses Etats, lui défit plus de deux cent mille hommes en un seul combat, et rentra dans la paisible possession de son royaume ; un autre Alphonse, roi de Léon et de Galice, qui échappa à la damnation éternelle, que ses crimes lui avaient méritée, par la promesse de dire tous les jours dévotement son Rosaire ; et beaucoup d'autres semblables, que le lecteur trouvera dans les *Annales* et les *Histoires* entières de l'Ordre de Saint-Dominique.

Cependant ce même roi de Castille, dont nous venons de parler, père de Blanche, depuis reine de France et mère de saint Louis, nomma pour ambassadeur en France dom Diégo de Azévédo, devenu évêque d'Osma en 1201, afin d'y négocier le mariage du prince Ferdinand, son fils, avec la princesse de Lusignan, fille de Hugues le Brun, comte de la Marche, en Limousin [1]. L'évêque voulut que Dominique l'accompagnât. Ils partirent donc ensemble de Castille, et, prenant leur route par le royaume d'Aragon et par les villes de Perpignan et de Narbonne, ils arrivèrent en Languedoc et aux environs de Toulouse, où ils virent avec douleur les étranges ravages qu'y causaient les hérétiques Albigeois. Il arriva même, par une conduite admirable de la divine Providence, qu'ils logèrent chez un homme infecté de cette hérésie ; mais saint Dominique étant entré en conférence avec lui, lui représenta avec tant de zèle et de force la fausseté de ses dogmes et l'impiété de ses pratiques, que la nuit même il le retira de son aveuglement et le fit rentrer dans le sein de l'Eglise ; de sorte que, selon la remarque de Vincent de Beauvais, il lui pouvait adresser ces paroles de l'Ecclésiastique : *Hospitio mihi factus es frater ;* « par l'hospitalité que tu m'as rendue, tu es devenu mon frère ». Ce furent là les prémices des fruits inestimables que ce saint Patriarche devait bientôt produire dans cette province par l'entière réduction de ces mêmes Albigeois. Le voyage de nos illustres ambassadeurs fut heureux. Ils trouvèrent le comte de la Marche dans son château de Gace ; ils lui firent la proposition du roi de Castille, et ils obtinrent de lui ce que ce roi désirait pour l'alliance de Ferdinand, son fils, avec la princesse, sa fille. Après de si bonnes paroles, ils retournèrent en Espagne pour en informer Alphonse, qui, voulant consommer cette affaire, les renvoya sur leurs pas avec une grande suite et un train magnifique, pour amener la future épouse de Ferdinand. Ils revinrent donc en France pour ce sujet ; mais ils furent bien surpris, lorsqu'ils arrivèrent dans le pays de la Marche, d'apprendre la mort de cette jeune princesse,

1. D'autres entendent par là une province de Suède ; d'autres, d'Allemagne.

et de la trouver couverte d'un drap mortuaire au lieu des habits précieux qu'on lui préparait pour la cérémonie de ses noces. Ils reconnurent en cela plus que jamais la vanité des grandeurs humaines, et, ayant envoyé en Espagne le train qu'ils avaient amené, ils prirent la résolution d'aller ensemble à Rome pour obtenir du Pape la permission d'aller prêcher aux Cumains, qui étaient des peuples septentrionaux encore idolâtres, les vérités de l'Evangile, ou de s'arrêter dans le Languedoc pour y combattre, avec les autres missionnaires, les erreurs abominables des Albigeois. On dit qu'avant de sortir de France ils firent un voyage à Paris pour y rendre visite à la pieuse Blanche, fille de leur roi, et mariée à Louis VIII, qui n'était encore qu'héritier présomptif de la couronne, et que saint Dominique conseilla à cette princesse de réciter assidûment le Rosaire, pour se rendre digne de donner à la France un prince sage, dévot et généreux, tel qu'a été son fils saint Louis, le plus grand monarque qui ait jamais porté la couronne des fleurs de lis.

Lorsque nos saints voyageurs furent arrivés à Rome, le pieux évêque pria instamment le pape Innocent III de le décharger de son évêché, afin qu'il fût plus libre pour travailler à la réduction des infidèles et des hérétiques. Mais le Pape, qui connaissait ses mérites, n'eut garde de priver l'Eglise d'un si digne pasteur; il lui permit seulement de demeurer deux ans en Languedoc, pour y exercer son zèle contre les Albigeois, avec les trois légats qu'il y avait déjà envoyés, qui étaient dom Arnauld, seizième abbé de Cîteaux; dom Pierre de Castelnau, religieux de Froidefond, et dom Rodolphe, aussi religieux de cette abbaye. Avec cette permission, il reprit le chemin de France, toujours accompagné de saint Dominique, et, avant de s'engager dans cette glorieuse mission, il visita l'abbaye de Cîteaux, dont la sainteté était la bonne odeur de Jésus-Christ pour tout le monde. Il y demeura trois jours, et prit même par dévotion l'habit de ce saint Ordre, imitant en cela saint Thomas de Cantorbéry, et beaucoup d'autres prélats qui s'étaient revêtus de ces précieuses livrées pour avoir part aux mérites d'une si sainte maison. Quelques auteurs écrivent que saint Dominique fit la même chose : ce que nous trouvons vraisemblable, puisqu'il était trop zélé pour ne pas imiter son prélat dans une pratique de piété qui ne répugnait point à son état. Ces saints personnages allèrent de là à Montpellier, où les légats du Saint-Siége s'étaient assemblés. Ils avaient déjà beaucoup travaillé pour la réduction des hérétiques; mais le peu de progrès qu'ils avaient fait leur faisait chercher des moyens plus efficaces que ceux qu'ils avaient employés jusqu'alors. Dominique eut recours pour cela à la prière; et Dieu lui fit connaître que le véritable moyen de vaincre les hérétiques, était de prendre une forme de vie apostolique, faisant les voyages à pied, sans train, sans argent, sans serviteurs, sans provisions et dans un parfait abandon aux soins de la divine Providence, afin de prêcher plutôt par exemple que par paroles, et de confondre, par cette conduite, l'hypocrisie de quelques-uns de ces hérétiques qui, se donnant le nom de parfaits, faisaient profession d'une grande pauvreté et d'une abstinence extrême. Le Saint ayant reçu cette lumière, la communiqua à son évêque, et ce prélat la proposa dans le Synode en présence des légats. Ils y trouvèrent d'abord de la difficulté, craignant que les catholiques ne s'effarouchassent en voyant leurs prélats et leurs missionnaires dans un état si dénué de toutes les commodités temporelles. Mais l'évêque et Dominique les encouragèrent et s'offrirent de commencer eux-mêmes ce genre de vie. Ils envoyèrent donc en Espagne tout ce qu'ils avaient de train et de meubles et se mirent à prêcher,

en apôtres, les vérités chrétiennes contre les impostures des hérétiques. Les autres missionnaires suivirent leur exemple, et voulurent absolument que l'évêque fût chef de la mission; Dieu bénit si merveilleusement leurs travaux, qu'ils faisaient, en un jour, plus de conquêtes qu'ils n'en avaient fait auparavant en plusieurs mois. Ils prêchèrent à Caraman, ville située près de Toulouse. Le peuple fut si touché de leurs discours, que, reconnaissant la vérité, il chassa de ses murs les deux principaux hérétiques du pays, appelés Baldwin et Thierry. L'abbé de Cîteaux n'était pas alors avec eux, ayant été obligé de faire un voyage à son abbaye pour y présider à son Chapitre général. Le Bienheureux Pierre de Castelnau fut aussi contraint de prendre du repos à cause des mauvais traitements qu'il reçut des ennemis de l'Eglise. Ainsi, la mission ne fut plus composée que du saint évêque, de Rodolphe et de Dominique. Les hérétiques leur opposèrent des livres pleins d'impostures, de blasphèmes et d'invectives contre Dieu et contre les Saints, qu'ils répétèrent encore en plusieurs discussions publiques. Dominique y répondit de vive voix et par écrit; mais avec tant de force et de netteté, que ses séducteurs se voyaient dans l'impossibilité d'y répliquer. Ils demandèrent son écrit pour l'examiner en leur particulier, promettant de se rendre s'ils le trouvaient suffisamment appuyé. Le Saint le leur donna, sachant bien que la vérité serait toujours invincible. Ils le lurent ensemble, l'examinèrent avec toute la malice que l'esprit d'hérésie leur suggérait, et s'efforcèrent d'y trouver des réponses; mais les arguments dont il était soutenu leur parurent si forts et si convaincants, qu'ils ne crurent pas les pouvoir détruire. Dans cette inquiétude, un de la compagnie dit qu'il fallait le jeter dans le feu, et que, s'il ne brûlait point, c'était signe que la doctrine contraire était la meilleure et la plus soutenable. Tous s'accordèrent à cet avis, et aussitôt ils lancèrent l'écrit de Dominique au milieu des flammes: il y demeura quelque temps sans brûler; mais Dieu, voulant augmenter le le miracle, les flammes le rejetèrent hors de leur sein, sans lui avoir fait aucun dommage. Ce miracle n'amollit pas ces endurcis: ils reprirent ce livre merveilleux et le jetèrent une seconde fois à l'endroit où le brasier paraissait le plus ardent; mais ce fut inutilement: il en sortit avec la même intégrité qu'il en était sorti auparavant. Ils le reprirent une troisième fois, et le plongèrent de nouveau dans le feu; mais ce ne fut que pour leur plus grande confusion. Car, comme s'il eût été d'une matière céleste, il ne fut ni consumé, ni même grillé ou échauffé par cet élément. Tout cela néanmoins fut inutile pour les convertir, et ils prirent pour toute résolution de tenir secrets ces prodiges dont eux seuls étaient témoins. Cependant il y eut un soldat de la compagnie qui reconnut son erreur; et, voulant se réconcilier avec l'Eglise, vint avertir les saints missionnaires de ce qui s'était passé. C'est ainsi que le rapporte Pierre des Vaux-de-Cernay dans son *Histoire des Albigeois*, où il dit que cela arriva à Montréal.

Cependant nos saints missionnaires continuaient toujours leurs courses apostoliques, et remportaient de tous côtés des victoires signalées sur leurs adversaires. Etant un jour à Fangeaux, entre Toulouse et Carcassonne, saint Dominique discuta publiquement contre un de ces sectaires, et le pressa si fortement, qu'il se vit dans l'impossibilité de répondre. Ceux de son parti, qui, sans doute, ne savaient pas ce qui s'était passé à Montréal, dirent que leur doctrine ne consistait pas en paroles, mais en effets, qu'il fallait jeter les cahiers des deux discutants dans le feu, et que celui dont les écrits ne brûleraient point serait estimé prédicateur de la vérité. Saint Dominique, inspiré de Dieu et plein de confiance dans sa bonté, accepta

cette offre au nom de tous les catholiques. Il se fit une nombreuse assemblée des deux partis, on établit des juges, on alluma un grand brasier, les écrits de l'hérétique y furent jetés, et en un moment ils y furent consumés, sans qu'il en restât une page ni une ligne. Les écrits de Dominique y furent aussi jetés, non-seulement une fois, mais trois fois différentes ; mais, à chaque fois, les flammes les rendirent sains et saufs sans avoir osé y toucher. Le lieu d'une si célèbre dispute et d'un miracle si signalé a depuis été changé en un couvent de Frères Prêcheurs, et l'on y conserva une poutre, sur laquelle le livre de saint Dominique s'envola trois fois en sortant des flammes, avec la forme qui s'y imprima miraculeusement en trois endroits différents.

Une victoire si signalée relevant le courage de ce grand homme, il entreprit de secourir plusieurs jeunes filles mises par leurs parents, qui n'avaient pas de quoi les nourrir à cause de la grande disette qui était dans le pays et de la ruine de leurs fermes et de leurs châteaux, entre les mains des plus riches hérétiques, au grand danger de leur foi et de leur salut éternel. Le Saint, dit saint Antonin, voulait lui-même être vendu, afin que le prix de sa vente servît à les préserver d'un si grand malheur ; mais Dieu se contenta des inclinations d'une charité si héroïque, et lui donna le moyen, par les aumônes de dom Bernard, archevêque de Narbonne, de Foulques, évêque de Toulouse, et de quelques autres seigneurs catholiques, de fonder pour elles le grand et célèbre monastère de Prouille, auprès de Fangeaux, où il retira quantité de ces filles, leur prescrivant de très-sages constitutions pour vivre dans la clôture, la retraite et la régularité. Ce prieuré est le premier de son Ordre, et a été la source de beaucoup d'autres illustres par l'observation régulière et la sainteté. On place cet établissement en l'année 1207.

En cette même année, notre troupe apostolique s'augmenta par le retour de dom Arnauld, abbé de Cîteaux, légat du Saint-Siége, qui amena avec lui douze abbés de son Ordre fort résolus de combattre l'hérésie en menant la vie évangélique que les autres pratiquaient déjà. L'évêque d'Osma, qu'ils reconnaissaient tous pour leur chef, les distribua dans divers cantons du Languedoc et du comté de Toulouse, afin de combattre en même temps l'hérésie en divers endroits, et de secourir de tous côtés les âmes qui chancelaient dans la foi, ou qui, étant sorties du giron de l'Eglise, voulaient y rentrer. Cependant les deux ans accordés par le Pape au saint prélat pour combattre les hérétiques étant écoulés, il se crut obligé de faire un voyage dans son diocèse, avec le dessein, néanmoins, de revenir bientôt à la charge, avec la permission du Saint-Siége. En passant par Pamiers, où il fut reçu des évêques de Toulouse et de Conserans, et d'un grand nombre d'abbés et d'ecclésiastiques comme un véritable apôtre, il remporta sur les Vaudois et les Albigeois, qui y étaient fort puissants, une victoire très-signalée ; car les catholiques et les hérétiques étant convenus d'une discussion publique, pour laquelle on nomma un juge qui favorisait l'hérésie, ce généreux Confesseur parla avec tant de force et d'éloquence pour la vérité de la religion catholique qu'il rendit les hérétiques muets, les désarma entièrement, et convertit même le juge, qui avait résolu d'être favorable à ses adversaires. Il sortit de France avec ce grand triomphe, et se rendit en peu de temps à son église d'Osma ; mais pendant qu'il se préparait à une nouvelle guerre pour la défense de l'Église et qu'il recueillait même des aumônes pour faire un établissement stable et perpétuel de missionnaires dans les lieux infectés du poison de l'hérésie, et pour la subsistance du monastère de Prouille,

Dieu lui dit que c'était assez, et l'invita à jouir du repos qu'il avait mérité par tant de travaux et de conquêtes. Il mourut dans la même année (1207), et fut inhumé dans sa cathédrale, à gauche du grand autel. Tout son diocèse, aussi bien que la compagnie des missionnaires, pleurèrent amèrement sa mort ; mais Dieu les consola merveilleusement en déclarant sa sainteté par de grands miracles.

Peu de temps après le décès de ce grand Prélat, l'abbé de Cîteaux se vit contraint de reprendre le chemin de son abbaye pour veiller aux affaires de son Ordre. Le bienheureux Pierre de Castelnau fut massacré par les hérétiques. Dom Rodolphe s'était aussi retiré un peu auparavant à l'abbaye de Franquevaux, et y était mort accablé des fatigues de la mission. Ces accidents découragèrent les douze abbés qui étaient nouvellement arrivés, et leur firent croire qu'ils ne gagneraient rien sur les Albigeois, et qu'ils rendraient plus de services à Dieu en reprenant le soin de leurs monastères ; ainsi ils s'en retournèrent, et tout le poids de la mission tomba sur Dominique. Cet homme merveilleux ne perdit point courage, fortifié d'un côté par une grâce toute extraordinaire que lui avait méritée sainte Luthgarde par un jeûne de sept ans, et de l'autre par sept ou huit bons ouvriers qui se rangèrent sous sa conduite et prirent parfaitement son esprit, il recommença tout de nouveau à combattre les hérétiques et à les poursuivre dans tous les lieux où ils s'étaient cantonnés. Le désir du martyre le faisait aller librement partout, courant nu-pieds, sans argent et sans provisions, de ville en ville et de village en village ; il portait de toutes parts la lumière de l'Évangile. Mais comme les ennemis de l'Eglise étaient soutenus par les comtes de Toulouse et de Foix, par l'archevêque d'Aix et par Rabbestin, qui avait été déposé de l'évêché de Toulouse pour ses crimes, il crut qu'il était nécessaire d'opposer les armes temporelles contre ces sectaires, qui ne ruinaient pas moins la morale que la piété, qui troublaient autant l'Etat que l'Eglise.

Le légat Arnaud étant revenu, on tint conseil là-dessus, et les évêques de Toulouse et de Conserans, personnages très-zélés pour la foi catholique, se chargèrent d'aller à Rome pour en faire la proposition à Sa Sainteté. Ils lui représentèrent l'état déplorable des provinces de France, depuis la Garonne jusque par-delà les Pyrénées, la nécessité d'y porter remède, d'empêcher que le mal se répandît partout, et d'employer, pour cela, le bras séculier, sans lequel il paraissait impossible de rétablir l'ordre dans les provinces. Ils l'informèrent en même temps du zèle de saint Dominique, de sa vie pénitente et apostolique, de ses grands miracles et des fruits merveilleux de ses prédications. Le Pape, touché de leurs discours, nomma le cardinal Milon ou Galon, son légat en France, pour travailler efficacement à cette affaire, lui recommandant particulièrement de se servir des conseils de l'abbé Arnauld, avec lequel notre Saint n'était qu'un esprit et qu'un cœur. Il écrivit aussi au roi de France, Philippe-Auguste, pour l'exhorter à la guerre sainte contre ces ennemis de Dieu, de l'Eglise et de toute la société humaine.

La légat ancien et le nouveau donnèrent trois missions à notre Saint : la première, de continuer ses sermons et ses discussions particulières et publiques, selon le commandement exprès qu'il en avait reçu de Sa Sainteté ; la seconde, de prêcher la croisade pour assembler les seigneurs et les peuples catholiques contre les hérétiques ; la troisième, de rechercher ceux-ci, de les juger, de les absoudre, de les condamner et de les châtier. Dominique s'acquitta dignement de ces missions, et pour attaquer l'ennemi dans

son fort, il entra dans la ville d'Albi, où il prêcha la controverse avec un courage et une résolution incroyables. Il publia aussi autre part la croisade; et on dit qu'il alla jusqu'à Paris, où il vit pour la seconde fois la reine Blanche.

Cependant il avait une grande et extrême peine de voir que les fruits ne répondaient pas à son zèle et à son travail, et ce qui lui donnait plus de douleur, c'était que peu d'hérétiques se convertissant, l'armée des catholiques, qui allait venir, en massacrerait un grand nombre, et qu'ainsi ils seraient perdus pour toute l'éternité. Dans l'amertume dont son cœur était pénétré, il s'adressa à la sainte Vierge et la pria instamment, les larmes aux yeux, de le secourir et de lui inspirer les moyens de réduire ces endurcis. Un jour qu'il était dans la plus grande ferveur de son oraison, dans la chapelle de Notre-Dame de Prouille [1], cette Mère de miséricorde lui apparut et lui dit « que, comme la Salutation angélique avait été le principe de la rédemption du monde, il fallait aussi que cette Salutation fût le principe de la conversion des hérétiques; qu'ainsi, en prêchant le Rosaire qui contient cent cinquante *Ave Maria*, il verrait un succès merveilleux de ses travaux et les plus opiniâtres de ces sectaires se convertir par milliers ». Dominique obéit à cette voix, et, au lieu de s'arrêter, comme auparavant, aux discussions et aux controverses, il s'appliqua principalement à annoncer le Rosaire, à en expliquer les quinze mystères et à déclarer les grandeurs et les mérites de la sainte Vierge; il réussit si admirablement, qu'il retira, en peu d'années, plus de cent mille personnes de l'enfer, en leur faisant quitter leurs erreurs. Aussi, c'est seulement en ce temps, et non auparavant, que la plupart des auteurs ont mis l'établissement de cette célèbre dévotion; mais il est plus véritable que notre Saint l'avait déjà publiée dans ses courses évangéliques, en Aragon, en Galice et en Bretagne, comme il a été reconnu par des mémoires sûrs de ces temps-là.

Si saint Dominique fit tant de merveilles au commencement de ses prédications contre les Albigeois, il se rendit encore beaucoup plus admirable lorsque l'armée des croisés fut arrivée, et que le généreux Simon, comte de Montfort, qui en fut créé le chef, eut entrepris de combattre et de ruiner partout les rebelles. Ce grand capitaine était le Josué qui allait à la tête des troupes du Dieu vivant, et saint Dominique était le Moïse qui, par ses larmes, ses prières et ses austérités, lui obtenait du ciel de très-glorieuses victoires. Il quittait quelquefois les voyages évangéliques qui n'avaient point d'autre fin que l'affermissement des catholiques et la conversion des hérétiques, et se rendait dans l'armée, pour instruire les soldats, pour leur faire faire de bonnes confessions, pour les former à la dévotion du Rosaire et pour les animer ensuite à combattre courageusement pour la cause de la religion, et il n'est pas croyable combien il a fait de prodiges par ces soins. Souvent le comte de Montfort se vit abandonné des croisés, qui ne s'obligeaient à combattre que pour un temps, et il ne lui restait pas assez de soldats pour en opposer un ni à vingt, ni à trente, ni à cinquante du parti ennemi; mais le Saint l'encourageait si puissamment, avec Alix, femme du même comte, qui avait aussi un cœur tout martial, que les soldats semblaient devenir plus forts par cet abandon, parce qu'ils mettaient leur confiance dans le secours du Tout-Puissant. Ce fut par l'assistance de ce grand Saint et par la vertu du Rosaire, que cent catholiques donnèrent

1. Une tradition locale atteste que c'est au sanctuaire de Notre-Dame de Dreche, près d'Albi, qu'eut lieu la vision de la bienheureuse Vierge Marie.

la chasse à trois mille Albigeois; que cinq cents passèrent sur le ventre à dix mille de ces fanatiques ; que la plupart des villes du Languedoc et du comté de Toulouse furent emportées avec peu de monde, et surtout que cent mille hommes, conduits par le roi d'Aragon et par Raymond, comte de Toulouse, étant venus assiéger le comte Simon dans Muret, furent taillés en pièces par deux ou trois mille catholiques, dont neuf seulement périrent dans le combat, tandis que plus de trente mille hérétiques y laissèrent la vie avec le roi d'Aragon et quantité de nobles. En cette occasion, saint Dominique était à la tête des fidèles, tenant à la main une croix dont l'arbre fut percé de beaucoup de flèches, sans qu'une seule donnât dans le crucifix. Toulouse fut ensuite obligée de se rendre au comte de Montfort et de recevoir les instructions catholiques de saint Dominique, et les autres villes rebelles suivirent enfin son exemple.

Durant ces divers exploits, notre Saint reçut encore d'autres faveurs et fit d'autres prodiges très-considérables. Un jour que, pour se disposer à ses combats ordinaires contre l'erreur et le mensonge, il s'était mis en oraison devant la porte d'une église qui était fermée, il se trouva miraculeusement dedans avec un frère convers de l'Ordre de Cîteaux, qu'il avait pris pour compagnon, sans qu'il parût qu'on en eût ouvert la porte, ni qu'il sût comment il y avait été transporté. Une autre fois, sa valise et ses livres étant tombés dans la rivière, on les pêcha plusieurs jours après, sans qu'ils fussent mouillés. Souvent, pendant ses voyages, la pluie tombant de tous côtés, elle ne tombait point sur lui, et il arrivait aussi sec que si le temps eût été parfaitement serein. Comme il ne portait point d'argent, il demandait par charité le passage des bacs et des nacelles. Un jour, un batelier rustique et incivil voulut absolument avoir de l'argent : le Saint leva les yeux au ciel, et au même instant il sortit de la terre une pièce de monnaie qui servit à le satisfaire. A Castres, dans le couvent de Saint-Vincent, le crucifix lui parla et l'encouragea à poursuivre ses desseins et à porter courageusement les croix qui étaient inséparables de ses travaux apostoliques. Au même lieu, faisant son action de grâce après la messe, sa ferveur fut si admirable, qu'elle l'éleva d'une coudée au-dessus du pavé, de quoi le prieur, qui était frère Mathieu, et les autres chanoines furent témoins. Il sauva miraculeusement de l'eau quarante pèlerins anglais, qui allaient à Saint-Jacques, et qui tombèrent dans la Garonne en la passant dans un bateau trop faible pour porter tant de monde. Enfin, il fit tant d'autres œuvres surnaturelles pour la confirmation de notre foi, qu'il n'y avait qu'une opiniâtreté plus que diabolique qui pût résister à l'évidence de sa doctrine et à la clarté de la lumière qu'il portait de tous côtés.

Sa vie, tout à fait évangélique, et son humilité, relevaient toutes ces grandes actions. Nous avons déjà dit qu'il avait refusé un évêché dans la Galice, et un autre dans le duché de Bretagne ; il en refusa encore trois autres dans les lieux de ses glorieuses conquêtes, savoir : celui de Béziers, celui de Conserans et celui de Comminges, nonobstant les instances et les sollicitations pressantes qu'on lui fit de les accepter. Il se chargea seulement pour un temps de l'office de grand vicaire de Carcassonne, en attendant que Guy, abbé des Vaux-de-Cernay, qui en était évêque, revînt de la croisade pour prendre possession de son siége ; et il accepta par obéissance l'office d'inquisiteur de la foi contre les hérétiques, que le pape Innocent III créa la première fois pour le lui donner ; cet office n'étant pas auparavant séparé de la prélature et des sublimes dignités de légat et d'évêque, à qui il appartient de droit d'informer contre les hérétiques de leur ressort.

Mais il est temps de parler de l'établissement de son Ordre, le grand ouvrage auquel la Providence l'avait destiné de toute éternité. Il en conçut le dessein dès l'année 1207, se voyant souvent sans un nombre suffisant d'ouvriers pour prêcher l'Evangile et pour réprimer l'audace et la malice des hérétiques. Il fit encore réflexion que ceux qui travaillaient avec lui n'y étant obligés, ni par état ni par aucun engagement de leur profession, étaient tous les jours à la veille de quitter l'entreprise et de laisser l'œuvre de Dieu imparfaite, surtout à cause des difficultés qui s'y rencontraient, des fatigues qu'il fallait surmonter, des dangers qu'il fallait vaincre et de la mort à laquelle on était continuellement exposé. Cela lui fit donc prendre la résolution d'instituer un Ordre religieux qui eût pour fin la prédication de l'Evangile, l'instruction des peuples, la conversion des hérétiques, la défense de la foi et la propagation du Christianisme. Dieu révéla dès ce temps-là à la bienheureuse Marie d'Oignies, dont nous avons écrit la vie au 27 juin, qu'il voulait donner ce secours à son Eglise, comme il est rapporté dans son histoire composée par le cardinal Jacques de Vitry. Un autre saint religieux eut une semblable révélation dans un ravissement qui dura trois jours. Dominique, étant dans cette pensée, la communiqua à son évêque, qui était encore en vie, et à d'autres prélats d'une insigne piété et d'une très-grande érudition ; ils le confirmèrent tous dans une si haute entreprise; et plusieurs même lui promirent de l'assister de leur crédit, de leur autorité et de leurs biens. Dans cette vue, il assembla peu à peu seize compagnons, qu'il forma aux travaux évangéliques, et en l'année 1216, voyant que les maux se multipliaient de plus en plus ; que les hérétiques, pour être vaincus par les armes, ne rentraient pas pour cela dans le sein de l'Eglise dont l'esprit de mensonge les avait séparés ; que les mœurs des catholiques étaient extrêmement corrompues, et qu'en beaucoup d'endroits la discipline ecclésiastique était presque entièrement abolie, il s'en alla à Rome trouver le Pape Innocent III, pour lui proposer le dessein que Dieu lui inspirait depuis tant d'années.

L'évêque de Toulouse, qui était venu au concile général de Latran, parla le premier au Pape d'un dessein si utile à l'Eglise ; quelques autres évêques lui en parlèrent de même et lui firent de grands éloges de ce nouvel instituteur ; le Saint eut aussi une audience pour cela. Mais comme le concile venait d'ordonner qu'on travaillerait plutôt à la réforme des Ordres déjà établis que d'en recevoir de nouveaux, le Pape demeura constant dans le refus de la proposition qui lui était faite, jusqu'à ce qu'il vît, dans un songe mystérieux, l'Eglise de Latran en ruine soutenue sur les épaules de saint Dominique ; il le fit revenir, et, approuvant de vive voix son Institut, il le renvoya à Toulouse, pour conférer avec ses compagnons sur les Règles et les Statuts auxquels ils voulaient s'obliger, lui promettant de les approuver lorsqu'il les aurait dressés, et l'exhortant néanmoins à s'arrêter à quelques Règles anciennes, auxquelles il pouvait ajouter des Constitutions propres à son dessein. Dominique revint donc à Toulouse, et, ayant assemblé ses compagnons dans le monastère de Prouille, il leur exposa ce que le Pape lui avait ordonné. Ils invoquèrent pour cela l'assistance du Saint-Esprit, et, après une mûre délibération, ils se sentirent inspirés de prendre la Règle de Saint-Augustin, avec quelques Statuts de l'Ordre de Prémontré, auxquels ils ajoutèrent des Règlements propres à la vie apostolique dont ils voulaient faire profession. Ils commencèrent ensuite à bâtir dans Toulouse le couvent de Saint-Romain, qui a, depuis, été changé en un autre plus magnifique. Pendant qu'ils y travaillaient, Dominique reprit le chemin de

Rome, pour obtenir la confirmation qui lui avait été promise. Il apprit en chemin la mort du pape Innocent III, qui arriva à Pérouse le 15 juillet 1216. Cette mort et plusieurs autres affaires importantes, qui occupèrent au commencement le pape Honorius III, son successeur, retardèrent un peu l'exécution de ce que notre Saint demandait. Il ne perdit pas néanmoins courage ; mais, s'animant d'autant plus qu'il se présentait de plus grandes difficultés, il sollicitait continuellement la bonté divine, par ses prières, par ses larmes, par ses jeûnes, par ses disciplines sanglantes et par toutes les autres voies qui sont capables de fléchir, d'accomplir enfin le projet qu'elle lui avait inspiré.

Etant un jour en oraison dans l'église de Saint-Pierre au Vatican, il fut ravi en extase ; il aperçut Notre-Seigneur dans sa gloire et élevé sur un trône d'où, tenant trois lances en sa main, il semblait vouloir percer tous les hommes et foudroyer toute la terre. Il vit en même temps la sainte Vierge se jeter à ses pieds, le priant d'arrêter sa colère et de pardonner à ceux qu'il avait bien voulu racheter de son sang précieux. Et comme ce juge irrité lui dit que les crimes des hommes étaient arrivés à un tel excès, qu'il ne pouvait s'empêcher de les punir avec une extrême rigueur, elle lui présenta deux de ses serviteurs, dont l'un était Dominique même, et l'autre le patriarche saint François, l'assurant que par la prédication de ces fidèles ministres de l'Evangile, et par leurs bons exemples et ceux de leurs enfants, il se ferait un si heureux changement dans les mœurs des hommes, que sa justice aurait sujet d'être contente : ce qui lui fit tomber les lances des mains et l'apaisa entièrement.

On ne peut croire la joie que cette vision donna à notre Saint ; il reconnut par là de nouveau que son entreprise venait du ciel ; qu'elle aurait un très-heureux succès ; que ses enfants seraient les réformateurs du monde, et, qu'étant joints à ceux de saint François, ils feraient un merveilleux renouvellement dans le christianisme. Il remarqua aussi les traits du visage de celui que Dieu lui avait donné pour compagnon et la forme de son habit. Quelque temps après, l'ayant rencontré dans Rome, il le reconnut sans difficulté, l'embrassa avec un grand témoignage d'allégresse, et lia avec lui une amitié étroite qu'il a toujours conservée jusqu'à la mort.

Cette même vision fut bientôt suivie de l'approbation et de la confirmation authentique qu'il poursuivait. Le Pape en parla au sacré collége, et, de son avis et consentement, il en fit expédier la bulle le 22 décembre 1216, donnant à ce nouvel Ordre, par un mouvement particulier du Saint-Esprit, le nom de *Fratrum Prædicatorum*, c'est-à-dire, selon le langage de ce temps-là, de *Frères Prêcheurs*, que l'on ne doit pas changer, quoique le mot de *prêcheur* pour *prédicateur* ne soit plus en usage. Ensuite le saint patriarche, voulant remercier la divine bonté de tant de grâces, se retira encore dans l'église des Saints-Apôtres, où ces glorieux princes lui apparurent, et, lui présentant l'un un bâton, l'autre un livre, lui dirent : « Allez et prêchez, parce que vous êtes choisi de Dieu pour ce ministère ». Il vit en même temps en esprit ses enfants allant deux à deux par tout l'univers et prêchant la parole de Dieu avec beaucoup de zèle et avec une ardeur vraiment apostolique. Depuis ce temps-là, en mémoire de cette faveur, il portait ordinairement, tant dans les villes que dans les campagnes, un bâton à la main et le livre des Epîtres de saint Paul, dont il recommandait extrêmement la lecture assidue à tous ses disciples. Avant de partir de Rome, il fit ses vœux entre les mains du Pape, qui l'établit maître général de sa Congrégation naissante, et lui donna pouvoir de recevoir des religieux à la profession, de

prendre de tous côtés de nouvelles maisons, d'y établir des supérieurs, et généralement de faire tout ce qu'il jugerait nécessaire pour le bon gouvernement de tout son Ordre.

A son retour à Toulouse, il eut la consolation de voir le couvent de Saint-Romain achevé par la libéralité de l'évêque Foulques et de Simon, comte de Montfort, qui avait pour lui une affection incroyable. Il fit part à ses enfants de l'heureuse nouvelle de l'établissement de leur Congrégation, et les disposa à la profession par tous les exercices qui pouvaient contribuer à les rendre des hommes spirituels, de véritables religieux et d'excellents prédicateurs de la parole de Dieu. Comme il savait que la science était une chose essentielle à cette congrégation qui avait pour fin d'expliquer, de défendre et d'enseigner les vérités de la foi, il ne fit même point difficulté de les conduire lui-même aux écoles publiques de Toulouse, pour y entendre les leçons de théologie et l'explication des saintes Ecritures. Dieu voulant faire connaître au professeur le mérite de ces nouveaux auditeurs, un matin qu'il n'était que fort légèrement endormi, il lui sembla voir entrer dans sa classe sept étoiles très-éclatantes, dont l'une, néanmoins, surpassait les autres en beauté et en splendeur. Il fut d'abord inquiet sur la signification de ce songe, mais il en reconnut le véritable sens lorsqu'il vit saint Dominique amener ses religieux à ses leçons; par l'esprit de Dieu il découvrit que c'étaient là les sept étoiles qu'il lui avait fait voir en songe et qui, effectivement, allaient bientôt éclairer toute la terre de l'éclat merveilleux de leur lumière.

Lorsque saint Dominique vit ses disciples si bien disposés, il les reçut à la profession, et, sans différer davantage, il les distribua dans divers pays et royaumes, pour porter partout le flambeau de la véritable doctrine. Les évêques de Narbonne et de Toulouse, et le comte Simon, qui avaient bien de la peine de voir le Languedoc et la Guyenne privés d'un si grand secours, s'y opposèrent d'abord et tâchèrent de détourner le Saint de démembrer si tôt son corps qui ne faisait que de naître : mais lui qui avait l'ordre du ciel et qui savait les fruits que chacun de ses enfants ferait dans les lieux où il les envoyait, tint ferme contre leur pensée, et l'exécuta avec une constance digne d'un serviteur fidèle. Il envoya donc en France le Père Matthieu, de Paris, avec les Pères Bertrand, de Guarrigue, petit village de la province de Narbonne; Michel de Fabra, Espagnol; Jean de Navarre, de Biscaye, et Laurent, Anglais, outre Mannès de Gusman, frère de saint Dominique, qui était déjà entré dans son Ordre, et Odéric de Normandie, frère convers. Pour l'Espagne, il y envoya le Père Suero Gomez, noble Portugais, avec trois Espagnols : Michel, d'Uzera; Pierre, de Madrid, et Dominique, de Ségovie; il retint les autres à Toulouse et à Prouille, pour y élever de nouveaux religieux, gouverner la maison des filles, et continuer les exercices de la prédication et de la poursuite des hérétiques.

Le bienheureux Patriarche, après avoir converti et enrôlé dans la confrérie du saint Rosaire presque toute la ville de Carcassonne, surtout par la délivrance miraculeuse d'un possédé, qui avait été saisi par quinze mille démons pour avoir blasphémé contre les quinze mystères du Rosaire, et avait souvent outragé le saint prédicateur qui en annonçait les merveilles, et après avoir animé le comte de Montfort à combattre généreusement contre le comte de Toulouse, chef des Albigeois, qui avait repris cette place importante, partit lui-même du Languedoc pour aller établir son Ordre dans diverses villes de la chrétienté. Il alla d'abord à Paris, où il vit la reine Blanche, déjà mère de son fils saint Louis, que Dieu lui avait accordé

par la vertu du Rosaire : car elle l'avait récité avec beaucoup d'assiduité, suivant les instructions du Saint. Les progrès de ses enfants dans cette ville lui firent juger que sa présence n'y était pas nécessaire. Il passa donc à Metz; plusieurs bons ouvriers s'étant présentés à lui, il y fonda un couvent de son Ordre, dont il établit le bienheureux Etienne, son compagnon, le premier prieur. Parmi ceux qu'il revêtit de son habit, il en prit six des plus résolus, qu'il mena avec lui en Italie. En ce voyage, pris par des brigands et mené dans un château où le capitaine, avec quatorze officiers et cinq cents soldats, menaient une vie diabolique, ne vivant que de rapines, et se souillant de toutes les ordures dont un homme brutal est capable, il les convertit tous heureusement. Son dessein était, lorsqu'il serait arrivé à Venise, de passer en Cumanie, pays enclavé dans la Tartarie, la Russie et la Scythie, sur le haut de la mer Noire, et qui n'avait pas encore reçu les lumières de l'Evangile ; et il avait, pour cela, fait élire un vicaire général de son Ordre, qui fut le Père Matthieu, de Paris; mais Dieu lui fit connaître encore une fois qu'il se contentait, pour cette mission, de sa bonne volonté, et qu'il lui rendrait plus de services en affermissant l'Ordre de ses prédicateurs, afin qu'il y en eût toujours de prêts pour aller dans tous les endroits du monde, qu'en allant lui-même en ces pays éloignés porter l'Evangile. L'impossibilité qu'il trouva à Venise de faire ce voyage fut une confirmation de cette inspiration céleste. Ainsi, il prit la résolution d'aller à Rome, afin que son Institut, y étant établi, pût se répandre de là plus facilement dans les autres villes et dans tous les autres royaumes de la terre. Il laissa néanmoins quelques-uns des siens à Venise pour y bâtir un couvent, et en envoya d'autres à Spalatro pour le même dessein; et, en passant par Padoue, il promit aux habitants de leur en envoyer aussi lorsqu'il serait à Rome.

Dès que notre Saint fut dans cette ville capitale du Christianisme, il s'alla jeter aux pieds du pape Honorius III, pour lui rendre compte de l'heureux succès de la Congrégation qu'il avait eu la bonté de confirmer. Le Pape l'écouta avec beaucoup de joie; et, afin qu'il pût faire à Rome ce qu'il avait fait en France, il lui donna l'église de Saint-Sixte et ses dépendances pour lui servir de couvent. Alors il commença à ouvrir la bouche dans cette grande ville, et à y déployer les trésors inestimables de la sagesse et de la grâce dont son âme était enrichie; et ses prédications furent si efficaces, que, dans la même année, il vit son nouveau couvent peuplé de cent religieux, qui, selon l'esprit de son Institut, brûlaient du zèle du salut des âmes, et étaient dans la disposition d'aller jusqu'au bout du monde habitable pour travailler à la conversion des infidèles. Les principaux furent Tancrède, Othon, Grégoire, Henri et Albert, qui ont été comme les fondements et les pierres vives de l'édifice spirituel de l'Ordre des Frères Prêcheurs en Italie.

Les miracles que Dieu opéra par les mains de saint Dominique lui donnèrent aussi un crédit et lui concilièrent une vénération toute particulière. Les auteurs de sa vie remarquent surtout trois morts qu'il ressuscita : le premier fut le fils d'une sainte veuve romaine, nommée Guatonia, ou Tuta de Buvaleschi; cette dame allant au sermon du Saint, auquel personne ne manquait, laissa ce petit enfant malade dans son berceau. A son retour, elle voulut lui donner quelque assistance, mais elle le trouva mort et sans aucun reste de souffle et de respiration. Dans la douleur dont elle fut pénétrée, elle le prit entre ses bras, et entrant dans le couvent de Saint-Sixte, où, à cause des bâtiments, il n'y avait point encore de clôture, elle le porta aux pieds du Saint, qui était à la porte de son Chapitre; elle lui parla plus

des yeux que de la bouche : mais elle lui parla assez pour lui faire connaître qu'elle demandait la résurrection de son fils. Le Saint se retira un peu, se prosterna à terre et fit une courte prière, après laquelle, faisant le signe de la croix sur le mort, il lui rendit la vie et le rendit lui-même vivant et sain à sa mère. Ce prodige, malgré les défenses que Dominique lui avait faites et à ses religieux d'en parler, vint aussitôt aux oreilles du Pape. Il voulait le faire publier en chaire pour l'honneur du nouvel Ordre et pour la confirmation de la foi; mais le Saint fit tant auprès de Sa Sainteté, qu'elle changea de résolution, et révoqua l'ordre qu'elle avait donné pour cette publication. Cependant toute la ville de Rome, étant informée de tout ce qui s'était passé, conçut un tel respect pour le Saint, que chacun s'estimait heureux de le pouvoir toucher, et que plusieurs même lui coupaient les bords de son habit pour en faire des reliques : de sorte que quelquefois il ne lui descendait plus que jusqu'aux genoux. Ceux qui l'accompagnaient tâchaient d'empêcher cet excès; mais ce grand homme, qui voyait que plus ils l'empêchaient plus on s'empressait de lui arracher ou couper quelque chose qui lui appartînt, leur disait doucement : « Laissez ce peuple satisfaire à sa dévotion ».

Le second mort qu'il ressuscita fut un ouvrier qui, travaillant à son monastère de Saint-Sixte, fut écrasé sous un pan de muraille qui tomba sur lui. Les religieux, extrêmement affligés de cet accident, supplièrent leur saint Père d'avoir pitié de ce malheureux. Il fit tirer son corps de dessous les décombres, et, ayant fait sa prière pour lui, il rétablit ses membres brisés et le remit dans le même état qu'il était auparavant. Ce nouveau prodige augmenta encore l'affection des Romains envers lui. Cependant cela n'empêchait pas que souvent sa communauté, qui ne vivait que d'aumônes, ne manquât des aliments nécessaires à la vie; mais la divine Providence y pourvut toujours d'une manière miraculeuse. Deux fois des anges, sous forme humaine, entrèrent dans le réfectoire et donnèrent à chacun des religieux un pain d'un goût et d'une blancheur incomparables. Deux fois la bénédiction du Saint fut si efficace, que, à la première, elle fit trouver du vin dans un muid où il n'y en avait point auparavant, et, à la seconde, elle multiplia tellement un seul morceau de pain, qu'il y en eut assez pour nourrir toute sa communauté, et qu'il en resta encore beaucoup après le repas.

Le troisième mort qui reçut la vie par les prières de ce grand thaumaturge fut le petit seigneur Napoléon, neveu du cardinal Etienne de Fosseneuve. Ce jeune homme, se promenant à cheval dans Rome, tomba si rudement sur le pavé, qu'il se cassa la tête, se brisa tout le corps et mourut subitement. Le cardinal, son oncle, était alors avec saint Dominique et avec deux autres cardinaux : Ugolin, évêque d'Ostie, et Nicolas, évêque de Frascati, qui travaillaient ensemble à l'affaire que le Pape leur avait commise, de réunir en un seul monastère toutes les religieuses dispersées dans Rome. La nouvelle de cette mort, que beaucoup de circonstances rendaient funeste et déplorable, toucha vivement ce bon oncle. Il tomba en défaillance et il fallut le coucher sur un lit. Saint Dominique, qui prenait part à la peine de tous les affligés, en ressentit aussi beaucoup de douleur. Ses enfants saisirent cette occasion pour le prier de ressusciter le défunt. Il ne refusa point; s'étant vêtu pour dire la messe, il monta à l'autel en présence de trois cardinaux et d'Yves, de Cracovie, en Pologne; de saint Hyacinthe et du bienheureux Ceslas, neveu du prélat, et d'un grand nombre de religieux. La dévotion avec laquelle il célébra fut admirable : les larmes lui coulaient des yeux en abondance, sa poitrine jetait une infinité de soupirs, et, lorsqu'il fut à l'élé-

vation des saints Mystères, il entra dans une extase et dans un ravissement merveilleux, pendant lesquels son corps fut élevé de terre d'une coudée. Après la messe, il se transporta au lieu où était le mort, suivi de toute cette illustre compagnie. Il pria trois fois pour lui, et, à chaque fois, il toucha de la main ses membres brisés, qu'il avait auparavant remis dans leur situation naturelle. Après cette cérémonie, il entra dans un nouveau transport qui éleva encore son corps au-dessus de la terre, et, dans cet état, il s'écria d'une voix forte : « Napoléon, mon fils, au nom de Notre-Seigneur, je vous le dis, levez-vous ». Le mort, à cette parole, obéit plus promptement que s'il eût été vivant. Ses os se remboîtèrent, ses membres se réunirent, ses plaies se fermèrent, et il se leva plein de vie et de santé, environ six heures après sa mort. On ne peut concevoir l'étonnement et l'admiration des spectateurs, ni les dispositions qu'une action si évidente et si authentique opéra dans le cœur de tous les habitants de Rome, pour recevoir avec soumission les avis que saint Dominique leur donnait dans ses sermons.

Il ne faut plus, après cela, être surpris si, dans le peu de temps qu'il s'arrêta cette fois à Rome (dix-huit mois), il entreprit et exécuta des choses qui semblaient demander plusieurs années. Nous avons déjà parlé d'une mission qu'il avait du Pape, de rassembler toutes les religieuses de la ville en un seul monastère. Ce dessein était extrêmement utile, parce que Dieu est mieux servi, et l'observance régulière mieux gardée dans un grand monastère que dans plusieurs petits ; il souffrait néanmoins beaucoup de difficultés : car, ces religieuses étaient accoutumées, les unes à demeurer chez leurs parents, les autres à loger dans de petites communautés séparées, et toutes à ne point garder de clôture, mais à sortir avec une entière liberté, et leurs proches ne voulaient pas être privés de la compagnie et de l'entretien de ces pieuses filles. Mais le Saint surmonta si adroitement ces obstacles et gagna tellement tous les esprits, qu'enfin il réunit toutes ces religieuses, et même celles de Sainte-Marie au-delà du Tibre, dans une seule maison, celle de Saint-Sixte, que ses religieux leur cédèrent pour passer dans celle de Sainte-Sabine, que le Pape leur donna avec toutes ses dépendances. Il leur ordonna la clôture perpétuelle, selon les intentions de Sa Sainteté, et, leur ayant fait prendre son Institut, il les forma admirablement à toutes les vertus chrétiennes et religieuses : de sorte que l'on voyait dans ce couvent, par la sainteté de ces excellents sujets, une image de la vie angélique et de la belle économie qui est dans chaque chœur des esprits bienheureux. On rapporte encore plusieurs miracles que le Saint opéra pour les confirmer dans leur première résolution ; mais nous serions trop long si nous nous arrêtions à toutes les actions de cet homme incomparable.

Il n'en fit pas de moins éclatantes dans son nouveau monastère de Sainte-Sabine. Ce fut là que, par la prédication du Rosaire, il convertit un usurier qui s'était enrichi et avait amassé de grands trésors par un commerce injuste ; et une courtisane appelée Catherine la Belle, qui, d'une pécheresse publique, devint une illustre pénitente et une excellente servante de Dieu. Ce fut là qu'il gagna à Jésus-Christ et à la religion saint Hyacinthe et saint Ceslas, Polonais et neveux de l'évêque de Cracovie, qui portèrent bientôt après l'Ordre en Allemagne et en Pologne, où principalement saint Hyacinthe se rendit admirable par une infinité de prodiges, comme nous le dirons dans sa vie. Ce fut là qu'il reçut le bienheureux Réginald de Saint-Gilles, chanoine de l'église de Saint-Aignan, à Orléans, après lui avoir obtenu de la sainte Vierge la santé par un insigne miracle. Ce savant et pieux ecclésiastique était venu à Rome avec son évêque, dans le dessein de visiter

les stations et les lieux consacrés par le sang des Apôtres et des Martyrs; mais, entendant parler de la vie exemplaire et des miracles de saint Dominique, il le vint voir et lui demanda l'habit de son Ordre; le Saint le lui promit avec d'autant plus de joie, que, sachant qu'il était très-vertueux et qu'il joignait à la piété une grande érudition, ayant même enseigné cinq ans le droit canon à Paris, il ferait un grand ministre de la parole de Dieu; mais à peine lui eut-il donné jour pour entrer dans son monastère, qu'une maladie violente qui le saisit, non-seulement retarda l'accomplissement de son dessein, mais le mit aussi en grand danger de perdre la vie. Saint Dominique, ne voulant pas perdre un si rare sujet, pria instamment pour sa convalescence. Un jour donc que la fièvre le tourmentait plus cruellement, la sainte Vierge lui apparut, et, le touchant de sa main à tous les membres que le prêtre a coutume d'oindre en donnant l'Extrême-Onction, non-seulement elle lui rendit une parfaite santé, mais elle lui conféra aussi des grâces extraordinaires opposées aux vices dont ces membres ont coutume d'être les instruments, surtout une chasteté angélique et une mortification parfaite de la langue et de tous les sens. Elle lui fit voir en même temps l'habit qu'il devait porter, qui n'était point un habit de chanoine, comme saint Dominique et ses enfants l'avaient porté jusqu'alors, mais un habit et un scapulaire de serge blanche avec une chape et un chaperon noir par-dessus. Aussi le Saint, après cette révélation, changea l'habit de son Ordre par la permission du Pape, et lui donna celui dont sa bonne Maîtresse avait montré la forme à ce grand serviteur de Dieu. Il l'en revêtit des premiers, et il a été depuis un homme puissant en œuvres et en paroles, qui a rendu de grands services à la religion. Il est mort, en odeur de sainteté, à Paris, l'an 1220, et il a été enterré à Notre-Dame des Champs, qui était alors le lieu de la sépulture des Frères Prêcheurs.

Saint Dominique eut quelque temps après une vision pleine de consolation, dans laquelle Notre-Seigneur lui montra tous ses enfants cachés sous le manteau de sa très-sainte Mère. Le soin qu'il avait de leur avancement ne l'empêcha pas de s'appliquer à beaucoup d'autres choses qu'il croyait pouvoir contribuer à l'augmentation de la gloire de Dieu. Dans cet esprit, il conseilla au Pape de créer un officier dans son palais pour expliquer l'Ecriture sainte et les vérités de notre foi à une infinité de personnes qui abondaient à la cour, et qui souvent perdaient beaucoup de temps en attendant l'expédition de leurs affaires. Sa Sainteté le chargea de cet emploi, et il s'en acquitta dignement tout le reste du temps qu'il fut à Rome. Cet officier est celui qu'on appelle le maître sacré du palais, qui est devenu, dans la suite, un des plus considérables de Rome; ce sont toujours des religieux de Saint-Dominique qui portent cette qualité; et ils ne la quittent guère que pour être cardinaux ou maîtres-généraux de tout l'Ordre. Dans cet esprit, le même saint Patriarche, voyant le besoin que l'Eglise avait de soldats qui la défendissent contre les insultes et les cruautés des hérétiques et des infidèles, établit, avec la permission du Pape, l'Ordre des Soldats de la milice de Jésus-Christ. La nécessité d'être bref ne nous permet pas de donner ici les obligations et les statuts de cet Ordre. Nous remarquerons seulement que c'est par lui qu'a commencé le Tiers Ordre, de l'un et de l'autre sexe, de Saint-Dominique, qui s'est rendu si célèbre depuis sa mort, et que nous pouvons appeler une heureuse pépinière de Saints et de Saintes, puisqu'il en a donné et qu'il en donne tous les jours un si grand nombre à l'Eglise.

Après cet établissement, la nouvelle arriva à Rome de la mort glo-

rieuse de Simon, comte de Montfort, qui fut tué le 28 juin de l'année 1218, au neuvième mois du siége qu'il avait mis devant Toulouse. Cet accident fit prendre la résolution au Saint de retourner en Languedoc, pour consoler et fortifier les religieux qu'il y avait laissés, et ses filles du monastère de Prouille, et pour y étendre son nouvel Ordre de la milice de Jésus-Christ, qui était surtout nécessaire en ce pays. Il partit de Rome vers la fête de tous les Saints, et, passant par Florence et par Bologne, où il fit quantité de miracles, et reçut du ciel plusieurs faveurs considérables, il se rendit en peu de temps au comté de Toulouse. Sa présence réjouit infiniment ses enfants, et leur fit concevoir de nouvelles résolutions de travailler à la perfection de leur état, mais il les en sevra bientôt pour passer en Espagne, où son Ordre faisait de très-grands progrès. Prêchant un jour à Ségovie, dans la vieille Castille, il assura ses auditeurs que le ciel, qui n'avait point donné depuis longtemps de pluie, ce qui faisait appréhender une grande famine, en donnerait bientôt en abondance : ce qui arriva à la fin de son sermon, quoiqu'au commencement tout l'air fût parfaitement serein, et qu'il n'y eût aucune apparence de changement de temps. On attribua cette faveur à ses prières, et on lui donna un couvent pour les religieux de son Ordre. Il en fonda aussi un à Madrid pour des religieuses, et il fit en d'autres endroits des conversions fort remarquables.

Lorsqu'il eut donné en Espagne tous les ordres nécessaires pour la conservation de ce qu'il avait établi, il repassa en France, et vint à Paris, où il trouva trente religieux qui avaient déjà quelques bâtiments dans l'Université, avec une ancienne chapelle dédiée à l'honneur de saint Jacques, bien que le lieu de leur sépulture, comme nous l'avons dit, fût encore à Notre-Dame des Champs. C'est à cause de cette chapelle, qui a donné le nom à toute la rue Saint-Jacques, qu'on les appela Jacobins. Le Saint remercia Dieu de ces heureux commencements, et, pour leur donner plus d'accroissement, il commença à prêcher la parole de Dieu et à publier de nouveau la dévotion du saint Rosaire. Un jour, ayant été prié de prêcher dans l'église cathédrale, il s'y prépara par une oraison d'une heure. La sainte Vierge lui apparut et lui marqua pour sujet de son sermon le premier mystère du Rosaire, qui comprend l'Annonciation de l'Ange, son consentement à la parole de cet Esprit céleste, et l'Incarnation du Verbe divin dans son sein. Le fruit de son exhortation fut si grand qu'on vit ensuite la plupart des Parisiens s'enrôler dans cette auguste confrérie : les plus puissants contribuèrent abondamment de leurs aumônes à la construction d'un monastère. Il est vrai que quatre libertins, semblables à ceux qui veulent encore à présent passer pour beaux génies et pour esprits forts, se raillèrent de son sermon, mais leur raillerie ne fut pas longtemps sans châtiment, car, dès le lendemain, se battant deux contre deux, ils s'entre-tuèrent et moururent misérablement, vérifiant ainsi ce que le Saint avait dit en chaire, que quelques-uns de ses auditeurs, s'ils ne se convertissaient pas, ne verraient pas la fin du jour suivant.

Le séjour du Serviteur de Dieu à Paris ne fut que d'un mois, et néanmoins il fit de grandes choses pour la propagation de son Ordre, car, de là, il l'étendit non-seulement en plusieurs autres villes du royaume, mais aussi en Ecosse, à l'instance du roi Alexandre, qui, étant venu pour renouveler les anciennes alliances de sa couronne avec celle de France, lui demanda de ses religieux pour l'instruction et la sanctification de ses sujets. De Paris, le Saint reprit le chemin d'Italie. Il alla d'abord à Bologne, où il reçut une indicible consolation pour les grands fruits que le bienheureux Réginald y

avait faits en huit mois seulement qu'il y avait demeuré. Ensuite il retourna à Rome, où il fut reçu avec un applaudissement universel pour les grands prodiges qu'il y avait faits à son voyage précédent. Néanmoins il n'y demeura que fort peu de temps, car, ayant affermi ses religieux de Sainte-Sabine et ses filles de Saint-Sixte, auxquelles il découvrit diverses embûches qui leur étaient dressées par le démon, il revint au plus tôt à Bologne, où sa présence était nécessaire depuis l'obédience qu'il avait donnée au bienheureux Réginald pour aller à Paris.

Ce fut en cette ville et aux fêtes de la Pentecôte de l'année 1220 qu'il tint son premier chapitre général. Nous laissons aux historiens particuliers de son Ordre de rapporter en détail les ordonnances qu'il y fit faire, si pleines de sagesse et de sainteté que l'on ne peut douter que le Saint-Esprit n'en ait été l'auteur. Nous remarquerons seulement que le glorieux patriarche, voyant les principaux membres de la Congrégation assemblée, se jeta humblement à leurs pieds et, protestant qu'il était un religieux relâché et un homme sans ferveur et de mauvais exemple, les pria avec grande instance de le déposer de sa charge ou d'accepter le renoncement et la démission libre et volontaire qu'il en faisait. Cette acte d'humilité ravit toute la compagnie ; mais il n'y eut personne qui voulût écouter une proposition dont toute la Congrégation ne pouvait que souffrir de très-grands dommages. N'ayant pu obtenir cette décharge, qu'il regardait comme une faveur signalée, il exhorta ses enfants à continuer de servir Dieu et le prochain dans une sainte ferveur, et insista particulièrement sur l'établissement d'une parfaite pauvreté, sans rentes ni possessions, ni aucuns biens immeubles dans tous leurs monastères. Il leur fit là-dessus un discours très-pathétique et leur montra efficacement qu'il n'y a rien de plus sûr ni de plus avantageux que de s'appuyer entièrement sur le secours de la divine Providence ; tout le chapitre s'unit à sa pensée. Depuis ce temps-là, cette grande pauvreté a été modérée pour de bonnes raisons et par la permission du Saint-Siége. Mais dans le XVIe siècle, le révérend Père Antoine Lequien du Saint-Sacrement, religieux de cet Ordre, d'une éminente sainteté et qui possédait excellemment le double esprit de son Père saint Dominique, la rétablit dans quelques couvents de Provence.

Saint Dominique, après ce chapitre, établit sa demeure à Bologne et n'en sortit plus que pour quelques voyages de peu de durée. Dans le premier, il fut à Florence, à Sienne, à Viterbe, à Modène, à Milan, à Côme, à Bergame, à Crémone et à Brescia, soit pour y établir de nouveaux couvents, soit pour visiter ceux que ses enfants avaient déjà établis ; et il fit partout des conversions et des miracles qui le faisaient regarder comme un homme tout céleste et comme le grand thaumaturge de son siècle. A Viterbe, il salua le Pape, qui lui donna de nouveaux témoignages d'affection et de bienveillance pour lui et pour sa famille. Il vit à Crémone, pour la dernière fois, le séraphique Père saint François, et l'on ne peut croire comment ces deux séraphins de la terre s'embrasèrent mutuellement du feu de l'amour divin et du désir d'aller jouir bientôt du souverain bien. Dans un second voyage, il parcourut les principales villes qui sont au-delà du Pô et s'arrêta principalement à Parme, à Plaisance, à Reggio et à Faënza, où l'on s'empressait d'établir des couvents de son Ordre. Dans Sienne, l'évêque voulut absolument qu'il logeât dans son palais ; mais, comme le serviteur de Dieu ne pouvait s'empêcher de garder partout une étroite observance, il ne laissait pas de se lever toutes les nuits avec son compagnon pour aller dans l'église, à Matines ; et Dieu, par un effet de sa providence et de sa bonté,

lui envoyait deux Anges qui le conduisaient avec des flambeaux allumés, lui ouvraient les portes de l'évêché, le menaient jusque dans l'église et ensuite le ramenaient à sa chambre de la même manière qu'il en était sorti ; ce qui fut vu premièrement par les domestiques de l'évêque et puis par l'évêque même, qui voulut veiller pour en faire l'expérience. En repassant par Florence, il y acheva la conversion d'une insigne pécheresse publique nommée Benoîte, qu'il avait déjà livrée deux fois à la possession corporelle du démon pour lui faire sentir l'état pitoyable de son âme, et, après l'en avoir délivrée, il en fit une si illustre pénitente qu'elle a mérité des visites et des caresses extraordinaires du ciel et la grâce de mourir dans les ardeurs d'un pur amour de Dieu.

A son retour dans Bologne, il tint son second chapitre général, où il divisa tout son Ordre en huit provinces, qui comprenaient déjà cinquante-six couvents, sans compter ceux qui n'étaient que désignés. Il fit aussi élire huit provinciaux pour les gouverner, et envoya de ses enfants en divers cantons du monde, et même dans les pays les plus septentrionaux, comme en Danemark, en Suède, en Norwége et jusque sous le pôle arctique. La Hongrie, la Grèce, la Palestine et tout l'Orient eurent aussi part à cette grande bénédiction ; de sorte que l'on ne pouvait assez s'étonner comment, en cinq ans seulement, cette vigne mystique s'était si fort étendue qu'elle était capable de couvrir, pour ainsi dire, toute la terre. Le Saint ne pouvait sans doute envoyer en tous ces lieux des vieillards consommés dans les sciences et dans les pratiques des vertus religieuses, et il était souvent obligé d'y envoyer des profès d'une semaine et même des novices ; ce qui faisait que plusieurs le priaient instamment de considérer leur peu de capacité pour les grandes fonctions de la prédication de l'Evangile et de la propagation de son Ordre, dont il les voulait charger ; mais ce qui est tout à fait surprenant, les envoyant, il les rendait capables miraculeusement de ces ministères. « Allez », leur disait-il, « fructifiez de tous côtés, exhortez tout le monde à la pénitence ; reprenez hardiment et charitablement les pécheurs ; Dieu bénira votre travail, et rien ne vous manquera ». Ils allaient donc tête baissée ; et leur obéissance était suivie de tant de bénédictions qu'ils paraissaient tout d'un coup, non-seulement des hommes parfaitement vertueux et des religieux d'une sainteté exemplaire, mais aussi de grands théologiens et des prédicateurs apostoliques ; leur prédication étant accompagnée de miracles, ils faisaient des changements prodigieux dans tous les lieux où ils annonçaient la parole de Dieu, attirant les infidèles à la foi, les pécheurs à la pénitence et les gens de bien aux exercices d'une vie parfaite.

Aussi saint Dominique, qui ne pouvait les accompagner de corps, était partout avec eux en esprit ; il faisait de grandes austérités et des prières continuelles pour leur mériter la grâce de son Ordre et l'assistance de l'Esprit divin. Enfin, dans un troisième voyage, en l'année 1221, il fonda encore de nouveaux monastères ; et, par la délivrance des possédés, par l'opération des miracles et par la force de ses prédications, il donna un nouvel éclat à la dévotion du Rosaire, qui était le sujet le plus ordinaire de ses discours, comme il était le plus puissant instrument de toutes ses merveilles. Cette course, néanmoins, ne fut pas longue, parce que, intérieurement averti que le temps de sa récompense approchait, il revint promptement à Bologne pour se disposer à la mort, qui devait le mettre dans la possession d'une vie immortelle et d'un bonheur incapable de changement.

Le lecteur a pu remarquer dans cette histoire des actes héroïques de toutes les vertus; même il n'y a point d'action de notre Saint où il n'en paraisse plusieurs avec beaucoup d'éclat. Il est néanmoins à propos d'y faire un moment de réflexion pour la plus grande édification des fidèles. Premièrement, que peut-on dire de la foi de cet admirable patriarche qui a combattu toute sa vie pour la défendre, pour la soutenir, pour la planter dans le cœur des hérétiques et pour l'affermir dans le cœur des fidèles; qui l'a prêchée avec tant de lumière et tant de zèle dans les plus grandes villes de l'Europe; qui la voulait porter lui-même dans les contrées les plus éloignées et jusqu'aux dernières extrémités de la Scythie et de la Tartarie; qui a fait par ses enfants ce que Dieu n'a pas permis qu'il exerçât en personne; et qui, enfin, s'est exposé un million de fois à la mort et aux supplices les plus cruels pour les vérités de notre sainte religion? Les grands miracles qu'il a faits, soit lorsqu'on l'en a prié, soit lorsque sa charité lui inspirait de secourir les personnes qui étaient dans l'affliction, montrent encore qu'il avait la foi évangélique capable de détacher les montagnes de leur place et de les transporter dans la mer. Jamais il n'hésitait en rien, et il était si persuadé, non-seulement du pouvoir en Dieu, mais aussi de la vérité indubitable des promesses qu'il a faites à ses serviteurs, qu'il eût entrepris les choses les plus difficiles et, pour ainsi dire les plus impossibles, s'il eût jugé qu'elles dussent contribuer à sa gloire.

Sa confiance dans la divine Providence n'était pas moindre que sa foi. Il n'en faut point d'autre preuve que sa constance à faire tous ses voyages sans argent, sans provision et sans aucune ressource apparente du côté des hommes; que l'obligation imposée à ses enfants de faire de même dans ces grandes missions, où, selon les règles de la prudence humaine, les choses les plus nécessaires à la vie leur devaient manquer, et que la pauvreté qu'il a établie dans tous ses monastères, sans souffrir qu'ils eussent aucune rente ni possession. Mais ne fallait-il pas qu'il possédât cette vertu dans un degré bien héroïque lorsqu'il faisait mettre ses religieux à table, sans pain, sans vin et sans nul autre aliment, ne doutant point que Dieu ne les pourvût de ce qui leur était nécessaire lorsqu'ils seraient déjà assis, comme en effet cela ne manquait point?

Son amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ était sans mesure: il l'aimait comme son Maître, il l'aimait comme son Sauveur, il l'aimait comme son Roi, son Souverain, son Tout et son Dieu. Il ne pouvait souffrir de le voir offensé; il n'épargnait rien pour lui gagner des cœurs et pour lui procurer de la gloire. Toute sa joie était d'être avec lui et de jouir de sa présence et de son entretien. C'est pour cela qu'étant en chemin il priait ses compagnons d'aller devant et de le laisser seul, afin que rien ne l'empêchât de lui parler cœur à cœur. C'est pour cela qu'il aimait la solitude et qu'il était presque inséparable de l'oraison, au point même qu'il y passait les nuits entières et que, lorsqu'il revenait de ses voyages, tout las, tout mouillé et quelquefois les pieds tout écorchés, il ne laissait pas d'aller avant toutes choses devant le saint Sacrement, où il demeurait plusieurs heures en prières. On dit même qu'il n'avait point d'autre chambre que l'église, et que, si la faiblesse du corps l'obligeait de prendre un moment de repos, il le faisait au coin du marche-pied de l'autel, après en avoir demandé permission à Notre-Seigneur. Son adresse pour s'occuper avec lui durant ces nuits précieuses était admirable: tantôt il l'adorait le visage contre terre, tantôt il étendait les mains en forme de croix, quelquefois il les levait au ciel pour en attirer du secours; d'autres fois il faisait un grand nombre

d'inclinations et de génuflexions ; enfin, il pleurait parfois si amèrement et jetait de si hauts cris qu'on l'entendait du dortoir ; ce qui excitait ses frères à prier et à pleurer comme lui. Lorsqu'il disait la messe, les yeux ne lui séchaient jamais, et ordinairement, au Canon ou à l'Oraison dominicale, on voyait son visage tout trempé de larmes. La Passion de ce divin Maître était si profondément imprimée dans ses entrailles qu'il n'en perdait point le souvenir. Il la méditait sans cesse et en tirait à tous moments des motifs de l'aimer de toutes ses forces. Une sainte pénitente a appris dans une révélation que Notre-Seigneur, en récompense de cette sainte assiduité à contempler ses plaies, lui en imprima les marques sur les pieds, sur les mains et au côté, avec les douleurs de son couronnement d'épines, quoique d'une manière secrète et cachée et sans qu'il en parût rien au dehors. Ce miracle arriva, dit-on, à Ségovie, en Espagne, dans une grotte voûtée qu'il avait choisie pour lui servir de monastère.

Il ne faudrait rien ajouter à ce que nous avons dit de son respect et de sa tendresse envers la sainte Vierge, si cette dévotion n'avait été si merveilleuse que l'on n'en peut dire assez de choses. Il l'avait sucée, pour ainsi dire, avec le lait, l'ayant puisée dans la bonne éducation que sa mère lui avait donnée et dans les saintes instructions qu'il avait reçues de son oncle. Elle crut toujours avec lui et elle l'a toujours accompagné jusqu'à la mort. Il ne pouvait se rassasier de bénir cette auguste Maîtresse, de réciter des Rosaires en son honneur. Jamais il ne prêchait sans publier ses grandeurs et les effets admirables de sa miséricorde. Sa plus sensible joie eût été de mourir pour sa gloire et ses qualités singulières de Vierge et de Mère de Dieu. Il lui a gagné durant sa vie plus de quatre ou cinq millions de serviteurs, n'ayant pas moins reçu de personnes à la confrérie du Rosaire, où l'on fait profession d'être ses humbles sujets. On ne peut non plus concevoir les grâces et les faveurs qu'il a reçues de sa bonté. Combien de fois lui est-elle apparue pour lui donner des témoignages de son amour ? Combien de fois l'a-t-elle assisté dans des besoins pressants et dans des affaires épineuses dont on n'osait espérer aucun bon succès ? Combien de fois l'a-t-elle préservé des embûches et des mauvais artifices de ses ennemis ? Combien de fois l'a-t-elle guéri miraculeusement des plaies qu'on lui avait faites, ou qu'il s'était faites lui-même par la rigueur impitoyable de son austérité ? Quelles grâces ne lui a-t-elle pas accordées, tant pour lui que pour son Ordre et pour les personnes qu'il lui recommandait ? Sa privauté et sa bienveillance à son endroit étaient même si grandes, qu'elle n'a point fait difficulté tantôt de le nommer son Epoux, tantôt de lui présenter ses mamelles sacrées pour lui faire sucer le lait du paradis, tantôt de lui permettre d'appuyer sa tête sur son sein, comme le Disciple bien-aimé coucha la sienne sur la poitrine adorable du Sauveur ; tantôt de le couvrir avec tous ses religieux de son manteau royal, comme un gage assuré de sa protection.

Le zèle du salut des âmes était un feu qui brûlait et consumait continuellement le cœur de Dominique. C'est pour leur conversion qu'il s'est exposé à tant de travaux et de souffrances depuis sa jeunesse jusqu'à la fin de sa vie ; qu'il a versé tant de pleurs et poussé tant de sanglots vers le ciel, et qu'il s'est mis si souvent le corps en sang, afin que, se punissant lui-même pour leurs péchés, il détournât de dessus leurs têtes les effets de l'indignation divine. C'est pour empêcher leur perte éternelle qu'il s'est offert plusieurs fois pour être vendu aux infidèles et pour demeurer leur esclave, et qu'il désirait être déchiré de fouets, être coupé par morceaux et souffrir toutes sortes d'autres tourments. Il n'approchait point d'une ville ni d'un

village sans fondre tout en larmes, regardant dans un esprit de compassion et de douleur les misères et les péchés de ceux qui les habitaient. *Totus in lacrymas solvebatur*, dit le bienheureux Humbert. L'Ordre des Frères Prêcheurs qu'il a fondé pour continuer, par toute la terre et jusqu'à la fin des siècles, ce qu'il n'a pu faire par lui-même que dans un petit nombre de lieux et d'années, est encore un puissant témoignage de cette charité non pareille dont il était embrasé. En effet, on ne peut compter les milliers d'infidèles, d'hérétiques et de mauvais catholiques qu'il a convertis par ses enfants, ni la multitude des âmes de toutes les parties du monde qui sont entrées dans le ciel par leur moyen.

Son humilité répondait à la grandeur de sa charité : nous en avons déjà donné des preuves, lorsque nous avons marqué avec combien de constance il refusa les évêchés et les autres dignités ecclésiastiques qui lui furent présentées, et avec combien d'instance il demanda d'être déchargé de son office de général, dans un âge où il semblait le pouvoir encore exercer plus de vingt ans ; mais elle paraissait encore avec plus d'éclat par toutes ses manières d'agir et de conférer avec ses frères et avec les séculiers, car il se faisait toujours le plus petit de tous ; il ne faisait point difficulté d'aller lui-même quêter de porte en porte pour la subsistance de ses religieux ; il s'abaissait aux offices les plus bas des monastères, et il évitait l'honneur avec plus de soin que les ambitieux n'ont d'empressement pour se le procurer. Non-seulement il s'estimait le plus grand pécheur du monde, mais il avait cette pensée si fortement imprimée dans son âme qu'il appréhendait que sa présence n'attirât la malédiction de Dieu sur les lieux où il entrait. C'est pourquoi, lorsqu'il en approchait, il se mettait à genoux, et, les larmes aux yeux, il disait : « Je vous prie, Seigneur, et je vous conjure, par votre très-aimable bonté, de n'avoir point ici d'égard à mes péchés et de ne point répandre votre colère sur ce lieu parce que j'y serai entré, et de ne point exterminer ce peuple au milieu duquel je vivrai, pour la grandeur de mes iniquités ». Il ne parlait pas ainsi par cérémonie, mais par un sentiment réel de son indignité et par un mépris actuel qu'il avait de lui-même ; ce qui est sans doute le plus haut point où se puisse porter l'humilité ; puisque, d'ailleurs, non-seulement il avait toujours conservé la blancheur de la virginité, ce qu'il avoua un moment avant sa mort ; mais aussi il n'avait jamais perdu la grâce de son baptême, et le péché mortel n'était jamais entré dans son âme.

La pénitence et l'austérité étant les fidèles gardiennes de l'humilité et de la pureté, on ne peut dire combien elles étaient chères à notre Saint. Il a été toute sa vie son propre bourreau ; et quand il eût été entre les mains des Barbares, ils n'eussent pas traité son corps avec tant de rigueur et d'inhumanité qu'il le traitait lui-même. Il commença dès son enfance à jeûner, à veiller, à ne coucher que sur des planches, à se déchirer la peau par de sanglantes flagellations. Son ordinaire, étant plus âgé, était de jeûner tous les jours, de se contenter souvent de pain et d'eau, de ne dormir presque point, et, lorsque la nécessité l'obligeait de prendre un moment de repos, de le faire sur le premier banc où il se trouvait, sans quitter ses habits ni même se coucher, et de prendre toutes les nuits trois fois la discipline avec une grosse chaîne de fer qui lui faisait à chaque fois de grandes plaies. Outre cela, il avait toujours sur ses reins une ceinture de fer qui entretenait les plaies qu'il s'était faites, et sur le dos une haire ou un cilice dont les poils, entrant dans ses blessures et se mêlant avec son sang, lui causaient une douleur continuelle. Ce qui est plus surprenant, c'est que ni les fatigues

de ses voyages, ni l'exercice de la prédication, qui demande une voix forte, un corps robuste et une parfaite santé, ni l'avancement de l'âge, ne lui firent jamais rien diminuer de cette sévérité impitoyable contre lui-même; malgré les douleurs qu'il sentait à tous moments, et qui eussent porté tout autre aux cris et aux larmes, il était toujours, comme disent ses Actes, *Vultu hilari et jucundo*, « d'un visage gai, joyeux et plein d'une aimable sérénité ». Bien loin de se servir des commodités publiques dans ses voyages, il les faisait nu-pieds, avec cette circonstance, néanmoins, qu'il ne se déchaussait qu'après être sorti des villes, et qu'il se rechaussait avant que d'y entrer pour éviter les louanges des hommes. Cette rigueur était cause qu'il avait souvent les pieds tout en sang, soit pour avoir passé par des ronces et des épines, soit pour avoir marché sur des cailloux pointus; alors cet homme admirable faisait plus de conversions, et était plus terrible aux démons, aux hérétiques, aux pécheurs et aux ennemis de son Ordre. Enfin, les historiens conviennent que sa vie était si pénitente que, sans un miracle continuel et une assistance extraordinaire de la sainte Vierge, il n'aurait pu la supporter ; mais cette aimable Mère, qui le regardait comme son Agent, son Apôtre, son Fils et son Epoux, le soutenait dans ses faiblesses, et le guérissait lorsque les plaies qu'il s'était faites pouvaient lui causer quelque maladie dangereuse et mortelle.

Il faudrait encore un nouveau discours pour parler dignement des vertus monastiques de cet homme apostolique ; nous voulons dire de sa pauvreté, de sa chasteté, de sa déférence et de sa soumission d'esprit pour ses inférieurs même, de l'exactitude de son silence et de son zèle pour l'observance régulière, dont il ne pouvait souffrir qu'on transgressât les moindres articles. Il faudrait aussi un nouvel éloge pour représenter selon leur mérite toutes les grâces *gratuites* dont il a été doué, puisqu'il n'y en a pas une seule de toutes celles qui sont marquées par l'apôtre saint Paul qu'il ne possédât à un degré très-éminent. Surtout il avait excellemment l'esprit de prophétie, la grâce des guérisons, celle de faire des prodiges, et le don du discernement des esprits. Il voyait clairement toutes les entreprises du démon contre ses religieux ; et, un jour, l'ayant forcé de lui déclarer ce qu'il gagnait contre eux au chœur, au dortoir et au réfectoire, il le contraignit en même temps d'avouer qu'il perdait au chapitre tout ce qu'il avait gagné aux autres endroits, parce que c'était un lieu où, par les remontrances de ses supérieurs et par les pénitences reçues avec humilité, toutes les fautes de la journée étaient effacées. Il le chassait sans difficulté, et comme avec un empire souverain et absolu des corps qu'il possédait; il le fit sortir honteusement de deux de ses religieux qui avaient été saisis par cet ennemi, l'un pour avoir mangé de la viande contre les constitutions, et l'autre pour avoir bu en ville sans permission et sans faire le signe de la croix sur son verre.

Il était si grand ami de Dieu que jamais il ne lui a rien demandé qu'il ne l'ait obtenu. L'ayant un jour déclaré simplement à dom Alacrion, prieur de l'Hôtel-Marie, de l'Ordre de Cîteaux, ce saint religieux, surpris d'une si grande grâce, lui dit : « Puisque cela est, mon révérend Père, que ne demandez-vous à Dieu la vocation à votre Ordre du docteur Conrad, ce savant professeur de l'Université de Bologne, que vos enfants désirent si passionnément être des vôtres ? » — « Ce que vous proposez », répondit Dominique, « est bien difficile ; cependant si vous voulez passer cette nuit en prières avec moi, j'espère que nous l'obtiendrons de la bonté du Tout-Puissant ». — « Je le veux bien », dit Alacrion, quoique mes prières ne soient pas

capables d'ajouter aucune force aux vôtres ». Ils passèrent donc ensemble la nuit en oraison, et dès le lendemain matin, qui était celui de la fête de l'Assomption de Notre-Dame, Conrad, touché d'une grâce subite et d'une vocation à laquelle il ne s'attendait pas, vint se jeter aux pieds de notre Saint pendant qu'on disait à Prime : *Jam lucis orto sidere*, et lui demanda instamment l'habit de son Institut. Dominique savait déjà qu'il viendrait ; il le reçut à bras ouverts comme un présent extraordinaire du ciel, et le revêtit de ses livrées ou plutôt de celle de Notre-Dame. Il lui mérita en même temps l'esprit de sa Congrégation, de sorte qu'il a excellemment travaillé pour son établissement et a été un excellent missionnaire et prédicateur de l'Evangile. Au reste, il ne faut pas s'étonner si Dieu ne refusait rien à Dominique, puisque Dominique ne refusait rien à Dieu ; il obéissait non-seulement à tous ses commandements et à ses conseils, mais aussi à toutes ses inspirations ; il veillait continuellement sur lui-même, de peur qu'il ne lui échappât une parole, un regard, un mouvement, un désir et une pensée qui lui déplût ; il se rendait si irréprochable en toutes choses qu'on ne voyait jamais rien en lui qui ne fût parfaitement exemplaire.

Il est temps de venir à la fin de cette sainte vie, que nous ne terminerions jamais si nous voulions rapporter tout ce qui peut faire la louange de notre Saint. Un ange fut envoyé du ciel pour lui apprendre que le temps de sa récompense était arrivé. Il reçut cette nouvelle avec une joie et une reconnaissance qui ne se peuvent exprimer, et il se rendit au plus tôt à Bologne, afin de disposer les affaires de son Ordre avant d'en quitter le soin. Les fatigues du voyage ne l'ayant pas empêché d'assister à Matines, il fut saisi d'un grand mal de tête, d'une fièvre continue et d'un cruel flux de sang, qu'il endura avec une patience invincible et une joie qui remplissait tous ses enfants d'étonnement et de consolation. Il souffrit d'abord qu'on le mît sur une paillasse pour les contenter ; mais, se trouvant trop mollement, il ne voulut plus d'autre lit que la terre : il n'était pas raisonnable, disait-il, qu'un grand pécheur mourût sur un lit, après que notre Maître et Sauveur est mort sur une croix. Il fit sa confession générale avec autant de larmes que s'il eût commis tous les péchés du monde ; il reçut les sacrements de l'Eucharistie et de l'Extrême-Onction avec une dévotion et une ferveur incroyables, et, ayant assemblé, premièrement, douze des principaux du monastère, et puis toute la Communauté, il leur fit des exhortations si pleines de force et d'onction, que le Père Ventura, prieur de Bologne, témoigna dans ses dépositions qu'il n'en avait jamais ouï de si touchantes. Surtout il les exhorta à l'humilité, à la charité entre eux, à la pauvreté volontaire, au zèle du salut des âmes et à la propagation de l'Ordre, afin de pouvoir faire plus de saintes conquêtes dans le monde. Il leur donna ensuite sa bénédiction, les assurant, pour les consoler, qu'il ne leur serait pas moins utile dans le ciel par ses prières, qu'il ne leur avait été sur la terre par sa conduite et ses instructions. Mais on dit qu'il fulmina sa malédiction contre ceux qui corrompraient ou altéreraient les constitutions de son Ordre, et qui introduiraient des nouveautés contre la pureté de l'observance.

Après avoir parlé à ses enfants, il se tourna vers Notre-Seigneur et la Sainte Vierge, auxquels il recommanda sa famille, et tous ceux qui, dans la suite des années, embrasseraient son Institut. Il reçut, de leur bonté, une réponse favorable ; et la Sainte Vierge lui promit de mettre les siens sous l'abri de son manteau royal, qui est l'amplitude de sa miséricorde. Peu de temps après, l'aimable Jésus et son auguste Mère, accompagnés d'une armée

d'esprits célestes, le vinrent encore visiter pour recevoir son âme bienheureuse. Il dit alors aux assistants de commencer l'oraison de l'Eglise. *Subvenite sancti Dei, occurrite Angeli Domini*, et, au milieu de cette prière, Dominique levant les mains et les yeux vers le ciel, et tout embrasé des flammes d'une ardente charité, rendit son très-pur esprit pour être couronné de la gloire éternelle. Ce fut le vendredi 6 août de l'année 1221, qui était la 50e de son âge.

Il y eut en même temps plusieurs révélations de sa gloire. Son corps sacré fut inhumé, comme il l'avait ordonné, dans son église de Bologne. Le cardinal Ugolin, légat du Saint-Siége, qui fut depuis Pape, sous le nom de Grégoire IX, fit les cérémonies de la sépulture, accompagné du patriarche d'Aquilée et de plusieurs autres évêques et prélats, et d'une infinité de laïques de toutes sortes de conditions, qui y accoururent pour honorer le domicile d'une si sainte âme, et les vénérables reliques d'un homme si favorisé du ciel.

On le voit sur ses images assis avec ses religieux à une table dégarnie, et les anges qui viennent le servir. Un jour on vint l'avertir qu'il n'y avait plus rien à manger. Il fit néanmoins sonner la cloche, les religieux se réunirent au réfectoire et, quand ils furent assis devant leurs tables, des anges parurent. Chacun d'eux portait une besace sur l'épaule et de cette besace il tirait un pain qu'il plaçait devant chaque religieux.

Ordinairement on met à la main de saint Dominique un lis et le livre de la Règle ; il porte aussi sur son front une étoile brillante, soit parce que la noble dame, qui le tint au baptême, vit en effet une belle étoile sur son front, soit parce que, au rapport de la sœur Cécile, une lumière resplendissait entre ses sourcils et inspirait aux hommes le respect et l'amour.

La tradition nous dépeint saint Dominique *Joyeux et Doux*. Il était de taille moyenne, nous dit la sœur Cécile ; son visage était beau et un peu coloré. Il était toujours gai et agréable ; personne ne lui parla sans devenir meilleur. Ses mains étaient longues et belles, sa voix claire, noble et harmonieuse ; il ne fut jamais chauve et il garda toujours sa couronne religieuse tout entière, parsemée de rares cheveux blancs. Il était homme de prière ; c'est là le caractère le plus saillant de sa vie ; il ne voulut jamais ni cellule ni lit ; il dormait sur les marches de l'autel ou sur les dalles. Il assistait à l'office avec ferveur et joie, et il tenait à ce que toutes les cérémonies fussent bien accomplies. Une de ses dévotions favorites était de tenir les yeux fixés sur un crucifix. Jamais il ne parlait en public avant de s'être mis à genoux devant une image de Marie. Il faisait de nombreux miracles, mais son caractère angélique avait peut-être une plus grande puissance que ses miracles. Sainte Catherine de Sienne, dans une de ses visions, aperçut le visage de saint Dominique ressemblant à celui de Jésus-Christ même, image sensible de la transformation intérieure et spirituelle qui s'était opérée dans son âme.

L'Ordre de Saint-Dominique se propagea après sa mort avec une promptitude extraordinaire, et s'étendit, cette année-là même, jusqu'en Palestine. Le troisième provincial général, le célèbre docteur en droit Raimond de Pennafort, organisa définitivement l'Ordre en 1238, et depuis lors les rares modifications qu'on y apporta furent nécessitées par les besoins du temps.

La pauvreté absolue fut, pendant deux siècles, l'invariable principe de ·rdre. Après le concile de Bâle, le pape Martin V autorisa par une bulle ·ossession des immeubles.

A l'époque la plus florissante, l'Ordre comptait quarante-cinq provinces et douze congrégations (fractions particulières de l'Ordre), placées chacune sous un vicaire général. A Naples seul l'Ordre eut, à une époque, dix-huit couvents d'hommes et dix couvents de femmes. C'est en Espagne et dans ses possessions que l'Ordre devint le plus nombreux et le plus influent. Des auteurs espagnols ont parlé d'un couvent d'Ethiopie qui renfermait neuf mille moines et trois mille frères. Les congrégations étaient des réformes introduites par des supérieurs zélés dans les maisons de leurs provinces.

La première réforme fut introduite en Allemagne par le bienheureux Conrad de Prusse, provincial général, vers 1389, parce que, durant la peste de 1349, la discipline avait singulièrement déchu. Le bienheureux Barthé lemy de Saint-Dominique fit de même en Italie. D'autres suivirent cet exemple. Une des principales réformes, fut celle du Saint-Sacrement, établie en France par le Père Antoine Quien, en 1636, à Marseille. On peut considérer comme des affiliations ou dérivations de l'Ordre, moins connues et moins nombreuses, et qui souvent furent de courte durée, les institutions des chevaliers de la Milice du Christ, du Saint-Rosaire, de la Croix du Christ, de Notre-Dame de Victoire.

Les grands priviléges que Grégoire IX avait accordés à l'Ordre, excitèrent de la jalousie et de l'opposition contre lui. Le Pape donna aux Domicains, ainsi qu'aux Franciscains, par ces priviléges extraordinaires, une autorité et une influence auxquelles le fondateur n'avait pas songé. Ils pouvaient prêcher, confesser où il leur semblait bon, sans être obligés d'en demander l'autorisation aux curés ni aux évêques ; ceux-ci devaient traiter les Dominicains comme des hommes apostoliques. Honorius II créa pour l'Ordre la fonction importante de maître du sacré palais, afin qu'un membre de l'Ordre prêchât les gens de la maison du Pape. Léon X lui confia la censure de tous les livres, de toutes les gravures paraissant à Rome, et le maître du sacré palais a conservé ces fonctions jusqu'à nos jours et continue à être un dominicain.

Une obligation plus grande encore imposée par le Pape aux Dominicains fut de rechercher les erreurs dangereuses, de les mettre au grand jour et de provoquer leur répression. Ce fut Grégoire IX qui chargea le premier de cette difficile poursuite les Dominicains de Toulouse, parce que l'hérésie albigeoise continuait à s'y agiter dans les ténèbres. Le tribunal de l'Inquisition obtint en Espagne une prépondérance immense, et il eut toujours à sa tête un Dominicain.

L'Ordre rendit les plus grands services par le dévouement héroïque de ses membres, qui portèrent l'Evangile dans l'Asie centrale. Une multitude de Dominicains, obéissant aux ordres des Papes, ont été affronter dans ces parages inhospitaliers les privations, le martyre et la mort. Ce furent aussi les Dominicains qui durent gagner à la vérité chrétienne les populations de l'Amérique, lors de sa découverte, et, s'ils ne réussirent pas comme on pouvait l'espérer, ce fut non pas faute de zèle et de prudence de leur part, mais par suite de l'insatiable avarice et de l'effroyable inhumanité des premiers conquérants, auxquels les Dominicains s'opposèrent avec courage, mais sans succès.

Outre le plus profond des penseurs chrétiens, saint Thomas d'Aquin, l'Ordre de Saint-Dominique a produit beaucoup de grands hommes, tels que Albert le Grand, auteur plus fécond même que saint Thomas ; Vincent de Beauvais, dont l'érudition universelle étonne les plus savants ; saint

Antoine, archevêque de Florence; saint Vincent Ferrier, Noël Alexandre et tant d'autres.

L'Ordre avait donné à l'Église, jusqu'au commencement du siècle dernier, quatre Papes, soixante cardinaux, cent cinquante archevêques et plus de huit cents évêques. On y compte un grand nombre de martyrs, quantité de confesseurs canonisés et béatifiés. L'Ordre de Saint-Dominique a subi sans doute les effets de la décadence générale des institutions religieuses dans le siècle dernier, mais aujourd'hui nous le voyons reprendre une vie et une vigueur nouvelles. La France a donné son sang le plus généreux à l'Ordre des Frères Prêcheurs. La restauration de cet Ordre dans toute la pureté de sa discipline primitive, marche de pair avec les progrès de l'Église catholique. Le Père Lacordaire a rouvert la France à Saint-Dominique; « il était important », dit-il, « qu'un peu de ce sang généreux coulât sous le vieil habit de Saint-Dominique ». Depuis lui, les sujets Français abondent dans les maisons religieuses de l'Ordre; plusieurs d'entre eux jettent en ce moment sur lui un vif éclat, et le travail de sa réforme s'accomplit sous la direction d'un Maître-Général Français. Cinq ans seulement après qu'il eut reparu en France, le Tiers Ordre, rétabli par le révérend Père Lacordaire, comptait déjà deux mille frères, et le nombre s'en est considérablement augmenté.

Mais la France ne reparaît pas seule au banquet du saint Patriarche; partout se montre le blanc scapulaire de Saint-Dominique : l'Italie, la Belgique, l'Amérique, l'Angleterre regardent avec admiration la nouvelle naissance de cette impérissable famille, qui suit la fortune de l'Église, et comme elle, ne meurt jamais.

CULTE ET RELIQUES.

Son corps demeura caché durant douze ans dans le sein de la terre; mais enfin il se produisit lui-même, tant par une suave odeur qui s'exhalait de son tombeau, que par les miracles qui s'y faisaient; on remarqua aussi qu'il s'enflait quelquefois visiblement, et puis qu'il se rabaissait; le pape Grégoire IX permit de le lever de terre et de le transférer dans un endroit plus honorable de l'église de Bologne. Ce qui fut fait le 24 mai de l'an 1233, comme il est rapporté dans le martyrologe romain. Enfin, l'année d'après, le 12 juillet, le même Pontife, qui avait eu l'honneur de le mettre en terre, étant informé d'un nombre considérable de miracles qui s'étaient faits et se faisaient tous les jours et en tous les endroits de l'Europe, par son intercession, fit le décret de sa canonisation, mettant sa fête au 5 août, veille de son décès, pour laisser le 6 à la solennité de la Transfiguration; et, depuis, le pape Paul IV l'a encore avancée d'un jour, et l'a mise au 4, afin que le 5 fût libre pour Notre-Dame des Neiges. On enleva, en 1235, de la tombe où on les avait déposées, ses précieuses reliques, et on les conserva dans un cercueil de bois de mélèse. En 1383, son chef fut détaché du corps et mis à part dans un reliquaire d'argent. Cette translation ou élévation de son chef est marquée dans quelques martyrologes au 15 février. En 1473 on lui éleva le somptueux monument qui décore l'église des Dominicains de Bologne.

Nous nous sommes servi, pour compléter cette biographie, de la *Vie de saint Dominique*, par A.-C. Chirat, prêtre du Tiers Ordre de Saint-Dominique, et du *Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique*, par Goschler. — Cf. 1° parmi les *hagiographes :* Surius, le B. Jourdain, le F. Constantin, le P. Humbert, Théodoric de Podio, Barthélemi, Nicolas Trevet, le P. Touron, le P. Jacques Echard, le R. P. Lacordaire, etc.; — 2° parmi les *historiens :* Fleury. *Hist. ecclés.;* Leande Albertus, *de Viris illustribus ;* Flaminius, *de Vita fratrum Ordin. prædic.;* Honorius III et Grégoire IX. *Bulles, Approbations des Constit. de l'Ordre;* Herman et Hélyot, *Hist des Ordres relig.;* M. de Montalembert, *Etude sur le* XIII° *siècle ;* — 3° parmi les *panégyristes :* S. Thomas d'Aquin, *Sermo in festo S. Dominici ;* Guillaume de Paris, Lasclve, Biroat, Duneau, Lejeune, Senault, Du Jarry, Richard l'Avocat, Houdry, Bretteville, Texier, Nouet, Croiset, Anselme, Vivien, Laboissière, Latour.

SAINT EUPHRONE [1] OU EUFROY,

ARCHEVÊQUE DE TOURS ET CONFESSEUR (573).

Euphrone, issu de race sénatoriale, et neveu de saint Grégoire, évêque de Langres (541), embrassa la cléricature dès sa jeunesse et donna l'exemple de toutes les vertus et de toutes les bonnes œuvres. Il succéda à Gonthaire dans le gouvernement de l'Eglise de Tours. Son humilité, sa douceur, son affabilité le firent bien venir de tout le monde.

Il assista au troisième concile de Paris, et convoqua lui-même le deuxième concile de Tours (566), auquel vinrent siéger saint Prétextat de Rouen et saint Germain de Paris, et beaucoup d'autres évêques de ces trois provinces. Un incendie ayant dévoré la plus grande partie de la ville de Tours et toutes ses églises, Euphrone consola ses ouailles malheureuses dans les entrailles d'un bon Pasteur, et sa charité fut leur principal refuge. Deux basiliques furent relevées à ses frais. Il couvrit l'église de Saint-Martin avec des lames d'étain, en quoi il fut aidé par la munificence du roi Clotaire Ier (497-561). Il profita de son crédit auprès du roi Caribert (561-567) pour défendre la ville de Tours contre les exactions des collecteurs d'impôts et pour faire confirmer les immunités de cette ville par l'autorité royale. Il bénit l'oratoire élevé en l'honneur de sainte Maure et de sainte Britte, et fut choisi avec d'autres évêques par le roi d'Austrasie, Sigebert Ier (561-575), pour porter solennellement un morceau de la vraie Croix au monastère de Sainte-Radegonde à Poitiers.

Après avoir brillé par le don des miracles et par celui de prophétie, il rendit son âme à Dieu, étant septuagénaire, et après dix-sept ans d'épiscopat. Son successeur fut l'illustre saint Grégoire de Tours (539-593) que l'Eglise honore le 17 novembre.

Son corps fut enseveli avec honneur dans l'église de Saint-Martin.

Propre de Tours.

Ve JOUR D'AOUT

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sur le mont Esquilin [2], la dédicace de la basilique de NOTRE-DAME DES NEIGES. 366. — Au même lieu, le supplice de vingt-trois bienheureux Martyrs qui, durant la persécution de Dioclétien, furent décapités sur l'ancienne voie Salaria, et enterrés sur le penchant de la colline du Concombre. 304. — A Augsbourg *(Augusta Vindelicorum)*, ville de Bavière, la naissance au ciel de sainte Affre, martyre, qui, de païenne qu'elle était, fut convertie à Jésus-Christ par les instructions de saint Narcisse, évêque; ayant été baptisée avec toute sa maison [3], elle fut

1. *Alias :* Eufroine, Eufraise.

2. Voir, sur le *mont Esquilin,* la note 1 du martyrologe romain du 1er août.

3. On la représente attachée à un arbre au milieu d'un bûcher en feu. — Quand le martyrologe romain dit que sainte Affre fut « baptisée avec toute sa maison », il fait allusion au baptême et au martyre d'Hilarie, sa mère, et de Digne, Eunomie ou Euménie, Eutropie ou Euprépie, ses servantes. Les bourreaux, voyant qu'elles refusaient de sacrifier aux dieux, emplirent le sépulcre de sainte Affre de sarments et d'épines sèches, le fermèrent sur elles, y mirent le feu et se retirèrent. — On voyait autrefois près d'Augsbourg le tombeau de sainte Affre : sur ce tombeau s'élevait une église. Plusieurs translations de ses reliques eurent lieu, en 956, en 1064, etc. — Baillet et P. Cahier.

brûlée pour la foi de Jésus-Christ. 304. — A Ascoli-Piceno, dans la Marche d'Ancône, saint EMYGDE, évêque et martyr, qui, ordonné évêque par saint Marcel, pape, et envoyé en ce lieu pour y prêcher l'Evangile, confessa Jésus-Christ et reçut la couronne du martyre, sous l'empereur Dioclétien. 303 ou 304. — A Antioche, saint Eusigne, soldat, qui, à l'âge de cent dix ans, rappelant à Julien l'Apostat la foi du grand Constantin, sous lequel il avait combattu, et lui reprochant d'avoir renié la piété de ses pères, fut décapité par l'ordre de cet empereur. 362. — De plus, au même endroit, les saints martyrs Cantide, Cantidien et Sobel, Egyptiens. — A Châlons-sur-Marne, saint MEMMIE, citoyen romain, qui fut sacré évêque de cette ville par l'apôtre saint Pierre, et amena à la connaissance des vérités de l'Evangile le peuple qui lui avait été confié. 126. — A Autun, saint CASSIEN, évêque. 330. — A Teano *(Teanum Sidicinum)*, ville d'Italie, dans la Terre-de-Labour, saint Pâris, évêque. Vers 346. — En Angleterre, saint Oswald, roi et martyr, dont le vénérable Bède, prêtre, a décrit les Actes [1]. 642. — Le même jour, sainte Nonne, mère de saint Grégoire de Nazianze [2]. Vers 374.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Cambrai, saint JEAN XIX, confesseur, évêque de Cambrai et d'Arras. 879. — Au diocèse de Viviers, saint VENANCE, évêque de ce siége et confesseur. 544. — A Lobbes, dans les Pays-Bas, saint ABEL, archevêque de Reims, apôtre des provinces belges de Liége et de Hainaut. 751. — A Blois, mémoire de saint VIATRE *(Viator)* de Tremble-Vif, d'abord moine de Micy ou Saint-Mesmin, près d'Orléans, puis solitaire dans les landes de la Sologne *(Secolaunia)*, au diocèse de Blois. Milieu du VIe s. — Au diocèse de Cambrai, saint THIERRY, confesseur, évêque de Cambrai et d'Arras. 862. — A Saintes, saint Frédulfe *(Fredulphus)*, appelé aussi Fridulfe, Froult et Frion, confesseur. La légende (*Bréviaire de Saintes*, de 1542) rapporte qu'un jour un homme, nommé Constantin, ayant besoin de l'outil à l'aide duquel les sauniers réparent leurs marais et recueillent le sel, déroba, pour le façonner à cet usage, le canal des gouttières de la toiture de l'église de Saint-Froult (près de Soubise, sur les rives de l'Océan, non loin de l'embouchure de la Charente). Armé de cet instrument, il se rend à son travail ; mais tout à coup il est frappé de cécité, et on le voit errer, comme dans un labyrinthe, à travers les mille canaux et les aires de son marais. Le châtiment fut salutaire : cet homme ne cessa depuis de venir chaque année à l'église de Saint-Froult implorer son pardon, jusqu'à ce qu'enfin il obtint sa guérison [3]. VIIe ou IXe s. — Au diocèse de Tarbes, translation de saint Savin, confesseur, cité aux martyrologes du 9 et du 11 octobre. Il y avait dans la vallée du Lavedan (Hautes-Pyrénées, arrondissement d'Argelès, aux environs de Lourdes), une abbaye bénédictine *(S. Savinus prope Baregium)* dédiée sous son invocation. Détruit par les Sarrasins, ce monastère fut ensuite restauré et doté par Charlemagne. VIIIe s. — Dans l'ancienne petite ville de Châtres *(Castris)*, aujourd'hui Arpajon, au diocèse de Versailles, et à Corbeil, au même diocèse, saint Yon, prêtre et martyr, disciple de saint Denys l'Aréopagite et apôtre de la vallée de l'Orge (petite rivière de France, dans Seine-et-Oise). Après avoir gouverné plusieurs années l'église qu'il avait fondée dans ce pays, il fut arrêté par les idolâtres et décapité par l'ordre du préfet Julien. Ses reliques se gardent dans l'église de Saint-Clément d'Arpajon et dans celle de Notre-Dame de Corbeil. Il est nommé le 22 septembre au martyrologe romain. IIIe s. — Au diocèse d'Autun, mémoire de saint Memmie,

1. Oswald est célèbre par la victoire qu'il remporta sur Cadwalla, roi des Bretons, qui s'était jeté sur le pays des Northumbres, et par la *croix* de bois qu'il planta sur le champ de bataille et devant laquelle il fit prier ses soldats pour demander à Dieu le succès de ses armes. Cette croix devint depuis très-célèbre. Bède dit que de son temps on en coupait de petits morceaux qu'on faisait infuser dans de l'eau, et que les malades qui buvaient de cette eau ou sur lesquels on en jetait par forme d'aspersion, recouvraient la santé. Oswald périt dans une bataille que lui livra Penda, roi de Mercie. Sa tête fut envoyée à Lindisfarne. En 1104, cette tête fut renfermée dans la châsse où était le corps de saint Cuthbert, et transférée à Durham. Le bras droit du Saint se gardait anciennement à Bamburgh. Le reste de son corps fut donné au monastère de Bardney, au comté de Lincoln ; en 910, ces reliques furent transférées à Glocester, où l'on voit le monument élevé à la gloire de saint Oswald, dans l'église Saint-Pierre ; en 1221, une partie de ces précieux restes fut portée à l'abbaye de Berg-Saint-Winoc (Nord), où elles furent brûlées par les Calvinistes. — Alban Butler.

2. On peut lire quelques détails sur sainte Nonne et sur saint Grégoire, son mari, dans la vie de son fils saint Grégoire de Nazianze, docteur de l'Eglise et archevêque de Constantinople, que nous avons donnée au 9 mai, t. v, p. 409.

3. La question de savoir s'il y a eu deux Frédulfe, l'un confesseur non pontife et l'autre évêque de Saintes, est fort débattue. Jusqu'à ce que les savants hagiographes et les critiques judicieux du diocèse de La Rochelle et Saintes aient parfaitement élucidé la question, nous nous rangeons à l'avis de M. l'abbé Grasilier, de Saintes, et nous disons : C'est peut-être à tort qu'on a confondu le saint personnage qui nous occupe avec l'évêque de Saintes Frédulfe ou Fréculfe, qui assistait aux conciles de Soissons en 862 et à celui de Pistes en 864 ; d'un autre côté, on ne paraît pas plus fondé à admettre deux Saints du même nom, l'un pontife, l'autre simple confesseur.

premier évêque de Châlons-sur-Marne, cité au martyrologe romain de ce jour. 126. — Au diocèse de Saint-Flour, dédicace de Notre-Dame des Neiges, et anniversaire de la délivrance, par le secours de Marie, de la ville d'Aurillac (Cantal), assiégée par les hérétiques. — Au diocèse de Paris, fête de saint Yon, et mémoire de saint Memmie, cités plus haut. — A Orléans, le bienheureux ROGER LE FORT, soixante-quinzième évêque de ce siége et confesseur. 1367. — Au diocèse de Bourges, saint Viatre de Tremble-Vif, cité plus haut. — A Malines (Belgique), au couvent des Carmes, anniversaire de l'apparition de la très-sainte Vierge au milieu de tous les frères assemblés. 1288. — A Petite-Forêt-de-Raismes (Nord, arrondissement de Valenciennes, canton de Saint-Amand-les-Eaux), au diocèse de Lille, Notre-Dame de Bonne-Espérance, pèlerinage qui doit son origine au collége des Jésuites de Valenciennes dont les élèves placèrent une statue de Marie au bois de Raismes. Ce sanctuaire fut détruit en 93 ; dans ces derniers temps, le curé de la paroisse y a fait élever une chapelle sous le même titre de Notre-Dame de Bonne-Espérance. 1625. — A Châlons-sur-Marne, sainte Pome, vierge, sœur de saint Memmie, premier évêque de ce siége, nommé au martyrologe romain d'aujourd'hui. Comme on fait plus particulièrement la fête de cette Vierge au 8 août, nous donnerons sa vie à ce jour.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — Sainte Nonne, mère de saint Grégoire de Nazianze, de l'Ordre de Saint-Basile. Vers 374.

Martyrologe des Prémontrés. — A Rome, sur le mont Esquilin, dédicace de la basilique de Sainte-Marie-aux-Neiges. 366. — Le même jour, apparition de la bienheureuse Vierge Marie, qui montra à saint Norbert l'habit blanc de l'Institut de Prémontré dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste. XIIe s.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Rome, dédicace, par le pape Pie IV, de l'église de Notre-Dame des Anges. Cette église, qui faisait autrefois partie des thermes ou bains de Dioclétien, fut érigée en titre de cardinal, gratifiée de plusieurs indulgences, et donnée par le même Pape aux Chartreux, qu'il tira de leur monastère de Rome dit Sainte-Croix de Jérusalem, où sont aujourd'hui, en leur place, des religieux de l'Ordre de Cîteaux. 1561. — A Augsbourg, ville de Bavière, saint Afre et ses compagnons, martyrs. D'après la tradition, saint Afre était l'oncle de sainte Affre d'Augsbourg, citée au martyrologe romain de ce jour. Comme elle, il fut converti par l'évêque espagnol saint Narcisse, ainsi que beaucoup de païens, ses compagnons. On ne célèbre guère sa fête que depuis le XIIe siècle. 304. — A Galatz *(Axiopolis)*, ville de Moldavie, sur le Danube, les saints martyrs Hirénée, Eracle et Datie, cités par saint Jérôme. — Les saints martyrs Florian et Filistin, cités par saint Jérôme sans plus de détails. — Dans l'ancienne ville de Septempeda, sur les ruines de laquelle s'élève aujourd'hui San-Severino *(Septempeda nova)*, dans la Marche d'Ancône, sainte Marguerite, veuve, surnommée *la Déchaussée*, parce qu'elle poussait l'austérité jusqu'à ne jamais se servir de chaussures. Les Bollandistes rapportent que son mari la traitait avec inhumanité, parce que, ne portant pas de chaussures, par esprit de mortification, on la prenait pour une mendiante et une vagabonde ; mais que notre Sainte obtint par ses prières que son mari la vit chaussée, bien qu'en réalité elle ne le fût pas. Ils rapportent aussi le fait suivant : Marguerite allait très-souvent dans un pays voisin de Septempeda pour confesser ses fautes à un Père de l'Ordre de Saint-Dominique; son mari trouvait mauvais que sa femme s'absentât si fréquemment et négligeât par là même les soins de son ménage. Or, pour laisser libre carrière à la pieuse servante de Jésus-Christ, un ange, prenant la forme et les airs de Marguerite, vaquait lui-même dans sa maison au soins du ménage, et ôtait ainsi tout prétexte à la mauvaise humeur du mari. Notre Sainte mourut septuagénaire ; on vit, après sa mort, qu'elle portait continuellement un clou enfoncé dans chacun de ses talons, et sous ses vêtements un cilice des plus rudes. Son corps se garde encore aujourd'hui à San-Severino. Le martyrologe romain la nomme au 27 août. 1395.

SAINT MEMMIE [1], CONFESSEUR,

PREMIER ÉVÊQUE ET APOTRE DE CHALONS-SUR-MARNE.

126. — Pape : Saint Sixte Ier — Empereur romain : Adrien.

Christum sequi voluit ; contemnenda docuit hæc corrupta.
Il voulut suivre le Christ, et apprit à mépriser les choses corrompues du monde.
Prose de saint Memmie.

Ce très-digne prélat était Romain, et de l'illustre famille des Memmius, laquelle, au temps de la souveraineté de cette ville, lui a donné un grand nombre de sénateurs, de consuls, de généraux d'armée et de savants orateurs. Il vint au monde sous l'empire de Tibère, et fut élevé par ses parents dans le culte des faux dieux, la seule religion qu'ils reconnaissaient. Mais saint Pierre étant venu à Rome sous le règne de Claude, pour y annoncer l'Evangile de Jésus-Christ, il fut un des premiers qui ouvrit les yeux à la vérité et qui détesta la superstition de l'idolâtrie pour entrer dans le sein de l'Eglise chrétienne. Le Baptême lui fut conféré par cet Apôtre, qui eut une joie extraordinaire de voir un homme de cette qualité, et allié aux premiers personnages de l'empire, se soumettre au joug de la divine Majesté, et faire profession publique d'être le disciple de l'Homme-Dieu crucifié.

La foi ayant jeté de profondes racines dans son cœur, et l'amour de Dieu l'embrasant toujours de plus en plus, le même Apôtre le jugea digne d'être le ministre de la doctrine du ciel, et d'aller porter l'Évangile aux Gentils; ainsi, il l'ordonna prêtre et évêque, et l'envoya dans les Gaules, avec Donatien, diacre, et Domitien, sous-diacre. L'humilité de Memmie lui persuadait qu'il n'était pas capable d'un si grand ministère, et qu'il devait plutôt demeurer à la suite de saint Pierre, pour profiter de ses instructions et de ses exemples, que d'entreprendre lui-même la conversion des infidèles, du nombre desquels il était deux ou trois ans auparavant; mais la charité et l'obéissance l'emportèrent dans son esprit sur ces sentiments d'humilité; ainsi, plein de zèle et d'ardeur pour la conquête des âmes, il partit joyeusement de Rome avec les deux saints compagnons que l'Apôtre lui avait donnés. Cependant, comme il fallait qu'il fût éprouvé, afin que sa vertu devînt plus solide et que sa fidélité parût avec plus d'éclat, à peine fut-il à vingt milles de la ville, que Domitien, son sous-diacre, fut saisi d'une fièvre violente qui l'enleva de ce monde. Cet accident troubla un peu ce nouveau missionnaire, et il crut qu'étant encore si près de Rome, il devait retourner sur ses pas pour en informer saint Pierre, afin qu'il lui donnât un autre compagnon, ou qu'il remît la mission à une autre fois, selon qu'il le jugerait le plus à propos.

Saint Pierre le consola dans sa douleur, et l'anima à la persévérance, et, comme il avait entre les mains les clefs de la santé et de la maladie, de la

1. *Alias :* Menge, Memje, Memmius, Meinge, Mémy.

vie et de la mort, aussi bien que la puissance de lier et de délier les pécheurs, il prit quelques filets de la frange de son manteau, et, les lui donnant, il dit : « Allez, mettez cela sur le corps du défunt ; Dieu lui rendra la vie, et il deviendra, avec vous, un excellent ouvrier de l'Evangile ». Memmie ne douta point de la vérité de cette promesse, il prit ce morceau de frange et partit sur-le-champ avec son diacre, Donatien, qui était revenu avec lui. Dès qu'il fut arrivé au lieu où il avait laissé le mort, il lui appliqua la relique du saint Apôtre, et, à l'instant même, ce mort ressuscita, et n'ayant plus aucun reste d'incommodité, il fut en état de continuer son voyage.

Ce grand miracle inspira un nouveau courage à notre saint Évêque, et dissipa toutes les craintes que la vue de sa faiblesse et de son peu d'expérience lui donnait auparavant ; il traversa tout le reste de l'Italie avec la Gaule cisalpine, et, ayant passé les monts, il vint par la Bourgogne, en Champagne et aux environs de Châlons. Son voyage fut accompagné partout de nouveaux prodiges : il guérit de tous côtés des aveugles, des muets, des estropiés et des malades affligés des fièvres, et, enfin, nulle infirmité corporelle ne pouvait résister à la puissance que son maître saint Pierre, après Jésus-Christ, lui avait communiquée. Lorsqu'il se vit auprès de Châlons, il apprit, par l'inspiration du ciel, que c'était là le terme de ses courses, et qu'il était appelé à la conversion de ce peuple. Il entra donc dans la ville et commença à y prêcher avec une vigueur apostolique contre la superstition du paganisme, qui, en adorant plusieurs dieux, détruisait entièrement l'essence et la propriété de la Divinité, qui ne peut être qu'une. Son diacre et son sous-diacre travaillèrent, de leur côté, à gagner quelque chose sur ces idolâtres ; mais, le temps de leur conversion n'étant pas encore venu, tous les efforts de ces saints prédicateurs furent inutiles. Ils se virent même contraints de sortir de Châlons par la mutinerie du peuple, qui, ne pouvant pas souffrir qu'on parlât contre les divinités qu'il avait coutume d'adorer, les en chassa honteusement, et avec menace de les faire mourir d'une manière très-cruelle si on les rencontrait encore au dedans des murs.

Saint Memmie connut alors que le changement de ces aveugles devait être le fruit de ses prières et de ses larmes, et qu'il fallait qu'il méritât un bon succès à sa prédication, en s'affligeant lui-même pour ceux qu'il voulait convertir. Ainsi, ayant trouvé à une lieue de la ville une forêt, appelée Bruxerre[1], que son silence et sa solitude rendaient propre aux exercices de l'homme intérieur, il s'y retira avec ses compagnons ; et s'y étant fait un petit logement champêtre avec des branches d'arbres, il y commença la vie que les anachorètes ont depuis menée dans les déserts. Il y déplorait à tous moments la misère et l'endurcissement des païens qui refusaient la lumière que la bonté de Dieu leur envoyait ; il y faisait de grandes instances à cette infinie Miséricorde, afin qu'il lui plût toucher enfin leurs cœurs pour les faire entrer dans les voies du salut éternel ; et pour obtenir plus promptement ce qu'il demandait, il accompagnait ses prières de veilles, de jeûnes et de beaucoup d'autres macérations que son zèle et l'amour du prochain lui inspiraient.

Dieu exauça enfin ses désirs. Plusieurs personnes informées du don qu'il avait de rendre la santé aux malades, eurent recours à lui, et implorèrent son assistance. Il les reçut avec bienveillance, et les délivra des incommo-

1. Dans la suite on l'a appelée de la Boissière, et plus tard du Bauchet

dités dont ils étaient affligés. La guérison de ces premiers en attira d'autres à son désert, pour recevoir la même grâce, et il la leur accorda aussi ; et, par ce moyen, il devint en peu de temps l'asile de tous les malheureux du pays. Il arriva, en ce même temps, qu'un jeune noble, nommé Lampas, fils du gouverneur de la province pour les Romains, ayant poussé son cheval sur le pont de la Marne, appelé le pont de Nau, fut jeté dedans, et, ne pouvant être secouru, y périt misérablement. Un accident si funeste mit son père au désespoir, et l'on ne trouva point d'autre moyen pour le consoler, que d'appeler auprès de lui notre saint Evêque, dont la réputation volait déjà partout. Le serviteur de Dieu vit bien que la grâce se voulait servir de cette occasion pour commencer à faire fructifier sa parole dans cette ville; ainsi, sans se faire trop prier, il vint au plus tôt trouver le gouverneur. La consternation où celui-ci était le rendait incapable d'entendre de longs discours : aussi notre Saint n'était pas de ces consolateurs que Job appelle *verbosos*, « grands parleurs ». Il ne lui dit qu'un mot, mais un mot qui lui rendit la vie du cœur, avant que de rendre celle du corps à son fils : « Ne vous affligez point », lui dit-il, « le Seigneur tout-puissant qui m'a envoyé, et qui est lui seul le Dieu du ciel et de la terre, ressuscitera votre fils, et vous le remettra entre les mains en pleine santé ». Cette promesse était bien nouvelle pour des païens qui n'avaient jamais entendu parler de résurrection, et qui, selon les principes de la philosophie des Gentils, la croyaient entièrement impossible. Cependant ils virent, de leurs propres yeux, l'exécution de ce que le saint Prélat leur avait promis : il se fit présenter le corps du défunt, et, par la vertu du signe de la croix, il le remit dans l'état où il était avant sa chute. C'est en mémoire de ce prodige que l'on fait tous les ans, à Châlons, le lendemain de la Pentecôte, une procession solennelle, dans laquelle la châsse de saint Memmie est portée sur le pont de Nau; jadis on l'y encensait. Aujourd'hui cela n'a plus lieu. Mais quand la châsse est arrivée en cet endroit, l'évêque ou le dignitaire qui préside entonne le *Te Deum*, dont on continue le chant en se rendant à la cathédrale.

Un miracle si éclatant ne changea pas seulement l'esprit du gouverneur, mais aussi celui de tous les habitants qui en entendirent parler. Ils se repentirent d'avoir chassé de leur enceinte un homme aussi admirable et à qui la mort obéissait comme à son souverain. Ils le vinrent eux-mêmes prier d'y rentrer et de leur faire part de la doctrine céleste qu'il était venu leur apporter. Saint Memmie eut une joie merveilleuse de cette conversion ; et, étant toujours accompagné de son sous-diacre, il reprit le chemin de la ville dont on lui ouvrit glorieusement les portes. A son entrée, il rendit la vue à trois aveugles qui se vinrent présenter devant lui ; il guérit aussi trois lépreux, et chassa le démon du corps d'un homme possédé. Pour conserver la mémoire de ces deux miracles, on a fait élever, à l'endroit même où ils furent opérés, une grande croix qui a donné le nom à la porte de cette contrée. On l'appelle depuis cette époque la *porte Sainte-Croix*. On a donné le même nom à la rue.

Les habitants, admirant de plus en plus les mérites du serviteur de Dieu, l'accablèrent de respect et d'affection ; le gouverneur le pria fort instamment de prendre logement dans son palais ; mais il leur dit « que l'unique chose qu'il attendait d'eux et qui lui pouvait donner quelque satisfaction, était qu'ils reconnussent la vérité qu'il leur annonçait, qu'ils renversassent leurs idoles, qu'ils démolissent leurs temples profanes où ils avaient commis tant d'abominations, et qu'ils reçussent dans leur cœur la foi de Jésus-Christ ». Ils écoutèrent assez volontiers cette proposition, et le Saint, qui

voulait laisser à la grâce du Sauveur le temps de disposer entièrement leurs esprits à un changement si surprenant, s'en retourna le soir dans la solitude d'où il était venu. Son absence ne fit qu'augmenter le désir de le posséder; les habitants, ne pouvant souffrir que leur ville fût privée du divin prédicateur qui avait entre ses mains le remède à tous leurs maux corporels et spirituels, vinrent en foule, dès le lendemain, à son désert pour le prier d'y revenir. Ils lui protestèrent qu'ils renonceraient entièrement au culte de leurs fausses divinités, et lui offrirent même un de leurs temples pour être purifié et changé en une église chrétienne. Le Saint, voyant leur dévotion, rentra dans Châlons pour la troisième fois, et ayant purifié ce lieu d'abomination par les cérémonies ecclésiastiques, il le dédia sous le nom de Saint-Pierre du Mont, bien que saint Pierre fut encore vivant, comme saint Savinien l'a fait depuis à Sens, et saint Clément à Metz. Ce fut alors qu'il commença à instruire tout de bon ces idolâtres sur tous les points de notre religion; il le fit avec un tel succès, que le gouverneur, avec sa femme et son fils, et la plupart des habitants, reçurent le Baptême de ses mains et de celles de son sous-diacre.

Depuis ce temps-là, sa vie ne fut plus qu'une suite continuelle de miracles qui se succédaient les uns aux autres. Il délivra encore un énergumène, il guérit un boiteux par l'imposition de ses mains, et rendit l'usage des membres à un paralytique, en lui disant ces paroles de saint Pierre : « Je n'ai ni or ni argent; mais je te donne ce qui est en mon pouvoir. Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche ». Il s'appliqua en même temps à policer les mœurs de ces nouveaux chrétiens, à les défaire peu à peu des mauvaises coutumes qu'ils avaient retenues du paganisme, à leur faire goûter les maximes solides de l'Evangile et à en faire de parfaits disciples de Jésus-Christ par le mépris des choses temporelles et le désir des biens éternels.

Memmie et ses deux compagnons ne peuvent plus suffire à leur sublime ministère. La moisson devient sans cesse plus abondante. Il faut songer à se donner de dignes coopérateurs.

Le saint Pontife, par une profonde sagesse, ne demande point à Pierre de nouveaux ouvriers. Il croit que pour assurer la perpétuité de la foi dans Châlons, pour l'y affermir à jamais et l'implanter jusque dans les entrailles des habitants, il doit chercher parmi eux ses coopérateurs. Il choisit des jeunes gens de la ville même, dans lesquels il découvre d'heureuses dispositions, qui tiennent par mille liens à la masse du peuple : par leur naissance, leurs parents, leurs alliés, leurs amis, leurs mœurs, leur langage. Par là ils sont infiniment plus propres à exercer une puissante influence, et si la persécution les éloignait momentanément de leur pays natal, ils y reviendraient bientôt par la force de la nature. Memmie en forme un collége de clercs, qu'il établit dans la solitude de Buxerre. Là, loin du monde, et sous les yeux de Dieu seul, il les instruit avec plus de soin de la doctrine du salut, les exerce à la pratique des vertus chrétiennes, dont on n'a pas d'exemple dans toute l'antiquité, et les forme aux fonctions du ministère sacré. Quand il les juge suffisamment préparés, il leur impose les mains, et ordonne les uns sous-diacres, les autres diacres, ceux-ci prêtres.

Pour assigner à chacun la portion du troupeau qu'il doit paître de paroles et d'exemples, il institue dans Châlons sept titres ou paroisses, indépendamment des deux temples qu'il avait déjà dédiés au vrai Dieu, savoir : quatre dans la cité, et les trois autres dans le faubourg ou la grande

île et dans les bourgs, où il commit sept prêtres et autant de diacres, à l'instar de Rome.

Le premier de ces titres, qui est à côté de Saint-Pierre au Mont, fut nommé mère église, église baptismale, ou baptistaire, en l'honneur de saint Jean-Baptiste, précurseur de Jésus-Christ.

On ne baptisait anciennement que dans cette église. C'était l'évêque qui remplissait lui-même cette fonction les veilles de Pâques et de Pentecôte. Pendant le cours de l'année, quand il y avait nécessité urgente de baptiser, le prêtre de chaque paroisse se rendait dans cette même église, et y conférait le baptême à ceux qui étaient sous sa charge.

Le second titre fut dédié en l'honneur de la bienheureuse Marie en Vaux, où il y avait une chapelle souterraine, dans laquelle on adorait la statue de la Vierge qui devait enfanter.

Le troisième titre fut celui de Sainte-Croix, que l'on dit avoir été cette ancienne église qui, tombée en ruines, fut rétablie et a porté depuis le nom de Saint-Eloi. Néanmoins la rue conserve encore le nom de Sainte-Croix, tant par rapport à cette église, qu'à l'occasion de la belle croix que les Châlonnais firent ériger à l'entrée de cette rue, au même endroit que saint Memmie rendit la vue à trois aveugles.

Le quatrième titre fut consacré en l'honneur de saint Jacques. C'est toute la contrée qu'on appelle maintenant paroisse Saint-Loup. Voilà les quatre titres qui étaient dans la cité, ou la ville.

Le cinquième titre fut établi dans la grande île ou le faubourg du château du marché, qu'on appelait en latin *suburbium, seu macelli castrum.* Il fut dédié en l'honneur de saint André. Il portera plus tard le nom d'un autre saint. Cependant saint André restera toujours patron primitif. Son étendue commençait au pont de Mau et se terminait à celui de Nau. Ce faubourg était autrefois habité en grande partie par des marchands.

Le sixième titre, qu'institua Memmie, était dans le bourg de Nau, et eut pour église paroissiale Sainte-Madeleine. C'était toute la contrée qu'on appela paroisse de la Trinité. Elle comprenait dans son étendue toutes les rues et maisons qui sont depuis le pont de Nau jusqu'à celui de la Marne.

Là s'élevaient plusieurs monuments fort anciens, le temple des sibylles, le collége des druides et l'échevinage, ou le prétoire où ils rendaient la justice. C'est là qu'on construira plus tard le plus beau monument de Châlons.

Enfin le septième titre fut fixé à une église bâtie dans le bourg de Marne, qui porta le nom des Saints-Innocents, et ensuite celui de Saint-Sulpice.

Ces sept églises ou paroisses étaient desservies par sept prêtres et autant de diacres. Le doyen de ces prêtres était attaché à l'église Saint-Jean, comme la première paroisse ; il se nommait *archiprêtre.* Il était chef et supérieur des six autres. De même le doyen des diacres était à la tête des diacres et s'appelait *archidiacre.* Le service des prêtres s'étendait sur le spirituel ; celui des diacres sur les nécessités temporelles des vieillards, pupilles, pauvres et malades ou infirmes.

Cet archiprêtre et cet archidiacre n'avaient d'autorité que dans l'intérieur de la ville et dans les faubourgs de Châlons.

Quant à Memmie, il se réserva la basilique de *Saint-Pierre aux Monts.* Là il rassemblait tous les chrétiens, qui venaient y rendre au vrai Dieu un culte libre et pur, et entendre la parole de vie qui coulait de sa bouche comme un fleuve de miel. C'est là le berceau de la religion chrétienne dans

Châlons, et le siége primitif de l'évêché. La foi s'étant étendue de plus en plus, l'église Saint-Pierre devint dans la suite trop petite pour contenir tout le peuple. De là l'origine de la cathédrale.

Lorsque Memmie eut ainsi organisé l'administration spirituelle de Châlons, et qu'il se fut déchargé sur un clergé indigène, jeune et plein d'ardeur, du fardeau qui l'accablait, il ne songea point à goûter quelque repos. Il trouva de nouveaux et de plus nombreux aliments à son zèle. Il porta ses regards sur les campagnes voisines, qui formaient la cité de Châlons, et qui étaient encore couvertes des ombres de la mort.

Pour leur porter plus promptement les lumières de la foi, il les partagea également en paroisses, et établit un archiprêtre et un archidiacre dans les chefs-lieux des différents districts.

Le chef-lieu était toujours désigné par ce mot latin *pagus*, et c'était toujours un fief considérable, souvent un comté. *Pagus* et *comitatus* sont quelquefois synonymes dans nos anciens monuments ; chaque chef-lieu ou *pagus* avait son gouverneur ou comte, suivant les capitulaires de Charles le Chauve, en 853.

Memmie divisa son diocèse en quatre chefs-lieux, dont voici les noms : *Perthisius pagus*, Perthes, *Stadiensis pagus*, Astenay, qui prit plus tard le nom de Sainte-Ménehould, *Vertudisus pagus*, Vertus, et *Camisiciacus pagus*, Cheminon.

L'archiprêtre rural ou centurion était à la tête de cent prêtres ou de dix dizaines de prêtres ; l'archidiacre rural avait sous lui le même nombre de diacres.

Le doyen, sous les ordres de l'archiprêtre, surveillait dix prêtres dans son district. Il résidait ordinairement dans un bourg, *vicus*.

Le titre d'archiprêtre a successivement fait place à celui d'archidiacre, qui seul a subsisté jusqu'à l'anéantissement de toute administration civile et religieuse en 1793.

Memmie ne se contente pas de partager ainsi son diocèse en quatre archiprêtrés, il s'empresse d'y aller lui-même prêcher l'Evangile.

Etant Romain, Memmie n'eut rien de plus pressé que de visiter les soldats romains, ses compatriotes, qui étaient établis à Vitry, et de déployer tout son zèle pour les tirer des ténèbres de la gentilité. Touchés de ses discours, de ses vertus et de ses miracles, les légionnaires renoncèrent aux idoles, purifièrent leur temple et le consacrèrent au vrai Dieu.

Les habitants de Vitry furent tellement pénétrés de reconnaissance pour le don inestimable de la foi qu'il leur avait apporté, d'admiration pour ses vertus et de confiance en son pouvoir auprès de Dieu, qu'ils mirent leur église sous son invocation.

Le Perthois avait alors pour capitale Perthes, qui était une cité fort considérable, qui donnait son nom à la province, et était comme le présidial où l'on apportait toutes les causes du pays. Perthes avait pour gouverneur un seigneur nommé Athila. Memmie se rend dans cette ville, et y annonce l'Evangile avec tant de fruit, que le seigneur lui cède en pur don son palais même, afin d'y établir des clercs pour y célébrer les saints mystères, et leur assigne plusieurs terres pour leur entretien.

Memmie, pour donner aux païens convertis les moyens de remplir les devoirs qu'impose la religion divine qu'ils ont embrassée, consacre dans le palais même qu'Athila lui avait cédé, une église qu'il dédie sous l'invocation de Marie, la reine des Anges, à laquelle il a une singulière dévotion. Il fait venir de son collége de Buxerre des clercs qu'il ordonne prêtres, les

charge de maintenir dans la foi ce nouveau peuple, leur donne pour pourvoir à leurs besoins les terres que le seigneur de Perthes lui a concédées, et met à leur tête Léger (Leodegarius), son disciple le plus distingué par la sainteté de sa vie, par son zèle pour la religion, et même par ses miracles. Léger fut le premier archiprêtre rural.

L'infatigable Pontife travailla avec autant de zèle et de fruit à la conversion des trois autres archiprêtrés, de Joinville, d'Astenay, qu'on nomma plus tard Sainte-Ménehould, et de Vertus. Sa renommée préparait partout les voies ; il n'avait plus qu'à se présenter pour recueillir une abondante moisson.

Memmie traversa heureusement l'époque fort orageuse du règne de Néron, où trois membres de sa famille eurent la gloire de sceller leur foi de leur sang. Comme le gouverneur de Châlons et les habitants ainsi que les peuples circonvoisins étaient chrétiens, il ne se trouva personne pour exécuter les ordres sanguinaires du tyran.

Pendant cette tourmente terrible, Memmie, sans modérer son zèle, prit cependant les précautions que la prudence peut inspirer. Si Memmie parvint à échapper à la persécution, il ne put éviter un grand malheur, qui lui fut extrêmement sensible, et qui servit à faire éclater davantage sa vertu.

Lampas, gouverneur de Châlons, avec lequel il était lié par des liens si doux, exhala entre ses bras son dernier soupir, et alla recevoir la récompense de ses bonnes œuvres. Il ne lui fut pas donné de le ressusciter une seconde fois. Tout le peuple pleura un gouverneur si excellent. Memmie lui rendit les honneurs funèbres qui étaient dus à son rang, surtout à ses mérites. Il avait destiné un lieu particulier pour enterrer les chrétiens. Mais il ne voulut pas que Lampas fût inhumé dans le cimetière commun ; il lui éleva un tombeau magnifique sur un coteau. Il y a encore dans le voisinage de Châlons une contrée nommée le *mont Lampas*, et là est un lieu dit le *Mausolée*. On y trouva, en 1837, des médailles et des débris antiques.

Memmie, après trente ans d'épiscopat, voulut remplir un grand devoir. Il alla à Rome, en l'an 96, pour rendre compte de l'administration de son diocèse au chef visible de l'Eglise, qui était saint Clément, troisième successeur de saint Pierre, se retremper au centre de l'unité catholique, se réchauffer au foyer du zèle apostolique, et même se décharger du fardeau qui pesait trop sur ses épaules affaiblies par l'âge. Mais le saint Pontife de la ville éternelle est satisfait de ses immenses travaux, et le renvoie à Châlons pour les continuer avec une nouvelle ardeur. Il lui donne même une mission plus étendue ; il le charge d'aller évangéliser les nations voisines, qui sont encore assises à l'ombre de la mort.

C'est cette seconde mission que quelques auteurs ont prise pour la première.

Memmie revient à Châlons embrasé d'un zèle plus ardent pour le salut des âmes, et revêtu de plus grands pouvoirs. Il ne se contente plus d'annoncer l'Evangile dans la province, qui d'abord avait été commise à ses soins; il pousse plus loin ses courses apostoliques.

Il prêché la foi aux peuples voisins de la forêt des Ardennes et sur les bords de la Meuse. Près de Sedan est un endroit où son nom est resté et qu'on nomme *Saint-Menge*. Loin de chercher les douceurs du repos, il court sans cesse au-devant de nouvelles fatigues. Les dangers et les obstacles semblent se multiplier sous ses pas ; mais son zèle s'enflamme de plus en plus. Comme il voudrait porter le flambeau de la foi jusqu'aux extrémi

tés de l'univers, et s'immoler mille fois pour le salut de ses frères ! Il parcourt le diocèse de Langres, et obtient partout des fruits abondants de salut. Cet apôtre infatigable s'avance, en 120, jusque dans le pays de Liége, annonce la bonne nouvelle dans la ville qu'il convertit, et où il consacre à Dieu un temple sous le nom et la protection du premier martyr, saint Etienne.

Quand il eut affermi cette ville dans la foi, il y laissa quelques-uns de ses disciples pour continuer l'œuvre qu'il avait si heureusement commencée, et revint à Châlons.

Quelques auteurs prétendent qu'il alla prêcher l'Evangile jusque dans l'Espagne, où son nom est en vénération.

Il n'y avait point de vertus qui n'éclatassent admirablement dans saint Memmie. Il avait une foi constante et inébranlable, une confiance en Dieu que nulle adversité ne pouvait affaiblir, une charité parfaite et très-pure qui lui faisait regarder en toute chose les intérêts de la gloire de Jésus-Christ. Il aimait l'oraison et la solitude, et, lorsqu'il avait passé les journées entières à prêcher les idolâtres, à instruire les nouveaux fidèles, à administrer les sacrements du Baptême et de la Confirmation, et à célébrer publiquement les saints Mystères, il s'y retirait avec empressement, afin de puiser, dans la prière et la communication avec Dieu, des forces surnaturelles pour continuer saintement ses fonctions, sans en recevoir de préjudice pour son propre avancement spirituel. Dans ces exercices de piété. Il arriva jusqu'à une extrême vieillesse, puisqu'on assure qu'il avait trente-deux ans lorsqu'il reçut la consécration épiscopale, et qu'il n'a pas été évêque moins de quatre-vingts ans. Voyant donc que la fin de sa vie était proche, et que sa faiblesse ne lui permettait plus de s'acquitter de ses fonctions, il se déchargea de son évêché et du fardeau de son église sur Donatien, son ancien diacre, qu'il désigna pour son successeur. Le trésor qu'il lui légua n'était pas considérable : il ne consistait qu'en une crosse de bois et quelques autres ornements de même valeur; mais il lui laissa, en compensation, des exemples admirables de vertu, qui servirent à consommer la sainteté qu'il possédait déjà dans un excellent degré. Enfin, il rendit son âme à Dieu de la manière qu'on pouvait attendre d'un si grand serviteur de Jésus-Christ. Ce fut en l'année 126, sous le pontificat de Sixte Ier et l'empire d'Adrien.

Son corps sacré fut inhumé dans son oratoire de Buxerre, qu'il n'avait jamais abandonné durant toute sa vie, et, comme il se fit beaucoup de miracles à son tombeau, les chrétiens de Châlons, qui étaient ses enfants en Jésus-Christ, y firent bâtir une fort belle église sous le nom de l'Apôtre saint Pierre, à qui ils étaient redevables de leur propre apôtre. Depuis, les miracles ayant continué, et le pèlerinage de saint Memmie étant devenu fort célèbre, cette église changea de nom, et prit celui du même saint Memmie ou Menge.

CULTE ET RELIQUES.

L'an 633, il arriva, à Châlons et aux environs, une si grande sécheresse, que toutes les eaux étaient taries, et que la terre était réduite à une stérilité extrême. On eut recours à Dieu, par l'intercession de saint Memmie et, le 5 du mois de mai, à la pointe du jour, environ sur les quatre heures, la terre, où l'église est bâtie et où le saint corps est enterré, s'entr'ouvrit d'elle-même en forme de puits de quarante pieds de profondeur. Ce prodige ne causa pas peu d'étonnement à tout le peuple ; mais l'eau qui rejaillit incontinent après par-dessus cette ouverture, et qui trempa la terre tout à l'entour, donna un nouveau sujet d'admiration et un désir de savoir la cause de cette

merveille. On creusa donc à côté du puits miraculeux, et l'on trouva que cette source venait du cercueil de notre saint évêque, qui était plein d'une eau fort claire, et renfermait ses ossements sacrés, non plus couverts de peau et de chair, mais si bien joints ensemble, et dans une si belle disposition, qu'il était évident qu'ils ne s'étaient pas conservés en cet état sans une protection particulière de la divine Providence. Alors tous les assistants, après avoir crié quelque temps *miracle*, firent des prières à Dieu en action de grâce de la faveur qu'ils venaient de recevoir de sa miséricorde.

Plusieurs miracles ont été faits à cet admirable sépulcre : car les énergumènes y ont été délivrés, les aveugles éclairés, les malades guéris, et toutes sortes de malheureux soulagés. Saint Grégoire de Tours rapporte, dans le livre de la *Gloire des Confesseurs*, qu'il a été témoin de la vertu de saint Memmie en la personne d'un de ses domestiques, qui, faisant voyage à sa suite, fut arrêté à Châlons par une fièvre violente, accompagnée de vomissements et d'autres symptômes fâcheux. Son maître vint prier pour lui au sépulcre de ce bienheureux évêque, et, la nuit même, le malade se trouva parfaitement guéri : de sorte qu'il se leva le matin en parfaite santé.

Le collége de clercs, fondé par saint Memmie, devint une communauté religieuse autour de laquelle des habitations vinrent se grouper. Nous pensons que c'est là l'origine de l'abbaye et du village de Saint-Memmie. L'abbaye fut détruite, en 855, par les Normands, ainsi que son église. On reconstruisit l'une et l'autre, mais l'église était plus petite. C'est probablement celle que l'on voit encore aujourd'hui à côté du tombeau de saint Memmie. En 868, Charles le Chauve donna ordre d'ouvrir le sépulcre et de lever de terre le corps de saint Memmie. En 1065, l'ancien patrimoine de l'abbaye ayant été donné au chapitre de Saint-Etienne, les Chanoines voulurent posséder le corps du Saint. L'évêque ayant donné des ordres pour que la translation ait lieu en 1066, le peu de moines qui restaient encore dans la pauvre abbaye et les habitants du bourg de Saint-Memmie s'opposèrent vigoureusement à son entreprise. Mais des soldats vinrent envahir, piller, ravager le monastère, enlever à main armée le corps du Saint, et le portèrent aussitôt à la cathédrale. En 1077, le pape Grégoire VII fit rendre le corps à l'abbaye. Le 8 juin 1318, le corps fut levé de terre et placé dans une riche châsse d'argent pur, avec celui de sainte Pome, sa sœur. La châsse fut ensuite posée dans une vaste niche au-dessus du maître-autel. En 1450 et en 1543, les religieux furent obligés de mettre les châsses en sûreté, à cause des guerres et des vols qui en sont la suite. Ils les déposèrent dans une maison appelée le petit Saint-Memmie, qui leur appartenait. Elle était située à Châlons, à l'un des angles formés par la rue Sainte-Marguerite et la rue Basse-Saint-Jean. En 1624, eut lieu la plus célèbre translation des reliques de saint Memmie et de ses deux compagnons. Elle fut accompagnée d'un grand nombre de miracles.

Le culte de saint Memmie devint dès lors de plus en plus célèbre, et on demandait de tous côtés de ses reliques pour la consécration des églises. En 1793, la châsse de saint Memmie fut prise, mais les reliques furent préservées de toute profanation : elles furent enfouies dans le cimetière, et retirées de terre, en 1795, sous les yeux de l'autorité ecclésiastique. On les enferma ensuite dans une châsse en bois doré qui existe encore aujourd'hui. En 1814, lors de l'invasion, les reliques furent transportées au couvent des religieuses de la Congrégation où elles restèrent jusqu'au 8 mai 1817, époque à laquelle elles furent rendues à la paroisse de Saint-Memmie.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, du *Discours sur saint Memmie*, par le R. P. Charles Rapine, des *Beautés de l'histoire de la Champagne*, par l'abbé Boitel, et de *Notes locales*, fournies par M. l'abbé Bégin, chanoine de Châlons.

SAINT CASSIEN, ÉVÊQUE D'AUTUN

355. — Pape : Saint Libère. — Empereur romain : Julien *l'Apostat*.

> *Cum te Deum meum quæro, vitàm beatam quæro, quæram te, ut vivat anima mea.*
>
> Lorsque je vous cherche, vous, mon Dieu, je cherche une vie heureuse ; je vous chercherai donc pour que mon âme vive.
>
> *Saint Augustin.*

Cassien est une des plus pures renommées de son époque ; un de ces hommes grands au ciel et sur la terre qui ont rempli l'Eglise de la célé-

brité de leur sainteté, de leurs vertus extraordinaires, du bruit de leurs miracles, et dont le culte, fameux dès la plus haute antiquité, a toujours été répandu au loin, toujours cher aux fidèles et constaté par tous les écrivains ecclésiastiques, par tous les martyrologes et par les liturgies de plusieurs diocèses.

L'école d'Alexandrie devenue chrétienne travaillait à communiquer le trésor de la foi aux autres écoles de l'empire et même du monde entier. On avait vu saint Pantène se diriger vers l'Inde afin de convertir les bracmanes. Les traditions de nos Eglises ont conservé un souvenir vague, mais incontestable, des missionnaires qui partirent de l'Egypte pour venir dans les Gaules combattre les erreurs des Druides et les hérésies qu'avait fait naître le mélange de leur philosophie avec quelques-unes des vérités empruntées au christianisme. Le plus illustre de tous ces missionnaires est Cassien. Les Actes primitifs de l'épiscopat de ce Saint ont probablement péri ; mais on sait que sa mémoire resta toujours entourée d'un grand éclat. L'immense vénération dont il fut l'objet, le concours des pèlerins à son tombeau, les merveilles opérées par son intercession, nous apprennent que les anciens le regardaient comme un des plus illustres apôtres de la Gaule. Sa réputation était si grande, son culte si célèbre et si répandu qu'on a écrit sa vie en prose et en vers. Il fallait qu'il eût laissé de bien grands souvenirs.

Cassien, venu dans nos contrées comme évêque missionnaire, naquit à Alexandrie, en Egypte, de parents nobles et riches. Son éducation, confiée au saint évêque Zonis, que d'autres appellent Zénon ou Théon, fut éminemment chrétienne. Aussi, dès ses plus tendres années se donna-t-il entièrement à Dieu qu'il aimait de tout son cœur, dit l'historien de sa vie. La foi et la piété, semées de bonne heure dans sa jeune âme et cultivées par d'habiles mains, y poussèrent de si profondes racines, que ni l'entraînement de l'exemple, ni les mille séductions d'une vie païenne, ni les fureurs de la grande et dernière persécution, ne purent les ébranler. Il passait de longues veilles en prières, invoquant les martyrs, demandant par leur intercession la grâce de pratiquer leurs vertus, la force d'imiter leur courage et le bonheur de partager leur sort. Bientôt se manifestèrent en lui, à un haut degré, deux vertus dominantes, la charité pour le prochain et le zèle pour la gloire de Dieu, qui au reste se confondent dans les grandes âmes apostoliques en une admirable unité. Ne croyant pas qu'il lui fût permis d'être riche pour lui seul, il répandit les bienfaits autour de lui, affranchit ses esclaves et créa, en s'associant saint Hilarin, une sorte d'hospice où les pauvres voyageurs étaient accueillis avec une bonté touchante. De ses propres mains il leur lavait les pieds, selon le précepte et l'exemple du Sauveur, les servait à table et les soignait dans leurs maladies. Outre les soulagements qu'il prodiguait aux membres souffrants ou nécessiteux de Jésus-Christ, le culte de Dieu et le salut des âmes l'occupaient encore. Il fit bâtir, dit la légende, une église dans la ville d'Orthe, la dota richement et y plaça un nombreux clergé pour la desservir. Quand le monument fut achevé, il le consacra à Dieu sous le vocable de saint Laurent. C'était l'illustre martyr lui-même qui lui en avait fait la demande dans une mystérieuse vision. Déjà Cassien méritait que le ciel entrât en communication avec lui.

Cependant sa réputation ne cessait de grandir : on parlait de sa sainteté et de ses œuvres admirables, non-seulement dans le lieu de sa résidence, mais encore dans la province entière : *In tota Ægypti provincia.* Son nom était dans toutes les bouches, et l'admiration de ses vertus, dans tous les

cœurs. On se plaisait à vanter sa charité tendre et compatissante, le noble et saint usage qu'il faisait de ses richesses. Tous les regards étaient attirés par un spectacle si nouveau ; car le paganisme n'avait point accoutumé le monde à de pareils exemples. Enfin, tels furent bientôt l'estime, l'amour et la vénération des peuples pour Cassien que la ville d'Orthe voulut l'avoir pour évêque. L'admirable chrétien, dont l'humilité profonde surpassait encore le mérite éminent, effrayé du poids de l'épiscopat, refusa avec une sainte obstination. Mais les fidèles arrivèrent en foule. Hommes, femmes, enfants, vieillards, tous criaient à la fois en se précipitant vers lui : « Cassien évêque ! Cassien évêque ! » Il ne fallut rien moins que cette espèce de violence que lui faisait une ville entière pour triompher de sa longue résistance. Devenu évêque, c'est-à-dire pasteur, docteur et père, il employa tout le reste de sa fortune à secourir les pauvres, n'ambitionnant d'autres trésors que celui qu'il amassait aux cieux pour l'éternité. Mais tout en nourrissant du pain matériel le troupeau confié à ses soins, il lui distribuait assidûment le pain spirituel de la doctrine évangélique ; et grâce à son active sollicitude, la discipline, la pureté des mœurs, la piété, fleurirent dans son Eglise. Car ses leçons étaient écoutées, parce que ses exemples parlaient plus haut encore ; et ses travaux devenaient merveilleusement féconds, parce que ses ferventes prières, durant le silence des nuits, attiraient sur eux la céleste rosée. D'ailleurs, tout en lui concourait à gagner les cœurs : une parole douce, un air calme et affable, un visage d'une majestueuse sérénité et d'une beauté parfaite, reflet d'une âme plus belle encore, belle comme un ange, dit l'auteur de sa vie. Jamais il ne contrista personne, et partout, au contraire, sa présence portait le contentement, la paix et la joie.

Cependant la plus terrible des persécutions venait de frapper ses derniers coups, et le saint évêque Zonis avait été du nombre des victimes immolées pour le nom de Jésus-Christ. Cassien recueillit avec un pieux amour et un affectueux respect le corps de son ancien maître, du père de son âme ; et ces restes vénérés qui avaient reçu un second baptême, le baptême du sang, une double consécration, celle de la sainteté et celle du martyre, il les ensevelit dans l'église où reposaient déjà dix-sept prêtres et un diacre, morts aussi, mais dans une persécution précédente, pour leur foi, pour leur Dieu. Dès lors, tous les jours il fit mémoire de lui et porta son nom à l'autel du divin sacrifice. Ces chrétiens si fervents, si forts dans la foi, étaient en même temps pleins de tendresse : ils n'oubliaient pas leurs amis, leurs bienfaiteurs. Car la piété qui ouvre les âmes à l'amour de Dieu, les ouvre aussi à l'amour du prochain, à tous les beaux, à tous les généreux sentiments, à tous les souvenirs, à toutes les affections légitimes, et même elle les épure, les surnaturalise, les sanctifie. Elle est la douce et fidèle gardienne de la reconnaissance et de l'amitié ; elle entretient dans toute la fraîcheur de leurs premiers jours ces deux filles du cœur, qui trop souvent se fanent et périssent bien vite, quand la religion ne vient pas à leur secours pour les conserver en les bénissant, en les surnaturalisant.

Cassien avait ambitionné la gloire de donner aussi son sang pour l'Evangile ; et l'on pourrait dire, s'il était permis de rapprocher deux ambitions si différentes, que les palmes des vainqueurs ne le laissaient pas dormir [1]. Surtout depuis la mort glorieuse du saint pontife qui avait emporté la moitié

1. On sait que Thémistocle disait que les lauriers de Miltiade ne lui permettaient pas de dormir.

de son âme, tous ses désirs, tous ses vœux s'étaient portés plus vivement encore vers le martyre. Jusque-là il avait pu nourrir cette héroïque espérance ; mais il lui fallut y renoncer. La paix venait d'être rendue à l'Eglise et l'empereur était chrétien. A tout prix cependant il voulait souffrir pour la foi et offrir au divin Maître de plus grands sacrifices que ceux d'une prière continuelle, d'un cœur pur, des œuvres journalières de la piété et de la charité chrétiennes, des efforts du zèle le plus persévérant et du dévouement le plus actif au salut du petit peuple confié à ses soins. Les travaux ordinaires d'un épiscopat laborieux mais tranquille, le soin de quelques âmes confiées à sa sollicitude, ne lui paraissaient pas assez pénibles, assez méritoires, assez dignes du divin Pasteur qui avait passé sa vie à courir après tant de brebis égarées et répandu pour elles ses sueurs et son sang. La grande âme de Cassien aspirait plus haut, embrassait un plus vaste horizon, sentait comme le besoin d'un plus généreux, d'un plus sublime dévouement. Il lui fallait les fatigues et les dangers d'une mission extraordinaire, des peuples à conquérir sur des plages lointaines, dans des contrées inconnues : il lui fallait l'apostolat.

Longtemps il examina, il réfléchit dans le secret de son cœur ; longtemps il interrogea par la prière la volonté divine. Enfin, dans ses communications intimes avec le ciel, il entendit cette voix de Dieu, à la fois douce et forte, que les Saints savent comprendre et qui les éclaire, les entraîne, les subjugue ; il vit, à n'en pouvoir douter, que la Providence voulait faire de lui un évêque missionnaire, un Apôtre. Ainsi son désir allait être une réalité, un devoir. « J'irai donc », se dit-il alors à lui-même, « j'irai chercher des nations infidèles, et je trouverai, sinon peut-être le martyre sanglant et instantané que Dieu m'a refusé et dont je n'étais pas digne, du moins le martyre de tous les jours, par lequel je verserai à chaque instant quelques gouttes de ma vie avec mes sueurs. Partons : Dieu le veut ». Aussitôt en effet qu'il fut bien persuadé que cette sainte pensée venait du ciel, il s'y attacha de toute la force de son âme et ne songea qu'à la réaliser. Mais auparavant, il pria de nouveau pour connaître quel était le lieu où la divine Providence, à laquelle il s'offrait comme un docile, quoique misérable instrument, voudrait bien employer les efforts de son zèle. Un jour enfin il lui fut révélé que la Gaule devait être le théâtre de ses apostoliques travaux.

Plus rien dès lors ne l'empêchait de manifester et d'exécuter le grand dessein qu'il nourrissait en secret depuis longtemps. Ayant donc réuni plusieurs de ses collègues dans l'épiscopat et tout son clergé, il prit la parole : « Le ciel », dit-il, « m'a inspiré la résolution de quitter ma patrie, ma famille, mon Eglise, pour aller à travers les mers, dans les vastes contrées habitées par les Gaulois et les Sicambres, annoncer la parole évangélique ». A ces mots, frappés d'étonnement, ne comprenant rien à une détermination qui leur paraissait étrange et sans motifs, craignant surtout de perdre un si saint évêque, tous l'interrompirent vivement : « Eh quoi ! » s'écrièrent-ils, « votre Eglise ne réclame-t-elle pas vos soins et n'a-t-elle pas besoin de vous ? Votre zèle ne trouve-t-il plus rien à faire ici ? Et, que vous a donc fait votre patrie pour qu'elle n'ait plus aucun charme pour vous, aucun droit à votre amour, aucune part aux œuvres de votre dévouement ? Ne vous reste-t-il plus de voisins dévoués, plus d'affectueux amis, pour que vous abandonniez ces lieux qui vous ont vu naître, qui vous ont nourri ? » Cassien répondit avec un accent pénétré, d'une voix émue mais ferme, d'un air grave, mais doux et modeste : « Notre-Seigneur a dit que celui qui pour

l'amour de lui quittera sa maison, sa famille, ses champs, recevra dès ici-bas le centuple et aura en outre la vie éternelle ; que celui qui ne sait pas renoncer à tout ne peut être son disciple ». Personne n'osa répliquer. Tous cédant à ces hauts motifs de la foi et subjugués par l'ascendant irrésistible d'un grand cœur, déposèrent les armes, ne purent qu'admirer tant de vertus et dire : « Que la volonté de Dieu soit faite ! Partez, puisque le ciel l'ordonne ». C'est ainsi que les mêmes paroles évangéliques qui, dans les mêmes lieux, avaient fait voler saint Antoine au désert, nous envoyèrent saint Cassien.

Le nouvel apôtre n'ayant plus à combattre, adresse séance tenante un touchant adieu à ses vénérables frères, prend avec lui deux prêtres, Domitien et Didyme, deux diacres, Orian et Néonas, avec sept clercs inférieurs, tous comme lui dans la force de l'âge, tous animés de ce zèle et de ce courage surnaturels qui font le missionnaire, et s'apprête au départ. Une joie céleste, la joie d'un grand sacrifice accompli, rayonnait sur son front. Mais au dernier moment, son cœur eut à soutenir un bien rude assaut. Car on ne saurait croire, dit le biographe, quel fut le deuil du clergé et de toute la ville au moment de la séparation. On ne voyait que larmes, on n'entendait que gémissements, lamentations et sanglots. Tous disaient en pleurant : « Tendre et bon père, pourquoi laissez-vous ainsi vos enfants orphelins? Qui donc aura pour nous désormais les soins assidus et vigilants que vous nous prodiguiez ? Qui priera pour nous ! qui nous instruira ! qui nous dirigera dans la voie du salut, quand nous ne vous aurons plus, ô vous notre guide et notre lumière ? Bon pasteur, quoi ! vous abandonnez ce troupeau que vous avez longtemps nourri et qui aimait tant à vivre sous votre garde, à marcher sous votre conduite ! Et vous le quittez pour aller dans une terre lointaine que nous n'avons jamais vue, dont nous avons à peine entendu parler ! Ah ! qu'allez-vous devenir ? Vous êtes perdu pour nous à jamais ». L'homme de Dieu n'était certes pas insensible aux plaintes déchirantes de ce bon peuple ; mais si son cœur était profondément touché, son courage n'était pas affaibli, ni sa résolution ébranlée. Planant, élevé et soutenu par la foi, dans une région supérieure où rien de terrestre ne pouvait l'atteindre, et sachant mettre quand il le faut l'amour de Dieu bien au-dessus de l'amour de la patrie et de la famille, au-dessus de toutes les affections humaines, même les plus légitimes, les plus saintes comme les plus chères, il répondit par des plaintes sublimes aux tendres plaintes de la foule éplorée : « Que faites-vous ? » dit-il. « Pourquoi, par vos larmes, troublez-vous mon cœur ? » Il voulait continuer, mais son émotion le trahit et arrêta la parole sur ses lèvres. Il ne put que donner une paternelle bénédiction à cette famille spirituelle si aimée, si aimante et si désolée. Puis, s'étant un peu remis, il ajouta : « Ne craignez rien pour nous, car Dieu qui nous envoie sera lui-même du voyage et nous accompagnera partout ». Et il embrassa son clergé en l'inondant de ses larmes. Cependant, une joie surnaturelle brillait dans ses yeux humides : les plus doux, et en même temps les plus nobles, les plus sublimes sentiments de la terre et du ciel attendrissaient à la fois et exaltaient son cœur d'évêque, de pasteur et de père, sa grande âme d'apôtre. Nous lisons dans les *Actes des Apôtres* que saint Paul, après avoir fait ses dernières recommandations et ses derniers adieux aux principaux représentants de l'Eglise d'Ephèse, au moment de s'embarquer pour de nouvelles régions où l'appelait son zèle, se mit à genoux pour prier avec les fidèles, ses enfants spirituels. Et tous alors versèrent d'abondantes larmes, en se jetant à son cou et en l'embrassant. Ils étaient surtout navrés d'une parole

qu'ils venaient d'entendre. L'Apôtre leur avait dit : « Vous ne me verrez plus ». Et ils l'accompagnèrent bien tristes jusqu'au navire.

Après avoir laissé tomber de sa bouche les derniers mots que nous venons d'entendre et mêlé ses pleurs aux pleurs de son peuple, le Saint se dirigea avec ses compagnons de voyage vers le vaisseau prêt à quitter le port. Quand il fut seul avec les dignes coopérateurs qui allaient partager avec lui les fatigues et les dangers, les sacrifices, les dévouements et les mérites d'un apostolat lointain, il leur dit, pour les fortifier au moment du suprême adieu à la terre natale, alors que la nature souffre et gémit, que le cœur bat plus fort et semble vouloir tenter un dernier assaut contre le côté surnaturel de l'âme : « Le maître souverain et tout-puissant, notre aide et notre protecteur, sera toujours avec nous. Courage donc, mes frères, mes enfants bien-aimés ! Partons ! A la garde de Dieu ! » Puis, pendant que le navire s'ébranlait pour quitter le rivage de la patrie, il ajouta en levant les yeux au ciel et d'un air inspiré : « Seigneur, ouvrez vous-même devant nous la voie où nous allons marcher, dirigez nos pas dans les sentiers de la paix, gardez-nous sous l'abri de vos ailes et conduisez-nous pour la gloire de votre nom grand et saint, qui mérite d'être connu, loué, glorifié par toute la terre et jusqu'au bout du monde ». Les prêtres et les jeunes clercs répondirent tous : « Ainsi soit-il ! » Alors Cassien, levant les mains, les bénit en disant : « Seigneur Jésus, conservez vos serviteurs qui mettent toute leur confiance en vous ! » Et la terre fuyait déjà loin d'eux. C'était la veille des calendes d'avril (31 mars), probablement vers l'an 320. — Tels on voit encore de nos jours un évêque avec quelques prêtres aussi, quelques clercs et quelques catéchistes, missionnaires intrépides qu'enfante le sein toujours fécond de l'Eglise et que nourrit son inépuisable charité, monter sur un navire pour aller chercher jusqu'au fond d'un autre hémisphère, sous de nouveaux cieux, des côtes inhospitalières ou quelques îlots jetés au milieu des immenses solitudes de l'Océan, et y planter la croix, la croix qui fait du sauvage un homme, un chrétien, un fils de Dieu, un héritier du céleste royaume.

Le voyage de Cassien et de ses compagnons dura six mois, parce qu'ils le firent en apôtres, semant partout sur leur passage la parole de Dieu, détruisant les idoles, administrant le baptême, ouvrant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit la porte du ciel à un peuple nombreux, visitant dans toutes les villes les tombeaux des martyrs et emportant avec eux de précieuses reliques pour leur consolation et le salut des âmes. Enfin après avoir parcouru une partie des rivages africains, échappé avec la protection divine aux mains des infidèles, être sortis sains et saufs de tous les dangers de la terre et de la mer, ils abordèrent heureusement à Marseille. En touchant le rivage désiré vers lequel, dit la pieuse légende, Jésus-Christ avait dirigé la course de leur navire, ils tombèrent à genoux pour rendre grâces au divin Maître.

Mais la troupe apostolique ne pensa pas que cette ville dût être le but de sa longue pérégrination. Elle aspirait au centre des Gaules, où elle pensait que le christianisme était moins connu ; et toujours sous la conduite de l'ange du Seigneur, elle dirigea ses pas vers Autun, attirée sans doute par la réputation de cette cité fameuse, centre du vieux druidisme et alors encore couverte de temples païens. Cassien jugea que c'était là, préférablement à toute autre ville du pays des Celtes, qu'il devait déployer son zèle; aller, au début des travaux de son apostolat, puiser sur cette terre baignée du sang et consacrée par les reliques de saint Symphorien des inspirations de piété, de foi

et de courage, enflammer son ardeur évangélique et chercher un appui céleste pour le succès de sa mission. Aussi, à peine fut-il arrivé, qu'on le vit se diriger au tombeau du martyr. « Il se rendit », dit l'historien B. Goujon, « au propre lieu où saint Symphorien avait souffert mort et passion, et entra dans l'oratoire que déjà les chrétiens y avaient construit, pour y faire sa prière ».

C'est là que humblement prosterné, il ne cessait d'offrir et de recommander son œuvre à l'illustre Saint, le protecteur et la gloire de l'Eglise éduenne ; là, que les jours passaient pour lui comme des heures ; là, près de ces dépouilles sacrées, qu'il semblait avoir fixé sa demeure, demandant à Dieu, du matin au soir et pendant de longues veilles, par les mérites de la jeune victime immolée sur ce sol même, de bénir la ville qui l'avait donnée à la terre et au ciel, d'ouvrir les yeux aux pauvres aveugles qu'elle renfermait encore en grand nombre. Qui nous dira le ravissement de ses extases pendant ses ferventes oraisons dans le petit sanctuaire et sur la tombe de saint Symphorien, la ferveur de ses prières, la vivacité de ses désirs, l'ardeur de ses vœux ? Mais comment sonder les mystères du ciel dans les profondeurs de l'âme d'un apôtre ? C'est ainsi que le pieux et dévoué missionnaire sanctifiait les premiers jours qui suivirent son arrivée à Autun, persuadé qu'il ne pourrait rien, si d'abord il ne mettait dans ses intérêts le Maître souverain des cœurs et les Saints, nos protecteurs auprès de lui.

Cependant Rhétice ayant appris qu'un saint homme, un évêque, venait d'arriver d'Orient, alla aussitôt le trouver dans l'oratoire de Saint-Symphorien. Et lorsque Cassien, dans cette première entrevue et avant de commencer ses travaux évangéliques, lui offrit ses services et sa coopération, instruit déjà et frappé de tout ce qu'on lui avait dit de l'étranger, l'illustre pontife le reçut avec un profond respect, avec de grands honneurs et une pieuse joie, au chant des hymnes et des cantiques sacrés, sans oublier de lui donner le baiser des Saints, l'accolade fraternelle, comme à un cher et vénérable collègue qui semblait lui venir de la part du ciel pour le seconder dans l'exercice du ministère pastoral. Les deux hommes de Dieu se comprirent et s'apprécièrent aussitôt. Ensemble ils rendirent grâces au ciel qui les avait réunis, ensemble ils travaillèrent à la conversion de la cité. Rhétice, heureux d'avoir trouvé un tel collaborateur, le chérissait comme un ami, comme un frère, comme un soutien que la Providence envoyait à ses vieux ans. Apprenant tous les jours à l'estimer davantage, il n'avait plus qu'un désir, celui de pouvoir le conserver et pour sa propre consolation et surtout pour le bien de sa chère Eglise d'Autun. Un ami, un saint est un si grand trésor ! Mais après avoir travaillé avec l'illustre prélat durant plusieurs années et avancé beaucoup l'œuvre de Dieu, Cassien, dont le zèle dévorant demandait toujours un aliment nouveau, lui dit un jour : « Très-saint frère, j'ai formé le projet de porter l'Evangile dans la Bretagne : ici maintenant Jésus-Christ est connu, tandis que là il y a un peuple qui ne le connaît point encore ». C'est ainsi que Cassien voulait aller chercher partout la race gallique et poursuivre le druidisme jusqu'aux limites du monde alors connu. Il était parti d'Egypte avec cette idée digne d'un apôtre ; et probablement il ne désira passer en Bretagne que parce qu'il vit cet ancien culte à peu près oublié et discrédité à Autun, ou du moins sur le point de l'être. Tandis que dans l'île lointaine des Bretons il pensait le trouver encore vivace, au milieu des populations ignorantes et à demi barbares, l'étudier et le combattre en zélé missionnaire tourmenté sans cesse de la soif et de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Rhétice attristé de ne pouvoir garder jusqu'à la

mort auprès de sa personne celui qui était un autre lui-même, un coadjuteur incomparable, un appui pour sa vieillesse épiscopale, et le léguer comme son successeur à l'Eglise d'Autun, lui dit avec l'accent de la douleur la plus profonde : « Mon frère, je n'ai plus sans doute qu'un bien petit nombre d'années à passer sur la terre, et Dieu, qui vous a envoyé ici, veut que vous restiez avec moi. L'heure n'est donc point venue où il doit vous ouvrir la voie dans laquelle vous désirez entrer : attendez encore un peu ». Cassien vit une manifestation de la volonté divine dans le désir et les paroles du vénérable prélat. Du reste, il lui en eût tant coûté d'affliger son cœur ! Il resta donc. Les deux Saints vécurent et travaillèrent encore trois ans ensemble : ce fut la mort seule qui les sépara. L'âme de Rhétice monta au ciel; et Cassien inhuma son corps avec une pompe épiscopale et une piété fraternelle dans le cimetière situé en face de la ville. Là, tous les jours, en mémoire de lui il immolait la céleste victime, il déposait une prière sur sa tombe : *Sacrificium pro eo immolabat per singulos dies*.

On donna au deuil et aux regrets une année entière, après laquelle tout le clergé et tout le peuple, riches et pauvres, appelèrent d'une voix unanime Cassien à la dignité de premier pasteur de la *sainte et apostolique Eglise d'Autun*. Cette unanimité était un hommage rendu tout à la fois et à Cassien, dont elle proclamait si solennellement le mérite, et à Rhétice, dont elle honorait la mémoire par l'élévation du coadjuteur de son choix. Et quel autre eût été plus digne de succéder au grand évêque dont on pleurait la perte, que celui qui avait partagé longtemps ses travaux pendant sa vie, et ensuite soutenu, continué son œuvre, mérité une si haute confiance et occupé une si large place dans un cœur si grand et si saint ? Cassien eût bien voulu décliner l'honneur ou plutôt le lourd fardeau de l'épiscopat, qui allait désormais peser sur lui. Il redoutait l'immense responsabilité de tant d'âmes dont il répondrait devant Dieu ; mais en même temps des vœux si universels, si spontanés, en lui imposant une nécessité et lui faisant une sorte de violence, ne lui fournissaient-ils pas une preuve frappante, indubitable, des intentions de la Providence ? Il dut donc se soumettre et renoncer à son grand projet d'aller évangéliser la Bretagne. Son humilité se consola par la pensée que celui qui l'avait appelé saurait bien le soutenir.

Elevé sur le siége d'Autun, Cassien se montra évêque éminent, bon pasteur, tout en restant l'apôtre et le missionnaire infatigable venu des bords du Nil pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Après avoir prêté à la vieillesse de Rhétice le secours de son zèle actif pour la conversion des infidèles, il parut encore redoubler d'efforts quand il se vit seul à la tête du troupeau ; et la grande œuvre, objet de ses constantes préoccupations, fit de nouveaux progrès. Affable pour tous, faisant du bien aux idolâtres comme aux chrétiens, il était aimé de tous, parce que tous voyaient qu'ils étaient aimés de lui. Cette réciprocité d'affection, ce rapprochement des cœurs dans un mutuel amour servait de préparation évangélique. Comme à Orthe autrefois, sa douceur, sa paternelle bonté, ses allures franches, ouvertes, cordiales et accueillantes, son immense charité lui gagnait les âmes, et Jésus-Christ en reçut un grand nombre de ses mains. Aussi le divin Pasteur voulut honorer son digne ministre aux yeux des peuples par la plus grande gloire qui soit sur la terre : il récompensa, tout à la fois il sanctionna le zèle de Cassien et augmenta la puissance de son action sur les infidèles par un don éminemment privilégié, le don des miracles. Combien de fois, par le ministère du saint Evêque, le souverain Maître de la nature ne rendit-il pas la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds ; aux infirmes, aux malades de toute espèce la

force et la santé ? Et les païens, frappés de cette éclatante, de cette perpétuelle intervention du ciel, accouraient en foule au pied de la croix.

Après avoir, pendant un laborieux épiscopat de vingt ans depuis son élévation sur le siége d'Autun, travaillé avec une incessante activité, veillé avec une pieuse sollicitude à la garde du troupeau que le souverain Pasteur lui avait confié, et introduit dans le divin bercail une multitude de brebis nouvelles, Cassien fut appelé à l'éternel repos (vers l'an 355). Son âme s'envola au sein de Dieu qu'il avait tant aimé ; et son corps, instrument périssable d'œuvres immortelles, reste vénéré d'un Saint, déposé dans le cimetière de la *Via strata*, attendit la résurrection générale et la glorification céleste près de celui de saint Rhétice, son illustre prédécesseur, non loin aussi du petit oratoire gardien des reliques de saint Symphorien, où il passait de si longues heures en prières, qu'il semblait y avoir fixé sa demeure.

CULTE ET RELIQUES.

La mémoire du grand évêque resta en bénédiction dans toute la province. Outre la fête du 5 août, qui rappelait son entrée au ciel, on célébrait encore, le 9 février, la mémoire de son ordination. Plusieurs églises, entre autres celle d'Atic-sous-Moûtier, à deux lieues de Semur-en-Auxois, celles de Savigny, de Veilly, d'Ecutigny, furent mises sous le vocable de cet illustre Saint. Le souvenir de sa charité, de sa bonté, de son zèle fertile en conversions, des miracles qu'il avait opérés de son vivant, se perpétua, en passant par la tradition, d'une génération à l'autre ; et les prodiges qui continuèrent à signaler son tombeau vinrent sans cesse, dans la suite des âges, raviver la dévotion et la confiance des peuples. C'est sa tombe, entourée d'une vénération vraiment extraordinaire, qui, avec celle de saint Symphorien, donna le plus d'illustration à ce petit coin de terre bien digne en vérité d'être appelé la demeure des saints, *loca sanctorum*, les lieux sacrés d'Autun, et qui, pendant des siècles, y attira tant de pieux et même tant de célèbres visiteurs. Le concours des pèlerins venant de toutes parts implorer l'intercession du saint évêque fut immense, puisque, dès le temps de Grégoire de Tours, la pierre qui recouvrait ses précieuses reliques était presque entièrement usée. Chacun en détachait quelques parcelles et se retirait heureux d'emporter avec soi cette poussière qui opérait des prodiges. Même dans les temps modernes, la confiance en saint Cassien n'avait pas cessé, et sa puissante intercession opérait encore des miracles.

L'abbé de Saint-Quentin, en Vermandois, touché des merveilles qui s'opéraient continuellement au tombeau du Saint, demanda et obtint de Madon, évêque d'Autun, en 820, le corps de saint Cassien pour le transporter dans son église. Il le plaça d'abord en divers endroits qui ne parurent point assez décents pour un trésor aussi précieux. C'est pourquoi Charles le Chauve lui fit préparer un reliquaire magnifique dans la voûte souterraine de la basilique de Saint-Quentin et eut soin de l'y faire placer honorablement. Quoique le corps de saint Cassien ne reposât plus à Autun, le roi Robert éleva une très-belle chapelle dans le lieu où il avait été inhumé. On voit encore aujourd'hui, dans l'église de Saint-Quentin, le tombeau de saint Cassien ; mais il est vide. Ce qui reste de ses reliques est enfermé dans un trop modeste reliquaire qu'on expose, les jours de fête, sur une petite crédence à côté du maître-autel.

Nous avons tiré cette biographie d'un ouvrage de M. l'abbé Dinet, intitulé : *Saint Symphorien et son culte, avec tous les souvenirs historiques qui s'y rattachent*. — Cf. *Légendaire d'Autun*, par M. Pequegnot.

DÉDICACE DE NOTRE-DAME DES NEIGES,

AUJOURD'HUI SAINTE-MARIE-MAJEURE, A ROME.

366. — Pape : Saint Damase. — Empereur d'Occident : Valentinien Ier.

Beata virgo Maria nive candidior.
La neige la plus pure n'est qu'un emblème imparfait de la pureté virginale de la très-sainte Vierge.
Sophron. episc., *de Assumpt. B. M. V.*

Sous le pontificat de Libère, il y avait à Rome un patrice nommé Jean, marié à une dame de grande naissance comme lui. Ils n'avaient point d'enfants, et cette privation leur était très-pénible; mais comme ils étaient pieux, ils la supportaient avec une parfaite soumission à la volonté de Dieu. Quand l'âge ne leur laissa plus aucun espoir, ils résolurent d'un commun accord d'instituer la sainte Vierge héritière universelle de tous leurs biens. Ils en firent le vœu; et, pour savoir à quel usage cette Reine du ciel et de la terre destinait son héritage, ils s'appliquèrent plus qu'auparavant aux jeûnes, à la prière et à l'assistance des pauvres et des malades. La sainte Vierge écouta favorablement leurs désirs : et, la nuit du cinquième jour d'août, elle leur apparut à tous deux séparément en songe, et leur dit que la volonté de son Fils et la sienne était qu'ils employassent leurs biens à faire bâtir une église en un lieu du mont Esquilin, qu'ils trouveraient, le matin, couvert de neige. A leur réveil, ils s'entre-communiquèrent leurs révélations, et, voyant qu'elles étaient parfaitement conformes, ils allèrent aussitôt trouver le Pape, pour l'informer de ce que Dieu leur avait fait connaître. Le Pape, qui avait eu un songe tout semblable, ne douta point que ce ne fût un coup du ciel. Ainsi, il fit assembler le clergé et le peuple, et s'avança en procession vers le mont Esquilin, pour y reconnaître la vérité de cette insigne merveille. Le patrice et sa femme suivirent les prêtres, et, lorsqu'ils furent tous arrivés sur cette montagne, ils aperçurent une place toute couverte de neige, de la grandeur qu'il fallait pour y bâtir une église. Cet édifice fut élevé avec beaucoup de magnificence par ces pieuses personnes.

Cette église fut d'abord appelée la Basilique de Libère, ou Basilique Libérienne, parce qu'elle avait été commencée sous son pontificat; puis, Sainte-Marie *ad Præsepe*, ou Notre-Dame de la Crèche, parce que la crèche qui avait servi de berceau au Sauveur du monde y fut apportée de Bethléem. Mais, depuis (vers 435), le pape Sixte III, successeur de saint Célestin Ier, l'ayant fait rebâtir et orner de très-beaux ouvrages de peinture et de sculpture, on la nomma la Basilique de Sixte. Enfin, comme il se fit beaucoup d'autres églises de Notre-Dame dans Rome, pour distinguer celle dont nous parlons de toutes les autres qu'elle surpasse en grandeur et en beauté, on lui donna le nom de Sainte-Marie-Majeure, qui est celui qu'elle porte aujourd'hui plus communément. Ce fut en cette célèbre basilique que le pape saint Grégoire, avant d'être couronné souverain Pontife, fit aller la procession générale de tous les corps de Rome, pour obtenir de Dieu la

cessation de la peste qui dépeuplait toute cette grande ville. Ce fut encore dans la même église que le pape Léon IV fit conduire une autre procession pour obtenir la délivrance d'un serpent qui faisait de grands ravages dans le pays. Un exempt[1] ayant été chargé par l'exarque Olympius d'attaquer dans ce sanctuaire le pape saint Martin Ier, et de lui passer son épée au travers du corps, il y perdit la vue aussitôt qu'il se mit en état d'exécuter ce sacrilége, la sainte Vierge n'ayant pu souffrir qu'un si horrible attentat fût commis dans un lieu qui lui était consacré. Notre-Seigneur y a fait plusieurs autres miracles, et continue tous les jours d'y en faire de nouveaux par l'intercession de cette grande Reine qui en est la titulaire et la patronne. L'on en doit inférer qu'elle a fait beaucoup plus d'honneur au patrice Jean et à son épouse, de les faire fondateurs d'un temple si illustre, que si elle leur avait donné plusieurs enfants; puisque, par ce moyen, elle a rendu leur mémoire immortelle, et qu'elle a fait profiter leur bien pour le secours et la consolation de tous les fidèles jusqu'à la fin du monde.

Il faut encore remarquer que cette église est la plus magnifique qui soit dans Rome, après l'incomparable basilique de Saint-Pierre et celle de Latran. Elle a une des quatre portes que l'on ouvre solennellement en l'année sainte, et que l'on ferme après que le grand jubilé est passé ; elle est aussi une des cinq patriarcales et une des sept églises principales de Rome. Les Pénitenciers de l'Ordre de Saint-Dominique y reçoivent les confessions, comme les Jésuites à Saint-Pierre, les Bénédictins à Saint-Paul et les Cordeliers à Saint-Jean de Latran. L'on y voit deux chapelles somptueuses : l'une bâtie par Sixte V, où est le berceau de Notre-Seigneur, que l'on n'expose que le jour de Noël ; l'autre bâtie par Paul V, appelée la *Chapelle Pauline*, où se conserve le tableau au vif de la sainte Vierge, travaillé par l'évangéliste saint Luc. On dit que cette dernière a coûté plus de sept cent mille écus romains, c'est-à-dire plus de deux millions cinq cent mille francs. Tout le corps de l'église est aussi fort riche. La voûte est un plafond doré d'un merveilleux artifice, et le pavé est de marbre blanc et noir mêlé de quantité de figures en mosaïque. Il s'y fait en ce jour une très-grande solennité, et l'on y voit tomber toute la journée par artifice, en mémoire de l'ancien miracle des neiges dont nous avons parlé, des fleurs de jasmin blanc qui la remplissent d'une odeur très agréable.

Les autres églises de Rome, dédiées à Notre-Dame, sont en si grand nombre que nous ne prétendons pas en donner ici tous les noms. Nous dirons seulement que presque toutes les communautés séculières et régulières se sont mises, comme à l'envi, sous la protection de cette auguste Princesse : les Chapitres séculiers ont Sainte-Marie du Tibre, Sainte-Marie de la Rotonde et Sainte-Marie *in via Lata ;* les Chartreux, l'église de Notre-Dame des Anges ; les Dominicains, Notre-Dame de la Minerve ; les Cordeliers, Notre-Dame d'*Ara cœli ;* les Pénitents, Notre-Dame des Miracles ; les Augustins, Notre-Dame *del Popolo ;* les Chanoines réguliers de Saint-Augustin, Notre-Dame de la Paix ; les Carmes, Notre-Dame Transpontine ; les Olivétains, Notre-Dame la Neuve, et les Feuillants, Notre-Dame du Chemin. Dans toutes ces églises, on célèbre continuellement les louanges de cette Vierge des vierges, et l'on y voit souvent un grand concours de peuple pour lui rendre de profonds hommages, et pour implorer sa protection et son secours.

Au reste, quoique le miracle des neiges, et ensuite la dédicace du

1. Les *exempts* étaient autrefois des officiers de certains corps de cavalerie, qui commandaient en l'absence du capitaine et des lieutenants.

temple bâti au lieu même où elles étaient tombées, soient le véritable sujet de la solennité d'aujourd'hui, il ne faut pas, néanmoins, douter que l'intention de l'Eglise ne soit aussi d'honorer la pureté virginale de notre incomparable Reine, figurée et représentée par ces neiges. Cette pureté est si grande et si admirable, qu'il n'y en a point dans toutes les créatures, et au-dessous de celle de Dieu, qui lui puisse être comparée. En effet, bien que la sainte Ecriture, en parlant des Anges et des cieux, nous assure qu'ils sont exposés à la lumière infinie du regard de Dieu, l'Epoux céleste nous fait connaître qu'il n'en est pas ainsi de Marie, et qu'il n'y a nulle tache, nul défaut et nulle imperfection en elle : *Et macula non est in te*. Saint Bernard dit que l'innocence et la pureté des Anges ne peut approcher de la sienne. Saint Thomas, dans l'opuscule VIII, assure la même chose, et sur le chapitre Ier des *Sentences*, il ajoute que Dieu a pu produire une créature qui fût si pure, que nulle autre créature ne pût jamais monter plus haut, et que Notre-Dame a été telle.

Sa pureté consiste, premièrement, en ce que son corps a été exempt de toute sorte de souillure et de corruption, par la plus excellente et la plus parfaite virginité qui fût jamais et que l'on puisse concevoir après celle de Jésus-Christ, son Fils unique ; secondement, en ce que son âme a été exempte de toute tache de péché, n'en ayant jamais ni contracté, ni commis, ni pu commettre aucun, non point par nature comme Notre-Seigneur, mais par l'abondance de sa grâce, dans laquelle elle était confirmée, et par la singulière protection de Dieu ; troisièmement, en ce que son cœur a été parfaitement détaché de toute créature et attaché inséparablement à Dieu seul, en quoi consiste la sublime pureté de l'esprit, puisque c'est le mélange des choses créées qui nous souille et nous corrompt, et que c'est, au contraire, l'union avec le premier principe et notre fin dernière qui nous purifie et nous sanctifie.

On peut voir, sur ce sujet : la *Triple Couronne*, de Poiré; les *Grandeurs de la Vierge*, de Gibieuf; et les *Excellences de Notre-Dame*, de Priesac.

SAINT VENANCE, ÉVÊQUE DE VIVIERS

544. — Pape : Vigile. — Roi de France : Théodebert Ier.

> Rien n'était plus beau ni plus édifiant que le spectacle que saint Venance offrait à tous les regards. On admirait, dans cet illustre Pontife, le zèle des Apôtres, la science des docteurs, la munificence des princes. *Vie de saint Venance.*

Venance était fils de Sigismond, qui régna sur les Burgondes, d'abord conjointement avec son père, ensuite seul après la mort de ce dernier. Le fait de sa naissance repose sur des témoignages très-nombreux et très-imposants. L'histoire ne dit pas formellement le temps de sa naissance. Cependant nous croyons qu'il naquit vers l'an 494. Lorsqu'il vint au monde, son père et sa mère étaient encore plongés dans les ténèbres de l'Arianisme ; mais il eut le bonheur de recueillir, des lèvres du grand évêque de Vienne, les vérités de la foi orthodoxe et les maximes de la piété chrétienne. Il

puisa, dans les leçons d'un maître si habile et si pieux, un ardent amour de Dieu et un profond mépris des biens fragiles de cette vie. Il en donna bientôt une preuve éclatante. Il fut touché de ces paroles de l'Evangile : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ». Il renonça généreusement à tous les honneurs, à toutes les richesses qui l'attendaient dans le monde ; il quitta la demeure paternelle et alla se cacher au fond d'un cloître.

D'après un très-ancien document, le martyrologe de Viviers, il embrassa la vie religieuse dans un monastère bénédictin, situé à Viviers, au sommet d'une montagne dont le pied se baignait dans le Rhône. Dans le pieux asile qu'il avait choisi, « Venance se consacra tout entier au Seigneur ; il s'appliqua à son service avec cette humilité et cette ferveur qui font le vrai caractère des saints. Mais la divine Providence, qui le destinait à occuper une des premières places de l'Eglise, ne voulut pas que ses vertus restassent cachées et ensevelies dans l'oubli. Elle prit un soin tout particulier d'en répandre au loin la bonne odeur ». Le bruit de la sainteté de Venance, dit un évêque de Viviers, remplit, en-deçà et au-delà du Rhône, le royaume des Burgondes [1]. A cette époque, saint Avite gouvernait encore l'antique et sainte église de Vienne. Ce grand pontife, dont le zèle ardent égalait la vaste science, s'attachait fortement à tout ce qui pouvait servir et glorifier la religion. Il vit avec bonheur les heureuses dispositions, les remarquables talents, les hautes vertus de Venance. Le fervent religieux avait été admis avec empressement dans les rangs sacrés de la cléricature. Saint Avite lui accorda toute son affection et toute sa confiance. Il ne tarda pas à le charger d'une importante et délicate mission. Dans son admirable dévouement à tous les intérêts de l'Eglise universelle, il portait des regards inquiets sur l'Orient, où le schisme avait éclaté, où les Eutychiens levaient la tête, où la mauvaise foi des Grecs inspirait des craintes trop légitimes.

Pour savoir la situation religieuse de ces contrées lointaines et la faire connaître aux évêques des Gaules, saint Avite écrivit au Pontife romain, à Hormisdas, assis sur la chaire de saint Pierre depuis l'année 514. Il envoya sa lettre par Venance, qui avait été élevé au diaconat, et lui donna le prêtre Alexis pour compagnon de voyage. Les relations intimes que saint Avite avait avec la famille de Venance, les vues qu'il avait sans doute sur le jeune prince, peuvent nous expliquer pourquoi il choisit le pieux diacre et voulut qu'il allât à Rome. Quoique l'histoire garde le silence, on comprend sans peine quel magnifique accueil Venance dut recevoir dans la ville éternelle. Son rare mérite le rendait digne des plus grands honneurs, indépendamment de ce qu'on devait à un prince burgonde. Il n'y avait pas longtemps, Rome avait vu dans ses murs son royal père, qui venait d'embrasser la foi catholique. Ce religieux prince était allé révérer saint Pierre et saint Paul, et recevoir les bénédictions ainsi que les conseils de saint Symmaque, prédécesseur immédiat du pape Hormisdas. Il avait été comblé des plus grands honneurs par le Pontife romain. Il s'était prosterné, avec une foi vive, devant le tombeau des saints Apôtres, et avait édifié toute la cité par le spectacle de ses hautes vertus. Le souvenir de son voyage, encore tout vivant dans les esprits, les disposait merveilleusement en faveur de son fils. Mais le pieux Venance fut bien moins sensible aux marques d'estime et de bienveillance qu'on lui prodiguait, qu'au bonheur de voir de si près l'auguste chef de l'Eglise, et de visiter des lieux si saints et si célèbres. Mal-

1. De Suze, *Sanctorale Vivariense*.

gré les ineffables consolations qu'il goûtait à Rome, il dut bientôt s'arracher à cette ville chérie et reprendre le chemin des Gaules. Dès le 15 février 517, Hormisdas lui remettait, ainsi qu'au prêtre Alexis, la lettre destinée à l'évêque de Vienne.

D'éminentes dignités et de glorieux travaux attendaient Venance à son retour dans sa patrie. Peu de temps après son arrivée, il dut être élevé au sacerdoce et aux sublimes fonctions de l'épiscopat. Voici ce que nous savons sur ce dernier point : Un diocèse, dépendant de la métropole d'Arles, mais voisin de celui de Vienne, était sans évêque : c'était celui d'Alba ou de Viviers. Neuf évêques connus l'avaient gouverné jusqu'à l'époque où nous sommes arrivé. C'étaient saint Janvier, saint Septimius, saint Maspicien, saint Mélanius, saint Avole. Ils siégeaient à Alba-Augusta, ville considérable, bâtie au lieu nommé aujourd'hui Aps. C'était la capitale de l'Helvie, qui, plus tard, prit le nom de Vivarais. Cette cité ayant été ruinée de fond en comble par les Vandales, le saint évêque Auxonius se vit forcé d'établir son siége à Viviers, qui n'était qu'un petit bourg sur les bords du Rhône, non loin d'Alba. Auxonius et plusieurs de ses successeurs continuèrent de s'intituler évêques d'Alba, par respect et par attachement pour leur siége primitif. Nous verrons Venance souscrire ainsi au concile d'Epaone. Après saint Auxonius, l'Eglise de Viviers fut gouvernée par Eulalius, saint Lucien et saint Valère. A la mort de ce dernier, le peuple et le clergé, voulant lui donner un successeur, choisirent unanimement Venance, dont la renommée publiait partout les rares qualités : ce qui lui gagnait tous les cœurs.

Après avoir préalablement obtenu le consentement du roi Sigismond, son père, qui avait succédé à Gondebaud, des députés se rendirent auprès de notre Saint, qui, arrivé de Rome depuis peu de temps, était vraisemblablement chez l'évêque de Vienne, ou dans sa famille. Mais Venance, se croyant indigne de cet honneur et incapable de remplir un si haut ministère, leur opposa mille résistances. Il méprisait profondément la gloire et les richesses, il redoutait vivement le poids de la houlette pastorale et ne soupirait qu'après la retraite. Une vie simple, obscure, remplie par la prière, par l'étude des sciences divines, exempte des agitations du siècle, telle était son unique ambition. Mais le ciel ne pensait pas comme l'humble religieux.

En ces temps-là, l'Eglise des Gaules était dans la position la plus critique. Les conquérants qui avaient chassé les aigles romaines professaient diverses erreurs. Maintenir la foi catholique, ramener les hérétiques à l'unité, instruire et baptiser les païens, relever les ruines immenses que les Barbares avaient semées partout, telle était la noble et difficile mission de l'épiscopat. Il fallait des hommes aussi savants que vertueux, aussi prudents que dévoués. Dieu, qui toujours donna à l'Eglise des Gaules des marques éclatantes de sa protection, ne l'oublia point dans ces temps difficiles. Il lui suscita une foule de pontifes que la science, la sainteté, le courage, ont immortalisés et rendus chers à la religion et à la patrie. Quels hommes, en effet, que les Avite de Vienne, les Viventiole de Lyon, les Remi de Reims, les Césaire d'Arles, les Apollinaire de Valence ! Avec bien d'autres encore que nous pourrions nommer, ils se levèrent, à cette époque, comme des astres bienfaisants, et ils firent sentir aux princes et aux peuples leur salutaire et puissante influence. Le ciel voulut que Venance eût une place très-glorieuse dans cette sainte et brillante pléiade.

Les hésitations de notre Saint durent cesser devant le désir de servir l'Eglise, devant la crainte de résister à la volonté divine et de contrister

l'âme du grand évêque de Vienne, son père et son ami. Il monta donc, comme malgré lui et uniquement pour accomplir un devoir sacré, sur le siége d'Alba ou de Viviers, que tant de saints et courageux pontifes avaient déjà illustré de l'éclat de leurs vertus. Telle était l'idée qu'on avait de son mérite, que sa grande jeunesse ne fut pas regardée comme un obstacle à 'épiscopat. A peine, croyons-nous, était-il parvenu à l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans. Mais alors on considérait, avant tout, les qualités des sujets et les services éminents qu'ils pouvaient rendre à l'Eglise de Jésus-Christ.

Bientôt le nouvel évêque fut appelé à prendre part à l'un des plus célèbres conciles des Gaules. Plusieurs fois, le saint pape Hormisdas, au zèle duquel rien n'échappait, avait pressé les évêques burgondes de s'assembler en concile. Ils purent répondre au vœu du Pontife romain dès le commencement du règne du roi Sigismond. Ne trouvant aucun obstacle du côté de ce religieux prince, saint Avite et saint Viventiole convoquèrent tous les évêques du royaume à Epaone, pour le 6 septembre 517. Suivant l'opinion la plus commune, Epaone est le lieu appelé aujourd'hui Saint-Romain-d'Albon, canton de Saint-Vallier, diocèse de Valence. Placée au centre du royaume de Sigismond, dans un site agréable, non loin du Rhône, à peu près à égale distance des extrémités de la Burgondie, et dépendant de l'Eglise de Vienne, Epaone, comme le disait saint Avite, convenait parfaitement à la tenue d'un concile. Voici quelques fragments de la lettre très-remarquable que ce célèbre métropolitain adressa à notre Saint, ainsi qu'à tous les autres évêques de la Burgondie : « Il y a longtemps que nos tristes occupations nous ont fait interrompre une pratique que nos pères ont instituée avec beaucoup de sagesse : c'est la tenue fréquente des conciles et des assemblées ecclésiastiques... L'Eglise de Vienne vous supplie donc, par ma bouche, de rétablir une pratique si salutaire, abandonnée depuis trop longtemps. Notre ministère nous oblige à confirmer les anciennes règles et à y en ajouter de nouvelles, s'il est nécessaire ». Saint Avite invite tous ses collègues à venir très-exactement au concile et à préparer soigneusement les matières qui doivent y être traitées.

Venance répondit avec empressement à l'appel qu'on venait de faire à son zèle. Il se rendit au concile, qui s'ouvrit au lieu et au temps marqués et dura dix jours. Il y trouva vingt-trois évêques, qui vivaient sous le sceptre de Sigismond, son père, et le député d'un prélat qui était absent. Venance déploya dans ce concile toute sa science, tout son zèle pour la réforme des mœurs publiques et la restauration de la discipline ecclésiastique, nécessairement altérées par l'invasion des Barbares et la présence des hérétiques. Il concourut à la rédaction de quarante canons, monument glorieux de sa sollicitude pastorale et de celle des Pères de cette assemblée. Ces canons regardent les clercs, les biens ecclésiastiques, la liturgie sacrée, les monastères d'hommes et de femmes, etc. Les règles tracées par les Pères de cette assemblée paraissaient si sages à un grand évêque de Valence, qu'il s'écriait : « Puissé-je les aimer et les faire aimer aux autres autant qu'elles le méritent ! »

Viviers n'eut qu'à se féliciter de l'heureux choix qu'on avait fait. A peine Venance eut-il à la main ce bâton pastoral tant redouté de son humilité, qu'il déploya toutes les merveilleuses qualités qui font ces grands évêques qu'admirent également le ciel et la terre. Animé de la foi la plus vive, embrasé du zèle le plus ardent, il s'efforça de répandre autour de lui la connaissance et l'amour de Dieu. Par ses fréquentes et éloquentes prédica-

tions, il affermit le juste dans la voie de la vertu, il y ramena les infortunés qui l'avaient abandonnée. A l'exemple de son père Sigismond, ce courageux et puissant adversaire de l'erreur, il travailla avec ardeur à l'extinction de l'Arianisme, qui avait fait tant de ravages dans l'Eglise catholique et qui continuait à désoler une portion de celle de Viviers. Il savait combien la discipline ecclésiastique est importante, soit au point de vue de la sainteté des clercs, soit au point de vue du salut des simples fidèles. Aussi ne négligea-t-il rien pour la rétablir et la rendre florissante, conformément aux décrets du concile d'Epaone, auquel il avait assisté. Il s'appliqua également à faire observer les canons des autres conciles qui furent célébrés avant ou pendant son glorieux épiscopat. Rien n'était plus beau ni plus édifiant que le spectacle qu'il offrait à tous les regards. On admirait, dans cet illustre Pontife, le zèle des Apôtres, la science des docteurs, la munificence des princes. La merveilleuse influence qu'il exerçait sur les esprits, et qui, peut-être, venait moins de son auguste caractère et de sa royale naissance, que de l'éclat de sa sainteté et de ses qualités personnelles, lui permettait de faire les choses les plus admirables. Il était dévoré d'un zèle ardent pour la gloire de la maison de Dieu. Il fit les plus généreux efforts pour rendre les édifices religieux dignes du grand Dieu auquel ils sont consacrés et qu'il remplit de sa majesté. Il comprenait l'importance de ces belles et vastes églises où les populations chrétiennes s'agenouillent au pied des autels, où elles se pressent devant la chaire sacrée, autour des saints tribunaux, où elles participent aux sacrements, qui sont pour elles une source inépuisable de lumière, de force et de consolations. Placé, pour ainsi dire, à l'aurore de ce moyen âge si fameux par les merveilles qu'il enfanta, il entra glorieusement dans cette ère mémorable, où nos évêques élevèrent les superbes basiliques romanes et gothiques que le XIXe siècle admire avec tant de raison.

La cathédrale de Viviers se trouvait dans l'état le plus déplorable, elle était menacée d'une ruine complète. Ce triste spectacle déchirait le cœur de notre Saint et faisait couler de ses yeux des larmes abondantes. Il résolut de relever, d'agrandir, d'orner, avec une rare magnificence, ce temple dédié au diacre saint Vincent, l'un des plus illustres martyrs de l'Eglise d'Espagne. N'ayant pas les ressources nécessaires pour conduire à bonne fin son vaste projet, il prit le chemin de la capitale de la Burgondie, et se dirigea vers le palais qu'habitait le roi son père. Il mit sous les yeux de Sigismond ce qu'il se proposait de faire pour la gloire de Dieu, pour la magnificence du culte catholique et l'édification des fidèles ; il lui dit, en même temps, qu'il avait besoin qu'il vînt à son secours. Le prince répondit au vœu de son fils et lui accorda généreusement tout ce qu'il demandait. Heureux d'avoir revu sa religieuse famille et obtenu ce qu'il désirait, Venance se hâta de revenir dans sa ville épiscopale et de mettre la main à l'œuvre. Les travaux, poussés avec ardeur, s'achevèrent en peu de temps. Bientôt le pieux Pontife eut la consolation de célébrer les augustes mystères dans une nouvelle basilique plus vaste, plus belle, plus richement ornée que la première. Par ses soins, une autre église fut construite hors des murs de la ville. Elle fut dédiée à saint Julien, noble viennois, qui se sanctifia dans la carrière des armes et versa son sang pour Jésus-Christ près de Brioude (Haute-Loire). Moins spacieuse que la cathédrale, elle l'emportait peut-être sur elle par une infinité d'ouvrages riches et merveilleux. Les colonnes qui supportaient le faîte de l'édifice, le pavé, le revêtement des murs intérieurs, tout était marbre poli et précieux.

Venance était plein de respect et de foi à l'égard du baptême; il voulait qu'il fût administré convenablement et que les peuples eussent une haute idée du sacrement qui les régénère et les engendre à la foi catholique. C'est pour cela qu'il fit construire de magnifiques fonts baptismaux dans l'église de Saint-Julien. Le pavé était de marbre, ainsi que les colonnes qui soutenaient un couronnement orné de belles et riches moulures. L'eau, prise à un lieu nommé Caléfécétus, était amenée au baptistère par un conduit souterrain. Elle coulait dans des tuyaux de plomb et montait par des colonnes de marbre. Un cerf d'airain, placé au centre de l'édifice, la recevait et la vomissait dans la cuve baptismale. Pour expliquer ce qu'il y a, au premier abord, de singulier dans ce que nous venons de voir, il faut se rappeler que, au VI[e] siècle, le baptême se donnait ordinairement par immersion. Une grande quantité d'eau était nécessaire pour emplir les cuves destinées à cet usage sacré.

Notre Saint ne borna point à ce que nous avons dit le zèle dont il était enflammé. Il voulut qu'une église s'élevât en l'honneur de la Mère de Dieu. Par sa grandeur et sa magnificence, elle était digne de la plus auguste des Vierges, pour laquelle Venance professait une piété filiale qu'il s'efforçait de faire partager aux ouailles qui lui étaient confiées. Il paraît que ce fut le premier sanctuaire construit, à Viviers, en l'honneur de la Vierge Marie. Cette église fut aussi dédiée au saint martyr Saturnin qui, envoyé dans les Gaules par le pape saint Clément, vers la fin du I[er] siècle, convertit un grand nombre d'idolâtres et mourut généreusement pour la foi. Outre les sanctuaires dont nous avons parlé, quelques autres s'élevèrent en divers lieux du diocèse. Le généreux évêque dota aussi richement les églises paroissiales de Notre-Dame-de-Lussas et de Saint-Martin-de-Bessiac, que, plus tard, l'on appela Lavilledieu. Tel fut son zèle pour la restauration et la construction des églises. Il n'en déploya pas moins pour orner et faire tenir de la manière la plus convenable celles de sa ville épiscopale.

Jaloux de contribuer puissamment à la gloire de Dieu et à l'édification des peuples, il créa des chapitres de clercs pour vaquer à la psalmodie et chanter les louanges du Seigneur dans les églises de Viviers. Il leur traça, de sa propre main, une règle commune, les devoirs qu'ils avaient à remplir envers Dieu, envers eux-mêmes et envers les autres. Pour rendre durable et perpétuelle cette admirable et sainte institution, il assigna les fonds nécessaires à l'entretien des ecclésiastiques. Venance subvint aussi aux besoins temporels et spirituels de son peuple avec une libéralité et un zèle vraiment admirables. Partout des ruines s'étaient faites sous les pas des Barbares. Viviers, en particulier, avait beaucoup souffert des Goths, des Alains, des Vandales, qui avaient successivement foulé son territoire. Il ne fut pas au-dessous de sa position, et sut faire oublier les malheurs des dernières invasions. Les remparts de la ville épiscopale tombaient en ruines; il dépensa des sommes considérables à les réparer. Il élargit l'enceinte de la capitale du Vivarais. Il fit construire, de distance en distance, des tours magnifiques destinées à fortifier la ville et à l'embellir tout à la fois. Il fit bâtir des maisons vastes et commodes, ainsi que de superbes édifices civils. Il accrut considérablement les sources des revenus publics, et, par ses soins et ses bienfaits, Viviers fut transformé en véritable cité. Il dota généreusement les communautés religieuses. Il fit fleurir la science et la discipline parmi ses clercs, dont il était le père, le modèle et l'idole. Les travaux qu'entreprit ce grand Pontife à cette fin, ses exemples et ses encouragements, ne restèrent pas sans fruits. Ses clercs mirent un empressement religieux à recueil-

lir tous ses doctes enseignements, ses éloquentes homélies et jusqu'à ses moindres discours. A la faveur de ce précieux dépôt de saines traditions, fidèlement gardé et transmis d'une génération à l'autre, il se forma, au sein de l'église de Viviers, une école de savoir et d'éloquence, de morale et de discipline, où longtemps l'on invoqua, comme un oracle, l'autorité des exemples et de la doctrine du bienheureux Père Venance.

Quelque chose eût manqué à la gloire de notre Saint, si Dieu ne lui eût ménagé les plus terribles épreuves. Dès l'année 517 ou 518, la conduite de son père Sigismond à l'égard des évêques du concile du Lyon, et surtout envers saint Apollinaire, lui avait causé une profonde douleur. L'année 520 lui enleva son ami Apollinaire, avec lequel il se plaisait à traiter des grands intérêts de l'Eglise, que tous les deux aimaient avec une si noble passion. Peu de temps après, il vit encore la tombe se fermer sur sainte Avite. Avant cette perte, qui dut être si sensible à son cœur, il avait eu à pleurer la mort d'une mère bien-aimée, la pieuse reine des Burgondes, enlevée, vers l'an 519, à l'amour de son royal époux et à celui de ses enfants. Des afflictions d'un autre genre étaient réservées à Venance et devaient lui montrer d'une manière bien frappante l'instabilité des grandeurs humaines. Une affreuse tempête éclata sur sa famille et brisa sans retour le trône des princes burgondes. Le pieux Venance, qui aimait tendrement sa famille, dut sentir vivement les tragiques événements, les sanglantes catastrophes qui lui arrivèrent. Mais ces coups terribles furent adoucis par la mort très-chrétienne de Sigismond et par les prodiges qui l'accompagnèrent. Venance eut aussi la consolation d'apprendre que, trois ans après la mort de son père, on transporta son corps à Agaune, où ce prince généreux avait restauré, agrandi un monastère célèbre et l'avait doté pour neuf cents religieux. De nombreux et éclatants miracles glorifièrent le tombeau de ce saint roi, prouvèrent que Dieu avait agréé ses humiliations ainsi que sa vie pénitente, et le firent placer sur les autels. Sa fête est marquée au premier mai dans le martyrologe romain.

L'année qui suivit la chute de la monarchie burgonde, c'est-à-dire l'an 535, la divine Providence ménagea une grande consolation à notre saint Evêque. Il lui fut donné de prendre part aux travaux d'un concile qui se tint à Clermont, en Auvergne, la seconde année du règne de Théodebert I[er]. Après le concile, Venance revint dans son diocèse et reprit le cours de ses travaux apostoliques. Dieu lui accorda encore plusieurs années, pendant lesquelles il parut, plus que jamais, détaché de la vie. Il n'avait d'autre pensée que celle de l'éternité, d'autre désir que d'aller se réunir au bienheureux prince qui lui avait donné le jour, et qu'il savait être en possession de la félicité céleste.

Malgré tant de violentes secousses capables d'ébranler et d'affaiblir la constitution la plus robuste, il se livra, avec une nouvelle ardeur, à toutes les austérités de la pénitence. Les pensées de la mort et du jugement, qu'il n'avait jamais perdus de vue, l'occupaient alors uniquement. Il se citait, tous les jours, à ce tribunal redoutable où il devait comparaître dans peu de temps pour rendre compte de ses œuvres. Cette pensée, si affligeante pour un pécheur, devait, ce semble, n'avoir rien que de consolant pour un Saint. Mais, bien loin de là, toute sa vertu n'était pas capable de le rassurer sur des actions dont un Dieu devait être le juge, et il appréhendait, à chaque instant, d'entendre prononcer l'arrêt de sa condamnation. Pour prévenir les suites funestes d'un jugement dont il n'y a point d'appel, après avoir fait, pendant toute sa vie, d'immenses charités aux pauvres, il leur

distribua, avant de mourir, le peu qui lui restait. Ainsi le saint Prélat porta toutes les vertus au plus haut degré de la perfection. Bien loin d'enfouir le talent qui lui avait été confié, il le fit fructifier au centuple, et, par sa fidélité à correspondre à la grâce, il mérita d'être admis en participation de la gloire des bienheureux. Plein de mérites et digne de toute louange, il rendit sa sainte âme à son Créateur le 5 du mois d'août 544. Son corps fut enseveli dans un sarcophage en marbre et transporté dans le sanctuaire de Notre-Dame du Rhône, qu'il avait fait construire lui-même.

Un ancien tableau, qui se trouvait dans l'ancienne église des Capucins, sur les bords du Rhône, représente saint Venance guérissant des enfants qu'on lui présente, et des personnes de tout âge, qui tendent vers lui des mains suppliantes. — On voit, dans la chapelle de Saint-Venance, la statue du Bienheureux, la crosse à la main et la mitre sur la tête.

CULTE ET RELIQUES.

De nombreux prodiges, obtenus par l'invocation du saint Evêque, rendirent bientôt son tombeau glorieux et lui attirèrent en foule les hommages de la piété et de la vénération des peuples. Plus tard ses reliques furent transportées au monastère des religieuses de Soyons, avant l'arrivée des Sarrasins qui, en 737, détruisirent de fond en comble l'église de Notre-Dame du Rhône. Le corps de saint Venance fut, pour le monastère de Soyons, l'occasion de grâces nombreuses dont les religieuses furent comblées. Ce lieu devint encore célèbre par une infinité de prodiges que le Seigneur opérait tous les jours pour manifester la gloire de son serviteur. Le monastère ayant été livré aux flammes et détruit par les Protestants, les religieuses furent forcées de prendre la fuite et de se réfugier à Valence (1621), où elles construisirent un nouveau monastère en 1627.

Le corps de saint Venance ne fut pas à l'abri de l'impiété dévastatrice des hérétiques; cependant une partie assez considérable de ces précieux restes échappa aux mains de ces sacriléges. En venant se fixer à Valence, les Bénédictines de Soyons y apportèrent les saintes reliques qu'elles avaient eu le bonheur de sauver de la destruction. Elles les déposèrent ensuite avec respect dans l'église qu'elles firent construire pour leur nouveau monastère. Les peuples voisins vinrent en foule honorer ces précieuses reliques, attirés encore par les prodiges nombreux qui s'opéraient en faveur de ceux qui imploraient la protection du Saint. Ces reliques furent conservées par les Bénédictines jusqu'à la Révolution. Forcées de se disperser pour toujours, elles les laissèrent entre les mains de quelques personnes pieuses. A la réouverture des temples, les reliques de saint Venance furent placées dans la cathédrale de Valence, puis transportées à l'église de l'hôpital, le 14 août 1803, où on les vénère encore aujourd'hui.

Extrait de l'*Histoire du Vivarais*, par l'abbé Rouchier; de la *Vie de saint Venance*, par l'abbé Champion, et des *Acta Sanctorum*.

SAINT ABEL, ARCHEVÊQUE DE REIMS,

ABBÉ DU MONASTÈRE DE LOBBES, DANS LES PAYS-BAS.

VIII[e] siècle.

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux.
Matth., V, 10.

Comme la loi de nature a eu son Abel, à qui Notre-Seigneur a donné le nom de Juste, la loi de grâce a eu aussi le sien, en qui la justice et la sain-

teté ont été si éminentes, qu'elles ont servi à la sanctification de plusieurs peuples. Il y a des auteurs qui lui disputent l'illustre qualité d'archevêque de Reims, et qui veulent qu'il n'en ait été que l'évêque, ou chorévêque; mais il paraît assez, par les lettres du pape Zacharie à Boniface, et du pape Adrien à Tilpin, qu'il en a été véritablement archevêque. Le *Pallium* que le premier lui envoie à la demande du même saint Boniface, apôtre d'Allemagne, et que le second assure lui avoir été envoyé par son successeur, en est une preuve manifeste. Aussi Flodoard, qui écrivait l'*Histoire de l'Eglise de Reims* dès le milieu du xe siècle, convaincu par cette raison, le met au rang de ses archevêques : ce que font aussi Baronius, en l'année 734, Colvenerius dans ses *Notes* sur Flodoard, et Messieurs de Sainte-Marthe dans leur *Catalogue des Archevêques de Reims*. Si d'autres n'en ont point parlé, c'est que, sur le témoignage du même pape Adrien, la persécution excitée contre saint Rigobert, son prédécesseur, n'étant pas entièrement assoupie, il fut chassé de son siége presque aussitôt qu'il en eut pris possession, sans qu'on lui permît d'y exercer les fonctions de sa charge.

Abel était irlandais ou écossais de nation, et passa ses premières années dans l'une de ces deux îles qui sont à présent une partie du royaume d'Angleterre. Lorsqu'il fut en âge de voyager, suivant l'exemple de ces trois illustres frères, saint Foursy, saint Foillan et saint Ultain, ses compatriotes, il vint en France pour y servir Dieu avec plus de perfection. On dit même qu'il est un des douze prêtres qui suivirent le grand saint Egbert, depuis archevêque d'York, lorsque, par révélation divine, il quitta le monastère d'Irlande, dont il était abbé, pour venir dans les Gaules y prêcher l'Evangile à quelques restes de nations idolâtres qui n'avaient pas encore reconnu le vrai Dieu. Il se présenta donc, avec cette sainte compagnie de missionnaires apostoliques, à Pépin d'Héristal, qui gouvernait alors le royaume en qualité de maire du palais. Ce dernier, admirant leur zèle, les envoya dans la Frise, qu'il venait de conquérir sur le duc Radbod, et qui n'avait pas encore reçu les lumières de l'Evangile. Notre Saint y prêcha Jésus-Christ avec une force et une éloquence merveilleuses, et, sans craindre la mort qu'il devait attendre tous les jours de ce peuple barbare et endurci, il s'appliqua quelques années à le soumettre au joug agréable du christianisme.

Saint Boniface, légat du Pape, connaissant le mérite de saint Abel, qui avait rempli tout les Pays-Bas de la réputation de sa sainteté et de son zèle; et, voyant que l'Eglise de Reims, depuis le décès de saint Rigobert, n'avait point de pasteur légitime, étant seulement occupée par Milon, qui s'y était injustement intrus du vivant de ce saint archevêque, il lui nomma pour chef et pour pasteur cet excellent missionnaire (743), auquel, en même temps, il procura le *Pallium*; aussi bien qu'à Grimon, archevêque de Rouen, et à Hunebert, archevêque de Sens. Nous voyons, dans le concile de Soissons, tenu en 745, avant Pâques, qu'on y ordonna que les causes des évêques et des clercs de sa province seraient rapportées devant lui et qu'il veillerait à la bonne conduite de tous les monastères, tant d'hommes que de filles.

Cependant ce digne prélat, à qui Notre-Seigneur avait donné tous les talents de la nature et de la grâce nécessaires pour réparer les ruines de la maison de Dieu, ne put longtemps jouir en paix de son église; mais comme Caïn persécuta son frère Abel et lui ôta enfin la vie, ainsi les partisans de Milon, et ceux qui ne pouvaient souffrir qu'on retirât de leurs mains les biens de l'évêché tyranniquement usurpés, persécutèrent notre Abel, et ils l'eussent peut-être mis à mort, si, pour empêcher un si grand scandale, il n'eût cédé à la force et à l'envie. C'est ce que nous apprenons de la lettre

du pape Adrien à Tilpin, déjà citée, où il dit de notre Saint : *Ibi permanere permissus non fuit ; sed magis, contra Deum ejectus est.* « On ne lui permit pas de demeurer dans son archevêché ; mais il en fut chassé contre le commandement de la loi de Dieu ». Il se retira donc à l'abbaye de Lobbes, dont, peut-être, il avait déjà été religieux, et il s'y appliqua avec tant de ferveur à tous les exercices de la vie intérieure et monastique, qu'il eût été difficile de trouver dans le monastère un religieux plus austère et plus assidu à l'oraison que lui. Cela, néanmoins, ne l'empêcha pas de faire encore quelques fonctions de sa dignité ; il continua son emploi de la prédication, portant la lumière de la vérité dans tout le pays de Liége et de Hainaut, et il le fit avec tant de succès, qu'il est considéré comme un des principaux évangélistes.

Enfin, après s'être consumé de pénitences et de travaux, il trouva heureusement le terme de sa vie, commencement de son éternité glorieuse, le 5 août, vers le milieu du VIIIe siècle, c'est-à-dire entre 650 et 780. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Ursmard, où l'on voyait son sépulcre élevé de terre dans la chapelle de Saint-Jacques, avec une croix archiépiscopale au dessus, ornée par en bas de plusieurs fleurs de lis qui marquent la dignité de son siége. Il s'y est fait plusieurs miracles, et principalement beaucoup de possédés y ont trouvé leur délivrance. Un notable ossement de son bras fut porté, l'an 1615, au couvent des Minimes d'Andrelek, près de Bruxelles ; cette relique avait été obtenue par Charles de Lorraine, duc d'Aumale, fondateur de cette maison religieuse. En 1409, ses reliques furent transportées à Buich en Hainaut, avec les corps des autres saints de Lobbes, pour les soustraire aux ravages de la guerre. Depuis cette époque, on célébrait sa fête dans cette ville, ainsi qu'au monastère de Lobbes, le 5 du mois d'août.

Le martyrologe romain ne parle point de saint Abel ; mais Molanus l'a ajouté au martyrologe d'Usuard, et Ferrarius le met entre les Saints omis au martyrologe romain.

Acta Sanctorum. — *Cf. Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par l'abbé Destombes.

SAINT THIERRY, CONFESSEUR,

ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS.

862. — Pape : Nicolas Ier. — Roi de France : Charles II, *le Chauve.*

Pretiosissimum quid est anima Deo, pro qua proprio Filio non pepercit.
Une âme est tout ce qu'il y a de plus précieux pour Dieu, puisque pour elle il n'a pas épargné son Fils.
Hugo card.

Dans le temps que de graves démêlés et des divisions affligeantes entre Louis le Débonnaire et ses enfants troublaient l'Eglise et le royaume de France, les siéges de Cambrai et d'Arras furent occupés par le vénérable et saint évêque Thierry. On ne connaît rien des années qui précédèrent son

élection, ni des circonstances qui la déterminèrent. Quelques auteurs semblent insinuer que Louis le Débonnaire n'y fut pas tout à fait étranger. Ce choix ferait beaucoup d'honneur à cet infortuné monarque, qui aurait ainsi bien mérité des Eglises de Cambrai et d'Arras.

Quoi qu'il en soit, il est certain que Thierry fut, dès les premiers jours de son épiscopat, environné de la considération et du respect de tous. Il passait pour avoir des rapports intimes et mystérieux avec Dieu ; on disait même qu'il était favorisé du don de prophétie.

Les événements peu nombreux que l'on trouve dans sa vie se rattachent presque tous à l'histoire générale de l'Eglise de France à cette époque ; et il n'est guère possible de les rapporter dans une simple notice avec les détails nécessaires qu'ils comportent. Voici, en peu de mots, ce qui dans ces faits peut intéresser et édifier le lecteur.

Lorsque quelques évêques de France, égarés surtout par les perfides machinations d'Ebbon, archevêque de Reims, manquèrent au respect et à l'obéissance qu'ils devaient à Louis le Débonnaire, Thierry, bien qu'il eût reçu l'onction épiscopale des mains d'Ebbon, ne se laissa point entraîner et resta toujours fidèle à son prince légitime. Plus tard, au concile de Thionville, il souscrivit avec ses autres collègues la sentence de déposition prononcée contre l'archevêque de Reims, et que celui-ci reconnaissait alors avoir justement méritée. Au nombre des juges particuliers qu'Ebbon avait choisis en cette circonstance figure saint Thierry de Cambrai et d'Arras. Cette préférence honore trop ce digne prélat pour ne point la signaler (835).

Saint Thierry fut encore présent au concile tenu à Paris en 845, et dans lequel on prit de sages dispositions pour remédier aux maux nombreux qui désolaient l'Eglise et l'Etat. Quelques années plus tard (849), il se rendait à la maison royale de Quercy-sur-Oise, où une assemblée d'évêques avait été convoquée pour condamner les erreurs de Gotescalk et s'opposer aux désordres que faisait naître partout ce moine turbulent et emporté. Dans un autre concile qui se tint à Soissons le 22 avril de l'année 853, l'évêque Thierry présenta un écrit dans lequel étaient rapportés tous les détails de la déposition d'Ebbon, à laquelle il avait assisté. « Ce que j'ai vu et entendu », dit-il à haute voix au milieu de l'assemblée, « j'en rends témoignage et je le rapporte par écrit ». Le célèbre Loup de Ferrières, qui était aussi présent à ce concile, prit alors l'écrit des mains du prélat et lut cette relation de la déposition d'Ebbon et de son rétablissement, « si contraire aux règles canoniques », disait saint Thierry, « que le pape Sergius n'y avait eu aucun égard et n'avait accordé à Ebbon que la communion laïque ». La sagesse du vénérable évêque de Cambrai et d'Arras contribua beaucoup alors au rétablissement de la paix.

Malgré des occupations multipliées et des inquiétudes continuelles qui l'assiégeaient de toutes parts, saint Thierry trouvait encore le temps de satisfaire sa piété et celle de ses ouailles, en rendant aux reliques des Saints les hommages et les respects qui leur sont dus. Il eut la consolation de lever de terre le corps de saint Liévin, dans le village de Houthein, au territoire d'Alost, et d'y reconnaître publiquement les miracles et les guérisons qui s'opéraient souvent au tombeau de ce saint missionnaire martyrisé.

Au bruit des ravages que causaient déjà les Normands sur les côtes de la Morinie et dans les contrées voisines, les religieux de Saint-Vaast d'Arras songèrent à mettre en sûreté le corps de leur vénérable patron. Ils prièrent

saint Thierry de lever lui-même ce corps précieux. Le prélat se rendit avec bienveillance à leur demande, et accomplit cette touchante cérémonie, non sans ressentir dans le cœur une profonde tristesse à la vue des maux qui commençaient à affliger la France. Après avoir renfermé cette dépouille sacrée dans un cercueil, au milieu d'une foule immense de spectateurs en larmes, saint Thierry, accompagné des religieux, le transporta lui-même jusqu'à Beauvais.

Mais ce n'étaient pas seulement les pirates qui excitaient les désordres et qui affligeaient le cœur des évêques. Il y avait aussi alors un grand nombre de seigneurs déréglés et cupides, qui se livraient à toutes sortes de vexations et de rapines. Un homme de la contrée, en particulier, ne cessait de ravager les terres dépendantes de l'Eglise d'Arras et d'y exercer de continuelles violences. Saint Thierry usa d'abord de tous les moyens que lui suggéra son esprit de douceur et de patience. Il adressa à cet homme de sages avertissements, propres à le toucher, et l'invita en même temps à se rendre auprès de lui. Mais celui-ci refusa opiniâtrément, malgré toutes les instances que l'on put faire : puis, quand il apprit que l'excommunication avait été lancée contre lui, il vomit contre le saint Pontife toutes les injures que son aveugle fureur lui inspirait. Poussé, pour ainsi dire, par une rage de cupidité et de haine, il se livra, dès ce moment, à de nouvelles et plus criminelles violences. Mais Dieu permit peu de temps après qu'il périt d'une manière tragique, et avec des circonstances dans lesquelles chacun reconnut un effet de la justice divine.

Au milieu de toutes ces peines et sollicitudes du ministère épiscopal, saint Thierry trouvait dans la prière les plus douces consolations. « Souvent », continue Balderic, dans sa chronique de Cambrai et d'Arras, « il prolongeait son oraison bien avant dans la nuit. Il fut même quelquefois ravi en extase ». Le digne évêque trouvait aussi dans l'amitié de son métropolitain, le célèbre Hincmar de Reims, un soulagement dans les peines de son laborieux épiscopat. Les écrits du docte archevêque de Reims prouvent qu'il portait à saint Thierry un vif intérêt, qu'il ressentait un profond respect pour sa vertu et avait pour lui une sincère amitié.

Le vénérable évêque de Cambrai et d'Arras était déjà assez avancé en âge quand il dut se rendre dans un endroit de son diocèse, que les auteurs ne désignent pas. C'était, selon toute apparence, pour y remplir quelques fonctions de son ministère.

Comme il arrivait à quelque distance de ce lieu, il dit à ceux qui l'accompagnaient qu'un accident le menaçait. Ceux-ci insistèrent aussitôt pour l'empêcher d'aller plus avant, mais saint Thierry leur répondit avec calme : « Nous ne devons point chercher à nous soustraire à la volonté de Dieu qui nous frappe pour nous guérir, qui nous blesse pour nous apporter ensuite le remède ». A peine avait-il achevé ces mots qu'un mendiant se présenta devant lui et le salua avec respect. La mule sur laquelle était monté le saint vieillard fut effrayée par les gestes de cet homme, et dans le mouvement qu'elle fit, elle le renversa dans les bras de ses gens qui s'étaient précipités pour prévenir sa chute. Tous s'empressèrent de porter le saint évêque dans un lieu voisin pour lui faire remettre la cuisse qui était cassée, et lui donner les autres secours que réclamait sa position.

Cet accident hâta vraisemblablement la mort de saint Thierry, qui remit son âme à son Créateur le 5 août 862 ou 863, après un épiscopat d'environ trente-deux ans. Son corps fut déposé dans le cimetière du monastère de Saint-Aubert, et y resta jusqu'au temps de l'évêque Fulbert. A cette époque,

il fut transporté dans la ville de Magdebourg, en Saxe, pour satisfaire l'empereur Othon le Grand, qui avait demandé des reliques pour les églises de cette ville qu'il venait de fonder.

Tiré de la *Vie des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par l'abbé Destombes.

S. JEAN XIX, ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS

879. — Pape : Jean VIII. — Roi de France : Louis II, *le Bègue*.

Quid, o homo, in omnibus es prudens, et circa teipsum es insipiens?

O homme, pourquoi être prudent en toute chose, et être insensé en ce qui te regarde toi-même?

S. Bernard, *Serm. de Miseria humana*.

Il y avait près de trois ans que les Eglises de Cambrai et d'Arras étaient sans pasteur, par les intrigues de l'empereur Lothaire qui prétendait y placer des hommes indignes, lorsqu'enfin Dieu mit un terme à cette calamité. Ce fut dans le palais même de ce prince qu'il alla chercher l'homme selon son cœur, qui devait gouverner ces deux diocèses et les édifier par ses vertus. C'était le prêtre Jean, attaché à la cour en qualité de chantre de la chapelle. Il avait su conserver, dans cette charge alors importante, une sainte indépendance et la fidélité la plus inviolable. Aussi fut-il reçu à Cambrai et à Arras avec les témoignages de la joie et du respect. Hincmar, archevêque de Reims, assisté de Bertulphe de Trèves et d'Odon de Beauvais, lui donna la consécration épiscopale (866). Le nouveau Pontife s'acquitta avec zèle de tous les devoirs de son ministère, et répara par sa prudence les maux qu'avaient causés l'opiniâtreté de Lothaire et la longue vacance du siége. Affligé des scandaleux désordres du jeune empereur, auprès duquel il avait vécu plusieurs années, il en gémissait amèrement devant le Seigneur et demandait, pour cette âme égarée par les passions, la grâce d'une conversion sincère.

Ce vénérable évêque, pendant son épiscopat, assista à plusieurs conciles où il se fit remarquer par son esprit de conciliation et de charité. On le rencontre à Soissons en 866, à Troyes en 867, à Verberie en 869, à Douzi en 871, à Châlon-sur-Saône en 875, et enfin à Ponthion en 876. Aussi zélé pour la défense des droits de son Eglise que pour la sanctification des âmes, saint Jean s'opposa énergiquement aux entreprises de quelques hommes violents qui profitaient des troubles publics pour s'emparer des biens ecclésiastiques, et en particulier de ceux de l'abbaye de Lobbes. Il eut également soin des reliques que la sacrilége cupidité des Normands forçait à renfermer dans les places fortes du royaume.

Flodoard, dans son *Histoire de l'Eglise de Reims*, et d'autres auteurs anciens, signalent les rapports intimes qui existaient entre l'archevêque Hincmar et le vénérable Jean, qui était un de ses suffragants. Ils étaient unis par une étroite amitié et avaient une égale ardeur pour travailler à la sanctification des peuples et à la gloire de l'Eglise. On voit, dans une lettre rapportée par Baldéric dans sa chronique de Cambrai et d'Arras, que Hincmar remer-

cie l'évêque Jean des services qu'il lui a rendus, et le prie de lui envoyer un sermon de saint Augustin ainsi que le commentaire de Bède sur les Proverbes.

Après un épiscopat de treize ans, rempli de tribulations et de mérites, ce digne évêque remit son âme à son Créateur, le 5 août 879, laissant à son peuple une réputation de sainteté que des miracles ont confirmée. On rapporte, entre autres faits extraordinaires, qu'un homme, affligé depuis son enfance d'une contraction de nerfs, et qu'on avait amené sur un chariot près du tombeau du Saint, y trouva la guérison de son infirmité.

Le corps de saint Jean fut déposé d'abord dans l'église de Sainte-Croix, à Cambrai ; mais, dans la suite, Gérard Ier, de Florines, le transporta dans l'église de Notre-Dame, qu'on avait réparée et agrandie.

Tiré des *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par l'abbé Destombes.

SAINT ÉMYGDE, MARTYR,

ÉVÊQUE D'ASCOLI PICENO, DANS LA MARCHE D'ANCÔNE (303 ou 304).

Saint Emygde naquit à Trèves, d'une famille illustre. A l'âge de vingt-trois ans, malgré l'opposition de ses parents, il embrassa la religion de Jésus-Christ et la professa avec une inébranlable énergie jusqu'à la fin de sa vie. Méprisant tous les plaisirs de la terre, il s'appliqua tout entier au service de Dieu. Il brûlait d'une charité ardente et, pour gagner des âmes à Jésus-Christ, il se rendit à Rome. Un habitant de l'île du Tibre lui offrit l'hospitalité, et il le récompensa en guérissant sa fille atteinte depuis cinq ans d'une maladie mortelle. Ce fut en lui donnant le Baptême qu'il opéra ce prodige. Peu après, ayant rendu, en présence du peuple, la vue à un aveugle que ce miracle convertit, il fut arrêté et conduit au temple d'Esculape. Là il se déclara serviteur de Jésus-Christ, guérit en son nom un grand nombre de malades, détruisit les autels et jeta dans le Tibre la statue brisée du dieu. Trois mille infidèles se convertirent ; le préfet, averti, entra en grande colère et proféra des menaces contre Emygde. Celui-ci, averti par un ange, s'échappa et alla trouver le pape Marcellin qui l'ordonna évêque et l'envoya à Ascoli Piceno (Marche d'Ancône).

Sur la route, le Saint opéra grand nombre de prodiges et obtint de nombreuses conversions. Quand il entra dans Ascoli, les idoles firent entendre des gémissements lamentables et indiquèrent comme cause de leur douleur l'étranger qui venait d'arriver. Le peuple, irrité, se mit à sa recherche et le conduisit devant le préfet de la ville, qui mit tout en œuvre pour lui faire adorer Jupiter. Il lui offrit même de lui donner sa fille en mariage. Saint Emygde refusa, convertit cette fille, et, ayant fait sortir de l'eau d'un rocher, la baptisa avec quinze cents autres personnes. Le préfet fit trancher la tête à l'évêque, dont on vit le corps se relever, prendre sa tête et marcher jusqu'à un oratoire, l'espace de trois cents pas. Plus tard, les reliques de saint Emygde furent transportées dans une église plus vaste, et elles sont encore aujourd'hui l'objet d'un culte particulier pour les habitants d'Ascoli et pour beaucoup d'étrangers qui viennent les vénérer.

Acta Sanctorum.

SAINT VIATRE DE TREMBLE-VIF,

MOINE DE SAINT-MESMIN, PRÈS D'ORLÉANS, PUIS SOLITAIRE AU DIOCÈSE DE BLOIS

(Milieu du VIe siècle).

La Sologne *(Secolaunia)* est un petit pays de l'ancienne France, dans l'Orléanais, aujourd'hui dans le département de Loir-et-Cher, entre la Loire et le Berry. Ce pays est couvert de marais

(on en compte environ 1,200, occupant 17,000 hectares), de landes, de bruyères, de terres incultes ; les fièvres y sont fréquentes et la population rare.

Du temps que saint Mesmin gouvernait le monastère de Micy (aujourd'hui *Saint-Mesmin*), près d'Orléans, plusieurs religieux de cette maison se retirèrent dans les landes de la Sologne, pour y servir Dieu avec plus de liberté d'esprit. Parmi eux était Viatre, originaire du Berry. Arrivé dans la solitude, il marqua l'emplacement de sa cellule et le lieu où il voulait mourir, par la plantation d'un tremble, dont l'église et le bourg de l'endroit prirent ensuite le nom pittoresque de Tremble-Vif *(Tremulus vivus,* ou *Tremuli vicus);* la tradition du pays ajoute que cet arbre miraculeux se renouvela d'âge en âge dans un des piliers du temple. Le culte du bienheureux patron s'est perpétué de même ; et cette contrée l'invoque avec une pieuse confiance. On lui attribue particulièrement le pouvoir de guérir les fièvres, si communes au milieu des marécages insalubres de la Sologne.

L'église fut bâtie, ou du moins reconstruite, grâce aux libéralités de deux époux natifs du Berry, et non moins fervents que riches. Le mari était paralytique depuis dix ans, la femme, aveugle depuis quinze ; l'un et l'autre durent leur guérison complète à l'intercession de saint Viatre, et lui en témoignèrent généreusement leur reconnaissance : ainsi parle la naïve légende.

Les reliques de ce patron vénéré, après avoir subi plusieurs vicissitudes, ont été reconnues de nouveau en 1817, et renfermées dans une splendide châsse d'argent, donnée par M. Deloynes d'Auteroche, alors principal propriétaire de la paroisse de Tremble-Vif.

La fête de saint Viatre est marquée au 5 août. Depuis quelques années, la paroisse a été autorisée à quitter son nom et à prendre celui du saint Patron qu'elle honore toujours.

Saints de Blois, par Dupré, bibliothécaire.

LE BIENHEUREUX ROGER LE FORT,

SOIXANTE-QUINZIÈME ÉVÊQUE D'ORLÉANS ET CONFESSEUR (1367).

Le bienheureux Roger reçut le jour au château de Ternes, dans la Marche ; Guillaume de La Chapelle, archevêque de Toulouse et cardinal, était son oncle. Il avait enseigné à l'Université d'Orléans, et au moment de sa promotion il appartenait à l'Eglise de Bourges en qualité de doyen. La manière dont il fut élu mérite d'être racontée.

Le jour où le clergé et le peuple devaient procéder à l'élection, le bienheureux Roger se trouva dans l'église, et il fut à même de remarquer l'empressement scandaleux avec lequel les chanoines s'agitaient, sans être retenus par la crainte des devoirs et des difficultés inhérents à l'épiscopat. On rapporte que, sur le ton de la plaisanterie, il dit à l'un d'eux qui entrait au Chapitre : « Et moi aussi je désirerais que messires les électeurs se souvinssent de moi pour l'affaire présente ». Le chanoine porta immédiatement le propos à l'assemblée ; le candidat improvisé conquit aussitôt tous les suffrages. Alors le président, qui connaissait depuis longtemps le mérite et la valeur de Roger, se leva et dit aux électeurs : « Mes frères, le ciel et la terre sont témoins que vous avez choisi et demandé messire Roger pour évêque. Quant à moi, conformément à votre avis, je déclare, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que celui que vos vœux désignent doit être en effet le Pontife de cette cité, car c'est un homme d'une figure angélique, d'une sainteté et d'une sagesse éminentes. Soyez convaincus que c'est ainsi qu'en juge l'Esprit-Saint lui-même, à qui vous ne sauriez résister sans vous rendre coupables ». Après cette allocution, Roger fut élu évêque d'Orléans à l'unanimité. Or, tandis que les chanoines donnaient leurs suffrages, le serviteur de Dieu, effrayé de la tournure que prenaient les choses, se mit à réclamer et à dire qu'il n'aspirait nullement à un tel honneur, que les paroles tombées de ses lèvres n'étaient pas sérieuses, et qu'on se trompait étrangement si l'on croyait qu'il fût propre aux fonctions épiscopales. Néanmoins la voix du peuple vint ratifier le choix du Chapitre, et l'élu dut s'incliner devant la volonté d'en haut.

Les registres du Vatican font foi que Roger fut présenté à la Chambre apostolique le 13 mai 1321. Jean XXII confirma son élection. Son sacre eut lieu le 13 juin de la même année, ainsi que la mainlevée de la régale.

En 1324, le bienheureux Roger passa plusieurs jours à l'abbaye de Saint-Mesmin. La même année, il éleva la fête de la Conception de la sainte Vierge au rite annuel, et la suivante, en vertu

d'une commission apostolique, de concert avec l'archevêque de Vienne, il fit la visite du monastère de Longpont.

Roger le Fort fut transféré à Limoges et ensuite au siége patriarcal de Bourges. Il mourut en 1367, âgé de quatre-vingt-dix ans, le 5 août, selon le martyrologe d'Orléans.

Extrait des *Evêques d'Orléans*, par V. Pelletier.

VIe JOUR D'AOUT

MARTYROLOGE ROMAIN.

Sur le mont Thabor [1], la TRANSFIGURATION de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 32. — A Rome, sur la voie Appienne, au cimetière de Calliste, la naissance au ciel de saint XYSTE ou SIXTE, second du nom, pape et martyr, qui fut décapité durant la persécution de Valérien, et reçut ainsi la couronne de l'immortalité. 259. — De plus, saint Félicissime et saint Agapit, diacres de saint Sixte; et les saints Janvier, Magne, Vincent et Etienne, ses sous-diacres, qui furent décapités avec lui et enterrés dans le cimetière de Prétextat. Saint Quart endura aussi la mort avec eux, au rapport de saint Cyprien. 259. — A Burgos, en Espagne, au monastère de Saint-Pierre de Cardègne, de l'Ordre de Saint-Benoît, deux cents religieux qui furent massacrés avec saint Etienne, leur abbé, par les Sarrasins, pour la confession de Jésus-Christ; des chrétiens les inhumèrent dans le cloître. — A Alcala, en Espagne, les saints martyrs Juste et Pasteur [2], frères, qui, tout jeunes encore et se trouvant à l'école, jetèrent leurs livres par terre et coururent d'eux-mêmes au martyre. Ils furent arrêtés par l'ordre du président Dacien, qui les fit maltraiter à coups de bâton; et, comme ils s'exhortaient mutuellement à la constance, ils furent conduits hors de la ville et égorgés par le bourreau. 304. — A Rome, saint HORMISDAS, pape et confesseur. 523. — A Amida, ville de Mésopotamie (aujourd'hui Diarbek), saint Jacques, ermite célèbre par ses miracles [3]. Vers 502.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Trèves, saint SCHETZELON ou SCOCELIN, confesseur, solitaire. Vers 1135. — Dans le Midi de la France, saint STAPIN, confesseur, que l'on croit avoir été évêque de Carcassonne.— En Bourgogne, et à Savone, dans les anciens Etats sardes (intendance générale de Gênes), le bienheureux Octavien de Quingey, évêque de Savone et confesseur. Il naquit vers 1060 à Quin-

1. Le mont Thabor, l'*Itabyrius] mons* des anciens, le *Djebel-Tor* des Arabes, est une montagne de Syrie, dans le pachalik d'Acre, au sud-ouest du lac Tabarieh, à 11 kilomètres sud-est de Nazareth : elle a environ 1,000 mètres de haut.

2. Les chrétiens les enterrèrent à l'endroit même qui avait été sanctifié par leur sang, et l'on y bâtit depuis une chapelle. Leurs reliques se gardent dans des châsses placées sous le maître-autel d'une église collégiale de la ville d'Alcala de Hénarès *(Complutum)* dont ils sont patrons titulaires. Il n'y a cependant plus qu'une petite portion de celles de saint Juste, le reste ayant été transféré à l'abbaye de Malmédy *(Malmundarium)*, ville des Etats prussiens, au diocèse de Cologne.

Prudence, célèbre poëte latin chrétien du IVe siècle, fait leur éloge dans son Περὶ στεφάνων *(Hymnes sur les Couronnes des Saints)*, hymne IV, où il dit :

Sanguinem Justi, cui Pastor hæret, Ferculum duplex, geminumque donum Ferre Complutum gremio juvabit Membra duorum.	Alcala peut s'enorgueillir de posséder les reliques de Juste et de Pasteur : cette double auréole de sainteté de deux Martyrs enfants est pour la ville un gage efficace de la protection du ciel.

3. L'historien Procope de Césarée (500-565) rapporte celui-ci : « Quelques nephtalites (appelés aussi *Huns blancs*) qui battaient la campagne, l'ayant aperçu, voulurent le percer de leurs flèches ; mais leurs mains demeurèrent comme attachées à leur arc et privées de tout mouvement. Le saint Solitaire leur rendit à l'instant l'usage de leurs mains par une seule parole ». — *Vies des Pères des déserts d'Orient*, par Michel-Ange Marin.

gey, chef-lieu de canton du département du Doubs, au diocèse de Besançon, eut pour père le célèbre comte Guillaume II, surnommé Tête-Hardie, et pour frère Guy de Bourgogne, qui fut plus tard Pape sous le nom de Calixte II. Octavien fut confié, dès ses plus jeunes années, aux Bénédictins de Cluny, où il prit l'habit religieux. Il étudia ensuite la théologie dans l'Université de Bologne. En 1087, à la mort de son père, il se consacra à Dieu dans le monastère de Saint-Pierre *in cœlo aureo* de Pavie, où il fut ordonné prêtre. Quand il y eut passé trente ans dans l'étude des sciences sacrées et la pratique de la piété chrétienne, l'Eglise de Savone, veuve de son pasteur, tourna ses regards vers lui et le choisit pour évêque (1123). Quelque vaste que fût son diocèse, sa vigilance et sa sollicitude surent pourvoir à tout et la réforme des mœurs fut le but principal de ses efforts. Il occupa le siége de Savone jusqu'à l'âge d'environ soixante-dix ans, mourut plein de vertus et de bonnes œuvres et fut enterré dans son église cathédrale. Quarante ans après sa mort, on découvrit son corps et on le trouva exempt de corruption et exhalant une suave odeur. Il se fit des reconnaissances ou des translations de ses reliques en 1202, 1215, 1553, 1586, 1589 et 1605. Par un décret en date du 6 août 1783, confirmé par le souverain pontife Pie VI, la sacrée Congrégation des Rites approuva et confirma le culte rendu de temps immémorial au bienheureux Octavien, et accorda un office et une messe propres en son honneur, pour tout le diocèse de Savone. 1128.—Au diocèse de Limoges, saint Exoce, évêque de ce siége qu'il tint pendant quinze ans. Il est resté célèbre par la pureté inaltérable de ses mœurs, la vivacité de sa foi toujours agissante et accompagnée de bonnes œuvres, et sa patience à toute épreuve. Le célèbre Venance Fortunat, évêque de Poitiers, en a fait un bel éloge dans l'épitaphe qu'il a composée pour lui. VI[e] s. — A Paris, dans l'église des Feuillants de la rue Saint-Honoré (religieux Bernardins de la règle de Citeaux, dont l'Ordre fut institué en 1577 par Jean de la Barrière à l'abbaye de Feuillant, près de Toulouse), dédicace de Notre-Dame de Protection, ainsi nommée par la reine Anne d'Autriche, en reconnaissance des faveurs qu'elle avait reçues de cette Reine du ciel. 1651. — A Saint-Affrique (Aveyron), au diocèse de Rodez, anniversaire de la procession en l'honneur de Notre-Dame de Miséricorde. Quand, le 15 juillet 1854, le choléra éclata à Saint-Affrique, on courut se jeter aux pieds de Notre-Dame, dont on possède depuis longtemps dans cette petite ville une statue miraculeuse. Le fléau ne cédant point à ces prières, on fit, le dimanche 6 août, une procession générale où des ecclésiastiques en habits de chœur portaient la statue de la Vierge sur un brancard surmonté d'un pavillon gracieusement décoré. Depuis ce moment, le fléau décrut rapidement et finit par disparaître.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — A Burgos, en Espagne, au monastère de Saint-Pierre de Cardègne, deux cents religieux qui furent massacrés avec Etienne, leur abbé, pour la foi catholique, et inhumés dans le cloître par les chrétiens.

Martyrologe des Franciscains. — Au mont Thabor, la Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le souverain pontife Calixte III a accordé à ceux qui assistent à la messe et à l'office de cette fête les mêmes indulgences que celles qui sont dispensées le jour de la fête du corps de Notre-Seigneur. 32.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Bavière, la bienheureuse Berthe de Bibourg, vierge. Elle naquit en Allemagne et eut pour père le comte Henri d'Hilpolsteim, et pour mère la princesse Berthe d'Istrie. Ayant perdu ses parents, elle hérita de la terre de Bibourg, et y fonda, sur le conseil de saint Othon, évêque de Bamberg, un monastère avec une église de l'Ordre de Saint-Benoît, et un hospice pour y recevoir et y loger les pauvres, les y nourrir et les y soigner dans leurs maladies. Saint Eberhard, frère de Berthe, fut le premier abbé de ce monastère dont l'église fut consacrée par saint Othon. Heureuse de l'accomplissement de cette belle et grande œuvre, Berthe se retira dans une solitude pieuse, au sein de sa noble demeure, et y mena une vie tout angélique jusqu'à ce qu'il plût à Notre-Seigneur de l'appeler à lui. 1151. — En Sicile, saint Chrême ou Chrémès, abbé et confesseur. Il pouvait avoir trente ans lorsqu'il s'enfonça dans une solitude située dans la partie de l'île où plus tard fut bâtie la ville de Villafranca : là s'élève à pic un rocher énorme qui n'est accessible que d'un côté ; c'est sur la cime la plus élevée de ce rocher que se retira saint Chrême pour s'y livrer, loin de toute distraction, à une vie contemplative et mortifiée. Roger I[er], grand-comte de Sicile (1101), ayant été témoin de deux miracles éclatants que notre Saint opéra devant lui, lui voua dès lors une grande amitié et le tint en profonde estime. Etant monté sur le rocher abrupt de saint Chrême, et enchanté de la vue magnifique dont on y jouissait et qui s'étendait sur le mont Etna et jusqu'à la mer, il y fit bâtir un monastère dont notre Saint fut le premier abbé. On y suivait la règle de saint Basile. Saint Chrême fut enterré sous les marches de l'église de son

couvent, et dans le lieu même où il fut inhumé, il jaillit une source qui coule encore aujourd'hui et dont l'eau a la vertu de guérir les fièvres. 1116. — Au village de Schleburchrath ou Slebusrode, près de Cologne, le bienheureux Gézelin, appelé aussi Gitzelin et Gezzelin, porcher et confesseur, qu'un grand nombre d'hagiographes ont eu le tort de confondre avec saint Schetzelon ou Scocelin, solitaire, dont nous donnons la vie à ce jour. Molanus rapporte qu'on l'invoquait avec succès lorsqu'on désirait être préservé de la pustule maligne et de la fièvre morbilleuse. Chastelain ajoute qu'Henri, baron de Renschenberg, fit élever en son honneur un oratoire qui fut longtemps célèbre sous le nom de Chapelle Saint-Gézelin *(Gisle-Kapellchen)* : il y avait sous l'autel une source dont l'eau miraculeuse, comme celle de Lourdes de nos jours, guérissait de leurs infirmités nombre de malades et attirait un grand concours de pèlerins. Epoque incertaine.

LA TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR

SUR LE MONT THABOR, EN SYRIE

32. — Empereur romain : Tibère.

In Transfiguratione, quid aliud quam resurrectionis gloria nuntiatur?

Que puis-je voir dans la Transfiguration, sinon un symbole de la gloire de la résurrection future?

S. Grégoire le Grand.

Notre-Seigneur, après la célèbre confession que fit saint Pierre de sa filiation divine et de sa dignité de Christ et de Messie, confession approuvée par les autres Apôtres, voulant les préparer tous à la sanglante exécution de sa Passion, commença à leur découvrir qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il y souffrît beaucoup de choses de la part des Anciens, des Scribes et des Princes des Prêtres, et qu'il y fût mis à mort pour ressusciter le troisième jour. Il leur proposa ensuite un point capital de son Evangile : « Que celui qui voulait venir après lui dans la possession de sa gloire, devait renoncer à lui-même, porter sa croix et le suivre, parce que celui qui prétendrait sauver son âme, c'est-à-dire l'exempter des croix et des mortifications, la perdrait infailliblement, au lieu que celui qui la perdrait pour son amour en souffrant volontiers toute sorte de peines, et la mort même pour la gloire de son nom, la sauverait en vérité ». Mais comme il n'était guère facile de les engager à une vie pleine de mortifications et de souffrances, sans leur donner quelque gage de la récompense qu'ils en devaient attendre dans le ciel, il les assura en même temps qu'il y en avait quelques-uns d'entre eux qui ne mourraient point avant d'avoir vu venir le Fils de l'Homme dans son règne, c'est-à-dire avant qu'il leur eût montré quelque chose de cette gloire incomparable dont il devait être éternellement revêtu à la droite de son Père céleste, et à laquelle ils devaient avoir part, comme étant ses amis, ses frères, ses cohéritiers et ses membres.

Il n'était point nécessaire, pour l'accomplissement de cette promesse, qu'il leur apparût dans l'éclat de sa majesté avant sa Résurrection, puisqu'il leur avait dit seulement que cela arriverait avant leur mort. Mais comme il les voulait fortifier contre les tentations qu'ils devaient avoir au temps de sa Passion, et leur faire voir aussi que, s'il était livré à ses ennemis et traité avec toute l'indignité que la rage et l'envie peuvent suggérer à des hommes barbares et sanguinaires, ce n'était point par faiblesse et par

impuissance, mais par l'abondance de son amour qui suspendrait l'usage de son pouvoir, afin de se laisser sacrifier pour notre salut, il exécuta bientôt après ce qu'il leur avait promis, en opérant le grand miracle de la Transfiguration, qui est aujourd'hui le sujet de la vénération de l'Eglise. En effet, les saints Evangélistes nous disent qu'à peine six jours s'étaient écoulés depuis cette insigne promesse, Notre-Seigneur, prenant avec lui saint Pierre, saint Jacques et saint Jean, les mena sur une haute montagne à l'écart, et se transfigura en leur présence. Son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses habits devinrent blancs comme la neige. Moïse et Elie parurent au même lieu, et s'entretinrent avec lui de la mort qu'il devait souffrir à Jérusalem. Cela arriva tandis qu'il était en oraison. Les Apôtres n'en virent rien au commencement, parce qu'ils étaient assoupis et qu'un profond sommeil les avait saisis; mais, à leur réveil, ils aperçurent cet éclat merveilleux de son visage et cette beauté incomparable de ses habits, avec les deux Prophètes qui lui parlaient. Un spectacle si charmant les remplit d'admiration et de joie : ils le contemplèrent quelque temps en silence; mais Pierre, voyant que les Prophètes se retiraient, dit au Sauveur : « Maître, il fait bon ici pour nous; si vous l'avez agréable, nous y ferons trois tentes, l'une pour vous, l'autre pour Moïse, et la troisième pour Elie ». Il était tellement ravi et hors de lui-même que, selon saint Luc, il ne savait ce qu'il disait. Il n'avait pas encore achevé ces paroles, qu'une nuée lumineuse se forma et le couvrit avec saint Jacques et saint Jean. Ils eurent tous trois peur en entrant dans cette nuée ; mais, en même temps, il en sortit une voix qui leur dit : « C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui je me plais uniquement; écoutez-le ». Cette voix, qui était celle du Père éternel, augmenta leur appréhension; ils tombèrent le visage contre terre, pleins d'épouvante et de frayeur : et ils n'eussent jamais osé se lever si Notre-Seigneur ne se fût approché d'eux et ne les eût touchés, leur disant : « Levez-vous et ne craignez point ». Alors, ils ouvrirent les yeux et ne virent plus que Jésus seul, qui avait déjà repris son visage ordinaire. Ils descendirent de la montagne avec lui, et, en descendant, ce grand Maître de l'humilité leur dit : « Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'Homme soit ressuscité ».

Saint Thomas explique très-savamment tout ce mystère. La première raison qu'il en donne est celle dont nous avons parlé. « Notre-Seigneur », dit-il, « avait prédit à ses disciples les injures et les douleurs qu'il devait endurer dans le cours de sa Passion, et les avait animés à marcher sur ses pas et à porter tous les jours leur croix à sa suite. C'était le chemin qu'il leur avait enseigné pour arriver à la participation de sa gloire; car, comme saint Paul a dit depuis : « Si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui, et si nous avons part aux peines et aux amertumes de sa mort, nous aurons part à la plénitude de son bonheur ». Or, afin qu'une personne se porte courageusement à la poursuite des moyens, il faut qu'elle ait connaissance de la fin; de telle sorte que la grandeur du bien qu'elle espère et de la récompense qu'elle attend adoucisse les peines qui se rencontrent dans l'emploi de ces moyens, ce qui est surtout nécessaire lorsqu'ils sont extrêmement difficiles et qu'ils combattent les inclinations de la nature ». Ce n'était que par beaucoup de tribulations que les Apôtres et tous les chrétiens devaient entrer dans le royaume de Dieu, de même que Notre-Seigneur n'est entré dans la jouissance de son propre royaume que par sa croix et par sa mort : il était donc à propos qu'ils vissent, dès ce monde, quelque image et représentation de ce royaume ; afin, comme dit le vénérable Bède

sur saint Matthieu, que la contemplation de cette gloire qui ne finira jamais leur fît endurer avec plus de constance, durant les moments de leur pèlerinage, les adversités qu'ils y devaient nécessairement endurer. C'est donc pour cela que Notre-Seigneur, comme un Maître plein de sagesse et de bonté, s'est transfiguré en leur présence, leur faisant voir par sa propre gloire un échantillon de celle qui leur était préparée dans le ciel. Saint Léon, pape, et saint Jean Damascène, dans les discours qu'ils ont faits sur notre mystère, apportent la même raison : le premier dit excellemment que, « par la Transfiguration de Notre-Seigneur, l'espérance de l'Eglise a été fondée ; parce que tout le corps doit reconnaître dans la gloire de son chef celle qui lui est destinée, et de là se porter avec courage à souffrir comme lui les opprobres et les adversités de cette vie ».

Ensuite, d'après les mêmes docteurs, Jésus-Christ voulait, par ce mystère, confirmer les Apôtres dans la foi de sa divinité, qu'ils venaient de reconnaître et de confesser ; prévenir le scandale qu'ils pouvaient ressentir en le voyant mourir d'une manière si tragique et si ignominieuse sur la croix ; faire voir la vérité de ce qu'il disait, que personne n'était capable de lui ôter la vie malgré lui, mais qu'il la donnerait de son plein gré et sans qu'on le forçât à la donner ; enfin, que la gloire lui appartenait en propre, et que, s'il n'en était pas revêtu, ce n'était que par une aimable condescendance à nos besoins, et afin d'être en état de nous instruire par sa parole, de nous édifier par son exemple et de nous racheter par sa mort.

Ajoutons que Notre-Seigneur a aussi voulu se transfigurer, afin que la loi nouvelle ne fût pas donnée avec moins d'éclat et de splendeur que la loi ancienne, et qu'elle fût en même temps autorisée par le Père éternel, qui ordonne d'écouter son Fils, et par Moïse et Elie, dont le premier a reçu la loi ancienne au milieu des éclairs, et le second en a soutenu l'observance avec un zèle de feu, et qui tous deux venaient rendre leurs hommages à l'unique Législateur du genre humain. Mais il faut remarquer trois différences entre la splendeur qui parut au temps de la publication de la loi ancienne et celle qui paraît à la Transfiguration, où la loi nouvelle est publiée, différences qui relèvent souverainement celle-ci au-dessus de l'autre. L'éclat qui parut lorsque la loi ancienne fut donnée était étranger à Moïse et ne venait pas de son fonds, au lieu que la gloire qui paraît à la Transfiguration est un rejaillissement de celle dont l'âme du Sauveur a toujours été pénétrée. Au temps de la publication de la loi ancienne, la lumière était accompagnée de grand bruit par les foudres et les tonnerres qui grondaient sur le mont Sinaï. Mais il n'y a rien de si calme et de si tranquille que la splendeur de la Transfiguration : il ne tonne point, il ne fume point sur la montagne du Thabor, et si les Apôtres sont épouvantés, ce n'est pas par aucun bruit impétueux qu'ils entendent, mais par la grandeur de la majesté qui se présente à leurs yeux. Non-seulement les Juifs ne purent pas monter sur la montagne où les Tables de la loi furent données ; mais ils ne purent pas même regarder le visage de Moïse dans l'éclat qu'il avait reçu de son entretien avec Dieu, pour montrer qu'ils étaient encore dans le temps des ombres et des figures. Mais les Apôtres montent sur la montagne et contemplent à découvert les splendeurs admirables de la gloire de leur Maître, bien que beaucoup plus éclatante que celle de Moïse, pour signifier que les chrétiens, qu'ils représentaient, seraient dans le temps de la vérité et de la lumière.

Après ces excellentes raisons de la Transfiguration, il en faut considérer, avec le même Docteur angélique, la nature, les propriétés et les circons

tances. Nous lisons d'abord, dans le texte de l'Evangile, que le Fils de Dieu prit avec lui trois de ses Apôtres, Pierre, Jacques et Jean. Il les prit et les mena avec lui, parce que si Notre-Seigneur n'avait pris notre nature et relevé notre faiblesse, et qu'il ne nous fortifiât pas par son exemple et par sa grâce, nul de nous ne pourrait monter dans le ciel. Il ne prit pas tous ses disciples : premièrement, parce que beaucoup sont appelés, mais peu sont élus, et surtout il y a peu de personnes en cette vie qui arrivent aux sublimes états de la contemplation et de la communication familières avec Dieu ; secondement, parce que, selon la sage disposition qu'il voulait établir dans son Eglise, les plus hauts mystères ne devaient être manifestés au commun des fidèles que par l'organe et le ministère d'un petit nombre de supérieurs ecclésiastiques, afin qu'en ce corps mystique il y eût un ordre parfait par l'influence des supérieurs sur leurs inférieurs et par la subordination des inférieurs à leurs supérieurs. Il ne prit pas plus de trois disciples, parce que, dans les actions qui font éclat et qui nous peuvent attirer de l'admiration et de la louange, il faut être extrêmement réservé à les faire devant les hommes, et ne les découvrir qu'autant que la charité et la nécessité nous y obligent. Il n'en prit pas néanmoins moins de trois ; soit, comme dit saint Damascène, pour honorer le mystère de la Trinité ; soit pour montrer que les descendants des trois enfants de Noé, c'est-à-dire toutes les nations de la terre, étaient appelés au bonheur éternel ; soit enfin parce qu'il est écrit qu'on jugera toutes choses sur la déposition de deux ou trois témoins. Il prit Pierre, Jacques et Jean par préférence aux autres Apôtres : Pierre, pour la solidité de sa foi et la ferveur de son amour ; Jacques, pour la promptitude de sa prédication et la primauté de son martyre ; Jean, pour la candeur de sa virginité et l'innocence de sa vie, qui le rendaient digne d'être le disciple bien-aimé et le dépositaire des secrets de son Maître.

Notre-Seigneur ayant pris ces trois Apôtres sans leur rien dire de son dessein, il les mena sur une haute montagne à l'écart. L'Evangile ne dit point quelle était cette montagne ; mais on tient, par tradition, que c'était le mont Thabor. C'est aussi le sentiment de saint Cyrille, d'Eusèbe, de saint Jérôme, du vénérable Bède, de saint Jean Damascène et de tous les interprètes, qui disent que ce fut dans le mystère de la Transfiguration que s'accomplirent ces paroles du Roi-Prophète : *Thabor et Hermon in nomine tuo exultabunt;* « le mont Thabor et le mont Hermon tressailliront de joie en votre nom ». — « Hermon », dit saint Damascène, « s'est réjoui au baptême du Fils de Dieu, parce que la voix du Père éternel y a résonné. Mais Thabor s'est réjoui à sa Transfiguration, parce que le Sauveur y a paru dans l'éclat de sa gloire et de sa majesté, et qu'il y a reçu un nouveau témoignage de la bouche sacrée de son Père ». Cette montagne est auprès de la ville de Nazareth, en Galilée, dans la grande plaine que les saintes Lettres appellent Esdrelon, et l'on dit que c'est une des plus hautes montagnes de la Palestine. Ce fut là que le capitaine Barac et Débora la prophétesse remportèrent sur Sisara, général de l'armée de Jabin, roi de Chanaan, cette signalée victoire dont il est parlé dans le livre des *Juges*, chapitre IV. Ce fut là que Notre-Seigneur prononça cet admirable sermon que nous appelons le *Sermon de la Montagne*, et qui contient tous les principes de la sublime morale du christianisme. Ce fut là que, depuis sa résurrection, il se fit voir à près de cinq cents de ses disciples, selon qu'il l'avait promis plusieurs fois, tant avant sa Passion qu'après qu'il fut ressuscité.

Il était à propos qu'il se transfigurât et qu'il fût déclaré le souverain

Législateur de la loi nouvelle sur une haute montagne : 1° afin qu'étant séparé du tumulte des hommes, il ne fût pas interrompu dans cette action, et que les seuls Disciples qu'il avait choisis eussent part à la vision de sa beauté et de sa gloire ; 2° afin que la loi nouvelle ne cédât en rien à la loi ancienne qui avait été donnée à Moïse sur la montagne de Sinaï, et que les trois Apôtres en connussent mieux la hauteur et l'excellence ; 3° pour nous apprendre que, pour faire saintement oraison, pour se rendre digne des visites du ciel, pour changer de vie et de mœurs et pour se transformer en d'autres hommes, il faut rechercher la retraite et la solitude, se détacher du commerce du monde, s'élever au-dessus des inclinations de la chair et de la nature corrompue, et passer de la région des sens à celle de l'esprit et de la grâce. Ajoutons que, comme la Transfiguration était l'image du bonheur éternel qui nous est préparé dans le ciel, il fallait qu'elle se fît à l'écart, pour nous montrer qu'alors nous serons entièrement séparés de tout ce qui peut nous souiller et nous molester, et que nous n'aurons plus sujet de craindre ni la faim, ni la soif, ni la douleur, ni la misère, ni le péché, ni rien de ce qui est contraire à notre innocence et à notre félicité.

Ce fut donc sur une haute montagne et sur la montagne du Thabor, qui devint dès lors la figure du ciel, que Notre-Seigneur voulut être transfiguré. Ce serait une erreur fort grossière de s'imaginer qu'il perdit réellement son corps pour en prendre un autre, ou spirituel, ou composé de plusieurs parties de l'air. Il n'est pas même véritable ni qu'il ait quitté la disposition et l'état de corps mortel pour prendre les qualités d'un corps immortel, ni qu'il ait changé la propre figure et les linéaments de son visage ; mais sa Transfiguration consiste seulement en ce qu'il s'est revêtu d'un des douaires ou qualités des corps glorieux, la *clarté*, en rendant son visage éclatant comme le soleil, par une transfusion et un rejaillissement de la gloire dont son âme était remplie. Pour bien comprendre cette vérité, il faut se rappeler que Notre-Seigneur étant Dieu, et son âme jouissant dès le moment de sa formation des splendeurs de la vision béatifique, son corps sacré, par une suite naturelle, devait dès lors être glorieux et posséder les quatre qualités dont il jouit maintenant dans le ciel, l'*impassibilité*, la *subtilité*, l'*agilité* et la *clarté*. Cependant, comme il ne pouvait pas, avec ces qualités, faire les fonctions de Médiateur et de Sauveur, il s'en est privé volontairement jusqu'au moment de la Résurrection, ne prenant qu'un corps passible, terrestre, sujet aux distances des lieux et obscur comme les autres corps, et suspendant, par un miracle et par une conduite de providence, que les saints Pères appellent *ménagement* et *dispensation*, ces qualités glorieuses qui devaient se répandre de l'âme sur le corps. Mais comme, en d'autres occasions, il avait pris pour un moment quelque chose des trois premières, de l'*impassibilité*, en passant au milieu des Juifs qui lui jetaient des pierres, sans être vu ni blessé ; de la *subtilité*, en sortant du sein de sa mère sans rompre le sceau de sa virginité ; de l'*agilité* en marchant sur les flots de la mer sans y enfoncer ; ainsi, dans la Transfiguration, il a voulu prendre pour un temps la quatrième de ces qualités par une gloire admirable qu'il communiqua à son corps et qui le fit éclater plus que tous les astres du ciel.

Ainsi, la gloire dont il se revêtit ne venait pas du dehors, mais de la clarté de son âme, de même que celle qu'il possède à présent, et qu'il a possédée depuis sa Résurrection, ne vient que de la plénitude du bonheur dont son âme est remplie et heureusement pénétrée. Et, de là, nous

devons conclure deux choses avec l'Ange de l'école : la première, que la clarté qui parut sur le visage de Notre-Seigneur, dans sa Transfiguration, était la même en essence que la clarté de la gloire, mais qu'elle était différente quant à la manière. Elle était la même en essence, parce qu'elle naissait du même principe, à savoir, de sa divinité unie à son corps, et du bonheur consommé de sa sainte âme ; mais elle était différente quant à la manière, parce que la clarté de la gloire est une qualité stable et permanente, qui est attachée au corps glorieux comme à son propre sujet ; au lieu que la Transfiguration n'était qu'une qualité passagère, et qui n'était pas même proportionnée à l'état où était le corps du Sauveur, puisque, comme nous l'avons dit, il ne cessa point d'être mortel. La seconde chose est que la Transfiguration était en même temps un miracle et une cessation de miracle ; c'était une cessation de miracle, puisque ce n'était que par miracle que Notre-Seigneur suspendait la gloire de son âme et l'empêchait de se répandre sur son corps : ce qu'il cessa de faire en partie, lorsqu'il permit ce précieux écoulement. C'était néanmoins un miracle, de même que c'était en lui un miracle, ou de passer à travers la foule sans être vu, ou de sortir du sein de sa mère sans y faire de brèche, ou de marcher sur les ondes de la mer sans y enfoncer ; parce qu'il n'était pas naturel au corps de Notre-Seigneur, dans l'état où il était, d'avoir ces prérogatives, et que les qualités glorieuses étant naturellement inséparables, on ne peut que par miracle en posséder une sans jouir en même temps de toutes les autres.

Au reste, quoique les Evangélistes ne parlent que de la splendeur qui parut sur le visage du Sauveur, il est néanmoins très-probable que tout son corps, et surtout ses pieds et ses mains, qui paraissaient aux yeux des assistants, étaient revêtus d'une semblable clarté. C'est le sentiment de saint Jérôme dans la lettre LXIe à Pammacius ; de saint Éphrem, dans un discours de la Transfiguration, et du cardinal Cajétan, dans son Commentaire sur saint Thomas. Il est plus difficile de dire si cette admirable clarté était seulement dans la surface extérieure du corps du Sauveur, ou si elle était solide, c'est-à-dire si elle pénétrait toute l'épaisseur de ses membres, comme on le croit communément de la clarté des corps glorieux. Quelques Docteurs estiment qu'elle était solide, parce que saint Jean Chrysostome et d'autres saints Pères, expliquant notre mystère, disent que Notre-Seigneur y a eu la même clarté qu'il aura au jour du jugement dernier : or, dans ce grand jour et dans toute l'éternité, il aura le corps tout rempli et pénétré de lumière ; il y a donc beaucoup d'apparence qu'il en a été de même dans sa Transfiguration. Cependant le sentiment de saint Thomas est que cette clarté merveilleuse n'était que dans la superficie extérieure, parce que le texte sacré ne nous en apprend rien autre chose, et parce que cela suffisait pour la fin que Notre-Seigneur prétendait dans ce mystère, c'est-à-dire pour en manifester sa gloire et donner un échantillon de celle qu'il a préparée à ses élus. Si les saints Pères disent que c'était la même que celle qu'il aura au jugement dernier, cela se doit entendre de la même quant à la substance, et non pas de la même quant à l'étendue, comme nous l'avons déjà expliqué.

Non-seulement le corps adorable du Fils de Dieu fut revêtu d'une lumière céleste, mais, de plus, ses habits devinrent blancs comme la neige, la chose la plus blanche qui tombe sous nos sens. Saint Marc et saint Luc ajoutent qu'ils reçurent aussi un éclat extraordinaire, qui venait sans doute de ce que ce corps lumineux poussait ses rayons à travers leur tissu, comme

l'a remarqué l'auteur du livre des *Merveilles de la sainte Ecriture*, attribué à saint Augustin : *Caro illuminata*, dit-il, *per vestimenta radiabat*. C'était un symbole de l'innocence et de la beauté incomparable de l'Eglise, figurée par les vêtements du Sauveur, et une marque qu'elle serait revêtue de gloire, mais qu'elle ne la recevrait que de sa libéralité, et par une participation et un écoulement de la sienne.

En même temps, Moïse et Élie parurent sur la montagne, pour lui faire hommage de tout ce qu'ils avaient eu de rare et d'excellent pendant qu'ils étaient dans les misères de cette vie, et pour l'adorer sous les augustes qualités de Messie, de Pasteur, de Chef, de Roi, de Prince de la paix et de Rédempteur parfait du genre humain. La *Glose* sur saint Luc dit que ce n'étaient pas les véritables personnes de Moïse et d'Élie, mais des anges revêtus d'une apparence qui les représentait. Cette opinion, néanmoins, n'est pas soutenable ; et le Texte sacré nomme trop expressément Moïse et Élie pour douter que ce ne fussent pas eux-mêmes en personne. La plus grande difficulté est de savoir si Moïse, qui était mort, et dont l'âme reposait dans les limbes, ressuscita et apparut dans son propre corps, ou s'il apparut seulement dans un corps emprunté et formé par les mains des Anges. Le Docteur angélique est de ce dernier sentiment, et il le prouve parce que Dieu ne fait point de miracles sans nécessité. Or, il n'y avait nulle nécessité, pour l'accomplissement du mystère de la Transfiguration, que Moïse apparût dans son propre corps; ce qui demandait un très-grand miracle, et cela même l'aurait obligé à mourir une seconde fois; il est donc croyable qu'il n'apparut que dans un corps emprunté. Cependant plusieurs théologiens lui donnent sur le Thabor le même corps qu'il avait étant sur la terre : ils disent que c'est plus conforme aux paroles de l'Ecriture, parce qu'elle ne dit pas que l'âme de ce Prophète apparut; mais elle dit expressément que Moïse, aussi bien qu'Elie, qui était vivant, apparut. Quoi qu'il en soit, Notre-Seigneur voulut montrer, par cette apparition, que sa puissance s'étendait sur les vivants et sur les morts; que son Evangile était la fin et l'accomplissement de la loi et des Prophètes; et qu'il était lui-même la voie que ces grands hommes avaient cherchée, la vérité qu'ils avaient annoncée, et la vie qu'ils avaient espérée.

Son entretien avec eux fut admirable, et nos esprits sont trop faibles pour s'en former une juste idée. Cependant l'Evangile ne nous en dit rien autre chose, sinon qu'ils s'entretenaient sur la manière dont il devait mourir à Jérusalem. Ces Prophètes la connaissaient déjà, puisqu'ils l'avaient prédite lorsqu'ils vivaient sur la terre; mais ils en reçurent sans doute, en cette occasion, une connaissance plus claire et plus distincte, soit avant que d'apparaître, afin qu'ils s'approchassent du Sauveur avec un amour plus tendre et plus reconnaissant; soit de la bouche même de ce divin Maître, qui eut la bonté de leur découvrir ce qu'il devait endurer, afin que Moïse en fît part aux saints Pères dans les limbes, et qu'Elie en fît sa méditation continuelle avec Enoch, dans le lieu de leur séjour, jusqu'à la fin des siècles. Mais qui pourrait exprimer leurs pensées, leurs sentiments et leurs paroles quand ils virent, d'un côté, la beauté ineffable et les mérites infinis de l'Homme-Dieu, et, de l'autre, les opprobres dont il devait être rassasié, les coups et les plaies qu'il devait recevoir, et la mort cruelle et ignominieuse à laquelle il devait être condamné ! Il n'y a point sans doute d'affection qu'un objet si touchant n'excitât dans leurs cœurs, et ils eurent par là, des bontés et des perfections divines, une plus haute idée que par toutes leurs lumières prophétiques et toutes les révélations qu'ils avaient

reçues du ciel. Au reste, Notre-Seigneur voulut s'entretenir de ses peines dans le temps même de son triomphe, pour nous faire voir qu'il les estimait infiniment, qu'il en avait un désir extrême, et qu'il les préférait à toute la gloire de son corps; et pour nous apprendre aussi que, dans les plus douces visites du ciel, nous devons conserver une inclination pour la croix, et ne jamais oublier, dans nos plus grandes élévations, ce qui peut servir à nous humilier.

Pendant ce merveilleux entretien, les Apôtres, qui s'étaient endormis, parce qu'il était tard et que la longueur du chemin les avait extrêmement fatigués, s'éveillèrent, et ils aperçurent leur Maître dans l'éclat de cette gloire extraordinaire, avec les bienheureux Prophètes, qui participaient aussi à sa splendeur. C'est ainsi qu'il arrive aux justes à la fin de leur vie : ils s'endorment par la mort ; mais au même moment ils s'éveillent, et leur âme entre dans la contemplation éternelle des grandeurs et des beautés de Jésus-Christ. Que dis-je ? dans la contemplation, elles entrent même dans la jouissance de sa gloire et dans l'heureuse participation de son bonheur, et on leur dit : « Reposez-vous après tant de croix et de travaux, et goûtez à loisir la joie de votre souverain Seigneur ». Saint Pierre, ravi d'un spectacle si beau et si charmant, et craignant qu'il ne cessât trop tôt, s'écria : « Seigneur, il fait bon ici pour nous ; ayez agréable que nous y dressions trois tentes, une pour vous, une autre pour Moïse, et une troisième pour Elie ». C'était l'abondance de sa joie, la profondeur de son respect et la ferveur de son amour qui le faisaient parler de la sorte ; car il estimait infiniment son Maître et il l'aimait au-dessus de toutes choses : ne concevant point d'aussi grande gloire que celle dont il se voyait revêtu, il en souhaitait la perpétuité. D'ailleurs, il redoutait le moment où son Maître, suivant sa prédiction, serait saisi par les Juifs et livré aux Gentils pour être mis à mort, et il ne voyait point de meilleur moyen de lui faire éviter cette mort que de l'arrêter sur le Thabor avec Moïse et Elie, séparé du commerce des hommes.

Mais pourquoi saint Marc et saint Luc disent-ils qu'il ne savait pas ce qu'il disait ? Et pourquoi le dit-il lui-même par la plume de saint Marc, qui était son interprète et qui ne l'a sans doute écrit que par son ordre ? N'est-ce point parce qu'il parlait de faire trois pavillons, au lieu qu'il n'y en doit avoir qu'un seul, qui est la véritable Eglise, laquelle ne se conserve et ne se rend glorieuse qu'en se maintenant dans l'unité ? N'est-ce point parce qu'il semble égaler les serviteurs avec le Maître, en voulant donner à Moïse et à Elie des tentes particulières aussi bien qu'à Jésus-Christ, au lieu que Moïse et Elie, c'est-à-dire la Loi et les Prophètes, n'ont marché que sous l'ombre de Jésus-Christ ? N'est-ce point parce qu'il veut que Jésus, Moïse et Elie, demeurent en un lieu qui ne leur est nullement propre ; puisque Moïse doit retourner dans les limbes pour annoncer aux saints Pères ce qu'il a vu et pour recevoir bientôt après le salaire de sa gloire éternelle ; qu'Elie doit retourner au paradis terrestre pour être, à la fin des siècles, le témoin de la vérité du Christianisme contre les impostures de l'Antechrist, et que le Sauveur doit être crucifié sur la montagne du Calvaire, pour entrer, par ses souffrances, dans la jouissance de son royaume ? N'est-ce point parce qu'il met toute la félicité dans la vue du corps du Sauveur, au lieu que la vie éternelle ne peut consister que dans la vue permanente de sa divinité ? Toutes ces raisons sont excellentes ; mais la principale est que, selon le projet de saint Pierre, Jésus-Christ ne serait pas mort, et, ne mourant point, il n'aurait pas racheté le monde, il nous aurait tous laissés dans

la mort. D'ailleurs, cet Apôtre ne pensait qu'à la vie présente et n'élevait point sa pensée au bonheur de la vie future, qui est néanmoins celle qui doit occuper tous nos désirs ; outre qu'il ne pensait qu'à lui-même et aux deux compagnons qui étaient avec lui, sans se mettre en peine ni des autres neuf Apôtres, ni du grand nombre des Disciples, ni de la Vierge sacrée, ni de tout le genre humain. Il ne savait donc ce qu'il disait, et sa joie ou son amour l'enivrait tellement, qu'il ne faisait point réflexion sur ses propres paroles.

Pendant qu'il formait ce souhait, une nuée éclatante environna toute cette illustre compagnie, du milieu de laquelle on entendit la voix du Père éternel qui disait : « C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui je me plais uniquement : écoutez-le ». Comme la loi ancienne avait été donnée dans une nue, il était raisonnable que Jésus-Christ fût aussi déclaré le souverain Législateur de la loi nouvelle dans une nue. Mais jamais Dieu n'avait dit de Moïse ni même d'aucun Ange, selon la remarque de saint Paul, ce qu'il dit aujourd'hui de Jésus-Christ : « C'est ici mon Fils bien-aimé ». Ils sont tous des serviteurs de Dieu, mais Jésus-Christ est le Fils, non par grâce, par adoption, par privilége, par mission, ou par quelque excellente qualité qui le relève au-dessus des autres hommes ; mais il l'est par nature, comme celui que le Père engendre de toute éternité, et qui est de même essence et de même substance que lui. C'est ce Fils qu'il aime uniquement et en qui il met ses complaisances, parce qu'il trouve en lui une bonté proportionnelle à son amour, qui est une bonté infinie et la bonté même par laquelle il est bon. Ainsi, c'est avec justice qu'il le propose à ses Apôtres, et, par eux, à tous les hommes, comme leur souverain Maître et comme celui qu'ils doivent écouter. Et il aura sujet de condamner tous ceux qui auront mieux aimé suivre les maximes du monde, les inclinations corrompues de leur chair et les suggestions du démon, que les règles sacrées de la morale apportée par ce divin Législateur.

On trouvera dans les Sermons de saint Léon, pape, un riche Commentaire de ces mêmes paroles. Il suffit de remarquer encore ici que cette soumission, que le Père éternel nous demande pour les instructions et les commandements de son Fils, est comme la fin de tout le mystère de la Transfiguration. Car il y a trois choses qui nous portent à recevoir avec respect et à observer avec amour les ordonnances d'un législateur : la première est son propre mérite ; la seconde est la justice et la sainteté de sa loi ; la troisième est la grandeur des récompenses qu'il promet à ceux qui la garderont fidèlement. Or, tout le mystère de la Transfiguration ne tend qu'à nous convaincre de ces trois choses à l'égard de la loi nouvelle. La parole du Père éternel nous montre le mérite infini de Jésus-Christ qui nous l'apporte, lequel n'est ni un Ange, ni un pur homme, mais le Créateur des Anges et des hommes ; les hommages de Moïse et d'Elie rendent témoignage de la sainteté de cette loi, puisqu'ils y reconnaissent que la loi ancienne n'en était que l'ébauche, et que les prophéties n'en étaient que des prédictions et des promesses. Enfin, la gloire qui paraît sur le visage du Sauveur est un gage de celle qui est préparée aux fidèles observateurs de la même loi ; et il est aisé, en contemplant cette gloire, de juger de la grandeur de la félicité des bienheureux : car, si sa vue seule était si charmante que les Apôtres qui en furent favorisés croyaient être déjà dans le ciel, que sera-ce de la posséder ? Et que sera-ce, au-dessus de cette gloire, de jouir de la gloire de l'âme, qui est incomparablement plus haute, plus pure et plus parfaite que toute la gloire corporelle ? Et que sera-ce, enfin,

avec cette gloire, d'avoir l'accomplissement de tous ses désirs, la plénitude de tous les biens et la consommation de tout bonheur ? Ainsi, tout ce qui paraît dans notre mystère nous presse et nous engage suavement à recevoir Jésus-Christ pour notre Maître, et à nous rendre les fidèles observateurs de ses ordonnances.

Les Apôtres, en entendant la voix du Père éternel, tombèrent par terre, parce que la faiblesse humaine n'est nullement capable d'entendre des choses si relevées, si elle n'est soutenue par la force et la puissance de Dieu. Mais Notre-Seigneur s'approcha d'eux, et, les touchant, il les fit revenir ; parce que c'est par ses approches salutaires et par les impressions et les attouchements de sa grâce que nous nous relevons de nos chutes et que nous nous élevons à la contemplation de la Divinité. Alors ils ne virent plus que Jésus, parce qu'après l'oraison imparfaite, dans laquelle on s'élève à la connaissance de Dieu par les créatures, on entre dans une oraison sublime où l'on ne voit plus que Dieu seul. On ne sait pas combien dura ce grand mystère. Peut-être qu'il commença le soir, et qu'il ne finit que le lendemain matin. A la descente de la montagne, Notre-Seigneur recommanda bien expressément à ses Apôtres de ne rien dire jusqu'après sa Résurrection de ce qu'ils avaient vu : c'était pour ne donner aucun sujet d'envie et de jalousie aux autres Disciples, et pour apprendre à ces trois qu'il faut garder un grand secret sur les grâces extraordinaires que l'on reçoit dans l'oraison. Saint Luc ajoute qu'ils accomplirent ce commandement et qu'ils ne parlèrent à personne du mystère de la Transfiguration que lorsque Notre-Seigneur fut ressuscité. Saint Pierre en fait mention dans sa seconde Epître, chap. Ier, et il témoigne que la pensée de ce mystère l'animait puissamment à porter avec constance toutes les adversités de cette vie.

Nous avons dans ce même mystère la confirmation de plusieurs autres articles de notre foi. Le mystère de la très-sainte Trinité nous y est représenté, parce que toutes les trois personnes divines y interviennent : le Père, en rendant témoignage de l'excellence et de l'autorité de son Fils ; le Fils, en montrant la gloire qui lui était due naturellement ; et le Saint-Esprit, en couvrant, sous la forme d'une nue, Jésus-Christ, les deux Prophètes et les trois Apôtres. Le mystère de l'Incarnation y paraît aussi avec éclat, puisque la voix de Dieu, disant de Jésus qu'il *est son Fils bien-aimé*, montre que le Fils unique de Dieu s'est fait homme, et que l'homme est le vrai Fils de Dieu. Le mystère de la Passion et celui de la mort de Notre-Seigneur y sont exprimés, puisque l'entretien du Sauveur avec les deux Prophètes roule sur l'excès des souffrances qu'il devait endurer au Calvaire. Enfin, nous y voyons une image de la Résurrection et du bonheur éternel du chef et des membres de Jésus-Christ et de ses Disciples, parce que la gloire qui paraît sur son visage est comme l'essai et la montre de celle qu'il possède déjà, et que nous posséderons un jour dans l'éternité. Ce qui fait que l'Eglise adresse aujourd'hui cette prière à Dieu : « Grand Dieu ! qui, dans la glorieuse transfiguration de votre Fils unique, avez confirmé les mystères de la foi par le témoignage des saints Pères, et qui avez admirablement bien désigné l'adoption parfaite des enfants par la voix que vous avez formée au milieu d'une nue éclatante, faites-nous la grâce de devenir enfin les cohéritiers de ce Roi de gloire et d'être participants de ses splendeurs ».

Nous l'avons déjà remarqué, on regarde comme certain que ce fut sur le mont Thabor que Notre-Seigneur se transfigura. L'apôtre saint Pierre

l'appelle la Montagne sainte ; le sommet est un plateau d'une demi-lieue de circonférence, légèrement incliné vers le couchant, tout recouvert de chênes verts, de lierres, de bosquets odorants, de ruines antiques et de souvenirs. Cette montagne célèbre est connue sous le nom hébreu de Thabor, sous celui d'*Itabyrion* et *Atabyrion* que lui donnèrent les Grecs, de *Djebel Nour* (mont de lumière), et *Djebel Tor* (la montagne), que lui donnent aujourd'hui les Arabes. Sainte Hélène vint sur le Thabor, y bâtit une église, et laissa des sommes considérables pour ceux qui voudraient y habiter. Sainte Paule y vint pendant le quatrième siècle. Dans le sixième, saint Antonin y trouva déjà trois églises. Adamnanus nous apprend que, pendant le septième siècle, il y avait un grand couvent. Pendant le huitième, saint Willibalde parle aussi d'un couvent, et d'une église consacrée à Moïse et à Elie. Des Bénédictins de Cluny, qui avaient fondé un second couvent, furent tous égorgés par les Sarrasins, en 1113. Jean Phocas, qui a visité le Thabor à la fin du même siècle, y a trouvé deux couvents qui avaient été rétablis, l'un grec et l'autre latin : il y avait une multitude de religieux. Le moine Boniface dit qu'un grand couvent y avait été bâti par les rois de Hongrie. Vers l'an 1209, Malek-Adel fit raser l'église et les couvents, et sur leurs ruines il éleva une citadelle qui plus tard fut détruite par les Sarrasins eux-mêmes. En 1262, Bibars porta la mort et la dévastation sur la montagne sainte, et les pieux solitaires abandonnèrent pour toujours les ruines des trois tabernacles du mont Thabor, qui ne sont plus aujourd'hui que la demeure des bêtes fauves. Louis IX est monté plusieurs fois sur cette montagne sainte. Aujourd'hui le plateau du mont Thabor est tout couvert de ruines ; on y trouve de grands pans de murs qui ont appartenu au dernier château fort bâti par les Sarrasins. On voit aussi des voûtes, des citernes ; le tout avait été très-solidement construit : il y a des restes encore reconnaissables des églises et des couvents. On n'y voit plus que de rares pèlerins. Trois autels ont été construits sous de petites voûtes ; c'est là que, le jour de la Transfiguration, les catholiques de Nazareth viennent en pèlerinage, et que les Pères Franciscains célèbrent l'office. Dans les sanctuaires de la Palestine, on a en tout temps le privilége de dire la messe qui a rapport au lieu où l'on se trouve.

Pour ce qui est des solennités de la fête de la Transfiguration, les auteurs qui traitent des divins offices disent qu'elle fut établie en l'année 1456 par le pape Calixte III, et que ce Pape en composa l'office et y accorda les mêmes indulgences qu'en la fête du corps de Notre-Seigneur. Ils ajoutent que ce fut en mémoire de la grande victoire que les chrétiens remportèrent la même année sur les Turcs devant Belgrade, dont ils les forcèrent de lever le siége, et où Mahomet II, la terreur de l'Orient, fut blessé. Cependant il est constant que cette fête est beaucoup plus ancienne, comme Baronius le prouve dans ses *Notes*, par le témoignage de plusieurs martyrologes latins et de plusieurs ménologes grecs, et surtout du martyrologe de Vandelbert, qui vivait vers l'année 850. Le quatre-vingt-quatorzième sermon de saint Léon, qui est sur le mystère de cette fête, prouve qu'on la faisait à Rome au milieu du ve siècle. On peut voir, dans la *Bibliothèque des Prédicateurs*, du savant Père Combefis, de l'Ordre de Saint-Dominique, les auteurs ecclésiastiques qui ont fait des sermons ou des homélies sur ce sujet.

Bien que nous devions toujours avoir devant les yeux notre céleste patrie et n'en perdre jamais le souvenir, nous devons néanmoins en ce jour y penser plus particulièrement, puisque l'Eglise nous y représente un gage si précieux et une si belle image de la gloire immortelle que nous y possé-

derons. Au reste, nous y penserons avec fruit si cette réflexion nous fait renoncer aux plaisirs et aux vanités du monde et embrasser la vie humble et mortifiée de Jésus-Christ. Car nous devons être persuadés que, quoique Notre-Seigneur soit monté sur le Thabor matériel avant de monter sur le Calvaire, néanmoins il n'y a point d'autre chemin pour arriver au Thabor mystique, qui est la félicité éternelle, que de passer par les croix et les mortifications figurées par le Calvaire. Le chemin est court, et Notre-Seigneur l'a extrêmement adouci en y passant le premier ; ne refusons point d'y entrer : si nous souffrons un peu en cette vie, nous nous réjouirons infiniment en l'autre ; et, si nous avons part aux amertumes du calice de notre Maître, nous aurons part à la plénitude de son bonheur.

Une sculpture des portes de l'église Saint-Paul-hors-des-Murs, à Rome, offre une belle représentation du mystère de la Transfiguration de Notre-Seigneur.

Nous nous sommes servi, pour compléter le P. Giry, des *Saints Lieux*, par Mgr Mislin.

SAINT XYSTE OU SIXTE II, PAPE ET MARTYR

259. — Empereurs romains : Valérien et Gallien.

Nihil Deo tam gratum, tam amabile est, quam mitis anima atque mansueta.
Dieu ne trouve rien de plus agréable, de plus aimable, qu'une âme douce et clémente.
S. J. Chrys., *hom.* III *de Pœnit.*

L'Eglise naissante a vu paraître deux saints Pontifes sous le nom de Sixte, qui tous deux l'ont honorée par leur martyre. Le premier était Romain et fils de pasteur ; il tint le siége apostolique sous l'empereur Adrien, et souffrit généreusement la mort sous Antonin, pour aller jouir de Jésus-Christ, le 6 avril, l'an 127 [1]. Le second, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la mémoire, était Athénien. Il s'appliqua beaucoup, dans sa jeunesse, à l'étude de la philosophie, dont on faisait grand cas dans son pays ; mais ayant reconnu combien la doctrine de Jésus-Christ était préférable à toute la sagesse des Grecs, il quitta cette occupation pour ne plus étudier que Jésus-Christ crucifié. Etant venu à Rome, il s'y rendit très-célèbre par sa prudence, sa sainteté et sa profonde connaissance de tout ce qui appartient à la discipline ecclésiastique.

La chaire apostolique était demeurée un mois vacante après le martyre du pape saint Etienne Ier (253-257). L'Eglise de Rome, veuve de son pasteur, apprenait chaque jour le massacre de l'un de ses enfants. C'est ainsi que l'acolyte Tharsice fut arrêté par les païens au moment où il avait sur lui la sainte Eucharistie. Les soldats qui se saisirent de sa personne voulurent savoir ce qu'il portait. L'héroïque ministre de Jésus-Christ refusa de découvrir les saintes espèces, et se laissa assommer à coups de pierres et de bâton par la populace [2]. Dans une réunion solennelle aux catacombes, le clergé et les fidèles de Rome, bravant les fureurs de la persécution, eurent

1. Voir sa vie au 6 avril, tome IV, p. 245. — 2. Voir le martyrologe romain du 15 août.

le courage de donner un successeur au Pontife martyr. Saint Etienne I[er] avait confié à Sixte, son archidiacre, le gouvernement de l'Eglise, pendant que lui-même, emprisonné pour la foi, subissait les premières atteintes de la huitième persécution. Les suffrages de l'assemblée se portèrent sur le courageux archidiacre (257). Dès que saint Denis, patriarche d'Alexandrie, eut appris son élection, il lui écrivit pour lui demander s'il fallait rebaptiser les personnes qui avaient reçu le baptême par les mains des hérétiques, et qui demandaient à être reçues dans le sein de l'Eglise catholique. Nous n'avons point sa réponse ; mais s'il eut le temps d'en donner une, elle fut sans doute entièrement conforme à celle qu'avait faite saint Etienne, son prédécesseur, à la même question proposée par des évêques d'Afrique : à savoir, qu'il ne fallait rien innover, mais s'en tenir à la tradition. Denis eut la consolation de voir rentrer dans l'unité tous ceux qu'une erreur passagère en avait écartés. Sixte conféra les ordres au mois de décembre, selon la coutume des Papes, et y imposa les mains à quatre prêtres, sept diacres et deux évêques. Quelques-uns mettent de ce nombre saint Sixte, premier archevêque de Reims ; mais Flodoard, qui a écrit l'*Histoire de l'Eglise de Reims*, dit qu'il fut envoyé dans les Gaules longtemps auparavant par l'apôtre saint Pierre.

Notre Saint souffrit des peines incroyables pour la défense et la propagation de la religion chrétienne. L'empereur Valérien ayant déclaré au sénat qu'il voulait qu'on recherchât surtout les évêques, les prêtres et les ministres de l'Eglise, et qu'on leur fît souffrir toutes sortes de supplices jusqu'à la mort, il fut arrêté comme chef des chrétiens, présenté aux juges et accusé d'avoir tenu des assemblées secrètes, contrairement à la défense du prince. Sixte confessa qu'il n'épargnait rien pour établir le culte du vrai Dieu et pour détruire la superstition de l'idolâtrie, et protesta qu'il mourrait volontiers pour une cause si juste et si sainte. On le mena au temple de Mars, pour le presser de sacrifier à cette fausse divinité ; mais il refusa absolument de commettre cette impiété. Aussi, après une courte prison, et pendant que le Pontife célébrait les saints mystères au cimetière de Calliste, des soldats s'emparèrent de sa personne et le conduisirent hors de la ville, où les bourreaux lui tranchèrent la tête (6 août 259).

Saint Sixte avait siégé environ deux ans depuis le consulat de Maxime et Glabrion (257), jusqu'à celui d'Æmilianus et Bassus (259). Il précédait dans le ciel cette pléiade de glorieux martyrs que les édits de Valérien multipliaient sur tous les points du monde, et dont l'histoire de la terre n'a pu garder tous les noms. Tandis qu'il marchait au supplice, Laurent, archidiacre de l'Eglise romaine, le suivait en pleurant et lui disait : « Où allez-vous, mon père, sans votre fils ? Où allez-vous, saint Pontife, sans votre diacre ? » Sixte lui répondit : « Ce n'est pas moi qui t'abandonne, ô mon fils, mais un plus grand combat t'est réservé : tu me suivras dans trois jours [1] ». C'est ce qui arriva. Mais si saint Sixte ne fut pas dès lors accompagné de saint Laurent, il ne manqua pas néanmoins d'autres compagnons de ses souffrances. Car saint Félicissime et saint Agapit, diacres, saint Janvier, saint Magne et saint Etienne, sous-diacres, et saint Quart, furent décapités avec lui, comme l'assure le martyrologe romain, bien que le poëte saint Prudence dise en particulier de saint Sixte, qu'il fut attaché en croix.

Parmi les louanges que l'antiquité a données à Sixte II, on remarque

1. Voir la vie de saint Laurent au 10 août.

surtout celle de pontife doux et pacifique. C'est à cette mansuétude qu'était réservée la consolante mission de terminer la querelle des Rebaptisants, dont nous avons parlé, et qui avait rempli d'amertume le pontificat de son prédécesseur.

Son corps fut inhumé au cimetière de Calliste, sur la voie Appienne, où il avait été exécuté, et ceux de ses compagnons au cimetière de Prétextat, selon la remarque du livre des *Souverains Pontifes*, attribué à saint Damase. Tous les martyrologes, après saint Cyprien, saint Augustin, saint Maxime, saint Pierre Chrysologue et beaucoup d'autres, parlent avec respect de ce bienheureux Pontife.

On représente saint Sixte : 1° avec une épée à ses côtés, pour rappeler qu'il fut décapité ; 2° attaché à une croix, quelques auteurs prétendant qu'il endura ce genre de supplice ; 3° conférant le diaconat à saint Laurent ; 4° conduit en prison et remettant à saint Laurent l'argent des aumônes, pour le distribuer aux veuves et aux orphelins ; 5° marchant au supplice, accompagné du même saint Laurent à qui il prédit qu'il endurera le martyre après trois jours.

CULTE ET RELIQUES.

Parmi les sanctuaires dominicains de Rome, on remarque l'église Saint-Sixte le Vieux. Elle fut bâtie vers la fin du IIIe siècle, sur l'emplacement et avec les débris d'un temple des Muses, par une matrone romaine nommée Trigide, en l'honneur de notre saint Pontife. Ses précieux restes, tirés du cimetière de Calliste, sur la voie Appienne, y furent déposés. Du IVe au XIIIe siècle, cette église eut beaucoup à souffrir, et, l'an 1200, Innocent fut obligé de la reconstruire entièrement lorsqu'il résolut de rassembler à Saint-Sixte toutes les religieuses éparses dans Rome. En 1488, sous le pontificat de Sixte IV, le cardinal Pierre Ferricci la restaura à ses frais, et un autre cardinal, Philippe Buon-Compagni, à peu près à la même époque, chargea Baccio Pintelli, le célèbre architecte de la chapelle Sixtine et du pont de Sixte, de lui faire la petite façade que nous lui voyons encore aujourd'hui. Sous le pontificat de Paul V (1605-1621), le révérendissime Père Séraphin Sicco, maître général de l'Ordre de Saint-Dominique, y fit exécuter quelques peintures. Enfin Benoît XIII (1724-1730) mit la dernière main à son embellissement, et si, aujourd'hui, cette chère église est encore fraîche et bien conservée, malgré son abandon et l'humidité de son voisinage, elle le doit au zèle et aux soins intelligents du révérend Père Mulooly, ex-prieur de Saint-Clément.

Ajoutons, pour mémoire, que cette église de Saint-Sixte, la première demeure de saint Dominique et par conséquent le vrai berceau de son Ordre, entendit bien des fois retentir la voix puissante du fondateur des Dominicains. C'est là que, bien souvent, il annonça la divine parole à cette foule qui partout se pressait sur ses pas, et lui arrachait quelques bribes de ses vêtements pour en faire des reliques.

Nous avons complété le récit du P. Giry avec l'*Histoire générale de l'Eglise*, par l'abbé Darras, t. VIII; et l'*Année dominicaine*, t. V.

SAINT HORMISDAS, PAPE ET CONFESSEUR

523. — Roi de France : Childebert Ier.

> Montrez-vous sévère pour les superbes, bienveillant pour les humbles, miséricordieux pour les pécheurs repentants, inflexible pour les pécheurs endurcis.
> *Pierre de Blois.*

Saint Hormisdas, qui fut élu pour succéder à saint Symmaque, était né à Frusinona (Frosinone), en Campanie. Son père se nommait Justus. Avant

d'entrer dans les ordres sacrés, il avait été engagé dans l'état du mariage et avait eu un fils nommé Silvère, qui devint Pape plus tard. Diacre de l'Eglise romaine, il se distingua par tant de preuves de vertu et de capacité, que le clergé et le peuple romain le choisirent d'une commune voix.

Le nouveau Pontife se montra digne de ses saints prédécesseurs. Au moment où il monta sur la chaire apostolique, Constantinople vit se dérouler une révolution qui faillit avoir pour l'empereur Anastase les conséquences les plus funestes. Ce prince, pour calmer le peuple révolté, fut obligé de se présenter devant lui, dans l'attitude d'un suppliant, et de promettre solennellement de rappeler les évêques bannis, d'embrasser la communion orthodoxe et de protéger l'Eglise véritable. Pour donner un semblant d'exécution aux promesses que la peur venait de lui arracher, Anastase écrivit au pape Hormisdas une lettre par laquelle il le priait d'envoyer des légats à un concile qui devait se réunir à Héraclée, pour traiter de la réunion des deux Eglises et de l'extinction du schisme d'Orient (515).

Hormisdas saisit avec joie l'occasion d'éteindre un schisme qui désolait depuis si longtemps l'Eglise. Il envoya à Constantinople, en qualité de légats : Ennodius, l'ancien diacre et plus tard successeur de saint Epiphane sur le siége de Pavie; Fortunat, évêque de Catane; le prêtre Venantius, le diacre Vital, et le notaire Hilarus. Mais Anastase n'avait nullement l'intention de poursuivre une négociation sérieuse avec le Saint-Siége; il voulait gagner du temps pour tromper tout le monde. Les légats furent renvoyés avec une lettre adressée au Pape, dans laquelle il anathématisait en termes formels la doctrine d'Eutychès et témoignait son étonnement de ce que le Pape eût pu le soupçonner de sentiments hétérodoxes au sujet du concile de Chalcédoine. Pendant qu'il mentait ainsi à sa conscience, il faisait déporter les évêques catholiques de Nicopolis, de Lignide, de Naïsse et de Paulitale, et apostasier Dorothée, métropolitain de Thessalonique. Les évêques d'Illyrie et d'Epire se réunirent alors en concile, et adressèrent à saint Hormisdas les procès-verbaux de leurs séances et les décrets qu'ils avaient promulgués.

Le saint Pape accueillit avec bonheur ces témoignages de fidélité et de dévouement à la cause de Dieu, et les en félicita. Comme le métropolitain apostat, Dorothée, prélevait sur les Eglises d'Illyrie des impôts énormes et inventait chaque jour de nouvelles formes d'oppression, les évêques eurent encore recours au Pape, qui se détermina à envoyer une seconde députation à Constantinople, pour obtenir de l'empereur la cessation de pareilles violences. Anastase repoussa les légats de sa présence d'une manière offensante, et les fit embarquer sur un de ses navires avec une escorte qui avait ordre de ne les laisser communiquer avec aucune des villes de l'empire (517). Cependant les envoyés du Saint-Siége purent remettre à quelques moines orthodoxes les dix-neuf exemplaires des protestations pontificales, qui furent ainsi répandues et affichées dans toutes les cités de l'Asie. Les évêques Eutychéens, complices de l'hérésie d'Anastase et craignant les vengeances de cet empereur, arrachèrent ces affiches et les envoyèrent à la cour. Anastase ne mit plus de bornes à ses fureurs contre le pape Hormisdas. Il lui écrivit une lettre pleine d'injures, où il disait entre autres choses : « Apprenez que nous donnons des lois à tous et que nous n'en recevons de personne ». Mais la main de Dieu frappa ce prince impie : durant un orage, la foudre, tomba sur lui et l'étendit mort. Son successeur, Justin, dit le Vieux, prit les rênes du gouvernement. Il était orthodoxe. Son premier soin fut d'envoyer le sénateur Gratus au pape Hormisdas, avec des lettres où il

demandait au Pontife de l'aider à rétablir la paix des Eglises en Orient. Hormisdas, par le conseil du roi Théodoric, fit partir pour Constantinople, en qualité de légat, l'évêque de Capoue, Germain, accompagné des prêtres Jean et Blandus, des diacres Félix et Dioscore et du notaire apostolique Pierre. Il leur donna des instructions précises sur la foi, et leur remit un *libellus* détaillé sur la forme à suivre pour recevoir l'abjuration des schismatiques et réconcilier les pénitents.

En arrivant à Constantinople, ils furent reçus par la population avec des transports d'allégresse. Une multitude de moines orthodoxes et de personnages illustres vinrent à leur rencontre. L'empereur Justin et le consul Vitalianus allèrent les recevoir au *Castellum Rotundum* et les escortèrent jusqu'à la capitale, au chant des hymnes sacrées. Le sénateur Gratus les accompagnait. L'évêque de Constantinople Jean et tout le clergé catholique de la ville assistaient à cette entrée solennelle et partageaient la joie générale. Mais les complices d'Acacius et les fauteurs de l'Eutychianisme, renfermés dans la grande basilique de Sainte-Sophie, rédigèrent une protestation et l'adressèrent à l'empereur; mais l'œuvre de réconciliation n'en fut pas moins accomplie. Le pape Hormisdas se rendit à Ravenne pour en conférer avec le roi Théodoric. Après cette entrevue, le Pape adressa une lettre solennelle (*Auctoritatem*) à l'empereur Justin, aux termes de laquelle, après avoir renouvelé les condamnations antérieures contre Pierre Monge, Acacius et tous les hérétiques Eutychéens, le Pontife réintégrait les Eglises d'Orient dans la communion du Siége apostolique.

Le schisme avait duré trente-cinq ans depuis la condamnation d'Acacius. Lorsque Jean, patriarche de Constantinople, souscrivit, en présence de l'assemblée des fidèles, l'acte de réunion, des larmes coulèrent de tous les yeux, et une immense acclamation en l'honneur du Pape et de l'Empereur retentit sous les voûtes de la basilique; l'univers catholique tout entier y répondit, et l'Eutychianisme en reçut un coup mortel.

Hormisdas ayant découvert des Manichéens à Rome, les fit passer en jugement et condamner à l'exil. Leurs livres furent brûlés publiquement sur la place de la basilique Constantinienne (Saint-Jean de Latran). Sous ce Pontife, l'épiscopat d'Afrique, qui avait été depuis soixante-quatorze ans aboli par les Ariens, commença à se reconstituer. Dans le même temps, on reçut à Rome une couronne d'or envoyée par Clovis, roi des Francs, au tombeau du bienheureux Pierre, apôtre. Un grand nombre de vases d'or ou d'argent et d'objets précieux furent également envoyés de Constantinople par l'empereur Justin, entre autres un manuscrit des saints Evangiles, revêtu de deux tablettes d'or du poids de quinze livres, enrichies de pierres précieuses. Le roi Théodoric offrit de son côté au bienheureux Pierre, apôtre, deux lustres d'argent pesant soixante-dix livres.

Ce fut sous le pape Hormisdas que fut institué l'Ordre des Bénédictins, par saint Benoît, vers l'an 520. Hormisdas était un modèle de modestie, de patience et de charité; il veilla avec une attention infatigable sur toutes les Eglises, recommanda au clergé les vertus propres à cet état, et lui adressa des instructions sur la psalmodie. Par une lettre décrétale adressée à tous les évêques d'Espagne, il défendit d'ordonner des prêtres *per saltum*, c'est-à-dire sans observer les interstices prescrits par les canons. Les pénitents publics ne pouvaient recevoir les ordres. Il fallait s'enquérir longuement de la probité et de la science des ordinands. Enfin des synodes provinciaux devaient être célébrés au moins une fois chaque année, « parce que », disait le Pape, « c'est un moyen très-efficace de conserver la discipline ».

Saint Hormisdas employa à orner les églises de Rome cinq cent soixante et onze livres d'argent, produit de la charité des fidèles. Il construisit une basilique sur le territoire d'Albe, dans le domaine dit *Fontis*. Notre Eglise des Gaules lui doit l'érection du siége de Reims en un vicariat du Siége apostolique. En plusieurs ordinations faites à Rome au mois de décembre, il créa cinquante-cinq évêques, vingt et un prêtres, dix diacres, et gouverna l'Eglise neuf ans et dix jours. Il mourut le 6 août 523. Il eut le bonheur de voir les Bourguignons renoncer à l'Arianisme, les Ethiopiens au Paganisme, et les Homérites abjurer la superstition judaïque. Il fut enterré dans la basilique de Saint-Pierre. Après lui, la vacance du siége épiscopal fut de sept jours.

ÉCRITS DE SAINT HORMISDAS.

Il écrivit un grand nombre de lettres qu'il envoya dans tout l'univers chrétien. Elles marquent beaucoup de prudence, de politique et de fermeté ; mais on y voit aussi qu'il savait plier quand la cause de l'Eglise le demandait : et, si elles se ressentent de la barbarie de son siècle par rapport au style et au langage, les pensées n'en sont pas moins nobles ni moins solides. Ses lettres et ses décrets se trouvent dans les collections des Conciles et dans la *Patrologie latine,* tome LXIII, d'après Mansi, qui les donne au tome VIII de son édition des *Conciles*. On y lit aussi une notice par Anastase ; des lettres au nombre de quatre-vingt-une, parmi lesquelles se trouvent un grand nombre de lettres des empereurs Anastase et Justin, et la relation de plusieurs Conciles tenus contre les Eutychéens. Viennent ensuite les décrets d'après Gratien ; ils sont suivis d'un appendice tenant trois lettres apocryphes. Soixante-dix-neuf lettres nouvelles de ce Pape ont été éditées récemment dans l'appendice au *Bullaire* de Turin.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, de l'*Histoire de l'Eglise,* par l'abbé Darras; du *Liber Pontificalis ;* de l'*Histoire des souverains Pontifes romains,* par Artaud de Montor; de l'*Histoire des Papes,* par Chantrel; de l'*Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques,* par D. Ceillier.

SAINT SCHETZELON OU SCOCELIN [1], CONFESSEUR

SOLITAIRE AU DIOCÈSE DE TRÈVES

1139. — Pape : Innocent II. — Empereur d'Allemagne : Conrad III.

Omnibus modis est utilis a mundo secessus.
L'éloignement du monde est utile, de quelque manière qu'on l'envisage.
S. Diadochus, *de Perf. spirit.*, c. XVIII.

La vie de cet excellent solitaire est si extraordinaire, que nous ne l'aurions jamais exposée à la lecture du commun des fidèles, si elle n'était approuvée par saint Bernard dont l'Eglise respecte tous les sentiments, et rapportée par des auteurs dignes de foi. L'historien Achard, disciple du même saint Bernard, envoyé par son bienheureux Père vers ce merveilleux anachorète, pour lui rendre ses respects, lui présenter de sa part un habit

1. On le nomme aussi Gislain, Ghislain, Gézelin, Gosselin, Goslin, Joscelin; en latin *Schetzelo, Gotzelinus, Scotzelinus.*

de son Ordre et le supplier de ne le pas oublier dans ses prières, ne nous dit rien de ses parents, ni du lieu de sa naissance, ni de sa manière de vivre dans son enfance et dans sa jeunesse, ni de l'occasion de sa retraite au désert ; mais ce qu'il nous apprend suffira pour nous montrer jusqu'à quel point de dégagement des choses de la terre la grâce peut porter une âme si fidèle, et combien les Saints sont vigilants sur eux-mêmes pour éviter les plus petites recherches de la nature et de l'amour-propre.

Schetzelon, suivant le rapport de cet auteur, vivait dans les solitudes de la Basse-Allemagne, au temps où saint Bernard éclairait toute l'Europe par ses savants écrits et par son éminente sainteté. C'était un homme tout céleste et un ange vivant sur la terre, qui n'avait d'autre occupation que de contempler les vérités de l'autre vie, de converser familièrement avec les bienheureux et de se sacrifier lui-même, par la pénitence, pour les besoins de l'Eglise qui combat encore dans les misères de cet exil. Il traitait son corps avec une telle rigueur et une austérité si surprenante, qu'on pouvait dire de lui, non-seulement ce que Notre-Seigneur dit de saint Jean-Baptiste, qu'il ne mangeait ni ne buvait point, mais aussi ce que saint Bernard ajoute à cet éloge, savoir qu'il n'était pas vêtu. Il était semblable à ces hommes divins dont parle saint Paul dans son Epître aux Hébreux, et dont il assure que le monde n'était pas digne, lesquels allaient, errants et vagabonds, par les montagnes et les solitudes, et se cachaient dans les trous et les cavernes de la terre, où ils ne vivaient que des aliments dont les animaux ont coutume de se nourrir. En effet, ce saint ermite n'avait pas de cellule ni de demeure arrêtée ; mais il allait d'un désert à un autre, n'ayant point d'autre toit que le ciel, d'autre nourriture que celle des bêtes fauves qui peuplent les forêts : c'est-à-dire des herbes sauvages et des racines ; s'il mangeait quelquefois du gland ou de ces fruits qui croissent sur les hêtres, il tenait cela pour de très-grandes délices.

Il vécut dix ans de cette manière, souffrant la faim, la soif, le froid, le chaud, les piqûres des moucherons et les plaies que lui faisaient les épines et les pointes de cailloux sur lesquels il était obligé de marcher, avec un courage et une patience invincibles, et sans chercher aucun soulagement dans le commerce et la société des autres hommes. Au bout de ce temps, et pendant les quatre dernières années de sa vie, lorsque le froid était extrême, que la neige ou la glace couvrait toute la terre, et qu'il était impossible d'en arracher des racines, ne pouvant plus prolonger si longtemps son jeûne, il s'approchait des métairies les plus écartées de la campagne, où les pauvres gens avaient soin de lui mettre, au dehors ou dans la cour, un peu de paille ou un sac pour se coucher, avec un morceau de pain d'orge ou de son pour sa subsistance. Il n'y arrivait qu'à la nuit fermée, et en partait avant le jour, pour ne voir personne et n'être vu de personne. Il connaissait, par une lumière divine et prophétique, les chaumières auxquelles il se devait adresser, et qui étaient toujours celles des plus pauvres et des gens de bien. Ceux à qui Dieu faisait la grâce de recevoir un hôte si illustre lui portaient tant de respect, qu'ils n'osaient approcher de lui, ni l'entretenir sans sa permission qu'ils n'obtenaient que rarement : et alors on lui jetait quelques vieux haillons pour le couvrir ; car, bien que la sensualité fût tellement morte en lui, comme en sainte Marie l'Egyptienne, que sa nudité ne lui faisait plus de honte, il n'avait garde néanmoins de s'exposer en cet état aux yeux des personnes à qui il permettait de lui parler. Il acceptait aussi quelquefois, dans ces temps de glace et de neige, un petit sac qu'il pendait à son cou, et où il mettait les restes du morceau de

pain qu'on lui avait donné; il les emportait au désert, afin d'y pouvoir demeurer plus longtemps sans revenir. Voilà tout le bien que cet homme divin possédait sur la terre; riche dans sa pauvreté, et souverainement riche, puisqu'il n'avait rien et qu'il était content de ne rien avoir.

La réputation d'un homme si extraordinaire se répandit bientôt par toute la France et elle vint jusqu'aux oreilles de saint Bernard; ce dernier apprit aussi par révélation que la conduite et la manière de vivre du solitaire étaient de Dieu et que le Saint-Esprit les lui avait inspirées pour donner au monde le modèle de la plus grande pauvreté et du plus parfait dénûment dont on y ait jamais vu le spectacle. Il souhaita donc d'avoir une sainte union d'amitié avec lui; et, comme il avait envoyé un de ses disciples, nommé Achard, au diocèse de Trèves pour y fonder l'abbaye du Cloître-de-la-Vierge, en un lieu appelé Hemmerode, il lui manda d'aller trouver cet homme céleste, et, pour témoignage de la liaison que son Ordre voulait avoir avec lui, de lui présenter un vêtement complet de religieux de Cîteaux, pour s'en revêtir. Achard fut enchanté de cette mission; il s'informa aussitôt où il pourrait trouver le saint solitaire, et, ayant appris le lieu où il devait venir une nuit, il s'y rendit avant le jour avec quelques autres religieux de son monastère, qui brûlaient du désir d'entretenir cet Ange visible. Mais sa vigilance fut inutile, car saint Schetzelon ayant connu par révélation que des religieux devaient venir pour lui parler, sortit avant minuit de la cour où il s'était retiré et s'enfuit si avant dans le désert, qu'on ne pouvait guère espérer de l'y découvrir. L'incertitude s'il reviendrait à la même métairie, ou en quel temps il y reviendrait, rompit toutes les mesures d'Achard; ainsi, tout ce qu'il put faire fut de prier le maître du logis que, quand le serviteur de Dieu reviendrait, il lui dît qu'il le suppliait, pour l'amour de Dieu et pour la considération du vénérable abbé de Clairvaux, qui l'avait envoyé, de souffrir qu'il le vît une fois seulement et qu'il jouît un moment de sa conversation. L'hôte n'y manqua pas, et saint Schetzelon, qui connaissait par l'esprit de prophétie les mérites incomparables de saint Bernard, se rendit enfin à ce que souhaitait son disciple. Quand Achard et ses compagnons virent le bienheureux solitaire, qui s'était couvert, à son ordinaire, d'un haillon pour leur parler, ils furent remplis d'un merveilleux étonnement. L'abbé lui présenta les respects de son bienheureux Père et l'assura que, bien qu'il ne l'eût jamais vu, il était néanmoins lié avec lui par les liens d'une parfaite charité; pour preuve, il lui offrit de sa part des eulogies, choses bénites que les fidèles s'envoyaient mutuellement comme témoignages de la communion qui était entre eux. Schetzelon reçut ce présent d'une manière très-obligeante et fort courtoise. Ensuite l'abbé le pria de recevoir encore, de la part de son maître, l'habit de Cîteaux qu'il lui envoyait. Le solitaire le prit avec beaucoup de respect, le baisa et s'en revêtit, disant: « Béni soit Dieu, qui a inspiré à votre père, homme véritablement apostolique, de se souvenir de moi, qui ne suis qu'un très-misérable pécheur ». Puis il le quitta, ajoutant qu'il s'en était revêtu par obéissance et par respect envers un si grand homme, qui avait daigné le lui envoyer; mais qu'il ne pouvait le garder davantage, parce qu'il ne lui était pas nécessaire et que, d'ailleurs, ce Saint ne lui avait pas commandé de le retenir.

Achard et ses religieux, voyant la douceur et l'affabilité de Schetzelon, quelque sauvage que fût son extérieur, prirent la liberté de lui demander s'il n'était plus tourmenté des tentations du démon ni des aiguillons de la chair. A quoi l'homme de Dieu, après un petit sourire, car il était gai de son

naturel et fort agréable dans la conversation, leur répondit en ces termes : « Il y a longtemps, mes très-chers frères, que, par la grâce de Dieu, je me trouve presque entièrement délivré de la révolte des passions. Mais, parce que la vie de l'homme est une tentation continuelle, qui se glorifiera d'avoir le cœur pur ? Et l'apôtre saint Jean ne dit-il pas que si nous nous flattons de n'avoir point de péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous ? Il n'y a qu'une protection extraordinaire de la main toute-puissante de Dieu qui nous puisse faire éviter tous les piéges de nos ennemis dont nous sommes perpétuellement environnés. Je vous dirai donc la plus forte tentation que j'aie eue depuis quelques années, d'où vous pourrez juger de quelles attaques et de quels combats je suis quelquefois éprouvé. Un jour que le froid était plus vif et la gelée plus forte qu'à l'ordinaire, j'étais couché tout nu sur la terre, ayant les membres raides et transis ; le Créateur de l'univers, qui, selon le Prophète, fait tomber la neige comme de la laine, me donna, au lieu d'habit, un très-grand tapis de neige, de l'épaisseur d'une coudée ; tout mon corps en était couvert, mais à l'endroit de ma bouche, qui avait encore un peu de chaleur, il se fit une petite ouverture. Il arriva donc qu'un levraut, courant çà et là par la campagne pour trouver un gîte, rencontra par hasard cette ouverture et, étant attiré par le peu de chaleur qu'il y ressentait, il s'y arrêta tout court et se mit doucement sur mon visage. Cet accident me fit faire un petit sourire, je perdis ma gravité ordinaire et me laissai aller à quelque vaine joie. Il me vint même dans l'esprit de mettre la main sur cet animal et de le prendre, ce qui m'était très-facile, non pas pour le retenir, mais pour le flatter et me récréer, sans craindre d'employer en ce vain divertissement le temps qui doit être consacré aux louanges de Dieu et à la pénitence. Cependant, après avoir longtemps résisté à la violence de cette tentation, je la surmontai enfin et la dissipai par la grâce de Dieu. De sorte que, demeurant immobile en ma place, je laissai reposer sur moi cet animal sans le toucher, jusqu'à ce qu'il s'en allât de lui-même. Voilà la plus grande tentation qu'il me souvienne avoir eue depuis longtemps, et j'ai été bien aise de vous la raconter pour satisfaire à votre demande, en reconnaissance de votre chère visite, quoique peut-être je l'aie rapportée un peu plus librement que je ne devais, de quoi je suis très-fâché. Mon âme est quelquefois inquiétée de semblables vanités qui lui passent par l'esprit comme des mouches importunes, je ne leur donne pas néanmoins de consentement ; mais vous voyez quelle est la faiblesse de l'homme ».

Après que saint Schetzelon eut récréé l'abbé Achard et ses religieux par ces entretiens pleins d'innocence et de piété, il les conjura très-instamment de le recommander aux prières de leur père saint Bernard, les assurant que c'était un grand serviteur de Dieu. Ensuite, pour satisfaire à leur désir, il leur donna sa bénédiction, et, sans s'arrêter davantage, il s'enfuit promptement dans le désert, comme une biche qui s'est échappée des toiles des chasseurs et un oiseau qui s'est tiré du filet de l'oiseleur. C'est ainsi que le rapporte le même abbé Achard dans une conférence qu'il fit sur ce sujet à ses novices.

Il y aurait beaucoup d'autres merveilles à dire de cet admirable solitaire si, par une haute sagesse qui est la vraie prudence des Saints, il ne les eût tenues cachées sans avoir d'autre témoin que Dieu, les Anges et les Bienheureux. Enfin, ayant connu par une révélation divine que l'heure de sa mort approchait, il vint dans l'église la plus voisine, où il reçut le saint Viatique ; après quoi, sans que personne s'en aperçût, il s'endormit paisible-

ment en Jésus-Christ, le 6 août, jour consacré à la solennité de la Transfiguration de Notre-Seigneur, vers l'année 1139.

Son saint corps fut enterré dans l'église où il avait reçu les derniers Sacrements. Son tombeau devint aussitôt éclatant par de grands miracles et des guérisons surnaturelles. Comme ce lieu ne fut pas jugé assez fort pour garder longtemps un si grand trésor, on le transporta, pour le conserver, au château de Luxembourg, où il repose dans l'église Notre-Dame.

On peut représenter notre pieux solitaire : 1° presque nu, marchant dans le désert en priant ; 2° recevant de la part de saint Bernard, comme nous l'avons dit, un vêtement qu'il met un instant par reconnaissance, mais qu'il rend aux envoyés du saint abbé, disant qu'il ne lui a pas ordonné de le garder ; 3° retiré de la neige dans laquelle il était resté englouti.

Molanus, dans ses *Additions au martyrologe d'Usuard*, et Arnold Wion, dans son *Martyrologe monastique*, le mettent au duché de Mons, en Hainaut ; mais ils ont écrit Mons pour Luxembourg, comme le remarque le R. P. Chrysostome Henriquez, dans son *Martyrologe de l'Ordre de Cîteaux*. — Outre ces auteurs, on trouve la vie de saint Scocelin dans le livre des *Reliques sacrées du désert*, et le R. P. de Saint-Jure en rapporte une partie dans son ouvrage intitulé : *l'Homme spirituel*.

SAINT STAPIN DE DOURGNE, CONFESSEUR,

ÉVÊQUE PRÉSUMÉ DE CARCASSONNE (VIIe ou VIIIe siècle).

Gérard de Vic, dans son *Histoire des évêques et des événements mémorables de l'Eglise de Carcassonne* (1666), ajoute un supplément consacré aux évêques de ce même siége, dont la vie ne porte pas de date précise, assurant que ce supplément est extrait d'une ancienne série de ces mêmes évêques, décrite en 1552, d'après un martyrologe plus ancien encore dont se servait l'Eglise de Carcassonne du vivant de ce biographe. « Dans cette série », dit le texte, « figure saint Stapin, originaire de Dourgne, diocèse de Lavaur, honoré depuis fort longtemps comme saint dans son pays natal, ainsi qu'à Ventenac, diocèse de Carcassonne, et dans cette ville même, au cimetière de Saint-Vinant. Nous y voyons encore aujourd'hui une chapelle qui attire une grande affluence de personnes empressées d'y assister aux saints offices et d'y vénérer les reliques de ce pontife, le 6 août, jour où se célèbre sa mémoire. Ce Saint est encore honoré, sous le titre d'évêque de Carcassonne, dans quelques contrées de la Germanie ». C'est vraisemblablement dans ce martyrologe que Mgr de Bezont, évêque de Carcassonne, trouva le nom de saint Stapin, puisqu'il inséra ce saint évêque parmi ses prédécesseurs dans le rituel qu'il donna en 1764.

Joseph Sementius, religieux de Milan, dit, dans sa *Biographie de saint Stapin*, rapportée par les Bollandistes, que saint Stapin a un autel à Milan, dans l'église de Sainte-Marie-Secrète des révérends Pères Somasques, et qu'on y célèbre tous les ans sa fête avec une pompe solennelle, ainsi que dans plusieurs autres lieux de l'Italie ; que, par un bref donné à Rome en 1671, le pape Alexandre VII accorde de nombreuses indulgences à une Confrérie d'hommes et de femmes sous le patronage de saint Stapin, établie à Lyon, dans l'église des Pères Augustins, faubourg de la Croix-Rouge ; qu'enfin, Mgr de Tulle, évêque de Lavaur, signa de sa propre main, le 7 juin de l'année 1663, un témoignage authentique en faveur du culte de saint Stapin dans la paroisse de Dourgne, et qu'un semblable témoignage fut rendu aussi, le 2 juin de la même année, par Mgr d'Anglure de Bourlemont, évêque de Castres.

Sementius rapporte plusieurs autres faits qu'il assure avoir recueillis lui-même des monuments de l'Eglise de Carcassonne et d'une antique tradition répandue dans les contrées voisines. Il parle de la vie solitaire de saint Stapin sur une montagne non loin de Dourgne, de sa renommée dans le pays d'alentour, de l'affluence du peuple vers lui. Il raconte qu'il fut élevé de sa retraite à la chaire épiscopale de Carcassonne ; que cette élection fut saluée par un applaudissement unanime ; qu'il accepta cette charge sacrée pour obéir à une révélation divine, et qu'il l'orna par ses vertus. De plus, une tradition constante nous confirme que saint Stapin, après avoir mené une vie pénitente et solitaire dans un vallon de la montagne de Dourgne, fut élevé au siége épiscopal de la ville de Carcassonne.

Mgr de Royères, évêque de Castres, et M. Fons, curé de Saint-Germain, exilés en Portugal durant la Révolution de 1793, trouvèrent, dans l'abbaye de Arlobassa, une image représentant saint Stapin, évêque, honoré le 6 août, puissant pour obtenir la guérison des maux de jambes, *patronus in podagra*. Ce souvenir de la patrie émut vivement les deux exilés. Ils apportèrent cette image, qu'on conserve précieusement à Dourgne.

Quant à l'époque où il a vécu et où il a dû occuper le siége de Carcassonne, des auteurs recommandables croient que ce fut dans l'intervalle de 683 à 788.

L'usage des premiers temps était de béatifier dans un synode de tous les évêques de la province, présidé par le primat. C'est de cette manière, nous apprend Gérard de Vic, que furent béatifiés, selon toute apparence, onze évêques de Carcassonne, que la plus haute antiquité place au rang des Saints. Dans ce nombre, on remarque saint Stapin, dont l'auteur parle plus au long que des autres.

Depuis 1532, saint Stapin est honoré d'un culte particulier, comme patron secondaire, à Dourgne, bourg situé au pied de la Montagne-Noire, chef-lieu de canton dans le département du Tarn, et à Ventenac, paroisse du canton d'Alzonne, département de l'Aude. Dans l'une et l'autre de ces deux paroisses, on célèbre sa fête le 6 août. A Dourgne comme à Ventenac, cette fête, qui se fait avec une grande solennité, attire tous les ans un grand nombre de pèlerins qui viennent solliciter par leurs prières la protection de saint Stapin, et demander la guérison de quelques infirmités corporelles. Il y a à Dourgne une église dédiée à ce Saint, dont la construction paraît remonter à l'année 1666. Cette église est distante d'un kilomètre de la ville, sise au bas de la montagne, dans un riant vallon. C'est là que se font les offices solennels le jour de la fête, et le soir on revient en procession, avec le Très-Saint-Sacrement, à l'église de Dourgne.

Dans les archives de cette église on conserve avec soin les attestations qui ont été données par les personnes elles-mêmes qui ont éprouvé le bienfait de la protection de notre Saint. D'ailleurs, les *ex-voto* nombreux qui ont été déposés dans sa chapelle seront là toujours comme un signe de la vive reconnaissance des infirmes soulagés et comme un monument impérissable des miracles qu'a faits saint Stapin [1].

Nous devons cette notice à l'obligeance de M. l'abbé Jauzion, curé de Dourgne.

VII° JOUR D'AOUT

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Naples, la naissance au ciel de saint GAÉTAN ou CAJÉTAN DE THIÈNE, fondateur des Clercs réguliers dits Théatins, qui, plein de confiance en Dieu, prescrivit à ses enfants l'ancienne manière de vivre des Apôtres : illustre pour ses miracles, il fut mis au nombre des Saints par le pape Clément X. 1547. — A Arezzo, dans la Toscane, saint DONAT, évêque et martyr, qui, entre autres miracles, répara, par ses prières, un calice sacré que les païens avaient brisé, comme le rapporte saint Grégoire, pape. Ce saint Evêque, durant la persécution de Julien l'Apostat, fut arrêté par le

1. Quand le diocèse a voulu revenir à la liturgie romaine, M. le curé de Dourgne a été obligé de faire de nouvelles investigations pour constater la légitimité du culte de saint Stapin. Mgr l'archevêque d'Albi, à qui il soumit le résultat de ses recherches, lui écrivit, le 1er juin 1860 :

« Monsieur le curé, les documents que vous avez recueillis dans le but d'établir la légitimité du culte rendu à saint Stapin, m'ont paru concluants. Après les avoir examinés avec attention, je ne doute pas que la paroisse de Dourgne, aux termes des décrets d'Urbain VIII, ne soit en droit de conserver un culte qui lui est aussi cher par les grâces dont il est la source, que vénérable par son antiquité.

« Je vous félicite, Monsieur le curé, de votre zèle pour les pieuses traditions de votre paroisse, et je forme des vœux pour que la dévotion à saint Stapin serve à ranimer parmi les fidèles la foi et la piété chrétiennes, que l'esprit du siècle tend toujours à affaiblir. † Eugène, *archevêque d'Albi* ».

préfet Quadratien, et, sur le refus qu'il fit d'offrir des sacrifices aux idoles, fut condamné à avoir la tête tranchée, et consomma ainsi son martyre. Saint Hilarin, moine, fut mis à mort avec lui; mais on fait sa fête le 16 juillet, jour auquel son corps fut transféré à Ostie [1]. 362. — A Rome, les saints martyrs Pierre et Julien, avec dix-huit autres. IIIe s. — A Milan, saint Fauste ou Faustin, soldat, qui remporta la palme du martyre après plusieurs combats, sous l'empereur Commode [2]. IIe s. — A Côme, le supplice des saints martyrs Carpophore, Exanthe, Cassius, Séverin, Second et Licinius, qui furent décapités pour la confession de Jésus-Christ. IIe s. — A Nisibe, en Mésopotamie, saint Domèce, moine persan, qui fut lapidé avec ses deux disciples sous Julien l'Apostat [3]. 363. — A Rouen, saint VICTRICE, évêque, qui, étant encore soldat, sous le même Julien, quitta le baudrier pour le service de Jésus-Christ et fut, pour cela diversement tourmenté par son tribun et même condamné à perdre la tête ; mais, le bourreau destiné à cette exécution ayant été frappé de cécité, et les cordes du Saint s'étant déliées, il s'en alla en liberté : depuis, étant devenu évêque, il amena à la foi de Jésus-Christ les Morins et les Nerviens qui semblaient indomptables, et mourut en paix avec la qualité de confesseur de Jésus-Christ. 407. — A Châlons-sur-Marne, saint DONATIEN, évêque et confesseur. 136. — A Messine, en Sicile, saint ALBERT, confesseur, de l'Ordre des Carmes, célèbre par ses miracles. 1306.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Chartres, dans l'église Notre-Dame, mémoire du miracle de la chemise de la bienheureuse Vierge Marie, qui fut préservée de l'incendie qui dévora cette église le 7 août 963. Cette chemise, qui se voit encore aujourd'hui dans cette cathédrale, fut donnée par la sainte Vierge elle-même à une femme veuve, et demeura en Palestine jusqu'en 460 : alors Candidus et Gabius, deux frères, s'en étant saisis adroitement, la portèrent à Constantinople où elle a été conservée jusqu'en 810 ; à cette époque, elle fut donnée à Charlemagne qui la fit mettre à Aix-la-Chapelle, d'où Charles le Chauve, son petit-fils, la fit apporter en France (875) et la donna à l'église de Chartres où elle se conserve dans une châsse d'or revêtue d'une autre châsse couverte de lames d'or, façonnée à la mosaïque et enrichie de diamants, de rubis, de saphirs et de plusieurs autres pierres précieuses. — Au diocèse de Cologne, fête de saint Gaétan de Thiène, et mémoire de saint Donat d'Arezzo, cités au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Meaux, fête du même saint Donat d'Arezzo. — Au diocèse de Viviers, saint Victrice de Rouen, nommé au martyrologe romain d'aujourd'hui. — Au diocèse d'Autun, saint Euphrone, évêque de ce siége et confesseur, dont nous avons donné la vie au 3 août. 485. — Au diocèse de Limoges, saint Celse, confesseur, dont on ne connaît ni la patrie, ni l'état, ni les actions, ni le siècle où il a vécu, mais dont le chef se conserve dans la cathédrale de Limoges. — En Bretagne, les saints Friard et Secondel ou Second, dont nous avons donné la vie au 1er août. 577. — A Besançon, saint DONAT, archevêque de ce siége et confesseur. 660. — Encore à Besançon, saint Miget ou Mégèce, archevêque de ce siége et successeur de saint Donat. Aussi éminent par ses vertus qu'humble dans ses sentiments, Miget, dès sa jeunesse, avait été élevé parmi les clercs de la métropole et instruit dans les lettres sacrées ; sa promotion au siége de Besançon fut pour les fidèles du diocèse une compensation de la perte qu'ils venaient de faire dans la personne de saint Donat. Les Bollandistes le font mourir au 6 juin. VIIe s. — Dans l'ancien Conserans ou Couserans (*Consorrani*, petite province de la Gascogne qui fait aujourd'hui partie du département de l'Ariége), saint LICAR ou LIZIER, évêque régionnaire de cette province et confesseur. 548. — A Carcassonne, saint Juste et saint Pasteur, frères et martyrs, nommés déjà au martyrologe romain du jour précédent où nous avons donné, note 2, quelques détails sur leur vie. 304. — A Kientzheim ou Koentzen (Haut-Rhin, arrondissement de Colmar, canton de Kayserberg), au diocèse de Strasbourg, NOTRE-DAME DE KIENTZHEIM. 1466. — A Carpentras (Vaucluse), au diocèse d'Avignon, la naissance au ciel d'Esprite Jossaude, communément appelée la bienheureuse Esprite de Jésus [4]. 1658.

1. Voir sa mention au martyrologe romain du 16 juillet.

2. Son corps repose dans l'église des religieuses de Saint-Apollinaire, à Milan. C'est à lui que nous devons l'érection de la magnifique église appelée de son nom *Basilique Faustinienne*, dont parle souvent saint Ambroise. — *Acta Sanctorum*.

3. Voici une autre version de son martyre : « En traversant la plaine déserte de Cyrestica, Julien, dans son expédition contre les Perses, vit une foule considérable se presser autour de la grotte d'un saint ermite nommé Domèce. C'étaient des infirmes, des affligés, qui venaient demander à l'homme de Dieu la guérison de l'âme ou du corps. L'empereur s'arrêta et dit au solitaire : N'as-tu pas choisi librement ce désert pour y vivre seul ? Pourquoi enfreindre ainsi ton vœu ? — Mon âme et mon corps, répondit le Saint, sont bien véritablement reclus dans cette caverne ; mais je ne puis renvoyer tout ce peuple, dont la foi vient me chercher au désert. — N'est-ce que cela ? dit Julien ; je vais t'aider. — Et il commanda de murer la grotte au fond de laquelle le martyr de la solitude mourut de faim ». — Darras, *Histoire générale de l'Eglise*, tome x.

4. Nous donnerons sa vie dans le volume consacré aux Vénérables.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Carmes. — A Messine, en Sicile, saint Albert, confesseur, de l'Ordre des Carmes. 1306.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Espagne, translation des reliques de la bienheureuse Mafalde, reine de Castille et ensuite religieuse cistercienne. Elle était fille de Sanche Ier, roi de Portugal (1223-1248), et sœur des bienheureuses Thérèse et Sancie. A onze ans, elle fut mariée malgré elle à Henri Ier, roi de Castille et son parent au troisième degré. Le pape Innocent II cassa ce mariage, contracté contre les lois ecclésiastiques : Mafalde retourna alors en Portugal, et, ayant fait restaurer le monastère d'Arouca, au diocèse de Lumego, dans la province de Beira, elle s'y consacra à Dieu, et, du consentement du pape Honorius III, elle y introduisit des religieuses (1228). Elle fit faire aussi de grands embellissements à l'église principale de Porto, fonda deux monastères, fit construire un pont pour la commodité des riverains du Tamega, et établit par son testament une aumône réglée pour douze pauvres veuves de la ville d'Arouca et un hospice pour tous les voyageurs. Elle mourut le 1er mai 1252, âgée de cinquante ans, et fut inhumée dans l'église du monastère d'Arouca. Pie VI approuva son culte en 1792, le 14 mars. 1616. — A Passau *(Patavia, Batava castra, Bacodurum)*, ville forte de Bavière, le bienheureux Ulric ou Udalric, appelé aussi Dédalric et Odéric, prévôt d'Augsbourg et évêque de Passau, qu'il faut bien distinguer de saint Udalric ou Ulric, évêque d'Augsbourg (893-973), dont nous avons donné la vie au 4 juillet. Il descendait de l'illustre famille des comtes d'Hæft, en Tyrol, et succéda, en 1092, quoique âgé de soixante-cinq ans, au bienheureux Altmann sur le siége de Passau, qu'il illustra pendant vingt-neuf ans. Il assista (1095) au concile de Plaisance, et fonda (1105) le prieuré des Chanoines réguliers d'Herzogenburg, en Autriche, près de Saint-Hippolyte. Après s'être occupé pendant de longues années à fonder le royaume de Dieu dans le cœur de ses diocésains, et à extirper la mauvaise herbe que l'intrus Tyemon avait fait croître dans le champ du Seigneur, il mourut, accablé de vieillesse, âgé de quatre-vingt-quinze ans. 1121. — A Wolfratshausen, bourg situé au confluent de la Loisach et de l'Isar, non loin de Munich (Bavière), saint Conrad Nantuin, martyr, appelé aussi Nantovin et Nantwin. On prétend que le genre de sa mort fut semblable à celui de saint Laurent : voilà pourquoi on lui aurait dédié communément avec ce martyr la petite église de Wolfratzhausen où reposent ses cendres. Son culte a été approuvé par Boniface VIII. 1286. — Au diocèse de Naples, fête de la bienheureuse Vierge Marie, pleine de grâces. — A Antioche, aujourd'hui Antakieh, dans la Turquie d'Asie (Syrie), les saints martyrs Simprone, Vénère ou Vénérie et sept autres, cités par saint Jérôme. — Chez les Grecs, saint Hypérèche, prêtre et confesseur. IVe s.— A Imola *(Forum Cornelii)*, ville forte d'Italie, dans la province de Ravenne, saint Donat, archidiacre, dont le corps repose dans l'église cathédrale d'Imola. Ve s.— A Padoue, ville forte du royaume d'Italie, le bienheureux Jourdain Forzat, bénédictin. Arrêté dans son couvent, à Padoue, il fut emmené en captivité en Piémont, sous l'inculpation d'avoir conspiré contre l'empereur; après sa délivrance, il se retira à Venise où il mourut. Ses restes furent rapportés plus tard à Padoue, où ils opérèrent nombre de miracles. 1240. — A Aquila, dans l'Abruzze Ultérieure, saint Vincent, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs. 1504.

SAINT DONAT, ÉVÊQUE ET MARTYR,

A AREZZO, DANS LA TOSCANE.

362. — Pape : Libère. — Empereur romain : Julien l'Apostat.

> *Prius debet orare prædicator, ut sermo Dei currat et fructificet in auditoribus.*
> Le prédicateur doit prier d'abord, afin que la parole de Dieu pénètre et fructifie dans ses auditeurs.
> *Gloss. int.*

L'abbé Ughellus, au tome Ier de son *Italie sacrée*, dit que cet illustre prélat était natif de Nicomédie, aujourd'hui Isnikmid, ville de Bithynie, sur la

Propontide. Ses parents, ayant entrepris le voyage de Rome, l'y amenèrent avec eux dans sa plus grande jeunesse. Il y fut élevé sous la discipline d'un saint prêtre nommé Pigmenius ; mais, ayant perdu un si bon maître, avec son père et sa mère, qui souffrirent tous le martyre dans la persécution de Dioclétien, il se retira à Arezzo, ville de Toscane, où d'abord il se joignit à un religieux nommé Hilarin, qui était en grande odeur de sainteté, et lequel eut aussi beaucoup de joie de recevoir dans sa compagnie cet excellent serviteur de Dieu. Saint Satyre, qui était alors évêque du lieu, lui donna aussi de grands témoignages de bienveillance, et, ayant connu en peu de temps sa science et sa piété, il lui conféra l'ordre sacré de la prêtrise et le fit prédicateur public de l'Evangile et professeur d'Ecriture sainte. Saint Donat s'acquitta de cette fonction avec tant de zèle et de bonheur que, Dieu fortifiant ses paroles par une infinité de miracles, il eut la gloire d'exterminer l'idolâtrie de tout le diocèse, où elle s'était maintenue jusqu'alors. Cependant le saint évêque Satyre vint à décéder, et le pape saint Jules, qui était bien informé des éminentes vertus de Donat et de son ardeur pour la défense de la foi, le fit successeur du défunt dans le gouvernement de cette Eglise, en l'année 346, au grand contentement de tout le peuple, qui souhaitait avec passion de le voir élevé sur ce siége.

Parmi les merveilles que ce saint prélat opéra, saint Grégoire le Grand rapporte celles-ci : Les païens ayant mis en pièces un calice de verre qui servait, selon l'usage de ce temps-là, à la célébration des saints Mystères, il le rétablit en son entier par sa prière.

Un trésorier de l'empereur, nommé Eustache, ayant reçu une grande somme d'argent pour les coffres de l'épargne, il la laissa en garde à sa femme, nommée Euphrosyne, pendant qu'il allait en campagne pour d'autres affaires. Cette femme, en l'absence de son mari, avait entendu dire que des gens de guerre s'approchaient d'Arezzo, et, dans la crainte que l'argent ne fût volé, elle le cacha dans un trou qu'elle fit en terre. Peu de jours après elle mourut, son mari n'étant pas encore de retour. Eustache revint, et fut extrêmement surpris de ne plus trouver ni sa femme ni son argent. Cependant on le pressa d'en rendre compte ; après avoir fait d'inutiles recherches, il eut enfin recours au saint évêque, qui, du même pas, s'en alla avec lui sur le tombeau de sa femme, où il fit sa prière, et ensuite il commanda, de la part de Dieu, à la défunte, de déclarer où était l'argent dont son mari était si en peine. On entendit aussitôt une voix qui sortit du sépulcre, ordonnant qu'on bêchât la terre en tel endroit, où l'on trouverait ce que l'on cherchait. On l'y trouva en effet.

Saint Antonin rapporte un autre fait presque semblable à ce premier. Un homme de bonne foi et craignant Dieu, ayant emprunté deux cents écus d'un de ses amis par promesse, lui rendit depuis cette somme, sans penser à retirer son obligation. Le créancier, qui était un méchant homme, ayant appris sa mort, alla faire opposition à son enterrement jusqu'à ce qu'on lui eût payé sa dette prétendue. La veuve ne trouva point de meilleur moyen de se tirer d'un si mauvais pas, que de s'adresser à saint Donat, qui vint lui-même chez elle, et, ayant aperçu le corps du défunt, il lui parla comme s'il eût été plein de vie, et lui commanda de dire ce qu'il avait à répondre à ce prétendu créancier. Le mort se releva, prit la parole, convainquit sa partie, l'obligea à lui rendre sa cédule déchargée, et supplia ensuite le saint prélat de le laisser jouir de son repos : ce qu'il fit.

Après que saint Donat eut gouverné son Eglise avec toute la prudence, la sainteté et le zèle d'un digne et vigilant prélat, l'espace d'environ seize

années, Quadratien, alors préfet de l'empereur Julien, ayant ouï dire le bruit de ses merveilles, et surtout des progrès admirables qu'il faisait faire à la foi de Jésus-Christ, au grand préjudice du paganisme, le fit arrêter avec son cher Hilarin, dans le dessein de les obliger tous deux à présenter de l'encens à ses idoles ; mais, voyant qu'il ne pouvait ni les corrompre par les promesses, ni les abattre par les menaces, il résolut de les faire périr par les derniers supplices. Il fit donc rompre Hilarin à coups de bâton, le 16 juillet, comme il est marqué dans le martyrologe ; et pour saint Donat, après lui avoir fait défigurer le visage avec des cailloux, et l'avoir fait retenir dans le cachot, chargé de chaînes et de fers, jusqu'au mois d'août suivant, il lui fit trancher la tête l'an de Jésus-Christ 362.

Au reste, le peuple d'Arezzo a toujours honoré la mémoire de son très-saint évêque Donat ; il l'a reconnu pour le principal titulaire de sa cathédrale, après la sainte Vierge, en considération de ce qu'il a entièrement banni du diocèse la superstition et l'impiété de l'idolâtrie, pour y faire triompher la science et les maximes de la croix ; et aussi parce que, parmi le grand nombre d'infidèles qu'il convertit, il y en eut un, nommé Zénobe, d'une naissance fort illustre et fort riche, qui donna de grands biens aux églises et aux pauvres de la ville : ces peuples s'estiment tous heureux de posséder les dépouilles sacrées d'un si puissant et si zélé protecteur, dont tous les martyrologes font une honorable mention.

La châsse qui renferme les reliques de notre Saint se garde dans la cathédrale d'Arezzo.

Cf. Godescard et *Acta Sanctorum*.

SAINT VICTRICE, ARCHEVÊQUE DE ROUEN,

APOTRE DES MORINS ET DES NERVIENS.

407. — Pape : Saint Innocent Ier. — Empereur d'Occident : Honorius.

Aucun sacrifice n'est plus grand ni plus agréable à Dieu que de chercher à lui gagner des âmes.
S. Laurent Justinien.

Victrice naquit dans la Morinie, vers l'an 330, sous le règne de Constantin le Grand ; il était de famille illustre, reçut une éducation fort distinguée et embrassa la carrière des armes. Il eut le bonheur de connaître Jésus-Christ, et il est assez vraisemblable que l'on doit mettre sa conversion dans le temps où Julien l'Apostat entreprit de rétablir le paganisme dans ses armées.

Victrice employa le moyen suivant pour mettre sa vertu à couvert des dangers auxquels elle était exposée. Un jour que toutes les troupes étaient assemblées, il s'avança au milieu du camp et déposa son habit militaire avec ses armes aux pieds du tribun, en lui disant qu'il ne pensait plus qu'à se revêtir intérieurement de la paix et de la justice chrétienne. Le tribun, qui

était idolâtre, ordonna qu'il fût fouetté, et le fit meurtrir de coups. Ce supplice, dit saint Paulin, n'abattit point le serviteur de Dieu, parce qu'il était fortifié par la croix de Jésus-Christ. Ayant été conduit en prison, on le coucha nu sur des têts de pots cassés, afin d'activer encore l'ardeur de ses vives souffrances et d'empêcher les plaies de se fermer. Ce nouveau genre de torture ne servit qu'à donner plus d'éclat à sa constance. Rien ne pouvant l'ébranler, il fut présenté au comte ou général de l'armée, qui le condamna à perdre la tête.

Soutenu par les consolations que Dieu répandait dans son âme, il marcha courageusement au lieu du supplice. Celui qui devait faire l'exécution l'insultait en le conduisant, et affectait de marquer avec sa main l'endroit de son cou qu'il projetait de frapper. Mais il fut puni de son insolence en perdant la vue sur-le-champ. Ce miracle fut suivi d'un autre. Le geôlier avait lié le Saint si étroitement, que les chaînes étaient entrées dans la chair. Victrice pria les soldats de le desserrer tant soit peu. N'ayant pu obtenir ce qu'il demandait, il implora le secours de Jésus-Christ, et aussitôt les chaînes lui tombèrent des mains. Personne n'osa lier de nouveau celui auquel Dieu avait rendu la liberté. Les gardes, étonnés, coururent annoncer au comte ce qui venait d'arriver. Celui-ci, frappé du double miracle, fit son rapport au prince, devint le défenseur de celui qu'il avait condamné, et lui obtint la vie avec la liberté. Toutes ces circonstances sont rapportées dans la lettre que saint Paulin écrivit à saint Victrice lui-même en 399.

On ne sait où saint Victrice se retira après sa conversion. Il est vraisemblable toutefois qu'il se retira dans la solitude de Ligugé, près de Poitiers, et qu'il s'y exerça à toutes les vertus sous la direction des illustres saints Hilaire et Martin. La suite de sa vie est une preuve éclatante de la ferveur avec laquelle il s'était préparé aux travaux apostoliques. Nous apprenons de saint Paulin qu'il alla porter le flambeau de la foi dans la contrée de la Gaule-Belgique, habitée par les Morins et les Nerviens, laquelle fait maintenant partie de la Picardie, du Hainaut et de la Flandre. Les progrès de l'Evangile y avaient été jusque-là peu considérables. Mais Victrice n'y eut pas plus tôt paru, que cette terre inculte, avec ses rivages sablonneux et ses déserts arides, devint un des plus beaux parterres des jardins de l'Epoux. Le nom de Jésus-Christ retentit de toutes parts, et il n'y eut presque personne qui ne se rangeât sous son empire. On bâtit des églises, on forma des monastères; les villes, les campagnes, les îles, les forêts se peuplèrent de saints: en un mot, les idoles tombèrent et Jésus-Christ régna. Nous suivons ici saint Paulin, et nous nous servons même de ses expressions.

Les uns prétendent que saint Victrice fit cette mission avant d'occuper le siége de Rouen; les autres soutiennent le contraire. Le premier sentiment nous paraît le plus probable. Peut-être que le Saint était alors évêque régionnaire. Il fut, au rapport de saint Paulin, élevé à l'épiscopat par le Siége apostolique, vers l'an 385.

Il eut une liaison fort intime avec saint Martin de Tours. Il se trouva avec lui à Vienne, sur le Rhône, lorsque saint Paulin vint le consulter sur le choix de sa retraite, et il était alors pasteur de l'Eglise de Rouen. Ce fut la première et même l'unique fois que saint Paulin vit notre saint évêque. Il assure que cette courte entrevue suffit pour lui faire concevoir la plus haute idée de sa sainteté, et pour le pénétrer d'amour et de vénération pour sa personne.

On lit dans Sulpice-Sévère que saint Victrice était encore avec saint Martin, à Chartres, lorsqu'un homme de cette ville amena à ce dernier sa

fille, muette de naissance, pour le prier de la guérir. Le saint évêque de Tours voulut la renvoyer à Victrice et à un autre évêque nommé Valentinien, disant qu'ils étaient tous deux plus puissants que lui auprès de Dieu. Mais ils se joignirent l'un et l'autre au père de la fille pour demander sa guérison, et ils l'obtinrent en effet.

Cette amitié, cette estime de saint Martin pour saint Victrice était appuyée sur les fondements les plus solides. Il connaissait le fruit que ses prières, ses exemples et ses travaux produisaient dans le diocèse de Rouen, dont il était évêque. « Auparavant », disait saint Paulin, « la ville de Rouen était assez peu connue des autres nations ; mais sous Victrice elle devint une nouvelle Jérusalem, et son nom fut célèbre parmi les plus illustres Eglises du monde chrétien. Les Apôtres choisirent cette ville, où ils étaient autrefois étrangers, pour y faire reposer leur esprit; et, en y allumant dans les cœurs des fidèles les flammes du divin amour, ils font éclater les merveilleux effets de la puissance du Seigneur. On y voit un grand nombre d'églises, où l'on chante les psaumes sacrés avec un concert mélodieux, et des monastères nombreux dont les habitants, par la perfection des conseils évangéliques, élèvent chaque jour de nouveaux trophées à la religion. On y trouve de toutes parts des vierges qui, par leur pureté, font de leurs corps et de leur cœur un sanctuaire digne de Jésus-Christ; des veuves qui ne cessent nuit et jour de s'appliquer au service de Dieu et à l'exercice des œuvres de charité; des personnes qui, quoique engagées dans le mariage, gardent la continence, et qui, par la ferveur et la continuité de leurs prières, donnent au monde le plus édifiant spectacle ». Tel est le témoignage que saint Paulin rendait, du fond de l'Italie, à l'église de Rouen, au zèle et à la sainteté de son pasteur.

Quelques troubles s'étant élevés parmi les évêques de la Grande-Bretagne, Victrice fut appelé pour les apaiser. Il justifia l'idée que l'on avait conçue de lui ; il vint à bout par sa patience et sa charité d'y établir le calme et la paix. Ceci arriva quarante ans avant que saint Germain d'Auxerre passât dans le même pays pour confondre les Pélagiens.

Victrice était à peine de retour dans son diocèse, qu'il apprit que saint Ambroise et quelques autres évêques lui envoyaient des reliques, et que celui qui les apportait était peu éloigné de Rouen. Il alla au-devant de lui par respect. Il n'y avait pas longtemps qu'il avait reçu, probablement par la même voie, des reliques de saint Jean-Baptiste, de saint André, de saint Thomas, de saint Luc, de saint Gervais, de saint Protais et de saint Agricole. La nouvelle caisse en contenait une plus grande quantité ; et il y en avait de saint Jean l'Evangéliste, de saint Procule de Bologne, de saint Antonin de Plaisance, de saint Saturnin et de saint Trajan de Macédoine, de saint Nazaire de Milan, des saints Muce, Alexandre, Daty et Chindé, et des saintes Rogate, Léonide, Anastasie et Anatolie. Victrice nous donne lui-même les noms de tous ces Saints, dans le discours qu'il fit à cette occasion. Saint Ambroise, ayant fait la découverte des reliques de saint Gervais et de saint Protais à Milan, après la mort de l'empereur Théodose, arrivée le 17 janvier 375, et de celles de saint Nazaire et de saint Celse, peu de temps après, mourut en 397. Il faut donc placer l'envoi de ces mêmes reliques à Rouen vers l'an 396.

Saint Victrice, pour les placer décemment, bâtit une église dans sa ville épiscopale, et il en fit la translation avec beaucoup de solennité, lorsque le bâtiment eut été achevé. Il nous a laissé une description de cette cérémonie, dans le discours dont nous venons de parler. Il y prend la défense des

vierges et des veuves contre l'hérésie de Jovinien, qui avait été condamnée depuis peu dans les conciles de Rome et de Milan. Il y oppose aux Ariens une profession de foi exacte sur la Trinité ; il s'y félicite d'avoir la même foi que les Apôtres et les martyrs, et il ajoute que la confession que nous en faisons, tant dans la peine que dans la joie, obtient la grâce et le salut. En décrivant la procession qui se fit pour la cérémonie de la translation, il dit : « Ici se présente en foule la troupe des moines, exténuée par les jeûnes ; là, de nombreux essaims d'enfants innocents font retentir les airs des sons joyeux de leurs voix ; ici, le chœur des vierges dévotes porte l'étendard de la croix ; là, se joint une multitude de continents et de veuves ». Il exhorte les fidèles à regarder les Martyrs comme leurs protecteurs. « Il nous faut », dit-il, « embrasser dévotement ces précieux restes des supplices, et y chercher, comme l'hémorrhoïsse à la frange de l'habit du Sauveur, la guérison de nos plaies ». Il ajoute, en parlant de lui-même : « Vous voyez devant vous, et à votre service, un soldat éprouvé par les années, vieilli dans les combats, endurci à la fatigue et aux veilles... qui n'estime la vie présente que par ses rapports avec l'éternité, et qui ne se croit jamais plus riche que lorsqu'il a les mains chargées des reliques des Saints..... Leurs domiciles sont dans le ciel ; mais ils sont ici comme des hôtes à qui nous pouvons adresser nos prières ». Il montre que le don des miracles et le gage de leur sainteté ne sont pas moins dans les petites parties de leurs reliques que dans le tout.

On croit que l'église que saint Victrice fit bâtir pour les reliques qu'on lui avait envoyées d'Italie est celle qui porte, à Rouen, le nom de Saint-Gervais. Elle est à l'endroit où saint Mellon avait été enterré, et il est à présumer qu'on avait précédemment élevé un oratoire sur le tombeau de ce Saint.

Cependant on accusa saint Victrice d'errer dans la foi, et il est probable que cette erreur prétendue avait la Trinité pour objet ; mais il ne lui fut pas difficile de se justifier. On doit peut-être attribuer à cette accusation le voyage qu'il fit à Rome, vers l'an 403, sous le pontificat d'Innocent Ier.

Le désir qu'il avait de rejoindre son troupeau l'empêcha d'aller voir, à Nole, saint Paulin, son ami. Celui-ci s'en plaignit dans une lettre qu'il écrivit sur la fin de l'année 404. Il y dit qu'il avait été indigne de recevoir une si grande consolation. Il y insère une profession de foi sur les mystères de la Trinité et de l'Incarnation. Il s'y réjouit de ce que Victrice a confondu la calomnie, de ce qu'il a triomphé de ses ennemis, et de ce qu'une épreuve passagère avait opéré pour lui un poids éternel de gloire.

Saint Victrice ayant consulté le Saint-Siége sur quelques points de discipline, le pape Innocent Ier lui adressa, en 404, une décrétale contenant treize articles qui avaient principalement le clergé pour objet. La continence y était fortement recommandée aux clercs. Il y avait aussi des règlements pour les vierges qui ont choisi Jésus-Christ pour époux et qui ont reçu le voile sacré de la main du prêtre.

Saint Victrice vécut encore quelques années sur le siége de Rouen, dont il était le huitième évêque. Il mourut vers l'an 407. Sa fête est marquée au 7 août dans les martyrologes de France et dans le romain moderne. C'est aussi en ce jour qu'on la célèbre à Rouen.

CULTE ET RELIQUES.

Les reliques de saint Victrice, évêque de Rouen, furent, au milieu du IXe siècle (841), transportées à Braine, ville et château fort à quatre lieues de Soissons. C'est au moment de l'invasion des Normands dont on redoutait la rapacité. La terre et le château de Braine étaient la propriété de l'église de Rouen qui avait reçu ce don de son évêque saint Ouen. On déposa les reliques de saint Victrice, d'abord dans l'église du prieuré de Saint-Remi de Braine, située dans le faubourg du côté du chemin de Soissons. Les auteurs du *Gallia christiana* se trompent en disant que l'église de Saint-Remi a depuis changé son nom en celui de Saint-Yved ou Evode. Ce sont deux églises différentes. Celle de Saint-Remi a été entièrement détruite à la Révolution française ; celle de Saint-Yved subsiste encore et est aujourd'hui l'église paroissiale de Braine. Agnès, femme de Robert de Dreux et comtesse de Braine, donna une portion des ossements de saint Victrice à l'église paroissiale de Saint-Nicolas de Braine. Ces ossements y ont été religieusement conservés depuis le IXe siècle jusqu'en 1793.

Les reliques de saint Victrice déposées à Saint-Nicolas de Braine ont été reconnues authentiques par Mgr Languet de Gergy, évêque de Soissons de 1717 à 1731 ; puis par son successeur Mgr Lefebvre de Laubrière, qui procéda solennellement pendant quatre jours à une enquête juridique, écouta les dépositions d'un grand nombre de témoins et laissa un procès de douze pages in-4o sur parchemin dans lequel il reconnaît l'authenticité des reliques de saint Victrice, permet de les exposer, de les porter en procession, et en mémoire de la translation que lui-même venait de faire le 5 mai 1733, il ordonna que dans son diocèse de Soissons la fête de saint Victrice se célébrerait le 5 mai de chaque année. Aujourd'hui on la célèbre le dimanche le plus rapproché du 5 mai.

D. Pommeraye prétendait que les Calvinistes avaient réduit en cendres les reliques de saint Victrice vers 1562. Le procès-verbal de Mgr de Laubrière, de 1733, donne un démenti formel à ce savant bénédictin ; on y décrit cinq ossements du Saint parfaitement conservés.

En 1793, le curé constitutionnel Maugras recueillit les cinq ossements dénommés dans le procès-verbal de Mgr de Laubrière, et les transmit à son successeur. En 1813, Mgr Leblanc de Beaulieu, évêque de Soissons, reconnut l'identité et l'authenticité des reliques de saint Victrice, qui étaient les mêmes que celles précédemment reconnues par Mgr de Laubrière.

En 1865, les 16 et 17 octobre, Son Eminence le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, accompagné de Mgr Dours, évêque de Soissons, et d'un nombreux clergé, vint tout exprès à Braine et procéda à une nouvelle translation des reliques de saint Victrice, les mit et les scella dans une magnifique châsse en cuivre doré, et ornée d'émaux et de pierres fines, don de l'église métropolitaine de Rouen à l'église de Braine. En reconnaissance de cette munificence, l'église de Braine céda à celle de Rouen un os iliaque de saint Victrice. La châsse de saint Victrice restée à Braine renferme : une omoplate, un péroné, la tête d'un fémur et un fragment d'humérus. Dans le Propre Soissonnais la fête de saint Victrice est fixée au 6 mai.

Godescard; *Légendaire de Morinie*, par l'abbé Van Drival; Dom Ceillier; et *Notes locales* fournies par M. Congnet, du chapitre de Soissons. — Cf. *Acta Sanctorum*.

SAINT DONAT, CONFESSEUR,

MOINE DE LUXEUIL, PUIS ARCHEVÊQUE DE BESANÇON.

660. — Pape : Vitalien. — Roi de France : Clotaire III.

> Celui qui a gardé l'innocence du cœur, et qui sait y joindre l'humilité, possède les deux beautés de l'âme. *Maxime de saint Bernard.*

Valdelène, duc de la Haute-Bourgogne, et Flavie, son épouse, gémissaient devant Dieu de n'avoir point d'enfant. Saint Colomban leur en obtint un par ses prières (594) ; il le baptisa lui-même sous le nom de Donat,

qui rappelait sa naissance miraculeuse, car ce mot signifie donné par Dieu, *Donatus*. Dès que Donat fut sorti de l'enfance, ses parents le mirent au monastère de Luxeuil, où saint Colomban le guida dans la vertu et les lettres. Obligé de quitter Luxeuil, pour aller en exil, en 610, le saint abbé recommanda son jeune disciple à saint Eustaise, son successeur. Après avoir reçu, dans ce monastère, une éducation aussi brillante que solide, avec une foule de jeunes nobles, qui dans la suite illustrèrent comme lui l'épiscopat, notre Saint y prit l'habit monastique. On ne sait à quel âge il fut élevé au sacerdoce, et évangélisa le peuple de l'Helvétie. Mis sur le siége archiépiscopal de Besançon, en 624, il assista en cette qualité au Concile de Reims (625), composé de quarante-un évêques parmi lesquels on compte onze métropolitains. Nous avons de ce Concile vingt-cinq canons, dont voici le dernier : « On n'élira pour évêque d'une ville qu'une personne qui soit du pays; et l'élection se fera par le suffrage de tout le peuple, et de l'agrément des co-provinciaux ». Donat dut en partie son élection à cet usage, car il était né à Besançon. Il fit de son immense patrimoine le plus noble emploi : il donna ses terres de Domblans et d'Arlay aux églises de Saint-Jean et de Saint-Etienne; il fonda le vaste monastère de Saint-Paul, où se trouvait le palais des anciens gouverneurs romains, comme l'indiquent des débris et des fouilles faites de notre temps; il composa pour les religieux de ce monastère, où il allait souvent respirer lui-même l'air de la solitude et porter l'habit monastique, et pour les Chapitres des deux cathédrales de Besançon, de Saint-Jean, située au bas de la montagne, de Saint-Etienne, bâtie sur le mont Cœlius, un recueil de pieux conseils et de salutaires avertissements, destinés à les diriger dans la vie religieuse et dans l'observation de la règle.

Saint Donat demeurait tantôt avec les clercs de Saint-Etienne, tantôt avec les religieux de Saint-Paul, portant toujours l'habit monacal, observant fidèlement la règle, vivant au milieu d'eux comme un simple religieux, et remplissant exactement l'office de chanoine. Il serait difficile de dire tout ce qu'il déployait de zèle et d'activité pour entretenir la foi au milieu de son peuple. Le bruit de ses vertus éminentes se répandit au loin. « On lit dans nos manuscrits », écrivait Dunod, « que Clotaire II marquait une confiance particulière à saint Donat, et qu'il prenait souvent ses conseils ». Un grand nombre de chrétiens, attirés par sa renommée, venaient de toutes parts visiter les sanctuaires de Saint-Jean et de Saint-Etienne, et se montraient avides de voir et d'entendre le saint évêque. Donat accueillait avec bonté tous ces pieux visiteurs, les charmant par la douceur de ses paroles, les fortifiant par la grâce de ses bénédictions. Quand ces fidèles déposaient quelque offrande entre ses mains, comme autrefois les premiers chrétiens aux pieds des Apôtres, Donat ne voulait jamais que ces dons de la piété fussent employés pour son usage particulier; mais il les consacrait au soulagement de tous les pauvres.

On trouve le nom de saint Donat dans les actes de fondation de plusieurs monastères, établis à cette époque dans diverses provinces de France. En 650, il fit partie du concile de Châlon-sur-Saône. Il fonda, dans sa ville épiscopale, un monastère de religieuses, sous le vocable de la bienheureuse vierge Marie : on l'appela Jussa-Moutier, c'est-à-dire monastère d'en bas, parce qu'il était situé au pied de la montagne qui domine Besançon. Gautrude en fut la première abbesse. Sirude, sœur de Donat, et Flavie, sa mère, y prirent le voile. A leurs prières, il composa pour elles une règle que nous avons encore. On l'a toujours citée avec éloge: il y développe

dans soixante-dix-sept chapitres tous les devoirs des religieuses. Il dit lui-même qu'il s'est emparé de saint Benoît, de saint Césaire et de saint Colomban, et qu'il donne comme la fleur de leurs pensées; il prit une grande part aussi à la direction du monastère de Brégille, fondé par son oncle Amalgaire, second duc de la Bourgogne. Amalgaire avait établi cette maison pour Adalsinde, sa fille. Après avoir gouverné son Eglise pendant environ trente-deux ans, saint Donat rendit son âme à Dieu le 7 août, vers l'an 660. Il fut inhumé dans l'abbaye de Saint-Paul, auprès de son père Valdelène. Dieu glorifia son tombeau, et il fut honoré comme Saint.

CULTE ET RELIQUES.

Le culte de saint Donat se répandit de Besançon dans les différentes contrées de la Haute-Bourgogne. Dès le XIIe siècle, nous voyons deux églises placées sous son invocation : celle d'Avoudrey, du canton de Vercel, qui était alors dans le pays de Varasc, et celle de Plasne, dans le canton de Voiteur. Plus tard, l'église de Cuvier, du canton de Nozeroy, prit aussi saint Donat pour patron. Ce fut surtout à Besançon que son culte eut le plus d'éclat. Dans le XIIe siècle, on bâtit une église en son honneur dans l'enclos même de l'abbaye Saint-Paul, à laquelle elle fut annexée en 1173. En 1770, elle fut démolie, parce qu'elle tombait en ruines.

Après l'apaisement des troubles révolutionnaires, les églises ayant été rendues au culte, en 1802, celle de Saint-Maurice fut rétablie sous le titre de Saint-Maurice et de Saint-Donat. Quant aux reliques que possède cette église, elles sont de saint Donat, martyr. Où sont les reliques de saint Donat, archevêque de Besançon ? Selon l'opinion la plus probable, le corps du saint prélat n'a jamais été inhumé. C'est lui qu'on découvrit en 1667, en faisant des réparations dans l'église Saint-Paul. On releva une tombe plate sans date ni inscription, marquée seulement de la croix pastorale. On trouva sous cette tombe les ossements d'un corps entier, enfermé dans une pierre creuse et ronde, profonde d'un pied et demi, et environnée de maçonnerie On remit le tout dans la même tombe, au côté gauche du chœur, à l'entrée du presbytère. L'église de Saint-Paul, relevée de ses ruines au XIe siècle, restaurée et embellie dans le XIVe et le XVe, a été, dans notre siècle, transformée en magasin et en écurie. On a fait disparaître l'élégant clocher byzantin qui couronnait cette église, et dont la flèche élancée dominait gracieusement tout le voisinage.

Voir, pour plus de détails, la *Vie des Saints de Franche-Comté*, par les professeurs du collége Saint-François-Xavier de Besançon, d'où nous avons extrait cette biographie. — Cf. Dom Ceillier.

SAINT ALBERT DE MESSINE, CONFESSEUR,

PROVINCIAL DE L'ORDRE DES CARMES.

1306. — Pape : Clément V. — Roi de Sicile : Frédéric Ier d'Aragon.

> Les mauvaises tentations sont pour nous les témoignages d'une pieuse sollicitude; elles nous empêchent de tirer vanité des vertus dans lesquelles nous faisons quelques progrès.
>
> *Saint Grégoire le Grand.*

Avant que Pierre le Vieux montât sur le trône de Catalogne et de Sicile, il y avait dans ce dernier royaume, au Mont Trapani ou Eryx, aujourd'hui mont *San-Giuliano*, un seigneur d'un sang très-illustre et qui possédait de fort grands biens, appelé Benoît *de Abbatibus ;* il épousa une dame d'une naissance égale à la sienne, nommée Jeanne de Palizze. Ils marchaient l'un

et l'autre dans les voies de la crainte de Dieu et de la véritable piété ; mais ils furent près de vingt ans ensemble sans avoir d'enfants qu'ils pussent laisser héritiers de leurs biens. Après avoir délibéré ensemble, ils résolurent tous deux de s'adresser à la Reine des anges et des hommes, et de la supplier, dans les sentiments d'une foi vive, de leur faire la grâce de leur donner un enfant, ajoutant que, si c'était un fils, ils le consacreraient pour jamais à son service dans l'Ordre des Carmes, que l'on appelait l'Ordre de la bienheureuse Vierge.

Comme ils joignirent à ce vœu les jeûnes, les prières et les aumônes, Dieu l'écouta favorablement. Dans sa grossesse, Jeanne aperçut, ainsi que son mari, un flambeau allumé qui semblait sortir de son sein. Cette merveille lui fit juger que l'enfant qu'elle avait conçu serait un jour une lumière éclatante dont toute l'Eglise serait éclairée. Lorsqu'il fut né, on lui donna, par inspiration divine, sur les saints fonts de baptême, le nom d'Albert, qui jusqu'à lors avait été inconnu dans toute la Sicile. Quand il fut sorti de l'enfance, ses pieux parents n'oublièrent rien pour le faire instruire dans les lettres humaines et dans la science du salut. Le petit Albert y fit en peu de temps de tels progrès, que chacun était charmé de le voir si savant et si vertueux, dans un âge où les autres enfants n'ont rien que de léger et de puéril.

A peine eut-il huit ans, qu'un des plus puissants princes de l'île le demanda à son père pour lui faire épouser une de ses filles, quand il serait en âge d'être marié. Benoît différa sa réponse autant qu'il lui fut possible; mais, ne pouvant plus résister aux pressantes instances qu'on lui faisait, il en parla à sa femme, dans la pensée qu'elle n'aurait nulle peine à condescendre à une alliance qui paraissait si honorable pour eux et si avantageuse pour leur fils ; mais la pieuse dame lui ayant remis devant les yeux qu'ils avaient voué ce fils à la sainte Vierge, et qu'ils ne pouvaient pas violer une promesse si sacrée sans mériter un rigoureux châtiment de la part de Dieu, il rentra en lui-même, changea de sentiment, et ne voulut plus entendre parler de cette affaire.

Cependant Jeanne appela son fils en particulier, et lui déclara ce que son père et elle avaient résolu avant sa naissance. Le petit Albert, déjà rempli de l'esprit de Dieu, eut une joie extrême de savoir qu'il était consacré au service d'une si sainte Maîtresse. Il ratifia à l'heure même le vœu de ses parents ; il témoigna être prêt à l'exécuter, et, ayant reçu pour cela leur bénédiction, il s'en alla au couvent des Pères Carmes de Trapani, et y demanda avec instance le saint habit de leur Ordre. Le supérieur, admirant son zèle et sa dévotion, désirait beaucoup le recevoir ; mais parce qu'il apprit qu'il appartenait à des personnes de la première qualité, il n'osa pas lui donner entrée sans leur en avoir parlé auparavant. L'enfant fut donc obligé de s'en retourner chez ses parents sans avoir pu rien obtenir ; mais la nuit suivante la sainte Vierge leur apparut, et les menaça d'une mort subite et précipitée s'ils n'accomplissaient au plus tôt ce qu'ils avaient promis à Dieu ; aussi, peu de jours après, ils conduisirent eux-mêmes leur fils dans le monastère, où il reçut le saint habit avec une ardeur et une piété qui toucha le cœur de toute la noblesse du pays, présente à cette sainte cérémonie.

Albert s'appliqua d'abord avec tant de ferveur à la vie intérieure et aux exercices de la pénitence, que le démon en fut bientôt épouvanté ; et, pour étouffer dans son âme cette précieuse semence de vertu, il lui apparut sous la figure d'une jeune personne douée de toutes les grâces et de toutes les

beautés capables de gagner les cœurs les plus insensibles. Il ajouta à cette représentation des discours pleins de tendresse, et il tâcha de lui persuader de ne pas demeurer davantage dans un état qui était, disait-il, si peu conforme à la délicatesse de sa complexion, mais de venir plutôt goûter les douceurs et les plaisirs de la vie du monde, qui convenaient bien mieux à son âge et à son tempérament. Notre jeune novice fut d'abord étonné d'une si étrange vision ; mais ayant reconnu que ce n'était qu'une illusion de Satan, il s'arma du signe de la croix, fit sa prière, et aussitôt ce spectre se dissipa sans laisser aucune mauvaise impression dans son esprit ni dans son cœur ; et bien loin qu'une si horrible tentation lui donnât de la froideur dans sa vocation, elle ne servit au contraire qu'à augmenter sa ferveur. Il ne manqua pas de faire sa profession au bout de l'année, et, depuis, il mena dans la religion une vie très-rigoureuse et très-pénitente ; car, outre les austérités communes à tout le saint Ordre des Carmes, il portait le cilice trois fois la semaine, se privait entièrement de l'usage du vin et ne buvait que de l'eau, et même, le vendredi, il ne prenait que du pain et de l'absinthe, pour mieux se ressouvenir du fiel et du vinaigre dont on a abreuvé la bouche adorable de Jésus-Christ en ce même jour.

L'oisiveté lui était insupportable, et il ménageait si bien son temps qu'il n'avait pas un moment qui ne fût destiné ou à la prière, ou à l'étude, ou aux œuvres de charité, ou à quelque autre occupation conforme à son état. Sa piété était telle qu'outre le Bréviaire ordinaire de son Ordre, il récitait toutes les nuits le Psautier entier, à genoux devant le crucifix ; et une fois que le démon fit tous ses efforts pour le troubler dans cette dévotion, en tâchant d'éteindre une lampe qui l'éclairait, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui apparut, et, rendant inutiles tous les efforts de Satan, il ne permit pas qu'il ressentît aucune distraction dans sa prière.

Quand il eut été ordonné prêtre, ce qu'il ne souffrit que par pure obéissance, on l'appliqua à la prédication. Ce fut alors qu'il fit paraître avec plus d'éclat son zèle pour la gloire de Dieu, car il s'acquitta de cette fonction avec tant de doctrine et de force, qu'outre le grand fruit qu'il fit parmi les fidèles, il convertit encore quantité de Juifs qui embrassèrent le christianisme. Notre-Seigneur, pour donner plus de poids à ses discours, voulut le favoriser du don des miracles. Lorsqu'il était à Messine par l'ordre de ses supérieurs, la ville fut assiégée par Robert, roi de Naples, et ce prince la serra si étroitement qu'il n'y pouvait entrer aucune munition de bouche, ce qui la réduisit en peu de temps à une extrême famine. Frédéric, roi de Sicile, voulait y mettre le feu, afin qu'elle ne tombât pas entre les mains des ennemis ; mais quelques personnes de piété ayant persuadé aux grands et au peuple de mettre leur espérance en Dieu et d'implorer son secours par les mérites d'Albert, ils vinrent tous trouver ce grand serviteur de Dieu. Il n'eut pas plus tôt connu l'état déplorable dans lequel ils étaient, qu'il offrit le saint sacrifice de la messe avec beaucoup de gémissements et de larmes pour leur mériter l'assistance du ciel, et alors on entendit en l'air une voix extraordinaire qui dit ces paroles : « Dieu a exaucé ta prière ». Ce qui fut confirmé par l'événement ; car, dans le même temps, il parut au port trois galères chargées de vivres, sans qu'on ait pu savoir d'où elles étaient venues ni comment elles avaient pu entrer, le port étant assiégé et fermé de tous côtés. On reçut ces munitions comme des présents du ciel ; on les distribua aux habitants selon leurs besoins, et, par cette merveille, la ville fut délivrée de la grande extrémité où elle était et elle se trouva en état de se défendre. Le roi vint lui-même avec toute sa cour remercier le

Saint, et il n'y eut ensuite personne dans Messine qui ne le regardât comme un excellent protecteur auprès de Dieu.

Voici une autre merveille bien plus considérable. Ce glorieux Saint voulut un jour chasser le démon du corps d'une jeune fille qui en était possédée depuis longtemps. Il alla donc chez elle à la prière de sa mère; mais aussitôt qu'il l'aborda, elle lui donna un soufflet sur la joue droite. Le serviteur de Dieu ne s'en émut point; mais comme il était très-bien instruit à l'école de Jésus-Christ, il lui présenta sur-le-champ l'autre joue pour en recevoir un second, ce qui confondit si fort l'orgueil de Satan qu'il fut contraint de se retirer du corps de cette pauvre fille. Dans la ville de Trapani, saint Albert délivra une jeune femme qui avait déjà été six jours en travail d'enfant sans pouvoir accoucher, en lui donnant seulement un peu d'huile bénite, et en lui disant : « Notre-Seigneur Jésus-Christ te guérisse par les mérites de la sainte Vierge ! »

Dans un voyage que ce saint religieux fit dans la Terre Sainte, il y guérit un Juif qui était en proie au mal caduc. Cette cure de son corps fit le salut de son âme, car lui et tous ses parents, qui furent témoins de cette merveille, se convertirent et reçurent de lui le Sacrement de la régénération spirituelle. Une autre fois, étant sur le chemin d'Agrigente, en Sicile, il aperçut des Juifs, sur le bord d'un fleuve, près de se noyer, parce que l'inondation les avait surpris et qu'ils ne pouvaient pas se sauver, à cause des hauteurs inaccessibles qui étaient le long du rivage. Albert, qui était de l'autre côté, leur promit que, s'ils voulaient croire en Jésus-Christ, ils seraient infailliblement délivrés. Le péril les força d'accepter la proposition du Saint, et aussitôt il passa le fleuve, marchant à pied sec sur les eaux, et ayant retiré ces infortunés de la mort qui les menaçait, il leur donna le Sacrement de vie.

Saint Albert voyant que le grand nombre des miracles qu'il opérait lui attirait sans cesse un nouveau concours de peuples qui lui donnaient mille bénédictions et mille louanges, obtint permission de se retirer à Lentini, afin de se mettre à couvert des applaudissements des hommes; mais Dieu, qui prend plaisir à élever ceux qui s'efforcent de s'anéantir pour le glorifier, se servit de sa retraite pour lui faire opérer des merveilles encore plus grandes : car il continua de faire des miracles, non-seulement par la présence réelle de sa personne, mais encore par son ombre et par l'attouchement de ses habits. En effet, un jeune homme de grande naissance, réduit par la maladie à un état qui l'avait fait abandonner des médecins, fut guéri pendant une vision dans laquelle lui apparut saint Albert et par l'attouchement d'un de ses habits : on avait, à l'instance de la mère de l'enfant, apporté cet habit du couvent, lorsque le Saint ne s'y trouvait pas. Un jeune enfant de Palerme, à qui sa sœur avait crevé un œil par un accident imprévu, fut guéri de la même manière : le Serviteur de Dieu lui apparut, et lui frotta cet organe avec de l'huile. A cause de ce miracle, on a toujours cru que l'eau ou l'huile où ses saintes reliques avaient été trempées était salutaire pour la guérison d'une infinité de maladies.

Ces rares vertus, ces merveilles de saint Albert étant répandues dans tout son Ordre, le général l'obligea d'accepter la charge de provincial de la Sicile. Il s'acquitta de cette fonction avec toute la piété et tout le zèle d'un digne supérieur. Il faisait toujours à pied la visite des couvents qui étaient sous sa direction, sans autres provisions qu'un pot de terre où il y avait un peu d'eau et du pain pour sa nourriture. Un jour, le frère qui l'accompagnait et portait le vase, le laissa tomber et le cassa, ce qui le rendit tout

triste et tout confus. Saint Albert s'étant aperçu de sa mélancolie et en ayant appris le sujet, lui commanda de retourner sur ses pas et de lui apporter les pièces du pot cassé. Ce frère retourna aussitôt par obéissance; mais il fut bien étonné de trouver le pot tout entier et plein d'eau. Il empêcha encore un de ses religieux de tomber dans une action contraire à la pureté, en lui reprochant, par une connaissance surnaturelle que Dieu lui avait donnée, sa malheureuse résolution; car ce pauvre religieux, se voyant découvert, changea aussitôt de dessein et en fit une très-rigoureuse pénitence.

Saint Albert étant arrivé à une extrême vieillesse, voulut enfin se dérober tout à fait aux yeux des hommes; il s'en alla donc du côté de Messine et se retira dans une solitude voisine pour vaquer plus tranquillement à la contemplation des choses divines. Après y avoir passé quelque temps, il tomba dans une grande maladie; il eut révélation de l'heure de sa mort, et de celle de sa sœur, qui devait arriver au même jour et à la même heure que la sienne. Il en avertit ses religieux et s'y prépara de son côté en redoublant sa ferveur, ses pénitences et ses dévotions; il les continua jusqu'au dernier soupir de sa vie. A cette heure suprême, faisant sa prière à genoux, après quatre-vingts ans d'une vie innocente, il mourut le 7 août 1306, et l'on vit son âme monter au ciel sous la forme d'une colombe. Son corps demeura sur la terre, couvert d'un cilice et exhalant une odeur suave qui embaumait tous les assistants. Au même moment, une cloche, qu'il avait fait faire à Messine, sonna d'elle-même et avertit tous les habitants de ce précieux décès.

Le roi de Sicile assista à ses funérailles avec la principale noblesse de son royaume et plusieurs prélats suivis d'une multitude innombrable de peuple. Pendant que l'archevêque de Messine délibérait avec le clergé et le peuple quel office on prendrait pour célébrer les obsèques de ce grand Serviteur de Dieu, on aperçut en l'air deux enfants revêtus chacun d'une robe blanche, qui entonnaient la messe d'un saint Confesseur par cet *Introït : Os Justi meditabitur sapientiam ;* le peuple ayant connu par là l'intention du ciel, on poursuivit cette messe jusqu'à la fin.

Sitôt que le bienheureux Albert fut enterré, on vit arriver de toutes parts, à son sépulcre, un nombre infini d'aveugles, de boiteux, de lépreux, de paralytiques et d'autres malades, pour lui demander la santé. Ils jeûnèrent et prièrent pendant trois jours, et au bout de ce temps, le Saint leur apparut environné de lumière et vêtu d'un habit d'une blancheur admirable, et il leur donna lui-même la guérison qu'ils demandaient.

Dans la suite de la même année, le fléau de la guerre affligeant toute la Sicile, des cavaliers furent assez impies pour aller loger, avec leurs chevaux, dans l'église où reposait le corps de saint Albert; et, comme ils désolaient tout dans ce temple sacré, ils n'oublièrent pas le tombeau du Saint, qu'ils mirent en pièces; mais ils furent bien surpris lorsqu'ils l'aperçurent à genoux dans le fond de son sépulcre, comme voulant crier à Dieu vengeance des outrages qu'ils faisaient à ses autels. En effet, tous les chevaux moururent sur-le-champ, et les soldats, frappés aussi de diverses maladies, expièrent leur sacrilége. Depuis ce temps-là, les Carmes, jugeant ce lieu trop exposé aux insultes des gens de guerre, s'établirent dans un autre endroit de Messine. Plus tard, on laissa seulement quelques ossements de saint Albert dans ce nouveau couvent, et la principale partie de ses dépouilles fut transportée à Trapani, afin de satisfaire par là la dévotion des chrétiens dans l'un et l'autre lieu : dans Messine, où il avait fait longtemps

éclater une vie toute simple et toute miraculeuse; dans Trapani, où il avait pris l'habit, fait profession et passé la plus grande partie de sa vie.

Un ecclésiastique qui parla publiquement contre la sainteté d'Albert fut sur-le-champ puni par une grave maladie; il ne put guérir que par l'intercession du Saint.

Ce grand serviteur de Dieu a encore opéré une infinité d'autres merveilles. Il a retiré les esclaves des prisons sans en forcer les portes, délivré des matelots du naufrage, ressuscité des morts, outre une infinité de maladies qui se guérissent encore tous les jours par le moyen de l'eau bénite dans laquelle on a fait tremper ses reliques sacrées. Toutes ces merveilles sont en trop grand nombre pour les pouvoir rapporter. Mais il y en a une que nous ne saurions taire : la bienheureuse Madeleine de Pazzi, religieuse de son Ordre et l'une des plus brillantes étoiles de son siècle, décédée l'an 1608, se trouvant un jour prise d'une violente tentation de quitter l'habit religieux, eut recours à saint Albert; à l'heure même, il lui apparut, et prenant un habit blanc dans le côté de Jésus-Christ crucifié, l'en revêtit; et depuis elle ne ressentit jamais de pareilles attaques.

On le représente : 1° debout, tenant un lis et un livre; 2° chassant par sa bénédiction le démon qui s'était présenté à lui sous la forme d'une femme. Aussi voit-on quelquefois des pieds d'animal paraître sous la robe de cette prétendue visiteuse; 3° avec une lampe en main, ou placée près de lui; 4° délivrant une jeune fille possédée.

Voir la vie du Saint dans les *Acta Sanctorum*, dans Surius et dans les *Chroniques de l'Ordre des Carmes*. Le cardinal Baronius en traite aussi dans ses *Remarques*.

SAINT GAÉTAN OU CAJÉTAN DE THIÈNE,

FONDATEUR DES CLERCS RÉGULIERS, DITS THÉATINS.

1547. — Pape : Paul III. — Empereur d'Allemagne : Charles V.

> Je ne cesserai de donner aux malheureux, qu'au moment où je me verrai si dénué de biens, qu'il faille m'inhumer par charité.
>
> *Maxime du Saint.*

Si nous nous appliquons avec un soin particulier à écrire la vie des grands hommes qui ont donné un secours extraordinaire à l'Eglise en fondant des Ordres religieux, nous devons sans doute apporter cette exactitude à la composition de celle de saint Gaétan, qui a fait naître au XVIe siècle, dans le Christianisme, un nouveau corps de clercs réguliers pour combattre les hérétiques et pour réformer les mœurs dépravées des catholiques.

Ce saint homme naquit à Vicence, ville appartenant à la république de Venise, l'an de grâce 1480, de l'illustre famille des Thiène, très-célèbre par d'excellents personnages qui en étaient sortis et que l'on avait vus depuis plusieurs siècles se distinguer dans les dignités de l'Eglise et dans la profession des armes. Car, outre le fameux Gaétan de Thiène, chanoine de Padoue, qui a laissé des *Commentaires* sur la philosophie naturelle d'Aristote

et qui passait pour le prince des théologiens de son siècle, comme il est marqué dans son épitaphe, il y a eu plusieurs prélats, vice-légats et cardinaux de cette maison, des gouverneurs de Milan et des vice-rois de Naples: notre France a vu, chez elle, le seigneur Nicolas de Thiène, qui, après avoir été page de François Ier, fut capitaine d'une compagnie d'ordonnance sous Henri II et fort considéré sous les trois rois suivants, ses enfants, et sous Henri IV, leur successeur. Il épousa Jeanne de Villars, fille d'Honorat de Savoie, marquis de Villars et grand amiral de France, laquelle lui a donné une heureuse postérité, qui fit la branche de Thiène, en Touraine.

Notre Saint eut pour père Gaspard de Thiène, et pour mère Marie Porta, qui joignaient àl a noblesse de leur naissance une insigne piété. Leur aîné s'appelait Jean-Baptiste ; mais ils souhaitèrent que celui-ci fût nommé Gaétan au baptême, pour conserver dans leur famille la mémoire et le nom de son grand-oncle, Gaétan de Thiène, ce savant chanoine de Padoue dont nous venons de parler. Peu de temps après son baptême, cette excellente mère, qui ne voulait avoir des enfants que pour le ciel, l'offrit à la sainte Vierge devant une de ses images, afin qu'il fût son serviteur perpétuel ; la Reine du monde agréa cette offrande, prit le petit Gaétan sous sa protection particulière, et lui obtint de son Fils des grâces avancées qui passaient beaucoup la portée de son âge. On le vit dès son enfance dans l'exercice des plus hautes vertus. Il avait une si grande déférence pour toutes les volontés de ses parents, de ses gouverneurs et de ses maîtres, que c'était une chose inouïe qu'il résistât ou manquât à l'obéissance. Sa compassion pour les pauvres était extrême, et, n'ayant pas de quoi leur donner, il se faisait leur solliciteur et leur distribuait ensuite de ses propres mains les aumônes qu'il leur avait procurées. Il ne prenait de divertissement que dans les choses saintes et dans l'innocente représentation des cérémonies qu'il avait vu pratiquer dans l'église. Enfin, sa douceur, son ingénuité, sa modestie, sa tempérance et mille autres excellentes qualités qu'on voyait reluire dans sa conduite le faisaient respecter et chérir de tout le monde.

Il joignit bientôt l'étude à la piété, et il y réussit si parfaitement, qu'en peu d'années il devint bon orateur, excellent philosophe, savant jurisconsulte et théologien très-profond, et obtint même le grade de docteur en droit canon et en droit civil, non pas par faveur, mais pour sa capacité extraordinaire, qui le faisait considérer comme l'un des plus habiles de sa faculté. Sa retenue durant ses études fut si grande, qu'il vivait plutôt en religieux qu'en gentilhomme : de sorte qu'on le regardait déjà comme un miroir de sagesse, un modèle de perfection et un puissant frein pour arrêter le libertinage des jeunes gens, qui était extrême en ce temps-là. Etant devenu maître de son bien, il en consacra une partie, conjointement avec Jean-Baptiste, son aîné, à bâtir une chapelle à Rampazzo, dans le Vicentin, sous le nom de Sainte-Madeleine, pour la commodité des habitants de ce lieu, qui, trop éloignés de leur paroisse, se trouvaient souvent dans le danger de ne point assister au saint sacrifice. Il la dota d'un honnête revenu pour l'entretien d'un chapelain, qui serait obligé d'y célébrer assidûment la messe. Son amour pour Dieu lui fit ensuite embrasser l'état ecclésiastique : il y fut un modèle de toutes les vertus par l'exemple de sa gravité, de son recueillement, de son oraison assidue, de ses communions fréquentes, de sa charité envers les malheureux, de sa douceur et de sa patience dans l'adversité, et de toutes les autres vertus ; il réforma, lui seul, presque toute la ville de Vicence : il acquit la réputation d'un jeune homme très-pieux et très-saint.

Le désir de se perfectionner davantage et, en même temps, d'obtenir de grandes grâces par les mérites des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, l'engagea d'aller à Rome. Il voulait y demeurer caché et faire ses dévotions en secret ; mais son insigne piété, jointe à sa noblesse et à son érudition, le découvrirent bientôt. Le pape Jules II voulut le voir, et, reconnaissant en lui des marques d'une éminente sainteté dont l'Eglise pourrait un jour tirer de grands avantages, il le pria de demeurer à sa cour. Ce n'était guère l'inclination de Gaétan, qui ne cherchait qu'à vivre retiré et solitaire, pour ne s'occuper que de Dieu seul ; mais Sa Sainteté l'y engagea en lui donnant d'abord un office de protonotaire apostolique, une des prélatures les plus considérables de Rome. La compagnie des protonotaires de cette ville reconnaît encore aujourd'hui la gloire qu'elle a eue d'avoir saint Gaétan dans son corps, en s'assemblant tous les ans, au jour de sa fête, dans l'église de son Ordre, et y faisant célébrer en son honneur une messe solennelle en musique, qui est suivie de son panégyrique. Cependant ce saint homme, bien loin de prendre les mœurs et les manières des courtisans, travailla au contraire avec succès à faire prendre à ceux de la cour du Pape, quelque déréglée qu'elle fût alors, des mœurs et des manières conformes aux maximes de la piété chrétienne. Il y avait alors à Rome une congrégation appelée de l'Amour-Divin, établie dans l'église de Saint-Sylvestre et Sainte-Dorothée, dont la fin principale était d'allumer le feu de l'amour de Dieu dans les cœurs, et d'empêcher que l'hérésie, le libertinage, l'amour du plaisir et la passion de l'intérêt ne l'en bannissent. Gaétan entra dans cette Congrégation, qui était composée des plus illustres de la ville. Il n'y fut pas plus tôt entré, que, joignant la force de ses paroles et de ses exhortations à la sainteté de ses exemples, il anima tous les congréganistes à travailler avec une nouvelle ferveur à leur perfection et à la fin de leur vocation. On communiait alors fort rarement, et les personnes les plus vertueuses ne s'approchaient de la sainte Table que trois ou quatre fois l'année : mais le Serviteur de Dieu fit tant par ses remontrances, qu'on en vit bientôt plusieurs communier tous les mois, d'autres toutes les semaines, et d'autres, enfin, outre le dimanche et les fêtes, quelques jours dans la semaine. Cette coutume, continuée depuis, s'est étendue aux autres villes de la chrétienté, au grand profit des fidèles.

Le Pape lui ayant donné un bref d'*extra tempora* et de dispense des interstices, il reçut le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise, en trois fêtes assez proches les unes des autres. Depuis, il disait fort souvent la messe : il y apportait tant de dévotion et de ferveur, qu'on l'eût pris à l'autel pour un séraphin tout consumé des ardeurs de l'amour divin. En ce temps, il reçut du ciel une faveur bien extraordinaire : étant entré la veille de Noël dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, Notre-Seigneur se fit voir à lui dans l'état où il était à sa naissance temporelle, et la sainte Vierge lui mit entre les mains ce cher enfant, qui ne faisait que de naître, et lui fit toucher corporellement et sensiblement la très-pure chair dont le Verbe éternel s'est revêtu. C'est ainsi qu'il en parle lui-même dans une de ses lettres à sœur Laure, religieuse du couvent de Sainte-Croix, à Brescia. La mort de sa mère, Marie Porta, pour qui il obtint, par ses larmes, de ne point passer par le purgatoire, l'obligea de retourner à Vicence. La première chose qu'il y fit fut de se mettre de la congrégation de Saint-Jérôme, de celle de l'Amour-Divin, qu'il avait embrassée à Rome, et qui gardait aussi les mêmes statuts. Ses parents firent ce qu'ils purent pour l'en dissuader, parce qu'elle n'était composée que d'artisans et d'autres personnes de basse condition ;

mais, comme il ne cherchait ni la grandeur ni l'éclat, mais seulement des moyens de s'avancer dans la vertu, il méprisa toutes leurs remontrances et fit écrire son nom parmi ces pauvres confrères, avec d'autant plus d'affection que cela devait lui attirer du mépris. On ne peut concevoir les avantages que cette compagnie reçut des assistances de ce zélé serviteur de Dieu. Il leur faisait souvent des exhortations et des conférences ; étant lui-même puissamment touché des vérités divines, il les en touchait ensuite si fortement, qu'on les voyait fondre en larmes, et que nul ne pouvait s'opposer à ce qu'il leur proposait pour leur correction et leur avancement spirituel. Il était surtout admirablement éloquent lorsqu'il parlait de l'amour que Notre-Seigneur nous témoigne en se donnant à nous au saint Sacrement de l'autel : et il en convainquit tellement ces pauvres gens, qu'ils établirent entre eux la sainte coutume de communier trois fois la semaine.

Ce n'était pas assez pour notre Bienheureux de s'exercer avec ses confrères dans des vertus cachées, dans le secret de leur oratoire ; il voulut aussi que sa charité se répandît sur tous les malades de la ville : il procura l'union de sa Congrégation à l'hôpital des incurables, appelé de la Miséricorde : de là des actes héroïques d'humilité, de patience, de compassion envers les misérables et de sollicitude pour les secourir. Il allait dans les maisons les plus pauvres pour les chercher et les amener à l'hôpital. Il dépensait pour leur secours presque tout son revenu et une grande partie de son patrimoine : il les servait lui-même, quelque rebutants qu'ils fussent, avec un courage invincible : il faisait leurs lits, pansait leurs plaies, nettoyait les linges et tout ce qui leur avait servi, et surtout il s'appliquait à les faire bien confesser et à les disposer saintement à la mort, lorsqu'il plaisait à Dieu de les appeler.

Cependant, comme personne n'est capable de se bien conduire lui-même, Gaétan se mit sous la conduite du Révérend Père Jean-Baptiste de Créma, de l'Ordre de Saint-Dominique, excellent directeur. Ce fut par cet organe que Dieu fit connaître ses volontés à notre Saint : il dut ainsi s'appliquer à des œuvres que son humilité l'aurait toujours empêché d'entreprendre. Lorsqu'il était dans la plus grande ferveur de ses exercices, à l'hôpital, et que sa présence y semblait le plus nécessaire, soit pour maintenir le bon ordre, soit pour entretenir la dévotion d'une infinité de personnes de la ville qui, à son exemple, y accouraient tous les jours pour servir les pauvres, soit pour achever beaucoup de projets de piété qu'il avait commencés, ce guide fidèle, qui avait pour ainsi dire le mot du ciel, lui ordonna de quitter sur-le-champ tous ces engagements et de s'en aller demeurer à Venise. Gaétan obéit aussitôt, et, fermant les yeux à toutes sortes de considérations humaines qui le pouvaient arrêter, il sortit de Vicence, son propre pays, et passa dans la ville qui lui était marquée. Cette obéissance, de quelque côté qu'on la considère, est si éminente, que nous pouvons bien la comparer à celle que fit paraître le patriarche Abraham, non-seulement lorsqu'il sortit de sa patrie et de la maison de son père, mais aussi lorsqu'il monta sur la montagne de Moriah pour y sacrifier son fils bien-aimé.

Vicence pleura amèrement la sortie et l'éloignement d'un si saint personnage, dont elle recevait de si grands avantages ; mais Venise, où sa réputation l'avait déjà devancé, le reçut avec une joie qui ne se peut exprimer. S'il changea de lieu, il ne changea pas pour cela de goûts ni de conduite. Il se logea dans l'hôpital qu'on venait de bâtir : il lui fut si utile par le sage règlement qu'il y mit, par les secours spirituels et temporels qu'il donna aux malades, par le nombre de personnes considérables que son exemple y

attirait pour assister ces membres souffrants de Jésus-Christ, qu'on n'a point fait difficulté de l'en appeler le fondateur. Il était le refuge universel de tous les affligés de la ville. Il consolait les uns, soulageait les autres dans leur pauvreté, protégeait ceux qu'il trouvait dans l'oppression, animait ceux qu'il voyait dans le découragement, donnait des solutions pieuses et savantes à ceux qui étaient dans l'inquiétude; en un mot, personne ne s'adressait à lui sans trouver dans sa charité un remède à sa peine, sans s'en retourner ou meilleur ou plus content. Mais ce qui était merveilleux, c'était de voir, avec cela, ce saint Homme, qui s'épuisait le jour et la nuit par les exercices laborieux de l'hôpital, se contenter de pain et d'eau pour sa nourriture, et, sans avoir égard à la noblesse de son sang, qui le faisait appeler le comte Gaétan, ni à sa qualité de protonotaire et de prélat de la cour romaine, ne porter qu'une soutane et un manteau de vile étoffe, qui ne le pouvaient distinguer des plus pauvres ecclésiastiques de la campagne. Les Vénitiens profitèrent extrêmement de cet exemple, et la réforme qui se fit dans la ville et dans tout l'Etat sur ce modèle, y attira les bénédictions du ciel et les préserva des fléaux dont, en ce temps-là, toute le reste de l'Europe fut presque accablé.

Le directeur de notre Bienheureux ne pouvait assez admirer le progrès de son disciple; il vit que Venise n'était pas le terme de ses travaux, et que Dieu le destinait à servir l'Eglise universelle. Il crut qu'il devait l'envoyer à Rome, la mère de toutes les Eglises, afin que ce fleuve se répandît de là, comme d'une source, sur tout le monde chrétien. Il lui commanda donc, comme Dieu fit une seconde fois au patriarche Abraham, de sortir du lieu où il s'était établi pour aller exercer son zèle dans Rome. Lorsque Gaétan y fut arrivé, il se lia plus que jamais avec les grands hommes qui composaient la congrégation de l'Amour-Divin, au nombre de soixante, toutes personnes illustres, ou par leur naissance, ou par leur érudition, ou par les belles charges auxquelles ils étaient élevés, et tous animés d'un même zèle de réformer les désordres dont, non-seulement le peuple chrétien, mais aussi les Ordres ecclésiastiques étaient misérablement défigurés. Car, en ce temps, après les guerres qui avaient désolé toute l'Italie et une grande partie de l'Europe, le vice s'était tellement déchaîné et répandu sur toute la terre, et même sur les principaux membres de l'Eglise, qu'on pouvait, en quelque manière, lui appliquer ces paroles du prophète Isaïe : *A planta pedis usque ad verticem non est in ea sanitas;* « elle n'a pas une partie saine depuis la plante des pieds jusqu'au plus haut de la tête ». Le but de cette Congrégation était donc de corriger de si grands maux, et ils tâchaient au moins d'y remédier dans la ville de Rome, afin que, celle qui était comme la tête étant guérie, la santé se pût communiquer plus facilement à toutes les autres.

Mais comme, avec tous leurs efforts, ils n'avançaient pas beaucoup, Dieu inspira à quatre des principaux de cette compagnie d'instituer un Ordre de Clercs réguliers qui, vivant dans la plus sainte réforme que l'on puisse imaginer, travailleraient continuellement à rendre au clergé l'ancien éclat qu'il avait eu du temps des Apôtres. Le premier fut Jean-Pierre Caraffa, alors évêque de Théate ou Chiéti, dans le royaume de Naples, et archevêque de Brindes, et depuis cardinal et pape sous le nom de Paul IV; le second fut Gaétan de Thiène, qui est le Saint dont nous écrivons la vie; le troisième fut Paul Consiglieri, de la noble famille des Ghisléri, qui joignit toute sa vie une éminente sainteté à une sagesse et une prudence consommées; le quatrième fut Boniface de Colle, d'une ancienne maison de la ville d'A-

lexandrie, dans le Milanais, qui montra bien, par un grand nombre d'actions héroïques, qu'il était très-digne d'être du nombre de ces bienheureux instituteurs.

Saint Gaétan fut celui qui fit la première proposition d'un établissement si utile au Christianisme. Dieu lui en avait donné la pensée dès qu'il était à Venise; mais le temps de la faire éclater n'était pas encore arrivé. Etant à Rome, il la communiqua à Boniface de Colle, qui, méditant aussi le même dessein, se joignit volontiers à lui pour en procurer l'exécution. D'ailleurs, l'évêque de Théate, à qui les désordres qu'il voyait dans le clergé causaient une douleur inconcevable, formait en secret un semblable projet, et n'attendait que l'occasion de le faire réussir. Ainsi ayant été informé que Gaétan en avait ouvert la proposition, il le vint trouver, lui témoigna sa joie d'une entreprise si glorieuse, et le supplia de le recevoir pour compagnon dans le nouvel Ordre qu'il voulait établir. Le Saint refusa d'abord, n'approuvant pas qu'un si grand prélat quittât son Eglise et le service du Saint-Siége pour se faire religieux. Mais l'évêque redoubla d'instances jusqu'à se jeter à ses pieds et le rendre responsable de son âme s'il lui refusait cette faveur. Gaétan fut obligé de condescendre à ses désirs. Paul Consiglieri, qui était le dépositaire de tous les secrets de cet évêque, le suivit. Ainsi, ces quatre fondateurs étant assemblés le jour de l'Invention de la sainte Croix, l'an 1524, supplièrent le pape Clément VII de les décharger de leurs bénéfices, et d'approuver l'institution que le Saint-Esprit leur avait inspirée. Sa Sainteté eut beaucoup de peine à accepter la démission que l'évêque de Théate voulait faire de son évêché; mais il se rendit à la fin à la force de ses raisons et de ses prières. Le collége sacré des cardinaux fut consulté sur le projet de ce nouvel établissement; il y trouva aussi de grandes difficultés, parce que ces zélés fondateurs ne voulaient pas seulement vivre sans fonds et sans revenus fixes et assurés, comme les religieux de saint François; mais ils voulaient, de plus, s'obliger à ne jamais rien demander, et à attendre sans quêter ce que la Providence divine leur enverrait pour leur subsistance : ce que la plupart des cardinaux jugeaient impossible. Car, quelle apparence, disaient-ils, que des communautés entières puissent vivre sans rien avoir, sans rien gagner de leurs mains et sans rien demander! Qui est-ce qui saura leurs besoins? Qui est-ce qui devinera leurs nécessités? Et les personnes les plus charitables, faute de réflexion sur leur indigence, ne les laisseront-elles pas continuellement manquer des choses les plus nécessaires à la vie? Mais l'évêque de Théate et saint Gaétan réfutèrent cette objection, et montrèrent que cette conduite était tout à fait apostolique et évangélique, étant fondée sur l'exemple et la promesse de Jésus-Christ et sur la pratique des Apôtres et des premiers disciples, qui ne possédaient rien, et néanmoins ne quêtaient point et attendaient leur subsistance de la charité libre et prévenante des fidèles; ils obtinrent enfin l'approbation qu'ils demandaient.

Ainsi, en la même année 1524, le 14 septembre, jour de l'Exaltation de la sainte Croix, ces quatre fondateurs ayant renoncé à tous leurs bénéfices et à tous leurs biens, dont les pauvres eurent la meilleure part, firent profession dans l'église de Saint-Pierre, au Vatican, entre les mains du seigneur Jean-Baptiste Bonzien, évêque de Caserte et dataire apostolique, que le Pape avait député pour recevoir leurs vœux. La bulle d'approbation avait été expédiée le 25 juin d'auparavant : le Pape leur donne absolument et sans restriction le nom de *Clercs réguliers*, comme par préciput et par excellence. Ils procédèrent aussitôt à l'élection d'un supérieur, qui fut l'évêque

de Théate, à qui Sa Sainteté avait conservé le titre d'évêque : d'où le nom de *Théatins* donné à ces religieux.

Voici les principales fins de cet institut : 1° donner un modèle aux clercs, qui vivaient, à cette époque, dans de graves désordres, et avaient grand besoin de réforme ; 2° donner l'exemple d'une parfaite pauvreté ; 3° rétablir la propreté des églises et des autels et la majesté des saintes cérémonies, qui se faisant sans révérence, donnaient lieu aux hérétiques de les décrier et de les faire passer pour des superstitions ; 4° animer les fidèles à la fréquentation des Sacrements, qui étaient alors si peu en usage, que la plupart des chrétiens ne se confessaient et ne communiaient qu'une fois l'an, et le faisaient sans contrition, sans dessein de s'amender, et avec une nonchalance qui faisait gémir le peu qui restait de gens de bien ; 5° d'annoncer d'une manière savante et pieuse la parole de Dieu, que les prédicateurs d'alors mêlaient souvent à un langage profane et ridicule ; 6° de visiter les malades pour les disposer à recevoir les Sacrements, et surtout fortifier les agonisants contre les tentations du démon et les assauts de la mort ; 7° accompagner les malfaiteurs au supplice, afin de leur faire éviter la rigueur des châtiments éternels ; 8° poursuivre partout les hérésies qui s'étaient renouvelées, depuis quelques années, par l'impiété de Luther et de quelques autres apostats d'Allemagne. On voit par là combien cet institut fut utile à l'Eglise, d'autant plus qu'il a aussi servi de modèle à l'établissement de plusieurs autres compagnies de Clercs réguliers qui se sont répandues par tout le monde chrétien et y ont beaucoup servi à la confirmation de la foi et au rétablissement des bonnes mœurs.

Lorsque les quatre fondateurs eurent fait leur profession, ils se retirèrent au Champ-de-Mars, dans une maison qui avait appartenu à Boniface de Colle. Ils y joignirent les exercices de la vie active à ceux de la vie contemplative. Gaétan s'appliqua avec encore plus de ferveur que les autres à l'oraison, à la célébration des divins Mystères, à l'administration des Sacrements, à la prédication de la parole de Dieu, à la visite des hôpitaux et à l'assistance des malades. Il fit principalement éclater son zèle et sa générosité dans une maladie contagieuse qui s'alluma en Italie et se répandit jusque dans la ville de Rome. Car les hôpitaux s'étant, en peu de temps, remplis de malades, on l'y voyait continuellement, avec ses confrères, s'appliquer au secours de ces malheureux, soit pour le rétablissement de leur santé, soit pour les consoler et les préparer à leur dernière heure, si leur maladie était mortelle. En un mot, la vie et la conduite de ces saints ecclésiastiques étaient si pures et si édifiantes, que le nom de Théatins commença à être pris communément pour celui de pieux et de saint : ce qui fit qu'on appela Théatins tous ceux qui, dans Rome, faisaient profession d'une réforme et d'une piété extraordinaires. Plusieurs personnes de mérite se joignirent aussi à cette bienheureuse troupe, et le nombre des Clercs réguliers monta jusqu'à douze, qui n'avaient tous qu'un cœur, qu'une âme, qu'un esprit, qu'une volonté et qu'une inclination : c'était d'aimer Dieu et de le faire aimer de tout le monde. Leur maison du Champ-de-Mars devint trop petite pour leur nombre ; ils furent obligés d'en prendre une autre sur le Mont-Pincio. Ils avaient séjourné deux ans dans la première.

Ils n'habitèrent guère non plus la seconde que deux ans ; il leur fallut la quitter à la prise de Rome par Charles de Bourbon, connétable de France, qui avait abandonné le service de François Ier, son roi et son légitime seigneur, pour se donner à Charles-Quint, empereur, dont il conduisait l'armée. On ne peut concevoir les violences, les meurtres, les sacriléges et les im-

piétés que commit cette armée conquérante dans la ville capitale de la chrétienté. Comme elle était composée de barbares, d'hérétiques et de libertins qui n'avaient ni foi ni religion, ils profanèrent les églises, renversèrent les autels, foulèrent aux pieds les saints Mystères, brûlèrent les reliques des Saints, violèrent les tombeaux, et allèrent chercher des richesses jusque dans les sépulcres des morts. Leur avarice étant insatiable, il n'y avait point de maison où ils n'entrassent et ne fissent des violences inouïes, non-seulement pour emporter l'argent et les meubles qui y étaient, mais aussi pour faire découvrir ceux qu'ils croyaient y être cachés. Ils fouettèrent les plus notables bourgeois, en appliquèrent d'autres aux plus horribles questions, et en pendirent ou égorgèrent même plusieurs. Les Clercs réguliers, en cette occasion, firent des actes héroïques de générosité chrétienne. Ils tâchèrent d'arrêter l'insolence des officiers et des soldats, tantôt par leurs prières, tantôt par des remontrances terribles, en les menaçant de la colère de Dieu.

Ils allaient de tous côtés pour secourir et soigner les blessés, pour assister les personnes mourantes, pour consoler ceux que la perte de leurs biens et de leurs enfants allait jeter dans le désespoir, et pour remontrer à tout le monde que ce châtiment était une juste punition de leur vie criminelle et scandaleuse. Que ne fit point Gaétan en son particulier ? Que de coups ne reçut-il point ? Que de blessés ne transporta-t-il point dans leurs maisons pour y être pansés ? Que de désespérés ne remit-il point dans un entier abandon aux volontés de Dieu ? Que de mourants n'envoya-t-il point dans le ciel par le bienfait de l'absolution sacramentelle ? Que de morts ne chargea-t-il point sur ses épaules pour les enterrer dans les cimetières ?

Mais lorsque ces héros de la charité eurent essuyé tant de travaux et de peines pour le secours de leur prochain, ils furent eux-mêmes l'objet de la recherche et de la fureur de cette tourbe insolente et impitoyable. Nous ne dirons point combien ils souffrirent de la faim pendant quelques jours : les plus riches étant réduits à la misère, il n'y avait personne qui leur fît ces aumônes volontaires qui étaient tout leur revenu : la divine Providence, à laquelle ils s'étaient abandonnés, les pourvut de vivres par le moyen d'un pauvre homme qui ramassait de côté et d'autre ce que les soldats trop chargés laissaient tomber de leur butin, ou bien quelques restes de leurs orgies. Un de ces impies, qui avait servi autrefois saint Gaétan à Vicence, et s'était depuis enrôlé dans les troupes de Georges Freisperg, luthérien fanatique et brutal, qui, en venant à Rome, montrait continuellement un cordon d'or, dont il disait qu'il voulait étrangler le Pape, ayant reconnu son ancien maître, et croyant qu'il était encore riche comme il l'avait vu autrefois lorsqu'il était à son service, anima ses compagnons à se jeter sur la maison des Clercs réguliers pour la piller. Le pillage fut bientôt fait : cette maison était si pauvre, qu'il ne s'y trouvait presque rien à prendre; mais comme ces soldats se persuadèrent que ces prêtres avaient caché quelque part leur or et leur argent, ils leur firent souffrir mille maux pour les obliger à le découvrir. Saint Gaétan, en particulier, passa par des tortures très-cruelles : on lui serra les doigts dans l'ouverture d'un coffre, on le pendit par des endroits du corps extrêmement sensibles, on le chargea de coups, et on lui fit des violences semblables à celles qu'on faisait autrefois aux martyrs. Les premiers soldats s'étant lassés de le tourmenter avec ses confrères, d'autres survinrent, plus furieux que les premiers; ces barbares, n'ayant pu arracher de la bouche des religieux l'aveu d'un trésor qu'ils n'avaient point, les menèrent en prison pour les tourmenter plus à

loisir. La patience de ces saints prêtres, au milieu de tant de maux, fut merveilleuse : ils ne faisaient que bénir Dieu, implorer son secours pour le soulagement du peuple romain, et chanter ses louanges, non-seulement dans leur église, tant qu'ils y demeurèrent, mais aussi dans les deux prisons où ils furent traînés. Ce fut ce chant de l'office divin qui donna occasion à leur délivrance : car un maître de camp ayant entendu leur voix, et s'étant transporté au lieu où ils étaient, fut si touché de leur modestie, de leur gravité et de leur dévotion, qu'il les fit élargir.

Lorsqu'ils furent délivrés, ne pouvant supporter les profanations qui se faisaient partout dans Rome, et ne croyant pas y pouvoir apporter remède, ils résolurent de se retirer. Ils sortirent donc de cette ville pillée et brûlée, sans autre bien que les habits qu'ils avaient sur le corps et leur Bréviaire qu'ils portaient sous le bras. La Providence ne les abandonna point en cette occasion : ils trouvèrent un homme qui leur donna une barque pour les conduire au port d'Ostie. Un capitaine des troupes romaines ayant fait faire une décharge sur eux, croyant que c'étaient des soldats de l'empereur qui emportaient une partie de leur butin, nul de leur compagnie ne fut blessé. Ce capitaine les ayant reconnus, et, parmi eux, un de ses neveux, donna des provisions pour leur voyage; enfin, le provéditeur général des galères vénitiennes, qui se trouva à Ostie, les fit embarquer sur son vaisseau, et les conduisit sûrement à Venise. Ce fut là que l'Ordre des Clercs réguliers prit une seconde naissance. La république les logea premièrement à Sainte-Euphémie, qui est une paroisse hors de la ville, puis on leur donna l'église et la maison de Saint-Georges; enfin, pour les rendre plus utiles à cette grande ville, on les mit à Saint-Nicolas de Tolentino.

Pendant qu'ils étaient à Saint-Georges, les trois ans de supériorat de l'évêque de Théate étant expirés, saint Gaétan fut unanimement élu supérieur. Il n'accepta cette charge qu'à regret et contre toutes ses inclinations ; mais cela n'empêcha pas qu'elle ne lui fût continuée pendant trois ans, comme elle avait été continuée à son prédécesseur. Il fit des merveilles, durant ce temps, pour la réforme des mœurs du peuple et du clergé de Venise. L'exemple de sa vie solitaire et mortifiée, son application infatigable à écouter les confessions, à visiter les malades, à secourir les pauvres dans les hôpitaux, à prêcher la parole de Dieu et à exhorter chacun à son devoir, enfin son parfait désintéressement dans des fonctions si laborieuses, firent tant d'impression sur tous les esprits, qu'on ne put se défendre de recevoir les règles de vie chrétienne qu'il proposait à toutes sortes de conditions. On ne saurait croire ce qu'il fit encore dans la peste dont la ville de Venise fut alors affligée. Il visitait les pestiférés, les pansait de ses propres mains, leur administrait les Sacrements, et était le premier à leur donner tous les secours qu'ils pouvaient recevoir en cet état. La famine ayant succédé à la peste, comme la peste avait été un fruit de la guerre, Gaétan oublia qu'il était le père des Clercs, pour se faire le père des pauvres ; un grand nombre s'étaient retirés à Venise, parce que la république y avait fait des provisions considérables de blé ; ces troupes d'affamés trouvèrent dans sa charité un soulagement continuel à leur misère. Il était pauvre comme eux, et ne vivait que d'aumônes aussi bien qu'eux ; mais, n'ayant rien pour lui-même, il avait beaucoup pour les autres pauvres, parce que ses exhortations et ses remontrances faisaient ouvrir les bourses et les greniers des plus riches pour assister ceux qui étaient dans le besoin.

Au bout de trois ans, il eut pour successeur l'évêque de Théate, qui

avait été son prédécesseur. Ce fut en ce temps qu'il alla à Vérone pour engager le peuple de cette ville à recevoir avec soumission les sages ordonnances de son pasteur, qui ne demandait autre chose que sa correction et sa sanctification. Il y trouva tout le monde en rumeur et les ecclésiastiques conjurés avec les laïques contre la réforme que l'excellent prélat Mathieu Giber y voulait établir ; mais à peine y fut-il arrivé que les choses changèrent de face. Tous les Ordres de la ville écoutèrent avec respect les remontrances qu'il leur fit, et il dompta si parfaitement leur opiniâtreté, qu'ils se rendirent enfin aux justes désirs de leur évêque. Ainsi, le clergé fut réformé, le peuple sortit de ses désordres pour se soumettre aux règles de la piété chrétienne. Saint Charles Borromée, voulant depuis réformer son Eglise de Milan, ne prit point d'autre modèle que la belle discipline qui était observée dans l'Eglise de Vérone.

Peu de temps après, notre Saint fut envoyé à Naples pour y fonder une maison de Clercs réguliers. Il se mit aussitôt en devoir d'obéir, quoique ce fût dans les jours caniculaires, où les voyages sont très-incommodes et même très-dangereux et mortels en Italie.

L'évêque de Théate, qui avait un souverain respect pour sa vertu et pour ses grands mérites, le pria de prendre le compagnon qu'il lui plairait. « Comment », s'écria-t-il, « que je prenne le compagnon que j'aimerai le plus ! Non, ce n'est pas ainsi qu'on obéit. Je prie, au contraire, mon Sauveur (il se tourna alors vers le crucifix), oui, je le prie d'inspirer à Votre Révérence de me donner celui qu'il sait être le moins conforme à mon humeur et à ma volonté ». L'évêque, admirant son humilité, lui assigna pour compagnon un excellent prêtre et prédicateur appelé Jean Marinon. En passant par Rome, il alla baiser les pieds du Pape et lui demander sa bénédiction. Le Pape, lui voyant et à son compagnon le visage tout brûlé des ardeurs du soleil, leur dit : « Comment est-ce, mes enfants, que vous vous êtes mis en chemin dans les ardeurs de cette canicule et avec tant de danger de votre vie ? » Le Saint répondit humblement : « Il vaut mieux, Saint-Père, mépriser sa vie que manquer d'obéissance à vos commandements ».

Lorsqu'il fut à Naples, il prit possession d'une maison hors de la ville, que le comte d'Oppido lui avait préparée pour ce nouvel établissement, et écrivit à l'évêque de Théate, son supérieur, pour avoir un plus grand nombre d'ouvriers. Cependant ce comte, ne pouvant goûter la pauvreté dont le bienheureux Gaétan faisait profession, le pria instamment de prendre quelques revenus pour faire subsister sa communauté naissante, lui représentant qu'il était impossible qu'une grande compagnie persistât longtemps sans ce secours, et que si elle recevait alors des aumônes suffisantes pour sa nourriture, il n'en serait pas de même dans la suite des temps, lorsque la charité du peuple en son endroit serait refroidie. Mais le Saint, persuadé par les paroles de l'Evangile, que tant que ses religieux mettraient leur confiance en Dieu, ils ne manqueraient point des choses nécessaires à la vie, et indifférent à leur sort s'ils cessaient d'avoir cette confiance, rejeta entièrement cette proposition comme contraire à l'esprit et aux constitutions de son Institut. Le comte ne se tint pas pour battu ; il employa d'autres religieux de grande réputation pour fléchir l'obstination de Gaétan. Alors ce saint homme, qui n'avait pas renoncé à ses biens pour s'enrichir des aumônes des fidèles, leur dit : « Faites-moi la grâce, mes frères, de me déclarer quelle assurance vous avez de recevoir annuellement vos pensions, vos rentes et vos revenus ? » — « Nous en sommes sûrs », dirent-ils, « parce

que le fonds nous appartient et que nous en sommes les propriétaires légitimes ». — « Mais qui vous assure », ajouta-t-il, « que vos fermiers vous paieront bien et qu'ils ne retiendront par pour eux les fruits de vos fonds et de vos héritages ? » — « C'est », répliquèrent-ils, « que nous en avons des contrats et des baux en bonne forme, en vertu desquels nous pouvons les contraindre au paiement ». — « Oh ! que notre mense », dit alors Gaétan, « est bien mieux établie que la vôtre, puisqu'elle est appuyée, non pas sur l'écriture et les seings des hommes, mais sur la parole et la promesse de Dieu même, qui nous dit dans saint Matthieu : Ne vous inquiétez point, disant : Que mangerons-nous et que ferons-nous et de quoi serons-nous vêtus ? car votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses : cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tous ces secours vous seront donnés ».

Il objecta que son Ordre avait jusque-là éprouvé la vérité de ces promesses de Dieu. Le comte lui dit que Venise était autre chose que Naples, parce qu'à Venise il y avait peu de luxe et beaucoup de richesses, au lieu qu'à Naples il y avait peu de richesses et beaucoup de luxe : « Je crois néanmoins », repartit le Saint, « que le Dieu de Venise est le Dieu de Naples ». La discussion fut terminée par ce beau mot, et la pauvreté de Gaétan triompha de la libéralité du comte d'Oppido. Cependant, quelques jours après, le même comte étant revenu à la charge, le Saint, ne pouvant souffrir que son Ordre se relâchât dès sa naissance d'une observance qui était tout son soutien, commanda un matin à ses religieux de prendre leurs habits et leurs bréviaires, et, sortant avec eux de la maison, il en fit fermer les portes et en renvoya les clefs au fondateur, lui mandant qu'ils n'avaient que faire à Naples s'ils ne pouvaient pas y vivre en Clercs réguliers.

Ils prirent donc le chemin de Venise ; mais le comte envoya promptement après eux, et leur fit faire tant d'instances qu'ils rentrèrent enfin dans Naples. Ils ne retournèrent pas néanmoins à leur première maison, mais à une autre que Marie Laurence, supérieure du couvent de la Sapience, fit louer pour eux au dedans de la ville, auprès de l'hôpital des Incurables, dont l'église s'appelle Sainte-Marie du Peuple. Saint Gaétan fit alors dans cette grande ville ce qu'il avait fait à Venise, et elle en reçut des avantages merveilleux. Beaucoup de prêtres séculiers se réformèrent sur l'exemple des réguliers, et commencèrent à vivre avec plus de sainteté et à s'acquitter plus dignement de leur ministère. Les magistrats et le peuple profitèrent aussi de ses instructions, et l'on vit bientôt le luxe diminuer, les débauches devenir plus rares, et la charité envers les pauvres s'échauffer notablement. Les vertus du Saint étaient si édifiantes, qu'on ne pouvait le regarder sans être touché d'un sentiment de piété. Il commença aussi dès lors à faire des miracles. Un des frères laïques, sortant de la maison pour aller à quelque fonction qui lui était prescrite par obéissance, se blessa si notablement à une grille de fer, que l'os près du talon s'était cassé et plusieurs abcès s'y étant faits, les chirurgiens ne trouvaient plus d'autre moyen de le guérir, ou de le préserver de la mort, que de lui couper la jambe. Saint Gaétan les pria de différer l'opération jusqu'au lendemain, et, la nuit, étant entré dans la chambre du malade, il lui débanda le pied, baisa sa plaie, fit dessus le signe de la croix, et lui recommanda d'espérer en Dieu et d'implorer le secours de saint François ; ensuite il lui remit ses bandages, fit une courte prière et s'en retourna dans sa cellule. Le malade s'endormit, et, le lendemain, les chirurgiens étant venus pour faire l'opération, lui trouvèrent le

pied aussi sain que s'il n'avait jamais eu de plaie. Cette merveille fut bientôt publiée partout, et nous la trouvons approuvée dans les informations qui ont été faites pour la canonisation de ce grand serviteur de Dieu. Un autre de ses religieux ayant perdu le bon sens, il le lui rendit par la force de ses oraisons : ce qui, parmi les miracles des Saints, est assez extraordinaire.

Le pape Paul III, qui avait succédé à Clément VII, ayant donné le chapeau de cardinal à l'évêque de Théate, supérieur des Clercs réguliers, notre Saint fut obligé de faire un voyage à Rome pour l'assemblée générale de son Ordre. Comme les trois ans du supériorat de Naples étaient finis, il y fit substituer un autre religieux de grande vertu. Ce religieux se plaignait à lui-même de cette disposition, croyant qu'on l'avait chargé d'un poids trop pesant pour lui. Mais le Saint lui fit cette sage réponse : « La charge que l'on vous a donnée, mon père, vous sera aisée à porter, si vous avez soin de vous faire aimer en Notre-Seigneur de ceux qui vous doivent obéir ». Il ne laissa pas de retourner à Naples ; là, bien qu'il ne fût pas supérieur et qu'il n'eût point d'autre souhait que d'être le dernier de tous les frères, il demeura néanmoins chargé de la principale direction des affaires : comme, en effet, en qualité de fondateur et d'instituteur, il devait être le premier mobile de toutes choses. Voyant que la maison qu'on lui avait donnée auprès des Incurables n'était pas assez grande pour une communauté, et qu'il se présentait tous les jours de nouveaux obstacles, pour en avoir une plus commode, il prit une seconde fois la résolution de sortir de la ville et de s'en retourner à Venise : et il l'eût infailliblement exécutée, si le vice-roi, qui savait combien les Clercs réguliers faisaient de fruits dans Naples, ne s'y fût opposé et ne lui eût fait donner l'église paroissiale de Saint-Paul le Majeur, avec une maison voisine, située dans un quartier très-avantageux.

Lorsqu'il fut paisible en cette nouvelle demeure, il redoubla ses travaux et ses soins pour le secours spirituel et temporel de toute la ville. Ce fut par ce moyen qu'il découvrit trois pernicieux hérétiques qui, sous des habits saints et une belle apparence de vertu, cachaient l'impiété du luthéranisme dont ils étaient infectés et qu'ils répandaient partout. Le premier était Jean Valdès, gentilhomme de Catalogne, qui, après avoir semé ses erreurs dans son pays, était passé à Naples pour y séduire le peuple et le faire luthérien ; le second était Pierre Vermili, surnommé Martyr, homme éloquent, mais que son apostasie de l'Ordre des Chanoines réguliers de Saint-Augustin et sa rébellion contre l'Eglise ont rendu infâme dans l'esprit de tous les véritables catholiques ; le troisième était Bernardin Ochin, un des grands prédicateurs de son siècle, et qui même avait été général de l'Ordre des Capucins, mais que sa vanité, son ambition et son impudicité avaient précipité dans l'erreur ; tout était à craindre d'un triumvirat si redoutable, et on ne peut croire combien ces nouveaux prédicants, que l'on regardait comme des hommes apostoliques, corrompaient d'esprits et engageaient de monde dans l'impiété et l'hérésie. Mais saint Gaétan, avec le Père Jean Marinon, étant allés les entendre, découvrirent le poison que ces enfants de Babylone donnaient dans des coupes d'or, et sans perdre de temps ils en écrivirent au cardinal théatin : à cette nouvelle, les trois imposteurs, craignant d'être arrêtés, sortirent de Naples et de toute l'Italie. Chacun sait qu'ils moururent depuis misérablement, haïs et détestés de tout le monde et même des hérétiques.

Ce grand service que saint Gaétan avait rendu à la ville de Naples aug-

menta l'affection que tous les gens de bien lui portaient. Il fut néanmoins obligé de s'en absenter et de retourner à Venise, où, après ses trois ans d'obéissance, on l'avait de nouveau élu supérieur. Mais cette absence ne fut aussi que de trois ans; et, à la fin de ce temps, il fut rendu à Naples par le Chapitre général de son Ordre, qui lui donna pour la seconde fois le gouvernement de cette maison. Ces divers changements ne changèrent rien dans sa manière de vivre. Il était toujours le même, sévère et impitoyable à son propre corps, mais plein de douceur et de bonté pour tous les autres. Sa mortification était si grande, que, lorsque l'empereur Charles-Quint vint à Naples après la défaite des infidèles en Afrique et la prise de la ville de Tunis, quoique la pompe de son entrée fût une des plus éclatantes et des plus magnifiques qui ait jamais été faite à aucun empereur et que le Saint n'eût qu'à ouvrir sa fenêtre pour voir la plus grande partie de cette magnificence, il s'en priva néanmoins pour l'amour de Dieu et demeura en oraison durant tout le temps de cette cérémonie. Il n'était jamais sans faire quelque pénitence corporelle : la haire ou le cilice était son vêtement ordinaire; sa tempérance et sa sobriété étaient si grandes qu'elles valaient bien un jeûne continuel; il passait même quelquefois les nuits entières à se déchirer les épaules par des disciplines sanglantes et impitoyables, ce qui venait de ce qu'il haïssait extrêmement sa chair et la regardait comme une ennemie dangereuse et irréconciliable. Un jour, il lui échappa de dire qu'il ne la haïssait pas moins que le démon. Il n'y eut jamais d'homme plus passionné pour la gloire de Dieu, ni plus ardent pour procurer le salut des âmes que lui; c'était là son application continuelle, et c'est ce qui lui mérita le beau surnom de *Chasseur des âmes (Venator animarum)*. Comme il était très-assidu à l'oraison et qu'il y demeurait sept ou huit heures de suite, tout baigné de larmes et tout abîmé en Dieu, il y recevait aussi des grâces et des faveurs inestimables. Nous avons déjà remarqué celle dont il fut honoré à Rome lorsque la sainte Vierge lui mit l'adorable Enfant Jésus entre ses mains. Une autre fois, Notre-Seigneur lui apparut avec ses plaies sanglantes et l'invita d'approcher sa bouche de son côté pour y sucer les douceurs qui coulent abondamment de son cœur. Et encore un autre jour, ce divin Souffrant l'appela, afin qu'il l'aidât à porter sa croix. C'était sans doute la croix de l'iniquité des hommes, dont Gaétan sentait vivement la pesanteur et l'amertume et qui le faisait pleurer et gémir continuellement. Ses extases et ses ravissements étaient fréquents, et il y recevait de grandes lumières et même des connaissances prophétiques des choses absentes et de ce qui n'était pas encore arrivé. Ses dévotions particulières, après le culte et l'adoration de Dieu, avaient pour objet la sainte Vierge, qu'il joignait toujours à son Fils, ne prononçant jamais guère le nom de Jésus qu'il n'ajoutât ces mots: « Fils de Marie »; envers l'apôtre saint André, à cause du désir très-ardent qu'il a eu de souffrir pour Jésus-Christ, et envers saint François d'Assise, à cause de son grand amour pour la pauvreté. Cette vertu était aussi la plus chère à saint Gaétan; il fut près de sortir de Vérone, parce que l'évêque le traitait trop bien et plus splendidement que ne demandait la pauvreté religieuse. Enfin, pour renfermer en un mot toutes ses vertus, c'était un homme tout céleste et qui, n'ayant presque plus rien sur la terre, ne désirait et ne goûtait plus que Dieu seul; aussi, un jour, durant sa prière, il lui sembla que son cœur se détachait de sa poitrine et s'envolait dans le ciel.

Les nécessités de l'Eglise, affligée de tous côtés par la rébellion des hérétiques et par les guerres sanglantes entre les royaumes catholiques, lui

firent redoubler ses pénitences et ses prières pour apaiser la colère de Dieu allumée contre son peuple. Il y fut encore engagé par une horrible sédition qui survint à l'occasion de l'inquisition que le Pape et le roi d'Espagne y voulurent établir pour arrêter le cours des hérésies, mais que le peuple ne voulait pas recevoir, comme contraire à ses priviléges. Il faisait donc tous les jours faire des processions et chanter des litanies où l'on ajoutait cette prière : *Ut civitatem istam defendere, pacificare, custodire, et conservare digneris, te rogamus audi nos ;* « Daignez, Seigneur, défendre cette ville, la pacifier, la protéger et la conserver. Nous vous en prions, écoutez-nous ». Ensuite on disait ces paroles de Daniel : *Exaudi, Domine, placare, Domine, attende et fac, ne moreris propter temetipsum, Deus meus, quia nomen tuum invocatum est super civitatem istam et super populum tuum ;* « Exaucez-nous, Seigneur, apaisez-vous, Seigneur, jetez sur nous un œil de compassion et de bienveillance, et faites ce que nous attendons de votre bonté. Ne différez point, mon Dieu, de nous secourir. Il y va de votre honneur et de votre gloire, parce que votre nom est invoqué sur cette ville et sur votre peuple ».

Cependant, par un secret jugement de la divine Providence, les maux, bien loin de diminuer, s'aigrirent et s'augmentèrent davantage, les crimes se multiplièrent ; le concile de Trente, qui avait été assemblé pour condamner les hérésies et pour réformer les mœurs des catholiques, fut transféré, à cause de la peste, et il n'y avait presque plus d'apparence que les désordres de la chrétienté finissent bientôt. Ces grandes calamités affligèrent si fort saint Gaétan, qu'étant d'ailleurs très-affaibli par ses austérités extraordinaires et ses larmes continuelles, il en tomba grièvement malade. Le médecin étant venu le visiter, voulut le faire coucher sur un matelas : « Moi sur un lit moelleux ! » dit le Saint, « à Dieu ne plaise ; je veux et je dois mourir sur la cendre et le cilice. Oui, sur la cendre et le cilice ; c'est le moins que je puisse faire, après que Jésus-Christ est mort sur une croix, percé de clous et d'épines ». Il ne voulut point non plus qu'on fît de consultation pour lui, disant au même médecin « que ces secours extraordinaires n'étaient point convenables à un corps méprisable comme le sien, et que c'était assez pour un pauvre religieux d'être soigné par un médecin ». Ses enfants ne l'abandonnèrent point, de peur de perdre une seule de ses paroles. Il les exhorta à la persévérance dans la sévère pauvreté de leur institut, aux fonctions apostoliques pour le salut et la sanctification des âmes, à l'union étroite entre eux et à la défense de l'Eglise contre les hérétiques. Ensuite il leur demanda humblement pardon, bien qu'il ne crût pas en avoir jamais offensé aucun ni d'action, ni de paroles, ce qui est bien merveilleux dans un homme qui les avait conduits et gouvernés tant de temps. Enfin, après avoir reçu les trois Sacrements dont l'Eglise secourt les malades en cette extrémité, tenant des deux mains un crucifix qu'il regardait d'un œil plein d'amour et néanmoins baigné de larmes, et devant lequel il répétait à tous moments ces paroles de Daniel ; *Placare, Domine, attende et fac*, il rendit son esprit à Dieu pour être couronné d'une gloire immortelle, le 7 août 1547, la vingt-troisième année de la fondation de son Ordre et la soixante-septième de son âge.

Le jour de sa mort, les troubles de cette ville furent entièrement apaisés : tout le monde y vit une marque du bonheur éternel de Gaétan et de son grand crédit dans le ciel. Dieu a fait depuis des milliers de miracles par l'invocation de son nom. Une personne qui avait de la dévotion pour lui ayant imploré son assistance, il lui apparut et lui dit que, pour mériter

d'être exaucée, elle devait dire, neuf jours durant, neuf fois le *Pater*, l'*Ave Maria* et le *Gloria Patri* devant sa chapelle ou devant une de ses images ; ce qu'elle fit avec un très-heureux succès. Dans la suite, cette dévotion a été pratiquée par une foule de chrétiens qui en ont éprouvé la vertu, et on l'éprouve encore tous les jours, puisque les merveilles qui se font par l'intercession de saint Gaétan sont en si grand nombre, qu'on publie partout que Dieu les verse comme la pluie.

Les anciens miracles avaient porté le pape Urbain VIII à béatifier saint Gaétan, en 1629; les nouveaux ont porté le pape Clément X à le canoniser en 1669.

Deux ans après la mort de Gaétan, en 1549, Caraffa fut nommé archevêque de Naples, mais les Espagnols l'empêchèrent d'occuper son siége. La même année il obtint l'évêché de Sabine; il assista au conclave de 1550, dans lequel fut élu Jules III, et enfin, après les vingt et un jours du règne de Marcel II, Caraffa fut élu Pape sous le nom de Paul IV. Il fit don à sa congrégation des Théatins de l'église paroissiale de Saint-Sylvestre, sur le Quirinal; plus tard elle obtint une résidence encore plus considérable à Rome, la duchesse d'Amalfi, Constance Piccolomini, lui ayant donné son palais, auprès duquel les Théatins bâtirent la magnifique église de Saint-André *della Valle*. Paul IV accorda diverses faveurs à sa congrégation, plaça des supérieurs dans les maisons de Venise, Naples et Rome, pour cinq ans, et sépara, en 1555, les Somasques des Théatins, qui avaient été réunis en 1546. En 1557, Paul Consiglieri mourut, et un an après Boniface de Colle. L'ordonnance émanée de Paul IV pour la nomination des supérieurs ne survécut point à son auteur, et en 1560 les Clercs réguliers décrétèrent à Venise qu'ils se réuniraient en chapitre et que les statuts du chapitre dirigeraient la congrégation. Il en résulta un grand nombre d'excellentes ordonnances qui s'appliquèrent à une foule de maisons nées successivement, et en peu de temps, à Padoue, Plaisance, Milan, Capoue, Crémone, Spolète, etc., toutes surveillées, à dater de 1572, par des visiteurs spéciaux. Les Théatins fondèrent en outre six maisons à Naples, deux à Rome, deux à Venise, et se propagèrent en Espagne, en Pologne, en Allemagne, en Bavière. En 1644, ils obtinrent, sous le ministère du cardinal Mazarin, une maison à Paris; mais elle fut la seule qu'ils possédèrent en France. Ils y bâtirent une église, dont la première pierre fut posée par le prince de Conti au nom de Louis XIV, et l'on commença à y faire l'office le 1er novembre 1669. Cette belle église ne subsiste plus; elle a été démolie en 1827. Leurs intrépides missionnaires s'avancèrent jusque dans la Mingrélie, la Géorgie, l'Arabie, la Perse, dans les îles de Bornéo et de Sumatra, et dans l'Arménie.

Outre le pape Paul IV l'Eglise dut à la congrégation des Théatins un grand nombre de cardinaux, d'archevêques, d'évêques et de savants théologiens. Une des gloires de l'Ordre fut le cardinal Joseph-Marie Tommasi; puis Paul Arési, Clément Galano honorèrent leur société; les Pères Jean-Baptiste Tuffo et Joseph de Silos rédigèrent, l'un en italien, l'autre en latin, les annales de l'Ordre. Le Père Ventura illustra, dans les temps modernes, l'Ordre par ses éloquentes prédications et son prodigieux savoir.

L'Ordre des Théatins vit croître ses richesses et diminuer malheureusement le zèle de ses membres. Les statuts des Théatins sont très-doux. Leur costume consiste dans la soutane des clercs réguliers; seulement ils portent des bas blancs. L'Ordre n'est pas dans un état très-florissant; cependant il possède encore des maisons à Naples, Rome, Messine, Palerme, Bologne, Florence.

Benoît XIV, par un bref du 20 mars 1743, donna aux Théatins, à perpétuité, une place de consulteur des rites, à cause du savant commentaire que le Père Mérati avait composé sur les rubliques, et qui est beaucoup plus étendu que celui du Père Gavantus, barnabite. Il fut réimprimé à Rome en 1762.

On compte ordinairement huit congrégations des Clercs réguliers en Italie : 1° les Clercs réguliers de *Saint-Paul*, appelés Barnabites, institués en 1533; 2° ceux de la *Compagnie de Jésus*, institués en 1540; 3° ceux de *Saint-Mayeul* ou *Somasques*, institués en 1530; 4° les Clercs *Réguliers mineurs*, institués en 1588; 5° les Clercs réguliers *Ministres des infirmes*, appelés aussi *Crucifères*, à cause de la croix rouge qu'ils portent sur leur soutane, institués en 1591; 6° les Clercs réguliers des *Ecoles pies*, institués en 1621; 7° ceux de la *Mère de Dieu*, institués à Lucques en 1628; 8° enfin, les vrais Clercs réguliers Théatins selon la première institution. Ces différentes congrégations ont à peu près le même habit. Le Père Thomassin dit que la vie des Clercs réguliers approche de celle des Chanoines réguliers. Il y a pourtant une différence, qui est que les anciens chanoines réguliers avaient les jeûnes, les abstinences, les veilles de la nuit, le silence des moines, au lieu que les clercs réguliers embrassèrent dans leur institut toutes les fonctions de la vie ecclésiastique, et non pas ces grandes austérités des religieux consacrés à la solitude.

Une nuit de Noël que, dans la basilique Libérienne, saint Gaétan méditait sur l'incarnation, la sainte Vierge lui apparut et lui mit entre les bras l'Enfant Jésus. C'est ainsi que souvent on le représente. Romanelli l'a représenté entouré de neuf esprits bienheureux, dont un soutient, à genoux devant le Saint, le livre sur lequel il écrit ses constitutions sous la dictée de Jésus-Christ.

CULTE ET RELIQUES. — ÉCRITS.

Saint Gaétan fut enterré dans le cimetière commun de Saint-Paul, lequel était collatéral à l'église. On pratiqua depuis dans cette église une voûte souterraine, où l'on transporta ses ossements avec ceux des anciens religieux. On y mit des inscriptions pour conserver la mémoire de cette translation ; mais l'on ne sait plus maintenant précisément en quel endroit il se trouve. Ainsi on n'a pu faire l'élévation de son corps, et l'on ne peut exposer ses reliques. La dévotion envers saint Gaétan est si grande à Naples, dont il est un des principaux patrons, que dans quelques églises on prêche neuf dimanches ou fêtes de suite sur quelque vertu de ce Saint, pour se préparer à la célébration de sa fête.

En France, on honorait spécialement saint Gaétan chez les Capucins de Marseille et chez les Augustins d'Amiens. On voit sa statue avec celle de saint Janvier sur toutes les portes de la ville de Naples.

Nous avons plusieurs lettres de saint Gaétan. Huit sont adressées à Laura Mignana, religieuse augustine de Brescia ; elles ont été imprimées dans l'*Histoire* du monastère de ces religieuses augustines, laquelle parut à Brescia, en 1764. Les autres se trouvent dans les *Mémoires historiques* sur la vie du Saint, par le Père Zinelli. Ces *Mémoires* ont été imprimés à Venise en 1553.

Les religieuses de Brescia se sont dessaisies de presque tous les originaux des lettres du Saint, en faveur de plusieurs maisons de Théatins, qui les ont mis dans des reliquaires.

Nous nous sommes servi, pour compléter le P. Giry, des continuateurs de Godescard, et du *Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique*, par Goschler. — Cf. *Esprit des Saints*, par l'abbé Grimes ; les différentes vies du Saint données en italien, et dont on trouve le catalogue dans les Bollandistes ; deux autres vies écrites en latin, l'une par le P. Antoine Caraccioli, et imprimée à Cologne en 1612, in-4° ; l'autre par le P. Jean-Baptiste Caraccioli, et publiée à Pise en 1738 ; les vies du même Saint écrites en français par Charpi de Sainte-Croix ; et par le P. Bernard, théatin ; Hélyot, *Hist. des ordres relig.* ; Raynaldus, *Contin. Baron. ed. Luc. ad an.* 1547 ; le P. de Tracy, dans ses vies de saint Gaétan et des autres Saints du même Ordre.

SAINT DONATIEN, CONFESSEUR,

SECOND ÉVÊQUE DE CHALONS-SUR-MARNE (136).

C'est une tradition constante que saint Donatien fut converti et baptisé par saint Pierre, qu'il fut donné par ce chef suprême de l'Eglise à Memmie comme diacre et comme compagnon, qu'il vint avec lui à Châlons, qu'il lui succéda immédiatement dans l'épiscopat de cette ville, et qu'il en fut le second évêque.

Nous lisons dans un manuscrit de l'église de Châlons un éloge court, mais le plus complet de saint Donatien : « Il immole chaque jour au Seigneur en holocauste non un corps étranger, mais son propre corps; il ne manque point à offrir l'auguste sacrifice de la messe; il célèbre la mémoire de la passion, qui nous a procuré le salut; il offre à Dieu une victime pour ceux dont il savait qu'il rendrait compte. La douce joie rayonnait toujours sur son visage. Une science très-étendue ornait son esprit; un fleuve d'éloquence coulait de sa bouche. Sa conversation était pleine d'agréments et de douceur. Il était mort à tous les plaisirs terrestres, et ne vivait que de délices spirituelles. On ne peut exprimer ni par écrit, ni par paroles ce que cet homme actif, appuyé sur un secours divin, enseigna par ses discours et par ses exemples. Il eut toujours devant les yeux sa faiblesse et son néant. Il disait sans cesse en gémissant avec le psalmiste : « Je suis pauvre et j'ai été toujours dans les travaux depuis ma jeunesse ».

Comment raconter les prodiges de son zèle? Il étendit et affermit singulièrement la foi chrétienne par ses sueurs et la sainteté de sa vie. On lui donne dix ans d'épiscopat, et il mourut, en 136, le sept des ides d'août. Il fut enterré dans le même lieu que saint Memmie, sous un marbre blanc.

Le 27 mai 1341, son corps fut levé de terre, avec celui de saint Domitien, son successeur, et déposé dans une châsse en argent pur que l'on conserve dans la cathédrale de Châlons.

Extrait des *Beautés de la Champagne*, par M. l'abbé Boitel.

SAINT LICAR [1] OU LIZIER,

ÉVÊQUE RÉGIONNAIRE DU CONSERANS, DIOCÈSE ACTUEL DE PAMIERS (V. 548).

Saint Licar était Espagnol de naissance, peut-être de la ville de Lérida (Catalogne). Ayant passé les Pyrénées, il vint se mettre sous la conduite du bienheureux Fauste, évêque de Tarbes; lorsque la mort le lui eut enlevé, il se retira auprès de Quintien ou Quintin, qui gouvernait l'Eglise de Rodez et qui l'ordonna prêtre. Devenu depuis évêque du Conserans, il occupa le siége épiscopal pendant quarante-quatre ans, et se distingua par sa vigilance, son zèle et sa charité. Il fut un des Pères du célèbre concile d'Agde (chef-lieu de canton du département de l'Hérault), qui se tint en 506, et où l'on fit de sages règlements pour rétablir la discipline, qui s'était extrêmement relâchée par le mélange des hérétiques. Saint Césaire d'Arles y présida; saint Quintien de Rodez et saint Galactoire du Béarn y assistèrent aussi.

Saint Licar mourut vers l'an 548. Sa fête se célèbre dans le Conserans le 27 août, et est du rite solennel de première classe. On y conserve encore ses reliques, qui sont l'objet de la vénération particulière des peuples de ce pays.

C'est par erreur que quelques martyrologistes font ce Saint évêque de Lérida. L'opinion de ceux qui distinguent deux évêques du Conserans, dont ils nomment le premier *Glycérius*, et le second *Lycérius*, est absolument destituée de preuves.

Sous l'épiscopat de Durand, évêque de Toulouse, et le règne de Philippe Ier, roi de France (1060-1108), il existait au pays de Savès, dans le Toulousain, un lieu désert où l'on remarquait d'antiques ruines d'une église de Saint-Lizier, ce qui confirme la tradition qui est venue jusqu'à

1. *Alias :* Sizier, Lézer, Liger, Léger, *Glycerius*, *Licerius Consuaranensis*.

nous que ce saint Evêque a prêché dans ces contrées, soit avant, soit pendant son épiscopat. Il existe, au couchant de la paroisse du Burgaud (Haute-Garonne, arrondissement de Toulouse, canton de Grenade-sur-Garonne), des monticules qu'on nomme Mont-Louzin *(Mons Licerii)*, et l'on croit que c'est du haut de ces monticules que notre Saint annonçait l'Evangile.

Godescard, complété avec l'*Histoire générale de l'Eglise de Toulouse*, par M. l'abbé Salvan, chanoine.

NOTRE-DAME DE KIENTZHEIM, AU DIOCÈSE DE STRASBOURG (1466).

Notre-Dame de Kientzheim (Haut-Rhin, arrondissement de Colmar, canton de Keyserberg), au diocèse de Strasbourg, est un pèlerinage célèbre, qui s'établit, l'an 1466, dans l'église de Saint-Félix et de Sainte-Régule, à l'occasion de la translation qu'on y fit d'une statue de la Vierge. Cette statue avait été précédemment, avec une statue de saint Jean l'évangéliste, l'objet de la vénération publique dans l'église de Siegolsheim; mais alors la guerre qui désolait la contrée et était déjà aux portes de Siegolsheim ayant fait craindre que ces deux statues ne fussent profanées par l'ennemi, on les transporta à Kientzheim, lieu plus sûr et mieux fortifié. A peine furent-elles installées dans leur nouveau sanctuaire, qu'elles signalèrent par un miracle frappant la compassion que leur inspiraient les calamités qui affligeaient le pays. « En l'an de grâce 1466 », dit un document authentique de l'époque, « le septième jour d'août, les deux statues de Notre-Dame et de Saint-Jean ont été vues pleurant ostensiblement à l'heure des Vêpres, par moi soussigné, notaire assermenté, assisté de témoins respectables; les larmes coulaient fraîches comme de l'eau pure des yeux de chaque statue; elles sillonnaient les joues et arrivaient jusqu'au col... ».

Cet événement, dont le procès-verbal fut signé de plus de trente témoins, dont neuf étaient prêtres, les autres des personnages éminents, landgraves, seigneurs et barons, attira à la Vierge de Kientzheim une foule de visiteurs; et le pèlerinage dès lors acquit une telle célébrité que, pour suffire à l'affluence prodigieuse des fidèles, il fallut, trois ans plus tard, agrandir l'église. En 1470, l'édifice terminé fut consacré solennellement et enrichi d'indulgences; trois prêtres y furent établis pour prêcher et confesser : encore avaient-ils peine à suffire au travail, tant était grande la multitude des pèlerins. L'empereur Frédéric III y vint lui-même avec une suite nombreuse en 1473, dota l'église de riches présents, et y laissa, en signe de respect, son chapeau brodé d'or et d'argent. Les chapelains de Notre-Dame de Kientzheim constataient avec soin les miracles qui s'opéraient devant la sainte image, et ils les inscrivaient sur un registre. Ce registre en énumère cent quatre-vingt-sept, de 1466 à 1507; et parmi ces prodiges se trouvent des résurrections de morts, des guérisons d'aveugles, de sourds, d'estropiés, de possédés, de personnes délivrées de grands périls par l'invocation de Notre-Dame de Kientzheim. S'il n'existe pas de registre postérieur à 1507, la quantité d'*ex-voto*, de béquilles, de chaînes et autres emblèmes qui garnissent le sanctuaire, ainsi que le grand nombre de pèlerins, prouvent que Marie s'y est toujours montrée le secours des chrétiens, le salut des infirmes et la consolatrice des affligés.

Extrait de *Notre-Dame de France*, par M. le curé de Saint-Sulpice.

VIIIᵉ JOUR D'AOUT

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, les saints martyrs **Cyriaque**, diacre, Large, Smaragde, avec vingt autres, qui furent décapités le 16 mars, durant la persécution de Dioclétien et de Maximien. Leurs corps, enterrés sur la voie Salaria, par le prêtre Jean, furent depuis transférés à pareil jour, par le pape saint Marcel, dans le champ d'une chrétienne nommée Lucine, sur le chemin d'Ostie. Mais, dans la suite, ils ont été apportés dans la ville, et placés dans l'église de Sainte-Marie *in Viâ Latâ*, titre d'un cardinal-diacre. 303. — A Anazarbe, en Cilicie, saint Marin, vieillard, qui, après avoir été flagellé, pendu à une potence et déchiré à coups de fouet, fut enfin exposé aux bêtes féroces qui le firent mourir : ce qui arriva durant la persécution de Dioclétien, sous le président Lysias. 290. — Le même jour, les saints martyrs Eleuthère et Léonide, qui consommèrent leur martyre dans les flammes. IIIᵉ s. — En Perse, saint Hormisdas, martyrisé sous le roi Sapor [1]. Vers 420. — A Cyzique, dans l'Hellespont, saint Emilien, évêque, qui, à cause du culte des saintes images, finit sa vie en exil, après avoir souffert beaucoup de mauvais traitements par l'ordre de l'empereur Léon. 820. — Dans l'île de Crète, saint Myron, évêque, illustre par ses miracles. Vers 350. — A Vienne, en Dauphiné, saint Sévère, prêtre et confesseur, qui entreprit un voyage très-pénible pour la prédication de l'Evangile, et, étant venu des Indes en cette ville, y convertit par sa parole et ses miracles une grande multitude de païens à la foi de Jésus-Christ [2]. Vᵉ s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

En Hollande, Notre-Dame de Scheidam (Hollande méridionale, sur la Schie, près de son embouchure dans la Meuse). Un marchand qui avait dérobé cette image, s'étant embarqué à dessein de la vendre à la foire d'Anvers, ne put quitter le bord qu'il ne l'eût rendue aux habitants qui la transportèrent solennellement dans l'église de Saint-Jean-Baptiste de cette ville. — A Laeken, faubourg oriental de Bruxelles, Notre-Dame de Laeken « dont l'église », dit Molanus, « a été bâtie sur l'ordre exprès de la très-sainte Vierge qui en marqua toutes les mesures avec un cordeau que l'on montre encore aujourd'hui ». C'est un des plus anciens sanctuaires de la Vierge en Belgique : quelques auteurs en attribuent la fondation à Charlemagne (768-814) et la consécration au souverain pontife Léon III (795-816). La statue qui s'y voit mérite une attention spéciale sous le rapport archéologique. — A Mons *(Castri locus)*, dans le Hainaut, anniversaire de l'installation de la Confrérie du Cœur immaculé de Marie, dans l'église de Sainte-Vaudru. 1845. — Au diocèse de Carcassonne, saint Félix de Girone, martyr, cité au martyrologe romain du 1ᵉʳ août. 304. — Au diocèse de Cologne, les saints Cyriaque, Large et Smaragde, martyrs romains, cités plus haut. —

1. On le représente conduisant des chameaux. Ce saint appartenait à une famille illustre de la Perse. Le roi Varane V, fils d'Yezdedgerd Iᵉʳ (389-399), ayant inutilement voulu lui faire renier Jésus-Christ, le punit de ce qu'il nommait son obstination en lui enlevant ses dignités et ses richesses. Relégué demi-nu avec les esclaves, il fut condamné à conduire les chameaux de l'armée. Les privations et les ardeurs du soleil le rendirent bientôt méconnaissable; le roi, l'ayant un jour rencontré, fut pris de compassion et lui fit donner une tunique de lin en lui disant : « Renoncez donc enfin au fils du charpentier ». Le Saint déchira ce vêtement en déclarant que pour cela il ne renoncerait pas à son Dieu. Le roi dans sa colère le fit mettre à mort.

2. Saint Sévère vint à Vienne au temps où cette église était gouvernée par saint Isice. Il se mit à prêcher l'Evangile et à confirmer sa parole par des miracles; frappés de ces prodiges, les païens se convertirent en foule, et la ville bientôt changea complètement d'aspect. Vienne possédait alors un panthéon où tous les dieux du paganisme étaient adorés; saint Sévère le purifia et en fit une église consacrée à saint Etienne. Saint Germain d'Auxerre lui avait promis d'assister à la consécration de ce temple qui allait désormais servir au culte du vrai Dieu, et au moment où l'on commençait la cérémonie, on y apporta son corps que l'on avait ramené d'Italie où le Saint avait rendu le dernier soupir. Saint Sévère, après une vie pleine de bonnes œuvres et de miracles, mourut le 8 août; son corps fut enterré dans l'église Saint-Etienne.

Au diocèse de Besançon, les saints TERNAT, GERVAIS et GÉDÉON, archevêques de ce siége et confesseurs. 680, 685 et 797. — Au diocèse de Paris, translation des reliques de saint Just ou Justin, jeune enfant de neuf ans qui fut martyrisé au diocèse de Beauvais pour la foi de Jésus-Christ, et dont nous donnerons la vie au 18 octobre que l'on croit être le jour de son décès. Il a déjà été nommé au 1er août. Vers 287. — Au diocèse de Troyes, saint LIÉBAULT ou LÉOBALD, confesseur, fondateur du monastère bénédictin de Fleury ou Saint-Benoît-sur-Loire *(Floriacum ad Ligerim)*, au diocèse d'Orléans. 650. — A Trèves, sainte Agape, vierge. IIIe s. — A Bordeaux, saint MOMMOLE, second abbé du même monastère bénédictin de Fleury-sur-Loire, au diocèse d'Orléans. 677. — A Châlons-sur-Marne, sainte POME, vierge, sœur de saint Memmie, évêque de ce siége, dont nous avons donné la vie au 5 août. Elle a déjà été nommée aux martyrologes du 27 juin et du 5 août. Ier s. — A Soissons, sainte SIGRADE, veuve, mère de saint Léger, évêque d'Autun. 680. — Aux monastères de Saint-Florent-les-Saumur (Ordre de Saint-Benoît), au diocèse d'Angers, et de Micy ou Saint-Mesmin (Ordre de Saint-Benoît), au diocèse d'Orléans, le vénérable Robert de Blois, abbé, illustre par sa naissance, sa chasteté angélique, sa sagacité, sa prudence, son activité, sa modération, sa sainteté éminente et son humilité profonde. Il fut enterré dans le cloître de l'abbaye de Micy. 1011.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Frères Prêcheurs. — A Lucera, au royaume d'Italie, dans la Capitanate, le bienheureux Augustin, évêque et confesseur, de l'Ordre du saint patriarche Dominique, qui, par son humilité, sa patience, sa charité pour les pauvres, se fit un nom illustre. Il délivra des erreurs de l'islamisme l'Eglise de Lucera, par ses prières, ses prédications et la sainteté de ses mœurs [1].

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Dans l'ancien monastère bénédictin de Tegernsee, en Bavière, le vénérable Hartwich, abbé, d'abord moine de Saint-Maximin de Trèves. Chargé de rétablir la discipline monastique dans le couvent dégénéré de Tegernsee, la mort le surprit avant qu'il eût pu atteindre son but. 982. — Dans l'ancien monastère de Diessen, en Bavière, le bienheureux Rathard, prêtre et confesseur, chanoine d'Augsbourg, fondateur (815) de l'église Saint-George de Diessen et des Chanoines réguliers de la même ville. Son corps fut inhumé (1114) dans cette église de Saint-George et y reposa près de quatre cents ans. En 1478, ses reliques, enfermées dans une châsse, furent placées sous un autel de cette basilique qu'on venait de relever de ses ruines. En 1620, elles furent transférées sous le maître-autel, et plus tard dans l'église des Chanoines réguliers de Diessen. IXe s. — A Gottwich *(Kettwein)*, monastère bénédictin, situé sur une montagne de la Crimée, en Autriche, et nommé plus tard, à cause de ses richesses, *Abbaye du denier sonnant*, le bienheureux Altmann, fondateur de cette abbaye. Il naquit en Westphalie, devint chanoine de Paderborn et d'Aix-la-Chapelle où il fut nommé chapelain de l'empereur Henri III, puis évêque de Passau (1095). Il s'occupa avec un grand zèle à détruire la simonie qui régnait dans son diocèse, et s'appliqua à rétablir l'ordre et la régularité dans les couvents. Le pape saint Grégoire le nomma légat apostolique, et il assista en cette qualité à plusieurs assemblées conciliaires, comme celles de Trebur, non loin de Mayence (1076), de Goslar (1077), de Quedlinbourg (1085). Il mourut après avoir tenu le siége de Passau pendant vingt-six ans. Boniface VIII et Alexandre VI ratifièrent son culte public (1300 et 1496) et y attachèrent plusieurs indulgences. 1091. — Au diocèse de Naples, saint Emygde, évêque de ce siége et martyr, déjà nommé au 5 de ce mois. — A Nicomédie, aujourd'hui Isnikmid, ville de Bithynie, sur la Propontide, les saints martyrs Nazaire, Eutychien, Corinthope, Diomède ; et les saintes Julienne, Agape et Métrodore, vierges et martyres. — Dans l'ancienne ville de Fescennia, aujourd'hui Galèse, petit bourg d'Italie, près de Citta-di-Castello, dans les anciens Etats de l'Eglise, saint Famien, ermite et confesseur, de l'Ordre de Cîteaux. Natif de Cologne, il quitta sa patrie pour entreprendre de pieux pèlerinages en Italie. Après vingt-cinq ans de pénitence qu'il passa dans une forêt profonde, loin de toute communication, il prit l'habit de Cîteaux et alla mourir à Galèse où une église a été construite sur son tombeau. On dit qu'il s'appelait Quard, et que sa réputation de sainteté le fit appeler Famien (*fama*, réputation). Il mourut à soixante ans. 1150. — A Verceil, dans l'intendance de Novare, en Italie, la bienheureuse Hugoline, vierge, qui quitta les richesses de la maison paternelle pour revêtir l'habit pauvre de l'anachorète et passa quarante-cinq ans dans le désert, méditant sans cesse sur la mort et sur l'amour de Jésus-Christ. 1300.

1. Tout nous porte à croire qu'il s'agit ici de saint Augustin de Gazothe *(de Gazothis)*, évêque de Zagrab, dans l'Esclavonie, puis de Lucera, au royaume de Naples, et dont nous avons parlé aux additions des Bollandistes du 8 août. Il a été canonisé par le pape Clément XI. 1323.

SAINTE POME, VIERGE A CHALONS-SUR-MARNE,

SŒUR DE SAINT MEMMIE, PREMIER ÉVÊQUE DE CE SIÉGE.

Ier siècle.

La vertu d'une véritable prière se trouve dans une charité parfaite.
Maxime de saint Grégoire le Grand.

La persécution contre les chrétiens ayant commencé à sévir à Rome, Pome, pour mettre sa foi et sa vertu à l'abri de tout danger, songea à recourir à son frère. Elle profita avec joie d'une semblable circonstance pour aller contempler les succès admirables de son ministère, dont l'heureuse nouvelle avait été portée à Rome.

On croit qu'elle put facilement entreprendre son voyage par l'entremise du préfet Lampas, gouverneur de Châlons pour les Romains, qui avait de fréquentes relations avec Rome, parce qu'il était tenu d'y envoyer de temps en temps les sommes provenant des tributs, dont il était chargé de faire le recouvrement. Ce fut pour lui un bonheur de faire conduire à Châlons la sœur du saint apôtre, qui évangélisait cette ville, avec plusieurs autres vierges romaines, pour les mettre à l'abri des dangers qu'elles pouvaient courir à Rome.

Ce fut environ vers l'année 53 de Notre-Seigneur, qui était la onzième de l'empereur Claude, année signalée par la conversion de Denis l'Aréopagite, apôtre de Paris, dont les yeux s'ouvrirent à la foi, quand saint Paul prêcha l'Evangile dans l'aréopage d'Athènes, que Pome quitta sa patrie, ses parents, ses richesses et toutes les grandeurs de la terre, pour venir mener une vie céleste à Châlons. Elle déploya un généreux courage pour s'arracher ainsi à toutes les jouissances du monde.

Ce qui la détermina surtout à sortir de Rome, ce fut le désir de garder sa virginité, qu'elle avait vouée à Dieu entre les mains de saint Pierre, son père spirituel. Car les Apôtres étaient aussi bien les prédicateurs de la virginité, que de l'Evangile. Plusieurs d'entre eux moururent pour la défense de cette vertu.

Pome possédait tous les avantages qu'on estime tant dans le monde. Sa beauté était accomplie, toutes les grâces brillaient sur son visage. Elle sortait d'une famille illustre, et jouissait d'une fortune considérable. Il ne lui en fallait pas tant pour être recherchée en mariage. Mais elle avait voué à Dieu sa virginité. Pour se soustraire à toutes les importunités, elle vint chercher un asile assuré auprès de son frère. Quelle fut sa consolation, quand elle vit le vrai Dieu connu, adoré, aimé et servi par tous les habitants de Châlons!

Memmie reçut sa sœur avec une sainte joie, comme Abraham, quand Sara, sa sœur et son épouse, retourna vers lui, après que l'impie Abimelech eut été forcé de la laisser partir de son palais. Il lui assigna une demeure séparée dans une rue, qui touche à la rue Grande-Etape, qu'on nomma plus tard rue Saint-Lazare, et qui est peu éloignée de l'église Notre-Dame.

On s'arrête encore maintenant tous les ans devant cette maison, quand on fait la procession solennelle des châsses, le mardi de la Pentecôte, et M. le curé de Notre-Dame encense la châsse de sainte Pome.

Cette pieuse vierge, se trouvant ainsi placée au centre de la ville, pouvait plus facilement remplir la mission qui lui était destinée. Memmie lui servit de guide dans la voie de la perfection, et lui fit pratiquer les exercices de la vie contemplative et de la vie active. Tantôt, comme Marie, elle écoutait les paroles de salut, qui coulaient de la bouche du saint pontife, ou la voix de Dieu même dans la méditation; tantôt, comme Marthe, elle recevait les pauvres, qui sont les membres souffrants de Jésus-Christ.

Voilà deux nobles rivaux dans la carrière du bien. Si Memmie était le modèle des hommes, Pome devint le miroir des femmes, et surtout des vierges chrétiennes. Elle seconda son frère d'une manière admirable, par les soins qu'elle donna aux personnes de son sexe et par ses vertus.

Sa modestie était parfaite. Elle avait tellement renoncé aux pompes mondaines que, loin de la prendre pour une personne de noble extraction, on eût cru qu'elle n'était qu'une servante. Elle ne sortait que la tête voilée et le visage couvert. Sa robe était simple et sa démarche pudique. Elle ne cherchait à plaire qu'à son céleste époux; elle lui avait donné son cœur et consacré son corps.

Rien n'est plus difficile à observer que le silence, qui est la garde de la virginité. Pome eut assez de force pour faire un pacte avec sa langue; elle avait réglé les heures où elle devait la tenir enchaînée, à moins que la charité ou une grande nécessité ne la contraignît à parler. Comme elle aimait à demeurer dans la solitude qu'elle s'était faite dans son cœur!

Quand elle était obligée de s'entretenir avec les hommes, sa conversation était extrêmement aimable. Comme la bouche parle de l'abondance du cœur, ses discours ne roulaient que sur les grandeurs de Dieu, sur les charmes de la vertu, sur le bonheur de servir le prochain. Ses paroles, qu'enflammait l'amour divin, paraissaient comme autant de traits brûlants, qui embrasaient ceux qui l'écoutaient. La calomnie, la médisance, le jugement téméraire, la plaisanterie mordante, la réticence plus cruelle encore, ne reposèrent jamais sur ses lèvres.

Son occupation la plus ordinaire était l'hospitalité. Les voyageurs et les pauvres avaient tous place à sa table, trouvaient un lieu de repos dans son logis, et éprouvaient combien sa charité était inépuisable. Elle savait que ce que l'on fait au moindre des disciples de Jésus-Christ, on le fait à lui-même, que l'aumône couvre la multitude des péchés, que toutes nos œuvres de miséricorde sont inscrites dans le grand livre de vie, et que le juge suprême nous en récompensera au centuple. Son affection pour les malheureux était si ardente, que tout son bonheur consistait à les soulager.

Elle pratiquait encore une autre œuvre beaucoup plus pénible à la nature et par là même beaucoup plus agréable à Dieu. De concert avec Memmie elle établit un hôpital, où elle recevait tous les malades. Cet hôpital était dans la première enceinte de Châlons, à l'ouest, à l'endroit où l'on vient de construire le chemin de fer, où l'on a trouvé une statue de sainte Pome ainsi que des médailles de Tibère. Pome soignait les malades de ses propres mains, leur rendait les services les plus rebutants, et se réservait à elle seule le soin de panser les ulcères les plus infects. Comme Dieu prenait plaisir à contempler sa chaste épouse dans ces exercices si humbles, dont une servante n'aurait pas voulu se charger!

C'était un prodige de voir une fille de qualité passer sa vie parmi les pauvres, leur rendre avec affabilité tous les services dont ils avaient besoin, les traiter avec une tendresse de mère, les consoler avec des paroles si touchantes, si affectueuses, qu'elle leur imprimait la patience au fond du cœur. Quel baume divin elle répandait dans l'âme des malades! Elle leur faisait comprendre le grand mystère des afflictions, leur inspirait un courage invincible, et leur faisait même dire avec l'Apôtre des nations : « Je surabonde de joie au milieu de toutes mes tribulations » : *Superabundo gaudio in omni tribulatione mea.*

Dieu honorait souvent sa servante, qui s'humiliait ainsi pour son amour, en guérissant miraculeusement les infirmes qu'elle traitait. La tradition raconte qu'elle ressuscita un ou plusieurs morts. Mais loin de se glorifier de ces œuvres merveilleuses, elle en rapportait tout l'honneur à Dieu. Elle avait un soin extrême de les cacher. Quand on s'en apercevait, elle ne manquait pas de dire que Dieu donnait sa bénédiction aux remèdes qu'elle faisait prendre aux malades, à cause de leur foi.

C'est dans ces exercices de la plus héroïque charité qu'elle passa les jours et les nuits, depuis son arrivée à Châlons jusqu'à sa mort. Elle était venue, comme son divin maître, non pour être servie, mais pour servir.

La mémoire des œuvres de charité de cette sainte vierge demeura tellement empreinte dans le cœur des Châlonnais, qu'elle ne s'en est point effacée par la longue suite des siècles. Toute l'antiquité attribue à sainte Pome, sœur de saint Memmie, l'établissement du premier hôpital à Châlons, et l'ancien hôpital a toujours été appelé l'hôpital de sainte Pome.

Ces œuvres de miséricorde envers le prochain ne la rendaient pas moins assidue à remplir ses devoirs envers Dieu; il semblait au contraire qu'elle ne vivait que de prières. Loin que l'amour de Dieu soit incompatible avec l'amour du prochain, joints ensemble, ils se soutiennent l'un et l'autre, s'enflamment et font tout avec une harmonie divine. Pome priait toujours et toujours travaillait. Les exercices du corps n'interrompaient point son oraison, ni son oraison les œuvres de charité; parce qu'elle faisait l'un et l'autre par le même désir de plaire à son Dieu. Quand elle priait, elle parlait à Dieu. Soignait-elle les malades? C'était les membres souffrants de Jésus-Christ qu'elle soulageait. Ainsi priant et travaillant, elle était toujours unie à Dieu. Voilà la véritable piété, qui sait concilier ses devoirs envers Dieu et ses devoirs envers le prochain.

Pome fit encore quelque chose de plus grand. Elle ne se contenta pas de pratiquer elle-même tant de vertus, elle voulut apprendre à une infinité de jeunes filles à marcher sur ses traces. Elle servit de maîtresse à toutes celles qui fuyaient le monde, qui consacraient à Dieu leur virginité, et qui se dévouaient au soulagement des malheureux. Mais elle se montrait la plus humble de toutes, et les formait à la vertu et aux œuvres de charité plus par ses exemples que par ses paroles.

Nous devons avouer que la plupart des actions de cette sainte vierge ne sont connues que de Dieu seul, qui tient compte même d'un verre d'eau froide qu'on donne à un pauvre en son nom. Les malheurs des temps nous ont ravi l'histoire de sa vie, de ses bonnes œuvres, de ses miracles et de sa mort précieuse devant Dieu.

Pome, qu'on doit regarder comme la reine des vierges de Châlons, continua pendant trente ans ses pieux exercices. Memmie l'assista en ses derniers moments, aida son âme à voler dans le sein de Dieu et rendit à son corps les honneurs funèbres. Il déposa sa dépouille mortelle dans un tom-

beau qu'il fit creuser dans sa solitude de Buxerre. C'est là qu'il reposera bientôt lui-même. Plus tard leurs ossements seront placés dans la même châsse, de sorte que ceux que la nature avait unis pendant leur vie le seront davantage encore après leur mort.

Pome passa de cette vie terrestre à la gloire céleste le 27 juin, jour auquel on célébrait annuellement sa fête, qui fut ordonnée par saint Alpin, lorsqu'il la canonisa en érigeant un autel et un oratoire sur son tombeau. Aujourd'hui on l'honore le 8 août.

Comme cette sainte vierge avait honoré Dieu par les plus hautes vertus, Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, l'honora, pendant sa vie et après sa mort, par le don des miracles.

Le Père Rapine, qui nous a donné la plupart de ces détails, vit, en 1624, les précieux ossements de sainte Pome, qui étaient dans une châsse d'argent doré. Or, ces ossements se faisaient reconnaître entre tous les autres des corps saints, qui furent alors examinés, par une vive couleur d'or, qui sont un témoignage de l'or vif de sa virginité et de sa charité tant envers Dieu qu'envers le prochain, dont cette heureuse vierge fut embrasée pendant sa vie. Ce ne peut être que par un miracle particulier qu'ils restent si solides et si vivement colorés. Par là cette sainte fait comprendre que sa puissance est toujours grande auprès de Dieu, en faveur de ceux qui l'invoquent.

Depuis la révolution de 93, les reliques de sainte Pome sont renfermées séparément dans une châsse en bois peint.

Extrait des *Beautés de l'histoire de la Champagne*, par l'abbé Boitel.

SAINT CYRIAQUE, DIACRE, ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS A ROME.

303. — Pape : Saint Marcellin. — Empereurs romains : Dioclétien et Maximien.

Confitebor tibi, Domine Deus meus, in toto corde meo, et glorificabo nomen tuum in æternum.
Seigneur mon Dieu, je vous louerai de tout mon cœur, je glorifierai votre nom à jamais.
Psal. LXXXV, 11.

Lorsque l'empereur Dioclétien eut associé Maximien Hercule à l'empire, ce dernier, pour plaire à son bienfaiteur, entreprit de lui bâtir un beau palais avec des bains magnifiques. Il résolut de faire travailler à cette construction tous les chrétiens. L'on y vit donc bientôt travailler comme esclaves des hommes du plus haut rang, des personnes faibles et délicates, des vieillards consumés d'années, des ecclésiastiques et des prêtres ; de même qu'au temps de Pharaon, les enfants d'Israël étaient contraints de travailler aux ouvrages publics d'Egypte. Les uns creusaient des fondations, d'autres portaient du sable et des pierres, ceux-ci faisaient du mortier et ceux-là servaient de manœuvres aux maçons, sans que, malgré l'ardeur du soleil, la faiblesse de leur âge ou de leur complexion, on leur donnât aucun

soulagement. On voyait bien à la manière dont les persécuteurs les nourrissaient, que leur dessein était de s'en défaire. Ce palais, appelé les Thermes, fruit des sueurs de ces glorieux confesseurs, a depuis été changé en une église sous le nom de Notre-Dame des Anges.

Cependant Thrason, seigneur romain, à qui Dieu avait donné de grands biens, apprenant les cruautés qu'on exerçait contre les Saints et la disette de toutes choses où ils étaient, leur envoyait de temps en temps de quoi se soulager dans leur misère ; il se servait pour cela de saint Sisinie, de saint Cyriaque, de saint Large et de saint Smaragde, qui leur portaient des aumônes au risque de la vie, et se servaient aussi de cette occasion pour les animer à la persévérance et les fortifier contre les découragements de la nature et les tentations du démon. Le Pape qui, selon Baronius, était saint Marcellin, bien que les Actes disent saint Marcel, étant informé de ce qui se passait, reconnut le mérite des deux premiers en les élevant à l'ordre de diacre. Peu de temps après, ils furent tous quatre surpris comme ils portaient sur leurs épaules des vivres aux bienheureux confesseurs, et on les condamna eux-mêmes à travailler aux Thermes avec ceux qu'ils avaient prétendu soulager. Ces excellents chrétiens n'en eurent aucune douleur; ils prirent volontiers la hotte pour porter du sable, ils traînèrent avec joie le chariot pour charrier des pierres, et leur zèle était si grand, que, ne se contentant pas de leur tâche, s'ils voyaient un autre chrétien accablé sous la pesanteur de son fardeau, ils couraient pour l'aider et faisaient une partie de son ouvrage. C'est ce qu'ils firent à l'égard d'un vieillard nommé Saturnin, qui succombait sous le faix des travaux qu'on lui ordonnait. Les officiers, qui présidaient à la construction, admirant cette action et voyant que ces Saints dans leurs plus grands accablements ne laissaient pas de chanter avec allégresse des cantiques et des hymnes en l'honneur de Dieu, en donnèrent avis à Maximien. Mais ce prince barbare, bien loin d'être touché de quelque compassion pour eux, commanda qu'on les mît dans un cachot et qu'on fît au plus tôt leur procès. Ce n'est pas ici le lieu de parler de saint Sisinie, qui fut bientôt après décapité avec le vieillard Saturnin, qu'il avait soulagé dans la rigueur du travail de ce superbe édifice.

Pour saint Cyriaque, il demeura plus longtemps en prison : il y guérit des aveugles et plusieurs autres malades qui eurent recours à lui pour obtenir la santé par ses prières. Cependant Dieu, voulant le glorifier sur la terre avant de le consacrer par le glaive du martyre, permit qu'Artémie, fille de l'empereur Dioclétien, fût saisie par un démon furieux qui la tourmentait très-cruellement. Jetant de grands cris, elle dit qu'elle ne pouvait être délivrée que par le moyen de Cyriaque, diacre de l'Eglise chrétienne. Dioclétien, qui l'aimait tendrement, oublia alors sa férocité naturelle et sa rage contre les chrétiens, et envoya tirer saint Cyriaque de prison, avec Large et Smaragde, ses compagnons, qui étaient enfermés avec lui. Etant venu vers la princesse, il commanda au démon de sortir de son corps. Il en sortit, et Artémie crut en la très-sainte Trinité, suivant les pieuses exhortations de sainte Sérène, sa mère, qui était une fidèle disciple de Jésus-Christ. Dioclétien, pour témoigner sa reconnaissance à saint Cyriaque, lui donna une maison dans Rome, où il lui permit de demeurer en toute sûreté.

Quelque temps après, la fille du roi de Perse, nommée Jobie, étant aussi possédée par un démon, s'écria comme Artémie qu'elle ne pouvait être délivrée par d'autre que par le diacre Cyriaque qui était à Rome. Ce roi envoya un ambassadeur à Rome au même Dioclétien, pour le prier de lui envoyer Cyriaque. Dioclétien pria sa femme Sérène de persuader au diacre

de faire ce voyage. Cyriaque l'entreprit joyeusement avec Large et Smaragde, ses bienheureux compagnons. Il fit une partie du chemin par mer, le reste à pied et le bâton à la main, chantant continuellement les louanges de Dieu, et implorant son secours et sa bénédiction. Lorsqu'il fut arrivé, le roi se jeta à ses pieds et le supplia d'avoir pitié de sa fille. Cyriaque lui promit de la délivrer; et, en effet, ayant conjuré le démon par le nom redoutable de Jésus-Christ, il le força de sortir de son corps et de la laisser en liberté; ce qui fut cause de sa conversion, de celle du roi, son père, et de quatre cents infidèles, qui reçurent le baptême des mains du bienheureux Diacre. Ce prince voulut reconnaître un si grand bienfait par de riches présents; mais nul de ces trois Saints ne voulut rien accepter, et ils lui dirent que c'était une maxime des chrétiens de donner gratuitement ce qu'ils avaient reçu gratuitement, et de ne point vendre les dons de Dieu. Leur dépense était aussi très-minime, puisqu'ils ne mangeaient que du pain et ne buvaient que de l'eau.

Quarante-cinq jours après, ils se rembarquèrent et revinrent à Rome, avec des lettres de remercîment que le Persan écrivait à l'empereur. L'empereur les laissa encore vivre en paix. Mais lorsqu'il fut sorti de Rome, pour visiter les provinces de son empire, Maximien, n'oubliant point qu'ils avaient secouru les chrétiens lors de la construction des Thermes, les fit de nouveau arrêter prisonniers. Carpase, vicaire de Rome, fut chargé de les examiner, de les porter à l'adoration des dieux, et, en cas de refus, de terminer leur procès et de les faire mourir. Jamais refus ne fut plus constant et plus généreux. Ils protestèrent tous trois qu'ils ne connaissaient point d'autre divinité que celle de Jésus-Christ, et qu'ils mourraient pour une confession si sainte et si glorieuse. Carpase commanda aux bourreaux de jeter de la poix fondue et bouillante sur la tête de Cyriaque. Le Saint souffrit ce tourment avec une patience héroïque : il fut aussi étendu sur le chevalet et rompu de coups de bâton; au milieu de ces supplices, il disait : « Gloire à vous, Jésus, mon souverain Seigneur; ayez pitié de moi, qui ne suis qu'un pécheur très-indigne ». Enfin, par un ordre de Maximien il fut décapité avec ses mêmes compagnons Large et Smaragde, et vingt autres confesseurs qui devinrent par ce supplice de très-illustres Martyrs. Cette exécution fut faite hors des murs de la ville, sur la voie Salaria, en un lieu nommé les Thermes de Salluste. Les saints corps furent transférés par saint Marcellin, pape, dans le champ de Lucine sur la voie d'Ostie : ce qui arriva le 8 août; aussi la fête de nos trois saints se fait en ce jour.

Le martyrologe romain en fait une très-honorable mémoire, et remarque que leurs corps ont, depuis, été transférés dans la ville et déposés avec honneur dans la diaconie de la bienheureuse Vierge Marie, *in via Lata*.

En 1049, le pape Léon IX accorda le bras de saint Cyriaque à l'abbaye d'Altorf en Alsace. C'est de là que cette abbaye porte dans les anciens titres le nom de Saint-Cyriaque. On honore encore aujourd'hui le bras du saint martyr dans l'église abbatiale.

Acta Sanctorum et Godescard.

SAINT TERNAT, SAINT GERVAIS ET SAINT GÉDÉON,

ARCHEVÊQUES DE BESANÇON.

680, 685, 797. — Papes : Agathon; saint Léon III. — Rois de France : Thierry III; Charlemagne.

Multis virtutibus debet splendere vita pontificis.
La vie d'un pontife doit resplendir de l'éclat de toutes les vertus. *Saint Antonin.*

Bien que l'histoire ne nous ait transmis que fort peu de détails sur la vie de ces Pontifes de l'Eglise métropolitaine de Besançon, la popularité dont ils jouissent parmi les fidèles de la Franche-Comté nous fait un devoir de consacrer quelques lignes à leur louange.

A défaut de panégyriste, les œuvres de saint Ternat parleront pour lui. La ville de Besançon était déjà riche en monuments religieux; il l'enrichit encore d'une nouvelle église, qu'il fit bâtir sur le terrain de Chamars, sous le titre de Saint-Marcellin, prêtre, et de Saint-Pierre, exorciste. Cette église, érigée en paroisse, fut placée sous la dépendance de la cathédrale de Saint-Jean l'Evangéliste. Rebâtie au XIe siècle par l'archevêque Hugues II, consacrée alors sous le titre de Saint-Vincent, martyr, et unie à un monastère de Bénédictins, elle est devenue aujourd'hui, sous le titre de Notre-Dame, une des églises paroissiales de Besançon. Les deux saints martyrs Marcellin et Pierre, auxquels saint Ternat voulut la dédier, avaient souffert pour Jésus-Christ pendant la persécution de Dioclétien (304). Leurs corps, jetés par les bourreaux dans une caverne, en furent retirés par une pieuse chrétienne nommée Lucile, et ensevelis honorablement dans le cimetière de Saint-Tiburce, à une lieue de Rome. Le pape Honorius releva le tombeau de ces deux saints martyrs; leur culte devint célèbre à Rome et se répandit bientôt dans l'univers chrétien.

Ce fut pendant son épiscopat que saint Léger fut enfermé au monastère de Luxeuil (673), et massacré ensuite par les ordres du perfide Ebroïn (678). Le roi Thierry III régnait alors sur la Bourgogne. Mais, au milieu de la confusion que les intrigues détestables d'Ebroïn avaient jetée dans les affaires publiques, ce roi faible et malheureux n'avait pas pu établir son autorité d'une manière bien solide. Plusieurs évêques avaient fait défection à son parti. On les accusa d'infidélité, et le roi fit convoquer un synode pour examiner cette affaire, dans son château de Marly-le-Roi, près de Paris (677). Tous les évêques de la Bourgogne et de la Neustrie y furent appelés, et saint Ternat y assista avec quatre autres métropolitains. On y discuta la cause de quelques évêques accusés, et on y déposa Cramlin, évêque d'Embrun, qui avait obtenu son siége par cabale. Les actes de cette assemblée sont arrivés jusqu'à nous et portent la souscription de saint Ternat, évêque de Besançon.

On croit que ce saint prélat mourut vers 680. Les manuscrits de l'abbaye de Saint-Paul attestent qu'il fut inhumé dans l'église de ce monastère. Les plus anciens diptyques de l'église de Besançon lui donnent le titre de Saint.

Gervais avait appris par les exemples domestiques à défendre la vérité avec talent et à pratiquer la vertu avec une grande austérité. Il était le frère de saint Ternat, qui lui conféra les ordres sacrés, et qui l'associa de bonne heure à l'administration de l'Eglise de Besançon. Mais saint Gervais avait plus d'attrait pour les exercices de la piété que pour les œuvres du zèle. Laissant à l'archevêque le gouvernement de son vaste diocèse, il entreprit des voyages de dévotion, et passa une partie de son temps à visiter les sépultures des saints personnages, les lieux témoins de leurs miracles ou les églises élevées en leur honneur. Malgré l'éloignement qu'il témoignait ainsi pour les affaires publiques, il ne put se soustraire aux honneurs auxquels la Providence l'avait destiné. Après la mort de son frère, le clergé et le peuple de Besançon jetèrent les yeux sur lui pour en faire leur premier pasteur. Quelque rassurant que fût ce témoignage, Gervais ne laissa pas d'opposer une longue résistance à des vœux si unanimes. Il demandait comme une grâce de pouvoir conserver jusqu'à la fin les habitudes modestes qu'il avait contractées, et qui lui semblaient incompatibles avec les soins de l'épiscopat. Ses désirs ne furent pas exaucés. Obligé de céder, il monta enfin sur le siége de Besançon, vers l'an 680, et l'occupa pendant cinq ans environ. La pureté de ses mœurs, qui était vraiment angélique, lui valut l'estime universelle. Les chroniques vantent aussi son attachement à la foi et les précautions qu'il prit pour mettre son troupeau à l'abri des erreurs et des nouveautés. Sa mort arriva vers 685. Il voulut reposer auprès de son frère, dans l'église de Saint-Paul, qui était devenue singulièrement chère aux évêques de Besançon, en mémoire de saint Donat, son fondateur. Nous n'avons pas conservé de reliques de saint Gervais, mais tous les monuments de l'histoire de la Franche-Comté s'accordent à lui donner la qualité de saint. Cet honneur, que l'admiration des hommes lui décerna à cause des vertus publiques qu'il avait pratiquées, n'était qu'une pâle image des joies célestes dont Dieu le combla en récompense des œuvres et des vertus, mille fois plus méritoires encore, qu'il avait connues dans le secret.

La mort d'Hervé ayant fait vaquer le siége de Besançon, Gédéon fut élu pour le remplacer (790). Il était, comme ses prédécesseurs, d'une haute naissance, et la modestie de ses manières, bien loin de faire oublier sa noblesse, en relevait encore le mérite. Dans les commencements de son épiscopat, il eut un différend avec saint Ribert, abbé de Saint-Claude, au sujet du monastère de Lauconne, où reposait le corps de saint Lupicin. Egalement jaloux de posséder un lieu sanctifié par la présence et les miracles d'un grand serviteur de Dieu, les deux prélats réclamèrent chacun de leur côté, et remirent à Charlemagne la décision de cette affaire. Saint Gédéon obtint d'abord gain de cause, mais l'abbé de Saint-Claude renouvela ses réclamations, et le roi, pour juger le différend avec plus de maturité, envoya sur les lieux Dodon, son fils naturel, qui était abbé de Luxeuil, et le comte Adelard, un des seigneurs de sa cour. Les commissaires prononcèrent en faveur de saint Ribert, et Charlemagne donna une charte datée de Reims pour terminer ce différend.

Saint Gédéon eut à réparer des maux sans nombre pendant le cours de son épiscopat. En 778, le feu prit à un monastère de religieuses établi près de l'église de Sainte-Madeleine, se propagea rapidement dans toute l'étendue de la ville, et étendit ses ravages jusqu'à la cathédrale de Saint-Jean. Les guerres entreprises par Charlemagne, en Allemagne et en Italie, contribuèrent encore à dépeupler les deux Bourgognes. Pour comble de malheur, une famine affreuse fit tomber les habitants de Besançon dans la plus

grande pauvreté ; les revenus des églises de Saint-Jean, de Saint-Pierre et de Saint-Paul, ne pouvaient plus suffire à l'entretien de quelques prêtres. Enfin, l'archevêque était lui-même réduit à l'aumône. L'effet de ces grandes calamités se faisait encore sentir sous l'épiscopat de saint Gédéon. Ce prélat pourvut généreusement aux besoins de son peuple, répara les édifices en ruines, augmenta le nombre des prêtres et rendit au culte divin toute sa splendeur. Les conquêtes de Charlemagne avaient servi à rétablir la paix ; ses bienfaits contribuèrent à faire oublier les malheurs de la guerre. Personne n'était plus favorable que ce grand empereur à l'autorité des évêques.

Outre la Séquanie, qu'il administrait d'une manière immédiate, saint Gédéon étendait aussi, en qualité de métropolitain, sa juridiction sur la Haute-Alsace et sur une partie de la Bourgogne. Mais les légendes nous apprennent qu'il gouvernait bien plus encore par l'autorité de ses vertus que par celle de son siége. Une grande douceur était le trait distinctif de son caractère. Ce fut cette vertu surtout qui, après lui avoir mérité pendant sa vie l'affection de son troupeau, lui valut après sa mort d'être mis au nombre des saints. On pense qu'il mourut vers 797, après sept ans d'épiscopat. Quoique l'Eglise ne lui ait pas décerné les honneurs d'un culte public, il n'en figure pas moins sous le titre de saint dans les annales ecclésiastiques de l'église de Besançon.

Extrait de la *Vie des Saints de Franche-Comté.*

SAINT LIÉBAULT OU LÉOBALD, CONFESSEUR,

FONDATEUR DU MONASTÈRE DE FLEURY OU SAINT-BENOÎT-SUR-LOIRE, AU DIOCÈSE D'ORLÉANS (650).

Saint Liébault *(Leobaldus)* était d'une riche et opulente famille. Les biens de la terre ne furent cependant pas capables de le retenir dans le monde, et il leur dit un généreux adieu pour se retirer au couvent bénédictin de Saint-Aignan d'Orléans. Il ne tarda pas à s'y faire remarquer par son admirable patience, ses rares vertus, et il mérita d'être choisi pour gouverner la communauté.

Cependant Dieu l'appelait à être le père spirituel d'une autre famille religieuse ; il lui inspira le désir de fonder un monastère. Liébault alla donc trouver le roi de France, Clovis II, le priant de lui permettre de construire un monastère sur le territoire de Fleury (Loiret), et lui offrant en échange tous les biens qu'il avait hérités de ses parents. Le roi y consentit, et Liébault commença les travaux, qui, promptement terminés, donnèrent asile à un grand nombre de religieux. Il mit à leur tête l'illustre Mommole, dont nous donnons la vie en ce jour. Liébault, plein de jours et de mérites, alla enfin recevoir l'éternelle récompense, vers l'an 650.

Son chef reposa longtemps dans la châsse de saint Mesmin, au prieuré de ce nom, et Mgr Louis de Lorraine en fit la visite, le 15 avril 1554. Les religieuses de Notre-Dame aux Nonnains de Troyes possédaient un ossement considérable qu'elles avaient enfermé dans un bras d'argent. L'an 1612, on en détacha un fragment qui fut donné à l'église du village de Saint-Liébault (aujourd'hui Estissac). La plus grande partie de ces précieuses reliques a dû être dispersée par la tempête révolutionnaire.

Les Saints de Troyes, par l'abbé Defer.

SAINT MOMMOLE, CONFESSEUR,

SECOND ABBÉ DE FLEURY-SUR-LOIRE, AU DIOCÈSE D'ORLÉANS (677).

Saint Mommole, second abbé de Fleury-sur-Loire (Loiret), est célèbre par ses vertus monastiques, mais surtout par le trésor incomparable qu'il procura à la France ; nous voulons parler du corps de saint Benoît, qui reposait au Mont-Cassin (Terre-de-Labour). Les Lombards, qui ravageaient l'Italie, ayant détruit le monastère du Mont-Cassin, Mommole reçut du ciel l'ordre de faire transporter à Fleury les restes du saint patriarche, exposés aux profanations. Il confia cette affaire à Aigulphe, son disciple, qui fut plus tard abbé de Saint-Honorat de Lérins, dans l'ancien diocèse de Grasse, diocèse actuel de Fréjus. Celui-ci, sous la conduite et avec le secours de Dieu, s'acquitta heureusement de cette mission.

La vie de saint Mommole fut ornée de tous les genres de vertus ; mais rien n'égala sa bonté et sa douceur. Il avoua, à l'article de la mort, que, avec le secours de Dieu, il n'avait jamais été troublé par le moindre mouvement de colère. Pour ajouter de nouveaux fleurons à la couronne qui l'attendait dans le ciel, il vint, quoique chargé d'années, en Aquitaine, dans le dessein, à ce qu'on croit, de raviver l'esprit de régularité dans un monastère qui avait été mis sous la dépendance de l'abbaye de Fleury. Mais il tomba malade à Bordeaux, et mourut dans le monastère de Sainte-Croix, de l'Ordre de Saint-Benoît, où on lui prodigua, comme le voulait la règle de cet Ordre, tous les soins de la plus charitable hospitalité. Les religieux le firent ensevelir pieusement.

Son tombeau devint bientôt le but d'un religieux concours, à cause des miracles qui s'y faisaient. Les énergumènes, les paralytiques, les perclus, les malades de toutes sortes, y obtenaient leur guérison, en priant Dieu par l'intercession de saint Mommole. Il était mort la cinquième année du règne de Clovis II (677), comme l'indique une épitaphe, gravée sur une table de marbre et fixée à la muraille, à côté de son tombeau. Sa fête se célèbre dans le diocèse de Bordeaux, sous le rite double, le 8 août.

On le représente tenant une châsse dans la main. C'est pour rappeler que ce fut lui qui apporta en France les reliques de saint Benoît et de sainte Scholastique.

Propre de Bordeaux.

SAINTE SIGRADE, VEUVE ET RELIGIEUSE,

MÈRE DE SAINT LÉGER, ÉVÊQUE D'AUTUN (680).

Sigrade, mère de saint Léger, illustre évêque d'Autun et martyr, était honorée comme sainte le quatrième jour du mois d'août, dans l'abbaye des religieuses de Notre-Dame de Soissons. Reléguée dans ce monastère par ordre d'Ebroïn, qui persécutait toute cette noble famille, elle avait vu ses biens confisqués, l'un de ses fils, le comte Guérin ou Guarin *(Gerinus)*, lapidé, et saint Léger soumis aux plus cruelles tortures, en attendant la consommation de son martyre. Adorant dans l'excès du malheur Celui qui l'éprouvait pour la purifier, elle embrassa la vie religieuse à Notre-Dame de Soissons, avec une ferveur qui lui laissa moins sentir ses disgrâces que celles de ses enfants.

Pour la consoler, saint Léger lui adressa, du monastère de Fescamp, une lettre qui est venue jusqu'à nous. C'est un monument précieux de son éloquence et de sa haute piété. Après lui avoir montré les avantages des souffrances par l'autorité des saintes Ecritures, il lui parle de ceux de la vie religieuse. « Nulle langue », lui dit-il, « ne peut exprimer la joie que vous devez ressentir dans le Seigneur. Vous avez quitté ce qu'il fallait abandonner. Le Seigneur a exaucé vos prières, il a vu les larmes que vous avez répandues en sa présence. Il vous a retranché ce qui paraissait vous retarder dans la voie du salut, afin que, dégagée des liens qui vous attachaient au monde, vous viviez désormais à Dieu, en goûtant combien le Christ est doux. C'est lui qui est notre Dieu, notre Roi, notre Rédempteur ! C'est lui qui est la voie, la vérité et la vie !... O heureuse mort qui donne

la vie ! Heureuse perte des biens, qui mérite les richesses éternelles ! Heureuse tristesse, qui procure la joie des anges ! Vous avez déjà éprouvé les miséricordes du Seigneur, il vous a inspiré le mépris du monde pour vous faire pratiquer les observances d'une sainte règle. Il a délivré vos enfants des misères du siècle, et leur a donné l'espérance d'une vie éternelle ; au lieu que vous auriez dû les pleurer comme morts, si, en mourant, vous les eussiez laissés sur la terre ».

Le reste de la lettre de saint Léger est plein des plus beaux traits de fermeté dans l'affliction, d'amour pour les ennemis, et de détachement des choses créées.

Nous ignorons l'époque de la mort de sainte Sigrade. On conservait ses reliques avec celles de saint Guérin, son fils, à Notre-Dame de Soissons. Un oratoire, situé dans une vallée du Morvan, est dédié à sainte Sigrade.

Extrait du *Légendaire d'Autun*.

IXe JOUR D'AOUT

MARTYROLOGE ROMAIN.

La Vigile de saint Laurent, martyr. — A Rome, saint ROMAIN, soldat, qui, touché de la fermeté de saint Laurent à confesser la foi, lui demanda le Baptême : aussitôt, présenté au juge, il fut meurtri à coups de bâton, et ensuite décapité. 258. — En Toscane, la naissance au ciel des saints martyrs Secondin ou Secondien, Marcellien et Vérien, qui, au temps de l'empereur Dèce, par ordre du consulaire Promote, furent meurtris, étendus sur le chevalet, déchirés avec des ongles de fer, et brûlés aux flancs. Enfin, en perdant la tête, ils obtinrent la palme du martyre. 261. — A Vérone, les saints martyrs Firme et Rustique, au temps de l'empereur Maximien [1]. — En Afrique, la mémoire de plusieurs saints Martyrs, qui, durant la persécution de Valérien, encouragés par les exhortations de saint Numidique, gagnèrent la couronne du ciel par le feu, où ils furent consumés ; pour saint Numidique, quoiqu'il eût été jeté avec les autres dans le brasier, et qu'on l'eût ensuite accablé de pierres, ayant néanmoins été tiré de dessous ce monceau par sa fille, il fut trouvé avec encore un peu de vie. On eut soin de le panser, et, après sa guérison, il mérita par sa vertu d'être fait prêtre de l'Eglise de Carthage par saint Cyprien. IIIe s. — A Constantinople, les saints martyrs Julien, Marcien et huit autres, qui, pour avoir élevé une image du Sauveur sur la porte d'airain, furent décapités après plusieurs tourments, par l'ordre de l'empereur Léon [2]. 730. — A Châlons-sur-Marne, saint DOMITIEN, évêque et confesseur. Xe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Limoges, saint Martin de Brive-la-Gaillarde *(Briva Curetia)*, au diocèse de Tulle, martyr. Il naquit en Espagne vers la fin du IVe siècle de parents très-distingués par leur extraction, mais idolâtres. Il fut baptisé dès sa tendre enfance, passa en Italie et de là dans les Gaules, et séjourna un temps assez considérable dans le Périgord. A Brive, il entra dans le temple des faux dieux, au moment où les idolâtres leur offraient quelqu'un de leurs abominables sacrifices, et ren-

1. Ils étaient tous deux natifs de Bergame (Lombardie) et proches parents : ils furent décapités hors de la ville. Leurs corps, que l'on avait exposés aux bêtes, furent emportés par des marchands sur leurs navires dans une ville voisine de Carthage où ils furent enterrés. Depuis, un démoniaque de Capri (village d'une île de la Méditerranée) ayant été amené et délivré à son sépulcre, son père emporta les saintes reliques à Capri, d'où Marie de Vérone, dite *la Consolatrice*, les racheta au poids de l'or et les porta à Vérone. A leur arrivée, Dieu envoya une pluie abondante sur la terre devenue stérile à cause d'une grande sécheresse qui durait depuis sept ans. — Ribadeneira.

2. Les huit compagnons sont, d'après les Bollandistes : Saint Grégoire, *le Spathaire* (ou le fabricant de *spats*, espèce de glaives) ; saint Jean, saint Jacques, saint Alexis, saint Démètre, saint Léonce, saint Phoce, saint Pierre.

versa les autels des sacrificateurs. La foule se rua sur lui et l'accabla de pierres : un furieux, se détachant de la troupe, lui trancha la tête d'un coup de cimeterre. Il fut enterré à Brive et une belle église s'éleva bientôt sur son tombeau : on conserve avec grand soin dans cette église les reliques de saint Martin : elles sont renfermées dans un buste fort bien fait et qui représente un jeune homme d'environ vingt-cinq ans. Vers 407. — A Rouen, saint MAURILLE, archevêque de ce siége et confesseur. 1067. — A Metz, saint AUTEUR *(Adinctor)*, treizième évêque de ce siége et confesseur. ve s. — A Tours, saint Euphrone, archevêque de ce siége et confesseur, dont nous avons donné la vie au 4 août. 573. — A Soissons, saint BANDRY, évêque de ce siége et confesseur. 566. — A Saint-Bertrand de Comminges *(Lugdunum Convenarum,* Haute-Garonne), au diocèse actuel de Toulouse, saint Affrique *(Africanus)*, quatrième évêque connu de cet ancien siége et confesseur. Nous avons donné sa vie au 28 avril, jour où il est honoré à Rodez. 540. — A Marseille, saint SÉRÉNUS ou SÉRÈNE, évêque de ce siége et confesseur. 604. — A Troyes, mémoire de la translation d'une parcelle de la couronne de Jésus-Christ, qui fut donnée à cette ville, en 1239, et qui, sauvée des mains des sacrilèges en 1794, se trouve aujourd'hui dans la cathédrale. — A Avignon, saint AUSPICE, premier évêque de l'ancien siége d'Apt *(Apta Julia*, Vaucluse) et martyr Son décès est marqué au martyrologe de France du 2 août Ier s. — Au diocèse de Coutances, saint Spire ou Exupere, dont nous avons donné la vie au 1er août. 140. — Au diocèse d'Arras, saint Victrice, archevêque de Rouen et confesseur, dont nous avons donné la vie au 7 août. 407. — Aux diocèses de Cologne, Lyon, Marseille, Meaux, Metz, Reims, Versailles et Viviers, mémoire de la Vigile de saint Laurent, diacre et martyr, et de saint Romain, martyr, cités au martyrologe romain de ce jour. — Aux diocèses d'Ajaccio et de Reims, saint Emygde, évêque et martyr, dont nous avons donné la vie au 5 août. 304 — A Cologne, sainte Marguerite, vierge et martyre, dont nous avons donné la vie au 20 juillet 275. — Au diocèse de Viviers, saint Venance, évêque et confesseur, dont nous avons donné la vie au 5 août. 544. — Au diocèse de Versailles, saint Yon, prêtre et martyr, déjà nommé au martyrologe de France du 5 août, et cité au romain du 22 septembre. — A Lyon, la Vigile de sainte Blandine, vierge et martyre, dont nous avons donné la vie au 2 juin. 177. — Au diocèse de Mayence, sainte Affre et ses compagnons, martyrs, dont nous avons parlé au 5 août. — Dans les solitudes du Passais (Orne), au diocèse primitif du Mans, saint ERNÉE et ses compagnons ALNÉE, BOHAMAD, AUVIEU, FRONT, GAULT ou GAL et BRICE, solitaires. VIe s. — Au diocèse du Mans, saint DÉMÉTRIUS, confesseur, compagnon de saint Martin, évêque de Tours. Epoque incertaine. — En Franche-Comté, les saints Amour et Viateur, martyrs, que l'on croit avoir été officiers de la fameuse légion Thébéenne, mais dont la vie est fort peu connue. La petite ville de Saint-Amour (Jura) se glorifie d'avoir possédé des reliques de ces saints Martyrs.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — La Vigile de saint Laurent, martyr. — Saint Etienne, abbé, et les religieux ses compagnons, martyrs, dont il est fait mention le 6 août.

Martyrologe des Cisterciens. — La Vigile de saint Laurent, martyr. — Les saints martyrs Cyriaque, diacre, Large et Smaragde, avec vingt autres, dont la fête se célèbre la veille de ce jour. 303.

Martyrologe des Frères Prêcheurs. — A Florence, le bienheureux Jean de Salerne, confesseur, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui reçut l'habit des mains de saint Dominique, imita ses vertus, et, envoyé en Etrurie pour y répandre notre Ordre, combattit beaucoup pour la foi, à Florence, surtout contre l'hérésie des Patarins [1]. 1242.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — La Vigile de saint Laurent, martyr. — Le même jour, saint Vincent de Paul, qui s'endormit dans le Seigneur le 27 septembre, mais dont on fait la fête le 19 juillet. 1660.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — La Vigile de saint Laurent, martyr. — Saint Vincent de Paul, confesseur, dont la mémoire se célèbre le 19 juillet. 1660.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — La Vigile

1. Jean naquit à Salerne en 1192, se trouva à Bologne pour ses études pendant le séjour que saint Dominique fit dans cette ville et lui demanda l'habit de son Institut : ce qui lui fut accordé. Il retourna ensuite dans le monde; mais plus tard il rentra en religion et se fit remarquer par sa régularité et sa ferveur. Saint Dominique le chargea de répandre son Ordre à Florence; les chefs de cette république donnèrent à cet effet à Jean et à ses compagnons l'église de Saint-Pancrace, puis celle de Saint-Paul, et enfin Sainte-Marie la Neuve ou Notre-Dame des Vignes qui appartient actuellement encore aux Dominicains. Sous sa sage direction, le monastère de Jean devint fort célèbre Sur la fin de ses jours, il eut à combattre l'hérésie des *Patarins* (sectaires vaudois qui prétendaient que la prière du *Pater* suffit pour toute oraison, et enseignaient que l'homme et le monde étaient l'œuvre du démon). Le bienheureux Jean s'endormit dans le Seigneur à cinquante-deux ans, en 1242 : il se fit des miracles à son tombeau. Ses reliques, conservées dans l'église de Sainte-Marie la Neuve, furent placées (1571) dans un monument en marbre élevé en son honneur. Son culte a été approuvé par le pape Pie VI (2 avril 1783).

de saint Laurent, martyr. — Saint Gaétan de Thiène, dont la naissance au ciel se célèbre le 7 de ce mois. 1547.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — La Vigile de saint Laurent, martyr. — A Ascoli, dans la Marche d'Ancône, saint Emygde, évêque et martyr, qui, sacré évêque par le pape saint Marcel et envoyé dans ce pays pour prêcher l'Evangile, reçut, en confessant Jésus-Christ, la couronne du martyre sous l'empereur Dioclétien. Sa fête se célèbre le 5 de ce mois, mais on l'honore aujourd'hui dans notre Ordre. 304.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Paderborn, en Westphalie, le bienheureux Hathumar, appelé aussi Hadumar et Harimar, premier évêque de ce siége et confesseur. Il fut du nombre des douze enfants des premières familles que les Saxons, soumis par Charlemagne, livrèrent à leur vainqueur. Instruit de bonne heure dans les sciences et la piété par les soins de ce grand conquérant, il mérita bientôt d'être ordonné prêtre, puis d'occuper le siége épiscopal de Paderborn. Il affermit son troupeau dans la connaissance du Christianisme, extirpa la superstition païenne, bâtit des églises et y mit des prêtres propres à consolider la foi dans le cœur des fidèles. 815 ou 816. — En Orient, les saints martyrs Crescentien, Large, Tibère, Amie, Tibérien, Théodote, Nomédien, Laudaque, Julien, Polycarpe, Prime, Xiste, Agatope, Félicissime, Carpofore, Zémaragde, et vingt et un autres, cités par saint Jérôme. — A Alexandrie, les saints martyrs Onion, Tiburtin, Valérien, Denys, Félix, Euticien, Gage, Melciade, Etienne, Urbain, Lucius, Mamore, Sastire, Mimide, Ladique, Julien, Polycarpe, Magne et Silvain, cités par le même. — Chez les Grecs, saint Antonin, martyr. Natif d'Alexandrie, il eut le bonheur de recevoir le Baptême. C'en fut assez pour que les idolâtres s'emparassent de lui et l'obligeassent à sacrifier aux idoles. Antonin refusa généreusement. Les païens le suspendirent alors à une croix où on lui fit subir mille outrages : enfin il fut jeté dans un bûcher où il expira dans les flammes. — A Constantinople, saint Samuel, prêtre de l'Eglise d'Edesse et confesseur. Gennade (prêtre de Marseille et historien, 495) dit qu'il composa des écrits pour renverser la doctrine des ennemis de l'Eglise, particulièrement des Nestoriens, des Eutychiens et des Timothéens. Il mourut à Constantinople, où il fut enseveli. v^e^ ou vi^e^ s. — Dans la Calabre, province d'Italie, les saints Fauques *(Falcus)* et Nicolas, ermites. xive s. — A Venise, les bienheureux Jean Plébain et Léon Bembo, dont les corps furent retrouvés (1503) dans l'église Saint-Laurent de cette ville. 1348. — En Italie, le bienheureux Jean de Fermo, confesseur, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Il habita longtemps les solitudes du Mont-Alverne, dans les Apennins : aussi l'appelle-t-on quelquefois Jean du Mont-Alverne [1]. 1312.

SAINT ROMAIN, SOLDAT, MARTYR A ROME

258. — Pape : Sixte II. — Empereurs romains : Valérien et Gallien.

> La foi et le baptême sont deux moyens de salut inséparables l'un et l'autre.
> *Saint Augustin.*

Romain était soldat de la garde de l'empereur Valérien, et, en cette qualité, il fut obligé d'assister aux interrogations et aux différents supplices de saint Laurent. Il remarqua donc la constance et la joie avec lesquelles il endurait tous les tourments que la cruauté de l'empereur faisait exercer sur son corps, et il ne pouvait assez admirer qu'un homme composé de chair et d'os comme lui, pût être rompu avec des cordes plombées, et déchiré avec des scorpions sans ouvrir la bouche pour se plaindre. Comme il était dans cet étonnement qui le disposait insensiblement à la foi, il aperçut, devant le bienheureux archidiacre, un jeune homme d'une grâce et

1. Voir sa biographie détaillée dans notre *Palmier Séraphique*, au 9 août.

d'une beauté incomparables, qui, un mouchoir à la main, essuyait la sueur qui coulait de son visage et le sang qui coulait de ses plaies. Un spectacle si merveilleux augmenta l'admiration de Romain. Il reconnut par là que la religion de Laurent était la seule véritable, et que les chrétiens, pour un moment de peines et d'afflictions en cette vie, se procuraient une éternité de bonheur en l'autre. Etant donc éclairé de cette lumière, il s'approcha du saint Martyr, et, lui déclarant ce qu'il voyait, il le supplia de ne le point abandonner, mais d'avoir la bonté de le recevoir au nombre des fidèles. Laurent n'était point en état de lui conférer le Baptême, ayant les pieds et les mains liés, et tout le corps étendu sur le chevalet. Mais Dieu changea aussitôt son état : car, l'empereur se voyant vaincu par sa constance, le fit détacher du poteau où il était lié, et ramener en prison. Alors Romain, qui brûlait du désir de se voir chrétien, l'alla trouver, et, lui présentant une aiguière pleine d'eau, il le supplia de ne point différer de lui conférer le sacrement de la régénération. Il se mit donc à genoux, et Laurent ayant bénit l'eau, le baptisa : ce qu'il ne fit pas par immersion, comme on le faisait alors quand la commodité le pouvait permettre, mais par infusion, comme on le fait maintenant, et comme on le faisait dès ce temps dans la nécessité. L'empereur fut bientôt informé de la conversion de Romain, parce qu'en effet le serviteur de Jésus-Christ ne cherchait pas à se cacher, mais voulait que tout le monde sût qu'il était chrétien. Ainsi, il le fit arrêter, et commanda qu'on l'amenât devant son tribunal à coups de bâton.

Le Saint y vint avec plus de constance qu'il n'en avait jamais eu en combattant les ennemis de l'empire : et, sans attendre qu'on l'interrogeât, il s'écria, dès qu'il fut devant le tribunal : « Je suis chrétien ! je suis chrétien ! » Cette confession fut cause de son martyre : car Valérien, sans autre forme de procès, l'envoya décapiter : ce qui fut fait hors la porte Salaria, le neuvième jour d'août de l'année 258, veille du martyre de saint Laurent.

Le corps de saint Romain fut enlevé la nuit par un saint prêtre nommé Justin, et enterré au champ Véran, dans une cave. Ses reliques furent depuis transférées à Lucques, et elles s'y gardent sous le grand autel de l'église de son nom. Il est particulièrement honoré dans quelques églises de France, comme à la Ferté-Gaucher, en Brie, dont il est le patron.

On le voit çà et là dans des verrières consacrées à la légende du saint diacre Laurent. Le soldat s'approche de lui en présentant un vase d'eau pour recevoir immédiatement le baptême, pendant que saint Laurent est en proie aux bourreaux.

Cf. *Acta Sanctorum.*

SAINT BANDRY [1], ÉVÊQUE DE SOISSONS

566. — Pape : Jean III. — Roi de France : Chilpéric Ier.

Gravis semper est pravis moribus vita bonorum.
La vie des bons est toujours à charge à ceux dont les mœurs sont corrompues.
S. Greg. Mag., *lib.* I *Dialogi.*

Après saint Loup, treizième évêque de Soissons, mort en 533, le siége épiscopal resta quelque temps vacant. Ce ne fut qu'en 540 que Bandry (*Bandaridus*, *Bandared*, *Banderik*) d'une famille germaine ou franque, fut élu pour lui succéder, par le vœu unanime du clergé et du peuple. Il avait passé pieusement sa jeunesse dans l'école cléricale de Bazoches, fondée par saint Loup, et il s'y était distingué par ses progrès dans les sciences et dans la vertu. C'était, suivant l'auteur de sa vie, un homme habile et plein de mérite, *homo industrius et eximiis meritis egregius*. Le roi Clotaire Ier (511-561), n'hésita pas à confirmer son élection. Bandry donna à tous l'exemple d'une vie édifiante, passée tout entière dans la prière, les veilles et les jeûnes. Il se plaisait beaucoup dans la retraite ou au milieu de ses clercs, s'acquittait avec zèle de toutes les fonctions épiscopales, se regardait comme le père des pauvres et leur distribuait la plus grande partie de ses revenus. Il instruisait son peuple des vérités de la foi et des préceptes de la morale chrétienne ; il prêchait avec véhémence contre tous les vices, surtout contre l'orgueil, le faste, la cupidité, l'avarice, le libertinage et l'impureté. La vie de la cour laissait beaucoup à désirer sous le rapport des mœurs ; les courtisans se crurent attaqués dans ses discours et résolurent sa perte. Ils allèrent trouver le roi et lui dirent que, jusque-là, les évêques lui avaient toujours fait des présents ; que Bandry était le seul qui s'en exemptât. Clotaire les chargea de rappeler l'évêque à son devoir et d'exiger de lui les présents d'usage. Bandry, qui se dépouillait de tout pour soulager la misère de ses ouailles, ne possédait rien qui fût digne d'être offert au prince ; cependant son refus fut attribué à la mauvaise volonté et à son mépris pour la majesté royale. Ces émissaires haineux dirent à Clotaire : « Nous sommes allés chez l'évêque Bandry, nous n'avons trouvé que démence dans ses paroles ; il ne sait pas administrer les biens de son évêché et il les dissipe ; il a fait le serment de ne pas fréquenter ton palais et de ne rendre aucun honneur ni à toi ni aux gens de ta cour. Si tu ne te venges pas de cet affront, bientôt tu ne seras plus maître dans ton royaume ».

Clotaire condamna aussitôt l'évêque à l'exil, sans qu'il ait convoqué un synode pour examiner sa cause. Bandry, chassé de la demeure épiscopale, gagna le bord de la mer vers l'ouest, et là, ayant trouvé un vaisseau prêt à faire voile pour la terre des Anglo-Saxons, il y monta, après avoir inscrit sur un rocher du rivage l'année, le jour et l'heure de son départ.

Etant débarqué, il erra d'abord à l'aventure, puis il se présenta à la porte d'une abbaye et demanda à y être admis comme religieux, sans faire connaître la dignité dont il était revêtu. On lui donna l'office de jardinier,

1. *Alias :* Bandared, Banderik, *Bandaridus*.

et, pendant sept années, il s'acquitta avec zèle et intelligence de ces pénibles fonctions. Dieu le récompensa en lui accordant le don des miracles. Il guérissait les malades soit en leur imposant les mains, soit en leur faisant prendre une boisson qu'il avait composée.

Cependant le diocèse de Soissons était en proie à toutes sortes de calamités. La famine et une maladie épidémique, *lues forte inguinaria*, décimaient ces malheureuses populations qui regardaient ces fléaux comme une punition de l'injuste exil de leur évêque. Clotaire, ému de leurs clameurs et de leurs supplications, révoqua sa sentence.

Longtemps on chercha en vain le lieu de la retraite de Bandry. Enfin les émissaires ayant découvert par hasard l'inscription écrite sur le rocher, se rendirent en Angleterre.

Un jour qu'ils étaient entrés dans un monastère pour prier Dieu de favoriser leurs recherches, ils entendirent un des frères qui appelait Bandry. Surpris d'entendre prononcer un nom qui leur était connu, ils se retournèrent pour voir quel serait le moine qui répondrait à l'appel, et reconnaissant leur évêque, ils se jetèrent à ses genoux, le conjurant avec larmes de revenir avec eux à Soissons. « Ce que vous demandez, mes enfants, est impossible ! Irai-je quitter le père que Dieu m'a donné et qui a daigné m'accueillir, moi étranger et voyageur errant, pour retourner vers ceux qui m'ont chassé *comme un chien enragé ?* Je ne m'appartiens plus, j'ai voué obéissance à l'abbé de cette sainte maison ».

On court aussitôt instruire l'abbé de ce qui se passe ; et Bandry, délié de ses engagements par son supérieur, quitte le monastère. Tous les moines l'accompagnent jusqu'au rivage, où il s'embarque pour retourner dans son diocèse (554).

Avertis de son prochain retour, les habitants de Soissons se portent en foule à sa rencontre. Arrivée dans la forêt de Retz, à un lieu nommé Aisdin, Auditin ou Audin *(Aidisius, Aiditius)*, près de la chaussée qui va de Paris à Soissons, à six milles ou trois lieues de cette dernière ville, la multitude se trouva en proie à une soif ardente, causée par la fatigue et par une chaleur excessive *(locus in silva Rhetia positus inter Vauldrenum et capellam Metairicam)*. Le Saint est touché de compassion ; il enfonce son bâton dans la terre, et implore le secours du ciel en faisant le signe de la croix. Aussitôt une source abondante jaillit du sol desséché et le peuple se désaltère, en poussant des cris de joie et de reconnaissance. Cette fontaine miraculeuse subsiste encore et est connue sous le nom de fontaine ou chapelle de Mantard *(Metairicam)* ou Demantard ; il ne faut pas la confondre avec la fontaine de Saint-Blaise qui se trouve au village d'Arthèse, aujourd'hui appelé Saint-Bandry. La fontaine Mantard devint un but de pèlerinage. Tous les ans le curé ou prieur du village d'Arthèse (appelé aujourd'hui Saint-Bandry) venait le lendemain de la Pentecôte, avec toutes ses ouailles, en pèlerinage à la chapelle Mantard ou Demantard, éloignée d'Arthèse de deux lieues. On y célébrait la messe et on adressait au saint évêque de Soissons de solennelles supplications. (Tout récemment le président de la société archéologique de Soissons a découvert des tombes au milieu des ruines de la chapelle Mantard). Muldrac, dans le Valois royal et dans la chronique de Longpont, parle aussi de la chapelle Mantard. Ce n'est donc pas à Arthèse que le saint évêque a opéré le miracle de la fontaine, mais à dix lieues plus loin et assez près de Longpont, comme nous l'avons indiqué ci-dessus.

Le Saint exilé fut reçu à Soissons avec enthousiasme de la part du peuple et du clergé tant de l'ordre canonial que de l'ordre monastique ;

à sa rentrée dans sa ville épiscopale, les fléaux cessèrent leurs ravages.

Son autorité s'accrut encore par les nouveaux miracles dont il fut l'instrument. La fille unique de Clotaire Ier était possédée du démon, et elle était intérieurement poussée à se jeter dans l'eau ou dans le feu. Bandry l'ayant délivrée par ses prières, le roi, en reconnaissance de ce bienfait, fit écrire par son notaire une prescription *(præceptum)* en vertu de laquelle Bandry entrerait en possession du fisc de Celles près de Condé et de plusieurs autres terres. Le généreux prélat en fit don à son tour à la basilique de Saint-Crépin. Il profita de la faveur qu'il avait recouvrée auprès du roi pour avancer la construction de sa cathédrale commencée par ce prince, et aussi pour fonder l'abbaye de Saint-Crépin le Grand.

Une cérémonie imposante illustra encore l'épiscopat de saint Bandry : ce fut la translation au fisc de Crouy du corps de l'évêque de Noyon, saint Médard, décédé au château de Noyon vers l'année 543 (d'autres reculent sa mort jusqu'en 558). Nous renvoyons à la vie de saint Médard (8 juin) les détails de cette translation qui donna à Clotaire une nouvelle occasion de montrer ses inclinations généreuses. Le roi fit donation à saint Médard du fisc tout entier de Crouy, en se réservant seulement pour lui et ses successeurs le palais qu'il avait coutume d'habiter. En attendant l'érection d'une basilique, on déposa le cercueil ou la fierte du Saint dans une cabane de feuillages. Des moines de Saint-Benoît furent appelés pour desservir leur future basilique, et on commença immédiatement les constructions de ce monastère dont Clotaire Ier est le fondateur. Le tombeau du roi a été placé devant celui de saint Médard. Sigebert acheva la construction de l'église et du monastère.

Environ trois ou quatre ans après avoir rendu les honneurs funèbres à Clotaire Ier, décédé à Compiègne en 561 ou 562, saint Bandry mourut de la fièvre le 1er août 566, et fut enterré à Saint-Crépin le Grand, près de l'autel de la Sainte-Vierge, comme il l'avait demandé. Les nombreux miracles qui s'opérèrent sur son tombeau déterminèrent l'abbé de Saint-Crépin, Anselle, à lever son corps de terre en 1044, et à le placer dans une châsse magnifique où brillaient l'or et les pierreries. Les Calvinistes s'emparèrent de la châsse en 1567, et jetèrent à terre les ossements du Saint que Dom Lépaulard, prieur de Saint-Crépin, en 1567, eut soin de renfermer dans une autre châsse de bois doré. Jusqu'à la révolution française, les habitants de Saint-Bandry (l'ancienne Arthèse) avaient le privilége de porter à la procession générale des religieux de Saint-Crépin, le lundi dans l'octave de l'Ascension, le corps de saint Bandry leur patron. Aujourd'hui la ville de Soissons ne possède plus rien des précieux restes de ce saint et célèbre pontife.

Dans l'ancien rite Soissonnais la fête de saint Bandry se célébrait le 2 août, qui était le lendemain de sa mort. Depuis le retour au bréviaire romain, le Propre Soissonnais fixe sa fête au neuvième jour du mois d'août. Baillet, cet autre *dénicheur de Saints*, avait biffé saint Bandry de son calendrier hagiographique. Mais en aucun temps la célébration de sa fête n'a été interrompue dans le diocèse de Soissons. C'est Nicolas de Beaufort, religieux joanniste de Soissons, qui a rédigé la légende de saint Bandry que les Bollandistes ont insérée dans les *Acta Sanctorum*, et ce n'est pas la seule pièce importante dont ces infatigables hagiographes soient redevables à ce pieux et savant Soissonnais.

Nous devons cette biographie à M. Henri Congnet, du chapitre de Soissons. — Cf. *Annales du diocèse de Soissons*, par l'abbé Pécheur.

SAINT ERNÉE [1] ET SES COMPAGNONS

LES SAINTS ALNÉE, BOHAMAD, AUVIEU, FRONT, GAULT OU GAL ET BRICE,

SOLITAIRES DANS LE PASSAIS, AU DIOCÈSE PRIMITIF DU MANS

VIe siècle.

Desertum omni amœnius civitate et ad quoddam paradisi instar sanctorum cœtibus obsidetur.

La ville la plus séduisante ne connaîtra jamais les délices du désert dont les Saints font la conquête comme ils feraient celle du paradis.

S. Jérôme, *ep. ad Theodos.*

Sainte Ernée naquit au sein d'une famille puissante de l'Aquitaine; mais instruit dès son enfance de la doctrine des livres saints, et appelé d'ailleurs par la grâce divine, qui avait sur lui de grandes vues, il quitta de bonne heure le monde, et s'éloigna d'un pays où sa famille était influente et honorée. Saint Alnée et saint Bohamad vinrent avec lui dans les solitudes du Passais (Orne), abandonnant aussi les contrées plus cultivées de l'Aquitaine; il est d'ailleurs certain que beaucoup d'autres solitaires les accompagnaient.

Ernée est clairement désigné dans les plus anciens historiens comme le chef de cette pieuse troupe. Il paraît aussi par les mêmes monuments que l'évêque Innocent leur fit un accueil favorable, et que sa réputation de sainteté, et la protection marquée qu'il montrait pour l'ordre monastique contribuèrent à les attirer dans son diocèse. Le prélat connaissant les contrées qui pouvaient le mieux répondre à leur dessein, et où ils pouvaient se rendre en même temps utiles par les travaux de la prédication, leur désigna le Passais, pays nouvellement réuni à l'église du Mans, par la suppression de l'église des Diablintes. Innocent conféra même le sacerdoce à un grand nombre de ces solitaires.

Ernée se fixa dans la partie de cette solitude qui présentait un sol plus fertile, et qui était connue sous le nom de *Celsiacus* (Ceaulcé) [2]. Alnée établit sa cellule à quelque distance de celle de son ami. Ernée construisit d'abord un oratoire qu'il dédia à saint Martin; puis il fit élever autour un monastère où il eut bientôt la consolation de voir jusqu'à trente moines, vivant dans une observance parfaite des règles qu'il avait prescrites, et dans une admirable ferveur.

L'humble cloître bâti par saint Ernée avait déjà de nombreuses années d'existence, lorsqu'il reçut dans ses murs un hôte dont le passage devait y laisser de longs souvenirs. C'était en l'année 560; Clotaire, alors roi de toute la Gaule, avait vu son fils Chramne se révolter contre lui pour la seconde fois, et ce jeune prince était soutenu dans sa rébellion par le chef des Kimris de la Basse-Bretagne, Conomor. Le roi franc avait résolu d'écraser

1. *Alias :* Herné, Erinée, Ernié; *Ernæus, Erineus, Herneus.*
2. Cette paroisse a été réunie au diocèse de Séez; elle conserve saint Ernée pour patron.

cette révolte par les armes, et il s'avançait à la tête de ses soldats, lorsqu'il apprit qu'il y avait dans le pays qu'il traversait un abbé et une communauté, qui jouissaient d'une grande réputation de sainteté. La marche de son armée le conduisait près du monastère ; il résolut de le visiter. Ernée, averti de ce projet, alla au-devant du monarque avec tous ses religieux, et ils le reçurent dans leur cloître avec les chants de l'Eglise, comme il était d'usage de recevoir les rois lorsqu'ils visitaient les serviteurs de Dieu.

L'abbé offrit au roi et à sa suite des rafraîchissements ; mais comme le vin n'était pas en abondance dans le monastère, Dieu daigna par un prodige venir au secours de ses serviteurs, et rien ne manqua, sous ce rapport, aux besoins de Clotaire et de ceux qui l'accompagnaient. Ernée prédit au roi sa victoire sur les rebelles, et contribua par ses prières à lui obtenir un complet triomphe.

En retour de l'hospitalité qu'il avait reçue, Clotaire fit des dons considérables à l'abbaye de Ceaulcé, et l'enrichit de plusieurs domaines ; car, dit l'historien de notre Saint, ce roi aimait les serviteurs de Dieu, et désirait étendre la puissance et la grandeur de l'Eglise ; aussi de son temps et sous son frère Childebert, vit-on construire un grand nombre de monastères et d'hôpitaux. La protection du roi fut pour le monastère de *Ceaulcé* la source d'un autre avantage ; la sainte maison se trouva dès lors plus indépendante dans son existence.

Ernée continuait à donner des exemples de toutes les vertus ; on admirait surtout en lui son abstinence, ses veilles, son esprit d'oraison, son amour et sa générosité pour les pauvres. Souvent, pour toute nourriture, il se contentait de pain et d'eau, et donnait aux indigents le reste de son repas. Souvent aussi il prenait cette modeste réfection sur la terre nue, pour jouir plus longtemps du commerce avec Dieu et avec les anges dans la prière. Tant de mérites furent récompensés du don des miracles.

Un jour qu'il était au travail avec les frères, assez loin du monastère, une femme lui apporta son enfant qui était muet, et lui dit d'un ton plein de larmes : « Serviteur de Dieu, j'ai eu cette nuit une vision, et j'ai vu un ami de Dieu qui m'a dit de vous apporter cet enfant, et que vous lui rendriez l'usage de la parole ». Le Saint, tout stupéfait à ce discours : « O bonne sœur », lui dit-il, « ce sera le Seigneur qui le guérira, et non pas moi, homme pécheur. Allez donc prier pour cet enfant dans l'église, et faites une offrande ; dès que je serai revenu du travail, je prierai de mon côté à cette intention ». La femme fit ce que l'homme de Dieu lui avait dit, et lui-même, aussitôt qu'il fut de retour, se mit en prière avec la communauté ; il oignit les lèvres de l'enfant avec de l'huile sainte, et il ne discontinua point son oraison pendant toute la nuit, jusqu'à ce que le lendemain il eût enfin obtenu la grâce qu'il implorait.

Peu de temps après, un vieillard fort âgé, qui avait perdu la vue, fut amené à l'homme de Dieu. Ernée le toucha avec sa salive, l'oignit aussi avec de l'huile sainte, puis invoqua sur lui le nom de Jésus-Christ, et l'aveugle à l'instant recouvra la lumière.

Plus tard, un des religieux du monastère tomba dans une maladie si grave qu'il semblait près de rendre le dernier soupir ; les autres frères accoururent tous pour l'aider de leurs prières, et l'on porta au même moment à Ernée la nouvelle de la mort prochaine de ce religieux : « Le Seigneur peut nous rendre ce frère », dit l'abbé au moine qui lui parlait, « il peut faire que nous n'ayons point à pleurer sa perte, mais que nous soyons encore soulagés par lui ». Puis il ajouta : « Allez promptement ; ordonnez

à ce frère, au nom de l'obéissance, de ne pas nous quitter avant que je sois présent ». — « Mon père », dit l'envoyé, « si vous ne vous hâtez de venir, vous ne le trouverez plus en vie; car moi-même je n'espère plus le voir vivant ». Ernée lui dit : « Allez, et faites ce que je vous commande; en attendant, je vais chanter la messe, et après que l'office sera achevé, je vous suivrai pour porter à ce frère la divine communion ». L'homme de Dieu accomplit tout ce qu'il venait de dire, et, dès que l'office fut terminé, il porta au religieux mourant, pour le fortifier, le corps et le sang du Sauveur. Aussitôt le moribond, déjà privé de la parole et qui ne pouvait plus respirer, se trouva rendu à un parfait état de santé. Il vécut encore longtemps, et il raconta lui-même le miracle à l'historien du saint abbé.

Pendant les longues années durant lesquelles Ernée dirigea l'abbaye de Ceaulcé, il ne se contenta pas d'instruire et de diriger ses religieux ; il annonça encore l'Evangile dans toute la contrée. De plus, afin de rendre tous les moines de son monastère propres à prêcher la parole de Dieu, il les appliqua à l'étude des lettres. Portant même plus loin sa charité, il admettait dans son école claustrale des clercs et des hommes appartenant à différentes classes de la vie séculière, ce qui indique qu'il y avait parmi les moines de ce monastère, des maîtres habiles et renommés.

Enfin, dans un âge très-avancé, et sous l'épiscopat de saint Domnole, Ernée mourut dans son monastère, le cinq des ides d'août, vers l'an 560[1]. Dieu réservait à son serviteur une douce consolation à ce moment suprême; il envoya à tous les religieux, aux disciples de son école et à plusieurs prêtres, la révélation de cette mort imminente. Tous accoururent pour être témoins du trépas du saint Abbé, et assistèrent à ses funérailles, qui furent remarquables surtout par les miracles qui s'y opérèrent. Deux aveugles recouvrèrent la vue, et quatre autres infirmes furent guéris. Longtemps ces prodiges continuèrent dans l'église de Saint-Georges où reposait le corps d'Ernée, au village de Ceaulcé. Le monastère ne cessa d'être un foyer de lumières pendant plusieurs siècles, et subsista jusqu'aux invasions des Normands. A cette époque, on transféra les reliques de notre Saint dans l'église Notre-Dame de Beaune, au diocèse de Dijon.

Saint Alnée, compagnon de saint Ernée, était aussi originaire d'Aquitaine; il vint dans le diocèse du Mans, pour y chercher une retraite propre au désir qu'il ressentait de vivre inconnu au monde, et de se livrer à la conversion des infidèles. Il accompagnait saint Ernée et saint Bohamad, car ils avaient tous les trois un même dessein. Ils étaient suivis d'un assez grand nombre de personnes désireuses de la perfection monastique; ce qui permit à Alnée de construire aussitôt un monastère. Ce cloître était sur le territoire de Ceaulcé, près de celui de saint Ernée, et dédié sous le patronage de saint Pierre.

Alnée s'appliqua avec ses moines à cultiver les terres en friche qui environnaient le monastère, et il ne négligea pas pour cela la prédication des vérités chrétiennes au sein des populations voisines. Bientôt la renommée de ses vertus et de celles de ses religieux lui attira de nouveaux disciples, empressés de recevoir ses leçons et de vivre sous sa conduite. On vit même, chose remarquable à cette époque, des prêtres quitter une vie plus libre, pour se soumettre aux observances de la vie régulière dans le monastère de saint Alnée. Plusieurs personnes riches distribuèrent leurs biens aux pauvres, et vinrent se renfermer avec les serviteurs de Dieu.

1. Le 9 août; cependant on fait sa fête dans le diocèse du Mans le 11 septembre.

Clotaire, revenant de l'expédition dans laquelle il avait éteint la rébellion de Chramne dans le sang de ce prince coupable, passa près du monastère d'Alnée. Le saint Abbé se fit un devoir d'aller présenter des eulogies au monarque. Comme il ôtait le manteau monastique qu'il portait sur ses épaules, et qu'il le présentait à quelqu'un des assistants afin qu'il le tînt pendant un moment, celui-ci feignit d'étendre la main pour le recevoir, mais agit de manière à le laisser tomber à terre. Cette main trompeuse fut subitement frappée de paralysie et privée de tout mouvement. Par un nouveau prodige, un rayon de soleil soutint le vêtement afin qu'il ne touchât pas la terre. Ce miracle dura assez de temps pour être vu et admiré du roi et de toute sa cour, en sorte que l'estime que l'on portait déjà au saint Abbé en devint plus grande encore, et il ne put se retirer qu'après avoir été comblé d'honneurs et de présents par le monarque et tous les grands qui l'environnaient.

On raconte d'autres prodiges du saint Abbé, dont le récit peut servir à initier le lecteur aux mœurs et aux usages ecclésiastiques et monastiques de ce temps. Une nuit, au moment où Alnée entrait avec la communauté dans l'oratoire pour chanter les Vigiles, la lumière qui éclairait toujours ce saint lieu se trouva éteinte. L'Abbé se prosterna et pria ; les frères cependant s'empressaient de chercher de la lumière, mais ce fut en vain, on ne trouva pas une étincelle de feu dans la maison. L'heure de l'office s'écoulait, et le saint homme occupé de son oraison n'y prenait pas garde. Quelques-uns des frères voyant ce retard, en prévinrent l'abbé ; aussitôt il se lève, fait le signe de la croix sur un cierge, et la lumière se rallume subitement à la vue de tous les moines.

Un homme qui habitait dans le voisinage du monastère, et qui se nommait Bondus, se hâtant d'arriver à la basilique un jour que l'on célébrait la fête de l'Assomption de Notre-Dame [1], ne vit point, dans la rapidité de sa course, un puits qui était devant ses pas, et il y tomba. Les voisins l'en retirèrent promptement, mais il était déjà mort. On annonça au Saint comment cet homme avait trouvé la mort dans l'empressement avec lequel il se rendait au monastère pour y assister au service divin : cette nouvelle l'attrista sensiblement et il ordonna qu'on lui apportât le cadavre. Il le toucha et l'oignit d'huile bénite, puis il se mit en oraison avec toute la communauté, et continua longtemps sa prière ; enfin, en présence de tous les spectateurs, le mort revint à la vie.

Un homme appelé Anserius était malade, depuis longues années, et tous les remèdes humains restaient inutiles. Ayant été présenté à Alnée, celui-ci pria pour lui, l'oignit d'huile bénite, et il recouvra la santé. Plus tard, on lui amena une jeune fille possédée du démon, et il la guérit également en priant pour elle. On racontait encore beaucoup d'autres prodiges opérés par le Serviteur de Dieu, mais le détail n'en est pas venu jusqu'à nous.

Ce saint Abbé mourut le 11 septembre, et fut enterré par ses disciples et ses moines avec beaucoup d'honneurs dans la cellule qu'il avait habitée. Il s'opéra à son tombeau de nombreux et éclatants miracles, au rapport de son historien qui paraît avoir été l'un de ses disciples, car il y avait dans le monastère de saint Alnée une école pour l'étude des lettres.

Saint Bohamad (*Bohamadus*), établit très-probablement son petit monastère dans le voisinage de saint Ernée et de saint Alnée, dans le Passais, près de la source du ruisseau de Beaudouet, mais les monuments anciens ne

1. Cette fête se célébrait alors, dans la liturgie gallicane, le 18 janvier.

nous donnent pas de certitude à cet égard. Dans le monastère se trouvait un religieux tourmenté depuis plusieurs années d'une fièvre continuelle ; Bohamad lui rendit la santé en l'oignant d'huile bénite. Il guérit par la vertu du signe de la croix un vieillard qui avait perdu l'usage d'une main, et une femme qui souffrait d'une contraction de nerfs aux bras et aux jambes.

Une femme riche et d'une position élevée, qui depuis longtemps éprouvait les peines les plus vives, en fut délivrée par les prières du Saint. Pour lui témoigner sa reconnaissance et sa vénération, elle lui confia son fils, le priant de le faire élever dans l'école de son monastère. Le disciple devint bientôt l'imitateur des vertus de son maître ; après avoir goûté les douceurs de la contemplation, il ne voulut plus consentir à les quitter pour les jouissances que le siècle lui offrait. Il survécut au saint Abbé qui mourut le 3 août, vers l'an 550.

On croit encore reconnaître le lieu où saint Bohamad établit son monastère ; il est désigné par une église paroissiale et par un bourg qui ont pris sa place, après qu'il eut été renversé par les peuples du Nord [1] ; c'est aujourd'hui Saint-Bomer, près de Domfront.

On ne sait que très-peu de choses sur l'abbé saint Auvieu, fondateur d'un monastère dans le Passais. Ce Saint était né en Aquitaine, et vint probablement dans la compagnie d'Ernée et des autres saints moines qui l'avaient suivi. Dans le cloître qu'il bâtit au milieu des forêts du Passais, il eut des disciples et des successeurs, qui menèrent aussi une vie sainte et pénitente ; mais enfin ce monastère disparut avec un grand nombre d'autres, dans les ravages dont la province du Maine fut le théâtre. Une simple chapelle conservait encore la mémoire du serviteur de Dieu, au lieu même où il avait vécu. Les religieux de l'abbaye de Savigny, ordre de Cîteaux, étaient obligés d'entretenir un prêtre pour y célébrer la messe.

Saint Front choisit à la même époque sa retraite dans les solitudes du Passais. Cet anachorète, né dans les environs de Trèves, vers la fin du ve siècle, abandonna jeune encore sa famille et sa patrie, et se retira dans l'abbaye de Micy. Après s'y être exercé quelque temps à la pratique des vertus religieuses, sous la conduite de saint Maximin, le désir de la contemplation le fit soupirer pour la vie érémitique. Il communiqua sa pensée à un religieux du même monastère nommé Gallus, qu'on appelle communément saint Gault. La grâce divine avait mis les mêmes dispositions dans le cœur de ce religieux, qui, non content d'approuver son dessein, lui déclara qu'il se joindrait à lui pour l'imiter.

Les deux Saints obtinrent de Maximin la permission de se retirer dans le désert, et ils se dirigèrent vers le Maine, sur la nouvelle qu'on leur donna, que l'évêque saint Innocent aimait à voir se peupler de moines les solitudes et les forêts de son diocèse.

Les deux religieux se présentèrent d'abord à saint Innocent, et avec son agrément ils établirent leurs demeures en deux contrées du diocèse éloignées l'une de l'autre. Gault fixa son séjour dans la forêt de Concise, près du lieu où l'on bâtit dans la suite la ville de Laval ; Front choisit les soli-

1. *Acta Sanctorum, ad diem* XI *septembris*, p. 868, *annot.* A. — Cette paroisse a été réunie au diocèse de Séez. Bien qu'elle honore aujourd'hui saint Bomer, solitaire dans le diocèse du Mans à la même époque, mais dans les déserts des bords de la Braye, nous croyons reconnaître que la ressemblance des noms a produit une confusion, et que primitivement le saint abbé dont nous venons de parler était le patron de cette paroisse.

tudes du Passais. Sa cellule était située sur un rocher élevé au-dessus d'une vaste forêt, et baigné par une petite rivière nommée aujourd'hui la Varenne ; c'est sur ce même monticule que l'on voit de nos jours la ville de Domfront, qui s'est formée autour de l'oratoire de notre saint anachorète, et qui porte encore son nom [1].

Saint Front ne fut point, comme la plupart des autres solitaires dont nous avons parlé jusqu'ici, père d'un nouveau monastère ; après s'être construit de ses propres mains une petite cellule et un oratoire, il s'y adonna tout entier à la contemplation. Cependant il ne laissait pas de sortir de temps en temps pour évangéliser les populations voisines, et leur apprendre à connaître Jésus-Christ. Il y trouva beaucoup d'idolâtres, et en convertit un bon nombre. Il détruisit un temple dédié à Cérès, opéra plusieurs miracles que les légendaires n'ont point rapportés en détail, et mourut de la mort des justes vers le milieu du VI[e] siècle. Il fut enterré dans un oratoire qu'il avait bâti au-dessous de la roche de Saint-Vincent.

Saint Gault ou Gal, l'ami, le confident et le compagnon de saint Front, était aussi né dans les environs de Trèves, vers la fin du V[e] siècle, d'une famille distinguée par sa piété. Il eut de bonne heure des inclinations sérieuses, et fut porté par la grâce à renoncer au siècle, pour ne s'occuper que des choses de l'éternité. Ayant embrassé la vie monastique dans l'abbaye de Micy, il s'y montra constamment observateur de la règle, et fut un objet d'édification pour tous ses frères. Mais après avoir été éprouvé longtemps dans les exercices de la vie du cloître, selon la doctrine des saints Pères, il demanda à saint Maximin la grâce de passer au désert. Le grand abbé de Micy lui permit de suivre son désir, et Gault partit avec sa bénédiction.

Le nouvel anachorète vint donc dans le diocèse du Mans, et fixa sa demeure près de la forêt de Concise, alors beaucoup plus étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui, dans un pays presque entièrement désert. Le récit détaillé des actions du Serviteur de Dieu n'est point parvenu jusqu'à nous ; on sait seulement qu'il se signala par la sainteté de sa vie et par un grand nombre de miracles. Sa mort arriva vers l'an 550, quelques années après celle de saint Innocent.

On admirait à la même époque les vertus et les prodiges d'un saint ermite nommé Brice (*Brictius*), qui habitait les solitudes du Passais. Il avait d'abord, lui aussi, mené la vie cénobitique dans l'abbaye de Micy, et l'amour de la contemplation l'avait conduit à chercher une plus profonde retraite. Il suivit saint Avit et saint Calais qnand ils quittèrent l'abbaye orléanaise, et vint établir sa cellule à une petite distance de celle qu'habitait déjà depuis quelques années saint Front. On voit aujourd'hui, au même lieu où était l'ermitage de saint Brice, un bourg et une église qui portent son nom et le reconnaissent pour patron. Cette paroisse est maintenant du diocèse de Séez. Il y a encore dans le diocèse du Mans une autre paroisse qui porte le même nom et honore le même patron. Dans cette solitude, Brice mena une vie tout angélique, et, malgré ses austérités, il parvint à une extrême vieillesse ; car il mourut vers la fin du VI[e] siècle.

Tiré de l'*Histoire de l'Eglise du Mans*, par Dom Piolin.

1. Domfront, ville et paroisse de l'archidiaconé du Passais, en Normandie, aujourd'hui réunie au diocèse de Séez.

SAINT SÉRÉNUS OU SÉRÈNE,

ÉVÊQUE DE MARSEILLE ET CONFESSEUR.

604.— Pape : Saint Grégoire *le Grand*.— Roi de France : Clotaire II.

Nous devons veiller sur nous-mêmes avec d'autant plus de sollicitude et de crainte que nous ignorons ce qui nous reste de vie.
Saint Grégoire le Grand.

Les débuts de saint Sérénus, successeur de saint Théodore, furent marqués par l'arrivée à Marseille des moines que saint Grégoire le Grand envoyait en Angleterre pour évangéliser le peuple, dont la misère spirituelle avait touché le cœur de ce grand Pape. Grégoire leur avait donné une lettre pour l'évêque de Marseille : « Quoique, auprès des évêques pleins de la charité qui est agréable à Dieu », disait le Pape, « des religieux n'aient besoin d'aucune recommandation, cependant comme il s'est présenté une occasion favorable de vous écrire, nous avons eu soin d'envoyer nos lettres à votre fraternité, recommandant le porteur des présentes, le serviteur de Dieu Augustin, dont le zèle nous est bien connu, avec d'autres serviteurs de Dieu (Jean, Pierre et Laurent), que nous envoyons là-bas pour le bien des âmes, avec l'aide de Dieu... En outre, nous recommandons pour toute chose à votre charité le prêtre Candide, notre fils et le vôtre, que nous envoyons pour gouverner le petit patrimoine de notre Eglise ». Cette lettre, conservée dans les œuvres de saint Grégoire le Grand, est datée du 20 juillet 596.

Saint Augustin et ses compagnons obtinrent les plus beaux succès apostoliques dans la Grande-Bretagne. Augustin vint même plus tard se faire sacrer évêque à Arles, et probablement saint Sérénus, qui l'avait aidé de ses secours et de ses recommandations, fut l'un des trois prélats consécrateurs. En 599, les envoyés de saint Augustin rapportèrent de Rome une nouvelle lettre de saint Grégoire le Grand à saint Sérénus.

Ce même Pape écrivit d'ailleurs plusieurs lettres à notre évêque. Quelques-unes ont trait à un excès de zèle qui fut déployé par saint Sérénus contre les idolâtres, quand il alla jusqu'à briser les images des Saints dans quelques églises de Marseille. D'autres se rapportent à des calomnies que le Pape avait reçues à propos de la longanimité prétendue excessive de Sérénus envers un de ses subordonnés coupable. L'évêque d'Arles prit la défense de notre saint Pontife, et Grégoire le Grand ne tarda pas à rendre toute son estime à un évêque qu'on avait cherché à desservir auprès de lui.

Heureux et consolé par les témoignages d'affection que le souverain Pontife donna ensuite à saint Sérénus, ce dernier voulut aller visiter les tombeaux des Apôtres et vénérer Pierre dans la personne de son digne successeur. De retour de Rome, il fut obligé par une maladie soudaine à s'arrêter à Blanderat, petite ville du Milanais. Il y mourut saintement, et son tombeau, miraculeusement découvert longtemps après sa mort, devint célèbre par les prodiges qui s'y accomplissent encore de nos jours.

Une précieuse relique de saint Sérénus fut donnée par Mgr Solaro, évêque de Verceil, à Mgr de Belsunce, en 1747. La Révolution la profana, et elle fut dispersée avec tant d'autres richesses de l'Eglise de Marseille. Mais en 1840, Mgr de Mazenod alla lui-même à Blanderat, demanda à Mgr d'Angennes une nouvelle relique, et il obtint un bras tout entier, confié depuis à la garde du chapitre de Marseille. Une parcelle de cette relique insigne fut donnée en 1842 à l'église paroissiale de la Sainte-Trinité qui, tout en conservant son ancien vocable, est placée sous le patronage de saint Sérénus. C'est même en souvenir de la translation de la relique donnée à cette paroisse que la fête de saint Sérénus s'y célèbre le deuxième dimanche après l'Epiphanie.

Tiré de l'*Histoire des évêques de Marseille*, par M. le chanoine Ant. Ricard, qui a résumé la vie du Saint par M. l'abbé Bayle.

S. MAURILLE, ABBÉ DE SAINTE-MARIE DE FLORENCE

ARCHEVÊQUE DE ROUEN ET CONFESSEUR.

1067. — Pape : Alexandre II. — Roi de France : Philippe Ier.

Petri vicem et ligando et solvendo obtinent, qui locum sancti regiminis fide et moribus tenent.

Ils remplissent la mission de Pierre en liant et déliant ceux qui s'acquittent des fonctions sacrées avec esprit de foi et des mœurs pures.

Saint Grégoire le Grand.

L'un des plus saints et des plus vigilants prélats de son siècle, Maurille, naquit au diocèse de Reims d'une famille noble. Elevé dans l'Eglise de cette ville, il y fit ses premières études et alla les perfectionner ensuite à l'école de Liége, alors très-florissante. Maurille, après s'y être instruit dans tous les arts libéraux et dans les trois parties de la philosophie qui étaient connues de son temps, passa en Saxe et professa pendant quelques années avec honneur comme écolâtre dans l'Eglise d'Alberstadt.

Renonçant bientôt à cet emploi et à toutes les espérances que sa science et le crédit de ses parents pouvaient lui faire concevoir, il revint en France, et tout rempli du désir de se consacrer à Dieu, alla enfouir ses talents dans l'obscurité du cloître. L'abbaye de Fécamp fut celle où il prit l'habit religieux de Saint-Benoît, sous l'abbé Guillaume, et par conséquent, avant 1030. Maurille y vécut un temps considérable, et sa piété et sa ferveur édifièrent bientôt tous les moines ses confrères. Résolu cependant d'aller vivre avec de plus grandes austérités, il supplia son abbé de lui permettre de se retirer en Italie. Après avoir obtenu cette autorisation, il passa en Toscane et s'établit dans un petit ermitage où il mena la vie des premiers anachorètes de l'Eglise. Il s'associa à cette époque avec Gerbert, autre saint et savant moine, qui fut depuis abbé de Saint-Vandrille, et tous deux, en travaillant de leurs mains, ne s'occupèrent que de Dieu et de la céleste patrie.

Maurille ne put néanmoins si bien se cacher que l'éclat de sa vertu ne le fît découvrir. Le marquis Boniface II, seigneur du pays, informé de son

mérite, lui donna l'abbaye de Sainte-Marie, à Florence même, vacante par la mort de son abbé, mais ce ne fut pas sans difficulté que le pieux cénobite, pressé par le conseil de tous les gens de bien, accepta cette charge. Mabillon, il est vrai, a quelque peine à lui trouver place parmi les abbés qui, en ce temps, gouvernèrent ce monastère; mais la raison qu'il en allègue, ne saurait contre-balancer l'autorité de plusieurs écrivains contemporains qui l'attestent, notamment de Guillaume de Poitiers et d'Orderic Vital. Maurille y fit observer la règle aussi exactement qu'il lui fut possible et y brilla par sa vertu au-dessus de tous les autres abbés. Mais les moines, accoutumés aux plus graves désordres sous son prédécesseur, paralysèrent tous ses généreux efforts et tentèrent même de l'empoisonner pour s'en défaire. Dans cette extrémité, le prudent abbé imita l'exemple de saint Benoît, son père spirituel et son docteur, qui s'était trouvé en pareil cas. Il quitta Florence avec Gerbert, le compagnon de sa pénitence, et revint vivre à Fécamp dans la plus exemplaire piété, jusqu'au moment où le duc Guillaume le proposa au concile de Lisieux pour remplacer Mauger sur le siége métropolitain de Rouen. Son sacre eut lieu au mois de septembre 1055.

L'Eglise de Rouen gémissait depuis longtemps sous trois archevêques consécutifs qui en portaient le titre, sans en remplir les devoirs. Elle avait besoin d'un pasteur qui la consolât et réparât ses pertes, et trouva en Maurille tout ce qu'elle pouvait souhaiter. Il réunissait en lui la naissance, la sainteté des mœurs, la science, l'amour de la discipline ecclésiastique. L'épiscopat ne changea rien à son genre de vie qu'il continua le reste de ses jours, et ne servit qu'à donner un nouveau relief à ses jeûnes, à ses prières, à ses aumônes et à montrer qu'à tant d'éminentes qualités, il sut encore joindre le zèle, la vigilance, la sollicitude pastorale.

Maurille réunit à Rouen un concile provincial, dès la première année de son pontificat. Tous ses suffragants et le duc Guillaume assistèrent à ce concile. On y fit de beaux règlements sur divers points de discipline, que la négligence de ses prédécesseurs avait laissé abolir, et dont leur exemple avait autorisé l'infraction. Le célibat des prêtres était le plus important de ces articles et celui qui souffrait alors de plus grandes contradictions, particulièrement dans la Normandie, où un grand nombre de prêtres, à l'exemple des derniers archevêques de Rouen, étaient mariés publiquement.

Il ne paraît pas que les règlements que fit Maurille pour obliger son clergé au célibat, aient arrêté le mal ; mais ils servirent du moins à empêcher la prescription.

Ce prélat, qui veillait aussi avec beaucoup de soin à la conservation de la foi, voulut encore, dans ce concile, préserver son troupeau de la nouvelle hérésie de Bérenger, archidiacre d'Angers. Cette hérésie, dite des *Sacramentaires*, faisait de tristes ravages. Pour y mettre un terme et s'assurer de la foi des personnes suspectes, il fit dresser un formulaire conçu en termes capables de parer à toutes les équivoques, et dont voici la traduction : « Nous croyons de cœur et nous confessons de bouche que le pain offert sur l'autel, n'est que du pain avant la consécration, mais qu'en vertu de la consécration, la nature et la substance du pain sont changées par la puissance ineffable de Dieu en la nature et la substance de la chair, non de quelque autre chair, mais de cette chair qui a été conçue par la vertu du Saint-Esprit, qui est née de la Vierge Marie, qui a souffert pour nous et pour notre salut le supplice de la flagellation, a été attachée à une croix, a

été mise au tombeau, est ressuscitée le troisième jour, est assise à la droite de Dieu le Père. Nous croyons pareillement que le vin mêlé d'eau, qui est mis dans le calice pour être sanctifié, est changé véritablement et substantiellement en ce même sang qui a coulé heureusement pour la rédemption du monde, de la plaie que fit au côté de Notre-Seigneur la lance du soldat, et nous prononçons anathème contre ceux qui, par un esprit d'orgueil et une opiniâtreté hérétique, suivent des sentiments contraires à cette sainte et apostolique croyance, et ont l'audace de l'attaquer par des discours impies et téméraires ».

Ce formulaire du concile ne fut pas le seul remède que l'on opposa, à cette époque, à l'hérésie de Bérenger, qui, après avoir solennellement reconnu son erreur au synode tenu à Tours en 1055, la soutint ensuite avec plus d'obstination encore et dogmatisa de nouveau. L'illustre Lanfranc, religieux de l'abbaye du Bec et plus tard archevêque de Cantorbéry, réfuta les blasphèmes de l'archidiacre d'Angers dans plusieurs conciles et notamment dans son fameux ouvrage qui a pour titre : *Traité du corps et du sang de Notre-Seigneur contre Bérenger*. La province de Rouen fournit encore en ce siècle plusieurs savants religieux, de l'Ordre de Saint-Benoît, comme Lanfranc, qui consacrèrent leur doctrine, leur éloquence et leur plume à soutenir la foi orthodoxe, tels que Guitmond, moine de Saint-Leufroi et plus tard archevêque d'Averse en Italie, ainsi que Durand, abbé de Troarn.

Attentif à tout ce qui se passait dans l'étendue de sa métropole, Maurille alla, l'année suivante, à l'abbaye de Saint-Evroul, accompagné de Hugues de Lisieux, évêque diocésain, d'Ansfroi, abbé de Préaux, de Lanfranc, prieur du Bec, et de plusieurs autres personnages d'une profonde sagesse, afin d'y rétablir la paix entre l'abbé Thierri et le prieur Robert de Grand-Mesnil, ce en quoi ils réussirent pour quelques mois du moins.

Tout le temps de son épiscopat fut une suite non interrompue de soins et d'attentions, pour faire observer les règles de l'Evangile et celles de la discipline ecclésiastique. En 1056 ou 1057, il célébra, à cet effet, un autre concile ; il y a grande apparence que chaque année il en usa de même. Le 9 décembre de cette dernière année 1057, il présida à la dédicace solennelle de la cathédrale de Coutances. En 1059, Robert, comte d'Eu, fonda, par ses conseils, l'abbaye de Saint-Michel du Tréport. L'année suivante, Maurille souscrivit à la fondation de l'abbaye de Saint-Sauveur d'Evreux par Richard, comte de cette ville.

En 1061, il présida à Caen un concile provincial, convoqué pour mettre un terme à l'anarchie des guerres privées qui désolaient alors la Normandie. La trêve de Dieu y fut imposée sous peine d'excommunication à tous les seigneurs de la province. La loi du couvre-feu, proclamée par le même concile, avait aussi pour but la répression des désordres et des crimes qui ensanglantaient cette époque.

Les travaux de la cathédrale furent terminés sous l'épiscopat de Maurille. Ce pieux prélat éleva la pyramide en pierre qui portait son nom, et que la foudre abattit en 1117. Il fit la dédicace du temple sous l'invocation de la Vierge le 1er octobre 1063, en présence du duc Guillaume, des évêques ses suffragants, de plusieurs abbés de la province et d'un grand nombre de seigneurs et de peuple. Peu de temps auparavant, il avait transféré dans l'église les corps des ducs Rollon et Guillaume, et inhumé le premier, auprès de la porte méridionale, et le second, à côté de la porte septentrionale, comme nous l'apprend Orderic Vital. En 1066, Maurille assista à la

fameuse assemblée de Lillebonne où fut décidée l'expédition de Guillaume en Angleterre, et, le 18 juin de la même année, présida à la dédicace de l'abbaye de la Sainte-Trinité de Caen. Il souscrivit alors aux lettres d'exemption données à ce monastère par le duc Guillaume et la duchesse Mathilde. Le 1er mai 1067, il consacra l'église abbatiale de Saint-Pierre-sur-Dives ; le 1er juillet suivant, celle de Jumiéges, et parvenu à l'âge de 68 ans, mourut plein de mérites et de vertus le 9 août de la même année.

CULTE ET RELIQUES. — ÉCRITS.

Il fut inhumé au milieu de la nef de son église métropolitaine, et un ancien chroniqueur nous apprend que son tombeau s'élevait de trois pieds au-dessus de terre. Une lame de cuivre portait son épitaphe qu'avait composée un certain Richard, fils d'Herluin et chanoine de Rouen. La tombe de Maurille était en grande vénération dans cette ville. « Le diacre, à certains jours, va, après l'offertoire, encenser le tombeau de ce saint prélat », dit Lebrun des Marettes, auteur des *Voyages liturgiques de France,* qui écrivait en 1718.

Le nom de ce pieux archevêque a été inséré dans le martyrologe de France et dans celui des Bénédictins. Plusieurs auteurs anciens et modernes lui donnent même indifféremment les titres de saint et de bienheureux. Cependant, ni son église cathédrale, ni l'abbaye de Fécamp, qui ont été les témoins oculaires de la sainteté de sa vie, n'ont décerné à sa mémoire aucun culte public. Guillaume de Malmesbury et Albéric de Trois-Fontaines rapportent à son sujet deux circonstances fort extraordinaires, l'une qui regarde l'heure de son décès, l'autre son corps déjà inanimé; les auteurs contemporains ou presque contemporains n'en font toutefois aucune mention.

On doit à l'érudition du zélé Maurille : 1° Quelques fragments des *Décrets* qu'il fit dans la tenue des Conciles de sa province; nous avons cité la traduction de son *Formulaire* contre Bérenger. Dom Bessin a aussi publié de lui treize règlements de pénitence pour ceux qui tuent à la guerre. 2° Les *Epitaphes* des ducs Rollon et Guillaume Longue-Épée ; la manière dont s'exprime Orderic Vital ne permet point de douter que Maurille n'en soit l'auteur. La première est composée de vingt vers latins ; l'autre de quatorze, tous élégiaques. Le prélat y exprime fort bien le caractère de ces deux guerriers, et y donne une notice exacte de leurs actions les plus mémorables. 3° Une *Lettre* à l'évêque d'Evreux, l'un de ses suffragants, laquelle porte aussi le nom de Jean, abbé de Fécamp. Elle est courte, mais bien écrite, et offre de l'intérêt pour établir le droit qu'ont les supérieurs réguliers d'exercer la correction sur leurs sujets, indépendamment des évêques qui, aux termes de la *Lettre* de Maurille, ne doivent point s'en mêler.

Extrait de la *France Pontificale* de Fisquet.

SAINT DÉMÉTRIUS, CONFESSEUR,

AU DIOCÈSE DU MANS (époque incertaine).

Démétrius avait porté les armes avec l'évêque de Tours, saint Martin, et l'on ajoute qu'il était né comme lui en Pannonie ; mais, par un trait d'une plus heureuse ressemblance, il s'était de son côté avancé dans les voies de Dieu, et n'avait de goût que pour les choses du ciel. Le bruit de la sainteté de Martin remplissait toute la Gaule et volait même bien au delà. Démétrius, ayant entendu les merveilles que l'on racontait de lui, résolut d'aller le trouver et de demander son secours pour faire de nouveaux progrès dans la piété. Il se rendait directement à Tours, mais, ayant appris que le serviteur de Dieu était au Mans, il tourna ses pas vers cette ville. Au moment où il arriva, saint Martin était déjà reparti et s'était dirigé vers le pays des Andegaves (peuples de l'Anjou) : Démétrius se mit de nouveau en voyage dans l'espoir de le rejoindre bientôt. Il arriva sur le déclin du jour dans une grande forêt, située entre Oisé et des forges que l'on nomma depuis du Deffais de Vadré, au lieu où l'on voit aujourd'hui la paroisse de la Fontaine-Saint-Martin (Sarthe, arrondissement de La Flèche, canton de Pontvalain). Cette forêt, alors fort étendue, renfermait un sanctuaire très-fréquenté des païens de toute la contrée ; on y adorait la déesse Isis ou quelque divinité gauloise déguisée sous ce nom étranger. Démétrius rencontra des bûcherons qui l'accueillirent avec

humanité, et le logèrent dans leur cabane. Pendant la nuit, il vit en songe le saint évêque de Tours venir au-devant de lui ; en effet, le lendemain il rencontra saint Martin non loin du lieu où il s'était arrêté.

Le saint évêque donna, dans ce pays, le Baptême à un grand nombre de personnes encore idolâtres. Il exhorta ensuite Démétrius à rester dans ce canton, afin d'affermir dans la foi ces nouveaux chrétiens, et de travailler à la conversion des païens. Démétrius suivit ce conseil ; il sut joindre à la vie de prière d'un ermite le zèle ardent d'un apôtre : beaucoup d'idolâtres furent convertis par ses prédications.

La vie de ce personnage fut signalée par plusieurs prodiges. Une troupe de démons s'étaient retirés dans une forêt voisine, d'où ils attaquaient les passants, et tourmentaient en mille manières les habitants de Mézerai, de Ligron et de Courcelles ; ces esprits de ténèbres prirent la fuite, et disparurent dès qu'ils aperçurent Démétrius qui s'avançait vers eux, portant dans ses mains la sainte Eucharistie.

Démétrius mourut étant parvenu à un âge très-avancé ; son corps fut déposé dans un oratoire qu'il avait fait bâtir, et qui fut, dans la suite, consacré en l'honneur de saint Martin.

En 1818, des ouvriers, occupés à creuser les fondements d'une chapelle ajoutée à l'église paroissiale de la Fontaine-Saint-Martin, retirèrent de la terre des ossements que l'on jugea avec raison être ceux de saint Démétrius, parce que c'était dans ce lieu même que, de temps immémorial, on croyait qu'il avait été enterré, et que l'on venait implorer son secours. Ces ossements furent recueillis avec respect et déposés dans une châsse : on les vénère dans toute la contrée.

Tiré de l'*Histoire de l'Eglise du Mans*, par Dom Piolin.

SAINT AUSPICE,

PREMIER ÉVÊQUE D'APT ET MARTYR (Ier siècle).

Après le martyre de Flavie Domitille, Auspice, romain, qui avait fait l'éducation de cette princesse, reçut la consécration épiscopale des mains de saint Clément et partit ensuite pour les Gaules avec Euphrase et Emilius, ses compagnons dans la prédication évangélique. La divine Providence le dirigea vers la ville d'Apt, en Provence, importante colonie romaine. Il y travailla avec ardeur à la propagation de la foi, et opéra de nombreuses conversions. Le nombre des croyants augmentait de jour en jour, et la lumière évangélique se répandait de la ville dans les campagnes environnantes, lorsque les prêtres des idoles se plaignirent auprès de Trajan que la Gaule narbonnaise était toute troublée par les chrétiens ; que la ville en particulier, émue par la voix d'un seul homme, avait presque tout entière renoncé à la religion des ancêtres. Des ordres furent donnés aux lieutenants Dactilius et Tertulla ; Auspice, l'auteur du prétendu trouble, est arrêté, puis chargé de fers et jeté en prison, où il travaille à la conversion de ses gardiens. Après un délai de quelques jours, Dactilius fait comparaître Auspice devant son tribunal, et lui propose l'alternative ou d'adorer les dieux ou de subir la peine capitale. On apporte une statue de Jupiter ; Auspice s'en approche comme s'il allait l'adorer, mais, d'un coup de pied, il la renverse et la brise. Le juge, furieux, lui fait d'abord couper le pied droit, puis, durant sept jours, il lui fait couper les membres par morceaux les uns après les autres. Auspice supporta ce long martyre avec une admirable fermeté et une invincible constance ; il le consomma à Apt le 2 août, sous l'empereur Trajan et le président Dactilius. Son corps fut enseveli par les chrétiens dans une crypte souterraine ; il fut découvert longtemps après et placé dans la cathédrale d'Apt.

Propre d'Avignon.

SAINT AUTEUR,

TREIZIÈME ÉVÊQUE DE METZ ET CONFESSEUR (Ve siècle).

Saint Auteur, treizième évêque de Metz, succéda à saint Légonce, à l'époque où, après la mort de Constantin, les barbares, ayant traversé le Rhin, envahirent la Gaule. Saint Servais, évêque de

Tongres, l'avait assuré que la vallée de Metz serait ravagée : en conséquence, notre Saint fit baptiser tous les petits enfants qui n'avaient pas encore reçu ce Sacrement. Les barbares, ayant pris la ville, mirent tout à feu et à sang : au milieu de l'incendie qui dévora toute la ville, le sanctuaire de Saint-Etienne, aujourd'hui la cathédrale, fut seul conservé miraculeusement, selon la prédiction de saint Servais. Ce prodige n'arrêta pas les barbares; en se retirant, ils emmenèrent en captivité saint Auteur et beaucoup de citoyens, habitants de la ville de Metz. Mais quand on fut arrivé à Dieuze (Meurthe, arrondissement de Château-Salins), lieu ainsi nommé parce qu'il est distant de la ville de trente milles *(Decempagi)*, par un effet miraculeux de la protection divine, le saint évêque fut délivré, et les barbares lui rendirent les autres captifs.

Saint Auteur répara le désastre de cette invasion par sa sagesse et ses autres vertus. Il défendit la divinité du Christ contre les Ariens, et assista, pour cet effet, au Concile de Cologne. Après s'être acquitté pieusement de sa charge épiscopale, l'espace de quarante-neuf ans, il alla jouir du souverain bien, qui est la vision de Dieu, sous l'empire de Valentinien. Il fut enseveli dans la crypte de Saint-Clément.

Les chroniques parlent d'une fontaine que saint Auteur fit jaillir et dont les eaux étaient salutaires aux petits enfants. Elle existait derrière l'église de Saint-Simplice de Metz, et a été nivelée avec les constructions environnantes, lors de la démolition de l'église, au commencement du XIXe siècle.

En 830, les reliques de notre Saint furent transférées par l'évêque Drogon de Metz, sous Louis le Débonnaire, dans l'abbaye bénédictine de Maurmoutier *(Mauri Monasterium* ou *Cella Leobardi*, fondée vers 599 par saint Léobard), au diocèse de Strasbourg. Elles furent dispersées pendant la guerre des Rustauds (guerre qui éclata, en 1525, en Alsace, et dont les moteurs furent les paysans excités par les Anabaptistes et conduits par Erasme Gerbert de Molsheim). On conserve néanmoins aujourd'hui encore quelques reliques de saint Auteur dans l'église de Many, village du diocèse de Metz (arrondissement de Metz, canton de Faulquemont).

Tiré du *Propre de Metz*, et des *Notes* de M. l'abbé Noël, archiprêtre de Briey.

SAINT DOMITIEN,

TROISIÈME ÉVÊQUE DE CHALONS ET CONFESSEUR (Xe siècle).

Toute la tradition de Châlons, tous les monuments historiques, tous les catalogues d'évêques, tous les anciens manuscrits font saint Domitien compagnon de saint Memmie, son second successeur, et le troisième évêque de Châlons.

Rien n'est plus touchant que ce qui nous reste de son histoire, et qu'on lit dans un ancien manuscrit de l'église de Saint-Etienne de Châlons : « Domitien succéda à Donatien. La sincérité et la plénitude de la loi étaient dans son cœur, la vérité et tous les charmes de la douceur dans sa bouche. Tous ceux qui s'adressaient à lui dans leurs besoins, admiraient sa sagesse et la pénétration de son esprit. L'équité et la justice paraissaient dans toutes ses actions. La pureté et l'innocence de sa vie éclataient jusque dans ses conversations. Il avait bonne grâce, et remplissait ses fonctions avec beaucoup de gravité. Il témoignait une affection particulière, et accordait les dignités ecclésiastiques aux clercs en qui il remarquait le plus de piété. On ne voyait point dans sa maison des siéges ornés de somptueux tapis, mais il avait toujours devant les yeux le trône qu'il devait occuper dans la vie éternelle. Ce grand docteur, ce fameux prédicateur fit construire quantité d'églises, ordonna des prêtres, et acheva de gagner tout le peuple à Jésus-Christ. Son âme bienheureuse sortit de la prison de son corps le cinq des ides d'août ».

Le 27 mai 1341, son corps fut levé de terre avec celui de saint Donatien, son prédécesseur, et placé dans une châsse qui se voit encore dans la cathédrale de Châlons.

L'abbé Boitel, *Beautés de la Champagne*.

Xe JOUR D'AOUT

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sur la voie Tiburtine (chemin de Tivoli), la naissance au ciel de saint LAURENT, archidiacre, qui, durant la persécution de Valérien, après avoir enduré la prison, les tourments du fouet, des scorpions, des bâtons noueux, des plombeaux et des lames ardentes, fut enfin rôti sur un gril de fer, et acheva son martyre par ce supplice. Son corps fut enterré par les saints Hippolyte et Justin, prêtres, dans le cimetière de Cyriaque, au champ de Véran. 259. — Encore à Rome, le supplice de cent soixante-cinq bienheureux soldats, martyrisés sous l'empereur Aurélien. IVe s. — A Bergame, en Lombardie, sainte Astérie, vierge, martyrisée sous les empereurs Dioclétien et Maximien. — A Alexandrie, la mémoire des saints Martyrs, qui, durant la persécution de Valérien, souffrirent divers tourments d'une cruauté inouïe, sous le président Emilien, et obtinrent par divers genres de mort la couronne du martyre. IIIe s. — A Carthage, les saintes vierges et martyres Basse, Paule et Agathonique. — A Rome, saint Déusdédit, confesseur, qui, tous les samedis, donnait aux pauvres ce qu'il avait gagné durant la semaine par le travail de ses mains. — En Espagne, l'apparition de la très-sainte Vierge, pour faire instituer, sous le nom de Notre-Dame de la Merci, l'Ordre de la Rédemption des captifs.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Lyon, saint Arige ou Arédius, trente-deuxième archevêque de ce siége et confesseur, qu'il ne faut pas confondre, comme beaucoup d'hagiographes l'ont fait, avec Arige, évêque de Gap. C'est à saint Arige de Lyon, et non point à saint Arige de Gap, que saint Colomban adressa un mémoire sur la question de la Pâque. Parmi les œuvres entreprises par saint Arige, quelques historiens de Gap mentionnent la fondation d'une église sous le vocable de la Sainte-Croix, dans cette ville, la restauration de l'ancienne église de Saint-Just où il fut inhumé, et des embellissements considérables faits à l'église primatiale de Saint-Jean. On croit aussi qu'il est le fondateur de l'abbaye de Saint-Martin d'Aisnay, à Lyon. Arige siégea huit ans et demi et mourut à l'âge de cinquante-cinq ans. 614. — A Cambrai, saint Géry, évêque de ce siége et confesseur, dont nous donnerons la vie au jour suivant. 614. — A Arles et à Aix, sainte RUSTICULE, abbesse de Saint-Césaire d'Arles, dit le *Grand Monastier*. 632. — A Auxerre, saint Hugues de Montaigu (*Hugo de Sinemuro*), évêque de ce siége et confesseur, neveu du grand saint Hugues, abbé de Cluny. 1136 ou 1144. — A Meaux, sainte Agilberte, abbesse de Jouarre ou Jorax (*Jotrum*, célèbre abbaye de femmes, de l'Ordre de Saint-Benoît, près du bourg de ce nom, canton de La Ferté-sous-Jouarre, département de Seine-et-Marne). Issue d'une race très-noble parmi les Francs, elle naquit sur le territoire de Meaux; on dit qu'elle eut pour frère le bienheureux évêque Ebrégisile, et qu'elle était parente avec saint Adon, fondateur de l'abbaye de Jouarre, de sainte Théodechilde, abbesse de cette maison, et du vénérable Agilbert, évêque de Paris. Après avoir saintement gouverné sa communauté, elle fut appelée par Dieu à jouir dans le ciel de la récompense de ses vertus. Son corps fut enseveli par les religieuses auprès de celui de sainte Théodechilde, dans la crypte de Saint-Paul, ermite. Ce qui nous reste aujourd'hui de la dépouille mortelle de ces deux abbesses repose dans une grande châsse, mais dans des reliquaires dictincts, dans l'église de Jouarre. VIIe s. — A Beauvais, saint DINAULT ou DONOALD et saint ARNOUL ou ARNULPHE, martyrs. Ve s. — A Metz, saint Auteur, évêque de ce siége, dont nous avons donné la vie au jour précédent. — Au monastère bénédictin de Moyen-Moutier (*Medianum monasterium*), au diocèse de Saint-Dié, saint Spin ou Spinule, moine sous saint Hidulphe. En 1104, ses reliques furent données au monastère de Belval (*Bella Vallis*), dans les Ardennes, et déposées dans une belle châsse d'argent. Spin mourut à Bégon-Celle, près de Saint-Blaise (Vosges, écart de Moyen-Moutier), et de nombreux prodiges s'opérèrent sur son tombeau qui devint un lieu de pèlerinage. — A Cotignac (arrondissement de Brignoles), au diocèse de Fréjus, NOTRE-DAME DE GRACE. 1519. — Au diocèse de Nîmes,

le vénérable François de Chanciergues, fondateur des séminaires de la Providence, né à Pont-Saint-Esprit le 1er janvier 1634, et mort à Paris. La cause de sa canonisation est pendante à Rome depuis un siècle. 1691. — Dans le Limousin, la vénérable Louise de David, religieuse, de la noble et ancienne maison de Ventaux, près de Solignac, à deux lieues de Limoges. La grâce la prévint dès ses plus jeunes années, et, quoiqu'elle eût tout ce qu'il fallait pour plaire au monde, la naissance, l'éducation, la fortune, et que le monde, de son côté, lui offrît tout ce qui peut flatter le cœur d'une jeune personne, elle le méprisa sitôt qu'elle le connut et s'enferma dans le couvent de Bost-Morbaud, appelé vulgairement alors le Monastère du bois des Nonnains, à deux lieues de Limoges : elle y donna l'exemple de toutes les vertus chrétiennes et religieuses. Elle mourut à quatre-vingt-quinze ans, en réputation de sainteté. 1647. — A Autun, Claude-Joseph Jouffret de Bonnefonds, prêtre de la Congrégation de Saint-Sulpice, supérieur du Petit Séminaire d'Autun et martyr de la foi. Il était né à Gannat, diocèse de Clermont. Condamné à la déportation en 1793, il expira dans la traversée et fut inhumé dans l'île d'Aix. 1794.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Ecosse et aux îles Hébrides, saint Blan ou Blain, évêque, abbé et fondateur du monastère de Dunblain. La connaissance qu'il avait de l'Ecriture et des belles-lettres le rendit illustre selon le monde, mais il n'eut d'autre ambition que celle de connaître Jésus crucifié. Son amour pour la solitude, loin de ralentir son zèle pour l'instruction du prochain, le mettait en état d'annoncer la parole de Dieu avec cette éloquence céleste que l'on puise à l'école de la charité et dans l'exercice de la contemplation. On l'honora malgré lui du caractère épiscopal et il en remplit plusieurs années les devoirs avec un zèle vraiment apostolique. Vers l'an 1000. — Encore en Ecosse, saint Blaan, évêque des Pictes. Il fut disciple de saint Comgall et de saint Kenneth. Sacré évêque des Pictes, il fixa sa résidence à Kinngaradha. Le lieu où il fut enterré prit depuis son nom et a toujours été un siége épiscopal jusqu'à la suppression des évêques catholiques en Ecosse. Nous avons de saint Blaan plusieurs *Hymnes* sacrées, des *Instructions* pour les catéchumènes et quelques autres ouvrages de piété. 446. — A Huesca, ville d'Espagne (Aragon), saint Orence, père de saint Laurent, martyr, nommé au martyrologe romain de ce jour, et sainte Patience, sa mère. IIIe s. — A Lismore, ville d'Irlande (Munster), dans les comtés de Waterford et de Cork, saint Malchus, évêque de cet ancien siége et confesseur. Il fut d'abord moine de Winchester *(Wintoniense monasterium)*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, en Angleterre : sa haute réputation de sainteté le tira du cloître et le plaça sur le siége épiscopal de Lismore qu'il illustra par ses vertus et ses miracles. XIIe s. — A Milan, le bienheureux Amédée, confesseur, de l'Ordre de Saint-François, fondateur de la Congrégation des Amadéistes. D'une noble et ancienne famille de Portugal, il eut pour père Rodrigue Gomez de Silva, gouverneur des forts de Campo-Major et d'Ouguela, et pour mère Isabelle Menez, dont il retint le nom, suivant l'usage d'Espagne et de Portugal. On lui donna au baptême celui de Jean, suivant le conseil d'un ange qui apparut à ses parents sous la forme d'un pèlerin. Il prit l'habit de l'Ordre des Ermites de Saint-Jérôme dans le couvent de Notre-Dame de Guadaloupe, et, pendant dix ans, y exerça, par humilité, tous les plus vils ministères. Trois fois il fut averti par la sainte Vierge, par saint François, et par saint Antoine de Padoue, qui lui apparurent, de passer dans l'Ordre des Frères Mineurs, et d'aller en Italie pour y prendre l'habit de cet Ordre dans le couvent d'Assise ; il en obtint la permission le 11 octobre 1452, de Gonzalve d'Illescas, prieur de Guadaloupe. Ce fut alors qu'il fonda la Congrégation qui porte son nom. Plus tard, sous le pape Jules II, elle fut unie aux Franciscains de l'Observance. Le bienheureux Jean mourut à Milan, et son tombeau vit s'accomplir d'éclatants miracles. 1482. — A Rome, sainte PHILOMÈNE, vierge et martyre. IIIe s.

SAINT LAURENT,

ARCHIDIACRE DE L'ÉGLISE DE ROME ET MARTYR

259. — Pape : Saint Sixte II. — Empereurs romains : Valérien et Gallien.

Igne me examinasti, et non est inventa in me iniquitas. *Psalm.* XVI, 3.

Segnior fuit ignis qui foris ussit quam qui intus accendit.

Le feu qui dévore son corps n'est rien près de celui qui embrâse son âme.

S. Léon, *Serm. de S. Laurentio.*

Si l'Espagne se vante d'avoir vu naître le très-illustre martyr saint Laurent, Rome se glorifie de lui avoir servi de théâtre pour son triomphe, et la France est heureuse de l'avoir pour un de ses protecteurs et de conserver dans plusieurs de ses églises une partie de ses dépouilles sacrées. Il naquit dans une maison de campagne située à deux milles d'Huesca, qui, jusqu'à nos jours, a conservé le nom de Lorêt. Son père s'appelait Orence, et sa mère Patience. Leur vie fut toute sainte et leur mémoire est en bénédiction ; aussi la ville d'Huesca solennise leur fête le premier jour de mai. Tous les monuments sont muets sur son éducation et sa première enfance. Comme celles du Sauveur, ses premières années s'écoulent dans le silence et l'obscurité, pour apparaître au monde déjà environnées de l'auréole de la sainteté.

Deux traditions seulement existent sur ses premières années. L'une, dans sa patrie, à Saragosse, qui revendique l'honneur d'avoir vu commencer chez elle l'éducation littéraire du jeune lévite ; ce serait aussi dans son université que Sixte fit connaissance de ce pieux jeune homme, et se lia avec lui de cette douce et sainte amitié qui ne finit qu'avec leur martyre. L'autre, à Gênes, où les deux Saints reçurent l'hospitalité des chrétiens de la ville, en se rendant à Rome. Et quand, plus tard, à quelques années de là, la renommée vint apprendre aux fidèles de Gênes le martyre étonnant du premier diacre de Rome, ils se ressouvinrent de leur hôte, et lui consacrèrent un monument assez modeste, qui est devenu, avec les siècles, la superbe cathédrale de Gênes.

Quand saint Sixte fut appelé à monter sur la chaire de saint Pierre, la place d'archidiacre, devenue vacante par sa promotion, fut confiée à son disciple bien-aimé saint Laurent, tant les vertus et les talents qu'il avait déjà déployés dans le clergé de Rome, inspiraient de confiance, et faisaient compter sur son dévouement pour une charge aussi difficile.

Lorsque saint Laurent fut ainsi mis à la tête des sept diacres, qui, à l'imitation des sept élus par les Apôtres à Jérusalem, présidaient aux différents quartiers de la ville, il n'avait pas dépassé ce que l'on pourrait appeler le milieu de la vie commune ; par conséquent, il était encore dans toute la fleur de sa jeunesse et la beauté de l'âge. C'est du moins le souvenir que nous en a laissé la tradition, d'accord avec les monuments qui ont survécu aux ruines du temps.

Les principales fonctions attachées à sa nouvelle dignité étaient d'assister le souverain Pontife, de dispenser les divins mystères aux fidèles, de prendre soin des pauvres, des infirmes, des vierges consacrées à Dieu. Il ajoutait à ces obligations communes à tous les diacres l'administration des domaines de l'Eglise et des oblations ecclésiastiques; car, dès cette époque, l'Eglise romaine possédait quelques fonds de terre, un grand nombre de maisons et de palais même dans la ville.

C'était donc sur l'archidiacre Laurent, gardien fidèle et dispensateur équitable de tous ces biens, que pesait le fardeau de cette grande administration. « Laurent, au milieu des trésors, des riches présents, de tant d'or que les fidèles et l'Eglise confiaient à ses mains, était pauvre cependant, nous dit saint Pierre Chrysologue, et vivait de la vie des pauvres ». Il savait, ce fidèle ministre, que si Dieu demande aux puissants de ce monde un compte exact de leurs richesses, plus sévère et plus rigoureux encore sera celui qu'il demandera des biens de l'Eglise, patrimoine du Christ et des pauvres, prix des péchés !

Aussi, ce fut précisément la fidélité scrupuleuse dans la gestion des revenus de l'Eglise, et l'observation des devoirs sacrés qu'elle impose, qui lui valurent la palme du martyre.

Nul symptôme ne présageait l'approche d'une persécution pour les chrétiens, quand Valérien prit les rênes de l'empire. Prince d'un caractère doux et porté à la clémence, il se montra rempli de bienveillance à leur égard, les favorisa même plus qu'aucun de ses prédécesseurs, sans en excepter les Philippe qui passaient pour chrétiens. « Son palais », dit Eusèbe, « était rempli d'adorateurs du vrai Dieu; vous l'eussiez pris plutôt pour une Eglise avec ses différents ministres que pour une demeure profane ».

Vers l'année 257, obligé de passer en Orient pour repousser les Barbares qui envahissaient l'empire de tout côté, ce prince eut encore la douleur de voir son armée et une partie des provinces romaines ravagées par la peste. Ces malheurs réunis exercèrent une fâcheuse influence sur son esprit naturellement faible. Il crut trouver dans les secrets de la magie le seul remède efficace à toutes calamités. Alors sans cesse obsédé par une troupe de devins d'Egypte qui prescrivaient à sa superstition les sacrifices les plus infâmes et les plus inhumains, il se laissa enfin persuader par eux que le seul obstacle à son bonheur personnel et à celui de son empire, c'étaient les adorateurs du Christ. Dès lors Valérien commença à éloigner les chrétiens de sa cour et à leur retirer ses faveurs ; il y eut même çà et là dans les provinces quelques fidèles qui souffrirent le martyre ; toutefois, sans ordre émané du trône, la persécution n'était pas encore devenue générale.

L'Eglise, toujours résignée mais prudente, n'ignorait pas les dispositions secrètes de l'empereur. Aussi s'attendait-elle à voir reparaître les édits violents, et le sang des chrétiens inonder l'empire. Tout à coup le bruit se répand que Valérien, du fond de l'Asie, vient d'adresser contre eux un nouveau rescrit au Sénat. En effet, toute la violence de la persécution devait peser, comme de coutume, sur Rome, cité privilégiée des martyrs, ses diacres, ses prêtres et surtout son Pontife.

Saint Sixte fut le plus cruellement attaqué. L'empereur ordonna qu'on se saisît de lui et qu'on le forçât de présenter de l'encens à ses idoles ; mais ce généreux défenseur de la foi ayant refusé de le faire, il fut chargé de chaînes et de fers et jeté en cet état dans la prison Mamertine. Saint Laurent ayant appris que ce bienheureux Pontife était arrêté prisonnier et qu'il perdrait bientôt la vie pour la foi, il souhaita, comme le vrai diacre

d'un si saint prêtre, de lui tenir compagnie dans ce sacrifice, et, pour obtenir cette grâce, il lui parla en ces termes pleins de zèle et de tendresse, que saint Ambroise lui met dans la bouche :

« Où allez-vous, mon père, sans la compagnie de votre enfant ? Que prétendez-vous faire, saint prêtre, sans celui que vous avez choisi pour ministre des saints autels ? Jamais je ne vous ai vu offrir nos saints Mystères sans vos officiers : qu'avez-vous trouvé en moi qui vous ait déplu ? Me croyez-vous capable de quelque lâcheté ou de quelque faiblesse ? Eprouvez-moi, de grâce, et vous verrez que je ne suis pas un ministre infidèle. Vous m'avez toujours confié jusqu'à présent la dispensation du sang de Jésus-Christ, et aujourd'hui vous me refusez l'honneur de mêler mon sang avec le vôtre. Ne craignez-vous pas que si on loue votre courage dans le martyre, on ne blâme néanmoins votre conduite d'abandonner ainsi votre disciple ? Combien de conquérants ont plus remporté de victoires par le courage de leurs sujets que par leurs propres combats ? Enfin, Abraham n'a-t-il pas levé le bras pour immoler lui-même son fils, et le Prince des Apôtres n'a-t-il pas cédé à saint Etienne la gloire d'être le premier de tous les Martyrs ? Pourquoi donc, père très-saint, ne permettrez-vous pas que vos enfants rendent témoignage de votre sagesse et de votre vertu en mourant généreusement avec vous ? Ne reculez pas le sacrifice d'un enfant que vous avez élevé ; la palme qu'il remportera en votre présence servira d'ornement à votre couronne, et son triomphe sera votre propre triomphe ».

Saint Sixte, touché des sentiments de son diacre, lui répondit de cette sorte pour le consoler :

« Je suis bien éloigné, mon fils, de vous abandonner ; mais la foi de Jésus-Christ vous appelle à de plus grands combats que les miens. Comme nous sommes déjà cassé de vieillesse, on ne nous prépare que de légères épreuves ; mais à vous, qui êtes dans la fleur de l'âge et dans une jeunesse vigoureuse, les tyrans vous donneront matière d'un triomphe beaucoup plus glorieux. Cessez donc de verser des larmes ; si je vais répandre mon sang pour l'Evangile, vous répandrez aussi le vôtre pour la même cause. Encore trois jours de patience, et vous verrez votre sort semblable au mien. Ce terme vous est nécessaire, il ne vous serait pas honorable de vaincre à la suite d'un autre, comme si vous aviez besoin que quelqu'un vous animât au combat ! Pourquoi voulez-vous prendre part à ma victoire, puisqu'on vous offre une couronne toute pleine et tout entière ? Pourquoi souhaitez-vous tant ma présence ? Elie montant aux cieux laissa Elisée sur la terre, et ce disciple ne perdit pas courage pour cela. Prenez soin seulement de distribuer, selon votre prudence, les trésors de l'Eglise que je vous ai laissés ».

Après ce discours, saint Sixte donna le baiser de paix à saint Laurent et se sépara de lui.

Ce saint diacre, vaincu par ces paroles, obéit à son souverain pasteur. Il alla par tous les endroits de Rome pour chercher les pauvres chrétiens dans les caves où ils étaient cachés, afin de les secourir dans leurs besoins. D'abord, il courut au mont Cœlius, où il y avait une sainte veuve nommée Cyriaque qui avait retiré dans sa maison plusieurs fidèles et même des prêtres et d'autres ministres de l'Eglise qui s'étaient réfugiés vers elle. Saint Laurent entra de nuit dans cette maison, et, pour témoigner son respect envers ces ecclésiastiques, il leur lava les pieds à tous ; ensuite il mit ses mains sur la tête de la veuve Cyriaque, qui était affligée depuis longtemps

d'un grand mal de tête, et y joignant le signe de la croix, il la guérit parfaitement, puis il fit à chacun d'eux des aumônes selon son état.

La même nuit, il alla dans le quartier des Canaries [1], dans une autre maison d'un nommé Narcisse, où il trouva encore un grand nombre de chrétiens qui s'y étaient réfugiés. Il y exerça les mêmes œuvres d'humilité et de charité qu'il avait faites chez la veuve Cyriaque. Il y rendit aussi la vue à un aveugle nommé Crescence, par le signe de la croix. De là il dirigea ses pas vers le pied du Viminal, dans la région du *Vicus Patricius*, ou quartier des Patriciens, et descendit dans la catacombe Népotienne, où il y avait environ soixante-trois chrétiens tant hommes que femmes; il y entra les larmes aux yeux, leur donna le baiser de paix, et leur distribua les secours qu'il avait apportés. Il rencontra en ce lieu un saint prêtre nommé Justin qui avait été sacré par saint Sixte. Laurent, reconnaissant son caractère, voulut lui baiser les pieds. Justin fit ce qu'il put pour s'en défendre; mais enfin, Laurent, par ses pressantes instances, remporta la victoire dans ce combat d'humilité; il lui baisa les pieds, les lui lava et fit la même chose à tous les autres hommes.

Après avoir passé toute la nuit dans ces exercices de charité, et avoir pleinement satisfait aux intentions de saint Sixte, il vit, le lendemain, ce bienheureux Pape que l'on menait au supplice. Du plus loin qu'il l'aperçut, il recommença ses soupirs et s'écria de nouveau : « Ah ! ne m'abandonnez pas, Saint-Père; j'ai fait tout ce que vous m'avez ordonné, j'ai distribué aux pauvres les trésors que vous m'avez confiés ».

Les soldats qui étaient à la garde de saint Sixte, entendant ce mot de trésor, se saisirent de Laurent et le menèrent au tribun Parthénius, qui en rapporta le fait à Valérien. Cet empereur en eut une grande joie : il le fit venir devant lui, l'interrogea sur divers points, et lui commanda de lui déclarer le lieu où il avait caché ces trésors. Le saint diacre n'ayant daigné lui faire aucune réponse, il le mit entre les mains d'Hippolyte, chevalier romain, avec ordre de l'examiner derechef sur ces trésors de l'Eglise. Hippolyte le conduisit dans sa demeure, située au *Vicus Patricius*, et l'enferma avec d'autres prisonniers dans une prison que l'on voit encore de nos jours sous l'église de Saint-Laurent *in fonte*. Il y avait parmi eux un nommé Lucille, qui y était depuis longtemps, et qui, à force de pleurer sa misère, était devenu aveugle. Saint Laurent, dont la vie s'était passée à soulager l'infortune, lui parla de Celui qui avait autrefois ouvert les yeux à l'aveugle-né, et des prodiges qu'il ne cessait d'opérer en faveur des siens. Puis il lui dit : « Consolez-vous, mon frère, car si vous voulez croire en Jésus-Christ, je vous promets de vous guérir ».

Lucille y consentit avec joie, et témoigna qu'il y avait déjà longtemps qu'il désirait être baptisé. Aussitôt le saint diacre lui conféra ce sacrement de notre régénération, et, en lui donnant la lumière de l'âme, il lui rendit au même instant celle du corps.

Le bruit de ce miracle se répandit aussitôt dans la ville, et attira dans la prison de Laurent un grand concours d'autres aveugles qui se vinrent jeter à ses pieds pour recevoir de lui un semblable bienfait. Il les guérit tous par le signe de la croix. Hippolyte, qui commençait à être ébranlé à la vue de tant de merveilles, pria saint Laurent en des termes pleins de douceur et d'honnêteté de lui donner connaissance des trésors dont il avait parlé. Le saint diacre prit de là occasion de l'instruire.

1. Ce quartier occupait les abords de la Cloaca-Massima, et le lieu où s'élève maintenant l'église de Saint-Georges *ad Velum Aureum*.

« O Hippolyte », lui dit-il, « si vous voulez croire en Dieu, le Père tout-puissant, et en son Fils Jésus-Christ, je m'engage à vous faire voir de grands trésors, et je vous promets la vie éternelle ».

Ces paroles firent une si forte impression sur l'esprit d'Hippolyte, et la grâce, en même temps, opéra si puissamment dans son cœur, qu'il changea tout d'un coup de sentiment; il se convertit à la foi, et reçut le baptême des mains de saint Laurent avec toute sa famille composée de dix-neuf personnes.

Cependant Valérien commanda qu'on lui amenât Laurent. Hippolyte, qui prenait ses intérêts depuis qu'il était chrétien, lui donna avis de cet ordre, et le saint diacre, au lieu de s'en étonner, lui dit : « Allons, Hippolyte, allons, il y a des couronnes de gloire pour vous et pour moi ».

Amené devant le tyran et interrogé de nouveau sur ses trésors, il demanda le terme de trois jours pour les ramasser; le tyran le lui accorda, avec ordre à Hippolyte de l'accompagner partout. Saint Laurent assembla tout ce qu'il put trouver d'aveugles, de boiteux et d'autres pauvres, et alla avec cette suite au palais de l'empereur et lui dit : « Auguste prince, voilà les trésors de l'Eglise que je vous ai amenés : trésors éternels qui augmentent toujours sans jamais diminuer, qui se répandent partout et que chacun peut posséder ».

L'empereur, indigné de cette surprise, commanda qu'on le dépouillât et qu'on lui déchirât la peau avec des scorpions; et, pour l'épouvanter davantage, il fit apporter devant lui tous les instruments des supplices qu'on faisait endurer aux Martyrs, le menaçant de lui en faire sentir sur-le-champ toutes les rigueurs s'il ne voulait adorer ses dieux. Le généreux disciple de Jésus-Christ, sans s'émouvoir, lui répondit avec une constance toute chrétienne : « O infortuné ! qui crois m'effrayer par ces tortures, sache que si ce sont des tourments, ce n'est qu'à tes yeux et non aux miens : car j'en fais ma joie, et il y a longtemps que je n'ai point de plus ardent désir que de manger à cette table et de me rassasier de ces mets délicieux ».

L'empereur commanda qu'on le chargeât de chaînes et de fers, et qu'on le menât en cet état au palais de Tibère, bâti sur le mont Palatin, pour y être interrogé derechef. Puis il le fit revenir devant son tribunal au temple de Jupiter; là, il le pressa avec de nouvelles instances de découvrir les trésors, de sacrifier aux dieux et de ne plus mettre son espérance dans les richesses qu'il tenait cachées, parce qu'elles ne seraient pas capables, lui dit-il, de le garantir des peines qui lui étaient préparées. Notre invincible Martyr continua de répondre avec autant de douceur que de fermeté : « Je me confie aux trésors du ciel, qui sont la piété et la miséricorde divine et qui tiendront mon âme en liberté, pendant que mon corps sera exposé à tes supplices ».

L'empereur le fit fouetter de verges, et le saint diacre, comme pour l'insulter, lui dit : « Connais maintenant, misérable, que les trésors de Jésus-Christ me font triompher, puisque je ne sens point les tourments ».

L'empereur, voyant cela, le fit suspendre en l'air et lui fit brûler les flancs avec des lames de fer rougies au feu. Mais le Saint, méprisant encore ce tourment, adressa sa prière à Notre-Seigneur en ces termes : « Adorable Jésus, Fils unique du vrai Dieu, faites miséricorde à votre serviteur, qui, étant accusé, n'a pas été assez lâche pour désavouer votre nom, et qui en a soutenu la gloire au milieu des tortures les plus horribles ».

Cette tranquillité d'esprit que saint Laurent faisait paraître, ne servit qu'à animer davantage le tyran contre lui; il attribuait une victoire si mi-

raculeuse à des enchantements diaboliques et le menaçait de nouveaux supplices. Le Saint lui répliqua avec le même courage : « Par la grâce de mon Dieu, je ne crains point les tourments qui ne sauraient être de longue durée : ne cesse donc point de me maltraiter, fais hardiment ce que tu pourras pour me faire souffrir ».

L'empereur, hors de lui-même par ce nouveau défi, le fit battre avec des fouets plombés d'une manière si cruelle, que le saint Martyr, croyant perdre la vie, leva les yeux au ciel et pria Dieu de recevoir son âme; mais il entendit une voix qui lui dit qu'il n'était pas encore à la fin de ses peines et qu'il avait encore de rudes combats à souffrir. L'empereur entendit lui-même cette voix et s'écria : « Ne voyez-vous pas, ô Romains, que les démons viennent au secours de ce sacrilége, qui ne craint ni les dieux, ni vos princes, ni les tortures les plus rigoureuses ? »

Il le fit ensuite étendre sur le chevalet pour disloquer tous ses membres, et lui fit déchirer la peau avec des scorpions et d'autres instruments de supplices. Mais le Martyr, toujours constant et généreux, se moqua de ses bourreaux, et adressant la parole à Dieu, lui dit du plus profond de son cœur : « Soyez béni, mon Seigneur et mon Dieu, qui faites de si grandes miséricordes à celui qui en est indigne. Accordez-moi la grâce, mon adorable Sauveur, de faire connaître à tous ceux qui composent cette assemblée, que vous n'abandonnerez jamais vos serviteurs, mais que vous les consolerez au temps de la tribulation ».

Aussitôt le Père des miséricordes lui envoya un Ange pour le consoler et lui donner quelque soulagement dans son martyre; l'Ange essuya avec un linge la sueur de son front et les plaies de son corps, comme il a été rapporté dans la vie de saint Romain.

Le même jour, l'empereur, qui s'était fait dresser un tribunal dans les Thermes d'Olympias, situés sur le mont Viminal, et voisins du palais de Salluste, y fit de nouveau comparaître saint Laurent, et, pour lui jeter tout à fait la terreur dans le cœur, il fit apporter encore une fois devant lui tous les instruments de supplices dont on pouvait affliger un corps humain. Il l'interrogea sur son pays, sur sa naissance et sur toute la suite de sa vie.

« Pour mon pays », dit saint Laurent, « je suis Espagnol, bien que j'aie été nourri à Rome dès ma jeunesse. On m'a fait chrétien dès le berceau, et j'ai toujours été élevé dans la connaissance et la pratique des lois divines ».

« Ah ! » dit l'empereur, « peux-tu te vanter de reconnaître une loi divine, toi qui méprises les dieux et qui te moques des justes châtiments de l'impiété ? »

« Il est vrai », répliqua saint Laurent, « que, par la miséricorde de mon Dieu, je ne reconnais point les idoles et que je ne crains point les tourments; mais c'est en cela que j'obéis aux ordres de la loi divine ».

L'empereur le menaça, s'il ne changeait de sentiment, de le laisser toute la nuit dans les tortures.

« Si cela est », dit le Martyr, « cette nuit me sera un jour éclatant et une lumière sans obscurité ».

Il le fit frapper sur la bouche à coups de pierres ; mais cette épreuve ne servit qu'à l'affermir davantage dans la foi. Enfin, le tyran ne pouvant plus arrêter sa fureur, fit dresser en sa présence un lit de fer en forme de gril, et y ayant fait étendre notre saint Martyr, il fit allumer dessous un petit feu de charbons pour le faire rôtir à loisir, afin de rendre sa mort plus cruelle en la faisant durer plus longtemps. Tandis qu'il était dans une torture si intolérable, l'empereur, au lieu d'en avoir compassion, l'insultait

en le pressant avec plus de rage que jamais de sacrifier à ses dieux ; les bourreaux attisaient le feu et enfonçaient de grandes fourches de fer dans le corps de cet admirable Saint, pour l'ajuster à leur mode. Mais saint Laurent, toujours inébranlable, se tournant vers le tyran, lui dit avec une résolution digne de lui : « Sache, misérable, que tes feux n'ont que du rafraîchissement pour moi, et qu'ils réservent toute leur ardeur pour te brûler toi-même éternellement sans jamais te consumer ». Puis, d'un visage riant et tout éclatant de lumière, il lui dit encore : « Ne vois-tu pas que ma chair est assez rôtie d'un côté ? tourne-la donc de l'autre ». Quand les bourreaux l'eurent tourné, il dit au juge : « Ma chair est présentement assez rôtie, tu peux en manger ».

Enfin, le terme de sa victoire étant arrivé, il rendit grâces à Dieu de lui ouvrir si heureusement les portes du ciel ; puis il rendit son esprit entre ses mains et alla recevoir les couronnes qui étaient dues à son zèle et à sa constance.

Le lendemain matin, Hippolyte et le prêtre Justin firent transporter le corps du saint Martyr dans la catacombe de l'avenue Cyriaque, près de la voie Tiburtine, appelée *le Champ Verano*, et située à deux kilomètres des murs de la ville. Beaucoup de fidèles se trouvèrent à cette pompe funèbre, et demeurèrent en ce lieu l'espace de trois jours et de trois nuits, qu'ils passèrent à jeûner, à veiller et à pleurer sur le tombeau du saint archidiacre, qui leur avait fait tant de bien. A la fin, le bienheureux Justin célébra la messe, et donna la communion aux assistants, qui, ensuite, se retirèrent tous, parce que le bruit de leur dévotion se répandait déjà dans Rome, et que les ennemis de l'Eglise se disposaient à les saisir.

Tel fut le martyre du très-illustre saint Laurent sur lequel saint Ambroise fit un beau discours. Saint Augustin et saint Léon, pape, disent que Rome n'a pas été moins honorée par le martyre de saint Laurent, que la ville de Jérusalem par celui de saint Etienne. Saint Maximin l'égale aux Apôtres. Saint Pierre Chrysologue, saint Siméon Métaphraste, et d'autres auteurs parlent aussi avec une admiration extraordinaire de ses vertus et de son courage. Prudence, en ses beaux vers, nous décrit ses combats et ses victoires, et dit que le martyre de saint Laurent fut la mort de l'idolâtrie, parce que dès lors le paganisme commença à tomber en décadence, et le nom de chrétien à devenir victorieux. Ce qui peut être la cause que l'Eglise en fait une si grande solennité avec vigile, octave, office et messe particulière, comme pour se ressouvenir du grand bien qu'elle a reçu par le moyen de son martyre.

On voit, dans un fragment de verre conservé au Musée Vallicellano, le buste de saint Laurent, avec le monogramme du Christ derrière la tête, place ordinaire de l'auréole. Ce symbole signifie que le Christ, exprimé par cette figure, avait fait sa demeure dans l'âme et dans l'esprit du Bienheureux. Il porte une grande croix sur ses épaules, pour démontrer qu'il a fidèlement suivi son Maître, en portant sa croix. — Les anciennes peintures et les mosaïques de Rome le représentent avec cette grande croix à la main, parce que c'était l'office du diacre de la porter dans les fonctions sacrées. — Il est aussi peint sur la couverture d'un très-ancien manuscrit de la bibliothèque Vallicellana. Pour une raison à peu près analogue, on lui a mis le volume des Evangiles à la main dans les fresques du cimetière de Saint-Valentin, dans la mosaïque de Saint-Laurent hors des Murs, dans celles de la tribune de Sainte-Marie du Transtevère et de Saint-Clément. — Saint Laurent est encore représenté entre les apôtres Pierre et Paul, assis

sur un lectisterne, ou espèce de siége qui a la forme de nos canapés modernes. Tous les trois ils portent la penula ou chasuble ancienne. — On le voit aussi debout, revêtu de la toge, avec le volume des Evangiles à moitié déroulé. — Dans une gravure ancienne qui remonte aux premiers siècles, on voit deux bourreaux qui tiennent saint Laurent, l'un par les pieds, l'autre par les mains, et le retournent sur le gril. Au-dessus du Saint, son âme, sous la forme d'une petite figure les bras étendus, s'élève vers le ciel, pour y recevoir de la main de Dieu la couronne due à son triomphe. Le tyran qui préside à l'exécution, porte la couronne, et tient le sceptre en main. — Une peinture représente saint Laurent conférant le baptême à saint Romain, avec le même vase en bronze qui se conserve encore dans la sacristie de Saint-Laurent hors des Murs. — Dans les fresques de l'abside de l'antique église de Sainte-Cyriaque, au mont Cœlius, on voit, aux pieds de saint Laurent, l'argent monnayé, les riches vases d'or à l'usage du sacrifice, dont il se dispose à gratifier la foule de chrétiens et quelques clercs qui l'entourent. Plus loin, il est à genoux devant eux et leur lave humblement les pieds. Dans le troisième tableau, on a représenté une femme prosternée devant le Saint; celui-ci, debout, les yeux au ciel, lui dépose sur la tête le linge dont il vient de se servir dans le lavement des pieds. Cette femme était la pieuse veuve Cyriaque, dont la demeure servait d'asile aux fidèles persécutés. — Dans l'église de Saint-Nazaire et de Saint-Celse, à Ravenne, il est représenté tenant sa croix triomphale; auprès de lui se trouve le gril avec le brasier sur lequel il consomma son martyre, et une armoire ou bibliothèque, dans laquelle on remarque trois volumes sur lesquels on lit : *Marcus*, *Matthæus*, *Lucas*, le quatrième *Joannes*, est entre les mains du Saint. — On le représente aussi en dalmatique, tenant d'une main son gril, et de l'autre la palme du martyre.

CULTE ET RELIQUES.

Les miracles qui se firent au tombeau du saint Martyr le rendirent célèbre ; une multitude de temples furent élevés de tous côtés en son honneur. Mais ce fut surtout à Rome que sa protection se fit sentir ; saint Léon le Grand dit que son patronage fut pour la ville de Rome ce que fut celui de saint Etienne pour Jérusalem, et Prudence attribue la conversion de la première de ces villes, principalement à son martyre. Aussi le culte de ce grand Saint y fut-il toujours particulièrement en honneur. Constantin fit bâtir une basilique sur son tombeau, qui est une des cinq patriarcales et une des sept principales stations, gouvernée aujourd'hui par des Chanoines réguliers de Saint-Augustin. Le corps de ce saint Martyr y est honoré. On y conserve aussi quelques morceaux du gril sur lequel il a été rôti ; et, dans la tribune, derrière une grille dorée, on montre le marbre sur lequel le corps de saint Laurent fut mis après son martyre, et reposa de longues années. Les traces de sang et de graisse liquéfiée y sont parfaitement visibles, quoiqu'on en ai enlevé en plusieurs endroits pour les distribuer comme reliques. Le pape Alexandre II accorda une indulgence perpétuelle de quarante années et autant de quarantaines à tous ceux qui, s'étant confessés et ayant communié, visiteraient, quelque mercredi de l'année que ce fût, une église placée sous l'invocation de saint Laurent.

Le pape Damase honora aussi sa mémoire d'une autre église qui est collégiale, et qui se nomme Saint-Laurent *in Damaso*, où l'on conserve de sa cendre et des charbons qui servirent à le rôtir. Il y a encore, dans la même ville, Saint-Laurent *in pane et perna*, bâtie sur le lieu de son martyre, où l'on garde un des ossements de ses bras, avec quelques autres charbons de son brasier. Saint-Laurent *in fonte*, à l'endroit où ce grand Saint fit sortir une fontaine dont il se servit pour baptiser les nouveaux chrétiens. Saint-Laurent *in Lucina*, où il y a de sa chair brûlée teinte de son sang et de ses cendres. L'on y voit aussi la fourchette de fer dont les bourreaux se servirent pour attiser le feu, et le linge dont un ange vint essuyer ses plaies. Il y a de plus Saint-Laurent *in Bergo Vecchio*, Saint-Laurent *le Petit* et Saint-Laurent *in Miranda*. Dans le reste de l'Italie, les cathédrales de Viterbe, de Pérouse et de Gênes sont dédiées à saint Laurent ; et en Espagne, la grande église d'Huesca, où il prit naissance, et la cathédrale de Burgos.

A Constantinople, l'impératrice sainte Pulchérie fit bâtir une belle église en son nom, où elle mit ses reliques ; et l'empereur Justinien la rendit, depuis, encore plus magnifique.

Retiré de son tombeau à une époque inconnue (François Posterla pense que ce fut au temps du pape saint Sylvestre), le chef de saint Laurent fut transporté d'abord au *Sancta Sanctorum*, qui était la chapelle des Papes quand ils habitaient le palais du *Latran*, puis dans la chapelle *Sixtine*, au *Vatican* ; puis enfin dans l'une des chapelles du palais du *Quirinal*, où il se trouve encore aujourd'hui. Ce chef vénérable s'est très-bien conservé. Le visage est recouvert de sa peau parfaitement lisse ; la bouche a conservé toutes ses dents ; la lèvre supérieure est visiblement contractée par l'action du feu ainsi que les yeux, dont l'un surtout est comme desséché. Ce chef est renfermé dans un beau reliquaire de forme gothique en argent doré et orné de bas-reliefs et d'émaux.

En 1860, à l'approche de l'invasion piémontaise, le saint pontife Pie IX l'a fait solennellement descendre au milieu de Rome, dans l'église de Saint-Laurent *in Damaso*, pour que le peuple, par des prières plus pressantes encore, vînt implorer le secours du grand défenseur du patrimoine de l'Eglise romaine.

Aujourd'hui, quoique Rome ait fait aux églises de nombreuses distributions des reliques du saint Martyr, la plus grande partie du corps repose toujours dans le lieu où saint Justin l'a déposé. Vers l'an 519, le pape Hormisdas détacha quelques particules du gril pour les envoyer à l'empereur Justin, qui l'en avait instamment prié par ses ambassadeurs.

L'église de Saint-Martin, de Laon, diocèse de Soissons (Aisne), expose, depuis le milieu du XIIIe siècle, le *bras gauche* et la main droite de saint Laurent, diacre et martyr. Voici ce que rapporte une tradition constante qui remonte à plus de six cents ans. Un religieux prémontré de Laon se sentit inspiré d'aller à la recherche d'une relique du bienheureux Martyr pour lequel il avait une dévotion particulière. Il quitte le monastère et va à Jérusalem. Là des religieux franciscains lui enjoignent de retourner à son monastère. Le religieux obéit, et après bien des fatigues il arrive en Hongrie dans un monastère de Prémontrés. Beaucoup de reliques y étaient négligées, entre autres une petite châsse contenant *l'avant-bras gauche et la main de saint Laurent*. Sa grande dévotion le pousse à enlever cette relique négligée par les religieux de ce monastère. Il l'enlève en effet et la transporte à Laon avec bien des fatigues. Lorsqu'il fut arrivé dans les environs de la ville, il fit prévenir Gautier ou Vautier de Douai *(Walterus)*, abbé de Saint-Martin. Quelques jours après une immense procession s'organisa pour venir chercher l'insigne relique. Anselme, cinquante et unième évêque de Laon, accompagné du Chapitre de sa cathédrale, vint la recevoir au pied de la montagne et la déposa dans l'église de Saint-Martin. Elle y a été conservée, honorée et exposée jusqu'à la Révolution française. Un pèlerinage s'était établi insensiblement et beaucoup de faveurs avaient été obtenues de Dieu par les pieux pèlerins. La fête de saint Laurent se célébrait très-solennellement le 10 août, le dimanche dans l'Octave et le jour de l'Octave. Chacun de ces trois jours on portait en procession la châsse où le bras était renfermé. Tous les pèlerins qui venaient vénérer la sainte face à Montreuil-sous-Laon ne manquaient pas d'aller également honorer la relique de saint Laurent. La châsse, don de la piété d'un roi de France, pesait 105 marcs d'argent doré. Le bras était posé sur un plat d'argent doré pesant 9 marcs. Autour du bras était une petite lame d'or très-fin sur laquelle était gravé en lettres gothiques : *Bras de saint Laurent*. Le pouce qui manquait à la main en avait été détaché pour être donné à une reine de France. Un tableau suspendu dans l'église représentait le religieux apportant le bras de saint Laurent.

Le 30 septembre 1793, la châsse et le bassin furent envoyés à la monnaie. Le sieur Selleux, administrateur de l'église paroissiale de Saint-Martin, étant présent à l'inventaire du mobilier, eut le bonheur de soustraire le bras de saint Laurent à l'impiété des révolutionnaires. Il a consigné sa déclaration dans un procès-verbal du 28 septembre 1793. Plusieurs anciens religieux de Prémontré de l'abbaye de Saint-Martin ont donné par écrit des attestations de l'identité de cette relique avec celle qu'ils avaient toujours vue dans l'église de Saint-Martin. Lors du rétablissement du culte en 1804, Selleux présenta la relique du bras de saint Laurent à l'autorité ecclésiastique avec toutes les pièces qui en constataient l'authenticité. Mgr Leblanc de Beaulieu, évêque de Soissons, fit comparaître les témoins, fit examiner et examina une série de procès-verbaux concernant l'enlèvement et l'identité de la relique, et en permit l'exposition publique dans l'église de Saint-Martin (15 avril 1804). En 1837, Mgr de Simony se fit représenter la châsse, l'ouvrit, examina les pièces, et après avoir vénéré la précieuse relique, retira deux petits ossements de l'extrémité du doigt index, scella de nouveau la châsse et confirma la permission de l'exposer à la vénération des fidèles.

Au diocèse de Ferentino, en Italie, on conserve, de temps immémorial, une ampoule de verre renfermant du sang du Martyr, desséché et adhérent aux parois du vase. Durant la plus grande partie de l'année, il demeure en cet état de coagulation ; mais à l'approche du 10 août, dès le soir des premières Vêpres de la fête, il commence à se liquéfier et à entrer en ébullition. Au XVIe siècle, le pape Paul V fit constater l'authenticité de ce miracle, et fit renfermer quelques gouttes de ce sang miraculeux dans un riche reliquaire d'or, et déposer dans le trésor de Sainte-Marie-Majeure. On voit encore à Rome, dans l'église de Sainte-Barbe, une grande partie de sa

tunique. Le reste de ses vêtements est conservé dans l'ancienne chapelle de notre Saint au palais de Latran, appelée, à cause des reliques insignes que les Papes y avaient réunies, Saint-Laurent *ad Sancta Sanctorum*.

La cathédrale de Nancy possède une côte de saint Laurent; elle fut conservée pendant la Révolution, reconnue et approuvée le 30 janvier 1803, par Mgr Ormond, et déposée dans la châsse de saint Sigisbert. L'église de Bouxières-aux-Dames, près Nancy, possède un fragment de côte du même Saint. L'église de Tonnay, canton de Saint-Nicolas de Port, possède un beau fragment d'os, provenant d'un monastère d'Allemagne. Les Eglises de Sens, du Mans, de Paris, obtinrent autrefois des souverains Pontifes quelques reliques du saint Martyr. Celle du Mans les a perdues durant la Révolution.

Outre les reliques dont nous venons de faire mention, en voici d'autres honorées sous le nom de saint Laurent : A Rome, de son bras, à Saint-Laurent hors des Murs et à Saint-Laurent-Paneperna. De ses côtes, à Saint-Pierre, au Vatican, aux Douze-Apôtres, à Sainte-Croix-in-Jerusalem, à Sainte-Marie-in-Portica, à Sainte-Marie des Anges, à Sainte-Praxède. Une vertèbre, à Sainte-Marie-Majeure. A Sainte-Cécile, un os à demi brûlé. A Saint-Laurent-in-Damaso, trois anneaux de sa chaîne, des cendres et des charbons. A Sainte-Marie-in-Cosmedin, de son gril. A Anvers, deux de ses doigts. De l'os des jambes, à Florence, à Padoue, à Sainte-Marie des Vierges, à Naples. De l'os des épaules, à Tongres, à Cologne. De son gril et des cendres, à l'Escurial, à Pérouse. De son sang et de sa chair, à Liége. A Aix-la-Chapelle, une parcelle de son crâne, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste à Borcette; de son linceul et de sa dalmatique, dans l'église de Sainte-Thérèse. De ses ossements, à Venise, à Padoue, à Auxerre. A Sens, une vertèbre; à Molay, dans le même diocèse, de son gril et de ses ossements. A Removille, diocèse de Saint-Dié, la moitié d'une dent. A Nevers, deux dents.

Nous nous sommes servi, pour compléter cette biographie, de l'*Histoire de saint Laurent*, par l'abbé Labosse; de l'*Hagiologie Nivernaise*, par Mgr Crosnier; de *Notes locales* fournies par M. Henri Congnet, du chapitre de Soissons, et par M. l'abbé de Blaye.

SAINTE PHILOMÈNE, VIERGE ET MARTYRE A ROME,

SURNOMMÉE LA THAUMATURGE DU XIXe SIÈCLE.

IIIe siècle.

Jam sponsa Christi quæ adhuc arbitra sui per ætatem esse non poterat.

Le Christ l'a choisie pour son épouse avant que l'âge ne lui permît de se choisir elle-même un autre fiancé. *Saint Ambroise.*

La « mémoire du juste », suivant le Psalmiste, « survit à tous les siècles; elle participe de l'éternité de Dieu ». Nous trouvons une nouvelle preuve de cette parole divine dans l'invention des reliques de notre *Thaumaturge*. Depuis à peu près quinze siècles, elles étaient ensevelies et ignorées du monde entier, et voilà que tout à coup elles apparaissent couronnées d'honneur et de gloire aux yeux de l'univers, en 1802, le 25 du mois de mai, pendant les fouilles que l'on a coutume de faire à Rome chaque année dans les lieux consacrés à la sépulture des martyrs. Ces opérations souterraines se faisaient cette année-là dans les catacombes de Sainte-Priscille, sur la nouvelle voie Salaria. On découvrit d'abord la pierre sépulcrale qui se fit remarquer par sa singularité. Elle était de terre cuite et offrait aux regards plusieurs symboles mystérieux qui faisaient allusion à la virginité et au martyre. Ils étaient coupés par une ligne transversale formée par une inscription dont les premières et les dernières lettres paraissaient avoir été effacées par les instruments des ouvriers qui cherchaient à la détacher

de la tombe. Elle était ainsi conçue : *(Fi) Lumena pax tecum fi (at)*. « Philomène, la paix soit avec toi ! ainsi soit-il ».

Le savant Père Marien Paternio, jésuite, croit que les deux dernières lettres *fi* doivent se rattacher au premier mot de l'inscription, suivant l'ancien usage, dit-il, qui était commun aux Chaldéens, aux Phéniciens, aux Arabes, aux Hébreux ; et même aussi, ajoute-t-il, on en trouve quelques traces parmi les Grecs. Le même Père fait remarquer que « dans les pierres sépulcrales mises par les chrétiens sur la tombe des martyrs qui confessèrent le nom de Jésus-Christ dans les premières persécutions, au lieu de la formule *In pace*, généralement peu usitée, on mettait celle-ci, qui a quelque chose de plus animé et de plus vif : *Pax tecum* ».

La pierre ayant été enlevée, apparurent les restes précieux de la sainte martyre, et tout à côté, un vase de verre extrêmement mince, moitié entier, moitié brisé et dont les parois étaient couvertes de sang desséché. Ce sang, indice certain du genre de martyre qui termina les jours de sainte Philomène, avait été, selon l'usage de la primitive Eglise, recueilli par des chrétiens pieux qui, lorsqu'ils ne pouvaient pas par eux-mêmes, s'adressaient quelquefois aux bourreaux de leurs frères pour avoir leurs vénérables dépouilles et leur sang sacré, offert avec tant de générosité à Celui qui, sur la croix, sanctifia par l'effusion du sien les sacrifices, les douleurs et la mort de ses enfants.

Pendant que l'on s'occupait à détacher des différentes pièces du vase brisé le sang qui y était collé et qu'on en réunissait avec le plus grand soin les plus petites parcelles dans une urne de cristal, les personnes qui étaient présentes, et parmi lesquelles se trouvaient des hommes de talent et d'un esprit cultivé, s'étonnent en voyant tout à coup étinceler à leurs yeux l'urne sur laquelle depuis quelques instants leurs regards étaient attachés. Ils s'approchent de plus près ; ils considèrent à loisir ce prodigieux phénomène et dans les sentiments de la plus vive admiration jointe au plus profond respect, ils bénissent le Dieu qui « se glorifie dans ses Saints ». Les parcelles sacrées, en tombant du vase dans l'urne, se transformaient en divers corps précieux et brillants, et c'était une transformation permanente ; les uns présentaient l'éclat et la couleur de l'or le mieux épuré ; les autres, de l'argent ; d'autres, des diamants, des rubis, des émeraudes et d'autres pierres précieuses ; en sorte qu'au lieu de la matière dont la couleur, en se dégageant du vase, était brune et obscure, on ne voyait dans le cristal que l'éclat mélangé des couleurs diverses, telles qu'elles brillent dans l'arc-en-ciel.

Cet éclat n'est qu'une ombre de la clarté céleste promise dans les livres saints « au corps et à l'âme du juste ». C'est en même temps le signe et le gage de la résurrection des corps quand les élus seront transformés en la gloire de Jésus-Christ. Ce prodige, comme nous l'avons dit, est permanent, il excite encore aujourd'hui l'admiration de ceux qui vont vénérer cette précieuse relique.

Le martyre de sainte Philomène n'est connu que par les symboles dépeints sur la pierre sépulcrale dont nous venons de parler, et par des révélations faites à diverses personnes par la même Sainte. A ce mot de révélations, que l'on ne s'effraie pas ; car il est certrin que dès l'origine du monde, Dieu a révélé aux hommes plusieurs choses qui n'étaient connues que de lui seul. Il l'a fait, dit saint Paul, en plusieurs endroits et de bien des manières ; mais surtout dans les derniers temps par son Fils bien-aimé. Or, ce qu'il nous a fait si souvent, qui oserait, même de nos jours, lui en con-

tester le droit, ou lui en interdire l'exercice? Si c'est la petitesse de l'homme, ou son indignité que l'on cherche à faire valoir contre les révélations, notre Dieu n'est-il pas le Dieu des miséricordes infinies?... L'homme, quelque misérable qu'il soit, n'est-il pas son enfant, l'ouvrage de ses mains et de sa bonté, destiné à n'être qu'un avec lui dans l'éternité bienheureuse? Si c'est l'inutilité de ces sortes de communications entre Dieu et l'homme que l'on objecte, où sont les preuves que l'on en donnera? Ainsi ne raisonnait pas le docte et grand pontife Benoît XIV, dont les paroles ont un si grand poids dans ces sortes de matières; car il pense que les révélations, si elles sont pieuses, saintes et avantageuses au salut des âmes, doivent être admises dans les procès qui se font à Rome pour la canonisation des Saints. Il ne regardait donc pas toutes les révélations comme inutiles. Or, si après un mûr examen, si après avoir consulté des personnes doctes et versées en ces sortes de matières, si même, comme il est arrivé pour celles-ci, après les avoir soumises à l'autorité ecclésiastique, on en a obtenu la permission de les publier pour la gloire de Notre-Seigneur et pour l'édification des hommes, qui oserait dire que de telles révélations, pleines d'ailleurs de piété et de sainteté, sont inutiles et nuisibles? Ah! de grâce, que le fidèle n'aille pas mériter de l'Esprit-Saint le reproche qu'il fait aux impies, de blasphémer ce qu'ils ignorent! Nous ne voulons point assurément que l'on imite l'imprudence de ceux qui admettent indistinctement tout ce qu'ils entendent qualifier du nom de révélation; ce serait, nous en convenons, la plus dangereuse des folies. Mais nous devons répéter avec saint Paul, que toute révélation, non plus que toute prophétie, ne saurait être méprisée, et qu'il faut donner une pieuse croyance à celles qui, selon les règles approuvées par l'Église et suivies par les Saints, portent les caractères de la vérité.

Telles sont les révélations dont nous allons parler, et qui se trouvent parfaitement d'accord avec les hiéroglyphes tracés sur la pierre sépulcrale.

Le premier est une *ancre*, symbole non-seulement de force et d'espérance, mais encore d'un genre de martyre tel que celui auquel Trajan condamna le pape saint Clément, jeté par ses ordres dans la mer avec une ancre attachée à son cou.

Le second est une *flèche* qui, sur la tombe des Martyrs de Jésus-Christ, signifie un tourment semblable à celui par lequel Dioclétien essaya de faire mourir le généreux tribun de la première cohorte, saint Sébastien.

Le troisième est une *palme*, placée à peu près au milieu de la pierre; elle est le signe et comme la messagère d'une éclatante victoire remportée sur la cruauté des juges persécuteurs et sur la rage des bourreaux.

Au dessous est une espèce de *fouet* dont on se servait pour flageller les coupables et dont les courroies, armées de plomb, ne cessaient quelquefois de sillonner et de meurtrir le corps des chrétiens innocents qu'après les avoir privés de la vie.

Viennent ensuite deux autres *flèches* disposées de manière que la première a la pointe en haut, et la seconde en sens inverse. La répétition de ce signe indiquerait-elle une répétition des mêmes tourments, et sa disposition, un miracle tel, par exemple, que celui qui eut lieu au mont Gargano quand un pâtre, ayant lancé une flèche contre un taureau qui s'était réfugié dans la caverne consacrée depuis à saint Michel, il vit, ainsi que plusieurs autres personnes qui étaient là présentes, cette même flèche revenir à lui et tomber à ses pieds?

Enfin, apparaît un *lis*, symbole de l'innocence et de la virginité, qui, en s'unissant avec la palme et le vase ensanglanté dont nous avons déjà fait mention, proclame le double triomphe de sainte Philomène, et sur la chair, et sur le monde, et invite l'Eglise à l'honorer sous les titres glorieux de Martyre et de Vierge.

Quant aux trois révélations qui nous font connaître l'histoire de notre Sainte, elles ont été soumises à l'autorité ecclésiastique et l'on a obtenu la permission de les publier pour la gloire de Notre-Seigneur et pour l'édification des hommes. Elles se trouvent parfaitement d'accord avec les hiéroglyphes tracés sur la pierre sépulcrale. Elles ont été faites à trois personnes différentes, dont la première est un jeune artisan très-connu par la pureté de sa conscience et sa solide piété ; la seconde est un prêtre zélé, chanoine, en 1836 ; la troisième, enfin, est une de ces vierges consacrées à Dieu dans un cloître austère, qui était âgée d'environ trente-quatre ans, dans la même année 1836, et vivant à Naples. Ces trois personnes ne se connaissaient pas, n'avaient jamais eu entre elles la moindre relation et habitaient des pays fort distants les uns des autres, et cependant leurs récits s'accordaient pour le fond et pour les circonstances. Nous ne raconterons que la révélation faite à la religieuse de Naples par notre thaumaturge, nous ne savons pas au juste combien de temps après l'invention de ces saintes reliques.

La sainte Martyre avait depuis longtemps donné à cette religieuse plusieurs marques sensibles d'une protection toute particulière ; elle l'avait délivrée des tentations de défiance et d'impureté par lesquelles Dieu avait voulu purifier davantage sa servante, et à l'état pénible, où ces attaques de Satan l'avaient mise, elle avait fait succéder les douceurs de la joie et de la paix. Dans les communications intimes qui, aux pieds du crucifix, avaient lieu entre ces deux épouses du Sauveur, la Sainte lui donnait des avis pleins de sagesse, tantôt sur la direction de la communauté dont cette religieuse avait été chargée par ses supérieurs, tantôt sur sa conduite personnelle. Ce dont elles conversaient le plus souvent ensemble, c'était le prix de la virginité, les moyens dont sainte Philomène s'était servi pour la conserver toujours intacte, même au milieu des plus grands périls, et les biens immenses qui se trouvent dans la croix et dans tous les fruits qu'elle porte.

Ces grâces extraordinaires, accordées à une âme qui, pénétrée de ses misères, s'en jugeait totalement indigne, lui firent craindre l'illusion. Elle recourait à la prière et à la prudence de ceux que Dieu lui avait donnés pour guides de sa conscience, et pendant que ses sages directeurs soumettaient à un lent et judicieux examen les diverses faveurs dont le ciel avait honoré cette religieuse, des révélations d'une autre nature lui sont faites par l'entremise de la même Sainte ; elles tendaient toutes à rendre son nom plus glorieux.

La personne dont nous parlons avait dans sa cellule une petite statue de sainte Philomène faite sur le modèle de son saint corps, tel qu'on le voit à Mugnano, et plus d'une fois toute la communauté avait remarqué avec admiration sur le visage de cette même statue des altérations qui leur semblaient tenir du prodige. Ceci leur avait inspiré à toutes le pieux désir de l'exposer dans leur église en la fêtant avec la plus grande solennité possible. La fête eut lieu, et depuis lors la statue miraculeuse resta sur son autel. La bonne religieuse, les jours de communion, allait devant elle en action de grâce ; et un jour qu'en son cœur il se formait un vif désir de connaître l'époque précise du martyre de la Sainte, afin, se disait-elle, que ses dévots pussent l'honorer plus particulièrement, tout à coup ses yeux se fermèrent

sans qu'elle pût, malgré tous ses efforts, les rouvrir, et une voix pleine de douceur, qui lui paraissait venir de l'endroit où était la statue, lui adressa ces mots : « Ma chère sœur, c'est le 10 du mois d'août que je mourus pour vivre et que j'entrai triomphante dans le ciel, où mon divin Epoux me mit en possession de ces biens éternels, incompréhensibles à l'intelligence humaine. Aussi fut-ce pour cette raison que son admirable sagesse disposa tellement les circonstances de ma translation à Mugnano, que, malgré les plans arrêtés du prêtre qui avait obtenu mes dépouilles mortelles, j'arrivai dans cette ville, non le 5 de ce mois, comme il l'avait fixé, mais le 10; ni pour être placée à petit bruit dans l'oratoire de la maison, comme il le voulait aussi, mais dans l'église où l'on me vénère, et au milieu des cris de joie universelle, accompagnés de tant de circonstances merveilleuses qui firent du jour de mon martyre un jour de véritable triomphe ».

Ces paroles, qui portaient avec elles des preuves de la vérité qui les avait dictées, renouvelèrent dans le cœur de la religieuse la crainte où elle avait déjà été de se voir dans l'illusion. Elle redouble ses prières et supplie son directeur de la désabuser; le moyen était facile. On croit donc à Dom François lui-même, et, tout en lui recommandant le secret sur ce qui avait eu lieu, on le conjure de répondre clairement sur les circonstances de la révélation qui avaient trait aux résolutions qu'ils avaient prises. Celui-ci les trouve parfaitement d'accord avec la vérité, et sa réponse non-seulement console la religieuse affligée, mais anime encore ses directeurs à profiter, pour la gloire de Dieu et de sainte Philomène, du moyen qu'elle-même semblait leur indiquer, afin de mieux connaître les détails de sa vie et de son martyre.

Ils ordonnent donc à la même personne de faire à cette fin les plus vives instances auprès de la Sainte ; et comme l'obéissance, ainsi que disent les livres saints, est toujours victorieuse, un jour qu'elle était dans sa cellule en oraison pour obtenir cette grâce, ses yeux se fermant de nouveau malgré sa résistance, elle entend la même voix qui lui dit :

« Ma chère sœur, je suis fille d'un prince qui gouvernait un petit Etat dans la Grèce. Ma mère était aussi du sang royal, et comme ils se trouvaient sans enfants, l'un et l'autre encore idolâtres offraient continuellement à leurs faux dieux des sacrifices et des prières pour en avoir. Un médecin de Rome, nommé Publius, aujourd'hui en paradis, vivait dans le palais, et était au service de mon père. Il faisait profession du Christianisme. Voyant l'affliction de mes parents, et vivement touché de leur aveuglement, il se mit, par l'impulsion de l'Esprit-Saint, à leur parler de notre foi et alla jusqu'à leur promettre une postérité s'ils consentaient à recevoir le baptême. La grâce dont ces paroles étaient accompagnées éclaira leur entendement, triompha de leur volonté ; et, s'étant faits chrétiens, ils eurent le bonheur si désiré dont Publius avait promis que leur conversion serait le gage. On me donna au moment de ma naissance le nom de *Lumena*, par allusion à la lumière de la foi, dont j'avais pour ainsi dire été le fruit, et le jour de mon baptême on m'appelle *Fi-lomène*, ou Fille de la lumière *(Filia luminis)*, puisque ce jour-là je naissais à la foi [1]. La tendresse que me portaient mon père et ma mère était si grande, qu'ils voulaient toujours

1. Dom François observe ici qu'en donnant dans la première édition de son ouvrage cette étymologie au nom de PHILOMÈNE, il hésitait lui-même à y ajouter foi, mais qu'un mouvement intérieur le poussa toujours, malgré ses répugnances, non-seulement à l'écrire alors, mais à le répéter encore dans les éditions suivantes. Il paraissait, en effet, plus naturel de prendre la racine de ce nom dans la langue grecque qui donne un sens différent, quoique analogue au premier : et c'est celui de *Bien-Aimée*, comme la Sainte l'est en effet tout particulièrement.

m'avoir auprès d'eux. Ce fut la raison pour laquelle ils m'emmenèrent avec eux à Rome, dans un voyage que mon père se vit contraint d'y faire, à l'occasion d'une guerre injuste dont il se voyait menacé par l'orgueilleux Dioclétien. J'avais alors treize ans. Arrivée dans la capitale du monde, nous nous rendîmes tous les trois au palais de l'empereur, qui nous admit à son audience. Aussitôt que Dioclétien m'eut aperçue, ses regards s'attachèrent sur moi, et il parut ainsi préoccupé pendant tout le temps que mit mon père à lui développer avec chaleur tout ce qui pouvait servir à sa défense. Dès qu'il eût cessé de parler, l'empereur lui répondit qu'il n'eût plus à s'inquiéter, mais que, bannissant désormais toute crainte, il ne songeât plus qu'à vivre heureux. « Je mettrai », ajouta-t-il, « à votre disposition toutes les forces de l'empire, et, en retour, je ne vous demande qu'une chose: c'est la main de votre fille ». Mon père, ébloui par un honneur auquel il était bien loin de s'attendre, accéda sur-le-champ bien volontiers à la proposition de l'empereur ; et quand nous fûmes rentrés dans notre demeure, ils firent, ma mère et lui, tout ce qu'ils purent pour me faire condescendre à la volonté de Dioclétien et à la leur. « Quoi donc ? » leur dis-je, « voulez-vous que, pour l'amour d'un homme, je manque à la promesse que j'ai faite à Jésus-Christ il y a deux ans ? Ma virginité lui appartient, je ne saurais plus en disposer ». — « Mais », me répondit mon père, « vous étiez alors trop enfant pour contracter un tel engagement ». Et il joignait les plus terribles menaces à l'ordre qu'il me donnait d'accepter l'offre de Dioclétien. La grâce de mon Dieu me rendit invincible ; et mon père, n'ayant pu faire agréer à ce prince les raisons qu'il lui alléguait pour se dégager de la parole donnée, il se vit obligé par son ordre à me conduire devant lui.

« J'eus à soutenir, quelques moments après, un nouvel assaut de sa fureur et de sa tendresse. Ma mère, de concert avec lui, s'efforça de vaincre ma résolution. Caresses, menaces, tout fut employé pour me réduire. Enfin, je les vois l'un et l'autre tomber à mes genoux, et ils me disent, les larmes aux yeux : « Ma fille, aie pitié de ton père, de ta mère, de ta patrie, de nos sujets ». — « Non, non », leur répondis-je, « Dieu et la virginité que je lui ai vouée avant tout, avant vous, avant ma patrie ! Mon royaume, c'est le ciel ». Mes paroles les plongèrent dans le désespoir, et ils me conduisirent devant l'empereur, qui fit aussi tout ce qui était en son pouvoir pour me gagner ; mais ses promesses, ses séductions et ses menaces furent également inutiles. Il entre alors dans un violent accès de colère et, poussé par le démon, il me fait jeter dans une des prisons de son palais, où bientôt je me vois couverte de chaînes. Croyant que la douleur et la honte affaibliraient le courage que m'inspirait mon divin Epoux, il venait me voir tous les jours, et alors, après m'avoir fait détacher pour que je prisse le peu de pain et d'eau qu'il me donnait pour toute nourriture, il recommençait ses attaques, dont quelques-unes, sans la grâce de Dieu, auraient pu devenir funestes à ma virginité. Les défaites qu'il éprouvait toujours étaient pour moi le prélude de nouveaux supplices ; mais la prière me soutenait ; je ne cessais de me recommander à mon Jésus et à sa très-pure Mère. Ma captivité durait depuis trente-sept jours quand, au milieu d'une lumière céleste, je vois Marie tenant son divin Fils entre ses bras : « Ma fille », me dit-elle, « encore trois jours de prison, et après ces quarante jours tu sortiras de cet état pénible ». Une si heureuse nouvelle me faisait battre le cœur de joie ; mais quand la Reine des Anges m'eut ajouté que j'en sortirais pour soutenir, dans d'affreux tourments, un combat plus terrible encore que les précédents, je passai subitement de la joie aux plus cruelles angoisses ; je crus

qu'elles allaient me faire mourir. « Courage donc, ma fille », me dit alors Marie, « ignores-tu l'amour de prédilection que j'ai pour toi ? Le nom que tu reçus au baptême en est le gage, par la ressemblance qu'il a avec celui de mon Fils et avec le mien. Tu t'appelles Lumena, comme ton époux s'appelle Lumière, Etoile, Soleil ; comme je suis appelée moi aussi Aurore, Etoile, Lune dans la plénitude de son éclat, et Soleil. Ne crains pas, je t'aiderai. Maintenant la nature, dont la faiblesse t'humilie, revendique ses droits ; au moment du combat, la grâce viendra te prêter sa force ; et ton Ange, qui fut aussi le mien, Gabriel, dont le nom exprime la force, viendra à ton secours ; je te recommanderai spécialement à ses soins, comme ma fille bien-aimée entre les autres ». Ces paroles de la Reine des Vierges me rendirent le courage, et la vision disparut en laissant ma prison remplie d'un parfum tout céleste.

« Ce qui m'avait été annoncé ne tarda point à se réaliser. Dioclétien, désespérant de me fléchir, prit la résolution de me faire tourmenter publiquement, et le premier supplice auquel il me condamna fut celui de la flagellation. « Puisqu'elle n'a pas honte », dit-il, « de préférer à un empereur tel que moi, un malfaiteur condamné par sa nation à une mort infâme, elle mérite que ma justice la traite comme il fut traité. Il ordonna donc qu'on me dépouillât de mes vêtements, qu'on me liât à la colonne et, en présence d'un grand nombre de gentilshommes de sa cour, il me fit battre avec tant de violence que mon corps tout sanglant n'offrait plus qu'une seule plaie. Le tyran, s'étant aperçu que j'allais tomber en défaillance et mourir, me fit aussitôt éloigner de ses yeux et traîner de nouveau en prison, où il croyait que je rendrais le dernier soupir. Mais il fut trompé dans son attente, comme je le fus dans le doux espoir que j'avais d'aller bientôt rejoindre mon Epoux, car deux Anges resplendissants de lumière m'apparurent et, versant un baume salutaire sur mes plaies, ils me rendirent plus vigoureuse que je ne l'étais avant le tourment. Le lendemain matin, l'empereur en fut informé : il me fait venir en sa présence, me considère avec étonnement, puis cherche à me persuader que je suis redevable de ma guérison au Jupiter qu'il adore. Il vous veut absolument, disait-il, impératrice de Rome ; et joignant à ces paroles séduisantes les promesses les plus honorables et les caresses les plus flatteuses, il s'efforçait de consommer l'œuvre infernale qu'il avait commencée ; mais le divin Esprit, auquel j'étais redevable de ma constance, me remplit alors de tant de lumière, qu'à toutes les preuves que je donnais de la solidité de notre foi, ni Dioclétien ni aucun de ses courtisans ne trouvèrent quoi que ce fût à répondre. Il entra alors de nouveau en fureur et commanda que l'on m'ensevelît, avec une ancre au cou, dans les eaux du Tibre. L'ordre s'exécuta ; mais Dieu permit qu'il ne pût réussir, car, au moment où l'on me précipitait dans le fleuve, deux Anges vinrent encore à mon secours, et, après avoir coupé la corde qui m'attachait à l'ancre, tandis que celle-ci tombait au fond du Tibre où elle est restée jusqu'à présent, ils me transportèrent doucement, à la vue d'un peuple immense, sur les bords du fleuve. Ce prodige opéra d'heureux effets sur un grand nombre de spectateurs, et ils se convertirent à la foi ; mais Dioclétien, l'attribuant à quelque secret magique, me fit traîner à travers les rues de Rome et ordonna ensuite que l'on décochât contre moi une grêle de traits. J'en étais toute hérissée, mon sang coulait de toutes parts ; épuisée, mourante, il commande qu'on me reporte dans mon cachot. Le ciel m'y honora d'une nouvelle grâce. J'entrai dans un doux sommeil, et je me trouvai, à mon réveil, parfaitement guérie. Dioclétien l'apprend : « Eh

bien ! » s'écria-t-il alors dans un accès de rage, « qu'on la perce une seconde fois de dards aigus, et qu'elle meure dans ce supplice ». On s'empresse de lui obéir. Les archers bandent leurs arcs, rassemblent toutes leurs forces ; mais les flèches se refusent à les seconder. L'empereur était présent ; il enrageait à ce spectacle, il m'appelait une magicienne ; et, croyant que l'action du feu pourrait détruire l'enchantement, il ordonne que les dards soient rougis dans une fournaise et dirigés ensuite une seconde fois contre moi. Ils le furent en effet ; mais ces dards, après avoir traversé une partie de l'espace qu'ils devaient parcourir, prenaient tout à coup la direction contraire et volaient frapper ceux qui les avaient lancés. Six des archers en moururent, plusieurs d'entre eux renoncèrent au paganisme, et le peuple se mit à rendre un témoignage public à la puissance de Dieu qui m'avait protégée. Ces murmures et ces acclamations firent craindre au tyran quelque accident fâcheux encore et il se hâta de terminer mes jours en ordonnant qu'on me tranchât la tête. Ainsi mon âme s'envola-t-elle vers son céleste Epoux, qui, avec la couronne de la virginité et les palmes du martyre, me donna un rang distingué parmi les élus qu'il fait jouir de sa divine présence. Le jour, si heureux pour moi, de mon entrée dans la gloire fut un vendredi, et l'heure de ma mort, la troisième après midi (*c'est-à-dire* la même qui vit expirer son divin Maître) ».

Comme la Sainte le révéla elle-même, la translation de ses reliques à Mugnano del Cardinale, dans le diocèse de Nole, ne se fit pas sans miracles. Un de ses plus grands fut de n'en point faire dans une église de Naples pour indiquer qu'on ne devait pas la laisser dans cette ville ; dès qu'on la sortit de l'église et qu'on la mit dans un simple oratoire dans le dessein de la transporter à Mugnano, trois guérisons furent obtenues miraculeusement. Pendant le voyage, un de ceux qui portaient le corps de Philomène, malade dès la veille du départ, fut guéri. On s'étonna aussi de la légèreté du précieux fardeau. « Oh ! comme la Sainte est légère », disaient les porteurs, « elle ne pèse pas plus qu'une plume ». La nuit, une colonne de lumière guida la châsse à travers d'épaisses ténèbres. Au bourg de Cimitié, elle devint si pesante que tous les bras furent inutiles pour la soulever ; mais quelques habitants de Mugnano s'étant joints aux porteurs épuisés, elle reprit aussitôt sa première légèreté. La veille de son arrivée dans cette ville, pendant qu'on sonnait les cloches en son honneur, une pluie abondante, demandée par les habitants, succéda à une longue sécheresse. Quand elle parut et qu'on la découvrit, la foule avide se précipita autour d'elle en criant : « Ciel ! qu'elle est donc belle !... quelle beauté de Paradis ! » Mais voilà tout à coup un horrible ouragan qui se forme sans doute sous le souffle des malins esprits, il fond sur la multitude effrayée et se dirige même vers la châsse. Il est bientôt repoussé par une main invisible et va expirer sur une montagne voisine dont quelques arbres sont déracinés. A partir de ce jour heureux, la ville de Mugnano fut le théâtre de prodiges qu'il serait trop long de rapporter. Citons seulement ceux où l'aimable Providence semble s'être jouée pour entourer, sur la terre, sa vierge bien-aimée de quelques rayons de cette gloire dont elle jouit dans le ciel. Les ossements de notre Martyre étaient recouverts d'un corps figuré, que la main inhabile de l'ouvrier avait fait trop petit, peu élégant et mis dans une attitude qui ne paraissait pas assez décente. Les vêtements magnifiques dont on l'orna ne purent suppléer entièrement à ces défauts. Or, un matin, en 1814, les étrangers virent modestement assis le saint corps qui, jusque-là, était resté étendu ; tous les ornements avaient suivi ce mouvement miraculeux pour

donner à la Sainte une pose plus gracieuse. Que disons-nous ! le visage avait perdu ses premiers traits ; le menton s'était arrondi comme celui d'une jeune personne qui sommeille ; les lèvres, qui auparavant rendaient le visage difforme, s'ouvraient maintenant avec une grâce merveilleuse qui, jointe à l'amabilité de la physionomie et au brillant coloris des joues, jadis blanchâtres, flattait agréablement les yeux ; la chevelure, auparavant cachée en grande partie, soit derrière le cou, soit au-delà de l'épaule gauche, se montrait alors tout entière et flottait çà et là avec une élégante légèreté ; et cependant les quatre sceaux de l'évêque de Potenza restaient parfaitement intacts, et la clef de la châsse était à Naples ; le ciel avait pris soin que le miracle fût évident pour les plus incrédules. Ce n'est pas tout : bientôt on s'aperçut que les vêtements de la Sainte tombaient en lambeaux ; une main invisible en détachait chaque jour tantôt une pièce, tantôt une autre ; Dieu, jaloux de la gloire extérieure du saint corps, indiquait par là qu'il fallait le revêtir avec une nouvelle magnificence. On s'en occupa sérieusement. Mais une difficulté se présenta : en prenant les mesures, on fit l'observation que la chevelure de la Sainte, parfaitement arrangée vers l'épaule droite, laissait sur la gauche quelque vide, à cause du petit nombre de cheveux de soie que l'on y avait mis lorsqu'on la vêtit pour la première fois. Y suppléer par des cheveux de femme ne paraissait pas convenable ; le temps ne permettait pas de se procurer des cheveux de soie. Dans cet embarras, la veille de la Pentecôte, au moment où l'on découvrait les saintes reliques, on vit encore les soins de la Providence, soins minutieux aux yeux de la sagesse humaine, mais admirables à ceux de la foi ; de nouvelles et longues flottes de cheveux parurent du côté où se voyait auparavant ce vide qu'on désespérait de pouvoir remplir. Ils semblaient fraîchement lavés et peignés ; leur éclat et leur belle disposition répandaient une nouvelle grâce sur l'extérieur de la Sainte. On cria de même, et avec juste raison, au miracle, quand on s'aperçut différentes fois que la Sainte devenait non-seulement plus belle, mais bien plus grande qu'auparavant. Un jour, nous ne savons quoi de sévère vint tout à coup obscurcir les traits, auparavant si radieux, de notre Sainte. Les fidèles se mettent aussitôt en prière ; cette prière de cœurs humbles fut exaucée : sur-le-champ le nuage se dissipe, la première sérénité reparaît ; rien de plus attrayant que l'amabilité de la vierge ; la joie du ciel rayonnait sur son visage, joie causée par la conversion d'un pécheur qui déclara, les larmes aux yeux et du ton le plus humble, qu'incrédule un instant auparavant, il avait été touché par le prodige. Son cœur, ouvert à la vérité, se répandait en actions de grâces pour la Sainte. Il la pria d'accepter une riche offrande pour l'embellissement de son autel.

Nous pourrions citer une infinité de miracles semblables : on verrait non-seulement des pécheurs, mais encore des apôtres de l'impiété changés intérieurement, d'une manière si merveilleuse, qu'ils sont ensuite devenus apôtres zélés de la vertu. Plusieurs fois il s'est opéré aussi dans les yeux de la Thaumaturge des mouvements merveilleux, et c'était quand on lui demandait quelques faveurs extraordinaires. Un soir le ciel était obscurci de tant de nuages et la pluie tombait en si grande abondance que, malgré six grands cierges allumés, on ne voyait que bien imparfaitement les traits chéris de celle qu'on invoquait. Toutes les personnes présentes en étaient tristes, quand tout à coup un rayon de lumière, jaillissant d'une grande fenêtre qui faisait face à l'Orient, vient donner sur le visage de la Sainte et permet de le contempler à loisir. C'était là un premier miracle,

car le soleil était à l'Occident. Il fut accompagné d'un second, non moins prodigieux; car on vit en ce moment, d'une manière bien distincte, les yeux de la Vierge martyre s'ouvrir à huit reprises différentes et avec une admirable vivacité. Les habitants de Castel-Vetere, pendant une procession, admirèrent le même prodige sur une image de sainte Philomène. Elle ouvrit les yeux, et il en sortit des éclairs qui pénétraient les âmes et y faisaient naître les sentiments les plus délicieux. Les femmes se dépouillaient de tout ce qu'elles avaient d'ornements, et les jetaient sur le brancard en signe de leur reconnaissance et de leur dévouement à la Sainte; le reste du cortége était comme saisi d'attendrissement et de respect. La veille de cette procession, une dame distinguée de Fontemarano, qui souffrait depuis trois mois, voyant ses douleurs devenir plus aiguës, avait perdu tout courage et s'était écriée : « Tous les remèdes me sont inutiles; il n'y a pas de Saint au paradis qui ait pitié de moi. Jésus, envoyez-moi la mort, la vie m'est devenue trop à charge ». En finissant ces mots, elle s'assoupit profondément; et alors se présente devant elle une jeune et aimable vierge accompagnée de deux anges qui, l'envisageant d'un air sévère : « Il est donc bien vrai », lui dit-elle, « que tu n'as trouvé dans le ciel aucun Saint qui s'intéressât à toi !..... » Puis, souriant, elle ajouta : « Baise cette image de la vierge et martyre sainte Philomène, et tu obtiendras la grâce que tu désires ». La dame la baise avec respect, et aussitôt les deux anges, applaudissant, s'écrient : « La grâce est faite ! la grâce est faite ! » Elle l'était en effet. En se réveillant, plus de mal, plus de douleur. Cette dame et son mari vinrent à Castel-Vetere pour prendre part à la fête et remercier publiquement la Thaumaturge du bienfait qu'ils en avaient reçu.

Plusieurs fois, lorsqu'on porta les statues de la Sainte sur des brancards, les rues trop étroites semblèrent s'élargir; du moins la Sainte y passa au large comme dans une grande place. A Lucera, la dévotion envers sainte Philomène se répandit par un grand nombre de miracles. Un chanoine, près de mourir d'une maladie de poitrine, fut guéri en s'appliquant l'image de notre Sainte sur la partie malade. Beaucoup d'incrédules qui se moquaient de ces prodiges furent convertis par ces prodiges mêmes. Un de ces hommes dont la famille, pleine de confiance en notre Sainte, vénérait son image dans un petit oratoire, répétait souvent que croire à de pareilles niaiseries, c'était l'indice d'un petit esprit. Un jour il lui sembla, en dormant, se trouver dans l'église; il y voit la sainte Martyre environnée d'un grand nombre de personnes. Toutes lui demandaient quelque faveur, et toutes s'en retournaient pleinement satisfaites. Désirant, lui aussi, voir se réaliser une chose qu'il avait fort à cœur, il s'approche et lui adresse sa prière. « Loin d'ici ! loin d'ici ! » lui répond aussitôt la Vierge courroucée. « N'êtes-vous plus cet homme qui n'ajoute aucune foi aux prodiges que j'opère ? Quoi ! vous osez me demander des grâces !..... » Ces paroles, prononcées d'un ton sévère, firent la plus vive impression sur son cœur, et il se réveilla. Ce n'était plus le même homme. Il jugea dès ce moment d'une tout autre manière; il ne cessait de pleurer son erreur, et par la tendresse de sa dévotion envers la Thaumaturge, il en obtint beaucoup de faveurs.

Il arriva souvent que l'huile qui brûlait dans les lampes de sainte Philomène se multiplia miraculeusement. Il en fut de même pour les images qui reproduisaient ses traits, et pour les livres qui racontaient son histoire et ses miracles. On ne peut s'empêcher de voir que notre Sainte, à l'exemple de son divin Epoux, avait une prédilection particulière pour les petits enfants. Une pauvre mère lui avait recommandé le sien, et il était mort

malgré ses prières. La douleur, au lieu d'éteindre sa foi, la rallume ; elle court à l'image de la Sainte, suspendue à un mur, l'enlève, et, la jetant sur le cadavre objet de sa douleur, elle demande à grands cris et avec des torrents de larmes que ce fils chéri lui soit rendu. Au même instant le petit mort se lève comme s'il sortait de son sommeil ; il se jette en bas du lit, et les yeux qui déjà pleuraient sur lui le voient non-seulement ressuscité, mais sans le plus léger symptôme de maladie. Ce qui arriva à Monteforte n'est pas moins merveilleux. La fille de Lelio Gesualdo et d'Antonio Valentino, alors âgée de douze mois, s'échappe des bras qui la portaient et tombe dans la rue : la hauteur était de vingt-quatre palmes. Il fallait que la chute fût bien rapide, car l'enfant, donnant de la tête en passant contre un tuyau fait en briques, en détacha plusieurs éclats ; de là elle retomba sur les cailloux du pavé, quand sa mère, présente à cette déplorable scène, s'écrie du haut de la maison : « Ma bonne sainte Philomène, cette enfant est à vous si vous me la sauvez ! » Le père de la petite Fortunata, qui se trouvait au même instant dans la rue, poussait dans son effroi le même cri, et accourant vers l'enfant qui était étendue par terre, il la saisit, la considère, ne voit en elle aucune blessure, aucune contusion ; il n'y avait sur tout le corps de la petite fille d'autre indice de sa chute que la fracture d'un ornement d'argent qu'elle avait autour du cou.

Notre Sainte se déclara surtout la mère des petites filles qui portent son nom. En 1830, la petite Philomène Tedesco s'étant crevé un œil avec des ciseaux, le mal fut jugé incurable par les médecins. Mais l'enfant guérit tout à coup en se lavant avec de l'huile prise dans la lampe de la Sainte ; tout le monde remarqua même qu'il y avait dans cet œil quelque chose de plus vif et de plus brillant que dans l'autre. Une pauvre femme appelée Thérèse Bovini s'était recommandée à la Sainte, et lui avait exposé qu'elle n'avait pas le moindre haillon pour couvrir l'enfant qu'elle allait mettre au monde. L'enfant voit le jour avant que la prière soit exaucée, on ne sait avec quoi le couvrir ; enfin on cherche dans une caisse où la mère dit que l'on devra trouver quelque chose d'usé et d'à moitié déchiré. Quel fut l'étonnement de la personne qui l'ouvrit en voyant un petit trousseau où rien ne manquait, ni pour la propreté ni pour l'arrangement, ni même pour l'élégance ! Il en sortait une odeur si suave que l'air en fut embaumé. Elle prend ce trésor, elle le baise ; la mère, au comble de la joie, en fait autant, et ne sait comment témoigner sa gratitude à sa céleste bienfaitrice. L'enfant, ainsi richement emmaillotée, est portée aux fonts baptismaux ; la nouvelle du miracle se répand, et l'on vient de tous côtés voir, baiser les langes merveilleux et respirer le céleste parfum qu'ils exhalent. La Sainte ne s'en tint pas là. La nuit d'après, Thérèse est réveillée par les vagissements de la petite créature. A la lueur de la pauvre lampe qui éclairait l'appartement, elle cherche des yeux l'enfant, qui ne se trouve plus à l'endroit où elle l'avait mise. Incertaine, timide, elle se tourne d'un autre côté, et elle voit, ô prodige ! une jeune personne vêtue de blanc et d'une beauté toute céleste. Ses bras soutenaient la petite fille, et de ses mains elle la caressait amoureusement. Quelle considération pour la pauvre mère ! Saisie de respect, de joie, de confusion et de reconnaissance, elle ne put que s'écrier : « Ah ! sainte Philomène ! » Et sainte Philomène, se levant alors de dessus la chaise où elle était assise, donne un baiser à l'enfant, le remet à sa place et disparaît. Thérèse, pendant plusieurs jours, en fut dans une espèce d'extase.

Mais le miracle, sans contredit, le plus grand de tous ceux que le Sei-

gneur a opérés en faveur de la sainte Martyre, c'est l'étonnante rapidité avec laquelle s'est répandu son culte. Semblable à la lumière, qui en quelque instants franchit l'espace immense qu'il y a du ciel à la terre, le nom de sainte Philomène, depuis surtout la sueur miraculeuse (et bien constatée) que l'on vit, en 1823, sur une de ses statues érigée dans l'église de Mugnano, est parvenu en peu d'années jusqu'aux extrémités de la terre. Les livres qui parlent de ses miracles, les images où elle est dépeinte, ont été portés par de zélés missionnaires dans la Chine, dans le Japon, et dans plusieurs établissements catholiques de l'Amérique et de l'Asie. En Europe, son culte va s'étendant chaque jour davantage, non-seulement dans les campagnes et les bourgades, mais encore dans les cités les plus illustres et les plus populeuses. Les grands et les petits, les pasteurs ainsi que leurs ouailles s'unissent pour l'honorer. A leur tête l'on voit des cardinaux, des archevêques, des évêques, des chefs d'ordres religieux et des ecclésiastiques recommandables par leurs dignités, leur savoir et leurs vertus. Du haut de la chaire chrétienne, les orateurs les plus éloquents publient sa gloire, et tous les fidèles qui la connaissent, dans le royaume de Naples surtout, et dans les pays voisins, où ils se comptent par millions, lui donnent d'une commune voix le nom de *Thaumaturge*.

La France a une grande dévotion pour notre sainte Thaumaturge; on trouve sa statue ou son image dans beaucoup de nos églises, et après les médailles de l'Immaculée Mère de Dieu, il en est peu que les fidèles recherchent avec plus d'empressement que celles de sainte Philomène.

Citons, parmi les églises ou chapelles de notre pays qui sont dédiées sous le vocable de sainte Philomène et sont en même temps un lieu de pèlerinage : Sainte-Philomène d'Ars; de Fourvières, à Lyon; de Saint-Gervais, à Paris; de Sempigny, près Noyon (Oise); du Thivet (Haute-Marne); de Neuville-sur-Seine (Aube); de Saulles (Haute-Marne); de Lavilleneuve-au-Roi (Haute-Marne), etc.

Sainte Philomène est surtout la patronne des petits et des innocents. Des enfants, frappés de quelque mal dans leur corps, ont obtenu souvent leur guérison par son intercession; les jeunes filles qui gardent sans tache la fleur délicate de l'honneur, l'ont choisie aussi pour patronne. En Italie, dans tous les environs de la ville de Lugnano, où son culte est si fort en honneur, des jeunes filles se sont rangées sous l'autorité de cette sainte mémoire, en une sorte de communauté spirituelle dont la principale règle est l'observance la plus stricte du vœu de chasteté. Elles sont connues en Italie sous le nom de *Monacelle di santa Filomena*, c'est-à-dire *jeunes religieuses* de sainte Philomène.

A Neuville-sur-Seine, au diocèse de Troyes, une chapelle a été élevée en son honneur, en 1844. Depuis cette époque, le nom de la jeune vierge-martyre est dans toutes les bouches. Sa dévotion a gagné tous les cœurs; ses médailles, ses images, ses litanies se trouvent dans toutes les maisons, et les mères sont heureuses de placer leurs filles sous son puissant patronage.

Chaque année, un triduum préparatoire commence le 7 août, et le 11 du même mois, depuis l'aurore jusqu'à midi, un grand nombre de prêtres des localités voisines offrent à Dieu le saint sacrifice de la messe, en implorant les suffrages de la glorieuse martyre dont quelques ossements reposent sous l'autel.

De grands avantages spirituels attirent en ce lieu de nombreux pèlerins. Sans parler de l'autel privilégié dont peut jouir, chaque jour de l'année, tout prêtre séculier ou régulier, notre Saint-Père le Pape Pie IX, par

un rescrit de Rome, en date du 26 avril 1852, a daigné accorder la faveur d'une Indulgence plénière pour tous les fidèles qui, venant en pèlerinage à la chapelle de Sainte-Philomène, y feront la sainte communion pendant les octaves de la fête de sainte Philomène, c'est-à-dire du 11 au 18 août, et de l'anniversaire de la bénédiction de la chapelle, c'est-à-dire du 11 au 18 septembre. Sa Sainteté Pie IX accorde encore une indulgence de cent jours, qu'on pourra gagner tous les jours, à tous ceux qui visiteront la chapelle, pourvu qu'ils soient au moins contrits de cœur.

On voit à Ars, dans la chapelle de Sainte-Philomène, qui possède une parcelle considérables de ses os, les plus belles scènes de la vie de la Sainte, reproduites sur les huit parois de la délicieuse coupole de cette chapelle. Sur le premier tableau, l'empereur Dioclétien, assis sur son trône, offre une couronne d'or à Philomène, et lui annonce que, ravi de ses grâces, il l'a choisie pour l'élever au rang d'impératrice. La Sainte demeure indifférente à des avances si flatteuses, et repousse avec dédain le brillant diadème. Elle déclare qu'elle n'aura jamais d'autre époux que Jésus-Christ le roi immortel des siècles.

Dans le deuxième tableau, Dioclétien, furieux d'éprouver un refus auquel il était loin de s'attendre, appelle des archers et leur ordonne de percer cette fille ingrate avec des flèches enflammées. Ici la scène devient vivante : Philomène apparaît attachée à un poteau, sa physionomie est calme, on dirait presque saintement fière; toute son attitude respire le courage poussé jusqu'à l'héroïsme. Les traits partent, laissant après eux une longue traînée lumineuse. Mais chose étonnante ! ces dards retournent sur eux-mêmes et vont percer les bourreaux qu'ils renversent expirants aux pieds de la jeune Vierge. Philomène, à la vue du miracle, se recueille et rend grâces à son Dieu.

Dans le troisième tableau, Dioclétien déconcerté à la nouvelle du prodige, fait enfermer l'héroïne dans un sombre cachot. On la voit dans une attitude contemplative, au sein de ces ténèbres. On dirait un athlète, qui se repose paisiblement après un glorieux et pénible combat.

Dans le quatrième tableau, la scène représente le fleuve du Tibre. Un vaisseau porte Philomène jusqu'au milieu des flots. Là, les satellites du tyran, attachant une ancre pesante au cou de l'innocente victime, la précipitent au fond des eaux. Mais trois anges veillent au salut de l'héroïque vierge. L'un d'entre eux brise la chaîne de l'ancre et porte doucement la Sainte sur le rivage. Les deux autres s'élancent sur la barque et la submergent avec tous ceux qui la montent. L'expression de bonheur peinte sur le visage de Philomène miraculeusement délivrée, et le désespoir des bourreaux qui sombrent, forment un heureux contraste.

Le cinquième tableau figure la décapitation de la Sainte. Elle courbe la tête avec un empressement mêlé de joie; on voit qu'il lui tarde d'arriver au terme de ses combats.

Le sixième tableau représente le convoi funèbre qui porte le corps de la Sainte, si glorieusement mutilé. La scène se passe au milieu des ténèbres, c'est pendant la nuit que le touchant cortége se dirige vers les catacombes. Deux groupes de vierges accompagnent la Vierge martyre; l'une d'entre elles porte avec respect la fiole sacrée qui contient le sang de la nouvelle héroïne. La douleur et le recueillement se peignent sur tous les fronts.

Le septième tableau représente les catacombes. Un sculpteur, en costume antique, grave sur la pierre, derrière laquelle repose le corps de la Sainte, ce nom de Philomène, qui devait demeurer seize siècles enseveli

dans l'ombre, et devenir ensuite si célèbre. Un gardien des catacombes tient à la main une lampe de terre qui jette quelques pâles lueurs sur cette scène silencieuse.

Le huitième tableau représente le ciel. C'est l'apothéose de la jeune Sainte. Dioclétien croit avoir écrasé la jeune Vierge sous le poids de sa puissante colère. Ne pouvant parvenir à vaincre sa vertu, il l'a brisée sous la hache de son licteur ! Et voilà qu'au moment où il semble triompher, l'héroïne entre dans la gloire et prend possession d'un trône immortel. Là, elle contemple face à face le Dieu qu'elle a préféré à toutes les gloires de la terre, et les Esprits bienheureux, ravis des triomphes de son amour, jettent à ses pieds des lis, des palmes, des couronnes.

On voit encore dans la chapelle d'Ars un bas-relief qui représente la jeune martyre au moment où elle est recueillie et déposée par les anges sur le bord du Tibre. Le corps virginal, d'une souplesse et d'une flexibilité admirable, semble se transfigurer sous le regard, au contact des mains angéliques qui le soulèvent. L'ornementation qui l'accompagne est d'un goût exquis et d'une poésie charmante : c'est une bordure de lis et de colombes.

Une église du Pas-de-Calais, Liettres, possède quelques-unes de ses reliques. L'église de la Madeleine, à Lille, en a aussi.

Nous avons tiré cet abrégé de la *Vie et des miracles de sainte Philomène, vierge et martyre*, surnommée *la Thaumaturge du* XIX

SAINTE RUSTICULE OU RUSTICLE,

ABBESSE DE SAINT-CÉSAIRE D'ARLES

632. — Pape : Honoré Ier. — Roi de France : Dagobert Ier.

La modestie est la compagne de la modération et de la pudeur ; elle observe les règles de l'humilité, elle sauvegarde la tranquillité de l'âme, elle aime la continence et la chasteté, elle entretient la décence et l'honnêteté, elle modère les appétits par la raison, elle est insensible à l'outrage, et elle n'y répond point par l'injure.

Saint Augustin.

Marcia Rusticula, issue d'une famille noble, naquit l'an 555, à Vaison en Provence. Elle perdit son père le jour même de sa naissance. Elle eut un frère aîné qui mourut en bas âge. N'étant encore que dans sa cinquième année, elle fut enlevée par un seigneur nommé Chéran, qui se proposait de l'épouser lorsqu'elle serait nubile. La vénérable Liliole, abbesse de Saint-Césaire d'Arles, fut instruite de cet enlèvement, et sut, par le moyen de Syagre, évêque d'Autun, tirer la jeune Rusticule des mains du ravisseur. Elle la reçut dans sa communauté, et la fit élever dans les maximes de la piété. Rusticule montra les plus heureuses dispositions pour la vertu ; elle conçut un grand mépris pour toutes les choses de la terre, et résolut de

passer le reste de ses jours dans le monastère où elle était. Inutilement sa mère fit des efforts pour la rengager dans le monde.

Devenue religieuse, elle ne s'occupa que de l'accomplissement de sa règle. Elle apprit par cœur tous les livres de l'Ecriture. Elle s'étudiait à oublier les belles qualités du corps et de l'esprit qu'elle avait reçues de la nature, et ne se distinguait que par sa modestie et son humilité. Elle était si estimée de sa communauté, qu'on l'élut abbesse après la mort de la vénérable Liliole, quoiqu'elle n'eût guère plus de dix-huit ans. Elle répondit à l'espérance qu'on avait conçue d'elle. Son zèle pour les austérités était étonnant ; souvent elle ne faisait qu'un repas en trois jours. Elle veillait sur chacune de ses religieuses, quoiqu'elles fussent au nombre de trois cents.

Clotaire III, roi de Soissons, après avoir fait mourir Brunehaut, reine d'Austrasie, cherchait partout, pour lui faire subir le même sort, le petit-fils de la défunte, Childebert, qui s'était échappé de ses mains. Il se répandit un bruit que ce prince était caché à Arles, dans le monastère de Saint-Césaire. Clotaire alarmé fit aussitôt arrêter l'abbesse Rusticule. Elle fut conduite à la cour. Ses calomniateurs regardaient déjà sa perte comme certaine. Mais Dieu confondit ses ennemis et fit éclater son innocence. Domnole, évêque de Vienne, se déclara ouvertement le défenseur de l'abbesse d'Arles contre ses accusateurs, et prédit au roi qu'en punition des mauvais traitements qu'il avait fait souffrir à la servante du Seigneur, il perdrait son fils. Le jeune prince mourut en effet. La sainte abbesse confondit encore mieux la calomnie par l'éclat de ses miracles et de ses vertus, qui édifièrent toute la cour. Clotaire, persuadé que le ciel prenait en main la cause de cette sainte Religieuse, lui rendit la liberté. Rusticule souffrit cette épreuve avec beaucoup de résignation, et pardonna à tous ceux que la malignité ou la prévention avait armés contre elle.

De retour dans sa communauté, elle continua de gouverner avec la même édification. Elle s'appliquait à ne point exiger de ses religieuses des travaux qui fussent au-dessus de leurs forces ; mais en même temps elle les tenait toujours occupées, pour les garantir du danger de l'oisiveté. Elle mourut en 632, et fut enterrée dans son monastère par Théodose, évêque d'Arles. On transporta depuis son corps dans la cathédrale dédiée sous l'invocation de saint Trophime. Mais on laissa son chef dans l'abbaye de Saint-Césaire, qui, à l'époque de la Révolution, était depuis longtemps sous la règle de Saint-Benoît, et qu'on appelait communément le *Grand-Couvent.*

On la représente souvent versant des pleurs, soit à cause du don des larmes qu'elle avait reçu de Dieu dans ses oraisons, soit à cause des persécutions qu'elle eut à essuyer.

Florent, prêtre de Saint-Paul-Trois-Châteaux, nous a laissé sa vie qui est fort élégamment écrite

---

SAINT DONOALD OU DINAULT ET SAINT ARNULPHE OU ARNOUL,

MARTYRS A BEAUVAIS (v[e] siècle).

Le jeune Donoald florissait dans le v[e] siècle. C'était l'époque de l'invasion des Huns dans les Gaules. Une bande de ces barbares, parcourant le Beauvaisis, rencontra dans les prairies de Milly

(Oise, arrondissement de Beauvais, canton de Marseille), vers le nord, sur le bord d'une fontaine, un enfant candide et innocent. Ils l'interrogèrent sur sa religion. Dinault (car c'était lui), plein de ferveur, confesse intrépidement la vraie foi, prie Dieu et, inclinant sa petite tête, s'offre à lui comme une hostie volontaire. Un coup d'épée lui procura le triomphe du martyre, le 11 août. Il devint bientôt en ce lieu l'objet de la vénération des fidèles : au XIIe siècle on établit, pour la garde de son corps, dans l'église de la Bienheureuse Vierge Marie de Milly, un collége composé de huit chanoines et de six chapelains. En 1442, les Bourguignons ayant renversé les murs de Milly, on transféra les reliques du jeune Martyr dans le monastère de Saint-Lucien, où l'on fit désormais sa fête chaque année. Mais la fontaine de Milly ne cessa pas pour cela d'être visitée par les malades, qui y venaient chercher leur guérison. Le Saint est invoqué surtout contre l'épilepsie.

Arnoul naquit en Lorraine, dans le X[e] siècle. Lorsqu'il fut adolescent, il quitta sa patrie pour visiter des Saints et jouir de leurs instructions. Ayant rencontré près de Beauvais, dans la forêt de Froidmont, de pieux personnages, qui, après avoir renoncé à tout, menaient la vie des anciens ermites, le désir des choses célestes le retint parmi eux. Sans cesse dans la solitude, il semblait n'avoir de relation qu'avec les Anges, d'autre pensée que celle du salut. Surpris un jour par une troupe de brigands, il fut blessé mortellement. Ses compagnons accourent à ses cris : « Venez à mon secours », leur dit-il, « procurez-moi par la main d'un prêtre le corps de Notre-Seigneur, et ensevelissez-moi dans mon oratoire ». Dieu honora par des miracles ce Martyr de la vie érémitique.

Les fidèles allaient autrefois y implorer le Bienheureux pour se préserver de la fièvre ou pour en obtenir la guérison. Quoique cette chapelle soit aujourd'hui affectée à des usages profanes, quelques pèlerins ne laissent pas de la visiter encore. Ils ont conservé l'habitude fort ancienne de passer sous une pierre tumulaire que l'on voit dans cette chapelle et sur laquelle on lit ces mots: *Hic jacet sanctus Arnulphus, martyr et eremita, fundator hujus capellæ :* « Ici repose saint Arnoul, ermite et martyr, fondateur de cette chapelle ». Cette pierre est élevée de trois pieds et soutenue de quatre piliers. La structure de cet édifice et l'inscription de la pierre semblent remonter au XI[e] siècle.

Les religieux de l'abbaye de Froidmont célébraient la fête de saint Arnoul le 24 octobre. Dans cette solennité, ils portaient religieusement sa statue à une fontaine éloignée de la chapelle d'environ cinq cents pas.

Ancien Propre de Beauvais. — Cf. Vie des Saints du diocèse de Beauvais, par M. l'abbé Sabatier.

NOTRE-DAME DE GRACE, A COTIGNAC,

DIOCÈSE DE FRÉJUS (1519).

Le diocèse de Fréjus possède un très-vénéré sanctuaire de Marie : c'est Notre-Dame de Grâce, à Cotignac (Var, arrondissement de Brignoles). Voici son origine d'après la tradition populaire. Le 10 août 1519, Jean de la Baume, autrement dit de la Sacco, allant dès le matin vaquer à ses travaux champêtres sur la colline de Verdale, aperçut une grande clarté, et, au milieu de cette clarté, la Mère de Dieu qui lui ordonna de faire savoir à une communauté d'ecclésiastiques, établie à Cotignac, et aux notables de la ville, qu'elle voulait être spécialement honorée sur cette colline, y avoir une chapelle sous le titre de Notre-Dame de Grâce, et qu'elle justifierait ce titre par de nombreux bienfaits. Jean de la Baume remplit sa mission ; mais il ne fut pas cru sur parole. La Vierge lui apparut donc une seconde fois, et le somma de réitérer au clergé et au peuple l'ordre de lui bâtir une chapelle sur la colline. On obéit à cette nouvelle instance ; et on alla en procession au mont Verdale bénir la première pierre du futur édifice. En peu de temps, la chapelle fut achevée, et bientôt de nombreux pèlerins y affluèrent. Léon X, frappé de ce concours, y accorda d'abondantes indulgences, en les motivant sur l'apparition de la Vierge sainte à Jean de la Baume.

Le curé de Cotignac, chargé du service de ce pèlerinage, se trouva bientôt incapable de suffire à la foule des pèlerins qui réclamaient son ministère ; et il proposa le service de la chapelle à une communauté de prêtres éminents, les uns chanoines, les autres docteurs en théologie ou théologiens de Grasse et de Marseille, à condition qu'ils observeraient la règle de saint Philippe de Néri. Clément VIII approuva ce projet, et aussitôt commença la communauté.

Cette maison reçut de la sainte Vierge un grand honneur. Le Frère Fiacre, Augustin déchaussé, priait avec instance la sainte Vierge d'obtenir à Anne d'Autriche un héritier du trône de France, lorsque, le 3 novembre 1637, Marie lui apparut et lui donna l'assurance qu'Anne d'Autriche aurait un fils, mais à condition que la reine ferait faire trois neuvaines, dont la première serait à Notre-Dame de Grâce, à Cotignac. Ce qu'avait ordonné la sainte Vierge fut exécuté ; la grossesse d'Anne d'Autriche fut assurée, et, le 5 septembre 1638, elle mit au monde un enfant qui fut plus tard Louis XIV.

A dater de ce moment, la chapelle de Notre-Dame de Grâce devint chère et vénérable à la cour de France. Après la mort de Louis XIII, la reine fit représenter son fils à genoux, offrant à la Vierge sa couronne avec son sceptre, et chargea le Frère Fiacre de le porter à Cotignac, accompagné d'un de ses religieux. Le tableau fut placé sur le mur du côté de l'évangile, presque au milieu de la nef, et y demeura exposé jusqu'en 93. Louis XIV, devenu grand, saisit toutes les occasions de signaler sa reconnaissance à Notre-Dame de Cotignac ; et lorsque, dans le voyage qu'il fit aux frontières de Catalogne pour épouser l'infante d'Espagne, Marie-Thérèse, il visita, accompagné d'Anne d'Autriche, du duc d'Anjou et d'une suite nombreuse, plusieurs villes de Provence, il n'eut garde d'oublier Notre-Dame de Grâce · il y arriva. le 21 février 1660, par un chemin fait à neuf exprès pour lui, et qui s'appelle encore aujourd'hui le chemin de Louis XIV. Il y fit ses prières, et à son départ il attacha son cordon bleu au buste de la Vierge, en même temps qu'Anne d'Autriche fonda six messes pour être dites à perpétuité dans la sainte chapelle.

De retour à Paris, le monarque fit exécuter une statue de l'Enfant Jésus en vermeil, de grandeur ordinaire, pour Notre-Dame de Cotignac ; et si, sur certains conseils qui lui furent donnés, il la détourna de sa destination pour l'envoyer à Notre-Dame de Lorette, en Italie, il en dédommagea Notre-Dame de Grâce, en lui envoyant, par le Frère Fiacre, un volume magnifiquement relié, contenant l'acte de son mariage et le traité des Pyrénées, pour mettre l'un et l'autre sous la protection de la sainte Vierge.

En 1684, Notre-Dame de Grâce devint une maison de retraite pour les religieux infirmes ou avancés en âge ; et le pèlerinage fut plus fréquenté que jamais. Malheureusement 93 arriva ; les religieux furent chassés, et la chapelle, ainsi que les bâtiments qui s'y rattachaient, furent démolis ; mais le souvenir de tant de grâces obtenues dans ce lieu était trop profond pour que ces ruines restassent à jamais dans la poussière. Le 8 septembre 1810, on inaugura une nouvelle chapelle, relevée par la piété des fidèles, sur les dimensions et le plan de l'ancienne ; et, depuis lors, le pèlerinage reprit son cours.

Extrait de *Notre-Dame de France*, par M. le curé de Saint-Sulpice.

XIᵉ JOUR D'AOUT

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, entre les deux Lauriers, la naissance au ciel de saint TIBURCE, martyr, qui, durant la persécution de Dioclétien, ayant marché nu-pieds sur des charbons ardents. et persévérant plus que jamais dans la confession de Jésus-Christ, fut envoyé par le juge Fabien à trois milles environ de la ville, où on lui trancha la tête. 286. — Encore à Rome, sainte SUZANNE, vierge d'une grande naissance, et nièce du pape saint Caïus, laquelle mérita la palme du martyre, sous l'empereur Dioclétien, en perdant la tête pour Jésus-Christ. 295. — A Comana, dans le Pont, saint ALEXANDRE, évêque, surnommé LE CHARBONNIER, qui, de philosophe très-éloquent étant devenu habile dans la science sublime de l'humilité chrétienne, fut élevé sur le trône épiscopal de cette Eglise par saint Grégoire le Thaumaturge, et devint très-illustre, non-seulement par l'éclat de ses prédications, mais aussi par un généreux martyre qu'il endura dans les flammes. 250. — Le même jour, saint Rufin, évêque des Marses, et ses compagnons, martyrisés sous l'empereur Maximien.

IVe s. — A Evreux, saint TAURIN, ordonné évêque de cette ville par saint Clément, pape ; il étendit beaucoup la religion chrétienne par la prédication de l'Evangile pour lequel il accomplit de grands travaux, et s'endormit dans Notre-Seigneur, célèbre par l'éclat de ses miracles. Ve s. — A Cambrai, saint GÉRY, évêque et confesseur. 614. — Dans l'Abruzze Ultérieure, saint Equice, abbé, dont la sainteté est attestée par le pape saint Grégoire [1]. Vers 540. — A Todi, ville d'Italie (Spolète), sainte Digne, vierge [2]. Epoque incertaine.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Meaux, sainte Agilberte, vierge, abbesse de Jouarre, déjà nommée hier au martyrologe de France où nous avons donné quelques détails sur sa vie. VIIe s. — A Arles, sainte Rusticule ou Rusticle, abbesse de Saint-Césaire de cette ville et dont nous avons donné la vie au jour précédent. 632. — Aux diocèses de Bayeux, Rouen et Viviers, saint Taurin d'Evreux, nommé au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse d'Arras, saint Géry, évêque de Cambrai et confesseur, nommé au martyrologe romain d'aujourd'hui. — Au diocèse de Beauvais, les saints Dimalt et Arnoul, martyrs, dont nous avons donné la vie au jour précédent. Ve s. — Au diocèse de Cologne, fête de la Division des Apôtres. — Aux diocèses d'Albi, Cologne, Cambrai, Meaux, Sens et Verdun, mémoire de saint Tiburce et de sainte Suzanne, martyrs, cités au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Verdun, saint Memmie, évêque de Châlons-sur-Marne, dont nous avons donné la vie au 5 de ce mois. 126. — Au diocèse d'Albi, sainte Philomène, vierge et martyre, dont nous avons donné la vie au jour précédent. IIIe s. — Au diocèse de Nevers, le bienheureux NICOLAS APPLEINE, prêtre, chanoine de la collégiale de Saint-Marcel de Prémery. 1466. — A Paris, à Sens et à Troyes, fête de la Translation de la sainte Couronne d'épines de Notre-Seigneur. Nous en parlerons amplement dans la vie de saint Louis (25 août) qui a enrichi la France de cette précieuse relique. 1239. — Dans le Limousin, sœur Antoinette-Pacifique de Bardoulat, religieuse ursuline. Issue d'une des plus considérables maisons de la ville d'Eymoutiers, à sept lieues environs de Limoges, elle entra de bonne heure dans la communauté des Ursulines de cette ville, et s'y attacha surtout à pratiquer la mortification intérieure des passions. Le démon s'efforça de jeter dans cette âme si pure quelques pensées de vaine gloire et alla même jusqu'à tenter de la précipiter dans le désespoir : elle triompha de toutes ces attaques par l'intercession de la sainte Vierge en qui elle avait une grande confiance et s'endormit doucement dans le Seigneur, âgée seulement de vingt-sept ans : elle en avait passé six en religion, dans la pratique de la plus exacte régularité et de toutes les vertus chrétiennes et religieuses. XVIIe s. — Encore dans le Limousin, le frère Pierre de Saint-Yrieix, dominicain. Il naquit à Saint-Yrieix-la-Perche (Haute-Vienne), d'une famille obscure qu'il illustra depuis par ses vertus. Entré au couvent des Dominicains de Limoges, il y mena une vie toute céleste et mourut en odeur de sainteté. 1265. — Dans le Brabant, translation de saint Tron, patron d'Haspengheim, et de saint Eucher, évêque d'Orléans. — A Reims, translation de saint Calixte ou Calliste, pape et martyr, dont on fait la fête au 14 octobre, jour sous lequel nous donnerons sa vie. 223.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — Sainte Philomène, vierge et martyre [3]. IIIe s.

Martyrologe des Camaldules. — Saint Dominique, confesseur, Instituteur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, dont on célèbre la fête le 4 août [4]. 1281.

Martyrologe de Vallombreuse. — Saint Alphonse de Liguori, évêque et confesseur, dont il est fait mention le 2 août [5]. 1787.

Martyrologe des Carmes. — La bienheureuse Jeanne Scopelli, vierge, de l'Ordre des Carmélites, dont la naissance au ciel se célèbre le 9 juillet [6]. 149.

Martyrologe des Ermites de Saint-Augustin. — A Fabriano, en Italie (province de Macerata), mémoire des bienheureux parents Pierre et Jean Beccheti, qui, ayant embrassé la vie éré-

1. Saint Equice peupla toute la Valérie (ancienne province d'Italie) de moines fervents qui vivaient dispersés dans les campagnes et les bois, et partageaient leur temps entre la prière et le travail des mains. Le Saint les visitait souvent pour les instruire. Quelquefois aussi il parcourait les bourgs et les villages afin de porter le peuple à l'amour et au service de Dieu. Il passait tout le jour à travailler dans les champs, excepté lorsqu'il visitait ses disciples : le soir il retournait à son ermitage pour y prendre quelque repos. Ses habits étaient pauvres ; son extérieur inspirait l'amour de la pénitence et de vifs sentiments de charité et de dévotion. Il consentit à se charger de la conduite d'une nombreuse communauté de religieuses. On garde ses reliques à Aquila, dans l'église Saint-Laurent. — Alban Butler et Baillet.

2. Son corps repose dans l'église de Saint-Fortunat de Todi. — *Acta Sanctorum*.

3. Voir sa vie au jour précédent. — 4. Voir sa vie à ce jour. — 5. Voir sa vie au 2 août. — 6. Voir au 9 juillet.

mitique chez les Augustins, s'illustrèrent par la prédication de la parole de Dieu et plus encore par une pénitence très-austère et une dévotion très-fervente à la passion de Notre-Seigneur, et perdirent heureusement leur vie.

Martyrologe des Carmes Déchaussés. — Saint Emygde, évêque et martyr, dont la naissance au ciel se célèbre le 5 de ce mois [1]. 303 ou 304.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Barcelone *(Barcino)*, ville d'Espagne, institution de Notre-Dame de la Merci, par Jacques, roi d'Aragon, en conséquence d'un vœu qu'il en avait fait à la très-sainte Vierge, étant encore captif, et après une révélation que la Mère de Dieu lui en fit, à lui, à saint Raymond, dominicain, et à saint Pierre Nolasque. 1218. — A Rome et dans la Campanie (aujourd'hui Terre-de-Labour), avec saint Tiburce, cité au martyrologe romain de ce jour, saint Chromace, son père, et ses compagnons. 286 ou 287. — A Nicopolis, aujourd'hui Nicopoli, ville forte de la Turquie d'Europe (Bulgarie), plusieurs saints Martyrs dont on ne connaît pas les noms, et dont fait mention le martyrologe de saint Jérôme — Au diocèse de Sora (dans l'ancienne ville de *Castrum Gallinarium)*, en Italie, saint Gérard, confesseur D'origine française, il mourut inconnu dans cette petite ville. Sa sainteté fut révélée par un pèlerin qu'il avait guéri et auquel il apparut après sa mort. Une église s'éleva bientôt sur son tombeau qui fut témoin d'une infinité de prodiges. Des infirmes de toute sorte y recouvrèrent miraculeusement la santé, et le nom de saint Gérard devint populaire dans toute l'Italie. Vers l'an 1100. — A Spalatro *(Spalatrum, Salone)*, ville et port des Etats autrichiens, dans la Dalmatie, le bienheureux Reinier, archevêque de ce siége et martyr, d'abord moine du monastère camaldule de la Sainte-Croix de Font-Avellane et évêque de Cagli. Nous avons donné, sous le 4 août, dans une note au martyrologe des Camaldules, les quelques détails que l'on connaît sur sa vie. 1180.

SAINT ALEXANDRE LE CHARBONNIER,

ÉVÊQUE DE COMANA, DANS LE PONT, MARTYR

250. — Pape : Saint Fabien. — Empereur romain : Dèce.

> *Qui vere humilis est, magis optat vilis et abjectus haberi, quam sanctus.*
> Celui qui est vraiment humble aime mieux passer pour vil et abject que pour saint.
> *Louis de Blois.*

Saint Alexandre était de la province de Pont, d'une naissance honorable, qui lui donna des moyens suffisants pour s'appliquer à l'étude. Comme il avait beaucoup d'esprit, il devint un excellent philosophe, et il s'acquit toutes les belles connaissances qui le pouvaient faire estimer et honorer dans le monde. Il avait d'ailleurs une grâce et une beauté sans pareilles, qui attiraient sur lui les yeux de tous ceux qui le rencontraient. Sa vertu et sa piété surpassaient encore toutes ces qualités naturelles, et, ayant été élevé dans les maximes de la morale chrétienne, il ne craignait rien tant que d'offenser Dieu, et n'avait rien plus à cœur que d'observer exactement tous ses commandements. Sa délicatesse de conscience fut si grande que, craignant d'un côté que sa science ne le portât à la vanité, et, de l'autre, que sa beauté ne fût une occasion de scandale à quelqu'un, et ne lui ravît à lui-même la fleur inestimable de la chasteté, il résolut de cacher l'une et

1. Nous avons donné sa vie au 5 août.

l'autre, afin qu'elles ne pussent plus lui être dommageables. Dans ce dessein, il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, vint demeurer à la ville de Comana, et embrassa la profession de charbonnier, qui consistait à porter et à vendre du charbon de bois. Il aimait tellement l'abjection que, non content d'avoir les mains et la figure noircies, il était ordinairement déchiré et à demi nu, afin de s'attirer le mépris du monde. Il ne laissait pas cependant d'être assidu à l'église, de prier avec beaucoup de ferveur dans sa pauvre chambre, et de lire attentivement la parole de Dieu dans l'Ancien et le nouveau Testament, qui était sa plus délicieuse nourriture.

Pendant qu'il vivait ainsi dans l'obscurité, l'évêque de Comana vint à mourir, et les principaux du clergé de la ville ne pouvant s'accorder sur le successeur qu'ils lui devaient donner, envoyèrent prier saint Grégoire, évêque de Néocésarée, de se transporter chez eux pour présider à leur élection et pour les aider à connaître celui que Dieu même avait choisi. Lorsqu'il y fut arrivé, il trouva les sentiments fort partagés, mais unis en ce point qu'ils s'arrêtaient au faux éclat du monde, et proposaient des hommes recommandables ou pour leur noblesse, ou pour leurs grands biens, ou pour leurs emplois, ou pour leur éloquence et leur bonne grâce, ou pour quelques autres qualités extérieures. Saint Grégoire écouta paisiblement toutes ces propositions; mais il résolut d'attendre que Dieu lui fît connaître plus distinctement celui qu'il devait consacrer. Dans cet intervalle, il assembla les prêtres et les clercs, avec les principaux du peuple, et après leur avoir expliqué les obligations d'un évêque, et combien il était important de faire en cela un bon choix, de peur de donner la conduite des ouailles de Jésus-Christ à un mercenaire ou à un loup, il leur dit qu'ils ne devaient pas trop s'arrêter aux personnes considérables pour leurs biens, leur naissance ou leurs services, qu'il serait imprudent d'exclure les autres moins connus, parce qu'il se trouve souvent dans les conditions médiocres de grandes âmes que leur vertu rend dignes de l'épiscopat.

Cette proposition fut assez mal reçue de ceux qui avaient la principale part à l'élection. Un, entre autres, s'en moqua, et dit au Saint en se raillant : « Si les sujets les plus honorables de notre ville ne vous plaisent pas, il faut donc que nous prenions pour nous gouverner quelqu'un de la lie du peuple, et qu'au lieu de donner nos voix à ces hommes de mérite, nous les donnions à Alexandre le Charbonnier, qui sera fort propre, avec ses haillons et sa noirceur, pour s'asseoir sur le trône de cette église ». A ces mots, saint Grégoire fut touché d'un mouvement divin qui lui fit connaître que ce n'était pas sans sujet que l'on avait nommé ce Charbonnier plutôt que tout autre. Il demanda qui il était et s'il y avait moyen de le voir. On le fit venir aussitôt, et il parut dans cette belle assemblée tout noir et vêtu de lambeaux qui ne lui couvraient pas même tout le corps. Chacun se prit à rire ; mais Grégoire aperçut, sous la noirceur et les haillons de cet homme, quelque chose d'extraordinaire et de divin. Il ne pouvait assez admirer sa modestie, sa gravité, et les témoignages de joie qu'il donnait au milieu de ces railleries, car sa profonde humilité faisait qu'il était ravi d'être l'objet de la risée de tout le monde, et il n'en était pas plus ému que le serait un orgueilleux à qui on aurait donné de grands éloges. Aussi le bienheureux évêque, ne doutant point que ce ne fût là celui que la divine Providence avait choisi pour gouverner l'église de Comana au milieu des tempêtes de la persécution, le prit en particulier, et l'obligea, de la part de Dieu, de lui dire qui il était, quels avaient été ses exercices

durant sa jeunesse, pourquoi il avait choisi un si vil emploi, et, enfin, quelles grâces il avait reçues du ciel. Alexandre fut contraint de lui dire que ce n'était point là ni la condition de sa naissance, ni la nécessité de gagner sa vie qui l'avaient réduit à être charbonnier, mais la seule crainte de Dieu, et le désir de mettre son salut et celui des autres en sûreté; il avait étudié la philosophie et les saintes Lettres, et son occupation ne l'empêchait pas d'y exercer son esprit pour se porter plus parfaitement à la connaissance et à l'amour de son Dieu. Après cette confession, Grégoire lui déclara que la volonté divine était qu'il se laissât consacrer évêque, et qu'il ne devait nullement résister à cette disposition, parce que l'humilité, quelque profonde qu'elle soit, ne doit point refuser les charges, lorsque Dieu ordonne de s'y soumettre. Ayant dit cela, il commanda à ses clercs de laver ce charbonnier, de lui donner d'autres vêtements, et, ensuite, de le revêtir de ses habits ecclésiastiques. Pendant qu'ils exécutaient ce commandement, il rentra dans l'assemblée, et se mit à entretenir les assistants des qualités surnaturelles qui devaient orner l'âme d'un bon évêque. Son discours dura jusqu'à ce que les clercs firent entrer, avec beaucoup de révérence et de solennité, Alexandre, vêtu en évêque. Ceux qui s'étaient moqués de lui ne pouvaient alors assez admirer la beauté de son visage, la majesté de son port, l'honnêteté de ses regards, et la modestie singulière qui paraissait dans toute sa personne. Grégoire, leur adressant donc la parole, leur dit : « Cet homme que je vous présente est le Charbonnier même dont vous vous êtes raillés. Les sens vous avaient trompés et vous avaient caché les grands biens dont la divine bonté l'a comblé. Vous jugiez par l'extérieur, et, sur cet extérieur, vous réprouviez celui qui était digne de toute cette ville; mais Dieu, qui veille sur son troupeau, et qui veut lui donner un pasteur selon son cœur, s'est servi de vos propres moqueries pour le tirer de la poussière et le mettre sur le chandelier de son Eglise. Le démon, qui a prévu que cet excellent personnage détruirait son empire, a fait aussi son possible pour empêcher qu'il n'eût autorité parmi vous; mais Notre-Seigneur a détruit tous ses artifices, et, malgré ses efforts, il vous le veut donner aujourd'hui pour chef, pour évêque et pour père ». Il n'y eut personne dans toute l'assemblée qui osât contredire à ces paroles, que le Saint prononçait dans l'Esprit de Dieu; aussi l'élection s'étant faite unanimement, il procéda à sa consécration, lui conférant auparavant tous les Ordres jusqu'à la prêtrise, selon la coutume de l'Eglise.

Dès que la consécration fut achevée, on pria le nouvel évêque de donner un mot d'instruction au peuple; il monta donc en chaire, et, sans aucune préparation, il fit un excellent sermon, non pas enrichi de belles périodes et des vaines fleurs de la rhétorique mondaine, mais plein de l'Esprit de Dieu et soutenu de puissantes raisons et de passages de l'Ecriture sainte appliqués fort à propos. On vit bien par là que le choix de Grégoire avait été fort judicieux, et on ne douta plus qu'il ne lui eût été inspiré du ciel. Il n'y eut qu'un jeune étourdi, qui, étant venu depuis peu des écoles d'Athènes, se moqua de ce discours comme n'ayant pas les ornements de l'éloquence athénienne; mais il changea bien de sentiment et de langage lorsqu'il aperçut autour d'Alexandre une multitude de jeunes colombes, emblème des paroles célestes du saint évêque.

Voilà de quelle manière saint Alexandre le Philosophe se fit charbonnier, et de charbonnier fut élu et consacré évêque. Il ne faut point douter qu'il ne se soit acquitté très-dignement de cette charge et qu'il n'ait converti beaucoup d'infidèles à la foi, selon la prophétie de saint Grégoire,

qu'il détruirait l'empire du démon ; mais l'*Histoire ecclésiastique* ne nous a rien appris de lui depuis son ordination, sinon que d'évêque il devint un très-illustre et très-glorieux martyr, ayant été saisi et brûlé dans la cruelle persécution qui fut excitée contre les chrétiens, en l'année 250, par l'empereur Dèce.

Nous avons tiré cette vie de ce qu'en a écrit saint Grégoire le Thaumaturge. — Cf. Tillemont; Baillet; Godescard; saint Grégoire de Nysse.

SAINT TIBURCE, MARTYR A ROME

286. — Pape : Saint Caïus. — Empereur romain : Dioclétien.

> La perspective de la mort n'a rien de si amer que la mort du Christ n'adoucisse.
>
> *Saint Augustin.*

Saint Tiburce était fils de Chromace, préfet de Rome, qui, chargé par l'empereur de faire mourir saint Marc et saint Marcellin, frères, et étant à cette occasion entré en conférence avec Tranquillin leur père, que saint Sébastien avait converti, reconnut aussi lui-même la vérité de notre foi : il l'embrassa avec un courage et une ferveur incroyables, jusqu'à donner la liberté à quatre cents esclaves qu'il avait, et à retirer dans ses maisons de campagne tout ce qu'il put trouver de chrétiens faibles et pusillanimes, qui ne paraissaient pas assez généreux pour soutenir la rigueur de la persécution. Tiburce imita l'exemple de son père, et, ayant reçu le baptême avec lui, il donna aussitôt des marques d'une foi ferme, d'une parfaite confiance en Dieu et d'une charité consommée. Le pape saint Caïus souhaitait qu'il s'absentât de Rome quelque temps pour n'être pas si tôt exposé à la cruauté des tyrans ; mais le nouveau soldat de Jésus-Christ, sentant bouillonner dans son cœur le désir du martyre, supplia ce bienheureux Pontife de permettre qu'il demeurât avec les saints Confesseurs dans la ville, afin d'y combattre pour la religion qu'il venait d'embrasser, et de s'y animer de plus en plus par l'exemple de ceux qui endureraient la mort pour Jésus-Christ.

La grandeur de sa sainteté parut par un miracle qu'il fit peu de temps après sa conversion. Sortant un jour du logis où tous les Confesseurs étaient assemblés, il trouva dans la rue un homme qui, étant tombé d'un étage d'en haut, s'était tellement brisé, qu'il ne donnait plus aucune espérance de vie. Il s'approcha de lui, et, par l'invocation du nom adorable de Jésus-Christ, il lui rendit sur-le-champ une parfaite santé ; ce qui fut cause de sa conversion et de celle de ses plus proches, que Tiburce conduisit à saint Caïus pour recevoir le baptême. Il désirait si ardemment que tous ceux qui portaient le nom de chrétiens édifiassent tout le monde par leurs paroles et par l'exemple de leur vie, qu'il ne pouvait en voir un seul dans le déréglement, sans le reprendre charitablement, afin qu'il ne fît pas blasphémer le nom de Jésus-Christ. Ainsi, s'étant aperçu qu'un nommé Torquat n'était chrétien que de nom, se traitant fort délicatement, marchant toujours frisé et musqué, entretenant même des relations peu honnêtes, il

ne manqua pas de l'en reprendre et de l'exhorter à réformer ses mœurs sur sa foi. Torquat prit cette remontrance en très-mauvaise part; et, pour s'en venger, il s'entendit avec des archers pour que, un jour qu'il prierait Dieu dans l'église avec Tiburce, ils les arrêtassent tous deux en qualité de chrétiens, afin de les présenter au tribunal du préfet.

La chose fut exécutée selon son projet. Le traître sortit avec Tiburce et s'en alla prier avec lui; les archers survinrent et les prirent sans que ni l'un ni l'autre fissent résistance. Ils furent menés devant le préfet Fabien, qui, ayant le mot, dit à Torquat: « Quoi donc! Torquat, reconnaissez-vous aussi un homme crucifié pour votre Dieu? » A cette interrogation cet impie se mit à rire, et dit, en montrant Tiburce, qu'il n'avait point d'autre Dieu que celui que ce Bienheureux lui avait fait connaître. Tiburce vit bien que c'était un perfide qui l'avait joué et livré au tyran, et qui se moquait de notre religion. Ainsi, prenant la parole, il lui dit d'un accent grave et terrible :

« Ne crois pas, Torquat, que ton artifice nous soit inconnu; nous ne t'avons jamais pris pour un disciple de Jésus-Christ. Ce n'est pas être disciple de ce grand Maître que de hanter des femmes perdues, de se livrer continuellement à la débauche et d'être toujours en état d'ivresse. Les œuvres abominables par lesquelles tu as déshonoré l'Eglise, ont fait assez voir que tu n'avais nulle croyance à l'Evangile. Tu étais parmi nous, mais tu n'étais pas des nôtres; la trahison que tu m'as faite en est encore une marque évidente; mais, sache qu'au lieu de me nuire, tu m'as procuré un très-grand bien, puisqu'il n'y a rien que je souhaite plus passionnément que de donner mon sang et ma vie pour Celui qui est mort sur une croix pour mon amour.

Fabien, irrité par ce discours, dit à Tiburce qu'il n'était pas question de parler, mais de sacrifier aux dieux de l'empire.

« Je ne sacrifie », dit Tiburce, « qu'à un seul Dieu, créateur du monde, qui règne sur la terre et dans les cieux : et mon plus grand désir est d'être immolé et sacrifié moi-même pour cette confession ». — « Il faut cependant », répliqua Fabien, « que tu nous obéisses, ou que tu marches nu-pieds sur des charbons embrasés ». — « J'y marcherai volontiers », dit Tiburce, « et ces charbons me seront plus agréables que des roses ».

A l'heure même, les bourreaux couvrirent une place de charbons tout rouges de feu, et dont la flamme sortait encore avec violence. Tiburce n'attendit pas qu'on le déchaussât; mais, s'étant déchaussé lui-même, et ayant fait le signe de la croix, il se mit sur ces charbons, et s'y promena sans en recevoir aucune incommodité, non plus que s'il se fût promené sur un lit de fleurs et sur un tapis d'herbes tendres. Alors, se tournant vers le juge, il lui dit : « Apprenez maintenant, Fabien, la force et le pouvoir de la foi, et reconnaissez, par le miracle que vous voyez, qu'il n'y a point d'autre Divinité que celle que j'adore, ni de salut à espérer qu'en embrassant la religion chrétienne ». Fabien était trop endurci pour se laisser gagner par cette merveille; mais, craignant que d'autres païens n'en fussent ébranlés, il prononça sur-le-champ la sentence de mort contre Tiburce, et l'envoya décapiter dans un lieu éloigné de trois milles de la ville, qui était entre deux lauriers. Ce fut le 11 août de l'an 286, six mois et vingt et un jours après saint Sébastien. Le corps de saint Tiburce fut transporté à l'abbaye de Saint-Médard en 828. On conserve dans la cathédrale de Soissons une partie de ses reliques.

On le représente portant des charbons ardents sur sa main, ou mar-

chant pieds nus sur la braise allumée ; parfois en costume militaire, parce qu'il était fils du préfet de Rome.

Cf. *Acta Sanctorum*, et *Annales du diocèse de Soissons*, par l'abbé Pécheur.

SAINTE SUZANNE, MARTYRE A ROME

295. — Pape : Saint Caïus. — Empereurs romains : Dioclétien et Maximien.

Ce monde est digne de mépris, même lorsqu'il flatte et qu'il caresse le cœur par la prospérité.
Saint Grégoire le Grand.

Sainte Suzanne était fille de saint Gabinius et nièce de saint Caïus, pape, son frère, qui étaient d'une race très-illustre et proches parents de l'empereur Dioclétien. Son père, qui, depuis sa naissance, s'était fait prêtre, l'éleva avec beaucoup de soin dans la crainte de Dieu et dans l'amour de Jésus-Christ, et, étant devenue grande, elle se consacra entièrement elle-même à son service, et résolut de n'avoir jamais d'autre époux que le Roi des Vierges et des âmes saintes. Il arriva cependant que Valérie, fille de Dioclétien, que Maximien-Galère avait épousée, mourut ; et cet empereur, lui voulant donner une autre femme de sa parenté, jeta pour cela les yeux sur Suzanne, dont l'esprit, la sagesse et la beauté étaient extraordinaires et ravissaient tout le monde. Il savait que Caïus, son oncle, était le souverain Pontife des chrétiens, et que Gabinius, son père, était prêtre ; mais, en ce temps-là, il ne s'était pas encore élevé contre son propre sang, et il n'était pas si ennemi des fidèles qu'il ne préférât l'établissement et l'agrandissement de sa maison et de ses parents à la ruine du Christianisme. Dans cette pensée, il appela un seigneur romain, nommé Claude, qui était aussi son cousin, et qui touchait encore de plus près aux deux frères, le père et l'oncle de Suzanne, et le pria d'aller chez Gabinius et de lui faire honnêtement la proposition du mariage de sa fille avec Maximien. Claude se tint fort honoré de cette mission, et s'en chargea avec joie. Il vint donc trouver Gabinius, et lui proposa l'affaire qu'il croyait lui devoir être très-agréable. Le saint prêtre ne le rebuta pas, mais lui demanda seulement quelques jours de délai pour en parler au Pape et à sa fille. Ils en conférèrent donc ensemble, et d'abord ces bienheureux frères n'étaient pas éloignés de consentir à l'alliance que l'empereur souhaitait, dans la vue qu'elle pouvait rendre ce prince, et Maximien, son gendre, qui lui devait succéder, plus favorables aux chrétiens. Mais Notre-Seigneur, qui ne voulait pas établir sa religion par ces moyens humains et politiques, donna une autre pensée à Suzanne. Elle leur déclara donc « que, selon les bonnes instructions qu'elle avait reçues de leur charité, elle s'était consacrée au Roi des rois et qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que lui : quand elle n'aurait pas résolu de garder inviolablement sa chasteté, elle ne voudrait pas épouser un homme souillé par les abominations de l'idolâtrie et par le massacre d'un nombre infini de chrétiens, comme était Maximien, qui avait souvent pris part à la persécution que Dioclétien leur avait faite : ainsi, elle les suppliait de rompre entièrement tous ces pourparlers de mariage ». Caïus et Gabinius

louèrent infiniment sa résolution et l'exhortèrent à y persévérer constamment, sans que ni les promesses, ni les menaces, la fissent jamais changer de résolution.

Claude étant revenu après trois jours répéta, en présence du Pape, la proposition qu'il avait faite. Les saints frères lui dirent qu'il fallait voir là-dessus la volonté de la jeune fille, et la firent en effet appeler sur-le-champ. Lorsqu'elle entra dans la chambre, Claude la voulut baiser par honneur comme sa parente ; mais elle le repoussa lui disant que sa bouche n'avait jamais été souillée d'aucun baiser d'homme, et qu'elle n'avait garde d'en recevoir un d'une personne que le culte des faux dieux et le meurtre des chrétiens rendaient sale et abominable devant Dieu. Claude, surpris de ces paroles, s'excusa de son action, sur ce qu'il lui avait semblé qu'étant son proche parent, il pouvait bien user de cette familiarité avec elle. Et, pour ce qui était des souillures qu'elle lui imputait, il la pria de lui dire par quels moyens il en pourrait être délivré. « Ce sera », répondit Suzanne, « en faisant pénitence, et en recevant le saint baptême ». Caïus et Gabinius appuyèrent ce discours, et parlèrent si efficacement à ce seigneur des avantages de notre religion, que, ne se mettant plus en peine de sa mission, il embrassa le Christianisme et se fit baptiser, avec Prépédigne, sa femme, et deux fils qu'il avait, nommés Alexandre et Cuthias. Cependant, l'empereur ne recevant point de réponse de la proposition qu'il lui avait envoyé faire à Gabinius, s'informa du sujet de son retard. On lui dit qu'il était tombé malade, et que cela l'avait empêché de venir trouver Sa Majesté; l'empereur, qui l'aimait, et qui était impatient de savoir la solution de son message, lui envoya Maxime, comte de ses affaires domestiques, pour le visiter et pour apprendre de lui le succès de cette négociation. Maxime, qui était son frère, fut fort surpris de le trouver dans un état de pénitent, les larmes aux yeux, le cilice sur le dos, et prosterné devant un oratoire; il lui demanda d'où venait ce changement. Claude lui dit ouvertement que Dieu lui avait fait la grâce de lui ouvrir les yeux pour connaître les vérités de la religion chrétienne, et que, reconnaissant combien il était coupable d'avoir adoré les idoles, et d'avoir répandu le sang innocent des chrétiens, il en faisait pénitence. Maxime, touché de ses paroles et de son exemple, lui demanda d'être éclairé des mystères de notre foi. Il le mena à saint Caïus qui le baptisa, et lui donna en même temps les sacrements de la Confirmation et de l'Eucharistie. Claude et Maxime étant ainsi entrés dans le sein de l'Eglise, vendirent tous leurs biens pour avoir de quoi secourir les pauvres fidèles que les longues persécutions avaient réduits à une pauvreté extrême. L'empereur en fut averti, et apprit en même temps qu'au lieu de décider Gabinius à donner sa fille en mariage à Maximien, ils avaient embrassé sa religion, et étaient des premiers à persuader à cette sainte fille de demeurer vierge. Ces nouvelles l'irritèrent. Il oublia qu'ils étaient ses proches parents; il les fit arrêter avec Prépédigne, Alexandre et Cuthias, et les relégua au port d'Ostie, où ils furent mis à mort. Il fit aussi emprisonner Gabinius avec Suzanne, et, après cinquante-cinq jours de prison, il pria l'impératrice Prisca, sa femme, de faire en sorte que cette illustre fille consentît à ses volontés. Prisca la fit venir dans son appartement; mais, comme elle-même était chrétienne, bien loin de lui rien conseiller contre sa résolution et son vœu, elle la fortifia au contraire dans son généreux dessein.

Dioclétien, apprenant qu'elle était inébranlable, la fit reconduire dans sa maison, et permit à Maximien d'y aller pour user de violence. Ce prince y alla ; mais, lorsqu'il entra dans sa chambre, il aperçut un ange d'un éclat

merveilleux qui était auprès d'elle et qui la gardait. L'effroi le saisit, et il se retira tout confus sans avoir osé rien entreprendre. Dioclétien attribua cet effet à la magie, et envoya un de ses officiers nommé Macédonius pour contraindre la Sainte d'adorer les idoles. Cet officier lui présenta une image de Jupiter, lui ordonnant, de la part de l'empereur, de lui offrir de l'encens. Suzanne éleva alors ses yeux et son cœur vers le ciel, et au même instant la statue disparut, et on la trouva dans la rue jetée contre terre. Macédonius, ne pouvant rien gagner par douceur, eut recours aux menaces et aux supplices; il la maltraita dans sa propre maison, la battit cruellement et lui déchira le corps à coups de fouets. Enfin, l'empereur apprenant encore qu'elle était inflexible, commanda qu'elle fût décapitée, ce qui fut exécuté secrètement, chez elle, le 11 août 295.

L'impératrice Prisca fut bientôt avertie de ce qui s'était passé; elle eut une joie extrême de savoir que Suzanne s'était maintenue dans sa foi et dans son innocence, malgré tous les efforts des puissances de la terre. Elle se transporta elle-même la nuit dans le lieu de son supplice, et l'ayant trouvée baignée dans son sang, elle enleva le voile de dessus sa tête, qu'elle trempa dans cette liqueur précieuse. Depuis, elle fit enchâsser ce voile dans une boîte d'argent, et le mit à son oratoire, où elle faisait assidûment sa prière à l'insu de Dioclétien, son mari. Pour le corps de notre Sainte, elle l'embauma, l'ensevelit de ses propres mains, et le fit inhumer dans la grotte même de saint Alexandre, auprès d'une infinité d'autres martyrs. La maison qui avait été le lieu de sa naissance, de sa conversion sur la terre et de sa mort très-précieuse, fut changée par saint Caïus en une église où il dit la messe en son honneur. Elle était au Quirinal, dans la rue de Mammure, devant le marché de Salluste. Cette église subsiste encore et est occupée par des religieuses Cisterciennes; c'est aussi un titre de cardinal, et quelques-unes des Eminences qui l'ont possédée ont eu soin de la faire embellir.

On voit sainte Suzanne dans ses images avec une couronne à ses pieds. Elle ne voulut pas épouser le fils de Dioclétien, par amour pour la virginité; c'est une allusion à ce fait.

Cf. *Acta Sanctorum*, et *Histoire de l'Eglise*, par l'abbé Darras.

SAINT TAURIN DE ROME,

PREMIER ÉVÊQUE ET APOTRE D'EVREUX

ve siècle.

Via Dei pax, via Dei humilitas, via Dei patientia est.
La voie de Dieu, c'est la paix, c'est l'humilité, c'est la patience. *Saint Grégoire le Grand.*

La naissance de ce saint évêque a été illustre selon la chair; il était issu de parents nobles et riches dans le monde; mais l'histoire ne marque pas distinctement quels furent leurs emplois. Rome fut la ville qui eut le bonheur de voir naître un si saint personnage; on tient que sa naissance

fut prédite par un ange. Son père s'appelait Tarquin et vivait dans les ténèbres de l'infidélité; sa mère, Eutice, avait l'avantage d'être chrétienne : on a même écrit qu'elle eut la gloire d'être martyre. La naissance de Taurin a été précédée de signes miraculeux comme celle des plus grands Saints. Sa mère, comme une autre Elisabeth, vivait dans la pratique des commandements de Dieu avec une extrême fidélité : comme elle n'avait points d'enfants, elle pria Dieu avec beaucoup d'humilité et de persévérance de donner sa bénédiction sur son mariage et de lui en accorder le fruit. Ses vœux et ses prières ne furent pas sans effet : l'Ange du Seigneur lui apparut et lui fit connaître qu'elle avait été exaucée. Cette pieuse dame, qui n'avait d'autre vue que de plaire à son Dieu, lui fit aussitôt une offrande de l'enfant qu'elle attendait de sa bonté; elle le voua à son service, pour procurer sa plus grande gloire : cette action, faite dans un esprit de vive foi et d'un cœur très-sincère, fut très-agréable à Dieu; aussi ne fut-elle pas sans récompense; car son enfant, ayant reçu la grâce du baptême, et étant parvenu à un âge qui pouvait déjà faire connaître quelque chose de son penchant, il semblait que toutes les inclinations du vieil homme fussent converties en celles de Jésus-Christ. On ne remarquait en lui que des mouvements qui tendaient au bien, et, plus il avançait en âge, plus aussi le voyait-on croître en sagesse et en vertu; c'est ainsi que Dieu le disposait aux grands desseins qu'il avait sur lui.

Quand il fut assez avancé dans ses études et qu'il eut l'esprit assez mûr pour penser à faire choix d'un état, il ne s'écarta pas des intentions de sa pieuse mère; mais, suivant le mouvement du même esprit qui avait conduit cette sainte femme lorsqu'elle avait offert autrefois ce cher fils, le destinant au service des autels, notre saint jeune homme ne résista pas à l'inspiration intérieure qui l'appelait au sacerdoce. Il embrassa donc l'état ecclésiastique par des vues très-désintéressées, n'ayant en cela d'autres pensées que d'accomplir la volonté de Dieu et de procurer sa gloire, puisque, s'il eût voulu suivre les inclinations de la nature et la vie des sens, il était en liberté de le faire, ses parents ayant de grands biens et étant très-considérés dans le siècle.

Comme la grâce ne peut demeurer stérile dans un cœur fidèle, Taurin ne se contenta pas d'être entré dans l'état ecclésiastique par la bonne porte; mais, voulant dignement répondre aux premiers devoirs de ce noble état, c'est-à-dire, à l'exemple de Jésus-Christ, à la conversion des peuples et à la publication de l'Evangile, il médita le dessein d'abandonner sa patrie et ses parents, à l'imitation des plus grands Apôtres, pour aller prêcher le nom de Jésus-Christ dans les lieux où il n'était pas encore connu. Ceux de ses parents qui étaient moins éclairés que sa pieuse mère, et qui n'avaient en vue que des intérêts de famille et d'amitié naturelle, s'opposèrent aux desseins de ce digne prêtre de Jésus-Christ; mais Eutice, qui n'avait demandé au ciel et obtenu de Dieu ce cher fils que pour le consacrer à son service, le porta plutôt à être fidèle à la grâce qui l'appelait à la conversion des peuples, qu'à demeurer dans le pays, comme tout le monde le souhaitait.

Taurin sortit donc de Rome, lieu de sa naissance, pour aller dans un pays éloigné, où il ne pouvait attendre que des rebuts, des mépris et toutes sortes d'autres croix; il pouvait emporter avec lui quelques sommes considérables d'argent, sans faire tort à sa famille, ni commettre aucune injustice; mais, ayant déjà un cœur vraiment apostolique, il négligea toutes les prévoyances humaines; il ne fit aucune provision et ne pensa à aucune

commodité ; mais, quittant tout généreusement, et ne s'appuyant que sur la divine Providence, dont les soins sont d'un plus grand secours que toutes les richesses de la terre, il arriva enfin au pays d'Evreux, en Normandie, pour y annoncer le saint Evangile de Jésus-Christ. Il travailla avec une constance et une charité admirables à la conversion de ce peuple qui gémissait alors sous la dure tyrannie des démons et dans l'ignorance des vérités chrétiennes. Ses succès furent si considérables, et la lumière de l'Evangile commença à se répandre avec tant d'éclat, que le prince des ténèbres, ne pouvant supporter qu'on diminuât ainsi son empire, s'opposa en une infinité de manières à la mission de notre Saint ; il se présenta à lui sous les formes horribles des bêtes les plus cruelles pour l'intimider et interrompre son travail ; mais ce saint missionnaire, ayant une foi invincible et une parfaite confiance au souverain pouvoir des trois personnes de la sainte Trinité, triompha toujours glorieusement par le seul signe de la croix, auquel il avait recours en toutes rencontres.

La malice des hommes ne le céda guère à celle du démon contre notre Saint. Le préfet de la ville, les prêtres des idoles et les magiciens conspirèrent ensemble pour le faire mourir : le préfet, qui s'appelait Licinius, ordonna à ses soldats de s'en saisir et de le lui amener au village de Gisay, où il était alors, éloigné de quelques lieues de la ville d'Evreux. Cet ordre fut exécuté ; le Saint comparut : le préfet lui demanda d'où il était, qui il était et quel dessein l'avait fait venir dans le pays. Ce fut alors que l'homme apostolique commença à lui parler avec un zèle incomparable des mystères de la religion chrétienne, de la résurrection des morts, de la durée infinie de l'éternité, des récompenses incompréhensibles promises à ceux qui servent et adorent le vrai Dieu en esprit et en vérité, et des supplices éternels que les infidèles et les pécheurs souffriront dans les enfers ; il y ajouta un discours sur la vanité des idoles, ouvrages de la main des hommes, indignes de l'adoration des hommes. Licinius, n'approuvant pas la sainte hardiesse de cet homme divin, et fermant les oreilles à la vérité qu'il annonçait, commanda qu'il fût cruellement fouetté et que l'on exerçât ce supplice sur lui jusqu'à ce qu'il en perdît la vie. Les bourreaux voulurent exécuter cet ordre ; mais la divine Providence en disposa d'une autre manière : car, lorsqu'une grêle de coups tombait sur le corps du bienheureux Martyr, on entendit une voix céleste qui lui dit de ne rien craindre ; et, en même temps, les mains des bourreaux demeurèrent sans aucun mouvement : ce qui les mit hors d'état de continuer leur malheureux dessein.

Ce miracle et les grandes vérités que saint Taurin avait eu le courage d'annoncer, donnèrent lieu à la conversion de Léonille, femme du préfet; elle fit sur-le-champ une profession publique de la religion chrétienne. Cela fit entrer son mari dans une telle colère, qu'il commanda qu'on la conduisît avec saint Taurin dans une affreuse prison : elle devint ainsi participante des souffrances que ce saint prêtre avait la gloire d'endurer pour Jésus-Christ. On montre encore aujourd'hui, proche de l'église de la paroisse, dans le village de Gisay, le lieu où le Saint a été flagellé; mais, comme le grand apôtre saint Paul, après avoir souffert le fouet et la prison, assure aux Thessaloniciens, que son entrée parmi eux n'a pas été sans fruit, ainsi voit-on que l'arrivée de saint Taurin dans le pays d'Evreux a produit mille bénédictions qui ont été comme le fruit de ses tourments. Il ressuscita la fille de celui chez qui il demeurait, et, à la vue de ce miracle, cent vingt personnes se convertirent et reçurent le saint Baptême. Etant

allé à un temple de Diane, il commanda au démon qui résidait dans une idole de se manifester, et aussitôt on entendit une voix lugubre par laquelle il déclarait que son pouvoir était lié depuis que Taurin, le disciple de Jésus-Christ, était arrivé dans le pays : c'est ce qui fut cause de la conversion de deux mille infidèles, et ensuite de douze cents autres.

Ce saint confesseur du nom chrétien, allant ensuite de village en village et par tous les bourgs du pays, annonça dans tous les endroits le saint Evangile de Jésus-Christ, abattant les idoles et faisant construire de petits édifices pour loger les pauvres et subvenir à leurs besoins. Il avait un respect particulier pour la sainte Vierge, et il la faisait honorer partout; il l'a établie pour protectrice spéciale et pour patronne du pays d'Evreux, consacrant à Dieu, sous son invocation, la première église qui y fut bâtie, et changeant le faux culte de Diane en celui que l'on devait rendre à la Mère de Dieu, comme il arriva autrefois dans la ville d'Ephèse, lorsque les premiers Apôtres, y prêchant l'Evangile, détruisirent le faux culte que l'on rendait à cette même divinité.

Enfin, après que ce glorieux Apôtre eut détruit partout les idoles et établi sur leur ruine le culte du vrai Dieu, il plut à la divine Providence de le récompenser. Un ange lui annonça le moment de sa mort. Il se rendit donc ce jour-là dans l'église qui était consacrée à la sainte Vierge, qu'il avait choisie pour sa protectrice spéciale; il y célébra les divins Mystères; il y exhorta le peuple, et confirma dans la vraie foi ceux qu'il avait convertis à Jésus-Christ, les assurant d'une protection spéciale de la divine Providence sur eux, s'ils demeuraient dans leurs bons sentiments; il leur donna sa bénédiction, et tout le peuple, fondant en larmes, pensant à la perte qu'il allait faire, le saint évêque expira doucement, pour aller s'unir plus étroitement que jamais à Celui pour la gloire duquel il avait tant travaillé sur la terre. Plusieurs signes miraculeux parurent à sa précieuse mort; et, comme il avait eu une dévotion singulière envers les saints anges pendant sa vie, on vit à son décès un grand nombre de ces esprits bienheureux qui chantaient des louanges à son honneur et qui consolèrent le peuple. Ce fut aussi un ange qui marqua le lieu de sa sépulture.

Ce n'est point sans raisons que le martyrologe romain dit que notre Saint fut illustre par ses miracles, puisqu'il en a fait une infinité, et pendant sa vie et après sa mort. Pendant sa vie, on compte au moins huit aveugles à qui il a rendu la vue, et plusieurs sourds et muets à qui il a rendu l'ouïe et la parole; il a même ressuscité des morts, et presque aucun de ceux qui étaient malades ne s'est adressé à lui sans recevoir sa guérison. Tous ces prodiges, précédés d'une sainteté de vie parfaitement exemplaire, furent les puissants motifs qui engagèrent non-seulement le peuple d'Evreux, mais encore tous les habitants des pays circonvoisins, à embrasser la foi de Jésus-Christ; le préfet même, Licinius, qui avait tant persécuté le Saint, fut tellement épouvanté par la grandeur et la multitude des miracles qui se faisaient par les mérites de notre Saint, et si pénétré de la crainte du vrai Dieu, que saint Taurin adorait, qu'il ouvrit enfin les yeux aux lumières de la grâce et se soumit aux lois de l'Evangile. Ce grand changement du préfet arriva immédiatement après que notre saint évêque eut ressuscité son fils, nommé Marin, et un de ses officiers, nommé Pascal. Tous les miracles que notre Saint avait opérés pendant qu'il vivait furent renouvelés après sa mort.

Le Père Giry en raconte deux arrivés de son temps. Une dame nommée Anne Le Tac, étant affligée depuis sept ans d'une fâcheuse paralysie qu'au-

cun remède n'avait pu dissiper, fut enfin parfaitement guérie en un instant, le septième jour d'une neuvaine qu'elle avait faite avec grande confiance au tombeau de saint Taurin. Ce miracle arriva le 17 du mois d'août de l'année 1690; il est attesté par plusieurs médecins. Il fut suivi de la conversion véritable et sincère du mari de cette dame, qui, ayant été calviniste, et n'ayant abjuré son hérésie qu'en apparence, n'avait pas cru jusqu'alors à l'intercession des Saints; mais, étant tombé dangereusement malade, et ayant usé avec esprit de foi de quelques linges qui avaient touché la châsse de saint Taurin, il trouva un si prompt secours à son mal dans ce nouveau remède, qu'il renonça à ses anciennes erreurs, et rendit gloire à Dieu de la guérison qu'il venait de recevoir par les mérites et l'intercession de son saint serviteur. L'autre miracle est arrivé en l'année 1691, le 10 du mois de mai, dans la personne de Jacques Valée, âgé de dix ans, demeurant au bourg de Damville, au diocèse d'Evreux. Cet enfant était sujet à des accès épileptiques qui le prenaient tous les jours, et qui étaient suivis d'une paralysie et d'une perclusion des deux jambes, en sorte qu'il ne pouvait ni marcher ni demeurer debout, et les médecins ayant jugé ce mal incurable, le père du malade fit une neuvaine au tombeau de saint Taurin. Le neuvième jour, revenant d'Evreux, il fut fort surpris de voir venir à lui son fils en parfaite santé, et qui avait reçu sa guérison à la même heure qu'il avait fait offrir le sacrifice de la messe pour lui, en l'honneur de saint Taurin. Depuis ce temps-là, jamais le malade n'a ressenti aucune atteinte de sa terrible maladie.

CULTE ET RELIQUES.

A l'époque de l'invasion des Normands, au IXe siècle, Guntbert, évêque d'Evreux, fit la translation du corps de saint Taurin, secondé de quelques pieux moines de l'abbaye de Saint-Taurin. Après avoir caché une partie des reliques dans le cimetière du couvent, ils enveloppèrent la tête et les autres ossements dans une étoffe de soie, et les placèrent dans une châsse portative. Puis ils s'enfuirent en toute hâte et ne s'arrêtèrent qu'à Lezoux, arrondissement de Thiers (Puy-de-Dôme). Ils déposèrent les reliques dans l'église dédiée à saint Pierre, où elles opérèrent un grand nombre de miracles et attirèrent à cette église un concours prodigieux des peuples d'alentour. En 912, les Normands convertis mirent bas les armes; c'est alors que les habitants d'Evreux songèrent à rentrer en possession des reliques de saint Taurin. Ils envoyèrent trois jeunes clercs pour s'en emparer secrètement. Après avoir accompli leur pieux larcin, ceux-ci arrivèrent heureusement à Gigny vers l'an 914 ou 915 où ils furent retenus trois jours sans pouvoir s'en éloigner. Les reliques furent transportées dans l'abbaye et placées sur un des autels, où elles opérèrent un grand nombre de miracles. C'est là qu'elles sont encore exposées à la vénération des fidèles.

Les malheurs des temps obligèrent plus d'une fois de les cacher, pour les soustraire au pillage et à la profanation, par exemple en 1477, 1595 et 1635. En 1636, on les transporta au château de Cressia où elles restèrent dix ans et ne furent rendues au prieuré que le 11 août 1646, pour être déposées momentanément dans un cabinet voûté de la maison prieurale jusqu'à la restauration de l'église. Un peu avant 1685, les religieux de Gigny renouvelèrent la châsse de saint Taurin et relevèrent splendidement son autel. En 1760, le monastère de Gigny fut sécularisé et changé en collégiale. En 1788, la collégiale elle-même fut supprimée, et ses biens donnés aux Chanoinesses de Lons-le-Saulnier et de Migette. Au commencement de 1794, l'argenterie de la châsse fut enlevée, et la châsse elle-même reléguée dans la sacristie. Dans la nuit du 23 fructidor de la même année, les révolutionnaires brisèrent la châsse, emportèrent la tête et les ossements et les clouèrent à l'arbre de la liberté. Cependant elles furent sauvées en grande partie et replacées dans la châsse après les mauvais jours. Ces précieux débris sont, entre autres, une mâchoire inférieure, un fémur, un os d'avant-bras, un fragment de côte enfermé dans un tuyau de fer qui est caché dans une croix d'argent. En 1840, on a confectionné une nouvelle châsse en bois, dorée et vitrée.

Le culte de saint Taurin est aussi étendu qu'ancien dans l'Eglise. On l'honore particulièrement en Normandie, en Auvergne, en Bourgogne, en Franche-Comté, en Lorraine, et même hors de France, à Rome et en Irlande, mais surtout dans les églises enrichies de ses reliques. Les anciens missels et bréviaires de Besançon ne font pas mention de saint Taurin, parce que Gigny a fait partie du diocèse de Lyon jusqu'en 1742. Son office a été introduit en 1761, sous le rite semi-

double, dans le bréviaire de Besançon, au 6 septembre. Mais à Gigny ce culte a toujours été florissant, soit au monastère, soit dans la paroisse. La fête de saint Taurin y était célébrée le 11 août et le 5 septembre, jour de la deuxième invention de ses reliques à Evreux, avec toute la solennité possible.

Evreux possède encore en partie celles des reliques de saint Taurin qui sont demeurées à l'abbaye de cette ville, lorsque les autres furent transportées à Lezoux, au IXe siècle. On les avait alors enterrées dans le cimetière d'où elles ne furent relevées qu'après la pacification du pays, vers l'an 912. Cette translation eut lieu le 5 septembre, et c'est ce jour-là qu'elle est célébrée à Evreux sous le rite double mineur. Mais la fête principale se solennise le 11 août, jour de la première invention des reliques de saint Taurin, en 600, par saint Landulphe, évêque d'Evreux. Il est le premier patron de la ville et du diocèse.

Les Eglises de Rouen et de Bayeux l'honorent pareillement d'un culte spécial. Quant aux autres Eglises qui possédèrent quelques parcelles de ses reliques, il suffit de citer la cathédrale de Chartres, où son culte était en grand honneur; l'église de Saint-Pierre de Lezoux, où il a une chapelle spéciale et est vénéré comme le second patron de la paroisse. L'abbaye de Saint-Claude possédait aussi un doigt de saint Taurin, et celle de Cluny, un os de son épaule.

Cette vie, quant aux choses principales, est tirée d'un ancien manuscrit gardé dans les archives de la cathédrale d'Evreux, et d'autres anciens manuscrits conservés dans les archives de l'abbaye de ce lieu. Nous nous sommes aussi servi de l'*Histoire de la vie de saint Taurin*, composée par Henri-Marie Boudon, archidiacre d'Evreux, et de la *Vie des Saints de Franche-Comté*.

S. GÉRY [1], ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET CONFESSEUR

614. — Pape : Boniface V. — Roi de France : Clotaire II.

> Nous devons prier pour nos ennemis, soit pour obtenir leur conversion, soit pour qu'ils voient en nous une image de la bonté céleste.
>
> *Saint Prosper.*

Saint Gaugeric, vulgairement appelé saint Géry, et chez les Flamands saint Guric, naquit dans le diocèse de Trèves à Yvoie, aujourd'hui Carignan, chef-lieu de canton du département des Ardennes. Il eut pour père Gaudence, et pour mère Austadiole, personnages d'une haute vertu. Ses parents le firent élever sous leurs yeux dans la connaissance des lettres et dans la pratique de la vertu. Il s'accoutuma de bonne heure aux veilles et à la prière ; il aimait aussi, dès son enfance, à soulager la misère des pauvres. L'éducation qu'il reçut dans la maison paternelle le préserva de la corruption qui n'est que trop commune parmi les jeunes gens ; et tandis que ceux de son âge avalaient le poison du vice sous prétexte de se former aux sciences et aux manières du monde, il sut conserver le précieux trésor de son innocence.

Saint Magnéric, successeur de saint Nicétas sur le siége de Trèves, étant venu à Yvoie, eut l'occasion d'y connaître Géry. Il fut si charmé de ses talents et de sa vertu qu'il l'ordonna diacre. Alors Géry redoubla de ferveur dans la pratique des bonnes œuvres. Il s'appliqua avec un zèle infatigable à remplir les devoirs de son état et surtout à instruire les fidèles.

La réputation de son savoir et de sa sainteté attira sur lui l'attention de toutes les Eglises des environs : aussi, à la mort de saint Vaast, évêque de Cambrai et d'Arras, quelques notables habitants se rendirent auprès de Childebert II, et le prièrent de leur donner Géry pour pasteur. La douleur

1. *Alias :* Gaugeric, Guric.

du pieux Magnéric fut grande, à cette nouvelle; on lui ravissait celui qu'il espérait devoir un jour lui succéder. Toutefois, il se rendit à la demande royale, qu'il regardait comme l'expression de la volonté du ciel, et son bien-aimé disciple dut aller à Reims, auprès de Gilles, métropolitain de la province, pour être ordonné prêtre et recevoir l'onction épiscopale. Le nouveau prélat s'empressa, aussitôt après, de se rendre au milieu de son troupeau.

A son entrée dans la ville de Cambrai, au moment où l'évêque traversait, au milieu de la foule, les rues qui conduisaient à l'église, des cris de douleur et de supplication retentirent à ses oreilles. Saint Géry s'arrête aussitôt, et demandant la cause de ces lamentations, il apprend qu'elles viennent des maisons publiques, où douze criminels, condamnés à mort, le suppliaient d'avoir pitié de leur sort et d'obtenir leur pardon. L'évêque se tournant aussitôt vers Wado ou Gaud, gouverneur de la ville, qui marchait à ses côtés, lui demanda de faire grâce à ces prisonniers et de les confier à sa charité pastorale. Wado refusa ; alors l'évêque, plein de confiance en Dieu, le supplia de lui accorder ce que la justice des hommes lui refusait. Quelques instants après, au moment où saint Géry entrait dans l'église, les prisonniers, rendus à la liberté, par un effet de la puissance divine, y accouraient en présence de tout le peuple. Telle fut, parmi les nombreux évêques qui faisaient alors la gloire de l'église des Francs, la digne et pieuse figure de saint Géry ; mais il y a dans sa vie un caractère particulier, qui le distingue entre tous : « C'est que jamais en sa présence ou à sa connaissance, la prison et les fers ne purent retenir des malheureux ». Ce miracle lui est particulier avec beaucoup d'autres saints évêques.

C'était surtout du haut de la chaire sacrée qu'il aimait à se faire entendre de ses ouailles, se mettant pour ainsi dire à la portée de toutes les intelligences et relevant par une douce gravité et une expression bienveillante la simplicité de son discours. « Or », continue l'auteur de ses actes, « saint Géry parlait volontiers de l'amour de Dieu et du prochain, de l'observation des commandements du Seigneur, de la prière fréquente et des règles d'une vie sainte. Il expliquait les cérémonies usitées dans la célébration des sacrés mystères et des sacrements. Il entretenait encore ses auditeurs de l'importance de la religion, de la justice, de la paix, de la longanimité, du pardon des ennemis et du soulagement des pauvres, du soin avec lequel on doit entretenir les vertus chrétiennes dans son âme, de la méditation des fins dernières et du désir des biens célestes et éternels ». C'est par ses instructions et la bénigne influence de ses exemples que saint Géry opérait, au milieu de son peuple, de nombreuses conversions. « Les hommes violents devenaient doux, les superbes pratiquaient l'humilité, les voluptueux la continence, les irascibles la charité fraternelle, les avares apprenaient la charité, et les intempérants mettaient un terme à leurs excès », et ainsi les âmes se formaient peu à peu aux suaves vertus du christianisme.

Dès les premières années de son séjour à Cambrai, saint Géry avait remarqué sur la colline qui domine la ville du côté de l'Orient un de ces bois touffus dans lesquels les païens avaient coutume d'aller adorer leurs idoles. Les traditions du pays et des débris encore subsistants attestaient cette ancienne destination d'un lieu qui était devenu comme un repaire de voleurs. On l'appelait Bublemont ou le Mont-des-Bœufs. C'est là que le vénérable évêque bâtit une maison de prière et plaça une communauté de religieux, auxquels il donna pour abbé son frère Lando. C'est le premier monastère qui ait été érigé dans la contrée. Saint Géry le dédia à saint

Médard et à saint Loup, dont il portait toujours sur lui quelques reliques, et il y choisit lui-même un endroit pour sa sépulture. La suite de sa vie nous montre qu'il eut des rapports assez intimes avec le roi Clotaire II. Il serait difficile d'en indiquer l'origine ; mais on peut supposer que les vertus et les œuvres de l'évêque de Cambrai avaient attiré sur lui l'attention d'un monarque si favorable au clergé. Clotaire donc, soit qu'il visitât saint Géry en parcourant les provinces, soit qu'il l'appelât au palais, aimait à entendre ses exhortations, et à son exemple, les grands de la cour l'honoraient de toute leur affection. « Lui, de son côté, les entretenait du mépris du monde, de la crainte du jugement, de la gloire des Saints et de l'éternité du bonheur des justes. Tous ses discours respiraient Jésus-Christ, et ses sentiments étaient des sentiments de paix et de piété ». Un jour entre autres, notre bienheureux s'était rendu à la maison royale de Chelles pour prendre soin, dit le biographe, de la vie des misérables. Au moment où il se trouvait près du monarque, il apprit que deux jeunes hommes, détenus dans la prison par les ordres du seigneur Landri, devaient, le lendemain, expier par leur mort les crimes qu'ils avaient commis. A cette nouvelle il se sentit le cœur attendri, et abordant avec respect le noble leude, il le supplia, par l'amour de Jésus-Christ, de faire grâce à ces malfaiteurs et de les lui confier, afin qu'il les remît dans la bonne voie qu'ils avaient eu le malheur de quitter. Landri restant sourd à ces prières, le saint évêque appela les disciples qui l'accompagnaient et alla avec eux réciter des prières, toute la nuit, dans une église voisine. Le matin, les prisonniers miraculeusement délivrés accouraient à l'église pour remercier Dieu et son digne ministre, lui promettant qu'ils allaient purifier leur conscience et mener une vie nouvelle. Quelques instants après, Landri lui-même entrait dans l'église pour y faire sa prière, et, frappé de ce qu'il avait sous les yeux, il ratifiait par une parole de pardon la délivrance des deux condamnés.

Ce fait, qui eut beaucoup de retentissement à la cour, inspira au roi Clotaire II une bienveillance plus grande encore pour le saint évêque de Cambrai ; tellement, qu'au dire des historiens du temps, il le constitua un des distributeurs particuliers de ses aumônes. En cette circonstance surtout des dons considérables lui furent accordés, pour qu'il pût satisfaire son désir de soulager les pauvres. Aussi le voit-on, dans le pèlerinage qu'il fit au tombeau de saint Martin en quittant la demeure royale, répandre des largesses partout sur son passage. Au moment où, entouré de la foule du peuple, il approchait de la ville de Tours, un mendiant, aveugle depuis trente ans et conduit par un autre pauvre, vint se jeter à ses genoux en le conjurant de lui rendre la vue. A ce spectacle saint Géry fut ému de compassion, et mettant sa confiance dans le Seigneur, il fit le signe de la croix sur l'aveugle, en prononçant d'une voix haute cette prière : « O tout-puissant Jésus-Christ, lumière du monde, vous qui avez autrefois daigné ouvrir les yeux d'un aveugle-né, guérissez aussi cet homme, votre serviteur, de son infirmité, et rendez-lui, dans votre bonté, la lumière qu'il désire, afin qu'en voyant cette guérison, les chrétiens vous rendent gloire par leur reconnaissance ». A peine ces paroles étaient-elles achevées que l'aveugle, poussant des cris de joie, bénissait Dieu de lui avoir rendu la vue par la puissance de son serviteur. Ce prodige fut promptement connu dans la ville de Tours, où les religieux du monastère, chargés de la garde du corps de saint Martin, reçurent le thaumaturge avec toutes sortes de témoignages de respect. Quand il eut satisfait sa piété et

distribué aux pauvres d'abondantes aumônes, il se rendit jusqu'au pays des anciens Pétrocoriens (Périgueux), où l'église de Cambrai possédait des biens ; puis, après avoir réglé les affaires qui intéressaient son cher troupeau, il visita le tombeau de saint Front ou Fronton, apôtre de la contrée, lui rendit ses hommages et revint plein de joie dans sa ville épiscopale.

Les courses multipliées que saint Géry dut faire pendant son long épiscopat, avaient déjà rendu son nom populaire dans ses deux vastes diocèses; et les traditions qu'a conservées la ville de Bruxelles en particulier, laissent entrevoir bien d'autres faits de même nature, qui se passèrent dans les plus sauvages contrées du Brabant. « Là, en effet », dit un auteur, « s'étendaient des régions entières encore assises dans les ombres de la mort. Les rares habitants de ces déserts paraissaient moins des hommes que des bêtes. A chaque pas le missionnaire chrétien trouvait le spectacle affligeant de l'idolâtrie la plus grossière. Saint Géry fut probablement le premier qui osa s'aventurer à travers ce pays sauvage. Ni dangers, ni fatigues ne purent le rebuter. Un bâton à la main, il chemine en priant, dans des bois sans chemins et sans habitations. Des hommes farouches se sauvent à son approche, et ce n'est qu'à force de bienfaits et de prodiges qu'il parvient à les attirer. Il arrive ainsi à une petite île formée par la Senne. L'hercule chrétien y borna ses courses apostoliques en y élevant une petite chapelle que le zèle des convertis changea bientôt en église. Telle est l'humble origine de la ville de Bruxelles, aujourd'hui l'une des plus belles cités du monde. Quatre siècles plus tard, cette île devenait la capitale du duché de Lothaire, alors que Charles de France venait abriter son palais à l'ombre de l'antique église, et fixer sa résidence dans l'île de Saint-Géry ».

De peur que la multitude des affaires ne lui fît oublier ce qu'il se devait à lui-même, et qu'en négligeant le soin de son salut il ne devînt moins propre à procurer celui des autres, il joignait à l'exercice de ses fonctions l'esprit de recueillement et de prière. Il se retirait de temps en temps dans quelque solitude pour converser avec Dieu et lui recommander tant ses besoins que ceux des âmes qui lui avaient été confiées. Enfin, épuisé de fatigues, il alla jouir du repos éternel le 11 août 619. On l'enterra dans l'église qu'il avait fait bâtir sous l'invocation de saint Médard. Cette église ayant été démolie par Charles-Quint, qui fit construire une citadelle sur l'emplacement, les chanoines qui la desservaient se retirèrent dans celle de Saint-Vaast, où ils déposèrent les reliques du Saint. Depuis ce temps elle portait le nom de *Saint-Géry* ; mais cette dernière fut aussi abattue lors de la révolution. Le vocable de Saint-Géry dut être transporté à celle de l'ancienne abbaye de Saint-Aubert, aujourd'hui l'une des deux paroisses de Cambrai.

On le représente : 1° guérissant un lépreux ; c'est ainsi qu'on le voyait sur un des bas-reliefs de sa châsse ; 2° avec un dragon à ses pieds ; probablement parce qu'il bannit de son diocèse les derniers vestiges du paganisme. Il est regardé particulièrement comme l'apôtre du pays de Bruxelles.

Godescard; *La France Pontificale*, par Fisquet; *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par l'abbé Destombes.

LE BIENHEUREUX NICOLAS APPLEINE,

CHANOINE DE LA COLLÉGIALE DE SAINT-MARCEL DE PRÉMERY, AU DIOCÈSE DE NEVERS (1466).

Pendant le cours du XVe siècle, vivait à Prémery (Nièvre, arrondissement de Cosne) un saint prêtre, chanoine de la collégiale de Saint-Marcel de cette ville; il se nommait Nicolas Appleine. On peut dire de lui comme de bien d'autres Saints : « Sa vie demeura cachée dans le Seigneur ». C'est en effet tout ce qu'on sait du bienheureux Nicolas Appleine, malgré les recherches qui ont été faites pour découvrir quelques détails sur sa vie. Il mourut à Prémery le 11 août 1466, et fut inhumé au côté gauche de l'autel de la collégiale.

Les miracles qui s'opéraient tous les jours sur son tombeau, témoignaient du pouvoir dont il jouissait auprès de Dieu. Les malades des pays circonvoisins se rendaient ou se faisaient transporter à Prémery, pour obtenir leur guérison au tombeau de ce saint prêtre, et leur espérance n'était pas trompée. Et quelques années après la mort du bienheureux Nicolas Appleine, ce n'étaient plus seulement les habitants de Prémery et des paroisses voisines qui venaient se prosterner devant son tombeau; on y accourait en foule des diocèses voisins. Louis XI, alors malade, voulut aussi recourir aux prières du saint prêtre; il écrivit à Pierre de Fontenay, évêque de Nevers, pour le prier de lui envoyer la soutane du vénérable chanoine de Prémery; l'évêque de Nevers ne put refuser au roi ce qu'il lui demandait, et chargea la sœur du Bienheureux de porter elle-même au prince cette précieuse relique. On ne sait si le roi en éprouva quelque soulagement; on serait porté à le croire d'après la lettre qu'il écrivit à Pierre de Fontenay en la lui renvoyant.

Eustache de Chéry, évêque de Nevers, fit la levée de son corps et déposa ses ossements dans une caisse en plomb longue de deux pieds et demi, qu'il renferma dans une maçonnerie au-dessus de laquelle se trouvait une tombe avec une inscription.

En 1731, Charles Fontaines des Montées, évêque de Nevers, qui était en cours de visites, se transporta le 2 mai audit tombeau, nomma deux chirurgiens auxquels il fit prêter serment pour constater l'état des ossements et les retira de la caisse de plomb qui les contenait, puis les enveloppa avec respect dans une nappe blanche. On les déposa avec soin dans la sacristie, dans une armoire qui fut scellée du sceau épiscopal; le 11 mai, on les plaça dans un coffre de bois de chêne, qui fut aussi scellé aux armes de l'évêque et mis dans la sacristie, en attendant que le nouvel autel disposé à le recevoir, fût préparé. Cet autel fut dressé derrière l'autel de la collégiale, en forme de charnier, c'est-à-dire carré, creux en dedans avec une ouverture sur le devant, garnie d'une grille en fer fermant à deux clés. Ce fut le 3 juillet 1731 que Charles Bernard, curé-archiprêtre de Saint-Saulge, commis à cet effet, retira les reliques de la sacristie et les porta solennellement au nouvel autel, en présence d'un grand concours de peuple.

Par son ordonnance du 2 mai, Charles Fontaines des Montées permit de célébrer la sainte messe à cet autel, en l'honneur de la sainte Trinité et du bienheureux Nicolas, les jours anniversaires de sa mort et de la translation de ses reliques, et toutes les fois qu'on la réclamerait, et confirma tout ce qu'avaient fait ses prédécesseurs.

Extrait de l'*Hagiologie Nivernaise*, par Mgr Crosnier.

XIIe JOUR D'AOUT

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Assise, dans l'Ombrie, sainte CLAIRE, vierge, Institutrice des Pauvres Dames de l'Ordre de Saint-François ; célèbre par la sainteté de sa vie et par ses miracles, elle fut mise au catalogue des saintes Vierges par le pape Alexandre IV. 1253. — A Catane, en Sicile, la naissance au ciel de saint EUPLIUS ou EUPLE, diacre, qui, après avoir été longtemps torturé pour la confession du nom de Jésus-Christ, sous Dioclétien et Maximien, obtint enfin, en perdant la vie, la palme du martyre. 304. — A Augsbourg, sainte Hilarie, mère de sainte Affre, martyre, qui, veillant au tombeau de sa fille, fut brûlée au même lieu par les persécuteurs, pour la foi catholique, avec Digne, Euprépie et Eunomie, ses servantes. Quiriaque, Largion, Crescentien, Ninge, Julienne et vingt autres furent aussi mis à mort le même jour, dans la même ville [1]. IVe s. — En Syrie, les saints martyrs Macaire et Julien. — A Nicomédie, les saints martyrs Anicet, comte, et Photin ou Photius, son frère, avec plusieurs autres, exécutés sous l'empire de Dioclétien. 305 ou 306. — A Falère, en Toscane, le martyre de saint Gracilien, et de sainte Félicissime, vierge, qui furent d'abord frappés à la bouche avec des cailloux, ensuite décapités, et reçurent la palme du martyre qu'ils souhaitaient avec ardeur, sous Galère-Maximien. — Le même jour, les saints martyrs PORCAIRE, abbé du monastère de Lérins, et cinq cents moines qui furent tués par les Barbares pour la foi catholique, et méritèrent, par leur mort, la couronne du martyre. 731. — A Milan, le décès de saint Eusèbe [2], évêque et confesseur. 475. — A Brescia, saint Herculan, évêque. 552.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Mons (*Mons Hannoniæ*), ville de Belgique, dans le Hainaut, translation des reliques de sainte Waltrude ou Vaudru, première abbesse de Mons et fondatrice de cette ville, et dont nous avons donné la vie au 9 avril, jour où elle est citée au martyrologe romain. Le 7 octobre 1349, ses reliques furent portées en procession dans les rues de Mons, pour implorer la miséricorde de Dieu contre la peste qui faisait d'affreux ravages. L'histoire n'a pas conservé le souvenir de la translation du 12 août. — A Vernou (Seine-et-Marne), entre Melun et Montereau, diocèse primitif de Sens, diocèse actuel de Meaux, les saints Félix et Félicissime, martyrs. Dans la suite des temps, on transféra leurs corps dans la métropole de Sens. L'église de Donzy (Nièvre, arrondissement de Cosne), diocèse de Nevers, possède un ossement considérable de saint Félicissime. Milieu du IIIe s.— Au diocèse de Coutances, sainte Claire d'Assise, vierge, abbesse et fondatrice d'Ordre, citée au martyrologe romain de ce jour.— Au diocèse de Soissons, mémoire de saint Géry, évêque de Cambrai et confesseur, dont nous avons donné la vie au 11 août. 614. — A Brive, en Bas-Limousin, décès du Père Renaud Clareti ou de Claret, Dominicain. C'était un jeune transfuge du monde qui, touché de la grâce et dégoûté des choses de la terre, regarda comme le plus beau jour de sa vie celui où il put renoncer à tout pour Jésus-Christ. Il prononça ses vœux dans le couvent des Dominicains de Limoges, et, comme il y fit paraître toutes les vertus qu'on pouvait attendre d'un jeune religieux plein de piété, on lui fit recevoir l'Ordre de la prêtrise. Dieu lui fit la grâce de l'appeler à lui pendant qu'il était encore dans toute la ferveur des premières années de son sacerdoce. 1313. — A Chaviguy, diocèse d'Autun, le Père Paul-Jean Charles, prieur claustral de Septfonts, réforme de Cîteaux, et natif de ce lieu. Il fut victime de la Révolution de 1793

1. Voir au martyrologe romain du 5 août, une note (note 8) qui concerne ces saintes martyres.

2. Il avait une grande dévotion à saint Laurent par l'intercession duquel il opéra un jour un miracle éclatant. Comme il portait sur l'autel, n'étant encore que diacre, un calice de cristal d'un magnifique travail, il le laissa tomber à terre et le brisa. Il en recueillit tristement les morceaux, les plaça sur l'autel et invoqua avec ardeur son saint de prédilection. Bientôt le calice se répara de lui-même et la foule resta émerveillée. Devenu évêque, Eusèbe s'appliqua à la réparation des églises de son diocèse, et à l'ornementation de la maison de Dieu. On lui doit de grandes réformes dans les mœurs et la discipline de son diocèse, et la création d'établissements importants. — Le Père Sollier, dans les *Acta Sanctorum*.

et embarqué sur un navire où il mourut, âgé de cinquante ans. 1794. — A Vesoul (Haute-Saône), bénédiction, par Monseigneur le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon (1855), de la première pierre, et inauguration (1857) de la chapelle de Notre-Dame de la Motte, fruit d'un vœu fait en 1854 à la très-sainte Vierge qui avait préservé la ville du choléra. Cette chapelle forme un vaste portique, à quatre faces, en pierres rouges, ouvert de tous côtés et surmonté de clochetons : au centre s'élève la statue colossale de Marie, haute de 3 mètres 50 centimètres, la tête couronnée de fleurs, la robe et le manteau couverts d'or, les mains étendues et les yeux tournés vers la ville. C'est un pèlerinage fréquenté [1]. — A Remiremont *(Romarici Mons)*, au diocèse de Saint-Dié, la bienheureuse Cécile, appelée aussi Claire, abbesse du monastère bénédictin de ce lieu. Elle était doublement fille de saint Romaric qui l'enfanta au monde et au Christ, et fonda pour elle et sa sœur Adzaltrude l'abbaye où elle se distingua par une haute perfection. VII[e] s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Camaldules. — Saint Dominique, confesseur, fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, et dont la fête se célèbre le 4 août [2]. 1221.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Assise, dans l'Ombrie, sainte Claire, vierge, du second Ordre, la première fille du patriarche saint François, célèbre par la gloire de ses vertus et illustre par ses miracles. Le souverain pontife Alexandre IV l'a inscrite aux fastes des Vierges. 1253.

Martyrologe des Frères Mineurs. — A Assise, dans l'Ombrie, sainte Claire, la première plante des pauvres femmes de l'Ordre des Frères Mineurs, célèbre par la noblesse de sa naissance, son mépris du monde, l'innocence de sa vie, ses autres vertus héroïques et ses dons célestes ; et que le souverain pontife Alexandre IV, en raison de ses miracles, a mise au nombre des saintes Vierges. 1253.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Ce jour, la très-sainte Vierge étant proche de sa mort, donna deux de ses chemises à deux veuves ses voisines ; elles furent offertes à Charlemagne, l'an 810, par l'empereur Nicéphore et l'impératrice Irène. L'une de ces deux chemises se voit à Aix-la-Chapelle, l'autre à Chartres. Nous avons parlé de cette dernière au martyrologe de France du 7 août. — En Istrie, province des Etats autrichiens (Illyrie), saint Julien et ses compagnons, martyrs, mentionnés par saint Jérôme. — A Bénévent, ville forte du royaume d'Italie, saint Cassien, évêque de ce siége et confesseur. Les persécutions ne lui manquèrent pas, mais il en triompha par la patience. Il avait l'esprit d'oraison, prenait grand soin des pauvres de son diocèse, et paissait son troupeau de la parole et de l'exemple. Des guérisons merveilleuses s'opérèrent sur son tombeau. Ses reliques reposent dans l'église Sainte-Marie de Bénévent. Milieu du IV[e] s. — Chez les Grecs, les saints martyrs Serge et Etienne. — Encore chez les Grecs, les saints martyrs Pamphile et Capiton, qui périrent par le glaive.

S. EUPLIUS OU EUPLE, DIACRE ET MARTYR EN SICILE

304. — Pape : Saint Marcellin. — Empereurs romains : Dioclétien et Maximien.

Offer te illi, et da te totum Deo, et erit accepta oblatio.
Offrez-vous à Dieu, donnez-vous totalement à lui, et votre oblation sera reçue du Seigneur.
S. Thomas à Kempis.

Le 12 août 304, sous le neuvième consulat de Dioclétien et le huitième de Maximien, Euplius, diacre de Catane en Sicile, fut conduit à la salle

1. Cf. *Notre-Dame de France*, par M. le curé de Saint-Sulpice, tome VI, page 291.
2. Voir sa vie à ce jour.

d'audience du gouverneur. Etant près du rideau qui fermait le lieu où était le juge, il s'écria qu'il était chrétien et qu'il désirait mourir pour le nom de Jésus-Christ. Calvisien (c'était le nom du gouverneur) l'entendit et ordonna qu'il comparût devant lui. Euplius entra, tenant à la main le livre des Evangiles. Un des amis du gouverneur, nommé Maxime, lui fit des reproches sur ce qu'il osait paraître avec un livre qui contenait une doctrine proscrite par les édits de l'empereur. « Où avez-vous pris ces écrits ? » lui dit Calvisien : « les apportez-vous de votre maison ? » — « Je n'ai point de maison », répondit Euplius, « mais j'avais ce livre avec moi lorsque j'ai été arrêté ».

Le juge lui ayant dit d'en lire quelque chose, il l'ouvrit et lut les passages suivants : « Bienheureux sont ceux qui souffrent persécution pour la justice; car le royaume du ciel est à eux. Celui qui veut venir après moi doit porter sa croix et me suivre ». Calvisien lui demanda ce que cela voulait dire. *Euplius.* « C'est la loi de mon Dieu qui m'a été donnée ». — *Calvisien.* « Par qui ? » — *Euplius.* « Par Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant ». Le juge, ayant pris l'avis de ses assesseurs, dit : « La confession d'Euplius prouvant évidemment qu'il est chrétien, qu'on le livre aux bourreaux et qu'on l'étende sur le chevalet ». Ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Au second interrogatoire qu'il subit sur le chevalet le même jour, Calvisien lui demanda s'il persistait toujours dans ses premiers sentiments. Euplius formant alors le signe de la croix sur son front avec une de ses mains qui était libre, répondit : « Je vous ai déjà déclaré et je vous déclare de nouveau que je suis chrétien et que je lis les saintes Ecritures ». Il ajouta qu'il offenserait Dieu en livrant ces écrits sacrés; qu'il aimait mieux mourir que de commettre un tel crime, et que sa mort serait suivie d'une vie éternellement heureuse. Calvisien ayant fait redoubler ses tourments, il fit cette prière : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus, de ce que je souffre pour l'amour de vous : sauvez-moi, je vous en conjure ». — *Calvisien.* « Quittez cette folie; adorez nos dieux, et je vous ferai mettre en liberté ». — *Euplius.* « J'adore Jésus-Christ; je déteste les démons. Faites ce qu'il vous plaira, condamnez-moi, si vous le voulez, à de nouveaux tourments, car je suis chrétien. Il y a longtemps que je désire être dans l'état où je me trouve ». Le juge, las de le voir tourmenter, ordonna aux bourreaux de cesser, et lui dit : « Adore les dieux, méchant que tu es; adore Mars, Apollon et Esculape ». — *Euplius.* « J'adore le Père, le Fils et le Saint-Esprit; j'adore la sainte Trinité, il n'y a point d'autre Dieu ». — *Calvisien.* « Sacrifie, si tu veux avoir la vie ». — *Euplius.* « Je fais le sacrifice de moi-même à Jésus-Christ, mon Dieu. Vous voulez inutilement me faire changer de résolution. Je suis chrétien ». Alors Calvisien donna des ordres pour qu'on redoublât les tortures. Pendant ce temps-là, Euplius priait de la sorte : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu; secourez-moi : c'est pour l'amour de vous que j'endure ces tourments ». Il répéta plusieurs fois cette prière. Ses forces s'affaiblissant, on lui voyait encore remuer les lèvres.

Enfin le juge, passant derrière le rideau, dicta la sentence qu'un greffier écrivit. Après quoi, il revint avec des tablettes à la main, et lut ce qui suit : « Nous ordonnons qu'Euplius, convaincu d'être chrétien, ait la tête tranchée, en punition de son opiniâtreté à mépriser les édits du prince et à blasphémer contre les dieux. Qu'on l'exécute ». On lui attacha au cou le livre des Evangiles qu'il avait sur lui lorsqu'il fut arrêté, et un crieur public, marchant devant lui, disait à haute voix : « Voilà Euplius, ce chrétien, cet ennemi des dieux et des empereurs ». Euplius, ramassant le peu

de forces qui lui restaient, disait en allant : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus; confirmez ce que vous avez opéré en moi ». Etant arrivé au lieu de l'exécution, il pria longtemps à genoux : puis il présenta sa tête au bourreau, qui la lui coupa. Les chrétiens enterrèrent son corps après l'avoir embaumé et le déposèrent dans un lieu vénéré, où Notre-Seigneur s'est plu à faire de nombreux miracles. Saint Euplius est nommé dans les martyrologes. Il avait autrefois un culte particulier établi dans Rome. Le pape Théodore fit bâtir en son honneur une chapelle hors de la porte de Saint-Paul, vers l'an 645 et qui fut rebâtie vers l'an 772 par le pape Adrien Ier. La ville de Lucques, en Toscane, l'honorait aussi autrefois comme l'un de ses patrons et avait près de ses faubourgs une église en son honneur qui était très-ancienne. Nous ne sachions pas qu'on ait transporté de ses reliques hors de la Sicile. Il paraît que du temps de saint Grégoire le Grand un sous-diacre de l'église de Messine en avait eu, puisqu'il fit consacrer sous son nom une église qu'il avait bâtie et dotée de ses biens.

Dom Ruinart; Baillet; Godescard.

SAINTE CLAIRE D'ASSISE, VIERGE ET ABBESSE,

INSTITUTRICE DES PAUVRES DAMES DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

1253. — Pape : Innocent IV. — Empereur d'Allemagne : Guillaume de Hollande.

> Une âme solide et vraiment pénétrée de la grandeur de ses destinées, est bien éloignée de mettre son bonheur à satisfaire sa sensualité.
>
> *Esprit de sainte Claire d'Assise.*

Claire naquit à Assise, dans les Etats de l'Eglise, comme le séraphique Père saint François, d'une famille noble et riche, dont presque tous les garçons avaient fait profession des armes. Son père se nommait Favorino Sciffi. On montre encore aujourd'hui les ruines imposantes de Sasso-Roso, château qu'il possédait sur la pente méridionale du mont Subasio. Sa mère, de l'antique maison de Fiumi, se nommait Hortolana. C'était une dame très-pieuse qui entreprit par dévotion les pèlerinages de Jérusalem, de Saint-Michel au mont Gargan et de Saint-Pierre de Rome, et, après la mort de son mari, entra dans l'Ordre que sa fille avait fondé, où elle vécut et mourut en odeur de sainteté. Un jour qu'elle faisait ses prières devant un crucifix pour mériter l'assistance du ciel dans ses couches, elle entendit une voix qui lui disait : « Ne craignez rien, Hortolana ; vous mettrez heureusement au jour une lumière qui éclairera tout le monde ». Cette voix fut cause qu'elle fit donner à sa fille, au baptême, le nom de Claire. Elle en eut encore deux autres, Agnès et Béatrix, que nous verrons bientôt, à l'exemple de leur aînée, renoncer à toutes les choses de la terre pour se faire pauvres disciples de saint François.

L'enfance de Claire fut parfaitement innocente ; la grâce la prévint tellement, qu'on ne vit rien en elle de la pétulance ordinaire à cet âge. Elle était modeste, tranquille, docile, véridique en ses paroles, obéissante et

toujours prête à prier Dieu et à s'acquitter des dévotions que sa mère lui prescrivait. Lorsque la raison se fut développée, elle fit bientôt paraître qu'elle suivrait toujours le parti de la vertu : le jeûne, l'aumône et l'oraison étaient ses plus chers exercices ; devenue plus grande, elle fut obligée, pour contenter ses parents, de s'habiller comme les personnes de son rang ; mais elle portait sous ses habits un petit cilice pour crucifier sa chair virginale. Ses parents firent de vains efforts pour l'engager dans le mariage. Elle ne voulut point d'autre époux que Jésus-Christ. Avide d'entendre saint François d'Assise, elle put se procurer ce bonheur et en fut ravie. Elle désira même avoir une entrevue avec lui. L'ayant obtenue, elle vint le voir dans son petit couvent de la Portioncule, et lui découvrit les sentiments que Dieu imprimait dans son cœur. Le Saint la confirma dans le dessein de garder inviolablement sa pureté virginale et de quitter tous les biens de la terre pour n'avoir plus d'autre héritage que Jésus-Christ. Comme Claire lui rendit ensuite d'autres visites, il la forma de plus en plus selon son esprit de pénitence et de pauvreté, et lui fit concevoir la résolution de faire pour son sexe ce que lui-même avait fait pour les hommes. Ainsi, l'an 1212, le jour des Rameaux, qui tombait au 19 mars, où l'on célèbre ordinairement la fête de saint Joseph, elle parut le matin dans l'église cathédrale d'Assise, avec ce qu'elle avait de joyaux et d'habits précieux ; elle se rendit le soir dans la petite église de la Portioncule, où, ayant été reçue avec une très-grande joie par le saint patriarche et par ses religieux, qui avaient tous un cierge à la main, elle se dépouilla de tous ses ornements de vanité, donna ses cheveux à couper, et fut revêtue d'un sac et d'une corde, comme des véritables livrées d'un Dieu pauvre, souffrant et humilié. Après une action si généreuse, le Saint, qui ne la pouvait pas retirer dans son couvent, et qui, d'ailleurs, n'avait pas encore de maison où il la pût loger en particulier, la conduisit chez les Bénédictines de Saint-Paul.

Lorsque cette résolution de Claire fut divulguée, chacun en parla selon son caprice. Les uns l'attribuaient à une légèreté de jeunesse, car elle n'avait encore que dix-huit ans ; les autres à une ferveur indiscrète et à une dévotion mal réglée. Ses proches surtout en furent extrêmement irrités, et ils n'épargnèrent rien pour lui persuader de revenir au logis de son père et d'accepter une alliance avantageuse dont on lui avait déjà fait la proposition. Ils voulurent user de violence et la tirer par force de l'asile sacré où elle s'était réfugiée ; mais, pour leur ôter toute espérance de la revoir jamais dans le monde, elle leur fit voir ses cheveux coupés et s'attacha si fort aux ornements de l'autel, qu'on ne pouvait pas sans sacrilége et profanation l'en arracher. Ils cessèrent donc de la tourmenter, après plusieurs jours de poursuites, et saint François, qui veillait toujours à sa sanctification, la fit passer du monastère de Saint-Paul, où il l'avait mise, dans celui de Saint-Ange de Panso, aussi de l'Ordre de Saint-Benoît, qui était hors de la ville. Ce fut là que cette chère amante de Jésus, prosternée aux pieds de son Epoux, le pria instamment de lui donner pour compagne celle qu'il lui avait donnée pour sœur, savoir, la petite Agnès de Sciffi. Sa prière fut exaucée, et, seize jours seulement après cette retraite, cette chère sœur sortit secrètement de la maison de ses parents et vint se rendre auprès de Claire, pour pratiquer avec elle les exercices de la pénitence et de la mortification, dont elle donnait de si rares exemples. Si la fuite de l'aînée avait si fort irrité leurs parents, celle de la cadette les offensa encore davantage. Ils viennent au nombre de douze au monastère de Saint-Ange, et, comme Agnès refuse de les suivre, ils l'accablent de coups de pieds et de poings, la

traînent par les cheveux et l'enlèvent de force, comme un lion ou un loup enlève une brebis après l'avoir saisie au milieu du bercail. Tout ce que peut faire cette innocente vierge, c'est de crier à sa sœur qu'elle ait pitié d'elle et qu'elle ne souffre pas un enlèvement si injuste. Claire se met en oraison, et aussitôt, par un grand miracle de la divine Providence, la petite Agnès, qu'on avait déjà emportée assez loin, devient si pesante et si immobile, que ces douze hommes ne peuvent la lever de terre ni la remuer. De rage, Monalde, son oncle, veut la tuer ; mais il est saisi à l'heure même d'une si grande douleur au bras, qu'il ne peut presque plus se soutenir. Enfin, lorsqu'ils sont tous dans la confusion, Claire arrive et les oblige par ses remontrances de lui rendre sa chère sœur : elle la ramène donc au monastère, et, peu de temps après, elle reçoit l'habit des mains de saint François, quoiqu'elle n'ait que quatorze ans. Il mit ensuite les deux sœurs dans une petite maison qui était contiguë à l'église de Saint-Damien.

Ce fut donc là proprement que commença l'Ordre des religieuses de Saint-François, comme celui des religieux avait commencé dans l'église de la Portioncule. Les deux sœurs eurent bientôt un grand nombre de compagnes ; car, l'odeur de la sainteté de la vierge Claire se répandant partout, beaucoup de femmes et de filles voulurent l'avoir pour leur mère. Les principales, outre Hortolana, sa mère, et Béatrix, sa dernière sœur, furent les vénérables dames Pacifique, Aimée, Christine, Agnès, Françoise, Bienvenue, Balbine, Benoîte, une autre Balbine, Philippe, Cécile et Luce, toutes excellentes religieuses et que Dieu a rendues illustres par des miracles, comme il est écrit au martyrologe des Saints de cet Ordre. Claire fut d'abord établie leur supérieure par saint François, entre les mains duquel elles promirent toutes obéissance ; mais lorsqu'elle vit leur nombre augmenter, elle voulut se démettre de cette charge, aimant mieux servir Dieu dans l'humilité et la soumission, que commander à des filles qu'elle croyait plus vertueuses qu'elle ; mais le Saint, qui connaissait combien sa nouvelle plante profiterait par la culture d'une si sainte abbesse, la confirma pour toute sa vie dans son office : la communauté applaudit à cette mesure ; car, bien qu'elle fût remplie d'excellents sujets qui ont même été employés à de nouveaux établissements, nulle néanmoins n'était si capable de gouverner que Claire, qui possédait éminemment l'esprit du bienheureux patriarche. Aussi, bien loin de s'enorgueillir de sa prélature, elle ne s'en servit que pour s'humilier davantage. Elle était la première à pratiquer les exercices de mortification et de pénitence. Les emplois les plus bas étaient ceux qui lui semblaient les plus agréables. Elle donnait elle-même à laver à ses sœurs, et souvent, lorsqu'elles étaient à table, elle demeurait debout et les servait. Elle lavait aussi les pieds des filles de service qui venaient du dehors, et les baisait avec respect et humilité. Rien n'est si dégoûtant ni si contraire à la délicatesse des jeunes filles que les ministères qu'il faut rendre aux malades dans les infirmeries ; mais elle ne croyait pas que sa dignité de supérieure l'en dût exempter, et si elle députait quelques sœurs pour en avoir la charge, c'était à condition que souvent elles lui laissassent faire ce qui était plus difficile et dont les autres auraient eu plus d'aversion.

De cette grande humilité naissait dans son cœur un ardent amour pour la sainte pauvreté. La succession de son père lui étant échue au commencement de sa conversion, elle n'en retint rien pour elle-même, ni pour son monastère, mais la fit distribuer tout entière aux pauvres. Non-seulement elle ne voulut point que sa maison possédât aucune rente et revenu, mais elle ne souffrait pas même qu'on y gardât de grandes provisions, se conten-

tant de ce qui était nécessaire pour vivre chaque jour. Elle aimait mieux que les frères qui quêtaient pour son monastère, apportassent des morceaux de pain déjà sec que des pains entiers. Enfin, tout son dessein était de ressembler à Jésus-Christ pauvre, qui n'a jamais rien possédé sur la terre, et qui, né tout nu dans une pauvre étable, est mort tout nu sur le pauvre lit de la croix. Elle obtint du pape Innocent III, le privilége de la pauvreté, c'est-à-dire le droit de s'établir sur le seul fondement de la charité des fidèles, avec l'excellente qualité de *pauvre*, comme un titre d'honneur et de gloire : c'est pourquoi son Ordre est communément appelé l'Ordre des *Pauvres-Dames*. Et lorsque le pape Grégoire IX, jugeant qu'une si grande pauvreté était trop rigoureuse pour des femmes, voulut la mitiger en les dispensant du vœu qu'elles en avaient fait et en leur donnant des rentes, elle remercia Sa Sainteté de cette offre, et la pria instamment de ne rien changer aux premières dispositions de son établissement : ce qu'il lui accorda. Dieu a souvent justifié par des miracles cette conduite de sa servante, et fait voir qu'il veille au secours de ceux qui se confient en lui. Un jour, il n'y avait qu'un pain assez médiocre dans le monastère, et le temps du dîner étant arrivé, elle ordonna à la sœur dépensière d'en envoyer la moitié aux religieux qui les assistaient et de partager l'autre moitié en cinquante morceaux, pour autant de pauvres dames qui composaient alors sa communauté. La dépensière fit avec une obéissance aveugle ce qui lui était commandé, et, par une merveille surprenante, ces morceaux se grossirent tellement, qu'ils furent suffisants pour nourrir toutes les religieuses. Une autre fois, il n'y avait plus d'huile dans le monastère : Claire prit un baril, le lava, et envoya chercher le frère quêteur, afin qu'il l'allât faire remplir d'huile par aumône. Il vint aussitôt, mais, au lieu de le trouver vide, il le trouva tout plein. Cela lui fit croire que les bonnes dames s'étaient voulu moquer de lui, et il s'en plaignit ; mais il changea ses plaintes en admiration et en actions de grâces, lorsqu'on lui apprit qu'on avait mis le baril vide sur le tour, et que l'huile qu'il y avait vue était une huile miraculeuse.

Pour les austérités de notre Sainte, elle n'était vêtue que d'une vile tunique et d'un petit manteau de grosse étoffe ; elle marchait toujours les pieds nus, sans socques ni sandales, couchait sur la dure, jeûnait toute l'année, excepté le dimanche, et souvent au pain et à l'eau ; elle gardait un perpétuel silence hors les devoirs indispensables de la nécessité et de la charité : il est vrai que ces pratiques lui étaient communes avec ses sœurs. Mais quel rapport entre un corps délicat comme le sien et un vêtement de peau de porc, dont elle appliquait le côté velu et hérissé et les soies dures et piquantes sur sa chair, pour lui faire endurer un martyre continuel ! Elle se servait aussi d'un cilice fait de crin de cheval, qu'elle serrait encore plus étroitement avec une corde de semblable tissure, armée de treize nœuds. Son abstinence était si sévère, que ce qu'elle mangeait n'aurait pas été suffisant pour sa nourriture, si la vertu de Dieu ne l'eût soutenue. Pendant le grand Carême et celui de Saint-Martin, elle ne vivait que de pain et d'eau ; encore ne mangeait-elle point du tout les lundis, les mercredis et les vendredis. La terre nue, ou un tas de sarments de vigne, avec un morceau de bois pour oreiller, firent au commencement tout l'appareil de son lit ; depuis, se sentant trop faible, elle coucha sur un tapis de cuir et mit de la paille sous sa tête. Enfin, elle était tellement insatiable de peines et de souffrances, que saint François fut obligé de modérer cette ardeur et de la faire modérer par l'évêque d'Assise. Ils lui ordonnèrent donc de cou-

cher sur une paillasse et de ne point passer de jour sans manger. Mais son repas des lundis, des mercredis et des vendredis, en Carême, se composait d'une once et demie de pain et d'une gorgée d'eau, qui servaient plutôt à irriter sa faim et sa soif qu'à les apaiser.

Comme elle était entièrement morte au monde, et qu'elle avait le cœur parfaitement pur, rien ne l'empêchait de vaqu er à l'oraison et de s'occuper en tous temps et en tous lieux des grandeurs et des bontés de son Dieu. Son ordinaire était de passer plusieurs heures en prières après Complies, avec ses sœurs, devant le Saint-Sacrement, où elle répandait beaucoup de pleurs et excitait les autres à gémir et à soupirer par l'exemple de sa ferveur. Lorsqu'elles se retiraient pour aller prendre un peu de repos, elle demeurait encore constamment au chœur, pour y entendre, comme furtivement, dans la solitude, les mouvements secrets de l'Esprit de Dieu. Là, toute baignée dans ses larmes et prosternée contre terre, tantôt elle détestait ses offenses, tantôt elle implorait la divine miséricorde pour son peuple, tantôt elle déplorait les douleurs de Jésus-Christ, son bien-aimé. Une nuit, l'ange des ténèbres lui apparut sous la figure d'un petit enfant tout noir et lui dit : « Si tu ne mets fin à tes larmes, tu perdras bientôt la vue ». Et elle lui répondit sur-le-champ : « Celui-là verra bien clair qui aura l'honneur de voir Dieu ». Ce qui obligea ce monstre de se retirer avec confusion. Il revint néanmoins après Matines, et ajouta qu'à force de pleurs elle se rendrait malade. Mais elle le repoussa encore vigoureusement, lui disant que celui qui sert Dieu ne craint aucune incommodité. On ne saurait décrire les faveurs qu'elle recevait dans ce saint exercice. Un jour, sœur Bienvenue, une de ses religieuses, aperçut durant ce temps un globe de feu qui se reposait sur sa tête et qui la rendait admirablement belle et lumineuse. Une autre fois, sœur Françoise vit sur ses genoux un enfant parfaitement beau, lui faisant de très-aimables caresses. Malade, une nuit de Noël, il lui fut impossible de se lever pour aller à Matines ; cependant elle se mit en prières ; dans son pauvre lit, elle entendit distinctement tout l'office qui fut chanté par les religieux de saint François, dans l'église de Notre-Dame de la Portioncule, fort éloignée de son monastère ; et, ce qui est plus merveilleux, elle eut le bonheur de voir l'Enfant Jésus couché dans sa crèche. Lorsqu'elle sortait de ses communications avec Dieu, ses paroles étaient toutes de feu, et elles répandaient une certaine onction qui gagnait et emportait les cœurs de tous ceux qui avaient le bonheur de l'entendre.

D'ailleurs, elle avait tant de crédit auprès de Dieu, qu'elle obtenait aisément tout ce qu'elle lui demandait. Il n'en faut point d'autre preuve que ce qui arriva à l'égard de l'armée des Sarrasins que l'empereur Frédéric II, dans ses démêlés avec le Saint-Siége, envoya dépeupler le duché de Spolète, et qui vint pour assiéger la ville d'Assise et pour piller le couvent de Saint-Damien. Tout était à craindre, pour des femmes sans défense, de la part de Barbares sans pudeur ni religion. Dans un si grand sujet de terreur et d'effroi, elles coururent toutes à sainte Claire, qui était malade à l'infirmerie, comme les poussins courent sous les ailes de leur mère lorsqu'ils aperçoivent le milan qui vient fondre sur eux. Elle leur dit de ne rien craindre, et, dans la confiance dont elle était remplie, elle se traîna le mieux qu'elle put, soutenue sur leurs bras, à la porte du couvent, où elle fit mettre devant elle le très-saint Sacrement renfermé dans un ciboire d'argent et dans une boîte d'ivoire. Là, se prosternant devant son souverain Seigneur, elle lui dit les larmes aux yeux : « Souffrirez-vous, mon Dieu, que vos servantes faibles et sans défense, que j'ai nourries du lait de votre amour,

tombent entre les mains des infidèles ? Je ne puis plus les garder, mais je vous les remets entre les mains, et je vous supplie de les protéger dans une extrémité si terrible et si pressante ». A peine eut-elle achevé ces mots, qu'elle entendit une petite voix, comme d'un enfant, qui lui répondit : « Je vous garderai toujours ». Alors, se sentant plus hardie, elle ajouta : « Permettez-moi, mon Seigneur, d'implorer aussi votre miséricorde et votre secours pour la ville d'Assise, qui nous nourrit de ses aumônes ». — « Elle souffrira plusieurs dommages », répondit le Sauveur, « mais j'empêcherai qu'elle soit prise ». — Après des réponses si avantageuses, la Sainte leva la tête et dit à ses filles : « Je vous donne ma parole, mes sœurs, que vous n'aurez point de mal ; seulement confiez-vous en Dieu ».

Les Sarrasins avaient déjà escaladé le monastère, et quelques-uns étaient entrés dans le cloître ; mais, à l'instant même où cette prière fut achevée, ils furent saisis d'une terreur panique, remontèrent précipitamment les mêmes murs et laissèrent les servantes de Dieu en paix, et, peu de temps après, ils levèrent le siége d'Assise et quittèrent entièrement l'Ombrie.

La même ville était une autre fois extrêmement pressée par Vital d'Averse, capitaine de l'armée impériale ; il avait juré de ne point s'en retourner qu'il ne l'eût emportée de force, ou qu'elle ne se fût rendue à discrétion. La Sainte, touchée de ce malheur, assembla toutes ses filles et leur remontra que ce serait une ingratitude à elles, si, après avoir reçu tant de charités des habitants d'Assise, elles n'employaient tout ce qu'elles avaient de crédit auprès de Dieu pour obtenir la délivrance de cette ville. Elle fit donc venir de la cendre, s'en couvrit la tête la première et en couvrit ensuite la tête à toutes les autres, puis, en cet état, elles pressèrent si efficacement la bonté de Dieu de regarder cette ville d'un œil de pitié et de miséricorde, que la nuit même toute l'armée de ce nouvel Holopherne fut mise en déroute, et, obligé lui-même de se retirer avec confusion, il mourut peu de temps après d'une mort violente, juste punition de son orgueil.

La dévotion de sainte Claire envers le très-saint Sacrement était admirable. Dans ses plus grandes maladies, elle se faisait mettre sur son séant, afin de travailler à des corporaux pour les paroisses des environs d'Assise. Elle faisait aussi des corporaliers de soie ou de pourpre, et, quoiqu'elle aimât souverainement la pauvreté, elle ne laissait pas d'employer les plus riches étoffes lorsqu'il était question de faire quelque ornement pour la célébration de ce grand mystère. Elle communiait toute baignée de larmes, n'ayant pas moins de respect pour son Dieu renfermé sous les voiles du Sacrement que pour lui-même tonnant dans les cieux et gouvernant tout le monde visible et invisible. Elle sentait aussi une tendresse extrême pour le mystère de la Passion et pour les plaies de son Sauveur crucifié, qu'elle contemplait avec une ardeur et un amour qui ne se peuvent exprimer. Un jour, elle fut tellement abîmée dans la considération des bontés de son Dieu mourant, qu'elle demeura en extase depuis le jeudi saint jusqu'à la nuit du samedi saint. Le démon, ne pouvant souffrir cette affection pour un mystère dont il a tant d'horreur, lui donna une fois un soufflet qui lui ensanglanta l'œil et lui rendit la joue toute livide ; mais la Sainte n'en fit que rire et eut une joie extrême de souffrir du démon même ce que son Sauveur a souffert de l'un de ses ministres dans la maison de Caïphe.

Elle fit de grands miracles par la vertu du signe de la croix. Surtout elle guérit par ce moyen un nommé Etienne, malade de fièvre chaude, que

saint François lui avait envoyé; et elle rendit la santé à plusieurs de ses filles affligées de diverses infirmités. Un jour, un enfant lui ayant été amené, dont l'œil était tout défiguré, elle le fit conduire à la bienheureuse Hortolana, sa mère, afin qu'elle fît elle-même ce signe salutaire sur son œil: cela fut si efficace, que l'enfant reçut la guérison en même temps. Comme elle était extrêmement affamée du pain de la parole de Dieu, elle écoutait avec joie les prédicateurs qui la distribuaient dans son Eglise; et ayant ouï dire que le Pape avait défendu aux religieux de son Ordre d'aller chez les religieuses sans sa permission, elle renvoya aussi ceux qui faisaient la quête, disant qu'il n'était pas raisonnable d'avoir des religieux qui apportassent le pain matériel et de n'en point avoir qui apportassent le pain spirituel, ce qui fit que Sa Sainteté révoqua aussitôt cette défense. Elle donnait des instructions admirables à ses filles : elle leur apprenait à mépriser les demandes importunes et les feintes nécessités du corps, à retenir leur langue et à garder soigneusement le silence intérieur et extérieur; à se détacher de l'affection de leurs parents, et à mettre leur inclination et leur amour en Jésus-Christ seul; à secouer toutes sortes de paresse et de négligence, et à faire continuellement succéder l'oraison au travail. Quelque sévère qu'elle fût à elle-même, et quelque soin qu'elle eût que sa règle fût inviolablement observée, elle était néanmoins pleine de compassion et de bonté pour ses sœurs, et elle avait un soin extrême de tous leurs besoins corporels. Aussi ne vit-on jamais de communauté plus unie que la sienne, ni de religieuses plus affectionnées à leur supérieure que ses filles l'étaient envers elle.

Enfin, il plut à Notre-Seigneur de contenter les désirs de son Epouse, qui demandait, avec une ardeur incroyable, de jouir de lui dans l'éternité bienheureuse. Il y avait déjà quarante-deux ans qu'elle était dans la pratique fidèle et assidue de tous les exercices de la religion, sans que plusieurs maladies violentes, qu'elle avait endurées durant vingt-huit ou trente ans, eussent arraché de sa bouche un mot de plainte et de murmure, ni eussent été capables de diminuer le feu de son zèle et de sa charité. Elle avait aussi prédit, il y avait deux ans, qu'elle ne mourrait point avant que le Seigneur ne fût venu la visiter avec ses disciples. Le temps donc de sa récompense étant arrivé, le pape Innocent IV, qui avait une estime extraordinaire pour sa vertu et qui l'aimait parfaitement en Jésus-Christ comme la plus fidèle Epouse que cet aimable Sauveur eût sur la terre, revint de Lyon à Pérouse avec le collége sacré des cardinaux. Il apprit, dans cette ville, que Claire était dangereusement malade, et qu'il y avait beaucoup d'apparence que sa fin était proche. Il se transporta au plus tôt à Assise, avec sa cour, et dans son couvent de Saint-Damien, accompagné de ses cardinaux, comme Notre-Seigneur de ses disciples, il lui donna sa bénédiction apostolique avec l'indulgence plénière de tous ses péchés, que cette âme déjà toute céleste lui demanda avec grande instance et reçut avec une très-profonde humilité. Elle avait reçu le même jour le saint Viatique des mains du provincial des Mineurs, et, lorsqu'on le lui avait administré, on avait vu, dans la sainte hostie, un enfant d'une beauté inestimable, avec un globe de feu au dessus. Lorsque Sa Sainteté fut retirée, sainte Claire, toute baignée de larmes, les mains jointes et les yeux levés vers le ciel, dit à ses sœurs : « Rendez grâces à Dieu, mes chères filles, de ce que j'ai eu aujourd'hui un honneur que le ciel et la terre ne pourraient jamais payer, ayant été si heureuse que de recevoir mon Sauveur, et d'être visitée de son vicaire ». Sa sœur Agnès la pria de ne la point laisser sur la terre, mais de l'emmener avec elle dans le ciel. « Ton heure n'est pas encore venue », répondit-elle ; « mais réjouis-

toi, car elle n'est pas éloignée, et, avant de mourir, tu recevras de ton Epoux bien-aimé une grande consolation ». La chose arriva selon cette prédiction.

Ses religieuses ne l'abandonnèrent point, et ne se mettaient point en peine ni de manger, ni de dormir, pourvu qu'elles ne perdissent pas une parole d'une mère si chère et d'une si sainte amante du Sauveur. A l'exemple de saint François, elle dicta un testament, non pas pour léguer à ses filles des biens temporels dont elle était entièrement dépourvue, mais pour leur léguer la sainte pauvreté et le parfait dépouillement de toutes choses, qui est un plus grand trésor que tous les biens de ce monde. Frère Regnault s'étant approché de son lit pour lui faire une petite exhortation sur les avantages de la patience, elle lui dit, avec une force héroïque, que, depuis que Notre-Seigneur l'avait appelée à son service par le moyen de son ami saint François, nulle peine, par sa grâce, ne lui avait été fâcheuse, nulle pénitence difficile, et nulle maladie désagréable. Plusieurs cardinaux et plusieurs évêques la visitèrent en particulier ; et, ce qui est merveilleux, bien qu'il lui fût impossible de rien prendre, ce qui dura dix-sept jours, on vit toujours en elle une présence d'esprit et une vigueur extraordinaires : elle reçut ces prélats avec toute la piété et la dévotion que demandait l'honneur de leur visite, et elle exhortait même à la piété tous ceux qui l'approchaient, de même que si elle eût joui d'une parfaite santé.

Elle fut encore assistée, dans cette extrémité, par frère Junipère, frère Ange et frère Léon, trois excellents compagnons de saint François, lesquels, mêlant leurs flammes avec celles de la Sainte, en firent un brasier d'amour qui ne se peut exprimer. Enfin Claire, étant près de mourir, parla elle-même à son âme et lui dit : « Sors hardiment, mon âme, ne crains rien, tu as un bon guide et un bon sauf-conduit. Sors, dis-je, hardiment; car celui qui t'a créée, qui t'a sanctifiée, et qui t'a aimée comme une mère aime sa fille, est lui-même disposé à te recevoir ». Puis adressant la parole à son Sauveur, elle lui dit : « Et vous, mon Seigneur et mon Dieu, qui m'avez donné l'être et la vie, soyez béni ». Au même instant Notre-Seigneur lui apparut, avec une compagnie bienheureuse de vierges couronnées de fleurs d'une beauté et d'une odeur sans pareilles ; l'une d'elles, dont la couronne était fermée, et rendait plus de lumière que le soleil (c'était la sainte Vierge), s'approcha d'elle pour l'embrasser. Les autres à l'envi étendirent sur son corps un tapis d'une étoffe inestimable, et, pendant cette action, dont elle fit part à ses sœurs, son âme toute pure s'envola dans le sein de la Divinité, pour y posséder éternellement son souverain bonheur. Ce fut l'an 1253, le onzième jour du mois d'août, qui est le lendemain de la fête de saint Laurent, bien que l'on ait remis la sienne au 12, où l'on fit son enterrement.

Le bruit de ce bienheureux décès étant divulgué, toute la ville d'Assise, pour ainsi dire, accourut au monastère de Saint-Damien afin d'y voir le corps qui avait logé une âme si sainte. Le Pape même, assisté des cardinaux, s'y transporta pour être présent à ses funérailles. Les religieux de l'Ordre de Saint-François y furent aussi appelés pour chanter l'office : ils commencèrent à entonner celui des morts ; mais le Pape les arrêta et leur dit qu'il fallait chanter l'office d'une sainte Vierge, comme la voulant canoniser avant qu'elle fût inhumée, et cela eût été fait si le cardinal d'Ostie n'eût fait observer à Sa Sainteté que dans une affaire de cette importance il fallait toujours prendre du temps pour la décider. Ce même cardinal fit l'oraison funèbre, où, après avoir montré la vanité de toutes les choses du monde,

il releva avec beaucoup de force et d'éloquence le mérite de cette Sainte.

Au reste, quoique sainte Claire ne soit point sortie durant sa vie de son monastère de Saint-Damien, son Ordre néanmoins s'est étendu dès son vivant en plusieurs endroits de l'Europe, et elle a envoyé quelques-unes de ses filles en divers lieux pour fonder de nouveaux monastères. Il s'est depuis multiplié jusqu'à l'infini, et s'est partagé en diverses branches, dont les unes se sont maintenues inviolablement dans l'ancienne observance, ou l'ont reprise par la réforme de sainte Colette, et retiennent le premier nom de Pauvres-Dames de Sainte-Claire ; d'autres, qui ont dégénéré de la grande pauvreté du premier institut, en prenant des rentes par la permission du pape Urbain IV, sont nommées Urbanistes : d'autres, qui ont ajouté aux unes ou aux autres quelques constitutions particulières, sont appelées ou Capucines, ou de la Conception, ou Annonciades, ou Récollettes, ou Cordelières. Il y a de tous ces Ordres ensemble près de quatre mille couvents et près de cent mille religieuses. Le nombre des saintes qu'ils ont données à l'Eglise ne peut se compter. Surtout l'on ne pouvait assez admirer l'austérité des religieuses de l'*Ave Maria* de Paris, qui vivaient dans un corps comme si elles n'en eussent point, et qui étaient sur la terre comme si elles eussent été déjà entièrement séparées de la terre. Cette communauté n'existe plus depuis la révolution, et la maison est devenue une caserne.

On la représente ordinairement au pied du très-saint sacrement de l'autel ; quelquefois avec saint François d'Assise, ravis tous les deux en extase pendant qu'ils s'entretenaient ensemble ; en diverses circonstances devant un Pape, soit lorsqu'elle refuse la dispense de l'étroite pauvreté dont elle avait fait profession, soit lorsque, bénissant la table au réfectoire par ordre du souverain Pontife, il arriva que tous les pains se trouvèrent marqués d'une croix, soit quand le Pape voulut se charger de lui donner le viatique, et assister solennellement à ses obsèques avec les cardinaux.

CULTE ET RELIQUES.

Son corps fut inhumé dans la ville, au couvent de Saint-Georges, que le pape Grégoire IX lui avait donné, et où celui de saint François avait aussi été transporté, afin qu'ils fussent plus en sûreté et moins exposés aux courses et aux insultes des ennemis. Il s'y fit aussitôt un si grand nombre de miracles par l'intercession de la Sainte, que le pape Alexandre IV, successeur d'Innocent, ne fit point de difficulté de la canoniser deux ans seulement après son décès (1255). Depuis 1260, ses dépouilles sacrées ont été transférées dans une église bâtie en son honneur, qui lui fut dédiée en 1266, en présence du pape Clément IV. Elles restèrent là, non pas exposées à la vénération des fidèles, mais inhumées. Après cinq cents ans, c'est-à-dire le 23 août 1850, on résolut de tirer ce saint corps de l'obscurité du tombeau. On fit les fouilles nécessaires à cet effet : on le découvrit ; la tombe fut ouverte avec toute la pompe qui convenait à une si grande fête, et les ossements reconnus juridiquement. Ils étaient conservés entiers, et non pulvérisés, malgré l'humidité du caveau ; on les mit dans une châsse, à l'exception d'une côte, la plus rapprochée du cœur, destinée au souverain Pontife, et des fragments réservés pour les Clarisses de France (23 septembre 1850). Plusieurs miracles furent opérés en cette occasion. Le réduit obscur où avaient reposé pendant des siècles les reliques de sainte Claire, fut changé en une église souterraine. Le voile de sainte Claire est conservé en entier au couvent de Florence, et Dieu s'en sert encore pour opérer plusieurs miracles, particulièrement en faveur des enfants tombés en léthargie.

Nous avons sa vie dans Surius, écrite par un auteur de son temps, suivant l'ordre qu'il en avait reçu du pape Alexandre IV, après qu'il l'eut canonisée. Le Père Artus du Moustier, dans le martyrologe de Saint-François, rapporte une longue liste d'auteurs qui ont fait son éloge. — Cf. Godescard ; le *Dictionnaire des Ordres religieux*, par Hélyot ; le *Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique*, par Goschler ; et la *Vie de sainte Claire*, par l'abbé Demore, de Marseille, où l'on trouvera les renseignements les plus précis sur les plus récentes découvertes des reliques de la sainte abbesse.

SAINT PORCAIRE, ABBÉ DE LÉRINS,

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS (731).

Saint Porcaire avait mérité, par son éminente vertu, d'être mis à la tête de la célèbre abbaye de Saint-Honorat de Lérins, au diocèse de Fréjus. Les Sarrasins se préparant, en 731, à passer dans l'île où son monastère était situé, il fit embarquer pour l'Italie les plus jeunes de ses religieux au nombre de trente-six, avec quelques enfants qu'on l'avait prié de recevoir comme pensionnaires. Il exhorta ensuite le reste de sa communauté, qui était fort nombreuse, à mourir pour Jésus-Christ. Cette exhortation ne put prémunir contre la crainte deux de ses moines, Eleuthère et Colomb ; ils allèrent se cacher dans une grotte sur le rivage. Les autres, soutenus par l'exemple de leur abbé, et fortifiés par la sainte communion, attendirent la mort sans effroi. Les Sarrasins, s'étant rendus maîtres de l'abbaye, qu'ils trouvèrent sans défense, massacrèrent, en haine du christianisme, les cinq cents religieux qui composaient la communauté. Ils commencèrent par les vieillards, dans le dessein d'intimider les plus jeunes ; mais il n'y en eut pas un seul qui n'aimât mieux mourir que de renoncer à sa religion. Colomb, honteux de sa timidité, rejoignit ses frères, et eut part à leur triomphe.

Les Sarrasins laissèrent la vie à quatre, qu'ils emmenèrent avec eux. Ils les firent *monter sur* un de leurs vaisseaux, qui aborda au port d'Agay *(Agatonis portus*, Var, commune de Saint-Raphaël) ; et comme on permit à ces religieux de prendre terre, ils se sauvèrent pendant qu'on ne les observait pas, et se cachèrent si bien dans une forêt voisine, qu'on ne put les découvrir. Ils marchèrent toute la nuit et gagnèrent Arluc *(Ara luci)*, monastère de filles, près d'Antibes, lequel était sous la conduite des abbés de Lérins. Ils y restèrent jusqu'à ce que les Sarrasins eurent évacué la Provence.

Après le départ de ces barbares, ils retournèrent à Lérins. Eleuthère, sorti de sa grotte, se joignit à eux. Quand ils eurent rendu les derniers devoirs à leurs frères massacrés, ils allèrent chercher ceux qui étaient en Italie, et choisirent Eleuthère pour abbé. Celui-ci répara le monastère et y fit revivre l'ancienne discipline.

Les habitants de Monverdan, près du Lignon, en Forez, croient que saint Porcaire se retira chez eux, et qu'il y fut depuis martyrisé par les Sarrasins. Mais si le Saint de ce nom qu'ils honorent est le même que l'abbé de Lérins, ce sera quelque translation de ses reliques qui aura donné lieu à l'établissement du culte qu'ils lui rendent.

On célébrait autrefois la fête de saint Porcaire à Lérins le 12 août.

Godescard, Baillet, Mabillon, Bulteau, Dom Rivet.

XIII° JOUR D'AOUT

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, le triomphe de saint Hippolyte, martyr, qui, pour avoir glorieusement confessé le nom de Jésus-Christ sous l'empereur Valérien, fut, après plusieurs autres tourments, lié par les pieds au cou de chevaux indomptés, cruellement traîné à travers des chardons et des épines, et, ayant tous les membres déchirés, rendit son esprit à Dieu. Sainte Concorde, sa nourrice, fut aussi martyrisée le même jour avec dix-neuf autres de ses domestiques. La première eut le corps brisé avec des cordes plombées, et mourut avant l'exécution du Saint. Les autres furent décapités hors

de la porte Tiburtine. On les enterra tous avec lui au Champ Véran. 258. — A Imola, en Italie, le triomphe de saint CASSIEN, martyr; ce généreux confesseur n'ayant pas voulu adorer les idoles, le persécuteur fit appeler les enfants qu'il instruisait et qui ne l'aimaient pas, à cause des châtiments qu'ils en avaient reçus dans leurs études, et leur donna pouvoir de le mettre à mort : ce qui fut d'autant plus cruel que ces enfants, à cause de leur faiblesse, ne le purent tuer qu'à force de coups et dans un long espace de temps. IVe s. — A Todi, saint Cassien, évêque et martyr, sous l'empereur Dioclétien. 311. — A Burgos, en Espagne, sainte Centolle et sainte Hélène, martyres. — A Constantinople, saint Maxime l'Homologète, moine, illustre par sa doctrine et par son zèle pour la vérité catholique; ayant vigoureusement combattu les Monothélites, il fut condamné par Constant, empereur hérétique, à avoir les mains et la langue coupées; après quoi on le mena en exil dans la Chersonèse, où il rendit l'esprit. En même temps deux de ses disciples, appelés Anastase, et plusieurs autres, souffrirent divers tourments et un bannissement très-rigoureux [1]. 662. — En Allemagne, saint WIGBERT, prêtre et confesseur. 747. — A Poitiers, sainte RADEGONDE, reine, dont la vie a été éclatante en miracles et en vertus. 587.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Albi, sainte Radegonde, citée au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Fréjus, saint Porcaire et ses compagnons, martyrs, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 731. — Au diocèse de Mayence, saint Wigbert, abbé de Fritzlar, cité au martyrologe romain d'aujourd'hui. — A Evreux, saint LAU ou LANDULPHE, chanoine de l'église cathédrale de cette ville, puis évêque de ce siége et confesseur. Vers 640. — A Langres et à Elwangen, en Souabe, saint Hérulphe, et saint Ariolf ou Hariolf, évêques de Langres, puis solitaires. Hérulphe, élevé parmi les moines de l'abbaye de Saint-Gall, en Suisse (fondée vers 700), était fils du comte d'Elwangen, et de la famille des ducs de Souabe. Il devint évêque de Langres vers l'an 760. En 769 il fut l'un des douze évêques de France choisis pour assister au concile de Latran, présidé par le pape Etienne III, et dirigé contre l'hérésie des Iconoclastes. Dans la suite Charlemagne le mit au nombre des inspecteurs généraux connus sous le nom de *missi dominici*. Sans se laisser éblouir par les grandeurs humaines, Hérulphe céda sa mitre à son frère ou à son neveu Ariolf et se retira dans l'abbaye d'Elwangen qu'il avait fondée de son patrimoine. Vers 780, Ariolf le rejoignit dans la solitude. VIIIe s. — A Poitiers, saint JUNIEN, reclus, puis abbé de Mairé. Directeur spirituel de sainte Radegonde, il mourut le même jour et à la même heure qu'elle. 587. — Encore à Poitiers, saint Ruremond ou Annemond, disciple de saint Junien et, comme lui, abbé de Mairé et confesseur. VIe s. — A Artonne, en Auvergne (arrondissement de Riom), sainte VITALINE, vierge, déjà citée au martyrologe de France du 21 février. 390. — Dédicace de Notre-Dame de Rouen, que Robert, duc de Normandie (dit Raoul, avant sa conversion), fit bâtir, et que Richard, quatrième roi d'Angleterre, dota de grands biens, et les rois de France de nombreux priviléges. — A Louvain, anniversaire de l'érection d'une confrérie de la sainte Vierge, dans la collégiale de Saint-Pierre. Cette confrérie honorait d'une façon spéciale la statue miraculeuse qui se trouvait autrefois sous la porte de l'église précitée. En 1261, on portait déjà solennellément cette image de la Vierge à la procession du mois de septembre et elle attirait un grand concours de pèlerins. 1439.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Camaldules. — Saint Emygde, évêque et martyr, dont il est fait mention le 5 août [2]. 303 ou 304.

1. L'hérésie des *monothélites*, ainsi appelés parce qu'ils n'admettaient qu'une volonté en Jésus-Christ, était un demi-eutychianisme. Elle eut pour principaux auteurs Théodore, évêque de Pharan, en Arabie, Serge, patriarche de Constantinople, et Cyrus, évêque de Phasis, dans la Colchide, lequel fut depuis élevé sur le siége patriarcal d'Alexandrie. Ces prélats favorisaient secrètement l'hérésie d'Eutychès. Pour obéir aux lois de l'Eglise et de l'Etat, ils recevaient le concile de Chalcédoine, et reconnaissaient deux natures en Jésus-Christ; mais ils niaient qu'il y eût en lui deux volontés distinctes; ils prétendaient au contraire qu'il n'y en avait qu'une, laquelle était composée de la volonté divine et de la volonté humaine, unies ensemble, et ils appelaient ce composé *théandrique*. Maxime mourut à quatre-vingt-deux ans. Les Grecs célèbrent deux fêtes en son honneur, l'une le 21 janvier, et l'autre le 13 août. C'est ce dernier jour que Baronius et Baillet assignent pour le jour de sa mort. Mais Falconius pense qu'il mourut le 21 janvier, et il se fonde sur ce qu'il est dit dans le synaxaire des Grecs que l'on fit le 13 août, à Constantinople, la translation de ses reliques qui avaient été apportées en cette ville du monastère de Saint-Arsène, situé près du pays des Lazes, où le Saint avait d'abord été enterré. Nous avons de saint Maxime : 1° des *Commentaires* mystiques ou allégoriques sur divers livres de l'Ecriture; 2° des *Commentaires* sur les ouvrages attribués à saint Denys l'Aréopagite; 3° des *Traités polémiques* contre les Monothélites; 4° un excellent *discours ascétique;* 5° des *Maximes spirituelles*, principalement sur la charité; 6° quelques *Lettres*. Ils ont été imprimés à Paris, en 1675, par les soins du savant Père Combefis, dominicain, en deux volumes in-folio. — Godescard.

2. Voir sa vie à ce jour.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — Saint Henri II, roi de Germanie, empereur des Romains et confesseur [1]. 1024.

Martyrologe des Carmes déchaussés. — Le bienheureux Ange-Augustin Mazzinghi, confesseur, dont la naissance au ciel se célèbre le 16 août [2]. 1438.

Martyrologe de l'Ordre de la Bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — Le bienheureux Ange Mazzinghi, confesseur, de l'Ordre des Carmes, etc. 1438.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — A Milan, saint Simplicien, évêque et confesseur, qui exhorta notre Père saint Augustin à la vie monastique, et qui, élevé à l'école de l'Eglise romaine, prit part aux combats de saint Ambroise contre l'Arianisme, et, élu successeur de ce grand évêque, se distingua par sa sainteté et sa doctrine; enfin il s'endormit dans le Seigneur. IVe s.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — L'octave de la Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ, titre principal de la basilique de Saint-Jean de Latran. — Le même jour, saint Simplicien, confesseur et évêque de Milan, célèbre par le témoignage de saint Antoine et de saint Augustin. IVe s.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — Saint Jérôme Emilien, confesseur, instituteur de la Congrégation des Somasques, illustre par ses miracles pendant sa vie et après sa mort. Benoît XIV le plaça solennellement au nombre des Bienheureux, et Clément XIII au nombre des Saints. Chez nous, sa fête se célèbre en ce jour [3]. 1537.

Martyrologe des Prémontrés. — A Altenbourg ou Altenberg, dans la Wettéravie, la bienheureuse Gertrude, vierge, fille de sainte Elisabeth de Thuringe, veuve, qui fut religieuse de l'Ordre de Prémontré, gouverna le monastère de cette ville pendant de nombreuses années, remarquable par ses vertus, son humilité et son exemple [4]. 1297.

Martyrologe des Cisterciens. — Saint Emygde, évêque et martyr, dont la naissance au ciel se célèbre le 5 août. 303 ou 304.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Camerino, dans l'Ombrie, le bienheureux Pierre de Molleano ou de Moliano, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, qui, célèbre par sa prédication évangélique, les mérites de ses vertus, l'éclat de ses miracles, émigra au ciel le 25 juillet. Le souverain pontife Clément XIII approuva le culte immémorial qui lui était rendu [5]. 1490.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Au diocèse de Naples, sainte Philomène, vierge et martyre à Rome, dont nous avons donné la vie au 10 août. IIIe s. — Trépas de la très-sainte Vierge, en présence des Apôtres, excepté saint Thomas. Elle mourut, dit-on communément, comme son Fils, trois jours avant que de ressusciter et de monter au ciel. — A Rome, le bienheureux JEAN BERCHMANS, novice de la Compagnie de Jésus. 1621. — A Susteren, près de Juliers, dans la province rhénane, saint Zuentibold ou Zwentebold, roi de Lorraine (895) et confesseur, et ses trois filles Benoîte, Cécile et Relinde, religieuses. Il était fils d'Arnoul, roi de Germanie et de Lorraine, et on le regarde comme le fondateur de l'abbaye bénédictine de Susteren *(Suestra, Sustra)* où il plaça ses filles sous la direction d'Amalberge. La pieuse libéralité de notre Saint lui attira des ennemis qui lui enlevèrent sa couronne; mais il reçut en échange celle de la gloire immortelle. 900. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Corwey ou Corbie, en Westphalie (fondée vers 820 par Louis le Débonnaire qui y envoya, pour l'organiser, plusieurs moines de Corbie, en Picardie, d'où son nom de *Petite* ou *Nouvelle Corbie*), les saints Ludolf et Druthmar, abbés. Le couvent et l'école de Corwey étaient extrêmement florissants sous saint Ludolf qui sut, durant toute sa vie, faire accroître de plus en plus cette concorde fraternelle et cette piété qui sont la base de toute communauté religieuse, si bien que cette abbaye répandit au loin l'éclat de toutes les vertus chrétiennes et que beaucoup de personnes de haute naissance s'estimèrent heureuses de se placer sous la direction de notre Saint ou de lui confier l'éducation de leurs fils. Druthmar était moine à Lorsch lorsqu'il fut nommé abbé de Corwey par l'empereur Henri, à la recommandation de saint Meinwerk, avec qui il était

1. Nous avons donné sa vie au 15 juillet. — 2. Voir les additions des Bollandistes, au 18 juillet, et le martyrologe des Carmes Déchaussés, au 16 août. — 3. Nous avons donné sa vie au 20 juillet.

4. Sa devise était : « Plus nous sommes grands, plus nous devons être humbles ». Elle mourut dans sa soixante-dixième année. Le pape Clément VI permit aux religieuses d'Altenberg de célébrer solennellement sa fête. — Continuateurs de Godescard; Cf. *Vie de sainte Elisabeth,* par le comte de Montalembert.

5. Il fut enseveli dans le couvent des Frères Mineurs de l'Observance, à Camerino. En 1502, les religieux de cette maison ayant été obligés de la quitter, parce qu'on voulait bâtir sur ce terrain une citadelle, désirèrent emporter avec eux le corps du bienheureux Pierre; ils le trouvèrent entier et sans aucune marque de corruption. Sous le pontificat de Pie VI, le 5 août 1780, la Congrégation des Rites publia le décret relatif à son culte. — Continuateurs de Godescard.

intimement lié. 983 et 1046. — A Wellembourg, près d'Augsbourg, en Bavière, sainte Radegonde ou Radienne *(Radiana)*, vierge et servante, célèbre par sa compassion pour les infirmes et les malades. Nous avons donné quelques détails sur sa vie aux additions des Bollandistes du 18 juillet. XIIIe s.

SAINT HIPPOLYTE LE GEOLIER,

SOLDAT, MARTYR A ROME.

258. — Pape : Saint Sixte II. — Empereurs romains : Valérien et Gallien.

> *Idibus Hippolytum comitem Laurentius astris*
> *Pro Christo parili recipit certamine passum.*
>
> Vous eussiez pu voir, aux ides d'août 258, le ciel s'entr'ouvrir, et Laurent recevoir et présenter à son Dieu Hippolyte son disciple, qui venait de mourir, mais pour Jésus-Christ, de la même mort que l'Hippolyte de l'ancienne Grèce.
>
> *Acta Sanctorum.*

Saint Hippolyte, dont nous avons déjà parlé dans la vie de saint Laurent, était chevalier romain, et reçut de l'empereur Valérien, successeur de Dèce, l'ordre de garder ce bienheureux diacre, et de faire son possible pour l'amener à découvrir les trésors de l'Eglise que l'on croyait lui avoir été confiés par le pape saint Sixte. Il le conduisit donc avec lui, et le mit en prison avec plusieurs autres, tant chrétiens qu'idolâtres ; mais il devint bientôt lui-même son captif, car, voyant les grands miracles qu'il faisait au nom du vrai Dieu, admirant surtout que, par la seule imposition de ses mains, il rendît la vue aux aveugles, il crut en Jésus-Christ, et, se soumettant au joug salutaire de la foi, il voulut être baptisé. Son exemple fut suivi de tous ceux de sa maison, au nombre de dix-neuf. Pendant son baptême, il eut une vision dans laquelle on lui fit voir les âmes innocentes des chrétiens qui avaient été martyrisés pour la religion ; elles jouissaient d'un bonheur incomparable, ce qui le confirma dans l'espérance de la vie éternelle, que saint Laurent lui avait promise s'il se convertissait.

Peu de temps après, Valérien, qui brûlait du désir de ravir les trésors de l'Église, commanda qu'on amenât le saint diacre. Hippolyte le conduisit devant son tribunal, avec l'intention de se déclarer lui-même chrétien, s'il était utile pour la gloire de Dieu et pour l'honneur de la religion. Il fut témoin de la force et de la générosité avec lesquelles ce brave soldat de Jésus-Christ répondit à toutes les demandes qui lui furent faites ; et, comme l'empereur lui donna encore trois jours de délai pour ramasser les trésors prétendus, on le remit entre les mains d'Hippolyte, et on le commit derechef à sa garde et à sa foi. Hippolyte le reçut avec joie, non plus pour le tourmenter et le mettre à la torture, mais pour lui donner plus de liberté de faire ce qu'il avait projeté. Il travailla même avec lui à réunir les pauvres, les malades, les aveugles, les estropiés et les paralytiques, qui sont les véritables trésors de l'Eglise, et il les logea et nourrit dans sa maison, en attendant que Laurent les conduisît devant ce prince cruel et ambitieux. Il assista encore à cette action si célèbre et si auguste, et il eut la douleur de

voir ce cher maître entre les mains des bourreaux, qui le déchirèrent avec des scorpions, le rompirent de coups de bâtons, et lui appliquèrent des lames ardentes sur les côtés. La nuit suivante, sachant qu'on lui apprêtait des tourments encore plus aigus, il se mit à pleurer amèrement, et demanda au martyr la permission de crier hautement qu'il était lui-même chrétien, afin de participer à ses peines et à son triomphe. Saint Laurent lui dit qu'il n'était pas encore temps, mais qu'il aurait bientôt la satisfaction qu'il souhaitait. En effet, Hippolyte ayant enlevé le corps de cet illustre martyr du lieu de son supplice, l'enterra avec honneur dans le champ Véran, au cimetière de Cyriaque. L'empereur vit par là qu'il était devenu chrétien, le fit arrêter et voulut lui-même l'examiner.

Lorsqu'il fut devant son tribunal, il lui dit : « Es-tu donc devenu magicien aussi bien que ce misérable que nous avons fait brûler, et à qui tu as donné la sépulture ? » — « Je ne suis point magicien », répondit Hippolyte, « pas plus que lui-même ; mais je suis devenu chrétien, et je fais plus de gloire de cette qualité que de tous les plus beaux titres du monde ».

Valérien, à cette réponse, lui fit meurtrir la bouche avec des pierres ; ensuite on le dépouilla de ses habits, qui étaient ceux dont il avait été revêtu au baptême ; on le rompit de plusieurs coups de bâton, et on le frotta cruellement avec des chardons. Ce supplice, qui le mit tout en sang, ne put ébranler sa constance ni tirer aucune plainte de sa bouche ; il dit courageusement au tyran qu'il ne gagnerait rien sur lui par tous ces tourments, et qu'il donnerait jusqu'à la dernière goutte de son sang pour Jésus-Christ, que Laurent lui avait fait connaître. Valérien changeant alors de procédés, voulut le gagner par la douceur. Il lui fit donc donner des habits de chevalier romain, et, le voyant revêtu splendidement, il lui dit : « Sois maintenant notre ami, continue l'office que tu avais auprès de nous, jouis en repos des biens que la fortune t'a donnés, et ne t'amuse plus à cette vaine superstition qui t'a trompé.

Hippolyte répondit qu'il ne reconnaissait plus d'autre maître que Jésus-Christ, ni d'autre chevalerie que de combattre pour le souverain Seigneur du ciel et de la terre.

L'empereur, irrité plus que jamais, le livra à un prévôt pour achever son procès et le faire mourir. Celui-ci se transporta d'abord dans sa maison pour s'emparer de tous ses biens par droit de confiscation ; mais, trouvant tous ses gens chrétiens et entièrement résolus à suivre son exemple jusqu'à la mort, il commença par décharger sur eux toute sa fureur. Il fit donc dépouiller Concorde, cette pieuse femme qui avait été nourrice et gouvernante d'Hippolyte, et la fit fouetter avec tant de barbarie, qu'elle expira sous les fouets entre les mains des bourreaux. Ensuite il conduisit lui-même les dix-huit autres hors la porte de Tivoli, où il les fit décapiter. Enfin, toutes ces exécutions n'ayant servi de rien pour changer la résolution d'Hippolyte, qui y fut toujours présent, il le fit attacher par les pieds au cou de plusieurs chevaux indomptés, qui le traînèrent avec furie par des chemins couverts de cailloux, de ronces et d'épines, ce qui lui déchira toute la chair et lui meurtrit tout le corps avec des douleurs inexplicables. Ainsi ce généreux soldat de Jésus-Christ rendit son âme très-pure, et encore ornée de la robe d'innocence qu'elle avait reçue au sacrement de la régénération, pour aller recevoir dans le ciel les douceurs de l'immortalité ; ce qui arriva le 13 août, trois jours après l'exécution de saint Laurent.

Son corps, tout brisé qu'il était, fut enlevé par le prêtre Justin, qui l'avait auparavant aidé à inhumer celui de saint Laurent, et fut enterré assez

près de lui, dans le même champ, nommé Véran. Mais, plus de cinq cents ans après, le pape Léon III le donna comme un riche présent à Charlemagne, empereur et roi de France, qui le mit dans le monastère de Lièvre, d'où il fut depuis transféré dans l'abbaye de Saint-Denis, en France, dans une chapelle de son nom où Dieu a fait plusieurs miracles par son intercession. On dit que le très-pieux roi Robert, fils de Hugues Capet, lui était extrêmement dévot. Lorsqu'il assiégeait le château d'Avallon, en Bourgogne, voyant la fête de saint Hippolyte approcher, il se déroba secrètement de son camp pour venir la solenniser à Saint-Denis. Sa dévotion ne fut pas sans récompense, car pendant ce voyage les murs de cette forteresse, qui résistait opiniâtrément à ses armes, tombèrent miraculeusement d'eux-mêmes, et la nouvelle en fut apportée au roi lorsqu'il achevait d'entendre la messe dans la chapelle du Saint, au jour de cette fête. Plusieurs historiens du XVIIe siècle n'approuvent pas ce miracle, et prétendent que ce prince prit Avallon par famine et y entra par une brèche qui fut faite par ses machines. C'est un fait dont la gloire de saint Hippolyte ne dépend nullement, et qui est beaucoup moindre que ce qu'il peut faire par la vertu toute-puissante de Dieu. Nous ne le rapportons que sur la foi de ceux qui ont écrit les actes du roi Robert, lesquels en doivent être garants. Du Saussay, dans son Martyrologe, a mis le siége de Melun au lieu de celui d'Avallon. Il ajoute dans son supplément que le pape Alexandre III, étant entré dans la chapelle de saint Hippolyte, à Saint-Denis, ne voulait pas croire que ses ossements y eussent été apportés de Rome ; mais qu'à la même heure on les entendit se remuer et faire du bruit dans leur châsse, comme pour se plaindre de cette incrédulité, ce qui fit que Sa Sainteté s'écria : *Credo, Domine Hippolyte, credo ; jam quiesce :* « Je le crois, Monseigneur Hippolyte, je le crois ; demeurez en paix ». Les habitants de Cologne prétendent aussi avoir son corps dans l'église de Sainte-Ursule : mais si c'est de notre Bienheureux chevalier romain, et non pas de quelque autre martyr du même nom, ils ne peuvent en avoir que des parties. On dédia dans Paris, au faubourg Saint-Marcel, une paroisse sous le patronage de ce glorieux Martyr. Plusieurs autres églises et chapelles, en France, ont été érigées en son honneur. Il y a dans l'église de Bay (diocèse de Langres) des reliques de ce Saint. Elles proviennent sans doute de l'ancienne abbaye d'Auberive, qui est proche. On y va en pèlerinage pour être guéri de la faiblesse des membres.

On représente saint Hippolyte : 1° traîné par des chevaux fougueux qui mettent sa chair en lambeaux ; 2° avec l'habit et l'armure des soldats romains ; 3° en compagnie de saint Laurent, son père spirituel.

Sa vie est tirée des actes de saint Laurent.

SAINTE RADEGONDE, REINE DE FRANCE,

PATRONNE DE POITIERS.

587. — Pape : Pélage II. — Roi de France : Chilpéric Ier.

Crucifiant sa chair avec ses convoitises, elle n'accorda, du fond de cette vallée de larmes, que mépris à tous les biens périssables.

Prose de sainte Radegonde.

Sainte Radegonde naquit en Allemagne, dans la Thuringe (519). Sa naissance fut toute royale, puisqu'elle eut pour grand-père Basin et pour père Berthaire, rois du pays. Son oncle paternel, Hermenfroi, ne pouvant se contenter d'une petite partie de cet Etat qui avait été divisé entre lui, Berthaire et Badéric, ses frères, arma puissamment contre eux, et, les ayant défaits, les tua et s'empara de leurs Etats. Il avait été assisté dans cette guerre par Thierry, roi des Francs, à qui il avait promis de lui faire part de ses conquêtes ; mais, comme après s'être emparé de toute la Thuringe, il refusait d'en rien démembrer pour lui en faire présent, ce roi, indigné de sa perfidie, appela Clotaire Ier, son frère, à son secours et, se jetant sur cette province, il tailla l'armée d'Hermenfroi en pièces, le contraignit de se renfermer dans un château, et, après s'être rendu maître de presque tout le pays, il fit un très-riche butin et un grand nombre de prisonniers. Les principaux furent notre illustre sainte Radegonde, qui était à la cour de son oncle, et un jeune prince, son frère, dont on ne dit pas le nom. Clotaire, qui ne devait avoir pour sa récompense qu'une partie des dépouilles, demanda avant toute chose Radegonde, de qui la modestie, la bonne grâce et l'honnêteté charmaient déjà tous ceux qui la voyaient. Thierry ne put lui refuser sa demande, quoiqu'il vît bien qu'il demandait un trésor incomparable ; ainsi Clotaire se saisit de cette aimable prisonnière et, l'ayant amenée en France, il la mit au château d'Athies [1], dans le Vermandois, pour y être élevée selon sa qualité.

La grâce du Saint-Esprit commença dès lors à agir puissamment dans son âme, et, quoiqu'elle n'eût encore qu'environ dix ans, elle ne laissa pas d'être parfaitement éclairée sur les devoirs de la vie chrétienne et d'en pratiquer d'une manière excellente les plus pieux exercices. On la voyait assidue à son oratoire, devant un crucifix, tantôt réciter des psaumes et des hymnes en l'honneur de Dieu, tantôt méditer sur les plaies et les souffrances de son Sauveur, tantôt s'élever dans la contemplation des grandeurs de la Divinité, tantôt répandre des larmes pour les misères spirituelles et corporelles de son prochain. Elle avait tant de vénération pour les saints autels qu'elle en nettoyait le marche-pied de ses propres mains royales, et qu'en ayant ramassé la poussière dans un mouchoir, elle ne la portait dehors qu'avec respect, comme si cette poussière eût contracté quelque sainteté pour avoir couvert le pavé du sanctuaire. Sa charité pour les pauvres était

1. Athies est à 54 kilomètres d'Amiens, chef-lieu du département de la Somme, à 11 de Péronne, chef-lieu d'arrondissement, et à 15 de Ham, chef-lieu de canton. Sa population est de 1072 habitants.

extrême : son palais servit d'asile aux malades qu'elle pansait elle-même et servait dans les thermes dont les Gallo-Romains avaient légué l'usage aux Francs. Tout l'argent qu'elle recevait était employé en aumônes; elle prodiguait aux pauvres, de ses mains royales, mille soins de propreté et leur versait des breuvages cordiaux pour réparer leurs forces au sortir des étuves. Elle distribuait aux jeunes enfants, qu'elle se plaisait à rassembler autour d'elle, les mets qu'elle retirait de sa table; elle les faisait figurer dans des processions et de pieuses cérémonies qu'elle organisait dans le bourg. Tels étaient les jeux innocents et pieux de la jeune vierge qui, reine par la naissance et plus tard par le mariage, se constituait la servante des pauvres dans le palais même où elle commandait en souveraine. Une conduite si extraordinaire dans une jeune princesse lui suscita bien quelques persécutions domestiques que l'évêque Fortunat n'explique pas; mais elle fut tellement admirée par les personnes les plus éclairées, qu'on ne parlait, à la cour de Clotaire et dans tout le royaume de Soissons, que des rares vertus de Radegonde. Cela fit résoudre ce prince à l'épouser, quoiqu'il eût déjà eu trois femmes qui lui avaient donné plusieurs enfants, entre autres Caribert, Gontran, Chilpéric et Sigebert, qui ont tous régné après lui. Radegonde, ayant connu son dessein, se sauva secrètement de son palais d'Athies, préférant infiniment la qualité de vierge et d'épouse de Jésus-Christ à celle de reine de France et d'épouse d'un roi de la terre; mais Clotaire l'ayant fait arrêter dans un village qui porta depuis le nom de Sainte-Radegonde, se la fit amener à Soissons, où, malgré toutes ses remontrances et ses prières, il l'obligea de l'épouser. On fit partout des feux de joie pour une alliance si avantageuse, et le peuple conçut de grandes espérances qu'elle servirait beaucoup à modérer l'esprit de ce prince, qui était d'une humeur farouche et se sentait encore de la barbarie des premiers Francs. La reine seule ne se pouvait consoler de se voir engagée dans le grand monde et dans une cour où l'innocence et la piété n'étaient guère en honneur. La pensée de sa première solitude, où elle goûtait dans le repos les douceurs du paradis, lui rendait sa nouvelle dignité insupportable, et elle l'eût quittée volontiers à tous moments pour se renfermer dans un cloître, si l'autorité du roi ne l'eût empêchée de rompre ses chaînes et de se mettre en liberté.

Le nombre de ses officiers et l'éclat de sa majesté ne l'empêchèrent pas de continuer les exercices de dévotion et de miséricorde qu'elle avait pratiqués dès son enfance. Elle assistait aux saints mystères et aux offices de l'Eglise avec une piété merveilleuse qui donnait de l'édification à toute la cour. Une partie de son temps du matin et du soir se passait à l'oraison; elle se levait même souvent de table et quittait son lit la nuit pour s'appliquer à la prière, le faisant auparavant trouver bon au roi. Lorsqu'il était absent, elle se servait de cette occasion pour passer la plus grande partie des jours et des nuits auprès de Jésus-Christ, et on la trouvait quelquefois le matin, en hiver, à son oratoire ou sur le plancher de sa chambre, si transie de froid, qu'on avait de la peine à la réchauffer auprès du feu. Sa charité pour les pauvres, bien loin de diminuer, prit au contraire des accroissements; elle ne recevait aucune somme d'argent sans en donner d'abord la dîme pour leur secours. Ce qui lui restait, après les dépenses indispensables de sa maison, était pour les églises, les monastères, les ermites et les mendiants. Elle portait souvent elle-même son aumône; et lorsqu'elle ne la pouvait pas porter, elle l'envoyait par des personnes fidèles qui lui servaient de bouche et de mains. Elle ne se contentait pas de don-

ner de l'argent, elle avait aussi des troupes de pauvres qu'elle entretenait de toutes choses, leur donnant à manger et leur distribuant le linge et les habits qui leur étaient nécessaires. Sa charité la porta même à faire faire un hôpital dans le bourg d'Athies, où elle avait été élevée, pour y perpétuer ses bienfaits.

Ce qui est encore plus surprenant, c'est la rigueur avec laquelle elle traitait son corps au milieu des plaisirs d'une cour si éclatante. Lorsqu'on lui apportait un habit relevé d'or et orné de pierreries, si quelqu'une de ses filles de chambre témoignait le trouver bien fait et de grand prix, elle s'en privait pour l'amour de Dieu, et l'envoyait à l'église la plus proche pour en faire des parements d'autel et des ornements ecclésiastiques; elle faisait de même des toiles fines, des dentelles, des points coupés, d'une beauté extraordinaire que ses dames d'atour lui présentaient, disant qu'il valait bien mieux les appliquer à des nappes d'autel et des corporaux pour l'usage du saint Sacrifice, que d'en orner un corps qui devait être la pâture des vers. Elle vivait dans une mortification des sens et une abstinence continuelle. Tandis que la table du roi, où elle mangeait, était couverte de mets délicats, elle ne se faisait ordinairement servir que des légumes. Elle observait tous les jeûnes commandés avec une sévérité inexorable, ne mangeant qu'une fois le jour et se contentant d'un aliment très-léger. Dès le commencement du Carême, une sainte religieuse, nommée Pie, lui envoyait, dans un paquet cacheté, un cilice qu'elle portait jusqu'à Pâques sans le quitter ni jour ni nuit; et, après ce temps, elle le lui renvoyait aussi cacheté, afin que cette pénitence ne pût être connue de personne. Lorsque quelque homme de Dieu venait au lieu où était la cour, elle allait le trouver dès le soir, et, malgré sa résistance, elle lui lavait les pieds avec une profonde humilité, et lui servait à boire et à manger. Le lendemain, elle venait encore le trouver pour s'entretenir avec lui du mépris du monde, du désir des choses célestes et des voies de la perfection : car c'était tout ce qui occupait sa pensée et était capable de lui donner de la joie et de la consolation.

Le démon ne pouvant souffrir une vertu si héroïque, suscita contre elle des seigneurs et des dames de la cour, qui remontrèrent au roi qu'il n'avait pas épousé une reine, mais une religieuse et une servante d'hôpital : ce qui les fâchait le plus, c'était de la voir courir aux maisons communes où l'on recevait les pauvres, y panser leurs plaies, amasser autour d'elle des misérables, et se tenir plus volontiers avec eux que dans le cercle des princesses du sang et des autres dames les plus considérables du royaume. Le roi écoutait quelquefois volontiers ces plaintes, particulièrement parce qu'il arrivait souvent que, lorsqu'il la demandait pour dîner ou pour souper, on lui répondait qu'elle était appliquée à ses exercices de piété ; mais elle l'apaisait facilement, lui remontrant que, les pauvres étant les membres de Jésus-Christ, elle ne pouvait avoir d'occupation plus noble et plus salutaire que de leur procurer du secours. S'il arrivait qu'il lui dît quelque parole rude, il s'en excusait aussitôt, et lui en faisait satisfaction, en lui donnant des sommes d'argent ou d'autres présents pour le soulagement des pauvres. Elle acquit tant de crédit sur son esprit, qu'elle obtint aisément de lui la grâce des criminels condamnés à mort, et que lui-même attribuait à ses mérites et à la force de ses prières tous les bons succès qui lui arrivaient dans la paix et dans la guerre.

Aussi Dieu fit connaître, par un grand miracle, combien sa conduite lui était agréable, et en quelle estime on devait avoir sa vertu. Un jour qu'elle

se promenait après dîner dans son jardin, dans la ville de Péronne, les prisonniers, qui n'étaient pas éloignés du château, étant informés qu'elle y était, crièrent si haut pour implorer son assistance, qu'elle les entendit. Elle demanda aussitôt ce que c'était; mais les officiers, qui connaissaient sa bonté, craignant qu'elle ne demandât la délivrance de ces misérables, lui firent un mensonge, et lui dirent que c'était une troupe de gueux qui attendaient l'aumône aux environs du palais : elle les crut, et, ayant donné de quoi contenter ces prétendus pauvres, elle se retira dans son oratoire. Cependant les prisonniers ne voyant point de secours, et ne croyant point avoir été entendus, implorèrent l'assistance du ciel par les mérites de la reine : le soir même leurs fers se rompirent, leur prison s'ouvrit, et personne ne les put empêcher d'en sortir. Ils vinrent aussitôt au palais pour remercier Sa Majesté, qui les exhorta à bien vivre, et fit ratifier sur la terre la grâce qui leur avait été accordée dans le ciel.

Sainte Radegonde vécut ainsi cinq ou six ans dans la compagnie de Clotaire, chérie de ce monarque, et honorée de tout ce qu'il y avait de gens de bien dans tout son royaume : mais cette paix changea tout d'un coup; car le roi, ayant fait mourir, par nous ne savons quel caprice, le prince de Thuringe, frère unique de notre Sainte, vit qu'il serait trop pénible pour elle de rester avec lui. Il lui permit donc de se retirer dans un monastère, comme elle le souhaitait depuis longtemps. La cause de cette séparation ne put être que très-affligeante et très-douloureuse à Radegonde : l'amour qu'elle avait pour son frère lui faisait déplorer sa mort si tragique et si injuste; et l'amour qu'elle avait pour son mari lui causait d'ailleurs une peine extrême, sachant qu'il était coupable du meurtre de ce prince, qu'une alliance si étroite lui devait rendre extrêmement cher. Mais cette tristesse était un peu adoucie par la pensée que cet accident était cause de sa liberté et lui donnait lieu de sortir de la cour et du monde pour ne plus converser qu'avec Jésus-Christ. Elle vint d'abord trouver saint Médard, évêque de Noyon, pour le supplier de lui donner l'habit et de la recevoir au nombre des épouses de son Sauveur : mais, comme ce prélat faisait difficulté de lui accorder sa demande, parce que l'Apôtre ne permet pas aux personnes liées par le mariage de se délier par elles-mêmes, et aussi parce que les seigneurs qui se trouvèrent à Noyon lui remontrèrent qu'il ne pouvait pas, sans offenser le roi, le priver de son épouse; cette courageuse reine, qui était assurée du consentement de son mari, entra dans la sacristie, se coupa elle-même les cheveux, se revêtit d'un habit de religieuse, et, dans cet état, rentra dans l'église, où, s'adressant au saint évêque, elle lui dit : « Sachez, bienheureux prélat, que si vous vous laissez aller au respect humain et à la crainte des hommes, et que vous différiez de me consacrer, le souverain Pasteur vous demandera compte de mon âme ». Saint Médard, admirant sa constance et sa résolution, et ne doutant plus qu'une entreprise si généreuse ne lui fût inspirée de Dieu, lui mit les mains sur la tête et la reçut au nombre des diaconesses. Après cette consécration, elle donna à l'église de Noyon l'habit dont elle se parait dans les jours de plus grande solennité, avec des pierreries et d'autres ornements de grand prix. Elle fit de semblables présents à plusieurs monastères qu'elle trouva sur le chemin de Tours, se dépouillant ainsi peu à peu de toutes choses pour imiter la pauvreté de Jésus-Christ.

La dévotion pour le grand saint Martin, que toute la France honorait alors d'un culte particulier, lui fit prendre le chemin de son sépulcre. Elle l'enrichit aussi de dons très-précieux, et elle y passa quelques jours dans les

sentiments d'une piété extraordinaire : car on la voyait à la porte de l'église, tantôt le visage collé contre terre, tantôt les joues et les yeux baignés de larmes, et, si elle avançait vers le sanctuaire, c'était avec tant de respect et d'humilité, qu'on ne pouvait assez admirer sa foi et sa ferveur. De là, elle se rendit à Candes, où saint Martin est décédé ; puis à Chinon, où elle mena, durant quelque temps, une vie retirée et religieuse. Enfin, elle se rendit à Saix, près de Loudun, en Poitou. Cependant, le roi touché de regret d'avoir perdu une épouse de si grand mérite, résolut de la faire revenir ; le bruit se répandit même qu'il venait la chercher lui-même à Saix. Radegonde, effrayée, se retira dans l'église de Saint-Hilaire, à Poitiers, et écrivit à son époux de lui laisser la liberté. Selon la prophétie du bienheureux Jean, reclus de Chinon, les jeûnes, les prières de notre Sainte, obtinrent que Dieu changeât le cœur de Clotaire. Ce prince lui permit même de bâtir à Poitiers, suivant sa demande, un monastère de femmes et une église avec un collége de prêtres pour la desservir (544-559). Telle fut l'origine du célèbre monastère de Sainte-Croix et de l'église de Sainte-Radegonde.

Il n'a pas fallu une moindre plume que celle du savant et pieux Venance Fortunat pour décrire les actions héroïques de piété et de miséricorde et les austérités surprenantes de cette reine solitaire, depuis sa retraite de la cour. Il dit lui-même qu'on ne pouvait pas comprendre où elle prenait les aumônes abondantes et infinies qu'elle distribuait. Comme elle n'était jamais sans qu'on lui demandât quelque chose, soit pour secourir un malade, soit pour revêtir un pauvre, soit pour racheter un captif, soit pour délivrer un prisonnier, soit pour nourrir une veuve ou un orphelin, de même elle n'était jamais sans donner. Elle tenait tous les jours table ouverte pour les pauvres : tandis qu'elle ne vivait que de légumes, elle les nourrissait grassement, leur donnant du bon potage et de la viande bien assaisonnée. Deux fois la semaine, le jeudi et le samedi, elle s'appliquait au secours des femmes et des filles infirmes et malades, et c'était une chose surprenante de la voir les peigner, les panser elle-même, et mettre ses mains royales sur leurs gales et sur leurs teignes, pour travailler à leur guérison. Lorsqu'elle leur avait rendu un office de charité si dégoûtant, si elle voyait qu'elles eussent de mauvais habits, elle les en faisait changer et les revêtait tout de neuf ; puis, ayant la première lavé ses mains, elle leur donnait à laver et les faisait asseoir à sa table, où elle leur servait, debout et à jeun, trois sortes de mets, ne se reposant sur personne, ni pour apporter les plats, ni pour couper le pain et la viande, ni pour donner à boire. S'il se trouvait dans la troupe de ses pauvres quelque personne percluse de ses membres, elle lui portait la cuillère ou le morceau à la bouche. Pour les dimanches, qui sont les jours destinés au culte divin, lorsque les pauvres étaient assemblés, elle se contentait de leur présenter une fois à boire, et, laissant le reste à faire à une de ses filles, elle se retirait pour continuer ses prières ; après quoi elle donnait à dîner aux ecclésiastiques, qu'elle recevait avec un honneur proportionné à leur dignité. Les lépreux, qui étaient en grand nombre en ce temps-là, ne lui faisaient point horreur. Lorsqu'ils avertissaient de leur venue par un signal, elle envoyait savoir combien ils étaient, et, leur ayant fait préparer des écuelles, des tasses et des couteaux en même nombre, elle les faisait entrer secrètement dans une chambre destinée pour les recevoir. Là, toute pleine de ferveur, elle leur lavait le visage avec de l'eau chaude, elle pansait leurs plaies gâtées et infectes de ses propres mains, et, si c'étaient des femmes, elle ne faisait point difficulté de les embrasser et de leur donner le baiser de paix. Ensuite, elle les faisait manger, leur servant elle-

même ce qu'on avait accommodé pour leur nourriture. Enfin, ils ne sortaient pas sans avoir reçu de l'argent et des habits de sa munificence toute royale. Elle n'avait ordinairement qu'une fille pour témoin d'une action si merveilleuse ; car, autant elle sentait d'inclination pour faire du bien, autant avait-elle d'aversion pour l'estime et l'honneur des hommes, qui étaient capables de lui dérober le mérite de ses bonnes œuvres.

Cependant Dieu fit souvent paraître par des miracles combien sa charité lui était agréable, car, lorsqu'elle avait béni une feuille de vigne, ce que ces filles lui faisaient faire sous prétexte qu'elles en avaient besoin, c'était assez pour guérir un malade désespéré des médecins ; et pour une plaie incurable, on appliquait cette feuille sur le mal. Lorsqu'on avait reçu un cierge de sa main, il ne fallait point autre chose pour chasser les fièvres les plus malignes que de l'allumer auprès de ceux qui en étaient tourmentés, la santé la suivait partout, et, quand elle venait rendre visite à des malades, les fruits et les confitures qu'elle leur apportait leur étaient si salutaires qu'on voyait aussitôt leur maladie diminuer.

Sa sévérité contre elle-même égalait sa douceur et sa miséricorde envers le prochain. Venance Fortunat nous apprend que, depuis qu'elle eut été consacrée par saint Médard, elle se fit une loi de ne manger jamais ni viande, ni poisson, ni fruit, ni aucune autre chose délicate, mais seulement des herbes et des légumes. Elle ne buvait point non plus de vin, mais seulement de l'eau et au plus du poiré. Le pain qu'elle mangeait n'était que d'orge ou de seigle ; elle n'en mangeait que quatre fois la semaine en Carême, et en ce temps, elle moulait elle-même le grain dont on faisait ce pain. Elle s'appliquait aussi, par un esprit de religion, à façonner la cire qui devait servir à l'autel et à cuire les hosties dont on devait faire l'oblation et la consécration à la messe.

Lorsque son couvent fut achevé et qu'elle eut assemblé une compagnie nombreuse de saintes filles qui voulurent imiter son exemple, elle prit jour pour se renfermer avec elles. Il y eut tant d'empressement pour la voir entrer dans ce bienheureux tombeau, où elle voulait mourir toute vivante, que les rues et les fenêtres n'étant pas assez spacieuses pour contenir tout le monde, on en voyait jusque sur les toits. Elle donna d'abord un exemple d'humilité qui n'a presque pas son semblable ; car bien que toutes sortes de raisons semblassent demander qu'elle fût abbesse de ce nouveau monastère, dont elle était la fondatrice et la mère, elle ne voulut néanmoins jamais prendre cette qualité, mais nomma une autre abbesse, qui fut Agnès, très-sainte religieuse à qui Fortunat adresse plusieurs de ses vers, soit pour la remercier des œufs et du lait qu'elle lui avait envoyés, soit pour lui présenter aussi des fleurs et des fruits de son jardin : les fleurs pour la décoration de son église, et les fruits pour la consolation de ses filles. La sainte Reine, lui ayant donné la qualité de supérieure, se dépouilla entre ses mains de tout ce qui lui restait de richesses, et lui soumit aussi sa propre personne, afin de vivre dans une pauvreté, une chasteté et une obéissance perpétuelles, qui sont les vertus dont la vie religieuse tire son éclat.

Dès la première année qu'elle fut dans ce monastère, elle passa le Carême dans une austérité incroyable ; car, pour enchérir encore sur ses premières rigueurs, elle ne mangea de pain que les dimanches, et les autres jours elle ne vivait que de mauves et de racines crues, sans huile et sans sel. Elle ne but aussi que de l'eau, mais en si petite quantité qu'elle était dans une altération continuelle, ce qu'elle souffrait avec joie en l'honneur de la soif que Notre-Seigneur a endurée pour nous sur l'arbre de la croix.

Aux autres Carêmes, tout l'adoucissement qu'elle apporta fut de goûter du pain le jeudi et le dimanche. Pour le reste de l'année, elle relâchait quelque chose de cette grande rigueur ; mais si l'on excepte les octaves de Pâques et les fêtes solennelles, son jeûne était continuel. Le lit où elle couchait était plutôt pour la tourmenter que pour lui donner du repos. Etant religieuse, elle n'avait point d'autre matelas qu'un peu de cendre couverte d'un cilice. Son sommeil ne durait guère plus d'une heure. Elle était toujours la première au chœur pour chanter les louanges de Dieu, et n'en sortait que la dernière, après une longue oraison qui l'embrasait continuellement d'un nouveau feu de l'amour divin. La haire était son habit ordinaire, et lorsqu'elle eut usé celle que le bienheureux Jean de Chinon lui envoya, elle eut toujours l'adresse de s'en procurer d'autres, qu'elle voulait être des plus piquantes. Mais, ne se contentant pas de la douleur que lui causait ce vêtement si rude, elle affligeait encore son corps délicat par des chaînes et des ceintures à pointes de fer qu'elle serrait si fortement sur sa peau qu'elles lui faisaient souvent de grandes plaies. Il arriva même une fois qu'une de ces chaînes s'étant enfoncée bien avant et la chair étant crue par dessus, il lui fallut faire une incision autour du corps pour la tirer, ce qui lui fit répandre beaucoup de sang et endurer des douleurs extrêmes. Sa ferveur la porta à une pénitence bien plus surprenante, et que nous ne proposons pas comme un modèle qu'il faille imiter, mais comme un sujet d'étonnement et d'admiration. S'étant fait faire une lame de cuivre où l'image de Notre-Seigneur et les instruments de sa Passion étaient gravés, elle la mit dans le feu, et, lorsqu'elle fut toute rouge, elle se l'imprima sur le corps en deux différents endroits, se faisant ainsi souffrir à elle-même ce que les tyrans, dans les premiers siècles, faisaient souffrir aux martyrs. Une autre fois, en Carême, son ardeur pour les souffrances ne pouvant être satisfaite ni de la sévérité de son abstinence et de son jeûne, ni de la soif intolérable qui lui brûlait la langue, ni des piqûres qu'elle recevait des soies de porcs dont sa chair était hérissée, ni des plaies que ses chaînes pointues lui faisaient, elle entreprit encore de se rôtir le corps, pour n'être pas exempte en cette vie de la peine du feu. Elle se fit donc apporter un réchaud plein de charbons ardents, et, ayant jeté les charbons, elle s'appliqua le cuivre tout brûlant sur ses membres : l'horreur d'un tel supplice faisait frémir. Il s'y fit de grands trous, dont elle endura la cuisson avec une patience invincible, sans se mettre en peine de l'adoucir par des remèdes : et, si la corruption qui se mit dans ces nouvelles plaies et qui en fit sortir le sang et le pus en abondance ne l'eût obligée de les découvrir, on n'aurait jamais rien su d'une mortification si terrible.

Nous ne doutons point que le lecteur ne soit saisi d'étonnement en voyant une si grande reine se traiter elle-même d'une manière si sévère, ou, pour mieux dire, si cruelle et si inhumaine : mais il ne sera pas moins étonné lorsqu'il considérera les pratiques d'humilité auxquelles elle s'abaissait pour se faire la dernière de toutes les sœurs : elle balayait à son tour le monastère, elle portait du bois à la cuisine et y attisait le feu, prenant quelquefois plaisir à se laisser brûler : elle y faisait aussi sa semaine comme les autres religieuses, durant laquelle, ne voulant point être soulagée, ni par les sœurs, ni par les servantes, elle lavait elle-même les herbes, mettait le pot sur le feu, dressait les potages, servait les légumes qu'elle avait préparés par obéissance, nettoyait la vaisselle et ne reculait pas devant des offices plus vils encore. Le grand Venance Fortunat ne rougit point de dire que souvent elle décrottait et graissait les souliers de ses sœurs, et qu'elle pre-

nait pour son office perpétuel de tenir propres les lieux les plus immondes du couvent. Il ajoute qu'elle était comme l'infirmière perpétuelle, ne se contentant pas d'assister les malades à son tour, mais leur rendant en tout temps les offices les plus pénibles : ce qu'elle faisait à jeun, sans se plaindre jamais et avec un visage riant qui marquait la satisfaction qu'elle prenait à des emplois si humiliants.

Plus elle avait été riche dans le monde, plus elle voulait être pauvre dans le cloître, à l'imitation de son souverain Maître qui, étant infiniment riche dans l'éternité, s'est fait pauvre dans le temps pour notre amour. Le même Fortunat et la vierge Baudonivie, qui nous ont donné sa vie, remarquent l'un et l'autre qu'elle avait la vertu si à cœur, qu'elle ne portait volontiers que des habits vils et usés et qu'elle se servait quelquefois de vieux restes pour se faire les vêtements dont elle avait besoin. Sa pureté était admirable, elle avait été si détachée de tous les plaisirs de la chair et elle possédait la chasteté dans un si excellent degré, qu'il y a peu de vierges dont l'esprit et le cœur soient aussi purs que le sien. On voyait en elle un concert de toutes les autres vertus, nous voulons dire : la douceur, la modestie, la simplicité, la patience, la joie dans les adversités, la prudence, l'assiduité à la prière et aux autres pratiques de dévotion et le zèle de la gloire de Dieu. Comme elle dormait peu, elle était toujours occupée des choses divines. Après la contemplation de nos mystères, la lecture des saintes Ecritures était son élément et sa vie ; les sœurs se plaisaient à l'aider dans cet exercice, et elles éprouvaient souvent que si son corps, abattu de veilles et de travail, se laissait aller au sommeil, son cœur demeurait toujours éveillé, suivant cette parole de l'Epouse : « Je dors et mon cœur veille », puisque, lorsqu'elles interrompaient leur lecture, elle les priait aussitôt de la continuer. L'amour qu'elle portait à ces nouvelles plantes qui composaient sa communauté était admirable ; elle leur disait souvent : « Vous êtes mes chères filles, vous êtes ma lumière, mon repos, ma félicité et ma vie ; travaillons si diligemment en ce monde que nous puissions recevoir la récompense éternelle en l'autre ; cherchons Dieu dans la simplicité de notre cœur, servons-le avec foi, avec confiance et avec crainte ; aimons-le de toutes nos forces et de toutes les affections de notre âme ; enfin comportons-nous tellement que nous lui puissions dire au jour de son jugement : Rendez-nous, Seigneur, ce que vous nous avez promis, parce que nous avons fait ce que vous nous avez commandé ». Souvent aussi elle leur expliquait avec beaucoup de lumière et d'onction les paroles des psaumes ou des évangiles dont on avait fait la lecture, ce qui était d'un grand profit pour toute cette congrégation d'épouses de Jésus-Christ.

Cette charité, pour sa communauté naissante, lui fit entreprendre le voyage d'Arles, avec la vierge Agnès, qu'elle avait fait élire supérieure, pour y obtenir une copie de la Règle que saint Césaire, archevêque de ce siége, avait composée en faveur de sainte Césarine, sa sœur, et de quelques autres saintes filles qui s'étaient assemblées avec elle pour servir fidèlement Jésus-Christ. Elle n'eut pas de peine à l'obtenir, et elle eut encore la consolation de voir de quelle manière ces anciennes religieuses se comportaient dans toute l'économie de la discipline régulière. Etant de retour à Poitiers, elle donna cette même Règle à ses filles, et prit soin de les former selon le modèle de l'observance qu'elle avait vue dans le monastère de sainte Césarine. Saint Benoît était déjà décédé, et saint Maur avait apporté sa Règle en France ; mais elle y était encore peu connue, particulièrement pour des femmes. Dans la suite elle a été introduite dans le monastère de

sainte Radegonde, et c'est celle que l'on y observe très-saintement depuis plusieurs siècles.

Depuis, la sainte Reine, voulant enrichir son église de quelques saintes reliques, envoya le prêtre Réovale à Jérusalem, pour obtenir du patriarche une partie des dépouilles du bienheureux martyr saint Mammès. Le patriarche reçut avec honneur son envoyé ; mais, pour ne rien faire sans être assuré de la volonté de Dieu, avant de démembrer le saint corps, il ordonna une prière publique dans son église. Au bout de trois jours, il célébra la messe, et, étant accompagné d'une nombreuse assistance, il éleva la voix, et lui dit, dans une parfaite confiance : « Je vous supplie, bienheureux Confesseur et Martyr de Jésus-Christ, si Radegonde, qui a envoyé vers nous, est une véritable servante de Notre-Seigneur, de nous le faire connaître par quelque signe extérieur, et de trouver bon qu'on lui donne une partie de vos reliques comme elle le souhaite et qu'elle nous en a fait prier ». Tout le peuple répondit *Amen*. En même temps, il fit ouvrir la châsse où ce précieux trésor était enfermé, et, approchant sa main de chaque membre, il demandait en lui-même au Saint lequel il voulait donner. Il toucha ainsi tous les doigts de la main droite ; mais, lorsqu'il fut au petit doigt, à peine l'eut-il touché, qu'il se détacha sans difficulté ; ce qui fit voir le mérite de la bienheureuse reine, et que Dieu lui accordait ce doigt de son Martyr. On l'apporta à Poitiers avec une dévotion et une solennité convenables, en chantant continuellement les louanges divines. Radegonde, de son côté, le reçut avec une piété qui ne se peut exprimer, et, pour actions de grâces, elle passa les sept jours suivants, avec ses filles, dans le jeûne et dans des prières continuelles.

Sa dévotion n'étant pas encore satisfaite, elle souhaita d'avoir une partie du bois de la vraie Croix ; mais comme il fallait envoyer pour cela vers l'empereur Justin le jeune, ne croyant pas le devoir faire sans l'agrément du roi, qui était alors, pour le Poitou, Sigebert Ier, l'un des enfants de Clotaire, son mari, elle lui écrivit et le supplia de trouver bon que, pour le salut de toute la France et la prospérité de son royaume, elle se procurât, auprès de l'empereur, le trésor inestimable de la croix du Sauveur. Le roi loua extrêmement son zèle et lui donna pour cela toutes les permissions qu'elle souhaitait. Ainsi, ayant choisi des personnes d'une prudence et d'une piété singulières, elle les envoya à Constantinople, vers l'empereur, pour lui représenter son désir, et le prier de ne pas refuser à la France une partie de ce bois qui avait été sur le Calvaire pour le salut de tout le monde. Ce prince, qui ne pouvait pas ignorer son mérite, tant à cause de sa grande réputation et de celle du feu roi Clotaire Ier, son mari, que parce que quelques-uns de ses parents, après la ruine du royaume de Thuringe, s'étaient réfugiés à Constantinople, lui accorda libéralement ce qu'elle demandait. L'impératrice Sophie, princesse très-pieuse, ne contribua pas peu à le résoudre d'en user de la sorte. Ainsi, il envoya à Radegonde un morceau de la vraie Croix, enrichi d'or et de pierreries, avec beaucoup d'autres reliques des Saints, et un livre des Evangiles couvert d'or et orné de plusieurs pierres précieuses [1]. Nous avons remarqué, au jour de l'Invention de la sainte Croix, que, dans la distribution qui se fit de ce bois sacré à Jéru-

1. Le reliquaire qui contenait cette sainte relique en 1793 a été la proie des Vandales de cette époque; mais le bois sacré est toujours resté, et est encore aujourd'hui en la possession des filles de sainte Radegonde, comme l'a écrit, en 1859, sœur de Marans, alors supérieure du monastère de Sainte-Croix. Le bois sacré forme comme deux croix superposées. Sa longueur totale est de cinquante-cinq millimètres, sa largeur de huit environ. Les bras de la croix supérieure, qui est la plus petite, ont vingt-cinq millimètres

salem, pour le sauver de la puissance des Barbares, on en avait apporté trois morceaux à Constantinople, outre un morceau qui fut donné en particulier à l'empereur qui régnait alors. Il faut croire que celui que Justin envoya à sainte Radegonde était un de ces quatre morceaux, ou, si vous voulez, une portion de l'un des quatre, puisqu'il se peut faire qu'on eût encore coupé quatre morceaux en plusieurs parcelles. La joie de la bienheureuse Reine, en recevant ce morceau de la vraie croix, le premier qui eût été apporté en France, fût incroyable. Elle ne douta point que Dieu n'eût un amour particulier pour elle, puisqu'il lui faisait part de ce bois, qui a été l'instrument du salut de tout le genre humain. Elle y joignit encore d'autres saintes dépouilles qu'elle avait envoyé rechercher par tout l'Orient, et, lorsqu'on eut disposé des châsses pour les mettre avec honneur, elle pria l'évêque de Poitiers, Mérovée, de faire la cérémonie de la translation. Mais ce prélat, qui, par nous ne savons quel caprice, n'avait pas pour elle et pour ses filles la même affection qu'avait eue saint Pient, son prédécesseur, refusa de le faire; et, au lieu de rendre ce devoir à ces augustes reliques, il s'en alla à sa maison de campagne. Sainte Radegonde, ne pouvant souffrir ce mépris, en écrivit au roi, qui manda à saint Euphrone, archevêque de Tours, de se transporter à Poitiers et d'y donner à la sainte Reine la satisfaction qu'elle désirait. Saint Euphrone le fit, et plaça les reliques dans l'église de son monastère, qui changea le nom de Sainte-Marie, qu'il portait auparavant, en celui de Sainte-Croix. Saint Grégoire de Tours décrit tout cet événement dans son *Histoire des Francs*, livre IX, chapitre XL.

Au reste, Dieu fit paraître, par de grands miracles, l'authenticité de la sainte relique; la religieuse Baudonivie, qui était présente, assure que, par sa vertu, les aveugles recouvraient la vue; les sourds, l'ouïe; les muets, la parole; les boiteux, l'usage de leurs jambes; et toutes sortes de malades, une parfaite santé; aussi tout le monde bénissait la reine, qui avait procuré à Poitiers une source de tant de biens. Comme elle savait de quelle manière il fallait se comporter avec les grands princes, elle envoya encore le prêtre Réovale, avec une honorable compagnie de clercs et de laïques, vers l'empereur, pour le remercier des riches présents dont il l'avait favorisée. Au retour, leur vaisseau fut agité pendant quarante jours d'une si furieuse tempête, qu'ils se croyaient à tous moments près de faire naufrage. Les mariniers protestaient n'en avoir jamais vu de semblable, et leur faisaient perdre toute espérance. Lorsqu'ils ne s'attendaient plus qu'à être engloutis, ils eurent inspiration de se recommander à notre Sainte. Ils s'écrièrent donc : « O très-pieuse reine Radegonde, qui avez compassion de tous ceux qui ont recours à vous, assistez-nous dans un danger si pressant, où nous ne sommes que pour vous avoir obéi, et ne souffrez pas que nous périssions dans les flots de cet élément impitoyable ». Ils n'eurent pas plus tôt achevé ces paroles, qu'une colombe, paraissant sur leur vaisseau, vola trois fois tout autour, comme pour honorer le mystère de la très-sainte Trinité; à l'heure même, l'orage cessa; et le calme lui ayant succédé, le vaisseau se trouva hors de tout péril. Baudonivie dit que ce miracle se fit par le moyen de trois plumes de cette colombe, qu'un des passagers plongea dévotement dans la mer, et qui furent depuis distribuées à diverses églises : nous avons

d'envergure; ceux de la plus grande, qui partagent le tronc vers le milieu, en ont trente. L'épaisseur est de deux lignes. Le livre des Evangiles est au grand séminaire de Poitiers. C'est, dit-on, à l'occasion de cette précieuse relique de la croix du Sauveur que saint Fortunat, ami de Radegonde, composa l'hymne *Vexilla Regis*.

eu avis de Poitiers qu'elles ne sont pas dans l'abbaye de Sainte-Croix.

Outre ce zèle de sainte Radegonde, pour enrichir son église de précieuses reliques, elle eut soin de lui procurer la bienveillance et la protection des rois de France, ses beaux-fils, et des évêques des provinces voisines. Elle écrivit pour cela aux uns et aux autres, et elle obtint toujours des réponses favorables. Elle écrivit à un concile, assemblé à Tours, où étaient les glorieux évêques Euphrone, de Tours ; Prétextat, de Rouen ; Germain, de Paris ; Félix, de Nantes ; Domitien, d'Angers ; et Domnole, du Mans, qui écrivirent en sa faveur une très-belle lettre que Grégoire de Tours nous a donnée tout entière, au livre v de son *Histoire*, chap. xxxix. D'ailleurs, elle n'épargna rien pour entretenir ou rétablir la paix entre les quatre enfants de son mari : Caribert, Chilpéric, Sigebert et Gontran, qui régnaient chacun sur un quart de l'empire franc, et qui avaient souvent de grands démêlés ensemble. Elle s'appliquait aussi à une foule de bonnes œuvres pour la gloire de Dieu, pour le soulagement des provinces, pour l'assistance des pauvres, pour le secours des églises, et pour la ruine de l'impiété et de toutes sortes de vices, employant souvent à ces négociations de charité le grand Venance Fortunat, l'un des premiers hommes de son siècle. En effet, il témoigne lui-même qu'il avait fait beaucoup de voyages vers les rois de France et les saints évêques, par son ordre, et qu'il avait parcouru, pour son service, les provinces qui sont arrosées par la Meuse, la Moselle, l'Aisne et la Seine. Nous avons beaucoup de lettres en vers qu'il lui a écrites, ou qu'il a écrites en son honneur, et même quelques-unes où il prend son nom et la fait parler elle-même. Il composa, pour satisfaire à sa dévotion envers la Croix, ces hymnes admirables que l'Eglise chante dans la semaine de la Passion et dans les solennités de l'Invention et de l'Exaltation de la sainte Croix, qui commencent par ces vers : *Vexilla regis prodeunt.— Pange lingua gloriosi. — Lustris sex qui jam peractis.*

Au reste, bien qu'il soit fort probable qu'il fut enfin mis sur le siége épiscopal de Poitiers, après Platon, successeur de Mérovée, il est constant, néanmoins, qu'il ne fut pas évêque du vivant de notre Sainte, puisque saint Grégoire de Tours nous apprend que Mérovée vivait encore lorsqu'elle décéda.

Nous avons déjà rapporté quelques-uns des miracles qu'elle a faits durant sa vie. Il y en a beaucoup d'autres décrits par les auteurs que nous avons déjà cités plusieurs fois. Un jour, elle rendit la vue à un aveugle, et remit en santé une religieuse qui se mourait et dont les membres étaient tout corrompus ; elle en guérit une autre qui était hydropique et de qui les sœurs n'attendaient plus que le dernier soupir. Elle délivra des pêcheurs d'un naufrage qui paraissait inévitable ; elle chassa le démon des corps de plusieurs possédés ; elle fit reverdir un laurier, qui, ayant été arraché, était devenu tout sec ; elle multiplia tellement un muids de vin pour le soulagement de la communauté, qu'on en tira toujours, depuis la vendange jusqu'à l'autre, sans qu'on y remarquât de diminution. Enfin, elle donna la vie par ses prières à un petit enfant mort depuis plusieurs heures. Ses habits et les cierges en son nom faisaient aussi des cures surnaturelles, et nous en avons plusieurs exemples dans les histoires de sa vie.

Après tant d'actions éclatantes, Notre-Seigneur, voulant récompenser la foi et les travaux de sa servante, lui fit connaître dans une visite que le temps de sa délivrance était proche. Il lui apparut sous la forme d'un jeune homme d'une beauté incomparable, qui lui voulut faire quelques civilités saintes et innocentes. Elle le repoussa sans le connaître ; mais il lui dit :

« Comment est-ce, Radegonde, que vous me repoussez, vous qui avez tant de désir de me posséder, qui me recherchez avec tant de larmes et de soupirs, et qui exercez tant de rigueurs sur votre corps pour vous rendre plus digne de moi ? Sachez que vous serez une des plus riches pierres précieuses de mon diadème ». On dit qu'alors il avait le pied sur une pierre et qu'il l'imprima si fortement dessus, que la marque y est demeurée. On montrait encore du temps du P. Giry, c'est-à-dire au XVIIIe siècle, cette pierre avec ce vestige sacré, que l'on appelait *le Pas-Dieu*[1] : c'était là que le recteur de l'Université venait faire tous les ans une harangue à l'abbesse de Sainte-Croix. Notre Sainte vit bien que son Bien-Aimé la voulait appeler à lui. Elle se disposa à cette heure dernière avec toute la ferveur que l'on peut concevoir dans une âme qui ne vit plus que pour le ciel. Etant tombée malade, elle se fit administrer les sacrements, qu'elle reçut d'une manière très-pieuse et très-édifiante. Ses filles tombaient toutes en larmes, et on ne peut même lire le récit que Baudonivie fait de leurs gémissements et de leurs plaintes, sans être excité à pleurer. Aussi, elles perdaient une dame qui les avait protégées par son autorité, une mère qui les avait élevées avec une charité et une tendresse merveilleuse, et une Sainte qui les avait édifiées par une infinité de bons exemples. Mais elle les consola elle-même et les anima à une vigoureuse persévérance. Enfin, elle rendit heureusement son âme à Dieu sous le règne de Clotaire II, fils de Chilpéric, et petit-fils de Clotaire Ier, son mari, le 13 août 587.

L'évêque de Poitiers, Mérovée, était alors éloigné de la ville, et il n'y avait nulle apparence qu'il dût revenir assez à temps pour lui rendre les derniers devoirs. On alla donc promptement à Tours pour prier saint Grégoire, qui en était alors archevêque, de venir au plus tôt l'enterrer. Il dit lui-même dans son livre de la *Gloire des Confesseurs*, ch. CVI, qu'il la trouva dans le cercueil avec un visage si beau et si éclatant, qu'il surpassait la beauté des roses et des lis ; que deux cents religieuses l'environnaient, dont la plupart étaient des premières maisons du royaume, et quelques-unes mêmes princesses du sang et filles de roi ; que leurs cris et leurs lamentations étaient extrêmes, et qu'il semblait qu'elles eussent tout perdu en perdant cette excellente mère. Il ne put s'empêcher de mêler ses larmes avec les leurs : cependant, il fit ce qu'il put pour les consoler, et, comme le lieu où la Sainte avait souhaité d'être inhumée n'était pas encore bénit, il présuma de la bonté de l'évêque diocésain et le bénit. Après quoi, il y fit porter son saint corps et l'y enterra avec beaucoup de solennité au milieu des soupirs et des gémissements de toute la ville. Plusieurs grands miracles furent faits à son sépulcre avant même qu'il fût couvert et fermé : car saint Grégoire eut cette déférence pour l'évêque du lieu, de le laisser découvert, afin qu'il eût l'honneur d'achever une cérémonie si auguste. L'abbé Abbon y fut guéri d'une douleur de dents qui l'avait mis à deux doigts de la mort. Un aveugle y recouvra la vue, et deux possédées y furent délivrées de la puissance du démon.

Dans l'église de Missy-Sainte-Radegonde, sous les voussures de son remarquable portail latéral du XVIe siècle, sont admirablement sculptées huit circonstances principales de sa vie, dont quelques-unes ont rapport à son séjour à Missy. Ce sont : sa fuite à dix-huit ans du château royal d'Athies,

1. Une chapelle avait été bâtie au lieu où priait Radegonde quand elle eut cette vision. En 1792, la chapelle fut renversée, et les statues furent emportées avec la pierre qui portait l'empreinte, dans l'église de Sainte-Radegonde, où la piété des fidèles continue à les entourer de la même vénération. On montre encore, dans les jardins actuels de l'évêché, la place qui était occupée par cette vénérable cellule.

sur la Somme, où Clotaire lui avait fait donner une éducation chrétienne et libérale ; la roche ou grotte de Missy, sous laquelle elle s'était réfugiée, refusant toujours son consentement aux désirs du roi Clotaire ; — son incarcération au château de Missy ou de Chivres, dans lequel saint Médard, évêque de Noyon, la détermine à épouser le roi ; — ses noces, célébrées à Soissons ; — sa consécration comme diaconesse, après qu'elle eut quitté la cour ; — elle fonde un monastère à Poitiers ; ses miracles ; elle délivre un possédé du démon ; — enfin, on voit Radegonde étendue sur son lit funèbre, entourée de ses religieuses ; deux anges transportent dans le ciel son âme bienheureuse. — A Amiens, dans l'église de l'abbaye, un tableau de la chapelle de Sainte-Radegonde représentait le fait de la délivrance des prisonniers qui avaient imploré son assistance, et dont nous avons donné le récit dans la vie. — On représente ordinairement sainte Radegonde au moment où Notre-Seigneur s'entretient avec elle et lui promet qu'il fera d'elle un joyau de sa couronne.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps de sainte Radegonde, enseveli dans l'église qu'elle avait fait bâtir en dehors des murs de la ville, et dans le terrain attenant au monastère de Sainte-Croix, fut retrouvé intact en 1412. Pendant les invasions des Normands, vers le milieu du IXe siècle, on mura l'entrée du caveau et le tombeau cessa d'être fréquenté. En 1012, il fut retrouvé par l'abbesse de Sainte-Croix, Béliarde. A l'ouverture du tombeau, en 1412, par Simon de Cramaud, évêque de Poitiers, à la demande de Jean, duc de Berri, comte de Poitou, ce prince obtint un des anneaux de la Sainte, celui d'épouse; quant à celui de religieuse, il ne put l'avoir, la main de la Sainte s'étant retirée d'elle-même. En 1562, les Calvinistes brûlèrent le corps de la Sainte dans la nef de l'église collégiale de Poitiers et s'emparèrent de la couronne de vermeil et de la bague d'or. Des catholiques, mêlés aux dévastateurs, parvinrent à sauver à grand'peine quelques ossements qui furent remis aux Chanoines qui les firent vérifier. On les enferma dans une cassette de plomb (1565), et on les plaça dans le tombeau, dont on rapprocha les fragments qui furent ajustés comme on les voit aujourd'hui.

En 1569, une bataille se donna dans les plaines de Montcontour et près de la ville d'Airvault : en 1865, un paysan découvrit dans le même champ de bataille une bague en or ayant appartenu à sainte Radegonde. Sur le chaton de la bague on lit le nom de la reine formé de lettres latines entrelacées et jetées les unes dans les autres (un *o* remplace l'*u* : Radegondis). Au-dessous de l'inscription se voit une petite croix grecque telle qu'on la trouve sur l'obvers des monnaies de la première et de la seconde race. Cet anneau doit être celui que saint Médard avait bénit pour Radegonde, lorsqu'elle reçut à Soissons, des mains du saint Pontife, le voile et le cilice. On sait que cette reine portait en même temps deux anneaux, celui d'épouse et celui de religieuse, ainsi qu'on le constata, en 1412, à l'ouverture de son tombeau. L'anneau, dont nous venons de parler, fut vendu cinquante francs à un orfèvre d'Airvault, d'où il passa malheureusement entre les mains de M. Fillon de Fontenay, qui le garde comme simple amateur, jaloux d'un objet qu'il sait très-bien très-authentique, et qu'il ne veut garder que pour ne pas alimenter de son *chef* la *superstition* des bonnes sœurs.

En 1792, le monastère de Sainte-Croix fut envahi par les révolutionnaires qui se firent remettre tout ce qu'il y avait de précieux ; les religieuses obtinrent enfin qu'on leur laissât les reliques de leur sainte fondatrice. C'est ainsi qu'elles conservèrent une portion considérable du crâne, un os du bras de neuf centimètres et demi de longueur et dont on a retranché une longueur d'un pouce et demi pour distribuer en fragments à diverses paroisses. La portion du crâne a été enfermée depuis dans une boite d'argent de forme ovale, et scellée du sceau de l'évêque après vérification ; l'os du bras est conservé dans une châsse très-propre. On a réuni à cette relique un petit morceau du suaire où se montre encore la trace du feu, et en outre une mèche de beaux cheveux blonds qui, d'après la tradition, auraient appartenu à la Sainte. Les religieuses de Sainte-Croix, qui, dispersées par la Révolution, se réunirent en 1808, et se cloîtrèrent de nouveau en 1837, possèdent encore une croix en cuivre et de forme grecque : c'était, dit-on, pour sainte Radegonde un instrument de piété et de mortification ; c'est aujourd'hui un instrument de guérison miraculeuse. Les bâtiments du monastère de Sainte-Croix ont été vendus ; une partie sert d'évêché, l'église est démolie. Les religieuses habitent le doyenné de Saint-Pierre. Quant à l'église où fut enterrée sainte Radegonde, plusieurs fois reconstruite, elle est encore debout. Le tombeau de la Sainte est au sanctuaire, où les pèlerins prient à chaque heure du jour. Aussi les miracles y continuent.

L'Eglise de Poitiers célèbre la fête de sainte Radegonde le 13 août, sous le rit double de pre-

mière classe pour la ville de Poitiers, dont elle est la patronne, sous le rit double de deuxième classe pour le diocèse, avec octave.

A Saint-Vandrille, canton de Caudebec, arrondissement d'Yvetot, sainte Radegonde est honorée d'un culte tout particulier. Toute l'année, un pèlerinage se fait à l'église de Saint-Vandrille en l'honneur de cette Sainte couronnée. Mais c'est surtout les vendredis du mois de mai que les pèlerins abondent; ils se font dire à l'église un évangile à sainte Radegonde et à tous les Saints, puis ils vont se baigner à la fontaine de Caillouville, où se retrouve encore l'image de la Sainte au milieu de plusieurs autres.

Sainte Radegonde est honorée comme seconde patronne de Grenois et de Perroy, au diocèse de Nevers. Cette dernière paroisse possède une parcelle des reliques de la Sainte. Dans la paroisse de Pazy, on trouve une fontaine qui porte son nom et à laquelle les malades se rendent en dévotion.

Sainte Radegonde est aussi l'objet d'un culte tout spécial dans le diocèse de Soissons. L'église de Missy-Sainte-Radegonde *(Missiacum* ou *Miciacum ad sanctam Radegundim)*, appelé aussi Missy-sur-Aisne, consacrée sous le vocable de la pieuse reine, possède une de ses reliques, qui lui fut donnée par Jean, duc de Berri, comte de Poitou et gouverneur de l'Ile-de-France, à la demande de l'archevêque de Reims. Cette relique, munie de ses authentiques, était encore conservée, en 1863, dans une main de bois doré tenue par deux anges. Le pèlerinage, ouvert chaque année le jour de Pâques, est clos le quatrième dimanche suivant par une procession solennelle à laquelle se rendent d'ordinaire un très-grand nombre de pèlerins. Sainte Radegonde est invoquée particulièrement pour la guérison de la gale, de la lèpre et des ulcères. Ceux qui sont atteints de ces sortes de maux ont la dévotion de se laver dans l'eau de la fontaine de Sainte-Radegonde. Leur foi a été plus d'une fois récompensée par de véritables miracles.

Le culte de sainte Radegonde, qui s'est étendu d'une extrémité à l'autre de l'Europe, est assez répandu dans le Santerre, partie orientale de la Picardie, parce que cette sainte reine y fut élevée et y passa huit années de sa vie.

L'hôpital qu'on vient de reconstruire à Athies et qui a environ cinq mille livres de revenu est une transformation de l'ancienne maison royale habitée par sainte Radegonde.

Le portail latéral de l'église, classé parmi les monuments historiques, date du XIIIe siècle et offre des sculptures remarquables de cette époque religieuse. Il est en voie de restauration et il sera dédié à sainte Radegonde dont un médaillon placé au sommet du fronton retracera les principaux actes de charité. M. l'abbé Courtin, curé de la paroisse, a choisi la sainte reine pour patronne de la société de Secours mutuels dont il est chef, pour les ouvriers des fabriques de sucre de betteraves du pays.

Le village de Sainte-Radegonde est une des quinze communes de France qui portent le nom de cette Sainte. Il est à deux kilomètres de Péronne et à cinquante-deux d'Amiens. Sa population est de trois cent soixante-quatorze habitants; son église était autrefois sur un des fossés des ouvrages avancés de Péronne; mais elle fut détruite, en 1536, lors du siége que cette vaillante cité fit lever aux impériaux; elle fut transportée, par ordre de Louis XIII, dans les champs à une distance convenable des fortifications, dans un endroit, où, disent de pieuses traditions citées par un ecclésiastique contemporain qui fait autorité en archéologie et en histoire, la jeune princesse avait fixé un but et une station de ses fréquentes promenades aux environs de Péronne et avait fait élever un oratoire. Elle contient deux tableaux assez anciens et assez curieux dont on n'a pu jusqu'à présent bien préciser le sujet, une vieille statue de la Sainte en costume semi-religieux et semi-royal, et un tableau moderne d'un peintre de la localité, la représentant dans l'exercice des œuvres de charité. En outre, un reliquaire contient un des bras de sainte Radegonde; il fut soustrait, pendant les jours néfastes de la Terreur, aux profanations révolutionnaires, par une pieuse famille de ce village, dont nous connaissons un des membres encore existants, qui nous a transmis quelques-uns de ces précieux détails. Avant 93, on allait en pèlerinage à cette église pour y invoquer spécialement la royale Sainte, et demander à Dieu, par son intercession et l'attouchement de ses reliques, la guérison des scrofules et des diverses maladies de la peau, ainsi que l'atteste une inscription consignée sur un pan de muraille de la chapelle qui lui est particulièrement consacrée, en outre de toute l'église.

Cartigny, à sept kilomètres de Péronne et à cinquante-cinq d'Amiens, peuplé de huit cent soixante-trois habitants, est sous l'invocation de sainte Radegonde; à droite du chœur est sa chapelle dans laquelle est sa statue qui la représente vêtue en abbesse de Sainte-Croix de Poitiers.

Le vocable de sainte Radegonde est encore celui de Driencourt, distant de sept kilomètres de Péronne, de huit de Roisel, chef-lieu de canton, et de cinquante-sept d'Amiens, et dont la population est de quatre cent trente-neuf habitants.

A Amiens, dans l'enclos de l'ancienne abbaye de Saint-Jean, Ordre de Prémontré, vers la Hautoye, une fontaine porte, ainsi qu'une île de la Somme, le nom de Sainte-Aragone, par corruption de Sainte-Radegonde. Les malades buvaient de l'eau de cette source dans l'espoir d'être guéris de leurs maux. Quand on réédifia, dans la ville, l'église de l'abbaye, une chapelle de Sainte-Radegonde fut placée contre la grille du chœur.

Nous nous sommes servi, pour compléter cette biographie, de l'*Histoire de sainte Radegonde*, par

M. Edouard de Fleury; des *Saints de l'Église de Poitiers*, par l'abbé Auber; des *Vies des Saints du Poitou*, par Ch. de Chergé; des *Annales du diocèse de Soissons*, par l'abbé Pécheur; de l'*Hagiologie Nivernaise*, par Mgr Crosnier; des *Églises de l'arrondissement d'Yvetot*, par l'abbé Cochet; et surtout de *Notes locales* fournies par MM. Cougnet, du chapitre de Soissons, A. Goze, correspondant du ministère de l'instruction publique, des beaux-arts, etc., et Auber, historiographe du diocèse de Poitiers.

SAINT JUNIEN, CONFESSEUR,

FONDATEUR ET ABBÉ DE MAIRÉ, AU DIOCÈSE DE POITIERS.

587. — Pape : Pélage II. — Roi de France : Gontran.

Vere vita boni monachi crux est et dux paradisi.
La vie d'un vrai religieux est véritablement une croix, mais une croix qui mène au paradis.
Thom. à Kemp., *de Imit. Christi*, lib. III, c. 56.

Junien était né au commencement du VIe siècle, à Champagné-le-Sec, propriété que ses parents, d'origine noble et distinguée, possédaient sur le territoire de Brioux, qui forme aujourd'hui une des divisions méridionales du département des Deux-Sèvres. Au dire de certains historiens, il aurait été baptisé par saint Remi, qui était évêque de Reims depuis l'an 460, et que probablement quelques relations d'amitié unissaient à sa famille. S'il en est ainsi, on pourrait attribuer à cette paternité spirituelle de grandes faveurs du ciel sur le précieux enfant. Dès sa plus tendre jeunesse, en effet, on remarqua en lui, outre les qualités aimables du corps et de l'esprit, un goût prononcé pour l'étude, et une aptitude singulière aux choses sérieuses; ce qui lui faisait présager de grands succès. Aussi fit-il de rapides et remarquables progrès dans les lettres humaines et dans la science des Écritures qu'il étudia sans doute à Poitiers; car cette ville était déjà célèbre depuis saint Hilaire par une école dont on venait de fort loin chercher les leçons.

L'avenir du jeune homme fut cependant ménagé par la Providence tout autrement que ses talents le faisaient prévoir. Avec les connaissances données par des maîtres chrétiens il avait reçu l'estime des vérités divines, trésor préférable à tous ceux que l'esprit d'orgueil fait tant rechercher parmi les hommes. Il n'en méprisa que plus les avantages temporels dont la carrière lui était ouverte, et se tourna vers Jésus-Christ seul, heureux de l'avoir pour tout gain. Afin de bien persuader à sa famille et à ses amis quels étaient ses projets d'avenir, il se retira quelque temps à Champagné, s'y coupa lui-même les cheveux en signe de renoncement au monde, et, dès ce moment, persuada à tous, par une vie vraiment cléricale, la sainteté de sa vocation. Adonné à l'étude et à la prière, fuyant les réunions bruyantes, évitant le luxe de la table et des habits, il couronna encore ces vertus par une innocence de mœurs et une chasteté qui en relevaient le pur éclat.

Il est rare que Dieu ne bénisse pas un aussi généreux abandon à sa conduite en y ajoutant un surcroît de grâces. Cette régularité fut donc récompensée dans Junien d'un plus grand désir de la perfection, et pour y travailler plus sûrement il songea à se retirer dans une solitude afin d'y embrasser le silence plus strict des anachorètes. Il passa donc de Champagné

à Chaunay, qui n'en était pas bien loin, mais où des bois épais et peu fréquentés devaient mieux favoriser sa retraite.

Là il se construisit une cellule dans laquelle il vécut en reclus, ignoré des hommes et ne conversant qu'avec Dieu et avec lui-même, dans un continuel exercice de la psalmodie et de la contemplation. Mais quelque secrète que fût cette vie angélique, Dieu permit comme pour bien d'autres que la bonne odeur s'en exhalât, et la contrée sut bientôt qu'un nouveau Saint la protégeait devant Dieu. Quelque chose de ce parfum arriva jusqu'à sainte Radegonde qui vivait alors dans son monastère de Poitiers. La noble et sainte fondatrice eut envie de connaître le solitaire et de s'en édifier. Celui-ci, de son côté, n'ignorait par les miracles de piété qui brillaient dans cette vie si illustre et si humble. Des rapports suivis s'établirent donc entre eux : mais ils n'eurent pour but que leur avancement mutuel dans la vertu. Telles sont, en effet, les amitiés vraiment saintes ; les âmes fidèles n'en veulent que pour y exercer la charité véritable : c'est encore pour elles l'amour de Dieu.

La pieuse union de Junien et de Radegonde eut ce caractère qui détache le cœur des sens, et ne laisse rien dans les sentiments qui ne puisse se perpétuer dans le ciel. Par le crédit que sa vertu et ses miracles lui obtenaient dans le monde, et plus tard par les fonctions sacrées du ministère sacerdotal, le Saint rendit à la Sainte d'importants services. Leurs lettres, leurs entretiens, dignes de deux âmes célestes, devaient être pleins d'une douce et indicible suavité, et pourquoi n'en avons-nous plus ce qu'il semble que le temps en aurait dû respecter ? Mais leurs mutuelles prières les rapprochaient surtout, et si, par un acte de renoncement supposable dans une si pure affection, ils durent restreindre le nombre des visites que Junien aurait pu faire à Sainte-Croix, souvent du moins de pieuses attentions les rappelèrent l'un à l'autre, et, du grand monastère à l'humble cellule, servirent de témoignages à leur amitié. Ainsi Radegonde s'était chargée de fournir de vêtements le solitaire de Chaunay. Celui-ci, pour sa part, confectionnait dans sa solitude quelques-uns des instruments de pénitence dont elle se servait. Il lui avait envoyé un cilice de poil de chèvre et une chaîne de fer qu'elle portait en guise de ceinture, et au IXe siècle on gardait encore à Poitiers comme d'intéressantes reliques ces gages bénis de charité et de mortification. De ces rapports d'onctueuse piété naissait une confiance réciproque dont le plus touchant résultat fut de se promettre qu'aussitôt que l'un d'eux serait mort, l'autre en serait prévenu par un message disposé d'avance, afin que le survivant priât pour le défunt.

Ce qu'on savait de notre Saint éveillait autour de lui une légitime et louable admiration. Comme toujours ses exemples excitèrent le zèle d'un certain nombre de justes et de pécheurs qui, soit pour avancer dans le bien, soit pour travailler à leur conversion, se portèrent vers lui et le conjurèrent de prendre soin de leurs âmes. Junien se voyait troublé par là dans son amour de la solitude absolue : sa chère cellule n'était plus pour lui un séjour de méditations tranquilles, et il résista à ces assauts méritoires qui menaçaient de changer sa vocation. Mais il ne put tenir longtemps contre des instances réitérées et chaque jour plus nombreuses : il consentit donc à recevoir des disciples, et ceux-ci se multipliant autour de lui, où ils habitaient dans des cellules séparées, obtinrent que pour leur être plus utile il consentît à recevoir le sacerdoce. Le Saint comprit bien qu'en effet cette auguste dignité dont il s'était toujours cru indigne, devenait une ressource indispensable à son zèle, et il reçut les Ordres sacrés, proba-

blement de la main de Daniel ou de saint Pient, deux évêques qui se succédèrent immédiatement en ce temps-là sur le siége de Poitiers.

Ces pouvoirs ne firent qu'augmenter sa famille d'anachorètes, et changèrent ses habitudes solitaires en un véritable apostolat. Quelque temps s'était à peine écoulé, que déjà leur désert de Chaunay ne suffisait plus : il fallut songer à une demeure où la vie religieuse eût plus d'uniformité, par l'observance d'une régularité mieux suivie. Près de là était un endroit retiré qu'ombrageaient des bois et des collines, vers lequel il n'hésita pas à se transporter. Mais il ignorait que ce lieu appartenait au roi Clotaire Ier, et dès qu'il y eut commencé l'établissement, son dessein fut traversé par quelques-uns de ces adversaires que les bonnes œuvres rencontrent toujours dans leur marche et surtout à leur origine : on lui contesta le droit de s'emparer de ce terrain, on l'accusa d'usurpation sur le domaine royal. Cette opposition venait-elle des gens du roi ou de certains habitants du pays qui oubliaient un peu trop envers lui les conseils de la charité? L'histoire ne l'a pas dit. Mais l'homme de Dieu ne se découragea point devant ces obstacles que le ciel permettait pour éprouver sa constance. Clotaire, que le séjour de sainte Radegonde à Poitiers avait alors attiré dans le pays, se trouvait au château de Javarzay, lieu fortifié qui lui appartenait, et où fonctionnait un de ses ateliers monétaires. Junien y alla, se justifia devant le prince, d'abord mal disposé, et gagna si bien ses bonnes grâces que celui-ci, tout en le maintenant dans le territoire contesté, lui fit présent en outre d'une de ses terres où s'élevait un autre château entouré de murs nommé alors *Mariacum*, et que nous connaissons encore aujourd'hui sous le nom de Mairé (Mairé-l'Evêcault.) Ceci se passait en 559. Au comble de ses vœux et mis en possession d'un local important, et presque d'un monastère tout fait, le Saint ne dut pas songer à poursuivre sa première entreprise sur un terrain encore inculte, et il s'établit à Mairé avec ses frères. On y suivit dès lors la Règle de Saint-Benoît que sa perfection faisait adopter dans tout l'Occident, et ce fut une des premières maisons de France qui la reçurent.

Après avoir ainsi pourvu au salut de ses fervents cénobites, Junien, revêtu du titre d'Abbé, n'en travailla qu'avec plus d'ardeur à sa propre sanctification. A quoi servirait d'y faire avancer les autres si l'on oubliait soi-même d'y marcher ? C'est pourquoi, sentant bien qu'il avait besoin de se recueillir davantage afin de trouver dans l'union à Dieu les lumières de sa propre direction et de celle du prochain, il voulut se renfermer encore autant que possible dans son ermitage de Chaunay, et il y passait à de fréquents intervalles tout le temps qu'il ne devait pas à l'instruction et à la conduite du monastère. Là, par l'oraison assidue, par un jeûne plus rigoureux que celui de la communauté, par le travail des mains, il maintenait son âme à la hauteur de ses devoirs, se soutenait dans la pratique de la mortification et du silence, et, indulgent pour tous, il refusait à ses propres sens tout ce qui n'était point strictement nécessaire à la nature.

Dieu ne manqua pas de manifester combien lui était agréable cette conduite si élevée. Au don des miracles il ajouta pour son serviteur l'esprit de prophétie. Un jour, non loin de Chaunay, une pauvre femme enceinte demanda l'aumône au saint abbé qui, en la lui donnant, l'assura qu'elle aurait un fils dont il serait le parrain. Ce fils étant né en effet lui fut apporté : il le tint sur les fonts du baptême, où il fut nommé Ruremond. Dès ce moment le Saint veilla sur lui, et quand l'âge fut venu de le recevoir dans le monastère de Mairé, il l'y fit instruire dans les sciences humaines et dans

les choses de Dieu : le jeune homme s'attacha à la sainte maison, y goûta les enseignements de son maître, et y ayant pris l'habit monastique, il s'y sanctifia dans l'exercice des vertus qui lui valurent plus tard la charge abbatiale et enfin les honneurs que l'Eglise rend aux Bienheureux.

Une autre fois, cheminant seul dans les environs de son abbaye, il fut attaqué par un assez grand nombre de paysans dont les intentions malveillantes lui parurent à craindre. Vainement il chercha à les calmer par des observations pleines de douceur ; les furieux redoublaient leurs insultes et y mêlaient des menaces. Forcé alors de pourvoir à sa sûreté, le Saint suivit une subite inspiration, et, changeant de ton, il défendit à ces forcenés de dépasser certaines bornes qu'il leur indiqua. Quelques-uns, s'étant néanmoins avancés vers lui, furent à l'instant frappés de mort ; ce fut le signal de la fuite des autres.

Ce mauvais vouloir que de tout temps les amis de Dieu ont dû subir de la part de ses ennemis, et que le divin Maître lui-même n'avait pas voulu s'éviter, ne troublaient pas une âme qu'une grâce si visible protégeait. Le Saint ne savait s'en venger que par des services, que tous ne méconnaissaient pas d'ailleurs, et lorsqu'une famine mortelle désola cette contrée où quelques-uns semblaient apprécier si mal les dons du ciel, il contribua, par son dévouement et celui de ses frères, à diminuer les rigueurs de ce cruel fléau.

Cependant les années s'étaient multipliées au milieu de tant de travaux et de macérations, et le Saint, toujours prêt à rendre compte de son administration au Prince des pasteurs, sentait la mort s'approcher avec la sérénité d'un cœur qui espère sa récompense. Un jour ses forces parurent l'abandonner pour la dernière fois dans sa cellule de Chaunay. Il y manda ses frères, et les exhorta à garder après lui l'intégrité de leur vie habituelle, l'amour de la règle, et la charité qui les unissait. Il désigna pour lui succéder le bienheureux Ruremond, ce fidèle disciple qui s'était montré si digne de lui appartenir ; puis il voulut qu'on envoyât annoncer sa mort à sainte Radegonde, selon la promesse qu'il lui en avait faite. Ruremond entra dans sa charge en exécutant le dernier ordre du saint abbé. Or, à cette même heure, Radegonde, expirant elle-même, prenait le même soin, et demandait que Junien en fût instruit aussitôt : de sorte que, par une touchante disposition de la Providence, ces deux âmes qui s'étaient si saintement aimées ne durent pas être séparées ici-bas, et se retrouvèrent au seuil de leur bonheur éternel. Par une autre coïncidence non moins admirable, les deux messagers se rencontrèrent à moitié chemin, et chacun expliquant à l'autre la cause de son voyage, ils constatèrent que le même jour et au même moment le ciel s'était ouvert pour les deux amis : c'était le 13 août de l'an 587. A cet endroit qu'on nomme actuellement la Troussaie, et qu'on remarque dans la paroisse de Ceaux, en suivant le chemin de ce bourg à Champagné-Saint-Hilaire, une église et un prieuré furent fondés peu de temps après en l'honneur de sainte Radegonde, et y attachèrent l'impérissable souvenir de ces mémorables événements.

On représente saint Junien : 1° faisant rapporter par un renard la poule que celui-ci avait dérobée ; 2° en groupe avec sainte Radegonde, pour rappeler les relations pieuses qu'ils eurent ensemble.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps de saint Junien fut porté de son ermitage de Chaunay dans l'église de Mairé, où il reçut la sépulture, non sans que plusieurs guérisons subites s'opérassent encore sur des malades qu'une pieuse confiance avait engagés à l'accompagner. Il y fut honoré pendant près de trois siècles. Dans cet intervalle, le prieuré de Nouaillé, dépendant de Saint-Hilaire de Poitiers, était devenu en 799 une abbaye protégée par Charlemagne. Celle de Mairé, détruite sous Charles Martel pendant la guerre dont l'Aquitaine fut le théâtre, s'était réunie à la nouvelle fondation, et les restes du Saint, qu'on avait pu conserver à force de précautions et de vigilance en cachant leur première sépulture, furent transportés le 6 novembre 830 dans la célèbre église abbatiale dont il devint plus tard le patron. Placés dans un sépulcre de pierre derrière le grand autel, sous l'abri d'un espace muré, ils échappèrent encore aux ravages des Normands qui pillèrent l'abbaye en 863.

Un concile s'étant tenu à Charroux, en 990, pour remédier aux désordres des seigneurs laïques, les Pères, afin de rendre leur assemblée plus solennelle et voulant s'inspirer des souvenirs d'un des plus beaux modèles de la vie régulière, désirèrent que les reliques de saint Junien vinssent en quelque sorte présider à leurs délibérations : elles y furent transportées en effet, mais pour revenir à Nouaillé aussitôt après et y demeurer toujours, visitées par la piété des grands et des petits. Cinq siècles s'écoulèrent ainsi, et le monastère, respecté au milieu même des longues guerres qui s'agitèrent autour de lui entre les partis qui se disputaient la France, ne devait succomber plus tard à ses plus cruelles épreuves que sous les coups de Français et de chrétiens révoltés contre l'Eglise. En 1569, les Huguenots, menaçant l'abbaye de leurs fureurs, qu'effectivement ils y exercèrent bientôt avec une barbarie digne d'eux, les moines eurent le temps d'enfouir le saint corps avec les vases sacrés et d'autres objets précieux : quelques jours après, les nouveaux barbares incendiaient les bâtiments, pillaient l'église, massacraient les religieux dont les restes se dispersèrent par la fuite ; et ceux qui avaient coopéré secrètement à l'enlèvement des saintes richesses étant morts ou n'ayant pu revenir, rien ne put indiquer plus tard où elles étaient cachées. Quelques portions moins considérables avaient été heureusement distribuées à diverses églises : les religieuses de la Trinité de Poitiers en possédaient, qu'après la restauration de l'abbaye elles partagèrent avec elle. Ce sont ces restes qui, soustraits aux profanations des révolutionnaires de 93, furent rendus par des mains fidèles à l'autorité compétente, et Mgr Pie, ayant reconnu leur authenticité, permit de leur continuer le culte que dès l'origine ils n'avaient cessé de recevoir.

Mairé, en perdant son titre de monastère, prit celui d'église paroissiale, qu'il porte encore sous le nom de Mairé-l'Evêcault, parce qu'il appartint depuis, et fort anciennement, aux évêques de Poitiers. Quant à saint Junien, vocable de cette paroisse, il est devenu celui de plusieurs autres du voisinage, et témoigne, par l'empressement qu'on eut dès le principe à l'adopter, de la filiale confiance que prit toute la contrée dans le Saint qui l'avait consolée par ses miracles et édifiée par ses vertus.

Tiré des *Vies des Saints de l'Eglise de Poitiers*, par M. l'abbé Auber.

SAINT LANDULPHE [1] OU LAU,

CHANOINE, PUIS ÉVÊQUE D'ÉVREUX ET CONFESSEUR.

Vers 640. — Papes : Séverin ; Jean IV. — Rois de France : Sigebert II ; Clovis II.

> Ceux qui se mortifient sont morts à leur volonté propre, mais ils vivent en Dieu par la charité la plus brûlante.
>
> *Saint Denys le Chartreux.*

Ce saint prélat vivait à la fin du VIe siècle et au commencement du VIIe ; son histoire nous apprend qu'il a été chanoine de l'église cathédrale de la ville d'Evreux, et qu'ensuite il en fut fait évêque ; mais, en quelque qualité

1. *Alias* : Loul, *Landulphus, Laudulphus.*

que nous le considérions, on assure qu'il a toujours mené sur la terre une vie plus angélique qu'humaine. Sa plus grande occupation était de contempler Dieu en lui-même, s'occupant plutôt de la grandeur de Celui qui était l'auteur de toutes choses, que des choses même les plus excellentes qu'il avait créées, imitant en cela Dieu même, qui est le principal objet de sa connaissance et de son amour.

Ce saint prêtre était si fortement attiré à la contemplation des perfections divines, qu'il n'avait de satisfaction que dans la retraite et dans l'éloignement de toute créature; c'est dans cette vue qu'étant chanoine, il avait choisi pour sa demeure une grotte dans un lieu solitaire, éloigné d'une bonne lieue de la ville d'Evreux. Les autres chanoines demeuraient, à la vérité, dans des lieux qui étaient aussi un peu éloignés de l'église cathédrale; mais notre Saint avait choisi l'endroit le plus écarté et le moins fréquenté, pour avoir moins de relations avec les hommes et plus de familiarité avec son Dieu. On ne le voyait même jamais sortir de sa grotte que dans les temps où il était obligé par son devoir de se rendre aux offices divins; il y assistait avec une attention et une modestie extraordinaires, car il n'avait rien qui pût le distraire de la pensée de son Dieu, et il s'éloignait avec une précaution extraordinaire de tous les objets qui pouvaient diminuer le feu du divin amour dont il était embrasé.

Sa fidélité dans le service de Dieu, les faveurs qu'il en recevait, ne lui donnèrent jamais de vaine confiance en lui-même; mais il pratiquait toutes sortes de mortifications pour se rendre toujours maître de ses sens et avoir une parfaite conformité avec Jésus-Christ. Il n'avait point d'autre lieu, pour se reposer la nuit, que la terre nue de la cellule où il demeurait; et ce n'était pas une médiocre pénitence pour lui que d'être obligé d'aller de sa grotte à l'église cathédrale pour y assister aux divins offices; car il fallait pour cela qu'il supportât, pendant l'hiver, toutes les injures du temps et les excessives chaleurs de l'été; les saisons les plus rigoureuses ne furent jamais un obstacle pour l'empêcher d'aller rendre fidèlement ses devoirs à son Dieu. Sa dévotion augmentait à la pensée que l'église dans laquelle il se rendait avec tant d'exactitude était dédiée à Dieu sous l'invocation de Notre-Dame, que saint Taurin, premier évêque d'Evreux, avait donnée pour patronne et pour protectrice spéciale à ce diocèse, dès les premiers siècles.

Les jeûnes et les abstinences de notre Saint étaient extraordinaires, et il se faisait un plaisir de manquer des choses même nécessaires à la vie. Le terrain où il avait ménagé sa grotte étant alors inculte, et ne produisant aucune nourriture convenable aux besoins des hommes, il se trouvait obligé de ne s'appuyer que sur les soins de la divine Providence, et de se contenter de quelques herbes crues : l'esprit de pénitence et de mortification les lui faisait trouver aussi bonnes que les mets les plus exquis. Sa pauvreté était extrême, n'ayant dans sa petite cellule que les quatre murailles qui la composaient, sans aucune commodité ni ornement. Il trouvait des richesses inestimables dans cette privation de toutes les commodités de la vie. Il était persuadé de cette grande maxime des Saints, que les trésors de la grâce abondent où les biens de la nature manquent, et que jamais on ne jouit mieux de Dieu que quand on est privé de tous les appuis humains. Ce fervent solitaire était toujours si éloigné du commerce des créatures que personne ne pouvait être témoin d'une foule de belles actions de vertu qu'il pratiquait dans sa solitude; mais ce qu'il cachait avec tant de soin aux yeux des hommes était remarqué et admiré des anges : ces esprits célestes,

charmés de sa fidélité et de la sainteté de sa vie, descendaient sur la terre pour lui tenir compagnie, et publier, de concert avec lui, les divines perfections de leur commun Seigneur. Ce fut à l'occasion des louanges que ces esprits angéliques chantaient en l'honneur de saint Taurin, ancien évêque d'Evreux, qu'il forma le dessein de chercher où était le corps de ce grand prélat, qui avait été caché jusqu'alors. Pour mieux réussir dans cette entreprise, il dit à Viateur, qui gouvernait alors le diocèse, qu'il avait entendu les esprits célestes qui chantaient les louanges de saint Taurin. Le prélat, qui connaissait le mérite de saint Lau, ne fit pas difficulté d'ajouter foi à ce qu'il lui disait, et se joignit de tout son cœur à lui pour faire la recherche d'un trésor si cher à tout le diocèse; on ordonna pour cet effet beaucoup de prières, afin qu'il plût à la divine Bonté de favoriser la piété des peuples dans un si pieux dessein; mais, quoique ces prières et ces vœux fussent fort agréables à Dieu, ils n'eurent pas néanmoins leur effet aussitôt qu'on le souhaitait alors, la divine Providence voulant réserver la découverte de ce précieux dépôt pour l'épiscopat de saint Lau.

En effet, Viateur étant décédé, on procéda à l'élection d'un nouveau pasteur en sa place; on crut qu'on ne pourrait trouver un plus digne personnage pour gouverner cette église, que le pieux saint Lau, si connu de tout le monde pour la conduite de sa vie, toujours également exemplaire : il fut élu unanimement pour remplir cette dignité. A peine eut-il pris connaissance des affaires de son diocèse, qu'il renouvela ses vœux pour obtenir du ciel ce qui ne lui avait été que différé, nous voulons dire pour apprendre le lieu où reposait le corps du bienheureux saint Taurin. Ses prières furent enfin exaucées; car, un jour qu'il priait avec plus de ferveur, il aperçut une colonne toute brillante de clarté et éclatante comme un soleil, laquelle paraissait d'une prodigieuse hauteur, et demeurait droite sur un certain endroit, qui était le vrai lieu du sépulcre de saint Taurin. Il fit aussitôt faire des fouilles; on y trouva un cercueil sur lequel étaient écrits ces mots : « Ici repose le bienheureux Taurin, premier évêque de la ville d'Evreux ».

Le bruit de cette découverte s'étant répandu, une multitude innombrable vint implorer le secours de ce grand Saint; il se fit beaucoup de miracles, et tant de prodiges engagèrent saint Lau à faire bâtir une chapelle au lieu où on avait trouvé ce saint dépôt; mais, comme les miracles se multipliaient de jour en jour, cette chapelle a été depuis changée en une grande église. Enfin, saint Lau, ayant saintement rempli tous les devoirs de l'épiscopat, étant favorisé d'une grande abondance de bénédictions de la part du ciel, ayant été aussi puissant en œuvres qu'en paroles et ayant toujours fait paraître une très-vive foi dans toute sa conduite, décéda dans la paix du Seigneur pour aller recevoir la récompense due à ses travaux. S'il eût pris moins de soin à se cacher aux yeux des hommes, on n'aurait pas été privé de la connaissance de tant de belles actions que son humilité lui inspirait de faire dans le secret de la solitude et du silence. Comme il ne désira pendant toute sa vie que de plaire à Dieu seul, il fut aussi toujours content de n'avoir que Dieu seul pour témoin de ce qu'il faisait pour son seul amour.

Cf. *Acta Sanctorum*, 13 août.

LE BIENHEUREUX JEAN BERCHMANS,

NOVICE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

1621. — Pape : Grégoire XV. — Empereur d'Allemagne : Ferdinand II.

> **Si j'aime Marie, je suis sûr de mon salut et de ma persévérance dans la vie religieuse ; j'obtiendrai du Seigneur tout ce que je voudrai et je serai en quelque sorte tout puissant.**
> *Saint Bernardin de Sienne.*

Jean Berchmans vint au monde le 13 mars 1599 dans la petite ville de Diest, au diocèse de Malines. Son père s'appelait Jean Charles Berchmans, et sa mère, Elisabeth Vanden Hove.

La première enfance du Bienheureux s'écoula doucement à l'ombre d'une famille chrétienne, et les leçons de sa vertueuse mère développèrent en lui rapidement le germe des plus heureuses qualités. A un naturel dont la douceur n'excluait pas la vivacité, Jean s'exerça de bonne heure à joindre la vigueur et l'énergie de la volonté, jusqu'à souffrir sans verser une larme toutes les douleurs du premier âge. Plein de grâce et d'une beauté angélique, il ravissait les yeux et le cœur de tous; mais la gravité de son maintien et sa modestie inspiraient déjà le respect; et l'on ne pouvait s'empêcher, rien qu'à le voir, de penser au divin Enfant de Nazareth, que sa mère lui apprenait à connaître et à imiter. Jean n'avait pas encore sept ans, lorsque ses parents décidèrent qu'il se rendrait désormais chaque matin à une petite école voisine, pour y recevoir les leçons d'un maître chrétien. Mais bientôt sa grand'mère s'aperçut qu'il se levait et sortait tous les jours longtemps avant l'heure de la classe; et comme elle lui en demandait la raison : « Ma bonne mère », répondit-il, « j'ai obtenu de servir deux ou trois messes de grand matin, avant de me rendre à l'école, pour que le bon Dieu m'accorde la grâce d'apprendre et de retenir mieux mes leçons ». Aussi son maître, qui lui survécut, et dont le témoignage fut invoqué pour la béatification du saint écolier, était-il dans une égale admiration de ses progrès et de sa piété. Après la classe, Jean se hâtait de retourner modestement au foyer paternel; et s'il trouvait parfois la maison vide et la porte fermée, il se retirait paisiblement dans une chapelle voisine pour y réciter son chapelet. Vers cette époque, sa mère fut atteinte d'une longue et très-douloureuse infirmité, qui se prolongea plusieurs années. Jean lui rendit alors et avec usure le prix de ses maternelles leçons. Il n'avait pas de plus doux repos, hors de ses moments de classe ou d'étude, que de la soigner, de la consoler par les pensées de la croix ou du ciel; et elle l'appelait avec bonheur l'ange visible que le Seigneur lui envoyait pour adoucir ses maux.

Lorsque Jean eut atteint sa dixième année, ses parents, qui le voyaient avec une joie toute chrétienne se destiner au service des autels, crurent le moment venu de le confier à un saint prêtre de leurs amis, Pierre Emmerick, chanoine régulier de l'Ordre de Saint-Norbert, alors curé de Notre-Dame de Diest. Ce zélé religieux formait à la pratique de toutes les vertus aussi bien qu'à la connaissance des lettres humaines une petite commu-

nauté de jeunes enfants, dont il espérait bien faire un jour de dignes ministres de l'Eglise ou de généreux soutiens de la foi. Jean quitta donc la maison paternelle, pour vivre désormais, comme Samuel, à l'ombre du sanctuaire; et son cœur fut bientôt épris de cette vie de retraite et d'obéissance, digne prélude, sans qu'il le soupçonnât, de la vie et de la perfection religieuse à laquelle Dieu l'avait destiné. L'expression semble manquer à son vénérable maître pour rendre ce mélange incomparable d'innocence, de recueillement, d'ardeur à l'étude et d'amabilité pleine de charmes, qui gagna dès les premiers jours le cœur et le respect de tous les nouveaux condisciples du Bienheureux. Toujours prêt à rendre service aux dépens de ses inclinations les plus légitimes, mais d'une fermeté inébranlable à refuser, sans respect humain, tout ce qui semblait devoir blesser la plus délicate obéissance, il ne cherchait, en s'oubliant lui-même, qu'à plaire à Dieu, ou à ses compagnons et à ses maîtres, mais pour Dieu. Il éprouvait pour le caractère sacerdotal un si profond respect, que jamais, à moins d'un ordre formel, même par les plus rudes froids de l'hiver, il ne demeurait la tête couverte devant Pierre Emmerick. Un de ses emplois favoris était de faire, le plus souvent possible, la lecture publique durant le repas; surtout lorsqu'il s'agissait de lire la vie des Saints, ou quelque ouvrage sur la divine enfance et sur les douleurs de Jésus. Il était même alors si pénétré du pieux sujet de sa lecture, que son âme semblait étrangère à tout ce qui se passait autour de lui. Sa ferveur le rendait ingénieux à se dérober de temps en temps, sans affectation, à quelques divertissements prolongés ou extraordinaires, pour se retirer à l'écart, et lire, méditer ou prier. Il arriva même un jour qu'après l'avoir longtemps cherché, sans qu'il s'en doutât, on finit par le trouver blotti sous le couvercle d'un grand coffre, où il s'était comme enseveli depuis plus de deux heures, pour vaquer ainsi plus librement à ses doux entretiens avec Notre-Seigneur, loin de toute distraction et de tout bruit.

Cependant le bienheureux enfant touchait à sa onzième année, sans s'être approché encore de la Table sainte, quand tout à coup, après une secrète et fervente préparation, la veille d'une fête solennelle dont la date précise nous est inconnue, il alla prier naïvement Pierre Emmerick d'entendre sa confession générale et de l'admettre le lendemain au banquet sacré. Ce fut alors seulement que Pierre Emmerick vit avec stupeur l'incomparable beauté de cette âme, désormais sans voile à ses yeux ; car, bien loin d'avoir jamais perdu l'amitié de Dieu et la première fleur de son innocence, le jeune pénitent ne put offrir à son confesseur, malgré le plus sérieux examen, que des fautes vénielles complétement involontaires, sans découvrir dans toute sa vie passée une matière certaine d'absolution ; tant il avait fidèlement suivi les inspirations du plus filial amour de Dieu ! « Aussi », ajoute dans sa déposition le vénérable disciple de Saint-Norbert, « au rayonnement divin dont fut tout illuminé le visage de ce bienheureux enfant, quand je déposai sur ses lèvres le corps du Sauveur, il me fut aisé d'entrevoir à quel degré Jésus faisait ses délices de prendre possession d'une âme si pure ».

A partir de ce jour, malgré sa jeunesse, l'angélique enfant ne soupira plus qu'après le bonheur de s'approcher souvent de la Table sainte ; et il obtint aussitôt cette grâce, au moins deux dimanches par mois, sans préjudice des fêtes du Sauveur et de sa très-sainte Mère. Pour mieux s'y préparer, il ne laissait même passer aucune semaine sans se confesser, aucun jour sans examiner durant quelques minutes sa conscience ; et de plus il

allait, avec une candeur vraiment ravissante, prier humblement son cher maître de lui pardonner toutes ses prétendues négligences, la veille de chacune de ses communions.

Il avait un grand amour pour la Reine des anges. Il aimait à rappeler qu'un samedi avait été le jour de sa naissance, et qu'il était ainsi entré dans la vie sous les auspices de cette divine Mère. Pour lui appartenir plus étroitement encore, et dans son désir de lui ressembler trait pour trait, dès qu'il avait pu entrevoir l'excellence de la virginité, il en avait prononcé le vœu. Plus il croissait en âge et en sagesse, plus il multipliait vis-à-vis d'elle les témoignages de sa tendresse. Bien souvent, mais de préférence à l'approche de quelque fête ou le samedi, il se privait pour l'amour d'elle de son déjeûner, bien qu'il en ressentît vivement le besoin; et faisant tourner sa mortification au profit de la charité, il le donnait secrètement à quelque pauvre. Une de ses plus douces récréations était de visiter parfois en pèlerinage le pieux sanctuaire de Notre-Dame de Montaigu, éloigné de Diest d'une lieue; et la route lui en paraissait bien courte, employée tout entière à méditer ou à réciter affectueusement son chapelet. Mais le saint enfant savait faire surtout consister sa dévotion envers la très-pure Mère de Dieu à lui offrir chaque jour, du matin au soir, son obéissance, son recueillement, son application constante aux moindres devoirs d'un bon écolier; n'épargnant rien pour que toutes ses paroles et tous ses actes fussent vraiment dignes, par leur perfection, d'être agréés de la Reine des anges. Car il comprenait dès lors à merveille que l'accomplissement cordial de tous ses devoirs, par un motif surnaturel, était pour lui la première et la plus excellente des vertus.

De si heureuses prémices dans un enfant semblaient promettre une de ces âmes prédestinées à l'honneur et à la défense de la foi, qui ne laissent jamais périr la génération des Saints dans l'Eglise. Mais pendant qu'il croissait au pied des autels, Dieu avait éprouvé sa famille par de douloureuses privations. Le peu dont elle se contentait pour vivre était presque à la veille de lui manquer.

Malgré le plus ardent désir de voir un jour son fils consacré au Seigneur par le sacerdoce, le père de Jean ne pouvait plus désormais suffire à l'entretien, pourtant si modique, du jeune écolier. L'ayant donc fait revenir un jour subitement à la maison paternelle, là, en présence de sa mère, après lui avoir exposé l'inévitable nécessité du sacrifice que Dieu même semblait exiger d'eux : « Maintenant, mon cher fils », ajouta-t-il, « puisque cette noble et sainte carrière est fermée pour toi, il ne te reste plus qu'à en chercher, de concert avec nous, une qui te permette de gagner chrétiennement et honorablement ta vie ».

Ces paroles furent un coup de foudre pour le cœur de Jean. Il voyait s'évanouir en un clin d'œil ses plus saintes et ses plus chères espérances. Mais retrouvant toute sa foi et tout son courage, après un premier moment de stupeur : « Mon cher père et ma bonne mère », répondit-il avec fermeté en se jetant à leurs genoux, « Dieu me préserve d'aggraver vos privations et celles de mes frères ! Mais ne me permettrez-vous pas au moins d'essayer pour l'amour de Notre-Seigneur, si je puis achever ma préparation aux ordres sacrés, sans réclamer d'autres frais pour ma nourriture qu'un peu de pain et d'eau chaque jour ? » Profondément ému d'une générosité si héroïque et si sainte, qui mettait à un tel prix le bonheur de devenir prêtre, sans reculer à cet âge devant les austérités mêmes des Saints du désert, le père de Jean ne se sentit pas la force d'insister; mais il se mit à la recherche

d'une nouvelle combinaison, qui pût tout à la fois répondre aux désirs du pieux enfant sans lui imposer un pareil fardeau et sans créer de nouvelles charges à sa famille. Or, il découvrit bientôt qu'un des plus vertueux chanoines de Malines, nommé Jean Froymont, cherchait précisément un pauvre jeune clerc qui voulût remplir près de lui les humbles fonctions de compagnon et de serviteur.

A cette heureuse découverte, Jean ne put contenir sa joie. Servir un prêtre était à ses yeux bien au-dessus de servir un roi. Ce n'en était pas moins cependant une vraie domesticité, à laquelle rien ne l'avait accoutumé jusqu'alors. Mais bien loin d'y voir un sujet de honte, il se fit au contraire, de jour en jour, un plus vif sujet d'allégresse de la laisser voir, et de la rappeler même dans la suite, à mesure qu'il goûta mieux le bonheur d'avoir part à la croix et aux humiliations de Jésus-Christ.

Jean Froymont ne tarda pas, il est vrai, à reconnaître le prix du nouveau trésor que Dieu lui avait confié ; et trouvant dans le Bienheureux les soins et le cœur d'un fils qui rend avec joie les plus humbles services à son père, il ne le traita plus en effet que comme son fils. L'aimable enfant n'en fut que plus docile et plus dévoué. Il garda constamment au bon chanoine une reconnaissance que ne purent affaiblir ni l'éloignement ni les années ; et nous en trouvons plus tard un touchant témoignage dans quelques lettres qu'il lui adressa.

Durant ce temps, le Bienheureux, qui pouvait disposer chaque jour de plusieurs heures, poursuivait ses études, avec autant de succès que d'application ; et lorsque la compagnie de Jésus ouvrit, l'année suivante, un nouveau collége à Malines, il fut admis, en qualité d'externe, aux leçons de la classe de rhétorique, dont il devint bientôt le plus brillant, comme le plus saint écolier.

Plus libre sous bien des rapports dans sa nouvelle position que parmi ses jeunes compagnons de Diest, du moins en dehors de la classe et du service de Jean Froymond, pour distribuer à son gré ou pour prolonger ses heures d'étude et de dévotion, le Bienheureux commença dès lors, vers l'âge de quatorze ou quinze ans, à consacrer souvent plusieurs heures de la nuit, et quelquefois même la nuit entière, soit à travailler, soit à prier. Souvent aussi, après ses derniers exercices de piété, il s'étendait tout habillé sur le plancher nu, pour y prendre moins mollement le peu de repos qu'il ne pouvait refuser à la nature ; car ce fut aussi vers cette époque de sa jeunesse qu'il commença plus habituellement à pratiquer la mortification. Les vendredis en particulier, pour mieux témoigner son amour à Jésus souffrant, il avait coutume, en toute saison, de faire pieds nus le chemin de la croix ; mais saintement jaloux de cacher autant que possible sa pénitence, il prenait alors de vieilles chaussures dont il avait détaché la semelle, et choisissait de plus, pour ce saint exercice, les premières ombres de la nuit, afin de dérober plus sûrement son pieux artifice à tous les regards des passants.

A peine la Compagnie de Jésus en Flandre eut-elle ouvert à la jeunesse catholique le nouveau collége de Malines, que, fidèle aux exemples et aux leçons du grand et vénérable Père François Coster, elle s'empressa d'y naturaliser les congrégations de la Sainte-Vierge, le plus sûr asile, depuis trois siècles, pour l'innocence et la piété des enfants dévoués au service de la toute-puissante Mère de Dieu. Jean Berchmans était bien digne de s'y voir admis sans délai ; et dès qu'il eut obtenu cette grâce, il sembla n'avoir rien tant à cœur, après sa propre fidélité aux engagements qu'il venait de

prendre envers la Reine des anges, que de lui gagner tous les jours de nouveaux et fidèles serviteurs; avec eux il rivalisait de témoignages d'amour pour cette divine Mère; et bientôt la brillante couronne d'enfants de Marie qui se pressèrent auprès des autels fut en grande partie l'ouvrage du zèle de Jean, son fils bien-aimé. Pour apprendre à mieux l'imiter, il allait trouver en particulier, au commencement de chaque mois, le directeur de la congrégation, le priant de lui dire à quelle vertu il devait s'appliquer plus énergiquement et quel défaut il devait combattre en l'honneur de la Reine du ciel, jusqu'au commencement du mois suivant. Il se faisait préciser en même temps quelle préparation il apporterait à la célébration de chaque fête, et quelle pratique il embrasserait pour honorer son saint patron du mois. De plus, il résolut dès lors, et ses résolutions furent inébranlables, de ne plus passer aucun jour sans réciter le psautier de Notre-Dame par saint Bonaventure, ni aucun samedi ou aucune veille des fêtes de Marie sans jeûner rigoureusement en son honneur. Et si le détail de ses autres mortifications à cette époque nous est inconnu, nous pouvons en juger par ce seul trait, que, chargé de porter un jour à Louvain quelque message du bon chanoine de Malines, il fit à pied ce double trajet de trois lieues et revint fort tard, mais encore à jeun, comme il fut contraint de l'avouer ingénûment à son maître, qui en avait conçu quelque soupçon.

Cependant le jeune serviteur de Marie touchait presque au terme de sa rhétorique, toujours plein du même désir de se consacrer à Dieu par le sacerdoce, mais sans songer encore à la vie religieuse. Pour l'y attirer insensiblement, avec cette douceur et cette force qui font le caractère de toute vocation divine, Notre-Seigneur employa principalement les leçons indirectes de deux héroïques enfants de la Compagnie de Jésus, dont Jean devait partager, s'il était fidèle aux desseins de Dieu, non-seulement l'admirable genre de vie sur la terre, mais aussi la récompense dans le ciel et la gloire même sur les autels.

Au milieu de luttes incessantes pour le salut de l'Allemagne, contre les fureurs de l'hérésie déchaînée par Luther, le bienheureux Pierre Canisius n'avait pas oublié le soin si délicat de la jeunesse chrétienne. Dans ses courts moments de loisir, si l'on ose appliquer le mot de loisir à une pareille vie, il avait fait et publié un choix des plus belles lettres de saint Jérôme, à l'usage surtout des écoliers qui fréquentaient les classes de la Compagnie de Jésus. Cette fortifiante et saine lecture avait déjà gagné bien de jeunes âmes à Jésus-Christ. Mais n'eût-elle arraché au monde que celle de Jean Berchmans, le travail du vaillant apôtre eût été dignement récompensé. Ce fut bien là en effet, de son propre aveu, qu'avec le plus profond mépris de toutes les choses périssables, ce saint enfant puisa son premier amour de la vie et de la perfection religieuse; germe divin que fit bientôt éclore la douce influence des vertus de l'angélique Louis de Gonzague, racontées par celui-là même qui allait devenir, peu d'années après, le confident et l'historien des vertus de Jean.

A partir de cette impulsion décisive, plus il envisagea de près la vie et le zèle de ses maîtres, plus il prêta l'oreille aux récits héroïques des successeurs de François Xavier sur les plus lointaines plages de l'Orient, ou de ceux d'Edmond Campian dans les tortures et sur les échafauds de l'Angleterre, plus son cœur s'embrasa du désir de faire ou de souffrir quelque chose de semblable pour Jésus-Christ. Mais afin de ne procéder qu'avec toute la maturité désirable dans l'affaire si importante de sa vocation, le Bienheureux voulut s'assurer avant tout la grâce et la lumière même de

Dieu. Puis ne voulant laisser aucune ressource aux lâchetés de la nature ni à l'inconstance, il s'engagea d'abord par vœu à ne rien négliger pour être admis au plus tôt dans la Compagnie de Jésus, et s'empressa d'écrire ensuite à son père et à sa mère, pour obtenir leur consentement et leur bénédiction, une lettre qu'il terminait par ces touchantes paroles : « L'enfant de Jésus et le vôtre, Jean ».

A cette nouvelle si peu attendue, la tendresse paternelle et maternelle se troubla. Des espérances bien pardonnables, mais qui n'avaient pas eu Dieu seul pour objet, s'évanouissaient en un moment. De brillants rêves d'avenir s'étaient fondés sur les talents et les succès du jeune écolier, que tout semblait prédestiner à devenir le soutien de sa famille. A ces calculs trop naturels, Jean opposa une réponse plus digne de lui : « O mon cher père, que vous feriez bien mieux », s'écria-t-il, « d'élever vos pensées vers les richesses éternelles, que Dieu nous offre si libéralement et pour un si léger travail ! »

Cependant ils ne se regardèrent pas comme vaincus. Ils tentèrent d'ébranler sa résolution, mais la victoire lui demeura. Sous les auspices de Marie, le samedi 24 septembre 1616, il fit son entrée au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Malines. A peine en eut-il franchi les murs, qu'il ne put retenir ses larmes de joie ; et elles ne cessèrent pas jusqu'au soir de couler doucement, tant son émotion était profonde. Il se croyait dans le séjour des Saints ; et, dès cette heure, il y vécut comme les Saints. Il se fit surtout remarquer par une fidélité parfaite et constante à la Règle, par l'amour des humiliations et par une application continuelle à mortifier ses sens. Dieu l'éprouva par de grandes désolations et de grandes sécheresses dans ses exercices de piété ; mais cela n'altérait en rien la sérénité de son visage qui ne se démentit jamais un seul instant.

Ses frères lui demandaient-ils parfois le secret de sa fidélité constante à la Règle et de son attrayante amabilité ? Il avait coutume de leur signaler aussitôt la double source intarissable à laquelle ont si largement puisé tous les grands Saints des derniers siècles, la dévotion au saint Sacrement de l'autel et à la très-pure Mère de Dieu.

Parmi tous les exercices du noviciat, l'un des plus chers au nouveau fils de saint Ignace était de faire le catéchisme aux pauvres et aux petits enfants. On peut dire qu'il y mettait vraiment tout son cœur. Il n'épargnait aucune préparation, aucune peine, pour mettre à leur portée les éléments de la doctrine chrétienne, pour ouvrir leur âme aux impressions d'une solide et vive piété, surtout par les plus beaux traits de la vie des Saints. Puis il joignait l'exemple au précepte, et priait lui-même avec eux, employant tour à tour les différentes méthodes de saint Ignace. Son jeune auditoire était tellement suspendu à ses lèvres, que souvent tous l'accompagnaient au retour, et sollicitaient encore un pieux récit, ou quelques mots d'explication et d'encouragement, sans lasser jamais sa patience ni son amabilité ; et repassant un jour par la même route au bout de plusieurs heures, après leur avoir appris à réciter doucement et affectueusement le saint Rosaire en l'honneur de Notre-Dame, il les retrouva par groupes, agenouillés derrière quelque haie, répétant du ton de voix et de l'air le plus filial la salutation angélique, depuis le moment où il les avait quittés.

Cette première flamme de l'apostolat, qui prenait dès lors dans son cœur de si vifs et de si rapides accroissements, le poussa vers le même temps, avec l'approbation de son supérieur, à étudier la langue française, durant le peu de moments libres que lui laissaient les autres exercices du

noviciat. Si Dieu le destinait à travailler dans sa patrie au salut des âmes, ce nouvel instrument devait lui être presque indispensable ; surtout pour l'un des genres d'apostolat qui lui souriait le plus, l'assistance des soldats catholiques ou hérétiques, sur les champs de bataille et dans les hôpitaux.

Néanmoins le premier objet du zèle et de la charité du jeune novice était avant tout le service et la sanctification des frères dont il partageait la vie. Pour eux, il ne semblait connaître ni obstacle ni répugnance ; et dès qu'il était question de les consoler, son intérêt propre et ses aises ne comptaient pour rien. Plusieurs, dont la vocation était chancelante, le virent même, en mainte rencontre, se mettre à genoux devant eux, sans aucun retour, ni respect humain, les suppliant, au nom du Sauveur et de sa miséricordieuse Mère, de retarder au moins leur départ pour le monde d'un ou deux jours. Puis, dans cet intervalle, il savait leur trouver tant et de si puissants intercesseurs, il offrait lui-même pour eux tant de prières et de pénitences, que Dieu, ne pouvant se résoudre, pour ainsi dire, à laisser une telle charité sans récompense, relevait soudain par un merveilleux changement ces cœurs abattus, et leur faisait retrouver avec joie toutes les douceurs du paradis dans cette vie qui leur avait semblé naguère intolérable.

Ce dévouement si actif et si délicat de Jean Berchmans, en face du péril ou de la douleur d'un seul de ses frères, ne lui laissait goûter aucun repos tant qu'il n'avait pas mis tout en œuvre pour les secourir. L'un d'eux ayant rendu le dernier soupir au moment où la cloche du noviciat donnait le signal du coucher, il alla solliciter en toute hâte la permission de ne pas se livrer au sommeil avant d'avoir récité avec ferveur trois chapelets entiers pour l'âme du défunt, se réjouissant d'offrir une partie de son repos pour celui d'une âme si chère, qui peut-être lui dut de ne pas languir jusqu'au lendemain dans les flammes de la justice de Dieu.

Peu de temps après son entrée dans la Compagnie, le frère Jean avait perdu sa pieuse mère, et l'on peut deviner tout ce qu'il offrit de prières et de sacrifices pour celle qui lui avait donné, avec la vie, les premières leçons de l'amour et du service filial de Dieu. Son père, n'aspirant plus dès lors qu'à embrasser aussi une vie toute sainte, mais sans négliger, bien entendu, le soin d'une nombreuse famille, s'était préparé aux ordres sacrés, et venait de recevoir le caractère sacerdotal, quand arriva pour le saint novice le temps de prononcer, après deux années d'épreuves, ses premiers vœux. Presque à la veille de ce bienheureux jour, Jean voulut donner à son père cette consolante nouvelle, et au jour marqué, il consomma son sacrifice avec toute la ferveur d'un ange. Puis appelé presque aussitôt par un message du Provincial qui l'attendait au collége d'Anvers, avant de franchir le seuil du noviciat, il alla solliciter encore une dernière fois les avis et la bénédiction de son supérieur.

Jean passa peu de jours au collége d'Anvers ; et c'en fut assez pour acquérir là, comme à Malines, ce beau nom d'ange qui le suivit partout. Mais il reçut bientôt la nouvelle de son prochain départ pour le collége Romain, où les études, alors très-florissantes, réunissaient une nombreuse jeunesse d'élite de toutes les provinces de la Compagnie. Il devait, en attendant, se rendre le plus tôt possible d'Anvers à Diest, pour prendre congé de son père. Mais, à son passage par Malines, il apprit que la mort venait de le lui ravir ; et comme on lui prodiguait à l'envi les consolations de la charité : « Oh ! désormais », répondit-il, « ma consolation sera de redire, avec un abandon plus filial encore : Notre Père qui êtes aux cieux ! »

Ce fut un mois après ses vœux, le 24 octobre 1618, que le Bienheureux

se mit en route pour l'Italie, avec un autre jeune religieux destiné aux mêmes études. Le voyage de Rome était, en ce temps-là, un véritable pèlerinage également long et pénible ; et il allait se prolonger pour eux jusque dans les plus grandes rigueurs de l'hiver, au-delà de deux mois entiers. Mais la grâce de l'obéissance et la joie de visiter bientôt quelques-uns des lieux les plus vénérables du monde chrétien leur rendaient la peine légère. Ils eurent le bonheur d'arriver à Lorette la veille même du saint jour de Noël, et toute fatigue fut oubliée, pour ne laisser place qu'à la joie de partager, en veilles et en prières, durant une nuit si belle, l'humble demeure de Jésus et de Marie.

Enfin les deux jeunes pèlerins entrèrent à Rome presque aux dernières heures de l'année 1618, pour y célébrer avec leurs frères une des principales fêtes de la Compagnie, celle où le Sauveur, pour prix de son sang, reçut la glorieuse imposition du nom de Jésus.

Dès les premiers jours, sa sainteté frappa vivement les frères, et Jean Paul d'Oliva, devenu plus tard général de la Compagnie et le P. Jean-Baptiste Ceccotti, qui connut tous les secrets de l'âme du Bienheureux, ont rendu un glorieux témoignage de son zèle pour se sanctifier et s'instruire.

Toute règle commune ou particulière étant, aux yeux de Jean Berchmans, l'expression également sûre du bon plaisir de Notre-Seigneur et le gage de sa bénédiction pour un religieux, il avait fermement résolu de ne jamais changer d'office ou de position, sans prendre aussitôt connaissance de toutes les prescriptions qui leur seraient propres, pour y conformèr à la lettre ses moindres actions. Il commença donc sa nouvelle vie par étudier et méditer pendant plusieurs jours les règles des scolastiques de la Compagnie, et s'engagea ensuite, aux pieds de son crucifix, à ne pas travailler moins énergiquement désormais à l'acquisition de la science, qu'il ne l'avait fait jusqu'alors pour apprendre à se vaincre et à devenir un saint. Voulant même que cette idée lui fût toujours présente, il l'écrivit et la fixa devant lui, au-dessous de l'image de Jésus en croix.

Ce ne furent pas là des actes vains, « car si grande était son ardeur et son application », nous dit un de ses professeurs, le P. François Piccolomini, « que je crois impossible de le surpasser en ce point ; et je n'ai même connu personne qui pût, à mon avis, lui être comparé. Dès que l'obéissance l'appliquait à une nouvelle étude, dût-il, selon toute apparence, n'en retirer jamais aucun fruit, il n'y épargnait ni soins ni fatigues. Le savoir d'un religieux de la Compagnie ne devrait-il pas, me disait-il, être assez vaste pour suffire à la moitié d'un monde ? Mais en même temps j'admirais en lui une candeur et une docilité incomparable à rendre le compte le plus fidèle de tout ce qu'il faisait ou se proposait de faire en ce genre ; prêt à laisser au premier signe tout ce que n'auraient pas approuvé ceux qui lui tenaient la place de Dieu ! »

A cette application, le Bienheureux joignait toutes les ressources d'une intelligence d'élite. Au jugement du même P. Piccolomini, il était capable de s'appliquer à toutes les branches de l'enseignement sacré ou profane, et d'exceller en tout.

De violentes douleurs de tête l'arrêtaient pourtant quelquefois et elles le tourmentèrent jusqu'à sa mort. Mais, contraint de suspendre alors son travail pour quelques moments, il y revenait bientôt, après avoir calmé ses douleurs par la récitation du saint Rosaire, qui ne le fatiguait jamais. D'ailleurs ce n'était pas la crainte de se fatiguer et de souffrir, mais l'obéissance seule qui l'engageait à se reposer.

La pensée de Dieu, toujours présente et qui ne laissait jamais de place à l'indolence et à la lâcheté, fut le grand secret de Jean Berchmans pour conserver intacte, au milieu du travail le plus opiniâtre, cette fleur de dévotion qu'il avait apportée du noviciat. S'il en était réduit à moins d'exercices de piété et de pénitence, il savait, selon la belle expression de saint Ignace, que travailler en présence de Dieu et pour son amour, c'est le prier et souffrir pour lui. Pour tout le reste, il s'en remettait sans inquiétude à ses supérieurs, leur faisant part des saints désirs qu'il croyait lui venir de Notre-Seigneur, sans insister du reste ou paraître affligé de leur décision; mais aussi sans rien omettre de ce qui lui était prescrit ou permis par l'obéissance. Il eût mieux aimé perdre en un moment, disait-il, tous les dons naturels dont son âme était enrichie, que de dérober aux moindres exercices ou d'employer avec négligence une minute du temps que la règle leur assignait. Jusqu'alors, il avait récité tous les jours l'office de Notre-Dame. Cette pieuse pratique lui fut retranchée pour les jours de classe, et seulement accordée les jours de fêtes et de vacances; décision qu'il reçut comme de la bouche de Marie, et à laquelle il ne tenta pas de se soustraire une seule fois. Ses austérités aussi furent limitées, bien en-deçà de ses premiers désirs et de tout ce qu'il avait obtenu de se faire souffrir au noviciat, lorsque l'étude ne réclamait pas encore toutes ses forces. Bien rarement, et tout au plus à la veille de quelques fêtes, lui était-il permis de se revêtir d'un cilice. Mais comme la discipline semblait moins dangereuse pour sa santé, il obtint de la prendre trois ou quatre fois chaque semaine, et plus souvent encore dans quelques circonstances solennelles, comme à l'approche du temps de la Passion, où l'un de ses compagnons nous assure qu'il ne laissait passer aucun soir sans se flageller.

Mais les saints exercices d'humilité qui, sans nuire aux forces du corps, entretiennent si efficacement la ferveur de l'âme, avaient un bien autre prix aux yeux de Jean Berchmans, et il ne perdait aucune occasion de les pratiquer. Non content de servir jusqu'à trois et quatre fois par semaine au réfectoire ou à la cuisine, et de solliciter fréquemment toutes les humiliations publiques en usage dans tous les Ordres religieux, il obtint, à sa grande joie, de nettoyer et d'entretenir chaque jour les lampes destinées au service de la communauté, dans les escaliers et les corridors du collége Romain. Rien ne lui était plus doux que cet humble office, et il en apportait ingénûment de nombreux motifs bien dignes d'un Saint. « D'abord, n'est-ce pas l'emploi », disait-il, « que remplissait naguère, ici même, le bienheureux Louis de Gonzague? Et quel plus grand honneur pour moi que de lui ressembler, si peu que ce soit! » Puis il y trouvait encore un trait de ressemblance, presque également cher à son cœur, avec les frères coadjuteurs de la Compagnie; car son affection pour leurs emplois et pour leur degré fut toujours si vive, qu'il avait sollicité la grâce d'y passer sa vie tout entière; et l'obéissance seule l'en empêcha. Rien du moins ne le charmait plus que d'être pris pour l'un d'eux par les étrangers qui parcouraient la maison durant son travail; et il laissa même échapper un jour cette parole : « Oh! qu'il me serait agréable de nettoyer mes lampes devant la porte du collége, sous le regard de tous les passants! » Enfin l'un de ses exercices favoris, durant les vacances, c'était d'aller de temps en temps passer une journée dans quelque hôpital; et la consolation qu'il y goûtait, en servant les malades les plus dégoûtants, semblait pour son âme un vrai repos.

Se trouvant toutefois encore bien loin de la perfection de cette vertu, il consacra à l'humilité ses examens particuliers d'une année entière. Cepen-

dant sans revenir ici de nouveau sur tout ce que nous avons déjà laissé entrevoir, de sa fidélité à l'oraison, de ses fréquentes visites à Notre-Seigneur, de son angélique tenue au pied des autels, surtout pendant le divin sacrifice, arrêtons-nous seulement à quelques-unes des saintes industries qu'il mit en usage durant ses études, pour avancer de plus en plus dans les voies de la perfection.

Et d'abord le premier moyen qu'il adopta, comme très-salutaire et des plus pratiques, fut d'employer invariablement, au moins une demi-journée par semaine et un jour entier chaque mois, au renouvellement de l'homme intérieur et à l'examen rigoureux de toutes ses affections. Il soumit donc à ses supérieurs cette double résolution, dont ils approuvèrent les moindres détails, et qui depuis n'a pas cessé d'avoir d'innombrables imitateurs. Elle comprenait d'abord la matinée des jours de communion, toutes les fois qu'il ne devait point y avoir de classe; le Bienheureux la passait en pieux exercices jusqu'au dîner, sous l'impression encore toute vive de la présence sacramentelle de Jésus-Christ.

Quant à sa retraite de chaque mois, il avait soin d'avance de se fixer un jour de vacance ou de fête entièrement libre, et voici l'ordre invariable qu'il s'était prescrit d'y observer. Dès le jour précédent, il commençait à s'y préparer, en offrant à Notre-Seigneur quelques actes d'humiliation publique et de pénitence, puis s'abstenait de la récréation du soir, pour se recueillir et prévoir en détail tous les exercices du lendemain. « Je ne m'exposerai plus ainsi », disait-il, « à perdre un temps précieux en incertitudes et en tardives délibérations ». Il se couchait ensuite tout pénétré des saintes pensées dont il voulait s'occuper dès son réveil. Le matin, sa première action était d'adorer Notre-Seigneur, et de lui offrir, avec un redoublement de ferveur, tous les instants de cette bienheureuse journée, dont il confiait le succès aux saints protecteurs qu'il s'était choisis, mais surtout à la glorieuse Reine des anges et de la Compagnie de Jésus. Durant tout ce jour, il ne donnait pas moins de quatre heures à d'importantes méditations, et comparait dans l'intervalle, aux pieds de son crucifix, le mois qui s'achevait en ce moment avec celui qui l'avait précédé, se demandant, sans lâche complaisance et à la lumière divine, s'il avait avancé ou reculé dans le chemin de la perfection; renvoyant à Dieu seul la gloire de ses efforts ou de ses progrès, et n'attribuant qu'à sa négligence les fautes dont il se croyait coupable et se châtiait avec rigueur; prenant enfin sans différer les plus sûrs moyens de s'en préserver à l'avenir, et priant avec larmes le Sauveur et sa sainte Mère de l'aider efficacement à se corriger. Il s'appliquait à reconnaître aussi les grâces qu'il avait reçues depuis sa retraite précédente; celles qu'il demandait et espérait pour le mois suivant; enfin les nouveaux actes de vertu que Notre-Seigneur désirait de lui; et il prenait une résolution ferme et détaillée de ne rien épargner pour le satisfaire.

Un autre moyen de perfection non moins efficace, employé par le Bienheureux, était sa perpétuelle présence de Dieu et sa familiarité avec les Saints, qu'il appelait à son aide en toute rencontre, ce qui faisait dire à plusieurs qu'il priait tout le jour. Sachant aussi, par les institutions et par la doctrine de Jésus-Christ et de son Eglise, combien les signes sensibles ont de puissance pour rappeler vers Dieu la mobilité de l'esprit et des sens, il en faisait un perpétuel usage, et les recommandait vivement à ses plus intimes amis. Rencontrait-il l'image de quelque serviteur de Dieu? Il la saluait aussitôt et l'invoquait affectueusement. A la seule vue d'un de ses frères, ou d'un étranger, il voyait près de lui, des yeux de la foi, son ange

gardien, et se découvrait, pour les honorer l'un et l'autre. Dès son réveil, il s'excitait à la dévotion, en baisant tour à tour sa soutane, son crucifix et une image de la très-sainte Vierge. Toutes ses actions, en un mot, étaient pénétrées intimement de l'esprit de Dieu.

Enfin, plus que jamais, durant les trois dernières années de sa vie, le Bienheureux crut ne pouvoir trouver de voie meilleure pour s'élever au comble de la sainteté, qu'une dévotion croissante de jour en jour envers la glorieuse et toute-puissante Vierge Marie. « Sa tendresse pour elle était vraiment inexplicable », dit un de ses compagnons de chambre, Pierre Alfaroli. « Bien souvent il me parlait d'elle comme de notre Mère bien-aimée, me provoquant à l'aimer et à la servir. Et je remarquai plus d'une fois, quand il la priait, le rayonnement d'une joie divine dans ses yeux et un ineffable sourire sur son visage ». Il l'appelait la patronne de sa sainteté, de sa santé, de sa science; triple don qu'il lui demandait chaque jour, et qu'il sollicitait aussi pour ses frères, tout en le subordonnant aux desseins de la Providence divine; comme pouvant être employées très-utilement au service et à la gloire de Dieu. « Mon refuge », disait-il encore, « au temps de la désolation et de l'amertume, c'est la patience, la prière, les plaies de Jésus, le sein de Marie ! » A ses derniers moments, un jeune religieux, son compatriote, voulut savoir de lui quel avait été le plus efficace instrument de sa sanctification; et le Bienheureux lui répond : « Mon frère, dès que j'ai songé à devenir un saint, j'ai posé comme fondement de mon édifice l'amour de la Reine du ciel. Si j'ai pu faire quelques progrès, c'est à elle que je dois tout. Soyez aussi jusqu'à la mort un vrai fils de cette divine Mère ! » —« Enfin », répétait-il en toute rencontre, « celui qui l'aime véritablement est sûr d'obtenir tout ce qu'il voudra ! » Le P. Bruni, l'un des plus assidus à son lit de mort, nous rend d'une manière touchante l'impression qu'avait produite sur lui et sur tous ses frères cette dévotion si tendre du Bienheureux. « Durant les jours qui précédèrent le départ de notre frère Jean pour le ciel, je me sentais », écrit-il, « mu très-vivement à le contempler et à le servir comme l'enfant de la Bienheureuse Vierge Marie, à tel point que je dus ingénûment le lui déclarer ! »

Cette vertu qui s'exhalait, sans qu'il en eût le moindre soupçon, de toute la personne du Bienheureux, eût été plus que suffisante, au témoignage de ses compagnons, pour embaumer le collége Romain. Jusque parmi les étrangers et les plus petits écoliers, c'était une sainte émulation, à qui le verrait seulement passer (tant sa démarche et sa modestie avaient quelque chose d'angélique), et surtout à qui le verrait prier au pied des autels. Mais Dieu se plut encore à montrer en lui ce que peut être, de la part même des plus jeunes et des plus obscurs religieux, l'apostolat habituel de la parole, en lui accordant le don si rare d'une très-aimable, très-sainte et très-salutaire conversion. Par elle, Jean fut véritablement un apôtre, et procura la sanctification d'une multitude d'apôtres.

Un dernier exercice de charité, où le Bienheureux Jean semblait même vouloir rivaliser avec son glorieux Père saint Ignace, c'était sa merveilleuse tendresse pour les malades. « Je ne laisserai passer aucun jour sans les visiter et les consoler, avec la permission de mes supérieurs », écrivait-il dans ses résolutions; et ne voulant dérober un moment, ni au travail durant les heures d'étude, ni à ses autres frères durant le temps des récréations, il consacrait aux malades, dans l'après-midi, l'heure entière que l'usage de Rome et de l'Italie permet de donner au repos; car il avait également résolu de ne s'accorder jamais ce soulagement. On ne se lasse

pas d'entendre et de relire, aux actes de la béatification du saint frère, le témoignage de ces pauvres infirmes, qu'il avait tant de fois et si fraternellement consolés. Racontant un jour lui-même, par un motif de zèle et de charité, quelques-unes des bénédictions et des joies dont il surabondait dans ce pieux exercice : « Notre-Seigneur », disait-il, « m'y a fait trouver, entre autres, cette récompense, de ne m'être jamais rendu auprès des malades, sans en rencontrer au moins un qui désirât s'entretenir à cœur ouvert des choses du ciel, et en particulier de la Bienheureuse Vierge Marie ».

Toutefois cet apostolat du Bienheureux au milieu de ses frères ne pouvait guère dépasser les limites de sa courte vie religieuse, si Notre-Seigneur ne lui eût inspiré, sans doute en récompense de ses saints désirs, une idée fort simple, mais d'une portée incalculable, et qui, de nos jours encore, ne cesse pas de porter ses fruits. Le serviteur de Jésus-Christ avait bien souvent réfléchi sur cette disposition de cœur, si familière aux jeunes religieux, d'accueillir volontiers, du moins dans les premiers temps qui suivent leur noviciat, toute sainte et facile industrie, propre à conserver, sans nuire aux études, la première fleur de leur dévotion. Après avoir donc prié longuement, et consulté à plusieurs reprises ceux qui lui tenaient la place de Dieu, il résolut de s'associer d'abord quelques-uns de ses condisciples les plus fervents, et de consacrer avec eux une heure environ chaque semaine, dans l'après-midi de congé, à une conférence toute familière sur quelque sujet de piété. On fixait ensemble, chaque fois, d'un commun accord, l'objet de la conférence suivante. Cette petite réunion, composée d'abord de quatre ou cinq membres, devait avoir un caractère tout spontané, parfaitement libre; et son utilité était par là même pleine de charme et d'abandon. Aussi ne tarda-t-elle pas à s'agrandir; et bientôt toute la jeunesse, qu'entraînait sans effort la douce influence du Bienheureux, sollicita la grâce et le plaisir d'en faire partie.

Il manquerait à la gracieuse physionomie du Bienheureux un de ses traits les plus aimables, si nous n'ajoutions quelques mots encore sur sa vive et candide reconnaissance pour tous ceux dont il avait reçu quelque bien. Dès sa plus tendre enfance, il la témoignait, nous l'avons vu, à ses parents et à ses premiers maîtres, avec la plus charmante amabilité. Il ne voyait dès lors en eux que l'image de Dieu, l'aimant et l'instruisant, ou même le reprenant et le punissant par leur ministère : admirable pensée de foi, bien au-dessus d'un âge si tendre et qui redoublait son amour pour eux. Ce sentiment tout filial ne fit que s'accroître et s'épanouir dans la Compagnie de Jésus, où le Bienheureux ne laissa passer aucun jour sans offrir, surtout à la sainte messe, de ferventes prières et de généreux sacrifices, pour tous ceux qu'il regardait comme ses bienfaiteurs; et le plus léger service n'était jamais oublié par lui.

Mais il ne se bornait pas là. Sentant à merveille, par un instinct secret de l'Esprit divin, combien le cœur de l'homme est sensible à une marque de reconnaissance, combien il y puise même de courage et d'élan jusque dans les choses de Dieu, le saint jeune homme allait ingénûment, tous les mois, offrir à chacun de ses maîtres une liste des communions, des prières, des pénitences, qu'il s'était prescrites pour eux, en retour de leurs peines. « J'ai gardé plusieurs de ces billets et je les conserve précieusement, comme les reliques d'un Bienheureux », disait, après la mort de Jean, le Père François Piccolomini, celui de tous ses professeurs que le serviteur de Dieu semblait avoir aimé plus filialement; parce qu'il le vénérait aussi

comme un Saint, dont les leçons inspiraient également à tous ses élèves l'amour de la science et de la vertu.

Deux années entières s'étaient écoulées, depuis l'arrivée du Bienheureux au collége Romain, lorsque vers les derniers jours de février de l'an 1621, ses supérieurs lui ordonnèrent de se préparer, pour la fête de saint Joseph, à une séance solennelle de philosophie. C'était pour lui l'ordre de Dieu même; il résolut donc aussitôt de mettre en œuvre tous les moyens naturels et surnaturels, afin de satisfaire pleinement à ce que l'obéissance exigeait de lui.

Le succès fut tel, que pas un de ses condisciples ne parut aussi digne d'être choisi, pour soutenir, quatre mois plus tard, l'honneur du collége Romain, dans un acte encore plus solennel sur tout l'ensemble de la philosophie. Ce choix ne laissa pas d'alarmer un moment son humilité; mais il eut aussitôt recours à son refuge ordinaire, l'obéissance, et se contenta d'aller demander à son confesseur ce qu'il jugeait uniquement devoir être plus agréable à Notre-Seigneur, ou d'accepter cet honneur sans rien dire, ou de tenter quelque démarche pour le faire tomber sur un autre. La réponse fut sur-le-champ qu'il valait mieux se taire; et après une seconde préparation, semblable en tout à la première, le Bienheureux obtint encore les applaudissements unanimes d'une brillante et docte assemblée. « En vérité », disait, au sortir de cette nouvelle épreuve, l'assistant du Père général de la Compagnie pour les provinces d'Espagne, « si Dieu nous avait envoyé tout à l'heure un ange à la place du frère Jean, nous n'aurions pas eu, je crois, un plus beau spectacle ! »

Durant cette dernière année de sa vie, le Bienheureux avait choisi, pour l'unique sujet de ses examens particuliers, la reine de toutes les vertus, la charité. Par moment, les flammes de l'amour divin semblaient consumer son corps et son âme. Tout lui servait à les activer; et il ne traçait plus même une page sans y écrire, auprès du saint nom de Jésus : « O amour ! amour ! amour ! » Sa santé n'inspirait encore toutefois aucune crainte sérieuse; mais en l'examinant, à son agonie, l'un des plus habiles médecins de Rome n'hésita pas à dire : « Cette mort est toute divine ! nos remèdes n'y peuvent rien ! »

Dans le courant du mois de juillet, causant avec le Père Jérôme Savignano, le Bienheureux ne put lui cacher ses désirs de voir bientôt la mort briser ses liens. « Eh quoi donc ! mon frère Jean », reprit celui-ci, « êtes-vous déjà si prêt à partir, que vous n'en eussiez aucune peine ? » — « Oh ! je l'avoue, mon Père », lui répondit le saint jeune homme, « si Notre-Seigneur m'en laissait le choix, il me serait très-doux d'avoir auparavant quelques jours pour mieux me préparer, par les exercices de saint Ignace. Mais si son bon plaisir était qu'à cet instant je lui remisse mon âme, oui, je la lui remettrais sans crainte, bien volontiers ». Du reste le Bienheureux ne vivait plus déjà, en effet, selon son expression, que « pour la journée, pour l'heure présente », ne s'attachant qu'à la rendre plus digne de Dieu.

Il accompagna peu de temps après le Père Famien Strada en pèlerinage à Sainte-Marie-Majeure; et celui-ci, qui connaissait à merveille les pieuses préoccupations de Jean, lui raconta, durant tout le trajet, les morts vraiment célestes de quelques fervents religieux de la Compagnie, morts dont il avait été lui-même témoin; puis laissant éclater la sainte envie qu'il portait à leur bonheur : « Que Notre-Seigneur nous accorde aussi, mon cher frère », s'écria-t-il en terminant, « de mourir un jour nous-mêmes de la mort des Saints ! » Mais le bienheureux frère, levant les yeux vers lui avec

une douce gravité : « Oh ! oui, mon Père », répondit-il, « puissions-nous mourir d'une sainte mort ! Mais pour que ce désir s'accomplisse, ne faut-il pas vouloir d'abord que notre âme vive de la vie des Saints? »

Le 31 juillet, fête de son Père saint Ignace, tirant au sort avec ses frères un nouveau patron pour le mois suivant, il reçut en même temps cette sentence du saint Evangile : « Veillez et priez, car vous ne savez pas quand viendra votre heure ! » Paroles qui furent accompagnées comme d'une voix et d'une lumière intérieure, lui annonçant, à n'en pas douter, que l'heure de sa délivrance approchait; et il alla de suite en faire part à l'un de ses confidents les plus intimes, le Père François Piccolomini.

Les quatre premiers jours d'août s'écoulèrent néanmoins sans aucun symptôme que ses désirs dussent être sitôt exaucés. Mais le matin de Notre-Dame des Neiges, une indisposition soudaine le saisit, sans toutefois l'empêcher encore, ni d'accompagner ce jour-là ses frères à la maison de campagne du collége, ni d'argumenter le lendemain au collége des Grecs, avec autant d'aisance et de feu que de modestie. La nuit suivante fut pour lui sans repos; mais, accoutumé dès longtemps à ne jamais écouter les doléances de la nature, il se leva au signal ordinaire, et s'acquitta, comme s'il n'eût vraiment rien souffert, de ses exercices de piété. Ce fut dans l'après-midi seulement que, par la crainte trop bien fondée de manquer à une de ses règles, s'il ne donnait enfin connaissance de son mal, il se rendit à la chambre du Père recteur, et lui exposa son état. Au premier mot, le Père Cepari lui ordonna d'aller se remettre, comme un enfant d'obéissance, entre les mains du frère infirmier; et celui-ci, qui le voyait chaque jour au chevet des autres malades, lui dit en l'accueillant : « Eh bien ! cette fois, frère Jean, que ferons-nous de vous? » — « Tout ce qu'il plaira à Notre-Seignèur », répondit-il aussitôt en souriant.

Ce ne fut pourtant que le dix au soir, après avoir été tout le jour en s'affaiblissant, que le saint malade en vint à donner de trop sérieuses inquiétudes, et que tout espoir de le conserver s'évanouit en quelques moments. Voici comment le Père Louis Spinola raconte les derniers moments du Bienheureux.

« Le soir de la fête de Saint-Laurent, j'étais allé », dit-il, « frapper à la porte du Père recteur, pour lui parler de quelques affaires personnelles. Il m'écouta personnellement, satisfit à mes demandes, et ajouta : Je veux aller maintenant voir notre frère Jean Berchmans, car je crains bien que nous ne le perdions. Tout ému à cette nouvelle, je sollicitai instamment du Père recteur l'autorisation de le suivre, et il y consentit. En nous voyant tous deux entrer dans sa chambre, le saint frère nous salua de l'air le plus aimable et le plus serein, puis nous parla de la mort et du paradis, avec autant de joie qu'un capitaine causant de batailles et de victoires. Comme on lui répondit que peut-être, avant d'aller jouir de Dieu, il lui resterait encore à travailler et à souffrir beaucoup en ce monde, au service de sa divine Majesté, il nous raconta comment le saint Père François Coster lui avait dit un jour, en Flandre, pendant son noviciat : « Mon frère, vous gagnerez plus tard beaucoup d'âmes à Notre-Seigneur ! » Mais après une courte pose, « je ne sais vraiment », ajouta-t-il, « s'il n'aura pas entendu peut-être que ce serait du haut des cieux ». La conclusion de cette première visite fut que, si l'état de notre saint frère ne s'améliorait cette nuit, le Père recteur lui apporterait, le lendemain matin, le saint Viatique, et nous nous retirâmes pour aller prendre notre repos. Mais je suppliai le

Père recteur de me faire appeler à temps, s'il y avait lieu ; car je ressentais un désir extrême d'être présent à cette grande action ».

Le Père Cepari n'avait fait part de son projet que devant le frère infirmier ; mais quelque temps après, celui-ci, voyant le malade s'affaiblir : « Frère Jean », lui dit-il, « le Père recteur ne vous a-t-il rien annoncé ? Pour moi, je pense qu'il vous serait bon de recevoir demain matin la visite de Notre-Seigneur ». — Sans se troubler à cette parole : « Serait-ce pour communier en viatique ? » reprit avec calme le saint jeune homme. — « Oui, mon cher frère, car désormais il nous reste bien peu d'espoir ». — Alors, d'un visage rayonnant de joie, comme s'il eût reçu dans ce moment la plus gracieuse nouvelle, le serviteur de Dieu se souleva, et jetant ses deux bras autour du cou de l'infirmier penché sur lui, l'embrassa tendrement. Mais comme celui-ci fondait en larmes et ne pouvait articuler une parole : « Ah ! mon cher frère », s'écria-t-il, « réjouissez-vous donc avec moi ! car voici bien la meilleure annonce et la plus douce consolation qu'il vous fût possible de me donner ». Puis aussitôt, prenant son crucifix : « O mon bon Jésus », reprit-il, « vous avez été toujours ici-bas mon seul trésor. Ne m'abandonnez pas à mes derniers moments ! » Et comme le frère infirmier l'engageait doucement à ne pas s'affaiblir et se fatiguer davantage par de trop véhémentes affections : « Oh ! ne craignez rien », reprit-il, « ces affections sont, au contraire, toute ma force et toute ma joie ! »

Quelques moments après, il pria le frère d'écrire, sous sa dictée, comme son testament spirituel, et le prononça dans le plus grand calme, toujours avec la même sérénité. Il y demandait d'abord pardon au Révérend Père général de la Compagnie, d'avoir été le fils si indigne d'une si douce et si sainte mère, dont il avait reçu tant de bien. Puis, après les plus vifs témoignages de reconnaissance pour chacun de ses Pères et de ses frères, qui s'étaient dévoués, disait-il, à tant de fatigues à cause de lui, et pour tous ceux qui l'avaient visité durant les jours de sa maladie, il demandait, pour dernière grâce, de recevoir le saint Viatique, environné de tous ses frères, déposé à terre, tout habillé, et de mourir revêtu de la soutane de la Compagnie. L'infirmier se hâta de porter aussitôt ces quelques lignes au Père Cepari ; et celui-ci, après les avoir lues, non sans une profonde émotion ; « Dites au frère Jean », répondit-il, « que toutes ses demandes seront exaucées ».

Revenons maintenant aux souvenirs personnels du Père Spinola.

« De grand matin », dit-il, « le Père recteur vint m'éveiller lui-même et me dit que, si je voulais voir le saint frère Jean communier en viatique, il était temps. Poussé par mon désir, je me levai en toute hâte et me rendis à la chambre du saint frère, qui d'un visage riant et gracieux me dit, dès qu'il m'aperçut : « Je vous salue, mon cher frère ; voici que nous allons partir pour le ciel ! » Paroles qui me percèrent tellement le cœur que je sortis à l'instant pour cacher mes larmes, sous prétexte d'aller à la sacristie rejoindre le Père recteur et ceux qui devaient accompagner le Saint-Sacrement. Quand nous revînmes vers notre cher frère, nous le trouvâmes couché à terre, sur un matelas, revêtu de sa soutane, les mains jointes ; et il demeura en cet état jusqu'à ce que fussent achevés, suivant la teneur des rubriques, la bénédiction de la chambre, le *Confiteor* et l'absolution. Mais quand le Père recteur se tourna vers lui avec le corps de Notre-Seigneur, pour le lui donner, soudain nous le vîmes se relever comme un éclair et se mettre à genoux ; bien que son excessive faiblesse eût dû le faire à l'instant tomber, si deux de ses condisciples ne se fussent hâtés de le soutenir jus-

qu'après la sainte communion. Il fit alors sa profession de foi et protesta fermement qu'il mourait, ou que du moins il voulait mourir, en vrai fils de la Compagnie de Jésus et en vrai fils de la bienheureuse Vierge Marie ; puis il reçut le saint Viatique. A ce spectacle, nous fûmes tous saisis de componction non moins que de regrets, songeant que ce trésor incomparable de toute sainteté allait si tôt nous être ravi.

« Je demeurai là presque tout le jour, c'est-à-dire à l'exception seule des heures de classe ; et nous y fûmes en grand nombre ; car chacun désirait ardemment le voir, et lui rendre, s'il se pouvait, un dernier service. Durant tout ce temps, ses entretiens ne furent que du paradis, auquel il aspirait sans cesse par mille oraisons jaculatoires plus belles, et mille soupirs plus ardents les uns que les autres. Il répétait souvent en particulier : « O Marie, ne permettez pas que mon espérance soit vaine ! je suis votre fils, vous le savez bien ; car je vous ai juré de l'être à jamais ! ».

« Le soir et la nuit du 11 au 12, je demeurai encore près de lui, avec plusieurs autres de nos frères. Et, comme je sortais de temps en temps pour quelques minutes, afin de respirer un moment l'air frais de la nuit, car la chaleur avait été extrême, revenant vers lui, environ trois heures avant le signal du lever, je le trouvai réveillé, les mains très-froides ; et supposant que cette fraîcheur devait aussi lui être agréable, je ne dis rien. Mais ce lui était, au contraire, une vive souffrance, comme il en fit l'aveu, le jour suivant ; et la crainte seule de fatiguer le frère infirmier, qui prenait un peu de repos, l'avait empêché de parler.

« Le jour venu, sa chambre se remplit de nouveaux visiteurs, accourus en foule pour voir cette mort, que chacun de nous eût certes rachetée de grand cœur, au prix de plusieurs de ses années. Tous voulaient recevoir de sa bouche un dernier conseil, avec l'assurance d'un souvenir auprès du Sauveur et de sa sainte Mère, dès qu'il serait au ciel. Malgré sa crainte d'épuiser ses forces, le Père Cepari n'osait pas éloigner cette multitude, qui lui semblait attirée par Dieu même, pour recueillir des lèvres du saint mourant les plus hautes et les plus efficaces leçons de toute vertu. Il prit donc le parti de laisser entrer chaque visiteur seul, à son tour, encore une fois et quelques minutes à peine. A tous sans exception, le Bienheureux, toujours souriant, recommandait instamment trois choses : une tendresse filiale pour la très-sainte Vierge Marie, un grand amour de l'oraison, et la plus inaltérable fidélité à toutes les règles de la Compagnie. Puis il ajoutait en peu de mots quelques avis particuliers, selon l'état d'âme de chacun, faisant bien voir, suivant la déposition expresse de plusieurs, qu'il lisait clairement au fond de leur âme. « Aussi, malgré sa modestie et son humilité, ajoute le père Golfi, à la majesté surhumaine et à la liberté de sa parole, nous ne pouvions douter que Dieu ne nous parlât en lui ».

« Le soir vint, continue le Père Spinola, bien plus rapidement que nous ne l'aurions voulu ; car les heures nous semblaient passer comme des minutes, au chevet de notre saint frère. Je demeurai là encore toute cette nuit, avec plusieurs autres Pères et Frères, qui ne craignaient rien tant, comme moi, que de n'être pas près de lui, lorsqu'il rendrait à Dieu sa bienheureuse âme. J'allai seulement, vers deux heures après minuit, réveiller un de nos frères à qui je l'avais promis la veille, et qui se hâta de venir ». (Ce fut durant cette courte absence que le démon tenta de livrer un rude combat au mourant, comme celui-ci l'avait prédit peu auparavant. Tout à coup le malade se jeta au milieu de son lit ; les yeux fixés au ciel, le visage bouleversé, les lèvres tremblantes, il cria de toutes ses forces : « Je me repens de tout

mon cœur, Seigneur, de vous avoir offensé !... Non, je ne le ferai pas..... Moi vous offenser, Seigneur ?... Marie, moi offenser votre Fils ?... Non, jamais, jamais ; non, je ne le ferai pas ; j'aime mieux mille fois mourir, dix mille fois, cent mille fois, un million de fois, un million de fois, un million de fois, et il répéta environ quarante fois ce cri : Retire-toi, Satan, je ne te crains pas...) « Quand je rentrai, il disait : « Donnez-moi mes armes : mon crucifix, mon chapelet, et les règles de la Compagnie ! Voilà les trois objets que j'aime le plus au monde. Je mourrai sans peine avec eux ! » Mais comme on lui présenta un livre de règles où manquaient celles des scolastiques, il en demanda un autre que je me hâtai d'aller prendre et lui apportai. Alors il prononça très-affectueusement la formule des vœux, et se fit réciter ensuite plusieurs oraisons et les litanies des Saints, où il fit ajouter l'invocation des quatre Bienheureux de la Compagnie, notre saint Père Ignace, François-Xavier, Louis de Gonzague et Stanislas Kotska, ainsi que des deux Pères, François de Borgia, Joseph Anchiéta, et du frère Alphonse Rodriguez. Presque aussitôt après, il perdit la parole, et demeura environ trois heures dans cet état, montrant bien toutefois, à la modestie de sa pose et au recueillement angélique de ses traits, qu'il n'avait point perdu connaissance. Aussi quand le Père recteur, ou l'un de ses professeurs qui l'assistait en ce moment, l'invitait à prononcer de cœur le nom de Jésus, et à donner, s'il le pouvait encore, quelque signe qu'il entendait, on le voyait de temps en temps incliner doucement la tête.

« Je ne dois pas ici oublier de dire que, la veille encore, lorsque chacun lui demandait un conseil et un souvenir, je fis de même ; et il me répondit : « Que Dieu Notre-Seigneur fasse de vous un enfant d'oraison, un enfant de la bienheureuse Vierge Marie, et qu'il vous donne le double esprit de notre bienheureux Père Ignace à l'égard de Dieu et des âmes ! » Je le priai ensuite de m'obtenir quelques grâces particulières ; ce qu'il me promit très-aimablement ; et comme j'ajoutai : « Prenez bien garde, mon frère Jean, car je ne laisserai passer aucun jour sans vous rappeler votre promesse ». — « Je la tiendrai », me répondit-il d'un ton plein d'énergie ; « soyez-en certain ! »

Enfin, trois heures et demie avant son dernier soupir, le Bienheureux ayant recouvré la parole en faisant un nouvel effort pour invoquer le saint nom de Jésus, repoussa les derniers assauts du démon, qui s'efforçait de le troubler encore, par le souvenir, non de ses fautes, il n'en trouvait aucune à lui reprocher, mais de ses actes mêmes de vertu. Jean, avec le secours de la prière, et par son obéissance au Père qui l'assistait, triompha encore victorieusement de son ennemi, et recouvra bientôt toute sa sérénité. Puis invoquant tour à tour les saints patrons qu'il avait reçus chaque mois, depuis son entrée dans la Compagnie, s'unissant une dernière fois aux litanies de la Reine des anges, les yeux fixés sur ces trois objets qui lui étaient si chers, son livre de Règles, son chapelet et son crucifix, il rendit doucement à Dieu sa sainte âme. C'était le matin du 13 août 1621, jour anniversaire, suivant une pieuse conjecture, de la séparation du corps et de l'âme de sa divine mère la glorieuse Vierge Marie. Ainsi mourut en odeur de bénédiction, à l'âge de vingt-deux ans et cinq mois, le bienheureux Jean Berchmans.

On le représente portant en ses mains le livre des Règles de saint Ignace, une croix et un chapelet. C'est ainsi qu'il voulut mourir, disant : « Voilà mes trésors, avec lesquels je me présenterai joyeusement devant Dieu ».

CULTE ET RELIQUES.

A peine le corps du bienheureux Berchmans fut-il porté à l'église et convenablement exposé, que la dévotion populaire l'honora du culte des Saints. Plusieurs miracles furent accomplis en présence d'une foule immense. Le 14 août on déposa le saint corps dans un cercueil de bois avec une inscription de plomb et on l'inhuma provisoirement dans un tombeau de la chapelle de Saint-Louis de Gonzague, où personne n'avait été déposé jusqu'alors. Depuis ce moment, la chapelle ne désemplit pas de monde, et le culte de Berchmans prit de jour en jour de plus vastes proportions. Pour arrêter le concours des fidèles, le corps du Bienheureux fut enseveli dans la chapelle de la Sainte-Croix, où était la sépulture commune des Pères du collége. On le plaça à l'endroit même qu'avait occupé jusqu'à sa béatification le corps de saint Louis. Le concours se fit à cette chapelle comme il s'était fait à celle de Saint-Louis sans que rien pût en ralentir la ferveur. Les *ex-voto* de toute nature y arrivaient en grand nombre. En 1623, la chapelle où il reposait fut ornée, par le peuple, de fleurs et de verdure. La Belgique rivalisait avec Rome pour honorer sa mémoire. L'Allemagne l'invoquait avec plus d'enthousiasme encore que l'Italie. Les guérisons les plus étonnantes ne cessèrent pas de s'opérer à son tombeau et d'encourager la confiance de ceux qui venaient l'entourer de leurs hommages et de leurs vœux.

A cette époque, Rome n'avait pas encore interdit de pareils hommages, rendus à ceux dont l'éclat des miracles semblait proclamer si haut la gloire et la puissance des cieux. Quelques années plus tard seulement, le 13 mars 1625, le souverain pontife Urbain VIII devait réserver désormais au seul jugement infaillible du vicaire de Jésus-Christ l'examen des vertus et des prodiges qui donneraient droit au titre et aux honneurs publics des Bienheureux. Le 11 septembre 1745, le pape Benoît XIV signa la commission d'introduction de la cause, et dès lors le serviteur de Dieu put être honoré de tous du titre officiel de Vénérable. Par un décret en date du 5 juin 1843, le pape Grégoire XVI proclama, à la face du monde entier, que le vénérable serviteur de Dieu, Jean Berchmans, chéri de Dieu et des hommes, avait pratiqué dans un degré héroïque les vertus théologales et cardinales, ainsi que les vertus morales qui relèvent des unes et des autres. Enfin, le 9 mai 1865, le souverain pontife Pie IX signa le bref de béatification du vénérable serviteur de Dieu, et le 28 mai la promulgation en fut faite dans l'église métropole de Saint-Pierre.

Le cercueil en bois qui renfermait son corps ayant été trouvé tout ruiné, on recueillit avec un soin extrême les ossements, les cendres, les parties d'habit conservées et jusqu'aux parcelles du cercueil, et on mit le tout dans une caisse de plomb, avec l'inscription dont nous avons parlé. En 1729, le Père François Piccolomini, recteur du collége romain, vérifia la caisse et constata que les os s'y trouvaient tous, à l'exception des dents, de quelques doigts des mains et des pieds et de quelques petits osselets. Quelques années plus tard, son successeur, le Père Casotti enferma les ossements dans une caisse de bois recouverte d'une enveloppe de cuivre. Le 11 mai 1865, eut lieu, au collége romain, la vérification de cet auguste dépôt. A l'occasion de la béatification solennelle, quelques ossements furent distraits du trésor commun et apportés en Belgique, pour être l'objet de la vénération des fidèles. Le cardinal archevêque de Malines obtint un os de l'avant-bras, qui fut placé, le 23 juillet 1865, dans l'église métropolitaine, sur un autel nouvellement érigé et consacré au Bienheureux. La cathédrale d'Anvers possède un petit ossement, ainsi que la chemise que portait le Bienheureux à ses derniers moments; l'église du *Gesù*, à Bruxelles, une vertèbre ainsi que l'église de Diest; la maison des Jésuites, à Louvain, garde son cœur. Au collége Notre-Dame, à Bruxelles, on conserve encore une manche de la soutane du Bienheureux.

Nous avons emprunté ce récit à une vie publiée par un Père de la Compagnie de Jésus, sans nom d'auteur, chez Méniolle. Parfois nous l'avons analysée, mais souvent aussi nous l'avons reproduite textuellement. — Cf. *Vie du bienheureux Jean Berchmans*, par H. P. Vanderspeeten, de la Compagnie de Jésus.

SAINTE VITALINE,

VIERGE A ARTONNE, EN AUVERGNE (390).

Pendant que saint Martin gouvernait l'Eglise de Tours, la petite ville d'Artonne (arrondissement de Riom), en Auvergne, respirait le parfum des vertus de sainte Vitaline. Après sa mort, la renommée de sa sainteté parvint jusqu'aux oreilles de l'illustre archevêque qui voulut visiter son tombeau. « Quand j'eus salué la Sainte et adressé ma prière à Dieu », nous dit-il dans son livre

de la *Gloire des Confesseurs,* « j'entendis une voix sortir du tombeau et me demander ma bénédiction. Je m'empressai de le faire, puis je demandai à Vitaline si elle jouissait de la présence de son divin Epoux ; triste, elle me répondit qu'elle en était privée pour quelque temps par suite d'une faute légère qu'elle avait commise pendant sa vie. Je me tournai alors vers ceux de ma suite et leur dis : Si cette pauvre Vierge qui s'est consacrée à Dieu dès ses plus tendres années, et dont les actions ont été si pures durant sa vie qu'elle a mérité de faire des miracles après sa mort, est néanmoins privée pour un temps de la vision de Dieu, par suite d'une faute toute légère qu'elle a négligé d'éviter, que deviendrons-nous, misérables pécheurs, qui buvons l'iniquité comme l'eau ? Puis je revins devant le tombeau de la Vierge, je ranimai son courage, et l'assurai que dans trois jours, elle serait conduite devant son céleste Epoux, dont rien désormais ne pourrait la séparer.

« Elle apparut encore à plusieurs autres personnes, et leur rendit maints offices de charité : à l'archiprêtre d'Artonne, qui voulait donner un repas aux pauvres, elle fit découvrir une somme d'argent qui subvint à toutes les dépenses ; à un autre prêtre, qui voulait satisfaire au même précepte de l'aumône, elle multiplia le vin de sa cave ».

La fête de sainte Vitaline se célébrait autrefois le 21 février ; quelques calendriers l'indiquent au 25 mai.

Saint Grégoire de Tours, *Livre de la Gloire des Confesseurs,* ch. 5.

SAINT CASSIEN,

MARTYR A IMOLA, EN ITALIE (IVe siècle).

Prudence *(Aurelius Prudentius Clemens),* poëte latin qui florissait dans le IVe siècle, raconte ainsi le supplice de saint Cassien :

« Il était maître d'école à Imola lorsque la persécution y devint violente contre les chrétiens. Il fut arrêté et interrogé par le gouverneur de la province ; comme il refusa héroïquement de sacrifier aux idoles, le juge eut la barbarie d'ordonner que ses écoliers le piqueraient avec des stylets jusqu'à ce qu'il fût mort. Moins les coups de ceux qu'on lui donnait pour bourreaux avaient de force, plus son supplice devenait long et cruel. On l'exposa nu au milieu d'une troupe de deux cents enfants. Les uns le frappaient au visage et sur la tête avec leurs tablettes, et les lui rompaient souvent sur le corps ; les autres le piquaient avec leurs stylets, lui sillonnaient la chair et en enlevaient des lambeaux ; quelques-uns se faisaient un jeu barbare d'écrire leur tâche sur sa peau. Couvert de son sang et déchiré par tout le corps, il disait à ces malheureux enfants de ne rien craindre et de redoubler leurs efforts. Par ces paroles, son intention n'était pas de les encourager dans leur crime, mais d'exprimer le désir ardent qu'il avait de mourir pour Jésus-Christ ».

Après sa mort, les chrétiens l'enterrèrent à Imola, et renfermèrent depuis ses reliques dans un riche mausolée. Rien de plus gracieux que le tombeau du Saint dans la cathédrale d'Imola. C'est un ouvrage moderne, de marbre blanc et très-bien sculpté. Il est élevé et placé derrière le maître-autel. On y remarque de petits anges qui tiennent des stylets, instruments de son supplice. Le pape Pie IX, qui était évêque d'Imola avant de monter sur le saint-siége, a orné ce tombeau de marbre précieux. Sur la même ligne et dans des chapelles latérales, à droite et à gauche, on voit aussi les tombeaux de saint Pierre Chrysologue, archevêque de Ravenne, mort à Imola, et d'un autre saint Pontife. Ces trois monuments d'un même style produisent un très-bel effet.

Saint Prudence dit que dans son voyage de Rome il visita le tombeau du saint Martyr et que, s'étant prosterné devant, il implora la miséricorde divine pour ses péchés avec beaucoup de larmes. Il parle d'un tableau placé au-dessus de l'autel, lequel représentait le martyre de saint Cassien de la manière qu'il l'a rapporté. Il exhorte tous les fidèles à se recommander avec lui à ce Saint, qui ne manque point d'écouter les prières qu'on lui adresse.

Cf. *Acta Sanctorum.*

SAINT WIGBERT OU WICTBERCHT,

ABBÉ DE FRITZLAR, DANS LA HESSE-ÉLECTORALE (747).

Compagnon du saint abbé Egbert, saint Wigbert, après avoir longtemps habité l'Irlande en reclus, alla prêcher la parole du salut aux peuples de la Frise et au roi Radbod, vers l'an 688. Mais tous ses travaux et ses efforts ne portèrent pas de fruits chez ses barbares auditeurs. Il retourna après deux années en Irlande, et y servit Dieu de nouveau dans la solitude et le silence, comme il avait fait pendant si longtemps. N'ayant pu se rendre utile aux étrangers, il s'efforça d'autant plus à fortifier ses compatriotes par l'exemple de ses vertus.

Mabillon distingue plusieurs Wigbert, et parle d'abord du plus ancien, qui, pour prêcher l'Evangile après Egbert, passa de l'Irlande en Frise, dont il fut chassé par Radbod, et retourna en Irlande. Le second était abbé de Nietcelle et précepteur de saint Boniface. Le troisième est l'abbé de Fritzlar, qui quitta l'Angleterre avec quelques autres pour aller rejoindre saint Boniface en Allemagne, et que ce dernier s'est adjoint avec plusieurs autres dans son apostolat.

Notre Saint avait pour habitude, lorsqu'on venait le prier de se rendre auprès de quelqu'un pour entendre sa confession, de rentrer aussitôt après dans son couvent. Quoique son corps fût épuisé par une grave maladie, il ne se permit pas la moindre douceur ; il ne blâmait pas cependant ceux qui, en cas de maladie, se relâchaient un peu de leur austérité. Dans ses derniers moments, on vit, dit-on, un très-bel oiseau descendre jusqu'à trois fois sur le corps mourant, en signe de la pureté de sa vie.

Saint Wigbert doit avoir joui d'une grande réputation de sainteté, puisque Brunon, abbé d'Hersfeld, et Raban Maur, abbé de Fulde, ont commencé en 831 à lui bâtir une église, que ce dernier acheva en 850, lorsqu'il fut archevêque de Mayence. Cette église existe encore à Hersfeld, qui devint plus tard une ville Mais les revenus, qui en étaient fort considérables, ont été saisis par les landgraves de Hesse et attachés à leurs domaines.

Il faut remarquer encore que Wigbert est nommé dans le martyrologe de Raban, dans celui de Rome et dans plusieurs autres, comme prêtre et confesseur, sans qu'on dise qu'il ait été abbé. C'est que dans ces temps, la dignité du prêtre éclipsait pour ainsi dire le titre d'abbé, inférieur de beaucoup au premier.

Il existe encore un Wigbert, qui était aussi prêtre, et même, à ce que l'on croit communément, prêtre séculier, lequel étant retourné d'Allemagne en Bretagne, écrivit deux lettres à Lull, archevêque de Mayence.

Tiré des continuateurs de Godescard.

XIVe JOUR D'AOUT

MARTYROLOGE ROMAIN.

La Vigile de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie. — A Rome, la naissance au ciel de saint Eusèbe, prêtre, qui pour la défense de la foi catholique, fut enfermé dans une chambre de sa maison par Constance, empereur arien, et, y ayant persévéré sept mois en oraison avec une constance invincible, s'y endormit en Notre-Seigneur. Son corps fut enlevé par Grégoire et Orose, prêtres, et enterré sur la voie Appienne, dans le cimetière de Calliste. IVe s. — Dans l'Illyrie, saint Ursice ou Ursicin, martyr, qui fut décapité pour le nom de Jésus-Christ, après différents

supplices, sous l'empereur Maximien et le président Aristide. 303. — En Afrique, saint Démètre, martyr. — A Apamée, en Syrie, saint Marcel, évêque et martyr, qui, pour avoir renversé un temple dédié à Jupiter, fut massacré par les Gentils, qui entrèrent en fureur contre lui [1]. 389. — A Todi, saint Calliste, évêque et martyr. — Dans l'île d'Egine (mer Egée), sainte ATHANASIE, veuve, que sa fidélité aux observances monastiques et la grâce des miracles ont rendue illustre. Vers 860.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Strasbourg, le bienheureux EBERHARD, prévôt de la cathédrale de cette ville, et abbé d'Einsiedeln *(Eremus Beatæ Mariæ, Cella Solitariorum, Eberhartescella)*, antique et célèbre monastère bénédictin (Suisse) où se trouve une image miraculeuse de la sainte Vierge, qui attire de nombreux pèlerins, et connue sous le nom de Notre-Dame des Ermites. Nous en avons parlé amplement dans la vie de saint Meinrad, le fondateur de ce sanctuaire, au 21 janvier. 957 ou 958. — A Cambrai, dans la cathédrale, anniversaire de l'inauguration solennelle de l'image de Notre-Dame de Grâce, dite aussi de Saint-Luc. 1450. — A Bruxelles, anniversaire de la bénédiction de la nouvelle église Sainte-Marie de Schaerbeke, monument bysantin, digne de la Reine des cieux. 1853. — En Belgique, découverte de la statue de Notre-Dame de Duffèle. 1637. — Encore en Belgique, le bienheureux Alain de la Roche, dominicain. Durant de longues années qu'il prêcha dans ce pays, il s'attacha surtout à raviver la dévotion du Rosaire. Ses discours, comme ses écrits, prouvent que Marie occupait, pour ainsi dire, toutes ses pensées. Il écrivit sur les miracles du Rosaire, sur le Psautier de la Vierge, sur sa vie, et commenta le Cantique des cantiques, en appliquant à Marie les textes où le privilége de l'Immaculée Conception est le plus clairement exprimé. 1474. — A Nevers, saint Aré, évêque de ce siége et confesseur, dont nous donnerons la vie au 16 août. VIe s. — A Dieppe, procession en actions de grâces de la victoire remportée à pareil jour sur les Anglais. 1443. — Autrefois, à Cherbourg, procession en mémoire de la reddition de la place par les Anglais. 1450. — Au village d'Elste, dans la province de Gueldre (Hollande), saint Werenfrid ou Guerfroy, confesseur, apôtre de la Frise. Il fut envoyé au village d'Elste, pour y prêcher Jésus-Christ, par saint Willebrord, dont il était le disciple. Il prêcha aussi la foi à Medenblik et à Wik-te-Duurstede, mourut à Leydis et fut enterré à Elste. Ses reliques furent levées de terre par Baldric ou Baudri, quinzième évêque d'Utrecht, qui fonda en son honneur, dans sa ville épiscopale, un Chapitre de huit chanoines. VIIIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — La Vigile de l'Assomption de la bienheureuse vierge Marie. — Dans le diocèse de Pésaro, près de la montagne de Birochium, le bienheureux SANCTÈS D'URBINO, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, célèbre par ses miracles et ses vertus, dont le culte immémorial a été approuvé par Clément XIV. 1390.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Augustin. — La Vigile de l'Assomption de la bienheureuse vierge Marie. — Au monastère de Sainte-Marie du Mont-Sacré, sur le Vasirio, la bienheureuse Julienne de Pareselles *(Juliana a Busto Arsitio)*, vierge de notre Ordre, illustre par une force d'âme invincible, par une admirable patience, et une contemplation assidue des choses célestes. 1540.

Martyrologe des Frères Prêcheurs. — La Vigile de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie. — A Ascoli, dans la Marche d'Ancône, saint Emygde, évêque et martyr, qui, ordonné évêque par le pape saint Marcel et envoyé dans cette province pour y prêcher l'Evangile, confessa Jésus-Christ et reçut la couronne du martyre, sous l'empereur Dioclétien [2]. 303 ou 304.

Martyrologe des Frères Mineurs. — La Vigile de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie. — Saint Emygde, évêque et martyr, dont la naissance au ciel se célèbre le 5 août. 303 ou 304.

Martyrologe des Carmes Chaussés et Déchaussés. — La Vigile de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie. — L'Octave de saint Albert, confesseur [3]. 1306.

1. L'empereur Théodose, en montant sur le trône, entreprit de détruire l'hérésie et l'idolâtrie qui régnaient dans son empire et déchiraient avec une fureur acharnée l'Eglise de Dieu. A cet effet, il adressa à Cynège, préfet du prétoire d'Orient, une loi datée du 25 mai 385, portant ordre de fermer tous les temples et défense de sacrifier des animaux et de faire les auspices, sous des peines très-rigoureuses. Saint Marcel d'Apamée fut le premier qui donna suite aux décrets de l'empereur et qui ferma les temples des idolâtres. Son zèle lui coûta la vie et lui valut la couronne de gloire : il fut inopinément assailli par des assassins stipendiés et massacré. Baillet met sa mort en 385 ou 386, les Bollandistes en 389. — Continuateurs de Godescard.

2. Nous avons donné la vie de saint Emygde au 5 août. — 3. Voir sa vie au 7 août.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — La Vigile de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie.— Saint Alphonse-Marie de Liguori, dont il est fait mention le 2 août[1]. 1787.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Otrante *(Hydruntum)*, ville de l'Italie méridionale, au diocèse de Naples, le bienheureux Antoine Primaldi et ses compagnons, martyrs, au nombre de huit cents. Ils furent décapités à un quart de lieue de la ville, sur le mont Saint-Jean de la Minerve, pour avoir refusé de renier Jésus-Christ et d'embrasser la religion musulmane, à l'époque où Mahomet II, empereur des Turcs et conquérant de Constantinople, mit le siége devant Otrante. La colline qui fut le théâtre de leur supplice s'est appelée depuis *le Mont des Martyrs*. Les corps saints demeurèrent exposés dans le lieu de leur supplice pendant treize mois que les Turcs furent maîtres d'Otrante ; mais ils s'y conservèrent sans corruption et aucun animal carnassier n'en approcha. En 1481, Alphonse, duc de Calabre, fils du roi de Naples, ayant repris la ville sur les infidèles, fit transporter, dans une belle chapelle de l'église métropolitaine, les corps des saints Martyrs. Deux cent quarante d'entre eux sont honorés dans l'église de Sainte-Catherine de Naples ; leur culte s'est aussi établi à Otrante. Le pape Clément XIV approuva, le 14 décembre 1771, le culte qu'on leur rend. 1480. — En Judée, saint MICHÉE L'ANCIEN, prophète, qu'il ne faut pas confondre avec saint Michée le Jeune, surnommé *le Morasthite*, et dont nous avons donné la vie, avec celle de saint Habacuc, au 15 janvier. An du monde 3138, avant J.-C. 916. — En Syrie, les saints martyrs Fortunat, Eusèbe, Titule et Conditeur, cités par saint Jérôme. — Les saints martyrs Eutice, Paul, Héracle, Possesseur, Parme, Dissée, Hermas, Prospolin, Prosalame, Bermias, un autre Héracle, et trois de leurs compagnons, cités par saint Jérôme sans plus de détails. — A Rome ou en Palestine, saint EUSÈBE, prêtre et martyr. Vers la fin du IIIe s. — Au territoire de Gardumo, dans le gouvernement du Tyrol, en Autriche (diocèse de Trente), saint Félix, évêque et martyr. — A Ferrare, en Italie, le bienheureux Albert, évêque de ce siége et confesseur. Il avait d'abord été évêque de Plaisance, et s'était, dit-on, trouvé au premier concile de Lyon, assemblé contre l'empereur d'Allemagne Frédéric II (1194-1240). Sur le point de mourir, il distribua généreusement tout son patrimoine aux pauvres et aux religieux. Il fut enseveli, comme il l'avait marqué dans son testament, dans l'église Saint-George de Ferrare, où l'on voit encore de nos jours son tombeau de marbre. 1274.

SAINT EUSÈBE, PRÊTRE ET MARTYR,

A ROME OU EN PALESTINE

Vers la fin du IIIe siècle.

Oratio justi clavis est cœli : ascendit precatio et descendit Dei miseratio.

La prière du juste est la clef du ciel : la prière monte, puis elle fait descendre la miséricorde divine. S. Augustin, *Sermons*.

Eusèbe était un prêtre qui possédait dans un degré éminent l'esprit de prière et toutes les vertus apostoliques. Il versa son sang pour la foi, sous le règne de Dioclétien et de Maximien, mais avant que ces princes eussent publié de nouveaux édits contre les chrétiens. Les uns placent son martyre à Rome, les autres en Palestine.

Quoi qu'il en soit, l'empereur Maximien se trouvait dans le pays où mourut le saint Martyr. Maxence, président de la province, informa contre Eusèbe qui se distinguait entre tous les fidèles par son zèle à invoquer et à

1. Voir sa vie à ce jour.

prêcher Jésus-Christ. Animé par les cris des idolâtres, il lui dit : « Sacrifiez aux dieux de bonne volonté ou je saurai vous y contraindre ». Eusèbe : « Il est écrit dans une loi plus sacrée : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez seul ». Maxence : « Choisissez de sacrifier ou de souffrir les tourments les plus cruels ». Eusèbe : « Il est contraire à la raison d'adorer les pierres, qui, de toutes les choses, sont la plus vile et la plus fragile ». Maxence : « Les chrétiens sont une étrange espèce d'hommes; la mort leur paraît préférable à la vie ». Eusèbe : « Il serait impie de mépriser la lumière pour les ténèbres ». Maxence : « Les voies de douceur ne servent qu'à vous rendre plus opiniâtre. Je vous déclare donc que si vous ne sacrifiez, vous serez brûlé vif ». Eusèbe : « Vos menaces ne m'étonnent point; l'éclat de ma couronne se mesurera sur la cruauté des tourments que j'endurerai ». Alors Maxence le fit étendre sur le chevalet où il eut les côtés déchirés avec les ongles de fer. Pendant cette torture, Eusèbe répétait souvent ces paroles : « Sauvez-moi, Seigneur Jésus; soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes toujours à vous ». Cette constance étonna le juge. Il fit ôter le Saint de dessus le chevalet et lui dit : « Connaissez-vous le décret du sénat par lequel il est ordonné à tous les sujets de l'empire de sacrifier aux dieux ? » — « Les ordres de Dieu », répondit Eusèbe, « doivent l'emporter sur ceux des hommes ». Maxence, outré de fureur, ordonna de mener le Saint au bûcher pour être brûlé vif.

Eusèbe suivit tranquillement les exécuteurs. Sa constance et la joie peinte sur son visage frappèrent d'étonnement le juge et les assistants. Maxence même le rappela, en lui disant : « Pourquoi courir à la mort que vous pouvez éviter ? Je ne puis concevoir votre opiniâtreté; changez donc de sentiment ». — « S'il est vrai que l'empereur m'ordonne d'adorer un métal insensible au mépris du vrai Dieu, qu'on me fasse paraître devant lui ». Il parlait ainsi, parce que les empereurs n'avaient point publié de nouveaux édits contre le christianisme. Maxence ordonna aux gardes de le remettre en prison jusqu'au lendemain. Etant ensuite allé trouver le prince, il lui dit : « Seigneur, on m'a présenté un homme séditieux qui ne veut point obéir aux lois : il a même osé devant moi nier le pouvoir des dieux; il refuse de leur offrir des sacrifices et d'adorer votre nom ». — « Qu'on me l'amène », répondit l'empereur. — « Si vous le voyez », reprit quelqu'un qui avait été témoin de ce qui s'était passé devant le tribunal du juge, « vous serez touché de ses discours ». — « Est-ce cet homme », répliqua l'empereur, « qui pourra me faire changer ? » — « Non-seulement », dit Maxence, « il vous fera changer, mais il opérera encore le même effet sur l'esprit de tout le peuple. Vous ne pourrez le voir sans vous sentir fortement ému et porté à l'imiter ». L'empereur voulut cependant qu'on le lui amenât.

Lorsqu'Eusèbe parut, tous les assistants furent singulièrement frappés d'un certain éclat que l'on remarquait sur son visage; d'un aimable mélange de joie, de douceur et de courage qui brillait dans ses yeux ; de la beauté de sa chevelure et de tout son extérieur qui, dans un âge vénérable, semblait respirer un air de vertu plus qu'humain. L'empereur, l'ayant regardé fixement, sembla remarquer en lui quelque chose de divin, et lui parla de la sorte : « Vieillard, pourquoi paraissez-vous devant moi ? Parlez et ne craignez rien ». Et comme Eusèbe gardait le silence, il ajouta : « Parlez, encore une fois, et répondez aux questions que je vous fais. Je désire vous sauver la vie ». — « Si j'espère », répondit le Saint, « être sauvé par un homme, je ne dois plus attendre le salut que Dieu m'a promis. Quoique

vous les surpassiez en dignité et en pouvoir, vous n'êtes pas moins mortel qu'eux. Je ne craindrai point de répéter devant vous ce que j'ai déjà déclaré : Je suis chrétien, et, en cette qualité, je ne puis adorer du bois et des pierres. Je suis résolu d'obéir au vrai Dieu que je connais, et dont j'ai éprouvé tant de fois la bonté ». — « Quel mal y a-t-il », dit l'empereur au président, « que cet homme adore le Dieu dont il parle, comme supérieur à tous les autres ? » — « Invincible empereur », reprit Maxence, « ne vous en laissez point imposer ; ce qu'il appelle Dieu n'est pas ce que vous pensez : il entend un Jésus que je ne connais point et qui n'a jamais été connu de nos ancêtres ». — « Allez », dit l'empereur, « jugez selon les règles de l'équité et conformément aux lois. Pour moi, je ne veux pas être juge en cette affaire ».

Maximien était d'un caractère naturellement féroce ; cependant le courage et la vertu modeste d'Eusèbe le pénétrèrent pour lui de vénération. Il désirait le sauver ; mais, semblable à Pilate, il ne voulait se donner aucune peine et il craignait de déplaire à ceux qu'il méprisait en d'autres occasions. C'est ainsi que les hommes mondains et corrompus, qui ne connaissent ni frein ni retenue dans le vice, montrent la plus coupable indifférence pour la pratique de la vertu.

Maxence, s'étant retiré, s'assit sur son tribunal et ordonna à Eusèbe de sacrifier aux dieux. « Je ne sacrifierai point », répondit le Saint, « à des êtres qui ne peuvent ni voir ni entendre ». Maxence : « Sacrifiez, ou je vous condamnerai au feu ; celui que vous craignez ne sera point capable de vous en délivrer ». Eusèbe : « Le feu ni le glaive ne me feront point changer. Mettez mon corps en pièces ; traitez-le comme il vous plaira ; mon âme, qui est à Dieu, ne recevra aucun dommage de vos tourments. Je n'abandonnerai point la loi sainte à laquelle je suis attaché dès l'enfance ». Le juge, désespérant de le vaincre, le condamna à être décapité. Lorsqu'Eusèbe eut entendu prononcer la sentence, il dit : « Seigneur Jésus, je rends grâces à votre bonté et je loue votre puissance de ce qu'en mettant ma fidélité à l'épreuve, vous me traitez comme un de vos disciples ». Il entendit en même temps une voix du ciel qui lui disait : « Si vous n'aviez pas été trouvé digne de souffrir, vous n'auriez pu être admis dans la cour du Roi céleste ni vous asseoir au milieu des justes ». Etant arrivé au lieu de l'exécution, il se mit à genoux et eut la tête tranchée. C'est ce saint Eusèbe qui est nommé en ce jour dans les anciens martyrologes qui portent le nom de saint Jérôme. Il y a à Rome une église en l'honneur d'un saint Eusèbe. Elle tombait en ruine du temps de Zacharie (741), qui la fit rebâtir. On y conserve le corps d'un saint de ce nom.

Tiré de Godescard.

LE BIENHEUREUX ÉBERHARD,

PRÉVOT DE LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG ET ABBÉ D'EINSIEDELN.

957 ou 958. — Pape : Jean XII. — Empereur d'Allemagne : Othon Ier.

La gloire de la terre est vile, trompeuse et pleine de malice; ne la recherchez pas; recherchez la gloire du ciel, gloire pleine de noblesse, de stabilité et de vérité. *Saint Bonaventure.*

La famille du bienheureux Eberhard était l'une des plus illustres de la Souabe, tant par son ancienneté que par ses richesses. Ce prince doit avoir été, selon l'opinion de plusieurs historiens, cousin de Hermann, duc de Souabe et d'Alsace. Une origine aussi illustre lui fraya le chemin des dignités ecclésiastiques, et il fut nommé prévôt de la cathédrale de Strasbourg; mais ébloui par le faste des grandeurs de ce monde, il devint indifférent pour les devoirs de sa charge et se laissa dominer par l'ambition et la vaine gloire. Le Seigneur le pressa souvent de revenir à lui, soit par l'exemple et les sollicitations de son confrère et ami Bennon, dont nous avons donné la vie au 3 août, soit par des inspirations salutaires, qui venaient de temps en temps le troubler dans sa vie trop mondaine : mais il resta inaccessible aux attraits de la grâce et continua toujours le même genre de vie.

Le vertueux Bennon venait alors de donner l'exemple de la plus profonde abnégation, en se retirant dans une solitude. Cette retraite subite, son renoncement au monde et surtout ses austérités, avaient fait une vive impression sur l'esprit des chanoines de la cathédrale de Strasbourg. Poussé par un motif de curiosité, Eberhard résolut un jour d'aller visiter son ami, et parut avec tout l'appareil du faste et de la vanité dans l'affreux désert que celui-ci habitait en Suisse. Bennon le reçut en solitaire. Eberhard, à l'aspect de cet homme, que les austérités de la pénitence n'avaient point abattu, se sentit ému et troublé : cet esclave du monde et de ses folies, qui n'avait goûté jusqu'alors que des plaisirs faux et trompeurs, ne peut revenir de son étonnement : il avait cru trouver dans Bennon un homme dont l'austère vertu avait absorbé tout ce qui rappelait leur ancienne amitié, et il retrouva en lui le même ami, dont la tendresse et l'amabilité n'avaient fait qu'augmenter depuis leur séparation : il s'était attendu à des reproches de la part de Bennon, pour avoir continué une vie si peu en harmonie avec les devoirs de son état; mais Bennon est un ami indulgent, qui pardonne à la fragilité de la nature humaine les égarements du moment, et qui n'a que des entrailles de miséricorde pour une victime du respect humain et des préjugés de sa naissance. Enfin, Eberhard ne s'était figuré la vie érémitique que comme une existence triste et pénible, privée de toute jouissance, et il retrouve dans Bennon un homme qui jouit d'un genre de bonheur inconnu à lui-même, et qui savoure des délices ineffables au sein des privations de la terre. Toutes ces considérations militent fortement dans son âme; la grâce achève son ouvrage, et Eberhard, comme frappé d'un trait de lumière, reconnaît ses égarements, les abjure, et se dévoue pour tou-

jours à la pratique des vertus chrétiennes et à toute la rigueur de la pénitence. Quelle fut alors la joie de Bennon? Il serra affectueusement son ami dans ses bras, l'exhorta à rompre tous les liens qui l'attachaient à la terre et à venir partager avec lui son bonheur et ses mortifications. Eberhard le promet et renonce de suite à sa dignité; il signale aussitôt la sincérité de sa résolution par des actes de bienfaisance et emploie les grands biens dont il était en possession à améliorer le sort des fervents disciples de Bennon. L'humble chapelle fit place dès lors à une belle église, construite en l'honneur de la sainte Vierge, et les modestes cellules des cénobites furent changées en une riche abbaye, qui devint depuis si célèbre par la régularité qui y a toujours régné, le nombre et la sainteté de ses religieux et les immenses donations que lui accordèrent plusieurs monarques. Mais la charité d'Eberhard éclata davantage dans une grande famine, qui ravagea en 942 la Bourgogne, l'Alsace et la haute Allemagne: il fit ramasser une grande provision de grains, qu'il distribua aux peuples désolés. Il paraît qu'on le nomma abbé du monastère qui lui devait son existence, et Hermann Contract nous apprend qu'il gouverna cette maison depuis l'an 934 jusqu'en 957 ou 958, époque de sa mort. Il fut enterré près de la chapelle de la sainte Vierge, à côté de Bennon, son ami et son confrère. Sa mémoire a toujours été en grande vénération à Einsiedeln, et son nom se trouve dans plusieurs martyrologes. Quelques historiens lui donnent le titre de saint.

Extrait des *Saints d'Alsace*, par l'abbé Hunckler.

LE BIENHEUREUX SANCTÈS D'URBINO, CONFESSEUR,

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS

1390. — Pape : Boniface IX. — Roi de France : Charles VI, *le Bien-Aimé*.

> *Humilitas nihil appetendo, totum quod contemnit, adipiscitur.*
>
> Sans rien ambitionner, l'humilité s'enrichit de tout ce qu'elle méprise. *Saint Ambroise.*

Ce bienheureux frère, vraiment saint de nom et de fait (le nom de Sanctès est tout à la fois un dérivé et un synonyme du mot *sanctus*, saint), appartenait à la famille Brancacini qui, depuis, a pris le nom de Giuliani. Il naquit au bourg de Monte-Fabri, dans le territoire d'Urbin. Ses premières années s'écoulèrent dans l'innocence, et, soit à la maison paternelle, soit au collége d'Urbin, où il termina ses études, il parut toujours un modèle de vertu.

Il était déjà parvenu aux années florissantes de la jeunesse, et rien encore ne faisait présager qu'il embrasserait la vie religieuse; Dieu se servit d'un fâcheux accident pour l'y appeler. Un jour, comme Sanctès rentrait chez lui, il fut attaqué à l'improviste par un parent, d'autres disent par son parrain, lequel, muni d'une arme tranchante, menaça de le tuer. Ne pouvant fuir, Sanctès essaye d'abord, par quelques observations pleines de douceur et d'énergie, d'apaiser son agresseur; mais voyant ce dernier persé-

vérer dans son coupable projet, il met l'épée à la main, et lui porte à la cuisse un coup si violent, que ce malheureux en mourut quelques jours après.

Inconsolable d'avoir occasionné, bien qu'innocemment, la mort de son semblable, le saint jeune homme renonça à la carrière militaire, à laquelle ses parents le destinaient, et entra dans l'Ordre de Saint-François.

Par humilité et en esprit de pénitence, il obtint d'être reçu comme frère laïque. Dans cette humble condition, il s'adonna avec ferveur à toutes les pratiques de la vie religieuse, choisissant toujours les occupations les plus basses et les plus fatigantes. Les supérieurs lui confièrent la direction des novices laïques; mais il n'eut point de repos qu'on ne lui eût ôté cet emploi de confiance. Son unique ambition était de se faire le serviteur de tous et de vivre dans l'abjection. Ayant sans cesse devant les yeux l'accident qui lui était arrivé, il en versait des larmes jour et nuit, et se livrait à d'effrayantes austérités; ainsi, sa nourriture se composait de quelques herbes mal apprêtées, ou de fruits qu'il mangeait sans pain. Non content de cette pénitence, il demanda à Dieu de lui envoyer, au même endroit du corps où il avait frappé son agresseur, une douleur semblable à celle qu'il lui avait fait éprouver. Sa prière fut exaucée : il lui survint à la cuisse un ulcère excessivement douloureux, qu'aucun remède ne put soulager, ni guérir. Il le garda jusqu'à sa mort, c'est-à-dire au moins vingt ans.

On voit encore aujourd'hui, sur l'os de la jambe du Saint, les traces incontestables de cette plaie miraculeuse.

Ce Bienheureux avait pour le saint sacrifice de la messe une dévotion particulière; une faveur qu'il reçut à ce sujet ne put que l'augmenter. Etant un jour, par ses occupations, empêché d'assister à la messe, malgré son désir, lorsqu'il entendit le son de la cloche qui annonçait l'élévation de l'hostie, il se mit à genoux pour adorer de loin Notre-Seigneur. Au même instant, quatre murailles qui le séparaient du sanctuaire s'entr'ouvrirent, et il put voir le prêtre à l'autel et l'hostie toute rayonnante de lumière. L'auguste cérémonie achevée, les murs se rejoignirent sans laisser de traces de leur miraculeuse disjonction. Ce miracle ne fut pas le seul qui embellit la vie de notre Saint.

Il se servait ordinairement d'un âne pour aller chercher du bois dans la forêt. Un jour qu'il avait mis cet animal au pacage, il oublia de le faire rentrer le soir. Comme il allait dès le matin le chercher, il trouva la pauvre bête morte, et un loup, son meurtrier, en train de la dévorer. Le Saint adressa de sanglants reproches à l'animal carnassier, puis il lui commanda de réparer par son travail le dommage qu'il avait causé au couvent et aux bienfaiteurs. Le loup obéit, et pendant plusieurs années ce serviteur d'un nouveau genre, soumis aux ordres de Sanctès, transporta au couvent le bois dont on avait besoin.

Le serviteur de Dieu, étant tombé gravement malade, fut pris d'un insurmontable dégoût pour toute espèce de nourriture. Il eut pourtant le désir de manger des cerises, et fit part de ce désir à l'infirmier. On était alors au mois de janvier, et l'infirmier ne manqua pas de répondre au malade que son désir était par trop extravagant, et qu'on trouverait plutôt de la glace que des fruits sur les arbres. Frère Sanctès ne se rebuta point de cette raison; il pria doucement l'infirmier d'aller au jardin, l'assurant qu'il y trouverait ce qu'il demandait. Le bon infirmier ne put s'empêcher de sourire; il alla néanmoins, par complaisance pour le malade, et trouva

un cerisier chargé de cerises de belle couleur et d'un goût exquis, tandis que tous les autres arbres étaient couverts de neige et de glace. Pour perpétuer le souvenir de cette merveille, on garde encore aujourd'hui dans une fiole de verre quelques-uns de ces fruits miraculeux.

Le Bienheureux avait un jour semé des raves dans le jardin du couvent. Le lendemain, comme il voulut préparer le dîner de la communauté, il ne trouva aucune espèce de provision ; il dit alors à son compagnon d'aller voir si les raves qu'ils avaient semées la veille étaient poussées. Celui-ci obéit, tout en se moquant de ce qu'il appelait la simplicité du frère Sanctès ; mais il fut bien détrompé quand il vit que non-seulement la graine avait germé, mais que les raves étaient assez grosses pour être mangées. Il en cueillit plein une corbeille, dont les religieux mangèrent en admirant la sainteté du frère Sanctès.

Une autre fois, il tenait en réserve un pot de bouillon pour le servir à la communauté ; ce pot fut renversé par mégarde et brisé ; il ne resta de son contenu que la valeur d'une demi-écuelle. Dieu multiplia tellement ce reste entre les mains de son serviteur, qu'il y en eut assez pour en servir abondamment à dix-huit religieux et à quelques étrangers. La cloche du couvent s'étant cassée, frère Sanctès en souda les morceaux avec un métal différent, et cela sans qu'elle perdît rien de son premier son. « Ce prodige », dit le chroniqueur, « ne donna pas un petit étonnement aux fondeurs, qui savaient bien que ce métal, une fois rompu, ne se peut réunir naturellement que par la fonte ».

Ce prodige subsiste encore dans le couvent qui porte le nom du Bienheureux, au territoire de Pistoie.

L'ulcère dont nous avons parlé conduisit enfin notre Bienheureux à la mort. Il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, au couvent de Scotoneto, près de Monte-Baraccio, au diocèse de Pesaro, la veille de l'Assomption de la glorieuse vierge Marie, l'an 1390 ; il était âgé d'environ quarante ans, et en avait passé vingt en religion.

Il fut d'abord enterré dans le cimetière commun des religieux : mais les miracles opérés par son intercession, et surtout la vue d'un beau lis qui sortit miraculeusement de son tombeau, obligèrent les frères de le transporter en un lieu plus honorable. Son corps est maintenant exposé à la vénération des fidèles, sous un beau mausolée, au côté gauche de l'autel de la Nativité de la très-sainte Vierge. On conserve encore une partie de son cilice, une natte sur laquelle il dormait, et une croix de bois travaillée de ses mains et garnie de reliques. Plusieurs lampes qui brûlent sans cesse devant ses restes précieux, et de nombreux ex-voto suspendus tout autour attestent la foi des peuples et l'efficacité des prières du Saint.

Dans son portrait conservé au même couvent, il est représenté portant une croix à la main gauche et un soleil sur la poitrine. Aucun auteur ne donne la cause de cette particularité. Il faut penser, dit Wadding, qu'elle a rapport à quelque extase du serviteur de Dieu, pendant laquelle il aura apparu ainsi aux religieux qui vivaient avec lui.

Clément XIV inscrivit le nom de Sanctès au catalogue des Bienheureux ; sa fête se célèbre avec une grande solennité à Monte-Baraccio, le second dimanche d'août. Le nom du bienheureux Sanctès est inscrit au calendrier de l'Observance au 14 du même mois, sous le rite double.

Tiré des *Annales Franciscaines*. — Voir notre *Palmier Séraphique*.

SAINT MICHÉE L'ANCIEN, PROPHÈTE

(An du monde 3138; avant Jésus-Christ 916).

Michée l'Ancien, fils de Jemla, fut le sixième des douze petits prophètes. Josaphat, roi de Juda, qui était un prince religieux et craignant Dieu, étant allé avec ses troupes au secours d'Achab, roi d'Israël, qui faisait la guerre au roi de Syrie, lui persuada de consulter, avant de se mettre en campagne, la volonté du Seigneur. Achab, qui joignait l'idolâtrie à l'impiété, fit assembler ses prophètes, c'est-à-dire les prêtres de ses idoles, et leur demanda leur avis : ils lui conseillèrent d'entrer en campagne et l'assurèrent que le Seigneur livrerait entre ses mains la ville de Ramoth de Galaad (ville lévitique de la tribu de Gad) qu'il avait dessein d'assiéger.

Cependant Josaphat, peu rassuré par les promesses fallacieuses des prophètes d'Achab, insinua à ce prince de prendre l'avis du prophète Michée de Samarie, qu'il savait instruit des secrets de Jéhovah. On le fit venir ; quand il fut en présence des deux rois et des prêtres de Baal, il prononça ainsi les oracles du Tout-Puissant : « J'ai vu le Seigneur assis sur son trône et environné de toute l'armée céleste qui disait : Qui est-ce qui séduira Achab pour lui persuader de marcher contre Ramoth, afin qu'il y périsse ? Alors l'esprit séducteur s'avança et dit au Seigneur qu'il se chargeait de séduire Achab. — Comment feras-tu ? lui dit le Seigneur. — L'esprit repartit : J'irai mettre le mensonge dans la bouche de tous ses prophètes. — Le Seigneur dit : Tu le séduiras en effet et tu auras l'avantage sur lui. — Le Seigneur a donc mis aujourd'hui un esprit de mensonge dans la bouche de tous vos prophètes qui sont ici, et il a prononcé votre arrêt ».

La franchise de Michée excita la colère des prêtres des idoles et la fureur du roi ; ceux-là le souffletèrent avec mépris, celui-ci le fit enfermer dans une étroite prison (978 av. J.-C.), se proposant, au retour de son expédition, de le faire mourir ; mais les uns et les autres expièrent bientôt leurs crimes. Les prêtres de Baal, convaincus de mensonge, eurent beaucoup à souffrir de la part des Juifs, et Achab, trop confiant dans les oracles de ses idoles, perdit la vie dans le combat qu'il livra aux Syriens : une flèche lui perça le cœur. On lava son chariot et les rênes de ses chevaux dans la piscine où les chiens léchèrent son sang, suivant la parole du Seigneur prononcée par la bouche du prophète Elie. Cependant Michée fut mis en liberté. On croit qu'après sa mort il fut inhumé à Samarie, en Palestine (ville détruite sous Vespasien).

Il ne faut pas confondre, comme l'ont fait quelquefois les Grecs, saint Michée l'Ancien avec saint Michée de Morasthi dont nous avons donné la vie au 15 janvier.

Baillet : *Vies des Saints de l'Ancien Testament; Acta Sanctorum*, 14 août.

SAINTE ATHANASIE, VEUVE,

FONDATRICE DU MONASTÈRE DE TIMIE, EN GRÈCE (860).

Issue d'une ancienne famille de la Grèce, Athanasie vint au monde au commencement du IXe siècle dans l'île d'Egine (Mer Egée). Nicétas, son père, et Irène, sa mère, étaient des personnes distinguées par leur qualité, leurs richesses, et surtout par leur vie exemplaire et leurs bonnes œuvres. Toute leur application fut de donner à leur fille une éducation chrétienne : à l'âge de sept ans, elle savait par cœur tous les psaumes et la vie des plus grandes Saintes. Cette étude lui donna un goût prononcé pour la vertu, dans laquelle on lui vit faire de rapides et de solides progrès. Les exercices de piété, qui étaient la meilleure partie de ses occupations, furent les préludes de la sainteté éminente où elle arriva dans la suite.

Cependant, quand elle fut en âge, sa famille exigea qu'elle prît un époux, et elle lui offrit un jeune officier de haute naissance. Il mourut bientôt sur un champ de bataille. Le père d'Athanasie obligea sa fille de convoler à de secondes noces : notre Sainte obéit avec regret ; mais elle eu presque aussitôt sujet de se réjouir : son mari, touché de la grâce, s'enferma dans un monastère. Libre de nouveau, Athanasie ne différa plus de se donner à Dieu tout entière. Elle distribua aux

pauvres une partie de ses biens, et changa sa maison en un monastère, où elle reçut un grand nombre de veuves et de filles pieuses. Un saint prêtre leur donna une règle, une forme de vêtements, le voile religieux, et se charga de les diriger. Mise à la tête de cette communauté, notre sainte veuve regarda sa place de supérieure comme une obligation d'être plus humble, plus fervente, plus mortifiée que toutes ses compagnes.

Après quatre ans de séjour dans l'île d'Egine, fatiguée des marques d'estime, de vénération et de confiance qui lui étaient prodiguées par les gens de distinction, lasse aussi des injures et des calomnies des méchants, elle inspira le désir à ses compagnes de se retirer dans une solitude. Elles se choisirent un lieu désert, que leur procura un saint prêtre, et y élevèrent un monastère, qui prit le nom de Timie, et qui devint des plus florissants. La réputation d'Athanasie attira de toutes parts, dans cette pieuse enceinte, une foule d'âmes désireuses d'atteindre à la perfection.

Sur la fin de sa vie, elle redoubla ses austérités, et son oraison devint continuelle ; sa tendre dévotion à la sainte Vierge fut plus ardente que jamais ; presque tous ses entretiens avec ses filles avaient pour objet sa vie et son imitation, et son grand désir était de mourir la veille de ses fêtes. Elle obtint ce qu'elle désirait.

Le 3 août, étant tombée malade, elle eut une vision, qui lui annonçait sa fin prochaine. Elle vit venir à elle deux hommes vêtus de blanc, qui lui mirent en main ces mots : « Voici le rappel de votre exil ; réjouissez-vous ». Espérant mourir la veille de l'Assomption, elle passa les douze jours suivants dans une contemplation continuelle, et sans aucune nourriture. Le douzième jour, elle appela ses sœurs, qui vinrent l'entourer, fondant en larmes. « Je vous quitte, mes chères filles », leur dit-elle ; « mais espérons que le Dieu de miséricorde nous réunira toutes un *jour* au ciel, notre vraie patrie. Vivez dans la charité ». Elle se tut, ferma les yeux, et rendit doucement son âme à Dieu, la veille de l'Assomption, vers l'an 860. Ses miracles, avant et après sa mort, rendirent sa mémoire très-célèbre dans l'Eglise.

La vie d'une Sainte pour chaque jour, par M. le curé de Vitel.

XVe JOUR D'AOUT

MARTYROLOGE ROMAIN.

L'ASSOMPTION de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu. 48. — A Rome, sur la voie Appienne, saint Tharsice, acolyte et martyr. Des païens, l'ayant rencontré portant le sacrement du Corps de Jésus-Christ, le pressèrent de leur dire ce qu'il portait ; mais le Saint, jugeant que c'était une chose indigne de livrer les perles aux pourceaux, aima mieux se laisser frapper à coups de bâton et de pierres, jusqu'à rendre l'âme, que de leur rien découvrir. Après sa mort, ces sacriléges le fouillèrent soigneusement ; mais ils ne trouvèrent aucune hostie ni dans ses mains ni dans ses habits. Son corps fut enlevé par les chrétiens et enterré avec beaucoup d'honneur dans le cimetière de Calliste. — A Tagaste, en Afrique, saint ALYPE, évêque ; d'abord écolier de saint Augustin, il fut, depuis, son compagnon dans sa conversion, son collègue dans l'épiscopat, son généreux associé dans ses combats contre les hérétiques, et enfin participant de la même gloire dans le royaume des cieux. 431. — A Soissons, saint ARNOUL, évêque et confesseur. 1087. — A Albe-Royale, la fête de saint Etienne, roi de Hongrie, que l'on solennise le deuxième jour de septembre [1]. 1308. — A Rome, saint Stanislas Kostka, confesseur, de la Société de Jésus, qui, consommé en peu de temps, fournit par son angélique pureté une longue et glorieuse carrière ; le pape Benoît XIII l'a mis au rang des Saints [2]. 1568.

1. Voir sa vie à ce jour. — 2. Voir sa vie au 13 novembre.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Paris et en Champagne, saint BAUSSENGE ou BALSÈME *(Balsemius)*, diacre et apôtre d'Arcis-sur-Aube, martyr. Vers 407. — A Metz, translation de saint Arnoul ou Arnoult, évêque de ce siége, puis solitaire dans les déserts des Vosges, et dont nous avons donné la vie au 18 juillet. 641. — A Avénières (Mayenne, canton et arrondissement de Laval), NOTRE-DAME D'AVÉNIÈRES. — A Penne (Lot-et-Garonne, arrondissement de Villeneuve-sur-Lot), au diocèse d'Agen, NOTRE-DAME DE PEYRAGUDE *(de petra acuta)*. — Au diocèse d'Annecy (Haute-Savoie), NOTRE-DAME DE LA GORGE. — A Marseille, NOTRE-DAME DE LA GARDE. — A un quart de lieue de Saint-Junien (Haute-Vienne, arrondissement de Rochechouart), au diocèse de Limoges, Notre-Dame du Pont, ainsi appelée du voisinage du pont jeté sur la Vienne pour conduire de Saint-Junien à Rochechouart. Le sanctuaire date du XIVe siècle. Aux fêtes de l'Assomption et de la Nativité, on y vient en foule, non-seulement du Limousin, mais de l'Angoumois, du Périgord, du Poitou et de la Marche. — Au diocèse de Limoges, Notre-Dame de Saint-Quentin (arrondissement d'Aubusson, canton de Felletin). L'église, dans sa forme actuelle, date du XVe siècle, et possède une crypte qui remonte jusqu'au XIe. — A Lubersac (Corrèze, arrondissement de Brives), au diocèse de Tulle, NOTRE-DAME DE RUBEAUX. — Dans la forêt de Saint-Amand (arrondissement de Valenciennes), au diocèse de Cambrai, Notre-Dame aux Bois, ou Notre-Dame de Malaise, sanctuaire qui date du XIIe siècle et a été restauré en 1830. — A Gravelines (arrondissement de Dunkerque), au diocèse de Cambrai, Notre-Dame de Foi. Le pèlerinage date de 1609. — A Tournehem (Pas-de-Calais, arrondissement de Saint-Omer), au diocèse d'Arras, Notre-Dame de la Forêt, qui n'eut, jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, d'autre sanctuaire que le tronc d'un vieux hêtre, et dont la chapelle actuelle date de 1819. — Au diocèse d'Arras, Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), dont la chapelle actuelle date de 1840. En 1853, une station de quinze jours prêchée par les plus célèbres prédicateurs de France s'y ouvrit à l'époque de l'Assomption, et non-seulement toutes les paroisses des environs, mais Calais, Abbeville, Amiens, Paris même, y vinrent en pèlerinage. Ce premier essai fut si heureux que, depuis cette époque, chaque année voit se renouveler et la même station et les mêmes pèlerinages. — Au Havre (Seine-Inférieure), au diocèse de Rouen, Notre-Dame de Grâce (primitivement Havre de Grâce). C'est à ce sanctuaire, qui date de 1536, que la ville doit son origine et son nom. — A Brissac (canton de Ganges), au diocèse de Montpellier, Notre-Dame du Suc, ainsi appelée d'un mot languedocien qui signifie *tertre* ou *colline*, parce qu'en effet la chapelle est bâtie sur une colline rocheuse, inculte et d'un abord difficile. Une médaille a été frappée en l'honneur de Notre-Dame du Suc, et l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, établie dans ce sanctuaire, y compte un nombre considérable de membres des divers points du diocèse. — A Lavinière (canton d'Olonzac), au diocèse de Montpellier, Notre-Dame des Palmes. Les estropiés y viennent demander la guérison de leurs infirmités. Presque toutes les mères de la paroisse vouent leurs enfants à Marie pour trois ou quatre ans, leur font porter, pendant le temps du vœu, un cordon en l'honneur de la sainte Vierge et font célébrer une messe à leur intention. — Au diocèse de Viviers, Notre-Dame d'Ay (près Satillien, arrondissement de Tournus), que les pèlerins invoquent spécialement en faveur des petits enfants; les mères lui présentent leurs nouveau-nés, et autrefois les époux venaient, la veille du mariage, lui demander qu'aucun de leurs enfants ne mourût sans baptême. — A Lablachères (canton de Joyeuse), au diocèse de Viviers, Notre-Dame de Bon-Secours, dont le sanctuaire a deux cents ans d'existence et a été consacré solennellement en 1855 par les évêques réunis de Marseille et de Viviers. Pie IX a accordé à ce pèlerinage une indulgence quotidienne et perpétuelle. — A Angoulême, Notre-Dame des Bézines ou des Bouzines. Cette modeste chapelle est l'église de toute la ville pour les prières solennelles, pour les exercices du mois de Marie, pour le jour de l'Assomption et celui de la première communion. — A Saumur (Maine-et-Loire), au diocèse d'Angers, Notre-Dame de Nantilly, une des plus anciennes églises de France. Elle prit au VIIIe siècle le nom de Notre-Dame de Nantilly, parce qu'alors on y inaugura une statue de la Vierge, trouvée dans un champ de lentilles *(B. M. de Lentilliaco)*. — Sur la paroisse de Landivy (diocèse de Laval), aux frontières du Maine, du côté de la Bretagne, Notre-Dame de Pont-Aubray, pèlerinage dont l'origine remonte au-delà de l'époque de l'invasion des Normands. — A un kilomètre d'Ernée, au diocèse de Laval, Notre-Dame de Charné, ancienne église paroissiale de la ville jusqu'à la fin du XVIIe siècle, possédant une statue miraculeuse de la Vierge, chère à tous par son antiquité et plus encore par les grâces obtenues à ses pieds. — A Plougoumelen (arrondissement de Lorient), au diocèse de Vannes, Notre-Dame de Becquerel. A l'extérieur du mur oriental de la chapelle, jaillit une fontaine très-abondante dont l'eau a la propriété de guérir les maladies de la bouche. — A Saint-Caradec-Trégomel (arrondissement de Lorient), au diocèse de Vannes, Notre-Dame de Kernascleden, charmante église gothique du XVe siècle. Il s'y fait, à la fête patronale du 15 août, des oblations considérables de beurre, de grains, de chanvre, de lin, d'anneaux, de vêtements et autres objets qui sont vendus le dimanche suivant, au profit de la chapelle. — A Perros-Guirec (arron-

dissement de Lannion), au diocèse de Saint-Brieuc, Notre-Dame de la Clarté, où l'on vient prier principalement pour obtenir la guérison des maux d'yeux. — Au diocèse de Saint-Brieuc, Notre-Dame de Rostrenen (arrondissement de Guingamp), pèlerinage très-fréquenté par les habitants de la Cornouaille et de la partie du diocèse de Vannes qui l'avoisine. — A Trédaniel (canton de Moncontour), au diocèse de Saint-Brieuc, Notre-Dame de Haut, qui tire son nom de sa position élevée et paraît dater du xvᵉ siècle. — A Lantic (canton d'Etables), au diocèse de Saint-Brieuc, Notre-Dame de la Cour, ainsi appelée probablement de ce qu'au temps de la féodalité la justice seigneuriale tenait sa cour près de la chapelle. Le sanctuaire date du xvᵉ siècle. Le jour de l'Assomption et les trois jours suivants on y célèbre les offices publics, et, le jour de la première communion, les enfants y viennent processionnellement après Vêpres se placer sous la protection de la Mère de Dieu. — A Plouëzec (canton de Plouëc), au diocèse de Saint-Brieuc, Notre-Dame du Berceau, ainsi appelée parce qu'on croyait y posséder autrefois le berceau de la sainte Vierge. Les marins surtout s'y rendent en pèlerinage, et toutes les semaines y font dire des messes en l'honneur de Marie. — Près du bourg de Lanmeur, au diocèse de Quimper, Notre-Dame de Kernistroun, que l'on prie spécialement pour les âmes du purgatoire — Dans l'église du Rheu, arrondissement et diocèse de Rennes, Notre-Dame de Paimpont, dont Pie IX a encouragé le culte par des indulgences, et le ciel par des miracles. — Au diocèse de Strasbourg, Notre-Dame de la Forêt-Verte (canton de Hirsingen), ainsi appelée des bois où elle était placée dans l'origine, et qui depuis ont été défrichés : les Alsaciens, les Francs-Comtois, les Suisses y viennent en grand nombre. — A Pardies, au sud de Pau, diocèse de Bayonne, Notre-Dame de Piété *(de Pietat*, en langage béarnais). Cette chapelle doit son origine aux horreurs de la famine qui désola Pardies à la suite de dix années consécutives de récoltes perdues. — Au diocèse de Bayonne, Notre-Dame de Sarrance (Basses-Pyrénées, arrondissement d'Oloron) qui doit son origine à la découverte d'une statue de la Vierge par un berger auquel un bœuf de son troupeau l'avait indiquée, en allant chaque soir de l'autre côté de la rivière, s'agenouiller devant elle. Depuis 1852, les missionnaires de Bétharam qui y sont établis relèvent la gloire de ce pèlerinage et en assurent le succès. — A l'entrée d'Arreau, diocèse de Tarbes, Notre-Dame du Bon-Rencontre. — Sur le pic de Saint-Savin, au diocèse de Tarbes (arrondissement d'Argelès), Notre-Dame de Pitié, qu'on fête aussi le 8 septembre. — Au diocèse de Tarbes, Notre-Dame de Poeylahun (Basses-Pyrénées), protectrice de la vallée d'Azun. — Au diocèse de Tarbes, entre Saint-Sauveur et Barèges, Notre-Dame de Héas ou du Bon-Pâturage. L'évêque actuel de Tarbes a acquis ce sanctuaire et y envoie chaque année deux missionnaires de Garaison pour le service des nombreux pèlerins qui s'y rassemblent. — A Figeac, diocèse de Cahors, Notre-Dame de la Fleurie. Ce sanctuaire compte deux confréries, celle du Rosaire vivant, et celle de Notre-Dame de la Bonne-Mort qui compte plus de trois mille associés. — A Castelnau, diocèse de Cahors, Notre-Dame de Félines (canton de Bretenoux), chère aux habitants du Limousin. — A Lacampdourcet, au diocèse de Cahors, Notre-Dame de Verdal (canton de Saint-Céré). Le pèlerinage date du xiᵉ siècle et c'est, après Rocamadour, le plus remarquable du diocèse. — A Marvejols, au diocèse de Mende, Notre-Dame de la Carce ou de la Prison *(S. M. ex Carcere)*, ainsi appelée parce que son fondateur la bâtit pour remercier la sainte Vierge de l'avoir délivré de captivité. — A Vabres, au diocèse de Rodez, Notre-Dame de Montserrat, confrérie fondée en 1676 par l'évêque de l'ancien siége de Vabres. — Au diocèse de Rodez, Notre-Dame de Coupiac (arrondissement de Saint-Affrique), où l'on vénère le voile de la Mère de Dieu, comme un remède contre les maladies qui affectent les yeux. — Au diocèse de Rodez, Notre-Dame d'Estables (arrondissement de Milhau), dont la chapelle et la statue remontent au xiᵉ siècle. — Au diocèse de Rodez, Notre-Dame de Gironde (arrondissement de Villefranche) dont la chapelle remonte à l'an 1428. — Au diocèse d'Aire, Notre-Dame d'Ychoux (arrondissement de Mont-de-Marsan), que viennent honorer spécialement les populations des bords de l'Océan, montées tantôt sur leurs énormes échasses, tantôt sur des chars attelés de bœufs. — Au Fanga (arrondissement de Muret), au diocèse de Toulouse, Notre-Dame de l'Aouach. A pareil jour, chaque famille de la paroisse offre à la Mère de Dieu, pour la protection dont elle a couvert les fruits de la terre, la plus belle gerbe de blé qu'elle ait récoltée; puis ces gerbes et les autres offrandes sont mises aux enchères à l'issue des Vêpres, et le produit sert à l'embellissement de l'église. — Au diocèse de Toulouse, Notre-Dame de Razecueillé (arrondissement de Saint-Gaudens), que l'on invoque dans les maladies ou les périls. Les jeunes soldats, avant de partir pour l'armée, vont se recommander à elle. — A Castelferrus, au diocèse de Montauban, Notre-Dame de l'Orme, qui tire son nom d'un ormeau dans lequel on trouva, il y a trois siècles et demi, une petite statue de la Vierge tenant entre ses bras son divin Fils. — Au diocèse d'Autun, Notre-Dame de Sancenay, dont le sanctuaire date du xvᵉ siècle. — A Thoraise (canton de Boussières), au diocèse de Besançon, Notre-Dame du Mont, un des principaux pèlerinages de la Franche-Comté. Le sanctuaire date de 1615. — A Haucourt (canton de Longwy), au diocèse de Metz, Notre-Dame de Bon-Secours, fondée en 1745. — A l'entrée de la ville de Bains, au diocèse de Saint-Dié, Notre-Dame de la Brosse, ainsi appelée des bruyères ou broussailles au milieu desquelles elle était placée autrefois. La chapelle actuelle date de 1804. — Au diocèse de Dijon, NOTRE-DAME DE BEAUNE.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Cisterciens. — L'Assomption de la très-sainte Vierge, Patronne principale et particulière de tout l'Ordre de Cîteaux, Titulaire de presque toutes les Eglises de l'Ordre. — Le samedi avant le dimanche dans l'Octave de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie, saint Joachim, père de la bienheureuse Vierge Marie, dont la fête se célèbre le 30 mars [1].

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — A Albe-Royale, saint Etienne, roi de Hongrie, dont il est fait mention chez nous le 15 octobre. 1308.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Hildesheim, en Saxe, saint Altfried, quatrième évêque de ce siége et confesseur. Il bâtit plusieurs églises, entre autres la cathédrale d'Hildesheim, fonda l'abbaye d'Essen, les couvents de Selingestadt et d'Ansuède, et assista en 864 au synode de Rouen. Il fut enterré dans l'église d'Ansuède où Dieu honora sa mémoire par beaucoup de guérisons miraculeuses. 875. — Au monastère d'Ottenbeuern, en Bavière, le bienheureux Rupert, abbé. Il avait d'abord été prieur du couvent de Saint-George dans la Forêt-Noire. Pendant quarante-trois ans, il dirigea sa communauté avec un succès rare, et cette maison atteignit, sous son gouvernement, un état de prospérité remarquable sous le double rapport du spirituel et du temporel. Il fut enterré au milieu de l'église abbatiale. En 1270, 1554 et 1702, il se fit des translations de ses reliques. 1145. — A Alexandrie, saint Néopole ou Néopolus, et vulgairement Napoléon, martyr, distingué à la fois par sa naissance et par l'éclat de ses vertus. Il avait été élevé à une charge éminente. Lors de la cruelle persécution des empereurs Dioclétien et Maximien, qui surpassa en violence toutes les précédentes, Napoléon se rendit illustre par son zèle et sa constance à confesser la foi, et surtout par sa fermeté dans les tourments. IVe s. — A Clogher, bourg d'Irlande, au comté de Tyrone, saint Maccarthenne, évêque de cet ancien siége (transféré à Carrickmacros) et confesseur. Persécuté d'abord par un roi du pays, il se le rendit favorable dans la suite, et le convertit par ses nombreux miracles. Il en opéra d'autres encore après sa mort et devint célèbre dans toute la contrée. 506. — A Rimini, en Italie, dans la légation de Forli, saint Arduin, confesseur. Attaché d'abord au clergé séculier de cette ville, il se retira ensuite dans la solitude avec un saint prêtre du même lieu. Là ils se livraient à la prière et à la mortification. Le Saint-Esprit suggéra bientôt à saint Arduin de se confiner dans le monastère de Saint-Gaudens : il suivit l'inspiration divine et édifia ses frères par le spectacle de toutes les vertus d'un parfait religieux. 1009.

L'ASSOMPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

48. — Pape : Saint Pierre. — Empereur romain : Claude Ier.

> Aujourd'hui les Archanges célèbrent Marie, les Vertus la glorifient, les Principautés triomphent avec elle; avec elle les Puissances, les Dominations se livrent aux démonstrations et au sentiment de leur joie ; les Trônes solennisent sa fête, les Chérubins la louent, les Séraphins proclament sa gloire.
>
> S. Jean Damascène, *Sermons.*

Ce mystère est la consommation de tous les autres de l'auguste Vierge Marie : c'est celui où elle a reçu les derniers ornements de son incomparable dignité de Mère de Dieu ; sa véritable pâque, où, après avoir goûté quelque temps l'humiliation de la mort, elle est passée, par la résurrection, dans l'état d'une vie glorieuse et immortelle, pour être parfaitement semblable à son Fils ressuscité. Saint Bernard témoigne qu'il n'en peut parler

1. Nous avons donné sa vie au 26 juillet avec celle de sainte Anne, mère de la très-sainte Vierge.

qu'avec joie ; mais il proteste, en même temps, qu'il est saisi de crainte et d'épouvante lorsqu'il fait réflexion sur la profondeur et l'éminence de ce sujet ; parce que la gloire de Marie est tellement au-dessus de toutes sortes de discours et de pensées, qu'on ne peut rien dire ni concevoir qui ne soit infiniment au-dessous de ce qu'elle est en effet. Nous aurions sans doute beaucoup plus de raisons que ce saint Docteur d'entrer dans ces sentiments de crainte et de frayeur, nous qui n'avons que des lumières extrêmement faibles et bien éloignées de la splendeur et de la pureté de celles dont son esprit était éclairé ; mais nous ne pouvons pas nous dispenser de découvrir ici, aux fidèles, ce que les Pères de l'Eglise nous apprennent de notre mystère, et ce que l'on en peut recueillir de divers passages de l'Ecriture, au moins selon leur sens analogique.

Après l'ascension de son Fils et la descente du Saint-Esprit, cette auguste Reine de l'univers demeura encore vingt-trois ans et quelques mois sur la terre, c'est-à-dire jusqu'à la soixante-douzième année de son âge, et la cinquante-septième année du Sauveur. Il est vrai que cette opinion n'est pas suivie de tout le monde, et qu'il y en a encore sept ou huit autres rapportées en ce jour par Tamayo Salazar, dans son martyrologe d'Espagne, et soutenues par divers auteurs ; mais c'est celle que le cardinal Baronius juge la plus probable, et qui est, en effet, la plus conforme à ce que nous savons de certain sur la chronologie des voyages de saint Paul et de saint Denis l'Aréopagite, qui se trouvèrent à Jérusalem au temps du décès de la sainte Vierge. On pourrait s'étonner que Notre-Seigneur, qui avait tant de respect et d'amour pour elle, et qui lui voulait tout le bien qu'un tel Fils pouvait souhaiter à une telle Mère, ne l'ait pas emmenée avec lui lorsqu'il est monté dans le ciel, et qu'il l'ait laissée si longtemps dans les misères et les calamités de cette vie, séparée de sa présence sensible et privée de la gloire que ses actions toutes saintes et ses douleurs au pied de la croix lui avaient si justement méritée ; mais il a eu de grandes raisons pour ne la pas enlever si tôt dans le ciel ; car : 1° par ce délai, il lui a donné lieu d'augmenter infiniment ses mérites et de gagner une couronne incomparablement plus belle et plus éclatante que celle qu'elle aurait eue si elle était décédée dès le temps de l'Ascension. En effet, dans les vingt-trois ans qu'elle a survécu, elle n'a pas été un moment sans agir surnaturellement dans toute l'étendue de sa grâce et avec toute la perfection qu'elle pouvait agir : ce qui lui a acquis des trésors de gloire qui ne se peuvent comprendre ; 2° par ce délai il a pourvu aux besoins de son Eglise naissante, en lui laissant, dans la personne de son auguste Vierge, une Mère pour l'élever, une Gouvernante pour la conduire, une Maîtresse pour l'instruire, un Modèle pour la former et lui servir d'exemple, et une Reine pour l'encourager et la fortifier au milieu des persécutions des Juifs et des Gentils. Aussi, c'est elle qui a encouragé les Apôtres, qui a découvert aux saints Evangélistes les plus grands secrets de la vie cachée de son Fils, qui a encouragé les premiers martyrs, et qui a dès lors inspiré aux vierges et aux veuves continentes l'amour de la pureté ; et l'on ne peut croire combien sa présence a servi, dans ces commencements du Christianisme, à soutenir les ouvriers évangéliques, à édifier les nouveaux convertis, à régler les bonnes mœurs et à établir la véritable piété. Saint Anselme ajoute que, par ce délai, Notre-Seigneur a préparé à sa Mère un triomphe beaucoup plus éclatant et plus glorieux qu'il n'aurait été auparavant ; soit parce qu'au bout de ce temps elle était chargée de plus de victoires, la foi chrétienne ayant déjà été publiée par ses soins dans les principales parties de la terre,

soit parce qu'il y avait alors plus de Saints dans le ciel, pour la venir recevoir et pour lui faire l'accueil qui était dû à son éminente dignité de Mère de Dieu et de Souveraine du monde.

Supposant donc, comme une chose constante, qu'il a été fort à propos, non-seulement que son entrée dans le ciel fût séparée de l'Ascension de son Fils, mais aussi qu'elle fût différée de plusieurs années, pour la rendre plus éclatante et plus magnifique, la piété nous oblige maintenant à faire une sérieuse réflexion sur toute la suite et les circonstances d'un événement si glorieux. Il y a huit choses principales que nous y devons considérer : 1° le précieux décès de la sainte Vierge, auquel quelques Pères de l'Eglise ne donnent par respect, que le nom de sommeil ; 2° la glorification de son âme au moment de son décès ; 3° la sépulture de son corps au bourg de Gethsémani ; 4° sa résurrection et la réunion de son corps et de son âme ; 5° son assomption en corps et en âme dans le ciel ; 6° son couronnement des mains de la très-adorable Trinité ; 7° l'empire et le pouvoir absolu qui lui ont été donnés, l'étendue de ses influences, la force de sa protection et la nécessité que nous avons de son secours pour éviter les piéges de Satan et pour arriver au port du salut ; 8° enfin les manières saintes de l'honorer et de mériter son amitié et son assistance. Ce sont aussi huit points qui peuvent composer son octave et servir de sujets de méditations dans les huit jours où l'Eglise célèbre sa fête.

Pour ce qui est du décès de notre Reine, il n'en faut nullement douter. Elle était digne de ne point mourir ; mais elle n'a pas laissé de goûter la mort. Il est vrai que quelques Pères de l'Eglise ont, autrefois, témoigné n'en être pas assurés et n'en vouloir rien déterminer, comme saint Epiphane, sur l'*Hérésie* LXXVIIIe ; il dit qu'il ne veut point décider si la Mère de Dieu a passé par la mort, ou si elle est demeurée immortelle ; mais l'Eglise dit clairement qu'elle est morte, par ces paroles de son oraison secrète de la messe de ce jour : *Quam etsi pro conditione carnis migrasse cognoscimus* : « Nous reconnaissons qu'elle est morte selon la condition de la chair ». Tous les docteurs tiennent cette proposition pour certaine ; on ne peut maintenant la combattre sans témérité. Toute la difficulté est de savoir pourquoi et par quel titre elle est morte ; car il est certain que la mort a été le châtiment du péché, et qu'elle n'est entrée dans le monde que par cette voie. Par un homme, dit saint Paul, le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et, de cette manière, la mort s'est répandue sur tous les hommes. Or, la sainte Vierge n'a ni contracté ni commis de péché : d'où vient donc qu'elle a été sujette à la mort ? Il est vrai que Jésus-Christ, son Fils, qui, non-seulement n'a point fait de péché, mais aussi était impeccable par nature, à cause de l'union substantielle de son humanité avec la sainteté infinie de l'Etre divin, n'a pas laissé d'être mortel et de mourir effectivement sur la croix ; mais il y a bien de la différence entre le Fils et la Mère ; car Jésus-Christ est mort, parce qu'il s'était chargé de tous les péchés du monde, qu'il avait accepté d'en porter toute la peine, et que, comme Sauveur et Rédempteur du genre humain, il devait être puni pour les crimes de tous les hommes ; mais, pour la sainte Vierge, elle n'a point été chargée de nos péchés, sa mort n'était point un moyen que Dieu eût choisi pour notre rédemption ; et, quoique quelques saints Docteurs lui donnent le nom de Rédemptrice, ce n'est point qu'elle nous ait rachetés par ses peines et ses mérites, mais seulement parce qu'elle a contribué, par sa maternité, à l'œuvre incomparable de notre rédemption. Pourquoi donc est-elle morte, et par quelle raison a-t-elle été engagée à mourir ?

Nous répondons qu'elle n'est pas morte pour le péché, ni par le péché, puisqu'elle n'a jamais été coupable d'aucun défaut, et que le péché n'a pu avoir aucun pouvoir sur elle; mais elle est morte parce que, d'un côté, elle était d'une nature mortelle, étant composée de chair et d'os et des quatre premières substances dont le combat mutuel est la source de la corruption et de la mort; et que, de l'autre, Notre-Seigneur n'a pas jugé à propos de l'exempter de mourir, comme il en eût exempté les hommes dans l'état de la justice originelle; mais seulement de lui donner une mort choisie et précieuse, qui ne vînt pas de vieillesse, ni de maladie, ni d'une violence extérieure, mais d'une cause plus noble : la véhémence du pur amour. Le péché, néanmoins, a été l'occasion de sa mort; car, si Adam n'eût point péché, ou elle n'aurait jamais été au monde, selon la doctrine de saint Thomas, qui dit que : « sans le crime du premier homme, le Verbe divin ne se serait point incarné » ; ou, si elle l'avait été, elle n'aurait pas passé par la mort, non plus que les autres hommes, et c'est en ce sens que saint Paul dit que, par le péché, la mort est entrée dans ce monde : ce qui est véritable, non-seulement de la mort des hommes pécheurs, mais aussi de la mort de Jésus-Christ et de celle de Marie qui n'ont point péché.

Au reste, Notre-Seigneur n'a pas donné à sa Mère cette exemption qu'il lui pouvait donner, et dont elle était très-digne pour plusieurs excellentes raisons : 1° afin qu'elle eût plus de ressemblance avec lui en mourant et ressuscitant comme il est mort et ressuscité ; 2° afin qu'elle ne fût pas privée du mérite inestimable du sacrifice de sa propre vie, lequel a été d'autant plus relevé, que sa vie était la plus excellente de toutes les vies, après celle de Dieu; qu'elle n'avait nullement mérité de la perdre ; que, selon quelques Docteurs, son Fils lui fit offre de ne point mourir, et qu'enfin elle choisit la mort par conformité à la sienne, avec un amour et une ferveur qui ne peuvent se comprendre ; 3° afin qu'en mourant elle adoucît et diminuât la peine que nous avons tous à mourir. En effet, pourquoi ne recevrions-nous pas de bon gré la juste sentence de mort qui a été donnée contre nous, après que Marie, notre Princesse et notre Reine ; Marie, le Miroir sans tache de toute sainteté ; Marie, la Mère de notre Dieu, n'a pas voulu être exempte de cette misère générale de notre nature, et que, ne devant rien à la mort, elle n'a pas laissé d'y être sujette ? Ne devons-nous pas aussi reconnaître par là que la mort n'est pas un si grand mal que nous nous l'imaginons, puisque si elle était si mauvaise qu'on la conçoit, Dieu ne l'aurait pas donnée aux deux personnes les plus chères et les plus précieuses qu'il ait jamais eues sur la terre, nous voulons dire à Jésus et à Marie ; 4° afin que, comme Jésus-Christ nous avait donné l'exemple de la plus constante et de la plus héroïque de toutes les morts violentes, Marie nous donnât l'exemple de la plus sainte de toutes les morts tranquilles et naturelles ; et que, nous ayant appris à bien vivre, elle nous apprît aussi à bien mourir, c'est-à-dire mourir avec soumission à la volonté de Dieu et avec allégresse, mourir avec un esprit pur et dégagé de toutes les choses de la terre, et mourir avec un cœur brûlant et consumé des ardeurs du saint amour; 5° afin que par sa mort elle devînt l'Asile, l'Avocate et la Patronne de tous les mourants ; que nous eussions plus de hardiesse de l'invoquer à cette dernière heure et plus de confiance dans sa bonté, et qu'elle-même fût plus portée à nous y secourir. Une grande âme de ce temps dit avoir connu, par révélation, qu'en récompense du choix qu'elle fit de mourir lorsque Notre-Seigneur lui offrit de la transporter toute vivante dans le ciel, sans avoir goûté la mort, elle reçut un pouvoir souverain d'assister

à l'article de la mort les personnes qui l'invoqueraient, et de leur procurer la grâce d'une sainte mort. Ajoutons à toutes ces raisons que Notre-Seigneur ne l'a pas exemptée de la mort, afin qu'en mourant elle établît et confirmât les mystères de notre foi et qu'elle détruisît les hérésies qui lui sont contraires ; car il est né depuis ce temps-là des hérétiques, les Manichéens et les Collyridiens, qui ont nié la vérité de la chair de Jésus-Christ et de la sainte Vierge, et ne leur ont attribué que des corps d'une substance céleste, ou des corps d'air. Or, il n'y a rien qui renverse si solidement ces hérésies, que la mort de la sainte Vierge, puisqu'elle fait voir qu'elle était d'une nature fragile et mortelle comme nous, et que, bien qu'elle n'eût pas le péché et les maux spirituels du premier homme, elle était néanmoins sa fille et avait une chair semblable à la sienne.

Il était donc arrêté dans le conseil de Dieu que la sainte Vierge n'arriverait à la gloire qui lui était destinée qu'en goûtant la mort ; Notre-Seigneur, quelque temps auparavant, lui envoya un des premiers anges de sa cour pour lui annoncer que le moment de sa récompense était proche ; on croit que ce fut saint Gabriel, celui qui lui avait annoncé l'Incarnation du Verbe divin dans son sein, et à qui, selon saint Ildefonse, *tota illius causa commissa esse prædicatur :* « La charge de tout ce qui lui appartenait avait été donnée ». On peut aussi se persuader avec Siméon Métaphraste, Cédrénus et Nicéphore, qu'il avait une palme à la main pour marquer le triomphe dont ses vertus l'avaient rendu digne, et qu'il était accompagné de plusieurs autres esprits célestes, dont la visite et l'entretien ne lui étaient nullement nouveaux et extraordinaires. Comme depuis l'Ascension de son Fils, sa vie n'avait été qu'une vie de langueur, et qu'elle demandait continuellement d'être réunie à celui qu'elle avait conçu et porté dans ses chastes entrailles, on ne peut comprendre la joie et la consolation avec lesquelles elle reçut ce bienheureux message du ciel : elle était alors à Jérusalem dans la maison du Cénacle, où tant de mystères de notre religion ont été accomplis, et que l'on a depuis changée en une église, appelée la Sainte-Sion, et elle y priait à son oratoire pour la conversion du monde et la propagation de la foi. Sa réponse fut courte mais admirable, puisqu'on croit qu'elle dit les mêmes mots qu'elle avait prononcés dans son Annonciation : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole ». Elle invita en même temps les anges à l'aider à remercier le souverain Seigneur du nombre infini des grâces qu'elle avait reçues de sa bonté, et s'étant élevée en Dieu par un nouvel effort d'amour, elle réitéra le sacrifice de sa vie qu'elle avait déjà fait une infinité de fois. Ensuite, elle avertit saint Jean de ce qui devait arriver bientôt, et saint Jean en informa tous les fidèles de Jérusalem, afin de les préparer à cette perte et de les engager à profiter le plus qu'ils pourraient du reste des moments qu'ils avaient encore à jouir de la présence de leur chère maîtresse. On ne peut croire la douleur qu'en ressentit ce saint Apôtre et toute l'Eglise de la ville et des environs. Ce n'est pas qu'ils enviassent à Marie le bonheur dont elle allait être comblée ; mais, sachant que c'était un bien qui ne pouvait pas lui manquer, ils eussent bien désiré qu'elle ne leur eût pas été ôtée si tôt. On dit que plusieurs créatures privées de raison, comme des oiseaux et d'autres animaux, et même quelques créatures insensibles, témoignèrent à leur manière un vif regret de ce départ ; mais, puisque les anciens auteurs n'en parlent pas, nous n'en dirons rien.

Cependant Notre-Seigneur, pour donner à sa très-sainte Mère une dernière consolation sur la terre, lui voulut encore faire voir avant sa mort les

Apôtres qui étaient répandus dans le monde pour la prédication de l'Evangile, avec les plus célèbres de leurs disciples. Saint Denis l'Aréopagite, dans son livre des *Noms divers*, chapitre III, dit qu'« ils s'assemblèrent à Jérusalem pour y voir ce corps bienheureux qui a donné naissance à la Vie, et qui a reçu Dieu dans son sein : *Quod vitæ principium dedit, et Deum ineffabili modo suscepit* ». Et il nomme, parmi ceux qui s'y trouvèrent, saint Jacques, cousin du Seigneur, et saint Pierre, le souverain chef des théologiens, c'est-à-dire des prédicateurs de la parole divine, avec les autres princes de la hiérarchie ecclésiastique ; de plus, saint Jérothée, saint Timothée et plusieurs de leurs saints frères, du nombre desquels il était lui-même. Juvénal, patriarche de Jérusalem, saint André de Crète, saint Jean Damascène, et d'autres Pères ajoutent que les Apôtres y furent transportés dans une nue et par le ministère des anges : ce n'est pas qu'ils n'y pussent aller par des voies ordinaires, étant avertis de bonne heure du temps du trépas de la Vierge, mais Dieu fait quelquefois en faveur de ses amis d'une manière miraculeuse ce qu'il pourrait faire sans miracle ; ainsi, bien qu'il pût envoyer quelqu'un de Babylone à Daniel, pour le nourrir dans la fosse aux lions qui était proche, il lui fit néanmoins venir de Judée, par le milieu de l'air, un saint prophète nommé Habacuc, qui lui apporta le dîner qu'il avait préparé à ses moissonneurs, et, bien qu'il pût conduire saint Philippe, diacre, à Azore, par le chemin des autres voyageurs, il l'enleva néanmoins subitement de la compagnie de l'eunuque de la reine d'Ethiopie, qu'il venait de baptiser, et le transporta miraculeusement par une route inconnue dans cette ville. Quant aux saints Disciples qui se trouvèrent au décès de Notre-Dame, nous ne pouvons pas assurer qu'ils y aient été amenés de la même manière, et il y a plus d'apparence qu'ils s'y rendirent par un mouvement intérieur du Saint-Esprit, qui les pressa de faire ce voyage sans leur en découvrir le véritable sujet.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire les divers mouvements que ressentirent ces hommes divins, lorsqu'ils surent qu'ils étaient assemblés pour assister à la mort de leur chère Maîtresse. Elle les reçut avec une joie et une humilité merveilleuses, et élevant ses yeux et son esprit vers le ciel, elle remercia Dieu de la grâce qu'il lui faisait de lui faire voir ces dignes instruments de sa puissance et ces glorieux prédicateurs de son Evangile. On dit qu'elle les obligea de lui donner leur bénédiction, et de souffrir qu'elle leur baisât les pieds, afin de se disposer par cet acte d'humilité à l'immensité de la gloire où elle allait être élevée. Si les Apôtres y consentirent, ce ne fut qu'après beaucoup d'excuses et avec une sainte répugnance. Les fidèles de Jérusalem accoururent à ce spectacle avec des flambeaux allumés, des odeurs et des parfums précieux, et mêlèrent leurs gémissements et leurs soupirs avec ceux de la troupe apostolique. Marie les consola par un discours admirable, et, leur ayant donné à son tour sa bénédiction plus que maternelle, elle les exhorta à continuer à travailler avec courage à l'établissement de l'Eglise, qu'elle appelait sa Mère, et dont elle se reconnaissait le membre et la fille ; elle leur promit aussi de les assister puissamment dans le ciel, et d'employer tout son crédit auprès de son Fils pour leur obtenir l'abondance des grâces qui leur étaient nécessaires pour s'acquitter dignement de leurs fonctions, et pour achever l'œuvre de leur propre sanctification. Elle n'oublia pas non plus de faire son testament ; mais quel testament pouvait faire celle qui s'était dépouillée de toutes choses, et qui, bien que Reine du ciel et de la terre et Souveraine de l'univers, ne possédait ni or, ni argent, ni revenus, ni héritages en ce monde ? Néanmoins, elle en fit un de

vive voix, pour mettre son âme entre les mains de son Dieu, pour laisser son corps à la terre, pour sceller de nouveau le renoncement qu'elle avait fait à toutes les choses d'ici-bas, pour léguer aux chrétiens qui lui seraient dévots le prix de ses larmes et de toutes les saintes actions de sa vie, et pour prier saint Jean de donner à deux filles qui l'avaient assistée, le peu d'habits dont elle s'était servie, et qu'ils trouveraient après sa mort : c'étaient seulement deux tuniques.

Elle n'était nullement malade, et quoiqu'elle eût soixante-douze ans, il ne paraissait néanmoins en elle aucun signe de vieillesse, son visage s'étant toujours maintenu dans son ancienne beauté. On y voyait même un nouvel éclat, qui montrait bien que l'âme qui y logeait se sentait déjà de l'approche de l'éternité. Il ne faut donc point s'imaginer qu'elle fut couchée, ni qu'on lui rendit les devoirs que l'on rend ordinairement aux malades. Elle ne reçut point le sacrement de la Pénitence ni celui de l'Extrême-Onction, parce que ces sacrements ont pour effet de remettre les péchés et que la sainte Vierge était sans aucun péché : mais il ne faut point douter qu'elle ne reçût le sacrement de l'Eucharistie comme Viatique, ainsi qu'elle le recevait tous les jours comme aliment de son âme : on peut croire qu'elle le fit à la messe de saint Pierre.

Enfin, le moment de son passage étant venu, Jésus-Christ, son Fils bien-aimé, selon le témoignage de saint Jean Damascène, de Métaphraste et de Nicéphore, qui l'ont appris de l'ancienne tradition, descendit du ciel sur la terre, avec toute la cour céleste, pour recevoir le dépôt sacré de son esprit bienheureux. La sainte Vierge lui rendit alors la plus parfaite adoration qu'il ait jamais reçue et qu'il doive jamais recevoir sur la terre, et lui baisa humblement les pieds. Notre-Seigneur lui dit qu'il la venait chercher pour lui faire part de sa gloire et la placer dans le ciel, à sa droite, comme son Père l'avait placé lui-même à la droite de sa Majesté divine. « Que votre volonté soit faite ! » répondit Marie, « il y a longtemps, mon Fils et mon Dieu, que je soupire après vous, et rien ne peut m'être plus agréable que de vous suivre, et d'être où vous êtes pour toute l'éternité ».

Les anges, cependant, entonnèrent un cantique céleste avec une mélodie qui fut entendue de tous les assistants, quoique tous ne vissent pas Notre-Seigneur : « ce qui est d'autant plus croyable », dit Sophrone, dans le sermon de l'Assomption, « que nous trouvons des grâces semblables dans les histoires des autres Saints. Durant ce cantique, l'adorable Marie, s'inclinant modestement sur sa couche, et, s'étant mise dans la posture où elle voulait être ensevelie, répéta ces mots : *Fiat mihi secundum verbum tuum* : « Qu'il me soit fait selon votre parole », et ajouta ceux que son Fils avait prononcés sur la croix : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* : « Je remets, Seigneur, mon esprit entre vos mains ». Ainsi, les mains jointes, les yeux collés sur son Bien-Aimé, et le cœur tout embrasé de son amour, elle lui rendit son âme, pour être transportée dans son sein, au séjour du bonheur éternel.

« Cette mort », dit saint Damascène, « fut sans aucune peine ; de même que son enfantement, lorsqu'elle avait mis Jésus-Christ au monde, avait été sans douleur. Aussi elle n'eut point d'autre cause que la véhémence de son amour, dont sa nature ne put porter davantage le grand effort. La puissance de Dieu l'avait soutenue jusqu'alors au milieu de ce brasier, ce qui lui avait conservé la vie ; mais cette puissance ayant cessé pour un moment son opération, elle cessa en même temps de vivre ; en un mot, son âme sortit de son corps comme une flamme très-ardente qui se détache de sa

matière pour s'envoler dans sa sphère ». D'autres Saints sont morts dans l'amour, c'est-à-dire en aimant Dieu actuellement; mais elle, outre qu'elle est morte dans l'amour, elle est morte par l'amour, et c'est l'amour qui lui a ôté la vie naturelle pour lui donner une vie de gloire. Les anges continuèrent de chanter des hymnes à sa louange, et le lieu fut rempli d'une odeur si agréable, que toute la maison en fut parfumée.

Cependant, ce chef-d'œuvre des mains du Tout-Puissant, cet admirable composé du plus beau corps et de l'esprit le plus pur et le plus saint qui fussent entre les créatures, s'étant divisé en ses deux parties, chacune reçut les avantages qui lui étaient propres et dont elle était capable. Pour l'âme, elle fut au même moment enlevée dans le ciel pour y jouir de l'immensité de la gloire qui lui était due. Les anges eurent une joie merveilleuse de se voir possesseurs de ce grand trésor qu'ils avaient si longtemps envié à la terre ; mais toute l'adorable Trinité fit paraître une satisfaction indicible, de donner enfin à cette âme bienheureuse la récompense que son amour, qui avait été si pur, si généreux et si constant, lui avait méritée avec tant de justice. L'Eglise nous fait assez connaître, par l'exaltation souveraine qu'elle lui attribue, que nulle béatitude des justes n'est comparable à celle dont elle fut comblée : ce que saint Damascène, saint Ildefonse, saint Anselme et tous les autres Pères nous apprennent d'un commun consentement, dans les sermons et les homélies qu'ils ont faits sur cette fête. Mais le bienheureux Pierre Damien donne plus de jour à cette vérité, lorsqu'il dit que la gloire qui fut alors donnée à Marie est quelque chose de plus relevé et de plus parfait que toute la gloire des autres Saints ensemble. Saint Bernardin de Sienne enseigne aussi la même doctrine, et saint Bonaventure, qui vivait entre les deux, et qui ne cédait ni à l'un ni à l'autre en dévotion envers notre auguste Reine, cite, à ce sujet, ces passages de l'Ecriture : *Omnia flumina intrant in mare, et mare non redundat :* « Toutes les rivières viennent se rendre à la mer, et la mér ne déborde point » ; *In plenitudine Sanctorum detentio mea :* « Ma demeure est dans la plénitude des Saints » ; *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas :* « Plusieurs filles ont amassé de grandes richesses, mais vous les avez surpassées toutes ». On pourrait aussi citer l'endroit du Cantique des cantiques, où Notre-Dame est comparée au soleil, qui a lui seul plus de lumière que tous les autres astres ensemble ; on pourrait rappeler qu'elle est appelée la Cité de Dieu, la sainte Sion, et la Jérusalem céleste, comme si elle seule était le Paradis tout entier et qu'il ne fallût point d'autre Saint qu'elle pour le composer. En effet, selon saint Bernard et le bienheureux Pierre Damien, nous devons juger de l'excellence de sa gloire, par rapport à la grandeur de la dignité à laquelle elle a été prédestinée. Or, il est certain que la dignité de Mère de Dieu vaut mieux que toutes les prérogatives ensemble qui ont jamais été accordées aux autres Saints ; et même le docteur angélique nous assure qu'elle est en quelque sorte infinie. Il ne faut donc point douter que la Vierge n'ait reçu elle seule plus de gloire, et une vision de Dieu plus pure et plus parfaite que tous les Anges et les autres Saints ensemble. De plus, toute la théologie tombe d'accord que l'excellence de la gloire répond à la grandeur de la grâce, des vertus et des mérites ; comme la béatitude renferme trois choses : la vision intuitive de Dieu, l'amour béatifique et le plaisir ineffable qui naît de cette vision et de cet amour. La première répond à la pureté de la foi ; la seconde à la ferveur de la charité, et la troisième à la patience dans les afflictions et les persécutions. Or, la sainte Vierge a eu elle seule incomparablement plus de grâces, de vertus et de mérites que

tous les Anges et tous les Saints ensemble ; car, quand nous ne lui donnerions au moment de sa Conception, où elle a commencé de mériter, qu'une grâce semblable à celle du premier de tous les Anges, ce qui est néanmoins trop peu pour elle qui était destinée à être la Mère de Dieu et la Reine de tout l'univers, il est clair que, dans près de soixante-treize ans qu'elle n'a jamais cessé de mériter, et qu'elle a reçu à chaque moment un accroissement continuel des dons qui lui avaient été conférés d'abord, elle serait montée à un degré de grâce auquel toute la sainteté des autres créatures ne serait nullement comparable. Que sera-ce donc si nous disons avec plusieurs grands docteurs, que sa grâce originelle surpassait elle seule toute la collection des autres grâces créées, excepté celle de l'âme sainte de Jésus-Christ, son Fils, et qu'elle fit au premier moment un acte d'amour et de conversion vers Dieu plus excellent et plus parfait, que n'ont jamais été et ne seront jamais tous les autres actes des pures créatures, suivant ces paroles du Psaume LXXXVI : *Fundamenta ejus in montibus sanctis* : « Ses fondements sont posés sur les montagnes saintes ? » A quel degré aura monté sa grâce et sa sainteté dans le point de sa consommation et dans cet heureux moment qui fut le dernier de ses mérites, pour être le commencement de sa récompense ? D'ailleurs, on ne peut concevoir ni la force et l'éminence de sa foi, ni l'immensité de sa charité, ni la grandeur de sa patience dans les douleurs les plus aiguës que l'on ait jamais souffertes sur la terre, après celles du Sauveur. Il faut donc nécessairement avouer que sa récompense et sa gloire dans le ciel font un ordre tout particulier, qui excède tout ce qu'il y a de gloire et de bonheur dans l'ordre des Saints et des intelligences bienheureuses.

Enfin, il est constant que l'on est d'autant plus élevé dans l'éternité, que l'on s'est abaissé plus sur la terre par les sentiments d'une humilité sincère ; car cette parole de Notre-Seigneur est véritable : « Celui qui s'humiliera sera exalté » : ce qui signifie aussi que celui qui s'humiliera davantage sera davantage exalté. Or, l'humilité de Marie est un abîme sans fond, et qui surpasse tout ce qu'il y a jamais eu d'humilité dans toutes les créatures, puisque, étant infiniment au-dessus d'elles, elle s'était faite néanmoins la plus petite de toutes et qu'elle s'est abaissée si bas, qu'il n'y avait plus de lieu où elle pût descendre davantage. C'est de cette manière qu'en parle le dévot docteur saint Bernard : et il dit que c'est pour cela qu'elle est nommée la dernière dans le chapitre Ier des *Actes des Apôtres*, où il est parlé de ceux qui se retirèrent dans le Cénacle, après l'Ascension de Notre-Seigneur, pour y attendre la descente du Saint-Esprit. *Non recensetur prima, sed novissima omnium, etiam in infra viduas et pœnitentes, et eam de qua ejecta erant septem dæmonia quia se ultimam exhibebat*. D'autres saints personnages ajoutent que, dans ce sentiment, elle a toujours empêché les Evangélistes de rien dire en son honneur que ce qui était précisément nécessaire pour expliquer le mystère de l'Incarnation du Verbe et celui de notre Rédemption : il faut donc conclure que son excellence n'a point eu de bornes, et qu'elle a reçu, au moment de son décès, une gloire et une béatitude qui surpassent, sans comparaison, toute celle qui a été donnée aux autres Saints.

Nous ne nous arrêterons pas à expliquer ici l'étendue de sa vision béatifique, c'est-à-dire jusqu'où se porte sa lumière dans les replis de la toute-puissance divine, et ce qu'elle connaît en Dieu de toutes les choses qui ont l'existence et de toutes celles qui la peuvent avoir. C'est une matière trop subtile pour nous arrêter dans un discours où nous n'avons point d'autre dessein que d'instruire les fidèles sur les points les plus nécessaires de nos

mystères. Nous dirons seulement, en passant, que, selon le sentiment de plusieurs savants théologiens, il n'y a rien de ce qui a été, de ce qui est, ni de ce qui sera hors de Dieu qui lui soit caché, et que, dans le nombre infini des créatures possibles, elle en connaît plus elle seule que tout le reste des Bienheureux ensemble.

Revenons maintenant à son corps sacré que nous avons laissé sur sa couche environnée des Apôtres et des hommes apostoliques. La douleur, les gémissements et les larmes empêchèrent quelque temps ces saints personnages d'ouvrir la bouche; mais, revenus à eux, ils commencèrent à chanter des hymnes et des cantiques à la louange de Dieu et de leur divine Maîtresse. Une partie des Anges était demeurée auprès de cette précieuse dépouille pour en célébrer les obsèques. Ils continuèrent aussi le chant mélodieux qu'ils avaient commencé avant son décès, et c'était sans doute une musique bien charmante d'entendre d'un côté ces intelligences célestes employer toute leur industrie pour témoigner l'allégresse qu'ils avaient de la gloire où Marie venait d'être élevée ; et, de l'autre, le chœur des Apôtres, des disciples et des fidèles élever leurs voix de toutes leurs forces pour seconder l'harmonie de ces chantres du paradis. Saint Jean Damascène dit que, après leurs premiers devoirs, ils eurent la hardiesse de baiser ces précieux membres qui avaient été le sanctuaire animé du Verbe fait chair, et que la même liberté ayant été donnée à plusieurs malades, ils reçurent à l'instant même une parfaite guérison ; que des aveugles recouvrèrent la vue, des sourds l'ouïe, des muets la parole, et des boiteux l'usage de leurs membres. Il ajoute que le saint corps fut, selon l'usage, lavé, embaumé, enveloppé dans des suaires et placé avec beaucoup de révérence sur son lit, qu'ils parsemèrent de fleurs et d'autres odeurs très-agréables. Siméon Métaphraste répète la même chose ; mais nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ici ce que nous trouvons sur ce sujet parmi les révélations d'une grande âme du XVIIe siècle qui est morte en odeur de sainteté : saint Pierre et les autres Apôtres, ayant jugé à propos que le corps de notre Reine fût lavé et embaumé, se retirèrent de sa chambre et y envoyèrent les deux vierges qui l'avaient suivie durant sa vie, pour lui rendre ce devoir. Ces deux filles y entrèrent, mais le saint corps devint alors si lumineux, qu'elles ne purent l'apercevoir : elles revinrent vers les Apôtres pour leur dire ce qui se passait : et ils connurent par là et par une voix du ciel que ce gage de l'éternité ne devait être ni découvert ni touché de personne. Ainsi, il fut mis avec ses habits dans la bière pour y être porté en terre.

Il n'y eut jamais de pompe funèbre si sainte, ni accompagnée de tant de merveilles, que celle de notre adorable Princesse. Les Apôtres portèrent eux-mêmes le cercueil par le milieu de la ville, jusqu'au lieu de la sépulture, qui était au bourg de Gethsémani, dans la vallée de Josaphat. Tous les fidèles les accompagnèrent en procession, avec des flambeaux à la main. Les Juifs, tout animés qu'ils étaient contre les chrétiens, reçurent alors une impression de crainte et de respect, qui les empêcha de leur faire insulte et de troubler la cérémonie. Il y en eut même plusieurs qui se joignirent à eux, et qui grossirent cette troupe sacrée, en suivant la nouvelle Arche d'alliance que l'on conduisait au lieu de son repos. Tous les saints Pères que nous avons déjà cités, disent unanimement que les Anges firent en même temps leur procession, et qu'ils précédaient, accompagnaient et suivaient le corps de leur Souveraine, en chantant des cantiques de joie d'une manière sensible et qui était entendue des assistants. Ils ajoutent qu'il sortait des membres

sacrés de la Vierge une odeur surnaturelle qui embaumait tous les lieux par où ils passaient, et que le convoi fut rendu illustre par beaucoup de nouveaux miracles : nul malade ne s'y présentait sans recevoir la guérison, et plusieurs Juifs aussi se convertirent en voyant tant de prodiges. Saint Damascène raconte : « Il y en eut un de la race sacerdotale qui eut la témérité de se jeter sur le vénérable lit où cette divine relique était portée, pour la faire tomber à terre ; mais ses mains furent coupées miraculeusement et se séparèrent du reste de son corps. Une vengeance si visible le remplit de confusion et de douleur. Il reconnut la grandeur de sa faute, l'avoua publiquement et en demanda pardon, et saint Pierre, lui ayant ordonné de rapprocher les bras de ses mains coupées, elles s'y rejoignirent aussitôt : ce qui fut cause qu'il embrassa la foi de Jésus-Christ ». Métaphraste et Nicéphore font le même récit, qu'ils ont tiré de saint Damascène ou d'une tradition immémoriale, de laquelle même saint Damascène l'avait appris.

Enfin, ce trésor inestimable fut déposé avec un très-profond respect dans le tombeau qui lui avait été préparé, et on le couvrit d'une grosse pierre, afin que celle qui avait si parfaitement imité les vertus et les actions de Jésus-Christ, et qui était morte par conformité à sa mort, lui ressemblât aussi dans l'humilité de sa sépulture. Après la cérémonie, la compagnie se retira à Jérusalem, mais les Anges ne quittèrent pas ce lieu qui leur était si cher. Juvénal, patriarche de Jérusalem, dans son discours à l'empereur Marcien et à l'impératrice Pulchérie, son épouse, nous apprend qu'ils y demeurèrent encore trois jours, y continuant sans cesse le chant harmonieux des hymnes et des cantiques qu'ils avaient commencé dès le moment du décès de leur Reine. Les Apôtres mêmes ne l'abandonnèrent pas tout à fait ; mais, se relevant l'un l'autre, ils y venaient alternativement pour seconder la ferveur et la dévotion de ces chantres célestes. Au bout de trois jours, saint Thomas, qui était le seul des Apôtres encore vivant qui n'eût pas été présent à cette cérémonie sacrée, arriva des Indes ou de l'Ethiopie, où son zèle l'avait conduit pour annoncer l'Evangile, et, ayant appris tout ce qui s'était passé, il désira voir encore une fois à découvert le visage de son auguste Maîtresse. Les autres Apôtres trouvèrent fort à propos de lui donner cette consolation, ne doutant point que son retard ne fût mystérieux, et que Dieu ne l'eût ménagé pour quelque grande raison qui leur était inconnue. Ils s'assemblèrent donc autour du sépulcre, et, après quelques prières, ils en détournèrent la pierre : mais, au lieu de trouver le corps qu'ils cherchaient, ils n'y trouvèrent que les linges et les habits dont il avait été revêtu, et, en même temps, ils furent embaumés d'une odeur incomparable qui sortait du fond du caveau. Ils virent bien que personne sur la terre ne pouvait avoir enlevé ce précieux gage, puisque les Anges et eux l'avaient toujours gardé, et qu'il n'y avait aucune marque d'ouverture à la pierre, et que les linceuls qu'ils y voyaient, sans coupure ni confusion, montraient bien qu'en cela il n'y avait point eu de vol ni d'enlèvement ; ils pensèrent donc que Notre-Seigneur, qui avait voulu naître du sein de Marie, sans violer le sceau de sa virginité, avait aussi voulu préserver son corps après sa mort de toute corruption, et l'honorer d'une vie glorieuse et immortelle avant la résurrection générale du genre humain. C'est de cette sorte qu'en parle aussi saint Jean Damascène, après le patriarche Juvénal : et l'Eglise a tant déféré à ce récit, qu'elle l'a inséré dans son bréviaire, le quatrième jour de l'octave de cette fête.

Ainsi nous savons que le corps de la sainte Vierge n'a point été laissé dans la terre pour y servir de pâture aux vers, et y retourner en cendres

comme le corps des autres hommes, mais il a été réuni à son âme pour participer à sa gloire et en recevoir une vie céleste et exempte de toute altération. Pour la première chose, nous ne trouvons personne entre les écrivains ecclésiastiques qui en ait jamais douté, et nous en avons de très-belles preuves dans le livre de l'*Assomption*, attribué à saint Augustin, et imprimé parmi ses œuvres au tome IX : « Nous savons », dit l'auteur, « qu'il a été dit à Adam : Tu es poussière et tu retourneras en poussière ; mais nous savons aussi qu'il a été dit à Eve : Tu mettras tes enfants au monde avec douleur, et tu seras sous la puissance d'un mari. Si donc Marie a été exempte de cette seconde malédiction, ayant conçu sans corruption et enfanté sans aucune douleur Celui qui venait pour nous délivrer de la servitude du péché, pourquoi ne croirions-nous pas qu'elle a aussi été exempte de la première, et qu'elle a goûté la mort de telle manière que les suites de la mort n'ont point eu lieu en sa personne? D'ailleurs, il est certain que la pourriture et la résolution en poussière est le dernier opprobre de la nature humaine : et il n'est pas moins constant que Jésus-Christ a pu en préserver sa Mère, comme il a préservé les trois jeunes Israélites des flammes ardentes de la fournaise de Babylone, sauvé Daniel de la gueule des lions, et Jonas du ventre de la baleine. Qui pourrait donc penser que lui, qui commande si expressément aux enfants d'honorer leur père et mère, aurait laissé la sienne exposée à cet opprobre sans lui donner le privilége de l'incorruption qu'il pouvait si facilement lui donner ? » Seulement, il faut se souvenir qu'elle a renfermé neuf mois dans ses entrailles le Verbe divin fait chair, qu'elle l'a serré mille fois sur son sein, qu'elle l'a nourri de ses mamelles, et qu'elle l'a porté dans son enfance dans tous les endroits où la divine Providence voulait qu'il fût porté : car quel baume plus précieux et plus capable de défendre de toute pourriture, que la chair de Jésus-Christ qui donne la vie au monde et qui est le véritable germe de l'immortalité ! « Non », conclut ce Père, « je ne puis dire et je ne puis croire que le corps dont Jésus a pris la chair ait été livré aux vers pour en être la pâture : si quelqu'un contredit mon sentiment, comme il ne peut pas ôter à Jésus le pouvoir de préserver la Vierge de la corruption, qu'il montre donc qu'il ne l'a pas dû faire et que cela n'était point convenable : mais, c'est assurément ce que personne ne pourra jamais montrer ». Nous n'avons pas rapporté, mot à mot, les paroles de cet auteur qui s'étend fort au long sur ce sujet ; mais nous en avons fait un résumé qui renferme toute la force de ses raisons.

Pour la résurrection glorieuse de notre adorable Maîtresse, nous savons que quelques anciens écrivains en ont douté, ou du moins ont témoigné ne vouloir rien prononcer sur son sujet : comme l'auteur d'un *Sermon de l'Assomption*, attribué premièrement à saint Jérôme, et puis à Sophrone, contemporain de ce saint Docteur, mais qui n'est ni de l'un ni de l'autre, et Usuard, religieux de Saint-Germain des Prés, à Paris, dans son martyrologe, où il dit : « Le corps de la très-sainte Vierge ne se trouvant point sur la terre, l'Eglise, qui est sage en ses jugements, a mieux aimé ignorer avec piété ce que la divine Providence en a fait, que de rien avancer d'apocryphe sur ce sujet : et pour cela il n'a pas appelé cette fête l'Assomption de la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, mais seulement son sommeil, *Dormitio* ». Adon, archevêque de Vienne, a aussi imité sa conduite dans sa chronique et son martyrologe. Mais il est certain, comme dit fort bien le cardinal Baronius, dans ses *Notes* sur le martyrologe romain, et dans le premier tome de ses *Annales*, que l'Eglise incline entièrement, et a toujours incliné vers le sentiment, que la sainte Vierge est ressuscitée et qu'elle est

en corps et en âme dans le ciel. Car, d'abord, elle ne s'est jamais servie pour exprimer la fête d'aujourd'hui du mot de *sommeil* dont se servent Usuard et Adon, ni de ceux de *décès*, de *naissance au ciel* et d'autres semblables dont elle use à la fête des autres Saints ; mais elle s'est toujours servie du mot d'*Assomption*, qui tombe proprement sur toute la personne et signifie son élévation en corps et en âme : on le peut voir, dans l'*Ordo* romain, dans le *Sacramentaire* de saint Grégoire, et dans les plus anciens calendriers, rituels, missels, martyrologes et bréviaires à l'usage de Rome.

De plus, elle propose à ses enfants, dans les leçons de cette octave, les sermons et les traités des Pères, où le mystère de la résurrection de Notre-Dame est déclaré en termes exprès : comme l'Oraison de saint Jean Damascène, dont nous avons déjà parlé, et un Sermon de saint Bernard, où il dit que la nature humaine est aujourd'hui élevée en Marie au-dessus des esprits immortels. Enfin, cette vérité est si fortement imprimée dans l'âme de tous les fidèles, et si généralement reçue de tout le monde chrétien, qu'il ne faut point douter que le Saint-Esprit, qui n'a pas encore voulu en faire un article de foi, ni l'exprimer distinctement dans les saintes lettres, n'en soit néanmoins l'auteur, et ne l'ait lui-même inspirée secrètement au cœur de son Eglise.

Il y a même des passages de l'Ancien Testament qui semblent avoir prédit ce grand mystère, comme quand le Roi-Prophète dit à Notre-Seigneur : « Levez-vous, Seigneur, et entrez dans votre repos, vous et l'Arche que vous avez sanctifiée »; sans doute, par cette Arche, on peut entendre l'humanité sainte de Jésus-Christ qui a été sanctifiée par l'onction ineffable de la Divinité ; néanmoins, il est constant qu'on peut aussi entendre la glorieuse Vierge Marie, que les saints Pères appellent continuellement l'*Arche nouvelle*, l'*Arche dorée* et l'*Arche d'Alliance ;* de sorte que, par ce passage, le Prophète invite Notre-Seigneur non-seulement à monter dans le ciel avec son corps ressuscité et glorieux, mais aussi d'y transporter cette Arche animée où il a pris naissance, et qui a été pendant neuf mois sa demeure très-agréable. Ce qu'il souhaite et demande en cet endroit, il en marque l'exécution dans le Psaume XLIVe, où, parlant encore à Notre-Seigneur, il lui dit « que la Reine a été placée à sa droite, avec un vêtement doré, et toute environnée de diversités » : car, quelle est cette Reine, sinon l'auguste Marie que l'Eglise appelle la Reine des anges et la Souveraine du monde ; et quel est ce vêtement doré et embelli de tant de diversités, sinon son corps glorieux et revêtu des douaires inestimables de l'immortalité ? C'est ainsi que l'explique l'auteur du livre *de Sanctissima Deipara*, qu'on trouve parmi les œuvres de saint Athanase.

Les saints Pères et les docteurs qui ont traité cette matière sont aussi de ce sentiment, comme, parmi les Grecs, saint André de Crète, saint Germain de Constantinople, saint Jean Damascène, l'empereur Léon, dit le Sage, Michel Syngelus et Michel Glycas ; et, parmi les Latins, saint Grégoire de Tours, saint Grégoire le Grand, saint Bernard, saint Thomas, saint Bonaventure, Hugues et Richard de Saint-Victor, Jean Gerson, saint Bernardin de Sienne, saint Antonin et tous les théologiens plus récents : ce qui fait dire au cardinal Baronius, dans ses *Annales*, qu'on ne peut, sans une grande témérité, enseigner le contraire, et ôter à la Vierge sacrée la gloire d'être ressuscitée des morts et de régner en corps et en âme avec son Fils. Aussi, si son corps n'avait pas été réuni à son âme, sans doute que Notre-Seigneur ne l'aurait pas privé de l'honneur que l'Eglise rend aux reliques des autres Saints ; et il l'aurait aussi exposé à la vénération publique

des fidèles; puisque, depuis le temps de sa mort jusqu'à présent, nulle église ne s'est vantée de posséder son corps sacré ni aucun de ses membres, mais seulement quelque chose de ses vêtements; il faut nécessairement conclure qu'il a été réuni à son âme, et qu'il jouit du bonheur de l'immortalité. D'ailleurs, plusieurs saints docteurs croient que les Saints qui ressuscitèrent au temps de la résurrection du Sauveur, et qui apparurent alors à diverses personnes dans Jérusalem, ne sont pas morts une seconde fois, mais qu'ils sont montés en corps et en âme avec lui dans le ciel. Si cela est, peut-on refuser cette même prérogative à Marie ? Quoi ! la Reine et la Souveraine attendrait la résurrection, tandis que ceux qui se reconnaissent pour ses humbles sujets en jouissent déjà ? Quoi ! l'on verrait dans le ciel des corps glorieux parmi les Saints, tandis que la Reine de tous les Saints n'aurait point encore d'autre gloire que celle de son âme ? De plus, l'âme désire naturellement son corps : l'âme de la sainte Vierge, après sa séparation du corps, dut donc avoir une inclination naturelle à lui être réunie. Est-il croyable que Notre-Seigneur n'ait pas satisfait cette inclination ? Il a pu la satisfaire, puisqu'il est tout-puissant, et que ce miracle n'était pas plus difficile, trois jours après sa mort, qu'à la fin de tous les siècles : si donc il ne l'a pas fait, c'est que le pouvant, il ne l'a pas voulu; mais, comment n'aurait-il pas voulu contenter l'inclination de celle qui lui avait obéi en toutes choses, qui avait toujours fait sa volonté, et qui l'avait aimé du plus excellent amour dont une pure créature le puisse aimer : de celle qui l'avait revêtu de sa chair, sustenté de son lait, nourri par son travail, et assisté sur la terre en tous ses besoins. Il l'aimait trop tendrement, il se tenait trop obligé à ses soins maternels, il avait trop de désirs de reconnaître son affection, pour ne pas lui vouloir un bien qui lui coûtait si peu, et qui était si convenable à son mérite. Disons encore qu'il était intéressé à le lui vouloir; car, enfin, on pouvait dire qu'il n'était pas parfaitement ressuscité que Marie ne fût ressuscitée, puisque la chair de Marie était le principe de la sienne, et qu'autrefois elles n'avaient été qu'une même chair. Et puis l'honneur de la Mère ne retombe-t-il pas sur le Fils ? et n'est-ce pas la gloire du Fils de procurer à sa Mère tous les avantages qu'il est capable de lui procurer ? Enfin, il dit expressément dans l'Evangile qu'il veut que celui qui le sert soit où il sera lui-même : il a donc eu à plus forte raison cette bonne volonté pour celle qui l'a engendré, et qu'il ne rougit point d'appeler sa Mère; mais comme ses mérites sont infiniment au-dessus de ceux de ses serviteurs, tandis qu'il diffère jusqu'à la fin des siècles de donner à ceux-ci l'entier accomplissement de ce bonheur, il l'a anticipé pour elle, en la mettant auprès de lui pour participer à la plénitude de ses grandeurs.

Il faudrait maintenant expliquer la manière dont se fit cette heureuse résurrection de notre Reine; mais ne pouvons-nous pas dire d'elle ce que saint Grégoire le Grand dit de la résurrection de Jésus-Christ, qu'il n'y a que la nuit où elle s'est faite qui en ait connu le mystère ? Les hommes n'en furent point les témoins, et leurs yeux n'étaient pas assez forts pour en soutenir la splendeur. On demande si elle se fit dans le tombeau ou dans le ciel, c'est-à-dire, si l'âme de la Vierge descendit dans le sépulcre pour y reprendre son corps, ou si son corps fut transporté par les anges dans le ciel pour y être réuni à son âme. Quelques auteurs du XVII[e] siècle ont suivi cette seconde opinion. Mais la première est plus certaine; car il n'y a nulle apparence qu'un corps inanimé, et sans nul ornement de la gloire, ait été porté dans ce lieu qui n'est destiné que pour les esprits et pour les corps

revêtus de l'immortalité. Il est donc fort vraisemblable que, lorsque ce corps eut été trois jours dans le sépulcre, son âme bienheureuse y descendit dans la compagnie de Notre-Seigneur et d'un nombre infini d'anges, d'archanges et d'autres bienheureux du ciel, et, qu'étant rentrée dans ce corps, elle recommença de l'animer, en lui communiquant une vie toute céleste et les quatre qualités qui composent la gloire et la félicité des corps, nous voulons dire la *subtilité*, l'*agilité*, la *clarté* et l'*immortalité*. Nous laissons à la piété des fidèles de s'imaginer dans quel degré ces qualités lui furent données. Pour nous, nous n'en pouvons dire que ces mots de saint Bernard : que ce fut dans le degré dont une telle Mère était digne, et qui était convenable à l'excellence et à la libéralité d'un tel Fils : *Quo tanta Mater digna fuit, et qui tantum decuit Filium*. En un mot, cette gloire corporelle était proportionnée à la gloire de l'âme, puisqu'elle en naissait comme de son principe. Or, nous avons dit que la gloire de l'âme dans Marie surpassait, sans comparaison, la gloire de tous les Anges et de tous les Saints ensemble; il faut donc conclure que la gloire, l'éclat, la beauté et la perfection qui furent donnés à son corps étaient ineffables, et qu'ils en firent un chef-d'œuvre plus accompli que tout l'univers.

Nous souhaiterions maintenant d'avoir l'esprit et la plume des séraphins pour décrire dignement le triomphe de son Assomption, qui fait le principal sujet de la fête d'aujourd'hui, et le plus bel objet de notre contemplation et de nos respects. Nous en avons une belle figure dans le triomphe avec lequel l'arche d'alliance fut transportée par David dans la ville de Jérusalem, où les prêtres, les lévites et le peuple firent résonner toutes sortes d'instruments de musique, et où l'air retentissait des chants des psaumes et des hymnes et de mille acclamations de joie. Nous en avons encore une autre figure dans la magnificence avec laquelle la reine de Saba entra dans la même ville, pour y jouir quelque temps de l'entretien du sage Salomon. Il est dit de cette reine qu'elle y entra avec un nombreux cortége et avec des richesses infinies d'or, de pierres précieuses et de parfums, pour en faire présent à Salomon ; que, depuis, on n'avait point vu tant de parfums qu'elle en avait apporté, et que ce prince, en reconnaissance, lui donna tout ce qu'elle voulut et demanda, et beaucoup plus qu'elle-même ne lui avait donné.

Voilà une image de ce qui se fait dans le triomphe de l'Assomption de notre adorable Princesse. Elle est montée avec un nombreux cortége, parce qu'elle était accompagnée de toute la cour céleste ; elle est montée avec des richesses infinies, parce qu'elle était chargée d'un trésor inestimable de vertus et de mérites ; elle en a fait présent au véritable Salomon, qui est son Fils, parce qu'elle lui en a fait hommage, comme à celui dont elle avait reçu toutes ces grâces. On n'a point vu depuis de parfums si excellents, ni en si grand nombre dans le paradis, parce que les mérites de Marie sont si agréables à Jésus-Christ, que nulle action des Saints ne lui a jamais donné tant de satisfaction. Enfin, elle a beaucoup plus reçu qu'elle n'a donné, parce que, comme dit saint Ildefonse : *Sicut est incomparabile quod gessit, ita est incomprehensibile præmium gloriæ quod promeruit ;* « de même que ce qu'elle a fait pour la gloire de son Dieu est incomparable, aussi le poids de la gloire qu'elle a méritée et qui lui a été donnée pour récompense est incompréhensible ».

Mais pour expliquer distinctement la gloire merveilleuse de cette pompe, il faut remarquer qu'il y a trois choses qui rendent un triomphe auguste et magnifique : 1° les hauts faits et les perfections de celui qui triomphe;

2° l'éclat des personnes qui l'accompagnent ; 3° les honneurs qui lui sont rendus dans sa marche et dans tout le cours du même triomphe. Or, toutes ces choses concourent admirablement pour rendre l'Assomption de la Vierge d'un prix et d'une valeur inestimables : car, en premier lieu, si nous considérons les mérites de celle qui triomphe, et les actions qui lui ont acquis cet honneur, il n'y a rien de plus grand, de plus noble et de plus éclatant. Les amis de l'Epoux, dans le Cantique des cantiques, nous les représentent par trois acclamations différentes, qui comprennent toutes les perfections dont une créature soit capable. Ils disent dans la première : Qui est celle-ci qui monte par le désert comme une fumée déliée, naissant des parfums de myrrhe, d'encens et de toutes sortes de senteurs ? Ils disent dans la seconde : Qui est celle-ci qui s'avance comme l'aurore qui commence à poindre, belle comme la lune, choisie comme le soleil et terrible comme une armée rangée en bataille ? Ils disent enfin dans la troisième : Qui est celle-ci qui s'élève du désert, toute comblée de délices et appuyée sur son Bien-Aimé ? Par la première, ils nous représentent son humilité, sa modestie, sa dévotion, sa ferveur, sa persévérance dans la piété, sa miséricorde, sa libéralité et toutes ses autres vertus édifiantes. Par la seconde, ils nous signifient l'éclat de sa pureté, l'éminence de sa science et de sa sagesse, la grandeur de son amour pour Dieu, et l'ardeur de son zèle qui la rend formidable à toutes les puissances du monde et de l'enfer. Par la troisième, ils nous expriment sa parfaite ressemblance avec son Fils, l'union qu'elle avait avec sa divinité, et les douceurs ineffables qu'elle goûtait dans la jouissance de cette union. Aussi, nous avons dans ces paroles un riche tableau des beautés et des perfections de notre illustre Triomphante. Mais qui pourrait exprimer les biens qu'elle a faits dans le monde, les victoires qu'elle a remportées, les faveurs dont elle a comblé tout le genre humain, et les services qu'elle a rendus à Dieu, son souverain Seigneur? N'est-ce pas elle qui a écrasé la tête de l'ancien serpent, qui a réparé le mal que la première femme avait causé, qui nous a donné un Sauveur et un Libérateur, et qui a ouvert les portes du ciel pour y faire entrer ceux qui en étaient bannis ? N'est-ce pas elle qui a mérité d'être le refuge des pécheurs, l'Avocate des malheureux, la Dispensatrice des trésors de Dieu, la Médiatrice de notre salut et le Canal par lequel toutes les grâces coulent sur nos âmes ? Oh ! qu'elle est parfaite, qu'elle est accomplie, qu'elle est aimable, qu'elle est digne de triompher et de recevoir tous les honneurs qui peuvent être faits, au-dessous des honneurs divins !

Si le triomphe de l'Assomption est si relevé par l'excellence de celle qui triomphe, il l'est encore par l'éclat des personnes qui l'accompagnent : car nous devons nous persuader que Notre-Seigneur était le chef de cette troupe et qu'il mena lui-même sa Mère sur le trône de gloire qui lui était préparé, suivant ces paroles du Cantique : *Quæ est ista quæ ascendit innixa super dilectum suum ?* « Qui est celle qui monte appuyée sur son Bien-Aimé ? » et c'est ce qui relève en quelque manière la pompe de l'Assomption au-dessus de celle de l'Ascension, parce que, dans l'Ascension, Notre-Seigneur ne fut escorté et accompagné que par des serviteurs ; mais, dans l'Assomption, la Vierge glorieuse est accompagnée du souverain Monarque du monde, qui l'élève par sa vertu et la soutient par sa puissance. Il ne faut donc pas croire qu'elle soit montée au ciel par le ministère des anges, quoique, par honneur, les anges l'aient environnée et lui aient servi de trône ; mais elle est montée par la force de son agilité, qui est un des douaires de la béatitude, et par la vertu de son Fils, qui lui avait donné

cette agilité dans une perfection souveraine. De plus, nous devons nous représenter que toute la cour céleste composa cet illustre trophée, c'est-à-dire, d'une part, tous les chœurs des anges, sans excepter ceux qui ne sortent point ordinairement de devant le trône de Dieu; et, de l'autre, tous les ordres des Saints, c'est-à-dire les Patriarches, les Prophètes, les Hommes apostoliques, les Martyrs, les Vierges et toute la troupe des autres Bienheureux. Enfin, plusieurs docteurs pensent qu'en ce moment tout le purgatoire reçut une indulgence universelle, et qu'il n'y eut aucune des âmes qui y étaient alors tourmentées, qui n'en fût délivrée par la Vierge des Vierges, pour rendre son triomphe plus glorieux. Cela étant, qui pourrait concevoir la magnificence de cette pompe, et a-t-on jamais rien vu en ce monde qui mérite d'en être appelé l'ombre et l'image; car, si la gloire d'un seul ange surpasse toutes les beautés que l'industrie des hommes peut produire sur la terre, que dirons-nous de celle qui naît de l'assemblée de tous ces esprits et du concert agréable de tous les Saints? Que dirons-nous de l'éclat et de la majesté de ces deux corps d'armée, dont l'un renferme toutes les intelligences bienheureuses, disposées par leurs hiérarchies et par leurs chœurs; et l'autre comprend tous les hommes glorifiés, rangés selon l'ordre de leur mérite et l'excellence de leur auréole et de leur béatitude? Ne devons-nous pas nous écrier, en cette occasion, avec le bienheureux Pierre Damien: « O jour sublime et plus éclatant mille fois que le soleil, dans lequel cette Vierge royale a été élevée sur le trône de Dieu le Père et a été placée dans le siége de la très-sainte Trinité, où elle est l'objet continuel des admirations et des désirs du Paradis? »

Enfin, ce qui achève la splendeur de ce triomphe, ce sont les honneurs que notre adorable Princesse a reçus dans toute sa marche jusqu'à ce qu'elle ait été assise comme la véritable Bethsabée à côté de son Fils. Le lecteur chrétien pourra ici méditer les louanges, les bénédictions, les actions de grâces et les applaudissements que lui donnèrent chaque jour le chœur des Anges et chaque ordre des Saints en particulier, lorsque, montant au-dessus de toutes les œuvres de Dieu, elle passa successivement par le milieu de ces saintes troupes: ce que lui dirent les Patriarches qui l'avaient demandée avec tant d'instance; les Prophètes qui l'avaient prédite avec tant de lumière; les Apôtres déjà décédés et les Hommes apostoliques qui avaient prêché la maternité divine avec tant de zèle; les Martyrs qui avaient déjà versé leur sang pour l'honneur de son Fils; les Vierges, qui avaient si constamment imité son innocence et sa pureté virginale; en un mot, toutes les âmes bienheureuses qui savaient qu'elle était la Mère de leur Libérateur, la Source de leur salut et de leur bonheur, la Réparatrice de leurs chutes, et la porte par laquelle elles étaient entrées dans le royaume des cieux: ce que lui dirent aussi les Séraphins, la voyant si pénétrée des flammes de l'amour divin, les Chérubins, apercevant en elle une lumière infiniment plus haute et plus pénétrante que la leur; les Trônes la reconnaissant pour l'Arche vivante où la très-sainte Trinité reposait d'une manière beaucoup plus auguste et plus excellente qu'en eux-mêmes: quoi de plus? tout le reste des esprits célestes, sachant qu'elle venait ajouter un nouvel éclat au Paradis, et que, par elle, les brèches que la révolte de Lucifer avait faites dans leurs rangs, seraient heureusement réparées. Sans doute, tous ces bienheureux se prosternèrent devant elle, la reconnurent pour leur Reine et leur Souveraine, lui firent offre de leurs personnes et de leurs services, et se dévouèrent entièrement à elle pour chanter éternellement ses louanges et pour obéir à toutes ses volontés.

C'est ainsi qu'en parlent les saints Pères que nous avons déjà cités, dans leurs sermons sur le mystère de l'Assomption : « La glorieuse Vierge », dit saint Bernard, « en montant aujourd'hui dans le ciel, a donné un merveilleux accroissement à la joie dont les Bienheureux étaient déjà remplis ; car si l'âme du petit saint Jean, encore renfermé dans le sein de sa mère, s'est comme fondue d'allégresse par un seul mot de Marie, quels n'ont pas été la joie et le tressaillement de tous ces bienheureux esprits, lorsqu'ils ont eu le bonheur, non-seulement d'entendre sa voix, mais aussi de contempler son visage et de jouir de son aimable présence ? Mais qui pourrait penser avec combien de gloire cette Reine du monde s'éleva dans le siége de son empire ; avec quelle tendresse de dévotion toute la multitude des légions bienheureuses vint au-devant d'elle pour la recevoir, et avec quel cantique d'honneur ils la conduisirent jusque sur le trône que la justice de Dieu lui avait préparé ». Il décrit ensuite, ce qui est le principal en cette fête, de quelle manière elle fut reçue de Celui qui était l'objet de ses désirs et dont la possession devait faire tout le bonheur : « Qui dira encore », ajoute-t-il, « avec quelle sérénité de visage, avec quelle douceur, quel amour, quels regards, quels embrassements, elle fut reçue de son Fils et portée au-dessus de toutes les créatures ? Ce fut sans doute avec tout l'honneur dont une Mère de si grand mérite était digne, et avec toute la gloire qui était convenable à la magnificence et à la piété d'un tel Fils. Heureux assurément les baisers que cette divine Mère lui donnait lorsqu'il pendait à ses mamelles, et qu'elle le caressait sur son sein virginal ; mais n'estimerons-nous pas plus heureux les baisers qu'elle reçut de sa bouche à la droite du Père éternel, dans le moment de sa bienheureuse exaltation, lorsque, montant au trône de gloire où elle devait s'asseoir, elle chantait cet épithalame sacré : *Osculetur me osculo oris sui* : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ? » Qui pourra jamais déclarer les merveilles de la génération de Jésus-Christ et de l'Assomption de Marie ? car autant elle a reçu de grâces sur la terre au-dessus de tout le monde, autant elle a reçu dans le ciel de gloire singulière qui la relève au-dessus de tout ce qu'il y a de créé ».

Il faudrait encore décrire ici l'accueil qui lui fut fait par chacune des personnes divines, et par toute la très-sainte Trinité : par le Père, qui la regardait comme la plus parfaite de toutes les filles, et comme celle qui avait été sur la terre, à l'égard de son Fils unique, la vicaire de son amour et de son adorable paternité ; par le Fils, qui la regardait comme sa mère et comme celle qui lui avait donné une seconde nature et une seconde naissance en le faisant Fils de l'Homme ; par le Saint-Esprit, qui la regardait comme la plus fidèle de ses épouses, et comme celle qui l'avait rendu divinement fécond hors du sein de la Divinité. Mais ces grands mystères demandent plutôt nos adorations et nos respects que nos expressions, qui ne peuvent être que très-imparfaites. Les livres de méditation en parlent plus au long, et ce que nous avons dit suffit pour faire concevoir combien le triomphe de l'Assomption a été éclatant et magnifique. On peut seulement demander en quel lieu la sainte Vierge a été placée. Saint Bernard répond : « Comme il n'y avait point sur la terre de lieu plus digne que le sein virginal où Marie avait reçu et logé le Fils de Dieu, aussi il n'y a point dans les cieux de lieu plus digne que le trône royal où le fils de Dieu a élevé et placé sa très-sainte Mère ». D'autres saints docteurs, expliquant ces paroles du Psaume XLIV[e] : « La reine est placée à votre droite », et ces autres du troisième livre des *Rois* : « Salomon s'assit sur son siége, et sa mère s'assit à sa droite », disent que Notre-Seigneur, dans son Ascension,

est monté à la droite de son Père; et que Marie, dans son Assomption, est montée à la droite de Jésus-Christ. Mais il y a cette différence que Notre-Seigneur est monté à la droite du Père, comme lui étant égal et ayant la même puissance et le même domaine que lui, tandis que Marie est montée à la droite de Jésus-Christ avec subordination à son autorité divine : ce qui fait dire au cardinal Bellarmin, dans son *Commentaire sur le Psaume* que nous venons de citer, qu'elle a été placée *in loco summi honoris infra regalem Tronum :* « dans le premier lieu d'honneur au-dessous du Trône royal de la divinité ». L'abbé Guéric, spiritualisant davantage cette matière, dit : « Elle est devenue, elle-même, le Trône de Dieu, suivant ces paroles dont l'Eglise se sert dans son office : *Veni, electa mea, et ponam in te Tronum meum :* Venez, mon élue, je vous ferai mon Trône. Elle avait été, sur la terre, son pavillon pour combattre, et sa chaire pour enseigner; mais elle est devenue dans le ciel sa maison pour s'y reposer, et son trône pour juger ». Il veut dire que comme le trône est le lieu où le prince paraît avec plus de splendeur et de majesté, ainsi Marie est la personne où le Fils de Dieu a déployé avec plus de magnificence tous les trésors de sa puissance et toutes les richesses de sa gloire. Enfin, nous avons déjà remarqué que, selon le sentiment de plusieurs saints docteurs, elle fait un Ordre particulier entre Dieu et tous les autres bienheureux : ce que le savant chancelier de Paris déclare excellemment par ces paroles tirées de son *Commentaire sur le Magnificat :* « La Vierge compose à elle seule la seconde hiérarchie au-dessous de Dieu, qui est le premier et le souverain Hiérarche : car, pour l'humanité de Notre-Seigneur, étant unie hypostatiquement à la divinité, elle appartient à cette première hiérarchie ». L'apôtre saint Paul semble avoir voulu exprimer ce mystère, dans sa première épître aux Corinthiens, chap. XV, lorsqu'il dit : *Alia claritas solis, alia claritas lunæ et alia claritas stellarum :* Autre est la clarté du soleil, c'est-à-dire de Jésus-Christ; autre la clarté de la lune, c'est-à-dire de la Vierge; et autre la clarté des étoiles, c'est-à-dire des Anges et des Saints.

Mais, parlons maintenant du mystère de son couronnement, qui est le sixième point que nous avons proposé dès le commencement de ce discours.

L'Epoux, dans le Cantique des cantiques, et après avoir déclaré à sa bien-aimée qu'elle est toute belle et que nulle tache ne se trouve en elle, lui dit : « Venez du Liban, mon épouse, venez; vous serez couronnée de la tête d'Amana, de la croupe de Sanir et d'Hermon, des repaires des lions, des montagnes des léopards ». Il l'invite trois fois à son couronnement, soit à cause des Personnes divines qui lui ont mis le diadème sur la tête; soit pour marquer ses trois vocations : la première, à la béatitude essentielle qui lui a été conférée au moment de la séparation de son âme d'avec son corps; la seconde, à sa résurrection par la réunion de ces deux excellentes parties; la troisième, à la béatitude consommée où elle est entrée par cette résurrection et par son Assomption en corps et en âme dans le ciel : soit enfin pour signifier les trois titres qui l'ont rendue digne d'être couronnée, et les trois couronnes qui lui étaient dues, dont nous parlerons tout à l'heure. On peut encore ajouter qu'il répète trois fois : *Venez*, pour représenter son empressement de glorifier cette Epouse, et de la combler du plus grand honneur dont une pure créature soit capable. Il lui dit deux fois : *Venez du Liban*, qui signifie blancheur, parce que sa vie mortelle, qui est le terme d'où il l'appelle, avait été souverainement pure et immaculée, tant selon l'esprit que selon la chair, et que nulle souillure, ni corporelle, ni spirituelle, ne s'était trouvée en elle. Il l'assure qu'elle sera couronnée

de la tête d'Amana et de la croupe de Sanir et d'Hermon, trois montagnes qui représentent les trois hiérarchies célestes et les trois Ordres des Saints entre les hommes, c'est-à-dire, les Vierges, les Mariés et les Continents, parce qu'elle devait être couronnée comme renfermant en elle les perfectionnements de tous les Saints. Il lui déclare enfin qu'elle sera encore couronnée des repaires des lions et des montagnes des léopards, soit à cause des victoires qu'elle a remportées sur les démons et sur les impies figurés par ces animaux, soit à cause des grands pécheurs qu'elle a conquis à Dieu, et dont elle a mérité la conversion.

Saint Jean, dans son Apocalypse, chap. XII, nous décrit ainsi ce couronnement : « Un grand signe », dit-il, « me fut montré dans le ciel : c'était une femme revêtue du soleil, qui avait la lune sous ses pieds, et portait sur sa tête une couronne de douze étoiles ». Cette femme, sans doute, est Marie, comme l'expliquent saint Bernard et les autres Pères et Docteurs de l'Eglise. Elle est revêtue du soleil, parce qu'ayant revêtu de sa propre chair le soleil de justice, qui est la sagesse éternelle de Dieu, ce soleil, en récompense, l'a revêtue de son esprit et de sa gloire ; ou plutôt il s'est fait lui-même sa gloire, suivant ce qui est écrit : « Qu'un fils recommandable par sa sagesse est la gloire de ses parents ». Elle a la lune, c'est-à-dire l'inconstance, sous ses pieds, parce qu'elle est dans l'état d'une immutabilité bienheureuse, ayant, dès à présent, tout le comble d'honneur qui lui est dû, et n'attendant plus rien pour sa consommation et son entière perfection. Elle porte sur sa tête une couronne de douze étoiles, parce qu'ayant possédé sur la terre toutes les vertus dans le degré le plus héroïque, elle en a maintenant la récompense, et qu'elle est ornée de tous les douaires dont un bienheureux puisse être orné, lesquels sont signifiés par ce nombre de douze qui est un nombre de perfection.

On ne peut donc pas douter du couronnement de notre Reine au moment de son exaltation dans le ciel. Mais, pour le mieux comprendre, il faut savoir que la couronne est un ornement de figure ronde que l'on met sur la tête d'une personne pour marquer son excellence et ses mérites. Sa forme et le lieu où on la met contribuent à cette fin, parce que le cercle et le rond font la plus accomplie de toutes les figures, et que la tête ou le front est le véritable siége de la grandeur et de la majesté. Or, il y a principalement trois sortes de personnes à qui l'on donne des couronnes : 1° on en donne aux souverains et aux grands seigneurs, pour marquer la plénitude de leur autorité et de leur puissance ; ainsi, il y a des couronnes impériales, des couronnes royales, et des couronnes de duc, de marquis et de comte ; 2° on en donne aux victorieux, pour marquer l'excellence de leur talent, de leur ouvrage ; ainsi les Grecs couronnaient les poëtes et les orateurs qui avaient emporté le dessus dans quelque combat d'esprit ; et, parmi les Romains, il y avait six sortes de couronnes pour les vainqueurs : une appelée *triumphalis*, pour les généraux d'armée qui avaient gagné une grande bataille ; une autre appelée *ovalis*, pour ceux qui avaient emporté une moindre victoire, et d'autres pour ceux qui avaient les premiers ou forcé le camp des ennemis, ou sauté dans leurs vaisseaux, ou monté à la brèche, ou bien qui avaient fait lever le siége d'une ville ; 3° enfin, on donne des couronnes aux époux le jour de leurs noces, pour marquer la perfection de leur joie et l'accomplissement de leurs désirs ; ainsi, sainte Agnès disait que « Jésus-Christ l'avait ornée d'une couronne, parce qu'elle avait l'honneur d'être son épouse ». Marie, notre auguste Princesse, a mérité par ses trois titres d'être couronnée, et comme souveraine, parce qu'elle est

la Reine et l'Impératrice du monde : *Imperatrix angelorum et hominum universalis*, dit Geoffroy de Vendôme, et que cette qualité lui appartient : 1° parce qu'elle est la Fille par excellence et la première héritière du Très-Haut ; 2° parce qu'elle est la Mère du Verbe qui l'a associée à toutes ses grandeurs ; 3° parce qu'elle est l'Epouse du Saint-Esprit, et même, selon la manière de parler de saint Epiphane, l'Épouse de la très-sainte Trinité : *Sponsa Trinitatis*. Elle a été couronnée comme victorieuse, parce qu'elle est, à elle seule, une armée tout entière rangée en bataille, et qu'elle a gagné des victoires sans nombre sur le démon et sur le monde : ce qui la fait appeler par saint Laurent Justinien : *Terror diaboli:* « La terreur du démon »; par Sophrone ou l'auteur du sermon de l'Assomption : *Interemptrix universæ hæreticæ pravitatis :* « Celle qui a exterminé toute la malice des hérétiques »; et par saint André de Crète : *Propugnaculum fidei Christianorum* : « Le Rempart de la foi des chrétiens ». Enfin, elle a été couronnée comme Epouse, parce que le jour de l'Assomption a été proprement le jour de ses noces. Elle avait déjà la qualité d'Epouse du Saint-Esprit, comme nous venons de le dire, et c'est par le Saint-Esprit qu'elle avait conçu le Verbe incarné, et qu'elle était devenue mère d'une infinité d'enfants adoptifs ; mais la solennité de ses épousailles n'était pas encore faite, il fallait qu'elle se fît dans le ciel, afin que tous les Bienheureux eussent part à une si grande fête, et, par conséquent, il fallait qu'auparavant elle y eût été reçue en triomphe. Ce fut donc après cette réception que le Père éternel fit des noces solennelles à sa Fille : *Fecit nuptias Filiæ suæ*, et ce fut pour lors qu'elle fut couronnée en qualité d'Epouse. Ainsi, si vous nous demandez quelles sont les trois couronnes de Marie, nous vous dirons que ces trois couronnes sont l'*Impériale*, la *Triomphale* et la *Nuptiale* : l'Impériale, pour honorer sa puissance et sa souveraineté universelle ; la Triomphale, pour reconnaître ses victoires et les conquêtes qu'elle a faites sur le péché et sur le démon ; la Nuptiale, pour solenniser ses épousailles et l'union éternelle qu'elle a avec toute la très-sainte Trinité.

Le Révérend Père Poiré, dans son savant livre de la *Triple couronne de la Mère de Dieu*, explique autrement ces trois couronnes, mais d'une manière, néanmoins, qui revient à ce que nous venons de dire : « La première est une couronne d'excellence, qui comprend douze perfections dont cette adorable Vierge a été douée ; la seconde, une couronne de puissance qui renferme douze prérogatives du grand pouvoir qui lui a été donné ; la troisième, une couronne de bonté qui contient douze manières dont elle assiste les siens, et dont elle procure leur salut et leur bonheur éternel : de sorte qu'elle est trois fois couronnée de douze étoiles. Elle l'est, premièrement, pour sa dignité souveraine et pour une infinité de dons, de grâces et de vertus qui l'accompagnent. Elle l'est, en second lieu, pour son pouvoir absolu et universel, et pour un grand nombre de droits et de priviléges qui naissent de ce pouvoir. Elle l'est, en troisième lieu, pour sa bonté incomparable, et pour les traits et les opérations amoureuses de cette bonté ». D'autres encore, par ces trois couronnes auxquelles son Epoux l'invite, dans le Cantique des cantiques, entendent les trois auréoles : du Martyre, du Doctorat et de la Virginité. En effet, on ne peut douter qu'elle ne les ait reçues toutes d'une manière très-éminente : celle du Martyre, puisqu'elle a plus souffert au pied de la Croix que tous les autres Martyrs ; celle du Doctorat, puisqu'elle est légitimement appelée, par l'abbé Rupert, la *Maîtresse des maîtres*, et par saint Augustin, la *Maîtresse de toutes les nations* : celle de la Virginité, puisque toute l'Eglise la reconnaît

pour la Vierge des vierges, qui n'a jamais eu et n'aura jamais de semblable.

On peut demander de quelle nature sont ces couronnes. Nous répondons, en un mot, qu'elles sont et corporelles et spirituelles : elles sont corporelles, parce qu'on ne peut point douter que le vénérable front de la Vierge n'ait été environné de rayons d'une splendeur inestimable, et qui donnent, eux seuls, plus d'éclat au ciel, que n'en donnent ensemble tous les corps des autres Saints après la résurrection ; ce qui fait dire à saint Anselme que le jour de l'Assomption a rempli le ciel et tout ce qui est dans le ciel, d'une gloire nouvelle et ineffable : *Nova et ineffabilis gloria decoravit.* Elles sont aussi spirituelles, parce que Dieu a donné à l'âme de cette très-pure Vierge, outre la gloire essentielle dont nous avons parlé, une plénitude de gloire accidentelle, c'est-à-dire de lumière, de joie et de délices, qui passent toutes les conceptions, et que nous pouvons justement appeler des couronnes. Il la fit reconnaître en même temps de tout ce qu'il y avait d'anges et d'hommes bienheureux, pour leur Dame et leur Souveraine après lui, pour la Gouvernante du monde, pour la Trésorière et la Dispensatrice de ses grâces, pour le grand Instrument de ses merveilles, et même, selon la manière de parler de saint Ephrem, pour leur propre couronne.

Il est aisé de conclure de tout ce qui a été dit, combien la sainte Vierge a de pouvoir pour nous secourir, et combien nous dépendons de son assistance et de sa protection pour surmonter les difficultés de notre pèlerinage, et pour arriver sûrement au port du salut où nous aspirons. Les saints Pères nous disent des merveilles sur ce sujet : outre les belles épithètes comprises dans les *Litanies*, saint Epiphane l'appelle *la confiance des chrétiens ;* saint Bernard, *tout le sujet de notre espérance ;* Richard de Saint-Laurent, *le cou de l'Église par où toutes les faveurs de Jésus-Christ doivent passer pour couler dans ses membres ;* l'Hymne des Grecs, *notre mur, notre soutien et notre invincible défense ;* saint Germain de Constantinople, *le flambeau qui éclaire nos ténèbres, la rosée qui éteint nos convoitises, le conseil qui dissipe nos doutes, la médecine qui guérit nos plaies, le lénitif qui apaise nos douleurs, la consolation qui dessèche nos larmes et le trésor qui remédie efficacement à notre pauvreté*; enfin, saint Pierre Damien et d'autres Pères, *l'échelle céleste par laquelle Dieu est descendu du ciel,* et saint Ephrem, *le port assuré de ceux qui étaient en danger de faire naufrage.* C'est encore dans ce même sentiment que le même saint Bernard nous adresse ces paroles pleines de piété et d'onction : « Si les vents des tentations viennent à s'élever contre vous, si vous vous trouvez au milieu des écueils et des rochers des tribulations, regardez cette Etoile, implorez le secours de Marie. Si vous êtes agité des flots de l'orgueil, de l'ambition, de l'envie et de la détraction, tournez-vous vers cette Etoile, invoquez le nom de Marie. Si la colère, l'avarice et l'incontinence ébranlent le vaisseau de votre âme, jetez les yeux sur cette Etoile et criez : Marie ! Si, étant troublé par la grandeur de vos crimes, étonné par l'état misérable de votre conscience, effrayé de la sévérité des jugements de Dieu, vous commencez à entrer dans une mélancolie noire et dans l'abîme du désespoir, pensez au plus tôt à Marie. Dans les dangers, dans les troubles, dans les détresses, dans les plus grandes extrémités, souvenez-vous de Marie, demandez la protection de Marie. Que son nom ne sorte point de votre bouche, que son souvenir ne sorte point de votre cœur ; et, pour obtenir le suffrage de ses prières, ne cessez aussi jamais d'imiter ses exemples. En la suivant, vous ne vous égarerez point ; en la priant, vous serez hors de danger du désespoir ; en pensant à elle, vous ne tomberez point dans l'erreur ; si elle a la bonté de vous soutenir, vous ne ferez point de

mauvais pas; si elle vous honore de sa protection, vous n'aurez aucun sujet de crainte; si elle prend la peine de vous conduire, vous marcherez sans sollicitude; et, si elle veut bien vous être propice, vous arriverez heureusement au terme du salut et vous éprouverez avec combien de raison on lui a donné le nom de Marie ». C'est en vertu de cette prérogative que saint Germain, patriarche de Constantinople, que nous venons de citer, lui parle de cette sorte : « Personne n'est sauvé que par vous, ô très-sainte Vierge; personne n'est exempt de mal que par vous, ô Vierge très-pure; personne ne reçoit de dons célestes que de vos mains, ô Vierge très-chaste; Dieu ne fait miséricorde à personne que par votre moyen, ô Vierge! Mère d'éternelle bénédiction! »

C'est donc Marie qui est notre Avocate et notre Médiatrice auprès de son Fils; mais une avocate qui a toutes les qualités que l'on peut souhaiter pour se bien acquitter de cette fonction, nous voulons dire le *Crédit*, l'*Industrie* et la *Bonté*; le crédit, puisqu'elle est Mère de notre Juge, et que, pour le fléchir, elle lui peut représenter les entrailles qui l'ont porté, les mamelles qui l'ont allaité, les bras et les mains qui l'ont soutenu, et surtout le cœur qui l'a toujours aimé avec une tendresse infinie; l'industrie, puisque l'Ecriture, selon l'application de l'Eglise, lui donne le nom de Sagesse, et nous assure que le conseil et la prudence sont toujours avec elle; la bonté, puisqu'elle est aussi notre Mère et qu'elle a pour nous des entrailles de miséricorde dont la douceur ne peut être comprise : « Vous avez », nous dit encore saint Bernard, « un grand avocat auprès du Père éternel, qui est Jésus-Christ, son Fils unique; il vous écoutera assurément, et il sera écouté; mais si l'éclat de sa majesté divine vous éblouit et vous empêche de vous jeter à ses pieds, vous avez aussi une puissante Avocate auprès de lui, qui est Marie : adressez-vous à elle, elle vous exaucera et elle sera sans doute exaucée. C'est là », ajoute-t-il, « l'échelle des pécheurs, c'est tout le fond de notre espérance. Jésus auprès de son Père, Marie auprès de Jésus; car, Jésus ne peut être rebuté de son Père, et Marie ne peut être rebutée de Jésus ». Mais si Marie est une si bonne et si puissante Avocate des fidèles, c'est particulièrement au moment de leur mort qu'elle leur fait paraître sa miséricorde et son assistance : et, de fait, Notre-Seigneur, en récompense de l'acceptation qu'elle a faite de la mort, qu'elle n'avait nullement méritée, lui a donné un pouvoir singulier pour secourir les chrétiens à cette dernière heure. Ce qui fait que l'Eglise, à la fin de la Salutation angélique, lui dit ces paroles : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort ». Et dans l'hymne *Memento* : « Marie, pleine de grâce, Mère de miséricorde, défendez-nous de l'ennemi et recevez-nous à l'heure de la mort ».

Il faut maintenant marquer comment nous devons honorer ses mérites et son excellence incomparable, et reconnaître les faveurs inestimables que nous avons reçues et que nous recevons tous les jours par son moyen. Le révérend Père Poiré, au quatrième traité de sa *Triple couronne*, rapporte douze manières différentes de témoigner notre reconnaissance : la première, est d'avoir une haute estime de cette divine Mère, de la regarder comme la première de toutes les créatures et comme le grand chef-d'œuvre des mains du Tout-Puissant, et de conserver toujours un profond respect pour ses dons, ses prérogatives et ses vertus; la seconde, d'avoir une ferme confiance en son secours, de recourir à elle dans toutes sortes de difficultés, de se reposer sur sa protection, sans inquiétude dans les affaires les plus épineuses, et de ne rien entreprendre que sous sa conduite et dans l'espé-

rance de sa protection; la troisième, de l'aimer d'un amour cordial et constant, de se plaire à converser et à traiter avec elle, de se réjouir de ses perfections et de son bonheur, et d'étendre cet amour sur tout ce qui lui appartient; la quatrième, de pratiquer les actions que l'on croit lui être plus agréables, dans la vue de lui plaire : telles que celles d'assister les pauvres, de visiter les malades, de consoler les affligés, de corriger les pécheurs et de travailler à la conquête des âmes; la cinquième, de la remercier de ses bienfaits et d'inviter les autres à l'en remercier, de lui attribuer les bons succès que l'on a eus dans ses affaires et de faire que les autres les lui attribuent; la sixième, de publier partout ses mérites et ses louanges, de les faire connaître aux pauvres et aux ignorants, d'engager autant qu'on peut de monde à son service et de détourner de toutes ses forces tout ce qui peut être contraire à sa gloire; la septième, de l'honorer intérieurement et extérieurement, de lui rendre le culte que nous appelons d'*hyperdulie*; de vénérer ses reliques et ses images, de célébrer dévotement ses fêtes, de lui dresser des églises et des oratoires, ou de contribuer à leur ornement, et de visiter les lieux qui lui sont particulièrement dédiés; la huitième, de lui être singulièrement dévot, soit en communiant souvent, pour remercier Dieu des grâces qu'il lui a faites, soit en récitant assidûment la Salutation angélique, ou le petit Office, le Rosaire, la Couronne et d'autres oraisons composées en son honneur; la neuvième, de faire diverses mortifications aux jours que l'Eglise a particulièrement désignés pour solenniser sa mémoire, comme de jeûner, de porter le cilice, de coucher sur la dure, de s'abstenir du jeu et de la promenade, et de vivre dans une plus grande retraite; la dixième, d'imiter ses admirables vertus, surtout sa foi, sa confiance en Dieu, son humilité, sa patience, sa douceur, sa pureté angélique et sa charité toute divine; la onzième, d'entrer dans les associations et les confréries établies sous son nom, telles que celles du Rosaire, du Scapulaire et de la Pureté; la douzième, de travailler continuellement à amplifier son culte et à étendre les respects et les adorations qui lui sont rendus. Il faudrait encore un nouveau discours pour rapporter les grâces qui ont été obtenues par ces pratiques, et les miracles que la glorieuse Vierge a faits de tous côtés en faveur de ceux qui s'y sont rendus fidèles. On pourra les voir dans les livres qui ont traité exprès cette matière, outre qu'on en trouvera une grande partie dans la Vie des Saints que nous donnons dans cet ouvrage. Ainsi, après avoir satisfait aux huit points que nous nous étions proposés au commencement de ce discours, il nous reste à dire deux mots de l'institution de la fête d'aujourd'hui, qui est la plus solennelle de toutes les fêtes de Notre-Dame.

Il y a beaucoup d'apparence qu'elle n'était pas encore instituée au temps de l'empereur Marcien et de l'impératrice Pulchérie, puisqu'ayant érigé un temple à Constantinople en l'honneur de Notre-Dame, ils prièrent le patriarche de Jérusalem de leur faire avoir son corps pour enrichir et ennoblir cette basilique. Mais, depuis ce temps-là, elle commença à s'établir et à s'étendre en divers lieux, tant dans l'Eglise latine que dans l'Eglise grecque. Nous avons déjà remarqué qu'il en est fait mention dans l'*Ordo* romain, que quelques auteurs font plus ancien que la seconde race de nos rois, de même que dans le *Bénédictional* et le *Sacramentaire* de saint Grégoire, qui vivait à la fin du VIe siècle. On croit, il est vrai, que, dans ce dernier, l'office de l'Assomption a été ajouté; mais il est constant que cette addition est plus ancienne que Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne, puisque l'abbé Grimolde, qui vivait en ce temps-là, a fait le premier cette

remarque. Nous trouvons aussi cette fête dans les Règles de saint Chrodegand, évêque de Metz, sous Pépin le Bref, dans les *Capitulaires* du roi et empereur Charlemagne, et dans les ordonnances du concile de Mayence, célébré en 813. Elle était vigile et octave dès le temps du pape Nicolas Ier, en 858, et Sigebert, dans sa *Chronique*, remarque que cette octave avait été ordonnée à Rome par le pape Léon IV, bien que peut-être avant ce temps on la célébrât déjà en d'autres lieux. Saint Bernard, dans son Epître CLXXIVe aux chanoines de Lyon, dit qu'il avait reçu cette solennité de l'ancienne institution de l'Eglise : et saint Pierre de Cluny, son contemporain, rapporte que les flambeaux que les Romains offraient la veille de ce jour, quoiqu'ils brûlassent toute la nuit et jusqu'à la messe solennelle du lendemain, ne diminuaient point néanmoins et ne perdaient rien de leur poids.

Il paraît, par ce que nous venons de dire, que la fête de l'Assomption est, depuis longtemps, très-célèbre par toute la France ; mais le roi Louis XIII la rendit encore plus célèbre, en 1638, par l'offrande solennelle qu'il fit de sa personne et de son royaume à la glorieuse Vierge, Mère de Dieu, pour la remercier de toutes les faveurs qu'il avait reçues de sa bonté, et pour obtenir, par son intercession, un dauphin à la France, qui a été son fils Louis XIV. On fit pour cela des processions fort augustes dans toutes les églises du royaume ; et, parce que Sa Majesté se trouva pour lors à Abbeville, elle fit sa communion et assista à la procession, aux Vêpres et au sermon, dans l'église des Minimes de cette ville. Ces processions se continuent encore tous les ans en beaucoup d'endroits, comme de toute antiquité ; selon la remarque de l'*Ordo* romain, on en faisait une à Rome qui s'arrêtait à Saint-Adrien, et allait ensuite à Sainte-Marie-Majeure.

Le sépulcre de la Vierge était au bourg de Gethsémani, dans la vallée de Josaphat. Mais, sous les empereurs Vespasien et Tite, ce lieu fut tellement désolé par les armées de ces princes, qui prirent Jérusalem, que les fidèles ne purent plus reconnaître où il était. C'est pourquoi saint Jérôme, qui fait mention des tombeaux des patriarches et des prophètes qui furent visités par sainte Paule et sainte Eustochie, ne parle nullement de celui de la Vierge. Depuis, néanmoins, il a été découvert par permission divine. Burchard assure qu'il l'avait vu, mais si chargé des ruines des autres édifices, qu'il y fallait descendre par soixante degrés. Bède écrit qu'on le montrait vide de son temps. Maintenant on le fait voir aux pèlerins de la Terre-Sainte, entaillé dans un roc.

Il s'est imprimé à Paris, en 1670, deux excellentes apologies en faveur de l'Assomption de la Sainte Vierge en corps et en âme dans le ciel ; l'une, de Lavocat, docteur de Sorbonne, alors chanoine de l'église cathédrale de cette ville, et depuis évêque de Boulogne-sur-Mer ; l'autre, de Gaudin, aussi docteur de Sorbonne, chanoine et official de la même église. On y trouve toutes les preuves de cette vérité, qui est surtout appuyée sur le commun consentement de l'Eglise et des fidèles.

SAINT ALYPE,

ÉVÊQUE DE TAGASTE EN AFRIQUE ET CONFESSEUR

431. — Pape : Saint Célestin Ier. — Empereur d'Orient : Théodose II.

Gratia Dei non convertimur nisi et nostra voluntate convertamur.

La grâce de Dieu ne nous convertit que si nous nous convertissons aussi de notre propre volonté.

Glossa super Jeremiam.

Alype, issu d'une famille illustre, était de Tagaste en Afrique. Il étudia la grammaire et la rhétorique, d'abord dans sa patrie, puis à Carthage, sous saint Augustin, son compatriote ; et s'il cessa de prendre ses leçons, ce ne fut qu'à cause de la mauvaise intelligence qui survint entre son père et son maître. Il conserva cependant toujours beaucoup de respect et d'affection pour saint Augustin ; et celui-ci aimait aussi tendrement son disciple, parce qu'il remarquait en lui une inclination singulière à la vertu.

Cependant Alype se laissa aller à l'amour des divertissements du cirque pour lesquels les habitants de Tagaste étaient passionnés. Saint Augustin en fut vivement affligé ; ne l'ayant plus au nombre de ses disciples, il n'était pas à portée de lui donner de sages avertissements. Il le vit cependant un jour entrer dans son école, pour écouter ses leçons, comme il l'avait déjà fait à l'insu de son père. Voulant alors faire entendre plus clairement un passage qu'il expliquait, il emprunta une comparaison des jeux du cirque, et lança des railleries piquantes contre ceux qui se laissaient emporter à une telle manie. Il ne pensait point à Alype dans le moment. Mais celui-ci crut qu'on l'avait eu en vue, et comme il était fort bien né, il ne se fâcha point contre Augustin et l'en aima au contraire davantage. Se condamnant donc lui-même, il se retira du gouffre dans lequel il prenait plaisir à s'abîmer, et n'alla plus au cirque.

Alype obtint ensuite de son père la permission de retourner dans l'école de saint Augustin. Il embrassa depuis avec son maître les superstitions des Manichéens. Il s'en était laissé imposer par l'amour prétendu que ces hérétiques affectaient pour la continence. Tels sont les charmes de cette vertu que son ombre seule se fait aimer et respecter.

Pendant que notre Saint était à Carthage, un voleur entreprit de couper avec une cognée des barreaux de plomb qui avançaient dans la rue : on accourut au bruit qu'il faisait. Craignant d'être arrêté, il laissa là sa cognée et prit la fuite. Alype, qui passa par hasard et qui ne savait point la cause du tumulte, vit la cognée par terre et la ramassa. On se saisit aussitôt de sa personne, on le traita comme le véritable voleur, et l'on se mit en devoir de le mener devant le juge. Tandis qu'on le conduisait en prison, passa l'architecte qui avait soin des bâtiments publics. Il se chargea de prouver l'innocence d'Alype, et, pour cet effet, le mena, suivi de tout le peuple, à la maison du voleur ; on vit à la porte un jeune enfant. L'architecte lui ayant montré la cognée, il la reconnut et dit : « Elle est à nous ». On lui fit encore diverses questions, auxquelles il répondit avec la même

naïveté. Ainsi la vérité parut dans tout son jour. Le peuple resta confondu, et Alype pleinement justifié. Dieu, selon la remarque de saint Augustin, permit cet événement, afin qu'Alype apprît avec quelle circonspection on doit juger les autres, de peur qu'une indiscrète curiosité ne fasse condamner un innocent sur de simples apparences.

Pour entrer dans les vues de ses parents, notre Saint alla étudier le droit à Rome. Pendant son séjour dans cette ville, il devint passionné pour les combats des gladiateurs. Malgré ce penchant détestable, il était réglé dans ses mœurs et faisait preuve de grands sentiments de probité. Il fut fait assesseur de justice dans la cour du trésorier d'Italie, et donna, dans l'exercice de cette charge, des marques éclatantes de son amour pour la justice et de son désintéressement. Il eut le courage de s'opposer aux prétentions iniques d'un sénateur puissant, auquel personne n'osait résister à cause de la grandeur de son crédit.

Saint Augustin étant venu à Rome, Alype s'unit à lui par l'amitié la plus intime, et le suivit à Milan. Ils se convertirent l'un et l'autre dans cette ville, et y furent baptisés par saint Ambroise, la veille de Pâques de l'année 387. Quelque temps après, ils retournèrent à Rome, où ils passèrent un an dans la retraite. Ils partirent ensuite pour l'Afrique. Arrivés à Tagaste, ils y formèrent une communauté de personnes pieuses, où ils vécurent dans la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. Une telle retraite leur parut nécessaire pour assurer leur conversion ; par là ils se préparaient encore à la vie apostolique à laquelle Dieu les destinait. Trois ans se passèrent de la sorte à Tagaste. Saint Augustin ayant été fait évêque d'Hippone, toute la communauté l'y suivit et se fixa dans le monastère qu'il fit bâtir.

Alype alla par dévotion visiter la Palestine, et y vit saint Jérôme avec qui il contracta une étroite amitié. A son retour en Afrique, il fut fait évêque de Tagaste, vers l'an 393. Il aida beaucoup saint Augustin dans tout ce qu'il fit ou écrivit contre les Donatistes et les Pélagiens, assista à plusieurs conciles, entreprit divers voyages, et travailla avec un zèle infatigable pour la gloire de Dieu et de l'Eglise. On voit qu'il était âgé en 429, par une lettre que saint Augustin lui écrivit en cette année et dans laquelle il l'appelle *vieillard*. On croit qu'il mourut peu de temps après.

Alype est nommé aujourd'hui dans le martyrologe romain, et l'on fait sa fête à Alger le 19 août.

Extrait de Godescard.

SAINT ARNOUL, ÉVÊQUE DE SOISSONS

1087. — Pape : Victor III. — Roi de France : Philippe Ier.

> Si vous fermez aux pauvres les entrailles de votre miséricorde, la porte du Christ vous sera complètement fermée. *Saint Augustin.*

Saint Arnoul vint au monde au temps de Henri Ier, roi de France, et de Baudoin V, dit le Débonnaire, comte de Flandre. Son père était un riche

seigneur du Brabant, nommé Fulbert de Pamelle, qui demeurait à Tiedeghem, sur l'Escaut, et sa mère Méinsinde ou Mélisende, avait les ducs de Louvain et les comtes de Namur, de Loo, de Douai et de Mons pour parents. Leur aîné mourut fort jeune : ce qui les affligea tellement, qu'ils ne pouvaient recevoir aucune consolation. Mais un homme fort grave et tout éclatant de lumière apparut en songe à Méinsinde, qui était la plus désolée, et la reprit très-sévèrement de son peu de conformité à la volonté de Dieu; vous êtes, lui dit-il, d'autant plus coupable que votre fils, s'il avait vécu, aurait été un homme plein de vices les plus honteux. Ensuite il l'assura qu'elle portait dans son sein un autre fils qui serait une grande lumière dans l'Eglise, et qui soutiendrait glorieusement l'honneur de Jésus-Christ, tant par la force de ses discours, que par l'innocence et la sainteté de ses actions. C'est pourquoi il lui ordonna de l'appeler Christophe, c'est-à-dire Porte-Christ, et, pour garantie de cette prédiction, il lui dit que, si elle faisait creuser en terre, à l'endroit de l'église où elle faisait ordinairement ses prières, elle trouverait une pierre où ce nom était gravé : ce qui arriva effectivement.

Le parrain de cet enfant promis du ciel, fut Arnoul d'Oudenarde, qui voulut absolument lui donner son nom; de sorte qu'il fut appelé Arnoul sur les fonts du baptême : mais sa mère, qui avait d'autres ordres du ciel, l'appela toujours Christophe. On l'éleva avec un grand soin, et, son bon naturel répondant à cette bonne éducation, il passa son enfance dans toute la retenue et la piété compatibles avec cet âge. Il devint si fort, que quatre ou cinq de ses compagnons n'auraient pu lui résister : les gentilshommes de sa parenté prièrent son père, qui le voulait appliquer à l'étude, de lui faire plutôt embrasser la profession des armes. Il fit diverses campagnes au service de l'empereur et du roi de France, où il donna des preuves d'une adresse et d'une générosité extraordinaires : ce qui lui acquit la réputation du plus grave gentilhomme qui fût dans tous les Pays-Bas. Ses exercices militaires ne l'empêchaient pas d'être véritablement pieux. Il allait souvent à l'église, assistait avec révérence aux divins offices, faisait régulièrement ses prières le matin et le soir, et plusieurs fois dans la journée; les pauvres avaient en lui un père plein de miséricorde et de libéralité : ses sujets, qui n'étaient pas en petit nombre après la mort de son père, à cause des belles seigneuries qui lui appartenaient, recevaient continuellement de lui des marques d'amour et de bienveillance. Bien loin d'avoir querelle avec ses voisins, il était l'arbitre de tous les différends du pays, et il les accommodait avec tant d'équité et de prudence, que seuls les méchants refusaient de lui remettre leurs intérêts entre les mains. Sa modestie, sa sobriété, son amour pour la chasteté ne le faisaient pas moins admirer de tout le monde : en un mot, sa vie était si exemplaire, que les courtisans ne pouvaient jeter les yeux sur lui, sans y voir la condamnation de leurs désordres et un parfait modèle sur lequel ils devaient former leur conduite.

Cependant ce grand homme sentit bien au dedans de lui-même qu'il n'était pas encore dans l'état où Dieu le destinait. C'est pourquoi, ayant pris congé de sa mère, sous prétexte d'aller à la cour de France avec un équipage digne de son rang, il se rendit à Saint-Médard de Soissons, où il demanda l'habit de Saint-Benoît. Sa vocation était trop évidente pour n'être pas reconnue par l'abbé et les religieux de ce monastère. Ils le reçurent avec joie, lui donnèrent la tonsure monacale et l'habit, et après un an de probation qu'il passa dans une ferveur dont les plus anciens étaient surpris, ils l'admirent à la profession : cette cérémonie, en le faisant religieux,

le détacha de toutes les grandeurs et de toutes les vanités du monde, pour ne plus avoir d'autre trésor que Jésus-Christ.

Le premier office qu'on lui donna fut l'aumônerie ou la charge de distribuer aux pauvres les aumônes communes du monastère : il s'en acquitta avec une diligence et une charité merveilleuses. Mais, tandis qu'il faisait son possible pour soulager les misères d'autrui, il entreprit une guerre implacable contre lui-même, et se fit son propre bourreau. Les abstinences et les veilles de la Règle n'étant pas suffisantes pour contenter son esprit de pénitence, il en entreprit de plus rigoureuses. Il ne mangeait et ne dormait presque point : et, ayant par ce moyen beaucoup de temps pour la prière, il passait plusieurs heures du jour et de la nuit à cet exercice. Il s'appliqua sur le corps une ceinture bien extraordinaire : c'était une grande branche de ronces, chargée de nœuds et de pointes d'épines qui déchiraient continuellement sa chair et la mettaient tout en sang; il n'en avait pas moins le visage toujours serein, une honnête gaîté brillait dans ses yeux et sur son front. On admirait en lui toutes les autres vertus; il était très-obéissant : un jour il faisait un entretien spirituel aux Frères en notre langue; son abbé lui commanda de cesser, parce qu'il ne parlait le français qu'avec peine; il prit ce commandement dans le même esprit que saint Paul l'ermite avait autrefois pris celui de saint Antoine, et fut ainsi plusieurs mois sans ouvrir la bouche; enfin l'abbé apprit ce long silence, et, sachant que son commandement en avait été la cause, il lui ordonna au contraire de conférer librement avec la communauté, pour l'édifier par ses discours spirituels.

Il y avait alors dans le monastère de Saint-Médard un religieux d'éminente sainteté nommé Erembold : or, suivant la permission de sa Règle et l'usage assez fréquent dans les premiers siècles de l'Ordre de Saint-Benoît, ce religieux s'était renfermé dans une cellule à l'écart, où il vivait d'une manière très-austère et s'appliquait continuellement à la contemplation des vérités éternelles. Saint Arnoul l'allait voir le plus souvent qu'il lui était possible, et lui rendait tous les services que sa solitude pouvait exiger, afin d'apprendre dans sa conversation les véritables sentiers de la perfection religieuse, et de s'animer par son exemple aux pratiques les plus rudes de la vie solitaire et pénitente. Ce saint homme étant tombé malade, il l'assista jusqu'au dernier soupir, et, après sa mort, il eut la consolation de le voir tout rayonnant de gloire et dans une beauté charmante, qui marquait assez la grandeur de la récompense dont Notre-Seigneur avait couronné ses travaux. Il apprit néanmoins de lui qu'il avait été un peu arrêté dans le purgatoire pour une faute fort légère et dont à peine les plus spirituels se fussent aperçus : tant il est vrai que rien que de très-pur ne peut entrer dans le royaume des cieux. Après cette vision, notre Saint souhaita d'être l'héritier de la cellule d'Erembold, et il l'obtint enfin à force de prières et de larmes. Ce fut en ce lieu que, dégagé de toutes sortes d'emplois extérieurs, il s'appliqua avec tant de zèle à la victoire de ses passions, à l'exercice des vertus, à la connaissance de Dieu et à l'union avec lui, qu'il devint en peu de temps un homme tout nouveau, ou, pour mieux dire, tout céleste. Cette grotte du défunt ne lui semblait pas encore assez austère, il se creusa une fosse sous la gouttière de l'une des églises, où il fit sa plus ordinaire demeure. Il n'est pas croyable combien il y souffrait d'incommodités, soit en hiver, par la rigueur de la neige et des glaçons que le toit de cette église y faisait tomber en abondance; soit en été, par l'ardeur des rayons du soleil qui lui brûlaient tout le corps. Sa nourriture ne consistait qu'en

un peu de pain d'orge et une gorgée d'eau; il y passa trois ans et demi, dans un silence perpétuel; s'étant fait apporter la sainte Bible et d'autres livres de piété, il se rendit ainsi fort savant dans la loi de Dieu et dans la connaissance des mystères de notre sainte religion.

Cependant, l'abbé Renault, qui l'avait reçu, étant décédé, un faux moine, nommé Pons, se mit en possession de cette abbaye sur une nomination du roi qu'il s'était procurée par simonie. Une entrée si criminelle fut suivie d'une vie toute scandaleuse. Il employa les biens de ce monastère, non pas à la réparation des édifices, à l'ornement des autels, au soulagement des pauvres, à l'entretien de ses religieux, mais à des jeux, à des festins et à la solde d'une troupe de cavaliers bien lestes et bien montés, dont il était toujours accompagné. Il ne se contenta pas de consumer à cela les revenus annuels de son bénéfice, qui étaient immenses; il aliéna même le fonds et ne fit pas non plus difficulté de distraire et de vendre les plus précieux meubles de l'église pour satisfaire aux folles dépenses de sa vanité et de son ambition. D'ailleurs, il ne pourvoyait pas même les religieux du nécessaire : le culte divin était abandonné, l'observance régulière négligée, et tout l'Ordre monastique renversé. Les plus anciens de cette maison, qui étaient presque tous des personnes nobles, touchés vivement de ces désordres, s'en plaignirent à l'évêque de Soissons, qui était Thibauld de Pierrefonds; ce dernier décida avec eux qu'il n'y avait point d'autre moyen d'y remédier que de chasser ce faux abbé, et de mettre saint Arnoul à sa place. Ils obtinrent pour cela le consentement du roi, qui eut bien de la douleur d'avoir donné à Saint-Médard un tyran au lieu d'un abbé; mais la difficulté fut d'amener notre Saint à accepter cette charge qu'il jugeait trop pesante pour ses épaules. Il s'en excusa le plus qu'il put. Il joignit les larmes et les gémissements aux prières, afin qu'on le laissât faire pénitence dans sa retraite : il s'enfuit même secrètement durant le peu de temps qu'on lui avait donné pour se résoudre; mais tous ses efforts furent inutiles. Un loup, qu'il suivit la nuit au clair de la lune, pensant qu'il le conduirait dans le fond d'une forêt, le ramena aux portes de Soissons; il y fut découvert et porté, malgré lui, sur la chaire abbatiale.

Comme sa vie était tout opposée à celle de son prédécesseur, il rétablit bientôt toutes choses dans leur premier état. Il fit doucement rentrer les religieux dans l'observance, pourvut l'église de nouveaux ornements à la place de ceux qui avaient été vendus, et recouvra les biens aliénés du monastère; en un mot, il rendit à Saint-Médard la splendeur et la gloire que le libertinage de Pons lui avait ôtées. Toute la ville de Soissons et toute la noblesse d'alentour eurent une joie extraordinaire d'un si heureux changement; sous Pons, personne ne voulait plus prendre l'habit dans cette abbaye, qui devait être composée de cinq cents religieux de chœur : dès qu'Arnoul en eut pris le gouvernement, il y arrivait de tous côtés de jeunes seigneurs, qui demandaient avec instance d'y être reçus pour avoir le bonheur d'y servir Dieu sous une si sage direction.

Les grands miracles qu'il fit autorisèrent merveilleusement son zèle. Godefroy de Fleury, seigneur violent et cruel, avait usurpé des biens du monastère; Arnoul, cédant aux prières de ses religieux, partit pour aller vers ce seigneur et l'amener, par ses sages et pressantes remontrances, à une restitution. Il n'imitait pas certains abbés, qui étaient toujours bien montés, et ne marchaient jamais qu'avec grande suite, faisant d'ailleurs bonne chère et s'habillant de riches étoffes; mais, au contraire, il n'allait qu'à pied ou sur un âne, ne menait que quelques religieux avec lui, ne

mangeait que des herbes ou des légumes, et ne portait qu'un pauvre habit. Les Frères ne pouvant souffrir leur abbé dans une si grande abjection, qu'ils croyaient tourner à leur déshonneur, blessèrent exprès l'âne qu'il montait, pour l'obliger de prendre un cheval. Arnoul néanmoins n'en fit rien : car il avait résolu, dès le temps qu'il avait quitté la milice séculière, de ne plus monter à cheval ; mais, étant entré dans l'étable, il fit le signe de la croix sur cet animal blessé, et le remit à l'heure même en état de le porter. Les Frères s'imaginaient que Godefroy, le voyant dans un si pauvre équipage, n'aurait que du mépris pour lui et qu'il le traiterait même indignement, comme il avait coutume de traiter les personnes ecclésiastiques ; mais il en arriva tout autrement : car ce superbe, vaincu par l'humilité d'Arnoul, lui fit le meilleur accueil et le remit en possession de l'héritage qu'il avait usurpé à son abbaye, et devint aussi zélé pour la protection des biens de l'Eglise, qu'il avait auparavant été ardent à les piller et à s'en rendre injustement le maître.

Le pain et le vin que le Saint avait bénits, et les pommes d'un arbre qui était devant sa cellule, firent souvent des cures tout à fait miraculeuses. L'eau dont il s'était lavé les mains rendit la vue à une femme aveugle depuis dix ans. Ermegarde, femme de Guy, seigneur de grande qualité, étant en travail d'enfant, envoya recommander aux prières du Saint, elle et Guy, son mari, qui était malade à la mort. Le bienheureux abbé lui manda qu'elle accoucherait d'un fils la nuit suivante et que son mari guérirait bientôt ; mais que le lendemain André, son frère, serait trahi par sa femme et livré, avec son château, entre les mains de ses ennemis, s'il n'avait soin de s'entourer d'une bonne garnison. Toutes ces choses arrivèrent ponctuellement selon sa prédiction : et cet enfant étant né aveugle, il lui donna aussi la vue au bout de six jours, à la prière des sages-femmes, qui n'osaient découvrir cet accident à la mère. Il prédit encore plusieurs autres choses ; l'événement fit voir qu'il possédait éminemment le don de prophétie.

Cependant Odon, religieux de son monastère, qui s'estimait plus digne que lui du rang et de la qualité d'abbé, cherchait secrètement toutes les occasions de lui nuire et de le déposséder de son office. Pour en venir à bout, il écrivit au roi Philippe I[er], qu'étant près d'aller à la guerre, il devait obliger, selon la coutume, l'abbé de Saint-Médard de l'y accompagner avec un régiment de ses vassaux bien montés et entretenus à ses dépens. Cette proposition fut du goût du roi : il manda à notre Saint de le venir trouver à son camp, à la tête d'un nombre suffisant de bons soldats, pour renforcer son armée. Arnoul répondit qu'il n'avait pas embrassé la vie religieuse pour reprendre la milice séculière, et que, si c'était une nécessité que les abbés suivissent le roi à la guerre, il aimait mieux renoncer à son abbaye que de se soumettre à une loi si contraire aux libertés de l'Eglise. Le roi, mal conseillé, lui fit dire que d'autres abbés de Saint-Médard, ses prédécesseurs, avaient rendu ce service à leur roi, en retour des priviléges accordés à l'abbaye de Saint-Médard par la munificence royale. Il lui ordonnait donc, s'il ne voulait obéir, de céder sa place d'abbé à un autre. Arnoul ne refusait pas de fournir des soldats au roi, quoique l'abbaye de Saint-Médard eût de grands priviléges qui l'exemptaient de cette servitude ; mais il ne croyait nullement être obligé d'en être lui-même le conducteur : comme, en effet, cette fonction était tout à fait opposée aux devoirs de la vie religieuse, si quelques-uns de ses prédécesseurs s'y étaient soumis, c'était un abus qui ne devait pas servir d'exemple. Etant donc ferme dans son sentiment, il prit avec joie cette occasion pour se dépouiller de sa dignité, dont l'honneur et

la charge lui étaient insupportables ; et, après avoir fait élire en sa place saint Gérard ou Gérauld, religieux de Corbie, alors abbé de Saint-Vincent de Laon, et qui fut depuis fondateur du célèbre monastère de Grand-Selve, en Aquitaine, il se retira dans son ancienne cellule, pour y reprendre, avec une nouvelle ferveur, ses anciens exercices de la pénitence, de la contemplation et des larmes.

La rigueur qu'il exerça contre lui-même fut plus grande que jamais ; mais elle n'est pas comparable à la peine qu'il ressentit, lorsque la reine Berthe, étant venue à Soissons, fit chasser saint Gérard de cette abbaye, et y fit rétablir le misérable Pons, qui avait autrefois été déposé pour ses dissipations et son libertinage. On peut aussi juger ce que saint Arnoul souffrit sous ce faux abbé, plein d'indignation et de fureur de ce que notre Saint avait été mis en sa place au temps de sa déposition. Cependant, comme la divine Providence a d'admirables secrets pour relever ceux qui s'humilient pour son amour, jamais saint Arnoul ne fut plus estimé ni plus honoré que dans cet état d'humiliation et de silence. La réputation de sa vertu se répandit par toute la France, et on voyait continuellement arriver à Saint-Médard de grands prélats et des seigneurs de la plus haute qualité, pour avoir le bonheur de le voir, de l'entretenir et de prendre conseil de lui. La grâce des miracles et le don de prophétie éclatèrent dans ses actions et dans ses paroles. Il apprit, par révélation, la mort tragique d'un seigneur, nommé Israël, grand déprédateur de veuves et d'orphelins, qui mourut la nuit misérablement au sein de ses coupables plaisirs. Il connut aussi qu'un poisson rôti, qu'on lui apporta un jour de fête pour son dîner, était empoisonné, et il commanda, comme saint Benoît, à un corbeau de le transporter dans un lieu désert, où il ne pût jamais nuire à personne. Un jour de Saint-Laurent, il donna la parole à un enfant de treize ans, qui était venu muet au monde. Un autre jour, il délivra un possédé dont le démon s'était rendu le maître en punition de ce qu'il avait prêté main-forte à un de ses parents pour l'attaque d'un village qu'il voulait saccager et mettre à feu et à sang.

L'évêché de Soissons étant devenu vacant par la mort de Thibauld de Pierrefonds et par la déposition d'Ursion, qui y avait été intrus contre les règles de la discipline ecclésiastique, le clergé et le peuple prièrent instamment Hugues, évêque de Die et légat du Saint-Siége, de leur donner saint Arnoul pour pasteur. Ce légat, qui était à Meaux, où il avait assemblé un concile, manda aussitôt le Saint ; et, malgré toutes ses résistances, il le confirma évêque de Soissons. Il lui ordonna ensuite de le venir trouver, dans quelque temps, en Dauphiné, pour y recevoir la consécration épiscopale, ce qu'il fit ; et, en chemin, il envoya un de ses religieux à la reine Berthe pour lui annoncer qu'elle portait dans son sein un fils qui serait nommé Louis, et qui régnerait après son père. Les habitants de Vienne, en Dauphiné, le demandèrent aussi pour archevêque ; mais il se retira promptement de cette province pour n'être pas forcé de monter sur un siége si éminent. Saint Hugues, abbé de Cluny, lui fit de grands honneurs, lorsqu'il passa par son monastère, et, reconnaissant en lui un grand fonds de science et de piété, il le respecta comme le véritable sanctuaire du Saint-Esprit.

Lorsqu'il arriva à Soissons, pour y faire son entrée, Gervais, sénéchal du roi Philippe Ier et frère de l'évêque déposé, lui en refusa les portes ; mais Arnoul, sans se troubler, établit son siége à Oulchy-le-Chateau, petite ville de son diocèse ; les peuples y accourant de toutes parts, il conféra le sacrement de la Confirmation, réconcilia les pénitents, distribua le pain de la

parole de Dieu aux fidèles et guérit même, par le signe de la croix et par l'imposition de ses mains, beaucoup d'estropiés et de malades. Ensuite, il entreprit la visite de ses paroisses pour consacrer les nouvelles églises, corriger les déréglements des ecclésiastiques, réformer les abus qui s'étaient glissés parmi le peuple, exterminer les superstitions et rétablir partout le bel ordre de la discipline du christianisme. Son esprit de prophétie parut partout d'une manière admirable : car il voyait les choses absentes comme les présentes, et celles qui n'étaient pas encore, comme si elles se fussent passées devant ses yeux. Il guérit, par l'imposition de ses mains, un saint prêtre et religieux, nommé Everolfe, qui, étant dangereusement malade, lui demanda l'Extrême-Onction, et lui promit que lui-même lui conférerait ce Sacrement et le mettrait en terre : ce qui arriva depuis, comme nous le dirons bientôt. Il rendit la vue, à Chaumont, en Champagne, à une femme de Chauny, qui y vint exprès pour le prier de mettre ses doigts sur ses yeux. Il donna aussi la santé à cinq frères qui, étant malades tous ensemble, engageaient leur mère à de grandes dépenses, et la réduisaient à une nécessité extrême.

En ce temps, les provinces de Flandre étaient pleines de haines, de vengeances et de meurtres, chacun se faisant justice à soi-même, et prenant la liberté d'attaquer son voisin dans sa maison ou son château, pour tirer raison des injures qu'il croyait en avoir reçues. Le comte de Flandre avait dépouillé de leurs biens et banni de ses Etats une partie des seigneurs et des riches ecclésiastiques du pays, pour une prétendue conspiration contre lui : ce qui les obligea d'aller vagabonder çà et là, dans une très-grande misère. Le pape saint Grégoire VII ordonna à saint Arnoul de s'y transporter pour remédier à de si grands maux. Il fut partout un ange de paix. Il termina des différends dont l'accommodement semblait impossible; il réconcilia des ennemis qui avaient juré de ne se pardonner jamais; il obligea le comte de recevoir en sa grâce ceux dont il croyait avoir été outragé, et de les rétablir dans leurs biens, leurs honneurs et leurs dignités. Ceux qui osèrent résister à ses exhortations furent visiblement punis de Dieu : car, ou ils furent saisis du démon, ou ils moururent de mort subite, ou ils furent châtiés de quelque autre manière publique et exemplaire qui remplit tout le pays de frayeur. C'est ce qui porta les habitants d'Aldembourg à lui donner l'église de Saint-Pierre avec ses dépendances, pour y bâtir un monastère. Il y assembla des religieux et y établit la discipline monastique, non pas selon les relâchements de plusieurs communautés de ce temps-là, mais selon l'esprit de saint Benoît, dont lui-même était rempli.

On ne sait pas le temps où les portes de sa métropole lui furent ouvertes; mais ses Actes font foi que ce fut dans Soissons qu'il convertit un de ses anciens compagnons de milice, nommé Géric, qui s'était abandonné à toutes sortes de concussions, de pillages et de violences, sans pardonner aux veuves ni aux orphelins. Arnoul pria longtemps Dieu pour son salut; ses prières furent exaucées. Cet emporté, qui jouissait de tous les avantages que la fortune peut donner à ses favoris, perdit premièrement tous ses enfants; ensuite il tomba dans une maladie terrible, dont il n'y avait nulle apparence qu'il pût guérir. D'ailleurs, ses proches, le voyant sans enfants et comme demi-mort, commencèrent à mettre la main sur ses biens, dans le dessein de s'en rendre entièrement les maîtres, sans que Judith, sa femme, en pût rien retenir. Ces malheurs lui ouvrirent les yeux; il se fit mettre sur un brancard, par le conseil de la même Judith, et apporter à Soissons, où il reçut, par l'intercession du Saint, une parfaite guérison du corps et de

l'âme. Il répara donc tous les dommages qu'il avait faits, restitua les biens mal acquis, fit de grandes aumônes aux pauvres, qu'il avait auparavant tourmentés avec tant d'inhumanité, et au bout de l'année, il eut, selon la prédiction du serviteur de Dieu, un fils nommé Lambert, qui fut l'héritier de tous ses biens, et n'imita pas les actions de sa première vie, mais les bons exemples qu'il donna depuis sa conversion.

Après tant de grandes actions, saint Arnoul fut touché de douleur pour les désordres qu'il voyait en France, sans que les prélats eussent la hardiesse d'y apporter un remède efficace, parce que plusieurs, étant gens de la cour, n'osaient pas s'opposer aux relations criminelles du roi Philippe Ier avec Bertrade de Montfort, femme du comte d'Anjou, ni lui remontrer les maux que son oisiveté et sa vie dissolue causaient dans le royaume ; il se démit de son évêché, et se retira, pour la troisième fois, dans son cher ermitage, afin d'y pleurer les maux auxquels il ne pouvait apporter d'autres remèdes ; mais, quelque temps après, les querelles entre les villes, les villages, les châteaux et les familles s'étant encore réveillées en Flandre, les habitants d'Aldembourg le vinrent supplier, avec beaucoup d'instance, de retourner chez eux pour apaiser ces divisions. Il savait qu'il y devait mourir, et que c'était en ce lieu que Dieu avait fixé sa sépulture ; aussi, il y alla joyeusement ; et, après avoir travaillé sept jours avec succès à la réconciliation des personnes ennemies, il tomba grièvement malade. Sa chambre trembla trois fois, au grand étonnement de tous ceux qui étaient présents. A la première, saint Pierre se fit voir à lui accompagné d'une grande troupe d'autres Saints, et l'assura que tous ses péchés lui étaient pardonnés. A la seconde, saint Michel lui apparut avec une troupe d'esprits bienheureux, et lui promit de porter son âme dans le ciel. A la troisième, Notre-Dame, environnée d'une sainte compagnie de vierges, l'honora de sa visite, et lui dit que le jour de son Assomption il assisterait à cette grande fête, dans le séjour même de la gloire. Après s'être confessé de nouveau, avoir reçu l'Extrême-Onction et le sacrement de l'Eucharistie et avoir aussi prédit beaucoup de choses qui devaient arriver dans le gouvernement, et qui depuis sont effectivement arrivées, il rendit à Dieu son âme précieuse, chargée de mérites et de bonnes œuvres, pour aller jouir du bonheur de l'éternité. Ce fut un dimanche, 15 août de l'année 1087. Les évêques et les abbés voisins furent invités à sa sépulture, mais aucun ne put s'y rendre, malgré le désir qu'ils avaient tous de lui rendre ce devoir. Ainsi le bienheureux Everolfe, qui lui avait administré les Sacrements, le mit aussi en terre, afin que toutes ses paroles fussent ponctuellement accomplies. Son corps fut déposé dans l'église de Saint-Pierre d'Aldembourg, et son tombeau fut en même temps honoré de plusieurs grands miracles ; ce qui rendit le pèlerinage de ce lieu fort célèbre ; et le peuple même emportait de la poussière de son sépulcre qui servait à la guérison des malades. Les dépouilles de ce grand serviteur de Dieu ont, depuis, été levées de terre et placées plus honorablement, par Lambert, évêque de Noyon et de Tournai, qui fut sacré en l'an 1115, lorsque ces deux évêchés étaient encore unis.

On représente ce Saint, comme saint Arnoul de Metz, avec un manteau recouvrant un cotte de mailles, parce qu'il avait été guerrier avant de se faire moine à l'abbaye de Saint-Médard. Les brasseurs l'ayant de plus choisi pour leur patron, on lui a mis depuis un fourchet à la main.

Tiré de la *Vie du Saint*, par le moine Hariulf, et par Lysiard, évêque de Soissons. — Cf. *Annales du diocèse de Soissons*, par l'abbé Pécheur.

NOTRE-DAME D'AVÉNIÈRES, AU DIOCÈSE DE LAVAL

Notre-Dame d'Avénières couvre de sa protection huit fois séculaire le pays de Laval ; son autel est le rempart le plus puissant de la foi et de la piété dans toute la contrée ; les populations y accourent dans tous leurs besoins ; elles l'environnent d'un hommage constant et traditionnel ; et elles bénissent Dieu de leur avoir donné une aussi secourable et aussi douce protectrice.

Ce fut par un insigne miracle de sa tendresse que la Reine qui porte la triple couronne désigna le champ où s'élève le sanctuaire d'Avénières comme destiné à lui être consacré. Guy II, seigneur de Laval, passant la Mayenne sur un pont situé au-dessous de son château, tomba dans la rivière avec le cheval qu'il montait. Emporté par un courant rapide, il se voit dans un péril évident de mort ; mais aussitôt il élève son cœur plein de foi vers celle que l'Eglise appelle l'Etoile de la mer ; il implore son secours avec la confiance d'un fils, et la Mère de miséricorde abaisse sur lui un œil de bonté ; il est porté doucement par le flot vers un champ voisin, rempli d'avoine, et il y aborde sain et sauf. En touchant la plage, un nouveau prodige se révèle à ses yeux et vient confirmer le premier : il aperçoit tout près une statue de la Mère de Dieu, tenant son divin Fils dans ses bras, et tout environnée de lampes allumées. La vive lueur qu'elles répandaient n'était qu'une faible image de la lumière surnaturelle qui inondait alors l'esprit et le cœur du pieux chevalier. Se prosterner le front contre terre, jurer une reconnaissance éternelle à Celle qui venait de l'arracher de l'abîme et qui se manifestait encore à lui avec tant de bonté, dut être le premier mouvement de celui qui pouvait se proclamer l'enfant de Marie. Le second mouvement qui sortit spontanément du cœur de Guy, fut de promettre solennellement à son auguste Protectrice de lui élever un autel à la place même que ses pieds avaient sanctifiée.

Bientôt un sanctuaire s'éleva à l'endroit même où l'image de la sainte Vierge s'était manifestée aux yeux de Guy. Afin que l'hommage rendu à Marie fût plus complet, le pieux fondateur résolut d'établir en même temps un chœur de vierges destinées à chanter jour et nuit les louanges de Dieu et de sa sainte Mère. Guy II avait deux de ses filles, Agnès et Odeline, nommée aussi Hildeburge, qui s'étaient consacrées à Dieu dans l'abbaye de Sainte-Marie de la Charité ou du Ronceray, à Angers. Ce fut dans ce grand monastère qu'il alla demander la colonie de religieuses dont il avait besoin pour peupler le nouveau cloître qu'il voulait fonder. Ses vœux furent exaucés, et le pieux chevalier eut le bonheur de voir ses deux filles chargées, avec leurs compagnes, d'acquitter le tribut de reconnaissance qu'il devait à la Reine du ciel.

Les religieuses d'Avénières se montrèrent dignes des prérogatives qui leur étaient accordées, et la Reine du ciel regarda d'un œil favorable cet essaim de vierges ferventes qui environnaient à toute heure son autel d'hommages si purs et si ardents. Par un si puissant secours la communauté prospéra rapidement.

Il y avait un siècle environ que le pèlerinage de Notre-Dame d'Avé-

nières était fréquenté, lorsque l'on songea à élever en ce lieu une église nouvelle. Le nombre des pèlerins s'était accru, et le monastère des religieuses avait acquis une importance considérable. Le prieuré d'Avénières éleva, à la gloire de l'auguste patronne, l'un des plus remarquables monuments de la province du Maine, et le plus beau assurément dont puissent se glorifier les rives de la Mayenne.

L'église de Notre-Dame d'Avénières décrit une croix latine. Selon les prescriptions de l'âge apostolique, le chœur est tourné à l'Orient, les bras s'étendent au Nord et au Midi, et la nef se termine à l'Occident. L'image miraculeuse de la sainte Vierge est placée au-dessous du maître-autel. C'est une statue haute d'environ deux pieds et toute en pierre à l'exception de la tête, qui est en bois. Elle représente Marie portant le divin Enfant dans ses bras. Quoiqu'elle soit peinte, l'usage s'est établi depuis longtemps de la revêtir d'ornements plus ou moins précieux, selon les solennités du cycle liturgique.

Les habitants de Laval furent sans doute les premiers à ressentir les bienfaits répandus par Notre-Dame d'Avénières. Dès l'origine ils montrèrent un louable empressement pour visiter le nouveau sanctuaire ; ils y allèrent prier dans toutes leurs entreprises, dans toutes leurs difficultés, dans toutes leurs douleurs. Marie, toujours secourable, se plut à répandre sur eux ses faveurs ; la foi des populations les accueillit et les fit connaître au loin. Bientôt on vit des pèlerins accourir des provinces éloignées ; l'Anjou, la Bretagne, la Normandie, rivalisant de ferveur avec le Maine, envoyèrent leurs enfants implorer Notre-Dame d'Avénières et lui présenter des ex-voto, qui restaient appendus à toutes les parois du sanctuaire. Souvent l'affluence fut si grande, que les pieux voyageurs durent bivouaquer dans les rues, sous l'auvent des boutiques, sous les halles, sous les portiques du prieuré, et jusque dans les cimetières.

Quoique le XVIIIe siècle ait été pour notre patrie un ère de ruines morales et religieuses, la révolution envers Notre-Dame d'Avénières ne perdit rien de sa ferveur ni de son éclat. Mais ce siècle si coupable et si malheureux s'ouvrit pour le sanctuaire de Marie par un grave accident. En 1701, le 2 février, un coup de vent découvrit la nef et emporta seize pieds de la flèche en pierre. Ce malheur fut promptement réparé. En 1708, à la demande des habitants, on éleva un nouvel autel à la sainte Vierge, adossé au premier pilier de la nef, du côté de l'Evangile.

En 1724, les paroisses de la Trinité, de Saint-Vénérand, de Louverné, de L'Huisserie, d'Argentré, avec la communauté des Dominicains de Laval, donnèrent des preuves éclatantes de la confiance que les populations mettaient en Notre-Dame d'Avénières ; elles vinrent en processions solennelles implorer de sa protection la délivrance des pluies continuelles qui ruinaient les moissons, et jetaient le désespoir dans le cœur des riches, aussi bien que des pauvres. Marie, que l'on n'implore jamais en vain, entendit les gémissements de ses pieux clients, et la prompte cessation du fléau récompensa leur foi et donna un nouvel aliment à leur piété envers Notre-Dame d'Avénières, qui couvre de son égide toute la contrée de Laval. Aussi, en 1735 ou 1736, la paroisse de Saint-Vénérand, ayant de nouvelles grâces à implorer du ciel, se souvint que nos demandes sont toujours bien accueillies, lorsqu'elles sont présentées par les mains de la Vierge immaculée, et elle fit un nouveau pèlerinage solennel, dans lequel le clergé portait sur ses épaules le chef vénéré du patron de la paroisse.

Pendant la Terreur, il y eut un moment où les passions révolution-

naires semblèrent s'apaiser, après le 9 thermidor, et le sanctuaire de Marie retrouva quelques jours de paix. Sur la pétition de plusieurs habitants de la paroisse, le directoire du département de la Mayenne autorisa la réouverture de l'église d'Avénières par deux décrets, l'un du 28 avril, et l'autre du 1er mai 1795. Mais le calme dura peu, et les troubles qui agitèrent le pays donnèrent prétexte à une recrudescence de persécution. Cependant, le culte catholique, avant même le concordat, reparut à Avénières. On fit l'ouverture et la réconciliation de l'église de la Mère de Dieu, le 4 mai 1800, second dimanche après Pâques. On vit jusqu'à des hommes qui avaient trempé dans les horreurs de la persécution venir chercher au pied de l'autel de Marie la paix et la sécurité que leur conscience ne connaissait plus. Combien goûtèrent, auprès de Celle qui est appelée du nom de Refuge des pécheurs, les douces prémices de la réconciliation! Combien de cœurs ulcérés se retirèrent du pieux sanctuaire, guéris et renouvelés! En 1805, Michel-Joseph de Pidoll, évêque du Mans, visita l'église d'Avénières, et y donna la confirmation à une foule nombreuse. Trois ans plus tard (6 août 1808) la confrérie du Rosaire était établie, et grand nombre de fidèles s'empressaient de s'y affilier.

Le sanctuaire de Notre-Dame d'Avénières fut des premiers à ressentir les fruits de grâces que devait produire dans tout le Bas-Maine l'érection d'un siége épiscopal à Laval. L'un des premiers soins du vigilant prélat auquel avait été confiée la nouvelle église, fut de préparer la publication solennelle du dogme de l'Immaculée Conception, si cher à la piété. C'était d'ailleurs sous le patronage de l'Immaculée Conception que le Saint-Père avait placé le diocèse de Laval, et l'on pouvait attendre que la fête serait solennelle. Elle le fut en effet; la population tout entière, dans un élan de joie, de foi, de reconnaissance, prit part à cette belle manifestation. La ville et tout le diocèse témoignèrent des sentiments religieux qui les animent. Mais le lieu central et comme le cœur de cette fête fut le sanctuaire de Notre-Dame d'Avénières. Là toute la ville épiscopale se pressait sur les pas de son pasteur. L'antique église entendit promulguer le dogme de l'Immaculée Conception de la Vierge, à laquelle il est dédié; et le pieux Pontife y consacra à Marie sa personne et son diocèse.

Bientôt le souverain pontife Pie IX ajouta de nouvelles grâces spirituelles à celles dont jouissait l'église de Notre-Dame d'Avénières.

Dans un bref daté du 22 août 1857, le souverain pontife Pie IX, mû par le désir d'augmenter la religion des fidèles, et de procurer le salut des âmes, déclare ouvrir les trésors célestes de l'Eglise en faveur de tous ceux qui visiteront le sanctuaire de Notre-Dame d'Avénières. Le Saint-Père fait connaître que pour jouir de ces faveurs il faut avoir confessé ses péchés, en être vraiment repentant, avoir reçu la sainte communion, visiter pieusement le sanctuaire, et y prier pour le maintien de la paix entre les princes chrétiens, l'extirpation de l'hérésie et l'exaltation de notre Mère la sainte Eglise. Les indulgences ainsi accordées sont :

1° Indulgence plénière le jour de l'Assomption ou l'un des jours de l'octave;

2° Indulgence plénière aux six autres fêtes principales de la très-sainte Vierge (l'Immaculée Conception, la Purification, l'Annonciation, la Visitation, la Nativité et la Présentation);

3° Indulgence de sept ans et de sept quarantaines tous les vendredis de l'année, pour ceux qui visiteront l'église d'Avénières avec un cœur contrit, et y prieront aux intentions du souverain Pontife.

Au commencement de 1859, Monseigneur l'évêque de Laval ayant accompli le voyage *ad limina Apostolorum*, obtint encore de plus grandes faveurs pour le pèlerinage. Le Saint-Père voulut bien affilier le sanctuaire d'Avénières à celui de Lorette, à la sainte maison dans laquelle s'accomplit le mystère de l'Incarnation, et que les anges, à la fin du XIIIe siècle, transportèrent de Nazareth en Dalmatie, puis dans les Etats de l'Eglise, à Lorette, où elle est devenue le but d'un pèlerinage que l'univers catholique connaît et vénère. La concession du Saint-Père est du 15 mars 1859.

Cette affiliation donne au pèlerin d'Avénières droit aux mêmes grâces et faveurs spirituelles qu'il pourrait acquérir en visitant avec la piété et dans les dispositions convenables le sanctuaire même où le Verbe s'est fait chair. Pour avoir part à ces grâces, il faut remplir d'ailleurs les conditions ordinaires que nous avons fait connaître plus haut. Voici maintenant les faveurs particulières que le bref du 15 mars 1859 assure à l'église d'Avénières :

1° Indulgence plénière, applicable aux âmes du purgatoire, pour les fêtes de Noël, de l'Immaculée Conception, de la Nativité, de l'Annonciation, de la Translation de la sainte Maison de Lorette ;

2° Indulgence de sept ans et de sept quarantaines aux autres *fêtes* de Notre-Seigneur et de Notre-Dame, à celle de saint Joseph et à celle de sainte Anne.

Trois jours plus tard, le 18 mars 1859, Pie IX rendait un décret par lequel il autorisait Monseigneur l'évêque de Laval à couronner en son nom la statue de Notre-Dame d'Avénières. Cette faveur nouvelle du souverain Pontife fut accueillie avec enthousiasme par toutes les classes de la société dans le diocèse de Laval. La solennité du Couronnement eut lieu le 9 mai 1860. Ce qu'il y eut de plus touchant dans cette grande manifestation de la foi, ce fut le recueillement, la piété, la sincérité des sentiments empreints sur tous les visages. La foule arrivée dès la veille, de tous côtés, encombrait toutes les rues de la ville, dans l'attitude du respect et de la prière.

L'octave se continua, avec moins de pompe sans doute, mais avec la même énergie de foi. Chaque jour voyait venir de trois et quatre lieues, et même de plus loin encore, des paroisses entières dont les pieux habitants s'arrachaient aux travaux des campagnes, pour aller payer leur tribut à la Reine qui protége et leur vie et leurs moissons. La plupart portaient des *ex-voto ;* toutes chantaient les louanges de Marie en défilant le long des rues de la cité. Le pays tout entier était ébranlé. Cette grande solennité a laissé dans le Bas-Maine des souvenirs qui ne s'éteindront pas de longtemps.

La paroisse de Bonchamp, toujours fidèle à l'excellent esprit qui l'anime, accomplit annuellement le pèlerinage de Notre-Dame d'Avénières avec une pompe particulière : elle se rend en procession au sanctuaire de la Mère de Dieu, chantant ses louanges et invoquant son secours ; et l'on ne se sépare qu'après avoir assisté aux saints mystères.

Le nombre des autres pèlerins qui visitent annuellement ou même plusieurs fois l'année ce sanctuaire béni, est très-considérable ; on en compte toujours davantage le vendredi de chaque semaine ; et beaucoup d'habitants de Laval ont la louable coutume d'accomplir ce voyage tous les vendredis de l'année.

Extrait du *Pèlerinage de Notre-Dame d'Avénières*, par le R. P. Dom Piolin.

NOTRE-DAME DE PEYRAGUDE, AU DIOCÈSE D'AGEN

Dans l'antique ville de Penne, non moins curieuse par la situation de ses maisons qui tapissent le flanc de la montagne, que par ses ruines empreintes de tant de souvenirs de guerre, de succès et de revers, on voit l'église de Notre-Dame de Peyragude *(de petra acuta)* qui est placée sur la cime du rocher. D'où vient la statue qu'on y vénère? La tradition populaire nous apprend que, dans la vallée de Sainte-Foi de Penne, sur les bords de l'Oldus, la sainte Vierge apparut à une bergère près de mourir sous la neige de froid et de faim; qu'elle lui a promis et fait trouver à la maison le pain qui manquait à la famille depuis plusieurs jours; que ses parents et l'enfant, venus au lieu de l'apparition pour remercier la dame, ont trouvé, à sa place, au fond d'une grotte, la statue, portée dès ce moment à l'église du Mercadiel, et dès lors toujours vénérée. Le lieu, les personnes, le but portent le sceau ordinaire des œuvres de la sainte Vierge. Toujours est-il « qu'il a existé de temps immémorial, à deux cents pas de la ville de Penne, dans le territoire de Notre-Dame du Mercadiel, une chapelle consacrée à la très-sainte Vierge, sous le vocable de son Assomption ». La fureur des hérétiques contre ce lieu sacré fut telle, que les évêques qui vinrent le visiter après ce temps de sacrilége n'y trouvèrent que des ruines. En 1632, quelques pierres dispersées sur le sol indiquaient seules la place de l'ancien oratoire. Ce que plusieurs de ces pontifes entreprirent successivement pour le relever, la piété publique l'acheva. Voici à quelle occasion : « Dans un temps où la peste désolait la ville de Penne et ses environs (1653), on fit beaucoup de prières; mais le fléau continuait toujours ses ravages. Enfin, la Confrérie des pénitents, qui était composée alors des hommes les plus recommandables de la ville et des environs, fit vœu de rebâtir l'église de Notre-Dame de Peyragude, et d'y aller processionnellement, nu-pieds, les jours de Noël, de Pâques, de la Fête-Dieu, de Saint-Jean et de la Toussaint, et ce, à perpétuité. La procession partit dans cette disposition. A peine fut-elle arrivée sur l'emplacement de Notre-Dame, où le *Sancta Maria* fut entonné, que les pestiférés se sentirent guéris. Cette procession a eu lieu jusqu'à la Révolution, avec la seule différence qu'il n'y avait que celui qui portait la croix qui fût nu-pieds ».

Les pénitents ratifièrent et dépassèrent avec tant de zèle les conditions de ce vœu qu'une nouvelle église fut promptement construite. En 1796, l'église fut vendue aux enchères et démolie. On conserve encore dans quelques familles, comme des reliques, des portes de tabernacle, des bois d'autel, des images, des rubans de Notre-Dame, sauvés des décombres. La pierre sacrée du maître-autel en fut aussi retirée par une personne pieuse, et une autre donna asile dans sa maison à la statue. Cette sainte image, après être restée là ignorée, gardée par une pieuse jalousie qui ne faisait part à personne de son dépôt, fut enfin rendue à la vénération publique dans l'église de Notre-Dame du Mercadiel. Tant qu'elle habita ce refuge provisoire, les pèlerinages, les hommages de toutes sortes ne lui firent pas défaut. Mais pouvait-on oublier que, du haut de son rocher, elle avait longtemps dominé et béni la contrée? Ce souvenir, réveillé tout à coup dans les cœurs, émut le dio-

cèse. Les aumônes affluèrent ; un nouvel édifice sortit, non pas des anciens fondements, mais de la propriété même de Notre-Dame et du sol que couvrait la chapelle funéraire de Notre-Dame de Pitié. Le 31 mai 1843, Mgr de Vézins reporta solennellement, au milieu de l'enthousiasme de la population, dans le sanctuaire commencé, l'antique statue. Aux pieds de cette Mère de douleurs, tenant sur ses genoux le corps inanimé de son divin Fils, les grâces surabondent : on y recueille, aux cinq principales fêtes de la sainte Vierge, des indulgences plénières accordées par S. S. Grégoire XVI, et d'autres attachées à la simple visite que l'on y fait. Les prodiges se perpétuent et constituent un héritage merveilleux, qui autorise toutes les confiances ; aussi des pèlerins de toute condition affluent-ils à Notre-Dame de Peyragude.

Tiré d'une *Notice sur Penne et sur Notre-Dame de Peyragude*, Agen, 1844 ; et de *Notre-Dame de France*, par M. le curé de Saint-Sulpice.

NOTRE-DAME DE LA GORGE, AU DIOCÈSE D'ANNECY

Au fond de la vallée de Saint-Gervais ou de Montjoie, dans le haut Faucigny, est une gorge solitaire, connue des nombreux pèlerins qui y vont invoquer la Mère de Dieu, et des voyageurs qui passent le col du Bonhomme.

Les montagnes qui s'élèvent à droite et à gauche, pour se perdre dans les nues ; la voûte azurée des cieux, qu'on dirait appuyée sur elles ; et l'étroite gorge qu'elles laissent à leur pied ressemblent assez à une basilique gothique. A ce spectacle, l'âme est saisie de respect et croit se trouver sous la main toute-puissante de Dieu. Le torrent, qui descend à grand bruit de la montagne, vient encore ajouter à ce sentiment religieux. C'est avec bonheur qu'on porte ses regards sur l'église de Notre-Dame, qui s'élève au milieu de ce vallon majestueux, et dont les souvenirs tout empreints de grâce et de miséricorde viennent charmer cette âpre nature.

L'origine de Notre-Dame de la Gorge se rattache à celle de nos plus anciennes fondations religieuses.

Vers l'an 1090, Aimon, comte de Genevois, donna Chamonix aux Bénédictins de Saint-Michel de la Clusaz, qui vinrent fonder un prieuré au pied du géant des Alpes.

La rigueur des frimas et les aspérités du sol furent les moindres obstacles que rencontrèrent sous le Mont-Blanc les enfants de saint Benoît ; ils eurent encore à se défendre contre la fureur des bêtes fauves, qui étaient en grand nombre dans ce pays sauvage. Pour se mettre sous les meilleures protections, ils dédièrent l'église de Chamonix à saint Michel, celle des Ouches à saint Jean-Baptiste, celle d'Argentière à saint Pierre ; et, aux deux extrémités opposées de leur vallée, là où les bêtes féroces semblaient avoir choisi leur retraite de prédilection, ils élevèrent en l'honneur de Notre-Dame les églises de Vallorcine et de Servoz.

Tout porte à croire que ce furent les Bénédictins de Chamonix qui fondèrent les premiers établissements religieux de la vallée de Montjoie, et c'est à quelqu'un de ces religieux que doit revenir l'honneur de la première fondation de Notre-Dame de la Gorge.

Il arrivait souvent, dans ces temps reculés, que des moines, pour se livrer plus aisément à la contemplation des choses divines, cherchaient des solitudes plus profondes que celle de leur monastère, et demandaient à se retirer sur des montagnes sauvages, ou dans des vallons inhabités. La tradition dit qu'il en vint un au fond de la gorge qui termine la vallée de Montjoie, et qu'il y éleva une chapelle en l'honneur de saint Antoine, patron des ermites. Cette chapelle fut ensuite dédiée à la très-sainte Vierge, on ne sait en quelle occasion.

Le 5 août 1706, le jour de la fête de Notre-Dame des Neiges, une grande solennité eut lieu à la Gorge, et fut le signal des prédilections de Marie pour son sanctuaire. Depuis longtemps, sans doute, Notre-Dame y avait eu ses pèlerins, et une église magnifique venait d'être construite avec les offrandes des fidèles; mais la petite paroisse ne pouvait plus entretenir son pasteur. Le vénérable Rossillon de Bernex, évêque de Genève, fit la dédicace de l'église neuve de Notre-Dame, sous le vocable de l'Assomption. « Il vit avec douleur l'état de cette paroisse, où il prévoyait qu'il serait impossible de maintenir le bon ordre, si le pasteur n'y trouvait pas de quoi subsister. Il eut recours à l'intercession de la sainte Vierge. Le fruit de cette prière fut un pressentiment certain dont il fit part au curé, en l'assurant que la Providence pourvoirait bientôt à ses besoins, et que son église serait un jour assez riche ponr entretenir plusieurs ministres ». La prédiction du saint évêque ne tarda pas à se vérifier. Tout aussitôt les paroissiens se montrèrent plus généreux, des âmes pieuses firent des fondations, et « l'église de Notre-Dame de la Gorge fut desservie par trois prêtres qui administrèrent les sacrements aux peuples voisins, qu'on vit s'y rendre en foule dans les grandes solennités ».

La pompe avec laquelle on célébra dès lors à Notre-Dame de la Gorge toutes les fêtes chrétiennes fut extraordinaire; et celles de la Vierge, comme la Purification, l'Annonciation, la Visitation, l'Assomption, la Nativité et la Conception furent privilégiées. Ce n'était pas seulement une messe et des vêpres solennelles à chacune de ces fêtes, on y chantait encore le *Te Deum* et les *Laudes* avec accompagnement d'orgue et un grand luxe de culte.

Le mardi gras, on célébrait aussi à Notre-Dame une messe solennelle pour la conversion des pécheurs.

Tous les jours, à l'heure où Marie nous fut donnée pour mère, sur le Calvaire, on allumait six flambeaux au maître-autel, et deux à chacun des autels latéraux, puis on chantait les litanies de la Vierge. L'orgue devait unir ses mélodies à la voix des prêtres et des clercs.

La majesté des cérémonies saintes, unie aux grâces que Marie se plut à répandre sur ceux qui venaient l'invoquer dans la solitude, attirèrent bientôt une multitude immense de fidèles. Toutes les paroisses de la vallée de Montjoie, celles de Megève, de Sallanches, de Chamonix et d'autres encore, vinrent en procession à Notre-Dame de la Gorge. Les pèlerins accoururent de si loin, qu'il fut nécessaire de fonder un hospice pour les recevoir. Deux pieuses filles, servantes de Marie, eurent la garde de cette maison et en firent les honneurs. On dit que, aux grandes fêtes, et surtout le jour de l'Assomption, comme l'église ne pouvait contenir les fidèles, et le vaste emplacement qui est à son entrée se trouvant rempli par la foule, on donnait en plein air la bénédiction du très-saint Sacrement.

A la révolution française, les trois prêtres qui desservaient le sanctuaire de Notre-Dame durent s'enfuir, et aller chercher un asile dans les mon-

tagnes. L'église fut dévastée et ses revenus dilapidés. Mais à peine des jours meilleurs eurent-ils lui, que les autels de la Mère de Dieu furent redressés, son image chérie fut rendue à la vénération des fidèles, et les anciens pèlerins vinrent de nouveau implorer Celle dont ils connaissaient la puissance et la bonté. L'église de Notre-Dame de la Gorge fut unie à l'église des Contamines et desservie d'abord par le curé de cette paroisse.

En 1833, Mgr Rey, évêque d'Annecy, vint en pèlerinage à Notre-Dame de la Gorge, et il en acheva la restauration. « Le jour de l'Assomption, fête patronale du lieu, il arriva, à la tête de la paroisse des Contamines, à Notre-Dame de la Gorge, au milieu d'une foule prodigieuse, où l'on comptait des étrangers de toutes les parties de l'Europe, venus, les uns de Saint-Gervais, les autres de Chamonix, pour jouir de cette religieuse solennité. Le prélat avait voulu se faire assister d'un clergé nombreux, et déployer pour la circonstance, dans l'officiature pontificale, toutes les pompes de la religion.

A dater de ce jour, le pèlerinage de Notre-Dame de la Gorge fut remis en honneur. Les fidèles présents à la cérémonie emportèrent l'assurance de la bouche de l'évêque, que désormais ils trouveraient en ce lieu les bienfaits de la religion. En effet, ce jour même, il avait arrêté le dessein d'acquérir l'ancien presbytère avec les terres qui l'entouraient, pour y placer et y entretenir quelques prêtres. Les difficultés que rencontrait cette acquisition furent aplanies par le zèle de M. Mermoud, syndic des Contamines, et de M. Millet, curé de cette paroisse ; et, avant la fin de cette année, Mgr Rey fut en possession de cette gorge et des lieux sanctifiés par les bénédictions de la Mère de Dieu.

A la sollicitation de Mgr Rey, le souverain pontife Grégoire XVI accorda, à perpétuité, une indulgence plénière, à gagner dans un jour quelconque de l'année par ceux qui visitent l'église de Notre-Dame de la Gorge.

Il ne se passe pas de jour, dans la belle saison, qui n'amène quelque pèlerin dans la gorge alpestre, consacrée à Marie depuis tant de siècles. Ils y viennent de toutes les provinces de la Savoie, et même de l'étranger : du Faucigny, de la Tarentaise, de la Haute-Savoie, de la Savoie-Propre, de la Maurienne, d'Aoste et du Valais. Ils sont surtout nombreux tous les dimanches du mois de mai, aux fêtes de Marie et principalement le jour de l'Assomption et le jour de la Nativité, où on les compte par milliers. Quelquefois, vers le soir, on voit venir à pas lents et en disant le rosaire, quinze personnes honorant dans leur nombre les mystères principaux de la vie de Marie. Elles sont, pour l'ordinaire, de la vallée de Montjoie, et vont ainsi demander en commun le soulagement d'un malade ou la conversion d'un pécheur.

Nous omettrions un des épisodes les plus intéressants de l'histoire de Notre-Dame de la Gorge, si nous ne disions rien de la *Sainte-Chapelle* qui, bien que séparée de l'église de Notre-Dame, lui est unie par ses souvenirs, et se confond avec elle dans la même dévotion.

Nous ne connaissons rien d'aussi rustique et d'aussi saisissant à la fois que la *Sainte-Chapelle* de la Gorge. Elle est à cinq minutes de l'église. On y arrive par un sentier pittoresque, à travers les sapins et les verts ombrages. C'est un petit édifice ou plutôt une petite cabane, au pied d'un roc dans lequel elle s'enfonce. Un torrent qui descend de la montagne vient se briser à sa base, et ce n'est qu'à l'aide d'une planche qu'on peut arriver dans son enceinte. On éprouve, avant d'entrer, je ne sais quel saisissement religieux. Arrivé dans l'intérieur. on se trouve dans une grotte étroite et

noire, et l'on a devant soi un autel en pierre, surmonté de l'image de Marie tenant dans ses bras l'enfant Jésus. Le jour ne pénètre dans ce pieux asile que par une fenêtre étroite, semblable à celle d'une pauvre chaumière.

Près de l'autel coule, goutte à goutte, dans un petit réservoir, une eau limpide qui est *bénite* par sa source même. Le pèlerin en mouille son doigt, pour se signer, et plusieurs en boivent par dévotion; car on lui attribue des vertus bienfaisantes.

Au fracas du torrent qui se brise contre cet humble sanctuaire, au tumulte des flots écumants qu'on entend mugir, il semble qu'on va être emporté; mais on se rappelle qu'on est sous le regard de Marie, et on salue avec bonheur l'étoile de la mer.

Cet oratoire fut, dit-on, un *ex-voto* pour une protection miraculeuse accordée à un voyageur. Il avait pris la route qui conduit au col du Bonhomme, et il était arrivé au point de cette route qui est aujourd'hui au-dessus de la *Sainte-Chapelle*, quand il fit un faux pas et tomba dans le précipice. Il fit vœu que, s'il pouvait être délivré, il placerait, à l'endroit même de sa chute, une statue de la Mère de Dieu. Ayant échappé heureusement au danger, il s'empressa d'élever le monument de sa reconnaissance.

Ce n'est que depuis 1850 que l'on peut célébrer la messe à la *Sainte-Chapelle*, et Mgr Rendu, évêque d'Annecy, a accordé quarante jours d'indulgences à tous ceux qui y assistent. On parle beaucoup, dans le Haut-Faucigny, des grâces miraculeuses dont la Vierge se montre prodigue dans les solitudes de la Gorge.

De nombreux *ex-voto* décorent le sanctuaire de Notre-Dame de la Gorge. Il en est un qui date de la délivrance de Vienne par le grand Sobieski. Ce fut à l'occasion de cette délivrance que le pape Innocent XI ordonna, en 1683, de faire, dans toute l'Eglise, la fête du saint nom de Marie, le dimanche dans l'octave de la Nativité, pour remercier la Mère de Dieu de l'assistance qu'elle avait prêtée aux armées chrétiennes.

Extrait de *Notre-Dame de Savoie*, par l'abbé Grobel.

NOTRE-DAME DE LA GARDE, A MARSEILLE

La plus chère de toutes les œuvres qui furent entreprises sous l'épiscopat de l'évêque Rainier, la seule, du reste, qui ait survécu aux désastres de la révolution française, fut la fondation du sanctuaire vénéré de Notre-Dame de la Garde, au sommet d'une colline située au nord-ouest de Marseille.

Ce fut vers l'an 1214 que la chapelle de Notre-Dame de la Garde fut fondée, et voici dans quelles circonstances.

La montagne de la Garde appartenait à l'abbaye de Saint-Victor. Un homme, nommé Pierre, du nombre de ceux qu'on appelait *maîtres*, eut la dévotion d'y faire bâtir une église, et il voulut y joindre une maison et y cultiver un terrain sur la montagne, apparemment pour doter l'église; il en traita avec Guillaume, abbé de Saint-Victor, et ils transigèrent de la manière qui suit:

L'abbé, avec le consentement de la communauté, permit à Pierre de bâtir sur la montagne une église et des maisons, et d'y faire un jardin, une vigne, et telles autres cultures qu'il lui plairait. La jouissance de tout cela n'était accordée à Pierre qu'autant qu'il serait fidèle à l'abbé et à ses successeurs et qu'il leur obéirait. Il ne pouvait en rien aliéner sans leur consentement, il s'obligeait, pour tout le temps qu'il resterait en possession de ce qu'on lui cédait, de payer chaque année, le jour de la fête de saint Victor, douze deniers romains au cellérier de l'abbaye, et après sa mort tout le terrain qu'il aurait occupé et toutes les augmentations et améliorations qu'il aurait faites devaient revenir à l'abbé et au monastère.

Pierre, après avoir accepté ces conditions, se donna lui-même à l'abbaye de Saint-Victor, entre les mains de l'abbé, pour être un frère et un fidèle fils de l'Ordre.

Après la mort de Pierre, le prieur claustral de Saint-Victor, remplissant les fonctions de l'abbé, accorda l'administration de cette chapelle à Ripert de Uzenobre, diacre, le 29 mars de l'année 1256.

Une nouvelle tour fut élevée par ordre de la municipalité marseillaise, et cette tour est appelée dans les titres de l'an 1385 : *Turris beatæ Mariæ de Gardia.*

La chapelle, trop petite pour contenir le nombre considérable de fidèles qui s'y rendaient de toutes parts, fut entièrement reconstruite, agrandie en 1478.

Ce fut François Ier qui fit construire le fort Notre-Dame de la Garde ; il fut élevé tel que nous le voyons encore aujourd'hui, de l'an 1515 à l'an 1525 ; il fut bâti avec de grands quartiers de pierre tirés des ruines du couvent des Cordeliers, démoli en 1514 ; dès lors la chapelle de Notre-Dame de la Garde fut enfermée dans la forteresse. L'évêque de Troyes vint la consacrer en 1544, à la réquisition des prieurs de la confrérie.

La chapelle fut de nouveau réparée en 1732.

Le samedi 4 avril 1807, la chapelle de Notre-Dame de la Garde, qui avait été fermée pendant la révolution, fut rendue à l'exercice du culte.

Mais on ne tarda pas à éprouver le besoin d'un édifice plus en rapport avec l'affluence et la dévotion des pèlerins. Commencé en 1852, sous Mgr Eugène de Mazenod, le nouveau sanctuaire fut inauguré sous Mgr Cruice, en 1864. Personne n'a oublié l'éclat des fêtes qui eurent lieu à cette occasion les 4 et 5 du mois de juin de cette année.

L'édifice est précédé d'un perron immense dont l'escalier est accidenté depuis quelques années par des massifs de verdure placés de distance en distance, comme pour reposer l'œil du pèlerin fatigué de cette pénible ascension.

Il a été bâti sur les plans de M. Espérandieu, dans le style romano-byzantin, caractérisé par l'alliance de la tour et de la coupole, et mesure quarante-sept mètres de longueur sur seize mètres de largeur.

L'extérieur a été construit en pierre de Calissanne. Des soubassements coupent la blancheur du ton de ces pierres, relevée aussi par des cordons de Colfaline (pierre de Florence), bleu pâle. La coupole est haute d'environ quinze mètres et mesure un diamètre de neuf mètres cinquante. Le clocher déjà élevé à une hauteur considérable sera dominé par une statue de la Bonne-Mère, exécutée d'après les procédés galvanoplastiques. Le bourdon, qui y a déjà trouvé place, pèse dix mille kilogrammes.

L'édifice est orienté suivant les prescriptions de la règle archéologique à laquelle on était autrefois si fidèle, c'est-à-dire que le chevet est à l'est et le porche à l'ouest.

A l'intérieur, on est tout d'abord frappé par l'élévation des voûtes à plein-cintre qui produit une profonde impression sur l'âme des dévots pèlerins.

La chapelle se compose de trois nefs, du transept et de l'abside.

L'abside se termine en hémicycle par la chapelle de la Bonne-Mère. Au fond se dresse le piédestal supportant la statue vénérée. Cette statue, en argent repoussé, est un vrai chef-d'œuvre.

La grande nef est flanquée de six chapelles latérales, dédiées, celles du côté de l'Evangile, à saint Joseph, à saint Lazare et à saint Charles ; celles du côté de l'Epître, à saint Pierre, à sainte Marie-Madeleine et à saint Roch. Ces chapelles contiennent chacune un autel orienté, et exécuté sur de beaux modèles de l'art roman. Deux petites colonnes en lapis-lazzuli soutiennent le fronton du tabernacle de ces autels, au-dessus desquels on voit, dans les ouvertures pratiquées dans la nef, des châsses contenant les reliques des Saints du diocèse. Un pavé en mosaïque recouvre le sol de ces chapelles. Quatre grandes plaques de marbre, placées dans les chapelles de Saint-Charles, de Sainte-Marie-Madeleine, de Saint-Lazare et de Saint-Roch, rappellent aux visiteurs l'historique du nouveau sanctuaire et le nom des évêques qui ont assisté à sa consécration.

Le transept est soutenu par des colonnes de marbre des Alpes, d'une belle couleur verte. Il présente dans sa partie supérieure deux grandes fenêtres géminées, surmontées d'une rosace rayonnante.

Les matériaux employés pour les revêtements, les colonnes et les pilastres, sont du plus grand luxe et font la principale richesse de la décoration intérieure. Le marbre blanc de Carrare, le marbre rouge de Brignoles, le porphyre de Fréjus et le granit rouge y marient leurs riches couleurs.

Les murs du sanctuaire, entièrement recouverts par le marbre ou par la peinture, supportent, dans l'espace laissé libre au-dessous des fenêtres, les *ex-voto* de la piété envers la Bonne-Mère. Les petits navires, les lampes en argent, les ancres, les pavillons, les chaînes, les cœurs, suspendus aux voûtes ou placés contre les murs, témoignent de cette même piété filiale.

Les confessionnaux ont été exécutés dans le style romano-byzantin. Les sculptures sont d'un fini remarquable. La galerie qui surmonte le tambour monumental qui s'ouvre à l'entrée de l'église, attire à bon droit l'attention des connaisseurs. Deux roses en marbre s'épanouissent à côté, les armes de Mgr de Mazenod et celles de Mgr Cruice en occupent le centre.

Des verrières en grisaille laissent pénétrer dans l'intérieur de l'édifice une lumière douce. Elles portent le nom des pieux donateurs qui les ont offertes au sanctuaire.

De la chapelle supérieure, on descend dans une crypte qui est à peu près de la même étendue que l'église principale. La voûte en est soutenue par de fortes colonnes et par de gros pilastres. Un cordon, formé d'enroulements et d'entrelacements de feuillages, règne sous la retombée des arceaux. Sur les parois des murs, on aperçoit de petites plaques en marbre, présentant en lettres rouges les noms des généreux bienfaiteurs dont les offrandes ont permis d'achever la construction du sanctuaire. Le sol est recouvert d'un pavé en marqueterie. L'autel, dont la table de Colfaline est soutenue par des colonnettes de marbre, est dans le style du XVIIe siècle.

Tel est, dans son ensemble et ses principaux détails, l'édifice que la piété marseillaise a placé sur une hauteur d'où la vue embrasse la ville, ses ports, son territoire et sa vaste enceinte de hautes collines. A l'ouest se dé-

roule majestueusement la mer, que Notre-Dame de la Garde semble avoir pour mission spéciale de protéger.

On a pu estimer jusqu'à près d'un million le nombre de pèlerins qui chaque année gravissent les pentes raides de la sainte colline : Marseille est fière à bon droit de son pèlerinage, et elle compte parmi ses meilleures gloires celle d'être la ville de la Bonne-Mère de la Garde.

Cette notice, due à l'obligeance de M. l'abbé Ricard, est tirée de son *Histoire des Evêques de Marseille*, et de sa *Semaine liturgique de Marseille*.

SAINT BAUSSENGE OU BALSÈME,

DIACRE D'ARCIS-SUR-AUBE, MARTYR (vers 407).

Baussenge naquit vers la fin du IVe siècle à Limoges, selon les uns, à Bourges, selon les autres. Il reçut une éducation très-chrétienne, à laquelle il répondit merveilleusement, et fut de bonne heure agrégé au clergé, où il remplit ses devoirs avec édification. Lorsqu'il eut reçu le diaconat, il quitta sa patrie, poussé par le désir d'une plus grande perfection, et vint dans le diocèse de Troyes, sous l'épiscopat d'Aurélien. Il exerça son ministère à Arcis-sur-Aube, dont il fut, à cause de ses prédications, regardé comme l'apôtre. Il visitait les malades, consolait les affligés, administrait l'Eucharistie aux fidèles, et Dieu répandit sur ses travaux les plus abondantes bénédictions. Quand les Barbares, Vandales, Alains et autres, eurent passé le Rhin, au commencement du Ve siècle, pour ravager les Gaules, ils vinrent du pays Rémois, à Arcis-sur-Aube. Baussenge eut le courage de leur reprocher leurs cruautés, et de les exhorter à l'humanité. Irrités de sa hardiesse, les Barbares l'accablèrent de coups, à quelque distance d'Arcis, dans un lieu appelé la Dorée ; après diverses tortures, ils lui tranchèrent la tête. C'était le 16 août 407. Alors se renouvela le miracle que Dieu avait déjà opéré pour saint Parre et saint Savinien. Baussenge, animé d'une vie nouvelle, se releva et se mit à marcher, portant comme en triomphe sa tête dans ses mains. A ce spectacle les Barbares deviennent furieux ; ils se précipitent sur le Saint et le jettent dans les profondeurs d'un puits qu'ils ont soin de murer et de recouvrir de gazon pour effacer jusqu'à la trace de leur abominable forfait.

Quelques années après, une dame de Limoges, ayant perdu la vue, fut inspirée de Dieu de se rendre au lieu du martyre de saint Baussenge, fit décombler le puits, trouva le corps du Saint, se frotta les yeux avec l'eau de ce puits et recouvra la vue. Alors les reliques furent placées dans une église voisine dédiée à saint Pierre. Le 16 août 960 elles furent mises, par la comtesse Hersendis, mère du bienheureux Manassès, évêque de Troyes, dans la chapelle de Sainte-Marie de Ramerupt (Aube, arrondissement d'Arcis). Cette chapelle devint un prieuré. Après la suppression des Ordres monastiques les précieux restes furent transportés dans l'église paroissiale de Ramerupt, et mélangés à d'autres ossements, de sorte qu'ils ne sont plus authentiques.

Cf. *Les Saints de Troyes*, par l'abbé Defer.

NOTRE-DAME DE RUBEAUX, AU DIOCÈSE DE TULLE.

Notre-Dame de Rubeaux, dans la paroisse de Lubersac, au diocèse de Tulle, est un sanctuaire si ancien qu'on n'en peut assigner l'origine : ce qu'on sait, c'est qu'il est l'œuvre d'une mère chrétienne, qui, voyant son enfant près de mourir, fit vœu d'ériger une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge, si son enfant lui était rendu. L'enfant recouvra la santé ; et la mère reconnaissante éleva la chapelle promise, dans un bois favorable au recueillement de la prière, et sur le bord d'un ruisseau qui le traversait ; d'où la chapelle prit le nom de *ri dou bos*, dans le patois d'alors, c'est-à-dire ruisseau du bois, et, par abréviation, *Rubeaux*. Le but principal de ce pèlerinage, c'était de consacrer les jeunes filles à la sainte Vierge, et de les placer sous sa protection. On venait les lui

consacrer à l'époque où on les sevrait ; on revenait les lui offrir et les recommander de nouveau à sa garde, aux jours de ses fêtes et à certaines époques de l'année. Les jeunes personnes s'y présentaient en habits blancs, et faisaient partie des processions instituéés en l'honneur de la Reine des Vierges. Aujourd'hui encore, le dimanche d'après l'Assomption, qui est la fête patronale de la chapelle, et tous les jours de la semaine suivante, jusqu'au dimanche inclusivement, les mères apportent leurs enfants à la chapelle, et font réciter sur elles l'évangile de la messe de la sainte Vierge, où se lisent, comme un pronostic consolant pour leur avenir, ces paroles : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles qui vous ont allaité ». On a vu même, un jour, un marin, après la mort de son épouse, à la veille de partir pour une expédition lointaine, venir apporter sa jeune orpheline à Notre-Dame de Rubeaux, et l'élever vers elle entre ses bras, disant : « Sainte Vierge, soyez la Mère de cette chère enfant qu'un père vous confie, et qui a perdu sa mère sur la terre ».

Les plus hauts rangs de la société partagent cette dévotion du peuple pour Notre-Dame de Rubeaux ; et les voiles, les garnitures ou aubes qu'ils offrent à la chapelle, portent toujours en broderie quelques mots relatifs aux enfants, comme ceux-ci : « Mère sans tache, priez pour nous et pour nos enfants ».

En 93, le vandalisme révolutionnaire démolit le sanctuaire, dispersa tous les documents qui en eussent conservé à la postérité l'origine et l'histoire, arracha la statue de son piédestal, la mit en pièces, et vendit, comme bien national, l'emplacement même de la chapelle. Mais, pendant que, par un châtiment visible du ciel, l'auteur principal de ces actes sacriléges perdait la vue, ainsi qu'une jeune enfant qui était tout son espoir, les fidèles recueillirent, avec un soin religieux, les débris de la statue brisée ; et, lorsque luirent des jours meilleurs, ils la reconstituèrent avec ces débris, rachetèrent l'emplacement de la chapelle et y élevèrent un sanctuaire pour rendre au culte l'antique image de Marie. Au bois qui l'entourait a succédé un site riant et animé, vivifié par les habitations de nombreux fidèles, qui se sont plu à fixer leur demeure dans le voisinage, comme des enfants qui aiment à habiter près de leur mère chérie.

Extrait de *Notre-Dame de France*, par M. le curé de Saint-Sulpice.

NOTRE-DAME DE BEAUNE, AU DIOCÈSE DE DIJON.

L'église Notre-Dame de Beaune, fille et héritière de Saint-Baudèle, la paroisse primitive, bâtie mais non pas achevée en 976, a été décorée par le pape Sixte IV du titre et des prérogatives d'*Insigne Collégiale*. A son chevet s'ouvre la plus grande des nombreuses chapelles qui rayonnent autour de ses nefs. C'était naguère la plus vénérable : sous sa voûte austère reposait l'image de la Mère de Dieu, patronne et gloire de la cité. Cette image, en bois noir, taillée par une main inhabile, représente la sainte Vierge assise avec l'Enfant-Dieu sur ses genoux.

Là, chaque jour, les fidèles se pressaient pour implorer la protection de la Reine du ciel, et la Reine du ciel y versait en abondance ses grâces et ses faveurs. Un légendaire du XIIIe siècle, écrit par Pierre de Marcilly, doyen du Chapitre de la collégiale, docteur en théologie et censeur, contient le récit de vingt-quatre miracles opérés durant la seule année 1290. Ce sont, la plupart, des guérisons de paralysie ou de contractions incurables, et presque toutes ont eu lieu le samedi.

Ce n'était pas seulement de Beaune et des environs que les malades accouraient aux pieds de Notre-Dame : l'un des miracles du légendaire est en faveur d'une pauvre femme venue du fond de la Lorraine.

On apportait aussi sur l'autel de la Vierge-Noire les enfants mort-nés afin qu'ils pussent revenir à la vie et recevoir le saint Baptême ; les malades retenus dans leurs lits demandaient les ornements qui entouraient la sainte image, afin de les toucher et d'être guéris ; et, en reconnaissance des grâces obtenues, plusieurs faisaient de riches offrandes : des étoffes précieuses, des couronnes d'or, des anneaux rehaussés de pierreries.

Le temps n'a pas affaibli la piété des Beaunois : l'image, sauvée pendant la Révolution par une pieuse institutrice, est maintenant placée dans le transept, à la droite de l'autel majeur, et là, comme autrefois, on lui répète le cri d'amour et d'espérance : *Maria, mater gratiæ*.

En 1832, Beaune, menacée du choléra, eut recours à son auguste patronne, et fut délivrée du fléau. En reconnaissance, les fidèles élevèrent un nouvel autel à Marie et firent graver sur le

marbre, en lettres d'or, le témoignage de cette insigne faveur. De même, en 1854, la cité se pressa aux pieds de sa « sauvegarde », porta en procession son image vénérée et échappa au danger. « Honneur de la cité et du monde, *orbis et urbis honor* », elle est représentée sur les armoiries de la ville, debout et le front nimbé d'or, portant son fils sur son bras gauche, et tenant dans sa main droite une branche de vigne avec un raisin.

Extrait de la *Vie des Saints du diocèse de Dijon*, par l'abbé Duplus.

XVI° JOUR D'AOUT

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Cracovie, en Pologne, saint HYACINTHE, confesseur, de l'Ordre des Frères *Prêcheurs. Le* pape Clément VIII le mit au nombre des Saints et ordonna de célébrer sa fête en ce jour. 1257. — A Rome, saint Tite, diacre, qui, dans la prise de la ville par les Goths, fut tué par l'ordre d'un tribun barbare, comme il distribuait de l'argent aux pauvres. 410. — A Nicée, en Bithynie, saint Diomède, médecin, qui fut décapité pour la foi de Jésus-Christ durant la persécution de Dioclétien, et consomma ainsi son martyre. Vers 304. — Le même jour, la mémoire de trente-trois saints Martyrs. — A Ferentino, dans la Campanie, saint Ambroise, centurion, qui, durant la persécution de Dioclétien, ayant été tourmenté de divers genres de supplices, passa ensuite par le feu sans en être offensé, et fut enfin jeté dans l'eau, d'où il passa heureusement au rafraîchissement éternel. 303. — A Milan, saint Simplicien, évêque, célèbre par le témoignage que saint Ambroise et saint Augustin ont rendu de sa sainteté [1]. Vers 400. — A Auxerre, saint Eleuthère, évêque [2]. 561. — A Nicomédie, saint Arsace ou Ursace, confesseur, qui quitta la milice durant la persécution de Licinius pour embrasser la vie solitaire, où il devint si éclatant par ses prodiges, qu'on rapporte qu'il chassait les démons et que, par ses prières, il tua un dragon monstrueux. Enfin, il prédit la ruine de cette ville, et rendit son esprit à Dieu dans la ferveur de son oraison. 358. — A Montpellier, en Languedoc, le décès de saint ROCH, confesseur, qui délivra de la peste plusieurs villes d'Italie par la vertu du signe de la croix. Son corps a été transféré à Venise et déposé avec grand honneur dans une église qui porte son nom. 1327. — A Rome, sainte Sérène, qui avait été femme de Dioclétien. III° ou IV° s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Rennes, saint ARMEL ou ERMEL *(Armagilus)*, abbé et confesseur. 552. — A Decize (Nièvre), au diocèse de Nevers, saint ARÉ ou AREY, évêque de ce siége et confesseur. 558. — Au diocèse de Gap, saint ARIGE ou AREY, évêque de ce siége et confesseur, déjà nommé au martyrologe de France du 1er mai. 604. — Au village d'Ivry-les-Paris, en Auvergne et à Senlis, saint FRAIMBAUD, abbé, célèbre par ses miracles. 532. — A Arles, sainte Rusticule ou Rusticle, vierge, abbesse de Saint-Césaire d'Arles, et dont nous avons donné la vie au 10 août. 632. — A Poitiers, sainte TRIAISE, vierge, recluse près des murs de cette ville. Vers 375. — A Rieux *(Rivi)*, chef-lieu de canton de la Haute-Garonne, au diocèse de Toulouse, saint CIZY *(Cizius)*, soldat et martyr. IX° s. — A Metz, saint Arnoult ou Arnoul, évêque de ce siége, puis solitaire dans les déserts des Vosges, et dont nous avons donné la vie au 18 juillet. 641. — A Rennes, le bienheureux Raoul de la Fustaye, appelé aussi Raoul de Fragrey *(Radulphus)*, moine de Saint-Jouin de Marnes, en Poitou. Il mourut dans le monastère de Saint-Sulpice qu'il avait fondé. Il fut aussi l'instituteur

1. Saint Simplicien est déjà nommé au martyrologe de l'Ordre de Saint-Augustin, au 13 août.

2. Saint Eleuthère succéda en 532 à saint Droctuald, vulgairement saint *Drouant* ou saint *Drouet*. Il assista aux conciles d'Orléans où se firent de sages règlements pour le rétablissement de la discipline et y eut grande part. Il fut vingt-huit ans évêque d'Auxerre, et sa mort, selon l'opinion commune, eut lieu le 16 août 561. Il est nommé au martyrologe de France du 26 août.

des monastères de Locmaria *(Locus Mariæ, Aquilonis monasterium)*, de Fougerense *(Fulgerosia)*, et de plusieurs autres. 1129. — Aux diocèses d'Albi et de Mayence, saint Roch, confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. — Aux environs de Lille, Notre-Dame de la Barrière, pèlerinage dont la naissance est due à la protection visible de Marie contre deux irruptions des Calvinistes de Flandre sur l'abbaye de Marquette, en 1566 (16 août) et en 1578. Le sanctuaire date de 1622. — Au diocèse de Troyes, saint Baussenge ou Balsème, diacre, martyr à Arcis-sur-Aube, et dont nous avons donné la vie au jour précédent. 407. — A Mons, dans le Hainaut belge, érection, par Marguerite de Constantinople, de Notre-Dame du Val des Ecoliers, prieuré de Chanoines réguliers augustins. Dans l'église, il n'y avait pas moins de cinq autels dédiés à la très-sainte Vierge : le maître-autel, sous le titre de l'Assomption ; un autre sous celui de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; un troisième sous celui de Notre-Dame du Sépulcre ; un quatrième sous celui de Notre-Dame de Lorette ; le cinquième sous le titre de Notre-Dame aux pieds d'argent. 1251.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — Chez les Chanoines de Latran : A Tagaste, en Afrique, saint Alype, évêque de cette ville. D'abord disciple du bienheureux Augustin, puis son compagnon dans sa conversion, son collègue dans le ministère pastoral, il combattit courageusement avec lui contre les hérétiques et enfin s'associa à sa gloire céleste en s'envolant au ciel le 15 août [1]. 431.

Martyrologe des Bénédictins. — A Cracovie, en Pologne, saint Hyacinthe, confesseur, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, que le pape Clément VII a mis au nombre des Saints, en ordonnant qu'on fît sa fête en ce jour. 1257. — A Subiaco ou Sublac *(Sublaqueum)*, dans les Etats ecclésiastiques, la naissance au ciel du bienheureux Laurent de Fanello, ermite, surnommé Loricat, ou l'Encuirassé, et dont le corps fut transporté du mont Morebotti, où il fut ermite, dans l'église de Saint-Benoît, auprès de la grotte de notre Père. Il en est fait mention le 16 mars [2]. 1243.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — Dans la Gaule Narbonnaise, à Montpellier, le décès du bienheureux Roch, confesseur, qui, par le signe de la croix, délivra de l'épidémie plusieurs villes d'Italie. Son corps fut dans la suite transféré à Venise et il y fut inhumé avec beaucoup d'honneur dans l'église qui est consacrée en son nom. 1327.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — A Montpellier, dans la Gaule Narbonnaise, le bienheureux Roch, confesseur, etc.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — Dans la Gaule Narbonnaise, à Montpellier, le bienheureux Roch, confesseur, qui, d'une illustre naissance, se fit pauvre et humble pour le Christ, et porta les insignes du Tiers Ordre ; enfin, célèbre par sa patience, sa chasteté et ses miracles, il émigra vers la patrie céleste. Sa vertu brille surtout contre les maladies épidémiques. 1327.

Martyrologe des Frères Prêcheurs. — A Cracovie, en Pologne, saint Hyacinthe, confesseur, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui, recevant l'habit de religieux des mains de notre Père saint Dominique, excella par l'innocence admirable de sa vie et de sa doctrine. Il traversa à pied sec les grands fleuves et fut fameux par la gloire des miracles. Il fut digne des doux entretiens de la sainte Mère de Dieu, remarquable par sa virginité et plein de l'Esprit-Saint. Enfin, ayant dépouillé son enveloppe terrestre, il fut appelé aux récompenses éternelles, le jour même de l'Assomption de la bienheureuse Marie et mis au nombre des Saints par Clément VIII. 1257.

Martyrologe des Carmes Chaussés et Déchaussés. — A Florence, le bienheureux Ange-Augustin Mazzinghi, confesseur, Carme, dont le culte immémorial a été approuvé par Clément XIII, qui ordonna de célébrer sa fête dans tout l'Ordre des Carmes et l'accorda aussi à la ville de Florence. Maintenant cette fête se célèbre le 13 août. 1438.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Ce jour, d'après une pieuse tradition, on fit l'ouverture du sépulcre de la très-sainte Vierge; et, comme elle était montée au ciel au jour précédent, on ne trouva que son suaire qui exhalait une délicieuse odeur. — A Sion, ville de Suisse, dans le Valais, saint Théodule, évêque de ce siége et confesseur. On croit qu'il naquit au diocèse de Besançon, de la noble famille de Grammont, une des plus illustres de la Franche-Comté. Son mérite et ses vertus l'ayant élevé à l'épiscopat, il fut appelé à gouverner l'Eglise de Sion. Charlemagne lui donna la souveraineté du Valais et l'établit, lui et ses successeurs, préfet et comte de tout le pays : aussi le représente-t-on portant à la main la couronne et le glaive à deux tranchants, symboles de la double juridiction, civile et ecclésiastique, dont il fut revêtu. Différentes parties de ses reliques ont été transportées dans les

1. Nous avons donné sa vie au jour précédent. — 2. Voir sa notice au 16 mars.

diocèses de Besançon et de Lyon. On conservait au monastère d'Aisnay, près de cette dernière ville, un bras d'argent dans lequel était renfermé, entre autres reliques précieuses, le bras de saint Théodule. Le prieuré de Jouhe, près de Dôle, gardait religieusement une châsse renfermant quelques ossements de ce saint Evêque. L'église de Saint-Etienne de Besançon possédait aussi quelques reliques de saint Théodule : elles lui avaient été données par Othon, comte de Châlon et de Bourgogne [1]. 806.— En Perse, saint Vamnès, martyr. Varane V, roi de Perse (420-440), avait ordonné à tous ses sujets d'adorer le soleil, le feu et l'eau ; il leur avait défendu aussi d'affranchir les esclaves qui se diraient chrétiens. Or, Vamnès acheta un esclave et le rendit à la liberté. Varane, furieux, le livra au juge Daudrasbade, qui le menaça des derniers supplices s'il ne reniait la religion de Jésus-Christ. Vamnès demeura constant dans sa foi, malgré les prières de son épouse, et fut décapité après avoir enduré le supplice de la flagellation. 423. — A Alexandrie, les saints martyrs Orion, Emile et Agnat, cités par saint Jérôme. — Chez les Grecs, saint Chérémon, anachorète. IVe ou Ve s. — A Naples, saint Nostrien, évêque de ce siége, qu'il tint pendant dix-sept ans, et confesseur. Il fut, avec saint Prosper d'Aquitaine, un de ceux qui s'élevèrent avec le plus de succès et par la parole et par les écrits, contre l'hérésie arienne. Son corps fut déposé dans l'église de Saint-Joyeux, hors des murs de Naples. Ses reliques furent découvertes en 1612 et transférées dans l'église de Saint-Janvier. Vers 450. — En Perse, saint Thyrse et ses compagnons, martyrs.

SAINT FRAIMBAUD [2] D'AUVERGNE, RECLUS,

PATRON D'IVRY, AU DIOCÈSE DE PARIS.

532. — Pape : Boniface II. — Roi de France : Thierry Ier.

> La joie spirituelle ne peut se répandre dans une âme qui ne sait point s'élever par la contemplation au-dessus des épreuves de la vie terrestre.
> *Saint Grégoire le Grand.*

Fraimbaud naquit de parents riches et nobles, dans la province des Arvernes, vers la fin du Ve siècle. Son nom indique une origine franque : de bonne heure recommandé par son père au roi Childebert, il passa quelque temps au palais de ce prince, où une jeunesse brillante recevait les leçons de saints et doctes personnages. Fraimbaud profita de cette éducation si chrétienne et si illustre. Aucun de ces jeunes seigneurs n'avait de plus belles espérances que lui à la cour : un avenir brillant l'attendait. Mais, tant de belles apparences ne furent pas capables de l'éblouir ; il se persuada toujours de plus en plus de la vérité de ces paroles de saint Augustin : « Tout ce qui paraît à la cour de plus ferme et de plus assuré est extrêmement fragile ; on monte aux premières places par de grands dangers, et ces places mêmes sont pleines de troubles, de périls et de maux

1. Il paraît que saint Théodule fit le voyage de Rome où il fut accueilli avec faveur par le souverain Pontife. C'est du moins ce qu'on pourrait peut-être conclure d'une histoire fabuleuse insérée dans quelques exemplaires de ses actes. On y raconte que le Pape ayant fait présent d'une cloche à saint Théodule, celui-ci força le démon de la porter jusqu'à sa ville épiscopale. Cette fable sert au moins à nous expliquer ce qu'on voyait sur d'anciennes monnaies du Valais. D'un côté de la médaille, saint Théodule était représenté tenant la crosse d'une main et l'épée de l'autre, et à ses pieds le diable, dans une posture humiliée, s'efforçait de charger une cloche sur ses épaules. Le revers de la pièce portait les armes de Nicolas Schiner, qui fut évêque de Sion en 1496. La tradition ajoutait que les cloches bénites par saint Théodule avaient le pouvoir de chasser les démons et de conjurer les maléfices. Ce qu'il y a de certain, c'est que les peuples ont honoré ce saint pontife comme ayant un grand pouvoir sur les esprits impurs. — *Saints de Franche-Comté ;* — Cf. la dissertation des Bollandistes, tome III du mois d'août.

2. Autrement dit : Fraimbault, Frambard, Frambaud, Fraimbour, Frambourg.

inévitables ». Il roulait aussi fort souvent, dans son esprit, ce que dit l'apôtre saint Jacques : « L'amour de ce monde est incompatible avec l'amitié de Dieu, et on ne peut aimer le siècle ni s'en faire aimer, sans s'attirer en même temps l'inimitié de Dieu ». Cédant à ces considérations et à la voix de Dieu qui l'appelait, il quitta la cour et se retira pour y vivre en reclus, près de Paris, dans une solitude où est à présent le village d'Ivry. La nature lui avait préparé une citerne de bonne eau, avec une caverne en forme de chambre à côté. Ce fut là qu'il jeta les premiers fondements de la vie pénitente et contemplative qu'il a toujours pratiquée depuis. L'eau pure était toute sa boisson. Les herbes et les racines, que la terre produit d'elle-même, faisaient toute sa nourriture, et, si l'on excepte quelques heures que la nécessité l'obligeait de donner au sommeil, il passait le reste du temps à la récitation des psaumes et à la méditation des vérités éternelles. Son père fut bientôt averti de sa retraite ; il vint le chercher jusqu'à Ivry ; mais l'eau de la citerne étant crue miraculeusement jusque par-dessus la caverne du Saint, sans néanmoins y entrer ni lui causer aucun dommage, son père ne put se persuader qu'il fût dedans et s'en retourna ainsi sur ses pas sans l'avoir pu découvrir. Saint Fraimbaud connut, par ce prodige, que Notre-Seigneur approuvait son dessein ; aussi craignant d'être surpris une autre fois si près de Paris, il s'en alla à l'abbaye de Micy, près d'Orléans, que saint Mesmin, et saint Auspice, son oncle, avaient fondée depuis quelques années, et qui était une heureuse pépinière de saints et d'excellents religieux. Sa vie, dans ce paradis terrestre, fut si pure et si innocente, il fit paraître dans toute sa conduite un si beau concert de toutes les vertus, qu'on l'obligea bientôt à recevoir le sacerdoce : ce qui ne s'accordait, en ce temps-là, qu'aux plus parfaits religieux. Sa sainteté éclata même au dehors, et elle attirait souvent, à Micy, des personnes de toutes conditions, qui venaient recevoir ses avis et implorer, dans leurs peines, le secours de ses prières. Il obtint des enfants à une femme stérile ; il guérit, avec un peu d'huile bénite, un jeune homme travaillé depuis longtemps d'une fièvre maligne ; il rendit, en faisant le signe de la croix, le mouvement des mains à une femme qui les avait percluses, et, par le moyen d'un morceau de pain bénit qu'il fit manger à un vieillard paralytique, il le rétablit en parfaite santé et lui donna le libre usage de ses membres.

Ces prodiges lui attirèrent trop de visites et de vénération : il y échappa en se retirant dans le Maine. Il s'établit dans les déserts du Passais. Il s'y bâtit, sur les bords de la Mayenne, une cabane de pieux et de branches d'arbres, et il couvrit son modeste édifice de chaume et de genêts. Il y vécut dans les veilles, les prières, les jeûnes et dans des mortifications continuelles ; mais Dieu lui envoya des disciples ; de sorte que sa modeste cellule se changea bientôt en un monastère. Saint Innocent, évêque du Mans, après avoir examiné Fraimbaud et reconnu sa sainteté et sa science, non-seulement lui permit d'établir cette communauté, mais l'aida même de ses aumônes. Il s'en servit pour le rétablissement de la discipline monastique, qui commençait à se relâcher, et lui ordonna de recueillir, dans la vie et les ouvrages des saints Pères, dans lesquels il était très-versé, tout ce qui pourrait être pratiqué par les religieux de son temps, et d'en faire une nouvelle Règle, laquelle il confirma de son autorité et fit ensuite exactement garder. Il s'en servit aussi pour la réforme de son clergé et pour l'établissement de plusieurs communautés ecclésiastiques, auxquelles notre Saint apprit à vivre en commun, suivant l'ordre observé dès le temps des Apôtres. Enfin, pour se rendre utile à toute la France, il le mena avec lui au qua-

trième Concile d'Orléans, auquel cinquante évêques assistèrent par eux ou par leurs députés, et où plusieurs Canons furent faits pour le bien de la discipline chrétienne. Notre Saint en fut une des plus belles lumières, quoique, n'étant que prêtre, il n'y eût pas voix décisive.

La réputation de Fraimbaud croissait de jour en jour, et autant il fuyait l'honneur, autant l'honneur le poursuivait; ses nouveaux miracles contribuèrent aussi beaucoup à le rendre l'objet de l'admiration de tout le monde : car il guérissait les malades, éclairait les aveugles, ressuscitait les morts, chassait les malins esprits des corps des possédés, apaisait les tempêtes, calmait les orages, faisait cesser la peste et les autres maladies contagieuses, obtenait des enfants, des biens et d'autres prospérités à ceux qui imploraient son secours avec humilité et avec confiance : on eût dit que Dieu avait résolu de ne rien refuser à ses prières. Sa grâce particulière, néanmoins, était pour les maux de tête et de toutes les parties qui la composent. Un jour de dimanche, il prêchait la parole de Dieu : un aveugle s'écria qu'il lui rendrait la vue, s'il voulait prier pour lui; le Saint le fit pendant la nuit avec l'aveugle même, et le lendemain matin, ayant détrempé de sa salive un peu de la poussière de l'église, il lui en frotta les yeux et le guérit parfaitement. Ayant une fois bénit du pain, et l'ayant fait manger à *un homme* affligé d'un mal de dents si violent qu'on pouvait l'appeler une rage, il le délivra de cette souffrance et le remit en parfaite santé. Il guérit aussi un de ses religieux, qui s'était fracassé la tête en tombant de fort haut. Tous les jours les oiseaux de la forêt voisine de son monastère venaient pour le récréer avec leurs chants, jusqu'à ce qu'il les congédiât en leur donnant sa bénédiction. Un jour il remarqua qu'ils étaient tristes, quand il les eut congédiés; il les suivit pour voir le sujet de leur tristesse, et s'aperçut qu'ils se réunissaient autour du petit corps inanimé de l'un d'entre eux. Emu de pitié, Fraimbaud étendit la main, fit le signe de la croix, et l'oiseau revint à la vie.

Fraimbaud sortait souvent de son monastère pour évangéliser les populations; durant une de ces courses apostoliques, il tomba malade dans un village nommé Saint-Fraimbault-sur-Pisse (paroisse qui est aujourd'hui du diocèse de Séez), et il y mourut le 15 août, vers le milieu du VIe siècle, sous l'épiscopat de Scenfroy, successeur de saint Innocent. Il fut enterré dans son monastère, et son tombeau devint ensuite l'objet de la vénération de toute la France.

On peut le représenter quittant le palais de son père pour se retirer dans la solitude, ou encore instruisant les pauvres et les gens de la campagne.

CULTE ET RELIQUES.

Les secours surnaturels que saint Fraimbaud donna à ceux qui imploraient son assistance firent qu'on bâtit diverses églises en son honneur : comme Saint-Fraimbault-de-Lassay, Saint-Fraimbault-de-Prières où était son tombeau. Près de cinq cents ans après son décès, la reine Adélaïde, femme de Hugues-Capet, fit lever son corps, et, lorsqu'on l'eut enfermé dans une châsse très-magnifique, elle le fit transporter à Senlis, dans une église collégiale qu'elle y fit bâtir exprès en son honneur, qu'elle fonda et dota pour un doyen, un trésorier, un chantre, onze chanoines, et d'autres bénéficiers, qui chanteraient jour et nuit les louanges de Dieu et celles de leur bienheureux patron. Elle leur fit aussi présent d'une aube, d'une chasuble et d'autres ornements ecclésiastiques dont le Saint se servait à l'autel, et avec lesquels l'évêque de Senlis célébrait, tous les ans, la messe solennelle, en ce jour dédié à saint Fraimbaud. L'an 1177, les membres de cette collégiale, prenant occasion de la réparation nécessaire de leur église, firent ouverture de leurs reliques en présence des évêques de Senlis et de Meaux, des abbés de Chaalis, de Longpont et de Foigny, et trouvèrent le corps de saint Fraimbaud, abbé et confesseur, avec celui de saint Gerbault, évêque ; de saint Beaumire, abbé ; de sainte Lodovène, reine de France ; de sainte Berthe, et le bras de saint Evulfe. Toutes furent portées en procession en présence de Louis VII et du cardinal de

Saint-Chrysogone, légat du Saint-Siége, qui prêcha en cette solennité. On peut le voir par une ancienne charte, que le Père Labbe a donnée au public, au IIe tome de sa Bibliothèque.

Les habitants d'Ivry, près de Paris, ont aussi signalé leur dévotion envers ce saint Abbé ; car, outre qu'ils l'ont choisi pour un des patrons de leur paroisse, ils ont fait bâtir, sur sa caverne, une chapelle où il était honoré par un grand concours de pèlerins, et où ils conservèrent jusqu'aux pierres sur lesquelles il se reposait. L'eau de la citerne voisine, qui s'enfla miraculeusement pour le cacher aux yeux de son père, est devenue, depuis, une eau salutaire pour la guérison des malades. Cette même chapelle a été rebâtie, au XVIIe siècle, avec plus d'ornements, et, en 1670, l'évêque de Paris y érigea une Confrérie de Saint-Fraimbaud, que le pape Clément IX a favorisée de plusieurs indulgences. Ses confrères ont obtenu, cinq ans après, de l'évêque de Senlis et du Chapitre de Saint-Fraimbaud, une portion considérable de ses reliques, que l'on y honorait tous les ans, principalement le 1er mai, jour auquel on fit la cérémonie de la translation. On ne conserve plus de reliques de saint Fraimbaud à Ivry : la Révolution a tout détruit. La chapelle n'a pas été plus respectée que les reliques ; cette chapelle, bâtie sur l'emplacement de l'ermitage de saint Fraimbaud, a subsisté jusqu'après la Révolution ; depuis longtemps déjà, on n'en voit plus les traces. Le puits de saint Fraimbaud est aujourd'hui comblé. Le souvenir de saint Fraimbaud est donc à peu près détruit ; cependant, on en fait toujours la fête le premier dimanche de mai. Quant à la Confrérie de Saint-Fraimbaud, elle n'existe plus. Il ne reste plus à Senlis qu'une église en ruines sous le vocable de saint Fraimbaud, et une relique matériellement peu importante.

La vie de notre saint Abbé se trouve dans la bibliothèque du Père Labbe, que nous venons de citer. Elle a aussi été tirée des Leçons de son office et des Chartes des églises qui lui sont consacrées, par divers auteurs, mais principalement par Jollain, docteur de la Maison et Société de Sorbonne, et curé d'Ivry. Du Saussay et Ferrarius font mention du même Saint dans leurs martyrologes. Nous avons complété le Père Giry, avec l'*Histoire de l'Eglise du Mans*, par le R. P. Dom Paul Piolin, et avec des *Notes locales* fournies par M. Boidard, curé d'Ivry, et M. Lemaire, curé de Senlis.

SAINT ARMEL OU ERMEL, ABBÉ ET CONFESSEUR

DANS L'ANCIEN DIOCÈSE DE LÉON

552. — Pape : Vigile. — Roi de France : Childebert Ier.

> Nous efforcer de suivre Jésus notre chef par la véritable humilité, c'est là la somme de toute la philosophie chrétienne. *Louis de Blois.*

La Bretagne armoricaine, dans le VIe siècle de l'Eglise, était le pays des Saints. Toutes les solitudes étaient, comme l'ancienne Thébaïde, peuplées d'anachorètes très-parfaits, et un grand nombre de communautés établies en divers cantons y vivaient d'une manière si pure et si austère, selon les lois que saint Patrice avait données aux religieux de la Grande-Bretagne et de l'Hibernie, qu'il est à croire que l'Armorique ne comptait guère moins de saints que d'hommes consacrés à Dieu, qui pour la plupart y venaient d'outre-mer. De là vient que les calendriers font mention d'un grand nombre de Saints, dont le nom seul est connu ; qu'il y a tant de chapelles et même d'églises paroissiales qui portent ces noms, et que l'histoire ecclésiastique de la province consiste presque toute, pour les premiers siècles, dans des légendes qui n'offrent pas toujours une entière garantie.

Un des principaux et des plus renommés de ceux qui florissaient en ce temps dans l'Armorique, fut saint Armel. Il reçut le jour en 482, de parents nobles, dans la Grande-Bretagne ; mais on ignore les noms de son père et de sa mère, et celui de la province de l'île où il naquit. Ses premières années furent employées à l'étude ; et comme la plupart des maîtres qui instruisaient la jeunesse bretonne étaient des saints religieux qui

prenaient incomparablement plus de soin de les élever dans la piété que dans les lettres humaines, qu'ils ne négligeaient pas néanmoins, le jeune Armel, qui avait un esprit net et pénétrant et un excellent naturel, surpassa bientôt ses compagnons en science et en piété. Il s'appliquait si soigneusement à l'une et à l'autre, et y faisait de jour en jour de si admirables progrès, qu'on dit que, n'étant encore que jeune écolier, il était déjà révéré des autres comme un maître et comme un saint; et il leur devint encore plus respectable, lorsque l'un d'eux, qui avait une fièvre très-violente et qui était actuellement dans le tremblement de l'accès, s'étant imaginé que le manteau d'Armel le guérirait, ne l'eut pas plus tôt mis sur ses épaules, qu'il fut délivré de sa maladie.

Armel méditant un jour sur l'endroit de l'Evangile où Notre-Seigneur dit que personne ne peut être son véritable disciple, s'il ne renonce à toutes les choses terrestres, prit ce commandement à la lettre, et, sans approfondir qu'il est plus pour le cœur que pour les choses extérieures, il crut qu'un détachement purement intérieur ne suffisait pas à quiconque voudrait être un parfait disciple, et qu'il fallait effectivement quitter toutes choses pour ne s'attacher qu'à Jésus-Christ. Il prit donc sur-le-champ la résolution de quitter sa patrie, ses parents, ses biens, ses espérances, pour passer dans l'Armorique, ce qui pourrait donner lieu d'inférer qu'il était de la Cambrie ou de la Cornouaille, puisque ce ne furent point les Saxons qui le contraignirent de sortir de son pays et de venir chercher un autre établissement. Son zèle inspira les mêmes sentiments à ceux de ses compagnons qui l'imitaient de plus près, et à un homme de grande qualité, nommé Carencinal, parent de saint Paul, évêque de Léon, et qui possédait de grands biens.

S'étant embarqué avec cette troupe choisie, il vint prendre terre au pays d'Ack, dans le diocèse de Léon, où, s'étant avancé dans les terres, il bâtit un oratoire et de petites cellules. Il vécut avec ses compagnons dans une grande austérité et une application continuelle au service de Dieu. Le temps a changé l'état de ce lieu, et ce premier monastère est aujourd'hui une paroisse qu'on nomme Plou-Arzel, du nom du Saint. (Ce qui est, quant au nom, la même chose que Plou-Armel, car l'*m* se change aisément en *z* dans la langue bretonne.)

Il faut croire que la vie que saint Armel et ses compagnons, qui l'avaient choisi pour abbé, menèrent en ce désert fut bien édifiante, et que les miracles du serviteur de Dieu furent bien fréquents, puisque Childebert, roi de France, fut informé du mérite extraordinaire des saints religieux de cette communauté, et des prodiges que Dieu opérait par leur abbé, quoiqu'ils fussent cachés aux dernières extrémités de ses Etats et sur le bord de la mer. Cette grande réputation fut cause que ce monarque, que le légendaire original loue, en cette rencontre, de sa grande piété et de sa magnificence envers les églises, fit commandement à ces pieux solitaires de venir le trouver. Persuadés qu'obéir aux rois c'est obéir à Dieu même, ils allèrent tous à la cour avec Armel. Ils y demeurèrent pendant quelques mois, aussi pénitents que dans leur solitude même; mais enfin, comme la cour n'était pas un lieu propre à des personnes de leur caractère et de leur genre de vie, ils demandèrent bientôt au roi la permission de se retirer. Il avait reconnu, par les entretiens qu'il avait souvent eus avec eux, qu'ils ne respiraient que la solitude, et eut la bonté, en les congédiant, d'accorder à chacun d'eux des terres pour y bâtir un ermitage, du consentement de leur abbé, en sorte qu'ils retournèrent à Plou-Arzel.

Saint Armel fut le seul qui ne put obtenir du roi la permission de rentrer dans la solitude ; car Childebert, qui avait reconnu sa grande prudence et qui se trouvait si bien de ses conseils, éprouvait beaucoup de peine à se séparer de lui, et quelque aversion qu'eût le Saint pour le séjour de la cour, il fut obligé d'accorder tant de délais réitérés aux prières affectueuses du prince, qu'il demeura six ans entiers auprès de lui sans pouvoir recouvrer sa liberté. La cour, bien loin de le corrompre par ses exemples et ses maximes, profita du long séjour qu'il y fit ; mais enfin Childebert, craignant d'offenser Dieu en retenant Armel plus longtemps contre son inclination, n'osa plus s'opposer à des demandes si réitérées, et consentit au désir du saint abbé ; mais comme il ne se perdait qu'avec regret, il lui fit présent, à son départ, d'une assez grande étendue de terre inculte et déserte, dans un canton à moitié moins éloigné de Paris que le Léonnais, afin de pouvoir apprendre, plus souvent et avec facilité, de ses nouvelles. Cette terre était au pays de Rennes, sur la rivière de Sèche, dans un lieu qu'on nomme aujourd'hui *Saint-Armel* des Boschaux. Armel y bâtit un monastère qui a été cause que ce lieu a porté longtemps le nom de Moustier.

Lorsque saint Armel arriva dans le pays de Rennes, il fit, dit-on, sourdre une fontaine dans un village privé d'eau. Aussitôt qu'il eut établi sa demeure dans ce canton, il y vécut d'une manière encore plus parfaite, et dans une application continuelle à Dieu. Ses miracles fréquents le firent bientôt connaître à tout le monde, ce qui lui procura bien des occasions d'exercer sa charité et sa patience. Craignant cependant et fuyant les louanges et les applaudissements, il alla visiter ses anciens disciples dans les différentes solitudes où ils s'étaient répandus, et, trouvant avec douleur qu'il y avait encore des idolâtres en plusieurs lieux de la campagne, il y porta par ses prédications la lumière de l'Evangile avec tant de succès, qu'il eut la consolation de convertir une infinité de personnes à la foi. Ce fut ainsi qu'il triompha du serpent infernal, et pour figurer cette sorte de victoire on l'a dépeint avec un dragon qu'il tient lié avec son étole : car pour ce grand serpent qui désolait le pays, à ce qu'on dit, et qu'il traîna jusqu'au sommet du *mont Saint-Armel*, d'où il lui commanda de se précipiter dans la rivière de Sèche, c'est sans doute une pure fiction du style ordinaire de la plupart des écrivains de légendes [1].

Les leçons de l'office propre de saint Armel, dans l'ancien bréviaire de Léon, disent qu'il opéra une infinité d'autres miracles, dont quelques-uns y sont rapportés. Enfin, ce fidèle serviteur de Dieu mourut dans son monastère, le 16 août, après y avoir célébré la sainte Messe et avoir prédit, longtemps auparavant, le jour et l'heure de sa mort. Son corps fut enterré dans le lieu même, et l'on y montre encore à présent son tombeau. Ses reliques sont conservées dans l'église paroissiale de Ploermel. Exposées à la profanation pendant la Révolution, elles furent recueillies par une femme qui les garda avec soin et les rendit, lorsque la Révolution eut cessé. Sa mémoire est fort célèbre dans la province. Outre une infinité de chapelles de son nom, et les églises, à présent paroissiales, de ses deux monastères, la ville de Ploermel, dans l'ancien diocèse de Saint-Malo et aujourd'hui de Vannes, nommée, dans les titres de Redon, de plus de huit cents ans, *Plebs-Armel*, le reconnaît et l'honore comme son patron spécial, et sa principale

1. Il n'est pas bien certain cependant que le pays étant à cette époque beaucoup moins habité qu'il ne l'est aujourd'hui, il ne se soit pas trouvé alors en Bretagne de grands serpents, comme on en trouve encore dans quelques contrées. Si ces serpents ont existé, Dieu peut bien avoir donné à son serviteur le pouvoir de commander à ce reptile dangereux, et de le faire périr.

église lui est dédiée. Les anciens bréviaires de Rennes, de Léon, de Saint-Brieuc, marquent la fête de saint Armel au 16 août, à neuf leçons. Le Propre de Vannes, imprimé en 1660, joint saint Armel à saint Roch. L'ancien bréviaire de l'abbaye de Saint-Méen, donnant le premier lieu à saint Arnoul, évêque, le 16 août, ne fait que la commémoraison de saint Armel. L'ancien bréviaire de l'abbaye de Saint-Melaine marque également le même rite pour ce Saint. L'église de Nantes indique aussi la fête de ce Saint au 16 août.

Extrait des *Vies des Saints de Bretagne,* par Dom Lobineau, Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée par M. l'abbé Tresvaux, chanoine, vicaire général et official de Paris, tome Ier.

SAINT ARÉ OU AREY, ÉVÊQUE DE NEVERS

558. — Pape : Pélage Ier. — Roi de France : Clotaire Ier.

L'espérance est, au milieu des maux de la vie, un gage de consolation.
Saint Innocent III.

Saint Aré succéda, sur le siége épiscopal de Nevers, à Rustic, qui fut un des Pères du troisième et du quatrième concile d'Orléans. Si l'on en croit la tradition, c'était un étranger que la Providence avait conduit à Nevers. Il fut élu évêque de cette ville vers 548.

L'idolâtrie régnait encore en beaucoup d'endroits de ce diocèse qui était, de plus, infecté de plusieurs hérésies et en proie à beaucoup de désordres et de vices, après avoir été désolé par plusieurs guerres. Aré s'appliqua avec un soin et un courage infatigables à ruiner tous les restes du paganisme, à bannir de son diocèse toutes sortes d'erreurs, à réformer les mœurs corrompues des fidèles et à renouveler l'ancienne ferveur du christianisme [1]. Il employa pour cela les prières et les larmes assidues au pied du sanctuaire, et le glaive de la parole de Dieu, qu'il maniait tous les jours avec beaucoup de succès. L'innocence et la pureté de sa vie répondaient à la sainteté de sa doctrine ; car il était chaste, sobre, patient, modeste, pénitent, juste dans tous ses jugements et fervent dans toutes ses actions. Il ne faisait qu'un repas, ne buvait point de vin, dormait peu, et le temps qu'il prenait sur son sommeil, il l'occupait fidèlement à l'oraison. Notre-Seigneur autorisa aussi ses discours et ses exemples par de grands miracles : ses Actes portent qu'il donnait la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds, qu'il faisait marcher droit les boiteux, rendait la santé aux malades et ressuscitait même les morts.

Lié d'une amitié étroite avec les papes Vigile et Pélage, il se rendit plusieurs fois à Rome pour les visiter l'un et l'autre, pendant le cours de son épiscopat. Au retour d'un de ces voyages, il envoya en avant un de ses gens, nommé Ours, pour prévenir les habitants de Nevers de son arrivée. Celui-ci trouva la Nièvre débordée, et le pont, sur lequel il devait passer,

1. Ce fut lui, dit-on, qui ordonna prêtre saint Patrice, apôtre de la contrée entre la Loire et l'Allier qu'on nommait alors la *Contrée des Gentils, (Pagus gentilicus).*

enlevé par les eaux. Cependant il voulut tenter de traverser la rivière à cheval; mais, entraîné par la force de l'eau, il se noya. Saint Aré, arrivé à l'endroit où le malheur avait eu lieu, voyant son serviteur privé de la vie, se prosterna et pria Dieu avec ferveur de lui rendre celui qui venait de périr si misérablement, pour avoir voulu exécuter trop scrupuleusement ses ordres. Sa prière fut exaucée ; Ours put encore servir son maître pendant de longues années. En mémoire de ce miracle, lorsqu'on eut reconstruit le pont, on le nomma Pont-Saint-Ours, nom qu'il porte encore maintenant.

Saint Aré assista et souscrivit au cinquième concile d'Orléans en 549, et au second concile de Paris, en 551.

Enfin, le temps de sa récompense étant arrivé, il en apprit le jour par une révélation céleste. Cette nouvelle lui fut si agréable, qu'il en voulut faire part à ses chers fidèles. Il les assembla donc dans la cathédrale, et montant en chaire, il leur déclara qu'il devait les quitter bientôt, parce que Dieu l'appelait pour aller jouir du souverain bonheur, après lequel il soupirait depuis tant d'années ; il les pria en même temps de se souvenir toujours des instructions salutaires qu'il leur avait données ; d'éviter soigneusement le poison des hérésies, d'avoir perpétuellement devant les yeux la crainte des jugements de Dieu, de faire leur affaire capitale de la piété et du culte divin ; de ne rien tant estimer que leur salut éternel, et de le préférer aux richesses, aux plaisirs, aux honneurs, à la santé, à la vie et à toutes les choses temporelles. Après ce discours, il leur donna sa bénédiction. Pour sa sépulture, il ordonna que son corps, après sa mort, serait mis dans une nacelle sur la Loire, et qu'on l'enterrait au lieu où cette nacelle s'arrêterait d'elle-même. Ainsi, ayant reçu avec beaucoup de ferveur les Sacrements dont l'Eglise munit ses enfants contre les difficultés de la mort, il s'endormit paisiblement en Notre-Seigneur, en 558.

Les vénérables ecclésiastiques de son église accomplirent ponctuellement ce qu'il avait commandé. Son corps fut mis dans une nacelle sur la Loire, avec quantité de flambeaux allumés, et aussitôt la nacelle, au lieu de descendre le courant de la rivière, remonta, par une force surnaturelle, jusqu'à Decize, éloignée de Nevers de dix lieues par eau. C'était là que saint Aré avait choisi le lieu de son repos. En parcourant son diocèse, il avait, un jour, visité deux saints anachorètes, Euphraste et Auxile, qui avaient construit, à Decize, une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge. Ayant reconnu quelque chose d'extraordinaire dans ce sanctuaire, il l'avait pris en singulière affection, et dit même ces paroles de David : « C'est ici mon repos pour les siècles des siècles, j'y demeurerai parce que je l'ai choisi ». Mais revenons à la nacelle qui portait le corps du saint défunt. Elle s'arrêta donc à Decize. Ce prodige remplit d'admiration ceux qui le virent. Mais voici ce qui les étonna davantage : le vent, quelque impétueux qu'il fût, ne soufflait point les cierges autour d'une relique si auguste. Le saint évêque fut inhumé dans la chapelle de Notre-Dame, qu'il avait ornée.

CULTE ET RELIQUES.

On bâtit, à l'endroit même où saint Aré fut inhumé, une grande église qui est la paroisse de toute la ville, et qui a saint Aré pour patron et titulaire. La chapelle de Notre-Dame y fut enfermée, et l'on y conserva tout le corps de ce bienheureux prélat, avec son chef que l'on y montrait dans un reliquaire séparé. Plusieurs guérisons miraculeuses y ont été faites au même lieu par son intercession.

On voyait au XVIIe siècle, dans le greffe de Decize, le procès criminel de deux voleurs qui, ayant enlevé son vénérable chef pour avoir l'argent du reliquaire, furent arrêtés dans un champ à

deux lieues de la ville, par la puissance divine, sans pouvoir se remuer : ce qui fit qu'on les reconnut, qu'on recouvra ce riche trésor, et qu'on leur fit porter la peine de ce sacrilége.

Rien n'est connu à Nevers comme le pont Saint-Ours, qui est construit sur la Nièvre, à cinq kilomètres de la ville, sur la route qui conduit à Prémery, Varzy, Clamecy, Corbigny, Lormes et Avallon. La chapelle n'existe plus : elle était dédiée non à saint Aré, ni à saint Ours, mais bien à sainte Agathe de Catane. Le fait de la résurrection de saint Ours est connu, mais peu dans le peuple.

Saint Aré est en plus grande vénération à Decize qu'à Nevers, et ce, pour deux motifs : 1° Le corps de saint Aré est demeuré à Decize jusqu'à la Révolution, et était considéré comme la sauvegarde de cette ville ; 2° Nevers possédait le corps de saint Arègle, un autre de ses évêques, dont les habitants ont souvent éprouvé la puissante protection, et à l'intercession duquel ils ont une confiance sans bornes. Saint Aré est le patron de la paroisse de Decize ; sous l'abside de l'église existe une crypte fort ancienne, et quoiqu'elle ne présente aucun caractère, on la regarde comme primitive. Dans cette crypte se trouve l'antique sarcophage en pierre qui renfermait, avant 1793, le corps de saint Aré. A cette époque, les révolutionnaires le profanèrent et jetèrent les restes vénérés du saint Evêque au milieu des livres et des ornements sacerdotaux auxquels ils mirent le feu dans le chœur même de l'église de Decize. On était persuadé que le diocèse de Nevers était privé à jamais des reliques de ce saint Evêque, quand Mgr Crosnier, se trouvant à Decize, apprit qu'une femme malade possédait le tibia d'une des jambes de saint Aré : il se rendit auprès de cette femme, accompagné de M. le curé, et apprit d'elle que sa belle-mère, femme très-pieuse, avait eu le courage, au moment de la profanation de 1793, de se jeter au milieu des flammes pour enlever quelque portion des saintes reliques ; tout le monde, ou du moins beaucoup de personnes de Decize, connaissaient ce fait. Cette femme, avant sa mort, avait remis à M. Boutoute, ancien curé de Decize, un fragment de tibia, pour être déposé dans le tombeau devant lequel les fidèles allaient prier, et elle garda la partie la plus considérable qu'elle remit à sa bru. C'est cette dernière qui la remit à Mgr Crosnier, lui assurant avec serment ce qu'elle venait de lui raconter ; son mari, qui avait été témoin quand sa mère enleva cet ossement du milieu des flammes, fit le même serment ; Mgr Crosnier eut soin de faire venir d'autres personnes amies de la pieuse femme, qui toutes lui certifièrent le fait ; du tout il dressa procès-verbal signé des témoins et d'un médecin qu'il avait appelé. « Il me semble », ajoute Mgr Crosnier, « que nous avons, pour cette relique, toute la certitude désirable. J'en ai enlevé une partie pour la cathédrale et j'ai remis le reste à M. le curé de Decize, pour son église, avec l'authentique ».

Du Saussay et Philippe de Ferrare, dans leurs martyrologes, et MM. de Sainte-Marthe, dans la *Gaule chrétienne*, parlent de saint Aré. Ce que nous en avons dit a été principalement tiré du *Bréviaire* propre du diocèse de Nevers; de l'*Hagiologie Nivernaise*, par Mgr Crosnier.

SAINT AREY OU ARIGE [1], ÉVÊQUE DE GAP

604. — Pape : Jean III. — Roi de France : Thierry II.

> La bonté d'un pasteur se révèle dans sa sollicitude
> et sa vigilance à garder son troupeau.
> *Saint Bonaventure.*

Saint Arey naquit vers l'an 535, à Châlon-sur-Saône, d'une noble famille. Apocrasius, son père, et sa mère Simpronia le consacrèrent à Dieu, à l'âge de deux ans, devant l'autel de la cathédrale de Châlon. Ses parents s'étant retirés en Auvergne, suivant la conjecture des savants Bollandistes, saint Didier, évêque de Clermont, et non Didier de Châlon, comme l'ont dit d'autres auteurs, le reçut avec joie, et l'éleva ensuite avec les plus grands soins. Chorier, au contraire, dans son livre de l'*Etat politique de la province du Dauphiné,* dit qu'il fut l'élève de saint Didier, archevêque de Vienne.

1. Nous donnons ici la vie de saint Arey ou Arige, de Gap, dont on fait la fête le 1er mai, afin qu'on la compare plus facilement à celle de saint Aré ou Arey, de Nevers, et qu'on les distingue mieux. Ils ont souvent été confondus, à cause de l'identité de leur siècle et de leur nom latin *Aregius*.

Tout, dans cet enfant de bénédiction, était un heureux présage de ses hautes destinées. Ses succès dans les sciences profanes et ecclésiastiques étonnaient ceux qui les lui enseignaient. Dieu lui-même se plaisait à orner son âme des vertus qui font les saints Prêtres. Arey fut promu au sacerdoce, et bientôt mis à la tête de l'Eglise de Morges. Les Bollandistes placent ce bourg sur la rivière de ce nom, à cinq lieues de Clermont en Auvergne. Mais Juvénis, historien de mérite, et d'autres graves écrivains, d'accord avec Chorier, prétendent qu'il s'agit de Morges en Trièves, à la jonction de la Bonne et du Drac, où les ducs de Bourgogne possédaient d'immenses domaines. Cette dernière opinion paraît plus probable.

Le jeune curé, tout entier à son peuple, ne songea, pendant quatorze ans, qu'à réformer les abus, à prêcher les vérités de la foi et à réconcilier les âmes à Dieu. Mais le Seigneur l'arracha à l'amour de ses paroissiens, pour l'élever à un ministère plus saint et plus difficile encore. Les Eglises de Gap et d'Embrun étaient devenues veuves par la déposition de Salonius et de Sagittaire, deux frères, deux indignes pasteurs. Elles choisirent pour évêques : celle d'Embrun, Eméritus ; et celle de Gap, Arey, curé de Morges. Cette double élection fut soumise à l'approbation des Pères du concile de Châlon, qui s'empressèrent de la confirmer.

Arey reçut à Gap l'accueil le plus enthousiaste. Mais, hélas ! quel triste aspect offrait aux yeux du nouvel évêque ce diocèse désolé ! Les villes et les villages étaient, pour la plupart, renversés et à moitié détruits depuis les fréquentes irruptions des Lombards. Partout les temples et les lieux saints profanés ; les habitants réduits à la misère ; les familles en deuil. Au milieu de ces ruines régnait l'ignorance la plus profonde ; l'impiété avait fait des progrès rapides. Arey gémit, mais il ne se décourage pas. A peine arrivé, il met la main à l'œuvre. Il veut avant tout procurer de bons pasteurs aux Eglises. C'est pour cela que, devançant de dix siècles les sages prescriptions du concile de Trente, sur l'établissement des séminaires, il élève dans sa ville épiscopale, près de sa demeure, une maison cléricale dans laquelle, loin des dangers d'un monde corrupteur, il reçoit et garde les jeunes lévites à l'ombre des tabernacles.

La tradition nous apprend que, chaque matin, il se rendait à ce pieux asile, et que là, entouré de ses clercs, il les formait lui-même, par ses leçons et ses exemples, à la prière, les initiait à la discipline ecclésiastique, et les conduisait dans les voies de la science et de la sainteté. Saint Arey avait donné un tel éclat à l'école de Gap, que les jeunes clercs y accouraient de préférence, de l'Italie et de toutes les provinces du royaume de Bourgogne.

Sa tendre sollicitude ne se borne pas à sa ville épiscopale : elle s'étend sur tout son diocèse. Il va de hameau en hameau, de bourgade en bourgade ; il pénètre par les sentiers des Alpes les plus étroits et les plus rudes, jusqu'au plus misérable, au plus pauvre village. Il console, il encourage les pasteurs, et apporte aux brebis des paroles de paix et des gages de sa paternelle affection. Il ne s'arracha à ces soins épiscopaux que pour assister au deuxième concile de Valence (584) et à celui de Mâcon (585). Il ne négligeait pas, pour cela, son propre salut. Par ses austérités et ses prières continuelles il satisfaisait pour les péchés de son peuple.

Probus, son contemporain et son lecteur, nous rapporte que, pour satisfaire à cet immense besoin de la prière, Arey avait fait façonner en secret une seconde clef pour ouvrir son église, et, quand tous se reposaient, il se rendait à la maison de son Dieu, et passait de longues heures prosterné sur le pavé du temple. Plusieurs fois, pendant ses veillées saintes, il fut

ravi en esprit devant le trône de Dieu, ou élevé dans les airs par le ministère des anges. En ces moments d'extase, l'église était inondée d'une éclatante lumière.

Souvent aussi il sortait de la ville et se rendait sur le monticule situé à l'orient de Gap, si triste, si dépouillé de verdure, et qui, dans la saison des fleurs, contraste d'une manière si tranchée avec les coteaux de la rive droite de la Luye. Là, existait alors une église dédiée au martyr saint Mamert, dont, par contraction, nous avons fait saint Main ; Arey aimait à se retirer dans ce lieu solitaire pour y jouir des intimes communications dont Dieu le favorisait.

Les miracles abondent dans sa vie. Ce sont les portes d'une église fermée par l'ordre d'une reine impie, qu'il ouvre par la seule puissance de sa prière ; ce sont des démons qui, à sa voix, s'enfuient. Ici, c'est un sanglier, la terreur du Gapençais, qu'il adoucit en posant sur sa hure le bâton pastoral ; là, c'est un pauvre faucheur que, par un signe de croix, il guérit de la morsure envenimée d'un serpent. Un jour il reçut de Dieu l'assurance que les voyageurs qui, avant de se mettre en route, lui demanderaient sa bénédiction, n'auraient rien à craindre du démon. Une autre fois, comme il traversait la Durance, la barque alla se briser, au milieu des flots, sur un écueil ; mais un ange lui tendit la main et le sauva.

Au VIe siècle, la lèpre, jusque-là inconnue dans ces contrées, y fit d'horribles ravages. Trois lépreux étant venus réclamer les aumônes et les prières d'Arey, celui-ci les reçoit chez lui, les place dans ses propres appartements, les soigne de ses propres mains, lave leurs plaies, prépare leur nourriture, fait leur lit, leur rend enfin tous les services les plus rebutants et les plus bas. Dieu récompense sa charité en guérissant ces trois malheureux.

Depuis longtemps notre saint prélat désirait visiter les glorieux tombeaux des Apôtres et aller rendre compte de sa gestion épiscopale au chef suprême de la chrétienté. Il fit ce pieux pèlerinage, qui rendit plus vives, entre lui et le pape saint Grégoire le Grand, l'estime et l'affection qu'ils avaient déjà l'un pour l'autre. Ils eurent depuis un échange de lettres les plus amicales.

A son retour, Arey fut poursuivi par des malfaiteurs, dont Dieu le délivra par un prodige. Du milieu des montagnes de Lautaret [1] et de Corbaret, où il allait être assailli, il fut, tout d'un coup, transporté par une vertu divine près d'une grosse pierre qui est à mi-chemin de l'église Saint-Etienne de Théniers et de celle d'Auron. Ce lieu fut consacré par le souvenir des habitants du pays.

Pendant qu'il traversait les Apennins, un ours dévora un des bœufs attelés à son char ; aussitôt le saint voyageur lui commande de prendre la place du bœuf qu'il vient d'égorger et de se placer sous le joug. L'ours s'empresse de courber la tête, se laisse docilement attacher au brancard, et traîne le chariot jusqu'à Gap. Cet animal, dont le caractère s'était singulièrement adouci, se retira ensuite dans les montagnes d'Orcières ; il y demeura jusqu'à la mort de saint Arey. Alors il quitta sa retraite, arriva à Gap, se rendit à l'église où le saint évêque venait de mourir, se plaça près de son corps et marcha ensuite devant le cercueil dans la cérémonie des funérailles. Chaque année, au 1er mai, jour anniversaire de la mort de saint Arey, le fidèle animal ne manquait pas de venir à Gap et d'assister à la fête ; il continua de la sorte sa vie durant, dit Probus : ce qui causait une joie indi-

1. Il ne faudrait pas confondre ce Lautaret avec celui de la Grave.

cible aux habitants de la ville, qui s'empressaient de lui donner à manger. Mais reprenons le fil de l'histoire de notre Saint.

A son retour à Gap, son cœur fut vivement affligé : les gens de sa maison, dont la maladie, inconnue de nous, l'avait rappelé de Rome, moururent. Saint Grégoire lui écrivit pour le consoler. Il lui envoya en même temps une dalmatique, honneur insigne rendu à ses mérites, puisqu'il fut le premier évêque des Gaules qui porta ce vêtement sacré. Le Pape lui donna aussi deux commissions non moins honorables. Il le chargea de donner le pallium à Siagrius, évêque d'Autun, et de lui rendre compte de ce qui se passerait dans un concile qui se devait tenir d'après les ordres mêmes de saint Grégoire. Dans une autre lettre le Pape lui recommanda le moine Augustin et les autres missionnaires qu'il envoyait pour convertir la Grande-Bretagne. Plus tard, il eut encore recours à sa charité, en lui adressant le prêtre Candide, administrateur général du *patrimoine* de saint Pierre dans les Gaules. Par ces mots, il faut entendre diverses terres situées dans les Gaules, appartenant en propriété à l'Eglise romaine. Il y avait de ces patrimoines en Afrique, en Sicile, dans les Gaules et en Provence. Ils étaient exploités, ou par des paysans sujets de l'Eglise, sans toutefois être esclaves, ou par des fermiers qui jouissaient de conditions avantageuses ; car, dit saint Grégoire dans ses lettres, on ne souffrait point que les coffres de l'Eglise fussent souillés par un gain sordide. Quant aux revenus des domaines situés dans les Gaules et dans la Provence, ils étaient employés, du moins en partie, sur les lieux mêmes, en œuvres de charité. Nous lisons que saint Grégoire recommande au prêtre Candide d'affecter ces revenus à l'habillement des pauvres et au rachat de jeunes anglais âgés de dix-sept ou dix-huit ans. Cet appui, que le Pape demandait à saint Arey, était acquis à tous ses confrères dans l'épiscopat.

Dans un de ses voyages à Châlon, il eut le courage de défendre saint Didier, archevêque de Vienne, accusé par la haine de Brunehaut ; et n'ayant pu empêcher son injuste déposition (603), ni son exil, il pénétra dans sa prison, lui offrit les consolantes paroles de l'amitié, et releva ses espérances et sa foi en lui racontant que Jésus-Christ avait daigné lui apparaître et lui montrer la place que lui, Didier, occuperait bientôt dans le ciel. Cette prédiction ne tarda pas à se réaliser.

Saint Grégoire, qui mourut le 10 mars 604, avait prédit à son ami l'évêque de Gap, qu'il le suivrait bientôt dans le ciel. Une longue et douloureuse maladie le prépara à ce suprême passage. Sentant sa fin venir, il veut s'arracher lui-même encore vivant à tout ce qui est de la terre. Il se fait transporter dans son église, devant l'autel de Saint-Eusèbe ; là, revêtu d'un cilice et couché sur la cendre, il reçoit son Dieu. Ce fut saint Esychius, évêque de Grenoble, qui lui présenta le corps du Sauveur, et le prêtre Diconcius, le précieux sang. Fortifié par ce viatique contre les terreurs de la mort : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus », s'écrie-t-il, « de ce que mon temps d'aller vous voir est arrivé ; je suis venu pauvre en ce monde, pauvre je retourne vers vous, ô mon Dieu » ; puis, s'inclinant sur le cœur de ce Dieu devenu son compagnon de route, il s'y endort en paix, le 1er mai 604, jour auquel l'Eglise honora d'abord sa mémoire. Il était âgé de soixante-neuf ans.

En 1834, Mgr Antoine Arbaud, évêque de Gap, parvint à recueillir quelques parcelles des précieuses reliques de notre Saint ; il les fit placer au bas d'un buste destiné à les recevoir. Ce buste est renfermé dans une niche pratiquée dans le troisième pilier de l'église cathédrale de Saint-Arnoux, à

gauche, sur la face qui tourne vers la grand'porte. Ces reliques sont exposées à la vénération des fidèles pendant l'octave de la fête de saint Arey, qui se célèbre à Gap, le 5 du mois de mai, quoique les Bollandistes la rangent sous la rubrique du premier jour de ce mois.

Ainsi, après douze cents ans, le culte d'Arey n'est pas tombé dans l'oubli, et tout un quartier de sa ville épiscopale se fait gloire de porter le nom du saint confesseur.

Tiré de l'*Histoire hagiologique du diocèse de Gap*.

SAINT HYACINTHE DE POLOGNE,

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

1257. — Pape : Alexandre IV. — Empereur d'Allemagne : Guillaume de Hollande.

> O la plus belle fleur de l'Ordre des Prêcheurs, Hyacinthe, nous chantons vos mérites; embaumez-nous du parfum de vos vertus.
>
> *Liturgie Dominicaine.*

Hyacinthe était polonais, de l'ancienne maison des comtes d'Odrowatz, qui a donné beaucoup de grands dignitaires à ce royaume; il naquit au château de Saxe, dans le diocèse de Breslau. Son bisaïeul était Saul d'Odrowatz, qui tailla souvent les Tartares en pièces et les contraignit de laisser la Pologne en paix. Son grand-père avait le même nom, et il ne se distingua pas moins par son courage et par ses grands exploits militaires contre d'autres ennemis de l'Etat. Le comté de Konski lui étant échu, on l'appela depuis, Saul de Konski. De deux enfants que Dieu lui donna, Eustache et Yves de Konski, le puîné fut évêque de Cracovie, et l'aîné fut père de notre Saint, qui est devenu la gloire de sa famille, et l'a plus relevée par sa sainteté et par ses miracles, que ses ancêtres et plusieurs palatins et généraux d'armée, qui en sont sortis depuis lui, ne l'ont pu ennoblir par toutes leurs belles actions.

Il passa sa jeunesse dans une grande innocence : comme il était d'un très-bon naturel, et que la grâce le prévenait dans toutes ses actions, il pratiqua la vertu dès ses premières années. Il avait aussi beaucoup de vivacité d'esprit : c'est pourquoi il apprit en peu de temps les sciences humaines, d'abord sous la conduite de précepteurs particuliers, puis aux colléges de Cracovie en Pologne, de Prague en Bohême, et de Bologne en Italie; il prit, dans l'université de cette dernière ville, le degré de docteur en droit et en théologie. De retour en Pologne, il s'attacha à Vincent, évêque de Cracovie, qui lui donna une prébende dans sa cathédrale, et l'associa au gouvernement de son diocèse. Hyacinthe donna dans ces emplois des marques d'une piété peu commune; et, comme il aimait les pauvres, visitait les hôpitaux, consumait ses revenus en aumônes, assistait aux divins offices avec une modestie angélique, et joignait, à ces pratiques de charité et de religion, une très-grande sévérité contre lui-même, il se fit admirer et chérir de tout le monde.

Yves de Konski, oncle de notre Saint et chancelier de Pologne, ayant succédé à Vincent sur le siége épiscopal de Cracovie, eut besoin de faire, en 1218, le voyage de Rome. Il mena avec lui ses deux neveux, Hyacinthe et Ceslas. Saint Dominique se trouvait alors dans cette capitale du monde chrétien. Nos voyageurs furent témoins de ses prédications et de ses miracles. L'évêque de Cracovie lui demanda des missionnaires de son nouvel Ordre pour la Pologne. Dominique répondit qu'il regrettait de ne pouvoir satisfaire à cette demande : il avait envoyé un si grand nombre de ses disciples en mission, qu'il ne lui en restait presque plus. Vivement pressé par les instances d'Yves, qui promettait d'être le protecteur, le père des Frères Prêcheurs dans le diocèse de Cracovie, le saint fondateur, par inspiration divine, trouva un expédient. Il demanda à l'évêque trois ou quatre des personnes qui étaient avec lui : il dit qu'il les revêtirait de l'habit de son Ordre, qu'il les formerait en peu de temps à tous les exercices de la vie religieuse et aux fonctions apostoliques, et qu'ensuite il les lui rendrait pour aller commencer en Pologne ce que ses autres enfants faisaient avec tant de succès dans la France, l'Italie et l'Espagne. Yves agréa cette proposition et la communiqua aux personnes de sa suite, dont plusieurs, touchées par la grâce divine, embrassèrent le nouvel Institut. De ce nombre furent Hyacinthe et Ceslas, et deux gentilshommes allemands, Hermann le Teutonique et Henri le Morave. Ils reçurent tous l'habit des mains de saint Dominique, dans le couvent de Sainte-Sabine, au mois de mars de la même année, 1218. Ils se rendirent les parfaits imitateurs de leur saint patriarche et firent, par dispense, leurs vœux, après six mois de noviciat. Hyacinthe était alors âgé de trente-trois ans. Aucun ne prit mieux que lui l'esprit de l'Institut. Saint Dominique imprima principalement dans son âme une extrême horreur de lui-même et une rigueur impitoyable contre son propre corps; un mépris généreux de toutes les choses de la terre, et même de sa santé et de sa vie; un ardent amour pour Jésus-Christ; un désir insatiable de lui plaire et de le faire connaître, honorer et servir de tout le monde; une grande dévotion et une confiance amoureuse envers la sainte Vierge; un zèle enflammé pour le salut des âmes; une résolution de ne rien épargner pour le procurer; une fidélité constante et inviolable dans l'observance de la discipline régulière, sans jamais prétendre que les travaux apostoliques l'en dussent dispenser; enfin, un parfait désintéressement et une souveraine pureté de cœur dans tous ses emplois et dans toutes ses actions. Il le forma aussi à l'exercice de la prédication, non pas selon les règles de l'éloquence profane, mais selon l'esprit de l'Evangile, dont la simplicité est plus forte que toute la subtilité des philosophes et toute l'adresse des orateurs.

Dès que saint Dominique eut reçu les vœux d'Hyacinthe, il l'établit supérieur de la mission qu'il envoyait en Pologne. Ces saints missionnaires n'accompagnèrent point l'évêque de Cracovie, qui partait de Rome en même temps qu'eux. Ils prirent une autre route, afin de se conformer à leur règle qui leur ordonnait d'aller à pied et sans provisions.

Ayant passé par les terres de la seigneurie de Venise, ils entrèrent dans la Haute-Carinthie, où ils restèrent six mois à Friesach. Hyacinthe y donna l'habit à plusieurs personnes et y fonda un couvent dont il fit Hermann supérieur. L'archevêque de Salzbourg, qui avait été témoin à Rome des vertus éminentes de saint Dominique, reçut ses enfants avec de grandes marques de vénération et les aida de tout son pouvoir. En passant par la Styrie, l'Autriche, la Moravie et la Silésie, Hyacinthe laissa de tous côtés

des marques de sa piété et de sa ferveur. Lorsqu'il arriva à Cracovie, il y fut reçu par les ecclésiastiques, la noblesse et tout le peuple avec un applaudissement universel. L'évêque, son oncle, l'aida à fonder dans la ville un couvent de son Ordre, sous l'invocation de la sainte Trinité. Hyacinthe donna l'habit de saint Dominique à un grand nombre de personnes considérables que l'esprit de Dieu toucha puissamment et qui devinrent de dignes ouvriers de l'Evangile. De ce nombre fut le docteur Jacques, que le cardinal Crescentius avait amené de Rome avec lui pour être son conseiller et son secrétaire dans les grandes affaires qu'il avait à traiter en Pologne. Les prédications de notre Saint firent de très-grandes conversions parmi les nobles et le peuple : le luxe, la débauche et l'impudicité furent bannis ; on fit de tous côtés des restitutions et des réconciliations. La dévotion envers le Saint-Sacrement et envers la sainte Vierge, extrêmement refroidie, reprit une nouvelle vigueur : on vit même reparaître dans Cracovie les austérités des premiers siècles de l'Eglise, l'usage du cilice, le jeûne au pain et à l'eau, les veilles dans les temples et d'autres mortifications semblables. Les miracles de notre Saint servirent beaucoup à un changement si prodigieux. Il rendit la vie à un jeune seigneur qui s'était noyé la veille, en voulant passer la Vistule : ce prodige eut pour témoins un grand nombre d'ecclésiastiques, de gentilshommes, et de gens du peuple, comme il est raconté dans la Bulle de sa canonisation. Il rendit l'usage de la voix à une dame qui ne parlait point depuis six semaines, par suite d'une paralysie à la langue. Il remit en santé une autre dame qui était à l'agonie, et dont on n'attendait plus que la mort. Il chassa plusieurs fois les démons du corps des possédés, et fit une foule d'autres prodiges. Plus Dieu relevait son mérite, plus il était sévère pour lui-même, et augmentait ses pénitences. A l'imitation de son père saint Dominique, il n'avait point d'autre chambre que l'église, ni d'autre lit que la terre qu'il foulait aux pieds. Il se déchirait toutes les nuits les épaules avec des cordes nouées ou des chaînes de fer : il jeûnait tous les vendredis et vigiles de Notre-Dame et des Apôtres au pain et à l'eau ; il était continuellement occupé, ou à faire oraison, ou à prêcher, ou à confesser, ou à visiter les malades, ou à rendre quelque autre assistance au prochain. Enfin, sa vie était un exercice perpétuel de charité envers les misérables, ou de sainte cruauté contre lui-même. Il était d'ailleurs consolé par de fréquentes visites du ciel, et la sainte Vierge, dont il publiait et récitait le Rosaire avec une ferveur merveilleuse, lui apparut souvent pour l'encourager dans ses travaux et lui témoigner combien elle était satisfaite de son zèle, et de l'empressement avec lequel il tâchait de lui procurer toujours de nouveaux serviteurs.

Lorsque le couvent de Cracovie fut bien établi, ce qui se fit en fort peu de temps, saint Hyacinthe, animé de l'esprit de son père, saint Dominique, conçut le dessein de la conquête des grands royaumes du Septentrion à Jésus-Christ. Se sentant assez fort pour pouvoir se passer des deux saints auxiliaires que la Providence lui avait donnés, dans la personne de Ceslas et de Henri le Morave, il les envoya dans le royaume de Bohême : ils prêchèrent avec une force merveilleuse dans Prague, capitale de ce royaume, et firent de grands changements dans les mœurs. Le roi Prémislas leur fonda, sous le nom de Saint-Clément, martyr, un couvent magnifique qui a été le chef de tous les autres couvents de Bohême. Hyacinthe partit ensuite lui-même, avec quelques-uns de ses nouveaux ouvriers, pour parcourir toutes les provinces du Nord, dont les habitants étaient ou idolâtres, ou hérétiques, ou schismatiques, ou sans religion. Les premiers théâtres de ses travaux furent

les environs de Cracovie, le duché de Moravie, la Prusse-Royale et la Poméranie. Les deux couvents de Sandomir, sur la Vistule, dans la petite Pologne, et celui de Ploko, en Moravie, qu'on lui donna avec empressement, sont des témoignages du grand succès de ses prédications. Dans ce pays il marcha la première fois sur les eaux à pied sec, pour ne pas priver les habitants de Wisgrade de la doctrine du salut qu'il leur devait annoncer. Voici comment le pape Clément VIII en parle dans la Bulle de sa canonisation : « Pendant qu'Hyacinthe allait de côté et d'autre pour prêcher les vérités de l'Evangile, il arriva aux abords de la Vistule, qui mouille les murailles de Wisgrade. Cette rivière, l'empêchant de passer, il regarda de tous côtés s'il ne verrait point un batelier pour le transporter à l'autre bord avec ses compagnons ; mais, n'en ayant point aperçu, il implora le secours du ciel, et, s'étant muni du signe de la croix, il exhorta courageusement ses compagnons à poursuivre leur chemin par le milieu des flots : — Courage, mes enfants bien-aimés, leur dit-il, suivez-moi au nom de Jésus-Christ. — En disant cela, il commença à marcher sur les ondes comme sur la terre ferme; mais voyant que ses compagnons n'avaient pas la hardiesse de faire de même, il revint à eux, et, ayant étendu son manteau sur l'eau, il leur dit : — Ne craignez rien, mes chers enfants, ce manteau, au nom de Jésus-Christ, nous servira de pont. — Ainsi, ils passèrent tous ce fleuve, qui est si profond et si rapide, sans être mouillés ni recevoir aucune autre incommodité ». Ce prodige eut lieu à la vue d'une foule nombreuse, qui attendait Hyacinthe sur le rivage, du côté de la ville. On imagine aisément combien il donna de poids à la parole de notre admirable prédicateur, et combien il servit à porter les habitants de cette ville à une parfaite conversion.

Dans la Prusse-Royale, il gagna à la foi un millier de païens. Pour affermir ces bons commencements, il demanda au duc de Poméranie la petite île de Gédanum, dans la mer Baltique, pour y bâtir un monastère. On lui représenta que ce lieu étant désert et peu accessible aux habitants des environs, ses religieux n'y pourraient pas être fort utiles; il répondit que, dans quelques années, il y aurait en ce lieu une des plus grandes villes du pays ; en effet, quelque temps après, la mer s'étant retirée d'elle-même, elle vint dans cette île et y forma un port fort commode, et depuis l'on y a bâti la ville de Dantzik, si célèbre par son commerce maritime. Nous ne parlons point du couvent de Culm, que notre Saint accepta aussi dans la Prusse ; mais il ne faut pas omettre ceux de Cammin, de Prémislau ou Ferzemysla, de l'île de Rugen, d'Elbing et de Montréal, dans la Poméranie, preuves éclatantes des grands fruits que la parole de vie qu'il prêchait porta dans ce duché.

De la Prusse et de la Poméranie, saint Hyacinthe continuant ses longs voyages, parcourut le Danemark, la Suède, la Gothie, la Norvége, l'Ecosse et la Livonie. Ensuite il descendit dans la Petite-Russie ou Russie-Rouge, où il réunit à l'Eglise romaine le prince Daniel, qui suivait les erreurs et le schisme des Grecs. De la Russie, il entra sur les confins de la mer Noire, et vint de là à Constantinople et à l'île de Chio, annonçant partout les vérités de l'Evangile. Etant remonté du côté du Nord, il entra dans la Russie-Noire ou Grande-Russie, qui est le grand duché de Moscovie, pour travailler à faire rentrer le duc Vlodimir ou Vladimir et tout son pays dans le sein de l'Eglise. Il y trouva un mélange profane de gentils et de chrétiens grecs, dont les premiers, par leur stupidité, et les autres, par leur orgueil et leur obstination, étaient peu disposés à recevoir les lumières de la foi. Pour des catholiques, il y en trouva fort peu, et même leur évêque, créé par le Pape, n'y

avait aucune église, ni cathédrale, ni paroissiale. Ces difficultés n'arrêtèrent point son zèle, qui fut couronné d'un plein succès ; plusieurs infidèles reconnurent la vérité du Christianisme, et plusieurs schismatiques embrassèrent la croyance de l'Eglise romaine, et il y en eut même quelques-uns qui quittèrent leur usage grec pour se conformer aux us et coutumes des Latins. Hyacinthe construisit un couvent magnifique de Frères Prêcheurs dans la ville de Kiow, qui était alors capitale de tout ce duché. Les religieux qu'il y assembla lui servirent à faire de nouvelles courses dans tout le pays. Un jour, étant au bord du Boristhène, que nous appelons aussi le Dniéper, il aperçut dans une île de ce fleuve une troupe de gens qui étaient à genoux, la tête nue, devant un chêne ; il comprit aussitôt que c'étaient des idolâtres, et résolut de les convertir ; mais ne trouvant point de barque, il passa ce bras du fleuve à pied sec. Ce prodige impressionna vivement les païens : ils le reçurent comme un homme extraordinaire, comme un envoyé du ciel ; ils l'écoutèrent avec attention, se laissèrent pénétrer et persuader par ses propres raisons, et, renonçant à leur culte superstitieux, ils embrassèrent la foi catholique. Le démon, pour empêcher ce bon succès, parut visiblement sous la forme d'un homme noir, qui se plaignait du tort qu'Hyacinthe lui faisait en le bannissant de son domaine et en lui enlevant ses adorateurs ; mais le Saint le chassa à coups de bâton, et ce monstre s'enfuyant par la rivière, il le poursuivit par le même chemin, y marchant de nouveau à pied sec et comme sur la terre ferme.

La dureté inflexible de la plupart des habitants de Kiow leur attira un terrible châtiment de la justice divine. Les Tartares vinrent assiéger cette ville avec une armée formidable, et, après beaucoup de résistance, ils la prirent enfin d'assaut, la saccagèrent, la remplirent de sang et de carnage, et y ayant mis le feu, ils n'en firent qu'un monceau de cendres, qui ne mérita plus le nom de ville. Lorsqu'ils y entrèrent, saint Hyacinthe était à l'autel et disait la messe. Ses religieux l'avertirent qu'il n'y avait point de moment à perdre, et que, s'il voulait se sauver avec toute sa communauté, il était nécessaire de partir aussitôt pour ne pas tomber entre les mains de cette nation ennemie du Christianisme. Il se soumit à cet avis ; mais ne voulant pas laisser le Saint-Sacrement exposé aux injures des barbares, il ouvrit le tabernacle, prit le saint ciboire, et avec ce gage du paradis et ce grand Dieu des armées il sortit du chœur accompagné de tous ses frères. Comme il passait devant une image de Notre-Dame, qui était dans l'église, cette statue d'albâtre ouvrit miraculeusement la bouche et le pria de l'enlever aussi. Il lui répondit qu'il se chargerait d'elle très-volontiers, mais qu'elle était si pesante, qu'il n'aurait pas assez de force pour la soutenir. En effet, on dit qu'elle pesait huit ou neuf cents livres. Mais l'image lui répliqua qu'il ne craignît rien, et que le Sauveur qu'il avait entre les mains la rendrait si légère qu'il n'aurait nulle peine à la porter. Le Saint n'hésita pas davantage ; il s'approcha de l'image avec une foi aussi miraculeuse que la voix qui était sortie de cette bouche inanimée, et la prenant d'une main, il la trouva aussi légère qu'un roseau. Ainsi, ayant dans la droite le saint ciboire rempli d'hosties consacrées, et dans sa gauche la statue de la sainte Vierge, il gagna la porte de la ville et le chemin de Pologne. Arrivé au bord du Boristhène, il ne trouva point de bateau pour le passer. Sa foi lui servit de barque et de batelier ; il ne s'arrêta pas plus que s'il eût toujours eu devant lui un chemin de terre ferme ; il mit ses pieds sur les eaux, et les eaux ne ployèrent point. Quant à ses religieux, il leur donna sa chape pour leur servir de bateau ou de pont ; ainsi ils passèrent tous cette grande

rivière à pied sec, et se trouvèrent hors du danger d'être poursuivis par les Tartares. Pour marque éternelle d'un miracle si étonnant, Dieu imprima sur les ondes les traces des pieds du Saint depuis un bord jusqu'à l'autre ; et, dans la suite des temps, ces traces ne purent être effacées, ni par le cours des eaux, ni par le passage des bateaux, ni par les orages et les tempêtes qui y sont survenus ; ce qui a été examiné si rigoureusement par le Saint-Siége, pour procéder à la canonisation de ce grand prédicateur de l'Evangile, qu'on a confronté pour cela jusqu'à quatre cent huit témoins, qui, tous, ont déposé avec serment, devant les commissaires apostoliques, avoir vu ces traces de leurs propres yeux, et avoir appris de ceux du pays, qu'elles sont et qu'on les appelle communément *le Chemin de saint Hyacinthe*. Cet homme divin fit en cet état tout le chemin depuis Kiow jusqu'à Cracovie, qui est de plusieurs centaines de lieues. On ne dit point de quelle manière il vécut avec ses enfants durant un si long voyage ; mais les *Chroniques* de l'Ordre de Saint-Dominique assurent qu'il porta l'image durant tout le chemin, et qu'il la déposa enfin dans son couvent de Cracovie, où, n'ayant plus besoin d'être portée, elle reprit aussitôt sa pesanteur naturelle.

A peine notre grand Thaumaturge fut-il arrivé, qu'une dame, nommée Clémence, l'envoya supplier de venir à son village le jour de Sainte-Marguerite, pour lui donner, à elle et à tous ses vassaux, la consolation d'entendre une de ses exhortations. Il y alla dès la veille, mais il y trouva une désolation générale ; un orage mêlé de vent et de grêle y avait tellement haché tous les blés, qu'il n'en était pas demeuré un épi entier. Les larmes de cette dame et de tous les habitants, qui se voyaient dans l'impuissance d'ensemencer leurs terres et de nourrir leurs familles durant tout le cours de l'année, lui touchèrent sensiblement le cœur : il leur dit d'avoir recours à Dieu, en se confessant et en passant la nuit en prières, et que lui, de son côté, ne manquerait pas d'implorer son infinie miséricorde, afin d'en obtenir un remède salutaire contre ce mal. En effet, il gémit et pleura toute la nuit, et ses pleurs furent si efficaces, que dès le lendemain, aux premiers rayons du soleil, les épis abattus se relevèrent et se trouvèrent aussi beaux et aussi chargés de grains que si l'orage et la grêle ne les avaient jamais touchés. C'est ainsi qu'en parle la bulle de sa canonisation. Ce miracle fut encore suivi de plusieurs autres : Félice de Grus Zousca n'avait pu avoir d'enfants depuis vingt ans qu'elle était mariée ; le Saint lui en obtint un du ciel, et l'assura qu'il serait éclatant dans le monde, et qu'il aurait une illustre postérité qui donnerait à la Pologne des seigneurs et des prélats de grand mérite : ce qui est arrivé depuis comme il l'avait prédit. Il donna aussi la vue à deux enfants d'une dame nommée Vitoslauska, qui étaient nés aveugles.

Son retour à Cracovie ne fut pas la fin de ses travaux évangéliques ; il n'y demeura au plus que deux ans, c'est-à-dire depuis 1241 jusqu'à l'année 1243. Il alla, à cette époque, visiter les principales provinces de la Prusse, où il avait déjà répandu les lumières de sa prédication. De là, il passa en Cumanie, province pour laquelle saint Dominique avait eu un attrait et une affection particulière, dont tous ses confrères avaient hérité. Il y trouva déjà des religieux de son Ordre, que le Chapitre général y avait envoyés, et il eut la consolation de travailler, de concert avec eux, à l'évangélisation de cette nation infidèle. Le zèle du salut des âmes le porta encore plus loin. Les Tartares l'avaient fait sortir de Kiow et de toute la grande Russie : il les alla chercher jusque dans leur pays, afin de les éclairer du flam-

beau de la foi, et Dieu lui donna tant de grâces dans cette mission, qu'il gagna à Jésus-Christ plusieurs milliers de ces barbares. Les historiens de France rendent témoignage de cette vérité, lorsqu'ils disent que, saint Louis étant arrivé dans l'île de Chypre, en l'année 1247, plusieurs Tartares le vinrent saluer de la part d'un roi de leur pays, qui, ayant été converti depuis trois ans avec beaucoup de ses vassaux, lui offrait un puissant secours dans son entreprise contre les Sarrasins. La grande Tartarie ne fut pas même le terme de ses courses : il toucha jusqu'au royaume du Thibet, qui touche celui de Tangout et les Indes-Orientales, et jusqu'au Catay, qui est la partie septentrionale de la Chine. Ceux qui ont parcouru ces pays dans les missions modernes y ont encore trouvé des restes et des vestiges de la religion chrétienne qu'il y avait plantée. Nous n'aurions jamais fini, si nous voulions suivre cet Apôtre dans tous ses autres voyages : car on assure qu'il parcourut encore la petite Russie, où il y embrasa si fort de l'amour de Dieu le prince Caloman et la princesse Salomé, son épouse, qu'ils renoncèrent au schisme où l'ignorance les avait engagés, pour se mettre dans l'union de l'Eglise, et firent l'un et l'autre vœu de chasteté; il évangélisa aussi la Volhinie, la Podolie et la Lithuanie, où il fonda plusieurs célèbres couvents, surtout celui de Wilna, en Lithuanie, qui est le chef d'une grande province dont les religieux travaillent continuellement, avec un zèle infatigable, à maintenir la foi dans tout le pays.

Au reste, nous ne devons pas clore ce chapitre des missions de saint Hyacinthe, sans faire une réflexion importante : naturellement parlant, il lui était impossible de parcourir ces régions qui sont presque toujours couvertes de glace et où les froids sont insupportables, sans être muni de bonnes fourrures contre la rigueur des saisons; sans être accompagné de savants interprètes et de guides fidèles pour lui expliquer les langues et lui montrer les chemins; sans être bien pourvu d'argent pour acheter les choses nécessaires à la vie; sans être monté avantageusement pour faire de grandes journées, afin de gagner toujours quelque retraite, et surtout sans être bien armé pour se défendre contre les brigands, les tribus nomades et les bêtes féroces; et cependant cet homme céleste n'avait aucun de ces secours. Il était sans armes, sans monture, sans argent, sans interprètes, sans fourrures, et souvent même sans guide, s'abandonnant à la divine Providence pour tout ce qui lui était nécessaire dans des routes si difficiles. Comment ne s'est-il pas cent fois perdu dans les bois ou dans les neiges ? Comment n'a-t-il pas cent fois été transi de froid, ou dévoré par les bêtes, ou massacré par les Barbares ? Comment la faim, la soif, la lassitude, les pluies, les vents, les orages, les chemins rompus et pleins de précipices, ne l'ont-ils pas cent fois réduit à la dernière extrémité ? Que faisait-il au milieu de ces nations inconnues, sans savoir leurs langues et sans rien avoir d'éclatant et de magnifique qui pût leur imposer? Dieu l'a secouru dans toutes ses rencontres; il l'a protégé dans les chemins, il l'a fait entendre des peuples les plus barbares, et lui a fait enfin la grâce, après des courses si glorieuses et si utiles au prochain, de revenir en santé à Cracovie, âgé de plus de soixante-douze ans, pour y terminer sa vie.

Un an avant sa mort, la sainte Vierge lui apparut; elle l'avait autrefois assuré qu'il obtiendrait tout ce qu'il demanderait par son intercession : il demanda avec instance d'être délivré de son corps mortel pour entrer dans la possession de son souverain bien. Marie lui déclara que cela arriverait au plus tôt; qu'au reste, il fallait qu'il embellît et perfectionnât encore sa couronne, et qu'elle aurait soin de le faire avertir lorsque l'heure de son

départ serait proche. On ne peut concevoir la consolation que cette visite donna à notre Saint, à cause de l'heureuse assurance des approches de son bonheur, et parce que la Reine des anges se fit voir à lui dans une grâce et une beauté capables de ravir tous les cœurs. Elle était dans l'état que saint Jean a décrit dans son Apocalypse : elle avait la lune sous ses pieds, la splendeur du soleil lui servait de manteau royal, et elle portait une couronne de douze étoiles sur sa tête. Si cet homme divin avait toujours eu soin de se disposer à la mort, il renouvela pour lors toutes ses dispositions, et, comme la pierre va plus vite lorsqu'elle est proche de son centre, aussi il redoubla sa ferveur et s'adonna plus que jamais aux exercices de la mortification, de la retraite et de l'union avec son Dieu.

L'an 1257, la veille de l'Assomption, il eut révélation que, dès le lendemain, il irait célébrer dans le ciel la fête de cette glorieuse Vierge, qu'il avait si parfaitement aimée sur la terre. En effet, une fièvre continue, qui le consumait depuis quelques jours, augmenta sensiblement et fit désespérer de sa vie. Il appela ses enfants auprès de lui et leur fit une exhortation pleine de force et d'onction, que les auteurs de sa vie ont rapportée en ces termes : « Le temps enfin est venu », leur dit-il, « mes chers enfants, de vous quitter et de m'en aller à Dieu. C'est lui qui m'appelle et qui me retire d'avec vous. Ce que je vous laisse par testament, ce sont les mêmes choses que notre bienheureux Père nous a laissées. Aimez-vous les uns les autres, vivez dans une rigoureuse pauvreté, conservez soigneusement votre pureté, soyez jaloux de vos observances, persuadez-vous que tout y est grand, travaillez sans relâche au salut des âmes et à la dilatation de notre Ordre pour la gloire de Dieu. Ne vous affligez point de mon décès. Jésus-Christ étant ma vie, je gagne infiniment à mourir, et vous n'en recevrez aucun dommage; car, si je vous ai assistés sur la terre, je vous secourerai, Dieu aidant, bien plus efficacement dans le ciel ». Il voulut ensuite assister à Matines, dans le chœur; après, il fit dire la messe, et y communia en Viatique, avec des transports d'amour qui ne peuvent être décrits. Lorsqu'il eut fait son action de grâces, il se fit donner l'Extrême-Onction sur les degrés de l'autel, et il y serait demeuré jusqu'à la mort, si les religieux ne l'eussent forcé de se laisser conduire dans une pauvre cellule, que son grand âge et sa faiblesse l'avaient contraint d'accepter : ce fut là qu'en prononçant ces paroles du Psaume XXX[e] : « Je remets, Seigneur, mon esprit entre vos mains », il rendit son âme bienheureuse, pour entrer dans la jouissance de la gloire éternelle.

Pandrotta, évêque de Cracovie, qui avait succédé à Yves de Konski, fit lui-même la cérémonie de ses obsèques. Lorsqu'il l'eut achevée, étant entré dans la cathédrale, il se mit en oraison pour se consoler, avec Dieu, de la mort d'un si saint homme, qui, d'ailleurs, était son intime ami. Pendant sa prière, étant tombé dans un sommeil extatique, il vit deux vieillards tout rayonnants de gloire : l'un était habillé d'habits pontificaux; l'autre en religieux de Saint-Dominique, et avait sur sa tête deux couronnes d'un prix inestimable. Ils étaient aussi précédés d'une procession d'anges habillés de blanc, qui avaient des flambeaux allumés à la main. Dans l'étonnement que lui causa ce spectacle, il s'adressa à celui qui paraissait évêque, et lui demanda qui ils étaient; il répondit que, pour lui, il était Stanislas, un de ses prédécesseurs, qui avait reçu la couronne du martyre; mais que celui qui l'accompagnait était Hyacinthe, dont il venait d'enterrer le corps, lequel jouissait des couronnes du doctorat et de la virginité. Une religieuse de Prémontré eut en même temps une vision toute semblable, excepté que

saint Hyacinthe n'était pas conduit par saint Stanislas, mais par la sainte Vierge, qui le tenait par la main. L'évêque et la religieuse reçurent une merveilleuse consolation de ces apparitions : ils en firent part aux religieux de Saint-Dominique; et, comme le bruit s'en répandit dans la ville, elles essuyèrent un peu les larmes du peuple, qui ne pouvait assez regretter la perte qu'il avait faite. Le lendemain, un jeune seigneur, nommé Zégotta, tomba si rudement de cheval, qu'il se rompit le cou et se brisa tous les membres. On porta son corps mort et tout fracassé sur le sépulcre du Saint; une heure après, il se leva plein de vie, sans aucune marque de ses blessures, et déclara que c'était Hyacinthe, déjà glorieux dans le ciel, qui l'avait ressuscité.

Il s'est fait dans la suite une foule d'autres miracles des plus considérables par son intercession; non-seulement à son tombeau et en Pologne, mais aussi en France, en Italie, en Espagne, en Hongrie, dans l'île de Chio, aux Indes-Orientales et Occidentales et partout ailleurs. Aussi, l'on voit de tous côtés des chapelles dédiées en son honneur, où pendent de nombreux *ex-voto* en témoignage des assistances miraculeuses reçues par son moyen. Il est donc inutile de dire que, lorsqu'il fut question de le canoniser, on donna des preuves pour les seuls miracles faits à Cracovie, de *cinquante* morts ressuscités, de soixante-douze agonisants rétablis en santé, et d'une infinité d'autres malades de toutes sortes, délivrés de leurs maux et de leurs douleurs. Il a mérité partout le nom de Thaumaturge; il est un des saints que l'on invoque universellement et avec beaucoup de succès.

Il fut canonisé par Clément VIII en 1594. Urbain VIII, par un décret du 1er février 1625, déclara sa fête d'office double et la remit au 16 août. Ses reliques se gardent à Cracovie, dans une magnifique chapelle qui porte son nom. Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, en obtint une portion de Ladislas, roi de Pologne, et en fit présent aux Dominicains de la rue Saint-Honoré, à Paris. Ces reliques sont aujourd'hui perdues, et la maison qui les possédait est entièrement détruite. L'église de ce couvent fut, au commencement de la révolution, transformée en salle de club, sous le nom des Jacobins, et renfermait les plus forcenés des révolutionnaires.

Il était bien raisonnable que ces grands honneurs fussent rendus à celui qui les avait fuis avec tant de soin pendant tout le cours de sa vie : à ce propos nous devons remarquer, qu'à l'exception des trois ans qu'il employa à Cracovie à fonder son premier monastère, il s'est toujours défendu de toute supériorité. On lui a souvent présenté des évêchés, et, lui-même ayant travaillé à la conversion de toutes les provinces du Nord, fit donner pour évêque aux Russes le bienheureux Père Gérard; aux Livoniens le bienheureux Père Maynard; aux Lithuaniens, le bienheureux Père Vital, et aux Prussiens, le bienheureux Père Henri; mais il ne voulut jamais être élevé à cette dignité. On ne lit pas même qu'il ait été provincial de Pologne; mais tout son désir était d'être libre, afin de pouvoir porter sans empêchement la lumière de la foi et la dévotion de la sainte Vierge dans une infinité de pays. Les lieux qu'il a parcourus renferment bien quatre mille lieues, à compter depuis l'Ecosse jusqu'au Catay, et depuis la Finlande, qui approche du pôle Arctique, jusqu'aux îles de l'Archipel.

On le représente : 1° agenouillé devant une statue de la sainte Vierge; une banderolle descend sur lui où se lisent ces mots : Réjouis-toi, Hyacinthe, mon fils, tes prières sont agréables à mon Fils; et tout ce que tu lui demanderas en mon nom, il te l'accordera; 2° portant un ciboire et une statue de la sainte Vierge; 3° passant le Dniéper et la Vistule à pied sec;

4° tenant un lis à la main, pour rappeler qu'il conserva sa virginité jusqu'à la mort ; 5° rendant la vie à un noyé qu'on vient de déposer à ses pieds et qu'il prend par la main. Une dame polonaise avait envoyé son fils prier le Saint de venir prêcher dans ses terres ; au retour le messager se noya et la mère fit porter au Saint le cadavre qu'il rappela à la vie. Par suite on l'a invoqué contre le danger de périr dans l'eau et on le voit parfois dans ses images tirant de l'eau un noyé.

Sa vie a été écrite en particulier par Léandre Albert (elle est rapportée dans Surius), par Thomas Bzovius, célèbre continuateur de Baronius, et par Séverin, de Cracovie, qui a aussi donné le journal de sa canonisation. La bulle a été publiée par Fontanini en 1729. Toutes les *Annales* de son Ordre en font mention, surtout Malvenda, qui a diligemment examiné sa chronologie.

SAINT ROCH DE MONTPELLIER, CONFESSEUR

1327. — Pape : Jean XXII. — Roi de France : Charles IV, *le Bel*.

Afflavit tibi triste lues funesta venenum
Immeritumque feræ te dedit illa neci;
Scilicet illa furens totas modo sterneret urbes
Ni te hostem supero sciret in orbe suum.

L'haleine empoisonnée des malades que vous soigniez par amour vous a voué à une mort prématurée, et le fléau destructeur continuerait à dépeupler nos villes s'il n'avait au ciel un ennemi invisible.

Fasti Sacri.

Saint Roch naquit à Montpellier, l'une des principales villes du Languedoc, vers la fin du XIIIe siècle. Son père, nommé Jean, était un des premiers de la ville ; comme il joignait la justice et la piété à la noblesse et à la profession des armes, il se faisait aimer et respecter de tous les habitants. En ce temps-là, c'étaient les rois de Majorque qui avaient le domaine de Montpellier, dépendant de la couronne de France : on croit que le père de notre Saint en était gouverneur. Sa mère s'appelait Libérie, et elle était, comme son mari, pieuse, bienfaitrice des pauvres et très-dévote envers la sainte Vierge. Cependant ils furent longtemps sans avoir d'enfants, et Libérie n'était même plus en âge d'en avoir sans un secours particulier et miraculeux de la bonté de Dieu. Jean, inspiré du ciel, ordonna à sa femme de faire pour cela des prières et des vœux à Notre-Seigneur, et d'employer auprès de lui le secours tout-puissant de sa très-sainte Mère. Elle obéit à ce commandement, et, s'adressant au Fils et à la Mère, elle les pria de cette sorte : « Créateur de l'univers, et vous bienheureuse Vierge, Reine du monde, qui prenez plaisir à exaucer ceux qui implorent votre secours, nous vous demandons humblement un enfant, s'il peut être utile à votre service : car, nous n'en souhaitons pas un, afin qu'il accroisse nos biens et qu'il augmente l'éclat de notre maison, mais afin qu'il fasse du bien aux pauvres, et qu'il s'expose à toutes sortes d'adversités, et même, s'il est nécessaire, à la mort pour la gloire de votre nom ».

Cette prière si fervente et si désintéressée ne manqua pas d'avoir son effet : Dieu rendit Libérie mère d'un fils, qui apporta en naissant une croix rouge sur son estomac : ce qui la remplit d'une telle joie, que, tout âgée qu'elle était, elle résolut de le nourrir de son propre lait. Comme il avait

été conçu par miracle, Dieu fit, par un autre miracle qui fut le présage de sa sainteté, qu'il commença, dès la mamelle, à pratiquer l'abstinence, ne buvant les mercredis et les vendredis qu'une fois le jour. On le vit avec étonnement, dès l'âge de cinq ans, observer le précepte de l'Apôtre, de châtier son corps pour le réduire en servitude : car, dès lors, il ne prenait de nourriture que le moins qu'il pouvait. Quand il eut douze ans, il renonça entièrement à tout ce qu'il y a de plus agréable et de plus éclatant dans le siècle : son seul plaisir était de faire du bien aux pauvres et aux étrangers, et il les assistait avec la même charité qu'il aurait fait pour ses propres frères. Toutes ses actions n'avaient pour but que le service et la gloire de Dieu ; et elles étaient accompagnées de tant de douceur dans ses regards, de tant d'honnêteté dans ses paroles, et de tant de majesté dans tout son extérieur, qu'on ne pouvait assez admirer les dons de la nature et de la grâce dont la bonté divine l'avait comblé.

Son père, se voyant près de mourir, le fit approcher de son lit et lui dit : « Voici le temps, mon fils, où je dois quitter cette vie pleine de troubles et de misères, pour aller rendre compte à Dieu et pour aller jouir, s'il me fait miséricorde, du règne éternel avec lui : je n'ai pas cru devoir partir sans vous donner quelques avis qui vous seront très-utiles pour passer vos jours dans l'innocence et la piété. Etudiez-vous sur toutes choses à servir Dieu. Représentez-vous très-souvent les travaux et les supplices que Jésus-Christ a soufferts pour notre salut. Fuyez l'avarice, qui est une source de toutes sortes de péchés. Secourez de tout votre pouvoir les veuves, les orphelins et les autres personnes dépourvues de toute assistance. Soyez l'œil des aveugles, le pied des boiteux et le père des pauvres, et persuadez-vous qu'en appliquant les grands biens que je vous laisse à ces œuvres de miséricorde, vous attirerez sur vous la grâce de Dieu et la bénédiction de tous les hommes ».

Roch promit d'exécuter fidèlement ce que son père lui recommandait, et, après lui avoir fermé les yeux, il eut soin de le faire enterrer avec tout l'honneur que sa qualité et son mérite demandaient. Sa mère fut si affligée de la mort de son mari, qu'elle ne lui survécut que fort peu de temps. Ainsi notre Saint, qui était leur fils unique, n'étant pas encore âgé de vingt ans, se trouva le possesseur et le maître d'une grande fortune. Il n'oublia pas alors la promesse qu'il avait faite ; mais, ayant devant les yeux les paroles de Notre-Seigneur : « Vendez vos possessions et faites-en l'aumône », il distribua aux pauvres, le plus secrètement qu'il lui fut possible, tout ce qu'il put tirer de ses biens, et laissa l'administration du reste entre les mains de son oncle paternel ; puis il partit tout seul, à pied et en habit de pèlerin, dirigeant ses pas vers Rome.

Lorsqu'il fut arrivé à une ville du patrimoine de l'Eglise, nommée Acquapendente, il apprit que la peste y était très-violente. Il s'en alla aussitôt à l'hôpital, et s'offrit à l'administrateur, nommé Vincent, pour l'assister dans cet office de miséricorde. Cet homme charitable, le voyant si jeune et si bien fait, lui répondit qu'il ne pouvait assez louer son zèle, mais qu'il le croyait trop délicat pour supporter un si grand travail et souffrir une telle infection. « Dieu ne nous assure-t-il pas », répliqua le Saint, « que rien ne nous est impossible avec son secours, et que ce secours ne nous manque pas lorsque nous n'avons point d'autre dessein que de lui plaire ? » Vincent admira sa ferveur ; mais, craignant d'être coupable de sa mort, s'il le laissait entrer parmi les pestiférés, il lui résista encore quelque temps. Il se rendit enfin à ses instances réitérées et lui permit la visite des malades. Roch

les toucha dans la main droite et fit sur eux le signe de la croix, et, par ce signe salutaire, il leur rendit à tous la santé, sans qu'un seul fût privé de cette grâce. Il alla ensuite par toute la ville, et guérit de la même façon tous ceux qui étaient frappés de cette cruelle maladie: on le regarda comme un ange envoyé de Dieu pour le secours de tant de malheureux. Aussitôt après, ayant appris que la peste faisait de semblables ravages dans la ville de Césène, en Lombardie, il s'y rendit et la délivra de la même manière.

Comme son premier dessein, en partant de Montpellier, avait été d'aller à Rome, cette inclination s'augmenta encore beaucoup, lorsqu'il apprit que la peste y causait de grands ravages. Il s'y rendit en toute hâte et trouva la ville et le peuple dans une désolation extrême.

Au bruit, à l'agitation d'une grande ville, avait succédé le silence, quelque chose d'immobile comme la mort. A peine si on entendait, çà et là, les plaintes, les gémissements et les sanglots du deuil, ou les cris sinistres du désespoir !

Des tombereaux circulaient dans les rues. Une cloche, au son lugubre, annonçait leur passage, et avertissait les habitants que le moment était venu de descendre leurs morts. Les cadavres étaient entassés, alors, sur d'autres cadavres : les tombereaux suffisaient à peine à les contenir tous !

Et quand la contagion vint à sévir plus cruellement encore, on n'attendait même plus le passage du tombereau funèbre; on exposait les cadavres devant les portes, on les jetait des fenêtres dans les rues. La ville offrait partout ces spectacles d'horreur !

La mortalité avait atteint des proportions tellement effrayantes, le mal qui donnait la mort était tellement violent que, le matin, les vivants ne s'attendaient pas à voir la fin du jour, et que le soir, en se couchant, ils désespéraient de revoir le jour suivant.

Au milieu de ce deuil, de cet effroi universel, des scènes bien diverses de grandeur ou d'abjection se produisaient sur ce théâtre de tant de douleurs ! Dans l'impossibilité où on était de se procurer souvent des aliments, on se voyait réduit à la dernière nécessité, à la famine la plus cruelle, ou bien il fallait s'exposer au danger d'une mort presque inévitable. Lorsque le moment était venu de se séparer de ces êtres qui sont comme la moitié de nous-mêmes, tant ils nous sont chers, on voyait des mères éplorées descendre elles-mêmes leurs enfants, les placer de leurs mains sur l'immonde charrette, comme pour leur faire une place plus digne et plus honorable, les baiser ensuite sur le front, payer à grand prix une sépulture particulière pour eux, pour elles-mêmes, lorsque le lendemain, on viendrait prendre leur triste dépouille, ne voulant pas en être séparées, même dans la mort !

A peine quelques citoyens généreux, quelques magistrats intrépides avaient le courage de se dévouer pour remédier à tant de maux; la peur, l'égoïsme avaient endurci tous les cœurs. A peine quelques médecins courageux osaient affronter le danger. La plupart, voyant l'impuissance de leur art, s'éloignaient du séjour de la contagion et de la mort.

Saint Roch, à la vue de ce peuple de Rome désolé, décimé par la contagion, gisant dans le deuil et dans la mort, s'inspira de la grandeur et de l'énormité même de ses malheurs, et résolut de le sauver ou de mourir pour lui. Il se mit aussitôt à l'œuvre, visita les hôpitaux et pénétra dans les réduits les plus infects des lazarets où tant de malheureux luttaient en vain contre la mort. Son héroïque charité ne recula devant aucun obstacle, ne s'arrêta devant aucun danger.

Partout où saint Roch portait ses pas, le mal s'apaisait, la contagion disparaissait. On voyait les malades les plus désespérés revenir à la vie, dès que la main puissante de notre Saint les avait marqués du signe sacré de notre salut.

La confiance se ranima bientôt dans les esprits : les rues, les places publiques cessèrent d'être désertes. On n'entendait parler que du médecin miraculeux suscité par le ciel pour remédier à tant de malheurs. On racontait, on redisait en tous lieux les guérisons prodigieuses qu'il opérait partout.

Dans cette expression de la joie publique qui éclatait déjà sur tous les fronts comme dans toutes les bouches, on voyait des malades se traîner çà et là, ou se faire porter sur le passage de notre Saint, chercher à le voir, à le toucher, à sentir sur leur chair l'impression de cette main puissante qui donnait la santé et la vie.

Et quand des infortunés, trop maltraités par le venin et la malignité de la peste, ne pouvaient être emportés de leur lit de souffrance, le saint thaumaturge se rendait auprès d'eux et les guérissait.

Le zèle de saint Roch fut infatigable, sa main ne se lassa pas de toucher des pestiférés, de les rendre à la vie par la vertu du signe de *la croix*. *Il* se multiplia, il voulut être partout où était le mal avec ses victimes. « Sa charité fut enfin plus forte que la mort » : la contagion était vaincue, Rome était sauvée.

Cependant, la peste infectait encore la campagne romaine. Des troupeaux abandonnés paissaient çà et là au milieu des champs ; le soir, ils revenaient sans pasteur et tristement dans des maisons désertes ou abandonnées. Les fruits pendaient aux arbres, les récoltes étaient mûres et personne ne recueillait ces trésors de la terre.

Saint Roch accourut au secours de ces malheureux. A peine avait-il porté la guérison et la vie dans un lieu, il disparaissait aussitôt et volait vers un autre lieu affligé par la contagion, et là, comme partout, il opérait les mêmes prodiges. C'est ainsi qu'il sauva de l'épidémie beaucoup de villes d'Italie, et particulièrement du Piémont, du Milanais, de Montferrat, des duchés de Mantoue, de Modène et de Parme.

Ayant su que la ville de Plaisance était extrêmement affligée par ce mal contagieux, il s'y rendit, s'enferma dans l'hôpital, pansa les malades selon la coutume, et, étant accablé de sommeil, il s'endormit. Alors il entendit une voix qui lui dit d'un ton doux et agréable : « Roch, vous avez supporté jusqu'à présent de très-grands travaux pour l'amour de moi, il faut maintenant que vous souffriez aussi d'extrêmes douleurs dans la vue de celles que j'ai endurées pour vous ». Il s'éveilla à cette voix, et, pris d'une fièvre ardente, il se sentit comme percer la cuisse gauche, avec une douleur si violente, qu'elle était presque insupportable. En cet état, il leva les yeux au ciel, et témoigna à Notre-Seigneur beaucoup de reconnaissance et de satisfaction de cette rude visite. Son mal s'augmenta ensuite de telle sorte, qu'il ne pouvait s'empêcher de jeter des cris, et, parce que cela incommodait les autres malades, il sortit de l'hôpital et se coucha à terre, auprès de la porte. On voulut le faire rentrer; mais comme il refusa de le faire, dans la crainte d'être incommode, on le prit pour un frénétique et on le chassa de la ville. Il se traîna donc le mieux qu'il put, appuyé sur un bâton, jusqu'à la forêt voisine, et après s'être un peu reposé sous un cornouiller, il se retira dans une petite cabane, où, se reconnaissant digne de toutes les peines et humiliations qu'il endurait, il pria néanmoins Notre-

Seigneur de ne le point abandonner et de lui tendre sa main secourable. Sa prière fut suivie d'un grand miracle; car, en ce même temps, une nuée descendit du ciel et forma, auprès de sa cabane, une source d'eau qu'on y voit encore aujourd'hui, dont il but et se lava : ce qui adoucit un peu les cuisantes douleurs dont il était tourmenté.

Lorsque la divine Providence eut, par ce moyen, désaltéré la soif de son serviteur, elle en employa un autre non moins miraculeux pour le nourrir, afin que personne ne se décourage dans ses peines et qu'on soit persuadé que Dieu a soin de ceux qui endurent quelque chose pour son amour. Il y avait près de cette forêt un grand village, rempli de belles maisons de campagne, où les principaux de la ville s'étaient retirés à cause de la peste, et, entre autres, un nommé Gothard, qui était fort riche et avait quantité de serviteurs et même une meute de chiens qu'il nourrissait pour la chasse. Un jour, comme il était à table, un de ses chiens vint à lui et prit avec sa gueule un pain qu'il avait à la main. Le seigneur sourit, croyant qu'il le faisait par privauté ou par nécessité, et le laissa faire; ce chien porta ce pain à saint Roch. Le lendemain, il fit la même chose à dîner et à souper. Le maître crut alors que ses valets le laissaient mourir de faim; il se fâcha contre eux et leur en fit la réprimande. Mais, ayant reconnu que rien ne lui manquait, et qu'il ne dérobait pas ce pain pour le manger, mais pour le porter en quelque lieu, il résolut de remarquer où il allait et de le suivre. En effet, ce chien étant encore revenu enlever un pain de dessus sa table, il courut après lui, et l'ayant suivi dans la forêt, il vit qu'il le portait dans la cabane de saint Roch; qu'il le lui présentait en baissant la tête, et que l'homme de Dieu, en le recevant, le bénissait. Gothard, surpris de ce prodige, accourut au plus tôt à cette pauvre cabane, et ayant trouvé le Saint couché contre terre et dans une grande langueur, il le pria de lui dire qui il était et de quelle maladie il était tourmenté. Il lui répondit que c'était de la peste, et qu'il le suppliait de se retirer, de peur de la gagner lui-même. Ce gentilhomme, étant retourné dans sa maison, fit une sérieuse réflexion sur ce qu'il venait de voir, et, se reprochant à lui-même que son chien semblait avoir plus de compassion et de miséricorde pour les affligés que lui, il résolut de s'en retourner vers Roch pour lui offrir tous ses services. Il le pria donc de souffrir qu'il l'assistât, et lui protesta qu'il ne le quitterait point qu'il ne le vît entièrement guéri. Le Saint, ne doutant point que sa résolution ne vînt de Dieu, lui permit de demeurer.

Cependant le chien n'apportant plus de pain, cet homme commença à s'inquiéter comment il vivrait et comment il nourrirait son malade. Roch lui conseilla de prendre son habit de pèlerin et de s'en aller en ce costume faire la quête dans les lieux d'alentour. Il eut de la peine à se rendre à ce conseil, parce qu'on le connaissait partout : mais, étant encouragé par le Serviteur de Dieu, qui lui fit paraître cette action comme un grand moyen de perfection, il s'y résolut, et alla même dans Plaisance demander l'aumône. Les uns se contentèrent de le rebuter; d'autres se moquèrent de lui et le chargèrent d'injures; d'autres lui firent de grands reproches comme à un mauvais ménager, qui, ayant mangé son bien, cherchait à s'engraisser du bien d'autrui. Enfin, dans toute la ville, il ne put trouver que deux pains. A son retour, saint Roch le consola, et voulant rendre aux habitants de Plaisance le bien pour le mal, il s'y rendit, et guérit par le signe de la croix non-seulement les pestiférés qui étaient dans l'hôpital, mais aussi ceux qui étaient dans les maisons. Lorsqu'il revenait le soir à sa cabane, il fut suivi de plusieurs personnes qui ne pouvaient assez admirer

les merveilles que Dieu faisait par son moyen. Pendant le chemin, une voix vint du ciel, qui dit : « Roch, Roch, j'ai exaucé votre prière, et je vous ai rendu la santé; retournez maintenant en votre pays, et y pratiquez les exercices de la pénitence, afin que vous puissiez avoir place dans la compagnie des Saints ». Cette voix les étonna tous extrêmement; l'un d'entre eux, qui était un homme de grande piété, vint se jeter aux pieds de Roch, et, l'appelant par son nom qu'il n'avait encore découvert à personne, il le supplia de favoriser la ville et tout le pays de sa protection. Roch le lui promit, à la charge qu'il ne découvrirait point durant sa vie ce qu'il avait vu et entendu. A quoi il acquiesça.

D'un autre côté, Gothard voyant que le Serviteur de Dieu était passé tout d'un coup de l'état déplorable où il était, dans une parfaite santé, l'eut encore en plus grande estime qu'auparavant, et se laissa facilement persuader, par ses discours pleins de feu, de renoncer à tous les biens et à tous les honneurs du monde, pour finir sa vie dans ce désert. Roch demeura encore quelque temps avec lui pour le former aux exercices de la pénitence et de l'oraison, et pour en faire un saint solitaire. Ensuite, voulant obéir à la voix du ciel, il prit congé de lui et s'en revint en France. L'esprit de Dieu qui le conduisait lui inspira de retourner à Montpellier, lieu de sa naissance, pour y mener une vie cachée et souffrante, dans la ville même où il aurait dû recevoir les plus grands honneurs. Tout le pays était alors désolé par de grandes guerres, et chacun y vivait dans de grandes craintes d'être surpris par son ennemi. Aussi le Saint étant entré en habit de pèlerin dans un bourg de son ancien domaine, et s'étant mis en prières dans l'église, y fut pris pour un espion. On l'arrêta donc et on le conduisit à Montpellier vers son oncle, qui, ne le connaissant pas, le fit mettre dans un cachot comme un ennemi secret. Le Saint, au lieu de s'en affliger, loua Dieu de la grâce qu'il lui faisait de pouvoir souffrir des opprobres et des peines pour l'amour de lui, et le pria, par l'intercession de la sainte Vierge, de ne le point abandonner, mais de le soutenir par son assistance.

Ce cachot n'était pas seulement obscur, mais encore sale, puant, humide et plein de scorpions : ce qui en rendait la demeure extrêmement effroyable. Cependant, ne se contentant pas du tourment qu'il en recevait, il y ajoutait des austérités extraordinaires; car il ne mangeait rien de cuit; il se noircissait l'estomac de coups, se déchirait le corps avec des fouets, et passait les jours et les nuits dans des veilles et des prières presque continuelles. Il demeura cinq ans dans un état si souffrant et si humilié, sans que personne eût pitié de lui ni qu'on pensât à sa délivrance. Au bout de ce temps, Dieu lui ayant fait connaître que la fin de sa vie approchait, il pria le geôlier de lui faire venir un prêtre. On lui en amena un, qui, en entrant dans ce cachot où il n'y avait aucune ouverture par où le jour pût passer, le trouva tout éclairé d'une lumière céleste, et vit des rayons de gloire sortir des yeux de ce bienheureux prisonnier; ce qui l'étonna si fort, qu'il ne put qu'à peine lui demander ce qu'il désirait de lui. Le Saint se jeta à ses pieds, se confessa et le pria de lui donner la sainte communion. Le prêtre, au sortir de là, alla trouver le gouverneur et lui dit, les larmes aux yeux, que l'on avait beaucoup offensé Dieu de retenir dans une obscure prison un homme, non-seulement innocent, mais aussi très-juste et très-saint. Il lui raconta ensuite quelles étaient ses austérités et sa patience, et comment il avait trouvé le cachot rempli d'une splendeur divine. Le gouverneur prit temps pour y penser, et, cependant, le bruit de cette merveille s'étant ré-

pandu par toute la ville, les habitants vinrent en foule à la prison pour avoir l'honneur de voir cet homme de bien.

Il tomba malade aussitôt après, et, pendant qu'il dormait, il entendit une voix qui lui dit : « Voici le temps, mon bien-aimé Roch, que je dois porter votre âme dans le sein de mon Père ; si donc vous avez quelque chose à demander pour vous ou pour les autres, demandez-la au plus tôt, et elle vous sera accordée ». Il remercia Notre-Seigneur d'une offre si avantageuse, et le pria par grâce de lui pardonner ses péchés, de le faire entrer dans la jouissance de son bonheur, et de préserver ou délivrer de la peste ceux qui imploreraient son assistance. Notre-Seigneur lui fit connaître qu'il avait exaucé sa prière. Ainsi, s'étant couché sur la terre dans une posture fort modeste, il éleva ses yeux vers le ciel, et rendit paisiblement son esprit à Dieu, le 16 août 1327, à l'âge de 32 ans. On vit aussitôt paraître, à travers les fentes de ce lieu, une grande lumière, qui donna de l'admiration et de l'épouvante au geôlier. Il ouvrit la porte, et trouva le corps du bienheureux Confesseur étendu sur la terre et des lampes allumées à sa tête et à ses pieds, avec une petite planche à ses côtés, où ces mots étaient écrits : « Ceux qui, étant frappés de peste, auront recours à l'intercession de Roch, seront délivrés de cette cruelle maladie ». La chose ayant été rapportée au gouverneur, il en fut extrêmement surpris. Sa mère, qui était aïeule de notre Saint, lui dit que ce prisonnier qu'il avait si maltraité, était son neveu qui lui avait laissé tant de biens en partant pour l'Italie, et qu'il serait aisé de le reconnaître par une croix rouge qu'il devait avoir sur l'estomac. On y regarda et on trouva cette croix, qui ne laissa aucun doute qu'il ne fût véritablement le fils de Jean, gouverneur de Montpellier, et de Libérie. Son oncle, couvert de confusion et touché de douleur de la cruauté qu'il avait exercée contre son bienfaiteur et son propre sang, tâcha de la réparer par une pompe funèbre des plus magnifiques. Tous les habitants vinrent voir ce corps vénérable, lui baisèrent les pieds et l'arrosèrent de leurs larmes. On l'enterra d'abord dans la principale église, qui n'était pas encore cathédrale, le siége de Maguelonne n'étant pas encore transféré à Montpellier. Depuis, son oncle fit bâtir, en son honneur, un temple où ses précieuses reliques furent transportées.

Dans le sanctuaire de l'église Saint-Roch, à Venise, on voit les quatre grandes scènes de la vie du Saint. Il est représenté : 1° guérissant les pestiférés dans un hôpital ; 2° fortifié dans sa prison par un ange ; 3° guérissant les animaux ; 4° pris pour un espion et conduit en prison. — On le voit aussi présentant la confrérie sous l'emblème d'une femme vêtue de blanc, à la charité éclairée du flambeau de la religion. — Le chien est l'attribut ordinaire de saint Roch avec le bourdon du pèlerin. Un ange est représenté quelquefois comme son compagnon. Ces signes résument, en effet, les merveilles et les gloires de sa vie : Le chien fut le ministre fidèle dont Dieu se servit pour secourir la misère extrême de son serviteur ; le messager céleste fortifie notre Saint dans ses souffrances solitaires ; le bourdon, enfin, rappelle les longues marches de cet héroïque apôtre de la charité. — Dans les images de saint Roch on voit un ange qui touche la plaie de sa cuisse ; d'autres fois un ange qui lui apporte du ciel la promesse certaine qu'à son invocation la peste cessera. Dans un tableau de Rubens représentant ce fait, l'ange tient une tablette sur laquelle on lit : *Eris in peste patronus.*

CULTE ET RELIQUES.

La dévotion envers ce grand Saint s'est toujours augmentée depuis sa mort. L'an 1414, un Concile général s'étant assemblé à Constance, en Allemagne, pour étouffer un grand schisme dont l'Eglise était affligée depuis longtemps, la peste s'alluma dans tout le pays d'alentour et ravagea cette ville : les prélats étaient résolus à se retirer, au grand préjudice du bien public, de toute la chrétienté, mais un jeune allemand, étant inspiré de Dieu, leur dit de s'adresser à saint Roch, dont le nom était invoqué en France, en temps de peste, avec un merveilleux succès, et qu'ils en seraient préservés. Ils suivirent ce conseil, et, après un jeûne universel qu'ils ordonnèrent à toute la ville, ils portèrent l'image de saint Roch en grande pompe dans une procession générale, et implorèrent son secours par de ferventes prières. On ne peut concevoir combien ces vœux et ces gémissements furent vite exaucés. La contagion disparut à l'instant, et, par ce moyen, saint Roch fut canonisé plus solennellement que si l'on avait observé pour lui toutes les formes ordinaires de cette sainte cérémonie. Les évêques, qui étaient présents au Concile, portèrent ensuite dans leurs diocèses l'estime et la dévotion envers saint Roch ; et, depuis, on a bâti une infinité de temples, de chapelles et d'oratoires en son honneur, et à peine trouve-t-on une église où l'on ne voie son image. Vers la fin du XVe siècle, le pape Alexandre VI autorisa une Confrérie de Saint-Roch déjà établie à Rome, sous son patronage, et permit qu'elle construisît une église en l'honneur et sous le vocable de ce Saint. En 1560, Pie IV renouvela les priviléges et les exemptions accordés à cette même Confrérie par Alexandre VI et par Léon X. Le pape Urbain VIII le proclama Saint à la face de l'Eglise et ordonna que sa fête serait célébrée le jour de sa mort.

Pour ses reliques, le martyrologe romain et les auteurs qui ont écrit sa vie disent que, dans la suite des temps, elles furent transférées à Venise : ce qui arriva l'an 1485, par le larcin de quelques pèlerins de Tortone. Mais cela ne se doit entendre que d'une partie ; car il est constant que, dès l'année 1399, le maréchal de Boucicaut, qui aimait tendrement les Pères Trinitaires de la Rédemption des captifs, que l'on nomme en France Mathurins, procura à leur couvent d'Arles les principaux membres de ce glorieux Confesseur. C'est de là que le pape Alexandre VI, en 1501, en fit tirer un ossement pour être porté au royaume de Grenade, en Espagne, afin qu'il lui servît de défense et de protection contre les irruptions des Sarrasins et des Maures. C'était l'ossement appelé *nuca dorsi*. C'est de là que Guillaume le Vasseur, chirurgien de François Ier, en 1533, *obtint* un autre ossement appelé le *spondyle*, qu'il donna depuis à l'église du bourg de *Villejuif*, à deux lieues de Paris, où il est honoré tous les ans par un grand concours de pèlerins, le *premier* dimanche de mai. En 1557, une partie de la tête fut transférée à Marseille et déposée avec honneur dans l'église des Trinitaires qui lui était dédiée. En 1617, un autre fragment de la tête fut transféré à Douai et déposé dans une châsse en vermeil. Il s'y fit de fréquents miracles. Une procession solennelle se faisait tous les ans, dans cette ville, le 16 août. On transporta un os à Rome, en 1575, et un autre à Turin en 1620 ; diverses églises de Paris, comme celle des Grands-Carmes et la paroisse de son nom, ont reçu quelques portions de ce trésor. On sait assez qu'il y a, en plusieurs lieux, des Confréries de Saint-Roch, et que beaucoup de villes l'ont pris pour un de leurs patrons et protecteurs, comme Venise, Arles, Montargis, Salon, Vermanton et d'autres lieux. A Rome, on vénère un doigt de saint Roch à Sainte-Marie-la-Neuve. La ville d'Anvers, en Belgique, possède un fragment de l'épine dorsale du Saint, qui est renfermé dans une châsse d'argent.

On trouve des parcelles des reliques de saint Roch : à Bruxelles, dans l'église de Saint-Gangéric ; à Prague, dans la Bohême ; à Dure, ville du duché de Juliers, en Allemagne ; à Dindermonde, en Flandre ; dans plusieurs contrées de l'Allemagne et de l'Autriche ; à Cologne ; à Saint-Laurent de l'Escurial, en Espagne ; au port de Césène en Italie, où l'on possède une dent molaire du Saint. Les Trinitaires de Montpellier avaient aussi le bâton du saint pèlerin et une parcelle de l'os d'une côte. Cette relique fut sauvée de la rage révolutionnaire et remise, en 1809, à l'évêque de Montpellier, qui la déposa dans le piédestal d'une statue de saint Roch en argent.

Le trésor des reliques de saint Roch était conservé à Arles avant la Révolution. Les religieux qui en avaient la garde étaient liés par la menace d'excommunication, qui leur interdisait d'en aliéner la moindre parcelle. Elles échappèrent aux profanations de 1793, par une providence particulière, avec leurs sceaux d'authenticité. Mais la châsse en vermeil qui les renfermait a été la proie des révolutionnaires : elle était surmontée d'une statue en vermeil représentant saint Roch. Actuellement, ces reliques sont sous la garde et en la possession des deux autorités ecclésiastique et civile, qui ont chacune une clef du reliquaire, de manière que le concours des deux est rigoureusement nécessaire pour en obtenir. La châsse fut ouverte le 23 mai 1838 ; huit parcelles en furent tirées et remises au curé de la paroisse Saint-Roch à Montpellier. Le 30 mai, elles furent reçues par l'évêque de Montpellier qui les transporta à l'église cathédrale et les déposa ensuite dans l'église Saint-Roch.

Venise fut moins prodigue de son trésor que la ville d'Arles. En 1640, Urbain VIII ayant affilié la Confrérie de Saint-Roch de Venise à celle de Rome, les membres de cette corporation envoyè-

rent une partie notable du bras du Saint à leurs confrères de Rome. En 1663, le cardinal de Bonzi, évêque de Béziers et ambassadeur du roi de France à Venise, obtint un fragment du chef et une parcelle d'une côte du Saint. En 1856, M. l'abbé Recluz, curé de la paroisse Saint-Roch, à Montpellier, obtint du patriarche de Venise une relique insigne du Saint : c'était un tibia de la jambe gauche. Le 14 août, l'évêque de Montpellier reçut cette insigne relique à la porte de la cathédrale et la déposa sur l'autel de Saint-Roch, et le lendemain elle fut portée au milieu d'un concours immense de peuple dans l'église paroissiale de Saint-Roch.

Nous avons tiré ce que nous en avons dit de Pierre Maldure, rapporté par Surius, et de l'*Histoire de saint Roch,* par l'abbé Recluz.

SAINTE TRIAISE, VIERGE,

RECLUSE PRÈS DE POITIERS (vers 375).

On croit que la patrie de notre Sainte fut la Troade, petite contrée de l'Asie-Mineure. Pendant que saint Hilaire de Poitiers était exilé dans ces contrées, elle entendit parler de lui. Triaise, jeune encore, quitta alors sa famille, qui était riche et noble, et, à l'exemple de sainte Florence, elle vint à Poitiers trouver saint Hilaire, peu de temps avant la mort du grand évêque, et le pria de la consacrer à Dieu, pour qu'elle menât l'austère vie de recluse. Le Saint y consentit, après l'avoir soumise à une épreuve.

Il y avait alors, en dehors des murs de Poitiers et au midi de la ville, une église que saint Hilaire venait de construire en l'honneur des nouveaux martyrs saint Jean et saint Paul, décapités à Rome en 363, et qu'il avait enrichie de leurs reliques : ce fut près de ce lieu vénéré, remplacé ensuite par la basilique de Saint-Hilaire, que le grand évêque fit disposer une humble demeure à Triaise : une petite cabane, un fort petit jardin, devinrent le volontaire exil de la jeune vierge. Elle s'y renferma avec joie et y vécut dans la pratique d'une rigoureuse pénitence jusqu'à sa mort. Elle avait ajouté à cette obligation volontaire le vœu formel de ne jamais se laisser apercevoir aux hommes, non plus que de chercher à en voir un seul. Cette règle ne souffrit jamais d'exception, même pour son père spirituel ; et, quand saint Hilaire se transportait près d'elle pour l'entretenir des choses de Dieu, il lui parlait, sans que ni l'un ni l'autre se vissent, par l'étroite fenêtre de la cellule. Ces visites, au reste, étaient aussi fréquentes que la charité les inspirait à saint Hilaire. De son côté, Triaise était pleine de reconnaissance pour ces soins paternels, et elle s'efforçait de la lui témoigner en confectionnant à son intention les hosties du saint Sacrifice et des corporaux pour le Corps du Seigneur.

Sainte Triaise s'endormit dans le Seigneur le 16 août, vers l'an 375, à peine âgée de vingt-cinq ans. Son corps fut inhumé par l'évêque Pascentius, deuxième du nom, successeur immédiat de saint Hilaire. Placé d'abord avec de grands honneurs, que justifièrent d'éclatants miracles, dans l'église de Saint-Jean et de Saint-Paul, il en fut retiré peu de temps après et transféré dans une église nouvelle, bâtie sous son nom, sur le lieu même où la cellule avait été posée. Cette église, dépouillée de son titre par la Révolution de 93, et aujourd'hui abandonnée, existait comme paroisse dès le Xe siècle ; elle paraît avoir été reconstruite au XIe. C'était un bénéfice paroissial dépendant du Chapitre de Saint-Hilaire qui en conférait les pouvoirs.

L'abbé Auber : *Vies des Saints de l'Eglise de Poitiers.*

SAINT CIZY DE BESANÇON, SOLDAT,

MARTYR PRÈS DE RIEUX, AU DIOCÈSE DE TOULOUSE (IXe siècle).

Au VIIIe siècle, les Sarrasins, devenus maîtres de l'Espagne, franchirent les Pyrénées au nombre de quarante mille, et se précipitèrent dans la Gaule. Après avoir envahi la plus grande partie de la Septimanie, ils occupèrent les environs de Toulouse, et construisirent un grand nombre de mosquées le long de la Garonne, sur les limites du comté de Comminges. Parmi les guerriers pleins de

foi qui se rassemblèrent pour chasser de la Gascogne ces ennemis du Christ, brille au premier rang Cizy de Besançon, issu des anciens ducs de Bourgogne, et non moins distingué par sa valeur guerrière. Sous l'habit de soldat, il avait conservé des mœurs austères ; il était grave et modeste, et donnait l'exemple de toutes les vertus. Il soulageait les pauvres de ses biens, accrus des dons de Charlemagne, et, remplissant tous les devoirs qu'impose une piété solide, il avait converti plusieurs infidèles à la foi chrétienne.

Chargé, par Charlemagne, de commander le tiers des chevaliers, il entre avec eux dans les plaines de la Garonne, et se précipite sur les infidèles. Emporté par son ardeur, il pénètre seul au milieu des épaisses colonnes des Sarrasins ; mais, entouré de toutes parts, il est fait prisonnier. Aussitôt on lui offre la vie s'il consent à embrasser la religion de Mahomet ; mais il rejette avec mépris cette proposition, et, adorant dans son cœur Jésus crucifié, il appelle le martyre. Ses vœux sont exaucés, et les infidèles assouvissent leur rage sur ce pieux soldat, en l'assommant avec leurs marteaux de guerre.

L'armée des chrétiens, devenue plus terrible par la mort de son chef, ne tarda pas à la venger. Les Sarrasins, taillés en pièces, couvrirent la plaine de leurs corps. Charlemagne, avec ses preux, fit élever, sur le lieu même du combat, qui conserve encore le nom de Cizy, un tombeau de marbre dans lequel fut placé le corps du saint Martyr. On lui construisit, avec les débris des retranchements ennemis, une chapelle où la grâce du Seigneur a opéré un grand nombre de miracles. Tous ces faits ayant été connus et prouvés authentiquement, les évêques de Toulouse inscrivirent le nom de Cizy dans le Catalogue des saints Martyrs de leur Eglise, et établirent un office propre pour le jour de sa fête. Lors de l'érection de l'évêché de Rieux (Haute-Garonne), ses reliques furent transférées dans la cathédrale de cette ville, où elles sont encore et où sa mémoire est honorée par une double fête, le 16 août, jour de sa naissance, et le 19 juin, jour de la translation de ses reliques.

Autour de la chapelle, bâtie par Charlemagne en l'honneur de Cizy, s'éleva peu à peu un village qui est sous le patronage du saint Martyr et qui porte le nom de Saint-Cizy (Haute-Garonne, arrondissement de Muret, canton de Cazères). Le diocèse de Rieux fut placé aussi sous la protection du même Saint, par le pape Jean XXII, en 1318. Mais, plus tard, il fut consacré à la sainte Vierge.

Tiré de la *Vie des Saints de Franche-Comté.*

XVII° JOUR D'AOUT

MARTYROLOGE ROMAIN.

L'Octave de saint Laurent, martyr. — A Carthage, en Afrique, les saints martyrs Libérat, abbé, Boniface, diacre, Serf et Rustique, sous-diacres, Rogat et Septime, moines, et Maxime, enfant, qui, durant la persécution des Vandales, sous le roi Hunéric, après avoir enduré des tourments inouïs pour la foi catholique et pour la défense de l'unité du Baptême, furent enfin attachés avec des clous sur le bûcher où l'on devait les brûler ; mais le feu y ayant été mis à diverses reprises et s'étant éteint chaque fois miraculeusement, le tyran les fit battre à coups d'aviron jusqu'à leur broyer le crâne ; ils expirèrent dans ce supplice, achevèrent ainsi le cours de leur glorieux combat et reçurent la couronne de la main de Notre-Seigneur [1]. 483. — A Césarée, en Cappadoce, la naissance au ciel de saint MAMMÈS, martyr, qui, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, endura un long martyre, qu'il consomma heureusement sous l'empereur Aurélien et sous le président Alexandre.

1. Ces généreux martyrs donnaient l'exemple de toutes les vertus près de Capse, dans la Byzacène (Etat actuel de Tunis), dans un monastère dont saint Libérat était l'abbé. C'était au temps où Hunéric (477-488), fils de Genséric et deuxième roi des Vandales, voulait infester le monde entier de l'hérésie des Ariens. Après leur supplice, leurs corps furent jetés dans la mer, et les vagues les poussèrent vers le rivage. Les catholiques les enterrèrent honorablement dans le monastère de Bigne, près de l'église de Saint-Célérin. — Godescard.

Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze lui ont donné de grandes louanges. Vers 273. — En Achaïe, saint MYRON, prêtre et martyr, qui, après avoir enduré de nombreux tourments sous l'empereur Dèce et sous le président Antipater, eut la tête tranchée à Cyzique, en Mysie. Vers 253. — A Nicomédie, en Bithynie, les saints martyrs Straton, Philippe et Eutychien, qui furent condamnés aux bêtes, n'en reçurent aucune blessure, et consommèrent leur martyre par le feu. 303. — A Terni, dans la province de Spolète, saint Anastase, évêque et confesseur. 553. — A Ptolémaïs, en Palestine, saint PAUL et sainte JULIENNE, sa sœur, martyrisés sous Valérien. Vers 260.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Langres, saint Mammès, martyr à Césarée de Cappadoce, patron de la cathédrale et de tout le diocèse. — Aux diocèses d'Autun, de Carcassonne et de Lyon, mémoire du même saint Mammès, martyr. — Au diocèse de Saint-Flour, saint MAMMET ou MAMMERCE, diacre, apôtre de ce pays et confesseur. IIIe s. — A Egmont, village de la Hollande septentrionale, au diocèse d'Harlem, saint Jéron *(Hiero)*, prêtre, massacré par les Normands près de Norvick. 886. — A Vienne, en Dauphiné, le bienheureux CARLOMAN, fils aîné de Charles-Martel, frère de Pépin le Bref, souverain de l'Austrasie, de la Souabe et de la Thuringe, et moine du Mont-Cassin. 756. — A Gournay-sur-Marne (Seine-et-Oise, arrondissement de Pontoise, canton de Gonesse), au diocèse de Versailles, le bienheureux Thomas, prieur de l'abbaye de Saint-Victor de Paris (Chanoines réguliers de Saint-Augustin). Sentant que l'abbaye de Chelles *(Calensis abbatia)*, au diocèse actuel de Meaux, avait grand besoin d'être réformée, il engagea Etienne, évêque de Paris, à se charger de cette entreprise pour laquelle il offrait son concours. L'évêque de Paris ayant accepté sa proposition, ils partirent pour Chelles. Arrivé à Gournay-sur-Marne, Etienne fut attaqué par les neveux de Thibaut Nothier, archidiacre de Paris, homme violent, ambitieux, et jaloux de la confiance qu'Etienne avait en Thomas. Les assassins déclarèrent à l'évêque de Paris qu'ils n'en voulaient qu'au prieur de Saint-Victor, et ils le massacrèrent entre ses bras. Le corps du Martyr fut placé dans le sanctuaire de l'église abbatiale de Saint-Victor. 1133. — A Huy, ville de Belgique, dans la province de Liége, le vénérable Théodore de Celles, fondateur (1211) de l'Ordre de Sainte-Croix (Porte-Croix ou Croisiers). Il dut sa conversion à une apparition miraculeuse de Marie, et lui porta toute sa vie un respect et une affection sans bornes [1]. 1246. — Au diocèse du Mans, saint Fraimbaud, confesseur, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 532. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Bertin, près de Saint-Omer, au diocèse d'Arras, le bienheureux Agilon, abbé. Lorsque saint Gérard de Brogne eut établi dans le monastère la réforme rendue nécessaire par les violences des seigneurs laïques et les invasions normandes, il appela de Toul un saint religieux pour prendre la direction de cette importante communauté. C'était le bienheureux Agilon, homme de Dieu, orné de toutes les vertus ; son administration sage, prudente et ferme, répondit à l'attente de saint Gérard et aux désirs des religieux qui marchèrent à sa suite dans les voies de la perfection. Il mourut pieusement dans son abbaye. 1150. — A Crozant (Creuse, arrondissement de Guéret), au diocèse de Limoges, Notre-Dame des Places, dont la statue, représentant Marie assise sur un tombeau et tenant sur ses genoux le Corps du Sauveur, a été trouvée, le 17 août 1664, dans le château des Places. Il y a grand concours à ce sanctuaire aux fêtes de l'Immaculée Conception, de la Nativité et de l'Annonciation de la sainte Vierge ; mais surtout le jour de la Purification, de l'Assomption, et le dimanche qui précède la fête de saint Jean-Baptiste. Près de la chapelle est une fontaine de laquelle les pèlerins boivent l'eau pour se préserver ou se guérir de la fièvre.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — A Constantinople, saint Maxime, moine, de l'Ordre de Saint-Basile, illustre par sa doctrine et par son zèle pour la vérité catholique ; comme il combattait courageusement contre les Monothélites, Constant, empereur hérétique, lui fit couper les mains et la langue, et le relégua dans la Chersonèse, où il rendit l'esprit. Dans le même temps, deux de ses disciples, du nom d'Anastase, et plusieurs autres, souffrirent divers tourments et des exils rigoureux ; tous étaient de l'Ordre de Saint-Basile. 484. — A Enna (aujourd'hui Castro Giovanni), ville de Sicile, saint Hélie, moine, de l'Ordre de Saint-Basile [2]. 903.

1. Il y a eu des maisons de l'Ordre de Sainte-Croix en France, dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Italie et en Bohême. Elles avaient pour armes *d'azur à une croix pattée de gueules et d'argent, l'écu surmonté d'une couronne d'épines, d'une mitre et d'une crosse.* Liége, Cologne, Aix-la-Chapelle, Namur, Tournai, Bruges, Maëstricht, Bois-le-Duc, Paris, Toulouse, Caen, etc., possédaient des monastères de cet Ordre. — Cf. Hélyot, *Dictionnaire des Ordres monastiques.*

2. On l'appelle vulgairement saint Hélie le Jeune. Né en Sicile, il fut emmené en Afrique par les Sarrasins qu'il édifia surtout par son inébranlable chasteté. Il mourut à Thessalonique (aujourd'hui Salonique, en Macédoine), et son corps fut rapporté ensuite en Calabre. — *Acta Sanctorum.*

Martyrologe des Dominicains. — A Verceil, ville forte de la Haute-Italie, dans l'intendance de Novare, la bienheureuse Emilie, vierge de notre Ordre, qui, versée dans l'oraison, brûla avec ardeur du désir d'éprouver les douleurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ[1]. 1514. — L'Octave de saint Laurent, martyr.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Dans l'ancienne abbaye d'Amorbach (Ordre de Saint-Benoît), en Bavière, saint Amour ou Amateur, que l'on croit être le fondateur et le premier abbé de ce monastère. Il naquit en Ecosse, selon les uns, en Aquitaine, selon d'autres, et annonça la parole de Dieu, avec saint Firmin et saint Burchard, dans les sombres forêts de la Bavière. Durant sa vie, Dieu confirma sa sainteté par de nombreux miracles. Le célèbre couvent d'Amorbach est aujourd'hui la résidence du prince de Leiningen, 767 ou 777. — A Alexandrie, les saints martyrs Mammès (différent de celui du martyrologe romain d'aujourd'hui), Disée ou Disque, et leurs compagnons, cités par saint Jérôme. — A Ptolémaïs, en Egypte, avec les saints Paul et Julienne, cités au martyrologe romain de ce jour, les saints martyrs Stratonique, Acace et Quadrat, victimes de la persécution d'Aurélien. IIIe s. — En Calabre, saint Hélie le Jeune, moine, déjà nommé en ce jour, dans le martyrologe des Basiliens. — A Susteren, au pays de Juliers, dans la province rhénane, les saintes Benoîte, Cécile et Relinde, vierges, filles de saint Zuentibold, roi de Lorraine et confesseur, dont nous avons dit un mot au 13 août. Les trois sœurs furent confiées à la direction de sainte Amalberge, supérieure de l'abbaye de Susteren. Les deux aînées, Benoîte et Cécile, prononcèrent leurs vœux dans cette maison et furent, chacune à son tour, nommées abbesses par leurs sœurs, à la mort d'Amalberge. *Relinde*, la plus jeune des princesses, préféra bientôt la solitude au couvent, et s'établit dans les environs de Liége où elle termina ses jours en recluse et dans la contemplation continuelle des vérités éternelles. Xe s. — A Monte-Marano, à dix-huit milles de Bénévent, en Italie, le bienheureux Jean, évêque de ce siége et confesseur. Il refusa longtemps l'épiscopat dont il se croyait indigne; mais le pape Grégoire VII le lui imposa et il fut consacré par l'évêque de Bénévent. XIe s. — En Sicile, le bienheureux Nicolas, ermite. Il naquit à Aderno *(Adranum)*, ville de Sicile (Catane), près du Mont Etna, de parents nobles. De bonne heure, il quitta la maison paternelle et s'enfonça dans une solitude où il passa trente ans dans l'exercice de la plus austère mortification. On bâtit une église sur son tombeau. Des moines basiliens transférèrent ensuite son corps dans un de leurs monastères où il demeura trois cent trente-six ans sans aucune marque de corruption. En 1503, la cause de sa béatification fut poursuivie à Rome, et le pape Jules II autorisa son culte. 1167.

SAINT MYRON, PRÊTRE ET MARTYR A CYZIQUE

250. — Pape : Saint Fabien. — Empereur romain : Dèce.

> Il faut des persécutions pour faire briller le fidèle, pour mettre en évidence sa vertu et dévoiler à tous la beauté intérieure de son âme.
>
> *Saint Ambroise.*

Antipater ayant reçu de l'empereur Dèce le gouvernement de l'Achaïe, pénétra dans l'église des chrétiens, à la tête d'une multitude de soldats, dissipa le troupeau des fidèles et en arrêta un grand nombre. Aussitôt le prêtre de cette église, Myron, à qui sa naissance, sa bonté pour tous et la gravité de ses mœurs attiraient l'amour et le respect, avait sacrifié toute crainte à son amour pour le Christ, et, s'avançant courageusement au-devant du proconsul, il lui avait reproché la folie de son sacrilége et la barbarie de ses desseins, qui le rendaient semblable à une bête sauvage.

Ensuite, s'étant tourné vers les fidèles : « Frères », leur avait-il dit,

1. Voir sa vie au 3 mai qui est le jour de sa naissance au ciel, aussi bien que de sa naissance au monde.

« vous les amis du Christ, demeurez généreusement fermes dans la pureté de votre foi. Qu'aucun de vous ne fléchisse ni aux menaces du tyran, ni à ses promesses. Dieu est avec nous pour nous défendre, et en même temps il nous promet une récompense immortelle, que rien ne saurait flétrir ». Ainsi, par ce discours, il fortifiait le courage de la multitude. Mais le cruel Antipater ordonna qu'on l'arrêtât, quoiqu'il eût été autrefois son ami, et qu'ils eussent vécu tous deux dans une grande familiarité. Il fit dresser son tribunal sur le Forum, près du temple de Bacchus, et ordonna qu'on lui amenât le saint prêtre. Là, après lui avoir reproché la témérité audacieuse de sa parole, il lui dit : « Myron, sacrifie aux dieux immortels, si tu ne veux pas périr misérablement de la mort des malfaiteurs ».

Myron reprit : « Je sacrifierai, mais à mon Dieu, une hostie de louange ; car, pour les démons et vos statues muettes formées par la main des hommes, jamais Myron ne leur offrira des victimes ». Aussitôt on le suspendit à un poteau ; et, le long de son corps, on promena sur tous ses membres un instrument tranchant, en l'appuyant avec tant de violence, que, sous lui, la terre fut inondée de sang. Incapable d'un sentiment de pitié, le cruel gouverneur fit allumer dans une fournaise un grand feu avec de la poix, de l'huile et des sarments, pour le rendre plus affreux. Puis, faisant descendre le prêtre de son poteau, en face de ces flammes ardentes, il lui dit : « C'est là, Myron, que je te ferai jeter pour y être brûlé, si tu n'honores pas les dieux ». — « Non, injuste tyran », reprit le martyr ; « chrétien dès mon enfance, puis serviteur et prêtre du Christ, je ne sacrifierai point à tes dieux ».

Alors Antipater ordonna qu'on le jetât dans le feu ; mais Myron s'avança de lui-même, en répétant cette prière : « Seigneur, abaissez les regards sur vos serviteurs qui prient, et délivrez-nous pour la gloire de votre nom, de peur que l'ennemi ne dise : Victoire, victoire, mes yeux l'ont vu ! » Pendant qu'il parlait ainsi, on le jetait dans le feu ; mais alors on vit un grand prodige : le Saint se promenait dans la fournaise comme il eût fait sur un gazon humide de rosée, et il chantait un hymne de triomphe, tandis que les spectateurs les plus voisins de cette scène étaient envahis par les flammes, qui en firent périr un grand nombre. Témoin du miracle, le proconsul lui-même resta frappé de stupeur ; il s'éloigna tout tremblant, après avoir ordonné d'emmener le Saint et de le tenir en prison. Cependant, le lendemain, il le fit comparaître de nouveau, et lui ordonna encore de sacrifier ; puis, comme le prêtre n'obéissait pas, il le fit écorcher tout vivant. Des bourreaux le saisirent, et avec le fer, sur tous ses membres, taillèrent sa peau sans pitié, en arrachant ensuite de longues lanières, depuis les épaules jusqu'aux pieds. Mais, ô courage d'une grande âme ! le martyr chantait : « J'ai attendu avec patience, j'ai attendu le Seigneur ; et il s'est abaissé vers moi, et il a exaucé mes prières ».

Et en chantant ainsi, non-seulement son courage ne faiblit pas ; mais encore, détachant lui-même un lambeau de ses propres chairs, il le jeta au proconsul, en disant : « Chien cruel, avide de sang, reçois cette pâture ; tu as faim de chair humaine, mange ». A ces paroles, la colère du tyran s'enflamma, et il ordonna qu'on déchirât avec des ongles de fer ce qui restait encore du martyr. Bientôt le dernier débris de ses chairs tombe à terre, et l'on ne voit plus qu'un squelette avec ses os à nu et leurs articulations ; les entrailles elles-mêmes et les organes intérieurs de la vie sont pareillement à découvert : spectacle horrible, capable d'émouvoir les cœurs les plus durs. La nature même inanimée ne le vit pas sans horreur.

Pour le martyr, il priait : « O vous qui régnez dans les siècles », disait-il, « exaucez-moi. Toutes les puissances angéliques vous glorifient, ô Christ, roi de l'univers. Venez assister votre serviteur, et faites-moi participer à vos trésors infinis ». Aussitôt une voix vint du ciel ; elle disait : « Un lieu de paix et de bonheur t'est réservé, parce que tu as consommé ta course et conservé ta foi ».

Cette voix fut entendue du barbare gouverneur, qui n'y vit que l'œuvre des enchantements. « Tête maudite », s'écria-t-il, « sacrifie aux dieux; sinon tu seras jeté aux bêtes, et toutes les opérations de ta magie ne pourront te secourir ». — « Non, je ne sacrifierai pas », répondit le martyr; « je suis chrétien ». A ces mots, on le reconduisit en prison, et l'on prépara les bêtes. Le lendemain, le martyr fut introduit dans le stade. Le cruel Antipater, en le voyant avec un corps vigoureux et entier, sans traces de blessures, le visage joyeux et rayonnant d'une merveilleuse beauté, dit pour la seconde fois : « Tes enchantements, ô Myron, sont puissants et nombreux; c'est pourquoi, pour éviter de devenir la pâture des bêtes, sacrifie à Bacchus, et renonce à ton art ». Mais le martyr, ne se laissant point persuader par les paroles d'un persécuteur plus cruel que les monstres dont on le menaçait, on lança contre lui une lionne; elle accourt aussitôt aux pieds du Saint, le caresse de sa langue, comme si elle eût voulu lui donner un baiser; puis, ô merveille ! avec ses dents elle coupe les liens du martyr.

La foule des spectateurs, comprenant à cette vue la puissance du Christ, s'écria : « Il est grand le Dieu que Myron nous prêche ; proconsul, renvoie un innocent que les bêtes elles-mêmes ont respecté; elles te donnent l'exemple ». Le proconsul, effrayé et craignant un soulèvement contre lui, envoya le Saint à Cyzique, avec ordre au gouverneur de la ville d'en finir avec lui par le glaive. Ce gouverneur, en le recevant avec les actes de ses interrogatoires, essaya d'abord de le gagner; puis, voyant ses efforts inutiles, il prononça contre lui la sentence. Le fer abattit sa tête vénérable et sacrée, et les chrétiens l'ensevelirent avec honneur.

Tiré des *Actes des Martyrs*, par les RR. PP. Bénédictins de la Congrégation de France.

SAINT PAUL ET SAINTE JULIENNE,

MARTYRS A PTOLÉMAÏS

274. — Pape : Saint Félix Ier. — Empereur romain : Aurélien.

C'est la persévérance seule qui mérite la gloire à nos travaux et la couronne à nos vertus.
Saint Bernard.

L'empereur Aurélien ayant publié un édit contre les chrétiens, pour leur enjoindre de sacrifier aux dieux, les menaça de leur faire endurer une mort cruelle s'ils refusaient d'obéir. Ce prince étant donc venu en Isaurie, se transporta dans la ville de Ptolémaïs, afin de contraindre tous les chrétiens d'offrir des sacrifices aux idoles. Le bienheureux Paul, homme très-

versé dans les saintes Ecritures, était avec sa sœur Julienne, lorsque l'empereur fit son entrée dans la ville. Dès qu'il l'aperçut, il fit sur son front le signe de la croix ; puis, se tournant vers sa sœur, il lui dit : « Aie bon courage, ma sœur, ne crains rien ; mais sois assurée qu'une grande épreuve menace les chrétiens ». Or, sa sœur lui était encore plus unie par la foi que par les liens du sang.

Aurélien ayant remarqué le signe du Christ, que Paul avait imprimé sur son front, envoya aussitôt des satellites pour l'en reprendre ; puis il le fit venir au milieu de la foule, et lui dit : « Misérable, quel était ton dessein en faisant un signe sur ton front au moment de mon entrée dans la ville ? Est-ce que tu ignores l'édit rendu contre les chrétiens ? » Paul répondit : « J'ai, en effet, ouï parler de ton édit ; mais jamais personne ne pourra nous effrayer au point de nous faire renier le Christ. Qui donc serait assez insensé pour abandonner le Dieu vivant et honorer vos idoles sourdes et muettes, puisque l'auteur de notre salut, Jésus-Christ, a dit lui-même : Celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai à mon tour devant mon Père qui est dans les cieux ? » — « Tu vois », dit Aurélien, « avec quelle patience j'ai écouté tes folies. Viens maintenant, et sacrifie aux dieux, de peur que tu ne périsses par un genre de mort bien cruel ». Mais Paul lui répondit : « Je ne connais point d'autre Dieu que le Seigneur Jésus-Christ, que j'ai toujours adoré depuis mon enfance d'un cœur pur et d'un esprit sincère ». Aurélien dit : « Suspendez cet homme, et tourmentez-le vivement, jusqu'à ce que son Seigneur vienne le délivrer ». Les bourreaux le suspendirent donc, et se mirent à l'accabler de tourments.

Durant son supplice, il invoquait Dieu à haute voix, et Dieu aussitôt rendit ses tourments tellement légers, que le bienheureux Paul ne sentait plus rien.

La sainte épouse du Christ, Julienne, ayant vu son frère tourmenté si cruellement, courut au tribunal, et criant à haute voix, elle dit : « Aurélien, cruel tyran, pourquoi tourmentes-tu si horriblement mon frère qui est innocent ? » Aurélien dit aussitôt : « Découvrez la tête de cette femme, et frappez-lui violemment les joues, pour avoir ainsi parlé témérairement ; quant à cet homme pervers, continuez de le tourmenter durement, puisqu'il dit qu'il reçoit aide et protection de Celui qu'il appelle Christ ». Julienne se mit à rire et lui dit : « Je m'étonne que toi, empereur comme tu es, tu perdes la raison au point de ne pas connaître la puissance du Christ, en ce qu'il sait rendre légers les tourments à ceux qui l'invoquent ». Aurélien se tournant vers les siens, leur dit : « Cette femme abuse étrangement de ma clémence, pour prendre un air si hautain ! » Puis, la regardant avec courroux, il lui dit : « Approche et sacrifie aux dieux ; autrement, tu peux croire que tu ne t'échapperas pas de mes mains ». Julienne répondit : « Je n'ai point peur de tes tourments ; je ne pense même pas que tes menaces s'adressent à moi ; car il est un Dieu au ciel, lequel peut nous arracher de tes mains iniques. Donc tout ce que tu as d'instruments de supplices, fais-les-moi sentir, afin que par cela même tu saches que j'ai en moi le secours du Dieu et Sauveur Jésus-Christ ». Aurélien, blessé au vif, dit : « Suspendez cette femme, et tourmentez-la constamment, pour lui faire comprendre qu'elle est devant le tribunal de l'empereur ».

Les bourreaux avaient commencé à la tourmenter, lorsque son frère, la regardant, lui dit : « Ne crains point, ma sœur, les tortures du tyran, et n'aie pas peur de ses menaces. Souffrons un peu de temps, afin de pouvoir ensuite jouir d'un repos éternel ». Aurélien dit aux bourreaux : « Ne vous

lassez pas de lui infliger des supplices, et faites en sorte qu'on ne l'entende plus se répandre en discours aussi insensés que superbes ». Julienne, à ces paroles, rit de nouveau et dit : « Aurélien, tyran inique, le Seigneur Jésus-Christ fait que je ne sens ni tourments ni fatigues ». Aurélien dit : « Tu as beau nous faire entendre tes folies, et nous dire faussement que tu ne sens point les supplices : moi, je ferai en sorte que tu sois longtemps tourmentée, et que tu succombes enfin à la violence de la douleur ». Julienne répondit : « Jamais le Christ ne permettra que je sois vaincue par toi. C'est lui qui m'assiste maintenant, et qui me protégera jusqu'à la fin ; par là tu pourras connaître sa puissance et la patience des chrétiens. Quant à toi, mon Dieu te punira lui-même d'un feu éternel : car il te demandera compte des âmes que tu as perdues ».

Aurélien, de plus en plus courroucé en entendant ces paroles, ordonna d'apporter une chaudière, de la remplir de poix, et d'allumer dessous un feu si ardent que personne ne pût en approcher ; puis il y fit jeter Paul et Julienne ; mais la poix bouillante fut changée en eau glacée : ce qui fut cause que tous ceux qui étaient présents admirèrent la puissance de Dieu.

Malgré cela Aurélien, oppressé par sa propre fureur, ne rendait point gloire à Dieu, et pensait que tout cela devait être attribué à l'art magique. Il ordonna de les retirer de la chaudière ; et les martyrs n'exhalaient aucune odeur de poix ; bien plus, on n'en trouva même aucune trace dans la chaudière, mais seulement de l'eau froide. Aurélien leur dit alors : « Vous croyez peut-être que ceux qui sont présents vont être circonvenus par vous, et que vous les amènerez à reconnaître que votre Dieu vous a porté secours, tandis que tout cela ne doit être attribué qu'à votre art magique ? Il n'en sera pas ainsi, j'en jure par les dieux mêmes ; car je ferai en sorte que, si vous n'offrez des victimes à ces dieux, je vous ferai encore tourmenter, puis consumer par le feu ». Paul répondit : « Nous ne pouvons absolument abandonner le Seigneur, le Dieu vivant, créateur du ciel et de la terre, qui nous a retirés des ténèbres et délivrés de tes mains. Jamais donc, empereur Aurélien, jamais tu ne viendras à bout de nous persuader de rendre un culte à tes statues de pierre, qui sont privées de la vue, de l'ouïe et d'âme. Tu peux donc nous infliger tous les tourments que tu voudras ; tu connaîtras alors la force de notre Dieu ».

Aurélien ordonna d'apporter au tribunal deux siéges de fer, et d'amasser une grande quantité de charbons pris dans les bains publics ; et après que les siéges eurent été rougis, il fit oindre les martyrs de graisse et donna l'ordre de les y faire asseoir. Quand ils y furent placés, il leur dit : « Maintenant que vos arts magiques sont anéantis, vous pouvez savoir ce que c'est que l'empereur Aurélien. Que votre Christ vienne à présent, et, s'il le peut, qu'il vous secoure dans vos angoisses ». Julienne répondit : « Oui, le Christ est avec nous en ce lieu, il nous porte secours et ne permet pas que le feu nous touche. Toi, tu ne le vois pas, car tu en es indigne. Je t'avertis, Aurélien, de laisser là cette folie et de t'approcher du Christ ; car si tu veux croire en lui, il t'accueillera avec amour, parce qu'il est bon et miséricordieux et qu'il aime à pardonner les péchés des hommes. Mais si tu ne crois pas, tu seras livré à un feu éternel ».

Aurélien, encore plus transporté de colère, ordonna de décapiter les bourreaux, dans la pensée qu'ils avaient reçu de l'argent des chrétiens pour épargner les martyrs. Comme on conduisait les bourreaux à la mort, Paul les exhortait en ces termes : « Ne craignez rien, vous ne mourrez point

éternellement; mais vous serez les concitoyens des Saints et les héritiers du royaume céleste ». Les bourreaux ayant entendu ces paroles, s'arrêtèrent et prièrent ainsi le Seigneur : « Seigneur Jésus-Christ, que prêchent Paul et Julienne, assistez-nous et faites que nous persévérions dans la confession de votre nom ; car nous mourons sans avoir fait de mal ». Quand ils eurent prié, on leur trancha la tête. L'un se nommait Quadratus, et l'autre Acacius.

Après la consommation de leur martyre, Aurélien chargea d'autres bourreaux d'apporter du feu, et de répandre du sel sur les charbons, afin de donner plus de violence au brasier. Alors Julienne lui dit : « Aurélien, détestable tyran, à quoi bon te tourmenter ainsi ? car je m'aperçois que tu es très-agité, et que la fureur te transporte en toutes manières ; enfin, on te prendrait pour un serpent qui, au milieu de ses sifflements, vomit son venin contre nous. Mais tu n'y gagneras rien ; car Dieu lui-même nous fortifie, afin que nous puissions soutenir les assauts de tes pernicieux desseins. Enfin, voyant que tu ne peux rien contre nous, tu en seras couvert de confusion, et tu cesseras de nous tourmenter ».

Aurélien ordonna de les délier, de les jeter dans la prison, d'attacher autour de leur cou des bois très-lourds, de leur mettre les pieds dans les entraves, d'enchaîner leurs mains et de parsemer le sol de clous de fer, afin qu'ils en fussent blessés ; et il défendit de permettre à aucun chrétien de les visiter, de peur qu'on ne leur apportât des aliments. Les bourreaux les conduisirent en prison et exécutèrent tout ce qu'Aurélien avait commandé.

Vers le milieu de la nuit, les martyrs s'étant mis en prière, une grande lumière éclaira la prison, et un ange se tint devant eux et leur dit : « Paul et Julienne, serviteurs du Dieu très-haut, levez-vous et priez Dieu ». Et l'ange, s'étant approché d'eux, toucha les pièces de bois qui leur serraient le cou, et aussitôt elles tombèrent à terre, ainsi que les chaînes dont ils étaient chargés. Au même instant ils virent deux siéges ornés de tapis, et une table chargée de mets de toutes sortes, et l'ange leur dit : « Venez, reposez-vous et prenez ces aliments que Jésus-Christ vous envoie ». Paul et Julienne, ravis de joie, se mirent à table : ils prirent le pain dans leurs mains, levèrent les yeux vers le ciel pour rendre grâces à Dieu, et commencèrent leur repas. Les gardes de la prison aperçurent cette vive lumière : ils vinrent à eux aussitôt, et les martyrs, qu'ils trouvèrent joyeusement assis à table, leur apprirent ce qui s'était passé. Les gardes s'assirent et mangèrent avec eux ; puis ils rendirent honneur et gloire à Dieu, qui les avait comblés d'une si grande faveur. La plupart d'entre eux crurent en Dieu et se firent chrétiens.

Trois jours après, Aurélien s'étant assis sur son tribunal, se fit amener les saints martyrs Paul et Julienne, et leur dit : « Eh bien ! les tourments ne vous ont-ils pas encore appris à quitter cette folie qui vous possède, pour aller vers les dieux et leur offrir des victimes ? » Paul répondit : « Que cette folie soit toujours mon partage, comme elle l'est de tous ceux qui aiment Dieu ! Car ce qui est folie en Dieu est plus sage que les hommes, et la sagesse des hommes est folie auprès de Dieu. Je serais par conséquent un insensé et un fou, si j'abandonnais Dieu même pour honorer vos démons ». Aurélien, outré de colère, donna l'ordre de les suspendre à un poteau et de les tourmenter. Les bourreaux les tourmentèrent longtemps ; mais le Christ les soulagea dans leurs supplices, et ils ne les sentirent aucunement.

L'un des bourreaux, nommé Stratonicus, qui se tenait au côté gauche de Julienne pour la tourmenter, épris de sa beauté, n'osait porter les mains sur elle. La bienheureuse Julienne, s'en étant aperçue, étendit le pied gauche, et le frappant du talon, lui dit : « Stratonicus, fais ce que le tyran Aurélien t'a ordonné, et ne crains point de mettre tes mains sur moi dans le dessein de m'épargner ; car j'ai près de moi mon Roi, le Seigneur Jésus-Christ, Dieu éternel, celui qui a soin de mon âme et soulage les douleurs de mon corps ». Stratonicus ayant entendu ces paroles, jeta le glaive qu'il tenait à la main, et courut au tribunal de l'empereur. L'empereur ordonna de les détacher du poteau, de les enfermer dans l'intérieur de la prison, et de convoquer tous les magiciens, avec ordre d'apporter avec eux toutes les bêtes venimeuses qu'ils possédaient : vipères, aspics, serpents et dragons, afin qu'elles tinssent compagnie à Paul et à Julienne. Lorsque l'on eut apporté ces bêtes, ainsi que le tyran l'avait ordonné, on les enferma avec Paul et Julienne. Quand elles furent en ce lieu, elles serpentaient librement et venaient aux pieds des martyrs, qu'elles regardaient fixement, mais sans leur faire aucun mal. Paul et Julienne, se tenant assis, louaient Dieu et chantaient des psaumes. Ces serpents demeurèrent ainsi trois jours et trois nuits enfermés avec les deux Saints. Le troisième jour, Aurélien envoya, vers le commencement de la nuit, s'informer s'ils avaient été dévorés par les serpents. Ceux qui avaient été envoyés s'étant approchés de la porte de la prison, entendirent les martyrs qui louaient Dieu et chantaient des psaumes. Dans le dessein de s'assurer plus amplement de ce qui était arrivé, ils montèrent dans un lieu plus élevé, d'où ils aperçurent par la fenêtre Paul assis avec sa sœur Julienne, et un ange de Dieu qui se tenait debout au milieu des bêtes et les empêchait de nuire. Les envoyés, tout émerveillés, coururent rapporter à l'empereur tout ce qu'ils avaient vu. Aurélien se leva de grand matin, se rendit à son tribunal, et commanda que les magiciens enlevassent leurs bêtes, et qu'on lui amenât les martyrs. Les enchanteurs se rendirent donc à la porte de la prison, et se mirent à évoquer les bêtes. Mais, comme elles n'obéissaient point à leurs paroles, ils ouvrirent la porte, et soudain tous ces animaux sortirent avec impétuosité; tous les hommes infidèles qu'elles trouvèrent, elles les tuèrent, puis elles s'enfuirent dans les lieux déserts.

Les gardes de la prison conduisirent Paul et Julienne au tribunal de l'empereur. Le tyran les apercevant se prit à rire, et leur dit : « Je m'estime fort heureux aujourd'hui de jouir de votre société ; car vous m'apportez sans doute une bonne fortune ; et, j'en prends les dieux à témoin, si vous me dites la vérité, vous recevrez de moi des dons précieux et en grand nombre, et vous participerez à ma puissance souveraine. Dites-moi, n'avez-vous pas vu, ainsi que me l'ont rapporté plusieurs témoins oculaires, le dieu Apollon présent en personne et vous portant secours ? » — Pour nous », dit Paul, « nous ne connaissons point Apollon ; car nous sommes du nombre de ceux à qui Dieu a donné le salut. Mais ton âme, à toi, est dévouée à la mort ; car tu n'as pas la sagesse, et tu ne veux pas revenir à résipiscence : bien plus, l'excessive fureur de ta tyrannie te fait blasphémer ; car l'ange que le Seigneur a envoyé pour fermer la gueule des serpents, tu prétends que cet ange est Apollon, tant est grande ton arrogance et ta témérité ! » Aurélien, irrité de ces paroles, ordonna de frapper la mâchoire de Paul avec des balles de plomb, et de lui dire : « Ne parle pas avec tant d'arrogance ; tu dois savoir que tu es devant l'empereur ».

Il donna ensuite l'ordre de faire retirer Paul, et d'amener sa sœur Ju-

lienne, à qui il parla en ces termes : « Je t'en conjure, Julienne, n'imite pas la folie de ton frère. Je vois en toi une jeune fille pleine de prudence et douée de beaucoup de sagesse. Suis mes conseils, et par tout l'univers j'élèverai des colonnes sur lesquelles ton nom sera gravé ». Julienne lui répondit : « Tu perds ton temps à vouloir m'abuser, Aurélien, tyran impie ; tu cherches à circonvenir une servante du Dieu très-haut ; ne me propose plus ce qui m'attirerait une mort éternelle. Tu voudrais donc me priver de la gloire de Dieu et de son royaume céleste, auquel tu es étranger, et dont tu es indigne ? » L'empereur donna ordre de faire retirer Julienne et de ramener Paul ; puis il lui dit : « Paul, ta sœur m'a promis de sacrifier aux dieux : elle va devenir mon épouse et la souveraine de tout mon empire. Fais donc, toi aussi, ce que je te dis, et laisse-toi persuader de sacrifier aux dieux ». Paul répondit : « Tu en as menti, et cela pour ta perte. Du reste, en faisant cela, tu ne t'es point écarté de l'école de ton père, le démon ; car tu ne fais que ce qu'il fait habituellement, et vous ne pouvez gagner personne autrement qu'en fabriquant des mensonges. Mais tu y perds ta peine ; car tu ne nous tromperas jamais, quand même tu nous promettrais l'empire de l'univers. Crois donc, te dis-je, que tu ne saurais nous duper ». Aurélien s'écria : « Jusques à quand nous accableras-tu d'injures ? Tu ne sais donc pas rougir, insipide conteur de fables ? J'en jure par les dieux eux-mêmes, je vous infligerai tous les genres de tourments ». Et il ordonna d'apporter du feu avec quatorze verges de fer qu'on y fit rougir ; puis on lia les pieds et les mains de Paul, on y passa une barre de fer, et après qu'on l'eut ainsi assujéti au sol, l'empereur donna ordre de le frapper à la fois avec deux de ces barres enflammées. Pour Julienne, il la fit conduire dans un lieu de prostitution.

Mais à peine était-elle entrée dans le lieu assigné par l'empereur, qu'un ange descendit du ciel et lui dit : « Ne crains point, Julienne ; car le Seigneur Jésus-Christ, que tu adores, m'a envoyé pour te protéger et pour faire connaître son saint nom à tous ceux qui le craignent ».

Quant à Paul, pendant qu'on le tourmentait au moyen des verges de fer rougies au feu, il s'écriait : « Aurélien, tyran détestable, quel mal ai-je fait pour que tu me tourmentes avec autant de cruauté que d'impiété ? Mais mon Seigneur Jésus-Christ me soulage dans mes tourments : tu auras pour héritage ce feu éternel réservé pour toi et pour le diable, qui t'inspire tout ce que tu fais contre nous ». Aurélien lui dit : « Eh bien ! Paul, où est ta sœur Julienne, que tu dis être une vierge si pudique ? » Paul répondit : « Je sais que ce même Dieu qui m'a soustrait à tes projets pervers a été le défenseur de ma sœur, et qu'il l'a conservée pure et exempte de toute souillure ; car il a envoyé son ange du ciel pour la garder, et la voici qui revient sans tache et ornée de sa couronne de virginité, pour contempler mes liens ». En effet, Aurélien avait envoyé chercher Julienne. Lorsqu'elle fut arrivée au tribunal et que Paul l'eut aperçue, il fut rempli d'une grande joie et lui sourit.

Aurélien commanda ensuite de délier Paul, puis de creuser une fosse aussi longue qu'est la taille de trois hommes, et d'y allumer du bois. Les bourreaux firent très-exactement ce qui leur avait été commandé ; et ils y allumèrent un feu très-ardent. L'empereur ordonna de jeter Paul et Julienne dans ce brasier. Mais les saints martyrs louaient Dieu ensemble, et priaient le Sauveur et Seigneur Jésus-Christ de leur porter secours. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu de leur supplice, ils firent sur leurs membres le signe de la croix du Christ, et se jetèrent spontanément dans le feu. On les

y voyait louant Dieu et célébrant sa gloire; mais aussitôt l'ange du Seigneur descendit du ciel, dissipa la flamme et la fumée, et ne permit pas que les saints martyrs fussent aucunement endommagés par les flammes. Ils se tenaient donc debout dans la fosse, chantant les louanges divines. Tandis que les martyrs priaient, beaucoup de gentils, considérant la puissance de Dieu, furent touchés de componction, renoncèrent aux superstitions idolâtriques et embrassèrent la foi du Christ : il y eut même plusieurs des bourreaux qui les avaient tourmentés, et qui, voyant les merveilles de Dieu à l'égard de ses Saints, changèrent alors de sentiments et reçurent aussi la foi chrétienne.

Ces événements furent bientôt portés aux oreilles d'Aurélien, qui ordonna de faire périr les Saints à coups de pierres, comme ils étaient encore dans la fosse. Mais voici que soudain d'épouvantables coups de tonnerre se firent entendre, accompagnés d'horribles éclats de foudre ; des nuées tout en feu, qu'elles vomissaient sur la terre, parcouraient les airs en mugissant et s'approchaient de l'empereur ; puis on entendit une voix du ciel qui lui dit : « Aurélien, descends dans l'abîme du feu éternel, qui a été allumé pour toi et pour ton père le diable ». Quand la tempête fut apaisée, Aurélien donna ordre d'extraire de la fosse les athlètes et martyrs du Christ, et de les reconduire en prison. Et les saints martyrs célébraient la gloire de Dieu pour toutes les merveilles qu'il venait d'opérer à cause d'eux.

Sept jours après, Aurélien s'assit, dès le point du jour, sur son tribunal, et ordonna que les prêtres apportassent tout ce qu'ils avaient d'idoles d'or et d'argent ou ornées de pierres précieuses. Les prêtres les apportèrent aussitôt devant l'empereur, et étalèrent sous ses yeux la pourpre royale. L'empereur dit alors : « Appelez Paul et Julienne ». Lorsqu'il les vit debout devant le tribunal, sa colère se réveilla, et d'un ton courroucé et menaçant, il leur dit : « Allez maintenant sacrifier aux dieux ». Paul lui dit en souriant : « Jamais, tyran, nous n'abandonnerons notre Dieu, qui a fait le ciel et la terre ; renonce donc enfin à croire que nous consentirons à rendre un culte à tes idoles ».

Aurélien fit apporter une grande pièce de bois, sur laquelle on attacha Paul, et les bourreaux lui lièrent les mains. L'empereur donna l'ordre en même temps d'apporter des torches allumées et de lui en brûler le visage, tandis qu'un héraut criait : « Ne sois point insolent envers les maîtres de l'univers, et ne fais point de médisance contre les dieux ». L'empereur ordonna que Julienne fût aussi attachée au poteau, et qu'on lui mît dans la bouche et qu'on lui appliquât par tout le corps des torches ardentes. Lorsqu'ils l'eurent fait, la ville entière, qui était présente à ce spectacle, s'écria d'une voix unanime : « Empereur Aurélien, tes jugements sont iniques, tu les tourmentes contre toute justice. S'ils ne veulent pas sacrifier aux dieux, porte contre eux ta sentence ». Aurélien, craignant que le peuple n'excitât une sédition contre lui, rendit une sentence par laquelle il les condamnait à être décapités, et ordonnait de laisser leurs corps en proie aux chiens, aux bêtes sauvages et aux oiseaux.

Le dix-septième jour du mois d'août, Paul et Julienne sortirent ensemble pleins de joie, et chantant ce verset du psaume : « Vous nous avez sauvés, Seigneur, de ceux qui nous affligeaient, et vous avez confondu ceux qui nous haïssent ». Lorsqu'ils furent arrivés au lieu de leur martyre hors de la ville, Paul pria le bourreau de frapper Julienne avant lui. Celle-ci, faisant aussitôt le signe du Christ sur son visage, et tressaillant d'allégresse, tendit le cou, et le bourreau la frappa de sa hache. Paul, voyant sa sœur

couronnée du martyre, leva les yeux au ciel, rendit grâces à Dieu, se munit, à son tour, du signe de la croix, et tendit le cou; et au même instant le bourreau le décapita.

Leurs corps restèrent étendus par terre hors de la ville; car on avait défendu aux chrétiens de les enlever de ce lieu; et les soldats, selon l'ordre d'Aurélien, veillaient à ce que personne ne vînt dérober ces saintes reliques. Mais on vit arriver au même lieu des loups, des chiens et des oiseaux, qui faisaient sentinelle autour des corps; et lorsque les mouches et autres semblables insectes venaient se reposer dessus, les oiseaux les chassaient avec leurs ailes, et ne leur permettaient pas d'y demeurer. Durant sept jours et sept nuits, ces bêtes et ces oiseaux restèrent ainsi autour des reliques des martyrs. Aurélien, ayant appris toutes ces choses par les soldats, leur envoya dire de quitter ce lieu, mais durant la nuit, ne voulant pas les retirer de là en plein jour, de peur qu'ils ne devinssent le jouet des chrétiens. Dès que le jour parut, les chrétiens se rendirent auprès des corps des martyrs, et les ensevelirent.

Extrait des *Actes des Martyrs*, par les RR. PP. Bénédictins de la Congrégation de France.

S. MAMMÈS [1], MARTYR A CÉSARÉE DE CAPPADOCE,

PATRON DE LA VILLE ET DU DIOCÈSE DE LANGRES

Vers 275. — Pape : Saint Félix Ier. — Empereur romain : Aurélien.

> Réjouis-toi, innocence, et tressaille d'allégresse : dans l'épreuve, tu grandis; dans l'humiliation, tu es exaltée; dans le combat, tu triomphes; dans la mort, tu es couronnée.
>
> *Saint Jean Chrysostome.*

Nous avons vu, dans la vie de sainte Radegonde, le profond respect que cette vertueuse Reine avait pour saint Mammès, et comment elle envoya un ambassadeur exprès à Jérusalem, pour en obtenir quelques reliques du Patriarche de cette église. Il faut maintenant découvrir les motifs de ce grand respect, et en même temps les beaux éloges que saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, Nicétas et presque tous les Grecs, ont donnés à ce glorieux Martyr. Nous apprenons de Siméon Métaphraste, rapporté par Surius, qu'il naquit de parents nobles, vertueux, et remplis de la crainte et de l'amour de Dieu. Son père s'appelait Théodote et sa mère Rufine. Comme ils travaillaient avec beaucoup de zèle à étendre le royaume de Jésus-Christ par la conversion des infidèles, ils furent bientôt dénoncés à Alexandre, que l'empereur romain avait envoyé à Gangres (aujourd'hui Kienkari, ville de Galatie), pour y persécuter les chrétiens. Alexandre fit venir devant lui Théodote, et lui ordonna de sacrifier aux divinités de l'empire. Théodote refusa de le faire, et ne daigna même pas lui répondre. Alexandre le menaça des fouets, des roues et des gibets. Théodote se moqua de ses menaces et ne s'en émut pas plus que s'il eût parlé à un autre.

1. *Alias* : Mamas, Mammant, Mamet.

Alexandre, étonné de cette constance, voulait éprouver sur lui les supplices les plus rigoureux ; mais, comme il était d'une famille patricienne et qu'il descendait des premières races sénatoriales, il n'osa rien attenter sur lui, sans en avoir donné avis à l'empereur. Ainsi, il l'envoya prisonnier à Césarée de Cappadoce (aujourd'hui Kaïsarieh), en attendant la réponse du prince. Théodote y alla joyeusement, et Rufine, sa femme, l'y suivit et se renferma même volontairement dans la prison avec lui. Lorsqu'ils y furent, Théodote, considérant d'un côté sa délicatesse, et de l'autre la cruauté impitoyable de Faustus, président de Césarée, qui devait être son juge, craignit de n'avoir pas assez de force pour supporter la rigueur des tourments : aussi il s'adressa à Dieu et lui demanda la grâce de mourir dans son cachot. Sa prière fut exaucée : il mourut dans les fers, pour aller jouir du bonheur de l'éternité. Rufine, qui était enceinte, reçut une si forte émotion de la mort de son mari, qu'elle mit au monde un fils avant terme. Ainsi, à ses regrets d'épouse vinrent s'ajouter ses inquiétudes de mère. Elle se voyait seule, sans assistance, dans une prison, ayant d'un côté le corps mort de son mari, de l'autre son enfant nouveau-né. Eplorée, défiante de ses forces en présence des bourreaux, mais pleine de confiance en Dieu, elle le supplie de la réunir à son époux, de servir de père à son *enfant* et d'envoyer quelqu'un qui en prît soin. Sa demande fut exaucée en tous ses points : elle mourut en paix, et fut réunie à son mari. Dieu envoya à une noble veuve, nommée Ammia, un ange qui lui ordonna de demander au président les corps des deux défunts, pour leur donner une honorable sépulture, et de prendre soin de l'éducation de leur fils, de même que s'il était son propre enfant.

Ammia obéit à cet ordre, et ayant obtenu du président les corps de Théodote et de Rufine, elle les ensevelit dans son jardin avec une pompe digne de leur mérite. Elle adopta leur enfant pour son fils et en eut le même soin que si elle eût été sa mère. On l'appela Mamas, parce que, dans ses premiers bégaiements, il disait souvent à Ammia, sa tutrice, *mamma*, nom que les petits enfants donnent ordinairement parmi nous à leurs mères. Mis aux écoles, il y fit des progrès merveilleux et surpassa en peu de temps tous ses compagnons ; mais la piété était ce qui le rendait plus digne d'admiration, car on voyait en lui un ardent amour pour Jésus-Christ, et il semblait qu'étant né dans le martyre, il eût tiré de sa naissance une inclination pour le martyre. Il animait tout le monde et particulièrement ses condisciples, à demeurer fermes dans la foi et à ne point craindre les tourments dont les juges se servaient pour ébranler la constance des chrétiens. Ammia mourut ; comme elle l'avait adopté pour son fils, elle le laissa héritier et maître de tous ses biens ; il avait sans doute aussi ceux de ses parents, car on ne dit point qu'ils eussent été confisqués.

L'empereur Aurélien, qui régnait alors, ne se contentait pas de persécuter les hommes et les femmes fidèles à Jésus-Christ : il s'appliquait aussi et surtout à détacher les enfants de la religion chrétienne. Ce fut une des instructions qu'il donna à Démocrite, lorsqu'il l'envoya comme président à Césarée ; cet homme barbare et cruel ne manqua pas de la suivre et de la mettre à exécution. Ayant appris que le jeune Mammès, non-seulement était fervent chrétien, mais confirmait ses condisciples, qui l'étaient aussi, et souvent convertissait ceux qui ne l'étaient pas, le fit arrêter et comparaître devant son tribunal. Il n'y eut point d'artifice dont il ne se servît pour le séduire ; il employa les promesses et les menaces, et tâcha de le persuader par des raisons ; mais ce fut inutilement : Mammès répondit tou-

jours en fils de martyr, et protesta courageusement que ni les supplices, ni la mort même, et beaucoup moins la faveur et les bonnes grâces de l'empereur, n'arracheraient jamais de son cœur la foi et l'amour de Jésus-Christ. « On verra », dit le président, « si tu seras aussi constant lorsqu'on déchirera ou rôtira ton corps ». — « Mais il ne t'est pas permis », répliqua Mammès, « de me tourmenter, moi qui suis d'une famille patricienne, et qui, depuis, ai été adopté par Ammia, la plus noble dame de ce pays ». Il ne disait pas cela pour éviter la torture, mais pour avoir occasion de porter la gloire du nom de Jésus-Christ jusque devant le tribunal de l'empereur. Le président ayant reconnu la vérité de ce qu'il disait, ne voulut pas passer outre, mais il l'envoya vers l'empereur à Egée, ancienne ville de Cilicie qui a été ruinée. Ce prince, n'ayant pu l'ébranler par ses grandes promesses, le fit fouetter cruellement, et, pendant ce supplice, on lui demanda seulement la promesse de sacrifier. On n'exigeait rien de plus pour le mettre en liberté. — « Je n'ai garde », répondit le martyr, « de rien prononcer contre mon devoir, je ne promettrai point ce que je ne veux pas faire. Au reste, ce tourment que j'endure n'est pas un tourment : car, bien loin d'en recevoir du mal, je n'en ressens que du plaisir ». L'empereur, irrité de ce refus, le fit entièrement dépouiller pour qu'on le brûlât de tous côtés avec des torches ardentes ; on lui meurtrit aussi tous les membres avec des cailloux ; mais il ne souffrait aucunement, et les pierres aussi bien que les flammes, ne lui semblaient que des roses.

L'empereur, ne pouvant souffrir d'être vaincu par un enfant, ordonna qu'on le jetât au plus tôt dans la mer avec une masse de plomb pendue au cou. Les bourreaux se mirent en devoir de le faire. Mais, ô glorieux Mammès ! Jésus-Christ ne vous oublia pas en cette occasion : il envoya son ange qui écarta tous ceux qui vous menaient, et vous conduisit sur la montagne de Césarée, que l'on appelait Argée, pour y recevoir l'Esprit apostolique. Notre Saint demeura quarante jours sur cette montagne, sans boire ni manger, comme Moïse sur celle de Sinaï. Après quoi il vit tomber une verge du ciel, et entendit une voix qui lui ordonna d'en frapper la terre. Il le fit, et à l'heure même il en sortit un livre des saints Evangiles, par lequel il fut plus admirablement instruit que le prophète Ezéchiel par le volume qu'on lui commanda de manger. Avec cette nouvelle loi, il descendait souvent de la montagne, et allait prêcher la foi dans Césarée et dans les autres lieux d'alentour, pour gagner des serviteurs à Jésus-Christ. Ce qui le nourrissait sur cette montagne, c'était le lait des biches, des chèvres et d'autres animaux qui venaient d'eux-mêmes se mettre entre ses mains. Il en faisait des fromages, dont une partie servait à sa subsistance, et, pour l'autre, il l'apportait à la ville et en faisait l'aumône aux pauvres. Les bêtes les plus farouches s'apprivoisaient aussi avec lui, et on le voyait parmi les ours, les tigres et les lions, comme au milieu d'une troupe de chevreuils et d'agneaux.

Cependant le gouverneur de la Cappadoce, nommé Alexandre, et qu'il ne faut pas confondre avec celui de même nom dont nous avons parlé, ne put tolérer les vertus et la réputation de Mammès : il envoya des archers pour se saisir du serviteur de Dieu. Mammès vint lui-même au-devant d'eux, les fit entrer dans sa loge et leur servit de ses mets champêtres, les priant de réparer leurs forces. Cependant les bêtes farouches arrivaient à leur ordinaire pour faire la cour à notre nouvel Adam, et bientôt elles formèrent autour de lui une barrière infranchissable. Les archers, épouvantés, implorent son assistance et se mettent sous sa protection. Mammès les rassure,

et, leur ayant déclaré qu'il était celui qu'ils cherchaient, il les prie de retourner à Césarée, avec assurance qu'il y serait aussitôt qu'eux. Alors, poussé par un mouvement extraordinaire de l'Esprit divin, Mammès fait un signe de la tête à un des lions qui étaient sur la montagne, l'appelle et lui commande au nom de Dieu de se tenir prêt pour descendre dans l'amphithéâtre lorsqu'il y sera exposé ; qu'il vienne et qu'il venge l'injure faite alors au Fils unique du Père Eternel, sur la personne des infidèles et des impies qui seront assez téméraires pour blasphémer son nom. Cet animal accourt en toute hâte ; il semble prévenir son commandement, et s'offrir de lui-même pour cette exécution. En même temps, il pousse un rugissement effroyable qui remplit la forêt, et que répètent tous les échos d'alentour ; signe non équivoque de la fureur qui l'anime déjà au massacre et à la vengeance.

Ayant donné ces ordres, il rentre dans son oratoire, invoque le secours du ciel, et, faisant de son cœur un autel tout ardent des flammes de sa charité, il s'offre volontairement en sacrifice, et s'immole par avance pour être consommé en holocauste, et souffrir toutes sortes de tourments pour la querelle de Jésus-Christ. Le fils des Martyrs, fortifié par la prière, se rendit droit à Césarée, et alla courageusement devant le tribunal d'Alexandre : « Etes-vous », lui dit le président, « ce magicien, cet enchanteur qui a l'adresse d'apprivoiser les bêtes les plus sauvages et de les rendre douces comme des moutons ? » — « Je ne sais pas, seigneur », lui dit Mammès, « le métier d'enchanteur ; mais je sers un Dieu, souverain Seigneur du ciel et de la terre, à qui les animaux les plus farouches obéissent sans résistance ». — « Il faut », ajouta Alexandre, « que tu quittes cette superstition, et que tu te rendes aux volontés de notre empereur ». — « L'empereur à qui j'obéis en fait de religion », dit Mammès, « est Dieu seul, et, quelque commandement que vous me fassiez, je ne quitterai point son service pour adorer des dieux inanimés ».

Sur cette réponse, le juge commanda qu'il fût suspendu en l'air, et fouetté jusqu'à lui déchirer tout le corps. Pendant ce supplice, une voix du ciel le fortifia et adoucit tellement sa peine, qu'il ne la sentait presque point. Alors le juge l'envoya en prison pendant qu'on préparerait une fournaise ardente pour l'y jeter. Son arrivée à la prison fut salutaire à quarante chrétiens qui y étaient détenus : car, à peine y fut-il enfermé, qu'il rompit leurs chaînes, ouvrit miraculeusement les portes et les mit en liberté. Pour lui, il y demeura constamment avec un ange qui le fortifiait pour de nouveaux supplices.

Cependant, avant de rendre contre le Confesseur de la foi un décret de mort et d'en finir par le feu, Alexandre voulut encore essayer la douceur et gagner Mammès par ses promesses. Il commença donc par lui faire de nouvelles remontrances, et lui dit : « Heureusement pour toi, les affaires publiques m'ont occupé et ont différé ta condamnation : j'en ai été ravi pour te donner le temps de rentrer en toi-même et de mettre ta vie en sûreté. Car tu peux encore la sauver, et garder ta fortune en obéissant aux édits de l'empereur et en sacrifiant aux dieux ». — « A quels dieux ? » dit Mammès. Alexandre en nomma plusieurs, entre autres Apollon. « C'est bien dit », répliqua le Saint, « vos dieux sont bien nommés ; Apollon veut dire perdition, et ceux qui lui offrent des sacrifices, perdent leurs âmes pour jamais ».

Le juge, piqué au vif de cette réponse, reprit avec colère : « C'est la magie qui te rend si résolu et si insolent ; mais elle ne t'empêchera pas de périr par le feu, si tu ne sacrifies promptement. Regarde cette fournaise, te

vois combien elle est profonde et brûlante : tu vas y être consumé si tu ne changes de résolution ».

Mais le généreux Martyr répondit : « Vous connaissez mes sentiments; car je les ai déclarés assez énergiquement pour que vous n'ayez plus aucun doute sur ce sujet. Je vous en prie, ne différez plus de me faire sentir les effets de votre colère ».

Voyant que le serviteur de Dieu était inflexible sur tous les points, le gouverneur prononça l'arrêt de sa condamnation. Il portait que Mammès serait précipité dans la fournaise pour y être brûlé vif, et que ses cendres seraient jetées au vent.

Il avait réuni autour de son tribunal les prêtres de ses fausses divinités, afin que, par leurs rites et leurs cérémonies, ils prévinssent les enchantements du jeune thaumaturge. Aussitôt que la sentence fut rendue, ils se mirent à l'œuvre, et vinrent se ranger autour de la victime pour la soumettre à leurs pratiques superstitieuses, et la jeter ensuite dans les flammes.

De son côté, Mammès avait reçu l'arrêt de mort rendu contre lui avec une joie si vive qu'il en bénit Dieu à haute voix. Puis, voyant les satellites du démon qui s'approchaient pour le saisir, il s'échappa de leurs mains, soit qu'il ne voulût pas souffrir leur contact impur, soit qu'il les trouvât trop lents à exécuter l'ordre du gouverneur; ensuite, tombant à genoux, il adressa au Seigneur cette prière : « Dieu de nos pères, exaucez la voix du pécheur Mammès, qui souffre par amour pour vous, et arrêtez, si tel est votre bon plaisir, la fureur de ces flammes, afin que ceux qui ne vous connaissent pas, apprennent que vous êtes le seul vrai Dieu, et qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous ».

Après ces paroles, il se relève, fait le signe de la croix et s'élance hardiment au milieu de ce brasier qui faisait horreur à tous les spectateurs, mais qui semblait être pour lui comme un bain rafraîchissant. Il y demeura trois jours, sans que le feu lui causât aucune incommodité, ni même grillât un seul de ses cheveux. Les païens croyaient n'y trouver plus qu'un peu de ses os ou de ses cendres; mais ils furent bien surpris de l'en voir sortir plein de vie et de santé. Le président dit aux assistants qu'il était bien manifeste que cet homme était grand enchanteur, puisque le feu lui obéissait aussi bien que les animaux. Alexandre ordonna donc qu'il fût exposé dans l'amphithéâtre pour y être dévoré par les bêtes féroces. Il avait donné des ordres pour qu'on chassât par tous les déserts et par toutes les forêts de la province, afin d'avoir à sa disposition un plus grand nombre de bêtes sauvages, comme s'il eût voulu armer contre un enfant tout ce qu'il y a de plus furieux au monde; mais l'impatience qui le dévorait ne lui permit pas d'attendre le retour des chasseurs. A peine fut-il arrivé à l'amphithéâtre qu'il fit lâcher sur le Martyr un ours et un léopard qui étaient dans les cages du cirque. Mais, au lieu de lui faire du mal, l'ours s'abattit à ses pieds, comme s'il eût voulu les embrasser; le léopard, se levant sur les deux pattes de derrière, appuya doucement les deux autres sur les épaules du Saint, et ne cessa de les lécher et de lui faire à sa manière les plus affectueuses caresses.

Le grand Martyr usait encore une fois des droits de l'innocence; toutes les créatures se soumettaient à lui, parce qu'il avait lui-même soumis toutes les puissances de son cœur à son divin Maître : les rayons de la justice originelle, et le premier lustre de cette image divine qui parut en Adam, brillaient sur son front, et lui rendaient, sur la nature, l'empire que le péché avait fait perdre à l'homme.

Le gouverneur essuyait ainsi une nouvelle défaite; continuer le spectacle, c'était prolonger sa honte; il fit donc renfermer le jeune Martyr dans sa prison et attendit qu'on lui amenât des animaux plus sauvages.

Mammès était gardé dans sa prison, en attendant de nouveaux tourments. Les chasseurs d'Alexandre parcouraient pendant ce temps les montagnes et les forêts pour satisfaire les désirs de leur maître. Après de longs efforts, ils amenèrent un lion d'une grandeur démesurée. Le gouverneur se réjouit beaucoup de cette capture; car cet animal devait le venger des affronts qu'il prétendait avoir reçus de l'invincible Mammès, et il comptait comme autant de défaites les supplices qui ne lui avaient point réussi. Il fit donc ramener aussitôt le jeune combattant dans l'amphithéâtre et sur le même champ de bataille, où, trois jours auparavant, la victoire était restée à son rival. Il espérait bien cette fois vaincre où il avait été vaincu, et effacer la honte de son échec.

Le bruit de cette nouvelle se répandit rapidement dans toute la ville: le peuple, furieux de voir ses idoles méprisées, s'assembla en foule pour assister à l'immolation barbare d'une victime innocente; mais Dieu, renversant les desseins des hommes, les rendit eux-mêmes victimes de sa fureur: et « ainsi l'agneau destiné au sacrifice devint le spectateur des vengeances divines exercées sur leurs têtes ».

Une grande multitude se pressait sur les degrés du cirque, avide d'émotions violentes: des cris sanguinaires retentissaient autour de la victime; les rugissements du lion enfermé dans sa cage et affamé par un long jeûne, se mêlaient aux clameurs de la foule et faisaient palpiter de plaisir les ennemis de Jésus-Christ. Assis sur une estrade et revêtu des insignes de sa dignité, le gouverneur semblait goûter à l'avance le plaisir de la vengeance, et n'attendait pour donner le signal des jeux que la réponse de l'aruspice chargé de consulter les dieux dans les entrailles d'une victime. Debout au milieu de l'arène, les yeux levés vers le ciel, Mammès attendait dans la prière et le recueillement l'heure de son triomphe.

Le signal est donné... Soudain un grand tumulte s'élève près de la porte du cirque: les spectateurs s'agitent et se confondent; des cris: « Au secours! Au secours! » retentissent de toutes parts. C'est un lion qui, descendu de la montagne, vient de pénétrer dans l'amphithéâtre, et de se mêler aux curieux réunis pour les jeux. Il promène partout l'épouvante et la mort: ceux qui échappent à sa dent meurtrière, sont écrasés sous les pieds de ceux qui fuient. Hommes, femmes, enfants, tout succombe autour de lui. Où fuir? Les portes sont fermées et gardées par l'ange du Seigneur. Le sang coule de toutes parts, et l'arène se couvre d'une pourpre fumante. Mais le vengeur de l'innocent épargne ceux qui invoquent le Dieu de Mammès, et glorifient la vertu divine qui est en lui.

Tout à coup le lion s'arrête; et, les yeux fixés sur celui dont il défend la cause, il le salue avec admiration et respect. Mais la justice de Dieu était satisfaite, et la gloire de son nom brillait dans l'amphithéâtre d'un éclat merveilleux. Mammès commanda au lion de s'arrêter, et celui-ci, docile à la voix de son maître, mit fin au carnage, puis, reprenant sa course vers la montagne, il alla reprendre la vie errante du désert.

Le moment était venu pour Mammès de recevoir la récompense. Consommé en peu de temps, il avait fourni une longue carrière, et il allait réclamer la couronne que lui méritaient ses grands travaux. Le gouverneur de Césarée a vu les prodiges se multiplier sous les pas du jeune Confesseur de la foi, les portes de la prison s'ouvrir devant lui, les bêtes sauvages se

prosterner à ses pieds, les flammes du bûcher respecter son corps sacré, le lion vengeur massacrer ses ennemis, et cependant il ne veut pas s'avouer vaincu. La rage et la honte le dévorent, et son cœur endurci a soif de vengeance. Nous sommes quelquefois étonnés de voir les pécheurs demeurer insensibles à la vue de preuves si évidentes de la toute-puissance divine; mais les mystères de la grâce sont impénétrables à nos faibles regards, et l'orgueil de l'homme est souvent un abîme profond où s'engloutissent et font naufrage les meilleures inspirations.

Alexandre est donc resté sur son tribunal : autour de lui les habitants de Césarée nagent dans le sang ou glorifient le Dieu des chrétiens. La mort a frappé de nombreuses victimes; mais le cœur du tyran reste inébranlable sans autre émotion que celle de la colère et de la fureur. Mammès l'a préservé des griffes du lion, et a défendu au Ministre des vengeances divines d'attenter à sa vie; mais un bienfait irrite le cœur de l'ingrat, et ce juge inique va condamner encore une fois l'innocence.

Aussitôt que le lion vengeur s'est retiré sur l'ordre du grand Martyr, le gouverneur reprend son œuvre d'iniquité, et il menace Mammès de cet autre lion que ses chasseurs lui ont amené, et qu'il fait garder dans les cages de l'amphithéâtre.

L'ordre est donné, et l'animal, irrité, s'échappe en rugissant de la prison où il est renfermé. Mais Celui qui avait gardé le prophète Daniel dans la fosse aux lions de Babylone, protége encore son serviteur dans l'amphithéâtre. A peine la bête sauvage a-t-elle aperçu le Saint, qu'elle vient se jeter à ses pieds et lui témoigne le plus grand respect par ses caresses; on eût dit qu'elle était envoyée plutôt pour le consoler que pour le perdre. « Ainsi les animaux les plus féroces firent voir que l'humanité avait passé dans le cœur des bêtes, et la férocité des bêtes dans l'âme du tyran ».

Après cette scène, un grand nombre d'infidèles glorifièrent le Dieu de Mammès. Alexandre, ne sachant plus que faire, commanda à l'un de ses bourreaux d'enfoncer dans le ventre du Martyr un trident de fer, dont par hasard il était armé : cet ordre fut exécuté. Une femme chrétienne, voyant le sang du Martyr s'échapper à gros bouillons de sa blessure, s'approcha et en reçut dans un vase quelques gouttes qu'elle conserva avec honneur. Mammès retint avec ses propres mains ses entrailles qui tombaient de son corps entr'ouvert, et, dans cet état, il sort de l'amphithéâtre de la ville; arrivé à la distance de deux stades, il entre dans une grotte : là une couronne lui est montrée dans le ciel, une voix l'invite à quitter la terre; aussitôt cette âme sainte, détachée des liens du corps, est emportée au milieu des chœurs des Anges pour y louer le Christ qu'elle a noblement servi. Saint Mammès est orné des trois couronnes de la virginité, du doctorat et du martyre. Son martyre eut lieu le 2 septembre, selon le ménologe des Grecs; mais, selon le martyrologe romain et tous les Latins, le 17 août, vers la fin de l'empire d'Aurélien. Il fut enterré près de la ville de Césarée, à Horia, dans la caverne où il avait rendu le dernier soupir.

On représente saint Mammès : 1° debout à côté d'un lion, ou tenant ses entrailles entre ses mains; 2° placé sur des charbons ardents, les mains liées derrière le dos, pendant qu'un soldat lui lance un coup de sa fourche à trois dents.

CULTE ET RELIQUES.

Il n'y a point eu, dans tout l'Orient, de plus célèbre Martyr. Les Grecs l'appellent par excellence le *grand Martyr*. Ce fut en son honneur que Gallus, et Julien, depuis empereur apostat, entreprirent de bâtir des églises : mais Gallus, étant venu à bout de son entreprise, Julien ne put exécuter la sienne, saint Mammès ne pouvant souffrir qu'un si méchant homme eût la gloire de lui avoir fait un présent. Nicéphore parle d'une célèbre basilique de Saint-Mammès, à Constantinople ; et Suidas, d'un pont à Saint-Mammès ; il y avait aussi un temple de son nom, à Rome, où saint Grégoire le Grand, au jour de sa fête, prononça son *Homélie* XXXV[e] sur les Evangiles. Ses reliques, au moins en partie, furent portées à Jérusalem ; et c'est de là que sainte Radegonde obtint le petit doigt de sa main droite, par un miracle que nous avons décrit dans la vie de cette Sainte. La ville de Constantinople fut aussi enrichie, dans la suite des temps, d'une si précieuse dépouille. Nous avons, dans Surius, l'histoire de la translation, premièrement de l'os de la nuque, puis du bras, et enfin du chef vénérable de notre Saint dans la cathédrale de Langres, qui l'a pris pour son patron et son principal titulaire, à la place de saint Jean l'Evangéliste qui l'était auparavant. Pendant la tourmente révolutionnaire, l'os de la nuque disparut. Aujourd'hui la cathédrale de Langres ne possède plus que le chef du Saint et une faible partie du bras. Le chef est exposé dans un reliquaire en vermeil. C'est un don de Son Eminence le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, ancien évêque de Langres. Saint Mammès est honoré dans un grand nombre de paroisses de France, où on lui a dédié des autels et des églises. L'église dédiée à saint *Mammès, dans la* paroisse de Sceaux, au diocèse de Paris, possède un fragment de l'os du bras. De temps immémorial, la paroisse Saint-Mammès, au diocèse de Meaux, était un pèlerinage, où l'on se rendait pour invoquer le grand Martyr contre les maux d'entrailles et la rage. La paroisse de Saint-Manvieu, au diocèse de Bayeux, possède encore une relique assez considérable du saint Martyr : c'est un os de 17 centimètres. Une confrérie fut établie dans cette paroisse, au siècle dernier, en l'honneur de saint Mammès, et enrichie par le pape Clément XII : 1° d'une indulgence plénière le jour de l'entrée dans la confrérie, à l'article de la mort et le jour où l'on célèbre la solennité du Saint; 2° d'une indulgence de 7 ans et de 7 quarantaines les jours de la Circoncision, du Saint-Sacrement, de saint Pierre, du patron du lieu et de saint Michel ; 3° d'une indulgence de 60 jours chaque fois que les confrères assisteront aux messes et autres divins offices qu'on a coutume de célébrer ou réciter en ladite église, ou feront les autres bonnes œuvres détaillées dans la lettre pontificale. La confrérie a été rétablie après la Révolution, le 19 août 1803.

Nous avons son histoire en vers, par Walafrid Strabon, dans le tome VI[e] des *Anciennes leçons* de Canisius. On la trouvera aussi dans la bibliothèque de Fleury, de la traduction de Raynard, évêque de Langres, qui fut celui qui apporta son bras de Constantinople. — Voir dans les Bollandistes, les actes du Saint, et surtout la *Vie de saint Mammès*, par M. l'abbé Tincelin, dont nous nous sommes servi pour rectifier et compléter le Père Giry.

SAINT MAMMET OU MAMMERCE, DIACRE,

APÔTRE DU PAYS DE SAINT-FLOUR (III[e] siècle).

Mammet, nommé aussi Mammerce, diacre, fut donné pour compagnon et pour auxiliaire à l'évêque saint Austremoine par le Prince des Apôtres, et il vint avec ce prélat dans les Gaules. Il évangélisa avec un grand succès les pays de Murat et d'Aurillac (Cantal), dans l'Auvergne supérieure, avec la coopération d'Antonin, personnage d'une grande sainteté et disciple de saint Austremoine. Il ne fut retardé ni par l'accès difficile des montagnes, ni par l'ignorance et la grossièreté des habitants ; et il illumina toute cette région des clartés de la foi et des splendeurs de la sainteté et des miracles.

Saint Austremoine envoya ces deux héros de l'Evangile porter aussi la bonne nouvelle dans quelques parties de l'Arvernie inférieure : et pendant qu'Antonin retirait du milieu de leurs erreurs des barbares qui vivaient dans les forêts et qui adoraient l'idole de Mercure, et qu'il jetait les fondements de la ville de Gannat, sur l'Andelot (Allier), Mammet, parcourant une autre partie de la Limagne (petit pays de France, dans le nord de la Basse-Auvergne, le long de l'Allier, compris aujourd'hui dans la partie septentrionale du département du Puy-de-Dôme), mit un grand nombre de païens sous le joug salutaire de l'Evangile. Saint Austremoine s'étant mis en route

vers les montagnes de l'Arvernie pour assister aux derniers moments de saint Maire, saint Mammet l'accompagna. Il le suivit encore, lorsque, appelé par Antonin, il alla consacrer l'église de Compains (Puy-de-Dôme, arrondissement d'Issoire, canton de Besse). Enfin, après de grands travaux accomplis, Mammet se reposa dans le Seigneur et fut, à ce que l'on croit, enseveli dans la petite ville qui porte son nom. Une collégiale existait autrefois en ce lieu; Jean Aycelin de Montaigu, évêque de Clermont, la donna, dans le XIIIe siècle, au Chapitre de la cathédrale.

Propre de Saint-Flour.

LE BIENHEUREUX CARLOMAN, PRINCE DE FRANCE,

MOINE DU MONT-CASSIN, EN ITALIE (756).

Carloman fut le fils aîné de Charles Martel et de son épouse Chrotrude ou Rotrude, et frère du puissant Pépin, roi des Francs. Son père, qui mourut en 741, lui légua par testament le gouvernement des provinces d'Austrasie, de Souabe et de Thuringe.

Parvenu au faîte de la gloire et dégoûté tout à coup du monde, Carloman remit en 747 entre les mains de son frère Pépin le gouvernement de ses Etats, lui recommanda l'éducation de son fils aîné Drogon, et partit en pèlerinage pour Rome, où le pape Zacharie le reçut avec la plus grande distinction.

Après avoir satisfait à sa dévotion dans la capitale de la chrétienté, il se rendit sur le mont Soracte, situé à quelques milles de Rome. Il y fit bâtir un couvent en l'honneur de saint Sylvestre où il se tint quelque temps caché. Mais lorsque le lieu de son séjour devint plus connu, tous les Francs de distinction qui allaient en pèlerinage à Rome vinrent le voir, et le troublèrent souvent dans sa contemplation et dans son commerce intime avec Dieu. Cela le détermina à quitter ce lieu, et il se rendit avec un seul de ses compagnons à l'abbaye des Bénédictins du Mont-Cassin, gouvernée à cette époque par Pétronax.

Bientôt on sut dans presque toute l'Europe que Carloman avait embrassé la vie monastique au Mont-Cassin, et qu'il était un modèle des vertus chrétiennes les plus sublimes. Tous les gens de bien louèrent Dieu et admirèrent la puissance de sa grâce, qui opère dans les cœurs des hommes des transformations aussi étonnantes, qui les fait descendre volontairement du faîte des honneurs à la condition la plus humble.

Après avoir, pendant quelques années, édifié toute la communauté, il fut obligé, par un ordre de son abbé, de faire un voyage auprès de son frère Pépin, pour se concerter avec lui sur les moyens de faire cesser les ravages que les Lombards commençaient à exercer en Italie. Nous n'avons pas de renseignements certains sur le succès de cette mission. On sait seulement qu'après s'en être acquitté, il se mit en route pour revenir, et qu'il mourut dans un couvent de Vienne, en Dauphiné, riche en mérite et semblable, par son humilité volontaire, à son Rédempteur. On ne peut préciser le jour de sa mort, mais elle arriva au mois d'août ou de décembre. Pépin envoya ses restes mortels dans une châsse d'or au Mont-Cassin, où ils furent enterrés avec honneur sous le grand autel. Le nom de Carloman se trouve dans le martyrologe des Bénédictins.

Baillet et continuateurs de Godescard.

FIN DU TOME NEUVIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

JUILLET

XXIVe JOUR. Pages.

XXVe JOUR.

XXVIe JOUR.

XXVIIe JOUR. Pages.

XXVIIIe JOUR.

XXIXe JOUR.

XXXe JOUR.

XXXIe JOUR.

AOUT

PREMIER JOUR.

IIe JOUR.

IIIe JOUR.

IVe JOUR.

Ve JOUR.

VIe JOUR.

VIIe JOUR.

VIIIe JOUR.

IXe JOUR.

Xe JOUR.

XIe JOUR.

XIIe JOUR.

TABLE ALPHABÉTIQUE

FIN DES TABLES DU TOME NEUVIÈME.

Bar-le-Duc. — Typ. L. Guérin, rue de la Banque, 36.

